

# MUSÉE DU JEUNE ÂGE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ.

Publié sous la direction de M<sup>lle</sup> MARCELLINE LA GARDE.

**ABONNEMENTS:**  
BRUXELLES..... 6. — fr.  
PROVINCE..... 6 50 "  
franco par an.

**SOMMAIRE. — GRAVURES. —** Un jeune poète aveugle. Thomas Blacklock.  
— La Classe est finie! — La Pêcherie à Gand.  
**TEXTE. —** A nos Abonnés. — Galerie des Enfants célèbres. Thomas Blacklock.  
ou le Pouvoir de la Volonté. — L'Heure de la Récréation. — Nos Voyages au  
Coin du Feu. La Pêcherie à Gand. — Pensées. — André-le-Pâtre. — Apprenez,  
même en jouant. — Exercices récréatifs.

**ADMINISTRATION:**  
BRUXELLES,  
107, BOULEVARD DU NORD.

N<sup>o</sup>. 1.

10<sup>e</sup> ANNÉE.

1<sup>er</sup> Février 1884.

**A NOS ABONNÉS.**  
NOTRE DIXIÈME ANNÉE.

Il y a longtemps que nous sommes sollicités de rendre le **MUSÉE DU JEUNE AGE** hebdomadaire. Nous avons résolu de répondre à ce vœu, si flatteur pour nous. Donc, nos abonnés, au lieu d'attendre quinze jours leur journal, le recevront désormais chaque semaine.

Nous n'avons pas besoin de faire ressortir les avantages de ce nouveau mode de publication, d'une œuvre depuis longtemps appréciée au sein des familles, par son intérêt et son utilité.

Inspirer le goût de la lecture, instruire et amuser, élever les jeunes âmes vers le bien, voilà la mission que nous nous sommes imposée depuis neuf ans.

Nous continuerons donc à faire en sorte que, tant sous le rapport du texte que sous celui des gravures, le **MUSÉE DU JEUNE AGE**, — la seule publication de ce genre que possède la Belgique, — n'ait rien à envier à ce que l'étranger produit de mieux, en fait de journaux destinés à la jeunesse.

**LA DIRECTION.**



UN JEUNE POÈTE AVEUGLE. — THOMAS BLACKLOCK.

L'abonnement au MUSÉE DU JEUNE AGE hebdomadaire, n'est que de **SIX FRANCS** par an.

Ainsi donc, au lieu de paraître, comme précédemment, tous les **quinze jours**, nous paraissions désormais tous les **huit jours**, avec le même nombre de pages et de gravures.

En donnant le double de matières, nous serions en droit de doubler notre prix; cependant nous ne l'augmentons que de **deux francs**, ce qui constitue pour nous un sacrifice que compense notre succès.

### GALERIE DES ENFANTS CÉLÈBRES.

#### THOMAS BLACKLOCK, OU LE POUVOIR DE LA VOLONTÉ.

##### I.

Un pauvre maçon anglais, appelé Blacklock, qui avait montré, dès son jeune âge, un goût extraordinaire pour l'étude, et était parvenu, seul, à acquérir certaine instruction, avait un petit garçon, nommé Thomas, qui avait perdu sa mère en venant au monde, et que la petite vérole priva de la vue à l'âge de six mois.

Cette infirmité ne rendit que plus vive encore la tendresse du père pour un enfant dont la destinée paraissait devoir être bien triste. Aussitôt que le pauvre petit aveugle fut en âge de comprendre, le maçon chercha tous les moyens de cultiver cette naissante intelligence; quelques amis dévoués l'aiderent dans cette tâche difficile.

Un vieux ménétrier du voisinage fit cadeau à Thomas d'un petit violon et lui apprit à chanter quelques airs en s'accompagnant de cet instrument. Le petit aveugle avait une voix sympathique, et conduit par un caniche, il chantait au coin des rues, au bord de la mer, ou dans les tavernes. Nous le voyons ici tendant la main à un petit garçon qui ramasse des coquillages et n'a rien à lui donner qu'un morceau de miche, dans laquelle il s'apprête à mordre. La méprise de l'aveugle a l'air de faire sourire le petit pêcheur. Le soir, Thomas rentrait à la maison, et remettait à son père ce qu'il avait gagné pendant le jour. Alors, on s'asseyait au coin du feu, et c'étaient des entretiens, des lectures graduées que l'enfant écoutait, et qu'il méditait dans les ténèbres, où il était condamné à vivre.

##### II.

Thomas ne pouvait aller à l'école; mais de bons petits enfants du voisinage, ses camarades, venaient chaque soir lui répéter les leçons que leur avait données le maître.

Tour à tour, chacun d'eux lui lisait des histoires, des contes, des passages de poèmes. Mais il y avait souvent des soirées où Thomas devait se résigner à n'avoir près de lui personne qui l'entretint ou qui lut à son intention.

L'idée lui vint un jour, il n'avait alors qu'une dizaine d'années, de mettre en vers une des histoires qu'un

de ses jeunes amis lui avait contée. Cet essai ne pouvait être qu'informe, car l'enfant ignorait les lois du langage poétique. Mais aussitôt le père se mit à étudier lui-même ces lois pour les faire connaître à son fils.

Deux ans après, à l'âge de douze ans, le petit aveugle publiait un recueil de poésies qui lui valut un commencement de célébrité.

A ce premier livre en succédèrent plusieurs autres, et le nom et les œuvres de »Thomas Blacklock,» qui mourut en 1791, ont, en rendant son nom illustre, prouvé une fois de plus que la volonté peut opérer des prodiges.

### L'HEURE DE LA RÉCRÉATION,

#### Etude de mœurs.

##### I.

Quand, à l'heure où la classe finit, je rencontre des écoliers s'en retournant chez eux en courant et en jouant, comme ceux que nous voyons ici, je me dis:

— Voilà des enfants qui comprennent les lois de l'hygiène. Après l'immobilité de la classe, l'exercice, c'est parfait!

Mais n'oublions pas, que, tout en se livrant au jeu, il y a certains usages que des enfants bien élevés ne doivent jamais perdre de vue.

Oui, je le répète, j'aime les enfants qui se livrent au jeu de tout leur cœur, aux heures de la récréation; je trouve que c'est dans la nature.

Etant dernièrement dans la maison d'éducation tenue par M. Z., au moment où la récréation allait commencer, je témoignai à mon ami le désir de rester spectateur des ébats auxquels allaient se livrer une soixantaine de gamins, dont le plus jeune pouvait avoir six ans, et l'aîné quinze.

M. Z. se retira, et je restai seul avec la petite bande.

Comme il faisait très-mauvais, la récréation avait lieu dans un grand préau couvert.

Je commençai par examiner ces petites têtes blondes, brunes, roses, pâles, jolies, laides.

Des groupes se forment, des parties s'engagent, mais d'abord chaque élève a été visiter le panier ou la boîte renfermant sa collation. Je vois d'abord un grand dadas tirer avec orgueil une cuisse de poulet et deux poires, tandis qu'un petit garçon de six ans au plus, n'a que son morceau de pain sec.

Ici, ce sont des tartines couvertes de confitures, de beurre, de sirop, de miel; là, des pommes, du jambon, mais pour tous, c'est le même appétit.

Cependant, je remarque que les plus gourmands rôdent autour de celui dont le déjeuner est le plus succulent; alors, on se propose des échanges:

— Francis, donne-moi de ce que »t'as,» je te donnerai de ce que j'ai.

— Qu'est-ce que »t'as,» toi?

— De bonnes pommes cuites, joliment sucrées, va!

— Oh ! bien, c'est ça ! Il croit que je vais lui donner de mes confitures pour ses pommes ! Pas si bête !  
 — Et les autres fois que j'avais de la crème dans une tasse, je l'en ai bien donné, moi.  
 — Tiens, c'était pas le Pérou, ta crème !  
 — Voyons.... veux-tu partager ?  
 — Non !  
 — Une fois, deux fois ?  
 — Eh, je te dis, non !  
 — C'est bien, ne viens plus m'emprunter ma toupie, je ne te prêterai plus rien.  
 Ça m'est égal.

## II.

Pendant ce colloque, plusieurs élèves ont donné chacun un sou à l'un des grands, qui part et revient bientôt avec une feuille de papier couverte de pommes de terre frites, achetées chez le portier : c'est un mets en grande faveur dans les pensions.

Celui qui s'est chargé de la commission fait aussi la répartition, mais bientôt des plaintes s'élèvent.

— Ledoux en a plus que moi.  
 — J'ai ma part....  
 — Si, »t'as" ta part !....  
 — Non !.... il en a plus, lui !.... D'ailleurs comptons.  
 — Je veux compter, moi, vois-tu, »j'en ai" que dix-neuf et il en a vingt-trois.  
 — Mais tes morceaux sont bien plus gros.  
 — C'est pas vrai !  
 — Tu nous ennues ! Fait-il du train pour quatre méchantes pommes de terre.  
 — Tenez.... il va pleurer.  
 — C'est que c'est pas juste... on me fait toujours des »traîtrises".... comme l'autre jour, avec la mēlasse... c'est les autres qui ont léché le papier, hi ! hi ! hi !

Le pauvre garçon va pleurer dans un coin, tout en mangeant ses pommes de terre. Bientôt des cris partent d'une autre partie du préau. C'est un élève qui n'a plus rien trouvé dans son panier, et qui menace tous les autres en s'écriant :

— J'avais du fromage à la crème étalé sur mon pain... on m'a pris mes tartines.... c'est affreux ! On m'a volé mon déjeuner, je vais le dire à monsieur....

— Il dit toujours qu'on lui prend quelque chose, celui-là !.... Comme l'autre fois, il prétendait qu'on lui avait pris du miel, et quand sa bonne est venue le chercher, elle a bien dit qu'il n'avait eu que du pain sec pour avoir déchiré son pantalon aux deux genoux.

Plus loin, un petit garçon pousse de grands cris, parce qu'un élève, plus grand que lui, a mis ses doigts dans son pot de confiture. De tous côtés j'entends des plaintes ou des murmures.

Cependant, le premier appétit satisfait, on ne songe plus qu'à jouer. Il n'y a pas moyen de se mettre à des jeux très-mouvementés, puisqu'on est restreint au préau.

On s'en dédommage en jouant aux billes, à la toupie, à colin-maillard, etc.

## III.

Mais un grand nombre d'élèves s'était rassemblé autour d'un petit garçon d'une douzaine d'années, à la figure fine et spirituelle, qui pérorait et semblait dominer ses camarades. Ceux-ci, bouche béante, s'apprétaient à écouter le jeune narrateur qui avait vu jouer la veille, dans une société d'amateurs, le »Festin de Balthazar."

— Figurez-vous, dit l'orateur, non, c'est pas ça... figurez-vous un roi qui a les cheveux très-noirs, une grande barbe, enfin, l'air très-méchant. C'est le roi Balthazar ! Il n'aime pas les Juifs, je ne sais trop pourquoi, mais enfin, il ne peut pas les sentir, ces pauvres Juifs. Voilà d'abord un beau palais, et le roi dort.

— Est-ce pour de vrai, Paul ?

— Quoi, de vrai ?

— Si le roi dort tout de bon ?

— Mais oui... Est-il bête de m'interrompre. Si tu dis encore un mot, Tom-Pouce, nous allons te rosser....

Tom-Pouce, qui a douze ans et en paraît huit, tire la langue à ses camarades et va se rouler dans un coin.

— Ça m'ennuie, moi, son roi qui a de la barbe. J'aime mieux faire la culbute.

— Je vous disais, continua l'orateur, que le roi dort ; alors, il lui descend des nuages sur le nez, plein la chambre. Voyez-vous, des nuages ça veut dire que c'est un rêve et un mauvais, car le roi se tortille sur son lit comme une anguille. C'est le premier acte.

— Et le festin ?

— Attendez donc. On voit une campagne ; les Juifs viennent ; ils ont tous l'air d'être en chemise ; il fait chaud sans doute ; le roi aussi est en chemise, il a un gros bâton, on se bat.

— Pour de vrai ?

— Encore une fois ? Tantôt je ne conte plus rien. Oui, on se bat. Les Juifs sont rossés, enchainés, ils chantent, on s'en va.

— Et ce festin ?

— Attendez donc. On voit le roi dans un palais plus beau encore. Il y a des lions de bronze, gros comme des éléphants ; le roi arrive sur un char d'or.

— De l'or vrai ?

— Oui, certainement ! Puis la scène change, et on voit la salle des bains, un réservoir, un jet d'eau au milieu ; pas de l'eau pour faire semblant, car le petit Gérard, le fils du souffleur, en a bu....

— Etait-elle bonne ?

— Il dit que c'est comme du coco....

— Tiens, j'aurais bien voulu en boire, moi, de ce coco !

— Veux-tu te taire, Jules ! Alors, il y a un petit garçon qui fait peur au roi. Un monsieur, habillé en femme, verse d'une cruche d'or, quelque chose de bon. Le théâtre change, ils ont tous des cruches d'or devant eux. On chante, on boit, il tonne, le tonnerre tombe, et écrit quelque chose sur une porte. Le roi fait venir un jeune homme, c'est le troisième au moins, il lit, il traduit, puis un pétard tombe sur le roi qui

meurt, le palais est en feu violet.... C'est magnifique !  
Voilà tout !!

Un murmure accueille le récit,

#### IV.

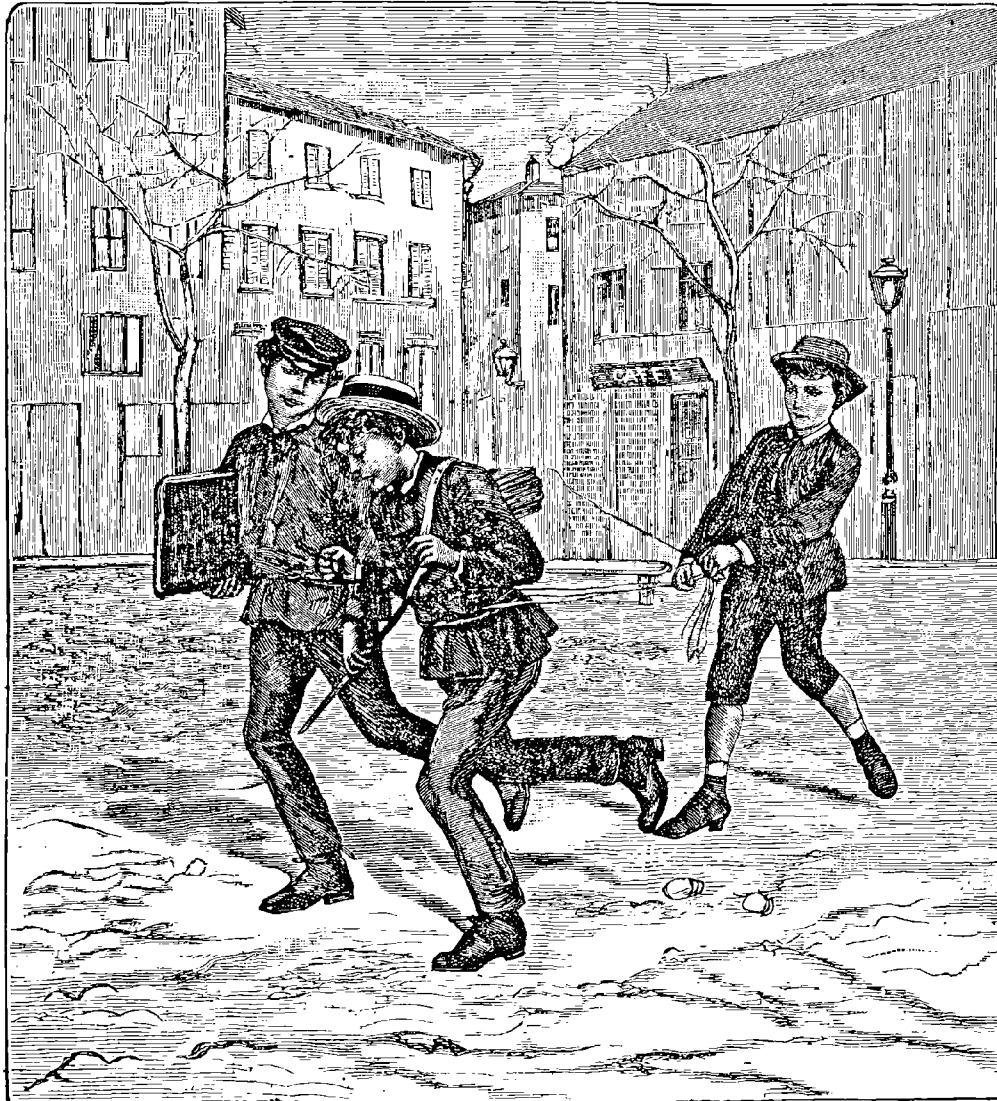
Paul promène un regard de triomphe sur ses camarades, il rit, tire la langue, leur fait la grimace, et

s'en va en distribuant des coups de poing à droite et à gauche. On riposte, il tombe, se relève avec une bosse au front, en s'écriant :

— Je ne l'ai pas seulement senti !

A tout âge on a de l'amour-propre.

Pendant que toute l'école joue, un petit garçon de six à sept ans, pâle, chétif, triste, tenant dans sa main une tartine légèrement frottée de confiture, était im-



LA CLASSE EST FINIE !

mobile dans un coin.

— Pourquoi ne jouez-vous pas, mon ami ? demandai-je.

— Ma petite sœur est très-malade ; si elle meurt, maman mourra aussi, et que deviendrai-je ?

Pauvre petit ! des craintes pour l'avenir, le malheur en perspective !

— Consolez-vous, votre sœur guérira, et votre maman vivra pour vous....

— Maman aime mieux ma petite sœur que moi, par-

ce qu'il faut qu'elle raccommode toujours mes pantalons.

— Et votre papa ?

— Il est mort.

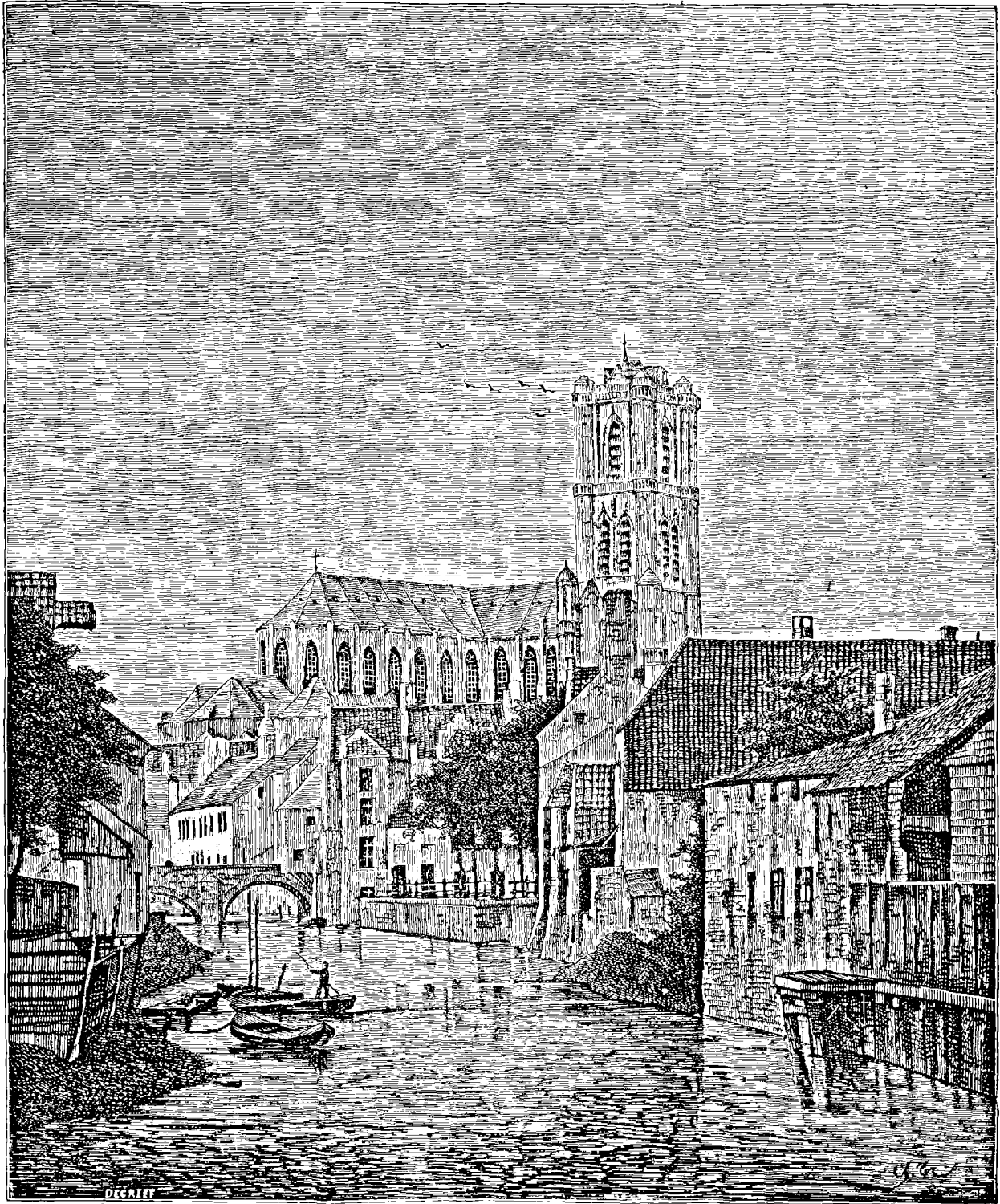
— Apprenez bien, soyez sage, votre maman vous aimera. Tenez, voici des billes et du bonbon.

L'enfant avait pris mes billes et mes bonbons. Je m'éloignai et, en me retournant, j'eus le plaisir de le voir jouer avec ses amis. Une bonne parole fait tant de bien.

La cloche appela les élèves en classe. M. Z. parut.

Le silence se rétablit comme par enchantement. Je le remerciai des quelques bons moments que je venais de passer, et je lui dis en me retirant :

— C'est surtout aux heures de récréation qu'on étudie le mieux le caractère des enfants !



LA PÊCHERIE A GAND.

**NOS VOYAGES AU COIN DU FEU.**

**LA PÊCHERIE A GAND.**

La saison ne prête guère aux excursions, mais rien

ne nous empêche, pendant que nous sommes assis au coin du feu, de passer en revue, à l'aide de belles gravures, ce que notre pays offre de plus remarquable en

fait de sites et de monuments. Nous ferons donc, à cet effet, chaque semaine, une petite excursion dans l'un ou l'autre coin de notre pays. Et, après avoir exploré de la sorte les neuf provinces belges, notre journal offrira à la fin de l'année une collection de vues qui aidera puissamment à l'étude de la géographie.

Il est peu de contrées qui offrent une si grande variété d'aspects que la Belgique. Les paysages y forment les oppositions les plus saillantes, non pas seulement entre le nord et le sud, l'est et l'ouest, mais la même zone fait souvent surgir aux regards, à des distances les plus rapprochées, les vues les plus diverses.

Chaque semaine, nous mettrons sous les yeux de nos lecteurs, une belle gravure représentant, soit un monument remarquable par son architecture, sa magnificence, ses souvenirs, soit un de nos vieux châteaux, soit les sites pittoresques ou les lieux célèbres dans nos annales, ou bien les montagnes, les vallées, les plaines, les landes arides qui découpent si bizarrement le sol de notre patrie. Commençons par les Flandres, ce pays prospère, si riche en souvenirs. Arrêtons-nous en cette vaste cité, dans laquelle Charles-Quint se faisait fort de mettre Paris.

Gand, la reine des Flandres, la cité des fabriques et des usines, l'âme des antiques Communes flamandes, possède de petits coins charmants qui font rêver, et remplissent le cœur d'une douce poésie.

La promenade silencieuse de la «Pêcherie» est à cette ville antique ce que le «Minnewater» est à Bruges, ce que le «Rio Grande» est à Venise.

Elle est appelée Pêcherie, parce qu'on y pêche beaucoup. Les Flamands, on le sait, sont de fervents adeptes de cette innocente distraction.

Au fond de l'horizon qui borne cette allée paisible, on voit s'élever la tour de saint Bavon, la magnifique cathédrale achevée sous le règne de Charles-Quint.

Au-dessus de la tour de Saint-Bavon, telle qu'elle existe aujourd'hui, s'élevait jadis une flèche en bois surmontée d'une immense croix de fer. C'est dans cette église que le grand Charles fut baptisé. C'est lui qui la dota d'un chapitre de chanoines. Elle devint cathédrale sous Philippe II, lors de l'installation du nouvel évêché, et figure aujourd'hui parmi les plus remarquables monuments de l'architecture gothique, si nombreux en Flandres.

### PENSÉES.

Un grand secret pour faire beaucoup de choses, c'est de les faire une à une. .

\*\*

Personne ne souffre plus doucement d'être repris, que celui qui mérite le plus d'être loué.

### ANDRÉ LE PATRE.

#### I. — LA RENCONTRE.

Un jour d'été, M. Dulac, propriétaire d'une jolie ferme dans les environs de Fontainebleau, s'étant égaré à la promenade, arriva dans une petite vallée où paisait un troupeau de moutons. Le berger qui les gardait était couché sous un hêtre touffu. Comme il ne faisait aucun mouvement, M. Dulac, pensant qu'il dormait, s'avança doucement vers lui pour le réveiller et lui demander son chemin.

Il s'approcha donc du jeune garçon endormi; mais ce qui l'étonna beaucoup, c'est qu'un livre était ouvert sous la main du père. Curieux de voir quel était ce livre, il se baissa, et il vit que c'était un auteur latin: Virgile.

Extrêmement surpris, M. Dulac ne voulut pas d'abord déranger le jeune garçon; il s'appuya contre un arbre, et, en attendant qu'il s'éveillât, il le considéra en silence.

C'était un enfant d'environ quinze ans. Ses habits étaient grossiers, mais d'une propreté extrême. Les traits de son visage étaient délicats, ses cheveux fins et bouclés, ses mains blanches. En ce moment, il paraissait troublé par un songe pénible: sa poitrine s'agitait convulsivement, et quelques sanglots inarticulés sortaient de sa bouche. En s'agitant, il fit un mouvement violent qui le réveilla. Il ouvrit les yeux, vit en face de lui M. Dulac, qui le regardait; il se leva aussitôt, porta poliment la main à sa casquette et voulut s'éloigner. M. Dulac le retint.

— Mon enfant, lui dit-il, je viens de voir à côté de vous quelque chose qui m'a beaucoup surpris, un livre en langue latine. Est-ce que vous savez le latin?

— Je l'ai étudié, répondit l'enfant d'un air modeste.

— Mais vous avez donc reçu une éducation très-soignée; comment se fait-il que vous soyez réduit à garder les moutons?

Le jeune garçon répondit d'un ton assez modeste, mais plus ferme:

— Il peut arriver qu'un enfant bien élevé tombe dans la misère.

— Mais, enfin, qui êtes-vous, d'où venez-vous, quel est votre nom, votre famille, votre pays?

— Je m'appelle André, je garde les moutons de la ferme voisine. Je ne puis rien vous dire de plus.

Cette réponse mécontenta visiblement M. Dulac qui se retira, pour se rendre à la ferme dont André gardait les troupeaux.

Le fermier était absent. Ce fut la fermière qui répondit à ses questions.

— Monsieur, dit-elle, cet enfant vint, un soir d'hiver, frapper à notre porte. Il ne nous dit que ces mots, d'une voix douce: «Un peu de pain, s'il vous plaît, en travaillant.» Nous lui fimes diverses questions: «Je ne veux pas mentir, dit-il; j'aime mieux ne pas vous répondre.» Dans ce moment, notre plus jeune fils était malade, et nous avions besoin d'un berger. Nous primes ce jeune inconnu. Nous sommes très-contents de lui: il est soigneux comme un homme, et il est pieux et

doux comme un ange. Notre jeune fils sera bientôt guéri, et nous n'aurons plus besoin d'André, mais il peut rester chez nous aussi longtemps qu'il voudra : tant que nous aurons du pain à la maison, il y en aura un morceau pour lui.

Ces paroles naïves de la bonne fermière redoublèrent l'intérêt que M. Dulac éprouvait pour André.

— Quel est donc cet enfant ? se disait-il. Quelles aventures l'ont amené ici ? En attendant que je le sache, je veux prendre soin de lui.

— Quels sont vos projets ? lui dit-il un jour. Vous ne pouvez pas toujours garder les troupeaux.

— Vous avez bien raison, monsieur, répondit André. Je voudrais avoir une profession qui me permit d'habiter la campagne et de soutenir mon existence par le travail de mes mains. Oh ! si je pouvais devenir jardinier ! . . .

— Eh bien, voulez-vous venir chez moi ? Je vous traiterai comme mon fils. J'ai une ferme que je fais valoir ; j'ai aussi un petit jardin, que je cultive moi-même ; je me ferai un plaisir de vous apprendre le jardinage. Venez : nous travaillerons tout le jour, et, le soir, vous donnerez à mes jeunes enfants quelques leçons de langue latine. Leur mère, à qui j'ai parlé de vous, et qui est charmée de cet arrangement, ne fera point de différence entre vous et eux.

Pendant que M. Dulac parlait ainsi, André paraissait profondément ému. Une larme brûlante, qui tomba de ses yeux, fut d'abord sa seule réponse. Il n'avait pas la force de parler ; il porta en silence la main de M. Dulac à ses lèvres. Puis, en pleurant et en sanglotant, il exprima sa reconnaissance dans les termes les plus énergiques et les plus tendres.

Dès le lendemain, André, après avoir fait ses remerciements et ses adieux à la bonne fermière, était installé chez M. Dulac.

## II. — HEUREUX SÉJOUR.

M<sup>me</sup> Dulac était aimable et bonne comme son mari ; elle accueillit parfaitement André, le conduisit dans la jolie petite chambre qui lui était destinée, et lui fit faire connaissance avec ses deux petits garçons, enfants charmants, âgés l'un de sept ans, l'autre de neuf, qui regardèrent bientôt André comme leur frère.

Après dîner, M. Dulac montra à André son petit domaine, cultivé avec le plus grand soin, où il n'y avait pas un seul coin improductif, et où l'agréable se mêlait partout à l'utile.

Tout respirait chez M. Dulac la vertu et la paix. Les jours étaient occupés par le travail, les soirées par l'étude. Les jeunes enfants, qu'André instruisait avec une application et une douceur infinies, faisaient des progrès rapides. Leur mère lui prodiguait, ainsi qu'à eux, les soins les plus tendres. Aidé de son élève, M. Dulac suffisait à la culture du jardin, auquel, excepté eux, personne ne touchait. Tous deux trouvaient encore dans leur journée, si occupée, le temps de lire ensemble des livres instructifs et agréables ; et en outre André, aidant M<sup>me</sup> Dulac à soigner son joli parterre,

lui épargnait ce que cette culture a de plus pénible. Ils s'aimaient les uns les autres, tous étaient heureux.

André était le seul dont le bonheur ne fût pas complet. Ses nuits étaient agitées, et le lendemain matin on voyait, à ses yeux rouges, qu'il avait pleuré. Souvent aussi, pendant le jour, il lui arrivait de tomber dans une rêverie profonde ; il restait appuyé sur sa bêche ; on eût dit que des images, invisibles pour tout autre, passaient devant ses regards ; il s'attendrissait, et ses yeux se mouillaient de larmes.

C'est qu'il pensait à ses chagrins, que personne ne connaissait.

Mais il suffisait d'un mot de M. Dulac pour le tirer de cet état de langueur, et à l'instant même il se remettait au travail avec une ardeur nouvelle.

Enfin, au bout de six mois, il résolut de confier tout ses secrets à son bienfaiteur.

Un soir que toute la famille était allée de bonne heure se livrer au sommeil, André, resté seul au salon avec M. Dulac, manifesta le désir de lui faire le récit de ses fautes et de ses malheurs.

## III. — RÉCIT D'ANDRÉ.

»L'indocilité et l'opiniâtreté de mon caractère que je reconnais, et que je déplore aujourd'hui, mais trop tard, ont causé toutes mes peines. Je me suis rendu bien coupable envers mon père. Souffrez que je ne vous fasse pas connaître son nom, il est célèbre par les grands services qu'il a rendus à son pays. Après un an de mariage, il perdit ma mère, qui mourut en me donnant le jour. Quelques années plus tard, il se remaria. D'abord ma belle-mère me témoigna beaucoup de tendresse, mais elle eut un enfant à son tour, et je crus m'apercevoir qu'elle me prenait en aversion parce que je ne faisais pas assez de caresses à mon jeune frère. En me montrant affectueux et docile, car elle était bonne au fond, j'aurais dissipé ses préventions, mais je me crus négligé, je devins boudeur, jaloux ; alors ma belle-mère, me considérant comme l'ennemi de son fils, cessa de me montrer le moindre intérêt.

Mon père, voyant que j'avais de l'éloignement pour mon frère, s'irrita aussi contre moi, et ma belle-mère remarquant que je me montrais plus méchant après chaque visite de ma nourrice, une bonne paysanne où j'étais resté jusqu'à l'âge de quatre ans, défendit à cette dernière de venir me voir encore.

Quand je sus cela, j'avais alors douze ans, je courus ou plutôt je m'élançai dans le salon, où ma belle-mère était seule.

— Ah ! madame, m'écriai-je, c'en est trop ! me priver de la seule personne qui ait quelque affection pour moi, c'est un trait de barbarie !

Et, comme elle m'écoutait d'un air froid et sévère, j'ajoutai :

— Vous n'êtes plus pour moi qu'une mortelle ennemie, je ne veux pas rester avec vous. Obtenez de mon père qu'il me chasse de sa maison ; cela lui coûtera peu, puisqu'il ne m'aime plus.

Les sanglots me suffoquaient ; je me précipitai hors du salon, et j'allai me jeter sur mon lit dans les convulsions du désespoir.

Le lendemain, mon père me fit appeler dans son cabinet. Je sentais ma faute, et, en paraissant devant lui, j'étais glacé de terreur. Son regard sévère me fit baisser les yeux, et je crus ressentir les angoisses de la mort en l'entendant m'adresser ces paroles, que mon imprudence, hélas ! n'avait que trop méritées :

— Vous avez accusé votre belle-mère de barbarie ; vous l'avez appelée votre ennemie ; vous avez dit que moi, votre père, je ne vous aime pas. Vous avez demandé à quitter la maison. Le demandez-vous encore ?

Eperdu, consterné, je n'eus pas la force de prononcer une parole. Mon père reprit :

— Votre désir sera satisfait. Après-demain, vous partirez.

Et il me fit signe de sortir. J'obéis. L'idée de quitter mon père, que j'aimais avec plus de tendresse que jamais, faisait couler mes larmes ; mais je cachai ma douleur, et, aux yeux de tout le monde, j'affectai une insensibilité farouche. Je ne demandai pas où l'on allait me conduire, que m'importait. Lorsque le moment du départ fixé par mon père fut arrivé, je me présentai devant lui pour lui faire mes adieux.

Il était seul dans son cabinet. Il me regarda avec bonté. J'étais entré d'un air résigné et tranquille en dévorant mon chagrin. Il me sembla que son regard me perçait le cœur.

— Mon cher fils, cette séparation est nécessaire pour t'apprendre à te vaincre ; elle ne sera pas longue, dès que tu voudras être raisonnable et docile, tu reviendras parmi nous. Embrasse-moi. Adieu !

— Mon père ! mon père ! m'écriai-je en me précipitant à ses genoux.

Et je baisai ses mains.

Mon père se pencha vers moi, me saisit dans ses bras, et me serra sur son cœur.

En ce moment, la porte s'ouvrit, ma belle-mère entra avec son fils. A sa vue, je frémis.

— André, me dit mon père, embrasse ta seconde mère, dis-lui adieu et demande-lui pardon ! Embrasse aussi ton frère Alphonse.

Je relevai la tête, et tremblant de colère, je m'écriai :

— Mon père, je vous chéris, je vous respecte, je vous obéirai en tout, ne me forcez pas à embrasser une femme qui me déteste, un enfant qui m'a tout ravi, puisqu'il m'a pris votre amour !

Mon père devint blême ; il se redressa de toute sa hauteur :

— Fils dénaturé, dit-il, sortez...

Et comme je me retirais suffoqué par mes sanglots, je l'entendis qu'il disait :

— Qu'il parte à l'instant, et que jamais plus il ne reparaisse devant mes yeux.

Une heure après, un domestique de confiance me fit monter dans une voiture, et deux vigoureux chevaux nous emportèrent au grand galop.

(A continuer.)

### APPRENEZ, MÊME EN JOUANT.

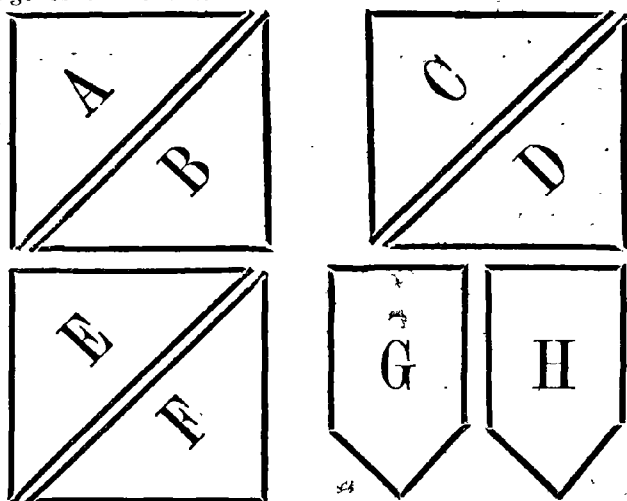
O mes jeunes amis ! O mes blondes abeilles  
Hâtez-vous ! de miel pur emplissez vos corbeilles !  
Hâtez-vous : ce beau temps ne doit pas revenir.  
Faites-vous un trésor utile à l'avenir,  
Un trésor de vertus, d'étude, de sagesse,  
Qui ne s'amasse bien qu'aux jours de la jeunesse.  
Dans le rude chemin où vous devez marcher,  
Cœurs lâches et pieds mous, sont sûrs de trébucher.

V. MARTIN.

### EXERCICES RÉCRÉATIFS.

#### PROBLÈME GÉOMÉTRIQUE.

Construire un carré parfait en employant toutes les figures ci-dessous :



#### PROBLÈME GRAPHIQUE.

Trouver un proverbe connu en assemblant les lettres dispersées dans les cases ci-dessous :

	L			A	
J	F			I	N
S	U			T	I
L	Y	E	S	M	O
S	E	F	I	E	N

#### PROBLÈME LEXICOLOGIQUE.

Ajouter 3 fois la même voyelle à la lettre C, afin de former un mot désignant le but de notre journal.

#### PROBLÈME ARITHMÉTIQUE.

— Si tu me donnais une de tes pommes, j'en aurais 4 fois autant qu'il t'en resterait, dit Jean à Paul.

— Si tu m'en donnais deux des tiennes, j'en aurais juste autant que toi, répond ce dernier.

Combien en ont-ils chacun ?



# MUSÉE DU JEUNE ÂGE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Publié sous la direction de M<sup>lle</sup> MARCELLINE LA GARDE.

ABONNEMENTS:  
BRUXELLES..... 6.— fr.  
PROVINCE..... 6.50 „  
franco par an.

SOMMAIRE. — GRAVURES: Une désagréable Trouaille. — Polichinelle. — Le Château de Fontaine-l'Évêque.  
TEXTE. — Histoire naturelle. — Une désagréable Trouaille. Le Hérisson. — Le Compère de Polichinelle. — L'Histoire et la Légende du Château de Fontaine-l'Évêque. — André-le-Pâtre. — Exercices récréatifs.

ADMINISTRATION:  
BRUXELLES,  
107, BOULEVARD DU NORD.

N<sup>o</sup>. 2.

10<sup>e</sup> ANNÉE.

9 Février 1884.

## HISTOIRE NATURELLE.

### UNE DÉSAGRÉABLE TROUAILLE.

Deux des petits de Diane viennent à peine de sortir de la niche, qu'elle lesentend pousser de grands cris. Elle allonge la tête, pour voir de quoi il s'agit, et se trouve tout étonnée devant une boule hérissée de piquants. Comme cette boule se mouvait, les petits imprudents ont voulu en faire un jouet, et s'en sont bien mal trouvés, car ils avaient affaire à un hérisson !

Cet animal, d'un caractère inoffensif, quand il est attaqué se roule en boule et dresse tous ses piquants.

L'hérisson s'apprivoise aisément. Il rend des services dans la maison en chassant les blattes et les grillons.

Un fait curieux et presque incompréhensible, c'est la tenacité de la vie du hérisson : d'abord, on en a vu se laisser tomber d'une hauteur de plus de quatre mètres, sans se faire le moindre

mal ; il résiste à l'acide prussique, ce roi des poisons, pris à n'importe quelle dose. A Londres, on en a enfermé un dans une boîte avec plusieurs vipères ; son museau était criblé de morsures sans en éprouver le moindre

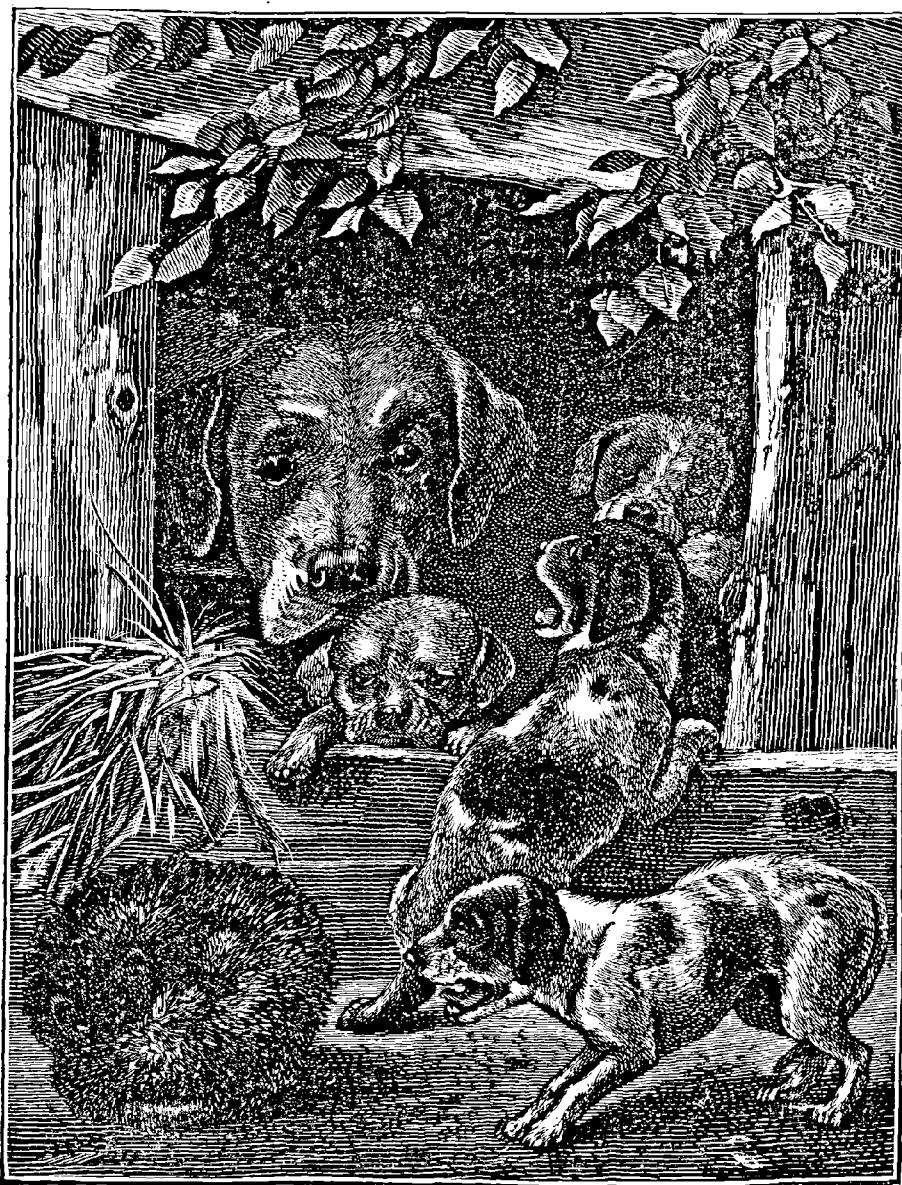
mal ; il a fini par dévorer ses cruelles ennemis.

A l'approche de l'hiver, il se fait un nid bien chaud, s'y roule en boule, et tombe en léthargie jusqu'au printemps suivant.

Cet animal, connu dans les parties boisées de la Belgique, est assez rare dans la région basse de notre pays.

Les paysans lui font la guerre à cause de l'habitude qu'on lui attribue de sucer le lait des vaches ; conte absurde, car la bouche du hérisson est si étroite qu'il ne saurait saisir le pis de la vache.

Cette petite bête inoffensive devait être protégée par les cultivateurs, son régime insectivore la poussant à dévorer beaucoup d'animaux nuisibles à l'agriculture.



UNE DÉSAGRÉABLE TROUAILLE.

## LE COMPÈRE DE POLICHINELLE.

## I.

L'un des plus beaux génies de l'Angleterre : Alexandre Pope, était d'un physique fort disgracieux : il était petit, bossu, rachitique ; sa figure était blême et osseuse ; il avait de plus une marche claudicante, et le volume de sa voix était si bien en harmonie avec celui de son corps, qu'il se faisait entendre à peine dans le salon le moins vaste et le plus silencieux.

Pope avait reconnu dès sa jeunesse tous les inconvénients de sa nature incomplète, souffreteuse et ridicule, mais il en avait pris son parti en philosophe et en homme d'esprit et il arrivait parfois qu'il égayait à ses propres dépens, les réunions où il était invité.

Une après-dinée que Pope errait à l'aventure, comme un rêveur qu'il était, aux alentours de Drury-Lane, son oreille fut subitement frappée d'un tintamarre épouvantable formé par une clarinette avinée, une trompette enrhumée et une grosse caisse pousfive ornée de cymbales échanrées par l'usage. Ce concert diabolique était tout bonnement la parade d'un théâtre de marionnettes qui avait établi provisoirement le siège de ses représentations dans la boutique vide d'un apothicaire. Pope s'arrêta comme les autres devant les tréteaux du saltimbanque, et fut si content de l'annonce de la représentation prochaine, qu'il résolut de se régaler du spectacle. Il est vrai que les promesses de l'homme-affiche et de l'orateur de la troupe étaient des plus séduisantes. On devait donner ce soir-là les *Métamorphoses* de Polichinelle, c'est-à-dire, Polichinelle, procureur ; Polichinelle, chasseur de renards, *fox hunter* ; Polichinelle, membre de la chambre des Communes ; la mort et l'apothéose de Polichinelle, avec un feu d'artifice. Le spectacle devait commencer par les ombres chinoises et par quelques danses de caractère, exécutées par les premiers sujets de la troupe de bois. Le prix des places étaient à la portée de tout le monde ! Les premières étaient à un demi-shilling ; les secondes à trois pence ; les troisièmes à deux ; enfin, quelques coins étaient réservés à la canaille et aux polissons (*sic*), moyennant la faible rétribution d'un penny.

Pope, comme beaucoup de philosophes et d'artistes de son temps et des siècles précédents, avait une prédilection marquée pour Polichinelle. Il voyait dans ce bouffon à cheveux blancs, mais dont la jeunesse est immortelle, dans ce batailleur à deux bosses, si cher à l'enfance, un type de l'humanité tout entière. Polichinelle, en effet, résume dans sa facétieuse personne toutes les vertus et tous les vices de l'humanité. Polichinelle est brave, il est discret, tout cela à ses heures, sa malice et son astuce arrachent le rire du vieillard aussi bien que de l'enfant, du philosophe aussi bien que du rustre. Les bateleurs de nos jours ont supprimé le diable, et les imbéciles ne se sont pas aperçus qu'en retranchant, ce noir contrôleur des

crimes et des folies humaines, ils enlevaient du même coup, à leurs tréteaux, le merveilleux, l'intérêt et la moralité, ce triple mérite des drames de la foire et d'ailleurs.

Mais le diable heureusement existait encore en 1735 pour Polichinelle en Angleterre.

Pope se dirigea vers le lambeau de tapisserie qui tenait lieu de portière à la boutique de Polichinelle, donna son demi-shilling en entrant, et se plaça le plus commodément qu'il pût dans la salle qu'éclairait un seul lampion mélancoliquement juché sur une tige de fer qui descendait d'un plafond enfumé.

La foule était considérable, et bien en avait pris à notre philosophe d'être entré le premier pour s'installer sur l'unique banc qui formait la case privilégiée et aristocratique de l'auditoire. En raison de sa petite stature, placé ailleurs, Pope n'aurait pas pu prétendre à contempler même les sabots de Polichinelle.

Le spectacle s'ouvrit, comme on l'avait annoncé, par les ombres chinoises. Cette exhibition ne flatta que médiocrement le philosophe, dont la curiosité se proposait une tout autre jouissance que celles que peuvent procurer le pont cassé, le passage des canards, la poule plumée et la chasse aux perdrix. Le lampion, que l'on avait éteint, se ralluma comme par magie, et l'orchestre, qui se composait de deux joueurs de violon aveugles et d'un joueur de cornemuse, s'étant mis à racler le vieil air irlandais : *Flane gun ought*, Pope crut toucher au moment qu'il appelait depuis une heure de tous ses vœux ; mais le destin en avait ordonné autrement.

La toile était levée, chacun s'attendait à voir majestueusement apparaître Polichinelle, l'objet de toutes les tendresses ; déjà le cœur des petites filles battait plus activement et les yeux des petits garçons s'écarquillaient avec une élasticité qui en doublerait les rayons, quand le maître des marionnettes, passant sa tête entre un arbre et une fontaine publique, qui formaient les deux premiers décors de droite de la scène, dit d'une voix très-touchante et d'un accent irlandais tout à fait irréprochable :

— Milords et messieurs, on vient de m'apprendre à l'instant que le compère de Polichinelle, son interlocuteur, s'est cassé la jambe dans Charing-Cross, en sortant de la taverne de l'Ours-Blanc, et qu'il est par conséquent hors d'état de se rendre ce soir ici. Sans compère, Polichinelle, vous le savez, n'est pas admissible devant une société aussi honorable de gentlemen et de ladies. Je me verrai donc forcé, à mon grand regret, de rendre l'argent et de remettre à un autre jour cette illustre représentation, si quelqu'un dans l'auditoire ne daigne pas bénévolement remplir le rôle, très-facile au surplus, de compère. Quelqu'un veut-il me faire, ainsi qu'à la très-honorable assistance, ce plaisir ?

## II.

Un silence absolu accueillit cette harangue. On aurait entendu une mouche voler. Seulement les têtes s'agi-

taient et se haussaient dans le fond de l'auditoire, aux places à un penny, pour savoir si les aristocrates, si quelqu'un des spectateurs à un demi-shilling et à quatre pence se dévouerait pour le salut public. Les gros bonnets, pas plus que les petits, n'opinaient. La motion du joueur de marionnettes ne paraissait pas avoir de chance de passer en bill.

— Personne ne dit mot ! reprit douloureusement l'Irlandais, qui allait voir s'échapper l'une des plus opulentes recettes qu'il eût réalisées dans sa vie de bateleur ; personne ne dit mot !

Un morne silence fut la seule réponse de la foule.

— Ah ! si monsieur voulait bien nous servir de compère, dit soudain l'Irlandais, nous serions sauvés. C'est Dieu qui nous l'envoie, et il ferait au mieux notre affaire.

Le joueur de marionnettes montrait le premier banc et indiquait du doigt Pope, qui, blotti dans son coin, et enveloppé, stoïquement dans son manteau, croyait être invulnérable aux traits de la fortune adverse. Ainsi désigné, et désigné à ne point s'y méprendre, par l'histriion, le philosophe tressaillit comme s'il eût été piqué au talon par une vipère ; le rouge lui monta au visage, et l'idée lui vint un moment de battre honteusement en retraite. Mais sa retraite eût été plus difficile que celle de Xénophon : car le général athénien avait avec lui dix mille Grecs, et Pope, entouré, pressé par ses voisins de droite, de gauche et d'arrière, ne pouvait compter que sur lui-même. Or, quelle confiance peut avoir en lui-même un homme de quatre pieds de haut, eût-il le cœur d'un lion et les serres d'un aigle ?

La philosophie revint bientôt au cœur de Pope, et il répondit au joueur de marionnettes :

— J'acquiescerais bien volontiers à votre désir, pour vous rendre service et pour être agréable à l'honorable assistance ; mais j'ai peu de voix et je ne possède en aucune façon le talent de l'improvisation.

— Qu'à cela ne tienne, monsieur, interrompit le bateleur, en présentant à Pope un petit cahier crasseux, voilà le recueil complet des questions et des répliques que vous devez faire à Polichinelle. Quant à votre voix, l'échantillon que vous venez de me donner convient admirablement à votre office, et votre organe se mariera très-bien à celui de Polichinelle. On jurerait que sa voix et la vôtre ont été taillées sur le même patron.

Il n'y avait rien à objecter à un pareil compliment ; Pope se résigna de bonne grâce, prit le crasseux grimoire et s'installa à la gauche du théâtre, sur un petit tabouret qu'on lui apporta. Le philosophe présentait ainsi son profil à Polichinelle et au public, et pouvait rassasier ses yeux de la contemplation de son héros, dont la hauteur égalait la sienne.

L'assistance, après avoir bien ri de l'apparition d'une rareté qui n'était point sur l'affiche, salua de trois hourras le dévouement de Pope. Puis les deux violons et la cornemuse grincèrent et hurlèrent à qui mieux mieux, et la trilogie polichinellique commença. La

représentation fut brillante, Pope remplit son métier de compère avec un talent remarquable.

Le spectacle était terminé, la foule s'était écoulée. Pope était en train, après avoir rajusté sa perruque, de mettre son manteau, lorsque le maître des marionnettes s'approcha de lui :

— Êtes-vous satisfait, monsieur ? demanda-t-il à Pope.

— Très satisfait, maître... et vous ?

— On ne peut plus. Vous avez été comme un ange, et je doute fort qu'il y ait jamais eu un compère semblable à vous, depuis qu'il y a des Polichinelles sur la terre.

— Vous avez trop d'indulgence, et je suis confus....

— Non, non, monsieur ; je suis la sincérité même, et, foi d'Irlandais et de bon catholique, je vous tiens pour un homme d'esprit....

— Votre suffrage m'est infiniment précieux, et....

— Je m'appelle Daniel O'Gibdy. Je suis joueur de marionnettes de père en fils, depuis le règne de Henri VIII. J'ai fait mon tour d'Angleterre et j'arrive de Bath à Londres, où je compte faire un assez long séjour avec ma femme.

— M<sup>me</sup> Gigogne ?

— Non, non.... M<sup>me</sup> Daniel O'Gibdy. Vous savez qui je suis ; auriez-vous la bonté, monsieur, de me dire qui vous êtes ?

— Est-ce que cette formalité est nécessairement prescrite à ceux qui remplissent par intérim les fonctions de compère de Polichinelle ?

— En aucune façon. Mais je suis tellement pénétré d'admiration et de reconnaissance, que je désirerais connaître l'homme à qui je dois.... Car ne vous y trompez pas, monsieur, de ma représentation de ce soir dépendait mon succès à Londres.... Sans vous, Daniel O'Gibdy était un homme coulé.

— J'en aurais été désolé.... pour Polichinelle. Mais, puisqu'il vous faut absolument mon nom, je m'appelle Psicarpx.

— Psicarpx ! ah ! grands dieux ! quel nom !... Et vous êtes ?

— Ah ! il vous faut aussi ma profession.... et ma religion peut-être ?

— Ça ne peut pas nuire.

— Eh bien ! je suis catholique romain, et j'ai l'honneur d'être l'économe en chef de Bedlam.

— De Bedlam ? de l'hospice des fous ?

— Précisément.

— Peste ! voilà un beau poste et qui doit vous rapporter de gros bénéfices.

— Je ne m'en plains pas, mais les avantages de ma place sont amplement compensés par le désagrément de vivre sans cesse au milieu de fous furieux ou de fous imbéciles. Adieu, monsieur Daniel O'Gibdy.

— Ah ! permettez, monsieur, ne me ferez-vous pas l'honneur de venir jusqu'à mon logis, pour y déguster un bon vieux flacon d'usquebaugh que je tire directement de Dublin, et manger votre part d'une fricassée de lapins que j'ai rapportés du Northumberland ?

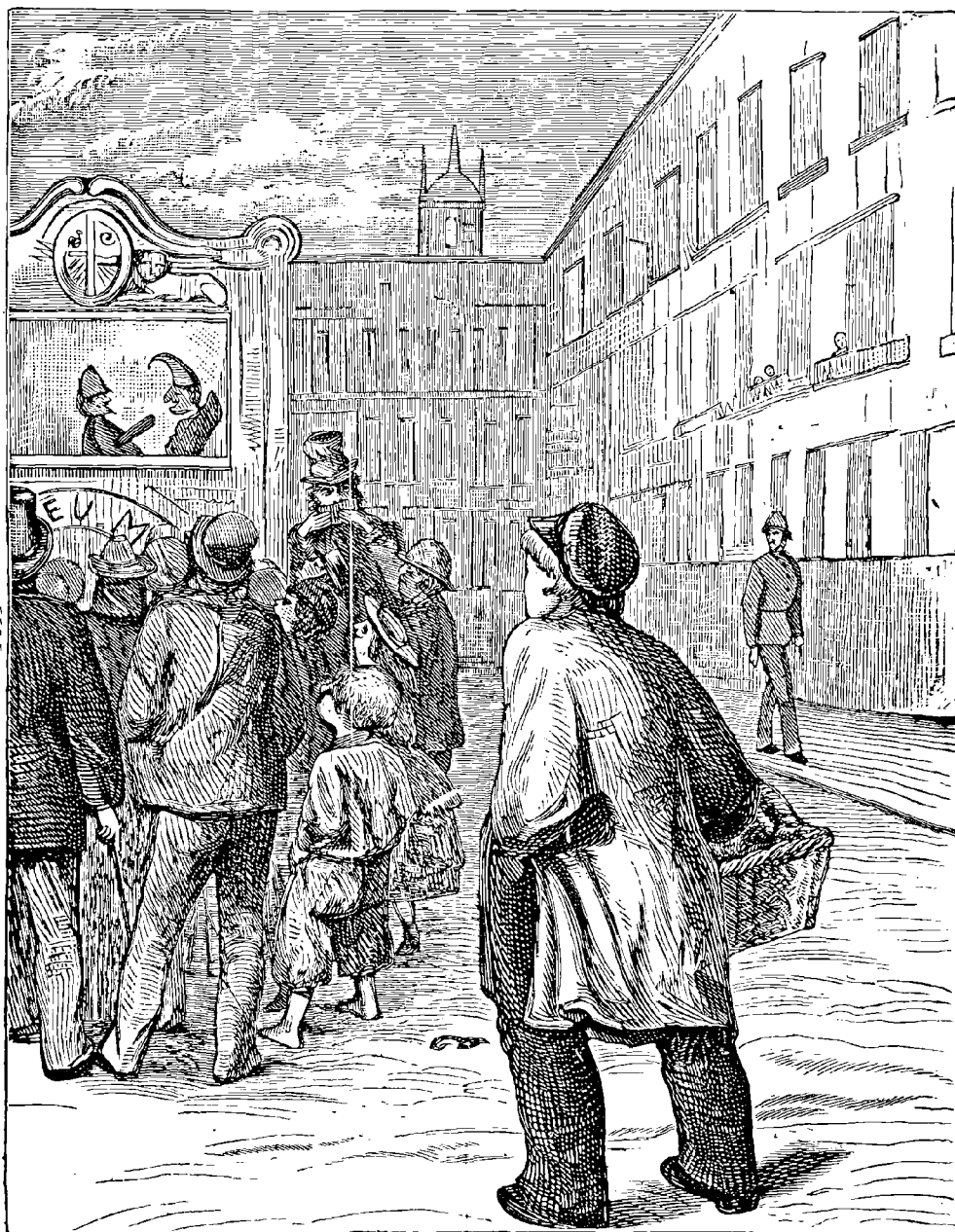
— Je vous rends mille grâces, monsieur Daniel O'Gibdy ;

mais je ne bois jamais d'usquebaugh, et le gibier, même celui du Northumberland, n'a pour moi aucun attrait.

— Mais....

— Il n'y a point de mais. Le temps me presse d'ailleurs, huit heures viennent de sonner à Saint-Paul, et mes fous me réclament ; j'ai hâte d'aller les retrouver.

Adieu, maître ; Londres est grand, mais les honnêtes gens s'y retrouvent. Nous nous rencontrerons peut-être un jour.



POLICHINELLE.

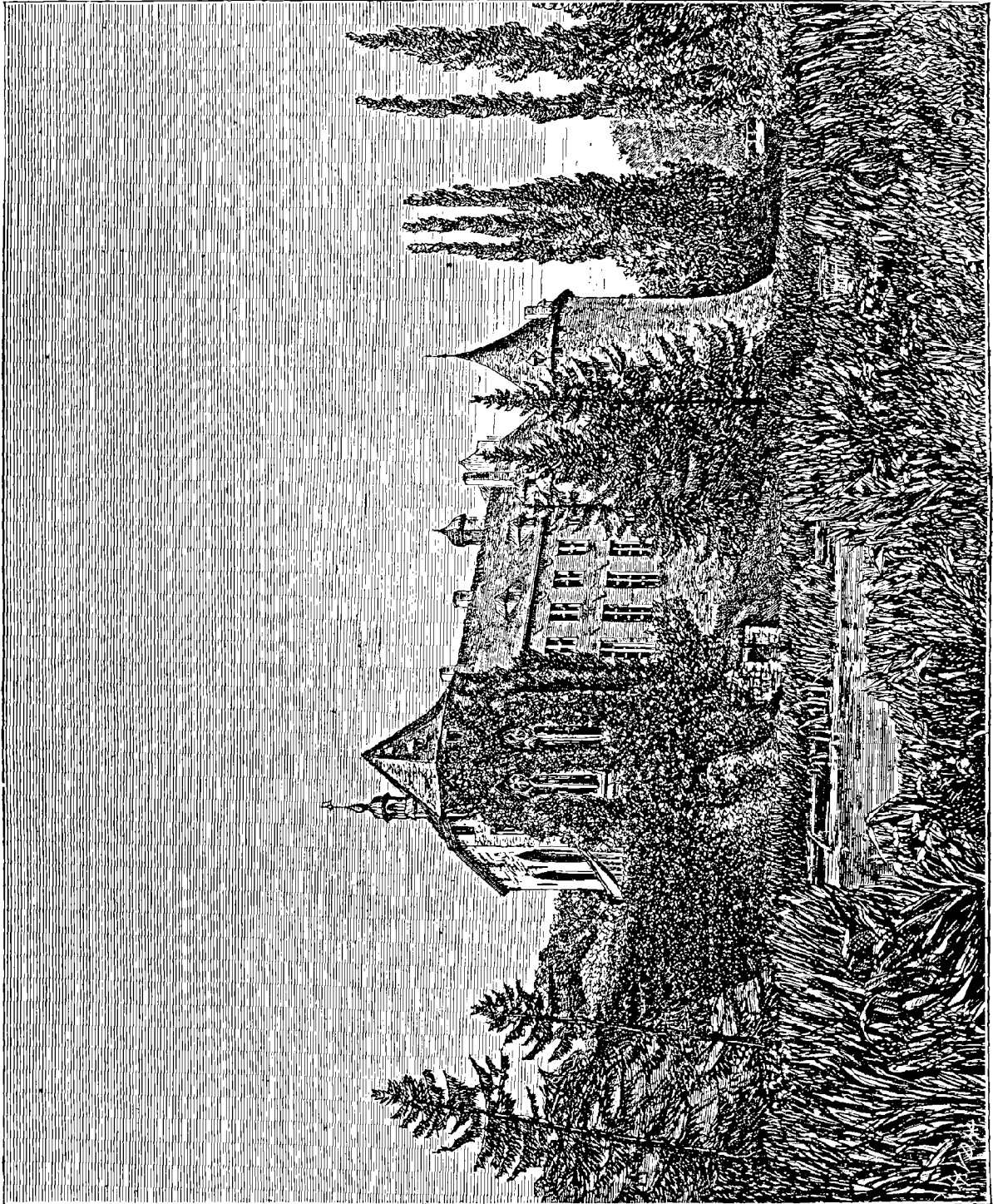
#### LE CHATEAU DE FONTAINE-L'ÉVÊQUE.

«Là où la main de l'industrie répand ses trésors, a dit un auteur moderne, celle de la nature retire ses dons.» Il y a du vrai dans cette pensée. Cependant il est encore des contrées industrielles où l'on trouve,

par ci, par là, des recoins que ne troublent ni le bruit des marteaux ni la fumée des machines, et, chose curieuse, on rencontre de ces recoins là entre deux centres industriels par excellence : Mons et Charleroi. — Jetez les yeux sur cette construction gothique, entourée d'une si belle végétation, et vous ne vous douteriez

certainement pas que cela est situé au sein d'une contrée qui ne semble rappeler à l'esprit que ces trois choses peu poétiques : la houille, la pierre et le fer. La petite ville de Fontaine-l'Évêque travaille en effet ac-

tivement le fer, sous plusieurs formes, clous, couteaux, chaînes, — clous principalement. Quant au château dont nous donnons une vue, à part son caractère architectural et sa riante situation, il n'est pas dépourvu



LE CHATEAU DE FONTAINE-L'ÉVÊQUE.

de souvenirs historiques et légendaires. C'est là que, dès le XII<sup>e</sup> siècle, habitaient les seigneurs de Fontaine, dont l'un, appelé Godefroid, se signalait par son caractère violent et emporté. Après une expédition où il

avait causé la mort de beaucoup d'hommes et amoncelé beaucoup de ruines, il s'arrêta, pour rafraîchir son visage enflammé, auprès de la source limpide, à laquelle ses ancêtres devaient leur nom. Au fond de l'onde

transparenté il vit, écrits en lettres de sang, certains mots qui l'émurent profondément. Il eut beau agiter l'eau, ils reparaissaient sans cesse. Le lendemain et les jours suivants, il revint à la même place, et toujours, toujours il revit l'avertissement céleste; car il paraît que c'en était un. Aussi en tint-il compte. Il essaya de réparer le mal qu'il avait fait, après quoi il prit le froc et montra alors de si éclatantes vertus qu'il fut appelé à occuper, en l'an 1219, le siège épiscopal de Cambrai. Et c'est ainsi que l'endroit appelé *Fontaine* prit le nom de *Fontaine-l'Évêque*.

### ANDRÉ LE PATRE.

(Suite, voir page 6.)

#### IV. — SUITE DU RÉCIT D'ANDRÉ.

Après que mon père m'eut expulsé de sa présence parce que je m'étais montré insolent envers ma belle-mère, je montai en voiture avec un domestique de confiance, les chevaux s'élançèrent au galop, et, vers le soir, nous pénétrâmes dans une vaste forêt où nous fîmes halte devant un grand et vieux château.

J'appris du domestique, que ce château, transformé en pensionnat, avait pour propriétaire un ancien professeur renommé pour sa grande sévérité; il parvenait paraissait-il, à dompter les caractères les plus rebelles. Je compris tout. La première année de mon séjour à la pension fut un véritable supplice. Ce qui redoublait ma douleur, c'est que je ne recevais pas de mon père une seule ligne, une seule marque d'amitié. Ma belle-mère écrivait très-régulièrement à mon maître, et le priaît de m'annoncer que toute la famille se portait bien. Mais mon père, à qui j'adressais souvent les lettres les plus tendres, ne me répondait pas. Il est vrai que dans ces lettres je ne parlais jamais ni de ma belle-mère ni de mon frère, et que je ne témoignais aucun regret de ma conduite envers eux. Cela sans doute redoublait son mécontentement. Son silence m'accablait de chagrin.

Mon maître, quoique d'une rigueur inflexible, était raisonnable et juste.

— André, me dit-il un jour, comment voulez-vous que votre père vous donne des marques de sa tendresse, avant que vous lui ayez donné vous-même des gages de votre repentir? Qu'avez-vous fait depuis un an que vous êtes ici? Avez-vous travaillé avec courage? avez-vous cherché de réparer vos anciennes fautes par une conduite sans reproches, par des progrès soutenus? Faites donc un généreux effort sur vous-même, et votre père vous pardonnera.

Cet espoir que mon maître faisait briller à mes yeux m'anima. Je triomphai du noir chagrin qui m'accablait. Bientôt mon maître me prodigua les encouragements et les éloges. J'écrivais régulièrement, et mon père ne me répondait pas encore. Mon cœur battait d'impatience. Chaque fois que le facteur paraissait dans la cour du

château, je m'élançais vers lui en l'interrogeant d'un regard avide.

— Rien pour vous, me répondait-il froidement; et mon cœur se glaçait. Si dans mes lettres j'avais parlé de ma belle-mère, de mon frère, si j'avais témoigné quelque tendresse pour eux, mon père bien certainement m'aurait répondu. Je le comprends maintenant, mais alors je n'y songeais pas.

Déjà la deuxième année s'était écoulée, et pas un mot de la part de mon père. Alors je retombai dans ma première mélancolie; je ne pouvais plus me livrer à l'étude; pendant les récréations, je fuyais mes camarades; j'allais m'enfoncer et pleurer dans quelque solitude sauvage, au sein de la forêt; et, si quelqu'un d'eux venait m'y joindre et m'interrogeait:

— Je suis malade, répondais-je.

— Et où donc est ton mal?

— Ici, disais-je, en mettant la main sur mon cœur.

Je disais vrai: mon cœur était bien malade. Mille pensées funestes se succédaient dans mon esprit. Je haïssais l'étude, je haïssais la pension, je haïssais jusqu'à mes camarades, qui me témoignaient tant d'affection, et même, ô ingratitude! jusqu'à mon maître, qui était devenu très-bon pour moi et qui paraissait souffrir de mes peines autant que moi-même. Je résolus de tenter un dernier effort et d'écrire encore une fois à mon père, et, si je ne recevais pas de réponse, de renoncer à tout et de m'enfuir: résolution imprudente et coupable! J'étais bien insensé!

Après avoir envoyé cette dernière lettre, j'attendis la réponse avec une anxiété fiévreuse. Pendant le jour, j'avais de fréquentes palpitations de cœur; la nuit, j'étais en proie à des songes affreux; mes cris inarticulés troublaient le dortoir, et je me réveillais inondé d'une sueur brûlante. Pendant un mois, je souffrais cette agonie. Rien ne vint.

Alors j'exécutai en tremblant et en frémissant le dessein coupable que j'avais formé. Je m'enfuis de la pension. En partant, je laissai une lettre pour mon maître dans laquelle je l'informai de mes résolutions.

A quelque distance de la pension, je me fis céder, en échange de mes habits, ceux d'un jeune paysan. Je ne marchais que la nuit, évitant les villages, et par des sentiers détournés; j'allais chercher quelque ferme isolée où l'on eût besoin d'un berger. Je trouvai enfin ce que je cherchais, dans une ferme peu éloignée de cette maison.

Dans cet asile où j'étais traité avec bonté, j'aurais été assez tranquille; mais je me figurais toujours qu'on était à ma recherche, et que, si on parvenait à me trouver, on me traiterait avec la dernière rigueur.

Au bout de quelques mois, cette inquiétude cessa, et j'eus la cruelle assurance d'être oublié ou d'être abandonné. Alors ma tristesse plus calme n'en fut que plus profonde, et le silence des campagnes où j'étais avec mon troupeau, la vaste solitude qui s'étendait autour de moi, ne firent que me plonger plus avant tous les jours dans ma sombre mélancolie. Quand je pensais à mon père, et quand je me disais en moi-même: Je ne

le verrai plus, j'étais bien près de tomber dans le désespoir. J'ai été préservé de ce malheur par les sentiments de religion que j'avais conservés et que je conserverai jusqu'à mon dernier soupir. Ce qui a beaucoup contribué à adoucir mes peines, c'est que j'avais emporté avec moi quelques livres, entre autres Virgile. J'ai dû à Virgile de douces consolations; je lui ai dû plus encore: la sympathie et les bontés d'un véritable ami.

André, en achevant son histoire, avait les larmes aux yeux, et celles de M. Dulac avaient coulé plus d'une fois pendant ce triste récit.

M. Dulac ne fit point d'inutiles reproches à l'enfant qui se repentait si amèrement de son opiniâtreté et de sa désobéissance; mais il se promit bien de ne rien négliger pour découvrir sa famille, et pour le faire rentrer en grâce avec elle.

#### V. — EXPIATION.

Quatre années s'étaient écoulées depuis l'arrivée d'André chez M. Dulac. Il était devenu un jardinier intelligent et habile. En même temps il s'était radicalement corrigé de tous ses défauts.

Un jour, M. Dulac, se promenant avec André dans le jardin, lui dit:

— Je vais m'absenter pendant deux jours. Je viens d'apprendre qu'à quelques lieues d'ici s'est établi un homme qui m'a rendu autrefois de grands services et que depuis vingt ans j'avais perdu de vue. Le chagrin, dit-on, a affaibli sa santé; il vit depuis un an dans un château solitaire, et sa vie est tellement retirée que je n'ai appris qu'hier sa présence dans notre pays. La reconnaissance m'appelle auprès de lui. Je vous laisse, mon fils, le soin de notre jardin pendant les deux jours que durera ma visite à M. de Célival.

A ce nom, le visage d'André se couvrit d'une pâleur mortelle: il chancela, et serait tombé s'il ne se fût appuyé contre un arbre; puis, d'une voix altérée:

— M. de Célival, dites-vous?

— Oui, répondit M. Dulac. D'où vient, à ce nom, votre trouble, votre effroi? Le connaissiez-vous? Serait-ce un parent, un ami de votre père?

— Ah! s'écria André éclatant en sanglots, c'est lui, c'est mon père lui-même... Et le chagrin, dites-vous, a affaibli sa santé! Ce chagrin, misérable que je suis, c'est moi qui l'ai causé!... Hélas! enfant ingrat et dénaturé, voilà où m'a conduit la désobéissance!... Oh! monsieur Dulac, emmenez-moi avec vous, demandez-lui ma grâce, dites-lui... Mais non: il m'a en horreur, sans doute; il me repousserait, il me chasserait en m'accablant de ses malédictions: ah! je ne les ai que trop méritées. Ou bien, il me croit mort; et quel serait son saisissement en voyant tout-à-coup l'enfant qui le déshonore sortir du tombeau pour ajouter à ses peines!

En proie à ces réflexions déchirantes, André se livrait à tous les excès de la douleur. Il parla longtemps encore sans pouvoir se calmer. Enfin, M. Dulac, par de sages paroles, parvint à rendre quelque calme à son âme agitée.

— Ne croyez pas, André, que vous soyez pour votre

père un objet d'horreur, ni que, s'il vous a pleuré comme mort, il s'afflige de votre retour à la vie. Non. Vos fautes sont graves; mais il y a dans le cœur d'un père un trésor inépuisable de clémence. Vous n'êtes plus cet André d'autrefois, emporté, opiniâtre, jaloux, désobéissant: le malheur vous a changé; et Dieu, touché de votre repentir, vous réserve sans doute des jours plus heureux. Je vais voir votre père. Pendant les deux jours que durera mon absence, réfléchissez sur votre position, méditez, interrogez votre cœur, priez Dieu de vous éclairer et de venir à votre aide; et, à mon retour, nous nous concerterons sur ce que vous devrez faire. Au revoir, mon pauvre enfant, ajouta-t-il en serrant contre son sein le jeune homme, qui pleurait entre ses bras à chaudes larmes. Ayez confiance dans la bonté de Dieu et dans le cœur d'un père.

M. Dulac se mit en route. Après avoir suivi pendant quelques heures un chemin solitaire au milieu des bois, il entra dans une magnifique allée de platanes, dont l'issue s'ouvrait en fer à cheval, laissant à découvert un tertre riant, revêtu d'une pelouse verte et fleurie, au milieu de laquelle s'élevait un élégant château. C'était la demeure de M. de Célival.

Le jardin qui entourait le château était aussi riant que pittoresque: d'innombrables massifs d'arbustes précieux ornaient l'immense pelouse, et une incroyable abondance de fleurs rares et éclatantes, disposées avec un art infini, s'épanouissaient comme au hasard. Sans grille, sans clôture, cet admirable parterre semblait se confondre avec la campagne, qui s'étendait à perte de vue, et qui présentait de tous côtés un aspect enchanteur. Une allée d'arbres de Judée, de magnolias, de paulownias, conduisait au château; tout le long de la façade, d'énormes orangers, chargés de fruits jaunes comme l'or et de fleurs blanches comme la neige, remplissaient l'air de leurs parfums pénétrants; du perron, on découvrait le cours de la Seine, empourprée par les rayons du soleil couchant, les vertes collines de l'autre rive, et, plus loin, de belles montagnes bleues qui se confondaient avec l'azur du ciel.

M. Dulac, après avoir admiré quelque temps ce coup d'œil, entra dans le château. Un vieux domestique à cheveux blancs l'introduisit dans un salon, où il le pria d'attendre l'arrivée de son maître.

— M. de Célival doit bien se plaire dans un si beau séjour, lui dit M. Dulac.

— Hélas! non, lui répondit d'un air chagrin ce fidèle serviteur; mon maître est toujours triste. Les médecins lui ont recommandé un exercice continu; il cultive ce jardin de ses propres mains avec un soin assidu; et cependant, à la vue de ces belles fleurs, on ne le voit jamais sourire.

M. de Célival entra. Il parut charmé de revoir M. Dulac, pour qui il avait la plus sincère estime. Dans la conversation, il lui laissa entrevoir qu'il avait eu des peines, mais sans s'expliquer sur cet objet. M. Dulac crut qu'il était convenable et prudent à la fois, dans cette première entrevue, de ne rien dire qui eût rapport à André.

— Les médecins, lui dit M. de Célival, m'ont ordonné l'air de la campagne, j'y suis depuis un an. Ma femme est restée à Paris pour surveiller l'éducation de mon fils Alphonse, et vient me voir de temps en temps. Mais, mon ami, continua-t-il, vous pouvez me rendre un service. Il me faut un jardinier pour m'aider dans mes travaux. Je voudrais un jeune homme intelligent et sage. On m'en a déjà présenté plusieurs; mais, dans ce pays où je ne connais personne, ma confiance pourrait être aisément trompée. Je ne veux m'en rapporter qu'à vous.

— Je chercherai, répondit M. Dulac, et d'ici à quelques jours j'espère trouver un jeune homme tel que vous le désirez.

Après avoir passé une journée entière auprès de son ancien ami, M. Dulac revint chez lui. André l'attendait avec anxiété.

Tandis que M. Dulac lui racontait sa visite jusque dans les moindres détails, le jeune homme respirait à peine; il rougissait et pâlisait tour à tour; des cris entrecoupés, des soupirs douloureux attestaient la vivacité de ses émotions. Mais, quand il apprit que son père demandait un jeune homme pour l'aider à la culture de ses jardins, il poussa un cri:

— Le jeune homme que mon père vous demande est trouvé: c'est moi!

— Vous! s'écria M. Dulac; quelle est donc votre pensée?

— Oui, moi. Depuis sept ans qu'il ne m'a vu, mon teint, mes traits, la couleur même de mes cheveux, ont changé; jamais, sous l'habit d'un jardinier, il ne pourra reconnaître son fils... Eh quoi! après m'être rendu si coupable, irais-je implorer ma grâce avant d'avoir prouvé que je l'ai méritée, avant d'avoir donné des garanties de mon changement, des gages certains de mon repentir?... On me pardonnerait peut-être, mais comme à un criminel dont on se défie encore... Non, je veux vivre quelque temps auprès de mon père sans être connu de lui, et regagner son cœur avant d'implorer mon pardon. Je serai obéissant et respectueux envers ma belle-mère; et, quant à mon frère... je l'aimerai, oh! je l'aimerai tant, que sa mère, à son tour, sera bien obligée de m'aimer... Et quand, à force de travail, de docilité, de bonne conduite, j'aurai conquis l'estime de tout le monde, oh! alors, je me jetterai aux pieds de mon père, je lui dirai: Je suis André.

Ce projet, qui d'abord avait semblé romanesque à M. Dulac, finit par lui paraître raisonnable et généreux. Il comprit que cette vie de dépendance et de travail dans la maison de son père serait pour l'enfant désobéissant une expiation agréable à Dieu et honorable aux yeux des hommes. Il comprit que le bonheur de M. de Célival serait bien plus assuré si, avant de reconnaître son fils, il avait acquis la certitude de ses bonnes qualités. Il écrivit donc à M. de Célival qu'il avait à sa disposition un jeune jardinier dont il pouvait lui répondre sous tous les rapports. Peu de jours après l'envoi de la lettre, André se prépara à partir.

(La fin au prochain numéro.)

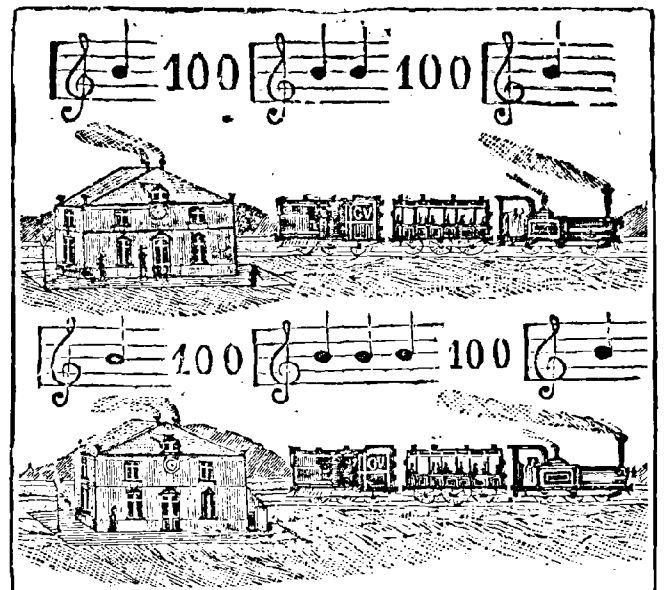
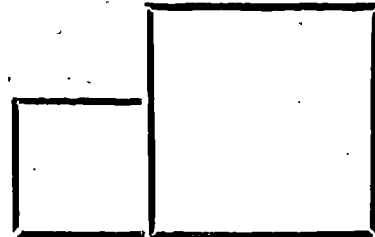
## EXERCICES RÉCRÉATIFS.

### CHABADE.

Un jeune collégien peut, lorsqu'il étudie.  
Dire à son professeur que la géographie,  
Qui n'est point à ses yeux un travail puéril,  
Lui montre mon premier, ville et port du Brésil;  
Mais qu'avant d'arriver, malgré toute prudence,  
On peut de mon dernier subir la violence,  
Et que son cher papa, modeste boutiquier,  
Afin de l'éviter se sert de mon entier.

### PROBLÈME GÉOMÉTRIQUE.

Avec la figure ci-dessous, composer un carré parfait en deux coups de ciseaux, et en employant tous les morceaux.



### DEVINETTES.

Sur mes cinq pieds, je suis énorme,  
Sur quatre, de petite forme.

— Quels sont ceux qui se promènent dans le bois sans quitter la ville?

### FANTAISIE ARITHMÉTIQUE.

Indiquer en trois chiffres que la cave à vin est vide.



# MUSÉE DU JEUNE ÂGE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Publié sous la direction de M<sup>lle</sup> MARCELLINE LA GARDE.

ABONNEMENTS:  
BRUXELLES..... 8.— fr.  
PROVINCE..... 8.50 „  
franco par an.

SOMMAIRE. — GRAVURES. La Poupée de Lolotte. — Entre deux Feux. —  
Vue d'Esneux. (Bords de l'Ourthe.)  
TEXTE. — La Poupée de Lolotte. — Entre deux Feux. — Vue d'Esneux.  
(Bords de l'Ourthe.) — André-le-Pâtre. — Le Compère de Polichinelle. —  
Education et Morale. Les Conseils de Grand-Père et de Grand'Mère. — Réponses  
à nos Exercices récréatifs.

ADMINISTRATION:  
BRUXELLES,  
107, BOULEVARD DU NORD.

N<sup>o</sup>. 3.

10<sup>e</sup> ANNÉE.

16 Février 1884.



LA POUPÉE DE LOLOTTE.

## LA POUPÉE DE LOLOTTE.

Eh ! dodo !  
 Pouponnette,  
 Mignonnette ;  
 Eh ! dodo !  
 Dodinette,  
 Dodino !

C'est ce que chante Lolotte en berçant, entre ses petits bras potelés, une poupée de sa fabrication !

Un navet, lié dans un torchon, voilà la tête de pouponnette : une grosse carotte forme son corps, une veste du frère aîné entoure tout cela, et Lolotte, heureuse, chante à gorge déployée :

Eh ! dodo !  
 Pouponnette,  
 Mignonnette ;  
 Eh ! dodo !  
 Dodinette,  
 Dodino !

## ENTRE DEUX FEUX.

Jean-Pierre trouve que le voisin a de belles fleurs et de beaux fruits dans son jardin. Un jour, il tente l'aventure, ôte ses sabots, escalade la partie la plus basse du mur de clôture et le voilà à remplir son sac le mieux qu'il peut. La besogne achevée, il veut s'en aller par où il est venu, mais le voisin, qui l'a observé, enchaîne son chien au pied du mur et se place lui-même derrière le mur, prêt à empoigner le polisson au collet.

Des aboiements formidables retentissent, Jean-Pierre aperçoit le chien, et en criant, en pleurant, il se met en devoir de déguerpir au plus vite, mais que voit-il ? deux yeux furibonds qui le regardent, une main qui se tend vers lui pour le prendre à la gorge.

Jean-Pierre n'ose reculer ni avancer. Ses cris se mêlent aux aboiements féroces du chien, aux vociférations du propriétaire justement indigné, qui le menace du garde-champêtre et de la prison.

Situation affreuse que celle où s'est mise Jean-Pierre pour satisfaire sa gourmandise !

## VUE D'ESNEUX. — (BORDS DE L'OURTHE.)

La plupart des villages qui bordent l'Ourthe, offrent, comme on le sait, l'aspect le plus agréable, mais celui d'Esneux, situé à trois lieues et demie de Liège, se trouve dans une situation tout exceptionnelle.

D'abord, le bassin où il s'épanouit est admirable ; ensuite les habitations semblent avoir été disposées pour plaire aux regards : une partie occupe le haut et le versant de la montagne, le reste s'étend sur les deux bords de la capricieuse rivière, qui, un peu plus bas, forme d'étranges circuits, et après un détour d'une lieue, revient presque baigner le village au nord. Il y a là toute une vaste presqu'île fort intéressante à parcourir.

Esneux ne laisse donc rien à désirer sous le rapport pittoresque. Les environs, de quelque côté qu'on se dirige, sont aussi très-riches en beaux sites et en ravissantes promenades. Tout cela explique parfaitement que cet endroit partage, avec quelques autres de la même vallée, le privilège de réunir chaque année un nombre considérable d'étrangers.

\* \*

Les souvenirs historiques ne manquent pas non plus à Esneux, qui était jadis la capitale d'un comté faisant partie du duché de Limbourg. Outre le fief du seigneur, dont la forteresse occupait le lieu appelé « Beaumont, » ce comté renfermait trois autres fiefs secondaires : ceux de Rondchêne, de Lavaux et d'Avionpuits.

Le sommet où se trouve l'église, était, d'après la tradition, occupé par un couvent de Templiers. Cette église renferme de belles pierres tombales blasonnées. Du reste, on rencontre le nom d'Esneux dans un document daté de 888, et une des croix du cimetière portait le chiffre de 1228.

Les célèbres ruines de Montfort, presque disparues aujourd'hui, et le donjon de Pourseur, si bien conservé, se trouvent près d'Esneux.

C'est sur un plateau avoisinant le village et appelé la Hamaide, qu'eut lieu, le 17 septembre 1794, une bataille où les Français, commandés par le général Jourdan, défirent les Autrichiens, dont la déroute devait être complétée à quelques lieues de là, près d'Aywaille, sur la « Heid des Gattes. »

Divers objets d'antiquités ont été découverts à Esneux, dont les rochers renferment des excavations où l'on a trouvé des ossements ; par malheur, la science n'a pas eu occasion de s'en occuper.

## ANDRÉ LE PATRE.

(Suite et fin, voir page 14.)

## VI. — RETOUR SOUS LE TOIT PATERNEL.

André, comme nous l'avons vu, allait donc quitter M. Dulac qui l'avait recueilli chez lui et traité comme un fils pendant quatre ans, pour aller se présenter incognito à son père en qualité de jardinier.

Après avoir fait à la famille Dulac les adieux les plus touchants et les plus tendres, André s'achemina vers le château où résidait M. de Célival. A l'aspect du séjour qu'habitait un père qu'il avait si cruellement offensé, il sentit le cœur lui manquer, et il fut sur le point de revenir sur ses pas. Reprenant courage, il sonna à la porte, on vint lui ouvrir.

— Je suis, dit-il, le jeune homme que M. Dulac envoie à M. de Célival.

— Soyez le bien-venu, dit le vieux domestique. C'était celui qui sept ans auparavant avait conduit André au pensionnat.

André l'avait tout de suite reconnu, mais le bon vieillard était loin de se douter que ce fut là cet enfant qu'il avait si souvent tenu entre ses bras et qu'il avait été chargé d'éloigner du toit paternel. Le fidèle serviteur présenta le nouveau-venu à son maître, qui, la bêche à la main, travaillait à un parterre.

A la vue de son père, dont l'âge et le chagrin avaient flétri les traits et blanchi les cheveux, André pâlit; son cœur battait à rompre sa poitrine; ses genoux chancelaient; ses yeux s'égarèrent, et peu s'en fallut que ses lèvres tremblantes ne laissassent échapper son secret. Il se contint pourtant; il fit sur lui-même un violent effort, et, dévorant ses pleurs, il attendit les questions.

M. de Célival considérait avec une agitation visible le jeune homme, dont il attribuait le trouble extrême à la timidité naturelle à son âge. Ce n'est pas que ses yeux affaiblis pussent le reconnaître; mais il trouvait à cet inconnu une vague ressemblance avec André, et, à cette pensée, une larme mouilla sa paupière.

Ainsi, tous deux, également émus, gardèrent quelque temps le silence. Ce délai donna à André le temps d'achever de se remettre.

— C'est vous, dit M. de Célival, que M. Dulac m'envoie ?

— Oui, Monsieur.

Le son de sa voix fit tressaillir M. de Célival.

— Quelle est donc ma faiblesse ? se dit-il en lui-même. Ne puis-je voir, ne puis-je entendre un adolescent de cet âge sans qu'il me rappelle mon fils ?... Mais cette voix touchante, cet extérieur prévenant, cet air doux et modeste !... Ah ! André, si violent, si opiniâtre, si indocile, André ! hélas ! n'était point ainsi...

Puis, s'adressant au jeune homme :

— Quel est votre nom ?

— Eugène. (Il disait vrai; son acte de naissance portait les prénoms d'André-Eugène.)

— Où demeure votre père ?

— A quelques lieues de la ferme de M. Dulac.

— Que fait-il ?

— Il cultive un jardin.

— Avez-vous encore votre mère ?

— Je l'ai perdue.

— Quel âge avez-vous ?

— Dix-neuf ans.

— Ah ! ce serait son âge.

A ces mots, ne pouvant résister à la violence de ses émotions, M. de Célival s'enfonça dans les sombres allées d'un de ses bosquets, et ne reparla pas à André de toute la journée. Il ordonna à son vieux domestique d'installer le jeune homme dans un petit pavillon attenant au château; une femme de confiance fut chargée de préparer ses aliments et de soigner son modeste intérieur; et, dès le soir, il entra en fonctions.

Plongé dans une mélancolie profonde qu'il se plaisait à nourrir, M. de Célival parlait peu à son jeune jardinier, dont les traits et la voix éveillaient en lui de douloureux souvenirs. Mais, toujours occupé de son propre travail, il le quittait de temps en temps pour

aller considérer celui d'André, à qui il se plaisait à témoigner sa satisfaction. Du reste, il le faisait surveiller avec soin; sans cesse il s'informait de lui: tout ce qu'on rapportait de sa conduite, de son caractère, de son assiduité au travail, le charmait. Souvent, en passant auprès de lui, il le regardait avec un sourire bienveillant, et tous les jours il s'attachait davantage à André.

Ce dernier s'apercevait avec bonheur qu'il faisait sans cesse de nouveaux progrès dans l'estime et dans l'affection de son père. Il voyait s'approcher le jour où il pourrait enfin révéler son secret. Les lettres fréquentes de M. Dulac animaient son courage et entretenaient son espoir.

## VII. — L'ARRIVÉE DE LA BELLE-MÈRE.

Le temps s'écoulait rapidement, et le moment de l'épreuve décisive approchait: les vacances allaient commencer, et l'on attendait au château M<sup>me</sup> de Célival avec son fils.

André, en sondant son propre cœur, n'y trouvait plus aucune trace des passions qui l'avaient rendu si malheureux: haine, défiance, emportements, jalousie, tout avait disparu; il n'aspirait plus qu'à se montrer fils pieux et docile, frère généreux et tendre; et, quant à l'antipathie de sa belle-mère (si cette antipathie existait encore), sa ferme intention était de ne rien négliger pour la vaincre, ou, s'il n'y parvenait pas, de la supporter sans s'irriter ni se plaindre.

M<sup>me</sup> de Célival arriva au château avec Alphonse. Oh ! combien André fut ému ! A la vue de sa belle-mère, il éprouva un sentiment de bienveillance mêlé de respect et de regret; à la vue de son frère, il fut comme ravi de joie: c'était un charmant collégien de quatorze ans, qui venait de terminer sa troisième; tout en lui respirait la franchise et la douceur. Impatient d'avoir un prétexte pour le voir de près, André courut au jardin cueillir des fleurs; et, entrant dans le salon où la famille était réunie, il vint saluer M<sup>me</sup> de Célival avec respect, et lui présenta un bouquet.

M<sup>me</sup> de Célival, en recevant les fleurs, regarda le jardinier d'un air surpris :

— Mon ami, dit-elle à son mari, vous avez là un jeune jardinier dont l'air est bien distingué.

André, embarrassé de ses regards et de ses paroles, sortit du salon; Alphonse courut après lui avec la gaieté d'un enfant: il causa avec ce frère qu'il ne connaissait pas, et trouva le plus grand plaisir à sa conversation. Bientôt, il se plut à partager de temps en temps ses travaux et à recevoir de lui quelques leçons de jardinage. Cette intimité s'accrut tous les jours. Alphonse, tous les soirs et pendant toute la durée du dimanche, associait André à ses plaisirs et à ses jeux: il ne pouvait plus le quitter. Dans cette solitude, éloignée de toute société, M<sup>me</sup> de Célival voyait avec plaisir son fils trouver une distraction innocente dans la compagnie d'un jeune homme à la fois estimable et bien élevé; André devint de plus en plus cher à toute la famille. Près de deux mois s'écoulèrent ainsi.

— André, lui dit un jour l'enfant, as-tu un frère ?

— Oui.

— Et tu l'aimes bien, sans doute ?

— Je l'aime de tout mon cœur, répondit André en le regardant avec attendrissement.

Et vous, avez-vous un frère ?

A cette question, le front d'Alphonse se couvrit d'un nuage :

— J'en avais un; il est mort, dit-on, et tous les jours je le regrette. Je l'aurais tant aimé !

En disant ces mots, il se mit à pleurer.

— Quel excellent et noble cœur ! dit André en lui-même. Et voilà le frère dont j'étais jaloux, le frère que je m'obstinais à haïr !

— André, dit Alphonse en essuyant ses larmes, il est pénible d'être séparé de ceux qu'on aime. Je dirai à mon père de faire venir ton frère et ton père auprès de toi.

— Quoi ! votre père consentirait ?...

— Oh ! ce sera sans peine, car il t'aime bien, et l'on ne peut pas lui causer de plus grand plaisir qu'en lui faisant ton éloge.

Le lendemain de cette conversation, M. Dulac vint au château.

— Vous arrivez



ENTRE DEUX FEUX.

bien à propos, lui dit M. de Célival. J'allais vous écrire relativement à la famille de votre jeune protégé. Je désire avoir quelques renseignements. Je ne saurais trop vous remercier du présent que vous nous avez fait. Tout le monde ici chérit Eugène et l'estime. Vous connaissez le père de ce jeune homme ?

— Je le connais et je le respecte: c'est la vertu, la probité, l'honneur en personne.

— Serait-il capable de diriger une grande culture ?

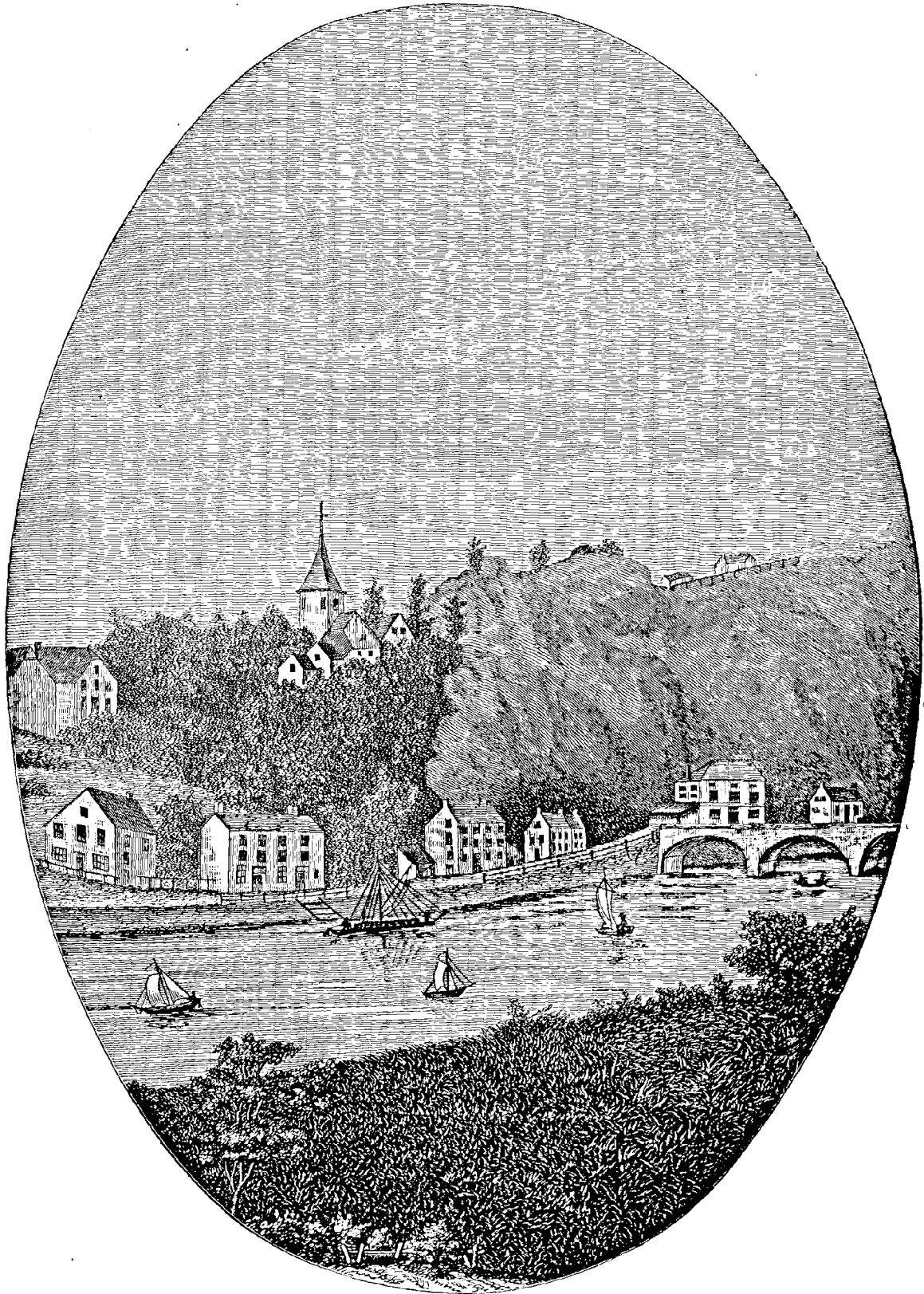
— Intelligence, activité, instruction, rien ne lui manque.

— Il a, dit-on, un second fils ?

— Tout à fait digne de son aîné.

— Vous l'avouerez-je, mon ami ? il me semble que maintenant je ne pourrais plus me passer d'Eugène... ni Alphonse non plus.... D'abord, je ne pouvais m'accoutumer à la présence de ce jeune homme; sa vue me faisait mal; il a dans les traits, dans la voix, quelque chose de cet enfant que j'ai perdu.... vous savez.... André.

— Oui, j'en ai vaguement entendu parler; un enfant qui a été bien



VUE D'ESNEUX. — (BORDS DE L'OURTHE.)

coupable envers vous, qui vous a donné de cruels chagrins.

— Il m'a rendu bien malheureux, la chose n'est que trop vraie. Mais, ô mon ami, je tiens à le justifier dans votre opinion; il n'est pas aussi coupable qu'on vous l'a dit. Ce n'est pas de lui que sont venus tous les torts. Sa belle-mère, faut-il vous le dire? sa belle-mère, qui cependant est si généreuse et si bonne, ne l'aimait pas : elle avait cru remarquer qu'André haïssait son fils. Les violences insensées de mon malheureux enfant ne la confirmèrent que trop dans cette opinion. Cette idée la rendit injuste. Elle se figurait toujours que si André rentrait en grâce auprès de moi, Alphonse en serait victime. Elle alla, puis-je vous l'avouer? jusqu'à supprimer quelques-unes des lettres qu'André m'écrivait de sa pension : tant ses craintes maternelles avaient égaré sa raison! Et moi, je regardais André, qui écrivait rarement, qui, dans ses lettres, ne parlait ni de sa belle-mère ni de son frère, et qui enfin avait pris la fuite, comme un enfant dénaturé. Mais, ô mon ami! il y a deux ans, la main de Dieu s'appesantit sur elle, et en même temps sur moi : Alphonse tomba dangereusement malade! il resta quelque temps comme mort entre les bras de sa mère. Eperdue, désespérée, elle vit dans cet affreux événement un châtement du Ciel, et ses yeux, que la prévention avait trop longtemps aveuglés, s'ouvrirent. Elle m'avoua tout, et fit vœu, si Dieu nous rendait Alphonse, de réparer tous ses torts envers André. Et Dieu nous rendit Alphonse. Mais qu'est devenu le malheureux enfant dont l'opiniâtreté et la désobéissance ont causé tant de maux? Je l'ai vainement fait chercher. J'espère qu'il vit encore; mais, hélas! il mène sans doute une vie de misère et de souffrances. Peut-être aussi, je frémis à cette pensée, s'est-il laissé entraîner dans le vice; peut-être, après avoir si amèrement pleuré sa fuite, devrai-je gémir de son retour! S'il n'est plus, la portion d'héritage qui lui revient sera le patrimoine des pauvres : tel est le désir d'Alphonse et de sa mère, tel est le mien.

En faisant cette confidence à M. Dulac, M. de Célival avait soulagé son âme oppressée. M. Dulac ne crut pas pouvoir révéler cette conversation à André, car les secrets confiés par un ami sont sacrés; mais il l'engagea à être plein d'espérance, et à saisir, pour se faire reconnaître, la première occasion favorable.

#### VIII. — RÉCONCILIATION.

Cette occasion se présenta dès le lendemain. M. de Célival, ayant fait appeler le jeune homme dans son cabinet, lui adressa ces paroles :

— Je crois que tu m'es attaché, Eugène; mon Alphonse t'aime, ma femme te voit avec plaisir. Il me serait agréable de te fixer auprès de moi, et en même temps de te réunir à ton père, à ton frère. Ce projet te convient-il?

— Oh! Monsieur, c'est le plus ardent de mes vœux.

— Eh bien, je veux vous mettre tous trois à la tête de mes cultures, avec des conditions avantageuses, et

assurer votre bonheur à venir. Ecris à ton père, et communique-lui mes propositions.

André pâlit : le sang afflua à son cœur, qui battait à coups précipités; le moment de la crise, ce moment si redouté et si désiré à la fois, était donc venu.

— Monsieur, dit-il d'une voix entrecoupée, seriez-vous assez bon pour lui écrire vous-même? Et, dans votre lettre, voudriez-vous bien lui dire si vous êtes satisfait de moi?

— Très-volontiers; je vais lui écrire que je suis sous tous les rapports très-content de toi, et que nous t'aimons tous ici comme si tu étais de la famille.

Il s'assit à son bureau, et prit sa plume.

— Oh! Monsieur, de grâce un moment... Vous me voyez tremblant de l'aveu que je vais vous faire. Ce n'est pas assez de vouloir bien vous-même écrire à mon père pour lui témoigner votre satisfaction et pour l'engager à se réunir à son fils : c'est d'abord mon pardon, oui, mon pardon qu'il faut lui demander.

— Votre pardon! reprit M. de Célival avec étonnement. Seriez-vous coupable?

— Oh! oui, Monsieur, bien coupable... Dans mon enfance, j'ai causé de cruels chagrins à mon père! ma violence indomptable, ma désobéissance opiniâtre... enfin, ma fuite...

Le père écoutait; il frémissait; le tremblement convulsif dont il était agité redoublait à chaque parole de son fils; il attachait sur lui des regards ardents; son âme tout entière s'élançait au-devant de ses révélations.

André poursuivit en sanglotant :

— Demandez-lui grâce pour un jeune insensé, bien coupable, mais bien repentant. Grâce, ô mon père! continua-t-il en se précipitant à ses pieds.

— Oh! c'est toi, c'est lui, c'est André! s'écria l'heureux père en le relevant, en le serrant contre son cœur, en l'arrosant de ses larmes. J'ai retrouvé mon fils, je l'ai retrouvé sage, laborieux, docile.

Le bonheur étouffe sa voix; tous deux ne peuvent plus se parler que par leurs soupirs entrecoupés, par leurs larmes, par leurs tendres caresses. Attirée par le bruit, M<sup>me</sup> de Célival arrive; elle a tout deviné. André court lui baiser la main; elle le presse dans ses bras; elle le nomme son fils; elle appelle Alphonse; Alphonse se jette au cou d'André, qui l'accable de caresses en lui disant :

— Va, je ne te trompais pas quand je te disais que j'aime mon frère de tout mon cœur.

Dès ce jour, le calme et le bonheur régnèrent dans cette famille si longtemps troublée, et leur existence fut comme un jour sans nuage. Tous s'aimaient tendrement, et ne cessaient de s'en donner des preuves. M<sup>me</sup> de Célival ne faisait aucune distinction entre André et Alphonse; tous trois réunissaient leurs efforts pour rendre heureux M. de Célival. Tous chérissaient M. Dulac, à qui l'on rendait grâce du changement qui s'était fait dans le caractère d'André.

M. de Célival, ranimé par le bonheur, sentit ses forces renaître, et consacra de nouveau ses talents au service de son pays.

Alphonse continua ses études avec succès, et entra dans la magistrature.

Quant à André, son père lui fit présent du château où leur réconciliation s'était opérée, et du domaine qui en dépendait, et il devint le bienfaiteur de tout le pays.

Au nombre des institutions qu'il a fondées est une belle école ; il se plaît à interroger souvent les enfants, à leur donner d'utiles leçons, à les récompenser, et il ne cesse de leur répéter ce précepte, trop bien confirmé par l'histoire de ses fautes et de ses malheurs :

— Aimez vos parents, honorez-les, obéissez-leur en tout et toujours ; c'est la loi de Dieu, la source de toute félicité.

THÉODORE BARRAU.

### LE COMPÈRE DE POLICHINELLE.

(Suite et fin, voir page 10.)

#### III.

Quatre mois s'étaient écoulés depuis le jour où, comme nous vous l'avons raconté, Pope avait consenti à jouer le rôle de compère de Polichinelle, et notre poète n'y pensait plus, lorsqu'un matin, traversant une petite rue de la Cité, il entendit crier derrière lui à tue-tête :

— Monsieur Psicarpax ! monsieur Psicarpax ! monsieur Psicarpax !

Le philosophe se retourna machinalement et fut fort surpris de reconnaître, dans l'homme qui courait en invoquant Psicarpax, le loquace interprète du Polichinelle dont il avait été le compère.

— Ah ! monsieur Psicarpax, fit Daniel O'Gibdy, c'est le ciel qui vous envoie, et je ne puis m'empêcher de reconnaître encore dans cette circonstance le doigt de Dieu.

Pope ne savait guère où allait aboutir ce singulier exorde, quand Daniel reprit :

— Imaginez-vous, monsieur Psicarpax, qu'il nous est né un magnifique enfant, une espèce de chérubin comme on en voit sur les tableaux de Rubens dans notre cathédrale de Dublin. Je suis allé inviter hier un de mes compatriotes, capitaine de vaisseau marchand du port de Liverpool, dont le navire était là-bas dans la Tamise, pour être parrain. Il a accepté. Nous sommes convenus du jour et de l'heure. Ce matin, selon nos arrangements, je prends sous mon bras la matrone et la marraine que je devais lui fournir, et nous voilà sur le port, à chercher notre compère. Mais pst ! le gaillard avait démarré.... Jugez, monsieur Psicarpax, de mon désappointement, de ma fureur ! Mais rien n'est désespéré, puisque je vous retrouve, et vous me viendrez en aide une seconde fois, en tenant mon fils sur les fonts de baptême à la place de mon ingrat ami.

La présence des deux femmes et du poupon, qui chantait sur des notes très-élevées son mécontentement, sous sa laviolle, ne laissait aucun doute sur la vérité du récit.

— Eh quoi donc ! maître Daniel, dit Pope, parce

qu'il vous a plu de me faire le compère de votre Polichinelle, il faut aussi que je devienne le vôtre !

— Ah ! monsieur, répondit Daniel, on n'offense point un saule parce qu'on saisit une de ses branches pour ne pas se noyer. J'ai peut-être invoqué trop cavalièrement votre bonté ; je vous en demande humblement pardon et je me retire.

Le bonhomme avait prononcé ces paroles avec tant d'onction et tant de candeur, que Pope en fut touché.

— Je ne déclinerais point l'honneur que vous me faites comme catholique et comme citoyen, monsieur Daniel O'Gibdy, fit le poète philosophe.

Puis, il se mit en route avec Daniel et les deux femmes pour gagner l'église.

Comme ce petit cortège déboûchait du Strand pour monter vers Mary-la-Bonne, un grand seigneur, de la taille et à peu près de la figure de notre philosophe, lord Lumley, s'arrêta devant eux :

— Voilà M. Pope, dit le lord en riant, qui va à une fête.

— Comme vous dites, milord, et je prétends donner au nouveau catholique votre prénom de César et le mien d'Alexandre, pour qu'il ne soit pas dit qu'il n'y ait que des pygmées et des avortons parés de noms qui rappellent à l'esprit de si grands hommes de guerre et de paix.

Lord Lumley eut à peine tourné les talons, que Daniel s'avança, le chapeau à la main, vers le poète :

— Vous m'avez dit, monsieur, que vous vous nommiez Psicarpax, et ce seigneur vient de vous appeler M. Pope ! Seriez-vous en effet l'illustre Pope, le poète dont l'Angleterre est si fière, et dont les beaux vers sont dans toutes les bouches ?

— Oui, mon cher Daniel, je suis Pope le poète, le philosophe, ce qui ne m'empêche pas d'être le régulateur d'une maison de fous : l'humanité, que je tâche de ramener à la raison par ma plume. Mais allons faire baptiser cet enfant, et puisse-t-il un jour hériter des talents de son père !

— Et de ceux de son parrain, monsieur Pope.

— Le parrain n'oubliera pas, quand le temps sera venu, qu'il est doublement le compère de Polichinelle !

Ce fut quelque temps après l'aventure de Polichinelle que Pope fonda la Société des petits individus.

Les statuts de cette société coururent alors dans tous les salons de Londres et de Paris ; terminons cette historiette en citant quelques fragments de cet ingénieux et charmant badinage :

#### *Statuts de la Société des petits individus.*

1°. Si quelqu'un de nous, quelque dûment qualifié qu'il soit, tâche de s'élever au-dessus de lui-même, par la manière de s'étendre ou de porter son chapeau ; si, dans une grande foule, il marche sur la pointe des pieds, pour paraître aussi grand qu'un autre, ou s'il met furtivement sous son coussin quelque chose qui le hausse, il sera condamné, pendant tout un mois, à ne porter que des souliers sans talons.

2°. Si quelqu'un de nous tire avantage de sa perruque, de son chapeau, ou de quelque autre partie de son ajustement, pour paraître plus grand ou plus gros qu'il n'est, il sera obligé de porter des talons rouges et un plumet de la même couleur, afin que sa structure réelle soit limitée par des bornes remarquables, et qu'on puisse le trouver aisément entre ses souliers et son chapeau.

3°. Si quelqu'un de nous achète, pour son propre usage, un cheval de main haut de plus de quatorze paumes et demie, ledit cheval sera vendu; on lui donnera à la place un petit coureur écossais, et le surplus de l'argent sera employé à régaler la compagnie.

4°. Si quelqu'un de nous viole les lois fondamentales de la compagnie, au point de s'élever de plus d'un pouce et demi du talon, il sera regardé comme coupable de lèse-petitesse, et on le chassera de la compagnie sur-le-champ.

N.B. Le formulaire dont on se servira en bannissant un des membres sera conçu en ces termes: «Sors d'entre nous, et sois grand, si tu peux.»

Cette boutade philosophique, si finement, si spirituellement écrite, avait été signée par POPE, LE COMPÈRE DE POLICHINELLE.

### ÉDUCATION ET MORALE.

#### LES CONSEILS DE GRAND-PÈRE ET DE GRAND-MÈRE.

##### LE GRAND-PÈRE.

C'est un conseil de la paresse,  
Qui n'en donne jamais de bons,  
Alfred, quand on reedit sans cesse:  
«Je n'ai pas de devoirs bien longs,  
«Je puis attendre au moins une heure,  
«Pourquoi précéder le soleil?  
«Je tombe encore de sommeil,  
«Mon lit est si bon! j'y demeure....»

Et puis, on arrive en retard,  
Les devoirs sont faits à la hâte;  
Ils sont mauvais, pour la plupart;  
Pour les arranger on les gâte,  
Car le temps manque, et l'écolier,  
Quoique rempli d'intelligence,  
N'obtient jamais de récompense  
Et reste partout le dernier.

Lorsque l'enfant devient homme,  
Du mal s'augmente la somme,  
Car pendant qu'il est au lit  
Maintes gens font leur profit  
De sa molle nonchalance.

Cette fatale indolence  
Lui fait manquer bien souvent  
Tel rendez-vous important,  
Ou telle brillante affaire,  
Qu'un autre moins compétent,  
Mais beaucoup plus diligent,  
Trouve le moyen de faire,  
Avant que le paresseux  
Ait encore ouvert les yeux!...

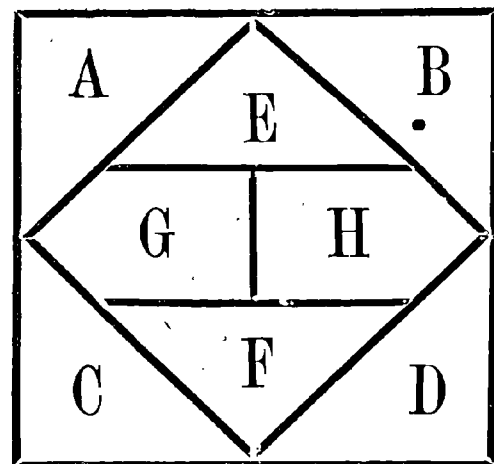
##### LA GRAND-MÈRE.

Et toi, ma chère Lucile,  
Souviens-toi que l'Évangile  
Dit: Que dès le grand matin,  
La femme forte est levée;  
Que par son habile main,  
Sa maison bien dirigée,  
Offre partout à notre œil enchanté  
L'aspect de l'ordre et de la propreté.  
Sur son front la gaîté brille,  
La paix habite son cœur;  
Prends ce modèle, ma fille,  
Pour arriver au bonheur.  
Laisse les femmes futiles  
Passer des jours inutiles,  
Se parer de leurs travers,  
Prendre la vie à revers,  
Se coucher quand vient l'aurore,  
Se lever quand vient la nuit,  
Et préférer le vain bruit,  
Que dans le monde on décore  
Du nom charmant de plaisir,  
A la conduite réglée,  
Par la raison ordonnée,  
Qui nous permet d'acquérir  
L'habitude de bien faire,  
Les talents qui savent plaire,  
Les vertus qui font chérir.

ZÉLIE CARRÈRE.

#### RÉPONSES AUX EXERCICES RÉCRÉATIFS DU N°. 1.

##### PROBLÈME GÉOMÉTRIQUE:



##### PROBLÈME GRAPHIQUE:

La fin justifie les moyens.

##### PROBLÈME LEXICOLOGIQUE:

Récréer.

##### PROBLÈME ARITHMÉTIQUE:

Jean a 7 pommes et Paul en a 3.

Nous donnerons ultérieurement les noms de ceux de nos abonnés qui nous ont envoyé des réponses exactes.



# MUSÉE DU JEUNE ÂGE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Publié sous la direction de M<sup>lle</sup> MARCELLINE LA GARDE.

## ABONNEMENTS:

BRUXELLES. . . . . 6.— fr.  
PROVINCE. . . . . 6.50 "  
franco par an.

SOMMAIRE. — GRAVURES. Guillaume-sans-peur. — Mademoiselle Chica et son coursier. — Le Beffroi de Mons.

TEXTE. — Guillaume-sans-peur. Comment on guérit de la poltronnerie. — Les méfaits de mademoiselle Chica. — Le Beffroi de Mons. — Faire nue Brioche. — Hygiène. Nécessité de l'air et de la lumière. — A qui le chien? — Mes vieux meubles. — Pensées. — Anecdote. — Orgueil et humiliation. — Exercices récréatifs.

## ADMINISTRATION:

BRUXELLES,  
107, BOULEVARD DU NORD.

N<sup>o</sup>. 4.

10<sup>e</sup> ANNÉE.

23 Février 1884.

## GUILLAUME-SANS-PEUR.

### COMMENT ON GUÉRIT DE LA POLTRONNERIE.

#### I.

Il y avait une fois un jeune garçon, qui s'appelait Guillaume, et qui était très-poltron. Ses parents en étaient honteux et tous les jours le menaçaient de lui mettre un cotillon, tant il ressemblait à une petite fille timide.

Heureusement qu'il lui arriva une bonne épreuve qui le corrigea à tout jamais de ses poltronneries.

Ses parents, un soir d'octobre, devaient aller faire une visite chez des amis à une campagne voisine; mais au moment de monter en voiture, il se souvint que, dans ce château-là, il y avait un gros chien, et il n'en fallut pas davantage pour le faire renoncer à son beau dîner, et rester à la maison avec sa bonne. Mais Guillaume voulut jouer un petit tour à cette dernière, et, au lieu de venir la rejoindre tout droit, il s'avisait de se cacher pour un moment dans la chapelle du château.

A peine y est-il entré, que voilà la vieille femme



GUILLAUME-SANS-PEUR.

chargée des clefs, qui vint, selon l'habitude, en fermer la porte, à la nuit tombante.

Quand il eut bien cogné aux deux portes, et bien usé ses poings et ses pieds, et épuisé tous les cris de sa poitrine, Guillaume s'était mis dans un coin sans plus oser bouger.

Une sueur froide inondait son front. Les rats couraient le long des murailles vertes et poussaient un petit cri en frôlant ses jambes.

La lune qui s'était levée pénétrait en plein par les soupiraux. Mais au milieu de ces soupiraux semblaient grimper des chenilles gigantesques, et, peu à peu, il remarqua que s'agitaient par la lucarne de droite de grandes pattes d'araignées monstrueuses. Il recula encore, les cheveux hérissés; mais cette fois, au lieu de sortir du caveau, il repoussa la porte avec son dos et s'y trouva renfermé. Juste à ce moment, Guillaume entendit un bruit de griffes contre le mur, et il vit se dresser à l'une des petites fenêtres un être tout gris qui la remplit presque tout entière, et se mit à le regarder avec des yeux brillants. Les frissons couraient au pauvre enfant de la plante des pieds à la pointe des cheveux; il voulait crier encore et n'avait plus de voix; mais presque aussitôt l'apparition s'évanouit.

## II.

Ne sachant plus que devenir, et presque sans connaissance, il alla s'asseoir au pied d'un vieil autel, lorsqu'il mit la main sur quelque chose de rond et de dur. Un rayon de la lune lui montra que c'était une tête avec des joues rouges, des cheveux et une barbe noire! Cette fois, il crut bien qu'il allait mourir, quand il entendit le bruit d'un ronron qui rôdait autour de lui: c'était le chat de la maison qui venait se frotter à ses jambes et puis de là contre la tête aux cheveux noirs, et puis il sautait d'un tombeau à l'autre, et puis enfin, il repassait par la lucarne sans que les grandes pattes d'araignée et l'énorme chenille qui la fermaient parussent lui faire obstacle.

Guillaume se sentit soulagé; il se mit à regarder tout ce qu'avait touché le chat avec un peu moins de terreur.

Il crut reconnaître que l'apparition aux yeux brillants pourrait bien être une première visite du chat lui-même, qui venait à la chasse aux rats; que les pattes d'araignée pourraient bien être des tiges de lierre se glissant du dehors dans le caveau et agitées par le vent, et les chenilles monstrueuses, de larges barreaux de fer serpentant avec des pointes pour défendre l'entrée des soupiraux; la tête coupée celle d'une vieille statue de saint.

Peu à peu, son courage reprenant le dessus, il se mit à regarder par la lucarne.

Il n'y avait pas vingt minutes qu'il était là, quand il entendit rouler la voiture qui ramenait ses parents. A peine eut-on mis pied à terre, que la bonne et la mère de Guillaume s'entre-demandèrent où était ce dernier.

— Guillaume! Guillaume! Guillaume! crièrent-elles. Mais aussitôt, on entendit une voix qui sortait de bien loin, derrière les sapins, et qui répondait:

— Par ici, mère, par ici! je suis enfermé dans la chapelle, allez chercher la clef!

On réveilla la bonne femme aux clefs, qui fut bien étonnée, elle aussi; mais le plus étonné de tous, ce fut le père de Guillaume, quand, à peine sorti de sa prison, celui-ci dit au cocher:

— Pierre, voulez-vous que j'aille au grenier chercher sans lumière une botte de foin pour le cheval?

Depuis ce temps-là, les chevaux, les grands chiens, tous les animaux devinrent les amis de Guillaume, qu'on n'appela plus que «Guillaume sans peur!»

LE MARQUIS DE CHENEVIÈRES.

## LES MÉFAITS DE MADEMOISELLE CHICA.

Mademoiselle Chica était une petite guenon bien espiègle, qu'un capitaine de navire avait rapporté des Indes à Anvers pour ses enfants. Elle sortait à peine de ses langes, quand elle vit les rives de l'Escaut.

Ce changement de séjour et d'habitudes n'était guère à son goût. Elle se pelotonnait dans les lits, les couvertures, les vêtements chauds, et montrait les dents en faisant de hideuses grimaces à ceux qui essayaient de la déranger.

Cependant, en grandissant, elle devint plus traitable. Elle avait établi sa résidence derrière la cuisinière, et de là, elle daignait tendre la patte pour recevoir les morceaux de sucre et de biscuits qu'on lui présentait.

Elle était surtout friande de fruits secs et de fromage. Dès qu'elle se trouvait seule, elle faisait aussitôt une petite visite au garde-manger. Les sauces en général étaient fort à son goût; et aussitôt qu'on avait le dos tourné, elle soulevait le couvercle des marmites, prenait une cuillère, et gobait proprement la sauce des viandes, puis retournait dans son coin, comme si de rien n'était. La cuisinière tempêtait, accusait à tort et à travers, et l'on fût resté dans l'erreur encore bien longtemps, si un jour des cris de détresse n'eussent attiré tout le monde à l'office.

Chica tenait une main sur sa bouche, et l'autre couvrait ses yeux, comme si elle pleurait; une saucière, gisant en débris au milieu d'une mare de sauce fumante, expliqua la douleur de Chica. La gourmande avait voulu boire la sauce et s'était brûlée.

Chica fut quelques jours malade, mais cela ne dura guère et elle reprit le cours de ses exploits. Un jour on la trouva se promenant par la pluie, coiffée d'un chapeau tout frais de sa maîtresse; une autre fois, elle s'empara de l'album à photographies, prit une plume, la trempa dans l'encre et traça sur tous les portraits des arabesques de son invention. Un soir, elle se glissa dans le berceau du bébé, qui poussa de hauts cris, se souciant peu d'un pareil compagnon de lit; enfin elle mit le comble à ses méfaits, en venant, pendant un dîner de cérémonie, se montrer à la société, affublée

d'un faux-tour de la tante du capitaine et le museau couvert du rouge et du blanc dont se servait cette dernière pour réparer les outrages des ans.

La colère de la bonne dame indiqua assez que Chica avait porté une main téméraire sur son bien.

La tante Ursule ordonna que la méchante guenon fût reléguée au jardin, dans un petit pavillon. Comme on ménageait beaucoup tante Ursule, personne n'osa prendre la parole pour plaider la cause de Chica, qui fut, sur l'heure, emprisonnée. Heureusement que la tante se levait tard, et que le matin on pouvait ouvrir le pavillon pour donner à Chica le loisir de faire un tour de jardin.

Dès que cette dernière apercevait dame Ursule, elle grinçait des dents.

Le chat de la vieille dame était depuis longtemps l'ennemi juré de Chica, à qui il avait un jour dérobé une croquette de volaille. Depuis que la guenon était captive, sa haine pour Minou s'était considérablement accrue. Et un matin, qu'on avait ouvert la porte de sa prison, et qu'elle aperçut son ennemi, elle s'élança vers lui, s'établit sur son dos, et s'y maintint fortement accrochée à l'aide de ses ongles. Minou, effaré, fuyait à travers le jardin en portant sa charge.

Tante Ursule se trouvait justement à sa fenêtre; elle vit la scène en question, descendit comme une furie, jeta sur le singe, qui la regardait en grimaçant, le premier objet qu'elle rencontra, et qui l'atteignit au bout du nez.

Chica quitta alors sa monture et alla cacher sa douleur et sa colère au fond de son domaine.

Dame Ursule, toujours à l'affût de méfaits à imputer à Chica, décida qu'elle ou le singe quitterait la maison.

Chica fut donc, le jour même, portée au jardin zoologique d'Anvers, où on peut la voir aujourd'hui encore, montrant le poing et faisant des pieds de nez à toutes les dames à faux-tours et à figures maquillées, qui viennent la regarder; la pauvre Chica croit voir en elles la vindicative tante Ursule.

EMMA.

#### LE BEFFROI DE MONS.

De quelque côté que l'on arrive à Mons, cette ville offre à l'œil un amphithéâtre que surmonte une tour très-élevée.

Ce monument, nos lecteurs l'ont sous les yeux. C'est le Beffroi, désigné par les Montois sous le nom de «Tour du Château», sans doute parce qu'il a été construit à côté de l'ancien château des comtes de Hainaut.

Le Beffroi de Mons ne date que du dix-septième siècle. L'ancienne tour, qui était de forme ronde, s'étant écroulée, les magistrats établirent un concours pour sa reconstruction, et ce fut le plan de l'architecte Ledoux qui obtint la préférence. La première pierre fut posée le 13 juin 1662.

Cette construction, qui a trois étages d'ordres d'architectures différents, est haute de quatre-vingts mètres environ. Elle a été complètement restaurée dans ces

dernières années. Dominant toute la cité, elle n'a plus à côté d'elle que les restes de l'ancien château, dont elle est séparée par les réservoirs que l'on a construits pour le service de la distribution des eaux. Au-dessus de ces réservoirs, on a créé un square, d'où l'on jouit d'un très-beau panorama: c'est de là que la vue que nous publions a été prise.

Ajoutons que la tour en question possède un carillon et donne asile à un veilleur qui, la nuit, à chaque heure qui vient de sonner, signale sa vigilance en jouant de la trompette.

#### FAIRE UNE BRIOCHE.

La maman. — Tu as fait une fameuse brioche, hier soir, chez M<sup>me</sup> Dolmont, en disant que tu venais de trouver un cheveu dans ton gâteau; heureusement que tu as pour excuse tes neuf ans. Ce sont là des remarques qu'on ne doit point se permettre; règle générale, on n'entretient jamais la société des mets qui paraissent à table, si ce n'est pour en faire l'éloge, et encore doit-on être extrêmement sobre de ce genre de louanges.

Lucie. — Maman, je tiendrai bonne note de l'observation que vous venez de me faire; mais je voudrais bien savoir une chose; c'est pourquoi, en parlant d'une bévée, on dit: «Faire une brioche.»

La maman. — Hier, mon journal en donnait justement cette explication:

La locution «Faire une brioche» prit naissance à l'orchestre de l'Opéra, paraît-il, à une époque où les musiciens n'étaient pas encore très-forts. Lorsqu'ils faisaient des fautes, les spectateurs les apostrophaient bien haut. Alors ils résolurent d'être plus attentifs, et ils établirent une amende de six sous pour chacune des fautes commises devant le public. A la fin du mois, on achetait, avec le total des amendes, une grande brioche, que les artistes mangeaient entre eux; ceux à qui les amendes avaient été imposées portaient une petite brioche en carton à la boutonnière et on les appelait des «diseurs de brioches.» Les gens qui réfléchissent avant de parler ou d'agir font rarement des brioches.

#### HYGIÈNE.

##### NÉCESSITÉ DE L'AIR ET DE LA LUMIÈRE.

Retenez bien ceci, mes enfants: il ne suffit pas de bien se nourrir pour être en bonne santé, l'air et la lumière sont aussi nécessaires que le boire et le manger.

L'homme, privé de ces deux éléments, dépérit, vieillit et donne, jeune encore, tous les signes de la décrépitude; en voici une preuve toute nouvelle:

Un acteur de Londres, nommé Hastings, à la suite d'un copieux dîner, soutint cette opinion: «Que l'homme peut se passer d'air extérieur et de lumière.»

Un grand seigneur présent, lui offrit de rester pendant dix ans enfermé dans une cellule sombre qu'il possédait en son château, moyennant une somme de 250,000 francs, qui lui serait payée à sa sortie de

cette prison volontaire. Hastings accepta; il avait pour s'éclairer la lueur d'une lampe; pour s'occuper, des livres, du papier, des plumes; pour se nourrir, des aliments abondants et recherchés.



MADemoiselle CHICA ET SON COURSIER.

Ayant persévéré jusqu'au bout dans son pari, à sa sortie de la cellule, il reçut la somme promise.

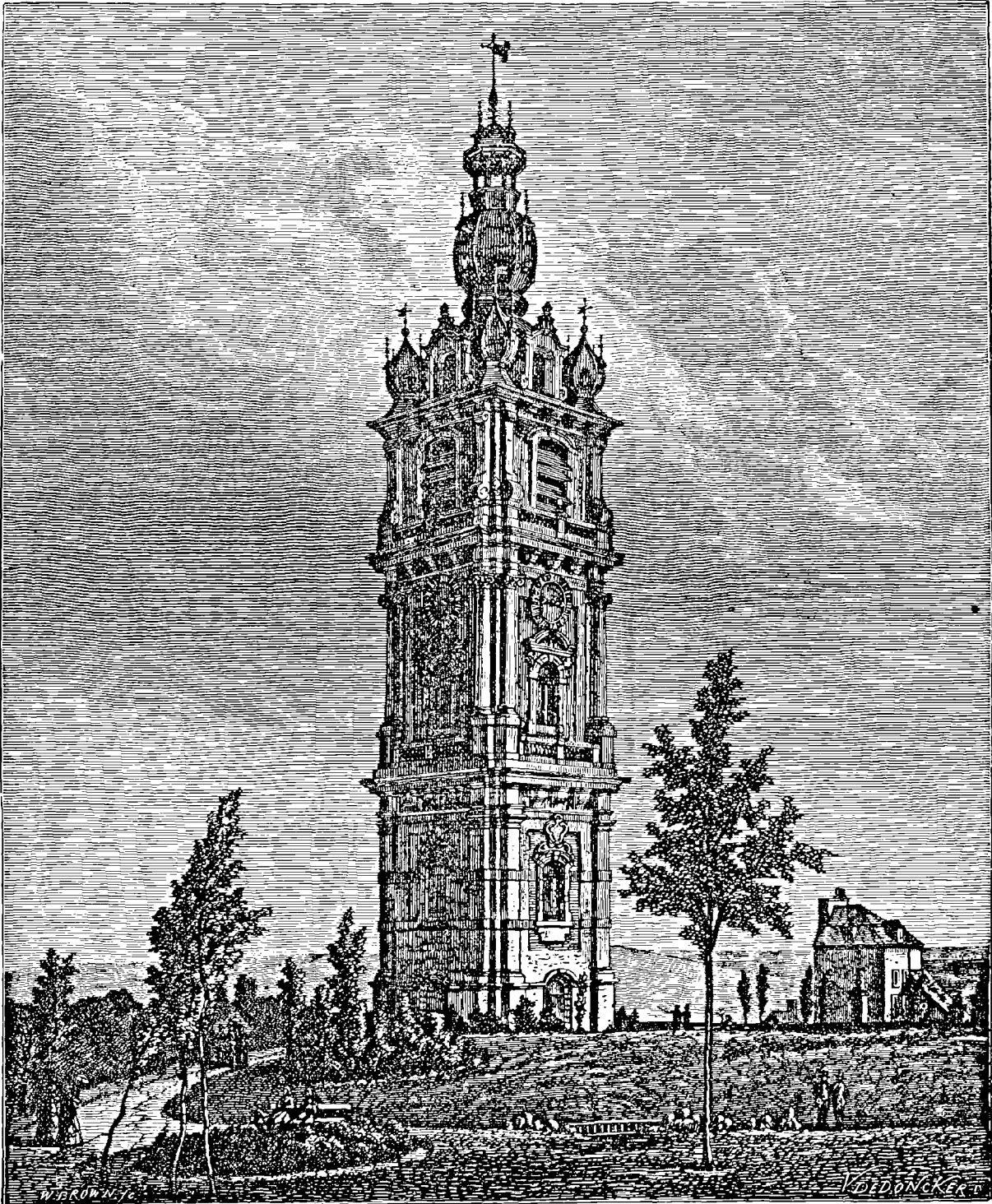
Mais ses amis ne le reconnurent plus. Quoique jeune encore, — il n'avait que trente-cinq ans, — Hastings

parut en avoir soixante-dix. Sa barbe et ses cheveux étaient tout blancs, son visage blême et ratatiné; le manque d'air pur et de lumière avait agi sur lui comme sur les plantes que l'on fait croître en cave.

**A QUI LE CHIEN ?**

Il y avait sur une route deux promeneurs et même trois, en comptant le chien qui marchait en avant.

— Auquel de ces deux messieurs appartient le chien ? demanda à son camarade un petit garçon qui passait par là.



LE BEFFROI DE MONS.

— Il est impossible de le savoir maintenant, répondit l'autre, mais s'ils se séparent nous le verrons bien. En effet, quelques pas plus loin, les deux promeneurs,

étant arrivés à un carrefour, se séparèrent : l'un prit à droite, l'autre à gauche, et le chien, sans hésiter, s'élança sur les traces du premier.

— Voilà son maître ! s'écrièrent à la fois les deux enfants.

L'homme a aussi deux maîtres, à qui il obéit : l'un est le BIEN, l'autre est le MAL. Tous deux suivent une route différente, l'une conduit à la paix, à la tranquillité, à la joie d'une conscience pure, l'autre, riante au début, mais sombre et épineuse dans la suite, conduit au trouble, au remords, au désespoir.

Arrivé à l'âge de raison, l'enfant doit suivre inévitablement l'un de ces deux maîtres. Bien insensés sont donc ceux qui ne choisissent pas celui qui doit les conduire au bonheur.

### MES VIEUX MEUBLES.

J'ai des meubles d'une autre époque,  
D'un vieux goût, d'un lustre effacé ;  
Mais leur vue en mon âme évoque  
De riants tableaux du passé.

C'est comme un reflet d'innocence  
Qu'ils projettent sur mon destin,  
C'est la candeur de mon enfance  
Qu'ils font briller dans le lointain.

A mon existence isolée,  
Ils rappellent un toit béni,  
Et de ma famille envolée,  
Ils reconstruisent le vieux nid.

Ce sont : — quelques tasses de Sèvres  
Aux contours purs et transparents ;  
Je pense, en y posant mes lèvres,  
Embrasser tous mes vieux parents ;

La pendule ornant leur demeure,  
Cette compagne de leur sort,  
Qui sur son timbre a sonné l'heure  
De ma naissance et de leur mort ;

Le joli bureau de ma tante,  
Où souvent sa plume traça  
Les mots d'une prose charmante  
Que sa tendresse m'adressa ;

Une glace simple et ternie,  
Qu'entoure un cadre de noyer,  
Mais qui refléta l'harmonie  
Régnant au paternel foyer ;

Une grande table carrée,  
Où je me prends à soupírer,  
Car ma famille bien serrée  
A peine un jour put l'entourer ;

La sainte Bible de ma mère,  
Qui vit sa joie et ses soupírs,  
Adoucissant sa peine amère  
Ou sanctifiant ses désirs ;

Ses lunettes que je révère,  
Qu'elle appela toujours « ses yeux ; »  
Lorsque les miens sont sous leur verre  
Au chemin du ciel j'y vois mieux.

Oui, quand mon âme, en ses jours sombres,  
Rêve au bonheur que je perdis,  
Elle se rattache aux décombres  
Des lieux où fut mon paradis.

PETITSENN.

### PENSÉES.

Le sommeil et le manger peuvent être remis au lendemain ; l'occasion et le temps, jamais.

Qui sait à propos interroger les gens sensés est déjà sage à demi.

Gardez vos sous ; les pièces d'or se garderont d'elles-mêmes.

Les manières polies et aimables sont de perpétuelles lettres de recommandation.

Il n'y a pas d'impôts plus lourds que la paresse et l'ignorance.

### ANECDOTE.

La reine Marie-Thérèse d'Autriche, femme de Louis XIV, dit un jour à Bautru, bel esprit et membre de l'Académie française, qu'elle désirait voir sa femme. L'écrivain promit à la souveraine de lui présenter Madame Bautru le jour même.

— Mais, ajouta-t-il, il faut que je fasse remarquer à Sa Majesté que ma femme a l'oreille très-dure.

— N'importe, Monsieur, je parlerai haut.

Bautru courut annoncer cette nouvelle flatteuse à sa femme en l'avertissant d'élever fort la voix en parlant à la reine.

Dès que Marie-Thérèse aperçut Madame Bautru, elle commença à donner à sa voix un volume formidable.

La femme de l'académicien lui répondit en criant de toutes ses forces.

Le roi, présent à l'entretien, était hors de lui de rire. A la fin, la reine comprit :

— N'est-il pas vrai, Madame, dit-elle, que votre mari vous a dit que j'étais sourde ?

La visiteuse en convint. On juge de l'effet plaisant que devait produire la conversation des deux femmes, criant toutes les deux au plus fort.

### ORGUEIL ET HUMILIATION.

#### I.

Il y a une soixantaine d'années se voyait, dans le faubourg St.-Léonard à Liège, une petite échoppe ayant ces mots peints au-dessus de la porte : « Jean Servais achète et vend de vieilles ferrailles. »

Jean Servais et Barbe, sa femme, prospérèrent si bien, qu'au bout de dix ans leur échoppe s'était transformée en un vaste magasin où s'étaient des milliers d'objets en métal de tout genre.

La fortune continuant à sourire à Jean Servais, il ferma un beau jour son magasin et se mit à la tête d'une fabrique de fer battu qui, par ses soins et son activité, devint unes des plus florissantes du pays; puis, se voyant possesseur d'une immense fortune, il quitta l'industrie et alla fixer sa résidence à Bruxelles.

Jean et Barbe n'avaient qu'un fils, nommé Nicolas.

Nicolas, âgé de douze ans, à l'époque où nous en sommes arrivés, faisait les délices de ses parents; il était d'une constitution robuste, sa figure avait une grâce charmante, son intelligence était des plus éveillées, il montrait une aptitude remarquable pour toutes les études auxquelles il se livrait; langues modernes, langues mortes, sciences, littérature lui étaient également familières, de plus, à ces connaissances solides, il joignait une foule de talents d'agrément. La danse, l'équitation, l'escrime, tous les exercices du corps l'avaient trouvé souple, vigoureux, docile. Il peignait, il était musicien, et se piquait même de quelques compositions littéraires.

A dix-huit ans, Nicolas Servais, dont la bonne mine s'était développée, et chez qui l'habitude de l'opulence avait effacé la rudesse du type primitif, pouvait, à juste titre, passer pour ce que le monde appelle un jeune homme accompli. Ses sentiments répondaient à ses lumières, il se montrait fils tendre et dévoué; ses parents, en le voyant paré de tous les dons de la jeunesse, étaient au comble de la félicité.

Nicolas était donc l'idole de M. et M<sup>me</sup> Servais, qui ne se sentaient pas de joie, lorsqu'ils contemplaient celui que, dans leur orgueil, ils appelaient «leur jeune seigneur.» Aussi, rien ne leur coûtait pour satisfaire ses moindres désirs.

On entourait donc imprudemment Nicolas de tous les raffinements du luxe; sa forte constitution ne fut pas énervée par cette mollesse, mais il y contracta des habitudes de vanité et d'insolence. Il prit surtout un certain air de commandement plein de hauteur et une attitude impérieuse, que la faiblesse de ses parents encourageait par leur empressement à obéir et à céder à tous ses caprices.

Une valetaille nombreuse était constamment soumise à ses ordres. Il avait des chevaux splendides, des équipages somptueux, et s'il arrivait que les deux bonnes gens trouvassent parfois les dépenses de leur fils excessives, ils n'osaient faire tout haut leurs observations.

## II.

M. et M<sup>me</sup> Servais avaient conservé beaucoup de simplicité dans leur opulence, ils ne voyaient que le bedeau de leur paroisse, un compatriote, et un monsieur Gontard, également un Liégeois, que maître Servais avait jadis associé à ses spéculations. Ces deux bons

vieux formaient à peu près toute la société de M. et M<sup>me</sup> Servais. C'était un homme de beaucoup de sens, que M. Gontard; la fortune ne l'avait pas gâté, et il s'était façonné avec beaucoup de goût à sa situation nouvelle.

Chaque jour, il visitait ses anciens amis, et il partageait leur affection pour Nicolas qu'il avait vu naître; mais il ne partageait nullement leur faiblesse. Plus d'une fois, il avait hasardé de vives observations sur leur éternelle condescendance à toutes les volontés du jeune homme, et il leur avait prédit que, s'ils n'y prenaient pas garde, l'orgueil de monsieur leur fils leur causerait des chagrins mortels.

Nicolas se répandait dans le monde, fréquentait les salons; il eut des flatteurs, on vantait son érudition, son talent littéraire, on le plaçait à côté des plus fameux peintres de l'époque et des musiciens en renom: le théâtre attendait de lui une pièce et une partition.

Nicolas gonflait d'orgueil.

Au logis, lorsqu'il se trouvait avec ses parents, il était humilié de leur ignorance; il recevait leurs caresses avec répugnance, il daignait à peine les saluer quand il entrait dans leur appartement. Il avait du mépris pour leurs croyances, du persiflage pour toutes leurs convictions.

Il en vint à contraindre son père et sa mère à se retirer au second, et ses amis s'installèrent dans les salons d'où son père et sa mère étaient exclus.

M. et M<sup>me</sup> Servais passaient des nuits entières dans les larmes, pendant que leur fils et ses dignes amis se livraient à des orgies dont le tumulte leur arrivait vaguement.

Quant à Nicolas, il ne s'inquiétait guère d'eux et ne les voyait que quand quelque créancier criard lui demandait de l'argent.

## III.

Le mauvais fils quitta bientôt ses parents et alla à Paris, où il se fit appeler M. Hector de Montorval. Ce dernier nom était celui d'une terre que son père avait achetée et dont il lui avait transféré les titres de propriété.

Il est trois heures du matin, M. Hector de Montorval descend de son équipage et entre dans son hôtel.

Tout dans son attitude dénote son trouble extrême. Ses membres sont agités, comme sous l'action d'une fièvre ardente.

Après avoir brusquement accueilli les premiers soins de son valet de chambre, il lui ordonna d'une voix sombre et concentrée de se retirer sur-le-champ et de ne plus reparaitre avant qu'il ne l'appelât.

M. Hector de Montorval avait trouvé la veille, vers six heures du soir, un billet sur sa table. Il était du vieil ami de ses parents, M. Gontard, qui l'engageait à se rendre immédiatement à l'hôtel de Bourgogne, rue Richelieu, où il était descendu. Le langage de cette invitation était si pressant et si sévère, que Hector de

Montorval n'eut pas le loisir de réfléchir sur ce qui l'aurait choqué en toute autre circonstance, et, sans tenir compte de l'étiquette blessée, il se promit d'être exact au rendez-vous qu'on lui assignait.

Ce fut en tremblant que le jeune homme monta l'escalier qui conduisait à la chambre du vieillard.

L'expression qu'il lut sur le visage de M. Gontard avait quelque chose de sévère et de pénible.

Après les préliminaires d'usage, M. Gontard présenta gravement un siège au jeune visiteur et lui dit d'un ton grave :

— Jeune homme, j'ai de tristes nouvelles à vous apprendre, mais je vous connais esprit fort, et la fréquentation du monde vous a, je pense, fait acquérir une expérience précoce, qui vous mettra à même, j'espère, de supporter avec fermeté et courage le coup terrible que je me vois obligé de vous porter.

Ce préambule était peu rassurant, et, malgré son audace habituelle, M. Hector de Montorval blêmit; la parole expira sur ses lèvres.

(A continuer.)

## EXERCICES RÉCRÉATIFS.

### CHARADE.

Mon premier est adverbe, et quant à mon dernier,  
Si vous l'accumulez, il fera mon entier.

### PROBLÈME LEXICOLOGIQUE.

En n'employant que les lettres

A. B. C. L. N.

composer trois mots formés chacun de trois lettres et ne désignant que des choses agréables.

### PROBLÈME ARITHMÉTIQUE.

Un père, en mourant, laisse à ses trois enfants, Louis, Jeanne et Paul, une propriété consistant en quatre modestes maisons adjacentes et en un seul grand jardin situé derrière ces divers logis. La première maison est évaluée à 3248 francs; la deuxième, 1975 francs; la troisième, 1859 francs et la quatrième, 3177 francs. Le jardin, d'une superficie totale de 1258 mètres carrés, est coté 325 francs l'are. Comment, sans rien aliéner, partager équitablement ce patrimoine entre les trois héritiers ?

### ÉNIGME.

Pour manger mon enfier  
Mon vorace premier  
Se sert de mon dernier.

### LOGOGRIPE.

Je porte, avec six pieds, un héros jusqu'aux cieux,  
Pourtant, à dire vrai, je ne suis que fumée.  
Mon chef à bas, je n'ai plus d'envieux;  
En fleuve tout-à-coup je me trouve changée.

Rétablir dans leur sens les quatre vers du quatrain moral, dispersés dans les 32 cases suivantes :

la	tous	sont,	superflus.
tous	sagesse,	les	hélas!
les	ces	sans	biens,
les	vertus.	trésors,	elle
la	talents,	Mais,	préférerons
la	richesse,	aux	à
enfants,	gloire	Aux	talents
Mes	préférerons	à	honneurs

Ont envoyé des réponses exactes aux exercices récréatifs :

Arens, Paul (Gand); — Baltus, Jean (Ypres); — Bernard, Jeanne (Liège); — Bertha G. (Kessel); — Cartuyvels, Cécile (Bertrée); — Crame, Emilie (Bouffloux); — Debony, G. (Verviers); — Desonay, Aloyse (Mons); — Gillain, Fanny (Bruxelles); — Gillet, Lucie (Gembloux); — Henot, M. (Louvain); — Henri et Marie B. (Arlon); — Lambotte, A. (Gembloux); — Louis et Paul (Tongres); — L. S. V. (Dinant); — Moens, A. (Bruxelles); — Prague, Ernest (Bruxelles); — Pouillet, Antoinette (Bruxelles); — René Van L. (Lierre); — Van Seven Donck, Marie (Malines).



# MUSÉE DU JEUNE ÂGE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Publié sous la direction de M<sup>lle</sup> MARCELLINE LA GARDE.

ABONNEMENTS:  
BRUXELLES . . . . . 6.— fr.  
PROVINCE . . . . . 6.50 ,  
franco par an.

SOMMAIRE — GRAVURES. Le gars Joseph. — Partageons — L'hôtel de Gérard-le-Diable à Gand.

TEXTE. — En Ballon. — Partageons. — L'Hôtel de Gérard-le-Diable à Gand. — L'Education de Tanase Grenouillard faite à Domicile. — Vite, mais pas trop vite. — Orgueil et Humiliation. — Réponses aux Exercices récréatifs du N<sup>o</sup>. 4.

ADMINISTRATION:  
BRUXELLES,  
107, BOULEVARD DU NORD.

N<sup>o</sup>. 5.

10<sup>e</sup> ANNÉE.

2 Mars 1884.

## EN BALLON.

### I.

Tous les enfants du village de Saint-Martin et des environs étaient accourus, housculant et écrasant un pauvre homme qui, à l'occasion de la fête, avait été appelé pour faire monter un ballon. Quand il les pourchassait d'un côté, ils le resserraient de l'autre. Il faisait chaud; notre homme était tout en eau. Les gens de la campagne étaient accourus de dix lieues aux alentours; il était cinq heures: les bonnes femmes voulaient s'en retourner dans leurs fermes apprêter leur souper; on s'impatientait, les autorités avaient quatre fois déjà envoyé dire à l'aéronaute qu'il fallait partir ou qu'il ne serait point payé. Enfin le brave homme, tout effaré, voyant le ballon à peu près gonflé, enjamba son petit bateau, fit signe de lâcher les cordes qui le retenaient et s'enleva très-lentement, aux applaudissements de toute l'assistance, et une demi-heure après, chacun retournait chez soi, en se demandant si le ballon s'en irait tomber dans la lune, ou s'il s'accrocherait aux futaies.

Oui, chacun s'en re-



LE GARS JOSEPH

tourna chez soi, excepté deux pauvres gens, nommés les Bruno, qui demandaient à tout le monde si l'on n'avait point vu leurs gars Joseph. Mais personne ne l'avait aperçu; c'était un gamin très-éveillé qui marchait sur ses onze ans. On ne le repêcha les jours suivants dans aucun des puits du village, dans aucun des abreuvoirs, dans aucun des étangs. Le commissaire le fit tambouriner, les jours de marché, dans toutes les villes et bourgades aux environs; il y perdit son latin. Cela ne laissa pas d'inquiéter les gens du pays qui avaient des enfants.

Et savez-vous où était Joseph? il était dans le ballon. Pendant que ses camarades harcelaient le pauvre balonnier, lui s'était coulé dans la nacelle sous le paquet des hardes de cet homme, et quand il sortit la tête de dessous les hardes, ils étaient à perte de vue en l'air, et passaient justement au-dessus de son village.

— Hélas! dit l'homme qui conduisait le ballon, qu'est-ce que tu fais là, garnement, et qu'est-ce que je vais faire de toi? Ne bouge pas surtout, ou nous tombons en une demi-minute de six cents pieds de haut; tandis que si tu restes tranquille, nous descendrons à une lieue d'ici, et je te ramènerai chez tes parents dormir en paix.

Mais le malheureux s'aperçut au même moment que dans sa hâte à monter lui-même dans la nacelle, il avait oublié son lest, son parachute, tout. Et le vent les emportait avec une violence qui faisait pâlir l'homme au ballon. Jugez si Joseph était rassuré.

— Nous sommes perdus, répétait à chaque moment son infortuné guide, en se tordant les bras et en se lamentant.

Et Joseph, sans oser seulement se soulever sur son coude, se lamentait plus fort que lui.

Le vent les poussait toujours avec rage; ils volaient, à dit plus tard Joseph, aussi vite que les oiseaux et que les nuages. La nuit vint, point de relâche. Ils avaient, outre la peur, un froid qui leur faisait claquer les dents. Le lendemain, dès la pointe du jour, ils s'aperçurent qu'ils dominaient un pays tout couvert de grandes et sombres forêts, et dans un certain éloignement à droite était la mer. Ils passèrent au-dessus d'une grande ville, et l'homme, touché des inquiétudes qu'allaient éprouver les parents de cet enfant, déchira une feuille de son calepin et écrivit au crayon ces simples mots: «Joseph est avec moi; l'aérostat s'en va en détresse.» Il lança la feuille au hasard des airs; mais le billet étant tombé dans une basse-cour, un coq le déchira en pièces avec son bec.

## II.

Les deux malheureux s'endormirent une nuit encore, épuisés par leurs émotions.

Ils furent réveillés, avant le lever du soleil, par une sorte de grand bruit lointain, et ils virent, à peine à une lieue, l'immense danger, l'instant terrible qui leur était apparu dès la veille. La mer était là, avec ses mugissements, ses vagues écumeuses se brisant contre les rochers. L'homme perdit complètement la tête; il

ouvrit de nouveau son couteau, mais ce fut cette fois pour crever, d'un grand coup, la toile du ballon. A partir de ce moment, le ballon commença à descendre avec une rapidité effrayante. Joseph vit que l'homme, de plus en plus égaré par la frayeur, s'attachait une corde autour du corps et, après l'avoir fixée au ballon, s'élançait lui-même au dehors; ou plutôt, à partir de ce moment, Joseph ne vit plus rien. Une secousse horrible lui fit perdre connaissance; et quand il se ranima, il se trouva au pied d'un arbre: l'homme au ballon, les reins brisés, était étendu à ses côtés, et une multitude de «sauvages» étaient attroupés autour de lui.

C'étaient des gens habillés comme il n'en avait jamais vu, et qui parlaient un langage dont il n'entendait pas un mot. Ils avaient de grands chapeaux, de grands cheveux, de larges braies de toile, quelques-uns, des peaux de bique sur le dos, et les femmes des jupes et des corsages très éclatants. On amena un vieux curé, qui regarda les deux étrangers avec curiosité et fit tourner et retourner les ruines du ballon dans tous les sens, quoique avec une grande précaution, comme on manierait un instrument dangereux et diabolique; mais le curé parlait le même langage que ces «sauvages,” et Joseph ne put point lui conter son histoire. Il fut conduit au presbytère, où on lui fit manger de la bouillie de sarrasin. Quant à l'homme au ballon, il fut enterré tout de suite.

Mais le pauvre Joseph! comment s'en retourner chez ses parents? Il était en Bretagne; il ne pouvait faire comprendre aux autres d'où il venait. Le curé, qui était un homme charitable, lui donna sa vache à garder et lui faisait saisir bien des choses par signes, comme on parlerait à un sourd et muet. Une idée vint au bon prêtre. Un matin, après avoir dit sa messe, il mit dans une charrette les restes du ballon et Joseph, puis il y monta lui-même et se dirigea vers le chef-lieu de la préfecture.

— D'où es-tu? demanda le préfet au gars.

— De Saint-Martin, répondit celui-ci.

Ah! il y a tant de Saint-Martin en ce monde!

Enfin, à force de recherches, on parvint à découvrir le Saint-Martin en question, et Joseph fut confié à un gendarme qui justement allait à ce Saint-Martin-là voir sa mère qui était malade. Le bon curé paya son voyage.

Arrivé enfin en vue de Saint-Martin, Joseph dit:

— Ce n'est pas la peine, monsieur le gendarme, de m'accompagner plus loin, je retrouverai bien mon chemin; seulement, j'ai peur, parce que mon père va me donner une fouettée du diable.

— Eh bien, lui dit le gendarme en riant de bon cœur, c'est moi qui vais te reconduire pour qu'on ne te corrige pas trop.

Malgré cela, à mesure qu'on approchait, Joseph recommença à devenir tout pâle et à trembler autant de peur que de contentement. Les premiers enfants du village qui le reconnurent se mirent à suivre le gendarme et Joseph, en se disant les uns aux autres à demi-voix:

— Tiens, voilà le gars Joseph qui est retrouvé.

Les grandes personnes aussi se mirent par curiosité à les suivre de loin. Joseph changeait du blanc au rouge, du rouge au blanc. Ses pauvres parents, depuis qu'il était perdu, passaient toute la journée sur leur porte, à regarder aux deux bouts de la route pour voir s'il reviendrait; ils usaient leurs yeux à cela et à pleurer. Ils demeuraient, eux, en haut du village, à l'endroit où le chemin tourne. Une voisine, qui avait pourtant aperçu avant eux le gendarme et le gars Joseph, dit à la bonne femme :

— Mais voyez donc, la Bruno, c'est bien lui cette fois, c'est votre Joseph.

— Ah! mon Dieu! oui, dit-elle, c'est bien lui, le malheureux!

— Tiens, Bruno, le voilà!

Et elle n'eut pas seulement la force de se lever. Et quand le gars, poussé par le gendarme, courut à eux, ils se mirent tous à sangloter, à pleurer; on crut que la pauvre femme allait en mourir de joie.

Quelques jours plus tard, le curé de Saint-Martin apprit aux Bruno l'adresse du brave prêtre qui avait sauvé la vie à Joseph. Ils lui firent écrire une longue lettre de remerciements, et lui annonçaient l'envoi d'un beau couple de poulets; mais il paraît qu'il y avait si loin, si loin, et les chemins étaient si mauvais, que les volailles n'ont jamais pu arriver, du moins c'est ce que Joseph apprit quand, devenu un homme, il alla faire visite au bon curé, son protecteur, et lui annoncer que, pour faire oublier son escapade à ses parents, il avait fait tous ses efforts afin de devenir un bon fils et un vaillant travailleur; il croyait avoir réussi, car le plus riche fermier de Saint-Martin venait de le choisir pour gendre entre tous les jeunes gens du village.

M. DE C.

#### PARTAGÉONS.

Lorsque Médor a aperçu l'écuëlle de soupe qu'on posait devant Bébé, il s'est dressé dans une attitude suppliant qui semblait dire: »Partageons!»

Mais Bébé, n'entendant partager avec personne, repousse Médor d'un geste qui précipite l'écuëlle par terre, et confirme cet adage: »Qui veut trop avoir souvent perd tout son bien.»

#### L'HÔTEL DE GÉRARD-DE-DIABLE, A GAND.

Cette antique construction, qui se dresse au bord de l'Escaut dont elle semble encore commander le cours, a subi des transformations depuis l'époque presque légendaire du farouche châtelain qui lui a donné son nom. Elle n'a plus ni ses créneaux, ni la grande tour quadrangulaire qui la dominait, ni ses fortifications à la face opposée à l'Escaut. Et pourtant, soit en raison de la masse encore imposante, soit à cause de son isolement, il est certain que son aspect est aujourd'hui même en harmonie parfaite avec le nom qu'elle porte.

La maison de Gérard-le-Diable était une de ces demeures fortifiées que les seigneurs avaient le droit d'élever jusque dans les villes mêmes et qui n'étaient pas moins solides que le donjon du château.

L'histoire ne rapporte du redoutable chevalier aucun acte de quelque importance. Il existe pourtant des chartes de lui, dans lesquelles il s'intitule «Gérard, surnommé le Diable, frère de Hughe, châtelain de Gand.» La tradition n'est donc pas seule à nous révéler son existence. D'autres souvenirs d'ailleurs se rattachent à l'édifice dont nous publions une vue. C'est dans son enceinte que Jacques van Artevelde, l'illustre Ruwaert de la Flandre, alla se constituer prisonnier pendant quelques jours en 1342.

Couvent des Hiéronymites en 1435, il devint, en 1559, école particulière d'une fondation de Liévin van Potelsberghe. En 1569, Jansenius, évêque de Gand, y établit son séminaire. En 1623, l'échevinat de Gand en devenait propriétaire et y fondait une école d'orphelins, sous le nom d'école des Kuldere, nom tiré de l'habit de peau jaune que portaient les élèves. De 1633 à 1773 maison de force, elle devint après l'ospice des fous; puis une partie de ce vaste bâtiment servit de caserne aux pompiers. Pour un édifice six fois séculaire, la maison de Gérard-le-Diable est encore solide et nous ne nous faisons pas scrupule d'affirmer que peu de demeures de notre temps fourniront une aussi longue carrière.

#### L'ÉDUCATION DE TANASE GRENOUILLARD FAITE A DOMICILE.

##### I.

Anastase Grenouillard (dit Tanase par abréviation) a onze ans; il est très-bruyant, très-gourmand, menteur, raisonneur et riposteur.

Ses parents le trouvent rempli de moyens. M. Anastase déteste l'école, il a déclaré qu'il n'y mettrait jamais le pied, et son père, M. Gilles Grenouillard, épicier retiré, s'est chargé de faire lui-même son éducation.

Il est neuf heures du matin: Anastase entre dans la chambre de son père, encore au lit, tenant dans sa main un sac de papier qui est vide. Il souffle dans le sac, de façon à l'emplier de vent, referme vivement la main, puis va crever le sac contre l'oreille de son père.

Cette fois celui-ci fait un saut de carpe dans son lit en s'écriant:

— Ah! mon Dieu! le canon! On tire le canon! Qu'est-ce qu'il y a donc? La révolution sociale!....

Anastase rit comme un fou en murmurant:

— C'est moi qui ai tiré le canon avec un sac de papier.

— Ah! c'est vous, M. Tanase, qui vous permettez ce bruit à mes oreilles!.... Vous êtes bien hardi!

— Maman veut que tu viennes déjeuner.

— Avez-vous fait vos devoirs?

— Lesquels?

— Ceux que je vous ai donnés.  
 — Tu ne m'as rien donné.  
 — Vous deviez au moins apprendre une fable.  
 — Oh, je la sais ma fable! tu vas voir.  
 Et Anastase commence à chanter à tue-tête :  
 »Maitre corbeau sur un arbre perché

»Tenait dans son bec un fromage...  
 — C'est bien, c'est bien, tu me la diras plus tard.  
 — Mais, puisque je la sais... Ce n'est pas la peine  
 d'apprendre quelque chose par cœur, tu ne me fais  
 jamais rien réciter.  
 — Je crois que vous raisonnez, polisson; allez ap-



## PARTAGEONS.

prendre le verbe raisonner, vous le récitez entièrement devant moi.

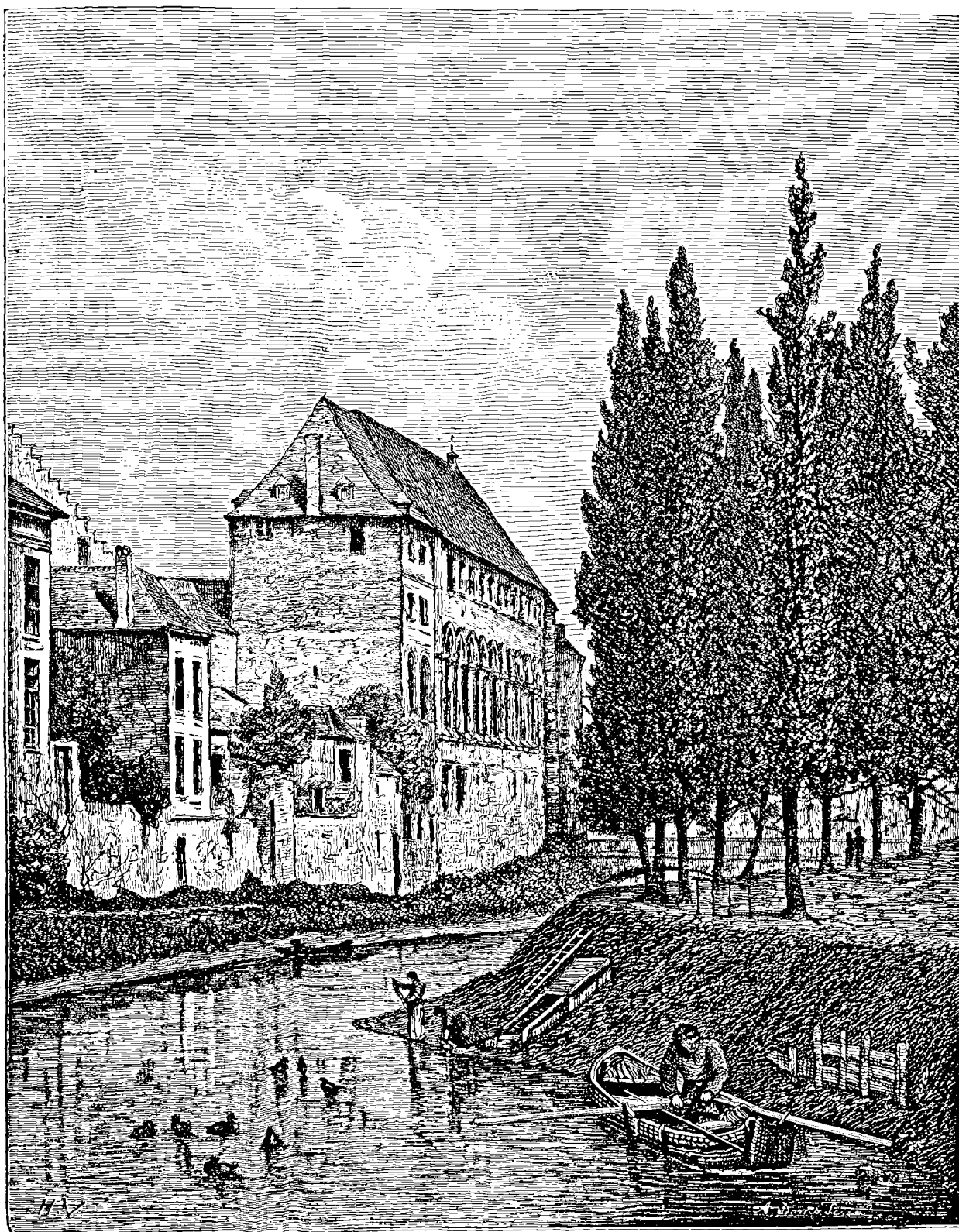
Anastase s'éloigne en tirant la langue.

Le père descend vers dix heures dans la salle à manger.

Pendant qu'il déjeune, son fils entre comme une bombe

en chantant:

— Je raisonne, tu raisonnes, il raisonne...  
 — Ah! c'est bien, Tanase, le reste à une autre fois.  
 — Je raisonnais, tu raisonnais, il raisonnait...  
 — Taisez-vous, silence, polisson.  
 — Nous raisonnions, vous raisonniez, ils raisonnaient.



L'HÔTEL DE GÉRARD-LE-DIABLE A GAND.

— Que je t'entende encore; va t'habiller, cela vaudra mieux.

— Vous avez dormi tard, mon ami, fait M<sup>me</sup> Grenouillard.

— Deus nobis hæc otia fecit!... Tanase, traduisez ce vers à votre mère.

— Moi! Est-ce que je comprends ça?

— Oh! c'est juste, je t'apprendrai le latin. Je veux que tu deviennes fort, très-fort, que tu traduises Virgile, Ovide, Tibulle.

M. Anastase s'occupe en ce moment à fourrer ses doigts dans son nez, en fredonnant :

— Que je raisonne, que tu raisonnes, qu'il raisonne.

— Eh! mon mari, comment voulez-vous qu'il m'explique cela? interrompit M<sup>me</sup> Grenouillard; vous avez voulu vous charger de l'éducation de votre fils, qui ne sera jamais qu'un âne, par votre faute.

— Sois tranquille, chère amie, je me propose de faire un savant de Tanase, c'est un enfant rempli de moyens; pour le quart d'heure je vais m'habiller, car la toilette fait de l'effet sur les imbéciles, et même sur les gens d'esprit. Chapelain... voyons, Tanase, dis à ta mère ce qu'était que Chapelain.

— Est-ce que je connais celui-là, moi?

— C'est juste, nous commencerons demain un cours d'histoire littéraire, et tu verras que Chapelain était un poète français du XVII<sup>e</sup> siècle. On dit qu'il était tellement avare qu'il portait un habit si rapiécé et si recousu que le fil formait par-dessus comme le travail d'une araignée. Les académiciens le surnommèrent le »chevalier de l'ordre de l'araignée!« On conte aussi qu'il essuyait ses mains avec un balai de joncs, pour ne pas salir de serviettes. Son avarice fut cause de sa mort; il aima mieux traverser, un jour d'inondation, une rue pleine d'eau, plutôt que de donner un liard pour passer sur une planche. Le froid le saisit et il en mourut; les polissons diraient »claquer.« Tanase, si jamais tu parles l'argot, gare à toi... je ne dis que ça.

## II.

M. Grenouillard s'en va, et au bout d'une demi heure il rentre en toilette, prend son fils par la main et s'en va.

Arrivé dans la rue, il dit :

— Nous allons prendre les boulevards, nous en ferons le tour, et, vers midi, nous irons déjeuner; j'ai peu mangé ce matin, et toi aussi.

A peine est-on dans la rue, que Grenouillard s'arrête et dit :

— Lis, mon fils, ce qu'il y a sur cette enseigne!

Anastase s'arrête, allonge les lèvres, ouvre les yeux, élargit ses narines et épelle :

— Bou... boubou... bouillon à do... dodo... à domi...

— Ah, mon fils, vous n'êtes pas fort sur la lecture!

— J'aime mieux te réciter mon verbe.

— Il y a écrit là, mon fils, »bouillon à domicile ou sur place, à la tasse et au litre.« C'est là que nous viendrons »boustifailer« tantôt. Je veux dire prendre quel-

que chose. Que je ne t'attrape jamais à employer de pareils mots! Ceci est pour ton instruction.

Lorsque midi eut sonné, M. Grenouillard et son fils reviennent sur leurs pas et s'installent au restaurant en question.

Pendant que M. Grenouillard et Anastase prennent leur second déjeuner, un rassemblement se forme à quelques pas de la fenêtre du restaurateur. Père et fils s'empresment de sortir.

— Il y est. Il n'y est pas! Un monsieur allait mettre la main dessus quand il lui a échappé!

— C'est un voleur! s'écria M. Grenouillard.

— Un voleur! comment est-ce fait papa, je voudrais bien en voir un, fit Anastase.

— Mais, cher ami, c'est fait absolument comme tout le monde. Cependant Lavater prétend qu'ils ont dans les yeux quelque chose de plus dilaté. Quand j'aurai le temps, je te ferai étudier Lavater.

S'adressant à une vieille femme, coiffée d'un bonnet pointu :

— Madame, mille pardons, mais celui qu'on cherche est-il farouche?

— Pour farouche, oui, il a l'air pas mal farouche!

— Est-il jeune?

— Je ne sais pas son âge, mais il est vert et bleu.

— Ah, papa, un voleur vert et bleu, tu ne m'as pas dit, toi, qu'il y avait des voleurs verts et bleus; tu ne m'apprends rien!

— Ma foi, je ne le savais pas moi-même. Il faut que ce soit la tenue de la bande à laquelle ce scélérat appartient.

— A-t-on été chercher la police?

— Ah, il se moque de la police! Il s'est sauvé par la fenêtre du troisième. Il a volé ensuite au quatrième, et dans les mansardes; et en ce moment, on ne l'aperçoit plus.

— Il est là, sur l'arbre! crie-t-on de toutes parts.

Un homme grimpe à l'arbre, en disant :

— Je l'aurai!

— Tanase! exclame soudain M. Grenouillard, voilà un trait de courage que tu dois graver dans ton esprit! Tu vois, on apprend partout?

— Je le tiens! s'écria le gamin en descendant de l'arbre.

En effet, il tenait un perroquet vert et bleu.

— Nous sommes »floués,« Tanase, fit M. Grenouillard. Tu vois, encore une leçon, on apprend tous les jours!... Il est quatre heures, à cinq nous avons la leçon de calcul, prenons cette voiture.

Père et fils montent en voiture. M. Grenouillard s'installe, et commence à expliquer à son fils l'origine des voitures, qui remonte à l'époque de l'empire romain, selon lui.

Soudain la leçon est interrompue par des »Hû! Eh! Dia! Hû dia!« Puis des jurons énergiques. C'étaient les roues de leur voiture qui s'étaient embarrassées dans celles d'une charrette.

Anastase se met à pleurer, il veut descendre, il a peur. Son père cède. Les voilà devant une horloge.

— Cinq heures! s'écrie M. Grenouillard. Il saisit son fils par la main, et se dirige à pas précipités vers sa demeure.

Il y arrive à six heures.

M<sup>me</sup> Grenouillard est à la porte, et s'écrie avec indignation :

— Et votre fils, quand prendra-t-il ses leçons?

— Tais-toi, mère, fait le gamin, je me suis «embêté» comme quatre; nous avons été «floués» tout le long du chemin; je n'ai pas faim, nous avons été «boustifaiiller» là où il y avait écrit sur la porte... J'ai oublié quoi, quelque chose de difficile à lire... enfin j'ai failli «elaquer d'embêtement.»

— Ah! quelle horreur! Qu'est-ce que ce langage-là? s'écria M<sup>me</sup> Grenouillard. Est-ce là, Monsieur, l'éducation que vous donnez à votre fils?... Dès demain, il ira à l'école.

Un an s'est écoulé. M. Grenouillard a renoncé à faire lui-même l'éducation de son fils. Anastase va à l'école; il n'est plus à reconnaître; il a eu dans sa classe le premier prix d'application, de bonne tenue et de bonne conduite. Ce qui prouve que les enfants, comme les jeunes arbrisseaux, suivent la direction qu'on leur donne.

#### VITE, MAIS PAS TROP VITE.

Un piéton qui suivait une grand'route se retourna tout-à-coup, au bruit d'une voiture lourdement chargée qui s'avavançait au grand trot.

— En voilà un qui est plus qu'un peu pressé, pensa-t-il.

— Puis-je encore arriver avant la nuit à la ville? lui demanda le conducteur.

— Difficilement, dit le piéton, mais si vous allez bien lentement peut-être. J'y vais aussi.

— Combien faut-il encore de temps?

— Deux heures.

— Il n'a pas inventé la poudre, celui-là, se dit le voiturier, ou il plaisante. N'importe, si en allant à pas lents, il ne faut que deux heures, en allant vite il ne m'en faudra qu'une.

Il se mit à fouetter ses chevaux; les étincelles jaillirent des pavés, si bien qu'un cheval perdit un fer.

— Le mal n'est pas grand, dit le conducteur en fouettant de plus belle.

Un essieu se brisa.

Bref, conducteur et voiture durent passer la nuit au village.

Lorsqu'une demi-heure plus tard le piéton y parvint et voyant le voiturier, il lui cria:

— Eh bien! ne vous ai-je pas dit que, si vous vouliez être certain d'arriver, il fallait aller vite mais pas trop vite.

La précipitation est l'ennemie du succès.

#### ORGUEIL ET HUMILIATION.

(Suite et fin, voir page 30.)

#### IV.

Allons retrouver M. Hector de Montorval, ou plutôt Nicolas Servais, en tête à tête avec M. Gontard, le vieil ami de ses parents, et qui, nous nous en souvenons, avait à lui révéler de terribles vérités.

— Nicolas, mon ami, dit le vieillard en saisissant la main du jeune homme, du courage... Vos parents sont entièrement ruinés et vous êtes leur seul appui.

M. Gontard s'arrêta comme pour mesurer la violence de cette première émotion. Le jeune homme avait la tête baissée et il paraissait abattu.

Le ton du vieillard devint austère.

— Vos dissipations ont fait le mal, continua-t-il; vos malheureux parents, dans leur aveugle tendresse pour vous, n'ont pas voulu, malgré mes avis, vous avertir de la ruine immédiate vers laquelle votre luxe et vos dépenses insensées vous précipitaient tous. Ils n'aimaient que vous, et ils ont tout sacrifié à vos plaisirs. Maintenant, Monsieur, c'est à vous à les soutenir et à éloigner de leurs derniers jours l'indigence et les privations; les talents qu'ils vous ont donnés et votre éducation vous mettent à même de les préserver du besoin. Que ferez-vous?

Il y eut un moment de silence. Nicolas Servais, car dans cette circonstance solennelle M. Hector de Montorval avait tout à fait disparu, releva la tête. Il y avait dans son regard une noble confiance, on voyait qu'il venait de prendre une résolution énergique.

— Je travaillerai, Monsieur, dit-il, et je compte sur votre appui pour me procurer des moyens de travail. Je vais à l'instant quitter cet hôtel garni, dont heureusement j'ai payé le dernier terme hier, et je vous suis. Où sont mes parents?

— Ils se sont réfugiés dans leur village natal, chez votre oncle Pierre. Votre vue les affligera trop, nous irons les visiter quand nous pourrons leur annoncer que vous avez trouvé de l'occupation. En attendant, regardez, à Bruxelles, ma maison comme la vôtre.

— Merci, Monsieur, fit le jeune homme ému, vous me trouverez digne de tant de dévouement.

Le lendemain, Nicolas et son protecteur étaient de retour à Bruxelles.

— J'ai songé, dit celui-ci, à utiliser vos talents d'agrément: je vais vous présenter d'abord à un maître de danse de ma connaissance qui a besoin d'un auxiliaire. Je lui ai parlé de vous, il vous paiera à raison de deux francs l'heure. Qu'en dites-vous?

Nicolas fit une affreuse grimace. L'aide d'un maître de danse était à ses yeux quelque chose de si bas!

Il accepta cependant, et accompagna M. Gontard chez le professeur de maintien. Celui-ci était un homme d'une cinquantaine d'années, à l'air efféminé, frisé, parfumé, maquillé hors de toute proportion. Lorsque M. Gontard et Nicolas entrèrent, il donnait leçon à quel-

ques jeunes personnes auxquelles il indiquait lui-même les poses gracieuses et l'élégance des attitudes.

— Ah! dit-il à M. Gontard, c'est là le jeune homme dont vous m'avez parlé hier. Voyons, Monsieur, ce que vous savez faire?

Le rouge monta au front de Nicolas.

— Donnez la main à Mademoiselle, voyons, là... là... là...

Nicolas restait cloué au sol; cependant, il se hasarda de faire les premières évolutions, mais le maître lui tourna le dos et dit d'un air de dédain:

— Croyez-moi, jeune homme, prenez des leçons et ne cherchez pas à en donner.

M. Gontard fit signe à Nicolas, qui prit son chapeau, et le professeur de maintien conduisit ses visiteurs jusqu'à la porte de sa classe.

Vous ne pouvez pas être maître de danse, dit le vieillard, il faudra songer à autre chose. Voulez-vous me suivre chez un peintre, qui saura apprécier votre talent, et vous accordera sa protection.

— Volontiers, répondit Nicolas.

Une voiture de place conduisit nos deux hommes chez un artiste en renom. On monte, on se présente, et après les compliments du premier accueil, on arrive à la proposition directe.

— Allons, Monsieur, commençons, dit le peintre, achevez-moi cette draperie.

Dès les premiers coups de pinceau, l'artiste éloigna le néophyte de son tableau. Il ne dit rien, mais il y avait dans son geste une irrévocable sentence d'exclusion.

Des larmes montèrent aux yeux de Nicolas qui entraîna M. Gontard, mais pas assez vite, ni assez tôt, pour voir entrer un paysan d'un âge avancé, que le peintre reçut avec une grande tendresse et un profond respect.

— Bien, dit le paysan, je n'ai pas voulu, mon fils, passer par ici sans venir voir tes «images».

Et le célèbre artiste plaçait ses tableaux les uns après les autres devant le campagnard, qui pleurait de joie et dont il baisait les mains.

Nicolas regarda cette scène les yeux humides. On remonta en voiture.

— Je connais un musicien, dit M. Gontard, qui vous confiera peut-être quelque partition à transcrire, à corriger, car vous excellez, dit-on, dans la composition.

Le musicien fit bon accueil à M. Gontard et à son protégé. Pour juger des forces de celui-ci, il lui présenta un thème sur lequel il le pria d'improviser quelques variations.

Nicolas se mit au piano: dès les premières mesures l'artiste haussa les épaules. Le jeune homme indigné se leva, mais le musicien ne le vit pas, occupé qu'il était à prêter son bras à une vieille femme en bonnet, assise au coin du feu.

— Merci, mon Jacquot, dit la vieille, Dieu soit béni de m'avoir donné un fils tel que toi.

M. Gontard, qui ne se méprenait pas sur l'opinion que le compositeur avait de son protégé se retira.

Nicolas éperdu, écrivit en rentrant à ses parents une lettre des plus tendres et des plus respectueuses, signée «Nicolas Servais».

Huit jours se passèrent en sollicitations, mais nulle part on ne trouvait à Nicolas les capacités nécessaires pour les emplois qu'il demandait.

L'épreuve était terrible... La misère approchait à grands pas.

Un matin, après une nuit passée dans les angoisses les plus affreuses, Nicolas fut mandé sur-le-champ près de son protecteur.

— J'ai trouvé pour vous, dit M. Gontard, une place de secrétaire près de l'un de mes vieux amis.

Nicolas faillit sauter au cou du vieillard. On se mit immédiatement en route. La course fut longue. On s'arrêta enfin devant une petite porte qui s'ouvrit et un domestique introduisit nos visiteurs.

Nicolas se crut le jouet d'un rêve lorsque, dans un vaste et magnifique salon, il se trouva en présence de ses parents et bientôt dans leurs bras.

Ils habitaient un magnifique hôtel. La ruine de leur fortune, la vente de leurs meubles, de leurs propriétés tout avait été simulé pour donner à leur fils une terrible leçon.

On lui dit tout; il n'ignora qu'une seule chose: ce fut que les épreuves subies chez les artistes, les refus, les humiliations n'étaient que des scènes arrangées entre Gontard et ses amis, pour abaisser une vanité que de tels coups pouvaient seule briser.

Nicolas Servais épousa une jeune orpheline sans titres et sans fortune. Ses fils, formés par ses leçons, se distinguèrent par des qualités éminentes, rehaussées encore par une grande modestie, une grande affabilité envers tous, acquises par les conseils et surtout par les exemples de leur père.

M.

#### RÉPONSES AUX EXERCICES RÉCRÉATIFS DU N<sup>o</sup>. 4.

##### CHARADE:

Le mot est: TRÉSOR.

##### PROBLÈME LEXICOLOGIQUE:

Les trois mots demandés sont:

BAL

ANA

LAC

##### PROBLÈME ARITHMÉTIQUE:

Louis recevra la maison cotée 3248 frs. et 472 mètres carrés  $15 \frac{5}{13}$  décimètres carrés de jardin.

Jeune recevra les deux petites maisons, respectivement cotées 1975 frs. et 1859 frs., avec 291 mètres carrés  $84 \frac{1}{13}$  décimètres carrés de terrain.

Pierre recevra la maison cotée 3177 frs. et 494 mètres carrés de jardin.

##### ENIGME:

Le mot est: CHIENDENT.

##### LOGOGRIFFE:

Le mot est: GLOIRE.



# MUSÉE DU JEUNE ÂGE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Publié sous la direction de M<sup>lle</sup> MARCELLINE LA GARDE.

## ABONNEMENTS:

BRUXELLES..... 6.— fr.  
PROVINCE..... 6.50 „  
franco par an.

SOMMAIRE. — GRAVURES. Le-petit Batelier. — Une Barque à la dérive — Sites et Monuments helges. Cavernes et Aiguilles de Chateaux. (Bords de la besse.)  
TEXTE. — Le petit Batelier. Conte historique. — Cavernes et Aiguilles de Chateaux. (Bords de la L.e.sse.) — A la Folie. Magasin de Bibelots convenables à tout Age. — Réponses aux Exercices récréatifs du No. 2. — Exercices récréatifs.

## ADMINISTRATION:

BRUXELLES,  
107, BOULEVARD DU NORD.

N<sup>o</sup>. 6.

10<sup>e</sup> ANNÉE.

9 Mars 1884.

## LE PETIT BATELIER.

### CONTE HISTORIQUE.

#### I. — L'enfant de la cabane.

Le 4 décembre de l'année 1772, bien qu'il ne fût que huit heures du soir, déjà tous les habitants de Châtel-Censoir, village de l'ancienne Bourgogne, arrondissement d'Avalon, étaient livrés au repos, on ne rencontrait personne dans les rues, aucune lumière ne brillait aux croisées des maisons; le vent soufflait en tempête et soulevait les flots de l'Yonne, que les pluies et les neiges fondues avaient changée en torrent. Soudain, un coup violent fut heurté à la porte d'une cabane isolée.

— Qui est là? prononça de l'intérieur une petite voix flûtée.

— Ouvrez, ouvrez vite pour l'amour du bon Dieu; dépêchez-vous, cria quelqu'un qui frappait, et dont la peur altérait tellement les accents, qu'on n'aurait pu au juste assurer de quel sexe était cette personne.

— Poussez la porte et entrez, répondit la voix d'enfant, ce que la personne du dehors fit, et alors, une paysanne, tenant enveloppé dans sa mante un objet assez volumineux, se précipita dans l'intérieur de la cabane, et tout étonnée de n'y trouver qu'un enfant de sept à



LE PETIT BATELIER.

huit ans environ, en train de se tailler une tartine, elle lui dit :

— Es-tu seul? mon Dieu!

— Comme vous le voyez, répondit tristement le petit paysan : mon père, ma mère et six de mes frères et sœurs sont morts, il ne reste au logis que mon grand frère Marcel et moi. Qu'y a-t-il pour votre service, Madame?

— On m'avait indiqué cette cabane comme la demeure d'un batelier.

— C'était l'état de mon père qui est mort, c'est celui de mon frère, dit l'enfant.

— Alors, appelle ton frère, et qu'il me fasse traverser l'eau aussi vite que possible; nous n'avons pas un moment à perdre, car je suis poursuivie.

En parlant ainsi, la paysanne jetait des regards effrayés du côté de la porte.

— Mon frère est absent, dit l'enfant, je suis seul au logis, et notre barque s'en va là-bas à la dérive sur les eaux débordées.

— Oh! mon Dieu! alors nous sommes perdus, s'écria la femme, tombant à demi-morte de peur sur l'esca-beau que le petit paysan avait quitté un moment avant.

En tombant, la mante de cette femme s'ouvrit, et un charmant enfant de cinq à six ans, rose et frais, malgré l'effroi naif qui se lisait dans ses beaux yeux bleus, répondit à l'exclamation de celle qui le portait :

— Comment! perdus, Pétronille; est-ce que les brigands sont là?

— Des brigands! répéta le petit paysan en riant, en regardant avec étonnement ce nouveau personnage qu'il ne soupçonnait pas en cet endroit, et tout émerveillé des beaux vêtements qui le couvraient.

— Est-ce qu'il y en a dans le pays? fit-il.

— La preuve, c'est qu'ils nous poursuivent, répondit Pétronille, et que si avant une heure, je n'ai pas mis la rivière entre eux et moi, ils m'auront pris mon enfant.

— Oh! je me défendrai, fit le petit en agitant ses poings fermés avec le geste anglais d'un boxeur.

— Oui, dit la paysanne en soupirant, et avec quoi?

— Avec mes pieds, mes mains et mes ongles, donc, répondit l'enfant.

— Et moi, je vous aiderai! ajouta le jeune paysan.

— Mais où donc est ton frère, petit? demanda l'inconnue, en haussant les épaules, est-il donc si loin que tu ne puisses aller le chercher?

— Il est... Il est... je ne sais pas où il est, répondit le petit, mais si voulez m'aider, nous transporterons au bord de l'eau la barque qui est sous le hangar, et nous risquerons la traversée; l'eau, ça me connaît, je ne la crains pas. Le petit Edme est un bon batelier!

— Alors, fais vite, répliqua la paysanne, reprenant son enfant dans ses bras, et se précipitant la première hors de la cabane. La barquette fut tirée du hangar et mise à flot. Edme suivit, après avoir soigneusement fermé la porte derrière lui. La paysanne descendit dans le bateau, et s'y assit en tenant toujours l'enfant caché dans sa mante. Edme alla à deux pas

chercher les deux rames cachées dans les broussailles, puis il sauta à son tour dans le bateau, défit l'amarré, et donna une secousse à la frêle embarcation, qui aussitôt glissa sur l'eau.

## II. — L'enlèvement.

En perdant la terre, la femme sembla retrouver son courage et sa langue; oubliant qu'elle n'avait affaire qu'à un tout petit garçon, elle lui dit en prenant un ton emphatique :

— Si tu sauves le fils d'un grand seigneur, tu seras récompensé!

— La récompense du bienfait est dans le bienfait lui-même, fit l'enfant en souriant.

— Et dans le salaire qu'on reçoit, répliqua la paysanne, car je te donnerai ce que tu me demanderas.

— Ah ça, c'est donc pour les vêtements de votre enfant que vous tremblez? dit Edme, laissant de côté la question de paiement.

— C'est bien pour l'enfant lui-même, dit la femme.

Edme reprit d'un air de pitié :

— Eh! bonne femme, que voulez-vous que les voleurs fassent d'un petit comme lui ou comme moi?

— Comme toi, rien, répondit la paysanne, mais comme lui!... Enfant, tu ne sais pas à qui tu parles.

Le ton, l'accent, la beauté même de cette femme qui se pavanait haute et fière sous ses riches vêtements de paysanne, tout cela remit en la mémoire du petit batelier les contes de fées, que les femmes du pays racontent le soir à la veillée à tous les enfants qui veulent bien les écouter. Laisant reposer ses rames, ouvrant de grands yeux, il se mit à examiner cette femme assise devant lui, sa grande taille, sa grosse figure dont les traits étaient communs, il est vrai, mais dont la blanche peau ne trahissait nullement le hâle de l'ardeur du soleil; ses bras robustes, ses mains blanches, son pied chaussé avec des souliers, et non avec des sabots, la chaussure des champs; puis cet enfant habillé de soie et de velours, et portant une plume sur son feutre gris; alors faisant succéder à son ton familier un accent presque de terreur, il dit :

— Vous n'êtes donc pas ce que vous paraissez être, Madame?

— Une paysanne! dit l'inconnue avec un sourire de mépris; certes non, mon petit ami.

— Vous êtes peut-être une princesse? demanda le petit batelier.

La paysanne répondit avec beaucoup d'emphase :

— Pas de questions, et, comme dit monseigneur le prince, je désire garder l'incognito.

Ici nous sommes forcés d'avouer qu'Edme ouvrit de plus grands yeux encore, et qu'il ignorait tout-à-fait ce qu'était cet incognito qu'on voulait garder; mais, n'osant pas adresser de question sur ce mot, à cette personne, il continuait à l'examiner, espérant tout deviner dans l'examen, lorsqu'il la vit tout-à-coup perdre sa superbe contenance, pâlir, trembler, et, montrant du doigt un endroit de la rivière, murmurer... »Là... là... qu'est-ce, mon Dieu?"

Edme tourna la tête vers l'endroit indiqué.

— Ça, dit-il, c'est le bateau de Jean Carrouge, mon voisin!

— Et dedans? demanda la paysanne.

— Dedans... Jean Carrouge lui-même et trois hommes, que je ne reconnais pas, dit Edme; il est vrai que le bateau est encore loin, et que la lune vient de se cacher.

— Reprends tes rames, et rame vite, dit la femme avec tous les signes de la plus violente frayeur.

— Cela n'y ferait rien, Madame, dit Edme tranquillement; avant une demi-heure, il nous aura rattrapés.

— Enfant! dit la paysanne vite et bas en montrant le petit endormi, c'est le fils d'un grand seigneur; des malfaiteurs ont juré de s'en emparer pour exercer une vengeance que tu ne peux comprendre... Il faut le sauver.

— Le moyen... au milieu de l'eau... dit Edme pâle et pensif.

— Le sauver!... le cacher!...

— Attendez! fit Edme en se frappant le front: les vêtements de votre petit sont larges... donnez-les-moi, qu'il prenne les miens, asseyez-le à ma place... Vous, cachez-moi dans votre mante, car Carrouge me reconnaîtrait... puis ne faites pas de résistance, laissez-vous prendre le marmot, et après, tâchez de continuer votre route comme vous le pourrez...

Tout en parlant, Edme s'était déshabillé; la paysanne, qui avait compris son idée, en avait fait autant à son enfant, qu'elle avait réveillé en lui disant:

— Laisse-toi faire, ne crie pas, n'aie pas peur, on te sauve; puis l'échange fait, elle assit le fils du grand seigneur, déguisé en batelier, à la barre du gouvernail, et prit le petit paysan dans sa mante en lui disant:

— Viens à Paris, rue Tiquetonne, demande l'hôtel Lauzun, frappe hardiment, et tu seras bien reçu.

Tout cela était à peine dit, que le bateau de Carrouge atteignit celui des fugitifs; un homme sauta du premier dans le second, passa devant le petit garçon habillé en batelier sans le regarder, s'approcha de la femme, lui enleva sa mante et l'enfant qui était dedans, et retournant au premier bateau, s'écria:

— Dis à ton seigneur que, s'il veut son héritier, il vienne le chercher aux forges de Pont-d'Arroux.

Et les deux bateaux s'éloignèrent l'un de l'autre; l'un reprit le chemin de Pont-d'Arroux, l'autre, où était la paysanne et l'héritier des Lauzun, atteignit la rive opposée, où les attendait un carrosse armorié.

(A continuer.)

## SITES ET MONUMENTS BELGES.

### CAVERNES ET AIGUILLES DE CHALEUX.

(Bords de la Lesse.)

La Lesse est une rivière qui prend sa source dans la province de Luxembourg, près du village de Paliseul, entre dans la province de Namur, et se jette dans la Meuse au-dessus de Dinant, après un parcours d'environ quinze lieues.

Elle arrose tour-à-tour des terrains où dominant le schiste, le grès et le calcaire, ce qui donne à ses rives, bordées de bois, de rochers et de riants villages, un aspect extrêmement varié.

Ne fut-ce donc que par les sites qu'elle présente, par sa disparition sous des roches où elle reste pendant vingt-quatre heures pour reparaitre à vingt minutes plus loin, la Lesse mériterait déjà l'attention du touriste; mais, comme nous l'avons dit plus haut, elle offre un autre genre d'intérêt que celui qu'elle emprunte à ses beautés naturelles.

Les excavations que présentent les masses calcaires s'élevant sur ses bords, ont révélé des débris qui ont jeté un jour soudain sur l'existence de l'homme dans des âges dont l'œil de la science n'avait pas encore pénétré les voiles, — c'est-à-dire de l'homme préhistorique, de ses mœurs, de son industrie et de son mode de sépulture.

\* \*

Il importe, d'abord, de rappeler que les terrains se composent généralement de couches posées plus ou moins parallèlement les unes sur les autres en forme de lits, et dont chacune représente une époque de l'histoire de la nature, — attestée par les divers fossiles, et à laquelle ceux-ci assignent une date plus ou moins certaine.

Une vingtaine de cavernes de la Lesse, explorées à partir de 1863, ont donné lieu à de précieuses découvertes, faites dans les diverses couches du sol formant le plancher de ces excavations:

D'abord, des débris humains annonçant une race d'une taille et d'une conformation crânienne rappelant les Lapons et les Esquimaux;

Ensuite, des débris d'animaux, les uns entièrement éteints, comme le mammouth, les autres n'habitant plus aujourd'hui nos contrées, ne se retrouvant plus que dans les régions septentrionales, comme l'ours, l'élan, le renne, etc., etc.

Enfin, des couteaux en silex, des bois de renne travaillés, des aiguilles en os, etc....

\* \*

Parmi les grottes en question, il faut citer surtout celle dite du Frontal et celle de Chaleux.

La première était un lieu de sépulture; un assez vaste ossuaire y a été mis au jour; deux crânes seulement étaient restés entiers, et les squelettes de femmes y étaient les plus nombreux.

La seconde, — qui se trouve dans la chaîne de rochers dont notre gravure offre un si charmant spécimen, — a donné lieu aussi à des révélations extrêmement importantes: elle nous a initiés à la connaissance de tout un monde dont nous n'avions aucune idée; elle nous a permis de pénétrer dans l'existence domestique d'une famille de troglodytes ou peuplade primitive habitant les cavernes.

Une circonstance heureuse, c'est que la grotte de Chaleux est restée pour ainsi dire vierge depuis l'époque où elle était habitée, à cause des amas de pierres écroulées de la voûte qui en obstruaient l'entrée.

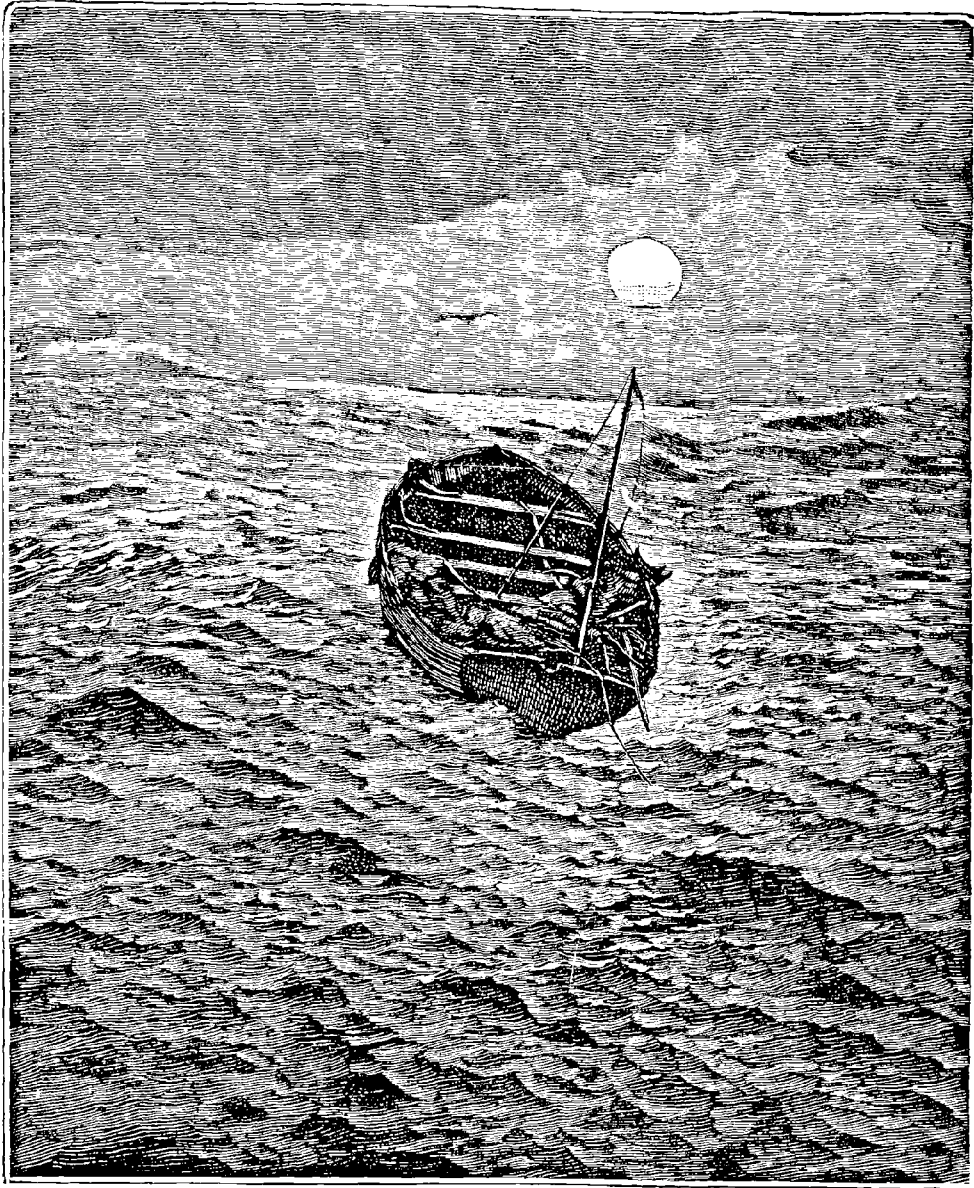
Que vit-on sous ces décombres, hauts souvent de plusieurs mètres?

Les traces d'un foyer, des blocs de pierres qui ont dû servir de sièges, et, éparpillés autour, une multitude d'objets au nombre desquels se trouvaient plus de trente mille silex taillés, de nombreux instruments en bois de renne, des cristaux de fluorine, des coquilles

perforées, des plaques de psammites, des quantités d'ossements de chevaux et d'autres animaux dont les hôtes de cet antre se nourrissaient.

Les troglodytes de Chaleux appartenaient à l'âge du renne, c'est-à-dire à une époque où cet animal faisait partie de la faune de notre pays.

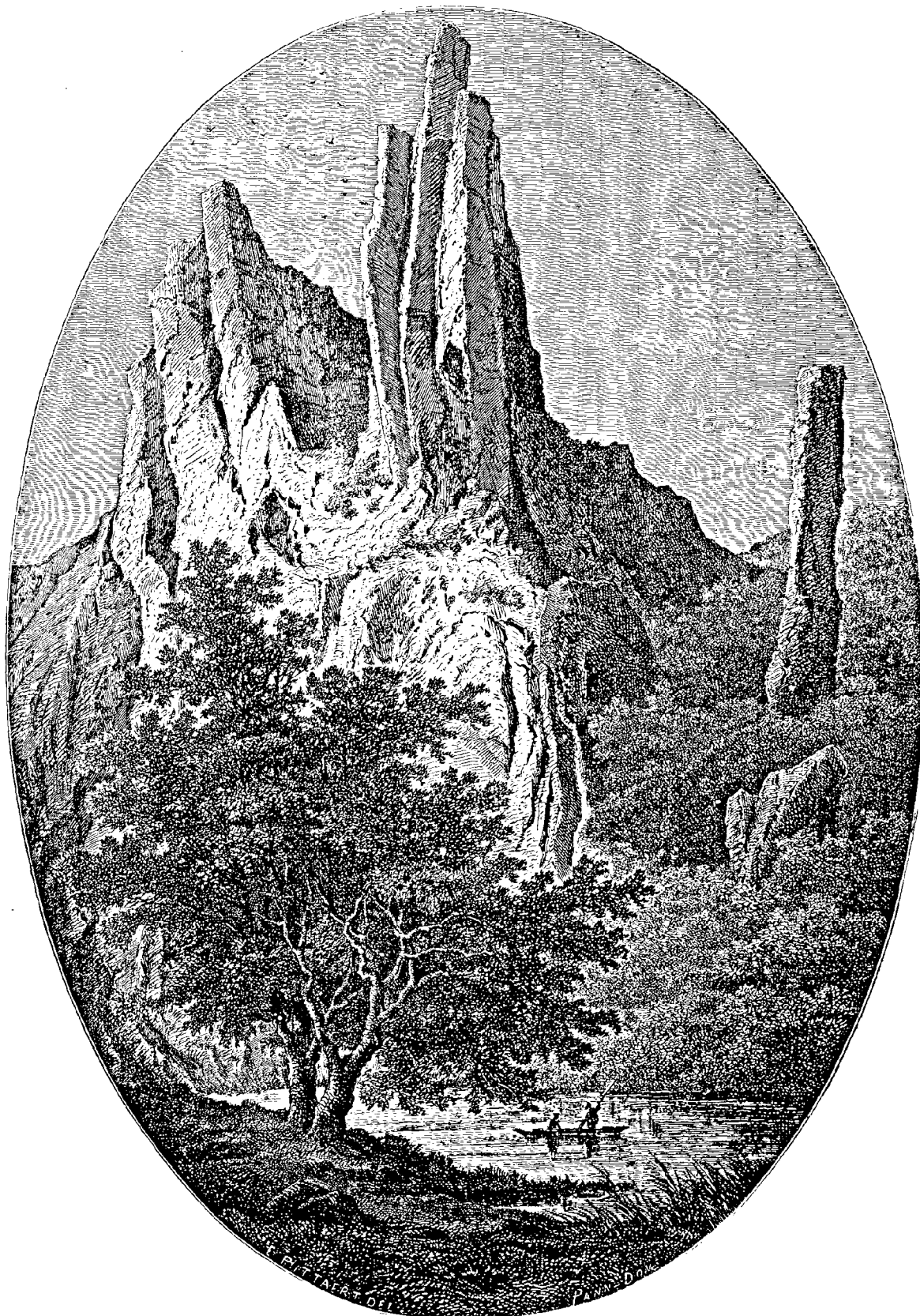
\* \*  
\*



UNE BARQUE A LA DÉRIVE.

Il résulte donc des découvertes dont il vient d'être question que l'homme du renne connaissait l'usage du feu, mais non celui des métaux; que son industrie était fort simple; que ses instruments tranchants étaient en silex, ses dards en bois de renne, ses aiguilles en os; qu'il avait quelques objets de parure; qu'il se nourrissait principalement de la chair du cheval, de l'ours,

du sanglier, du renard et du rat d'eau; qu'il avait pour ses morts un lieu spécial de sépulture fermé d'une dalle, où les corps étaient déposés les uns sur les autres; que des repas accompagnaient la cérémonie des funérailles; enfin, qu'on réunissait auprès du mort les objets qui lui avaient été chers, ce qui fait supposer le sentiment d'une autre vie.



CAVERNES ET AIGUILLES DE CHALEUX. — (BORDS DE LA LESSE.)

Ainsi la vallée de la Lesse a été une station humaine dans les âges préhistoriques, et peut-être est-ce là que se sont établis d'abord les premiers hommes qui aient foulé notre sol. . . . Elle mérite donc à tous égards de fixer l'attention. — Voilà pourquoi nous avons voulu mettre un de ces plus beaux sites sous les yeux de nos lecteurs, et les entretenir un instant de ses mystérieuses cavernes, qu'il est impossible de visiter sans éprouver à la fois une vive curiosité et une religieuse émotion.

»A LA FOLIE.»

MAGASIN DE BIBELOTS CONVENABLES A TOUT AGE.

PERSONNAGES.

Ismaël Saraka, marchand des bibelots convenables à tout âge. — Clients : M. Ducange, Laure et Elise, ses nièces ; M<sup>me</sup> Berni, Ignorantine, sa fille ; Lucien Lefat ; Sotillac ; Hector de Montorgueil ; Julie Lamourpropre.

SCÈNE I.

Ismaël Saraka (derrière son comptoir). — Que je m'amuse ! Après avoir fait fortune à débiter des bibelots, je me repose maintenant, en débitant, à propos de bibelots, à la jeunesse, de petites moralités qui ne lui font pas de mal, oh, non ! Ah ! voici des chalands.

Laure. — Tiens ! Un miroir tout à fait joli ! Est-il cher, Monsieur ?

Ismaël. — C'est le miroir le plus fidèle qu'on puisse trouver !

M. Ducange. — Tant mieux ! j'en fais présent à ma nièce.

Ismaël. — Si un sot achetait ce miroir, il pourrait y voir sa sottise presque aussitôt que sa parure. Bien des gens, il est vrai, ne peuvent y voir que leur charité, d'autres, leurs bonnes qualités.

Laure. — Monsieur, je ne vous ai pas demandé les vertus de cette glace, mais son prix.

Ismaël. — Il était nécessaire, Mademoiselle, que je vous en dise les qualités pour vous empêcher de le trouver trop cher. Au dernier mot, il est de cinq francs. A mon avis, pour un miroir si rare, ce n'est qu'une bagatelle.

Laure. — Bon Dieu ! je tremble de m'y regarder : je crains qu'il ne me montre de mes défauts plus que je ne me soucie d'en voir.

Elise. — Voici de belles jumelles !

Ismaël. — Oh ! c'est la chose du monde la plus utile et la plus agréable, soit à la ville, soit à la campagne. Si vous regardez par ce bout, vous agrandissez les objets, vous les rapprochez, vous les discernerez clairement. Tournez maintenant, et regardez par l'autre : voyez-vous comme les objets sont diminués, éloignés, rendus presque imperceptibles ? C'est par ce bout, qui rapetisse les objets, que nous jetons l'œil sur nos propres défauts ; mais lorsqu'on veut examiner ceux

d'autrui, on a toujours soin de retourner la lunette. Par le bout qui éloigne les objets, on voit ordinairement tous les bienfaits, les dons, les avantages que l'on reçoit des autres, en quelque temps que ce soit ; mais s'il arrive jamais qu'il en émane de nous, oh ! pour lors, nous regardons par celui-ci, et nous les voyons dans toute leur grandeur. Par le moyen de ce verre, nous obscurissons avec envie, nous rapetissons à plaisir, la beauté, la vertu, le mérite de tout ce qui nous environne ; mais, en regardant par l'autre, nous nous caressons nous-mêmes, en voyant nos rares qualités dans leur aspect le plus avantageux.

M. Ducange. — Joignez, Monsieur, les jumelles au miroir. (Ils sortent . . .)

SCÈNE II.

M<sup>me</sup> Berni. — Monsieur, je demande un éventail dans le dernier goût.

Ismaël. — Est-ce pour vous, Madame ?

M<sup>me</sup> Berni. — Que vous importe ?

Ismaël. — Beaucoup plus que vous ne pensez, Madame. Quand on achète pour soi, je ne puis pas donner la même marchandise que je donne quand on achète pour les autres.

M<sup>me</sup> Berni. — Quel homme singulier ! L'éventail que je demande est pour ma fille, que voilà.

Ismaël. — Fort bien . . . (Il cherche des éventails.) En voici qui pourront lui convenir . . . Mais, encore une fois, est-ce bien pour vous, Mademoiselle ?

Ignorantine. — Il me semble, Monsieur, que maman vient de vous le dire assez clairement.

Ismaël. — En ce cas, choisissez dans ce paquet. Ces éventails n'étincellent pas aux lumières . . . Ils n'ont pas une garniture éclatante ; ils ne sont pas d'une gaze enrichie de paillettes . . . mais je vous les garantis d'un bon usage, et, qui plus est, d'une utilité singulière aux jeunes personnes.

Ignorantine. — Ah ! fi donc ! ils sont barbouillés de cartes géographiques.

Ismaël. — Oui, Mademoiselle ; mais il y a, comme vous voyez, à choisir. D'abord des éventails à planisphère, ensuite des éventails à carte d'Europe, à carte d'Asie, d'Afrique et d'Amérique. Désirez-vous la carte de Belgique ? Celle de votre province ? J'ai de quoi vous satisfaire.

Ignorantine. — Montrez-nous un autre paquet.

Ismaël. — Voici des éventails chronologiques, des éventails historiques, des éventails lexicologiques.

Ignorantine. — Allons, maman, il n'y a rien dans ce magasin. C'est une plaisanterie !

M<sup>me</sup> Berni. — Il faut voir.

Ignorantine. — Tenez, Monsieur, tous ces éventails ne me plaisent pas ; ils sont trop simples. En avez-vous à paillettes ?

Ismaël. — Vous n'achetez donc pas pour vous ? Il fallait s'expliquer d'abord.

Ignorantine. — Comment ? Que voulez-vous dire ?

Ismaël. — Rien de plus clair. Vous voulez un éven-

tail pour la parade, et non pas pour l'usage; vous voulez plutôt le montrer que vous en servir. En voici d'une richesse éblouissante. L'éclat de chacune de ces paillettes est capable d'aveugler une personne.

Ignorantine. — C'est justement ce qu'il me faut.

M<sup>me</sup> Berni. — Combien, Monsieur?

Ismaël. — Vingt francs, Madame.

M<sup>me</sup> Berni. — Voilà, Monsieur; gardez l'éventail à paillettes, remettez à ma fille l'éventail sur lequel est gravée la carte de Belgique, et recevez mes remerciements pour l'ingénieuse leçon que vous venez de lui donner. (Elle sort avec Ignorantine furieuse.)

## SCÈNE III.

Lucien Lefat. — J'ai besoin, Monsieur, d'un carnet à feuillets d'ivoire.

Ismaël. — Le voulez-vous, Monsieur, avec l'instruction ou sans instruction?

Lucien Lefat. — L'instruction? Que voulez-vous dire? La manière de s'en servir?

Ismaël. — Oui, Monsieur.

Lucien Lefat. — La plus sûre, à mon avis, est de s'en servir selon les affaires qu'on a.

Ismaël. — Cela peut être; cependant il y a quelques règles générales, dont il convient à tout le monde d'être bien informé. Par exemple, d'écrire toujours dessus les bienfaits qu'on reçoit des autres; d'y marquer de même les défauts et les ridicules que de temps en temps on découvre en soi. Si c'est dans autrui qu'on vient à les trouver, écrivez avec soin que vous ne devez jamais les heurter de front, ni les exposer malicieusement aux yeux du public; mais, qu'au contraire, vous ne devez vous en souvenir que comme d'un avis au lecteur de ne pas tomber dans le même inconvénient. Il y a encore bien d'autres règles d'une espèce si rare, qu'elles rendent mon carnet un petit livre très-utile et très-amusant.

Lucien Lefat. — Eh, je vous prie, gardez votre carnet et vos leçons. (Il sort.)

## SCÈNE IV.

Sotillac. — C'est un médaillon que je demande.

Ismaël. — Dans quel genre vous le faut-il?

Sotillac. — Dans le plus riche.

Ismaël. — Pour un portrait, sans doute?

Sotillac. — Oui, Monsieur, pour le portrait que voici; le reconnaissez-vous? Il est frappant, à ce qu'on dit....

Ismaël. — Oui: je vous reconnais en effet pour l'original. Vous êtes mon ancien garçon de comptoir, Jean Sotille! Comme voilà mis!

Sotillac. — Je ne m'en cache pas! Des circonstances heureuses m'ont fait faire un chemin rapide. Je vous servais il y a quelques années, maintenant, vous me servez. Ainsi le veut la fortune. J'ai ajouté «lac» à mon nom, ce qui fait bien dans ma nouvelle position.

Ismaël. — Allons donc, M. Sotillac; voulez-vous conclure notre marché?

Sotillac. — Où sont-ils vos médaillons? que je choisisse.

Ismaël. — Voici un médaillon garni de diamants...

Sotillac. — Brille-t-il celui-là?... On dirait une couronne d'étoiles... Essayons un peu si je ferais dedans une bonne figure.

Ismaël. — En doutez-vous, M. Sotillac? Apprenez que la vertu de ce médaillon a quelque chose de magique; il fait ressortir les figures les plus communes, et donne un relief admirable à celles qui vous ressemblent. Ce médaillon embellit la laideur, ennoblit la bassesse, fait rayonner les yeux les plus ternes, éclaircit le teint le plus sale... Jugez de l'effet merveilleux qu'il va faire sur votre image! Ah! vous m'en direz des nouvelles.

Sotillac. — Combien vous faut-il?

Ismaël. — Quoique les diamants en soient très-limpides... je vous le passe à cinq cents francs.

Sotillac. — Les voilà... comptez... oh! que je suis aise!... Adieu, Monsieur. (Il sort.)

## SCÈNE V.

Hector de Montorgueil. — J'ai besoin d'un lorgnon.

Ismaël. — Le voulez-vous, Monsieur, d'une écaille unie, ou montée en or, en argent?

Hector de Montorgueil. — Bon. Croyez-vous que j'achète un lorgnon, comme certaines gens qui n'en ont besoin que pour parader.

Ismaël. — Vous avez raison, Monsieur; en voilà un dont vous serez content. A travers celui-ci, on voit dans leur véritable jour toutes les folies de la jeunesse. Ces sortes de vices, que les meilleurs yeux des jeunes gens trouvent écrits en caractères presque imperceptibles, se distinguent très-nettement par le moyen de ces verres. Avec ces verres, on n'a pas plus de respect pour une couronne sur une tête sans cervelle, que pour une tête bien organisée, mais couverte d'un vieux chapeau.

Hector de Montorgueil. — Cela s'appelle effectivement montrer les choses dans leur vrai jour.

Ismaël. — Celui qui s'occupe à dissiper ses jours dans un cercle habituel de vanités, de sottises, et d'extravagances, s'il vient à regarder sérieusement ses actions passées, avec ces verres si véridiques, sera bientôt convaincu qu'une vie régulière, que l'on passe dans l'étude de la vérité, de la justice et de la bienfaisance, non-seulement lui aurait procuré plus de plaisirs et de satisfactions pour cette vie, mais aurait aussi élevé à sa mémoire un monument éternel d'honneur et de réputation.

Hector de Montorgueil. — Eh bien! Monsieur, combien vendez-vous des lunettes si extraordinaires?

Ismaël. — Vingt francs, monsieur.

Hector de Montorgueil. — Les voici, Monsieur. (Il sort.)

## SCÈNE VII.

M<sup>lle</sup> Julie Lamourpropre. — Un masque, Monsieur. En avez-vous?

Ismaël. — En vérité, Mademoiselle, je n'en ai pas un seul; ce serait pour moi de la marchandise perdue. On est malheureusement arrivé aujourd'hui à une si grande perfection dans l'art de se masquer soi-même, qu'on n'a plus aucun besoin de déguisements étrangers. Ici, c'est la flatterie qui prend le masque de l'amitié; là, l'oppression qui prend le masque de la justice; en un mot, la scélératesse et la friponnerie sont souvent cachées sous l'or, les diamants et les dignités, tandis que le mérite et la probité sont couverts des haillons de la misère... Le monde entier est sous le masque, et il est rare d'y voir le visage naturel d'un individu.

Julie. — Vous vous trompez, Monsieur. Vous êtes vous-même la preuve qu'aucun déguisement ne peut cacher un sot, un malappris.

(Elle sort rouge de colère.)

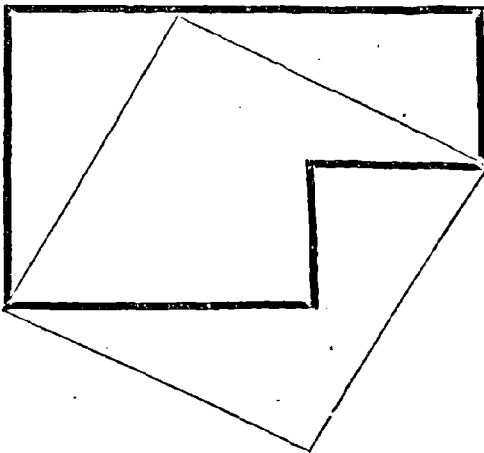
Ismaël (seul et se frottant les mains). — Excellente journée! que j'ai frappé juste! Il n'y a que la vérité qui blesse! Ces ignorants, ces sots, ces fats, ces sullisants, ces vaniteux qui viennent de défilier devant moi, en sont la preuve!

RÉPONSES AUX EXERCICES RÉCRÉATIFS DU N<sup>o</sup>. 2.

## CHARADE:

Le mot est: PARAVENT.

## PROBLÈME GÉOMÉTRIQUE:



## RÉBUS:

Si cent scies scient cent cigares  
Six cents scies scient six cents cigares.  
Si — 100 — si — si — 100 — si — gare  
Si — 100 — si — si — si — 100 — si — gare.

## DEVINETTES:

Bœuf et œuf — Ceux qui portent des sabots.

## PROBLÈME ARITHMÉTIQUE.

120 (sans vin.)

SOLUTION DU QUATRAIN MORAL DU N<sup>o</sup>. 4.

Mes enfants, préférons la gloire à la richesse,  
Aux honneurs les talents, aux talents les vertus.  
Mais à tous ces trésors, préférons la sagesse;  
Sans elle, tous les biens, hélas! sont superflus.

## EXERCICES RÉCRÉATIFS.

## ANAGRAMME.

Ajoutez la lettre P aux huit mots suivants :

Rame. — Rate. — Rêve. — Sire. — Lire. — Tari.  
— Mire. — Mari. — Et en former huit nouveaux d'un sens différent.

## QUI SUIS-JE?

Je paraïs à minuit, et je ne suis pas dans la nuit;  
les hommes et les femmes n'existent pas sans moi, et  
je ne suis ni homme ni femme. On ne me voit ni dans  
Bruxelles, ni dans Paris, et pourtant je suis dans le  
monde entier.

## CARRÉ MAGIQUE.

Remplacez les points du carré ci-dessous par les  
nombres de 1 à 16, placés de telle sorte que chaque  
ligne du carré, soit : horizontale, — verticale, — ou  
diagonale, donne le même total.



## CHARADE.

Je suis un oiseau tout petit,  
M'arraches-tu le bec alors je deviens fruit.

## LOGOGRIPHE.

Sur mes quatre pieds je suis de pierre,  
Et tête à bas, une prière.



# MUSÉE DU JEUNE ÂGE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Publié sous la direction de M<sup>lle</sup> MARCELLINE LA GARDE.

## ABONNEMENTS:

BRUXELLES..... 6.— fr.  
PROVINCE..... 6.50 „  
franco par an.

SOMMAIRE. — GRAVURES. „On les voit!” — „Je n'en veux pas!” — Sites et Monuments belges. Namur, vue de la Meuse.  
TEXTE. — „On les voit!” — „Je n'en veux pas!” — Notice sur Namur. — Comment on peignait autrefois. — L'indolence, la Paresse, l'ignorance chez le Père Travail et la Mère Besogne. — Les Confitures. Fable — Nos Yenx. — Origine de la Houille. — Le petit Batelier. Conte historique.

## ADMINISTRATION:

BRUXELLES,  
107, BOULEVARD DU NORD.

N<sup>o</sup>. 7.

10<sup>e</sup> ANNÉE.

16 Mars 1884.

### «ON LES VOIT!»

Par une belle matinée de printemps, Jeanne et Paul se promènent dans les champs. Ils arrivent à un petit pont jeté sur un ruisseau, et tout-à-coup un bruit au fond de l'eau attire leur attention.

Paul se penche; sa sœur, faisant la petite maman, le retient, de crainte qu'un mouvement imprudent ne le précipite dans le ruisseau.

— On les voit! dit Paul.

— Que voit-on?

— De petites grenouilles!

Aux beaux jours, les mams grenouilles se sont réveillées dans la vase où elles ont passé l'hiver et elles ont pondu des centaines d'œufs qui flottent, comme des chapelets, à la surface de l'onde. Au centre de chaque œuf se trouve un petit point noir qui se développe, sort de la masse glaireuse où il était enfoui, s'élançait dans l'eau sous une forme ovoïde, terminée par une longue queue, et ornée de côté de deux panaches qui se flétrissent au bout de quelques jours. Alors les pattes de derrière se montrent; elles ont une grande longueur avant que celles de devant ne paraissent.

Ces dernières se développent sous la peau et percent plus tard.

Quand les pattes sont bien développées, la queue disparaît, la petite grenouille,



«ON LES VOIT!»

gentille et bien faite, prend ses ébats dans les eaux et les herbes.

«JE N'EN VEUX PAS!»

Fox est malade depuis quelques jours : il doit prendre médecine, ce qui ne lui plaît guère. Dès qu'on lui présente sa cuillerée, il détourne la tête d'un air qui signifie : «Je n'en veux pas!» On lui prodigue les écuelles de lait, le sucre, les friandises : Fox est bien déterminé à résister à tout, car il ne comprend pas, le pauvre animal, que c'est pour son bien qu'on l'importune.

SITES ET MONUMENTS BELGES.

NAMUR, VUE DE LA MEUSE.

Assise au confluent de la Meuse et de la Sambre, la ville de Namur, que notre gravure reproduit, s'étend sur la rive gauche du fleuve et communique avec l'autre rive au moyen d'un massif pont de pierre.

La citadelle, qui occupe le point culminant de la ville et qui domine le fleuve et les terres environnantes, est bâtie sur l'emplacement de l'ancien château ou donjon des comtes de Namur. Béranger de Lomme, qui succéda à Gérard, l'an 899, est, selon l'opinion commune, le premier prince en faveur duquel Namur fut érigé en comté, et c'est de lui que sont sortis les comtes de la 1<sup>re</sup> race, qui gouverna, sans interruption, pendant environ trois siècles.

L'origine de Namur est très-ancienne; quelques étymologistes la font remonter à la construction du temple de Neptune, et au VII<sup>e</sup> siècle, nous la voyons être l'oppidum ou forteresse des Aduatiques. Témoin des luttes acharnées de nos pères défendant le sol de la patrie contre l'envahissement des Romains, la vieille cité a eu, dans la suite, des sièges nombreux à soutenir. En 1451, désolée par une peste terrible, elle perd une grande partie de ses habitants. Bombardée en 1672 et 1693 par les soldats de Louis XIV, elle devient, plus tard, sous le régime français, le chef-lieu du département de Sambre-et-Meuse. Enfin, en 1813, elle est de nouveau le théâtre d'un combat acharné entre les Prussiens et les Français, commandés par le général Grouchy.

Namur possède des monuments remarquables au point de vue architectural, parmi lesquels nous ferons mention de la cathédrale, consacrée à St-Aubin, l'église de St-Loup et celle de Notre-Dame.

L'église cathédrale, bâtie au XI<sup>e</sup> siècle, par Albert II, comte de Namur, et démolie en 1750, fut reconstruite plus tard sur les plans de l'architecte milanaise Pezzoni; outre une peinture de Van Dyck et des sculptures de Delvaux, l'église renferme le tombeau du vainqueur de Lépante, Don Juan d'Autriche, mort en 1578, au camp de Bouges près Namur.

Parmi les monuments civils, nous remarquons le beffroi qui date du XI<sup>e</sup> siècle, le palais de justice où se réunirent jadis les Etats de la province et le souve-

rain bailliage, et le palais épiscopal, construit au commencement de notre siècle. L'hospice, fondé en 1806, par Isabelle Brunelle, comtesse de Harscamp, est remarquable par sa grandeur, son importance et l'organisation de son service intérieur qui ne laisse rien à désirer; il occupe les locaux de l'ancien couvent des Récollets. Le musée archéologique, des plus curieux, mérite une longue et minutieuse visite.

Les environs de Namur sont des plus intéressants à visiter; le Quai de la Plante est une promenade fort agréable s'étendant, en forme de parc, parallèlement au cours de la Meuse; nous conseillons aux touristes de visiter aussi les beaux rochers des Grands Malades ainsi appelés d'une maladrerie ou hospice de lépreux, dont il reste des traces de construction; les roches noires de Marche-les-Dames, où s'éleva, au XII<sup>e</sup> siècle, une abbaye destinée à recevoir les dames des chevaliers namurois partis pour la Terre-Sainte; le village de Bouges, la plaine de Berlaconimes et le bois de Frizet, avec leurs tombes Gallo-Romaines.

Nous ne saurions assez recommander à ceux qui aiment les beaux paysages, de prendre à Namur le bateau à vapeur qui conduit à Dinant. Les deux rives de la Meuse présentent, sur ce parcours, une succession de vues qui ont fait donner avec raison, à cette partie de la province de Namur, le nom de petite Suisse belge.

COMMENT ON PEIGNAIT AUTREFOIS.

Les artistes de l'Orient et de l'Occident employaient, pour broyer leurs couleurs, l'huile de lin dans son état naturel, ce qui demandait une patience exemplaire, car chaque fois qu'on avait appliqué une couleur on ne pouvait en superposer une autre si la première n'était pas séchée. Encore fallait-il que l'on pût exposer l'ouvrage aux rayons du soleil. Tant d'inconvénients avaient dégoûté de cette manière de faire, et on peignait à la gomme. Trois couleurs seulement qui ne se mêlaient pas à cette substance: le vermillon, la céruse et le carmin, étaient broyées avec du blanc d'œuf. La colle de parchemin, malgré l'opinion contraire, admise depuis longtemps, ne servait qu'à fixer les ors. On étendait sur les tableaux un vernis composé de gomme arabique et d'huile de lin bouillies ensemble. L'action du soleil était également indispensable pour le sécher. Mais ce genre de peinture donnait des tons pâles qui ne flat- taient point l'œil, et ne pouvaient rendre les teintes des objets naturelles.

On cherchait donc dans toute l'Europe, avec une impatiente ardeur, quelque procédé moins vicieux, lorsque le Maeseyckois, Jean Van Eyck, eut la gloire de le découvrir au XIV<sup>e</sup> siècle.

\*\*

Ayant un jour terminé un tableau qui l'avait occupé

pendant longtemps, et dont il était très-satisfait, il le vernit et l'exposa au soleil qui travailla le panneau et y forma des crevasses.

Pendant qu'il examinait d'un œil triste et morne son œuvre ainsi détériorée, il se demanda s'il ne pourrait pas composer un enduit qui sécherait à l'ombre.

Il observa que l'huile de lin et l'huile de noix, les plus siccatives de toutes, perdaient bien plus promptement leur humidité quand on les avait fait bouillir, et que, si l'on y ajoutait des essences, on accélérât encore ce résultat. Dès lors, que le ciel fût nuageux ou splendide, l'artiste n'avait plus à s'en préoccuper. L'ingénieur flamand remarqua bientôt que les couleurs se délayaient à merveille dans son amalgame, y prenaient un éclat extraordinaire, se maniaient, s'étendaient ensuite plus facilement et bravaient le contact de l'eau : le vernis même cessait d'être indispensable. Quelle joie ! Quelle ressource ! Il était enfin arrivé au terme de ses vœux.

\* \*

Cette découverte stimula énergiquement Jean Van Eyck et son frère Hubert. Ils se gardèrent bien de divulguer leur secret. Renfermés dans leur atelier, ils voulaient que personne ne fût témoin de leur travail. Les œuvres qui sortaient de cette mystérieuse retraite émerveillaient tous les amateurs de l'Europe. On les flairait, on les tâtait, mais on ne devinait rien.

Un peintre italien, Antonello de Messine, saisi d'admiration, s'embarqua pour les Flandres et fit si bien qu'il gagna l'amitié des frères Van Eyck, et obtint la communication de leur secret.

Jean de Bavière, l'évêque de Liège, choisit Jean Van Eyck pour peindre officiellement, et le nomma son valet de chambre, emploi vulgaire dont le moyen-âge avait fait une dignité.

A la mort de Jean de Bavière, son oncle, Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, prit le peintre limbourgeois à son service moyennant 100 livres par an de gages.

\* \*

Au monotone éclat des fonds d'or, puérile magnificence qui charmaient les esprits grossiers et les nations barbares, les frères Van Eyck substituèrent des perspectives pleines d'illusion. Tantôt, c'était une campagne avec ses bois, ses eaux, ses frais herbages, ses gracieuses collines, et les toits aigus, les tourelles des demeures féodales ; la fidélité de l'imitation y était poussée aux dernières limites ; pas une fleur ne manquait dans le gazon. Tantôt, c'était l'intérieur d'une église que la vue parcourait comme un monument réel ; on apercevait les nefs, le chœur, les galeries, les autels décorés, les moindres moulures, et les tons de la lumière éloignaient ou rapprochaient les diverses parties du pieux édifice. Les salles tranquilles des habitations s'ouvraient, sous le pinceau des Van Eyck, aux regards des curieux. Nul n'avait encore fait un aussi juste usage de la perspective. Quelques peintres italiens cherchaient à cette époque à reproduire l'espace, mais ils n'y parve-

naient pas, parce qu'ils ne possédaient point, comme les deux Flamands, la ressource des couleurs.

Les Van Eyck eurent encore la gloire d'accomplir une œuvre inexécutable convenablement jusque-là : le portrait.

Les prétendues effigies qu'on traçait, étaient des images de convention qui rappelaient fort peu le modèle. On y voyait les lignes, les formes générales de l'espèce, mais nullement les caractères particuliers, les traits individuels. En appliquant à la face humaine les principes de la perspective, en dégradant, en combinant à l'infini, les couleurs, pour reproduire les tons de la chair, les Van Eyck firent dédaigner ces vaines ébauches ; on retrouva sur leurs panneaux tous les signes distinctifs des personnages copiés par eux.

Ils peignirent si élégamment les fleurs, si habilement les animaux ! non point séparés de la nature, mais associés au luxe des champs et des jardins, même au luxe des appartements, où leurs fraîches corolles s'épalaient dans de beaux vases. On peut donc dire que ce sont les Van Eyck qui ont montré la voie dans ce genre aux artistes hollandais. Enfin, ils ont modifié l'art de peindre sur verre au moyen-âge, car alors il fallait un morceau de verre différent pour chaque teinte du vitrail. Les vitraux cessèrent dès ce moment d'être une laborieuse marqueterie, pour se changer en tableaux diaphanes comme, par exemple, ceux qu'on admire à Sainte-Gudule à Bruxelles.

A. M.

#### L'INDOLENCE, LA PARESSE, L'IGNORANCE CHEZ LE PÈRE TRAVAIL ET LA MÈRE BESOGNE.

**L'Indolence.** — Sans vous offenser, mère Besogne, vous ne rajeunissez guère ; sauf votre respect, vous vous ridez même comme une vieille pomme oubliée au fond d'une armoire.

**Mère Besogne.** (Prenant une pincée de tabac.) — Dame Indolence, on travaille beaucoup. On se couche tard, on se lève tôt, à peine a-t-on le temps de prendre ses repas ?

**L'Indolence.** — Il faut vous remettre de temps en temps le moral : une goutte de liqueur, ça ferait volontiers connaissance avec le petit gosier de mère Besogne, ça lui donnerait du courage. (Elle tire un flacon de dessous sa mante.) Mère Besogne court chercher un verre.

**Mère Besogne.** — C'est bon tout de même. (Elle fait claquer sa langue.) C'est jaune comme de l'or, ça vous regaillardit. . . .

**L'Indolence.** — Puis, mère Besogne, il faut vous divertir un brin.

**Mère Besogne.** — Voilà ce qui s'appelle raisonner, chère Indolence !

**L'Indolence.** — Moi, je ne travaille que quand je ne puis faire autrement. Je suis la fille de la Paresse, et ma sœur l'Oisiveté et moi, nous vivons sans gêne

et sans soucis, confiant à nos bons cousins, tous les Vices, le soin de pourvoir à nos plaisirs. . . .

Mère Besogne. — Hum !

\* \* \*

(Soudain la porte s'ouvre et la modeste demeure de mère Besogne s'emplit de plusieurs personnages inconnus. Une vieille femme aux allures nonchalantes était entrée la première :

L'Indolence (s'avançant vers elle, et lui parlant à l'oreille :) Bonne mère Paresse, j'ai réussi à merveille...

Dame Paresse. — Mère Besogne, je vous présente tous mes enfants, vous connaissez l'Indolence, voici son excellence l'Egoïsme, monseigneur l'Amour de soi-même, et mon cher Mauvais Conseil. Sa grandeur l'Ignorance va arriver. . . .

(On frappe.)

L'Ignorance (entrant d'un air arrogant). — Je suis



»JE N'EN VEUX PAS!«

un grand personnage, ventrebleu, et partout où pénètre ma mère, la Paresse, je suis accueilli avec empressement. Tenez-vous le pour dit, mère Besogne? . . . (La porte s'ouvre de nouveau, et le Travail, la cognée sur l'épaule, apparaît sur le seuil.)

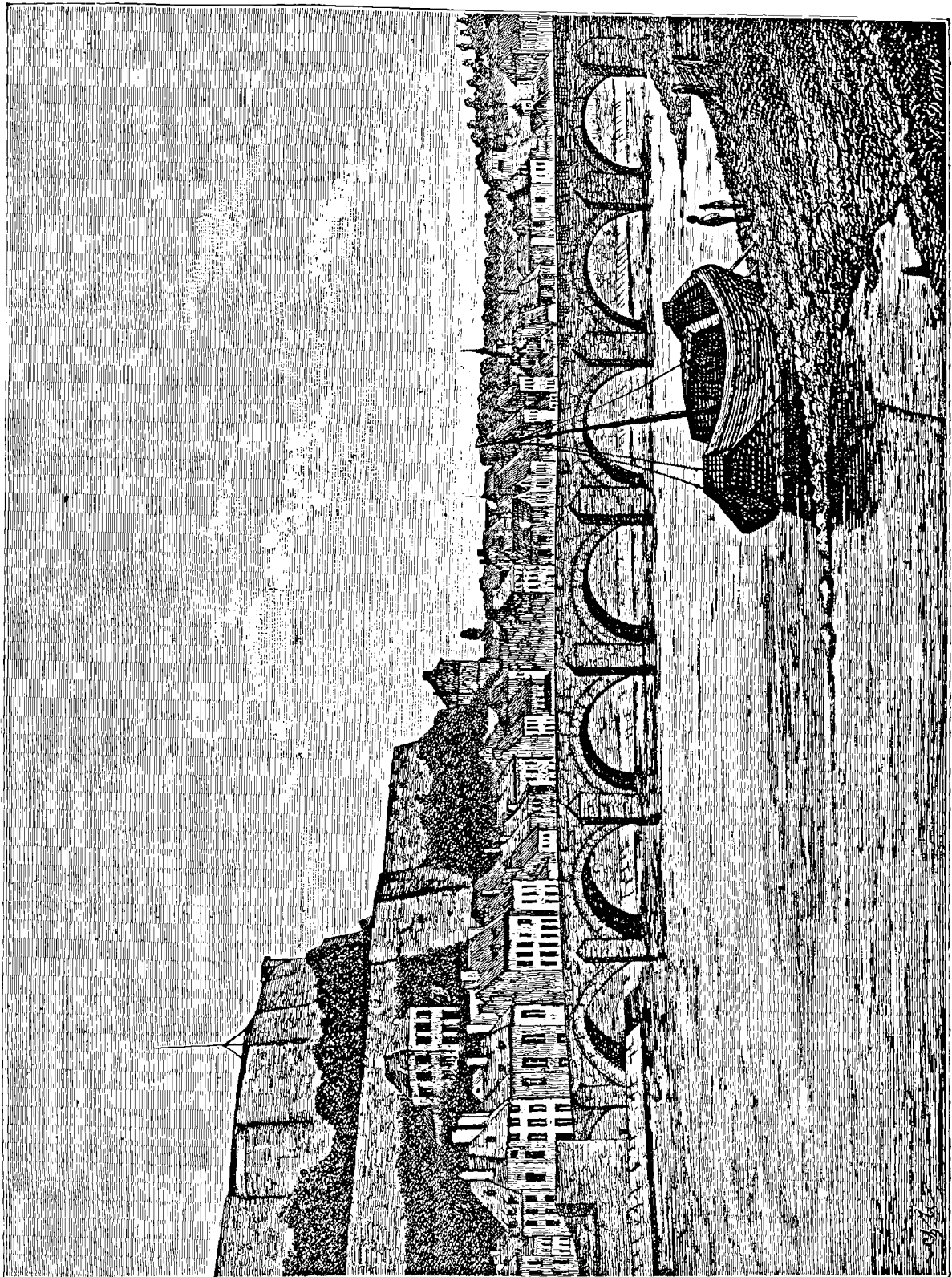
Le Travail. — Dieu ! Que vois-je, nous sommes perdus ! Ils ont tous pénétré dans la place ! Mère Besogne a prêté l'oreille à leurs propos perdifs ! . . . (Découragé, il se laisse tomber sur une chaise. Les grands

personnages disparaissent les uns après les autres.)

Mère Besogne. — Voilà bien du bruit pour rien, père Travail ; rassure-toi, on ne m'y prendra plus à ouvrir la porte à l'Indolence ; cette gueuse, si elle se présente encore ici, elle fera connaissance avec ceci... (Elle montre un balai.) Mais elle parle si bien, vois-tu, père Travail, que je n'ai pu m'empêcher de l'écouter ! Je sais maintenant à quoi veulent en venir toutes ces laides gens. Ils voudraient nous enroter dans leur

bande que le diable conduit. C'est pour plaire à monseigneur Satan, qu'ils ont essayé de nous avoir dans

leur armée de voleurs, de bandits, d'assassins, de criminels de tout genre. J'ai compris tout cela, père Travail.



NARBONNE. VUE DE LA MER.

Père Travail (courant embrasser mère Besogne.)  
— Dieu soit loué! Tu as compris que l'Indolence et

la Paresse, suscitées par l'Enfer contre les braves gens dont les démons sont jaloux, ne s'adressent à vous

que pour nous perdre. Nous sommes sauvés. Remercions le Ciel !

(Ils tombent à genoux et prient avec ferveur.)

### LES CONFITURES.

Sur un rayon d'armoire, un pot de confiture  
En beau cristal doré, posé là par maman,  
Attirait le regard du petit Ferdinand,  
De Jane et de Bonaventure.  
Il contenait de la groseille  
Exquise, douce, sans pareille;  
Rien qu'à la voir on devinait  
Le goût superfin qu'elle avait.

Les trois bébés de loin lorgnaient la confiture,  
Mais n'en pouvaient, hélas ! qu'admirer la teinture.  
Maman défendant bien que l'on y mit le doigt,  
Et les sages enfants se gardent de l'exploit.  
Seulement l'on s'approche, et des yeux l'on dévore  
Le pot sucré, si bon, que le carmin colore.  
Vers l'armoire, soudain, Ferdinand fait un pas  
En entraînant sa sœur qui ne recule pas.  
Bonaventure, lui, se tient plus en arrière,  
Disant d'un ton craintif, larmoyant des regrets :  
»J'y toucherais, c'est sûr, si j'étais aussi près.»

— Le sot, fit Ferdinand. Est-il peu téméraire ?  
Va ! moi, je n'ai pas peur, et me voilà, mon frère,  
Perché sur ce fauteuil, puis sur ce tabouret,  
A hauteur de la bonne chose.

Il le criait bien haut, quand, paf ! notre furet,  
Qui se complaisait dans sa pose,  
Perd l'équilibre et ne reprend pivot  
Qu'en raccrochant des mains et l'armoire et le pot.  
Par malheur, les cinq doigts appuyés sur le cercle  
Ont du papier glacé crevé le blanc couvercle,  
Mettant à nu  
Son contenu.

Ferdinand rôde autour, le flairer : il a la fièvre.  
Il n'y résiste plus, il y porte la lèvre ;  
Jane partage le régala...  
Il ne restait que le cristal !  
C'était peu pour maman, qui punit les coupables  
A tour de bras moins qu'agréables.

Ne comptez pas, enfants, sur votre intention  
De ne jamais céder à la tentation.  
Qui craint d'être blessé ne court pas à la guerre.  
Le premier pas franchi, revenez en arrière !  
Fuyez l'occasion !  
Prudents comme Bonaventure,  
Tremblez devant la confiture !

AUGUSTA COUPEY.

### CAUSERIE SCIENTIFIQUE.

#### NOS YEUX.

Lucien. — Père, vous qui êtes médecin, expliquez-moi, je vous prie, comment sont faits nos yeux.

Le père. — Tu m'imposes-là une tâche un peu difficile à te faire comprendre, mais ta question me plaît, je vais essayer : tu connais ce petit champignon blanc et rond qu'on nomme vulgairement «vesse de loup.» Eh bien, représente-toi un de ces champignons et suppose qu'il soit percé par en haut d'un petit trou rond de quatre à cinq lignes de diamètre, et que ce trou soit bouché au moyen d'une écaille de carpe, par exemple. L'image que je t'offre te donnera une idée de l'appareil du globe oculaire. L'écaille de poisson représentera la prunelle de l'œil que l'on appelle «cornée transparente.» La peau du champignon, lisse, blanche à l'extérieur et d'une couleur brun-foncé à l'intérieur, sera la «sclérotique» tapissée intérieurement par la «choroïde.» Enfin le pied du champignon sera le «nerf optique.»

Lucien. — En effet, père, voilà déjà bien des mots difficiles à retenir.

Le père. — Il n'y en a que quatre. C'est peu. Le nerf optique tient au cerveau par un bout, et par l'autre, il s'épauouit dans le fond de l'œil, comme un parapluie ouvert qu'un coup de vent aurait retourné. Ce déploiement du nerf optique se nomme la «rétine.»

Au devant de la rétine est une petite vessie dont l'intérieur est divisé en cellules par des cloisons aussi minces, aussi transparentes que les bulles de savon avec lesquelles s'amuse les enfants. Toutes ces cellules sont pleines d'une eau filante et claire comme du cristal. La petite vessie en question, qu'on nomme «corps vitré,» présente en avant une fossette dans laquelle se loge le «cristallin,» petite loupe en forme de lentille, c'est-à-dire ronde, aplatie, bombée au milieu, mince sur les bords, et composée, comme le corps vitré, d'une humeur limpide enfermée dans une petite vésicule. L'espace qui reste entre le cristallin et la cornée transparente, est rempli d'eau et partagé en deux moitiés (chambre antérieure, chambre postérieure) par une membrane ronde. Or, c'est tout simplement à cette membrane ronde qu'est due la couleur de nos yeux, ou plutôt de nos prunelles, couleur noire, bleue, brune, grise, etc. La dite membrane appelée «iris» est percée au milieu d'un trou rond, la pupille, qui n'est autre chose que ce gros point noir placé au centre de la prunelle. C'est par ce trou que la lumière passe pour arriver jusqu'à la rétine. Voilà pourquoi la pupille s'agrandit dans l'obscurité, et se rétrécit quand la lumière la frappe. Eh bien, mon fils, vois-tu un peu clair dans ma théorie ?

Lucien. — Comment donc, mais cela saute aux yeux, bon père.

Le docteur allait continuer, mais on vint l'avertir qu'un malade réclamait ses soins.

Le père. — A un autre moment, la suite de ma leçon.

## ORIGINE DE LA HOUILLE (1).

L'Instituteur. — La houille, mes enfants, cette substance noire, brillante, véritable minéral, est d'origine végétale. Il fut un temps, de beaucoup antérieur à la formation du calcaire, où une magnifique végétation couvrait cette contrée; nos montagnes n'existaient pas encore, la température de l'atmosphère était beaucoup plus élevée qu'aujourd'hui, la mer couvrait de vastes espaces qu'elle abandonna depuis lors. C'était partout des forêts touffues, composées surtout d'énormes fougères, telles qu'on n'en rencontre plus d'analogues que dans les chaudes régions du globe: en Afrique ou en Amérique. Ces diverses conditions favorisaient singulièrement le développement des végétaux.

Un bouleversement survint: ces forêts furent englouties en même temps que des masses d'eau chaude jaillirent de tous côtés. Les arbres furent alors écrasés, comprimés, leurs branches s'enchevêtrèrent les unes dans les autres, formant une sorte de feutre très-épais. La transformation commença bientôt et se poursuivit pendant des siècles; les bois, les feuilles, les branches perdirent peu à peu leur consistance naturelle, prirent une teinte brunâtre passant au noir foncé, et la texture brillante, minérale qu'on voit aux gaillettes.

Un élève. — Mais, Monsieur, comment peut-on savoir que la houille provient de végétaux, tandis que le calcaire est de la boue durcie?

L'Instituteur. — Voici précisément ma réponse, mon enfant. Que vois-tu sur cette pierre?

L'élève. — Oh! quelle jolie fougère! Comme toutes les parties se détachent bien sur la pierre! Quelle finesse! quelle délicatesse! On dirait une fougère noire, collée sur la pierre, comme celle que je collai l'autre jour sur un feuillet de mon herbier.

L'Instituteur. — Tu la trouves donc jolie?

L'élève. — Certainement, Monsieur, aussi vais-je la conserver.

L'Instituteur. — Eh bien, mon ami, les matières à l'état pâteux recouvrant les forêts houillères, conservèrent l'empreinte des racines, des tiges, des feuilles ou des fruits; ces matières se durcissant devinrent des roches auxquelles les fragments végétaux restèrent adhérents; de même que le reste de la forêt, ils se transformèrent aussi en houille. Cette magnifique empreinte de fougère est donc une mince couche de houille appliquée sur la pierre; gratte un peu avec ton canif et tu verras combien elle est mince. On estime que les matières végétales transformées en houille occupent le vingt-sixième ou le trentième de leur volume primitif.

La houille se trouve partout emprisonnée entre des roches analogues, ce qui indique bien que partout la formation s'est opérée de la même manière et s'est produite à la même époque, ce qui justifie le nom de période houillère donnée à une partie de l'histoire de notre globe.

E. J. DARDENNE.

(1) „Premières excursions géologiques." (Parent et Cie, Montagne Sion, de Bruxelles.)

## LE PETIT BATELIER.

## CONTE HISTORIQUE.

(Suite, voir page 41.)

## III.

## Les Bandits.

Comme nous l'avons vu, notre petit batelier avait pris par dévouement les habits du jeune prince de Lauzun, poursuivi par des bandits qui voulaient le faire prisonnier pour forcer sa famille à le racheter par une forte rançon, notre petit batelier, disons-nous donc, était tombé dans les mains des brigands, et il voguait avec eux vers le rivage pendant que le petit prince, sain et sauf dans son costume de pauvre paysan, rejoignait le carrosse où l'attendait son père.

Un voisin d'Edme, notre petit héros, conduisait les bandits dans sa barque qui atteignit bientôt la rive.

On aborda. Edme malgré tout son courage tremblait comme une feuille. Un des malfaiteurs le saisit, enveloppé comme il l'était dans sa mante de voyage, et le passa au batelier Carrouge.

— Carrouge, Carrouge, dit Edme, sauve-moi, ne m'abandonne pas.

Carrouge était stupéfait. Il découvrit le visage de l'enfant enveloppé dans la mante, et reconnaissant son petit voisin, il s'écria :

— Oh! oh! et que fais-tu là

Avant qu'Edme eût le temps de répondre, les brigands descendus du bateau étaient près de lui.

— Ah! ah! dit l'un d'eux, tu es réveillé?

— Est-ce que tu connais ce batelier? lui demanda un autre, surpris de voir des signes d'intelligence s'échanger entre le batelier et l'enfant.

— Cette farce! Si nous nous connaissons? dit Carrouge.

— Et d'où connais-tu le petit Lauzun? demanda un troisième.

— Je ne connais pas le petit Lauzun, répondit le batelier, si tranquillement que les bandits haussèrent les épaules

Edme ne disait rien, il regardait alternativement les brigands l'un après l'autre et le batelier.

— Voyons, pas tant de paroles, dit le premier qui avait parlé, amenant un cheval, et voulant y placer le soi-disant petit Lauzun.

— Ah ça, allez-vous bientôt finir? s'écria Edme en se débattant.

— Ah! tu fais le mutin; tu vas voir, dit un des brigands, qui s'avança menaçant vers le petit batelier.

Mais avant qu'il eût pu l'approcher, le batelier Carrouge s'était placé entre eux deux.

— Un moment, dit-il, faites au petit Lauzun ce que vous voudrez; je ne connais pas le petit Lauzun, cela ne me regarde pas; mais, quant à cet enfant, c'est autre chose; il est du pays, il est le fils d'un voisin, et qui y touche, a affaire à moi, a affaire à tous les habitants du village.

— Eh quoi! dit un des brigands, cet enfant....

— Est le fils d'un ami défunt, dont la cabane est ici à deux pas.

Edme profita du conflit pour déguerpir de toute la vitesse de ses jambes.

## IV.

## PROJETS.

Le petit batelier trouva son frère Marcel très-inquiet l'attendant au coin du feu. Il lui conta son aventure. Marcel n'en revenait pas de surprise.

— Oui, fit Edme en terminant son récit, cette grande et belle dame m'a dit : «Viens à Paris, rue Tiquetonne; demande l'hôtel Lauzun, frappe hardiment, et tu seras bien reçu.» Je vivrais cent ans, que je me rappellerais ces paroles... Eh bien! Marcel, j'ai sauvé ce soir le fils de cette dame; elle sera reconnaissante... Ne m'interromps pas, laisse-moi te dire mes pensées, tu me répondras après... J'ai fait du bien à cette grande dame, il faut qu'elle m'en fasse, cela doit être; donc, je pars pour Paris, je vais rue Tiquetonne, je frappe hardiment à l'hôtel, on m'ouvre, on me reconnaît, on me reçoit avec transport, on me donne la plus belle chambre de l'hôtel, un lit avec trois matelas en plume, où j'enfoncè jusque par-dessus les oreilles, avec de beaux rideaux en serge neuve; on me sert des repas qui durent depuis le matin jusqu'au soir, où, pour pain il n'y a que de la galette; puis tout le monde m'embrasse, et on finit par me demander ce que je veux... Je demanderai deux choses, deux choses ce n'est pas trop: d'abord, qu'on te fasse venir, car sans toi, Marcel, il n'y aurait pas de bonheur pour moi; donc, qu'on te fasse venir, qu'on te reçoive à l'hôtel et qu'on ne t'y laisse manquer de rien: voilà pour la première chose; et puis pour la seconde, je demanderai qu'on me fasse apprendre un état, un état quelconque, pourvu que ce ne soit pas celui de batelier; je travaillerai avec ardeur; je deviendrai riche, bien riche, j'aurai un hôtel à mon tour: alors, je ne te laisserai pas plus longtemps dans l'hôtel Lauzun, je te prendrai dans le mien et tu seras heureux.

Marcel écoutait son frère en souriant :

— Ainsi, tu veux me quitter, lui dit-il en prenant sa main avec amitié, quitter cette chaumière où tu es né?

— Mais songe donc, Marcel, à cet hôtel Lauzun qui m'attend, à cette belle dame qui, j'en suis sûr aussi, m'attend... répliqua Edme.

— Qui t'a peut-être oublié déjà, fit observer Marcel.

— Oublié! reprit vivement Edme, mais, sans moi, son fils serait dans ce moment entre les mains de ces trois voleurs d'enfants.

— Songe que tu n'as pas dix ans, que je suis ton frère aîné, que j'ai promis à ma mère mourante de veiller sur toi, et que je ne peux te laisser aller seul à Paris.

— Songe, songe, dit Edme en secouant sa charmante tête blonde, que je suis un savant, moi, que se suis petit, il est vrai, mais que je sais lire, écrire, calculer, à preuve que dans le village, chacun m'appelle et me

consulte: c'est Edme, par ici, viens me lire cette lettre; Edme, par là, viens me griffonner un bout de réponse; Edme, calcule-moi ça; Edme, Edme, toujours Edme; jusqu'à M. le notaire qui, lorsqu'il a oublié ses lunettes, m'appelle pour lui lire les lettres que le messager lui apporte de Paris... Du reste, mon parti est pris, arrêté. Par exemple, si tu me disais: Tu t'en vas dans une ville où tu ne connais personne, où tu ne sauras où aller loger; mais non, je connais une grande dame, j'ai un hôtel! un hôtel, réfléchis donc, Marcel, un hôtel, ce doit être grand, grand comme le cabaret du père Fourchon, où, dans son grand salon de noces et festins, on tient bien seize à l'aise... Je ne te dis pas de venir avec moi, tu pourrais m'embarrasser; mais attends que je sois riche, que j'aie fait fortune; je ne veux pas même que Galoubet, mon pauvre chien, ajouta-t-il en tapant amicalement sur le dos d'un gros barbet noir, étendu aux pieds de son frère, manque de pâtée; je veux lui en pétrir une moi-même tous les jours, avec ce qu'il y aura de plus fin, avec du bon bœuf bien gras... Eh bien! tu ne dis plus rien? ajouta Edme en regardant son frère qui se déshabillait en silence.

— Je dis, Edme, répondit tristement Marcel, se mettant en grelottant entre deux gros drap de toile écrue, recouverts d'une couverture en laine usée qui ne le garantissait guère du froid, que la vie est triste et misérable ici, que tu as peut-être raison d'aller chercher fortune ailleurs, que je pense comme toi qu'on te recevra bien à l'hôtel Lauzun; que, dans tous les cas, il sera toujours temps de revenir au pays, où tu retrouveras toujours moi, la chaumière de notre père, notre bateau et Galoubet; ainsi, frère, viens te coucher, dors, et demain nous irons ensemble sur la tombe de notre père et de notre mère, à l'église, chez M. le curé, et puis... à la volonté de Dieu, comme disait notre pauvre mère.

(A continuer.)

## EXERCICES RÉCRÉATIFS.

## CHARADE.

Mon premier des années est le triste héritage,  
Mon second va souvent visiter le fromage.  
Et mon tout, quoique ailé, n'a jamais eu de plumes.

## PROBLÈME ARITHMÉTIQUE.

Ecrire le nombre 14 avec cinq chiffres impairs.

## DEVINETTE.

G UU  $\frac{\text{liers}}{\text{mes}}$



# MUSÉE DU JEUNE ÂGE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Publié sous la direction de M<sup>lle</sup> MARCELLINE LA GARDE.

ABONNEMENTS:  
BRUXELLES . . . . . 6.— fr.  
PROVINCE . . . . . 6.50 „  
franco par an.

SOMMAIRE. — GRAVURES. Intrigués. — Louise. — Le Beffroi de Bruges.  
TEXTE. — Intrigués. — Louise de Blamménil. — Le Beffroi de Bruges. —  
Les Plaintes de Dame Quenouille et de Dame Tricot. — Imprudence et Four-  
berie. — Le petit Batelier. Conte historique. — Exercices récréatifs.

ADMINISTRATION:  
BRUXELLES,  
107, BOULEVARD DU NORD.

N<sup>o</sup>. 8.

10<sup>e</sup> ANNÉE.

23 Mars 1884.

## INTRIGUÉS.

Minou et Raton entendent certain bruit qui les intrigue. Ils arrivent à petits pas et que voient-ils sortir d'un panier dont le couvercle est à moitié soulevé? Des pattes, des queues, des cornes qui remuent, car ils ont devant eux une corbeille remplie de homards.

Raton s'installe sur le rebord de la table, et de là, il observe, il guette :

Il y a peut-être là un friand morceau, se dit-il.

Son compagnon Minou aperçoit un des mystérieux habitants du panier faire la culbute. Vite, il se précipite vers lui, allonge la patte, mais deux pinces menaçantes s'ouvrent, et Minou trouve qu'il vaut mieux se priver d'un bon morceau que d'être pincé. . . .

Nos chats placent la prudence avant la gourmandise. Ils ont bien raison.

## LOUISE DE BLAMMÉNIL.

### I.

Les domestiques du château de Granville avaient, dès le matin, ouvert, au rez-de-chaussée, les volets du vaste salon consacré aux grandes solennités. La construction de l'immense cheminée de cette pièce remontait bien haut, et s'accordait, par la lourdeur de la forme, avec les meubles, qui ne dataient pas d'une époque plus récente.

Près de lâtre, où brillait un bon feu, M. de Granville était assis dans un fauteuil mollement rembourré; étendant sa jambe malade sur le coussin placé près de lui.

Debout, près de la fenêtre, une jeune dame était placée de manière à reconnaître ceux qui arrivaient au château par la grande avenue de tilleuls, tracée du perron à la grille; c'était la nièce de M. de Granville, M<sup>me</sup> de Blamménil.

Soudain le silence fut interrompu par le vieillard :

— Pourquoi, ma nièce, dit-il, vous être séparée pendant cinq ans de votre fille, pour la faire élever vaniteusement dans un pensionnat à la mode. A quoi va lui

servir le bagage artistique, scientifique, et que sais-je, qu'elle va nous rapporter tantôt. Et la gymnastique! Qu'est-ce que la gymnastique? Ah! ah! ah! une extravagance renouvelée des Grecs. De mon temps, les femmes n'étaient pas des savantes, mais des ménagères!

— Mon oncle, vous n'admettez donc pas que l'instruction des femmes ait reçu d'importantes améliorations depuis votre jeunesse? Loin que le bonheur domestique ait perdu à ce perfectionnement dans l'éducation, je crois, au contraire, qu'il doit y gagner; les talents que les femmes acquièrent à présent servent à charmer les instants que ne réclament pas les soins de la famille.

Tout-à-coup, les roues d'une voiture firent craquer la terre durcie par la gelée de la nuit; madame de Blamménil courut à la porte, poussa un cri, tendit les bras à une jeune fille de quinze à seize ans, qu'elle

appela son enfant chérie.

C'était Louise de Blamménil qui rentrait dans sa famille, après une absence de cinq années, passées dans un des premiers pensionnats de la capitale.



INTRIGUÉS.

Après les premières expressions de tendresse, après avoir embrassé cent fois sa mère, presque autant son grand-oncle et mille fois son petit frère Alfred, Louise s'était placée sur un tabouret ; elle était assise aux pieds de madame de Blamménil et près de son oncle. Ayant pris leurs mains dans les siennes, elle les accablait de questions pleines de curiosité charmante ; sa figure mobile exprimait vivement chaque émotion qu'elle ressentait. Louise, tout en se réjouissant du plaisir de revoir ses parents, exprima le regret qu'elle éprouvait de quitter ses bonnes institutrices qui depuis l'âge de dix ans jusqu'à quinze, l'avaient entourée de tant de soins maternels. Elle parla aussi de ses compagnes, de trois surtout avec lesquelles une correspondance en anglais serait établie.

— Ces demoiselles ne veulent pas oublier une langue, dit Louise, qui leur a coûté tant de peines à apprendre.

— Peines fort inutiles ! ajouta M. de Granville.

Louise, étonnée de la remarque, allait en demander l'explication, lorsque sa mère, pour détourner la conversation, l'engagea à lever le tapis qui couvrait une table ronde placée à un des coins du salon. Aussitôt Louise y court et découvre la collection de cadeaux qui lui étaient réservés. Ravie, elle les examine l'un après l'autre. Absent pour quelques jours, son père lui avait destiné vingt pièces de cinq francs, lesquelles, par une attention maternelle, avaient été changées en cinq pièces d'or et enfermées dans une jolie bourse blanche, garnie de perles d'acier. Des albums où se trouvaient plusieurs beaux motifs tirés de la partition des Huguenots et des Souvenirs d'un voyageur en Suisse, formaient le présent de madame de Blamménil. Entre autres cadeaux, un livre assez mesquinement relié appela son attention ; Louise l'ouvrit. Il portait en titre la Bonne Ménagère. A ce don, Louise devina son oncle ; elle courut l'embrasser en riant, et lui dit :

— Cher oncle, vous mériteriez une punition pour un pareil cadeau, qui cache certainement une malicieuse pensée ; aussi, vous êtes condamné à manger demain à votre dîner, la crème qui sera faite par moi, et par moi seule. Il y a dans ce livre des choses fort utiles ; je l'ai lu quelquefois en pension ; aussi, je crois qu'avec un peu de pratique, la théorie que j'ai acquise fera de moi une très-excellente ménagère.

— Vraiment ? dit l'oncle étonné.

— Notre bonne maîtresse, continua Louise, permettait quelquefois aux élèves de la grande classe de passer la soirée avec elle, dans la bibliothèque ; chacune de nous choisissait l'ouvrage qui lui convenait, et, toutes réunies autour d'une grande table, nous passions des heures délicieuses. Notre chère maîtresse déplora un jour l'abandon où nous avions laissé un seul livre : elle nous assura que plus tard nous serions bien aises de le mieux connaître. Depuis ce jour, il nous est arrivé d'en lire quelques passages ; mais j'avoue, que nous laissons la pauvre Ménagère boudier dans son coin.

— Je doute pourtant, reprit l'oncle, que tous ces excellents ouvrages valussent pour vous celui-là.

Louise, pour éviter de répondre, ouvrit un petit carton et montra ses dessins.

— Voyez, mon oncle, comme j'ai bien conservé le souvenir de vos traits !

Et Louise montra une noble figure de vieillard, ajoutant :

— C'est pour vous, maman, que j'ai fait le portrait de mon oncle.

Il fut trouvé très-ressemblant, et M. de Granville, ému jusqu'aux larmes, attirant sa petite nièce bien près de son cœur, balbutia :

— Tu pensais donc quelquefois à ton vieil oncle ? tu es vraiment une aimable enfant, et je commence à croire que les études scientifiques et artistiques et surtout la gymnastique ne t'ont pas gâtée.

## II.

Le déjeuner fut annoncé. A l'aide de ses deux nièces, M. de Granville quitta son fauteuil, et appuyé sur elles, il se rendit dans la salle à manger. Le petit Alfred, qui s'était endormi dans les bras de sa nourrice, fut porté dans son berceau. Pendant le déjeuner, la conversation franchement gaie de Louise entretint la bonne humeur du baron ; et peu à peu sa joie prit un caractère si expansif qu'en se retournant dans son grand fauteuil, il entonna une des chansons de sa jeunesse ; une autre chanson la suivit, il en commençait une troisième, lorsque sa mémoire se trouva tout à coup en défaut.

Louise, qui voit les efforts infructueux de son oncle, s'élança au vieux clavecin et joue, comme d'inspiration, l'air que cherchait M. de Granville, qui, la figure épanouie, battait tantôt la mesure avec sa tête, tantôt avec sa bonne jambe ; la jambe malade elle-même se mit bientôt de la partie. L'heureux vieillard avait oublié sa goutte un instant, et il allait demander « bis » au dernier morceau, lorsque des cris affreux se font entendre ; Louise et sa mère s'élancent aux croisées et restent pétrifiées. Le petit corps de logis est en flammes. Le feu se sera communiqué par le rez-de-chaussée. Mais qu'importe la cause et la marche du feu ? il s'agit de l'éteindre, s'il en est temps encore. Trois étages vont s'écrouler au milieu de la fumée, et le dernier de ces étages, celui qu'on n'aperçoit plus que par instants derrière le brouillard tremblant de l'incendie, celui-là, grand Dieu ! renferme le petit Alfred, le frère de Louise, et sa nourrice.

Quel spectacle pour la famille ! un vieillard sans force, sans mouvement, sans puissance pour venir en aide à son cher Alfred, à son sang, à son héritier ; une mère dont la fumée coupe la respiration à mesure qu'elle s'élança vers les murs embrasés.

Pâle, égarée, ne pouvant croire à son malheur, madame de Blamménil implore en vain le secours de la foule accourue du village au bruit de l'incendie. Tous ont du cœur, tous ont du courage, tous ont des bras et des larmes pour cette mère désolée ; mais les moyens d'éteindre le feu, de le vaincre à son foyer, manquent.

Les masses d'eau lancées par eux n'arrivent pas même au second étage ; et c'est au troisième que le feu éclate avec fureur, et c'est là qu'est Alfred, si Alfred existe encore !... M. de Granville crie inutilement aux paysans :

— Mes amis ! mes bons amis ! montez à cette chambre, montez ! Oh ! sauvez mon Alfred !... des échelles !... des échelles !

Affreuse déception ! les échelles sont trop courtes ! quel temps perdu ! et l'incendie redouble.

— Attachez-les l'une au bout de l'autre, crie le vieillard ; bien, Jean ! va, mon garçon, du courage ! sauve mon neveu et tu seras riche.

Douleur ! l'échelle dépasse à peine le second étage.

— Courage toujours ! crie madame de Blamménil, courage ! Regardez bien, Jean. Courage ! courage ! Il y a un petit morceau de fer, accrochez-vous-y pour arriver à la chambre d'Alfred !

— Tu y arriveras.

— Mon Dieu ! faites qu'il y arrive !

Encore un effort, et Jean va atteindre la fenêtre : ses doigts effleurent les bords ; pas un cri, pas une parole n'échappe de cette multitude terrifiée. A ce silence succède un cri d'horreur ! La pointe d'ardoise a tremblé sur sa base ; elle s'est inclinée, et elle s'écroule au milieu de la foule qui s'enfuit épouvantée. Jean, suffoqué, est tombé avec l'échelle.

Plus d'espoir !

Dieu ne connaît pas ce mot-là !

Une tête blonde se montre à la fenêtre de la chambre d'Alfred :

— Ma fille ! ma fille ! ma Louise ! oh ! je suis folle ! suis-je folle ? répondez-moi ?

Personne ne pouvait parler, car c'était bien Louise, qui, plus agile et plus adroite que tous, était arrivée jusqu'à la chambre de son frère en montant par l'autre côté du petit bâtiment, et en passant avec une incroyabile légèreté sur le bord de la toiture. Cette toiture est maintenant écroulée. Louise, entourée de tous côtés par la flamme, cherche à gagner l'échelle par où elle avait vu Jean monter. Cette échelle était tombée avec le courageux domestique. Louise ne voit que trop bien alors le danger de sa position, et cependant elle ne se laisse point abattre. Tenant son jeune frère dans ses bras, elle court avec une rapidité extraordinaire sur la poutre enflammée. Tous les assistants sont à genoux. Louise, la courageuse enfant, traverse la poutre qui fléchit sous son poids léger, arrive à la lucarne par laquelle elle était entrée, et, à l'aide d'un drap de lit attaché au pied d'un vieux meuble, elle descend sur le toit du principal corps du château, moins élevé d'un étage, et quelques instants après, vient remettre aux pieds de sa mère Alfred qui est vivant, Alfred qu'elle a sauvé !

Depuis ce jour, les idées de M. de Granville ont subi un si grand changement, qu'il vient de faire établir un gymnaste où s'exercent les enfants du village,

Louise, par ses qualités, a su convaincre son oncle que les talents et l'instruction développent l'esprit sans nuire à la bonté du cœur.

#### LE BEFFROI DE BRUGES.

Si Bruges n'est plus l'opulente cité du moyen-âge, rivalisant avec Venise en activité commerciale et marchant de pair en splendeur avec les premières villes de l'Europe, elle est restée l'égalée des villes les plus justement renommées parmi les artistes et les archéologues. Parcourez l'Europe, visitez Rome, Florence, Trèves, Nuremberg, Venise même, et Bruges aura encore de quoi vous charmer et vous intéresser. Le XV<sup>e</sup> siècle est là encore, avec tout son caractère, ses pittoresques irrégularités, ses conceptions grandioses, ses demeures princières ou bourgeoises. Bruges a inspiré les plus grands poètes et les plus grands artistes, et ce serait un recueil splendide que la réunion de toutes les œuvres graphiques et littéraires que l'admiration a arrachées à tant d'hommes illustres.

Entre les coins les plus pittoresques de l'antique cité flamande, celui que nous reproduisons vaut une mention spéciale. Si l'on se dirige du Marché aux Poissons vers le Dyver, on le rencontre sur la droite à la petite place dite le Pand reitje (Rangée du Gage). Le canal assez large en cet endroit laisse voir à l'aise, des deux côtés, une succession de bâtiments intéressants. A droite une partie de la chapelle du Saint-Sang, avec les clochetons de l'hôtel-de-ville, une curieuse veranda du XV<sup>e</sup> siècle succédant à une bretèche de la même époque, et une tourelle encore plus ancienne ; au fond, le dôme classique de l'hôtel du Gouvernement provincial, qui ne jure pas trop au rapprochement ; à gauche, la splendide tour des Halles, enfin plus près de nous, le derrière de la maison de Seghers van Roosenhoed qui de pauvre orfèvre devint bourgmestre de Bruges, dit la tradition. Ajoutons à tout cela ce vernis indescriptible que l'âge donne aux monuments et qui nous permettrait de dire du Temps, que Victor Hugo appelle « grand sculpteur, » le temps, ce grand peintre, et l'on conviendra que nous avons ici de quoi faire un ravissant tableau.

En ce qui concerne plus particulièrement le Beffroi, le principal des monuments qui interviennent dans le croquis de notre dessinateur, il est à peine besoin de faire observer que la tour, telle qu'on la voit aujourd'hui, est incomplète. La flèche, deux fois incendiée, ne fut plus reconstruite après le désastre de 1741, et l'on ne s'explique pas qu'on n'ait pas tenté l'entreprise qui ne serait pas très-coûteuse, d'autant plus qu'il existe des vues de la tour complète. Commencée à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, elle fut achevée vers le milieu du siècle suivant. La tour, qui a si souvent fait entendre le tocsin de l'émeute, ne se révèle plus aujourd'hui que par la mélodie d'un carillon qu'on dit être le plus beau de l'Europe. Son jeu se compose de quarante-huit cloches, formant quatre octaves. Le cylindre principal, en cuivre, et du poids de 9983 kilogrammes, porte 30.000 pièces en saillie qui soulèvent les marteaux. Le beffroi de Bruges est justement réputé un des plus glorieux monuments de l'architecture civile de notre pays.

**LES PLAINTES DE DAME QUENOUILLE ET DE  
DAME TRICOT.**

(Dame Quenouille flant, dame Tricot tricotant.  
Toutes deux sont vieilles, ont des besicles  
et sont coiffées à la paysanne.)

Laborieuse. — Venez de ce côté, chère Quenouille.

Quenouille. — Qui êtes-vous? Ma vue est si mauvaise que je puis à peine distinguer vos traits.

Laborieuse. — Vous ne devinez pas.

Quenouille. — Votre voix ne m'est pas étran-



LOUISE.

gère.... Attendez... Vous êtes une ancienne connaissance. Laborieuse!...

Laborieuse. — Justement, et voici mon sceptre : une aiguille à tricoter.

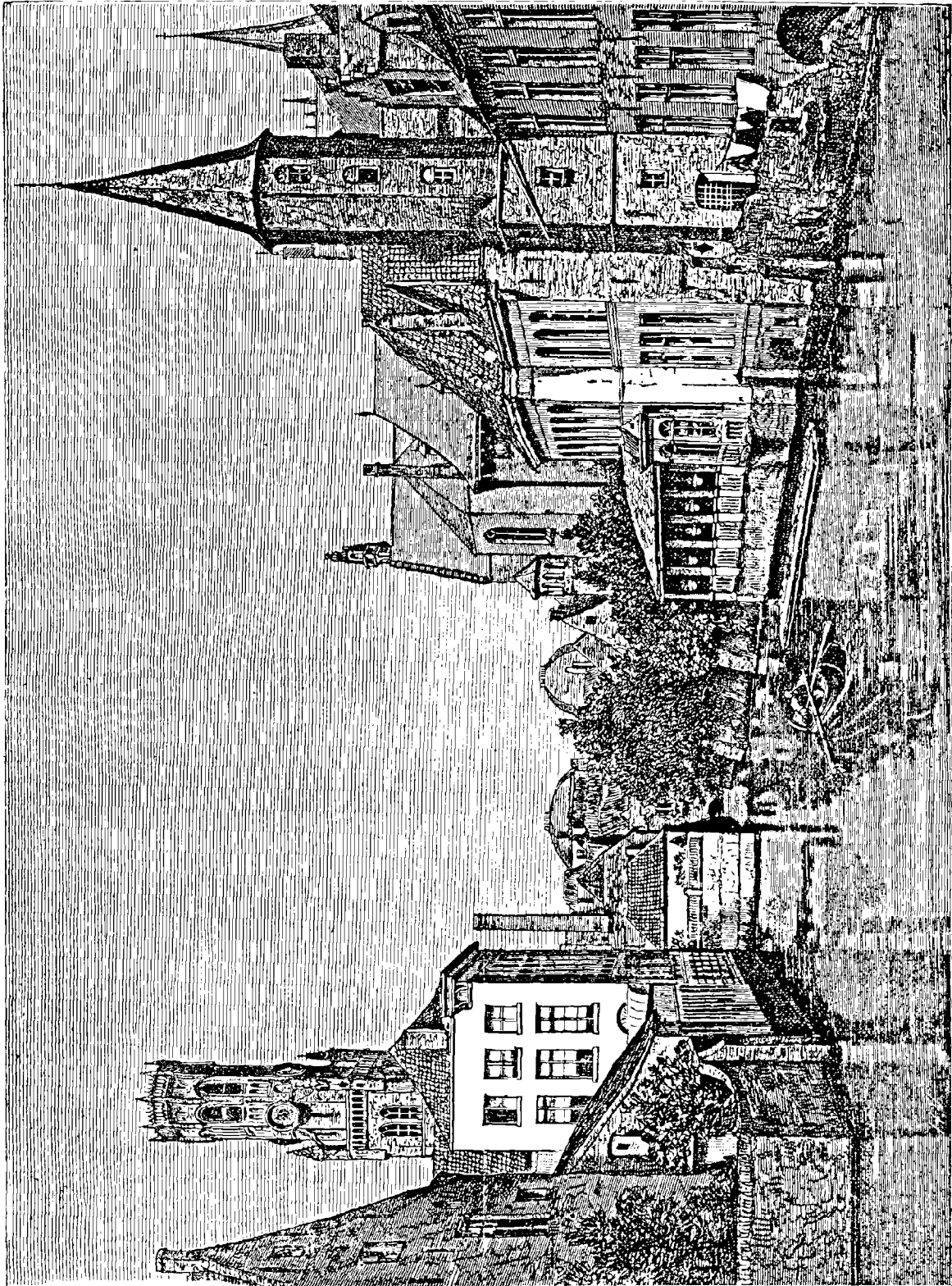
Quenouille. — Voici le mien : une quenouille! Mon origine se perd dans la nuit des temps : c'est à

une plante d'Orient, nommée «quenouille,» que je dois mon nom. Dans le principe, les femmes se servaient pour filer des tiges de cette plante, à feuilles rudes et piquantes, à fleurs jaunes, on en distillait une eau précieuse.

Laborieuse. — Il y a longtemps de cela?

Quenouille. — Demandez aux peuples à quel moment je suis venue à eux, escortée du fuseau

et du rouet, ils n'en savent plus rien. Les Grecs ont prétendu que j'étais fille de Minerve, les Ly-



LE BEFFROI DE BRUGES.

diens, d'Arachnée, et les Chinois tiennent à établir ma parenté avec l'empereur Yao; grâce à Dieu, je

n'ai jamais connu ce barbare. Mais mon règne s'achève : il y a un siècle et demi, je brillais

encore, lorsque tout-à-coup surgit du cerveau d'un ouvrier de Lyon, nommé Jacquard, une invention, celle du métier à tisser; dès lors, je fus détrônée!...

**Laborieuse.** — Embrassons-nous, chère Quenouille, notre sort est le même, je suis reléguée maintenant dans quelques mains grossières, calleuses ou dans les doigts affaiblis des grand'mères; on ne tricote plus de bas, hélas! ces vilains métiers m'ont remplacée, j'ai bien envie de les maudire.

**Quenouille.** — Entre nous, leurs savantes machines n'ont pu encore leur procurer un travail aussi solide que le nôtre; voyez en Orient, et surtout dans les grandes Indes, où l'on cultive l'art du filage, sans le secours des mécaniques, les enfants mêmes y sont fort adroits, à l'aide de la quenouille et du fuscau seulement, ils filent le coton avec une finesse que rien ne peut atteindre, exemple: ces mousselines de l'Inde dont l'Europe cherche en vain à imiter la finesse et le moëlleux.

**Laborieuse.** — Amie Quenouille, admirons le génie de l'homme, ce sera plus juste et plus noble. Ayons le courage de répéter ce que Pélopidas disait à ses soldats à son lit de mort: «La vraie gloire ne consiste ni à mourir, ni à vivre, mais à bien faire ce qu'on fait.» Notre vieillesse couronne dignement une existence vouée au travail. Nous avons accompli notre tâche, laissons l'humanité inquiète et tourmentée s'agiter, sortir de la routine, retirons-nous dans l'ombre et finissons, sans murmurer, notre longue existence, lorsque Dieu aura prononcé sur notre sort.

### IMPRUDENCE ET FOURBERIE.

**Le Chat.**

Approche ton minois charmant;  
Viens, mon ange, que je te baise;  
Oh, que je t'aime tendrement!  
Que puis-je t'offrir qui te plaise?

**La vieille souris.**

Fuis, mon enfant, mon enfant, fuis ce trompeur;  
Echappe aux pièges qu'il sait tendre.

**La jeune souris.**

Maman, il ne me fait pas peur;  
Son œil est doux, sa voix est tendre.

**Le Chat.**

Viens manger ce sucre et ces noix,  
Gages de mon amour extrême.

**La vieille souris.**

Fuis, te dis-je, encore une fois.

**La jeune souris.**

Eh! pourquoi donc le fuir? Il m'aime!

**Le Chat.**

Viens, rien ne doit l'intimider;  
D'un tendre ami que peux-tu craindre?

**La vieille souris.**

L'hypocrite! Comme il sait feindre!

**La jeune souris.**

Hélas! A quoi me décider?

**La vieille souris.**

Que dis-tu? Tremble, malheureuse,  
Si vers lui tu fais un seul pas.

**Le Chat.**

Laisse dire cette grondeuse,  
Mon enfant, et viens dans mes bras.

**La jeune souris.**

M'y voilà... Dieux! Je suis perdue!

Oh! le monstre! Oh! la trahison!

Ah! je sens la griffe! Il me tue!

Ah! maman, vous aviez raison.

### LE PETIT BATELIER.

CONTE HISTORIQUE.

(Suite, voir page 53.)

#### V. — Départ et Arrivée.

Le jour était à peine levé, que notre petit batelier et son frère Marcel étaient au cimetière du village, au milieu duquel deux croix en bois noir, à côté l'une de l'autre, marquaient la place de leurs parents.

Edme pleura beaucoup en s'agenouillant sur la terre nue, mais cela ne le fit changer en rien la résolution, qu'il avait prise de partir pour Paris. Bien au contraire, la pensée de la misère où ils avaient vécu, redoubla son courage. En quittant le cimetière, il se rendit avec son frère à l'église.

Le curé de Châtel-Censoir montait en ce moment à l'autel pour y célébrer la messe. Il vit les deux enfants, les appela après l'office, reçut d'eux la petite confession de leurs beaux projets.

— Pars, digne fils de Pierre, le plus honnête des hommes, et de Françoise, la plus vertueuse des femmes, dit le curé imposant ses mains vénérables sur la jeune tête blonde de l'enfant; va, et que Dieu soit avec toi. Mais, si par hasard, les habitants de l'hôtel Lauzun, où tu vas, ne répondaient pas à tes désirs, s'ils étaient... absents... enfin, il faut tout prévoir... tu iras alors, de ma part, chez ma sœur, mademoiselle Eulalie Tessier, place Royale n° 9, au Marais... Mais je lui écrirai... et tu seras bien reçu... Va... qui peut connaître les décrets de la Providence!

Puis le bon prêtre, joignant une aumône à sa bénédiction, glissa un écu de six livres dans la poche de l'enfant, lui fit cadeau d'une paire de sabots, et le congédia.

Edme voulant mettre tout de suite son projet à exécution, Marcel l'accompagna jusqu'à un endroit où l'on perdait de vue le clocher du village.

— Frère, lui dit-il en s'arrêtant net, et en interrompant le silence qui avait jusqu'alors régné entre eux, il faut nous séparer, tiens, et reçois de moi la croix d'or de notre mère; que ce souvenir ne te quitte

jamais, meurs de faim à côté de ce gage, mais qu'il ne passe jamais en des mains étrangères : entends-tu, frère ? ...

Edme prit cette croix sans répondre, car les larmes étouffaient sa voix. Il se laissa embrasser par son frère, et reçut ses adieux, ses caresses, ses recommandations ; Edme l'entendit s'éloigner, et lui crier encore de loin :  
— Adieu, frère, à ton premier chagrin, reviens au logis.

Hélas ! le pauvre enfant avait mal préjugé de ses forces. Lorsqu'il se vit seul sur une grand'route, qu'il n'entendit plus résonner à ses oreilles la voix amie de son frère, le bruit de ses pas si connu, il lui sembla que son cœur l'avait quitté, et avait repris sans lui le chemin de la cabane. Il eut froid, il eut peur, il eut comme un de ces saisissements qui doivent nous venir à l'heure suprême de la mort... Il étouffait... Quelque chose de chaud passa alors contre ses jambes ; il sentit sur sa main pendante le long de son corps une haleine brûlante et humide. Il se baissa : c'était le chien de son frère qui, à son tour, lui faisait ses adieux.

— Galoubet ! dit-il en fondant en larmes.

On aurait dit que l'animal intelligent n'attendait que cette parole, pour prendre congé de l'enfant. Il fit entendre une espèce de grognement plaintif, et mettant sa queue entre ses jambes, il prit la fuite avec d'autant plus de vitesse, qu'Edme le rappelait avec des sanglots.

L'instant après, le soleil s'était levé ; Edme avait essuyé ses yeux, embrassé sa petite croix d'or, qu'il mit soigneusement dans la poche de son gilet, et les yeux droits devant lui, comme s'il eût eu peur en les retournant vers le village qu'il quittait de sentir sa résolution s'évanouir, il s'avança d'un pas ferme vers la route qui conduisait à Paris.

À quelque distance du village, il rencontra un roulier qui, lui aussi, faisait route pour Paris.

— Bonjour, père Francisque, lui cria Edme de toute la force de ses poumons pour dominer la voix du roulier, qui conversait avec ses chevaux.

— Tiens, le petit à défunt Pierre et à défunte Françoise ! dit le roulier ; et où vas-tu ainsi si matin ?

— À Paris, répondit hardiment l'enfant.

— À pied ? riposta père Francisque en riant.

— Non, sur ta charrette si tu veux bien le permettre, répondit Edme.

— Ce n'est pas de refus, dit le roulier, hissant l'enfant sur un des ballots de marchandises qui chargeaient sa charrette.

— Va, va, je te paierai quand je serai riche, dit Edme d'un accent joyeux.

— Nous compterons à ce moment-là, pas vrai ? répondit le roulier en riant. Tiens-toi bien en attendant, et ne te casse pas le cou, cela nuirait à ta fortune future.

Tout en causant, riant, et hébergeant, le long de la route, le fils de son pays, sans vouloir que celui-ci écornât seulement son écu de six livres, le bon roulier et Edme entrèrent, avec le soleil levant, sa charrette, ses marchandises et ses chevaux dans la grande ville de Paris.

— Ici il faut nous séparer, dit le roulier à son voya-

geur ; ton chemin est à droite, le mien est à gauche. Sans adieu ; qui langue a, à Rome va, dit-on ; demande au premier passant la rue Tiquetonne, et bonne chance.

Edme fit ce que lui disait le roulier ; précisément il trouva quelqu'un qui allait à la pointe Sainte-Eustache.

— Je connais l'hôtel Lauzun dans la rue Tiquetonne, lui dit-il, en me détournant un peu de mon chemin, je t'y conduirai, viens.

Un quart d'heure après, Edme avait pris congé de son bienveillant conducteur, et frappait hardiment, la tête haute, le regard fier, l'âme joyeuse, à la porte qui devait, croyait-il, s'ouvrir toute grande devant lui, et derrière laquelle il devait trouver hospitalité, bon accueil, fortune, honneur, richesse.

## VI. — La Loge de la Portière.

Au coup que frappa le petit voyageur, la porte de l'hôtel s'entr'ouvrit ; Edme la poussa, et ne voyant personne derrière, il entra dans une cour vaste, spacieuse, regarda alternativement à droite, à gauche, et apercevant en face un grand bâtiment exhausse de deux marches, il se dirigeait vers celui-ci, lorsqu'une voix enrouée lui cria :

— Eh bien ! gamin, où vas-tu ? Qui demandes-tu ? Est-ce qu'on entre ainsi dans les maisons sans parler au portier ?

Edme se retourna du côté d'où partait la voix, et alors il remarqua une petite loge en maçonnerie, fermée par une porte vitrée, et au carreau de vitre, une figure que, bien qu'enlaidie par le manque total de toilette, le petit batelier reconnut de suite.

— C'est moi ! dit-il avec une naïveté charmante à la portière.

— Qui, toi ? demanda cette femme en fronçant légèrement le sourcil, devant tant d'audace.

— Et moi, donc ! est-ce que vous ne me reconnaissez pas ! moi qui vous prenais pour une dame... Enfin, n'importe, où est le petit ?... Avez-vous gardé mes hardes... moi, je vous rapporte les vôtres, ajouta-t-il en jetant dans la loge un petit paquet qui s'ouvrit, et qui montra aux yeux de la portière étonnée, une petite culotte de velours, un gilet de soie et un chapeau orné d'une plume.

Alors le visage rembruni de cette femme s'éclaircit tout d'un coup.

— C'est toi, cher petit, cria-t-elle, le prenant dans ses bras et le serrant à l'étouffer, c'est toi ! tu es venu, tu as bien fait, va ; sois tranquille, tu as sauvé le fils de mon maître, je l'adopte, tu seras mon fils ; ton existence est assurée, va ; tu tireras le cordon, tu balayeras le devant de la porte, les escaliers, tu feras les commissions pour les locataires... Oh ! tu ne manqueras de rien, sois tranquille.

À mesure que cette femme parlait, le visage d'Edme s'assombrissait. Les voilà donc, tous ces rêves de gloire, de fortune ! Tirer le cordon de la loge, balayer les escaliers, être le valet même des valets ! Des larmes

en vinrent aux yeux du pauvre petit, qui néanmoins fit assez bonne contenance, et répondit :

— Vous êtes bien bonne, madame,

Puis il s'assit : l'émotion aussi bien que la fatigue, l'empêchaient de se tenir debout.

La portière profita de ce moment de repos pour aller appeler tous les voisins auxquels elle avait raconté la présence d'esprit du petit batelier de Châtel-Censoir, et qu'elle était bien aise de leur présenter.

Dans l'intervalle, le jeune voyageur, qui croyait être reçu par une duchesse, apprit du petit aide de la portière, que la duchesse de Lauzun était morte, le duc, reparti pour l'armée, et son jeune fils dans un château, en Vendée, chez sa grand'mère, que la concierge, M<sup>me</sup> Chaputot, représentait seule les maîtres de l'hôtel Lauzun.

Une amie de M<sup>me</sup> Chaputot, femme d'un commissaire aux ventes, combattit son projet de vouloir faire un portier du petit étranger et comme elle savait qu'il avait déjà quelques notions de lecture et d'écriture, elle se chargea de lui payer ses mois d'école.

Voilà donc Edme à Paris, dans une école. Le soir il rentrait chez la portière, et son emploi consistait à faire la lecture aux voisines et amies de madame Chaputot. C'était pour les jours de la semaine ; le dimanche, il passait une grande partie de la journée à l'église Sainte-Eustache, soit à prier, soit à regarder les tableaux ; le plus souvent assis sur une marche d'un autel, il se livrait à ses rêveries d'avenir, il pensait à son frère, à son pays, à sa cabane, même à Galoubet, et alors de grosses larmes coulaient de ses yeux.

Un jour une dame qui faisait ses dévotions à quelques pas de lui, étonnée de son silence, de ses larmes et charmée par sa jolie figure, l'interrogea ; l'enfant ne se fit pas prier pour répondre ; il raconta l'histoire du bateau, son voyage, ses espérances, ses déceptions.

— Que désires-tu donc ? lui demanda-t-elle.

— Un état, madame, dit l'enfant.

— Et lequel ?

— N'importe, madame, pourvu que je puisse dans cet état, devenir assez riche pour appeler près de moi mon frère.

La dame réfléchit un moment et dit :

— Je ne suis pas de Paris, je n'y viens qu'en passant ; je veux y laisser une bonne œuvre, un cœur qui se rappelle de moi et prie pour moi. Veux-tu être bijoutier ?

— Je le veux bien, dit l'enfant en regardant la croix d'or de sa mère.

La dame inconnue prit le petit Edme par la main, elle le conduisit chez un bijoutier, et lui présentant son protégé improvisé, elle lui demanda ce qu'il exigeait pour lui apprendre son état. Cet homme demanda trois ans de temps et cinq cents livres. La dame passa un écrit, compta la somme et se retira. Ce fut tout ce que l'enfant sut de cette protectrice, car depuis il ne la revit plus, il n'entendit même plus parler d'elle.

Mais le temps des rudes épreuves pour notre jeune héros n'était pas fini : le patron d'Edme, voyant son apprenti sans père ni mère qui pussent lui reprocher sa conduite, ne pensa qu'à en faire un domestique.

Il lui faisait faire tout l'ouvrage de la maison. Quand Edme demandait à aller à l'atelier, il était battu. Un jour de grand gala, où le patron avait beaucoup de monde à dîner, l'enfant fut enjoint de se tenir prêt à relaver promptement la vaisselle. Le maître lui répéta que s'il brisait le moindre objet, il serait cruellement puni. Le désespoir s'empara alors du petit malheureux ; le sang lui porta à la tête, et ne voyant d'autre moyen de se soustraire à sa triste vie que par la fuite, il profita d'un moment où personne n'avait les yeux sur lui, gagna la porte de la rue, et se sauva sans regarder derrière lui, sans savoir où il allait.

(La fin au prochain numéro.)

## EXERCICES RÉCRÉATIFS.

### PROBLÈME ARITHMÉTIQUE.

Une marchande d'œufs rencontre un étourdi qui renverse sa manne et lui casse tous ses œufs. La femme crie, mais l'étourdi la retient et lui dit : « Je veux vous les payer, mais dites-moi au moins combien vous en aviez. »

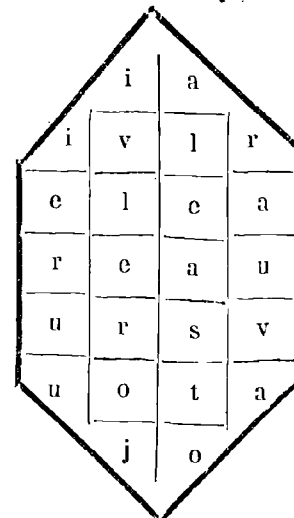
La marchande lui répond :

En les comptant par	2,	il m'en restait	1
» » » »	3,	» »	2
» » » »	4,	» »	3
» » » »	5,	» »	4
» » » »	6,	» »	5
» » » »	7,	» »	6
» » » »	8,	» »	7
» » » »	9,	» »	8
» » » »	10,	» »	9
» » » »	11,	il ne m'en restait	aucun,

Combien d'œufs avait la marchande ?

### MELI-MELO CRYPTOGRAPHIQUE.

Trouvez un proverbe connu dans la cryptographie suivante :





# MUSÉE DU JEUNE ÂGE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Publié sous la direction de M<sup>lle</sup> MARCELLINE LA GARDE.

**ABONNEMENTS:**  
BRUXELLES . . . . . 6.— fr.  
PROVINCE . . . . . 6.50 „  
franco par an.

**SOMMAIRE.** — GRAVURES. Singulière Idée. — Horace, l'Enfant volé. — La jeune malade.  
TEXTE. — Singulière Idée. — Horace, l'Enfant volé. — La jeune malade. — Le Paysan Ecrevisse. — Les dix Amis. — Anecdote. — Jeux de l'Enfance. Utilité du Jeu du Volant. — L'Écolier et le Ver à soie. — Le petit Batelier. — Exercices récréatifs.

**ADMINISTRATION:**  
BRUXELLES,  
107, BOULEVARD DU NORD.

N<sup>o</sup>. 9.

10<sup>e</sup> ANNÉE.

29 Mars 1884

## SINGULIÈRE IDÉE.

Jean, Pierre et Paul en promenade à travers le marché aperçoivent l'échoppe d'une bouquetière; ils ont quelques

sous en poche et l'idée leur vient de se parer de fleurs.

Idée bizarre, car les bouquets dont ils se décorent, ne cadrent guère avec leur toilette défectueuse.



SINGULIÈRE IDÉE.

## HORACE L'ENFANT VOLÉ.

## I.

— Ce n'est pas un enfant, c'est un ange, car on n'a jamais rien vu de si joli sur la terre.

Voilà ce que disaient les femmes du Hanovre, à la vue du petit Horace, fils du comte et de la comtesse de Hansperg :

L'enfant avait une tête rose et blanche, les yeux bleus, les cheveux blonds, dont aucun peintre ne pouvait rendre toute la beauté.

— Tu n'es pas fils de roi, disait la comtesse Mathilde, mais tu n'en seras pas moins choyé.

— Cet enfant, reprenait le comte, est l'aîné de notre race, nous en ferons un soldat; élevez-le, Madame, de manière à ce qu'il songe de bonne heure à devenir un jour un capitaine vaillant.

— Horace a du temps devant lui, reprenait la mère, il n'a que cinq ans!

Il avait été convenu que jusqu'à l'âge de sept ans l'enfant resterait confié aux soins de la comtesse.

Au temps dont nous parlons, une mission diplomatique appela le comte de Hansperg dans le Tyrol.

Le message touchait à son terme, et tous les jours, Mathilde, ayant son fils par la main, sa nourrice Jeanne Muller, la femme du garde-chasse à ses côtés, se rendait au bout du parc pour voir si rien n'annonçait le retour de son mari.

Un soir d'août, que la comtesse se promenait au bord de l'Erstadt, petite rivière affluent du Rhin, elle dit à Jeanne, qui partageait avec elle les soins à donner au petit Horace.

— Je m'en vais sous les saules cueillir un bouquet de ces fleurs roses; veillez bien sur l'enfant!

Là-dessus, la jeune dame disparut, elle courut d'un saule à l'autre, et une demi-heure s'écoula ainsi.

Un proverbe dit: «Entre la coupe et les lèvres il y a place pour un malheur! ce fut bien le cas ici. Depuis quelque temps déjà, le pays était infesté par une bande de Bohémiens. Une de ces troupes maudites vint à passer près de Jeanne Muller qui avait au cou une chaîne d'or, don de sa maîtresse, et des pendants d'oreille garnis de pierres précieuses. C'en était assez pour tenter la cupidité de la horde.

Un d'eux noua un mouchoir sur la bouche de Jeanne, et la bonne et l'enfant garottés furent jetés au fond d'une charrette.

Quand la comtesse revint au lieu où elle avait quitté Jeanne et Horace, la bande était déjà bien loin. Un frisson glacial parcourut le corps de la pauvre mère. Mille pensées plus horribles les unes que les autres se présentèrent à son esprit affolé.

Elle courut au château croyant que Jeanne s'y trouverait. Mais personne ne l'y avait aperçue.

Le parc et les environs furent battus en vain par les domestiques. Des dépêches furent envoyées dans tous les Gouvernements du Hanovre donnant le signalement de Jeanne et de l'enfant.

## II.

La comtesse qui attendait son mari d'un moment à

l'autre, ne pouvait se décider à lui faire part du triste événement. Comment apprendre au comte cette terrible nouvelle. Elle s'agenouilla, pria avec ferveur en disant :

— Mon Dieu, vous seul pouvez me rendre mon fils!

Sur ces entrefaites, le comte de Hansperg revenait tranquillement chez lui, voyageant à petites journées, lorsqu'un matin il aperçut au milieu d'une vaste forêt une hutte de branchages. Intrigué, il descendit de cheval, entra dans la hutte, et aperçut une femme et un enfant endormis couchés par terre; tous deux étaient enveloppés dans des guenilles, garottés, et attachés à une pierre. Qui pourrait décrire ce qui se passa en lui, lorsqu'il reconnut son fils Horace et Jeanne, sa bonne. Tous deux continuaient à dormir profondément. Ce ne fut pas sans peine qu'on les réveilla. Revenue à elle, Jeanne raconta sa rencontre avec les Bohémiens qui lui avaient fait prendre de force, ainsi qu'à Horace une liqueur qui les avait engourdis, puis volèrent leurs vêtements, leur laissant des loques en échange. Ils étaient sans doute en maraude pour le moment, et peut-être allaient-ils venir prendre l'enfant. Le comte saisit son fils dans ses bras, et vola vers son domaine de toute la vitesse de son coursier, Jeanne le suivait, montée en croupe sur le cheval d'un valet.

Vous devinez ce qui se passa: la comtesse faillit mourir de joie en revoyant ce fils qu'elle croyait perdu.

Quant au petit Horace, il devint un cavalier accompli qui fit dignement honneur au nom qu'il portait. Mais, depuis lors, en Hanovre, aucune mère ne s'éloigne plus de son enfant, du moins pour des motifs frivoles.

## LA JEUNE MALADE.

Il fait beau, bien beau: de la fenêtre ouverte Marthe, la jeune malade, aperçoit les moissonneurs à la besogne; les promeneurs qui hument l'air des champs; les enfants qui jouent sur le chemin.

Marthe est triste, elle est orpheline: sa vieille bonne, sa seule société l'exhorte à la patience, et forme pour l'avenir des projets qui font un instant oublier ses souffrances à la jeune malade.

Souhaitons que les espérances de la vieille bonne deviennent, un jour, des réalités, et que Marthe puisse bientôt aller se promener dans ces belles campagnes dont la vue est déjà une consolation pour elle.

## LE PAYSAN ÉCREVISSE.

Un paysan, nommé Ecrevisse, passait, il ne savait trop lui-même comment, pour sorcier.

Le brave homme souriait quand on venait le consulter. Lorsqu'il le pouvait, il donnait de sages conseils dans lesquels il n'y avait aucun maléfice.

Un jour, son seigneur vint le trouver et lui dit: — Rustre, toi qui passes pour sorcier, il faut que tu viennes sans tarder à mon secours.

— Je ne suis pas sorcier, Monseigneur.

— Vassal, tais-toi, ou tu t'en repentiras. Ecoute-moi,

pas de mauvaise volonté. On m'a volé de l'argent, et tu vas m'en découvrir les voleurs, sinon je te chasse de mes terres, je mets le feu aux quatre coins de ta maison, comme à un repaire de Satan.

Le pauvre Écrevisse qui ne se connaissait pas la moindre science occulte, se recueillit quelques instants, et répondit :

— Monseigneur, je vous suivrai, mais permettez que Marguerite, ma femme, m'accompagne.

— Si ce n'est que cela...

Marguerite et son mari firent un brin de toilette, et suivirent leur seigneur et maître.

Lorsqu'on arriva au château, la table était servie et le châtelain y installa Ecrevisse et sa compagne.

Voilà nos deux paysans attablés. Ecrevisse avait son plan.

Au moment où le premier domestique entra portant un plat de viande,

Ecrevisse poussa sa femme du coude en disant :

— Marguerite, celui-ci est le premier. Il voulut dire le premier plat. Mais le domestique blêmit, trembla et s'ex alla prestement de la salle.

Ecrevisse se frotta les mains.

Un autre valet arriva avec un second plat.

— Marguerite, voilà le deuxième, fit le paysan dès qu'il aperçut le nouveau-venu.

Pour le coup, celui-ci chancela, et faillit se trouver mal...

Le troisième domestique qui fit son apparition était vertâtre; ses dents claquaient.

Un quatrième manqua de laisser tomber un plat couvert qu'il tenait à deux mains.

— Devine ce qu'il y a là dedans, toi qui es sorcier, dit le seigneur en se caressant la barbe. Tu sais ce qui t'attend si tu fais preuve de mauvais vouloir...

— Hélas! pauvre Ecrevisse! murmura le paysan.

On sait que c'était son nom, et qu'il faisait allusion à la situation où le plaçait son maître.

— Voyez donc! il a deviné! s'écria le seigneur. Maintenant, tu vas me dire où est mon argent.

— Allez à l'office, Monseigneur, et prêtez l'oreille aux propos de vos domestiques.

Le seigneur obéit, se cacha, tendit l'oreille et entendit ces mots :

— Nous sommes perdus, le sorcier a dit :

— Voilà le premier!

Il y avait trois serviteurs à l'office, un quatrième servait à table, et le cinquième n'était pas à voir.

Le seigneur rentra dans la salle à manger :

— Viens avec moi à l'office, rustre, dit-il, j'ai ici un livre magique, toi, tu sauras t'en servir avec succès, moi, je n'y vois goutte.

Ecrevisse suivit son seigneur d'un air résigné. Ce n'était pas tout de désigner les voleurs, il fallait découvrir l'argent.

Arrivé dans la cuisine, il ouvrit son livre et semblant chercher certain mot il s'écria :

— Puisque tu es là dedans, il faudra bien que tu en sortes!....

A ces mots, il s'élança de la cheminée un homme tout noir, tenant entre ses bras un sac rempli de pièces d'or et d'argent.

Et se jetant aux pieds de son maître, il s'écria :

— Nous, vos cinq domestiques, sommes les voleurs. Grâce! nous vous restituons intacte la somme que nous vous avons enlevée. Lorsque le sorcier eut dit «Voici le premier!» l'alerte fut donnée, et moi, le receleur je me suis fourré dans la cheminée avec le magot.

Quand j'ai vu que cet homme savait tout, je n'ai plus rien pu cacher.

Le châtelain donna la moitié de l'argent à Ecrevisse, et chassa les voleurs.

— Seigneur, dit Ecrevisse en se retirant, sachez, qu'en mettant ensemble le hasard, beaucoup d'aplomb et un peu de finesse, vous aurez toute la science des sorciers.

## LES DIX AMIS.

Un riche musulman, nommé Kader, voyait avec dé plaisir son fils Zaïd prodiguer l'or à pleines mains. Comme il n'avait que ce fils et qu'il l'aimait beaucoup, il s'abstenait de le réprimander.

Cependant, étant tombé malade et sentant sa fin venir, il fit appeler son fils et lui dit :

— Cher enfant, que le Seigneur me pardonne ma faiblesse à votre égard; jusqu'ici, je n'ai pas eu le courage de vous avertir que vos dépenses folles épuiseront bien vite ma fortune. Il faudra devenir plus économe.

— Bon père, répartit le fils; si je suis libéral et généreux, c'est pour mes amis, car, que de fois vous m'avez dit qu'un bon ami valait mieux qu'un trésor.

— Un ami! en avez-vous bien un seul, mon fils?

— Comment, mon père; j'en ai dix prêts à sacrifier pour moi leur fortune et leur vie.

— J'ai mis quatre-vingts ans à chercher un ami et je meurs après n'en avoir trouvé qu'un seul.

— Père, interrompit le jeune homme, il me vient une idée; un stratagème me fera voir clair dans le cœur de mes compagnons.

## II.

Zaïd se rendit dans une des étables de son père, prit un veau, le tua, et le déposa dans un sac. Il chargea ensuite le sac sur ses épaules, et s'en alla frapper à la porte d'un de ses amis qui se nommait Sélim.

Sélim accourut à la hâte, sans prendre le temps de se vêtir.

— Cher ami, s'écria-t-il, quelle heureuse fortune vous amène? En quoi puis-je vous être utile? Parlez, vous savez que je vous suis dévoué sans réserve.

— Je n'ai jamais douté de votre amitié, répondit Zaïd. Aussi viens-je vous demander un service. Je me suis pris de querelle avec un homme et j'ai eu le malheur de le tuer. Aidez-moi, je vous en conjure, à faire disparaître ce cadavre.

— Misérable! Infâme assassin! reprit Sélim.

Et il referma brusquement sa porte.

Zaïd se rendit chez Amurat qui demeurait non loin de là.

— Cher Amurat, lui dit-il, sauvez-moi; j'ai tué quelqu'un qui m'avait insulté. Vous avez un grand jardin, permettez-moi d'y creuser un trou, et d'y mettre ce cadavre.

— Y pensez-vous? dit Amurat; on me prendrait pour votre complice.

Et la porte se referma.

Des dix amis de Zaïd, Neschid lui était le plus cher. Que de fois il lui avait payé ses dettes et fourni l'argent de ses plaisirs. Zaïd se consolait de n'avoir pas de frère en pensant à Neschid.

Ce dernier faillit s'évanouir en voyant l'horrible fardeau.

— Imprudent! s'écria-t-il. Malheur à celui qui ne sait pas commander à sa colère! Mon père ambitionne



HORACE L'ENFANT VOLÉ.

la place de Gadi, et combien il m'en voudrait si, à cause des folies d'un de mes amis, cette place lui échappait.

Là-dessus Neschid rentra.

Zaïd se rendit chez tous ses amis l'un après l'autre. Même accueil partout. Le dixième, Ali, menaçait simplement d'aller le dénoncer aux juges, s'il ne se retirait pas au plus vite.

Zaïd revint vers son père, tête basse.

— Vous avez raison, dit-il, je n'ai pas un seul ami.

— Vous voyez, dit le père, mes soupçons étaient fondés. Je vais vous prouver maintenant que mon ami est d'une autre pâte que les vôtres. Allez trouver Soliman en invoquant la vieille amitié qu'il a pour moi.

Lorsque Zaïd eut raconté ses prétendus malheurs au vieil ami de son père, cet ami lui dit :

— Entrez vite. Nous allons cacher ce cadavre dans un aqueduc de mon jardin. Je serai peut-être in-

quiétude, mais à la grâce de Dieu. Brûlez vos habits, prenez ceux de mon fils qui est de votre taille. Je vais sortir pour voir si cet événement commence à être connu. J'irai ensuite trouver votre père, ma maison est la vôtre. Attendez-moi ici.

Inutile de dire la joie du bon vieillard en découvrant la vérité, et celle de Zaïd en trouvant enfin un ami.

— L'amitié ne s'acquiert pas au prix d'or, dit le vieux Kader à son fils qui revenait vers lui. Dieu en fait don à qui la mérite.

#### ANECDOTE.

L'oncle Ernest est venu voir ses petits neveux.



LA JEUNE MALADE.

Au lieu de bonbons, il leur apporte deux gâteaux.

— Tiens, Toto, dit-il à l'aîné, prend le plus gros et donne l'autre à ton frère.

Toto contemple les deux gâteaux, qui sont à peu près d'égale grandeur, les examine soigneusement, puis mord à belles dents dans l'un deux.

— Voilà, dit-il à son frère, je vais t'en faire un plus petit.

#### VOYAGE DANS LE DOMAINE DES POUPEES.

Pénétrons dans un vaste bâtiment où six grandes salles se succèdent de plein pied.

Dans la première salle un nombre infini de poupées sourient dans leurs cases de verre. Les unes sont en toilette, les autres en chemise, d'autres n'ont aucun

vêtement. Dans un compartiment spécial se voient celles qui remuent les yeux, la tête, qui marchent, qui parlent.

La seconde salle est peuplée par un certain nombre d'enfants, assis sur des bancs et suspendant aux murs les têtes et les corps qu'ils tirent des moules.

Continuons notre promenade et nous trouverons des ouvriers occupés à fondre de la cire. C'est une pâte ressemblant à de la crème; on la laisse couler dans des moules où a d'abord été déposée une couche d'une pâte appelée papier mâché, qu'on laisse durcir, puis sur cette forme durcie l'on répand la cire fondue qui en se solidifiant ne fait plus qu'un avec le papier mâché et donne de la consistance aux poupées.

Lorsque la tête de la poupée est tirée du moule, elle passe à des ouvriers qui coupent des ouvertures pour y mettre des yeux.

Dans la quatrième salle on leur met des cheveux; en pratiquant une incision sur le haut de la tête on y entre deux mèches qu'on fixe avec de la colle. Ce sont des jeunes filles qui s'occupent de ce soin.

Lorsque toutes les parties sont prêtes, dans la sixième salle on s'occupe à les mettre ensemble, et nos poupées n'attendent plus qu'une toilette.

L'Allemagne fabrique de ces poupées grossières à corps de calicot et à tête de bois, qui font le bonheur des enfants pauvres. Paris produit les poupées de luxe, et l'Angleterre les poupées de cire, celles dont nous venons d'expliquer la fabrication.

\* \*

Voici à propos de poupées les réflexions que fait un journal allemand:

Qui est cette grande dame aux cheveux frisés, à la robe trainante, au corsage garni de dentelles, au visage rose, au sourire bête, éternellement fixe sur ses lèvres de carmin? C'est une poupée! La petite fille la trouve superbement belle mais bien compassée. Bientôt elle devient ennuyeuse cette dame avec son éternel sourire, sa traîne, ses cheveux frisés! On ne dort pas avec sa robe, on n'a pas toujours sa tête si bien arrangée. Non, non! les poupées sont de petits enfants et quand on les met dans leur nido, on leur ôte leurs belles robes, on les décoiffe, on les peigne... Ah! les peigner, les déshabiller, leur passer leurs petits linges de nuit, voilà le plaisir! Décidément cette poupée ne sera jamais aimée, elle est trop belle. On a peur de toucher à ses beaux atours auxquels on ne peut rien modifier; elle est bonne à mettre dans un coin, pour s'y ennuyer toute seule dans sa belle parure; la pauvre poupée en chiffons de la veille était bien plus charmante, car on pouvait l'habiller et la déshabiller selon le besoin du moment, comme cela se fait pour tous les marmots de la terre. On ne peut pas être la maman d'une grande demoiselle qui est toujours en costume de soirée!... La petite fille bâille en considérant son pompeux jouet, mais elle retourne avec délices à l'enfant de son cœur, à sa chère Margot, affreuse et informe, mais à laquelle son imagination

enfantine prête la vie, parce qu'elle peut la traiter avec la vérité et le sans façon dont use sa mère envers le petit frère, le dernier bébé éclos dans le nid de la famille.

Ce qu'il faut donc aux enfants, ce sont des jouets dont ils puissent modifier la disposition, qu'ils puissent démonter et remonter suivant le caprice de leur imagination; cela a plus d'influence que l'on ne croit sur le développement de leurs facultés; leur jeune intelligence s'éveille, s'enflamme, devient créatrice. En présence d'un jouet qui lui impose une répétition machinale du même exercice, l'enfant s'ennuie, il devient hébété, il ne goûte aucun plaisir.

Achetez donc aux mioches ce qui flatte la vue, non ce qui coûte beaucoup d'argent; votre dépense serait en pure perte; tout au plus éveilleriez-vous chez votre enfant un sentiment de vanité, parce qu'il pourrait exciter un moment l'envie de ses petits amis. Donnez à votre fille une belle grosse poupée bien simple qu'elle n'aura pas peur d'abîmer, de souiller, qu'elle pourra mettre à côté d'elle dans son lit, à qui elle pourra faire partager sa dinette sans crainte de lui faire des taches.

## JEU DE L'ENFANCE.

### UTILITÉ DU JEU DU VOLANT.

Le jeu du volant a une action sur les muscles qui font mouvoir les bras et qui ont leurs points d'attache, d'autre part, sur les parois de la poitrine. Il en résulte que la cage (cage thoracique) formée par les côtes, est astreinte à suivre les mouvements des bras. Elle s'élargit et fournit un champ plus vaste au fonctionnement des poumons, quand les bras s'élèvent. L'air arrive plus facilement et en plus grande quantité dans ces organes; il s'insinue dans les fines divisions de l'appareil pulmonaire, où il ne pénètre pas, quand le corps est en repos et que les bras sont immobiles...

Ce jeu convient tout aussi bien aux adolescents et aux adultes qu'aux enfants.

Il y a, dans l'exécution de ce jeu, une gymnastique générale, qui s'ajoute à celle des bras et de la poitrine. L'œil attentif suit le volant qui traverse l'air, le guette. Le corps accompagne cette tension du regard et se tient prêt à recevoir l'objet lancé par la raquette pour le repousser immédiatement avec le même instrument. De là des inclinaisons diverses, à droite et à gauche.

Les joueurs se courbent, se relèvent, s'élancent, s'agitent, courent de côté et d'autre, étendent les bras etc... Il faut pour bien jouer, mesurer la distance afin que le volant arrive du côté opposé, avec le moins d'écart possible et lancer ce petit objet, avec une force suffisante, pour lui faire parcourir exactement cette distance.

Il est bon de s'habituer, question d'équilibre, à jouer aux volants des deux mains.

Le volant est donc un jeu qui mériterait d'être à la mode dans toutes les institutions de jeunes filles particulièrement, c'est de l'excellente gymnastique récréative.

### PENSÉES.

Qui veut peut; qui persévère réussit.

Qui s'attend à l'écuelle d'autrui risque de demeurer sur son appétit.

### L'ÉCOLIER ET LE VER-A-SOIE.

Dans un collège, un écolier,  
Peu studieux, et n'aimant guère  
A feuilleter quelque grammaire,  
S'ennuyait d'être prisonnier.  
L'enfant avait un ver-à-soie,  
Son amusement et sa joie.

Un jour, le regardant qui filait son cocon,  
Dont il s'enveloppait et faisait sa prison,  
Il lui dit: Mon ami, ta sottise est extrême!

A quoi bon t'enfermer toi-même?

Le ver lui répondit: Ce n'est pas sans raison  
Qu'à filer je mets mon étude:

Pour fruit de mon travail et de ma solitude,  
Je serai bientôt papillon.

Leçon où la sagesse brille,  
Et dont le sens est assez clair.  
S'il n'avait pas filé, ce ver  
Serait toujours resté chenille.

REYRE.

### LE PETIT BATELIER.

(Suite et fin, voir page 62.)

### VII

Une après-midi de l'année 1777, un garde-champêtre faisant sa ronde dans la plaine de Clichy, vit un enfant sortir d'un des bouquets de bois qui y étaient alors ménagés pour la retraite du gibier, puis se diriger vers un champ cultivé, y arracher des navets et les croquer à belles dents.

Certes, pour quelques navets de moins dans un champ, le dommage n'était pas grand, mais, en fait, il y avait dommage. Si mince que fût le délit, il encourait répression. Le devoir du garde était donc de courir sus au petit maraudeur; il n'y manqua pas.

L'officier public s'attendait à voir le gamin jouer des jambes, et il se disait bien qu'au cas où il reconnaîtrait avoir affaire à un bon cœur, il ne s'essoufflerait pas pour la simple satisfaction d'appréhender ce larron, dont la rapacité et la gourmandise s'exerçaient sur quelques méchantes racines indigestes. Mais, au lieu de prendre la fuite, l'enfant attendit tranquillement venir l'homme; et quand celui-ci fut à quelques pas de lui:

— Oh! Monsieur, lui dit-il en joignant les mains, ne me faites point de mal, ne me mettez pas en prison; je ne suis pas un voleur, allez, si j'ai pris des navets, c'est que j'avais faim, bien faim!...

Le garde, dur par métier, mais sensible par nature, fut obligé de se faire violence pour ne pas se rendre à ces premières paroles de l'enfant, tant elles paraissaient empreintes de sincérité, et tant celui qui les avait prononcées portait de candeur écrite sur sa physionomie.

— Si tu as faim, c'est que tu es un petit vagabond, dit l'homme en prenant l'accent impérieux de son ministère, car un enfant de ton âge ne doit pas errer ainsi à travers les champs; je vais donc t'emmener en prison, en attendant que tes parents viennent te réclamer....

En parlant de la sorte, le garde avançait la main pour happer l'enfant au collet.

— Hélas! Monsieur! soupira le petit garçon, mes parents ne sauraient venir! Ils sont morts.

— Morts! répéta le garde, qui ne pensa plus à opérer, comme on dit, l'arrestation du délinquant; mais, alors, d'où es-tu? d'où viens-tu? qui es-tu?

— Je suis de Châtel-Censoir, près d'Avallon, en Bourgogne; je viens de Paris, je ne suis pas un vagabond, je vous jure, répondit l'enfant, qui n'était autre que notre petit batelier parti furtivement de chez son patron, l'orfèvre, qui le maltraitait.

Le garde, oubliant tout à fait les rigueurs de ses fonctions, au lieu d'empoigner rudement le petit, le prit doucement par la main en disant:

— Toujours est-il que tout à l'heure tu mangeais des navets faute de mieux, donc, tu as faim; c'est pourquoi, viens avec moi....

Et l'homme, sans en dire davantage, amena l'enfant à quelques cent pas de là dans sa maison, le fit manger, boire, et quand il le jugea suffisamment réconforté:

— Maintenant, lui dit-il, apprends-moi, sans mensonge, qui tu es, et comment il se fait que je t'ai trouvé dans la plaine.

Edme, ici, conta toute son histoire, que nous connaissons, jusqu'au moment où il se sauva de chez le méchant orfèvre.

— Je ne savais où j'allais en m'enfuyant de chez mon patron, dit Edme au garde-champêtre. Je marchais droit devant moi. Vers midi j'ai pris à travers champs. Je suis allé me cacher dans un petit bois. Je me suis couché par terre, et j'ai pleuré tout à mon aise. Puis la faim étant venue, j'ai cherché quelque chose à manger, et j'ai trouvé ces navets.

Le garde attendri, consola le pauvre petit de son mieux, et lui conseilla de retourner chez la portière de l'hôtel Lauzun. Puisque Edme avait par un échange d'habits sauvé la vie du petit prince de Lauzun, poursuivi par des brigands, cette femme devait le protéger.

Le garde-champêtre accompagna l'enfant jusqu'aux portes de Paris, et, en le quittant, il lui mit dans la main une pièce d'argent. Mais toujours digne, le petit garçon la refusa, et l'homme et l'enfant s'étant embrassés, se séparèrent.

## VIII.

## HEUREUX HASARD.

Qu'allait devenir notre pauvre enfant? Il ne voulait pas retourner chez la portière de l'hôtel Lauzun, qui ne lui ferait apprendre d'autre métier que le sien.

Mais la Providence qui veillait sur lui le conduisit au seuil d'une toute petite maison, aux portes de la ville.

Tout y paraissait gai et souriant. Edme s'asseyait sur l'escalier pour se reposer, lorsque soudain la porte s'ouvrit, et il apparut une dame d'un certain âge qui tendit une aumône au pauvre enfant.

— Je ne suis pas un mendiant, Madame, dit-il.

Cette réponse attira sur lui l'attention de la dame.

— Tu n'as pas l'air riche, petit, dit-elle.

— Ah! je suis bien malheureux! fit Edme qui se mit à pleurer.

— Viens, entre, et conte-moi tes peines, dit la bonne femme.

Edme ne se fit pas prier.

La dame avait les larmes aux yeux, au récit du petit abandonné.

— Tu demandes à travailler, enfant, fit-elle, eh bien, tu travailleras, et tu trouveras toujours un abri chez moi.

Edme soupa et logea chez cette nouvelle protectrice, que le Ciel lui envoyait.

Le lendemain, elle lui remit un costume qui était à sa taille, et lui dit :

— Tiens, habille-toi, puis nous irons trouver un orfèvre, pas celui que tu quittes, mais mon beau-frère, où tu seras très-bien, je te le promets.

Trois heures après, Edme et la bonne dame, dont le nom était Héléne Chabert, se trouvaient chez l'orfèvre en question.

Celui-ci, un bonhomme déjà âgé, écouta avec attention l'histoire de l'apprenti qu'on lui amenait et dit :

— Si tu veux, petit, nous ferons de toi quelque chose....

— Si je le veux! reprit Edme avec enthousiasme, mais, faites-moi travailler, Monsieur, beaucoup travailler. Je ne demande pas mieux!

— Bien, petit, très-bien, dit l'orfèvre, tu promets... tu me plais, je te prends sur-le-champ comme apprenti.

Edme, au comble de ses vœux, sauta au cou de M<sup>me</sup> Chabert qu'il appelait sa mère, sa Providence...

Voilà donc notre petit batelier heureux.

Il écrivit alors une longue lettre à son frère Marcel, et lui dit que dès qu'il gagnerait de l'argent, il ne devait pas manquer de venir à Paris, et d'amener avec lui le bon chien Gaboulet.

M. Poilly, le nouveau patron d'Edme, se trouva bientôt charmé du zèle et des précieuses qualités de son apprenti.

Edme travaillait avec une incomparable intelligence. Lorsqu'il eut dix-sept ans, son maître lui remit la direction de toutes ses affaires.

M. Poilly était veuf, il avait eu un fils, mort à l'âge

de seize ans, et s'étant entendu avec M<sup>me</sup> Chabert, sa belle-sœur qui aimait beaucoup Edme et était également seule au monde, il convint d'instituer son apprenti successeur de ses affaires.

Marcel, le frère d'Edme, n'avait pas voulu venir à Paris. Il vivait heureux au village de son métier de batelier, lorsque la mort vint l'enlever.

## IX.

## LE PETIT MANTEAU BLEU.

Nous sommes au commencement de notre siècle: un homme qu'on ne désignait à Paris que sous le nom de petit manteau bleu, parce qu'il avait l'habitude de porter un manteau couleur indigo, était, depuis quelques années, une sorte de Providence pour les malheureux de Paris. Il fondait des écoles, des asiles, des hospices, secourait en secret les pauvres honteux. Il passait sa vie à parcourir les villes et les villages, visitant les chaumières et les mansardes; ses paroles consolait autant que ses dons soulageaient. Le petit industriel ruiné, l'inventeur rebuté, découragé, étaient sûrs de trouver en lui un appui.

Quel était ce juif-errant de la bienfaisance?

Il n'était autre que notre petit batelier, Edme Champion, qui avait acquis dans l'orfèvrerie une immense fortune qu'il s'était promis de consacrer entièrement au soulagement des nécessiteux.

Le courage, le travail et l'économie, voilà l'origine de ses étonnantes richesses. Paris conserva pendant des années le souvenir de ses bienfaits qui aujourd'hui encore ne s'est pas effacé.

## EXERCICES RÉCRÉATIFS.

## ANAGRAMME—PROVERBE.

Décomposer les mots suivants de manière à en former un proverbe connu :

Pierreux — quiproquo — rouleau — n'amassez — pastille — mousseux.

## CHARADE.

L'autre jour, Jacques, jardinier,  
De colère prit mon second,  
Et sur le dos de mon premier  
Administra forte ration.  
Heureusement, celui-ci,  
Devant les coups vite s'enfuit.  
Et dans sa course étant entré  
Dans mon tout, bien fort respecté,  
S'y blottit et n'en sortit plus  
Que lorsque Jacques eut disparu.

## ENIGME.

Mon premier court dans la maison  
Mon second est dans la maison  
Et mon tout est une maison.



# MUSÉE DU JEUNE ÂGE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Publié sous la direction de M<sup>lle</sup> MARCELLINE LA GARDE.

## ABONNEMENTS:

BRUXELLES . . . . . 6.— fr.  
PROVINCE . . . . . 6.50 "  
franco par an.

SOMMAIRE. — GRAVURES. »Temps de Chien!" — Faucons chassant des gazelles. — Un triste voyage d'Exploration.  
TEXTE. — »Temps de Chien!" — Faucons chassant des gazelles. — Un triste voyage d'Exploration. — Un Voyage à dos d'Autruche. — Biens malin qui m'attrapera. — Exercices récréatifs.

## ADMINISTRATION:

BRUXELLES,  
107, BOULEVARD DU NORD.

No. 40.

40<sup>e</sup> ANNÉE.

5 Avril 1884

### »TEMPS DE CHIEN!"

Le vent semble vouloir déraciner les arbres, la pluie tombe à torrents et la bonne femme prise au milieu de ce déluge, lutte de toutes ses forces contre l'ouragan qui veut lui enlever son parapluie et son bonnet.

Le toutou qui l'accompagne trotte tout penaud à ses côtés.

— Temps de chien! répète la commère.

Et le roquet de la regarder; s'il savait parler il demanderait à coup sûr ce que les individus de son espèce ont à démêler avec les averses et les intempéries.

Certes, ils ne les désirent pas les malheureux, qui n'ont ni imperméable, ni galoches, ni parapluie pour se préserver. Ils sont donc assez à plaindre, les pauvres chiens surpris au milieu d'une pluie battante, sans que l'homme vienne exhaler sa mauvaise humeur en les faisant intervenir dans un événement où ils n'ont que faire.

### FAUCONS CHASSANT DES GAZELLES.

On sait que la fauconnerie ou chasse à l'oiseau était autrefois le passe-temps favori des rois, des seigneurs et des grandes dames. C'était un art compliqué, dispendieux et passablement barbare.

Il est aujourd'hui généralement abandonné et presque entièrement oublié dans la plupart des pays civilisés. On le pratique cependant encore dans quelques parties de l'Angleterre, de l'Ecosse, de la Norvège, de la Suède, de l'Allemagne.

Mais c'est surtout parmi les hauts personnages de la Perse, de l'Indoustan et de l'Afrique septentrionale, que la fauconnerie est restée en honneur. Les Persans en particulier ont porté l'éducation des faucons à un très-haut degré de perfection. Ils en dressent à chasser toute espèce de gibier; toutefois le «vol» de la gazelle est peut-être celui qu'ils préfèrent à tous les autres. Ils y dressent leurs oiseaux d'une façon très-ingénieuse; ils ont des gazelles empaillées sur le nez desquelles ils donnent toujours à manger à leurs faucons, et jamais ailleurs.

Après les avoir ainsi élevés, ils les mènent à la campagne, et lorsqu'ils ont découvert une gazelle, ils lâchent deux de ces oiseaux, dont l'un va fondre sur le nez de la gazelle et s'y cramponne avec ses griffes. La gazelle s'arrête et se secoue pour s'en délivrer; l'oiseau bat des ailes pour se tenir accroché,

ce qui empêche encore la gazelle de bien courir, et même de voir devant elle. Enfin, lorsque avec bien de la peine elle s'en est défitée,



»TEMPS DE CHIEN!"

l'autre faucon qui est en l'air prend la place de celui qui est en bas, lequel se relève pour succéder à son compagnon lorsqu'il sera tombé; et de cette sorte, ils retardent tellement la course de la gazelle, que les chiens ont le temps de l'attraper. — C'est une chasse de ce genre que représente notre gravure.

Le faucon est un oiseau de proie du genre vautour. Il a le bec recourbé dès la base et armé d'une dent aiguë de chaque côté de sa pointe.

Il est de la grosseur d'une poule, a le plumage bleu-cendré mêlé de blanc et de brun, et est doué de beaucoup de force, de courage et de patience.

#### UN TRISTE VOYAGE D'EXPLORATION.

Depuis que le père Kobbe, un vieux loup de mer, était venu habiter à côté de chez Pierre Ekkers, cordonnier à Hoorne, Jean, le fils de ce dernier, ne rêvait plus que pêches merveilleuses, bâtiments de mer, aventures extraordinaires. Au lieu d'aller à l'école, il passait son temps, comme notre gravure l'indique, à faire de petits bateaux.

— A votre âge, lui répétait le père Kobbe, en bourrant sa conversation de locutions goudronnées, il y avait longtemps que j'allais à la mer avec mon brave homme de père, que je tenais la barre pendant qu'on filait l'écoute, que je halais sur l'aviron durant le calme, que j'amorçais la ligne, que je grimpais dans les haubans. A dix-huit ans j'étais novice sur un trois-mâts qui naviguait dans la mer des Indes. Un jour j'abordai à une île, dont la reine, bien gentille, ma foi, quoiqu'un peu moricaude, et à laquelle j'avais eu la fortune de rendre service, en massacrant tous ses ennemis, m'offrit sa main; je refusai par amour pour mon pays, où je désirais revenir. Une autre fois, sur la côte occidentale d'Afrique, j'exterminai avec ma carabine, dix lions et vingt éléphants, sans compter une quarantaine de marabouts et de singes. J'étais passé pilotin et je serais devenu lieutenant, avant le moment de manger les gourganes de l'État (le moment de la conscription), si la soif ne m'eût perdu. Ah! la soif, méfiez-vous de cette satanée relacheuse qui vous prend par le travers et vous paralyse avant que vous ayez pu pousser la barre tribord ou bâbord. Si je ne m'étais pas bituré comme un crabe je serais devenu lieutenant, puis capitaine, puis tout ce que j'aurais voulu, car voyez-vous, il n'y a pas de plus beau métier que le métier de marin. Mais la soif!...

Jean fut bientôt convaincu, et si complètement qu'il se décida d'aller, lui aussi, délivrer des reines, exterminer les bêtes féroces.

Une barquette était toujours amarrée sur la plage; il résolut de s'en rendre maître à l'heure du jour la plus favorable, et de filer avec elle vers des pays inconnus. Pour le reste, il s'en remettait étourdiment à sa bonne étoile.

Comme il eut perdu de vue sa cabane il cessa de ra-

mer pour s'essuyer le front. Malheureusement son embarcation était dépourvue d'eau douce, comme de toute espèce de provisions, et force lui fut de tirer la langue en attendant l'aubaine que le hasard ne devait pas manquer de lui envoyer.

— Bah! dit Jean en ôtant sa veste, je me rattraperai à la première île déserte où j'accosterai.

Et il se remit à ramer et à chanter.

Le temps était superbe, le soleil chaud, la mer unie et calme; pas un bateau en rade, pas une voile à l'horizon.

Quoique les îles désertes ou peuplées de sauvages et d'animaux féroces soient rares dans la mer du Nord à ce que prétendent les géographes, notre héros était persuadé qu'il ne tarderait pas à découvrir une terre inexplorée où il accomplirait de brillants exploits et d'où il reviendrait couvert de gloire auprès de ses parents, dont il prévoyait l'inquiétude, mais qui devaient nécessairement lui pardonner son fugue à la vue de ses lauriers. D'autant plus que son absence ne devait pas être longue: à peine deux ou trois jours, temps suffisant pour accomplir les douze travaux d'Hercule.

Une île lointaine qu'il ne connaissait pas, s'offrait à ses regards; il mit le cap sur elle, déterminé à commencer par là son odysée; c'était l'île de Vlieland.

Il ramait depuis trois heures et était encore à une distance de quatre ou cinq kilomètres de la première île, lorsqu'il s'arrêta épuisé.

— Je meurs de soif! s'écria-t-il.

Tout-à-coup le temps se couvrit, devint orageux, le tonnerre gronda, des rafales soufflèrent et la coque de noix du navigateur en herbe fut secouée par les vagues.

— Au secours! hurla Jean épouvanté.

La pluie tombait, le vent sifflait, les lames grossissaient, menaçant d'engloutir la barque qui n'était plus gouvernée, et allait à la dérive; notre héros, après avoir crié, pleura et pria.

Le soir arriva sans que le temps s'améliorât, sans que ses appels fussent entendus, sans que ses prières fussent exaucées.

Il n'avait plus devant lui au lieu de séduisants mirages, que la réalité terrible, que la perspective d'une affreuse fin prochaine. Incapable de se diriger dans l'obscurité, ballotté par les flots écumants et grondants, il acheva de perdre la tête en se voyant poussé en pleine mer au milieu de la nuit et recommençant à hurler à l'aise. Hélas! peine perdue; le bruit des vagues couvrait sa voix éraillée, affaiblie, et aucun navire ne passa à sa portée.

Vers trois heures du matin, à bout de forces, trempé jusqu'aux os, frissonnant d'épouvante, fou de désespoir, il s'affaissa à l'arrière et attendit la mort qu'il ne pouvait plus fuir.

L'orage s'éloignait, le jour pointait au-dessus de la côte, lorsqu'un bateau de pêcheur heurta la barque par le travers et faillit la couler.

Le patron, qui revenait de Vlieland avec une grande manne de crevettes et se rendait à Hoorne se porta immédiatement en avant.

— Ah ! ça, qu'est-ce que vous faites-là ? s'écria-t-il en regardant notre gamin au comble de la stupéfaction.

Mais celui-ci ne répondit pas : hébété par la terreur, anéanti par la fatigue, le besoin, il se borna à pleurer et à balbutier des mots sans suite.

Le père Kobbe, car c'était lui, le prit, le déposa dans le fond de son bateau, amarra la barque de Jean à la sienne et tira vers Hoorne, où il aborda vers sept heures du matin sans avoir rien compris à l'étrange rencontre qu'il venait de faire.

Le père de Jean et ses amis avaient fouillé avec des crocs, les abords de la plage, où on supposait que Jean s'était noyé en se baignant. Quand on vit le vieux marin débarquer le fugitif et le déposer sur le sable, ce fut un mouvement aussitôt suivi de cris poignants des parents du vagabond, qui se précipitèrent avec des transports de bonheur sur leur enfant qu'ils avaient cru mort.

On ne tarda pas à découvrir le mystère ; mais comme l'illustre navigateur était malade, en proie à une fièvre qui lui donnait le délire, et qu'on ne pouvait songer alors à lui frotter les oreilles, on se borna à le porter dans son lit où il resta quinze jours.

La faute avait été grosse ; le châtement fut sérieux.

Revenu à la santé, Jean reconnut sa culpabilité, sa folie, sollicita son pardon et promit de retourner en classe et de battre un jour la semelle à côté de son père. Il avait goûté de la mer et en avait assez.

## UN VOYAGE A DOS D'AUTRUCHE.

Me trouvant à Alexandrie, j'avais projeté de visiter cette ancienne Lybie, si célèbre dans l'antiquité, de fouler aux pieds la terre de cette vieille colonie grecque, et m'asseoir sur les ruines du temple de Jupiter Ammon Syouah, cette oasis célèbre que visita Alexandre-le-Grand, était mon objectif.

Ainsi absorbé par les sentiments que m'avaient inspirés les ruines de tant de grandeurs passées, je cheminais tranquillement et traversais les riches contrées qui s'étendent, immenses, d'Alexandrie jusqu'au désert. Nous nous arrêtions le soir sous les grandes feuilles des palmiers, et, pendant le jour, nous faisons halte auprès des puits creusés de distance en distance sur notre passage. Souvent je m'avançais tout seul sur les chemins, et là j'attendais en rêvant que mon guide me donnât le signal du départ. Après dix jours de marche à travers un pays fertile, émaillé de verdure et couvert de riches moissons, nous arrivâmes au bord d'un puits dont l'eau était très-abondante.

— Arrêtons-nous ici, me dit mon guide, c'est le dernier ; remplissons nos outres, faisons boire nos chevaux, car nous ne trouverons de l'eau maintenant qu'à la fontaine qui coule à Syouah.

Je me rendis à l'observation d'Abel-Azra (c'était le nom de mon guide) ; nous descendîmes de cheval, et

dans quelques instants nos provisions furent faites pour toute la route ; enfin, nous saluâmes les dernières eaux, et insensiblement les campagnes verdoyantes furent remplacées par les plaines arides et sablonneuses du désert. Ici, pas un seul arbre, pas un brin d'herbe, point de verdure, point d'eau, pas même de la rosée ; nous étions au milieu d'un vaste océan de sable où aucun chemin ne se trouvait frayé, où le soleil dardait ses rayons avec force, et presque perpendiculairement sur notre tête ; l'air était brûlant, et la chaleur de la terre cent fois plus insupportable que celle de l'atmosphère.

Nous laissons aller nos chevaux à leur gré, la bride sur le cou, n'ayant pas la force de les diriger.

Au bout de quelques heures, Abel-Azra s'aperçut que nous nous étions égarés ; en vain cherchâmes-nous à revenir sur nos pas, il nous fut impossible de retrouver le chemin que nous avions suivi jusque-là.

— Continuons à aller en avant, répétait Abel d'un ton de conviction, nous avons encore des provisions pour cinq jours, de l'eau pour six, je suis certain que d'ici-là nous serons arrivés.

A la fin du jour, nous aperçûmes dans le lointain des tentes, et des hommes qui couraient çà et là.

— Nous sommes sauvés ! m'écriai-je plein de joie.

— Ce sont des chasseurs, me répondit Abel-Azra ; ils attendent la bête, à ce qu'il paraît.

A ces mots, nous doublâmes le pas, et bientôt nous vîmes deux d'entre eux qui se détachèrent et vinrent au-devant de nous en agitant leurs turbans dans les airs.

— Soyez les bien venus, nous dirent-ils en nous saluant profondément, béni soit Dieu et Mahomet qui vous envoient ! Nous sommes dans ces déserts pour y chasser l'autruche, et notre chasse a été abondante ; mais voilà qu'à cause d'une chaleur si excessive, nous manquons d'eau depuis un jour. O étranger ! je vous le dis encore une fois, Mahomet vous envoie pour nous arracher à une mort certaine, car nous sommes éloignés de quatre journées du puits le plus prochain, et nous avons soif.

L'accent avec lequel ces paroles furent prononcées fit sur moi une impression profonde ; j'avais oublié notre malheur, et ne pensais qu'à celui de ces hommes. Nous nous hâtâmes, et quelques instants après ces braves gens nous serraient les mains au milieu des acclamations de joie les plus vives et se désaltéraient à longs traits.

Après mille questions, je leur fis part de notre voyage, et leur racontai comment nous avions perdu notre chemin.

— Vous allez à Syouah, me dit le plus ancien ; le chemin est très-facile d'ici, quoiqu'un peu long. Le soleil se lèvera six fois et se couchera sept fois avant que vous soyez arrivés ; mais au sixième jour vous rencontrerez un village qu'on appelle Msellem, vous frapperez à la porte du chasseur Saryah, et une femme viendra vous ouvrir, qui vous hébergera et renouvellera vos provisions lorsque vous lui aurez dit que vous avez sauvé la vie à son mari dans le désert.

Comme je remerciais Saryah, le jeune homme qui était accouru au devant de moi me prit par la main, et me présentait cinq autruches magnifiques qu'ils avaient élevées pour la chasse.

— Choisissez, me dit-il, ô étranger ! choisissez parmi ces autruches celles qui vous feront plaisir ; elles sont encore jeunes et presque apprivoisées, car nous les traitons avec la plus grande douceur. Nous regarderions tous comme une injure que vous n'acceptiez pas cette légère marque de notre reconnaissance.

Je ne savais trop si je devais accepter cette offre, car il me semblait bien difficile de conduire avec nous

ces animaux jusqu'au lieu de notre station, et calculant d'ailleurs le temps que j'allais sacrifier à prévenir leur fuite ou hâter leur marche, j'étais prêt à refuser. Abel-Azra s'aperçut de mes craintes, et me fit sentir que j'allais blesser l'amour-propre des chasseurs par un refus.

Ces réflexions me déterminèrent ; j'acceptai deux autruches, bien disposé à les livrer à elles-mêmes dès que je serais éloigné. Je choisis le plus beau mâle et la plus belle femelle. Ces voraces animaux mangèrent ensuite, avec une glotonnerie qui m'étonna, quelques cailloux qu'ils aperçurent à leurs pieds. J'attachai plu-



FALCONS CHASSANT DES GAZELLES.

sieurs cordes à leur cou, me doutant bien cependant que ces précautions étaient au moins inutiles.

Après avoir mangé quelques dattes, nous leur dimes adieu, en les remerciant d'un cadeau dont je me trouvais fort embarrassé. Au premier signal cependant, nos autruches partirent comme nous, et ne nous donnèrent pas la moindre inquiétude ; elles trottèrent ainsi que nos chevaux, réglant leur marche sur la leur.

Lorsque nous fûmes éloignés de quelques heures, j'allais exécuter la résolution que j'avais prise de leur rendre la liberté ; mais Abel-Azra plaida si bien leur cause, que, me rendant à son désir, je consentis à les garder.

Cependant nos outres s'épuisaient, et nos chevaux altérés n'avaient pas assez de la ration qui leur était accordée ; ils avaient sensiblement maigri et paraissaient très-faibles et très-souffrants.

Le troisième jour, après la rencontre des chasseurs, nous avons fait une halte, et après notre repas je dormais paisiblement, quand un cri aigu me réveilla.

— Qu'est-ce donc, Abel ? m'écriai-je épouvanté.

— Un grand malheur nous est arrivé, milord ; un de nos chevaux vient de mourir, et le second est incapable de marcher.

Cette nouvelle me frappa comme un coup de foudre, car je sentais toute la portée de mon malheur et la



UN TRISTE VOYAGE D'EXPLORATION.

nécessité de m'arracher de ces déserts, auxquels la nature refuse jusqu'à la dernière de ses faveurs. Mille pensées m'attristaient et m'agitaient tour à tour, j'étais tantôt morne et rêveur tantôt désespéré.

— Eh bien ! nous partirons malgré le ciel, dis-je à mon guide. D'après ce que nous a dit le chasseur Saryah, nous n'avons plus que trois jours de marche d'ici à Msellem ; ne prenons que ce qui est indispensable pour arriver à ce village, et marchons.

Ces mots avaient été dictés par l'exaspération, mais au fond, ce voyage, si long et si pénible, m'avait trop épuisé pour que j'eusse la force d'arriver à Msellem ; d'ailleurs, il nous fallait de l'eau, et nous n'avions pour la transporter que nos outres, dont le poids nous aurait accablés.

La nécessité me força donc d'avoir recours à nos autruches ; leur taille était gigantesque, leur corps très-gros, leurs jambes très-longues et très-fortes, leurs pieds larges et nerveux ; nous posâmes sur leur dos quelques-uns de nos effets les plus essentiels, et après les avoir fixés de manière à ne pas gêner leurs mouvements, nous enfourchâmes chacun notre autruche, et leur laissant pleine liberté, nous leur donnâmes la première direction vers Msellem.

Abandonnées ainsi à elles-mêmes, et guidées seulement par un bâton qui dirigeait leur tête vers le lieu de notre destination, elles se levèrent, et, maîtresses de leurs pas, elle se portèrent en avant avec célérité. Bientôt elles agitèrent leurs ailes comme le nautonnier agite ses rames, et leurs pieds rasaient la terre avec la rapidité de l'éclair.

C'eût été un spectacle vraiment curieux que de nous voir, mon guide et moi, à cheval sur le cou d'une autruche, les mains cramponnées à nos bagages, ne conservant notre équilibre qu'à la faveur de la rapidité de ces étranges montures. Nous respirions à peine, nos cheveux se hérissaient et nos habits flottaient au gré du vent ; plus d'une fois je songeais à l'originalité de ce voyage, et j'aurais donné cent guinées pour qu'un Européen m'eût vu ainsi perché, perdant haleine, et franchissant en un clin d'œil les plus grandes distances. Je perdis mon chapeau, mon guide eut son turban enlevé ; mais il nous fut impossible de nous arrêter pour les ramasser : Nos coursiers dévoraient l'espace toujours avec la même promptitude, et d'ailleurs nous avions à craindre de les effaroucher.

Vers la milieu de la nuit, nous aperçûmes quelques maisons mal bâties ; nous pensâmes que nous étions arrivés à Msellem. Nous avons fait en douze heures le trajet qui demande trois jours de marche assidue. Jamais je n'avais éprouvé un contentement aussi vrai, un plaisir aussi vif.

Nous suspendîmes enfin le pas de nos autruches ; mais nous ne pûmes arrêter leur élan qu'après avoir mis pied à terre, et encore avec beaucoup de peine. Nous nous couchâmes en attendant le jour, et dès le lever du soleil nous nous rendîmes devant la porte du chasseur Saryah, dont la femme nous reçut avec la joie la plus franche et la plus naïve ; le soir, nous nous

remîmes en marche, et nous nous trouvâmes enfin sur le territoire de Syouah.

FERMIN RUYFRY.

»BIEN MALIN QUI M'ATTRAPERA.»

I.

Frick a quinze ans, il est orphelin, et veut quitter la tante qui l'a élevé, pour gagner sa vie en ville.

La tante parvint à obtenir pour lui une place de garçon de boutique chez un ancien ami de son mari, M. Tripot, marchand de bric-à-brac.

— Prenez garde à vous, mon enfant, dit la tante en l'embrassant, la capitale est remplie de voleurs m'a-t-on dit.

— Ah bah ! ma tante, répondit Frick, vous savez que je ne suis pas un poltron, Dieu merci, loin de là, et que je suis bien trop malin pour me laisser duper par n'importe qui !.....

Et se redressant d'un air de suffisance, Frick dit un dernier adieu à sa tante et se dirigea vers le bureau de la malle-poste.

En route, voilà la malle-poste qui verse. Les voyageurs descendent, il faudra attendre deux heures avant que le dégât ne soit réparé.

Frick se rend dans un estaminet, y dépose son sac en disant qu'il viendra le reprendre dans une heure, qu'il va visiter le beau lieu qu'il a remarqué en passant.

Frick parcourt le bois, cueille des noisettes, il se passe deux heures, la malle est remise sur pied, il entend claquer le fouet du postillon, accourt à l'estaminet, vide un verre à la hâte, prend son sac, remercie l'hôtesse et le voilà réinstallé dans la patache.

Vers les six heures du soir on arrive au but du voyage. Frick se fait indiquer la rue de son marchand de bric-à-brac. Il se trouve qu'il n'est qu'à un pas de son nouveau séjour.

Enfin, il arrive chez M. Tripot. Celui-ci est un petit vieillard jaune et rapé, qui porte depuis vingt ans la même redingote ce qui doit donner une idée de sa haute économie. Il reçoit le petit paysan d'un air sévère et lui dit :

— Tu vas être mon employé, mais prends garde, si tu perds quelque chose, si tu te laisses attraper, songe que je retiendrai cela sur tes appointements. Tu vas sur-le-champ te mettre à la besogne, tu tiendras mes livres, on dit que tu écris bien.

— Oui, Monsieur.

— Tu écriras bien serré pour ne pas employer beaucoup de papier.

— Oui, Monsieur.

— Tu te fourniras de plumes.

— Oui, Monsieur.

— Tu ne vas sans doute pas garder ce bel habit pour travailler.

— Non, Monsieur, j'ai dans mon sac tout ce qu'il me faut. Je suis bien renippé, allez!

— Alors endosse tout de suite ta blouse. Tu ne la quitteras que le dimanche, et encore, ce jour-là tu la mettras à l'envers car les autres jours j'exige que tu la portes à l'envers. Je t'apprendrai l'économie, moi, fie! Je m'y entends.

Frick se disant que son patron poussait l'économie un peu loin, se mit en devoir d'ouvrir son sac, qu'il avait déposé en entrant dans un coin de la boutique.

Soudain, un cri perçant échappe au jeune campagnard.

— Aurais-tu cassé quelque chose de ma boutique, fait le vieux Tripot effrayé.

— Non, Monsieur, ce n'est pas cela, mon sac est vide!..

Tripot s'approche, regarde: le sac ne contenait que du son.

— C'est une leçon d'économie que ta tante aura voulu te donner, dit le fripier, elle pense que ce que tu as sur toi te suffit.

— Oh, non, non! s'écrie Frick, j'ai fait moi-même mon sac... C'est à l'auberge qu'on m'aura volé! Les monstres!... Les gueux!..

— Mon bon ami, ricana le juif, voilà qui annonce que vous n'êtes pas fort malin, et je ferai peut-être bien de vous renvoyer, car je crains qu'on vous attrape encore à mon détriment.

Frick jure ses grands dieux de ne plus jamais avoir confiance en personne et Tripot consent à le garder en disant:

— Heureusement que votre habit est presque neuf, vous pourrez le porter dix ans comme cela, avant de le faire retourner.

— Oui, mais je grandirai, et mon habit ne grandira pas, murmura Frick.

Par bonheur Frick avait gardé son argent en poche et il put s'acheter du linge et des vêtements.

## II.

Frick était depuis huit mois chez le marchand de brie-à-brac, sans s'être laissé attraper une fois, sa confiance en lui-même lui était tout à fait revenue.

Un beau matin, un monsieur très-bien mis entre dans la boutique du marchand de brie-à-brac. Il examine un parapluie, et en demande le prix.

— Seize francs, répondit M. Tripot.

— Qu'on le porte chez moi, qu'on me suive, je rentre, fait l'inconnu.

Comme le monsieur a déjà une canne on trouve fort naturel qu'il ne porte pas lui-même le parapluie. Du reste, on peut être fort honnête homme et n'avoir pas seize francs sur soi.

Le vieux Tripot donne le parapluie à Frick en lui disant à l'oreille:

— Surtout, ne lâche pas sans avoir reçu l'argent.

— Vous pouvez être bien tranquille, patron, ce n'est pas moi qu'on attrapera, fait Frick, en mettant son parapluie sous le bras, et en suivant le monsieur.

L'inconnu marche assez longtemps; enfin, il s'arrête dans une rue, et, au moment d'entrer dans une maison dont la porte cochère est ouverte, il tâte ses poches et s'écrie:

— Oh! diable! j'ai oublié ma tabatière dans votre boutique... Je me rappelle très-bien que j'ai prisé, je l'aurai laissée sur votre comptoir. Je tiens beaucoup à ma tabatière sur laquelle se trouve un Teniers, un original! Elle me vient d'une tante, qui m'a servi de mère. Jeune homme, donnez-moi le parapluie, et allez me chercher la tabatière.

Frick devient rouge jusqu'aux oreilles; il serre encore plus fortement le parapluie sous son bras, car il se souvient de la recommandation de son bourgeois.

Le monsieur sourit et reprend d'un air gracieux:

— Je devine la cause de ton embarras, jeune homme; ne crains rien, voici une pièce de vingt francs. C'est un peu plus que le prix du parapluie: le reste est pour ta peine; rapporte-moi ma tabatière. Demande au concierge M. Breloque. Dépêche-toi, tu me feras plaisir.

Frick s'empresse de donner le parapluie, prend la pièce éblouissante qu'on lui offre et part comme un trait, enchanté d'avoir gagné ce jour-là autant que pendant tout un mois.

Il arrive joyeux chez son patron, se met à fureter dans tous les coins en disant:

— Où est la tabatière de ce monsieur? Il l'a laissée ici, il en est sûr. Il y a dessus un Teniers original...

— Qu'est-ce que tu me chantes là, galopin, fait Tripot, je n'ai rien trouvé, mais toi, imbécile, tu n'as plus le parapluie; si tu as, malgré ma défense, lâché l'objet sans être payé, je te chasse... je...

— Soyez tranquille, patron, je ne suis pas un niais; voilà vingt francs, le reste est pour moi. Ah! que ne puis-je trouver la tabatière.

Et Frick se met à quatre pattes pour chercher dans tous les coins de la boutique.

Pendant ce temps, le vieux Juif examine la pièce que tient ses doigts crochus. Tout-à-coup, il rugit, allonge à Frick, toujours à quatre pattes, un formidable coup de pied...

— Tiens, petit drôle, le voilà ton pourboire, dit-il. C'est un sou mal doré que tu m'apportes. Je suis volé!

Frick était anéanti, mais bientôt il sort de la boutique en courant, il se dirige vers la rue où il a quitté le monsieur, s'arrête devant la porte cochère et crie au portier:

— M. Breloque!...

— N'y a jamais eu de Breloque dans la maison, répond le portier.

Frick donne le signalement du monsieur au parapluie, on ne sait ce qu'il veut dire.

Le pauvre garçon revient chez son patron en pleurant.

— Tu vas me remettre les seize francs, et filer sur-le-champ, fait Tripot.

Frick paie, et s'en va...

Il se rappelle alors que, dans ses courses, il a fait la connaissance d'un jeune commis en nouveautés. Il va le trouver, et lui conte son cas. Le jeune commi

présente Frick à son patron, qui l'accepte comme sur-numéraire.

### III.

Voilà donc Frick dans un grand magasin de nouveautés. Inutile de dire que la confiance en lui-même lui est revenue. A chaque instant il s'écrie :

— Qu'on m'attrape encore maintenant, si l'on peut!

Frick se conduisait avec zèle, montrait tant d'aptitude à l'ouvrage qu'au bout de six semaines son patron lui alloua douze francs par mois.

Douze francs! c'était une fortune.

Il y avait six mois que Frick était dans le magasin de nouveautés; il était surtout employé à porter chez les pratiques les achats qu'on avait faits. Un jour, il fut envoyé chez une dame pour lui apporter deux magnifiques châles des Indes et soigneusement licelés et empaquetés.

Un individu bien mis suivit le petit employé et ne tarda pas à l'aborder. Il salua Frick en lui disant :

— Mon bétit Monsir, pardon, excuse, si che adressais à vous sans connaître, mais moi étrangir, moi bas avoir ici des connaissances, tarteiff!...

Frick se met à rire en répondant :

— Parbleu, on entend bien que vous êtes étranger. Vous parlez français comme un ramoneur.

— Ya... Ya... comme un ra... mais pardon, bétit monsir, vous il avoir une jolie figure, qui inspirait la confiance, et si vous, il voulait obliger moi d'oune renseignement, che donnerais subito vingt francs per vous!

Ne demandant pas mieux que de gagner vingt francs d'une manière honorable, Frick s'écrie :

— Quel service désirez-vous de moi, étranger, parlez; si cela se peut, je suis prêt à vous obliger.

— C'était bien possible, bétit monsir, moi, étrangir venus isi pour m'amuser, et je m'ennuyais toujours, meinherr, moi voudrais que vous, il conduit moi à un de ces bétits théâtres où il joue des farces comiques qui faisaient bien rire... Vous comprendre.

— Parfaitement. Suivez-moi aux «Folies».

— Très-bien, sapremann! che vouloir allir à ce théâtre. Voulez-vous conduire moi.

— Avec plaisir. Venez.

Frick se mit en marche.

L'étranger le suit. Tout-à-coup, il dit au jeune homme :

— Ecoutez, c'est que je avais sur moi une grosse somme en or, que je voulais cachir et ne pas emporter à la comédie, de peur des voleurs, venez sur les bords du canal, dans un endroit où il passe peu de monde, vous allez comprendre pourquoi.

— C'est très-facile, répondit Frick, le canal est justement derrière les Folies.

On arrive au bord de l'eau, où il n'y a ni gens, ni maisons. L'étranger s'arrêta contre de grosses pierres en disant :

— C'est ici que je avais envie pour cachir mon trésor. Aidez-moi, bétit monsir.

Frick cède à la fantaisie de l'étranger, et l'aide à cacher son argent sous les pierres.

Le prétendu trésor caché, on se remet en marche. On s'approche des boulevards, et déjà Frick s'apprête à indiquer à son compagnon le théâtre où il désire se rendre quand celui-ci s'arrête encore en disant :

— Permettez, excuse! Tiaple, chez zouis inquiète. Che avoir peur qu'on trouve mon tresor.

— Ah! dame! je vous ai prévenu que vous faisiez une bêtise.

— Décidément, bétit monsir, je voulais avoir mon or, aller chercher lui, moi payerai à vous le prix convenu, sapremann!

— Comme vous voudrez, répondit Frick qui s'en alla...

— Sapremann, bétit monsir, on a prévenu moi qu'à Paris on attrapait les étrangirs... Laissez-moi cet paquette, comme garantie, moi, pas connaître vous; vous allir chercher mon or...

— C'est juste... Gardez-moi ça.

Frick joue des jambes, arrive à la cachette, n'y trouve rien que quelques mauvais sous dorés. Il revient hors d'haleine à l'endroit où il a quitté l'homme au baragouin et n'y voit personne. «Bétit monsir» reprend en pleurant le chemin du magasin, où il est mis à la porte, avec tous les honneurs dûs à sa bêtise.

Il s'en retourne alors retrouver sa vieille tante au village en se disant :

— Assez comme cela de la capitale! J'étais sot de croire qu'on ne m'attraperait pas. M. le curé avait bien raison de dire :

— Celui qui a trop de confiance en lui-même est attrapé le premier.

## EXERCICES RÉCRÉATIFS.

### MOTS CARRÉS.

Trouvez dans les quatre vers suivants un reptile dangereux, un fleuve d'Asie, et une chose qui nous entoure. Chaque mot n'est composé que de trois lettres :

Vous voyez mon premier dans les brûlants cantons,  
Mon second a des eaux qui, fortes et profondes,  
De l'immense Océan vont augmenter les ondes :  
C'est mon dernier qui fais que tous nous vivons.

### DEVINETTES.

Qu'est-ce qui est bleu, lorsqu'on le jette en l'air et retombe jaune à terre?

Quelle différence entre un bateau, une repasseuse et un moribond.

### PROBLÈME DE DOMINOS.

Avec les 28 dominos, placés selon les règles du jeu, écrire le nom d'une des quatre saisons de l'année.



# MUSÉE DU JEUNE ÂGE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Publié sous la direction de M<sup>lle</sup> MARCELLINE LA GARDE.

**ABONNEMENTS:**  
BRUXELLES . . . . . 6.— fr.  
PROVINCE . . . . . 6.50 »  
franco par an.

**SOMMAIRE. — GRAVURES.** Les Argalis — Une Caresse à Jacqueline! — Sur la Lisière du Bois.  
**TEXTE.** — Les Argalis. — Une Caresse à Jacqueline! — Sur la Lisière du Bois. — Des Ecoiers à plaindre. — La Fête des Œufs. — Plus fine que le Diable. — Les Cloches. — Pâques! — Fin comme la Belette. — La vraie Manière de s'amuser. — Le Juif errant. Conte. — Réponses aux Exercices récréatifs du No. 6.

**ADMINISTRATION:**  
BRUXELLES,  
107, BOULEVARD DU NORD.

No. 11.

10<sup>e</sup> ANNÉE.

12 Avril 1884.

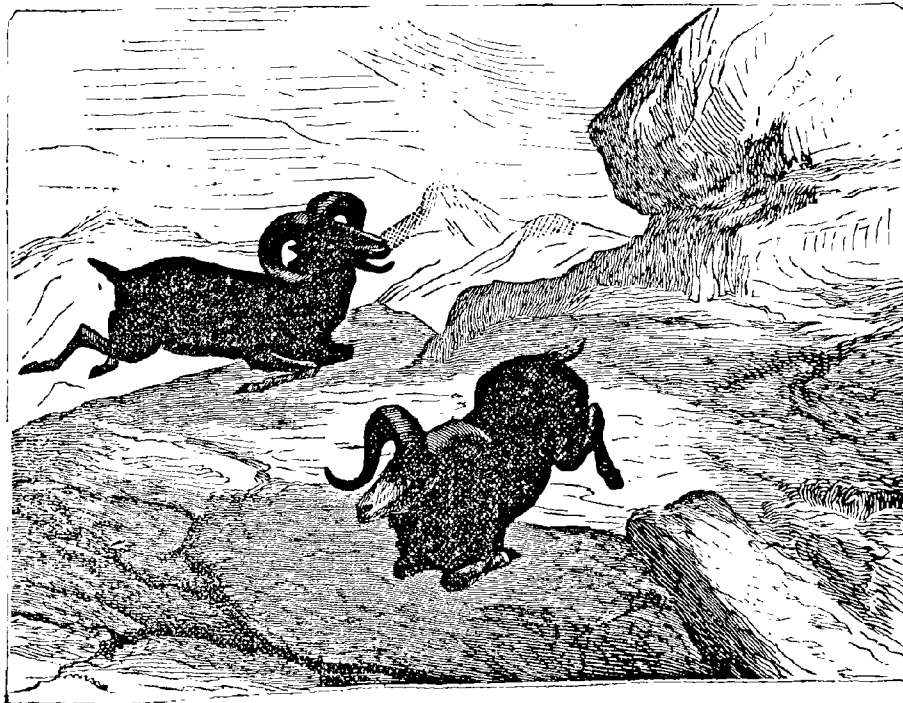
## LES ARGALIS.

Au centre de l'Asie, au nord de l'Amérique, on rencontre une espèce particulière de brebis sauvages qui se distinguent par la grosseur de leur cornes, par la hauteur de leurs pattes, et que les naturalistes appellent «argalis» du nom tartare Archar.

Ces animaux vivent spécialement sur les pentes boisées des montagnes de la Mongolie; ils mesurent deux mètres de longueur et plus d'un mètre de hauteur. Le poil des argalis est épais, fin et court; il est d'un gris

foncé dans la partie supérieure du corps et d'une couleur plus sombre dans les parties postérieures.

L'argali qui a les jambes très-longues est doué d'une grande agilité; quand il est poursuivi par les chasseurs, il se met à franchir les précipices, à gravir les hauteurs, avec une rapidité qui rend la capture de cet animal difficile et périlleuse. Au coucher du soleil, il descend de ses montagnes dans les vallées pour venir brouter l'herbe. Il a les sens très-déliés, sa vue a une longue portée et le moindre petit bruit frappe son oreille.



LES ARGALIS.

## UNE CARESSE A JACQUELINE!

La mère est aux champs; l'enfant n'est guère satisfait dans son berceau, il pleure, il veut qu'on le promène. La grand'mère, restée avec lui au logis, a déjà essayé un peu de tout pour l'amuser. Mais le marmot ne mord guère à l'hameçon. Enfin voici de quoi capti-

ver son attention. La poupée de la sœur qui est à l'école, lui est présentée. Ce coup-ci, le mioche sourit, caresse la blonde fillette qu'on met à sa merci. Il avance la main, il va le saisir. Grâce pour mademoiselle Jacqueline, Bébé, vous feriez couler tant de larmes, si malheur lui arrivait... Mais cet âge est sans pitié!

## SUR LA LISIÈRE DU BOIS.

Nos petits paysans ont été envoyés par leurs mères, après la classe, ramasser du bois pour cuire le souper. On cueille les premières fleurs du printemps, elles ont tant d'attraits celles-là! Il fait déjà chaud, on se couche sur l'herbe. On a même déniché des jeunes oiseaux; pauvres petits!... On s'amuse, on oublie la mère qui attend les ramilles, le souper, tout... mais en rentrant, Dieu sait si une de ces branches ne servira pas tout d'abord à rappeler nos garnements au devoir.

## DES ÉCOLIERS A PLAINDRE.

Jules. — Ah quel ennui d'aller en classe par un temps semblable! Le vent va me renverser, la pluie me tremper! Que ne suis-je né dans ces plaines immenses du Nouveau-monde, où l'on court toute la journée dans les hautes herbes, les forêts majestueuses, remplies de jolis oiseaux, de gentils singes... Toujours du soleil et des fleurs...

M<sup>me</sup>. Darmont. — Je voudrais bien voir ce que tu dirais, si, comme le petit Américain des plaines tu devais faire chaque jour six lieues à cheval pour aller à l'école, exposé à être scalpé par les Peaux-rouges, dévoré par les bêtes fauves, ou mordu par les serpents à sonnettes; ou comme le petit Chinois, être soumis au règne des coups de bambous, des coups de lattes, dès que tu oserais regarder ailleurs que dans ton livre. Quant au petit écolier africain, si monsieur son papa juge à propos de le vendre à des négriers pour une bouteille d'eau de vie ou un vieux fusil, il n'a rien à objecter, pas plus que sa mère, qui se tord de douleur en le voyant emporter. Ou bien, sans aller si loin: prenons le sort de ces petits paysans de ce plateau élevé de notre pays, nommé les Fagnes, où les villages et les habitations sont clair-semés. Les froids très-vifs qui y règnent presque toujours et particulièrement en hiver, y occasionnent une grande accumulation de neige qui rend alors surtout cette région déserte et sauvage. Mais les enfants des maisons qu'on rencontre par-ci par-là ne peuvent rester ignorants. Il faut qu'ils aillent à l'école, au catéchisme. Un ami de ton père, qui chassait sur les fagnes cet hiver, vit quelque chose comme un point noir s'avancer difficilement à travers la neige. Il attend, regarde et ne tarde pas à voir arriver en soufflant, une petite fille d'une douzaine d'années portant sur son dos son frère, un gamin au visage inondé de larmes. Lorsqu'il interrogea la fillette, il apprit qu'elle et son frère se rendaient à l'école et que ce dernier se sentant enfoncer dans la neige jusqu'au-dessus des chevilles n'avait plus osé marcher. C'est alors qu'elle l'avait placé sur son dos. Le chasseur prit pour ses enfants, le croquis de cette scène qui le toucha, et il me l'a remis pour te le montrer.

Jules. — Tu as raison, maman, j'ai été déraisonnable en me plaignant; je devrais plutôt remercier le bon

Dieu, qui m'a fait naître à Bruxelles où les Peaux-Rouges, les serpents à sonnettes, les coups de bambous et les avalanches de neige sont inconnus. Cependant la neige ce n'est pas mauvais pour faire des bonshommes, des balles, des glissoires, mais, hélas! le bon Dieu en a été bien avare envers nous, cette année, et si, comme on le disait l'autre jour dans une fable, la neige est le duvet qui remplit le berceau des petits anges, ils doivent dormir sur la dure en Paradis, car leurs berceaux n'ont pas encore été faits de tout l'hiver.

## LA FÊTE DES OEUFS.

Les œufs de Pâques! les œufs de Pâques! Cette joyeuse exclamation se va répétant dans le monde entier par les naïves bouches d'enfants, en ce jour religieux et solennel, jour de bénédiction et de reconnaissance pour la chrétienté. C'est qu'il rappelle à la fois le sacrifice magnanime du Fils de Dieu, et la résurrection miraculeuse du Sauveur des hommes. Après la semaine de deuil, le dimanche de réjouissance: Jésus est rendu à notre amour.

Ces jolis œufs à la forme gracieuse, aux couleurs brillantes, vous en avez tous à cette époque, mes bons amis, qui plus, qui moins. Grand'papas, grand'mamans, oncles, tantes, pères, mères, vous paient à l'envi leur tribut.

Il y a quelques années, un voyageur fut témoin à Catane, en Sicile, de la «Fête des œufs de Paques.» Nous transmettons ici les détails qu'il a bien voulu nous donner sur cette fête enfantine.

Le lundi de Pâques, après la grand'messe, la jeune population de Catane sortit de la ville par groupes détachés.

Nos charmants espiègles se dirigeaient gaiement, les mains chargées de petites corbeilles, de petits paniers en écorce d'arbre remplis d'œufs teints aux mille nuances, vers une grotte taillée dans les rochers et habitée depuis des siècles par l'un ou l'autre ermite.

Nous voici devant l'ermitage. La cloche sonne; les enfants sont rassemblés autour du prêtre vénérable. Il leur raconte dans un style énergique et naïf les souffrances de Jésus pour nous racheter de nos péchés. Puis, étendant ses mains décharnées et tremblantes sur cette jeunesse attendrie et sur les petits trésors qu'elle lui présente, il appelle sur tout ce qui l'entoure les bénédictions du Ciel.

Après cette touchante cérémonie, la gentille troupe se rendit aussi vite que le permettait sa précieuse et fragile charge, au grand Prato, prairie d'une étendue de plusieurs lieues, non verdoyante et émaillée comme les nôtres, mais couverte d'une herbe rude et demi-sèche.

Cependant, nos jeunes Cataniens ont choisi un terrain convenable pour prendre leurs ébats: ils se dispersent sur ce tapis tant soit peu raboteux, et les jeux aux œufs commencent en cent endroits à la fois.

Ici, c'est le jeu de la tocca. On fait choquer des œufs les uns contre les autres, et ce sont des rires, des cris, des sauts de joie à chaque coquille brisée. Là, c'est la course. Des centaines d'œufs ont été placés en ligne à trois pas de distance l'un de l'autre; il faut que le joueur les ramasse tous et les dépose dans un vase sans en casser un seul. Quelquefois, pour ajouter à la difficulté, ou convient qu'ils seront enlevés par nombre pair, ou par nombre impair. Plus loin, ce sont de petits enfants écrivant leurs noms avec des œufs, en lettres de cinq à six pieds de haut; d'autres vidant leurs œufs par de légères ouvertures, et en faisant ensuite des chapelets et des guirlandes en les enfilant dans de la soie; quelques-uns bâtissent à grand labeur, des châteaux ou des pyramides d'œufs, pour les renverser aussitôt qu'ils sont édifiés, en lançant sur ces monuments improvisés, les œufs les plus gros et les plus durs; d'autres enfin établissent un cercle d'œufs qu'ils doivent franchir les pieds joints.

Il est difficile de se faire, sans l'avoir vu, une juste idée du tableau charmant, du tableau animé que présente le Prato à cette heure, avec ces milliers d'œufs étendus sur l'herbe, mariant ou décomposant les vives couleurs de l'arc-en-ciel, avec ses milliers d'enfants, à l'œil noir et brillant, au visage mobile et plein de finesse; à la chevelure de jais, frisée ou en désordre, sautant, courant, occupés tous de la même, de la seule, de la grande affaire, la fête des OEufs.

Nous allons maintenant vous faire, mes bons amis, le récit de l'origine des œufs de Pâques. Cette histoire nous ne vous la donnons pas comme authentique, mais comme vraisemblable.

Au dire de quelques chroniqueurs, le coq et la poule, dont la Perse est le pays natal, — et il l'est aussi de la pêche, de l'abricot et de tant d'autres bonnes choses, — se répandirent dans tout l'Orient et dans le midi de l'Europe, à une époque fort ancienne; mais ils étaient restés inconnus aux habitants des contrées du nord.

Du temps de Charlemagne, d'autres prétendent du temps des croisades, — ce sont toujours les chroniqueurs qui parlent, — des missionnaires, des pèlerins ou des chevaliers introduisirent ces utiles volatiles dans les pays scandinaves, nouvellement convertis au christianisme. Les enfants de ces peuples ne pouvaient se laisser d'admirer la beauté du coq, avec son port fier et majestueux, et ses plumes soyeuses de pourpre et d'azur, resplendissant aux rayons du soleil, et les ménagères s'extasiaient à la vue de ces poules qui pondaient tous les jours et en toute saison; et dont les œufs, si délicats, si nourrissants, devenaient un aliment précieux pendant le carême. Aussi le souverain de ces contrées voulut consacrer par une fête nationale leur introduction dans son royaume. Et comme l'arrivée des étrangers avait eu lieu aux solennités de Pâques, il ordonna qu'en témoignage de satisfaction et de reconnaissance, on teindrait chaque année, à pareille époque, les œufs de toutes les couleurs, avec le safran, l'oseille et les autres végétaux, et qu'on les distribuerait aux enfants. — Cet usage se propagea dans les pays environnants et devint

bientôt général. Voilà pourquoi, dit-on, ces œufs ont été appelés œufs de Pâques.

## PLUS FINE QUE LE DIABLE.

### I.

Il y avait un jour un fermier appelé Nicou, qui vivait avec sa femme Lisbeth dans un accord si parfait que le diable s'en chiffonna, mais l'esprit malin eut beau faire, rien de ce qu'il imagina, pour troubler ce bon ménage, ne lui réussit, et, après une longue attente, forcé de partir, car il était venu en personne à la ferme pour y porter la désunion, il se mit en route en grognant tout le long du chemin.

Tout en marchant, il rencontra une vieille qui lui demanda l'aumône.

— Monsieur, lui dit-elle, qu'avez-vous donc à grogner ainsi ?

— Que t'importe ? reprit le diable tout en colère; tu ne peux pas m'aider.

— Pourquoi pas, reprit la vieille, ignores-tu que nous autres vieilles, nous en savons bien long : Dis-moi ce qui te manque, peut-être pourrai-je te servir ; j'ai servi bien d'autres qui te valaient.

Le diable conta sa déconvenue.

— Voilà deux mois, dit-il, que je tourne autour du ménage de Jean Nicou et pas une querelle. Je suis furieux d'avoir perdu un temps si long et de me trouver ainsi joué dans une affaire qui d'ordinaire ne nous occupe même pas.

— N'est-ce que cela ? dit la vieille en ricanant ; donne-moi une paire de bons souliers, et, avant une heure, j'en aurai fini avec ces deux miracles de constance. Tu es le diable, je te reconnais.

— Soit, dit l'esprit du mal, réussis, et tu auras ce que tu désires et de la main du bon faiseur.

Pendant que le diable allait se reposer sur une pierre voisine, la vieille entra dans la maison de la jeune fermière. Le mari était aux champs et labourait, la vieille ouvrit la porte de la salle, et quand elle eut reçu l'aumône, elle se mit à parler du ton le plus mielleux :

— Que vous êtes belle, mon cher cœur, dit-elle ; votre mari peut bien vous nommer la joie de sa maison. Je sais que vous vivez dans une adorable union qui fait l'envie de tout le monde. Conservez bien cet accord, ma chère fille, et si vous en croyez ma vieille expérience, prenez un moyen sûr pour qu'il dure toujours.

— Connaissez-vous ce moyen ? dit la jeune femme ; je le paierais bien cher.

— Sans doute, je le connais, reprit la vieille, et c'est un cheveu blanc au sommet de la tête ; si vous pouvez le lui ôter sans qu'il le sache, il vous aimera toujours.

La jeune femme crut la vieille qui lui parlait de si bonne foi, et lui demanda comment elle pourrait avoir ce cheveu blanc sans que son mari le sentit.

— Rien n'est plus facile, reprit la rusée. Tous les jours, comme il fait la sieste, mettez un rasoir dans

votre poche et coupez légèrement le cheveu blanc pendant qu'il dort.

Cela plut fort à la jeune femme, et elle renvoya la vieille après l'avoir bien remerciée et bien payée.

## II.

A peine sortie, la vieille courut droit aux champs où travaillait le mari.

— Bonjour, mon fils, bonjour?

— Merci! la mère, merci!

Après l'avoir ainsi salué, la vieille le pria de s'arrêter un instant, pendant que ses pauvres bœufs ne seraient pas fâchés de souffler un peu; il le fit, et, s'appuyant sur la charrue :

— Eh bien! la mère, que me voulez-vous?

— Ah! mon ami, mon fils, s'écria-t-elle d'une voix tremblante, je suis si émue que je ne puis parler.

Et elle se mit à pleurer et à sangloter.

— Pour Dieu! qu'y a-t-il donc? demanda le fermier; parlez.

— Mon pauvre ami, dit la vieille toujours en larmes,



UNE CARESSE A JACQUELINE!

tu as un cœur d'or et tu aimes ta femme; elle aussi t'aimerait sans doute s'il n'y en avait un autre qui est bien plus riche que toi et qui lui a promis de l'épouser quand tu seras mort.

— S'il plaît à Dieu, dit le mari, il attendra.

— Pas longtemps, mon ami, dit la vieille, car voici le secret que j'ai surpris. Aujourd'hui, à midi, quand ta femme t'apportera à manger, elle aura un rasoir dans sa poche; elle te dira de dormir comme à l'ordinaire pendant qu'elle surveille les bœufs, et quand tu seras endormi, elle te coupera le cou.

Qui fut surpris? ce fut le fermier; néanmoins il fit un cadeau à la vieille pour la remercier de cette confiance singulière. Et la maudite alla aussitôt se cacher dans une fosse voisine pour jouir pleinement de son ouvrage.

Quand vint midi, la fermière mit dans sa poche le rasoir, et vint au devant de son mari, qui attendait avec une certaine inquiétude. Ils se souhaitèrent le bonjour, comme de coutume, et le mari fit tout ce qu'il put pour avaler son diner.



SUR LA LISIÈRE DU BOIS.

## III.

Il avait à peine fini que sa femme lui dit :

— Mon ami, fais ta sieste, tu dois être fatigué.

Il obéit, mais se garda bien de dormir, car il commençait à croire que la vieille lui avait dit la vérité.

Quand la fermière crut son époux endormi, elle tira tout doucement le rasoir de sa poche pour couper le cheveu blanc. Elle allait ouvrir l'instrument, quand le mari qui veillait sauta sur ses pieds, jeta le rasoir à terre, et prenant sa femme par les cheveux, il se mit à la battre avec furie.

— Tiens, monstre, cria-t-il, tiens, meurtrière, tiens, hypocrite, c'est donc pour cela que tu faisais semblant de m'aimer ! Je veux te donner une leçon qui chasse à jamais le diable de ta cervelle.

Et il la battit jusqu'à ce que ses forces fussent épuisées.

Pendant, le diable, toujours assis sur la pierre, se frottait les mains et riait de bon cœur à cet agréable spectacle. Mais il réfléchit, et, tout diable qu'il était, il eut un remords ; la calomnie lui fit horreur.

— Attention, se dit-il ; cette vieille est pire que moi. Dans tous leurs maux et tous leurs crimes, les hommes s'en prennent toujours au diable, mais des langues comme celle de cette femme font plus de mal que nous.

Ce disant, le diable voulut s'acquitter, car s'il a des défauts, du moins il tient toujours sa parole, et, dans ses marchés avec les hommes, il a été plus d'une fois la dupe de son honnêteté. Mais comme il avait auprès de lui une perche d'une longueur immense, il mit au bout les souliers et les tendit à la vieille en lui disant :

— Je ne veux pas t'approcher, tu me jouerais quelque tour, car tu es plus rusée et plus méchante que moi.

Et aussitôt que la vieille eut pris les souliers, il jeta la gaule et disparut comme un éclair.

Quant à la méchante créature, elle se remit en route, charmée d'avoir été plus fine que le diable et de lui avoir fait peur à force de scélératesse. Mais rira bien toutefois qui rira le dernier, car le diable finit toujours par avoir raison des mauvaises langues.

EDOUARD LABOULAYE.

## LES CLOCHES.

Les cloches... Chant d'amour célébrant la victoire,  
Hymne de triomphe et de gloire,  
C'est Pâques ! du tombeau Jésus-Christ sort vainqueur.  
Après la tristesse et les larmes  
C'est l'Eglise entonnant pour finir nos alarmes,  
L'alleluia consolateur.

## PAQUES !

O Sion, cherche sur ta lyre  
Des préludes harmonieux ;  
Chante, dans un pieux délire,  
Des hymnes qui charment les cieux.  
Jésus nous tire d'esclavage ;  
Il revient triomphant des ombres des enfers ;  
Il a détruit la mort, rendons-lui notre hommage ;  
Célébrons le Sauveur qui nous tire des fers.

## FIN COMME LA BELETTE.

— Je veux que tu m'apportes pour mon fils des langes comme je les aime, disait dame Belette à son mari.

— Quels sont les langes que tu aimes ?

— Je les aime de la peau d'un Ours.

— De la peau d'un Ours ! Rêves-tu ? Est-tu folle ?

— A Dieu ne plaise ! Tout est possible à qui veut.

Là-dessus dame Belette sortit.

Elle alla trouver Ver-de-Terre, et lui dit :

— Compère, ma terre est pleine de gazon, aide-moi à la remuer.

Une fois Ver-de-terre en train de fouiller, la Belette appela la Poule :

— Commère, mon gazon est rempli de vers, nous aurons besoin de votre secours.

La Poule accourut, mangea Ver-de-Terre et se mit à gratter le sol.

Un peu plus loin la Belette rencontra le Chat :

— Compère, dit-elle, il y a des poules sur mon terrain. Vous deviez faire un tour de ce côté !

Un instant après, le chat avait croqué la Poule.

Tandis que mistigris avait raison de dame Poule, la rusée commère fit rencontre du Chien.

— Patron, dit-elle, laissez-vous le Chat en possession de ce domaine, qui est mon terrain ?

Le Chien furieux courut étrangler le Chat, ne voulant pas qu'il y eût d'autre maître que lui.

Le Loup passant par là, la Belette rampa timidement jusqu'à ses pieds.

— Grâce, Sire, lui dit-elle, si j'ose avoir la témérité de vous adresser la parole. Que votre Majesté daigne rendre justice à la plus chétive de ses sujettes...

— Voyons, bavarde...

— Sire... le Chien s'est rendu maître de ce champ où j'habite dans un tout petit coin, sous terre. J'ai peur de lui, Seigneur...

Le Loup plein de jalousie de la puissance du Chien se jeta sur lui et le déchira.

Pendant qu'il faisait cette belle besogne, arriva enfin l'Ours, d'un pas lourd et incertain.

— Monseigneur ! s'écria la Belette du plus loin qu'elle le vit, au secours ! Le Loup est entré dans mon champ.

L'Ours qui n'aimait pas le Loup, se rendit à cet appel désespéré. Mal lui en prit, car la perfide Belette avait creusé depuis longtemps un grand trou, et l'avait recouvert de feuillage. L'Ours y tomba et y trouva la mort. Dame Belette put alors à son aise, à l'aide de ses dents et de ses pattes, lui enlever assez de peau pour en faire les langes de son fils.

— Tu vois, imbécile, dit-elle à son mari ; qui veut peut !

— Oui, répondit le mari, mais en arriver à ses fins par des moyens malhonnêtes ; je n'y tiens pas.

— C'est égal, Monsieur, par mes exploits de ces jours derniers, je me serai fait une renommée immortelle, car de tout temps on dira : »Fin comme la Belette!"

## LA VRAIE MANIÈRE DE S'AMUSER.

— Que je m'ennuie! disait M. Malcontent à son ami M. Belhumeur. Je puis te dire qu'il me semble que je n'ai jamais éprouvé un moment de plaisir dans ma vie.

— Eh bien! Tiens! Moi je vais te faire éprouver ce moment.

— Tu plaisantes, mon cher, j'ai dépensé des milliers pour trouver une heure de joie, et tout ne m'a laissé que vide et tristesse.

— Parions cent francs! que je parviens à mon but.

— Soit!....

Voilà nos deux amis s'en allant bras dessus, bras dessous, et s'acheminant vers le haut d'un faubourg pauvre et populaire.

Nos promeneurs s'y arrêterent devant une maison délabrée et sale.

M. Belhumeur entraînant toujours son compagnon, s'engage dans un escalier noir et tortueux.

M. Malcontent grimpe en regimbant, en demandant s'il a affaire à un fou, si c'est dans ce galetas qu'on va l'amuser?....

Belhumeur s'arrête enfin devant une mansarde, pousse la porte et une scène des plus pénibles s'offre aux yeux des visiteurs.

Dans une pièce à peine meublée, une femme au teint livide tenait entre ses bras deux petites filles à peine vêtues. A l'aspect de M. Belhumeur, elle se lève avec ses enfants et se précipite à ses genoux.

— Ce n'est pas moi qu'il faut remercier aujourd'hui, dit ce dernier, c'est monsieur, au nom duquel je vous remets ces cents francs.

Et en parlant il désignait M. Malcontent.

La pauvrese courut alors vers celui-ci, saisit une de ses mains qu'elle baisa avec respect en s'écriant:

— Oh! Monsieur, permettez-moi de vous témoigner ma reconnaissance. On a enterré hier mon mari, je viens d'être longtemps malade, sans vous, on me chassait aujourd'hui de ma maison; je serais morte de désespoir dans la rue, mais votre générosité va me rendre le courage et la santé. Venez, petites, embrassez aussi les mains de ce bon monsieur à qui nous devons tous la vie.

M. Malcontent est ému, attendri.... Il se tourna vers Belhumeur en disant:

— Tu as raison; je suis bien heureux en ce moment!

Et après avoir reçu encore une fois la bénédiction de la pauvre femme, les deux hommes quittèrent la mansarde aussi heureux que ceux qu'ils y laissaient.

— Tu as gagné ton pari, voici tes cent francs que je te restitue, dit Malcontent à son compagnon lorsqu'ils furent dans la rue.

La veuve guérit, elle trouva de la besogne, quitta sa mansarde pour habiter le rez-de-chaussée d'une maison proprette, et, chaque fois que M. Malcontent passe devant la fenêtre où elle coud, il se dit:

Faire le bien, voilà la vraie manière de s'amuser.

## LE JUIF ERRANT MALADE.

## Conte.

## I.

C'était le lundi de Pâques: trois campagnards, nommés Jean Hébert, Pierre Le Breton et Gilles Bailleul cheminaient, au jour tombant, sur la route qui conduisait à leurs demeures. Ils causaient de ce dont causait tout le monde, des récoltes, du rude hiver passé, de la cherté des grains, de la grande misère des temps. Comme ils se retournaient vers la ville, l'un d'eux aperçut, au pied d'un orme, au bord du fossé, un pauvre vieux qui paraissait à demi-mort et qui n'avait d'autre bagage qu'un grand bâton d'épine. Les trois compagnons étaient charitables, et s'approchèrent pour le secourir, le prenant pour un mendiant que la faim avait exténué; mais ils n'en purent tirer ni mouvement ni parole, ou du moins ils n'en purent rien entendre, si ce n'est des gémissements, car le bonhomme parlait un patois qui semblait celui de la tour de Babel; ils résolurent de prendre sur leurs bras cette espèce de grand cadavre décharné, et l'apportèrent bien péniblement jusqu'à l'auberge du Cheval blanc, à dix minutes de là.

Mais quand ils l'eurent étendu sur un lit de l'auberge, entre quatre bons rideaux de serge, et quand la chandelle éclaira sa mine et ses guenilles, c'est alors qu'ils furent étonnés: il était en vérité plus sale et plus lépreux que Job sur son fumier; il avait la barbe plus longue que celle d'un marchand de complaintes, et ce rebut de la nature, sur lequel, pour toute ressource, ils n'avaient trouvé que cinq sous dans la poche de sa veste, portait, cachés sur sa poitrine, sous un grand tablier, des colliers de diamants et de perles enfilées par de grossiers fils de laiton. Il en avait, l'affreux mendiant, de quoi acheter cinq ou six royaumes!

Les trois bourgeois le voyant retombé dans un certain engourdissement, qu'ils jugèrent précurseur de sa fin, après les grandes douleurs dont il n'avait cessé jusque-là de jeter les hauts cris, les trois compagnons disonous s'en allèrent, chacun deson côté chercher le dernière aide qu'il fallait à ce moribond: Hébert alla quérir le médecin; Bailleul, le notaire; Le Breton courut chez le prêtre. Le médecin venait d'être mandé à Prulay, où la noble hôtesse du château avait ses nerfs; le notaire, lui, mariait sa fille; sa maison était en fête, le rôti était sur la table, et les chansons commençaient; il vint pourtant sans prendre le temps de vider son verre.

Quand il entra dans la chambre où le bonhomme paraissait sommeiller, il crut, à voir son vieux bonnet à la Franklin tout pelé et ses loques toutes pourries de vétusté et de la crotte des chemins, que Bailleul, qui passait pour un malin plaisant avait voulu le mystifier en ce jour solennel, et il jetait déjà sur lui un regard furieux; mais le grand vieillard se redressant sur son lit, commença à dire, et cette fois en bon langage, si ce n'est avec bon accent:

— Je ne vous avais point appelé; mais puisque vous voilà, autant vaut un jour que l'autre: je vous dicterai volontiers un doigt de testament. Moi, Monsieur, j'aime

les notaires. Je n'ai jamais pu, c'a été ma grande peine, posséder en paix sur la terre un champ d'un arpent; mais pour cela même, monsieur, je raffole des gens dont le métier est d'assurer la paisible possession des champs. Soyez-vous là et écrivez :

«Moi, Isaac, né à Jérusalem, reconnaissant à bons «signes que l'heure de mon repos est proche, et que la «colère de Jésus, fils de Marie, est à la fin lassée, je «dègue à mes enfants la terre entière, que j'ai parcourue sans trêve ni halte, depuis dix-huit longs siècles.

«Tous mes fils n'erreront pas comme moi, mais ils «vivent sur de bons coffres remplis d'or dont ils feront «des trônes, ils s'assoieront aussi dans les fauteuils «des magistrats, des ministres et des savants, «et s'ils voyagent, ce ne sera plus avec mon «bâton usé, mais dans des carrosses de consuls et «d'ambassadeurs. La paix et la guerre du monde se feront par leur or, et par leur or, ils feront le luxe.»

## II.

Comme le notaire lui présentait la plume, entra le curé.

— Mon brave homme, dit le prêtre, vous êtes vieux, vous n'allez pas bien, n'avez-vous rien à dire au bon Dieu? son pardon est le baume de toute douleur!

— Je ne suis point fâché de vous voir, Monsieur le curé, répondit le grand bonhomme en grattant un peu sa barbe sale; vous saurez peut-être me donner des nouvelles d'un honnête homme que j'ai connu dans ce pays-ci, voilà environ huit cents ans, et qui s'appelait Yves: il était très-occupé dans ce temps-là à bâtir une méchante petite chapelle sur un petit mamelon à côté de son château, et c'était un esprit fort, car il ne craignait pas l'an mil, époque à laquelle on craignait la fin du monde.

Le curé, jugeant qu'il avait affaire à un fou, voulut entrer dans son idée, et lui dit que la personne dont il parlait était morte en bon chrétien, et que sa chapelle était encore debout.

— Tant mieux, reprit l'autre, mais je ne pensais point que les pierres de ce pays fussent si solides. Quant à moi, monsieur le curé, qui en ai tant vu bâtir et crouler.....

Ils en étaient là, quand le médecin, tout poudreux de sa course, ouvrit la porte et, s'approchant du lit, regarda le mal de ce vilain vieillard. Aussitôt il se mit à rire, prit une prise dans sa tabatière d'or, lui mania le pied «cric, crac,» et lui dit :

— Allons, vieux fainéant, lève-toi et marche.

L'autre ne se le fit pas dire deux fois; il se leva tout debout sur ses pieds, en disant :

— Hélas! et moi qui croyais pouvoir enfin me reposer!

— Ce n'est qu'une entorse, souffla le médecin à l'oreille du curé, moins que rien pour des jambes de fer comme les siennes.

— Avance et marche donc, répéta-t-il assez rudement au vagabond; et, grand chagrin j'ai, pour une foulure de va-nu-pieds, d'avoir retardé mon souper.

Le vieux gueux reprit son bâton, et descendant lestement l'escalier de l'auberge, il demanda à l'hôtelier combien il lui devait.

— Cinq sous pour le coucher, dit celui-ci.

— Les voilà, répondit l'homme à la grande barbe, et voilà cinq sous que vous remettrez à la sacristie, afin que M. le curé dise un évangile pour le repos de l'âme du brave seigneur Yves, que j'ai connu voilà huit cents ans, et qui, sans se douter que je n'aimais pas le porc, me donna de bon cœur un morceau de jambon.

Cela fait, il sortit, suivi à distance et en silence par le notaire, le curé et le médecin; ils le virent qui jetait un coup d'œil, à travers les fenêtres de la rue, dans la salle où dansait la noce de la fille du notaire, et il entra même dans la cour où se réjouissaient les valets et les servantes.

On l'y prit pour un musicien et on lui offrit à boire; mais il se contenta de vider un verre de cidre, et leur dit :

— Merci, mes amis, je ne puis point m'arrêter.

Et en cinq ou six enjambées il disparut dans la nuit pour continuer sa course, qui, selon la légende, doit durer jusqu'à la fin du monde.

## RÉPONSES AUX EXERCICES RÉCRÉATIFS DU N° 6.

### ANAGRAMME.

Parme. — Pater. — Vêpre. — Spire. — Plier. — Parti. — Prime. — Parmis.

Qui suis-je?

La lettre M.

### CHARADE.

Bec — figue.

### LOGOGRIPE.

Ave.

Ont envoyé des réponses exactes à nos exercices récréatifs des N° 2 et 4 :

A. S. (Bruxelles); — Anna B. (Charleroi); — Berthe D. (Malines); — Bôlens, Eugène (Bruges); — Cartuyvels, Cécile (Bertrée); — Cécile S. (Stavelot); — Darsens, Paul (Ninove); — Dilens, Marie (Termonde); — Du Puis du Pont de Sains, Gaston (Soignies); — Eugène K. (Ixelles); — Flore R. (Bruxelles); — Gaetsens I. (Gand); — Hardy, Marie (Tournay); — Henot, Marguerite (Louvain); — Isters, Jeanne (Liège); — Jansens, Thérèse (Borgerhout); — Jules et Thérèse D. (Dinant); — Lambert, Jeanne (Dinant); — Lutens, Ed. (Molenbeek); — Mathilde K. (Bouillon); — Metdepenningen, Marie (Malines); — Mital, Jean (Anvers); — Naveau, Paul (Seraing); — Opperman, M. P. (Gilly); — Paryhouse (Braquegnies); — Pouillet, Antoinette (Louvain); — Rhie Ernest (Louvain); — Van Ypessaële, Madeleine (Lipperloo).



# MUSÉE DU JEUNE ÂGE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Publié sous la direction de M<sup>lle</sup> MARCELLINE LA GARDE.

## ABONNEMENTS:

BRUXELLES..... 6.— fr.  
PROVINCE..... 6.50 ,  
franco par an.

SOMMAIRE. — GRAVURES. Pietro et Francesca. — Un intérieur de famille au Japon. — La marchande de vinaigre.

TEXTE. — Pietro et Francesca. — Un intérieur de famille au Japon. — La marchande de vinaigre. — M. Piqueass'ette a diner chez M. et Mme. Gâte-Enfants. — Excursions et voyages. Le Ejerland ou Pays aux Œufs. — Un Conseil. — Le moineau qui porte crêpe. Fable. — Le Babillard. — Qui veut avoir ce qu'il n'a pas est un sot. — Galerie des Enfants célèbres. Hans Christian Andersen. — L'Auberge de la Forêt.

## ADMINISTRATION:

BRUXELLES,  
107, BOULEVARD DU NORD.

N<sup>o</sup>. 12.

10<sup>e</sup> ANNÉE.

19 Avril 1884.

### PIETRO ET FRANCESCA.

Pietro et sa petite sœur Francesca étaient venus à New-York avec leurs parents, de pauvres gens qui avaient espéré faire fortune en Amérique. Mais, hélas ! au bout de quelque temps, les deux enfants furent orphelins et entrèrent au service d'un de ces hommes qui, dans le Nouveau-Monde, spéculent sur le malheur et recueillent un certain nombre de petits infortunés, auxquels ils donnent plus de coups que de pain, s'ils ne rapportent pas le soir assez de gros sous. Par tous les temps, ces jeunes malheureux s'en vont de grand matin, trottant dans les rues et demandant la charité en chantant ou en jouant d'un instrument quelconque.

Mais le bon Dieu qui veille sur les orphelins, vint au secours de Pietro et de Francesca en la personne d'une vieille dame charitable et bonne.

Cette dame, sortant d'un magasin, laissa choir sa bourse, comme elle montait en voiture.

Frère et sœur s'élançèrent vers l'objet qui tombait et le ramassèrent au moment où la voiture se mettait en marche et disparaissait à fond de train.

Pietro eut une idée : il demanda à la dame du magasin l'adresse de la chalande à l'équipage. Dès qu'il connut cette adresse, il prit Francesca par la main et fit par trouver la maison qu'il cherchait. Pietro souma

timidement et demanda à parler à Madame. Le concierge allait lui mettre la porte au nez, lorsque celle qu'il demandait apparut au haut d'un escalier.

Pietro courut à elle, tendant la bourse.

La dame comprit tout. Emue de tant de probité et de tant de misère, elle fit entrer les deux enfants, leur donna à diner, puis, les faisant monter dans sa voiture, elle se dirigea avec eux vers la rue qu'habitait leur maître.



PIETRO ET FRANCESCA.

Cet homme consentit à abandonner les enfants à la dame, moyennant une somme d'argent.

Pietro et Francesca furent envoyés en pension par leur nouvelle protectrice.

Comme ils montraient beaucoup de disposition pour la musique, ils suivirent plus tard les cours du Conservatoire et devinrent deux artistes dont s'honore le Nouveau-Monde.

### UN INTÉRIEUR DE FAMILLE AU JAPON.

Les maisons japonaises, véritables bijoux de menuiserie, sont d'une exquise propreté; les tentures sont en joli papier collé sur des châssis de bois blanc; le plancher recouvert de nattes épaisses de sept à huit centimètres,

exactement juxta-posées, est un moelleux et frais tapis où l'on n'oserait jamais poser une chaussure crottée. Car, le plus grand chagrin que l'on puisse faire aux

Japonais, c'est de marcher avec des souliers sur leurs tapis.

Il n'y a dans une maison japonaise ni siège, ni table d'aucune sorte. On s'assied, on mange, on dort par terre. On est donc obligé de tenir les nattes très-propres, et il n'y a rien de plus joli que ces intérieurs frottés et luisants.

De la rue, on peut observer parfaitement tout ce qui se passe à l'intérieur d'une maison japonaise.

Là, autour du «tchibatchi» sorte de brasier où l'on allume les pipes et où chauffe éternellement l'eau destinée à la confection du thé, on voit groupés les membres de la famille, les voisins, les amis.

Presque chaque maison renferme dans son arrière-partie une petite chapelle, que chaque soir on illumine au moyen de nombreuses bougies; un bonze, vêtu d'ornements sacerdotaux, accroupi sur le sol, récite, sans reprendre haleine, d'innombrables versets. Toute la famille, dans la même attitude, prend part à ces exercices pieux.

#### LA MARCHANDE DE VINAIGRE.

La marchande de vinaigre que nous publions aujourd'hui, est un type perdu de nos jours et il nous serait difficile de dire pourquoi cette petite industrie ne s'exerce plus dans nos rues. Elle était, au dire des anciens, généralement représentée par de vieilles femmes.

Notre gravure offre le portrait fidèle d'une de ces marchandes, d'après un dessin de l'époque.

#### M. PIQUEASSIETTE A DINER CHEZ M. ET M<sup>me</sup> GATE-ENFANTS.

(Il est cinq heures. M. Piqueassiette sonne à la porte de M. et M<sup>me</sup> Gâte-enfants.)

M. Gâte-Enfants (ouvrant la porte).

Eh! c'est Piqueassiette. Bravo! C'est aimable d'être venu! Je comptais sur toi! Je t'avais annoncé à ma femme.

M. Piqueassiette.

Cher ami, pardon si je suis en retard....

M. Gâte-Enfants.

Il n'y a pas de mal. Ma femme a beaucoup de besoin avec les enfants... Mais entre donc...

(M. Gâte-Enfants introduit son ami dans un salon où il y a un petit garçon de six à sept ans qui se roule à terre entre des quilles, un polichinelle et un cheval de bois.)

M. Piqueassiette (au petit garçon).

Ah! te voilà, mon petit Tonio.

M. Gâte-Enfants.

Oui, voilà Tonio! Tu vas voir comme il est gentil et spirituel! Tonio, viens dire bonjour à monsieur. (L'enfant ne se dérange pas, il se contente de lever la tête, de tirer la langue à son père.) Oh! le vilain qui fait la grimace à papa...

(Bas à Piqueassiette.) Rempli de malice... Oh! tu verras tout à l'heure.

(A son fils.) Tonio, sois donc gentil; dis quelque chose à Monsieur.

Tonio, pleurnichant.

J'veux pas. J'ai faim, moi.

M. Piqueassiette.

Il y a de l'à-propos dans cette repartie... Où donc est M<sup>me</sup> Gâte-Enfants?

M. Gâte-Enfants.

Elle va venir. Elle est occupée de notre Thalie. Quand on élève des enfants, on a sans cesse quelque chose à faire. Mais aussi que de jouissances! (On entend Thalie crier de tous ses poumons.) Thalie pleure, je cours voir ce qu'elle a.

M. Piqueassiette (seul).

Diable! On ne parle pas de diner ici! Si j'avais su cela! (Tonio jette sa boule de bois sur les pieds de M. Piqueassiette.) Prend garde, petit, on ne joue pas aux quilles dans un salon. C'est vilain cela..,

Tonio.

Ça m'est égal! J'veux moi...

M<sup>me</sup> Gâte-Enfants

(ayant sur les bras une petite fille de deux à trois ans) Bonjour, Monsieur! Bonjour.

M. Piqueassiette.

Madame, je suis charmé de vous voir; j'ai accepté l'invitation de votre mari.

M<sup>me</sup> Gâte-Enfants.

C'est parfait! Comment trouvez-vous notre Thalie?

M. Piqueassiette.

Charmante enfant. Ce sera tout le portrait de sa mère.

M<sup>me</sup> Gâte-Enfants.

Elle a la coqueluche, cette pauvre petite; c'est terrible!

M. Gâte-Enfants.

Quand dinons-nous, ma chère?

M<sup>me</sup> Gâte-Enfants.

Cela regarde Catherine. Je ne puis pour le moment que m'occuper de ma fille. (Appelant.) Catherine!

Catherine (arrivant).

Si plaît, Madame?

M<sup>me</sup> Gâte-Enfants.

Avez-vous songé à votre salade?

Catherine.

Non, Madame.

M<sup>me</sup> Gâte-Enfants.

Eh bien! songez-y, il est six heures!

M. Piqueassiette.

Grand Dieu! Qu'ai-je fait au ciel aujourd'hui?

M. Gâte-Enfants (à Tonio).

Viens ici, petit drôle. (Il le prend de force et le place sur ses genoux.) Je savais bien que tu finirais par obéir. Récite-nous une fable. «La cigale et la fourmi.»

Tonio.

Qu'est-ce que tu me donneras?

Gâte-Enfants.

Un pain d'épice!

Tonio.

Un gros?

M. Gâte-Enfants.

Oui, je te le promets.

Tonio (ânonant, nasillant, criant).

La cigale ayant chanté tout l'été... Tenait dans son bec un fromage... Quand la bise fut venue... un fromage... par l'odeur alléché... un fromage...

M. Gâte-Enfants (mettant son fils à terre).

Pas mal, pas mal, il confond un peu; tout cela annonce de la facilité.

M. Piqueassiette.

C'est fort bien. Et la musique, s'en occupe-t-on ici?

M<sup>me</sup> Gâte-Enfants.

Vous comprenez, le soin d'élever Tonio et Thalie absorbe tous mes soins. Mais vous, Monsieur Piqueassiette, chantez-vous toujours?

M. Piqueassiette.

Je chante souvent à des diners; on me dit partout que ma voix a bien gagné.

M. Gâte-Enfants.

Chante-nous quelque chose en attendant le diner. Tiens, voilà le piano,

M. Piqueassiette.

Si cela peut vous être agréable, je le veux bien. (Il se place au piano, prélude et chante:)

Pauvres petits bergers, le son de vos musettes  
Ne fait plus retentir les plaines et les coteaux;  
Jadis que.....

(Thalie a une quinte de toux, sa mère se lève, le papa court à sa fille. Tonio tape avec son polichinelle contre un meuble. Piqueassiette reste au piano tant que le calme se rétablisse.)

M. Gâte-Enfants.

Pauvre Thalie! C'est une bien vilaine chose que la coqueluche! Voilà que c'est fini! Si tu voulais recommencer, Piqueassiette... Monsieur Tonio, vous êtes prié de vous taire.

M. Piqueassiette.

Je vais recommencer... mais tâche que ton fils cesse de braire.

M. Gâte-Enfants.

Il ne bougera plus...

M. Piqueassiette.

Je recommence. (Il chante.)

Pauvres petits bergers, le son de vos musettes  
Ne fait plus retentir les plaines et les coteaux;  
Jadis que redi...

(Thalie se met ici à crier de plus belle... M<sup>me</sup> Gâte-Enfants se lève et l'emporte. M. Gâte-Enfants suit sa femme. Tonio va avec son polichinelle taper dans le dos de M. Piqueassiette.)

M. Piqueassiette.

Finis, mon ami... finis donc, petit...tu tapes... tu tapes... Si tu ne finis pas, je te prends ton polichinelle...

Tonio.

Joue aux quilles avec moi.

M. Piqueassiette.

Laisse-moi tranquille. (Il se met à la fenêtre. Tonio le tiraille par les pans de son habit.)

Tonio.

J'veux que tu joues avec moi.

M. Piqueassiette (impatience).

Laisse-moi tranquille, te dis-je. Je ne suis pas ton polichinelle, moi.

Tonio.

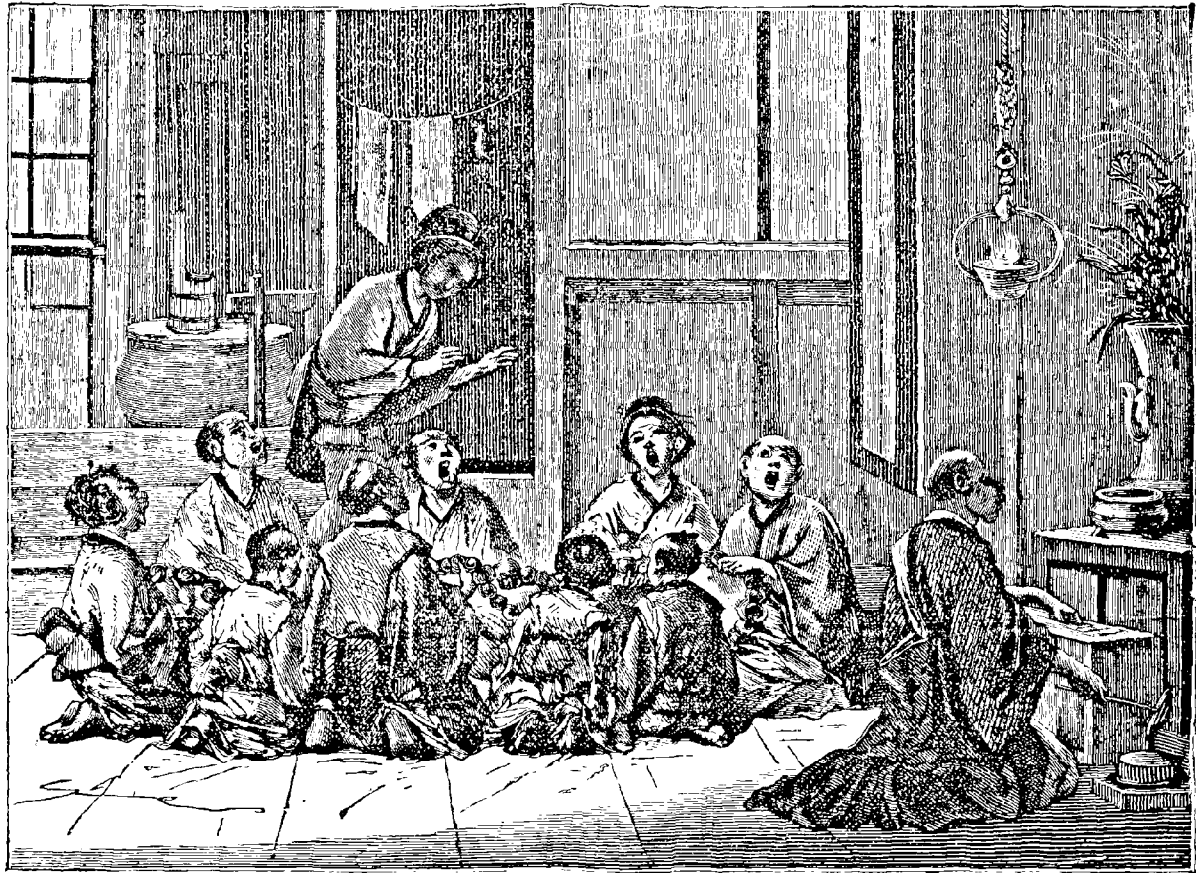
Si! Si! Si! Oh! Oh! Oh! Oh! Si! Si! Si!

(A continuer.)

EXCURSIONS ET VOYAGES.

LE EIJERLAND OU PAYS AUX OEUFS.

Le Eijerland formait autrefois dans la mer du Nord une petite île séparée qui fut ensuite réunie à celle de



UN INTERIEUR DE FAMILLE AU JAPON.

Texel par une digue. Le nom de cette île lui vient, dit M. Havard dans sa «Hollande pittoresque» de la quantité considérable d'oiseaux qui s'y rendent chaque année pour pondre et couvrir. Le sol y disparaît presque entièrement sous les débris de toutes sortes laissés par ces curieux habitants, qui, leurs devoirs remplis, reprennent leur vol pour le Danemark et la Norvège, où ils vont passer toute la belle saison. Là se voient également sur les côtes de l'Océan Atlantique, surtout aux environs de la ville de Drontheim, un grand nombre d'îles et d'ilots très-petits, auxquels on donne le nom de «egge-vaer» ou îles aux œufs.

D'innombrables quantités d'oiseaux de mer, surtout des mouettes viennent y pondre, aussi un «egge vaer» est-il compté comme une possession importante, car les œufs des mouettes sont gros et ont un bon goût.

Les oiseaux marins ne quittent pas aisément le lieu qu'ils ont choisi pour pondre. Quand le propriétaire de l'île vient prendre les œufs, l'oiseau qui le reconnaît ne s'effarouche pas, parce qu'il sait par expérience qu'on ne lui enlève que les œufs superflus. Lorsqu'on approche, il s'envole à quelque distance, regarde tranquillement l'opération et revient quand on s'en va.

Mais souvent des inconnus, des matelots descendent

dans l'île, et emportent tous les œufs. La troupe ailée s'élève alors tout à la fois et remplit l'air de ses cris de douleur. Ces pauvres oiseaux rentrent désespérés dans leurs nids, et sont longtemps à se remettre de leurs alarmes.

Si le vol se renouvelle souvent, ils perdent courage, abandonnent tous ensemble un sol ingrat, et vont à la recherche d'une autre île, dont la situation leur promet plus de protection et de repos.

### UN CONSEIL.

N'abandonnez jamais le sentier de l'honneur,  
Enfants, je vous le dis, malheur, cent fois malheur,  
A qui fait un pas dans le crime !  
Le chemin est glissant, on n'y peut s'arrêter :  
Qui se laisse une fois tenter  
Est tôt ou tard entraîné dans l'abîme.



LA MARCHANDE DE VINAIGRE.

### LE MOINEAU QUI PORTE CRÊTE.

Fable.

On avait collé sur la tête  
D'un moineau  
Un chiffon d'écaflote ayant forme de rêté,

Et voilà le chétifoiseau  
Qui se pose en vainqueur et fait le matamore.  
Tout pierrot n'est pour lui qu'une vile pécore ;  
Il veut, en son orgueil soudain,  
Que jusque dans son bec on lui porte le grain.  
Qu'êtes-vous trop souvent, ô gloire, ô renommée ?  
Une vapeur légère, une vaine fumée !...

La poix, dans le cerveau pénétrant doucement,  
Il connut le danger d'un futile ornement,  
Hélas ! et mourut fou.

Je sais plus d'une bête,  
A qui la fausse gloire a fait tourner la tête.

### LE BABILLARD.

On connaît cet oiseau dont la fable autrefois  
Nous peint l'étrange assemblage,  
Dont chaque plume a ses yeux, son langage,  
Qui sur le haut des tours, sur le sommet des toits,  
Jour et nuit, prolongeant ses veilles,  
Des grands, des peuples, et des rois  
Raconte au monde entier les hontes ou les merveilles,  
Dans qui tout voit, écoute et raisonne à la fois ;  
Le babillard n'en a les yeux, ni les oreilles,  
Mais il en a les langues et les voix !

### QUI VEUT AVOIR CE QU'IL N'A PAS EST UN SOT.

Sur la porte d'un beau jardin  
Ces mots étaient gravés : « Je donne ce parterre  
A quiconque est content. » — Voilà bien mon affaire !  
Dit un homme tout bas : j'ai droit à ce terrain.  
Plein de joie, il s'adresse au maître :  
— Pour m'établir ici vous me voyez paraître ;  
Je suis content de mon destin !  
Le seigneur lui répond : « Cela ne saurait être.  
Qui veut avoir ce qu'il n'a pas,  
N'est point content : retournez sur vos pas ! »

### GALERIE DES ENFANTS CÉLÈBRES.

HANS CHRISTIAN ANDERSEN.

#### I.

Il était au fond d'une île de la Baltique, dans la ville d'Odensée, un pauvre savetier nommé Andersen. Sa femme ne lui apporta en dot qu'une misère égale à la sienne, ce qui ne les empêcha pas de beaucoup se réjouir lorsque vint au monde, le 2 avril 1805, un beau petit garçon qui reçut au baptême le nom de Hans-Christian.

Le marmot, trouvant sans doute la cérémonie un peu longue, se mit à pousser de haut cris, tant et si bien que le pasteur impatienté, murmura :

— Ah ! cet enfant miaule comme un chat.

A quoi le parrain, un vieillard, connu dans tout Odensée pour sa grande sagesse, répondit en souriant :

— Plus haut crie le marmot, plus merveilleusement il chantera quand il sera homme.

Le vieux était prophète.

Une femme du quartier qui passait pour un peu sorcière dit à la femme du savetier :

— Qui sait si un jour on illuminera pas Odensée en l'honneur de votre fils.

Le savetier regarda sa femme en mettant un doigt sur le front pour lui faire comprendre que la vieille était un peu focquée.

— Nous verrons, murmura la mère disposée à être crédule.

En attendant sa célébrité, le futur grand homme jouissait délicieusement des loisirs de la première enfance. Il a raconté plus tard ses courses avec son père dans les forêts de hêtres ; ses longues stations à la lucarne fleurie du grenier paternel, et les longues journées de flâneries chez sa grand-mère.

Cependant les jours d'épreuves allaient venir pour le petit Hans-Christian.

Le savetier mourut, et son fils fut envoyé dans une école de charité, puis, mis en apprentissage dans une fabrique de drap. Mais les idées ambitieuses commençaient à germer dans le cerveau de notre adolescent. Il avait entendu le nom de poète mêlé aux mots gloire et réputation, et il se mit en tête de composer une tragédie.

Ayant économisé sur ses journées de travail treize rixdales, environ 36 fr. 40, il résolut de courir le monde pour chercher fortune.

— Malheureux enfant, que veux-tu faire ! s'écria sa mère.

— Devenir fameux, répondit le jeune Andersen.

#### II.

Il partit donc avec ses treize rixdales et débarqua à l'âge de quinze ans dans la capitale du Danemark.

Un imprimeur d'Odensée lui avait remis une lettre de recommandation pour le directeur du théâtre de Copenhague. Ce dernier était intimement lié avec le poète Oelenslager, qui, voyant les dispositions sérieuses et précoces de Hans-Christian, le prit sous sa protection. Il obtint, aux frais de l'Etat, une place pour lui dans un collège, puis à l'Université de Stockholm.

Les espérances du jeune Andersen commençaient donc à prendre une forme, et il résolut de publier son premier volume.

N'ayant pas trouvé d'éditeur, il le fit imprimer à ses frais.

Ce livre intitulé un Voyage à Amaek (l'un des quartiers de Copenhague) est écrit avec humour et originalité ; il plut au public et eut rapidement trois éditions.

La glace était rompue, la prédiction du parrain et de la devineresse allait s'accomplir.

## EXEMPLE D'EXAGÉRATION.

Un Gascon disait devant un Marseillais :

— Pour pêcher dans l'Adour, on n'a qu'à jeter son filet, à le retirer sans le laisser reposer une minute, et à chaque coup on prend trente à quarante livres de poisson.

— Et dans la Durance donc ! s'écrie le Marseillais, c'est bien plus fort ! On n'a qu'à se baisser pour pêcher, car là, il n'y a pas d'eau, c'est tout poisson !

Rien de plus ridicule que l'exagération !

## ÊTRE DOCILE.

Etre docile, enfants, c'est se laisser conduire,

Ecouter les avis afin d'en profiter.

Vos maîtres, vos parents, ne pourraient vous instruire, S'ils vous trouvaient toujours prêts à leur résister.

## L'ÉTUDE.

On voyait autrefois dans un temple de l'île de Chios une statue de Diane dont le visage paraissait triste et sévère à ceux qui entraient, et joyeux et doux à ceux qui sortaient. Il en est ainsi de l'étude : elle nous semble d'abord austère, repoussante, mais à mesure que l'on avance avec elle dans le sentier des connaissances humaines, elle se pare de tant d'attraits, elle devient si consolante, qu'on ne s'en éloigne point sans une douce satisfaction d'esprit et sans lui dire au revoir, comme à une amie indispensable.

## L'AUBERGE DE LA FORÊT.

## I.

## Les deux compagnons.

Deux jeunes garçons traversaient un jour une vaste forêt, à la nuit tombante. L'un, nommé Paul, qui pouvait avoir quinze ans, était taillandier, et s'en allait à la ville chercher de l'ouvrage ; l'autre, qui s'appelait Félix, n'avait pas plus de seize ans, était apprenti orfèvre, et s'acheminait aussi vers la ville, où il comptait se présenter à sa marraine, une riche dame, récemment revenue au pays, après un long séjour en Italie. Félix ne la connaissait donc que par ses bontés envers lui, le fils de la femme de chambre et du domestique de cette dame, morts tous deux après quelque temps de mariage.

Paul marchait en sifflant, sans s'inquiéter de l'obscurité ; quant à Félix, la peur le gagnait à mesure que l'ombre allait s'épaississant.

Le jeune orfèvre n'était cependant pas un esprit superstitieux, ni un garçon sans courage. Il passait, au contraire, parmi ses camarades, pour un jeune homme

généreux et doué d'un cœur intrépide ; mais en ce moment, dans cette forêt ténébreuse où l'on n'apercevait plus trace de sentier, il lui était impossible de dominer son émotion.

On lui avait en effet tant de fois parlé des dangers de cette forêt ; il avait entendu raconter tant d'histoires de voyageurs arrêtés et dévalisés par des brigands ; on avait enfin, sous prétexte de conseils, tant fait de recommandations au pauvre Félix au moment où il allait se mettre en route, que de plus âgés et de plus forts que lui auraient pu, sans honte, montrer quelque crainte.

— Halte ! N'as-tu pas entendu siffler de ce côté ? interrompit Félix avec inquiétude.

— Eh non ! c'est le vent qui siffle dans les branches, dit Paul, le taillandier.

— Oui ! reprit l'orfèvre, tu avais raison tout à l'heure, en ce qui te concerne, de ne pas craindre d'attaque. Tes gros sous ne sont pas choses en effet qui puissent tenter la cupidité. Mais moi, moi, ils me tueraient, car j'ai dans mon sac une parure ciselée de ma main, que je destine à la comtesse de Ertz, ma marraine qui m'a tenu lieu de mère.

— Eh bien ! mieux vaut la laisser prendre et sauver ta vie.

Félix ne répondit rien. La nuit était venue tout-à-fait, et c'était à peine si l'on pouvait voir à cinq pas devant soi. L'anxiété du jeune orfèvre allait toujours croissant. Enfin, au bout d'une heure de tranges, une lueur tremblotante, étoilant les ténèbres, leur apparut dans le lointain. Le jeune orfèvre n'était pas trop d'avis de s'y fier, car cela pouvait bien être, disait-il, un repaire de voleurs ; mais le taillandier assura d'abord que les voleurs n'établissaient jamais leur domicile autrement que que sous terre, et il ajouta que cette lumière lui semblait annoncer plutôt l'auberge qu'on leur avait enseignée lorsqu'ils étaient entrés dans la forêt.

Cette conjecture était juste, ainsi qu'ils purent s'en assurer quelques moments après. Devant eux, en effet, se déployait un bâtiment d'une certaine étendue, mais d'aspect assez misérable. Un chariot dételé stationnait devant la porte, et l'on entendait hennir des chevaux dans les écuries qui formaient le prolongement de la maison. Le taillandier indiqua du geste, à son compagnon, une fenêtre dont les volets étaient ouverts et par laquelle, en se dressant sur la pointe des pieds, ils pouvaient voir dans l'intérieur de la maison. Au coin du poêle, dans une sorte de grand fauteuil de chêne, dormait un homme qui, d'après son costume, semblait être un voiturier, le maître probablement du chariot arrêté devant la porte ; en face de lui, une vieille femme et une servante étaient assises et filaient ; derrière une table, enfin, le dos appuyé au mur, et le front dans la main, on apercevait un homme en redingote de velours, avec un verre de vin posé devant lui. On ne pouvait voir le visage de ce dernier ; mais le taillandier prétendit inférer de son costume que ce devait être un personnage de distinction.

Comme ils étaient en train d'observer ce tableau, un chien aboya dans l'intérieur de la maison. Celui du taillandier lui répondit, et aussitôt la servante parut sur

le seuil, munie d'une lanterne, à l'aide de laquelle elle regarda les nouveaux arrivants.

## II.

### L'arrivée à l'auberge.

Sur l'assurance qui fut donnée aux deux compagnons qu'on pourrait leur procurer un souper et un lit, ils entrèrent, jetèrent dans un coin leurs sacs de voyage, leurs bâtons et leurs chapeaux, et se dirigèrent vers la table commune. Le jeune homme à la redingote de velours qui l'occupait déjà se leva à leur approche et leur rendit très-cordialement leur salut.

— Vous êtes bien tard en route, leur dit-il; n'avez-vous pas peur de traverser la forêt par une nuit si sombre? Quant à moi, bien que je sois presque au terme de mon voyage et que j'aie hâte d'arriver, j'ai jugé plus prudent de mettre mon cheval à l'écurie plutôt que de pousser seulement une lieue plus loin.

— Et vous avez fort bien fait assurément, Monsieur, répondit le taillandier. Le galop retentissant d'un bon cheval appelle les voleurs. Mais de pauvres compagnons de notre sorte, quels risques peuvent-ils courir?

— C'est vrai, dit le voiturier, que l'arrivée des jeunes gens avait réveillé; et cependant on cite de pauvres voyageurs que des brigands ont tués par férocité pure, ou bien qu'ils ont contraint de marcher avec eux pour les servir.

— Mais si les choses se passent ainsi dans la forêt, remarqua le jeune orfèvre, cette maison ne nous offre pas, ce me semble, un refuge sûr. Nous sommes quatre seulement, cinq en comptant le valet d'écurie, et si une dizaine de voleurs venaient à nous attaquer, quelle défense pourrions-nous leur opposer? Et puis, ajouta-t-il d'une voix plus basse, qui nous répond encore que nos hôtes sont d'honnêtes gens?

— Oh! là-dessus, vous pouvez être sans crainte, fit le voiturier; je connais cette auberge depuis plus de dix ans, et jamais je n'y ai rien vu de louche. L'homme est rarement à la maison; il fait, dit-on, le commerce de vins; quant à la femme, c'est une personne fort paisible et qui jamais n'a pensé à mal; vos soupçons me paraissent donc mal fondés.

— Et cependant, reprit le jeune homme à la redingote de velours, qui était un étudiant en vacances, vous savez les bruits qui ont couru naguère. Vous n'avez pas oublié, j'imagine, l'aventure de ces voyageurs étrangers disparus dans la forêt, et dont on n'a jamais pu retrouver les traces. Plusieurs d'entre eux avaient annoncé avant leur départ qu'ils passeraient la nuit ici dans cette auberge. Il y a là, vous l'avouerez, quelque chose de louche.

— Bon Dieu! s'écria le taillandier, mais nous ferions bien mieux alors d'aller dormir en plein air sous le premier arbre venu. Nous y serions mieux qu'entre ces quatre murs, d'où nous ne pourrions nous échapper, une fois la porte close; car les fenêtres sont grillées.

Cet entretien avait jeté les voyageurs dans un courant d'idées noires. Il ne leur paraissait pas impossible,

en effet, que l'aubergiste de la forêt, par contrainte ou volontairement, fût d'intelligence avec les voleurs, et s'endormir en pareil lieu leur semblait fort imprudent.

— Tâchons au moins de ne pas dormir, Messieurs, afin d'éviter les surprises, dit le voiturier. Pour moi, si l'un de vous veut me tenir compagnie, je me fais fort de demeurer debout toute la nuit.

— Cela me va!... A moi aussi!... A moi aussi! s'écrièrent les autres.

— Mais il faudrait faire quelque chose pour nous tenir éveillés, reprit le voiturier, et puisque nous voilà quatre, nous pourrions faire une partie de piquet.

— Je ne joue jamais aux cartes, dit le jeune homme, je ne pourrais donc être des vôtres.

— Ni moi non plus, dit Félix. Si vous m'en croyez nous conterons des histoires et nous causerons.

(A continuer.)

## EXERCICES RÉCRÉATIFS.

### LE QUESTIONNEUR IMPRUDENT.

Un certain jour, le matelot Pancrace,  
Mauvais farceur à la mine cocasse,  
Qui lance à tout propos de grossiers quolibets,  
Brusquement vint ouvrir la porte d'une classe.  
«Bonjour, maître, dit-il. Voilà vos marmousets?  
Combien avez-vous donc de ces petits baudets?»  
Le rusé magister qui connaissait le drôle,  
Répondit doucement et sans hausser l'épaule:  
— Le plus grand du pays tout à l'heure manquait;  
Mais il entre, je viens d'entendre son caquet;  
Il n'importe, je m'empresse  
De trancher la question,  
Puisqu'elle vous intéresse:  
Suivez bien, s'il vous plaît, ma supputation;  
La preuve se fera par une addition.  
Sans me compter moi-même;  
Si d'écoliers j'avais 14 fois autant,  
Plus du nombre actuel 4 fois le septième,  
En vous comptant,  
J'aurais trop peu d'espace  
Pour faire ici ma classe:  
Car je trouverais net  
Un total assez rond de 1327.

On peut sans insolence affirmer que Pancrace  
Ne découvrira point sans un dénombrement  
Quel est le personnel de l'établissement.  
Amis, résolvez donc le problème à sa place.

### CHARADE.

Si tu veux être heureux et bien reçu partout,  
Ne sois ni mon premier, mon second, ni mon tout.

Imprimerie de «l'Illustration Européenne» à Bois-le-Duc.



# MUSÉE DU JEUNE ÂGE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Publié sous la direction de M<sup>lle</sup> MARCELLINE LA GARDE.

**ABONNEMENTS:**  
BRUXELLES . . . . . 6.— fr.  
PROVINCE . . . . . 6.50 „  
franco par an.

**SOMMAIRE.** — GRAVURES. Chevaux sauvages. — Quel peut être le ton? — Histoire naturelle, Le varan bigarré d'Australie.  
**TEXTE.** — Chevaux sauvages en Amérique. — Quel peut être le ton? — Histoire naturelle. Le varan bigarré d'Australie. — M. Piqueassiette a dîner chez M. et Mme. Côte-Enfants. — Causerie Scientifique. Comment on entend. — Avril et les Oiseaux. — l'Auberge de la Forêt. — Exercices récréatifs. — Avis.

**ADMINISTRATION:**  
BRUXELLES,  
107, BOULEVARD DU NORD.

N<sup>o</sup>. 13.

10<sup>e</sup> ANNÉE.

26 Avril 1884.

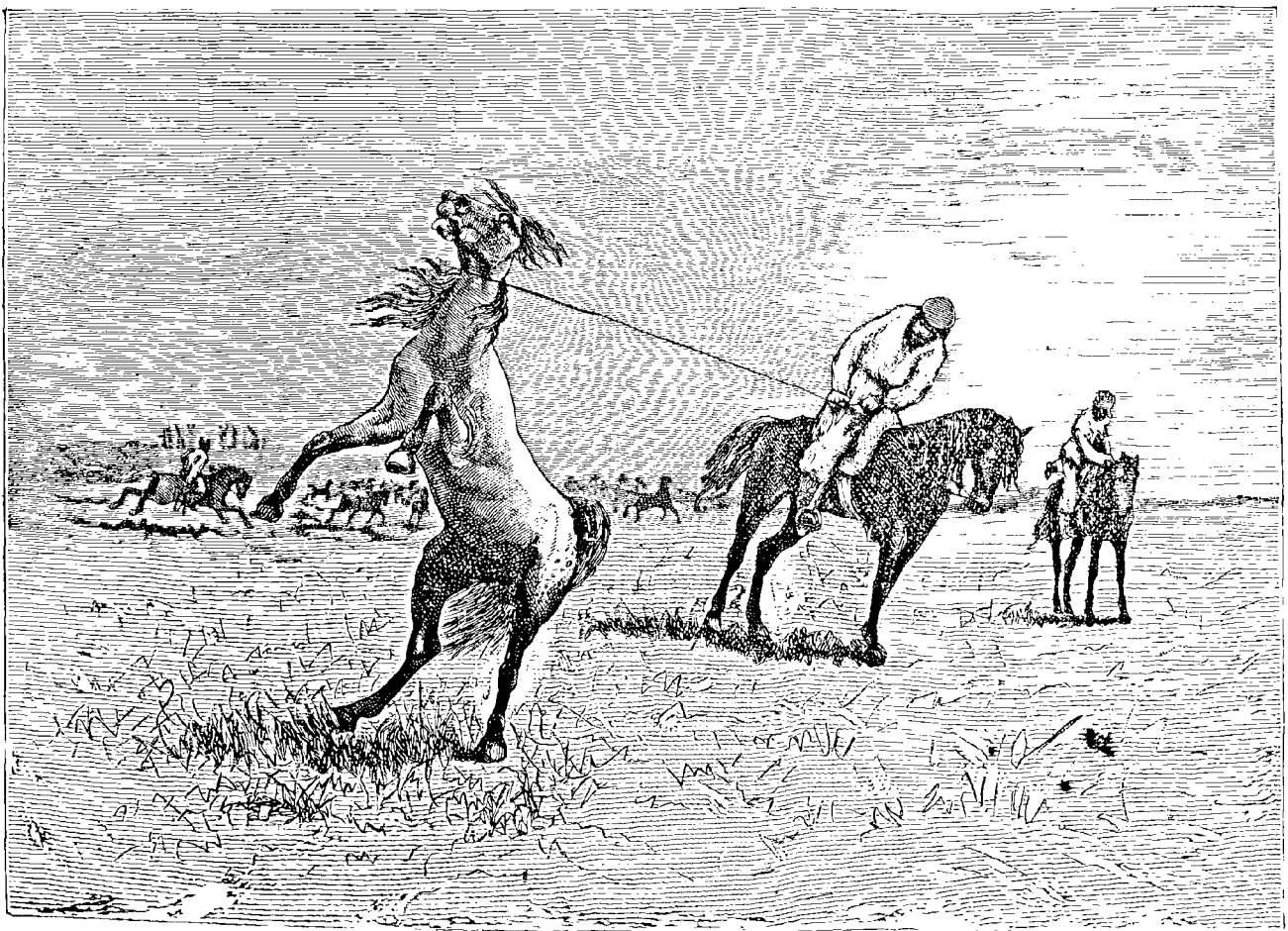
## CHEVAUX SAUVAGES EN AMÉRIQUE.

Les chevaux sauvages qui existent actuellement en Amérique, y ont été introduits par les Européens, lors de la découverte du Nouveau-Monde. Ces animaux, qui vivent à l'état libre dans ces vastes plaines, sont de différentes formes et de couleurs diverses, auxquelles on reconnaît leur origine. Ceux-ci ressemblent aux chevaux de race anglaise, et descendent de chevaux échappés des colonies de l'Angleterre; ceux-là, plus petits, plus nerveux, viennent de la race andalouse, que les

Conquistadors espagnols avaient amenés avec eux d'Europe.

Aujourd'hui on trouve les chevaux sauvages errants en troupes innombrables dans les Pampas de l'Amérique méridionale, sur les plateaux de New-Mexico, et le long des côtes du Texas. Pour preuve de leur nombre considérable, on cite ce fait que, pendant une grande sécheresse qui régna dans les Pampas, on trouva, à une seule place, plus de mille cadavres de chevaux.

Chez les chevaux sauvages on rencontre les mêmes nuances de poil que chez les chevaux dressés; ils n'ont



CHEVAUX SAUVAGES.

pas une taille élevée, mais ils sont très-vigoureux et doués d'une énergie dont en Europe on ne se fait aucune idée.

La chasse des chevaux sauvages se fait au moyen du lasso, grosse corde de 13 mètres de longueur et terminée à un des bouts par un nœud coulant; elle exige un grand nombre d'habiles cavaliers, qui s'échelonnent dans toutes les directions, à une distance de cent pas l'un de l'autre, formant ainsi un cercle de deux kilomètres.

Le plus grand silence est nécessaire, car les chevaux sauvages sont faciles à effaroucher, et leur instinct est si grand, que le moindre souffle du vent apporte à leurs naseaux les émanations de leurs ennemis. Dès que le cercle est formé, quatre chasseurs montés sur de magnifiques chevaux commencent à courir droit sur les animaux sauvages; ceux-ci se précipitent dans la direction opposée. Mais toutes les fois qu'ils se disposent à quitter la limite du cercle, le chasseur le plus rapproché se porte à leur rencontre, et sa présence inattendue, effrayant les nobles animaux, les force à rebrousser chemin. Rien n'est plus magnifique à voir que ces chevaux lancés au grand galop et repoussés de toutes parts.

C'est alors le moment où les chasseurs déroulent le lasso, attaché à leur selle, et le lancent avec une force et une sûreté de main prodigieuse, sur quelque bête du troupeau; la corde siffle deux ou trois fois, au-dessus de sa tête et va saisir sa victime par le cou. Le cheval captif ralentit sa marche; le cavalier sent le mouvement; le nœud coulant se serre de plus en plus jusqu'à ce qu'enfin l'animal, à moitié étranglé, tombe lourdement à terre.

Dès le lendemain de leur capture, les chevaux sauvages, arrachés d'une manière si brutale à la liberté illimitée des prairies, paraissent avoir compris la nécessité de se soumettre et deviennent parfaitement dociles.

La capture d'un cheval sauvage est un des exploits les plus enviés parmi les Indiens, dans les immenses savanes des deux Amériques.

#### QUEL PEUT ÊTRE LE TON?

Notre bon vieux mélomane a beau se creuser la mémoire, se frapper le front, et se poser peut-être pour la vingtième fois cette question, il ne parvient pas à saisir le ton.

Ce malheureux ton, il croit l'avoir, le tenir, là, entre les lèvres, et le voilà qui s'évanouit comme une ombre. Et son instrument, jeté à travers la chambre des sons de cuivre à faire croire aux voisins que notre homme tient dans sa maison un sabbat de sorcières.

Que voulez-vous? L'âge s'est appesanti sur lui, et lui a durci l'oreille; de son côté, l'instrument, qui compte également un respectable nombre d'années, a perdu beaucoup de sa précision et de sa vigueur. Il est donc facile de comprendre que notre drôle de corps et son cor ne peuvent produire que des sons discordants.

#### HISTOIRE NATURELLE.

#### LE VARAN BIGARRÉ D'AUSTRALIE.

Les naturalistes donnent le nom de Varan à un genre de reptiles, dont le corps allongé et dépourvu de crête dorsale, est garni d'écailles tuberculeuses; les pattes sont fortes, les doigts longs et inégaux; la langue charnue profondément fendue et très-extensible, comme celle des serpents.

On distingue deux espèces parmi les Varaniens: les uns sont aquatiques et habitent les bords des rivières et des fleuves; les autres sont terrestres et vivent dans les lieux sablonneux et déserts.

Le varan bigarré d'Australie est l'un des plus beaux, par sa taille et par ses formes gracieuses et colorées.

Le corps est svelte, la tête allongée, la queue mesure plus de la longueur totale de l'animal; les pattes sont robustes, larges, garnies d'ongles longs et pointus; leur mâchoire est pourvue de dents minces, tranchantes et dentelées sur les bords. C'est à la petitesse des écailles qui couvrent son dos qu'on distingue le varan bigarré des autres espèces.

Le varan bigarré se nourrit de matières animales, de gros insectes et de jeunes oiseaux.

#### M. PIQUEASSIETTE A DINER CHEZ M. ET M<sup>me</sup> GATE-ENFANTS.

(Suite et fin, voir pag 90.)

#### SCÈNE II.

M. Gâte-Enfants.

Enfin, cher Piqueassiette, nous allons nous mettre à table!

M. Piqueassiette.

J'en suis charmé! Il est près de sept heures; je dîne ordinairement à cinq. Je suis arrivé ici à cinq heures sonnant. Je pensais que tu serais déjà à table.

M. Gâte-Enfants.

Quand on a des enfants on n'est pas maître de son temps. C'est la coqueluche de notre petite Thalie qui nous met tous à l'envers.... Tu sais ce que c'est?... Tu dois avoir eu la coqueluche?

M. Piqueassiette.

Possible, mais je ne m'en souviens pas....

M. Gâte-Enfants.

Nous allons nous mettre à table à l'instant. (Il va jouer

avec son fils Tonio accroupi par terre au milieu de ses quilles.) Tra... la.... la.... tra.... deri.... dera.... Tiens, Tonio, je gage que j'en abats plus que toi.... J'étais très-adroit aux quilles dans mon temps. Et toi, Piqueassiette?

M. Piqueassiette.

Moi pas....

M<sup>me</sup> Gâte-Enfants (entrant).

Messieurs, le dîner est servi.

M. Piqueassiette (lui prenant vivement la main).

Nous sommes à vos ordres, Madame....

(On se rend dans la salle à manger. M. Piqueassiette se trouve placé entre M<sup>me</sup> Gâte-Enfants et son fils Tonio. On va donner la soupe, lorsque madame s'arrête, écoute, tenant en l'air l'assiette dans laquelle elle va servir.)

M<sup>me</sup> Gâte-Enfants.

Qu'entends-je? Thalie qui pleure!

M. Gâte-Enfants.

Je crois également avoir entendu quelque chose. Et toi, Piqueassiette?

M. Piqueassiette (tendant le bras pour recevoir le potage).

Moi, je n'entends rien du tout....

M<sup>me</sup> Gâte-Enfants (Remettant l'assiette devant elle).

Oh! Ciel! Certainement, Thalie crie.... Pardon, je cours....

(M<sup>me</sup> Gâte-Enfants quitte la table. M. Gâte-Enfants continue à écouter. Tonio jette des boulets de mie de pain sur l'assiette de l'invité qui regarde la soupe d'un air consterné.)

M. Piqueassiette (au bout de trois minutes).

Dis donc, Gâte-Enfants, si ta femme ne revient pas, e pourrais-tu pas servir la soupe?...

M. Gâte-Enfants (distrail).

Pardon, je n'ai pas l'habitude de servir, je ne sais s découper....

M. Piqueassiette.

Pour servir le potage, je crois qu'il n'est pas nécessaire de savoir découper.

M. Gâte-Enfants.

Ma foi!... Tu as raison! Je me risque.... (Il sert. M. Piqueassiette tout en mangeant reçoit dans sa soupe de fréquentes boulettes de pain, toutes noires, pétries par les mains crasseuses de M. Tonio.

M. Piqueassiette.

Ton petit garçon est bien gentil.... mais s'il voulait se dispenser de m'envoyer ses boulettes dans mon assiette.

M. Gâte-Enfants.

C'est pour jouer. Tonio, mon chéri, soyez sage.

M. Piqueassiette.

Gâte-Enfants, ta soupe sent un peu la fumée.

M. Gâte-Enfants.

Que veux-tu? Je te l'ai déjà dit, l'éducation de Tonio et de Thalie absorbe tous les instants de ma femme. Elle ne peut veiller à la cuisine. Mais elle ne revient pas. (Il se lève.) Pardon, mon ami, je vais voir ce qui est arrivé à Thalie.

(M. Piqueassiette reste seul à table avec Tonio qui fait sauter en l'air sa fourchette et sa cuillère, et met ses doigts tout sales sur le pantalon de son voisin.

M. Piqueassiette.

Mon ami, tenez-vous tranquille.

Tonio.

Non, je ne veux pas, Tu ressembles à mon polichinelle, toi.

M. Piqueassiette,

Voilà un dîner qui promet! Oh, mon Dieu!  
(M. et M<sup>me</sup> Gâte-Enfants reviennent avec Thalie.)

M<sup>me</sup> Gâte-Enfants.

Excusez, Monsieur Piqueassiette, si je garde ma fille sur mes genoux pendant le dîner.... comme cela je serai plus tranquille.

M. Piqueassiette.

Comment, Madame, tout ce que vous voudrez pourvu que cela ne nous empêche pas de dîner.

M<sup>me</sup> Gâte-Enfants (à sa bonne).

Catherine, la carpe!

(Catherine apporte une carpe à l'étuvée. M<sup>me</sup> Gâte-Enfants s'occupe de la petite, M. est en contemplation

devant Thalie et Tonio; personne ne sert.)

M. Piqueassiette.

Hum... Hum... voilà une carpe qui a bonne mine.

M<sup>me</sup> Gâte-Enfants.

Sers donc, mon ami, tu vois que je suis si occupée de la petite.

M. Gâte-Enfants.

Je ne suis pas fort! N'importe! aimes-tu les têtes, Piqueassiette?

M. Piqueassiette.

Je ne puis les souffrir... non, je ne puis les souffrir.



QUEL PEUT ÊTRE LE TON ?

(M. Gâte-Enfants sert. Le petit Tonio mange avec glotonnerie. Au bout d'un instant il devient violet et pousse des cris de paon.)

M<sup>me</sup> Gâte-Enfants.

Oh, mon Dieu! Tonio! qu'as-tu?

Tonio (montrant son gosier).

Ça pipi.... pipique! Hi! Hi! Hi! Ha! Ha! Hol!  
Là....

M. Gâte-Enfants.

Dieu du Ciel! Il a avalé une arrête! Crache, Toni  
Crache! (Père et mère se lèvent.)

M. Piqueassiette.

Il vaudrait mieux au contraire qu'il tachât d'avaler.

M<sup>me</sup> Gâte-Enfants.

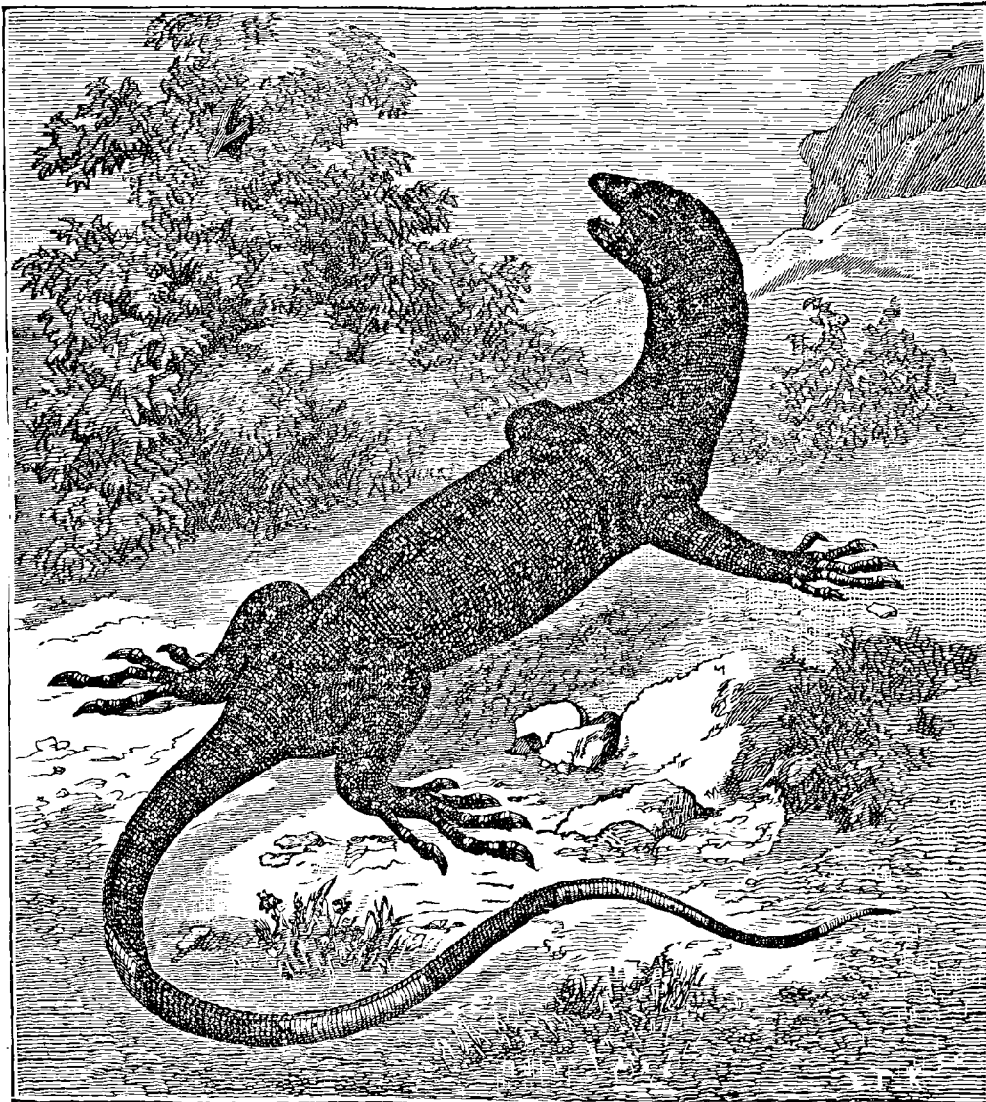
Seigneur! Est-il possible! Mon fils va s'étrangler!  
Que devenir?

M. Gâte-Enfants.

Catherine, de l'huile! Tonio, mon chéri, tu vas boire  
de l'huile.

Tonio.

Non, je ne veux pas.



LE VARAN BIGARRÉ D'AUSTRALIE.

M. Gâte-Enfants.

Que faire alors? Piqueassiette, mon ami, cours chez  
le pharmacien, à l'autre bout de la longue rue de droite,  
demande-lui ce qu'on donne pour dissoudre une ar-  
rête.

M. Piqueassiette.

Dissoudre une arrête! Cela ne se peut. Il me semble  
qu'il vaudrait mieux qu'il mangeât du pain.

Tonio (riant aux éclats).

C'est fini! Je ne sens plus rien!

M. Gâte-Enfants.

Que c'est heureux! Embrassons-nous, Tonio?

M<sup>me</sup> Gâte-Enfants.

Je n'ai plus faim, cela m'a toute bouleversée... cela m'a donné à diner. (Elle se lève et sort.)

M. Gâte-Enfant.

Et moi aussi. Il faut que j'aille respirer. (Il suit sa femme et disparaît.)

M. Piqueassiette (élevant les bras au ciel).

On ne dinera donc jamais ici? Suis-je dans une maison de fous? Je ne sais ce qui me retient que je ne fasse un éclat! Où est mon chapeau? Que je me sauve de cet antre d'aliénés!

CAUSERIE SCIENTIFIQUE.

#### COMMENT ON ENTEND.

C'est dans la tête que se trouve le siège de l'ouïe. La seule partie de cet organe visible à l'extérieur est le «pavillon» de l'oreille qui présente dans sa forme et dans sa texture des conditions très-favorables pour recueillir les sens.

Chez plusieurs animaux, chez le cheval, par exemple, c'est un véritable cornet acoustique susceptible de se mouvoir dans tous les sens.

Le pavillon concentre les ondes sonores dans le conduit auditif qui, après s'être enfoncé dans la tête à une petite profondeur, se termine obliquement par le «tympan», membrane mince, mobile et élastique, servant elle-même à fermer une cavité osseuse, nommée la «caisse du tympan.» Cette caisse n'a d'autre ouverture qu'un petit trou qui communique par un conduit, nommé la «trompe d'Eustache», avec l'arrière-bouche. Par cette petite ouverture, l'air se renouvelle et se met en équilibre avec la pression atmosphérique. La caisse du tympan a bien encore d'autres ouvertures, l'une en haut, nommée «la fenêtre ovale», et l'autre plus bas, nommée la «fenêtre ronde;» mais elles sont fermées par des membranes ou des muscles auxquels est attachée la chaîne des osselets suspendue à l'intérieur de la caisse. Cette chaîne est composée de quatre petits os, nommés à cause d'une analogie de formes «de marteau», «d'enclume», «de lenticulaire» et «d'étrier.» Elle sert, on le suppose, à amortir les sensations trop violentes que l'organe pourrait ressentir. Il suffit de la tendre forte-

ment ainsi que la membrane du tympan pour produire cet effet.

Le «pavillon», le «conduit auditif», la «membrane du tympan», la «caisse osseuse», la «chaîne des osselets» et la «trompe d'Eustache», forment ce que l'on nomme l'oreille externe.

L'oreille interne se compose d'un conduit osseux couronné en spirale, nommé le «limaçon». Attaché par une de ses extrémités à la membrane de la «fenêtre ronde», il s'ouvre par son autre bout, dans une autre cavité nommée le «vestibule» placée derrière la «fenêtre ovale.» Le vestibule communique à trois canaux semi-circulaires d'une nature osseuse et qui sont remplis d'une matière griseâtre. Les derniers filets du nerf acoustique viennent flotter dans un liquide transparent qui remplit les spirales du limaçon.

Il paraît que les vibrations sonores concentrées par ce pavillon, frappent les membranes du tympan, se répercutent dans la cavité osseuse comme dans la caisse d'un tambour, et sont communiquées à l'oreille interne qui fermé les deux fenêtres dont nous avons déjà parlé.

La membrane du tympan peut être rompue, perforée sans que l'audition cesse d'avoir lieu. La chute de l'étrier cause seul la surdité.

#### AVRIL ET LES OISEAUX.

Dans les champs la bergeronnette  
Suit le laboureur en sabots;  
Dans le ciel chante l'alouette;  
Le roitelet sur les fagots;  
Auprès de la vieille qui file.  
Assise sur un banc de bois,  
Le rouge-gorge, ami tranquille,  
Au bruit du rouet mêle sa voix.

Comme une flèche l'hirondelle,  
Lorsque le vent s'est apaisé,  
En passant, du haut de son aile,  
Soufflette le moineau rusé.  
Oiseau des périlleux voyages,  
Il est l'ami des voyageurs;  
Il revient des lointaines plages  
Nous dire le retour des fleurs.

Le long des ruisseaux, des rivières,  
La pie au corset noir et blanc  
Babille avec les lavandières  
Du haut du peuplier tremblant;  
Est-ce une fée, est-ce un génie,  
Quand elle court dans les prés? Non,  
C'est l'oiseau de la calomnie,  
Ne prononcez jamais son nom.

De branchette en branchette  
Sautille le pinson ;  
De branchette en branchette,  
De buisson en buisson  
La fauvette  
Volette  
En chantant sa chanson.

### L'AUBERGE DE LA FORÊT.

(Suite, voir page 95.)

#### III.

#### Danger.

Allons retrouver Félix, le jeune orfèvre, Paul, le taillandier, son compagnon, un étudiant en vacances, et un messager se contant des histoires, vers neuf heures du soir, dans la salle de l'auberge de la Forêt.

Le temps passait agréablement, mais, bientôt, l'hôtesse, posant sa quenouille, se leva et s'avança auprès de leur table :

— Allons, messieurs, dit-elle, c'est l'heure de se coucher ; il est neuf heures sonné, et vous aurez tout le temps de causer demain matin.

— Eh bien ! allez dormir si bon vous semble, dit l'étudiant ; donnez-nous seulement encore une bouteille de vin, et nous ne vous retiendrons pas plus longtemps.

— Pas de ça, pas de ça, répliqua la femme d'un air de mauvaise humeur ; aussi longtemps qu'il y a des voyageurs dans la salle, ni moi ni mes valets ne pouvons nous retirer. En deux mots, Messieurs, veuillez gagner vos chambres, je suis fatiguée, et d'ailleurs il n'est pas dans les usages de ma maison de servir à boire après neuf heures.

— Mais s'il nous plaît à nous de ne pas nous coucher, qu'est-ce que cela peut vous faire, dit le taillandier ébahi. Nous sommes d'honnêtes gens et ne détournerons rien, ni ne partirons sans payer, soyez tranquille !

— Eh ! répliqua la femme, dont la colère allumait les yeux, pensez-vous que pour chaque méchant compagnon qui viendra dépenser ici une douzaine de sous, je vais déranger l'ordre de ma maison ? Je vous le répète pour la dernière fois, l'usage est chez moi de se coucher à neuf heures, et je ne le changerai pas pour vous.

Le taillandier s'appréta à discuter encore, mais l'étudiant lui fit signe de ne pas insister, en même temps qu'il lançait aux autres un coup d'œil d'intelligence.

— Bon ? dit-il, puisque madame l'hôtesse n'entend pas de cette oreille-là, allons nous coucher. Mais nous vou-

drions du moins avoir de la lumière pour trouver notre chemin.

— Désolée de vous refuser, répondit la femme, mais ma provision est épuisée, et il faudra bien que vos camarades se couchent sans chandelle dans la chambre où sont leurs trois lits. Pour vous, Monsieur, ce petit bout sera bien suffisant ; d'ailleurs, c'est tout ce que j'ai ici.

Le jeune homme prit la lumière sans rien dire et se leva ; les autres firent autant, et les compagnons, ayant ramassé leur paquet, suivirent l'étudiant, qui les éclairait du haut de l'escalier.

Lorsqu'ils furent arrivés à l'étage supérieur, l'étudiant les pria de marcher légèrement et les fit entrer dans sa chambre ; puis sa porte refermée, il les regarda tous avec un hochement de tête :

— Eh bien ! à présent, il n'y a plus de doute, dit-il, c'est assez clair : nous sommes tombés dans un traquenard. Vous avez remarqué l'empressement de l'hôtesse à nous faire coucher. Elle nous a ôté, autant qu'elle a pu, en nous refusant de la lumière, la possibilité de veiller. Son plan se comprend du reste : elle pense qu'en nous isolant, on aura meilleur marché de nous.

— Fuyons ! s'écria Félix ; nous serons plus en sûreté dans la forêt que dans cette chambre.

— Impossible ! les fenêtres sont grillées, dit l'étudiant, qui s'efforçait en vain d'ébranler un des barreaux. Non, la seule issue que nous ayons, si tant est qu'elle nous reste encore, c'est la porte de la maison ; mais d'après les dispositions qu'on nous a témoignées, je doute fort que l'on consente à nous l'ouvrir à cette heure.

— Essayons toujours, dit Félix ; je vais voir d'abord si nous pouvons descendre dans la cour, puis là, s'il y a moyen de sortir. Dans le cas contraire, nous verrons ce que nous avons à faire.

Otant donc aussitôt ses gros souliers ferrés, dont le bruit l'eût trahi, il se glissa sur la pointe des pieds le long de l'escalier, tandis que ses compagnons l'attendaient pleins d'anxiété dans la chambre de l'étudiant. Il était arrivé déjà sans encombre jusqu'au bas de la rampe ; mais, au moment où son pied quittait la dernière marche, un énorme bouledogue, se dressant tout-à-coup devant lui de toute sa hauteur, lui jeta ses lourdes pattes sur les épaules en lui appliquant contre le visage deux rangées de dents monstrueuses.

#### IV.

#### Alerte.

Le malheureux n'osait plus avancer ni reculer ; car, au plus petit mouvement, l'horrible chien pouvait lui planter ses crocs dans la gorge et l'étrangler tout net.

— Au secours ! à moi ! dit-il d'une voix étouffée.

Et le dogue en même temps d'aboyer à pleine gueule, ce qui fit accourir soudain la maîtresse et le valet avec des lumières.

— Qu'est-ce ? Qu'y a-t-il ? cria la femme.

— J'ai quelque chose à prendre dans la charrette du voiturier, répondit Félix tremblant de tous ses membres; car au moment où la porte de la salle s'était ouverte, il avait aperçu, groupées autour du poêle, plusieurs figures sinistres.

— Avez-vous bientôt fini tous vos tours? dit la femme d'un ton bourru. Ici, Sultan! ferme donc la porte, Jacques, et conduis ce garçon à la voiture.

A l'appel de sa maîtresse, le chien rentra ses crocs formidables, et, retombant lourdement sur ses pattes, il alla se recoucher en grondant au pied de l'escalier, tandis que le valet, débouclant la porte de la cour, accompagnait Félix avec une lanterne à la main jusqu'à un chariot.

Comme il fallait que notre garçon fit semblant de prendre quelque objet dans la voiture, il tendit la main sous la toile et attrapa un paquet de chandelles qui faisait partie du bagage que le messenger devait porter à la ville prochaine.

— Le petit bout de chandelle de là-haut peut à peine durer un quart d'heure, se dit-il, et cependant il faut absolument que nous y voyons clair.

Il prit donc les chandelles, et, jetant ensuite son manteau sur son épaule en affectant de grelotter, il dit au valet qu'il voulait s'en faire une couverture, l'air de la nuit lui semblant un peu frais.

Aussitôt rentré dans la chambre, Félix se laissa tomber sur son siège, en racontant à ses compagnons la désagréable rencontre qu'il avait faite au bas de l'escalier, et comment il avait aperçu à la dérobée dans la salle basse plusieurs figures suspectes.

— Attendons ce que Dieu nous réserve, cependant restons toujours ensemble et tenons-nous éveillés, dirent l'étudiant, le voiturier et le taillandier.

Au bout de deux heures, ils entendirent tout-à-coup au dehors un grand bruit s'élever. Une voiture venait de s'arrêter devant l'auberge: plusieurs voix appelaient, réclamant de la lumière, et l'on frappait en même temps fortement aux volets.

La chambre assignée au messenger et aux deux jeunes ouvriers donnait précisément sur la route. Ils se levè-

rent donc vivement, ainsi que l'étudiant, et coururent aux fenêtres pour voir ce qui se passait. A la faible lueur d'une lanterne que tenait le valet de l'auberge, ils purent reconnaître une grande berline de voyage, arrêtée au milieu de la route. Un homme de haute taille aidait deux dames voilées à descendre de voiture, et un cocher en livrée dételait les chevaux, tandis qu'un domestique détachait un coffre de l'arrière-train.

— Dieu soit en aide à ceux-ci! souffla le messenger. S'ils se tirent de ce bouge sains et saufs, je n'ai plus d'inquiétude pour ma carriole.

— Silence! murmura l'étudiant. J'ai lieu de croire maintenant que ce n'est pas à nous qu'on en veut, mais à ces dames. Il est probable que les voleurs savaient qu'elles devaient venir ici et qu'ils vont venir les attaquer... Bien certainement l'hôtesse s'entend avec eux. Si l'on pouvait seulement donner l'éveil à ces dames! Mais attendez! il n'y a dans toute l'auberge qu'une seule chambre convenable pour des personnes de haut rang, celle qui voisine à la mienne: on va sans doute y conduire les voyageuses. Vous, demeurez tranquilles ici; je vais, moi, pendant ce temps, tâcher d'avertir un de leurs domestiques au passage.

Le jeune homme rentra rapidement dans sa chambre et souffla les cierges, en laissant brûler seulement le lumignon de l'hôtesse; puis il se mit derrière la porte à épier ce qui allait se passer.

(A continuer.)

## EXERCICES RÉCRÉATIFS.

### ENIGME.

Tel brûle au second rang, qui s'éclipse au premier.  
Applicable à un chiffre. Lequel?

### PROBLÈME LEXICOLOGIQUE.

Composer un mot français avec un S et les 5 premières voyelles.

## A V I S.

Nos abonnés trouveront désormais, chaque quinzaine, parmi nos exercices récréatifs, soit une charade, un problème ou un rébus etc., etc., à la solution duquel nous attacherons une des primes suivantes:

1<sup>o</sup> le 6<sup>e</sup>, 7<sup>e</sup>, 8<sup>e</sup> 9<sup>e</sup> ou 10<sup>e</sup> volume de l'ILLUSTRATION EUROPÉENNE au prix de 4 FRANCS l'exemplaire, au lieu de 10 FRANCS.

2<sup>o</sup> Le RIEUR ILLUSTRÉ, au prix de 2 francs, au lieu de 5 francs.

3<sup>o</sup> Le MUSÉE DU JEUNE AGE (9 volumes parus) à 2.50 frs. le volume broché et 4 frs. élégamment relié.

4<sup>o</sup> L'Album pour Piano, 8 morceaux valeur 30 francs, à 5.50 fr. franco en province.

5<sup>o</sup> L'Album pour Chant (valeur 30 francs) à 5.50, franco en province.

6<sup>o</sup> Le Portefeuille FRANS HALS renfermant 10 eaux-fortes, 15 francs, franco en province.

7<sup>o</sup> Id. renfermant la 2<sup>e</sup> série (10 eaux-fortes) à 15 francs franco en province.



# MUSÉE DU JEUNE ÂGE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Publié sous la direction de M<sup>lle</sup> MARCELLINE LA GARDE.

## ABONNEMENTS:

BRUXELLES . . . . . 6 — fr.  
PROVINCE . . . . . 6 50 „  
franco par an.

SOMMAIRE. GRAVURES: Messagers Japonais. — Le Marchand de Marrons. — Curiosités de l'Histoire naturelle. Nids de Polistes.  
TEXTE. — Messagers Japonais. — Le Marchand de Marrons. — Curiosités de l'Histoire naturelle. Nids de Polistes. — M. Piquassiette à dîner chez M. et Mme Gâte-Enfants. — Voyages et Excursions. Le Crin de Cheval. — Éducation et Morale. Ordre et Économie. — L'Auberge de la Forêt. — Exercices Récréatifs. — Réponses aux Exercices Récréatifs. — Avis.

ADMINISTRATION:  
BRUXELLES,  
107, BOULEVARD DU NORD.

No. 14.

10<sup>e</sup> ANNÉE.

3 Mai 1884.

### MESSAGERS JAPONAIS.

Parmi les réformes de tout genre introduites au Japon, sous l'initiative de l'empereur régnant, figure, en première ligne, celle des modes de transport, qui était des plus défectueuses. Aujourd'hui, on voyage au Japon comme partout; la première ligne ferrée, allant de Jeddo à Jokohama, a été inaugurée en 1872; depuis lors, de nouveaux et nombreux chemins de fer ont été tracés dans toute l'étendue de l'Empire.

Cependant, le système des postes, télégraphes, chemins de fer n'est pas encore tout-à-fait organisé partout à l'européenne, et l'on trouve, dans les parties reculées du pays, ces primitifs coureurs, appelés «djén-riki», qui, dans un accoutrement des plus simples, et à travers tous les temps, s'en vont porter les messages et les paquets à destination.

La marche moyenne de ces coureurs est de cinq kilomètres à l'heure; dans les chemins secs et plats, ils ont la vitesse d'un bon cheval; mais aux montées et dans les chemins détremés, ils perdent ce qu'ils ont gagné en plaine. Toujours polis, le sourire sur les lèvres, ils ne s'arrêtent, inondés de sueur, qu'au but de leur course.

### LE MARCHAND DE MARRONS.

Le marchand de marrons est chez nous d'importation étrangère, et ce n'est guère que dans la capitale que les écoliers peuvent se procurer, par les froides journées d'hiver, le luxe d'un chaud regal, auquel les petits bonhommes de notre gravure tendent leur poche.

Rien n'est plus vivant que cet épisode de la vie d'écolier pris évidemment sur nature. Les punitions ne feront peut-être pas défaut en classe, après le festin, car si quelque débris de l'enveloppe croquante, gisant par hasard sous l'œil du maître, gare! Toute infraction à la discipline scolaire doit être punie! Ceci est l'envers de la médaille.



MESSAGERS JAPONAIS.

### CURIOSITÉS DE L'HISTOIRE NATURELLE.

#### NIDS DE POLISTES.

Les «Polistes» sont des insectes appartenant à la famille des Guêpes. Elles ont tout à fait la forme de ces dernières,

mais leur taille est plus petite. On en connaît plusieurs variétés, dont quelques-unes appartiennent à l'Amérique et d'autres à l'Europe méridionale.

On sait que les Guêpes se construisent des nids ren-

fermés dans une enveloppe qui diffère dans chaque variété de ces insectes. Les nids des »Polistes" ont cela de particulier qu'ils ne sont pas enveloppés et que les alvéoles dont ils sont composés, sont exposés, sans abri, au vent et à la pluie.

Cependant, un observateur a cru remarquer que ces insectes, dans le but de protéger leurs demeures contre les dégâts que l'eau pourrait y occasionner, enduisent l'extérieur d'une espèce de vernis qui durcit à l'air.

Chaque variété de Polistes construit son nid d'une manière spéciale. Les alvéoles sont toujours les mêmes, mais elles sont autrement disposées. La matière dont elles se servent dans leurs constructions, est une espèce de pâte analogue à celle qui, dans l'industrie, sert à faire le papier; les insectes la composent au moyen de fibres de végétaux qu'ils mêlent et pétrissent en la mouillant de leur salive. Si l'on dépose sur leur nid un morceau de papier, on voit les Polistes s'en emparer, le déliqueter et en faire la pâte qui forme la matière première de leurs habitations. Les alvéoles construites au moyen de cette pâte de papier se distinguent des autres par leur couleur blanchâtre.

\* \* \*

C'est au printemps qu'on peut les voir occupées à leurs travaux des constructions.

Les premières chaleurs ayant fait éclore les œufs renfermés dans les alvéoles, la cité ne tarde pas à devenir trop petite pour abriter ce surcroît de population. Si le nid est de petite dimension, les ouvrières se contentent de l'agrandir, mais lorsqu'il a déjà atteint une certaine grosseur, une partie des insectes émigre pour fonder une cité nouvelle.

Les choses se passent comme chez les abeilles. A la colonie nouvelle, il ne faut qu'une reine et un certain nombre d'ouvrières; elle s'établit généralement à proximité du nid d'origine.

Malgré leur étroite parenté avec les Guêpes, les Polistes n'en possèdent pas les mauvaises qualités. Elles sont tout à fait inoffensives; elles quittent rarement leur demeure où on les voit toujours occupées, toujours actives; ce sont des insectes casaniers.

Dans le midi de la France, il n'est pas rare de voir des nids de Polistes fixés aux fenêtres des maisons. Ces nids ont été pris dans les bois en détachant les branches qui les supportaient. Les insectes ne s'envolent pas et ne paraissent nullement mécontents d'être emportés dans un autre endroit, pourvu qu'on prenne soin de ne pas abimer leur habitation.

#### M. PIQUEASSIETTE A DINER CHEZ M. et M<sup>me</sup> GATE-ENFANTS.

(Suite et fin, voir page 68.)

#### SCÈNE III.

Le dîner.

(M. Piqueassiette seul avec Tonio, le fils de M. et M<sup>me</sup> Gâte-Enfants.)

M. Piqueassiette.

Ah ça, suis-je dans une maison de fous? Voilà la seconde fois que ces insensés de Gâte-Enfants quittent la table et me laissent avec cet affreux marmot.

(M. et M<sup>me</sup> Gâte-Enfants rentrent enfin dans la salle à manger.)

M. Gâte-Enfants (à sa femme).

Calme-toi, chère amie, heureusement nous en sommes quittes pour la peur. Tonio, comme tu le vois, ne se ressens plus de l'accident arrivé il y a une demi heure. Par bonheur, l'arrête lui a passé par le gosier, comme une lettre à la poste. Et Thalie, elle a supporté cet événement en héroïne! Elle aura de la sausaue pour avoir été si gentille. Elle aime la sausaue, cette mignonne? (Thalie se met et à crier à se démener comme un diable.) Ah! voilà enfin Catherine avec le coq de bruyère. Ce n'est pas moi qui le découperai....

M<sup>me</sup> Gâte-Enfants.

Ni moi, je te le promets.

M. Piqueassiette.

Alors c'est moi qui me chargerai de cette besogne...

M. Gâte-Enfants.

Comme ce coq a l'air tendre! Il se découpe tout seul!

M. Piqueassiette.

Oui, je crois même... je crains... Il y a longtemps que vous l'avez acheté?...

M. Gâte-Enfants.

Quatre jours pas plus. Serait-il avanié?

M. Piqueassiette.

Mais, ça me fait cet effet-là...

M. Gâte-Enfants.

Tant mieux! Tant mieux! le coq de bruyère se mange faisandé, il a plus de goût.

M. Piqueassiette.

Ah pour du goût, il en aura. (A part.) Que le diable emporte ces crétiens, leurs affreux moutards, et leur coq de bruyère!

M<sup>me</sup> Gâte-Enfants.

Dieu! Thalie est malade!... Pourquoi donnez-vous de la sauce à cette enfant?

M. Gâte-Enfants.

Elle en exigeait, ma chère; Piqueassiette sait ce que c'est que des enfants. Ne fais pas attention, mon cher.

M. Piqueassiette.

Je fais mon possible.  
(On apporte la salade. Tonio saisit le vinaigre et en verse dans le saladier.)

M. Piqueassiette (terrifié).

Ce ne sera pas mangeable!

M. Gâte-Enfants (goûtant la salade).

Excellent. C'est relevé. J'aime ça moi. Voyons, Catherine, qu'avez-vous pour dessert?

Catherine.

Da!... ma rien!

M<sup>me</sup> Gâte-Enfants.

Comment, rien?

M. Gâte-Enfants (à M<sup>me</sup>).

Ma chère, à quoi songes-tu?

M<sup>me</sup> Gâte-Enfants (revêché).

Grand Dieu, a-t-on le temps de songer à des desserts quand on a à sa charge l'éducation de deux enfants?...

M. Gâte-Enfants.

C'est juste, chère amie, Piqueassiette nous excusera. Il aimera mieux avoir la vue d'un tableau de famille, que quelques assiettes de dessert...

M. Piqueassiette (dissimulant mal son dépit).

Ah! assurément... Un tableau de famille... Hum... Du reste j'ai diné...

M. Gâte-Enfants.

Pour te dédommager je vais te faire goûter d'une certaine liqueur dont tu me diras des nouvelles. Passons. (On passe au salon. M<sup>me</sup> Gâte-Enfants promène sa fille qui crie. Tonio prend une grosse canne et se met à taper à droite et à gauche. Il atteint la bouteille renfermant la fameuse liqueur. Elle est brisée en mille pièces...)

M<sup>me</sup> Gâte-Enfants.

Notre vespéro perdu!...

M. Gâte-Enfant.

Tonio, déposez cette canne...

Tonio (frappant sur les jambes de son père).

Petit papa, sens-tu ça?

M. Gâte-Enfants.

Quel espiègle!...

M<sup>me</sup> Gâte-Enfants.

Maintenant que nous avons diné, vous serez assez aimable, M. Piqueassiette, pour nous chanter ce que vous avez commencé tantôt.

M. Piqueassiette,

Madame, si je puis vous être agréable... (Il s'incline et se met au piano.)

M. Gâte-Enfants.

Tonio, tâchez de vous taire.

Tonio (tapant son polichinelle avec la grosse canne).

Je ne veux pas, moi...

M. Gâte-Enfants.

Va toujours, Piqueassiette, nous t'écoutons... Thalie est d'une sagesse adorable!...

M. Piqueassiette.

Je vais en profiter... (Il chante.)  
Pauvres petits bergers, le son de vos musettes  
Ne fait plus retentir la plaine et les co...

Aye!... Aye!...

(C'est Tonio qui, en faisant tourner son gros bâton, est venu taper de toutes ses forces sur le bras de M. Piqueassiette.)

M. Gâte-Enfants.

Qu'as-tu? T'a-t-il fait mal? C'est pour jouer.

M. Piqueassiette (tout pâle).

Oh! Dieu, quelle douleur!

M. Gâte-Enfants.

C'est un gaillard! Quel poignet! Dis donc, Piqueassiette, il n'a que sept ans!...

(M. Piqueassiette ne veut pas en entendre d'avantage, s'apercevant que M<sup>me</sup> Gâte-Enfants avait disparu avec sa fille, il prend son chapeau et en fait autant... Il regagne son logis, en répétant mille fois en route:

— Des Gâte-Enfants et de leurs invitations, délivrez-nous, Seigneur!...

## VOYAGES ET EXCURSIONS.

### LE CRIN DE CHEVAL.

C'est une Suisse en miniature que la Finlande, province russe, baignée par les golfes formés par la Baltique. Rien n'y manque: ni les montagnes, ni les forêts, ni les vallées, ni les lacs. Si vous êtes au village, le matin, le son d'une musette vous réveillera; vous courez à la fenêtre, et vous voyez un paysan parcourant le

village en jouant une mélodie charmante dans sa bizzarrie naïve.

Au son de l'instrument, toutes les portes des étables s'ouvrent et donnent passage à une ou à plusieurs va-

ches qui se dirigent gravement vers le pâturage en agitant une lourde sonnette carrée, suspendue à leur cou.

Entrons dans cette ferme et acceptons le diner qu'on



LE MARCHAND DE MARRONS.

nous offre. Ici nous allons goûter la véritable cuisine russe.

Commençons par nous ranger debout autour d'une table sur laquelle il y a du pain, du beurre, du fromage, de l'anisette appelée «kummel.» Cette collation préalable, à laquelle il faut goûter sous peine d'impoli-

tesse, se nomme la «chale.»

La chale terminée, on passe dans une autre pièce où nous attend la «badvinia,» soupe faite d'un mélange de toutes sortes de légumes arrosés de «kwass,» boisson fermentée que l'on tire du froment.

Cette fois, asseyons-nous à table.

Après le «badvinia» vient un potage aux choux, suivi d'un plat de lait caillé avec du sucre: puis, des haricots verts au beurre, un poulet entouré d'un hachis dont nous ne pouvons nous rendre compte, des »ragourties,» espèce de concombres dont les Russes raffolent, un énorme buisson d'écrevisses et des fraises.

A la fin du repas, comme on prenait une tasse de café, cinq ou six marmots aux cheveux d'un blond filasse, entrent dans la salle en poussant des cris. Ce sont les enfants de la fermière. Tous se pressent en criant autour de l'ainé de la bande, qui tient à la main une bouteille pleine d'eau dans laquelle s'agit et se tortille, avec une incroyable agilité, un animal noir, long de six pouces et mince comme un cheveu.

— Un crin de cheval! s'écrient les enfants, un crin de cheval!

— Où as-tu pris cela? fit la mère en arrachant la bouteille à son enfant.

— Dans la rivière Noire; il s'était enroulé à mon pied.

— Je vous avais défendu de vous approcher de cette eau, méchant garnement; ne savez-vous pas que le petit Dmitri est

mort l'année dernière pour s'être baigné dans la rivière Noire? Un de ces horribles animaux s'introduisit sous sa peau, ses membres ont gonflé, et au bout de vingt-quatre heures, il était entre quatre planches! Voulez-vous qu'il vous en arrive autant!

A ces mots, les enfants déposent la bouteille sur le sol, et ils s'en éloignent avec terreur. Le crin de cheval se livre de plus belle à ses contorsions; elles vont même en augmentant jusqu'à ce que, vidant le contenu de la bouteille dans un plat, la prudente mère de famille, s'armant de ciseaux, saisit le dégoutant animal

et le coupe, menu comme un crin qu'il est. Ce crin de cheval est un reptile très-réandu en Russie, et fort redouté des paysans à cause du venin qu'il renferme.

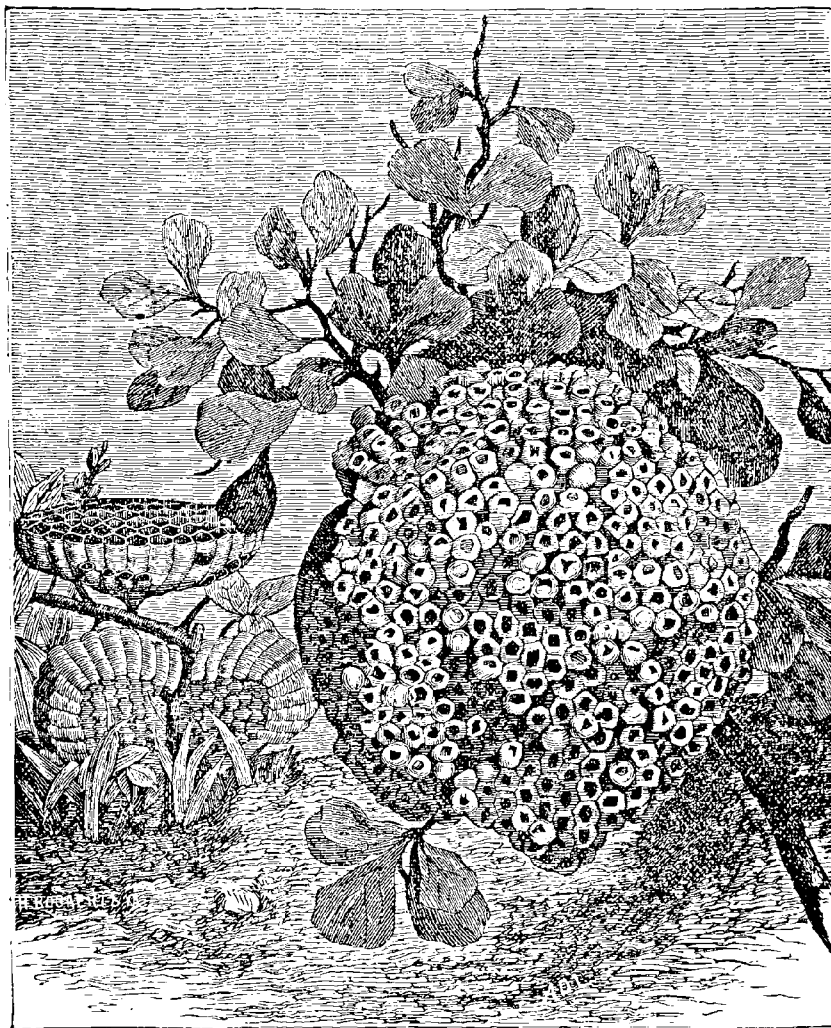
## ÉDUCATION ET MORALE.

ORDRE ET ÉCONOMIE.

Nous ne saurions vous dire, mes amis, combien l'ordre

est utile et profitable. Il ne nuit à personne, vient en aide à tous, et suffit pour se maintenir sans avoir besoin d'autrui. A combien de fantaisies superflues ne coupe-t-il pas court! L'ordre, mes enfants, consiste, non-seulement à conserver les choses, mais à savoir en user selon ses besoins. Conserver et dépenser avec prudence ce que l'on a est, le plus sûr bénéfice, car rien n'est plus propre à ruiner une famille que de dépenser sans besoin ni raison.

Les gens rangés et économes sont ceux qui savent tenir le milieu entre le trop et le trop peu, c'est-à-dire, veiller à ce que la dépense ne soit pas trop forte ni au-dessus de ce



NIDS DE POLISTES.

qui est nécessaire.

\* \*

Auguste a reçu un panier de poires de son oncle, il les enferme dans une armoire et ne mange que celles qui sont gâtées; ce n'est pas là conserver mais perdre, car les trois quarts du fruit se pourrissent; il aurait dû jeter les gâtées, et prendre les bonnes pour la table ou les donner.

\* \*

M. Z., un vrai harpagon, s'aperçoit que la pluie commence à s'infiltrer jusqu'à la poutre du plafond, mais

la dépense lui fait peur; il pleut de nouveau, enfin la poutre se pourrit, elle fléchit, se rompt, et ce qui aurait coûté dix francs en coûte cent!

Vous voyez donc que c'est une perte de ne pas savoir dépenser à temps ce qu'il faut.

\* \*

Si l'on doit être prompt dans les dépenses nécessaires, il faut au contraire apporter de la lenteur dans celles qui ne sont pas d'obligation, c'est un moyen de voir si votre résolution est bien arrêtée et de songer à la manière de vous satisfaire avec le moins de frais possible.

N'attendez pas le dernier moment pour acheter ce qui vous est nécessaire, car vous n'aurez pas le temps de choisir, de comparer les prix, et d'avoir du bon à meilleur marché. Enfin, mes enfants, rappelez-vous que celui qui sait vivre de ce qu'il possède est toujours riche assez.

### L'AUBERGE DE LA FORÊT.

(Suite, voir pag 103.)

V.

#### Les voyageuses.

Les hôtes de l'auberge de la Forêt, qui étaient, comme nous le savons, Félix, le jeune orfèvre, son compagnon, Paul, le taillandier, un étudiant et un messager, virent l'aubergiste apparaître au haut de l'escalier, précédant les deux voyageuses, dont l'une était une dame de haut rang et l'autre sa femme de chambre; elle les conduisit dans la pièce voisine. Après qu'elle eut vanté aux voyageuses l'excellence de ses lits, et qu'elle les eut conviées de sa voix la plus mielleuse à se coucher bientôt, afin de se reposer des fatigues de la route, elle redescendit. L'étudiant, resté à son poste, ne tarda pas à entendre un pas d'homme retentir dans l'escalier. Il entre-bâilla sa porte avec circonspection et reconnut à travers une étroite fente; le personnage qui avait aidé les deux dames à descendre de voiture.

Vêtu d'un habit de voyage, un couteau de chasse au flanc, le nouveau venu semblait être le chasseur ou l'écuyer de la dame étrangère. Au moment où il passait devant la porte entr'ouverte de l'étudiant, celui-ci lui jeta ces mots à voix basse :

— Vous êtes tombé dans un repaire de voleurs.

Et d'un geste rapide, il l'attira dans sa chambre et lui fit part, en toute hâte, des allures suspectes de la maison.

Cette communication parut jeter le chasseur dans une vive inquiétude.

— M<sup>me</sup> la comtesse, dit-il au jeune homme, devait d'abord voyager toute la nuit, sans s'arrêter; mais à deux lieues environ de l'auberge un cavalier nous a croisés, et, après nous avoir salués poliment, s'est enquis du but de notre voyage. Lorsqu'il eut appris que nous étions dans l'intention de poursuivre notre route, malgré la nuit, à travers la forêt, il nous fit observer que

cela était bien hasardeux en ce moment, et il ajouta : — Il y a, non loin d'ici, une auberge assez misérable, il est vrai; mais, si mauvaise et si incommode qu'elle puisse être, elle vous offrira du moins un refuge contre les rôdeurs de grand chemin, et je ne puis que vous engager à vous y arrêter. Le cavalier était de bonne mine, il paraissait honnête; M<sup>me</sup> la comtesse le remercia donc de son conseil, et s'empressa de le suivre, en ordonnant au postillon de pousser ses chevaux dans cette direction, et d'y faire halte. Je vois maintenant que ce cavalier est un complice des voleurs.

Son récit achevé, le chasseur crut de son devoir d'informer sa maîtresse du danger qui la menaçait. ... Il passa donc dans la pièce voisine et revint presque aussitôt, suivi de la comtesse et de sa femme de chambre.

La comtesse était une femme d'environ quarante ans, à l'air noble, à la démarche aisée. Elle s'avança blême d'effroi vers l'étudiant, et lui fit répéter encore une fois toutes les circonstances qu'il avait signalées déjà à son écuyer; on se consulta alors sur ce qu'il y avait à faire dans cette situation critique, et la fuite étant reconnue impossible, on résolut du moins de se défendre de son mieux.

Le cocher et le valet de pied étaient encore dans la cour, revenant de conduire les chevaux à l'écurie: on les appela sans affectation, comme pour leur donner un ordre, et la porte de la comtesse ayant été verrouillée et barricadée à l'aide de commodes, de chaises, de tables, les deux domestiques furent plantés devant en guise de sentinelles.

Cela fait, le voiturier et les deux compagnons rentrèrent avec l'écuyer dans la chambre de l'étudiant pour y attendre la fin de cette nuit agitée.

Il pouvait être onze heures et demie environ; aucun bruit ne se faisait entendre dans l'auberge. Ils causaient tous à voix basse. L'écuyer, outre son couteau de chasse, avait une carabine.

VI.

#### Attaque.

L'étudiant regarda sa montre.

— Minuit est passé depuis longtemps, dit-il, et je commence à croire que nous nous étions mis martel en tête, assez mal à propos. Je serais donc volontiers d'avis, pour ma part, de nous reposer quelque peu; je tombe de sommeil.

— Avant deux heures du matin, je ne m'y fierais pas, repartit l'écuyer, vous savez le proverbe : De minuit à deux heures, c'est le temps des voleurs.

En ce moment, un bruit de porte grinçant sur ses gonds provoqua les aboiements d'un chien.

— Dieu! les voilà! dit le jeune homme, qui reconnut en frissonnant la voix du bouledogue avec lequel il avait déjà conversé.

L'animal se tut aussitôt du reste, apaisé par un : «Tout beau, Sultan!» prononcé à voix basse, mais qui n'en monta pas moins à l'oreille effrayée des voyageurs.

Le chasseur saisit sa carabine et se mit en garde, tandis que l'étudiant se campait à ses côtés, un pistolet

de chaque main. Les compagnons empoignèrent leurs bâtons ferrés, le voiturier prit une hache, et tous alors, n'osant souffler, s'interrogent du regard sur ce qu'il y avait à faire.

— Courons à l'escalier, dit l'étudiant, nous abattons toujours au moins deux ou trois de ces coquins avant qu'ils s'emparent de nous.

En même temps, il donna au taillandier l'un de ses pistolets, en lui recommandant bien de ne tirer qu'à coup sûr.

Ils demeurèrent quelques minutes dans une silencieuse attente.

Rien ne bougeait, et ils étaient sur le point de douter de la réalité du bruit qu'ils avaient entendu, lorsque dans la pénombre de l'escalier se dessinèrent vaguement trois silhouettes d'hommes s'avançant à pas de loup.

— Halte-là! cria le chasseur d'une voix tonnante, un pas de plus, et vous êtes morts.

Les voleurs, effrayés, se rejetèrent vivement en arrière et parurent se consulter avec leurs compagnons. Après un moment, un seul homme revint et dit :

— Messieurs, ce serait folie à vous de tenter une lutte, car nous sommes assez nombreux pour vous sanéantir tous. Laissez-nous arriver jusqu'auprès de la dame qui est là haut. Il ne lui sera fait aucun mal; d'ailleurs, nous ne voulons que la conduire en lieu sûr, pendant que ses gens poursuivront leur route afin d'aller informer le seigneur comte, son mari, qu'il peut la délivrer de nos mains moyennant la bagatelle de quarante mille francs.

— Misérables! osez-vous bien nous adresser une pareille proposition? répondit le chasseur, égaré par la colère.

Et portant sa carabine à l'épaule, il allait faire feu.

— Fou que tu es! dit le brigand, avec une impassibilité qui stupéfia son adversaire, tu peux me tuer, c'est vrai, mais ici derrière moi, il y a vingt de mes camarades qui me vengeront. Crois-moi, si la comtesse nous accompagne de bonne volonté, elle sera traitée avec égard et considération; mais si, tandis que je compte trois, tu n'as pas posé là ton arme, cela ira mal pour vous et aussi pour elle! Allons! armes bas! Une.... deux....

— Il n'y a pas à plaisanter avec ces brutes, dit tout bas le chasseur en abaissant sa carabine. Donnez-nous une demi-heure de répit, afin de prévenir la comtesse; un coup trop brusque pourrait la frapper de mort, poursuivit-il en s'adressant aux bandits.

— Accordé! répondit le voleur.

Et il se retira après avoir placé six hommes de garde au pied de l'escalier.

Emus et bouleversés au-delà de toute expression, les malheureux voyageurs suivirent le chasseur dans la chambre de la comtesse; l'on avait discuté trop haut pour qu'un seul mot lui eût échappé. Elle était pâle et tremblait fortement; mais cependant elle paraissait résolue à s'abandonner à sa destinée.

L'infortune de la comtesse et sa résignation brisèrent

tous les cœurs. Le chasseur pleurait de rage et jurait qu'il ne survivrait pas à cette honte. L'étudiant maudissait sa barbe et sa taille de cinq pieds six pouces.

— Que ne puis-je, dit-il, changer d'habits avec Madame et me livrer à eux en me faisant passer pour elle. Quand ces misérables découvriraient la supercherie, il serait trop tard pour rattraper leur proie.

## VII.

### D é v o u e m e n t .

Cette scène émouvante fit aussi une très-vive impression sur l'imagination de Félix. Les traits de la comtesse, sa démarche, le son de sa voix, toute sa personne enfin, exerçait sur le jeune orfèvre une sorte d'attrait indéfinissable. Il sentit s'éveiller en lui une telle énergie, que, pour sauver la vie de la comtesse, il n'eût pas hésité à donner la sienne propre. Lors donc que l'étudiant émit cette impossible idée de changement de costume, ce fut comme un éclair illuminant soudain l'intelligence de Félix. Oubliant toute crainte et toute considération de danger personnel pour ne plus songer qu'au salut de cette dame :

— N'est-ce que cela? dit-il en s'avançant timide et rougissant; s'il suffit d'une petite taille, d'un menton imberbe et d'un brave cœur pour sauver cette noble dame du péril qui la menace, peut-être ne m'acquitterais-je pas trop mal de cette tâche. Je vous en prie, Madame, poursuivit-il, prenez ma redingote, cachez vos cheveux sous ce large chapeau; avec cela, et mon havre-sac sur vos épaules, je les défie bien de vous reconnaître.

— Cœur d'or! s'écria le chasseur en sautant joyeusement au cou du jeune homme. Que veux-tu faire? Te mettre à la place de ma noble dame? C'est Dieu qui t'a inspiré cela! mais tu ne partiras pas seul, entends-tu? je partagerai ta captivité, moi, comme ton écuyer fidèle et dévoué, et tant que je vivrai, ils ne toucheront pas un cheveu de ta tête.

Il fallut de longs débats pour faire accepter à la comtesse la proposition du jeune orfèvre. Elle ne pouvait supporter la pensée qu'un étranger se sacrifiât pour elle, et puis elle se représentait avec effroi, quand la supercherie serait découverte, la rage des voleurs retombant toute sur son malheureux remplaçant. A la fin pourtant, elle se laissa ébranler, en partie par les offres réitérées du jeune homme, en partie par la pensée qu'une fois sauvée elle-même, elle pourrait tout entreprendre à son tour pour sauver son libérateur.

— Allons, dit-elle, j'accepte votre dévouement, et que Dieu vous protège!

Les voyageurs passèrent aussitôt dans la chambre de l'étudiant, où Félix endossa rapidement une robe par dessus laquelle il drapa de son mieux la pelisse fourrée que portait la comtesse, à son arrivée. Quelques fausses boucles de cheveux empruntées à la femme de chambre complétèrent son déguisement, et tous affirmèrent qu'il était impossible de reconnaître le jeune apprenti sous son costume féminin.

Pendant ce temps, la comtesse avait revêtu, avec l'aide de sa femme de chambre, les habits du jeune orfèvre. Boutonnée jusqu'au menton, le chapeau profondément enfoncé sur le front, le bâton à la main, le sac de cuir sur le dos, elle était tout-à-fait méconnaissable.

Elle remercia Félix en pleurant, et lui promit le plus prompt secours.

— Un mot seulement, Madame, lui répondit Félix : dans le fond de ce havre-sac se trouve un petit érin, je vous le recommande ; s'il venait à se perdre par malheur, ce serait bien malheureux. Je le porte à ma seconde mère,...

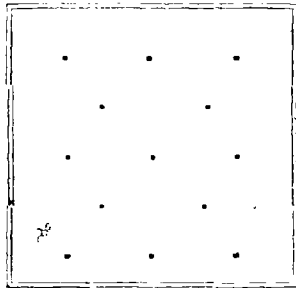
— Gottfried, le chasseur, connaît mon château, se hâta de dire la comtesse ; il vous y ramènera, et tout vous sera remis : car j'espère bien qu'avant peu, noble jeune homme, vous viendrez en personne recevoir les remerciements de mon mari et les miens.

Avant que Félix eût pu répondre, les voix des voleurs retentirent de nouveau au bas de l'escalier, criant que le délai était écoulé, que la nuit s'avancait, et que tout était prêt pour le départ de la comtesse.

(A continuer.)

### EXERCICES RÉCRÉATIFS.

Deviser le carré ci-dessous en quatre parties égales contenant chacune trois points ; les lignes de division ne devant pas toucher les points :



### DEVINETTES.

Je viens sans qu'on y pense,  
Je meurs dans ma naissance,  
Et celui qui me suit  
Ne vient jamais sans bruit.

### CHARADE.

Sans être mon dernier,  
Si j'avais mon premier,  
Je donnerais mon tout  
A l'enfant sage et doux.

### RÉPONSES AUX EXERCICES RÉCRÉATIFS DU N° 7 et 8.

No. 7. CHARADE.

Chauve-souris.

### PROBLÈME ARITHMÉTIQUE.

$$11+1+1+1=14.$$

### DEVINETTE.

J'ai perdu mes souliere.

No. 8. PROBLÈME ARITHMÉTIQUE.

« $x+1$  est divisible par 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9 et 10.  
2 est contenu dans 4.  
3 « 6.  
4 « 8.  
5 « 10.

Il reste donc  $6 \times 7 \times 8 \times 9 \times 10 = 30240$

$30240 - 1 = 30239$ , nombre divisible par 11.

La marchande avait donc 30239 œufs dans sa manne.»

### MÉLI-MELO CRYPTOGRAPHIQUE.

Le proverbe est : L'eau va toujours à la rivière.

### A V I S.

Nos abonnés trouveront désormais, chaque quinzaine, parmi nos exercices récréatifs, soit une charade, un problème ou un rébus etc., etc., à la solution duquel nous attacherons une des primes suivantes :

1° le 6<sup>e</sup>, 7<sup>e</sup>, 8<sup>e</sup> 9<sup>e</sup> ou 10<sup>e</sup> volume de L'ILLUSTRATION EUROPÉENNE au prix de 4 francs l'exemplaire, au lieu de 10 francs.

2° Le RIEUR ILLUSTRÉ, au prix de 2 francs, au lieu de 5 francs.

3° Le MUSÉE DU JEUNE AGE (9 volumes parus) à 2.50 frs. le volume broché et 4 frs. élégamment relié.

4° L'Album pour Piano, 8 morceaux valeur 30 francs, à 5.50 fr. franco en province.

5° L'Album pour Chant (valeur 30 francs) à 5.50, franco en province.

6° Le Portefeuille FRANS HALS renfermant 10 eaux-fortes, 15 francs, franco en province.

7° Id. renfermant la 2<sup>e</sup> série (10 eaux-fortes) à 15 francs franco en province.



# MUSÉE DU JEUNE ÂGE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Publié sous la direction de M<sup>lle</sup> MARCELLINE LA GARDE.

## ABONNEMENTS:

BRUXELLES..... 6.— fr.  
PROVINCE..... 6.50  
franco par an.

SOMMAIRE. GRAVURES: L'Ombre du Cavalier. — Le Secret du bonheur. — Trop volumineux!  
TEXTE. — L'Ombre du Cavalier. — Le Secret du Bonheur — Trop volumineux!  
— Scène de Mœurs. Le petit Marchand de Cannes. — «Comme ça!» — Causons des Fleurs. La Rose. — Excursions et Voyages. Fu Norwège. — L'Auberge de la Forêt. — Exercices récréatifs. — Avis.

## ADMINISTRATION:

BRUXELLES,  
107, BOULEVARD DU NORD.

N<sup>o</sup> 15.

10<sup>e</sup> ANNÉE.

10 Mai 1884.

### L'OMBRE DU CAVALIER.

Trois enfants et le petit chien gambadent à travers les prés fleuris lorsque soudain un bruit interrompt leur jeu.

Ils dressent l'oreille: c'est le galop d'un cheval.

Le cavalier approche, son ombre se projette sur le sol. Le plus jeune des trois mioches a l'air de pleur-

nicher; sa sœur fait des yeux effarés; le grand frère paraît surpris, et le roquet ne risque qu'un œil pour regarder le cavalier lequel doit avoir quelque chose d'étrange, rappelant aux enfants saint Nicolas ou Croquemitaine, ce qui explique la cause de leur émoi.



L'OMBRE DU CAVALIER.

## LE SECRET DU BONHEUR.

Un jeune seigneur oriental riche et puissant, se rendit un jour chez un vieux Turc renommé pour son savoir et sa sagesse et lui dit :

— On m'a affirmé que vous possédiez le secret du bonheur.

— En effet, Monseigneur, j'ai quelque peu ce secret; et j'en remercie le Ciel.

— Ah, quel heureux mortel vous êtes!

— Cela dépend de la manière dont vous l'entendez, répondit le vieux sage. Si vous voulez dire que j'ai bonne part des biens matériels qui chez vous sont à profusion, vous êtes dans l'erreur; si vous supposez que je n'ai jamais trouvé que réciprocité de tendre affection ou que je n'ai pas à déplorer de ces vides douloureux que de temps en temps la mort fait autour de nous, vous êtes encore dans l'erreur. Mais si vous pensez que mon peu de ressources assurées ne m'effraie point, que j'y supplée gaiement par mon travail sans porter envie à ceux qui n'ont pas ce travail à faire chaque jour; que je m'applique bien davantage à borner mes désirs qu'à les satisfaire; que je tâche de ne pas oublier mes propres imperfections; que je m'efforce à faire le plus grand bien que je puis; si enfin, vous me croyez pénétré de cette grande et consolante idée, que cette vie n'est qu'un passage, quelque chose comme une épreuve, et que je retrouverai quelque part dans l'éternité tout ce que j'ai aimé ici bas et qui en est parti avant moi, vous avez raison: je suis heureux autant qu'on peut l'être! Voilà, en quelques mots, le secret du bonheur, et, comme vous le voyez, il est à la portée de chacun!

Méditons donc, chers lecteurs, les paroles de ce sage vieillard, tâchons de les mettre en pratique, et nous n'y trouverons que du bien.

## TROP VOLUMINEUX!

Jacques a un paquet à expédier. On lui a dit que la poste se chargerait de cela. Le voilà qui prend son chapeau, son parapluie, appelle son chien, et se met à la recherche de la première boîte à lettres. Il en trouve une. Mais l'ouverture de la boîte est loin de répondre à la dimension du colis! Que faire? Le brave homme se gratte la tête pour trouver quelque expédient. Le chien a l'air aussi embarrassé que son maître. Espérons, qu'après mûre réflexion, Jacques arrivera à une solution qui permettra au destinataire d'entrer en possession de la surprise qu'on lui réserve.

## SCÈNE DE MORURS.

## LE PETIT MARCHAND DE CANNES.

Un petit marchand (accostant M. Grincheux et lui présentant des cannes).

Monsieur, achetez-moi une jolie canne... Voyez, Monsieur... pas cher... jolie canne à la mode... Choisissez là-dedans...

M. Grincheux.

Je ne veux pas de canne, je n'en porte jamais... ça me gênerait pour marcher.

Le petit marchand (suivant toujours M. Grincheux en lui mettant ses cannes sous le nez).

Voyez, Monsieur, la jolie canne, tout ce qu'il y a de plus nouveau... pas cher... choisissez là-dedans...

M. Grincheux.

Puisque je te dis que je ne veux pas de canne, que je n'en porte jamais, que ça me gêne pour marcher. Du reste, tes cannes sont trop communes.

Le petit marchand.

J'en ai d'autres, Monsieur, de vrais joncs. (Il lui fourre un paquet sous le nez.)

M. Grincheux.

Vrai jonc... Je n'en suis pas sûr.

Le petit marchand.

Je vous garantis, moi, que c'est un jonc véritable. Pliez-le sans crainte...

M. Grincheux.

Laisse-moi...

Le petit marchand.

Prenez en main, Monsieur, appuyez-vous...

(M. Grincheux prend la canne, s'appuie, crac...)

M. Grincheux.

Là, j'en étais sûr. C'est ça ton jonc...

Le petit marchand.

Je ne vous avais pas dit d'appuyer de tout votre corps sur cette canne. On sait bien que ce n'est pas du fer. Donnez-moi trois francs, dix sous, Monsieur.

M. Grincheux.

Trois francs, dix sous, par exemple!...

Le petit marchand,

Vous m'avez cassé ma canne, il faut la payer.

M. Grincheux (à quelques passants attroupés):

Messieurs, ce petit drôle m'a mis sa canne dans la main, je ne cessais de dire que je n'en voulais pas...

Le petit marchand (criant très-fort).

Vous n'avez dit, Je veux une qui ne soit pas commune. Je vous ai présenté celle-ci... Vous l'avez prise, et vous vous êtes appuyé dessus comme si vous vouliez faire un trou dans le trottoir...

M. Grincheux.

Quel effronté coquin! Il m'a fourré sa canne dans la main... Il me criait aux oreilles: C'est un jonc, appuyez, Monsieur, ployez-le... je vous défie de la casser. J'ai appuyé un peu par complaisance, elle s'est cassée tout de suite, preuve que ce n'est pas un jonc.

Le petit marchand.

Il m'a cassé ma canne, il ne veut pas la payer; c'est facile ça!... Moi qui n'ai pas six sous de bénéfice par jour... et mon père qui est infirme... et ma mère qui est paralysée, et mes six frères dont l'aîné n'a que deux ans! C'est moi qui doit gagner la vie pour tout cela. (Il fait semblant de pleurer.) Hi! Hi! Hi!

Tous les passants (attendris).

Qui casse paie, et vite un peu...

Un gros bonhomme.

Ami, tu sais? On paye la casse ici, vieux...

Une vieille femme.

Ah! c'est comme ça que les gens de cette espèce dépouillent le pauvre monde, et ça ne verserait pas seulement une larme d'affliction sur l'infortune du malheur... C'est horrible!!

Un ouvrier en blouse.

Qui est-ce qui faut rosser, la mère?... Qui est-ce qui porte atteinte au bien du peuple?...

La vieille femme.

Ce calotin avec ce pantalon jaune, cet habit vert-pomme et ce chapeau!...

M. Grincheux (tirant sa bourse).

Tiens, petit pleurnicheur, tu sais ton affaire, toi, tu es du gibier de la potence, tu iras loin, toi...

(M. Grincheux paie et repousse la foule pour s'éloigner. Les badauds le suivent pendant quelques instants l'accompagnant de leurs huées. Il s'enfonce dans de petites rues désertes, là, il est à son aise et respire. Il continue quelque temps sa promenade et vers midi arrive sur les boulevards. Il voit un groupe compact s'avancer et reconnaît par un éclairci du groupe le petit marchand de cannes qu'un agent de police conduit au poste. Le garnement avait tout un stock de cannes artistement cassées vers le milieu. Il recommençait le manège que nous lui avons vu jouer avec M. Grin-

cheux, on s'y laissait prendre et, de cette façon, il était sûr de ses trois francs, dix sous par canne.

M. Grincheux.

Oh! petit scélérat, voilà la société délivrée d'un jeune bandit de ton espèce; j'avais bien dit que tu n'étais que du gibier de potence...

(M. Grincheux s'éloigne en se disant:)

Des précoces dupeurs que la police nous délivre, pour que je puisse me promener en paix....

### «COMME ÇA!»

Le petit vacher Pierrot est chargé par son maître, le fermier, de porter au château une lettre et deux fraises d'une grosseur tout-à-fait extraordinaire.

Pierrot en mange une en route, ne songeant pas que la missive peut annoncer l'envoi de deux fraises.

Le châtelain, qui se promenait dans son parc, reçoit lui-même l'envoyé du fermier. Il lit la lettre.

— Où est la seconde fraise? demande-t-il.

— Je l'ai mangée, répond tout bonnement Pierrot.

— Et comment as-tu fait cela! s'écrie le seigneur.

— Comme ça! fait Pierrot en fourrant la dernière fraise dans sa bouche et en l'avalant.

### CAUSONS DES FLEURS.

#### LA ROSE.

(M<sup>me</sup> Eglantine, Marguerite et Flore, ses filles.)

Marguerite. — Que de boutons sur ce rosier!

Flore. — J'en compte dix!

M<sup>me</sup> Eglantine. — La rose est nommée la reine des fleurs. Il n'est pas de pays qui n'en possède, depuis la Suède jusque sur les côtes d'Afrique, depuis le Kamtschatka jusqu'au Bengale, jusque sur les montagnes du Mexique; la rose fleurit sous tous les climats, dans tous les terrains.

Marguerite. — Je n'ai jamais vu de roses bleues.

M<sup>me</sup> Eglantine. — Les fleurs des champs ont à peu près seules le privilège du bleu. Un poète a dit: «La nature est avare du bleu, car c'est la couleur du ciel; elle ne la donne qu'aux pauvres qu'elle aime avant tous les autres!» Mais revenons-en à ce rosier. Il a été églantier d'abord.

Flore. — C'est-à-dire un rosier sauvage.

M<sup>me</sup> Eglantine. — Caché dans quelque coin d'un bois, il se couvrait de petites roses simples à cinq pétales. Un jour, on lui a coupé la tête et les bras, puis on a fendu la peau d'un des moignons qu'on lui avait laissés. Entre l'écorce et le bois, on a glissé un petit morceau d'écorce d'un rosier sur lequel s'indiquait déjà un bourgeon. Depuis ce jour, toute sa sève, toute sa vie, se dépensent à nourrir ce bourgeon.

Marguerite. — Mais... sa blessure s'est fermée sans doute?

Flore. — Tiens, voici la cicatrice...

## EN NORWÈGE.

Marguerite. — Dans ce cas l'églantier n'a plus de fleurs à lui...

M<sup>me</sup> Eglantine. — Non; son rôle est de porter les fleurs de la branche qu'on a greffée sur lui.

Flore (découvrant un insecte dans une rose):

— Oh! voyez donc, mère, la magnifique émeraude!

Marguerite. — Une émeraude! Mais elle marche!

M<sup>me</sup> Eglantine.

— Ce que vous prenez pour une émeraude est une «cétoine», insecte plat et carré aux ailes dures comme celles d'un hanneton, éclatantes comme une pierre précieuse; retournez-le, son ventre est d'une couleur encore plus belle...

Flore. — Oh! c'est vrai! Quelle magnifique couleur violette!

M<sup>me</sup> Eglantine.

— Ne dirait-on pas un rubis? La cétoine ne vit que dans les roses; elle s'en nourrit, et quand elle a mangé sa maison, elle s'envole et en cherche une autre. Sa préférence est pour les roses blanches, elle n'habite les autres roses qu'à contre-cœur, paraît-il.

Marguerite. — J'ai lu quelque part que la reine de France, Catherine de Médicis, éprouvait une horreur invincible pour les roses!

Flore. — J'ai lu également que le duc de Guise, Henri le Balafre, tombait en défaillance à l'odeur des roses.

M<sup>me</sup> Eglantine. — Si nous voulons faire l'historique de la rose, nous dirons que, dans l'antiquité, elle était consacrée à Vénus. Les Romains l'aimaient passionnément; ils faisaient d'excessives dépenses pour en avoir toute l'année; au milieu des frimas de l'hiver, des roses naquaient dans leur vin. Un auteur rapporte, qu'à la naissance du monde, les roses étaient sans épines.

Arrêtons-nous à la porte d'une sorte de castel rustique; c'est la châtelaine qui nous reçoit entourée d'un peuple d'enfants et de serviteurs.

Notre hôtesse porte un pantalon d'étoffe noire enveloppant la jambe, se prolongeant sur le pied, et disparaissant dans un sabot sculpté; sur ce haut-de-chausse brillent d'éclatantes broderies.

Une jupe courte s'arrête un peu au-dessus du genou; le corsage est ouvert sur la poitrine et orné d'une double rangée de bijoux. Une ceinture multicolore s'enroule plusieurs fois autour de la taille; la coiffure est une sorte de cape tombant sur les épaules, également brodée et assortie avec le pantalon. Sur un signe de la châtelaine, on nous conduit à un chalet réservé à un usage exclusivement hospitalier. Des lits antiques surmontés de baldaquins enluminés y attendent perpétuellement le voyageur.

Des fauteuils plus sculptés que rembourrés lui tendent les bras, et des versets de la Bible, écrits sur les murailles en caractères gothiques, lui offrent de consolantes maximes.

Des servantes s'empressent autour de nous, nous offrent tout ce dont elles disposent, sans attendre nos demandes, sans faire une question. Elles obéissent à ce précepte inscrit sur la porte: «Il ne faut pas fatiguer l'hôte que l'on reçoit; il a besoin de repos,



LE SECRET DU BONHEUR.

de vêtements secs, et non pas à être interrogé."

Le lendemain, un jeune garçon, au pantalon flottant, à la veste de drap blanc ornée de passementeries vertes, se campe derrière nous sur une étroite traverse de la carriole, anime son cheval, fait claquer son fouet armé de grelots, puis entonne vigoureusement un air: «da Brabançonne.» Par quelle infiltration mystérieuse ce chant a-t-il pénétré jusqu'au fond de la primitive Norvège. Voici la solution du problème:

Il y a quelques années, par une rigoureuse matinée de décembre, quelques enfants intrépides sortis des fermes du Thelemarken, malgré la neige et la glace, signalaient dans le ciel un phénomène étrange: c'était une tache noire qui semblait se mouvoir et flotter au gré des vents. Cette apparition mit tout le pays en émoi, les anciens s'assemblent et se consultent sur la nature du météore. Cependant la tache grossissait. On aperçut bientôt une sorte de monstre de forme arrondie entouré de cordages, qui s'abaissait vers la terre, rasait parfois le sol, rebondissait avec fureur et entraînait dans sa course une frêle nacelle où se tenaient deux hommes à moitié morts de faim et de froid.

Enfin, le monstre s'affaisse expirant; les braves Norvégiens accourent, relèvent les deux hommes, les réconfortent et vont jusqu'à leur trouver un interprète. Les voyageurs aériens expliquent alors qu'ils étaient partis en ballon de Bruxelles. Le vent les avait pous-

sés vers les rives de la Norvège. L'arrivée si périlleuse des aéronautes enthousiasma les paisibles habitants du Thelemarken.

Au milieu des ovations qu'on leur fit, ils chantèrent notre hymne patriotique qui fut bientôt dans la bouche de toutes les gens de la contrée.



TROP VOLUMINEUX!

La main s'épanouissait une touffe de plumes d'aigle fixée par une agrafe d'acier. C'était le capitaine des brigands. Deux de ses hommes entrèrent après lui et demeurèrent de chaque côté de la porte.

## L'AUBERGE DE LA FORÊT.

(Suite, voir page 111.)

### VIII.

#### Captivité.

Félix, le jeune orfèvre, le héros de notre récit, qui, pour sauver la comtesse de Hofburg, que des brigands tenaient prisonnière, avait changé de vêtements avec elle, Félix, disons-nous, abaissa le voile placé sur son chapeau et s'assit dans un coin, le front appuyé sur sa main, dans une attitude accablée, et il attendit la venue des brigands. Le chasseur s'était retiré dans l'angle opposé, l'air morne, abattu, mais attentif à tout.

Au bout de quelques minutes, la porte s'ouvrit et livra passage à un homme de haute taille, de mine assez fière et vêtu avec un certain luxe. Il portait une sorte de costume militaire; un large sabre lui pendait au flanc, et sur le chapeau qu'il tenait respectueusement à

— Madame; dit le voleur, après qu'il se fut profondément incliné devant Félix qu'il prenait pour la comtesse, il y a des occasions, et celle-ci est du nombre, où la résignation est un devoir. Gardez-vous de craindre, d'ailleurs, que j'oublie un seul instant le respect qui est dû à votre haut rang, je veux m'efforcer, au contraire, d'adoucir autant que possible les ennuis de votre position, de manière que vous n'ayez rien à me reprocher, si ce n'est peut-être les terreurs de cette nuit, qu'il n'a pas dépendu de moi de vous épargner.

Il se tut, attendant une réponse; mais Félix resta muet. Le voleur poursuivit:

— Nous avons appris que M. le comte, votre mari, avait recueilli il y a six semaines un héritage de huit cent mille francs. Nous ne demandons sur cette somme énorme que quarante mille francs. Veuillez donc, Madame, écrire à votre mari une lettre ouverte dans laquelle vous lui manderez que vous êtes notre prisonnière, et qu'il ait par conséquent à nous payer, aussitôt que possible, votre rançon. Il est superflu d'ajouter que cette affaire doit être traitée dans le plus grand secret et que la somme devra être apportée ici par un seul homme.

Quelle était l'anxiété des voyageurs pendant cette scène, on le devine; mais l'émotion de la comtesse dépassait celle de tous les autres. Félix n'était pas moins agité de son côté.

Il ne regrettait pas sa résolution dangereuse, loin de là; mais il tremblait de se trahir par le geste ou la voix; et son trouble ne fit qu'augmenter lorsque le voleur parla d'une lettre que la comtesse devait écrire à son époux.

Comment écrire? quel nom donner au comte? quel style employer pour ne pas éveiller de soupçons?

L'angoisse de Félix fut au comble quand le capitaine posa devant lui papier et plume, en l'invitant à vouloir bien lever son voile pour écrire sa lettre; enfin, pressé par la nécessité, le jeune orfèvre saisit la plume, et faisant appel à ses souvenirs de lecture, il écrivit le billet suivant:

»Monsieur et cher mari,

»Un événement malheureux vient d'interrompre brusquement mon voyage. Je suis tombée nuitamment au milieu d'une troupe de brigands, et ils m'ont signifié qu'ils me retiendraient prisonnière jusqu'à ce que vous leur ayez envoyé pour ma rançon une somme de quarante mille francs.

Ne parlez de tout ceci à âme qui vive; se bien garder surtout de porter plainte à la justice, et d'invoquer son intervention; enfin envoyer la somme à l'auberge par un homme seul: telles sont les conditions mises à ma délivrance. Faute par vous de les remplir scrupuleusement, je suis menacée de la prison la plus dure, et de la mort peut-être!

J'attends de vous, mon cher mari, le secours le plus prompt.

Votre épouse infortunée."

Félix, sans rien dire, tendit cette lettre au chef des brigands, qui la parcourut du regard et l'approuva. S'approchant ensuite de la porte, il appela la femme de chambre qui devait être chargée de la missive, et il invita la soi-disant comtesse à lui donner ses instructions particulières.

La femme de chambre tremblait et frissonnait de tout son corps, et Félix aussi ne put s'empêcher de pâlir en ce moment, en songeant qu'il suffisait d'un mot, d'un geste, d'un regard pour les trahir et les perdre tous. Rappelant cependant tout son courage dans cet instant critique, il dit d'une voix assez calme:

— Je n'ai rien de plus à vous dire, ma fille, si ce n'est de prier le comte de me tirer aussi vite que possible de cette pénible situation.

— Et je vous engage aussi, ajouta le voleur, à recommander de la manière la plus expresse à M. le comte de ne dire mot de cette aventure et de ne rien entreprendre contre nous jusqu'à ce que M<sup>me</sup> la comtesse soit entre ses mains. Nos espions nous auraient bientôt informés de ses démarches, et alors... je ne répondrais plus de rien.

Cela dit, le capitaine des voleurs invita sa prisonnière à le suivre. Félix se leva aussitôt, le chasseur de la comtesse en fit autant ainsi que l'étudiant, qui avait été témoin du dévouement du jeune orfèvre, et qui obtint des voleurs la permission d'accompagner la prétendue comtesse. Devant l'auberge piaffaient impatiemment plusieurs chevaux tenus en main. On en offrit un au chasseur; un autre était préparé pour la comtesse; un troisième fut donné à l'étudiant. Après avoir aidé le jeune orfèvre à se mettre en selle, le capitaine serra fortement la sangle de sa monture, et s'élançant lui-même sur son cheval, il vint se placer à la droite de Félix tandis qu'un des voleurs se rangeait à sa gauche. Le chasseur et l'étudiant furent entourés de la même manière. Quand toute la troupe fut montée, le capitaine donna le signal du départ d'un coup de sifflet aigu, et quelques secondes après les brigands avaient disparu avec leur proie dans les profondeurs de la forêt.

Dès que le jour fut levé, Paul le taillandier, le compagnon de Félix, la comtesse qui avait mis les habits de ce dernier, et les valets de la noble dame quittèrent l'auberge, après avoir payé leur écot. Ce fut un domestique, invisible la veille au soir, qui les servit. L'hôtesse et sa servante ne se montrèrent point.

— A présent, je suis sauvée! dit la comtesse quand ils eurent fait une centaine de pas dans la forêt. Oh! combien je vous ai d'obligation! mais vous viendrez me voir à Mayenbourg, n'est-ce pas? Et j'espère bien que vous y trouverez votre jeune camarade; je vais immédiatement m'occuper de sa délivrance.

Le taillandier promit de se rendre à cette invitation aussitôt que possible. Il parlait encore quand la berline de la comtesse les rejoignit. La portière fut ouverte rapidement, la comtesse s'élança dans la voiture, salua encore une fois de la main le jeune compagnon, et les chevaux partirent au galop.

## IX.

## Chez les bandits.

Pendant ce temps, les voleurs avaient atteint le repaire où s'abritait leur bande. Lancés au grand trot à travers les sentiers les plus impraticables, ils n'avaient pas échangé un mot avec leurs prisonniers durant toute la route. De temps à autre seulement ils s'interrogeaient entre eux à demi-voix quand le chemin venait à se bifurquer. On fit halte enfin devant une gorge profonde. Les voleurs mirent pied à terre, et le capitaine aida la prétendue dame à descendre de cheval, en s'excusant de la course rapide qu'ils venaient de fournir et s'enquérant avec sollicitude et courtoisie si M<sup>me</sup> la comtesse n'était point trop fatiguée.

Félix lui répondit de la voix la plus douce qu'il put, qu'il ressentait en effet une grande lassitude, et le capitaine l'invita à s'appuyer sur son bras pour descendre dans le ravin. La pente était si roide en effet et le sentier tellement abrupt, que ce secours ne fut pas inutile à Félix pour l'empêcher de tomber. On atteignit enfin le fond de la gorge, après de nombreux circuits, et les premières lueurs de l'aube apparaissant en ce moment découvrirent aux yeux des prisonniers une sorte de vallon étranglé, de cent pas de long à peu près, et fermé comme un cirque par une infranchissable barrière de rochers. Six ou huit petites huttes faites de troncs d'arbres et de branchages s'élevaient au centre du ravin. C'était le repaire habituel des voleurs. Le capitaine introduisit la soi-disant comtesse dans la meilleure de ces cabanes, en lui disant que cet asile lui serait exclusivement réservé; mais sur la demande de Félix, que la perspective de rester seul récréait peu, il consentit à ce que le chasseur et l'étudiant lui tinssent compagnie, si tel était son bon plaisir.

La hutte était garnie de peaux de chevreuils et de nattes, qui servaient à la fois de sièges et de tapis de pieds. Une demi-douzaine de cruches et d'assiettes de bois; une vieille carabine hors de service accrochée à la muraille; dans un coin, une couple de planches disposées en forme de couchette et sur lesquelles s'étendait une méchante couverture figurant tant bien que mal un lit: tel était l'unique mobilier de cette hutte.

Dès qu'ils furent laissés seuls, nos trois captifs se mirent naturellement à réfléchir sur leur étrange situation. Félix ne se repentait nullement de sa noble résolution; mais la crainte de voir découvrir sa ruse ne laissait pas cependant de l'inquiéter quelque peu, et il manifesta à haute voix son appréhension.

— Au nom du ciel! s'écria sourdement le chasseur, en se penchant à l'oreille du jeune homme. On nous épie peut-être!

— Un mot imprudent, et moins qu'un mot, un cri seulement, c'en est assez pour nous trahir! ajouta l'étudiant sur le même ton.

Le pauvre Félix baissa la tête et se contenta de pleurer silencieusement.

— Croyez-moi, monsieur le chasseur; reprit-il enfin

à voix basse, ce n'est pas la peur des brigands qui me fait pleurer! Je tremble qu'au milieu de toutes ses préoccupations, M<sup>me</sup> la comtesse n'ait oublié ce que j'ai dû lui dire si rapidement, et si cela arrivait, je serais perdu à toujours.

— Mais qu'est-ce donc qui peut vous troubler ainsi? demanda le chasseur, étonné de l'émotion du jeune homme qui, jusque-là, s'était montré si ferme et si courageux.

— Ecoutez, et vous verrez si j'ai tort de m'alarmer, répondit Félix.

— Mon père était un des plus habiles orfèvres de Nuremberg: et ma mère, qui avait été dans sa jeunesse femme de chambre d'une dame du plus haut rang (c'était une comtesse aussi), reçut d'elle au moment de son mariage, toutes sortes de cadeaux magnifiques. Cette bonne dame demeura toujours, en outre, très-attachée à mes parents, et, lorsque je vins au monde, ce fut elle-même qui demanda à être ma marraine. Elle fit plus encore, car, quand demeuré orphelin à la suite d'une épidémie qui m'avait ravi coup sur coup mon père et ma mère, j'allais être jeté dans un hôpital, ma marraine me fit placer à ses frais dans une maison d'éducation. Plus tard elle m'écrivit pour me demander si je voulais apprendre l'état de mon père, et, sur ma réponse affirmative, je fus mis par ses soins en apprentissage à Würzbourg. Le métier me plut et je travaillai d'un tel cœur, qu'au bout de peu d'années je fus en état d'entreprendre mon tour d'Allemagne. Je me hâtai d'en informer ma marraine. Elle me répondit sur-le-champ pour me dire qu'elle se chargeait des frais de mon voyage. En même temps, elle m'avait fait parvenir de superbes pierreries, en témoignant le désir que je les lui montasse à mon goût, afin qu'elle pût juger de mon habileté. Je devais lui rapporter moi-même sa parure et recevoir d'elle, en récompense, l'argent nécessaire à ma tournée. Or, je vous dirai que, bien qu'elle ait veillé constamment sur moi comme une seconde Providence, je n'ai jamais vu ma marraine. Vous pouvez penser si j'étais heureux de me présenter devant elle et de lui témoigner ma reconnaissance! Jour et nuit je travaillais à sa parure, et j'en fis enfin une si belle pièce, que mon maître lui-même ne se lassait pas de l'admirer. Lorsqu'elle fut terminée, je l'empaquetai bien soigneusement dans le fond de mon sac, je pris congé de mon patron et je partis pour le château de ma marraine. C'est alors, poursuivit le pauvre Félix en sanglotant, c'est alors, que ces brigands maudits sont survenus et ont ruiné toutes mes espérances. Car, si votre maîtresse a par malheur oublié mes recommandations et qu'elle ait jeté dans le premier coin venu, comme un objet inutile, mon méchant havre-sac, comment pourrai-je me présenter devant ma marraine? qu'aurai-je à lui soumettre comme échantillon de mon talent? Et ses pierreries, malheureux que je suis! comment lui en restituer la valeur? Et encore, voudra-t-on me croire quand je raconterai cette étrange aventure?

— Sur ce dernier point, mon jeune ami, soyez sans

inquiétude, répondit le chasseur; d'abord je ne crois pas que votre joyau coure le moindre risque entre les mains de ma noble maîtresse, et puis, en supposant même qu'un malheur arrivât, elle s'empresserait, n'en doutez pas, de venir à votre aide et de porter témoignage pour vous. Oubliez donc momentanément vos préoccupations, et tâchez de dormir une heure ou deux, cela vous remettra.

Ils sortirent là-dessus, et Félix, demeuré seul, s'efforça de suivre le conseil du chasseur.

Le sommeil calma son agitation nerveuse, et il était plus résolu et plus gai quand reparurent ses compagnons. Le chasseur lui raconta alors que le capitaine avait recommandé les plus grands égards pour sa prisonnière, et que dans peu d'instant l'une des vieilles femmes qui servaient les voleurs viendrait se mettre à ses ordres. Mais il fut décidé qu'on refuserait cette politesse, beaucoup plus gênante qu'utile.

L'étudiant rapporta ensuite ce qu'il avait observé dans le camp des voleurs.

— La hutte où l'on vous a placé, dit-il, est celle où réside ordinairement le capitaine de ces brigands. Quant aux voleurs, ils sont rarement plus de six dans ce repaire. L'un monte la garde à quelques pas de nous, l'autre au bas du défilé qui conduit ici, et tout en haut à l'entrée de la gorge, un troisième est posté en sentinelle avancée; de deux heures en deux heures, trois autres les remplacent. Chacun des gardes a de plus, à ses côtés, deux énormes dogues, et ces animaux ont l'oreille tellement subtile qu'on ne peut faire un pas dans le camp sans provoquer aussitôt leurs aboiements. Je me charge, leur dit-il, de la première sentinelle. Je suis dans le cas de légitime défense, ainsi point de scrupules; d'ailleurs, nécessité n'a pas de loi. A mort donc!

— A mort! s'écria Félix épouvanté; vous voulez tuer cet homme?

— J'y suis fermement résolu, s'il n'y a pas d'autre moyen de nous sauver. Sachez qu'en rôdant autour des voleurs dans la forêt, je les ai entendus chuchoter entre eux d'un air inquiet; comme la rançon de la comtesse n'arrive pas, ils sont fort mécontents, ils craignent

qu'on ne soit à leur recherche; les vieilles sorcières qui les servent excitent les craintes et les colères de la bande, en vomissant contre nous les plus effroyables injures, et en insinuant aux voleurs qu'en cas d'attaque dirigée contre eux, ils devraient d'abord se défaire de nous sans pitié.

(A continuer.)

## EXERCICES RÉCRÉATIFS.

### PROBLÈME ARITHMÉTIQUE.

Si notre souche vivace  
Fleurissait encor 20 ans,  
Et par mois, donnait sur place  
4 produits éclatants,  
Joli rosier du Bengale,  
Sans compter vos rejetons,  
A combien serait égale  
La somme de vos boutons?

### PROBLÈME LEXICOLOGIQUE.

Composer avec les sept lettres suivantes 3 homonymes français n'ayant ni la même orthographe, ni la même signification.

G. T. A. S. I. E. J.

### VERS A COMPLÉTER.

Ajoutez pour former le mot demandé autant de lettres qu'il y a de points après chaque vers.

Fleur charmante et . . . . .  
Qui fus l'orgueil du . . . . .  
Tes débris jonchent la . . . . .  
Dispersés par l' . . . . .  
La même faux nous . . . . .  
Nous cédon au même . . . . .  
Une feuille t' . . . . .  
Un plaisir nous dit . . . . .

## AVIS.

Nos abonnés trouveront désormais, chaque quinzaine, parmi nos exercices récréatifs, soit une charade, un problème ou un rébus etc., etc., à la solution duquel nous attacherons une des primes suivantes:

- 1° le 6<sup>e</sup>, 7<sup>e</sup>, 8<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup> ou 10<sup>e</sup> volume de l'ILLUSTRATION EUROPÉENNE au prix de 4 FRANCS l'exemplaire, au lieu de 10 FRANCS.
- 2° Le RIEUR ILLUSTRÉ, au prix de 2 francs, au lieu de 5 francs.
- 3° Le MUSÉE DU JEUNE AGE, (9 volumes parus) à 2.50 frs. le volume broché et 4 frs. élégamment relié.
- 4° L'Album pour Piano, 8 morceaux, valeur 30 francs, à 5.50 frs. franco en province.
- 5° L'Album pour Chant, 10 morceaux, valeur 30 francs, à 5.50 frs. franco en province.
- 6° Le Portefeuille FRANS HALS, renfermant 10 eaux-fortes, 15 francs, franco en province.
- 7° Id., renfermant la 2<sup>e</sup> série (10 eaux-fortes) à 15 francs franco en province.



# MUSÉE DU JEUNE ÂGE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Publié sous la direction de M<sup>lle</sup> MARCELLINE LA GARDE.

## ABONNEMENTS:

BRUXELLES..... 6.— fr.  
PROVINCE..... 6.50 »  
franco par an.

SOMMAIRE. GRAVURES: Excursions et Voyages. Une Chasse nocturne aux Oiseaux. — Un Traineau à Voile. — Pauvre Azor.

TEXTE. — Excursions et Voyages. Une Chasse nocturne aux Oiseaux. — Un Traineau à Voile. — Pauvre Azor. — L'Habitude. — L'Enfant qui prie. — Le Peuplier. — Causons des Fleurs. La Tulipe. — La légende du Liseron. — Le Paysan et le Merisier. — L'Auberge de la Forêt. — Exercices récréatifs.

## ADMINISTRATION:

BRUXELLES,  
107, BOULEVARD DU NORD.

No. 16.

10<sup>e</sup> ANNÉE.

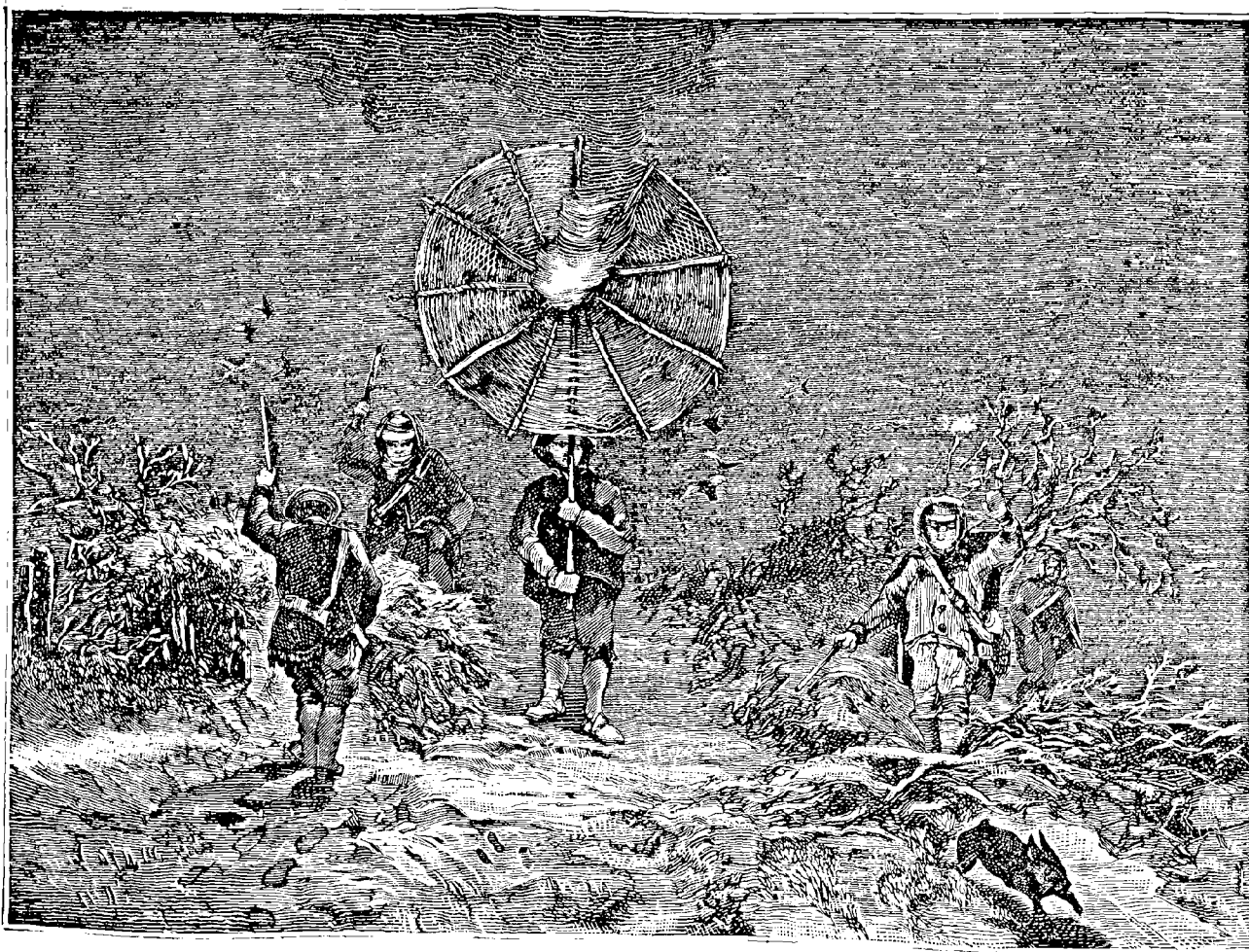
17 Mai 1884.

## EXCURSIONS ET VOYAGES.

### UNE CHASSE NOCTURNE AUX OISEAUX.

Parmi nos populations campagnardes, il a existé longtemps un stupide et malheureux préjugé, qui faisait regarder les moineaux, les hirondelles, les rouges-gorges, et enfin tous nos insectivores, comme des ra-

vageurs funestes à l'agriculture! Et une guerre sans trêve ni merci leur a été déclarée. Aujourd'hui on revient de cette erreur qui n'a fait massacrer que trop d'oiseaux innocents, et il reste à peu près incontestablement établi que les moineaux, alouettes, pinsons, etc., ne se nourrissent de graines que si les insectes leur font défaut. Et en compensation de quelque pillage peu funeste, ils débarrassent les arbres des chenilles, et les champs des hordes d'insectes de toute espèce



UNE CHASSE NOCTURNE AUX OISEAUX.

qui attaquent les racines du blé, rongent ses feuilles et font avorter ses épis.

Ah! les services rendus à l'agriculture et à la salubrité publique par nos insectivores sont considérables. Voyez les hirondelles; elles ne vivent que par la chasse. Le repos leur est inconnu; elles ne perdent pas leur temps, comme tant d'oiseaux, à chanter et à folâtrer. Lorsqu'on voit l'hirondelle décrire dans l'air ses courbes gracieuses, tantôt rasant la surface du sol ou des eaux, tantôt se perdant parmi les nuages, on se persuade volontiers qu'elle ne fait qu'exécuter pour son plaisir de vains exercices, ou qu'elle obéit à un besoin impérieux de locomotion. Erreur; elle cherche et happe sans cesse d'invisibles insectes, et la fiévreuse activité de sa poursuite s'explique par la petitesse même de ces animalcules, qui infestent l'air et sont le germe des maladies les plus pernicieuses. Et puis, les oiseaux ne sont-ils pas le charme de nos bois, de nos jardins, de nos campagnes. Maintenant que beaucoup de nos populations campagnardes ont reconnu l'utilité et la nécessité des moineaux et autres insectivores, elles se plaignent de leur diminution croissante. Les causes principales de cette diminution sont les déboisements de nos grandes forêts, l'enlèvement des haies dans les campagnes, la destruction des nids par une jeunesse sans pitié, et surtout la chasse impitoyable que leur font les peuples du Midi, où nos chanteurs ailés émigrent pendant la froide saison d'hiver. Ainsi à Rome on pourchasse avec cruauté les pauvres petits oiseaux qui veulent venir construire leur nid sur le toit des maisons; dans la Suisse française, on les pourchasse avec un tel acharnement, qu'on n'y voit presque plus d'oiseaux; en Italie et dans le sud de la France, on tire tout ce qui vole, moineaux, gobe-mouches, etc., pour les envoyer au marché, où ils sont exposés en vente, tout embrochés. Outre le fusil, les lacets et les filets que dans ces pays on emploie pour s'emparer de ces innocents bipèdes, il est un autre moyen de chasse des plus barbares: c'est la «chasse au rabat» qui a toujours lieu pendant la nuit, et que notre gravure représente parfaitement.

On sait que c'est par étapes et par troupes nombreuses que les hirondelles, au commencement de l'automne, émigrent vers les régions du midi. Or, dès qu'une de ces troupes traversent dans leurs émigrations le sud de la France ou de l'Italie, aussitôt les paysans se préparent pour leur faire la chasse, et voici de quelle manière: dès que le soir arrive, nos chasseurs armés de bâtons, vont frapper les buissons et les haies, dans lesquels les oiseaux ont cherché un refuge pendant la nuit, et ceux-ci effrayés, étourdis, aveuglés par la lumière rouge d'une grosse lampe, que tient au-dessus de lui un des paysans, viennent se jeter dans un grand filet en forme de roue et tendu sur la même perche qui porte la lampe; c'est par centaines en une nuit, que les paysans en prennent ainsi.

Cette manière odieuse et barbare d'exterminer les gentils hôtes de nos bois, qui s'en allaient chercher l'hospitalité sous un ciel plus doux, est une des principales

causes de la diminution de la gent ailée en nos pays: Puissent des traités internationaux être conclus pour protéger ces bienfaiteurs de l'agriculture contre ces ignobles et honteux massacres.

---

#### UN TRAINÉAU A VOILE.

La Russie septentrionale est habitée par différentes peuplades qui paraissent toutes descendre d'une même souche: langage, mœurs, physionomie, tout le prouve à l'évidence. Ce pays, comme chacun le sait, est une région triste et stérile, où règne un froid très-vif; on peut dire que les neiges la couvrent presque pendant toute l'année.

Les habitants de ces régions n'ont d'autre moyen de transport que les traîneaux, et ces traîneaux sont construits d'une manière très-ingénieuse comme le lecteur peut le voir par notre gravure. Une voile tendue et gonflée par le vent les fait très-rapidement avancer sur la glace et la neige durcie; et l'indigène plus ou moins commodément assis, n'a qu'à appuyer sa pique contre le sol pour imprimer à son véhicule la direction qu'il veut lui donner.

---

#### PAUVRE AZOR.

Un méchant garçon vient de jeter une pierre sur la patte du petit chien de Jules qui, par une après-midi de congé, se promenait dans les champs.

Azor crie comme un possédé, et refuse d'avancer. Jules est au désespoir. Que faire? Soudain, le marteau d'une forge retentit à son oreille. Une idée lui vient: il a entendu dire que, dans les villages, les maréchaux-ferrants s'y connaissent un peu dans l'art de guérir. Vite il court avec son chien dans ses bras, vers la forge.

Le forgeron écoute le cas; Azor continue à crier; il a peine à entendre de quoi il s'agit, mais il finit par comprendre. Une compresse solidement bandée autour de la patte d'Azor semble le soulager. Jules offre au forgeron tout l'argent qu'il a en poche, mais le bonhomme refuse en souriant, et pour salaire, ne demande que la visite de Jules, lorsque sa promenade se dirigera de son côté. Jules promet de venir souvent à la forge, et en effet, tous les jeudis, en le voit se diriger avec Azor, bien ingambe, vers la demeure du père Gilles qui l'entretient d'une foule de belles et bonnes choses, car le père Gilles a beaucoup vu, beaucoup appris pendant son existence déjà bien longue.

---

#### L'HABITUDE.

L'habitude est comme les orties, qui peuvent être détruites quand elles viennent de naître, mais qui résistent au fer même, quand le laboureur leur a laissé le temps de pousser des racines profondes.

## L'ENFANT QUI PRIE.

Le Seigneur, dit-on, récompense  
L'enfant qui prie à genoux,  
La prière est dans l'innocence;  
Mon Dieu, qui protégez l'enfance,  
Que ma prière monte à vous.

Donnez à tout homme sur la terre  
Les biens du corps et de l'esprit,  
Oubliez le mal qu'on peut faire,  
Soyez à tous ce qu'une mère  
Est pour l'enfant qu'elle chérit.

Que je ne fasse, ni ne pense  
Rien de ce que ta loi défend;  
Qu'être bonne soit ma conscience,  
Par la douceur et l'innocence,  
Que je sois toujours un enfant.

Garde mes parents et moi-même,  
Mon père et ma mère en ta foi;  
Que l'un me guide et l'autre m'aime.  
Donne-leur, ô bonté suprême,  
Tous les biens qu'ils veulent pour moi.

Qu'un ange me berce et me touche,  
Qu'au réveil frais et caressant,  
Votre saint nom soit dans ma bouche,  
Et ma mère près de ma couche,  
Qui vous bénisse en m'embrassant.

## LE PEUPLIER.

Le nom de cet arbre élancé dont le sommet va se perdre dans les nues, lui vient du mot peuple, parce que, d'après les uns, dans l'ancienne Rome, cet arbre décorait majestueusement les places publiques: d'après les autres, son abondant feuillage est dans un perpétuel mouvement comme un grand peuple qui s'agite sans cesse.

Le peuplier en certains endroits est encore nommé Ypréau parce qu'il est le plus particulièrement cultivé aux environs d'Ypres, dans les Flandres, et aussi, parce qu'il donnait lieu dans ce pays à une coutume bien sage.

Lorsqu'une fille venait au monde, son père, pour peu qu'il possédât quelques arpents de terre, plantait, le jour de sa naissance, un millier de boutures d'ypréaux, qui grandissaient en même temps que l'enfant, en sorte, qu'à l'âge de vingt ans, cette jeune fille se trouvait en possession d'une dot de vingt à trente mille francs.

## CAUSONS DES FLEURS.

## LA TULIPE.

M<sup>me</sup> Eglantier; Marguerite et Flore, ses filles.

Marguerite. — Dites-nous, maman, un mot de la tulipe dont la robe est si merveilleusement drapée?

Flore. — C'est une simple fleur d'agrément.

M<sup>me</sup> Eglantier. — Nous la devons aux négociants

hollandais. Ce sont eux qui l'ont apportée de leurs possessions d'outre-mer. Cette fleur a donné, dans certaines limites, la mesure de la folie humaine. Des amateurs de tulipes ont consacré à l'acquisition de ces fleurs des sommes fabuleuses; il y en a eu qui auraient compromis leur fortune, l'avenir de leurs enfants, vendu l'Europe pour une espèce de tulipe. Un de ces curieux collectionneurs de tulipes avait payé une de ces plantes un prix fou, attendu qu'il la croyait unique. Elle excitait l'envie de tous les amateurs. Chaque année, notre homme avait soin de détruire les cayeux qui se formaient autour de l'ognon et qui auraient pu la reproduire. On voulait lui acheter ces cayeux à prix d'or, mais notre homme restait inébranlable.

Un jour, ô désespoir! ô horreur! il apprend que sa tulipe a une sœur en Hollande.

Marguerite. — L'affreux malheur!

M<sup>me</sup> Eglantier. — Il part. Il arrive chez le propriétaire de la tulipe si proche parente de la sienne...

Flore. — Vous m'effrayez!

M<sup>me</sup> Eglantier. — Il achète la fleur pour une somme folle et... l'écrase sous ses pieds!...

Marguerite. — L'affreux homme! l'égoïste, le...

M<sup>me</sup> Eglantier. — N'oubliez pas que c'était un collectionneur... Vous ignorez sans doute que le mot tulipe vient du turc et signifie «turban», parce que cette fleur offre une certaine ressemblance avec un turban, Les tulipes sont des fleurs qui naissent d'une bulbe blanche recouverte d'une tunique brune.

L'espèce la plus estimée, est la «tulipe de Gessner ou la tulipe d'amateur.» Il y a des collections qui sont composées de centaines d'espèces parfaitement distinctes.

## LA LÉGENDE DU LISERON.

Un roulier, conduisant un robuste attelage  
De quatre bons chevaux au poitrail vigoureux,  
S'embourbe un certain soir dans un chemin fangeux  
Son fouet a beau siffler, claquer, faire tapage  
Et rebrousser le poil des chevaux essoufflés,  
Rien ne peut ébranler la pesante voiture,  
Où des tonneaux de vin, en dôme amoncelés,  
Font gémir chaque roue à la large ferrure.  
Celle qui dans ses bras porta l'Enfant divin  
Apparaît aussitôt au revers du chemin:  
»Oh! J'ai bien soif! dit-elle au roulier qui l'écoute;  
Donne-moi de ton vin seulement une goutte,  
Et je vais délivrer l'attelage entravé.»

L'homme cède à son vœu, mais il n'a pas de verre.  
La mère de Jésus se penche vers la terre  
Et cueille un liseron: «Vois, le verre est trouvé.»

Le roulier la regarde, ému d'un tel mystère,  
Puis il perce un tonneau, remplit la fleur de vin:  
La Vierge boit, le char se remet en chemin  
Et ne s'arrêtera qu'à la prochaine auberge.

Depuis, dans les pays où la Foi vit encor  
Et plane radieuse avec ses ailes d'or,  
On nomme cette fleur la «coupe de la Vierge.»

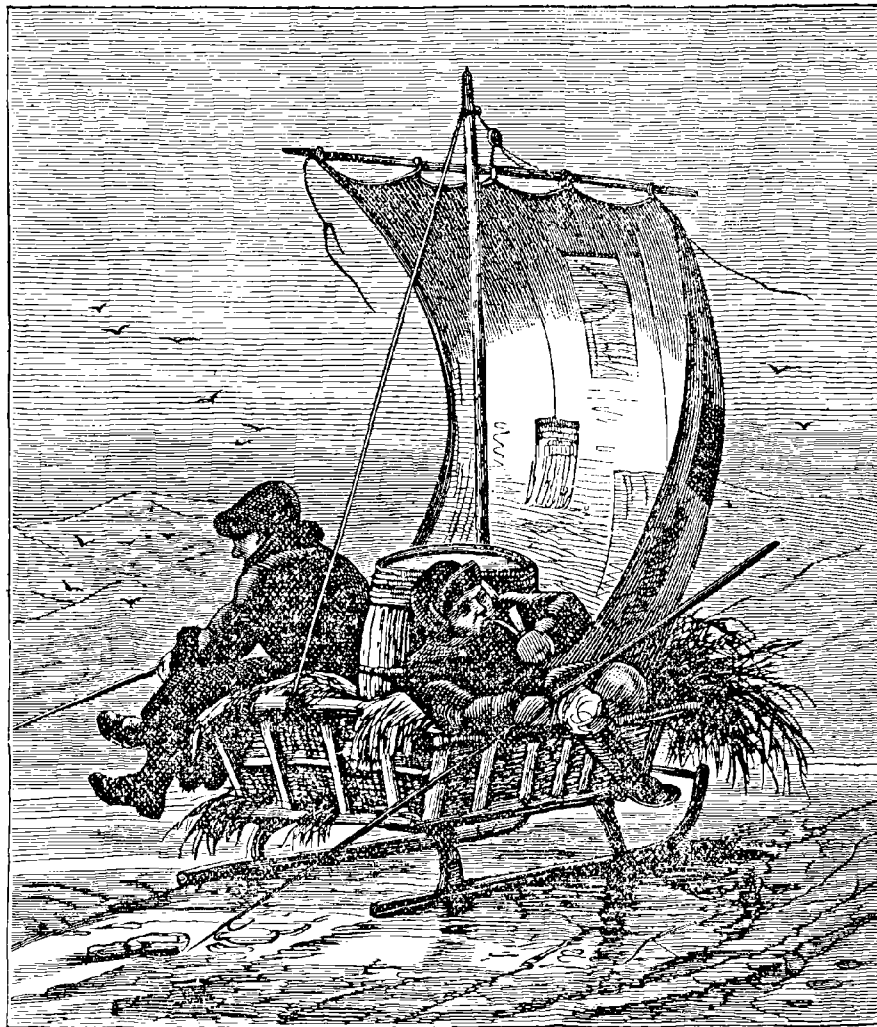
## LE PAYSAN ET LE MERISIER.

Quelle amertume abominable!  
 Oh ! cette fois, de par le diable !  
 Ce que je dis n'est pas un jeu,  
 Et tu seras par moi, cet hiver, mis au feu,  
 Pour t'apprendre à donner des fruits si détestables,  
 Que leur âpre saveur prend les gens au gosier.

Ainsi parlait Gros-Pierre au pauvre merisier  
 Qui végétait derrière une de ses étables.  
 L'autre lui répondit : »Que ne me greffiez-vous ?  
 J'en aurais donné de plus doux.

Vous, à qui le Seigneur dans ses desseins augustes,  
 Confia des enfants, ces précieuses arbustes,  
 Tâchez, si vous voulez qu'ils portent de bons fruits,  
 De greffer la sagesse en leurs jeunes esprits."

DUCHAPT.



UN TRAÎNEAU A VOILES.

## L'AUBERGE DE LA FORÊT.

(Suite et fin, voir page 117)

## V.

La visite du bandit.

Félix, le jeune orfèvre, notre héros, toujours affublé

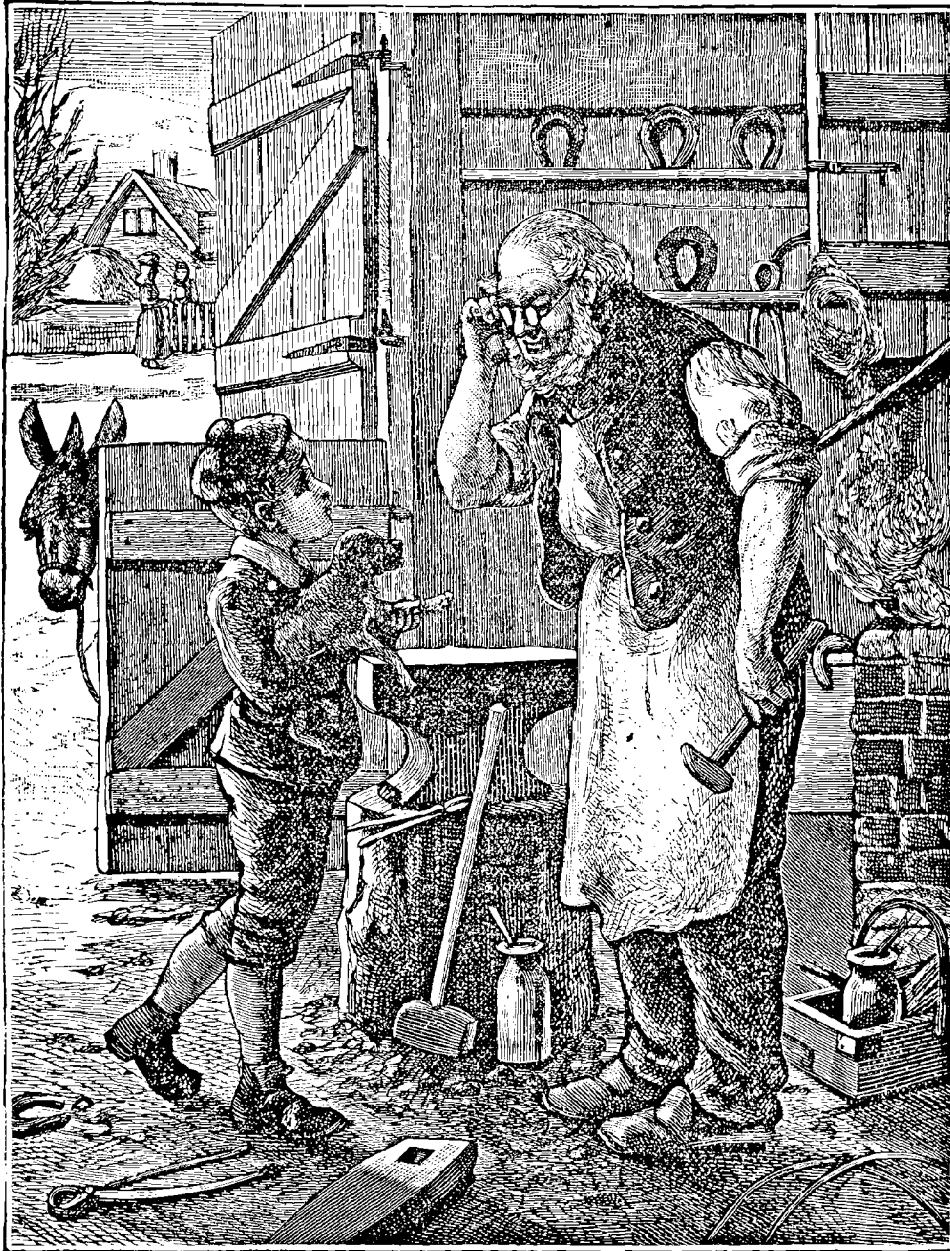
des habits de la comtesse, le chasseur de cette dernière, et un étudiant qui, plein d'admiration pour le jeune artisan, avait voulu l'accompagner parmi les brigands, étaient depuis cinq jours déjà au pouvoir de ces malfaiteurs, lorsqu'un soir la porte s'ouvrit sans bruit, et livra passage à un homme de haute stature enveloppé jusqu'aux yeux dans un manteau.

C'était le capitaine des bandits.

Après avoir refermé la porte avec soin, le capitaine fit signe aux prisonniers de garder le silence, et s'asseyant à côté de Félix, qu'il prenait toujours pour la comtesse, il dit :

— Madame la comtesse, je ne crois pas devoir vous

laisser ignorer que votre situation est devenue fort critique. Votre mari n'a pas répondu un seul mot à votre message; il n'a pas envoyé l'argent de votre rançon; mais, des soldats battent en ce moment la forêt de tous côtés pour me découvrir ainsi que ma bande. J'avais menacé cependant votre mari de terribles représailles



PAUVRE AZOR.

s'il tentait de s'emparer de nous; mais il se soucie peu de votre vie, à ce qu'il paraît, ou il ne me croit pas homme à tenir mon serment.

Le voleur s'était tu et semblait agité par un courant tumultueux d'idées contraires. Les prisonniers abasourdis

se regardaient l'un l'autre, ne sachant que dire, car Félix comprenait bien qu'avouer son déguisement ne pouvait qu'empirer les choses.

— Eh bien non, je ne le tiendrai pas, ce serment exécrable, reprit le capitaine avec une sorte d'exaltation

fiévreuse, et, loin de vouloir attenter à vos jours, je prétends vous sauver.

Les captifs étaient ébahis; le voleur continua:

— La plupart de mes compagnons sont décidés à passer en Italie et à s'engager dans quelque bande plus importante. Quant à moi, outre qu'il ne me convient pas de servir sous un autre, cette vie d'aventures me pèse tous les jours davantage, et je ne veux plus avoir rien de commun avec ces gens-là. Je remets mon sort entre vos mains, Madame la comtesse; si vous voulez dire un seul mot pour moi, et employer en ma faveur vos puissantes relations, je puis être réhabilité avant peu.

Félix se taisait, assez embarrassé. Son cœur loyal répugnait à pousser dans un péril, dont il lui serait ensuite impossible de le tirer, l'homme qui précisément s'offrirait à le sauver lui-même. Comme il continuait à garder le silence, le capitaine poursuivit:

— On cherche partout en ce moment à recruter des soldats; que l'on me permette de m'engager, que l'on m'envoie n'importe où, j'irai, je ne demande pas mieux que de me faire casser la tête sur le premier champ de bataille venu, afin de racheter par ma mort les scandales de ma vie passée. Promettez-moi donc, Madame, vous qui pouvez tout, de dire un mot pour moi dans cette circonstance; un seul mot, je n'en demande pas plus.

— Soit donc! répondit la fausse comtesse en baissant les yeux; je vous promets de faire tout ce qui dépendra de moi pour vous servir.

Rassuré par ces paroles, le capitaine s'inclina devant sa future protectrice, en la remerciant avec effusion. Tirant ensuite de dessous son manteau un paquet de hardes:

— Ce sont des habits d'homme, dit-il; je vous engage à vous en revêtir, madame, afin de faciliter votre évasion. Nous partirons un peu avant minuit: tenez-vous donc prête, ainsi que vos compagnons, pour ce moment-là.

Cela dit, il s'enveloppa de nouveau dans son manteau, et, rabattant son chapeau sur ses yeux, il sortit de la hutte avec les mêmes précautions qu'il y était entré.

— Ouf! fit le chasseur respirant à pleins poumons, après que le voleur se fut éloigné, que dites-vous de l'aventure? Je ne m'attendais certes guère à un pareil dénouement.

— C'est prodigieux! s'écria Félix; mais je me reproche un peu, je vous l'avouerai, de tromper ce pauvre homme.

— Non! non! ne vous faites aucun reproche, dit l'étudiant. Du reste, il est clair qu'en se livrant lui-même, ce garnement pourra s'acquérir quelques droits à l'indulgence, et il est probable que si vous intercédez en sa faveur, on aura égard à votre demande.

Cette idée consola un peu le jeune orfèvre, et nos trois amis se mirent prestement à faire leurs préparatifs de départ, non sans rire tout bas de ce nouveau changement à vue qui rendait à Félix les habits d'un homme.

## XI.

### Délivrance.

Un peu après onze heures, le capitaine reparut, et, guidés par lui, Félix et ses deux amis se glissèrent l'un après l'autre hors de la hutte avec circonspection. Soit hasard, soit par suite de dispositions particulières, la sentinelle qui d'habitude se tenait non loin de là, n'était pas à son poste. Le capitaine ne prit pas cependant le chemin ordinaire qui conduisait dans la forêt; tournant au contraire vers le fond du ravin, tandis que les prisonniers, d'après ses instructions, marchaient silencieusement derrière lui comme des soldats faisant patrouille, il se dirigea vers une espèce de rocher à pic qui se dressait sur l'un des côtés du vallon et qui semblait inaccessible de toutes parts. Arrivé là, il déroula une échelle de cordes qu'il accrocha aux aspérités du rocher, et jetant sa carabine en bandoulière sur son épaule, il atteignit le sommet en quelques secondes. Il invita la prétendue comtesse alors de tenter l'ascension; le chasseur et l'étudiant grimpèrent à leur tour, et tous ensemble, étant redescendus de l'autre côté par le même moyen, se trouvèrent dans un étroit sentier qui décrivait des circuits infinis à travers la forêt, et dans lequel ils s'engagèrent à la suite de leur guide.

— Ce chemin, dit le voleur, va regagner la route d'Aschaffembourg, où se trouve en ce moment M. le comte, et c'est pourquoi je vous l'ai fait prendre de préférence à tout autre.

Au bout de trois heures d'une marche aussi rapide que le pouvait permettre l'obscurité, le capitaine invita Félix à s'asseoir sous un arbre et à se reposer.

— Avant une heure, dit-il, nous aurons atteint le cordon des troupes qui cernent la forêt: je vous en supplie encore, madame la comtesse, soyez-moi miséricordieuse, et daignez parler pour moi au commandant de la milice.

Félix promit de le faire, quoique, ajouta-t-il, il attendit peu d'effet de son intercession. Le capitaine ne la remercia pas moins, et, après une demi-heure de repos environ, ils se remirent en route.

Ils approchaient de la grande route, et déjà quelques lucurs crépusculaires blanchissant la forêt, annonçaient la prochaine apparition du jour, lorsque tout-à-coup un bruit de pas cadencés se fit entendre non loin d'eux, et un brusque «Halte-là! qui-vive?» retentit à leurs oreilles. Ils s'arrêtèrent aussitôt, et cinq soldats, se portant au-devant d'eux la baïonnette en avant, leur enjoignirent d'avoir à les suivre jusqu'auprès de leur chef afin de lui rendre compte des motifs de leur voyage.

Le chef fit arrêter le brigand et se dirigea avec lui, ses hommes et les voyageurs, vers la ville. Un homme déjà grisonnant se trouvait à l'hôtel-de-ville où l'on s'arrêta. Félix lui fut présenté. Il le reçut dans ses bras, au bas de l'escalier, et le pressa en pleurant sur son sein.

— Comment pourrai-je m'acquitter envers toi, brave

jeune homme? s'écria-t-il; ta généreuse action a détourné de ma tête le coup le plus cruel. Oui, tu as arraché à une mort certaine la mère de mes enfants. Dis! parle! que veux-tu?

Mais autant le mari de la comtesse insistait pour faire accepter à Félix une large indemnité pour les dangers qu'il avait courus, autant celui-ci se défendait de rien recevoir. Cependant la triste situation du capitaine des voleurs étant revenue en ce moment au souvenir du jeune homme, il raconta au comte comment il avait facilité leur évasion, et le supplia de vouloir bien acquiescer la promesse qu'il s'était vu forcé de faire dans cette circonstance; au nom de la comtesse. Le comte bien moins touché de l'action du voleur que de cette nouvelle preuve du bon cœur de Félix, promit de faire de son côté tout ce qu'il pourrait pour sauver la vie de l'ancien brigand.

## XII.

### La marraine.

Le soir de ce même jour, le comte, accompagné de son brave chasseur et du jeune orfèvre, se remit en route pour son château, où la comtesse, toujours préoccupée du sort du jeune homme qui s'était dévoué pour elle, attendait impatiemment des nouvelles de l'expédition entreprise pour sa délivrance. Qui pourrait décrire sa joie lorsqu'elle vit arriver son mari tenant son sauveur par la main! La voix tremblante, les yeux baignés de douces larmes, elle ne savait comment lui témoigner sa gratitude. Elle fit appeler ses enfants, et leur montrant le noble jeune homme, elle leur dit d'embrasser le sauveur de leur mère.

Les enfants obéirent et leurs caresses naïves et l'empressement avec lequel ils protestèrent qu'après leur père et leur mère, Félix serait leur meilleur ami, furent pour celui-ci la plus douce récompense des soucis qui l'avaient agité et des nuits qu'il avait passées sans sommeil dans le camp des voleurs.

Après quelques moments donnés à ces épanchements mutuels, la comtesse fit un signe à un domestique, qui revint presque aussitôt avec les habits et le havre-sac de Félix.

— Voici, dit-elle en riant, le costume enchanté dont vous m'avez enveloppée et qui a frappé d'aveuglement mes persécuteurs. Je vous le rends, ou plutôt, non, laissez-le moi en souvenir de vous. Je vous donnerai en échange la somme que le voleur avait fixée pour ma rançon.

Félix se récria sur l'énormité du présent. Son âme délicate se révoltait à l'idée de recevoir un salaire pour une action qu'il avait librement accomplie.

— Noble dame, dit-il avec émotion, ce que j'ai fait ne mérite pas une telle récompense. Conservez ces objets, si vous le voulez, mais daignez ne pas m'offrir un paiement que je ne saurais accepter. Ne croyez point cependant que mon refus me soit dicté par une fierté mal placée; non, je ne repousse point d'une façon ab-

solue vos intentions généreuses. Veuillez me conserver votre bienveillance, et si jamais je me trouve dans le cas de solliciter votre aide, tenez pour certain que je ne manquerai pas de le faire avec la plus entière confiance.

Ce fut en vain que de nouvelles instances furent faites auprès du jeune homme, il persista dans son refus. La comtesse et son mari ne crurent pas devoir le presser davantage, et le domestique qui avait apporté les habits, s'appropriait à les remporter, lorsque tout-à-coup Félix se rappela les bijoux renfermés dans le havre-sac, et que les émotions de la journée lui avaient fait jusque-là complètement oublier.

— Pardon! pardon! s'écria-t-il. Permettez-moi seulement, Madame la comtesse, de retirer de mon sac un petit objet que j'y ai laissé.

— Faites, dit la comtesse: reprenez tout ce que vous voudrez. Je serais bien curieuse pourtant, ajouta-t-elle avec un sourire, de savoir quel est le trésor qui vous tient si fort au cœur que vous ne puissiez me l'abandonner.

Tandis que la comtesse parlait, le jeune homme avait débouclé son sac et tiré de la pochette, où elle était soigneusement enveloppée, une petite boîte de maroquin rouge.

— Tout ce qui m'appartient est à vous, Madame, répondit-il en riant; mais cet objet est la propriété de ma chère marraine, et je ne puis en disposer. C'est une parure, continua-t-il en ouvrant l'écrin et le présentant à la comtesse, une parure en brillants que j'ai dessinée et montée moi-même.

— Voyons donc cela, dit la comtesse en prenant l'objet des mains de Félix.

Mais à peine y eut-elle jeté les yeux, qu'elle fit un brusque mouvement de surprise:

— Quoi! ces pierres, ces brillants appartiennent à votre marraine, dites-vous!

— Oui, Madame, c'est ma marraine qui me les a envoyés à Würzburg, en me commandant de lui en faire un collier qui pût la mettre à même de juger de mon habileté. Je me suis empressé d'exécuter ses ordres, et j'étais précisément en route pour aller lui porter ce joyau, lorsque arriva cette funeste rencontre dans l'auberge de la forêt.

La comtesse semblait en proie à l'émotion la plus vive, des larmes coulaient de ses yeux.

— Mais tu es donc Félix Perner, de Nuremberg? s'écria-t-elle enfin.

— Oui! Mais qui a pu vous dire mon nom? demanda le jeune homme, contemplant sans y rien comprendre le trouble et l'agitation de son interlocutrice.

— O merveilleuses dispositions de la Providence! dit la comtesse d'une voix entrecoupée.

Et se tournant vers son mari:

— C'est Félix, le petit Félix, notre filleul, le fils de la pauvre Lise. Félix, mon enfant, je suis celle auprès de qui tu te rendais. Tu as sauvé ta marraine sans le savoir.

— Quoi! vous seriez la bonne comtesse de Ertz, qui

a tant fait pour ma pauvre mère et pour moi ! Et sans doute aussi, c'est ici le château de Mayenbourg, où tendait mon voyage ? Oh ! combien je remercie la Providence d'avoir opéré ainsi notre rencontre, puisque j'ai pu de la sorte, quoique dans une faible mesure, vous témoigner la reconnaissance dont mon cœur est plein !

— Enfant, tu as plus fait pour moi en un instant, s'écria la comtesse, que je n'avais pu faire pour toi depuis ta naissance. Mais si longue que soit ma vie, je ne veux pas qu'il s'écoule un jour sans que je ne te donne des preuves de ma gratitude sans bornes. Mon mari sera ton second père, mes enfants seront tes frères, et moi-même, je veux remplacer ici-bas ta pauvre chère mère. Quant à ces bijoux qui t'ont conduit vers moi à l'heure la plus critique de ma vie, ils seront ma plus belle parure ; car ils me rappelleront toujours mon cher petit Félix et son noble dévouement.

Ainsi dit la comtesse, et sa conduite répondit à ses paroles. Elle pourvut richement aux frais de voyage de l'heureux orfèvre, et lorsqu'il revint, sa tournée finie, elle lui acheta de ses propres deniers la plus belle boutique de Nuremberg avec tous ses accessoires.

Félix possédait tous les secrets de son art, et son habileté reconnue, rehaussée encore par l'émouvante aventure que nous connaissons, lui attira bientôt des pratiques de tous côtés. Pas un étranger de distinction ne traversait la ville de Nuremberg sans se faire conduire dans l'atelier de maître Félix, afin de lui acheter quelque précieux joyau. Mais les visites les plus agréables à à notre ami étaient toujours celles du chasseur, du taillandier et de l'étudiant. Chaque fois que ce dernier revenait de Würzburg, il ne manquait jamais de s'arrêter chez Félix. Tous les ans, le chasseur lui apportait quelque présent de la part de la comtesse. Le taillandier, d'humeur toujours vagabonde, venait se reposer chez son ancien camarade après chacune de ses courses et, de temps en temps aussi, l'étudiant venait le voir en passant, et lui serrer la main. Celui-ci était devenu un grave conseiller de justice ; mais, malgré l'importance et la dignité de ses fonctions, il ne dédaignait pas de venir s'asseoir à la table de maître Félix avec le joyeux taillandier. Ils se remémoraient alors leur étrange aventure, et, un jour qu'il revenait d'un voyage au-delà des monts, l'ancien étudiant raconta à ses amis qu'il avait rencontré en Espagne l'ex-capitaine des voleurs. Il avait tenu parole, et, revenu de ses erreurs passées, il servait présentement comme un brave soldat dans les troupes du roi.

Cette nouvelle réjouit beaucoup Félix. C'était cet homme, il est vrai, qui l'avait mis un jour dans une si périlleuse situation ; mais aussi, peut-être que sans lui Félix et ses compagnons n'eussent jamais pu s'échapper d'entre les mains des brigands.

Et voilà comment, oublieux du mal et ne se souvenant que du bien, l'honnête orfèvre n'avait que des idées agréables et douces en se rappelant l'Auberge de la forêt.

Imité de l'Allemand de HAUFF.

## EXERCICES RÉCRÉATIFS.

### ÉNIGME GRAMMATICALE.

Lecteur, voici de quoi rêver :  
 De plusieurs sœurs je suis l'aînée ;  
 Je ne parais jamais à la fin de l'année,  
 C'est au commencement que l'on peut me trouver.  
 En Espagne j'occupe une place honorable ;  
 Je suis nécessaire à la table ;  
 Pour le jeu, je ne m'y plais pas.  
 Inséparable de Pallas,  
 Je concours à former la valeur et l'audace ;  
 Je suis au milieu d'une place.  
 Je marche avec le pauvre, et je fuis l'opulent ;  
 Mais cependant je sers au faste et à la parure.  
 On m'emploie à l'architecture.  
 Le Français m'a chassé de Rome sans raison ;  
 Mais je suis à Paris. Est-il une maison  
 Où je trouve un sûr asile ?  
 Laissons ce détail inutile ;  
 Voici, pour me connaître un signal très-certain,  
 Lecteur, tu me tiens dans ta main.

### FANTAISIE ARITHMÉTIQUE.

Avec trois chiffres écrire un nombre inférieur à dix.

### CHARADE.

Mon premier, cher lecteur, se trouve en Italie,  
 Mon second en Espagne, et mon tout sur la table.

### MÉTAGRAMME.

Formez avec les mots suivants 5 mots terminés en OT,  
 Un vase. — Une parole. — Un intelligent. — Un rôti. — Puis enfin ce qu'on peut gagner à la loterie.

## RÉPONSES AUX EXERCICES RÉCRÉATIFS du N° 9 et 10.

N° 9, page 56 : ANAGRAMME-PROVERBE.

Pierre qui roule n'amasse pas mousse.

### CHARADE.

Le mot est chapelle (chat-pelle).

### ÉNIGME.

Château.

N° 10, page 80 : MOTS CARRÉS.

Boa, Abi, Air.

### DEVINETTE.

C'est un œuf qui est blanc lorsqu'on le jette en l'air  
 et retombe jaune à terre.

Le bateau passe ; la repasseuse repasse et le moribond trépassé.

Imprimerie de « l'Illustration Européenne » à Bois-le-Duc.



# MUSÉE DU JEUNE ÂGE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Publié sous la direction de M<sup>lle</sup> MARCELLINE LA GARDE.

## ABONNEMENTS:

BRUXELLES . . . . . 6. — fr.  
PROVINCE . . . . . 6 50 .  
franco par an.

SOMMAIRE. GRAVURES: — Mauvaise Entente. — Pompe à Incendie américaine. — Mal aux Dents!

TEXTE. — Mauvaise Entente. — Pompe à Incendie américaine. — Mal aux Dents! — Origine des Rogations. — L'Enfant des Rogations. — Excursions et Voyages. Au Japou. — Comment l'Ours Martin arrêta un Voleur. — «Monsieur «voute» Fils les a mangées. — Le Fabricant de Cloches de Lyon. — Exercices récréatifs. — Av's.

## ADMINISTRATION:

BRUXELLES,  
107, BOULEVARD DU NORD.

No. 17.

10<sup>e</sup> ANNÉE.

24 Mai 1884.

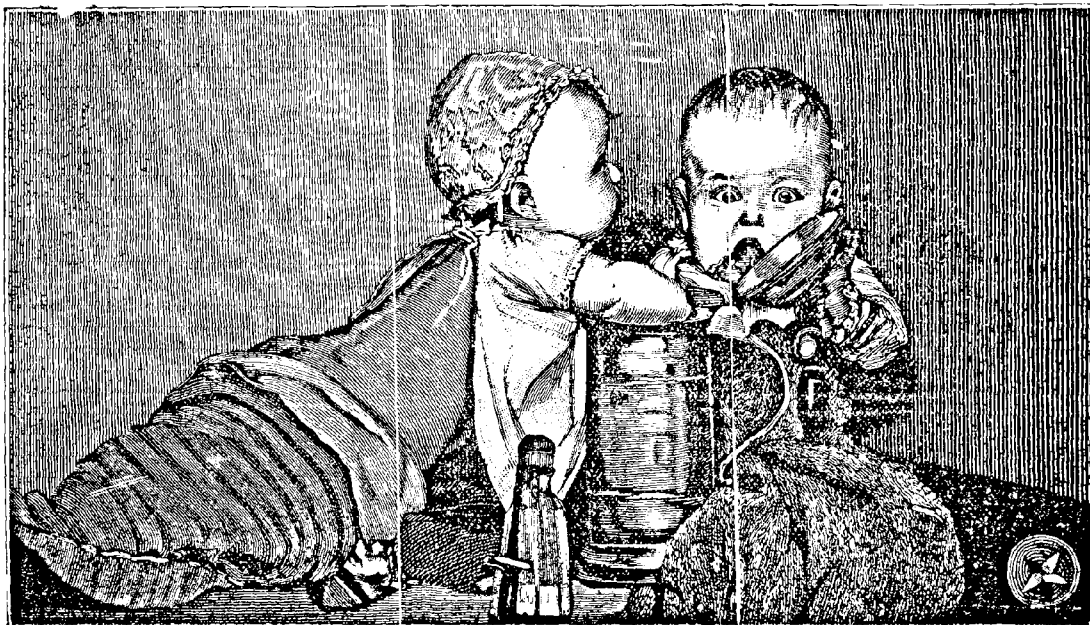
### MAUVAISE ENTENTE.

Un pot rempli de lait se trouve à la merci de nos deux bébés. Quelle aubaine! Aussitôt le polichinelle est laissé-là, pour une affaire plus sérieuse. Celui qui semble le plus fort s'empare du pot, y plonge le bras, et veut en avoir tout le contenu pour lui seul. De telles prétentions ne semblent pas faire le compte de l'autre mioche, qui se met à crier; de là, un différend

qui attire la nourrice. Le pot est enlevé, et c'est ainsi que messieurs nos bébés apprennent déjà à leur détriment que mal entente ne produit que pertes et désagrémements.

### POMPE A INCENDIE AMÉRICAINE.

Nous sommes à New-York: un incendie éclate, on



### MAUVAISE ENTENTE.

court vers un bâtiment où se trouve une boîte sur laquelle est indiqué l'endroit où l'on pourra avoir la clef qui doit l'ouvrir, et qui est ordinairement à la plus proche pharmacie; chaque agent de police en porte du reste, une sur lui. Un tour de clef fait marcher un appareil en communication avec une compagnie de secours en cas d'incendie, et lui signale le sinistre. L'avertissement reçu, un employé de la maison imprime un mouvement à un bouton, et aussitôt s'ouvrent à la fois l'écurie des chevaux et les remises où se trouvent

les pompes. Un second mouvement détache les sangles qui retiennent les chevaux au ratelier, et les enharnache à la pompe, laquelle est toujours prête, et peu d'instants après est sur le théâtre de l'événement.

### MAL AUX DENTS!

Le père Jérôme pleure; il est en costume de gala et part pour la ville, bien que ce soit un samedi. Qu'est-il

donc survenu dans son existence? Un mal de dents! Mais un de ceux qui vous emportent la tête, qui vous coulent du plomb fondu entre les mâchoires. Tout en geignant, notre homme est arrivé chez le dentiste; à peine a-t-il franchi le seuil, qu'il lui semble sentir ses élancements diminuer. Il est sur le point de rebrousser chemin, mais il est trop tard, la porte de l'ancre aux opérations s'est ouverte; le dentiste apparaît souriant; le père Jérôme entre, stupide de mal et de terreur.

— Vous avez la main légère au moins?

— Vous allez en juger....

— Vous ne me ferez pas de mal, hein?

— Le moins possible....

— C'est pas que je suis poltron, Monsieur, j'ai des poings à assommer un bœuf....

— C'est bien, Monsieur; tenez-vous tranquille....

Le père Jérôme ouvre la bouche.

— Ah! Hou!....

Il s'évanouit.

Le dentiste lui enlève sa dent.

Un cri terrible retentit....

L'opération est terminée.

Le père Jérôme revient à lui.

— Combien vous dois-je, Monsieur, pour tant d'agrément?

— Cinq francs.

— Cinq francs pour arracher ce petit morceau de dent! Mais à ce prix on en a une neuve!....

— Ah! mais, reprend le dentiste, une neuve peut encore vous procurer des désagréments: se casser, que sais-je? tandis que vous n'avez plus à vous occuper de celle-ci....

— C'est vrai, tout de même, répond le père Jérôme en tendant une pièce de cent sous....

Et reprenant sa canne et son chapeau, il s'en va. Il est si aise d'être délivré de son mal de dents qu'il se sent aussi alerte qu'à vingt ans, et a bientôt atteint sa ferme.

Sa femme, la bonne Catherine, vient à sa rencontre. Il lui conte toute l'aventure, et tous deux se félicitent de ce qu'un moment de courage a délivré le père Jérôme, et lui a rendu sa bonne humeur et sa gaieté légendaire.

### ORIGINE DES ROGATIONS.

C'était au V<sup>me</sup> siècle, les Bourguignons avaient désolé une partie de la Gaule; le printemps n'y amenait que des pluies, l'été des sécheresses, l'automne et l'hiver des inondations; des tremblements de terre secouaient les maisons, des bruits étranges et des cris lamentables circulaient dans l'air.

Les hommes découragés ne travaillaient plus, se disant que Dieu les avait oubliés.

Saint Mamert était alors évêque de la ville de Vienne en Dauphiné.

Il assemble son peuple autour de lui, raconte com-

ment Ninive désolée fut sauvée par la pénitence, et ôtant sa chaussure, arrachant son étole, il se noue une corde autour du cou comme un criminel, prend une croix de bois à la place de sa croix d'or, et, d'une voix inspirée, il électrise son troupeau par ces mots:

— Suivez-moi, mes enfants, allons conjurer la colère divine.

Il descend de la chaire, se met à parcourir la ville et la campagne, en implorant le Ciel.

Les fideles répondent: »Priez pour nous! Exaucez-nous!» Et pendant les trois jours qui précèdent l'Ascension, les clameurs de tout un peuple font en quelque sorte violence à Dieu.

L'usage des prières des Rogations se répandit bientôt dans toute la chrétienté. Et c'est depuis le V<sup>me</sup> siècle qu'on voit des processions champêtres s'enfoncer et disparaître dans les vallons, ou dominer les haies en fleurs, ou surgir au sommet des côtes, ou se dessiner en serpentant sur les feuillées naissantes de mai.

Devant chaque calvaire paré de verdure, on s'arrête en criant à Dieu:

— Exaucez-nous, Seigneur! Pitié de nous, Seigneur!

Puis l'on revient par le cimetière que mai a fleuri, vraie corbeille de fleurs et de verdure, où se reposent de leurs travaux les laboureurs qui jadis, eux aussi, suivaient les Rogations.

### L'ENFANT DES ROGATIONS.

#### I.

C'était par un beau jour de mai, la procession des Rogations du village de K. aux environs de Bruges, suivait un petit sentier, lorsque tout-à-coup, au milieu d'un champ, le cortège s'arrêta. Un vieillard, qui portait la croix, venait d'apercevoir, et de montrer au curé, un panier enveloppé de linges blancs, et déposé dans un sillon près de la route. Un gémissement plaintif en sortait. Emu d'un pressentiment charitable, le prêtre s'incline, ouvre le panier, et y trouve un enfant né de la veille.

Tous les fideles se pressent à l'entour, les uns avec pitié, les autres avec indignation.

— Mes amis, leur dit le pasteur en les calmant, et en prenant l'enfant dans ses bras, au lieu de juger une action humaine, sans la connaître, accomplissons l'œuvre divine que le Ciel paraît nous confier. Quel que soit cet enfant délaissé, volé peut-être à l'amour d'une mère, puisqu'il se rencontre sur la route de Dieu, adoptons-le tous en son nom, portons-le à l'église où je vais le baptiser, et appelons-le, en souvenir de ce jour, »l'Enfant des Rogations.»

— Oui! oui! répondirent les hommes d'une seule voix, tandis que les femmes s'élançaient pour servir de mère à l'orphelin.

Et la procession continua sa marche avec une créature de plus dans ses rangs.

Le baptême achevé, au son de toutes les cloches, l'enfant sans famille devint l'enfant du village entier.

La garde en fut confiée au vieillard qui l'avait découvert, et qui en fit un honnête et brave garçon.

Mais l'orphelin, qui était à dix-huit ans le plus beau et le plus savant de l'endroit, visait à une destinée supérieure. Il partit un jour pour la guerre, et l'on n'entendit plus parler de lui qu'à la veillée, lorsque les nourrices racontaient l'histoire de «l'Enfant des Rogations.»

## II.

Vingt années après le départ de «l'Enfant des Rogations» l'intendant d'un riche personnage inconnu, qui appelait son maître M. de K., du nom du hameau même, arriva pour l'achat du château voisin, couvrit toutes les enchères, et se le vit adjuger avec ses dépendances.

Puis il annonça que M. de K. ne tarderait pas à s'y installer.

Le nom et l'importance du nouveau châtelain, ses équipages, ses gens, qui l'avaient précédé, avaient mis en émoi toute la population... Chaque jour, on regardait sur la route s'il n'apparaissait point.... Mais comme sœur Anne, on ne voyait rien venir, jusqu'à la fête des Rogations.

Alors seulement, au moment où la procession sortait de l'église, un carrosse doré s'arrêta sur la place. Un homme à la fleur de l'âge en descendit, couvert de beaux habits, mais moins beaux que son visage. Il renvoya sa voiture, prit un cierge des mains du sacristain, lui donna un louis d'or, et suivit le cortège à pied comme tout le monde. Chacun s'était troublé à son aspect, sans trop savoir pourquoi, surtout le curé, dont les yeux affaiblis par l'âge contemplaient l'inconnu avec étonnement.... Celui-ci, d'ailleurs, n'était pas moins ému, et, de temps en temps, son mouchoir brodé essayait des larmes....

Arrivé au clos, qui depuis trente-huit ans, se nommait le clos de «l'Enfant Trouvé» la procession fit halte, suivant l'usage.

Le pasteur, debout, sur le sillon de l'orphelin, rappela, dans un discours plus touchant que jamais, l'histoire dont beaucoup avaient été les témoins, et que personne n'avait oubliée. Puis il recommanda aux prières communes l'enfant d'adoption de la paroisse.

— Cet enfant qui ne se souvient plus de nous peut-être, acheva-t-il en se tournant malgré lui vers l'inconnu....

— Il s'en souvient toujours ! répondit une voix étouffée par les pleurs.

Et M. de K. «l'Enfant des Rogations» s'élança dans les bras du vieux prêtre.

— C'est ici, mon père, dit-il, que je devais et que je voulais vous donner rendez-vous, près de ce sillon, où vous m'avez recueilli dans mes langes. Oui, je suis «l'Enfant des Rogations», l'enfant de tout le village. La Providence a béni votre ouvrage, mes amis, et j'apporte,

à chacun de vous, ma part de ces bénédictions. Après la procession, venez tous dans mon château, je vous y raconterai mon histoire, et vous instruirai de mes volontés.

## III

Une heure après, la paroisse entière, le curé en tête, était réunie au château de «l'Enfant des Rogations.» A la fin d'un diner joyeux et splendide, M. de K. tint sa promesse. Il avait acquis une fortune colossale en rendant d'immenses services à son pays.

Pour toute récompense il avait demandé à porter le nom de son village, et à y demeurer toujours.

— Et voilà comment, dit M. de K., je suis venu au milieu de vous. Voici 200,000 francs dont la rente sera remise chaque année, le jour des Rogations, à l'orphelin de la paroisse que M. le curé en jugera le plus digne. Je désire qu'il les reçoive au retour de la procession dans la corbeille qui sert de berceau à «l'Enfant des Rogations», afin d'apprendre ainsi que la Providence met tous ses biens dans le berceau du pauvre, quand son courage et sa persévérance savent les en faire sortir.

Il acheva en donnant rendez-vous, à toute la paroisse chaque année, à pareil jour, tant qu'il vivrait.

Pendant longtemps, on vit au village de K., figurer dans la procession des Rogations, un jeune homme portant le riche et antique costume de M. de K. Il recevait 10.000 francs en or déposés dans le berceau de «l'Enfant des Rogations.» Le village de K. devint riche et prospère grâce à «l'Enfant des Rogations» qu'il avait adopté.

## EXCURSIONS ET VOYAGES.

### AU JAPON.

#### Le papier.

Le Japon possède un arbuste d'une hauteur de trois mètres environ, d'une régularité parfaite, car ses rameaux poussent par divisions et subdivisions de trois ; les fibres et les écorces de cet arbuste servent à la préparation d'un papier d'une solidité extraordinaire.

Ce papier est employé en guise de carreaux de fenêtre ; on en fait des mouchoirs de poche, des imitations de cuir douées d'une force incroyable de résistance, des ustensiles de ménage légers et solides, des statuettes, des fleurs artificielles, des tapis, des rideaux, des serviettes, des manteaux imperméables, des parasols, des étoffes, qui ont l'apparence de la soie, des ficelles, et jusqu'à des courroies pour la transmission du mouvement des machines à vapeur.

#### La laque.

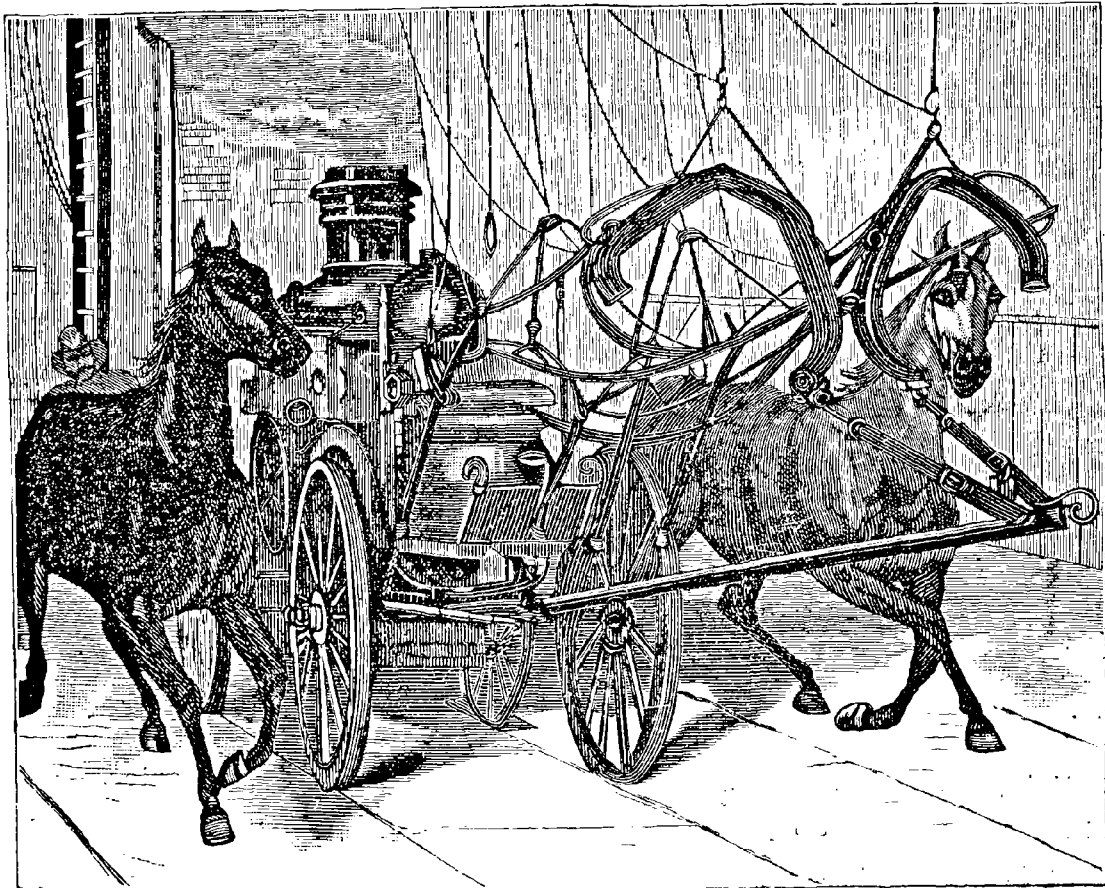
Tous ces objets en laque que le Japon exporte chez nous en si grande quantité sont fabriqués en bois, puis

recouverts ensuite d'un vernis composé avec la sève d'une plante nommée «Rhus vernicifera.»

Il existe une foule de procédés pour fabriquer ce vernis, pour en appliquer des couches successives, soit enfin pour le polir au moyen du charbon de bois ou bien d'un mélange d'huile et de pierre à aiguiser pulvérisée.

Comme l'exportation à l'étranger est très-grande, on en augmente la fabrication, mais au détriment de la quantité. On ne fabrique plus guère maintenant de ces fameuses laques d'or, si recherchées des collectionneurs.

Il y en a cependant encore de beaux spécimens dans le «godown» magasin construit à l'épreuve du feu avec portes et fenêtres en fer et d'épais murs de briques recouverts ordinairement d'une couche de terre. C'est là que les marchands déposent ce qu'ils ont de plus précieux en prévision des incendies qui sont si fréquents au Japon parce que, à cause des tremblements de terre, les maisons sont construites en bois.



POMPE A INCENDIE AMERICAINE.

## COMMENT L'OURS MARTIN ARRÊTA UN VOLEUR.

### I.

A l'âge de treize ans, Pierre quitta les Pyrénées et la cabane paternelle, pour s'en aller chercher fortune avec Martin, un ourson qu'il avait élevé.

Martin était excessivement gentil et gracieux, il eut du succès, et Pierre fit de bonnes recettes.

Un soir d'hiver, la neige tombait dru, lorsque Pierre arriva près d'un moulin isolé.

Il s'en alla frapper à la porte.

— Je vous recevrais volontiers, dit le meunier, mais votre ours?... Encore, si vous étiez venu un jour plus tard, on se serait arrangé; je tue mon cochon demain; nous aurions mis votre bête dans la loge du porceau.

Pierre insista, et le meunier, touché de la douleur du jeune garçon, lui dit :

— Eh bien! entre.

On trouva un endroit convenable pour le porc, dans une étable; et Martin fut installé dans la loge de M. de Pourceaugnac. Pierre partagea le souper du meunier qui demeurait seul. L'ours ne fut pas oublié, et on alla se coucher.



NAL AUX DENTS!

Vers minuit, tout dormait profondément, lorsque des cris affreux réveillèrent le meunier et son hôte.

Ces cris partaient du réduit de Martin...

Le meunier s'habilla à la hâte: Pierre en fit autant, et on se dirigea vers la loge à pourceau.

Pierre qui était courageux ouvrit la loge, le meunier l'éclaira, et que trouva-t-on? Martin tenant dans ses bras un homme muni d'une grosse corde.

## II.

Sur un signe de Pierre, Martin lâcha sa proie. Cet homme tremblant, presque évanoui, était tout bonnement un voleur qui avait cru faire son affaire du cochon gras, et qui, comme on le pense, ne fut pas mal effrayé en se sentant saisi par deux vigoureux bras poilus, et pressé, comme dans un étau, contre une poitrine d'où sortait un sourd grognement.

Le voleur raconta lui-même tous ces détails.

La corde dont il s'était muni pour conduire M. de Pourceaugnac à la foire, servit à le garrotter lui-même et à le mener en prison à la ville voisine.

Le cochon fut tué; le meunier invita quelques amis à manger des saucisses et des côtelettes. Pierre passa la journée au moulin. L'ours amusa la compagnie par ses tours: il fut applaudi, caressé, prit part à la fête en recevant des fèves, des pommes et des carottes, tant qu'il put en manger.

Le lendemain, le jeune montagnard partit emportant de bonnes provisions de pain et de viande. Il continua sa route avec Martin dont les tours adroits valurent bien de l'argent à son maître.

L'ordre et l'économie aidant, Pierre put, six ans après son départ, retourner dans ses montagnes avec Martin.

Il y trouva son frère, sa mère et sa sœur en bonne santé. Avec le petit pécule qu'il rapportait, on acheta la cabane, et le verger qui l'entouraient. La cabane devint, quelques années après, une jolie métairie. Martin se reposait de ses travaux, couché au seuil de la ferme, et jouant, comme un chien, avec tous les enfants du village.

### «MONSIEUR «VOUTE» FILS LES A MANGÉES!»

De quelques fruits de la primeur,

Un paysan à son seigneur

Se disposait à faire hommage.

Dans la cour de l'hôtel, comme un joli monsieur,

Debout sur ses deux pieds, fait à ce badinage,

Bertrand (singe, on le sait, est bon imitateur.)

En justaucorps, chapeau sur tête,

Se carrait d'un air de conquête.

Arrivé, le manant va poser dans un coin,

Pour se remettre un peu de ses tatigues,

Deux paniers que le singe examine de loin,

L'un de poires, l'autre de figues.

Mon gourmand animal tourne autour du dernier,

Travaille, écarte feuilles, et gruge sans quartier.

Thomas riait: «Grand bien, lui disait-il, vous fasse!»

Un saut avec une grimace

Est la réponse de Bertrand.

Thomas monte à l'appartement

Du seigneur, et, dans sa cervelle,

Rumine un bout de compliment.

Le seigneur l'aperçoit; il était accueillant:

«Bonjour, Thomas; grand merci de ton zèle,"

— Ah! Monseigneur, «n' faut point de r' marciment;

Vous méritez bien mieux certainement.

Ces poires «escusez..." — Je les trouve fort belles.

— C'est de «noute" petit jardin.

— Pour mûres au moins le sont-elles?

«Gn' avait" encor, sans faire ici le fin,

Des figues que «j'avions" rangées,

Mais «monsieur voute fils," là-bas, les a mangées!...

## LE FABRICANT DE CLOCHES DE LYON.

### I.

Il faisait nuit: deux enfants, une petite fille et un petit garçon, frappaient à la porte d'une grande et antique auberge de Lyon.

— Mon oncle, disait le petit garçon, qui s'appelait René, d'une voix plaintive, ouvrez, ne nous laissez pas mourir de froid sur votre seuil; la neige tombe, et le vent souffle.

Une demi-heure venait de se passer, la lourde porte roula enfin sur ses gonds, un petit gros homme joufflu et souriant se montra; il était en bonnet de nuit, en calçon, et il tenait en main une lanterne.

Maître Jacques ne revenait pas de son étonnement de trouver deux petits malheureux qui tremblaient de froid à sa porte, à une heure de la nuit.

— Nous sommes les enfants de votre défunte sœur, Louise Morin, dit René, mon père vient de mourir aussi.

Et ils se mirent tous deux à pleurer.

— Consolerez-vous, mes petits amis, répondit maître Jacques, entrez, vous resterez chez moi; maintenant, chauffez-vous et mangez, voilà de quoi souper.

Le lendemain, un bon déjeuner les attendait dans

une grande salle; l'oncle était attablé avec une jolie petite fille aux cheveux blonds et aux yeux bleus; elle fut très-surprise, lorsque son père introduisit les deux petits pauvres, et les lui présenta comme son cousin et sa cousine.

— Ma fille Marie n'a que sept ans, dit maître Jacques, elle sera une sœur pour vous; sa cousine Elisa ira en classe avec elle, et vous, René, je vais vous mettre à un métier.

— Mon oncle, dit René, j'ai fait ma première communion, et je suis apprenti serrurier.

— C'est bien, fit maître Jacques, dès aujourd'hui, je vous conduis chez Jean Babrecht, serrurier et fabricant de cloches. Le soir, vous irez à l'école.

## II.

— Cher oncle, disait un jour René, on me demande souvent si je n'ai pas peur de demeurer à côté d'une maison hantée par des revenants.

— Il n'y a pas de revenants, répondit maître Jacques, mais je vous raconterai ce qui s'est passé dans cette partie inhabitée de ma maison. Pas ce soir, vous ne dormiriez pas de la nuit; demain vous saurez cela.

Le lendemain, René et sa sœur Elisa rappelèrent à leur oncle la promesse de la veille.

Maître Jacques ouvrit avec une vieille clef, une porte qui se trouvait au fond d'un long corridor. On entra dans une grande cour. Maître Jacques ouvrit une seconde porte, et l'on vit beaucoup de chambres qui se suivaient.

— Ici, dit l'oncle en s'arrêtant sur le seuil d'une grande salle, il s'est commis un crime atroce. C'était ici l'hôtel du comte de Barmes; son frère demeurait avec lui. Les deux frères eurent un jour une querelle, l'aîné tua le cadet d'un coup de poignard. Le meurtrier voulut prendre la fuite, mais il fit un faux pas, roula du haut en bas de cet escalier de marbre, et fut tué sur le coup; il eut la tête fracassée. Depuis ce temps, on dit que deux spectres hideux se promènent dans le bâtiment toutes les nuits; personne ne voudrait y loger.

Un coup de vent s'engouffra dans la large cheminée, et vint ébranler les vitres de la fenêtre.

— C'est le spectre! s'écrièrent Elisa et Marie, partons!

René éclata de rire en disant:

— Il n'est pas encore minuit!

— Ce sont les gens simples et superstitieux qui croient aux revenants, dit l'oncle; nous dormirons ici, ajouta-t-il en riant, cette nuit dans cette salle, et gare aux fantômes.

## III.

Bien des années s'étaient écoulées: René était serrurier et fabricant de cloches; sa forge se trouvait dans la partie de la maison de son oncle qu'on disait hantée. Le jeune serrurier était devenu le rival d'un autre serru-

rier du voisinage, nommé David Loup, un homme faux et méchant. Chacun s'arrêtait devant le magasin de René, qui venait de fabriquer une cloche pour la cathédrale de Lyon. Jamais on n'en avait vu une aussi grosse et si belle, tout le monde venait la voir. Le serrurier, le voisin de René, jetait de méchants regards sur cette cloche et grinçait des dents en voyant qu'on accourait de toutes les parties de la province pour l'admirer. Sur ces entrefaites, on s'aperçut à Lyon que de la fausse monnaie circulait dans le commerce.

David Loup alla trouver les magistrats, leur parla de cette partie de la maison de l'oncle René de Morin, le serrurier, où l'on entendait, disait-on, des bruits mystérieux.

— On prétend que ce sont des esprits, dit David, mais moi, je suis presque sûr, que Morin fabrique là de la fausse monnaie.

Les magistrats se le tinrent pour dit, et il fut décidé qu'on viendrait à l'improviste faire une visite domiciliaire chez René.

Ce même jour, René revenant d'un village voisin, vit tout-à-coup deux brigands sortir de la forêt et dépouiller un monsieur. René qui était un grand et vigoureux garçon, se précipita sur un des voleurs, le renversa, lui arracha son arme; l'autre s'enfuit en s'écriant:

— C'est le diable que cet homme-là!

Et il laissa son compagnon étendu par terre mort ou étourdi.

— Merci, mon noble jeune homme, dit le monsieur qui tremblait encore, si le bon Dieu ne vous avait pas envoyé sur mon chemin, je serais assassiné. Recevez pour récompense cette bague de diamant. Je suis Monsieur de Bonval, premier président à la haute cour de justice de Lyon, dites-moi votre nom?

— René Morin, serrurier et fabricant de cloches à Lyon.

— Mais, je vous connais de nom, c'est vous qui avez fabriqué la belle cloche de la cathédrale. Toujours, mon ami, vous me trouverez à votre service.

## IV.

Le lendemain quelle ne fut pas la surprise de René, de voir des gens de justice, accompagnés de David Loup, faire irruption dans sa forge, par une issue dont il ignorait l'existence. L'un d'eux tenait en mains des pièces d'or et d'argent.

— Vous êtes un faux monnayeur, René Morin, dit un magistrat, nous avons découvert votre antre, et nous vous arrêtons au nom de la loi.

Maître Jacques, l'oncle de René, sa sœur Elisa et sa cousine Marie, se jetèrent à genoux jurant de l'innocence de René qui, dans sa stupéfaction, ne trouvait pas un mot à dire. Mais rien n'y fit, deux gendarmes emmenèrent René en prison.

René avait raconté à sa sœur, sa rencontre avec les bandits qui avaient voulu tuer M. de Bonval.

La jeune fille courut chez ce monsieur. Malheureusement il était à Paris. Elle lui détailla longuement toute l'affaire dans une lettre.

Il y avait huit jours que René pleurait dans un sombre cachot, lorsque tout-à-coup, il entendit la porte de sa prison s'ouvrir, et le gardien laissa passer un homme couvert d'un long manteau. René le prit pour un prêtre, et il s'écria :

— Mon révérend père, je jure devant Dieu, sur mon salut éternel, que je ne suis pas un faux monnayeur !

— Ne reconnaissez-vous pas Monsieur de Bonval à qui vous avez sauvé la vie dans la forêt ? J'ai appris, par votre sœur, que vous étiez en prison. Je me suis méfié de votre rival, David Loup. Sa forge joint la vôtre ; j'ai fait poster des hommes pendant la nuit autour de sa maison. J'étais là aussi. Vers une heure du matin, un bruit s'éleva ; je collai l'oreille contre le mur de votre forge, le bruit venait de ce côté ; une petite porte masquée par un pan de mur, et dont on ne remarquait pas l'existence, laissait filtrer un jet de lumière, par une fente. Je fis sauter cette porte, et que trouva-t-on ? David Loup occupé à forger de la fausse monnaie. Il fut arrêté à l'instant. Il est dans le cachot voisin. Ce misérable avait pratiqué un passage secret entre les deux forges, et, dans un antre dont vous ignorez probablement l'existence, il fabriquait de la fausse monnaie. Vous êtes libre, René ; David Loup se reconnaît le seul coupable.

René voulut se jeter au cou du magistrat, mais le respect le retint.

— Je vous serai reconnaissant jusqu'à la mort, Monsieur, dit le jeune homme.

Il faisait nuit lorsque René arriva chez son oncle. Aussitôt tout prit un air de fête dans la maison. Maître Jacques dansait, sautait, avait retrouvé ses jambes de vingt ans ; Elisa et Marie pleuraient de joie.

— Votre neveu m'a sauvé la vie, maître Jacques, dit M. de Bonval qui accompagnait René, et moi, je le sauve de la prison et du déshonneur. Vous voyez comme la Providence intervient en toute chose, pour récompenser la vertu, faire triompher l'innocence, et découvrir les coupables.

HELENE.

## EXERCICES RÉCRÉATIFS.

### CHARADE.

Il faut marcher pour faire mon premier,  
Des Hébreux mon dernier  
Fut autrefois la capitale.  
Chez les hommes, mon entier  
Est souvent chose fatale.

### LOGOGRIPE.

Avec ma tête je soutiens,  
Et sans ma tête je contiens.

### PROBLÈME ARITHMÉTIQUE.

En 1812, il s'était écoulé, depuis la naissance de Newton, deux fois le temps qu'il a vécu ; si Descartes était mort quinze ans plus tard, il aurait eu le tiers de son âge quand Newton naquit ; celui-ci était au dix-septième de sa vie trois ans avant la mort de Descartes ; vingt-trois ans après la mort de Newton, il y avait un siècle que Descartes n'était plus.

Quel âge ont atteint Newton et Descartes ? Quelles sont les dates de leur naissance et celles de leur mort ?

Nous ont envoyé des réponses exactes à nos exercices récréatifs, des N<sup>os</sup> 9 et 10 :

Albine S. (Wavre) ; — Albert (Ypres) ; — Baltus, Jules (Gand) ; — Bernard E. (Liège) ; — Bilet, Jeanne (Verviers) ; — C. et M. (Geluwe) ; Cartuyvels, Cécile, (Bertrée) ; — César (Bruxelles) ; — Céline V. (Dinant) ; — Dalmans, Paul (Furnes) ; — De Liedekerke, Jules (Bruxelles) ; — Demblaire, Estelle (Virton) ; — Distel, Gorges (Namur) ; — Eulalie (Hal) ; — Fanny (Courtrai) ; Flore (Courtrai) ; — Gabrielle (Ensisval) ; — Gilsoë, Consuela (Bruxelles) ; — Hubert, Ernestine (Huy) ; — Isidore (Ixelles) ; — Kartoel, Emile (Anvers) ; — Labaye, Julie (Arlon) ; Maurice et Jean (Huy) ; — Oscar (Schaerbeek) ; Polsenae, Alphonse (Bruges) ; — Pouillet, Antoinette (Louvain) ; — Sylvestre (Mons) ; — Talbot, Esther (Liège) ; — Ursule V. (Saint-Josse) ; — Wamis, Jeanne (Mons) ; — Zani de Ferranti, Georgette (Bruxelles).

## AVIS.

Les abonnés, dont les noms précèdent, peuvent nous réclamer, contre l'envoi d'un mandat-poste, une des primes suivantes :

Le 7<sup>e</sup>, 8<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup>, ou 10<sup>e</sup> volume de l'ILLUSTRATION EUROPÉENNE, au prix de 4 francs l'exemplaire, au lieu de 10 francs.

Le RIEUR ILLUSTRÉ, au prix de 2 francs, au lieu de 5 francs.

Le MUSÉE DU JEUNE AGE (9 volumes parus) à 2.50 le volume broché et franco 4.00 élégamment relié.

L'Album pour Piano (8 morceaux, valeur 30 francs) à francs 5.50 franco en province.

L'Album pour Chant (valeur 30 francs) à francs 5.50 franco en province.

Imprimerie de « l'Illustration Européenne » à Bois-le-Duc.



# MUSÉE DU JEUNE ÂGE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Publié sous la direction de M<sup>lle</sup> MARCELLINE LA GARDE.

## ABONNEMENTS:

BRUXELLES . . . . . 6.— fr.  
PROVINCE . . . . . 6 50 „  
franco par an.

SOMMAIRE. GRAVURES: — Histoire naturelle. Le Putois. — «Vilain Chat!» — Excursions et Voyages. En Irlande.  
TEXTE. — Histoire naturelle. Le Putois. — «Vilain Chat!» — Excursions et Voyages. En Irlande. — Le petit Bûcheron. — Jocrisse. — Causons de Fleurs. Le Lis. — La Musique mystérieuse. — Exercices récréatifs.

## ADMINISTRATION:

BRUXELLES,  
107, BOULEVARD DU NORD.

No. 18.

10<sup>e</sup> ANNEE.

31 Mai 1884.

## HISTOIRE NATURELLE.

### LE PUTOIS.

Le putois appartient à la famille des carnivores, et tire son nom de l'odeur désagréable qu'il répand.

Les traits caractéristiques de cet animal sont: un museau allongé et assez gros, une tête arrondie, et les doigts munis d'ongles acérés qui leur permettent de grimper sur les arbres.

Les putois figurent parmi les plus sanguinaires des carnassiers; ils en seraient les plus redoutables si leur force secondait leur naturel féroce. On les voit rôder autour des habitations, cherchant à pénétrer dans les basses-cours, où leurs formes minces et allongées leur permettent de s'introduire par la moindre ouverture.

Rien alors n'échappe à leur rage. C'est de sang plutôt que de chair dont ils se montrent avides.

Ce sont des animaux nocturnes et solitaires que l'on trouve dans presque toutes les parties du monde.

Au nombre des espèces les plus intéressantes à con-

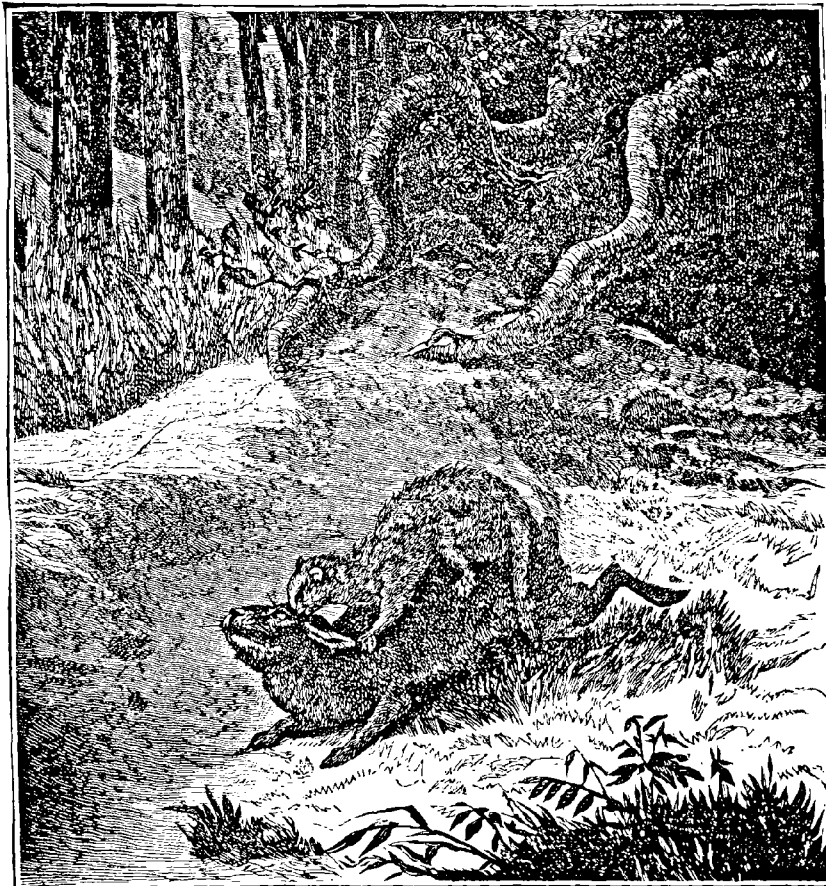
naître on trouve le furet, la belette, le putois commun, le plus grand de tous, que l'on distingue à son pelage brun en-dessus, fauve sur les flancs et en-dessous, et à son museau blanc. Il s'établit en été dans les terriers des lapins, dans les vieux troncs d'arbres; en hiver dans les recoins les plus reculés de la ferme,

pour laquelle son voisinage est très-inquiétant.

On tire parti de la fourrure douce et chaude de ces carnassiers; malheureusement elle conserve parfois une odeur désagréable.

Parmi les espèces du nord, le putois de Sibérie, d'un fauve clair, uniforme, le putois de Pologne, brun tacheté de blanc et de jaune, le mink ou putois des rivières, d'un brun roussâtre sont particulièrement recherchés par les marchands de pelleterie.

Le putois du Cap ou zorille est rayé régulièrement de blanc et de noir.



LE PUTOIS.

«VILAIN CHAT!»

— Vilain chat! dit Louise.

Et pourquoi est-il si vilain? C'est qu'il vient de rentrer tenant dans sa gueule un oiseau mort.

Ce reproche de Louise n'est pas fondé: la nature a fait du chat un chasseur, et Minet remplit son office.

Ton chat cependant, Louise, mérite des égards, et pour des raisons dont tu ne te douterais peut-être pas, et que nous allons te développer :

Tu l'injures parce qu'il a attrapé un oiseau; mais ton père et ton frère sont peut-être chasseurs. Et à quel carnage ne se livrent-ils pas quand d'innocentes victimes se présentent à eux!

D'abord, Louise, ton chat a de l'esprit, et le meilleur esprit, celui qui lui est utile, tout autre genre d'esprit lui paraît une sottise.

La nature lui a donné des ongles que nous nommons impoliment des griffes, et elles sont d'une structure admirable, bien emboîtées dans une membrane qui rentre ou sort comme les doigts d'un gant; il fait à volonté ou griffe menaçante ou patte de velours. Il se sert de ses griffes parce qu'il en a. C'est un philosophe que ton chat!

Minet connaît le bien et le mal physique. Un chat qui en étranglerait un autre ne serait pas plus coupable à ses yeux qu'un homme qui tue des hommes.

Il flatte le maître qui le caresse, il caresse la bonne qui fait sa pâtée; il fuit à l'approche d'un gros animal, et se jette audacieusement sur les petits. Minet est un profond politique!

Il vit fraternellement avec le chien de son maître, fait accueil à toutes les bêtes pour qui ce dernier a de la bienveillance, dresse la queue pour ses amis, et présente les griffes à ceux qu'il soupçonne capable de mauvais desseins.

\* \*

Quand il se promène sur les toits, Minet porte la masse de son corps à l'opposé du danger, ses muscles se tendent ou se relâchent avec discernement, et il trouve la sécurité ou tant d'autres bêtes seraient transies de frayeur. Minet connaît donc parfaitement la statique des corps!

Si par inadvertance, étourderie ou précipitation, il manque de point d'appui, comme un acrobate, il se courbe en enflant son dos, porte son centre de gravité vers la région de l'ombilic, et, par ce moyen retombe toujours sur ses pattes. Ton chat, Louise, est un excellent physicien.

Voyage-t-il dans l'obscurité? Il épanouit la prunelle de son œil, en fait un cercle parfait pour présenter une plus grande surface et recueillir la plus grande somme de rayons lumineux épars dans l'atmosphère. Paraît-il au grand jour, sa prunelle prend une forme elliptique, se rétrécit et ne reçoit qu'une partie des rayons, dont la trop grande abondance blesserait sa rétine. Minet est un parfait opticien.

Veut-il franchir un précipice, il calcule les distances, les points solides, avec une rare justesse; piétine pour mesurer l'espace, qu'il divise dans son raisonnement

par le mouvement de ses pattes, puis s'élançe juste sur le lieu désigné, dont il a comparé l'éloignement à l'effet de ses muscles. Minet est un savant géomètre!

S'égare-t-il dans la campagne, il examine les plantes avec un soin judicieux, distingue le «cataire», plante qui lui plaît, se roule dessus, témoigne par mille gambades sa joie de l'avoir trouvée; il connaît toutes les graminées qui sont pour lui une panacée universelle! Minet est un très-bon botaniste.

Enfin, Louise, montre-moi un homme qui en sache autant que ton chat, dans tous les genres, et il sera proclamé une Encyclopédie vivante!

## EXCURSIONS ET VOYAGES.

### EN IRLANDE.

Toute l'Ile d'Irlande n'est qu'un vaste rocher sorti de la mer. Il est impossible d'y creuser le sol sans y trouver des pierres. Ce sol rocailleux ne pourrait être cultivé s'il n'était souvent humecté par la pluie. Cette humidité est la cause d'une extrême fertilité; les rochers mêmes en Irlande sont couverts de verdure.

Le paysan Irlandais est pauvre, il vit misérablement, sa hutte a un aspect peu réjouissant.

Le bétail est la richesse du paysan irlandais; coqs, poules, dindons, oies, ont les pattes liées afin de les empêcher d'aller picorer sur le terrain d'autrui. Les chevaux, les moutons, les porcs, les vaches, tout cela est tenu en esclavage par des cordes et des anneaux, toujours dans le but de ne point empiéter sur le pré du voisin.

Les oiseaux de proie sont communs en Irlande. Les abeilles ont leurs essaims partout, jusque sur les troncs des arbres.

Les plaines et les marais sont peuplés de gibier; les rivières remplies de poissons.

L'Irlande n'a point de bêtes venimeuses; on y trouve des serpents, des couleuvres, des lézards, des araignées, tous en général sans venin. Lorsqu'on apporte un animal du dehors, il meurt en approchant de l'île.

Les montagnes boisées, les cascades, dont le murmure est répété par les échos, les lacs renfermant des îles formant de vrais jardins, font de certaines parties de l'Irlande le plus pittoresque des coins de terre.

\* \*

La nation irlandaise agitée depuis le XII<sup>e</sup> siècle par les troubles politiques et religieux, est dans la plus profonde misère. L'industrie y est peu développée; le paysan y vit dans l'indigence et l'abrutissement, fruits du manque d'instruction, de l'énormité des impôts et de l'avarice des propriétaires.

Voilà la cause de l'agitation qui, aujourd'hui encore, trouble l'Irlande et pousse les paysans au crime. La «Land-League» ou «Ligue-Agraire» a pour but, d'empêcher les «landlords» ou lords propriétaires à expulser les

tenanciers en retard de paiement, et engage tous ceux qui sont en retard de ne pas donner un penny à leurs créanciers.

Quant à la gravure que nous voyons ici, elle retrace le fait du capitaine Boycott exploitant les terres d'un lord anglais. Défense avait été faite à tout ouvrier de travailler pour lui. Les Anglais lui ont procuré des volontaires travaillant sous la protection de la force armée. Le capitaine, ainsi que sa famille, s'éloigne d'une contrée où il ne jouit plus d'aucune sécurité. Les Irlandais ont fait de son nom le mot «boycotter», signifiant jeter l'interdit sur les exploiters anglais, les réduire à la famine.

### LE PETIT BUCHERON.

CONTE EN VERS.

L'enfant d'un bûcheron à mine rechignée,  
Pieds nus dans ses pauvres sabots,  
Marchait en balançant sa tête mal peignée,  
Portant sa petite cognée  
Pour tailler de petits fagots.

Donc, le petit Julien, à travers la ramure,  
Coupait du bois pour la maison;  
Il soufflait dans ses mains, car la bise était dure,  
Mais il la souffrait sans murmure...  
Ce philosophe avait raison.

Or, la Muse passait dans ce bois solitaire;  
En apercevant cet enfant,  
Elle se dit: «Voyons quel est son caractère.  
S'il est bon, du fils de la terre  
Faisons un homme triomphant.»

Et la Muse aussitôt à travers les fougères  
Jette son voile au blond reflet,  
Et revêtant alors des formes passagères,  
Elle prend les ailes légères  
Et les plumes du roitelet.

Julien fit son fagot, puis tordit une gaule  
Qu'il avait prise au noisetier;  
La nuit allait couvrir la céleste coupole:  
Il mit le bois sur son épaule  
Et du chaume prit le sentier.

De son fagot branchu, tout verdi par la mousse,  
Dont le poids trop lourd l'accablait,  
S'échappa tout-à-coup une voix grêle et douce  
Qui dit: «Si ta main me repousse  
Ah! c'en est fait du roitelet.»

L'enfant prit son fagot, le déposa par terre,  
Le roitelet vint sur sa main;  
Bien qu'il fit déjà noir dans la longue clairière,  
L'oiseau, qui pleurait de misère,  
Put venir becqueter son pain!

L'enfant se rechargea, puis il longea l'ornière  
Avec son bois, son roitelet.  
L'oiseau prit pour perchoir, dans la pauvre chaumière,  
Un buis de la saison dernière  
Où pendait un gros chapelet.

Le petit bûcheron savait écrire et lire,  
Un grand oncle l'avait instruit;  
Mais les livres manquaient, hélas! c'était le pire,  
Tout-à-coup un rayon vint luire  
Au fond de cette grande nuit.

Le roitelet mignon chantait, ouvrait ses ailes,  
Et disait au petit Julien:  
«Enfant, il faut marcher par des routes nouvelles...  
Au grand jour si tu te réveles  
Tu connaîtras le beau, le bien!

«Un trésor est caché dans ton humble chaumière,  
Cherche-le, mon enfant chéri.  
A tes yeux pleins de nuit il fera la lumière,  
Lorsque ton âme tout entière  
L'aura complètement tari.»

Or, dans le fond obscur d'une vieille poutrelle,  
Un petit livre était caché:  
L'enfant le découvrit, l'oiseau frémit de l'aile,  
Et dit avec sa ritournelle:  
— On trouve quand on a cherché.

Ce livre merveilleux apprenait bien des choses,  
Et d'abord il moralisait.  
L'enfant y découvrait bien des faits grandioses,  
Dieu, dans l'insecte et dans les roses...  
L'oiseau chantait, l'enfant lisait.

Bref, il étudia tant dans ce petit livre  
Qui contenait tout l'univers,  
Qu'il devint un savant, n'eut plus besoin pour vivre  
D'aller dans les bois pleins de givre  
Glaner des fagots secs ou verts.

Quand il eut un grand nom et que la renommée  
En tout lieu le fit retentir,  
Le roitelet, quittant la chaumière enfumée,  
Ainsi qu'une âme bien aimée,  
Partit pour ne plus revenir.

### JOCRISSE.

Jean. — Tantôt en sortant de l'école Paul Deval m'a appelé un «Jocrisse», et tous se sont mis à rire et ont crié: «Jocrisse!» tant qu'ils ont pu me voir. Ce mot de Paul à mon adresse a eu du succès; toute la classe se tordait de rire, et moi, je tapais, je grinçais des dents, je montrais le poing, et, d'aussi loin qu'ils ont pu, ils ont crié: «Jocrisse!» Que veut dire ce mot? Est-ce une insulte grave? Ils m'en rendront raison, les misérables!

Le père. — Calme toi, monfils. Le mot «Jocrisse»

appelle en effet le sourire sur les lèvres. Il est ancien; l'Académie lui a fait l'honneur de le conserver. Quant à l'étymologie, les savants assurent que Jocrisse vient du vieux mot français »Jo" ou »Jau" (gallus, coq), et »crisse," c'est, dit-on, le nom propre d'un homme dont

le coq était bourru et peu aimable avec les dames du poulailler. D'autres prétendent que le nom de »Jocrisse" est un diminutif du vieux français »Joquet," »Jaquet" domestique; ou bien de l'ancien mot »joquer" se tenir d'une manière gauche, comme sur un perchoir, et par



»VILAIN CHAT!"

extension, veut dire lâche, paresseux.

Il vient aussi, prétend-on, de »jocus," jeu, raillerie, jouet, plastron, objet de moquerie.

On fait également dériver »Jocrisse" du german »jock," sot stupide, niais, mot qu'on retrouve encore aujour-

d'hui en Orient et dans certains patois de racine germanique. Tu vois donc qu'il n'y a pas lieu de t'alarmer. Seulement, sache bien qu'il vaut mieux être appelé Jocrisse que mal-appris, épithète qui convient aux écoliers braillards, taquins et tapageurs.



EN IRLANDE.

## CAUSONS DE FLEURS.

## Le lis.

(M<sup>me</sup> Eglantine, Marguerite et Flore, ses filles.)

M<sup>me</sup> Eglantine. — Voici un lis blanc, une fleur dont les poètes ont abusé comme de la rose et du papillon. Elle vient de la Syrie, c'est saint-Louis qui l'a apportée en France.

Flore. — Les lis des armes de France ont-ils été pris sur les lis des jardins?

M<sup>me</sup> Eglantine. — Non, certains auteurs prétendent qu'il s'agit de l'iris jaune des marais; d'autres disent que les fleurs de lis étaient originairement des abeilles; quelques uns assurent que c'étaient des fers de lance.

Marguerite (montrant du doigt un insecte posé sur le lis). — Oh! le joli petit scarabée! (Elle le saisit entre ses doigts.) Il dort. Ses pattes et son ventre sont noirs... Ses ailes sont écarlates.

Flore. — Comment nomme-t-on ce monsieur?

M<sup>me</sup> Eglantine. — C'est le criocère du lis. Approchez-le de votre oreille.

Marguerite. — (Approchant l'insecte de son oreille.) Quel bruit strident! Il crie!

M<sup>me</sup> Eglantine. — Non, ce que vous prenez pour un cri est le frottement de ses derniers anneaux contre le fourreau de ses ailes...

Flore. — Il m'intéresse ce gentil criocère!

M<sup>me</sup> Eglantine. — Je comprends cela, mais c'est un ingrat: il souille et détruit son royal abri. Je vous dirai encore, mes enfants, que le lis est le symbole de la royauté, de la pureté et des nobles actions. Les lis ne sont précieux que comme plante d'agrément, la médecine ne leur reconnaît qu'une propriété: leur oignon s'applique sur les tumeurs. Il y a au Kamtschatka un lis dont la racine donne une fécula très-nourissante.

## LA MUSIQUE MYSTÉRIEUSE.

## I.

Le soir, dans les rues étroites de la grande ville, vers le faubourg, lorsque le soleil se couchait, et que les nuages apparaissaient comme un fond d'or sur les cheminées noires, tantôt l'un, tantôt l'autre entendait un son étrange comme l'écho lointain d'une musique harmonieuse, mais le son ne durait qu'un instant; le bruit des passants, des charrettes, des voitures l'étouffait aussitôt. Un peu hors de la ville, là où les maisons sont écartées les unes des autres, et où il y a le moins de mouvement, on voyait beaucoup mieux le ciel enflammé par les rayons d'or du soleil couchant, et on percevait bien mieux les sons harmonieux qui semblaient venir de la vaste forêt s'étendant au loin. Et en tendant l'oreille aux accords mystérieux, les gens se sentaient saisis au cœur par un doux sentiment de piété.

On finit par se demander l'un à l'autre :

— Qu'y a-t-il donc au fond de la forêt?

Et un beau jour on se mit en route: les gens riches

en voiture, les pauvres à pied; mais aux uns comme aux autres, le chemin parut étonnamment long, et lorsque, arrivés à la lisière du bois, ils aperçurent un talus tapissé d'herbe et de mousse, et planté de beaux saules, ils s'y précipitèrent et s'y étendirent à leur aise. Un pâtissier de la ville avait élevé là une tente; on se régala chez lui; mais le monde affluait surtout chez un pâtissier rival qui, au-dessus de sa boutique avait placé un carillon faisant un vacarme du diable.

Après avoir bien mangé et s'être reposé, la bande reprit le chemin de la ville; tous étaient enchantés de leur journée et disaient que cela était fort poétique. Trois personnages graves, des savants, prétendirent avoir exploré la forêt dans tous les sens et racontaient qu'ils avaient fort bien entendu des sons mélodieux, mais qu'ils leur avaient semblé provenir de la ville. L'un d'eux, qui avait du talent pour la poésie, fit une pièce habilement rimée, où il comparait la mélodie mystérieuse au doux chant d'une mère qui berce son enfant.

La chose fut imprimée et tomba sous les yeux du roi. Sa Majesté déclara alors que celui qui découvrirait l'origine de la musique mystérieuse recevrait comme récompense, tout ce qu'il demanderait de bon et de raisonnable.

## II.

Survint le grand jour de la confirmation. Le sermon du pasteur fut plein d'onction et de sentiment; tous ces jeunes adolescents en furent vivement émus; ils avaient compris qu'ils venaient de sortir de l'enfance et qu'ils devaient commencer à penser aux devoirs sérieux de la vie.

Il faisait un temps délicieux, aussi tous nos confirmés, comme c'était l'usage, sans distinction de rang, le fils du roi se trouvait même parmi eux, allèrent se promener du côté de la forêt. Voilà que les sons retentirent plus mélodieux que jamais.

Entraînés par un puissant charme, ils décidèrent de s'en rapprocher le plus possible.

Trois d'entre eux, cependant, rebroussèrent chemin. D'abord une jeune fille évaporée qui attendait sa couturière, et devait essayer une robe qu'elle allait mettre au bal, où elle devait bientôt paraître pour la première fois.

— Impossible, dit-elle, de négliger une affaire aussi importante.

Puis ce fut un pauvre garçon qui avait emprunté son habit de cérémonie et ses bottines vernies au fils de son patron; il avait promis de rendre le tout avant le soir, et il ne voulait pas s'aventurer au milieu des broussailles avec la propriété d'autrui.

Le troisième, qui rentra en ville, était un garçon qui déclara ne jamais s'en aller au loin sans ses parents, et que du reste la bienséance l'exigeait ainsi. On se mit à sourire; il prétendit que c'était fort déplacé, alors on rit aux éclats, mais notre garçon ne s'en retourna pas moins, fier de sa belle et sage conduite.

Les autres trottinèrent en avant, et s'engagèrent sur

une grand'route plantée de tilleuls. Le soleil pénétrait en rayons dorés à travers le feuillage, les oiseaux entonnaient un joyeux concert, et toute la bande chantait en chœur avec eux, se tenant par la main, riches et pauvres, nobles et roturiers; ils étaient encore jeunes et ne regardaient pas trop à la distinction des rangs; du reste, ce jour-là, ne s'étaient-ils pas tous sentis égaux devant Dieu?

Mais bientôt, deux parmi les plus petits, se dirent fatigués et s'en retournèrent; puis trois jeunes filles s'abattirent sur un champ de bluets et de coquelicots, se mirent à tresser des couronnes et ne pensèrent plus à la musique.

Lorsqu'on fut sur le talus planté de saules, on se débanda, et par groupes, on alla s'attabler chez les pâtisseries.

— Ah! qu'il fait charmant, disaient la plupart. Restons ici, et reposons-nous. Il est très-possible que la musique n'existe pas, et que tout cela ne soit que des contes en l'air.

Voilà qu'au même instant un son retentit au fond de la forêt, si plein, si majestueux et si solennel que tous en furent saisis. Cependant, il n'y en eut que cinq, tous des garçons, qui résolurent de tenter l'aventure, et de s'engager sous bois.

C'est aussi qu'il était difficile d'y pénétrer: les arbres étaient serrés, entre-mêlés de ronces et de hautes fougères; de longues guirlandes de liserons arrêtaient encore la marche; il y avait aussi des cailloux pointus, de gros quartiers de roche et des marécages.

Ils avançaient péniblement, lorsque toute une nichée de rossignols fit entendre un ravissant concert.

Ils marchèrent dans cette direction, et arrivèrent à une charmante clairière tapissée de mousses de toutes nuances, de muguet, d'orchidées et d'autres jolies fleurs, au milieu, une source fraîche et abondante sortait d'un rocher; son murmure faisait «Glouk! Glouk!»

— Quel joli ruisseau! Je vais m'étendre sur ses bords enchanteurs, dit l'un d'eux.

Trois autres lui tinrent compagnie.

Alors, le fils du roi, voyant que ses compagnons renonçaient à l'entreprise s'en fut seul.

### III.

Il était plein de courage et d'espoir; sa poitrine se gonflait sous l'impression de la solitude solennelle, où il se trouvait. Mais la vraie musique, celle qu'il cherchait, résonnait tout autrement. Par moment, il l'entendait sur la gauche «du côté du cœur», se dit-il; maintenant qu'il approchait, cela faisait l'effet de tout un jeu d'orgue.

Voilà qu'un bruit se fait entendre dans les broussailles, et il en sort un jeune garçon en sabots et portant une jaquette trop petite pour sa taille. De grosses mains rouges se montraient à l'extrémité de ses manches, beaucoup trop courtes. Les deux enfants se reconnurent.

C'était celui des nouveaux confirmés qui avait dû rentrer à la maison pour remettre au fils de son pa-

tron les bottes vernies et le bel habit qu'il avait empruntés. Mais son devoir accompli, il avait endossé ses pauvres vêtements, mis ses sabots, et était parti à la hâte, à la recherche de la musique qui faisait si délicieusement vibrer son cœur.

— C'est charmant, dit le fils du roi; nous allons marcher ensemble à la découverte. Dirigeons-nous par la gauche.

Le pauvre garçon était tout honteux de ses chaussures, de ses manches trop courtes, de sa jaquette.

— Avec ces sabots, Monseigneur, dit-il, je ne pourrai pas vous suivre assez vite. Et de plus, il me semble que la musique doit être à droite.

— Je crains bien qu'alors nous ne nous rencontrions plus, dit le fils du roi.

Il fit un généreux signe d'adieu au pauvre garçon qui s'enfonça au plus épais de la forêt, où les épines écorchèrent son visage et déchirèrent sa jaquette, à laquelle il tenait, quelque misérable qu'elle fût, car il n'en avait point d'autre.

Le fils du roi rencontra aussi bien des obstacles; il fit quelques chutes, eut les mains en sang, mais il était brave.

— J'irai jusqu'au bout du monde s'il le faut, se dit-il, mais je trouverai la musique mystérieuse.

Tout-à-coup, il aperçut, juchés dans les arbres, une bande de vilains singes qui lui firent d'affreuses grimaces et l'assourdirent par leurs cris discordants.

Le jeune prince avança toujours sans s'occuper des singes ni de leurs grimaces. Bientôt, il arriva sur une hauteur d'où il apercevait un spectacle merveilleux:

D'un côté, une belle pelouse verte où s'abattaient des cerfs et des daims; de place en place de vastes touffes de lis d'une blancheur éclatante, et des tulipes rouges, bleues et or; au milieu des boules de neige et autres arbustes dont les fleurs aux mille couleurs brillaient au soleil comme des bulles de savon; tout autour, des chênes et des hêtres séculaires s'étendaient en cercle; dans le fond, était un grand lac sur lequel nageaient avec majesté les plus beaux cygnes.

Le fils du roi s'était arrêté et restait en extase; il entendit de nouveau les sons harmonieux, ils ne paraissaient pas éloignés.

### IV.

Le soleil approchait de son déclin; le ciel était tout rouge, comme enflammé; un grand silence se fit. Le fils du roi se mit à genoux, et dit sa prière du soir.

— Oh! mon Dieu, dit-il, ne me ferez-vous pas trouver ce que je cherche avec tant d'ardeur? Voilà la nuit, la sombre nuit. Mais je vois là-bas un rocher élevé qui dépasse les cimes des arbres les plus hauts. Je vais y monter: peut-être, avant que le soleil disparaisse de l'horizon, atteindrai-je le but de mes efforts?

Et s'accrochant aux racines, aux branches, aux angles des rochers, au milieu des couleuvres, des crapauds et autres vilaines bêtes, il grimpa, et il arriva haletant et épuisé au sommet du rocher.

Quelle splendeur se découvrit à ses yeux ! La mer, la mer immense et magnifique s'étendait à perte de vue, roulant ses longues vagues contre la falaise. A l'horizon, le soleil, pareil à un globe de feu, couvrait de flammes rouges le ciel qui semblait s'étendre comme une vaste coupole sur ce sanctuaire de la nature ; les arbres de la forêt en étaient les piliers, les pelouses fleuries formaient comme un vaste tapis couvrant le chœur.

Au milieu des arbres apparut un amour de petite hutte construite en écorce, et se dérochant au milieu des fleurs et de la verdure ; au firmament, la lune parut, le spectacle devenait toujours de plus en plus sublime et émouvant.

Le fils du roi s'agenouilla et adora le Créateur de ces merveilles. Voilà que sur la droite apparaît le pauvre garçon aux sabots ; lui aussi, à sa façon, avait trouvé le chemin de ce temple grandiose formé par la nature.

Tous deux, comme des frères, se saisirent par la main et restèrent perdus dans l'admiration de cette poésie enivrante.

Puis, se tenant toujours par la main, ils pénétrèrent dans la hutte. Un vieillard, une femme à cheveux blancs, un jeune homme et une jeune fille se tenaient près d'un instrument de musique rendant les sons les plus mélodieux.

Les jeunes gens chantaient dans ce lieu désert, les louanges de l'Eternel.

Le fils du roi entra le premier. A sa vue, le vieillard et ses enfants parurent comme muets de surprise.

Le jeune prince prenant la parole expliqua comment les sons enchanteurs étaient arrivés jusqu'à son oreille et comment lui et son compagnon avaient fait l'impossible pour parvenir jusqu'à cette solitude.

— Mais pourquoi vivez-vous ici ? interrogea curieusement le fils du roi.

— Enfant, dit le vieillard, vous voyez un malheureux que tout le monde croit mort depuis longtemps.

— Et qui vous a contraint à fuir ici ?

— C'est un ordre du roi, mon maître.

— De mon père ! Vieillard, vous me reverrez....

Et sur ces mots, le fils du roi reprit précipitamment le chemin de la ville au bras de son compagnon.

Quelques jours après, il revint tenant un écrit accordant au vieillard, condamné à mort pour délit politique, sa grâce et celle de sa famille. Le jeune prince avait demandé à son père la récompense promise à celui qui découvrirait l'origine de la musique mystérieuse.

(Le roi, nous le savons, avait promis qu'il accorderait à l'auteur de la découverte toute chose bonne et raisonnable dont il lui ferait la demande.)

Mais la musique mystérieuse dont les sons pénétraient jusqu'aux portes de la ville n'était point les chants de la famille proscrite, c'était la grande et magnifique voix des mille bruits de la nature animée, le sublime langage par lequel Dieu s'adresse à tous, grands et petits, savants et ignorants. C'est loin des bruits du monde que ré-

sonne cette voix, et, pour la comprendre, il faut avoir le cœur pur c'est pourquoi le jeune prince et le jeune mendiant avaient seuls trouvé la route qui conduisait vers la mystérieuse mélodie.

ANDERSEN.

## EXERCICES RÉCRÉATIFS.

### DEVINETTE LEXICOLOGIQUE.

Le Lot, rivière de France, arrivée au-dessus de son «étiage» ou bien quand il descend en dessous, forme deux noms de choses. Quels sont-ils ? (L'«étiage» est le plus grand abaissement des eaux d'une rivière.)

### MOTS CARRÉS SYLLABIQUES.

Trouvez dans les trois lignes suivantes :

1° Un poison dont le nom commence par un A et est formé de trois syllabes.

2° Le nom d'un animal commençant par un C, également composé de trois syllabes.

3° Le nom d'un poisson commençant par L et comprenant aussi trois syllabes.

Quand on m'absorbe je suis poison,  
Mon second crocodile au Japon,  
Mon dernier... fort bon poisson.

### ÉNIGME.

Entier je suis un aliment,  
Ma tête à bas, je suis département ?

### PROBLÈMES AMUSANTS.

Un remplaçant militaire avait demandé 10 cent. pour le 1<sup>er</sup> doigt, 50 cent. pour le 2<sup>e</sup>, et ainsi de suite en quintuplant jusqu'au 10<sup>e</sup>. Quelle est la somme demandée ?

Bonjour les cent pigeons, dit un jour un pigeon voyageur en abordant une volée de ses semblables. — Nous ne sommes pas cent, répondit un malin de la bande ; si nous étions encore autant, la moitié d'autant, le quart d'autant, et vous, monsieur, mêlé dedans, nous ne ferions que cent. — Combien étaient-ils ?

M<sup>lle</sup> Mimi, charmante blonde de sept ans, me disait l'autre jour : « Monsieur, voulez-vous penser un nombre sans le dire. » — Il est pensé, répondis-je. — « Doublez-le. » — Il l'est. — « Ajoutez-y 7. » — Je l'ai fait. — « Prenez-en la moitié. » — C'est encore fait. — « Otez-en le nombre que vous avez pensé, et je parie qu'il vous reste 3 1/2. » — Effectivement. — Sur quel principe repose le petit secret de M<sup>lle</sup> Mimi ?



# MUSÉE DU JEUNE ÂGE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Publié sous la direction de M<sup>lle</sup> MARCELLINE LA GARDE.

ABONNEMENTS:  
BRUXELLES . . . . . 3 — fr.  
PROVINCE . . . . . 3 50 „  
franco par an.

SOMMAIRE. GRAVURES: — Oies et Oisillons. — Un Cornet. Une Flûte.  
TEXTE. — Histoire naturelle. Les Oies sauvages. — Excursions et Voyages. Dans  
le Voraberg. — On ne paie jamais trop cher un bon Conseil. — L'Oie de la Saint-  
Martin. Chronique bruxelloise. — Le Poulet et le Renard. — Alain de Tinteniac —  
Réponses aux Exercices récréatifs des Nos, 12, 13, 14 et 15. — Avis.

ADMINISTRATION:  
BRUXELLES,  
107, BOULEVARD DU NORD.

N<sup>o</sup>. 49.

10<sup>e</sup> ANNÉE.

7 JUIN 1884.

HISTOIRE NATURELLE.

## LES OIES SAUVAGES.

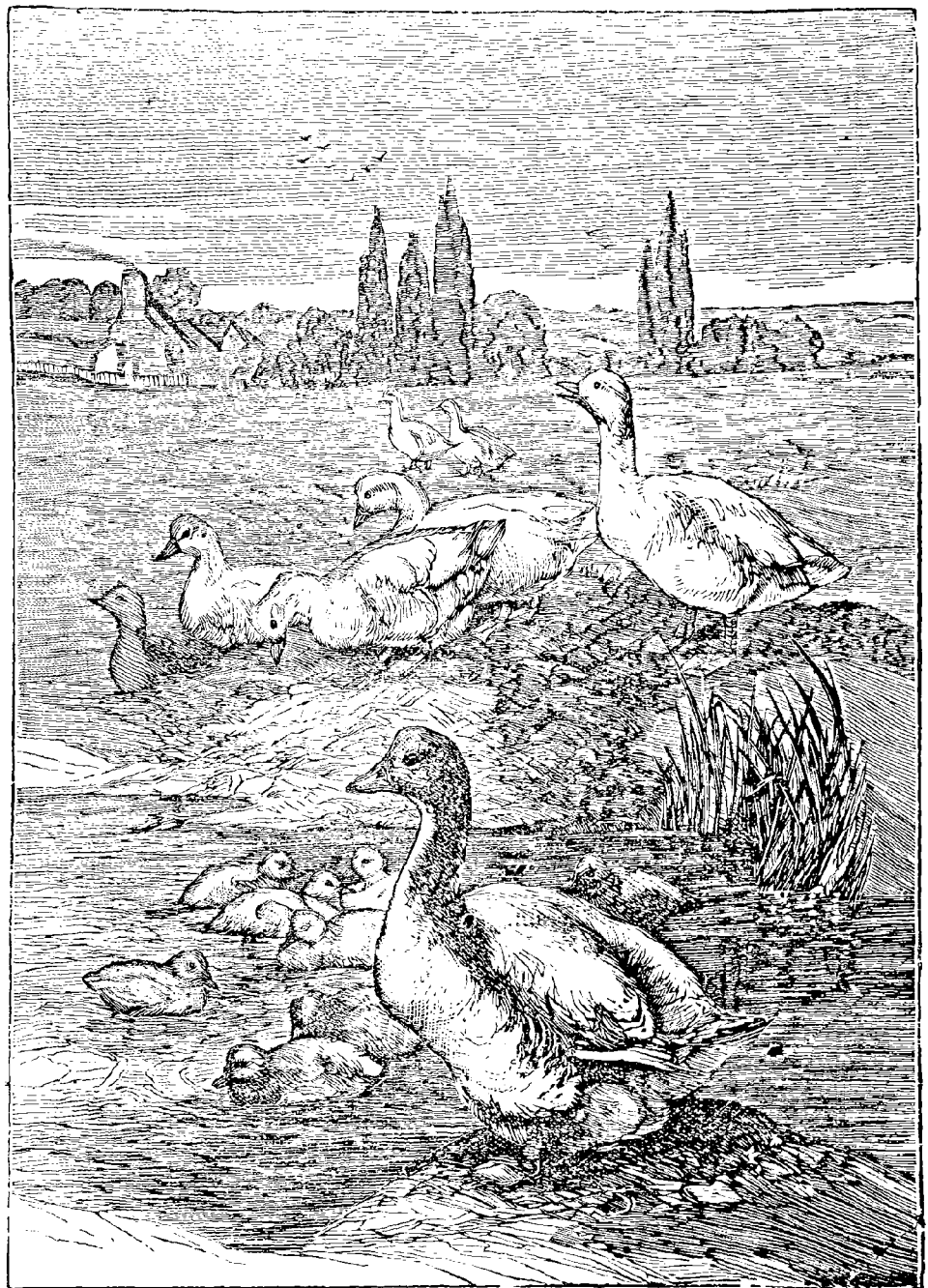
Les oies sauvages sont des oiseaux voyageurs. La plupart des espèces d'Europe émigrent du nord au midi, en automne, et du midi au nord, au printemps.

Si la bande est peu considérable, elle vole sur une seule et longue file; dès qu'elle est nombreuse, elle se forme sur deux lignes disposées en angle aigu.

«L'oie cendrée,» originaire des contrées orientales de l'Europe, est, dit-on, la souche de nos oies domestiques. Elle se tient sur le rivage de la mer et dans les marais. Elle s'avance rarement plus au nord que le 58<sup>e</sup> degré de latitude.

Parmi les oies sauvages on distingue «l'oie des moissons» avec des taches blanches au front, un bec orange et un plumage gris; «l'oie rieuse» à tête blanche et à ventre noir, «l'oie de neige» au plumage blanc, au bec et aux pieds rouges. «L'oie de Guinée» et «l'oie de Gambie» se rapprochent du cygne.

Quant à l'oie domestique, malgré ses beaux œufs, sa chair délicate, et son foie exquis, qui donne de si succulents pâtés, et ses belles plumes, elle n'a pas échappé aux coups de langue de l'homme. Lorsque ce dernier a dit: «C'est une oie,» il croit avoir cité le nec-plus-ultra de la «bêtise.» Et cepen-



OIES ET OISILLONS.

dant l'oie possède des facultés à un degré plus élevé que beaucoup de ses détracteurs. Son sens géométrique lui fait tracer dans l'air de ces figures qu'a admirées plus d'un savant illustre : la mémoire des lieux, la prudence, la ruse, la distinguent parmi tous les êtres créés. L'amour pour ses petits est extrême chez elle ; ses ennemis le savent, et c'est ce qui met le comble à la perdition de leurs machinations.

## EXCURSIONS ET VOYAGES.

### DANS LE VORALBERG.

Entre le Tyrol, la Suisse, la Souabe et la Bavière, se trouve un pays qui offre encore le spectacle de cette vie pastorale, que la civilisation a fait disparaître du reste de l'Allemagne.

La nature a rapproché dans ce petit territoire des horreurs et des charmes. En passant le mont Arleberg ou mont des Aigles, on voit quelquefois un ouragan glacial qui met la vie du voyageur dans le danger le plus imminent. Les voitures sont renversées et brisées, les yeux, pleins de sang, ne voient plus la lumière du jour qu'à travers un voile lugubre ; le visage se couvre d'un givre qui bientôt forme une croûte de glace, les membres se roidissent, et la poitrine est oppressée par une odeur sulfureuse. Ce vent terrible s'appelle le *haderer*, c'est-à-dire le querelleur, et sort constamment d'un même ravin, nommé *Kalte-Egge*, c'est-à-dire la Fente-froide. On peut juger, par ce trait, du climat des vallées du Voralberg, qui d'ailleurs ont leurs ouvertures tournées du côté du nord. Dans celle de *Klosterthal*, la neige couvre la terre pendant neuf mois de l'année. Mais, en neuf ou dix semaines, la chaleur du soleil et la bonté du sol y font germer l'herbe deux fois, et fournissent chaque fois une fenaison abondante. Les habitants de cette vallée répandent l'engrais pardessus le champ encore couvert de neige, méthode qui accélère beaucoup le développement de la chaleur intérieure du terrain. Ceux de la vallée de *Montafou*, plus judicieux, renoncent à l'agriculture, et se livrent exclusivement à l'entretien des moutons. Ces animaux y bravent une froidure très-vive. Le pasteur ne se trouble qu'en voyant son bélier s'approcher des glaciers, parce qu'il sait par expérience que si le bélier se précipite dans quelque abîme couvert d'une neige perfide, tout le troupeau l'y suivrait par un instinct irrésistible. Dans le canton de *Sonneberg*, les paysans nourrissent une grande quantité de limaçons, qui sont portés par les bateaux d'Ulm jusqu'à Vienne, où les gourmets les recherchent.

Le comté de *Feldkirch* doit à un climat plus doux ses blés, ses vignes, ses cerisiers ; néanmoins, il n'offre point le spectacle d'une fertilité générale.

Les habitants du comté de *Hohenems* voient leur horizon, resserré par des montagnes, s'obscurcir par la fumée de la tourbe, qui leur sert de combustible. A défaut de chevaux, ils s'attèlent eux-mêmes à la charrue, au nombre de quatre à six. Même aux environs de *Brégentz*, des forêts de sapins et de mélèzes indiquent une température froide ; cependant les vergers, les haies vives, la beauté des blés, et la gaieté du peuple, y présentent souvent les images les plus riantes, surtout quand le soleil couchant réfléchit ses rayons dans le vaste miroir du lac de *Constance*.

\*\*

Les premiers missionnaires chrétiens, en pénétrant dans ces régions sauvages et romantiques, crurent entendre la voix des esprits et des démons dans le sifflement des vents, dans le cri des oiseaux, et dans le frémissement des feuilles. Encore aujourd'hui, l'âme de l'habitant du Voralberg est remplie de terreurs religieuses. Les jeunes filles n'osent sortir après vêpres sonnées, crainte de tomber dans quelque piège que les esprits infernaux leur auraient tendus. Beaucoup de personnes portent sur le bras des signes de croix, gravés dans la chair à coup d'aiguilles et de frictions faites avec de la poudre à canon. On montre, non loin de *Brégentz*, une pierre creusée dans toute sa longueur, et sur laquelle *Saint-Gall* a dû se reposer une nuit, lors de sa mission dans ces contrées. Selon une ancienne tradition, on n'a qu'à dormir une nuit sur cette pierre pour être guéri de la fièvre.

Les superstitions des habitants du Voralberg ne les empêchent pas de se livrer avec succès à tous les genres d'industrie. Ils fournissent du bétail aux cantons Suisses voisins, du beurre et du saindoux ; ils en reçoivent du coton, que leurs femmes filent pour les manufacturiers de *Saint-Gall*. Dans deux villages, à *Saint-Jean-d'Hœchst* et à *Dornbirn*, il se trouve de nombreux métiers pour faire de la mousseline.

L'esprit vif et entreprenant de ces montagnards les aide à imiter tout ce qui frappe leurs regards. On trouve parmi eux des peintres, des mécaniciens, des luthiers, et d'autres artistes qui ont tout appris d'eux-mêmes. On a vu de jeunes paysans construire des forté-pianos pour l'usage de leurs sœurs, dessiner des cartes géographiques et se composer des appareils électriques. Les habitants du Voralberg aiment la musique avec passion. Le dimanche à chaque coin de rue, devant chaque ferme, dans chaque estaminet, vous êtes sûr de rencontrer de ces musiciens ambulants — dont nous voyons ici le type par excellence — jouant sur un instrument quelconque un air montagnard qui n'est pas sans charmes.

C'est surtout dans le canton nommé forêt de *Brégentz* que ces enfants de la nature exercent l'hospitalité par instinct plutôt que par raisonnement. Le même esprit règne, quoiqu'avec des restrictions, parmi les aubergistes : jamais ils ne font de demandes injustes ; l'étranger jouit chez eux de la sûreté la plus parfaite. Dans la simplicité de leur cœur, les aubergistes croient honorer leur hôte en le faisant asseoir à leur propre table, où tout le monde mange dans le même plat, usage qui, même

parmi une nation très-propre, ne laisse pas d'être dégoutant.

Ce peuple, si doux, si hospitalier envers l'étranger désarmé, devient redoutable quand on attaque ses foyers ou quand on blesse ses antiques usages. L'emploi des fusils de chasse lui est familier; il ne redoute ni les frimas ni les privations. Dès leur plus tendre jeunesse, les habitants du Voralberg sont accoutumés à marcher pieds-nus dans la neige; et le premier jeu de leur enfance consiste à glisser du haut des montagnes dans de petits traîneaux, exercice extrêmement périlleux. Leur constitution physique répond au genre de vie qu'ils mènent; ceux des côtes du lac de Constance sont moins robustes; parmi les montagnards eux-mêmes, les habitants de Dornbirn se distinguent par une taille et des formes gigantesques; un jeune garçon de vingt ans de ce village, possède plus de forces que l'homme de trente ans, le plus robuste, d'un autre canton.

## ON NE PAYE JAMAIS TROP CHER UN BON CONSEIL.

### I.

Il y avait une fois un fermier qui se mêlait aussi de commerce, et un jour il partit pour la ville, emportant avec lui tout son argent afin de faire quelques achats. En arrivant à un carrefour, il demanda à un homme qui se trouvait là, quelle route il lui fallait prendre.

— Je te le dirai si tu me donnes vingt écus, répondit l'étranger; je ne parle pas à moins; chacun de mes avis vaut vingt écus.

— Diable, pensa le fermier, qu'est-ce que peut être un avis qui vaut vingt écus?

— Allons, dit-il à l'homme, parle, voilà tes vingt écus.

— Ecoute donc, reprit l'étranger: cette route qui va tout droit, c'est la route de «aujourd'hui»; celle qui fait un coude, c'est la route de «demain». J'ai encore un avis à te donner, continua-t-il; mais il faut aussi me le payer vingt écus.

Le fermier réfléchit longtemps, puis il se décida.

— Puisque j'ai payé pour le premier conseil, je puis bien payer aussi le second. Et il donna encore vingt écus.

— Ecoute donc, lui dit l'étranger: quand tu seras en voyage et que tu entreras dans une hôtellerie, si l'hôte est vieux, et si tu ne vois d'autre domestique qu'une servante, va-t-en au plus vite, si tu ne veux qu'il t'arrive malheur.

— Donne-moi encore vingt écus, ajouta-t-il, j'ai encore quelque chose à te dire.

Le fermier se mit à réfléchir.

— Qu'est-ce donc que ce nouvel avis? Bah! puisque j'en ai acheté deux, je puis bien payer le troisième.

Et il donna encore une fois vingt écus.

— Ecoute donc, lui dit l'étranger, si jamais tu te mets en colère, garde la moitié de ton courroux pour le lendemain; n'use pas toute ta colère en un jour.

Le fermier reprit le chemin de sa maison, où il arriva les mains vides.

— Qu'as-tu acheté? lui demanda sa femme.

— Rien que trois avis, répondit-il, qui m'ont coûté chacun vingt francs.

— Bien, jette ton argent, jette-le au vent, suivant ton habitude.

— Ma chère femme, reprit doucement le fermier, je ne regrette pas mon argent; tu vas voir quelles sont les paroles que j'ai payées:

Et il lui conta ce qu'on lui avait dit, sur quoi la femme haussa les épaules et l'appela un fou qui ruinerait sa maison et les mettrait tous sur la paille.

Quelque temps après, un marchand s'arrêta devant la porte du fermier, avec deux voitures pleines de marchandises. Il avait perdu en route un associé et offrait au fermier cinquante écus s'il voulait se charger d'une des voitures et venir avec lui à la ville.

— J'espère, dit à son mari la femme du fermier, que tu ne refuseras pas, et que cette fois, du moins, tu gagneras quelque chose.

On partit. Le marchand conduisit la première voiture, et le fermier la seconde. Le temps était mauvais, les chemins rompus, et l'on n'avancait qu'à grand-peine. On arriva enfin aux deux routes, et le marchand demanda celle qu'il fallait prendre.

— C'est celle de «demain», dit le fermier, elle est la plus longue, mais elle est la plus sûre.

Le marchand voulut prendre la route de «aujourd'hui».

— Quand vous me donneriez cent écus, dit le fermier, je n'irais pas par ce chemin.

On se sépara donc. Le fermier, qui avait choisi la voie la plus longue, arriva longtemps avant son compagnon, sans que sa voiture eût souffert; le marchand n'arriva qu'à la nuit; sa voiture était tombée dans un marais, tout le chargement était endommagé, et le maître était blessé par-dessus le marché.

Dans la première auberge où l'on descendit, il y avait un vieil hôtelier et une jeune servante. Le marchand voulut s'arrêter là pour y passer la nuit.

— Je ne le ferais pas quand vous me donneriez cent écus, s'écria le fermier.

Et il partit au plus vite.

### II.

Vers minuit, on frappa doucement à la porte. La servante alla ouvrir, et il entra dans la maison un homme qui alla droit à la chambre de l'hôtelier et le tua. La domestique, qui était complice du malfaiteur, l'aïda à cacher le cadavre dans la voiture du marchand.

Celui-ci, qui avait bien dormi et n'avait rien entendu, se leva de grand matin pour atteler ses chevaux et fut bien effrayé de trouver un mort sur son chariot. Il voulut fuir au plus vite pour ne pas être mêlé dans un procès fâcheux; mais on courut après lui. En attendant que la justice eût éclairci l'affaire, on jeta mon homme en prison et on confisqua tout son avoir.

Quand le fermier eut appris ce qui était arrivé à son

compagnon, il voulut au moins mettre en sûreté sa voiture, et reprit le chemin de sa maison.

Comme il approchait, il vit un homme, un soldat, monté sur une échelle et qui était en train de dépouiller sa vigne.

Saisi de colère de tant d'audace, il allait prendre son pistolet et le décharger sur le voleur, lorsqu'il s'arrêta :

— J'ai payé vingt écus, pensa-t-il, pour apprendre qu'il ne faut pas dépenser toute ma colère en un jour. Attendons.

Il fit donc un détour pour entrer dans la maison par un autre côté, et comme il frappait à la porte, voilà le jeune soldat qui vient se précipiter dans ses bras en s'écriant :

— Mon on'e, j'ai profité de mon congé pour vous embrasser tous les deux, et pour cueillir vos raisins.

Le fermier raconta alors tout à sa femme.

Celle-ci trouva cette fois, qu'en effet, un bon conseil ne saurait se payer trop cher.

## L'OIE DE LA SAINT MARTIN.

CHRONIQUE BRUXELLOISE.

Lorsque l'empereur Charles-Quint habitait Bruxelles, il se promenait souvent dans les rues et sur les places publiques, causant familièrement avec tout le monde.

Un jour, c'était celui de la saint-Martin, il vit au matin une femme qui achetait sur la grand-place une oie magnifique. Le bel animal plut à l'empereur, l'eau lui en vint à la bouche, et désirant vivement en goûter, il suivit la femme et la vit descendre dans

une cave qui portait pour enseigne un vieux soulier.

Cela suffit à l'empereur. Le soir arrivé, il endossa un vieil habit, mit une paire de souliers déchirés, et dans cet accoutrement, alla frapper à la porte du savetier.

Le bon homme vint ouvrir et demanda ce qu'on lui voulait si tard.

— Hélas! maître, répondit Charles, je ne puis faire un pas de plus, tant mes souliers sont en mauvais état. Ne voudriez-vous y mettre un point.

— Tu arrives tard pour cela, l'ami, répondit le savetier. J'ai mis l'ouvrage de côté, ma femme a déjà couvert la table et nous nous préparions à manger l'oie de la saint-Martin. Je ne puis donc m'occuper de tes souliers.

— Cela me fait de la peine, reprit l'empereur, mais puisqu'il en est ainsi, patience. Mais vous avez là une oie qui ferait honneur à la table impériale. Voyons, je veux vous faire une proposition: donnez-moi un petit morceau de cette bête, et je paie une couple de pots de vin, je vous assure que nous nous amuserons très-bien.

— Cela va! s'écria le savetier.

Quand tu parles ainsi, je suis ton homme, mais raperfasser des souliers maintenant? Néant! je n'en ferai rien.

L'empereur donna l'argent, la savetière alla chercher le vin, et Charles prit place à la table de ces gens et s'y amusa jusque bien avant dans la nuit.

— Si vous voulez coucher ici, vous le pouvez, dit le savetier. Je vous préparerai un lit où vous dormirez mieux que l'empereur; Dieu le conserve!



UN CORNET.

— Non, je vous remercie, j'ai mon logis. Demain vous raccommodez mes souliers.

— Cela va sans dire, et je ne compterai rien pour cela; les petits cadeaux entretiennent l'amitié.

Ils se séparèrent gaiement, et l'empereur regagna son palais.

Le lendemain matin, de bonne heure, le savetier fut mandé à la cour.

— Dieu! femme, qu'est-ce que cela veut dire? s'écria-t-il; je n'ai fait de tort à personne.

— Aussi, n'avez-vous rien à craindre, répondit la femme.

Et le savetier ayant endossé son habit de dimanche, se rendit en hâte au palais.

On l'introduisit dans une magnifique salle, toute resplendissante d'or et d'argent. Comme il regardait toutes ces merveilles dans l'étonnement et la crainte, l'empereur richement vêtu entra, tenant à la main la paire de vieux souliers.

— Tu m'as promis de me raccommodez mes souliers ce matin, prends-les, dit Charles.

— Oh! mon Dieu, Monseigneur! Mon roi! Mon empereur, ne le prenez pas de mauvaise

part, je... s'écria le savetier en se jetant à genoux.

— Dieu m'en préserve, répondit le souverain, ce sont là de petits services qui entretiennent l'amitié. Maintenant, demande-moi une grâce, je te l'accorde.

— Une grâce, mon empereur, reprit le savetier; j'ai de quoi vivre, Dieu merci, mais ce que je vous demande c'est d'accorder à mon corps de métier l'honneur insigne de permettre que ses armoiries portent une

botte surmontée d'une couronne impériale. Ce serait pour moi le comble du bonheur.

— Soit, répondit l'empereur, ton vœu sera réalisé; entretemps prends ces souliers et salue ta femme de ma part.

— Grand merci, Monseigneur, dit le savetier en saluant profondément.

— Ma foi, pensa-t-il, lorsqu'il fut près de chez lui, des souliers aussi lourds n'ont encore jamais passé par mon alène.

Et en visitant l'intérieur, il y trouva dans chaque bout un rouleau d'or.

Depuis cette aventure, une botte couronnée figura dans les armes de la commandanté des cordonniers de Bruxelles.

## FRISEPOULET.

### I.

Un malheureux caniche, maigre, les flanes creux, crotté jusqu'à l'échine, un chien perdu sans doute depuis plusieurs jours, s'en vint un soir mendier un asile à la porte de M. X., dont l'usine fume encore aujourd'hui au bord de la Vesdre.

M. X. trouvant que le chien ne valait pas l'im-

pôt qu'on devrait payer pour lui, le fit chasser par un domestique.

Un surveillant de l'usine, voyant dans les yeux du chien tant de promesses d'affection et tant de douleur, se décida à subir les conséquences de son adoption. Il appela à lui l'animal, qui n'avait garde de se faire prier, et qui se précipita vers ce nouveau maître en pleurant et en aboyant de joie.



UNE FLÛTE.

L'ouvrier baptisa son chien du nom de Frisepoulet. Frisepoulet bien décrotté eut bientôt un extérieur en harmonie avec sa nouvelle position de chien aimé et choyé.

## II.

Un mois après, Gustave, le fils aîné de M. X, faisait sa première communion. Un grand dîner réunissait une nombreuse société; on allait se mettre à table, lorsque des cris: «Au secours! Au secours!» vinrent faire palpiter tous les cœurs.

On se précipita vers le jardin, d'où partaient ces cris, et l'on trouva cinq ou six enfants à l'air consterné, désignant la rivière du doigt. Gustave s'étant trop avancé au bord de l'eau y était tombé.

A cette nouvelle chacun perd la tête; on n'est pas assez sûr de soi, pour oser plonger, et l'on perdait à chercher un moyen de sauvetage un temps bien précieux.

Soudain d'une fenêtre de l'usine partent ces mots:

— Frisepoulet, va, cherche!

Et Frisepoulet s'élance comme une flèche par la croisée qui donne sur la rivière, file sous l'eau, et reparait au bout de quelques instants tenant à la gueule l'enfant qui ne donnait plus signe de vie.

Mais après avoir été bien réchauffé et frictionné, Gustave revint à lui et en fut quitte pour aller se coucher au lieu d'assister au dîner.

— Je t'achète ton chien, Pierre, dit M. X. à son ouvrier. Combien en veux-tu? parle...

— Le prix que j'en veux, Monsieur, répondit Pierre, vous ne pourriez me le donner, vous n'êtes pas assez riche pour cela!...

Cette réponse fait autant d'honneur à Pierre qu'à Frisepoulet.

## LE POULET ET LE RENARD.

Un imprudent petit poulet,  
Désobéissant à sa mère,  
Loin du poulailler s'en allait.  
A sa mère il ne pensait guère;  
Elle, pourtant, se désolait;  
«Ah! si le renard, pensait-elle,  
Ou quelque autre bête cruelle  
Le rencontre, hélas! il mourra.»

Or, le renard le rencontra.  
— Monsieur poulet, c'est une joie  
Pour moi de vous trouver ici;  
Quel heureux hasard vous envoie?

— Il faisait beau; je suis sorti  
Malgré ma mère qui s'entête,  
Toujours pour des peurs sans raison,  
A me garder à la maison,  
Mais moi j'aime agir à ma tête.

— Et vous avez bien fait de braver le danger,

Je n'aurais aujourd'hui, sans vous, rien à manger!"

Et se jetant sur la volaille

Qui piaille,

Il la dévore en un instant.

La désobéissance avait son châtement.

J. M.

## ALAIN DE TINTENIAC.

## I.

## Pauvre enfant!

Par une belle matinée du mois d'août de l'an 1344, deux paysans bretons revenaient de Ploërmel et regagnaient de compagnie leurs métairies situées à trois lieues de la ville. Montés sur deux petits chevaux vifs et alertes, ils avaient peine à modérer la fougue de ces animaux et à les tenir au pas. Ces chevaux semblaient comprendre qu'ils retournaient à leurs écuries, et ils témoignaient autant d'impatience que leurs maîtres, engagés dans une conversation sérieuse, témoignaient de lenteur et d'indifférence. En arrivant en vue d'un antique château féodal, l'un des paysans dit à son compagnon:

— Il paraît que notre seigneur et maître, le sire de Tinteniac, est encore devenu plus sombre, sans qu'on sache pourquoi.

— Bah! ce que les autres ne savent pas, je le sais, moi. La cause est bien simple, bien naturelle; notre sire est veuf et de son mariage il n'a qu'un fils!

— Un enfant de onze ans. Charmant, messire Alain! C'est doux comme un agneau, c'est timide comme une jeune fille.

— Et voilà justement ce qui fâche son père.

— Par exemple!... Et que voudrait-il donc, notre très-redouté seigneur?

— Homme de guerre, seigneur de haut lignage, ne comptant parmi ses aïeux que des nobles tués sur le champ de bataille, il voudrait voir à son fils des goûts guerriers... des habitudes plus hardies!...

— Déjà!... Qu'il donne à l'enfant le temps de grandir... Certes, je ne suis pas peureux... Eh bien, le sire de Tinteniac me fait peur quand il me parle...

— En attendant, son père l'a éloigné de sa présence. Il l'a placé au haut du donjon, dans une chambre isolée, où il ne voit personne que Perret, le vieil écuyer du comte, qui lui apporte à manger. Tenez, voisin, nous voilà à la porte de nos métairies, et voici le château. Voyez-vous là, à cette fenêtre grillée, cette frêle et pâle figure qui nous regarde tristement passer? C'est lui!

— Pauvre enfant, dit Guillaume en se découvrant devant son jeune seigneur, mouvement qui fut imité par son compagnon.

— Voyez! s'écria Pierre; il nous a aperçus, il nous sourit, de ce sourire douloureux qu'il a toujours; il nous salue de la main, il nous envoie des baisers. Soyez bénie, douce et bonne créature du bon Dieu!... que les anges vous protègent et vous apportent de beaux rêves pour vous consoler des peines que vous avez à supporter.

Les deux hommes qui venaient d'échanger ces paroles étaient deux tenanciers du sire de Tinteniach, Pierre Blanchet et Guillaume Tomelin.

Nous avons dit qu'en passant devant le château seigneurial, ils avaient vu à une fenêtre grillée, le jeune Alain de Tinteniach. Le pauvre enfant était prisonnier par ordre de son père. Doux et timide, tremblant et craintif, il n'avait rien des enfants de cette époque, et était d'une complexion faible et délicate.

## II.

### Le vœu à la Vierge.

Un jour que le pauvre petit Alain, à peine âgé d'un an, se débattait dans des convulsions qui semblaient ne pouvoir se terminer que par l'agonie et la mort, sa mère, par une inspiration subite, se leva, prit le berceau dans lequel il était, et, traversant brusquement les salles du château, courut à la chapelle, et, déposant l'agonisant sur les marches de l'autel, elle pria la Vierge sainte avec cette ferveur que donnent la foi et la douleur. Elle mit Alain sous la protection de la Mère du Christ, le voua au blanc jusqu'à l'âge de sept ans, au bleu, de sept à quinze ans. Elle priait avec une ardeur si sainte et si pure, que sa prière porta son fruit. Elle se releva consolée, transportée, car une voix intérieure lui disait que sa demande avait été exaucée; la respiration libre et facile de son fils annonçait un mieux réel. Alors, folle de joie, elle se mit à prier de nouveau, remerciant la Vierge d'un miracle si grand, et elle rapporta en triomphe ce fils bien-aimé, proclamant à haute voix l'intercession de la Mère du Christ.

Mais le péril avait été si grand, que l'anxiété continuelle de la comtesse, sa sollicitude amollirent le caractère de l'enfant.

Alain tremblait parce qu'il voyait trembler sa mère: il avait la peur qu'on lui communiquait, et il se sauvait, éperdu, pâle d'effroi, quand il entendait un bruit d'armes, un hennissement de cheval, ou quand on lui présentait une épée. Un froissement d'éperons ou de cuirasse le mettait hors de lui. Il tressaillait quand il apercevait un cavalier ou un écuyer qui arrivait au château ou qui cheminait sur la route. Sa mère lui disait en pleurant que le métier des armes conduisait à la mort, qu'il ne devait jamais devenir un guerrier.

Le sire de Tinteniach essayait de résister à sa femme; mais elle était si bonne, si tendre, si dévouée, qu'il finissait par céder, et, retiré dans son appartement, il se rappelait la gloire de ses ancêtres et s'indignait de ce que plus tard, il y aurait dans sa maison un portrait que l'on couvrirait d'un voile de deuil, parce que ce portrait serait celui d'un homme qui n'aurait rien fait pour son pays. A cette pensée, il tressaillait d'indignation, se promettait d'être plus ferme, et recommençait ses éternelles querelles pour céder de nouveau.

Il avait marié, longtemps auparavant, sa sœur au comte de Fontenay, et cette sœur, devenue veuve, était revenue au manoir paternel avec sa fille Alice, laissant

le château et les terres de son mari à un fils qui était déjà cité par son courage. Son douaire modeste suffisait à ses besoins, et elle avait encore du superflu pour le pauvre. Alice était une charmante enfant. Elle avait des yeux bleus d'une douceur ineffable, et de beaux cheveux blonds dont les boucles soyeuses lui donnaient encore un nouveau charme. Plus jeune de deux ans qu'Alain, elle montrait déjà du courage, de l'intrepidité, ne s'effrayait de rien.

Cependant Dieu rappela à lui la comtesse de Tinteniach. Quand elle tomba malade, ce fut une grande douleur dans le château, dans les métairies, dans les chaumières. Lorsqu'elle mourut, le deuil régna dans tous les cœurs. A son lit de mort, elle transporta à sa belle-sœur tous ses droits sur son fils, fit jurer à son mari de ne rien changer à ce qui existait, et s'endormit dans le Seigneur, en bénissant tous ceux qui l'entouraient.

Cette mort fit une impression très-grande sur Alain qui avait alors dix ans. Habitué à voir sa mère à tout instant, à être appelé et caressé par elle, à s'appuyer sur son amour, à vivre de sa vie, il sentit que toute sa joie, que tout son bonheur s'en allaient. Il fallut l'arracher de la chambre mortuaire, et la crise qu'il subit faillit le mettre de nouveau en danger. Ce fut Alice seule, qui parvint à le calmer. Mais son chagrin se réveilla à la lamentable cérémonie des obsèques.

Il prit place dans le cortège, mais son courage était épuisé, et, au milieu de l'office, il tomba évanoui. Quand il revint à lui, il se trouva dans son lit ayant à peine souvenir de ce qui s'était passé. La mémoire lui revint; il pleura, il pria, et trouva, comme sa mère, de la consolation dans les paroles qu'il adressa à Dieu.

## III.

### Le jeune captif.

Pendant quelque temps, le comte fut fidèle à sa parole. Il ne disait pas un mot qui eût trait à son fils. Il laissait sa sœur maîtresse de diriger Alain à sa guise. Concentré dans sa douleur, il ne songeait qu'à celle qu'il avait perdue. Mais le temps marcha. La souffrance diminua, et à mesure qu'elle s'éloignait, l'orgueil humain revint. Le comte reprit ses anciennes idées. Un de ses voisins, Robert de Beaumanoir, maréchal de Bretagne, lui proposa de prendre Alain pour page, selon l'habitude du temps, et de lui faire faire ainsi son apprentissage militaire. Robert était une des plus illustres épées du duché. L'offre était trop belle pour ne pas tenter le sire de Tinteniach. Il la saisit avidement, et chargea sa sœur de tout préparer pour le prochain départ d'Alain. Aux premiers mots de son père, l'enfant poussa des cris, se mit à sangloter, et passant ses bras autour du cou de sa tante, il déclara qu'il ne voulait pas la quitter. Déjà le comte fronçait les sourcils, signe avant-coureur d'une terrible colère, lorsque la dame de Fontenay intervint. Sans contester les droits et l'autorité de son frère, elle lui rappela qu'il lui en avait

fait l'abandon au lit de mort de sa femme, et elle l'ad-  
lura, au nom de son serment, de respecter les dernières  
volontés de la sainte qui priaït maintenant au ciel. A  
cette époque, une promesse faite était religieusement  
tenue. Le comte courba la tête.

— Eh bien, soit, dit-il, vous avez ma parole, je la  
tiendrai, mais je n'ai pas promis de voir sans cesse,  
d'avoir toujours auprès de moi un enfant qui me fait  
rougir, un enfant que je regarde comme le déshonneur  
de mon nom. Qu'il reste donc ici, qu'il y vive oisif,  
mais que je ne le voie plus!...

(A continuer.)

RÉPONSES AUX EXERCICES RÉCRÉATIFS  
des N<sup>os</sup> 12, 13, 14 et 15.

N<sup>o</sup> 12. RÉCRÉATION MATHÉMATIQUE.

LE QUESTIONNEUR IMPRUDENT.

Solution.

Soit le nombre inconnu représenté par :  
 $\frac{7}{7}$ ; 14 fois  $\frac{7}{7} = \frac{98}{7}$ ;  $\frac{98}{7} \times \frac{1}{7} = \frac{14}{7}$ , si l'on y ajoute  
le questionneur impertinent = 1327 individus ou seule-  
ment 1326 sans cette addition. Donc  $\frac{14}{7} = 1326$ ;  $\frac{1}{7} = 102$   
fois moins ou  $\frac{1326}{102} = 13$  et les  $\frac{7}{7} = 7$  fois 13 ou 91  
élèves.

CHARADE.

La réponse est fougueux.

N<sup>o</sup> 13. ENIGME.

Le mot est ZÉRO.

PROBLÈME LEXICOLOGIQUE.

Le mot français composé avec un S et les 3 pre-  
mières voyelles est OISEAU.

N<sup>o</sup> 14. DEVINETTE.

ECLAIR et TONNERRE.

CHARADE.

ORANGE.

N. 15. PROBLÈME ARITHMÉTIQUE.

La somme des boutons de roses serait égale à :  
 $20 \times 12 = 240 \times 4 = 960$  boutons.

PROBLÈME LEXICOLOGIQUE.

Les 3 homonymes à composer avec les lettres G. T.  
A. S. E. J. sont JET, GEAI, JAIS.

VERS A COMPLÉTER.

Fleur charmante et solitaire,  
Qui fus l'orgueil du vallon,  
Tes débris jonchent la terre,  
Dispersés par l'aquilon.  
La même faux nous moissonne,  
Nous cédon's au même Dieu,  
Une feuille t'abandonne,  
Un plaisir nous dit adieu.

Ont envoyé des réponses exactes à nos exercices ré-  
créatifs des N<sup>os</sup> 12 et 13 :

A. L. M. (Soignies); — A. S. (Huy); — Amélie K.  
(Charleroi); — B. L. (Dinant); — Bech, Jeanne (Cour-  
tray); — Berthe D. (Malines); — Bulens (Bruxelles);  
— Butage, Marie (Ypres); — Cartuyvels, Cécile (Ber-  
trée); — Conard, Estelle (Frasne); — De Lexhy, Julia  
(Liège); — Deschepper, Georges (Ostende); — Dopchie,  
Marc (Renaix); — Ernst, Ulric (Louvain); — Gilsoë,  
Consuela (Bruxelles); — Heugebaert, Marguerite (Tour-  
nay); — Janssens, Edmond (Jambes); — Joniaux, H.  
(Bruxelles); — Lambert, Jeanne (Dinant); — Lavallée,  
Léon (Saint-Mard); — Lucien, M. (Jette-Saint-Pierre);  
— Poncelet, Jules (Saint-Mard); — Terschouw, Fauny  
(Louvain); — T. V. (Wavre); — Ulric (Ypres); — Van  
schouw, Jules (Lierre); — Verslag, M. (Anvers); — Wa-  
nin, Jeanne (Mons); — Francotte, P. (Liège).

A V I S.

Les abonnés, dont les noms précèdent, peuvent nous réclamer, contre l'envoi d'un mandat-poste, une  
des primes suivantes:

Le 7<sup>e</sup>, 8<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup>, ou 10<sup>e</sup> volume de l'ILLUSTRATION EUROPÉENNE, au prix de 4 francs l'exemplaire, au lieu de  
10 francs.

Le RICH ILLESTRÉ, au prix de 2 francs, au lieu de 5 francs.

Le MUSÉE DU JEUNE AGE (9 volumes parus) à 2.50 le volume broché et franco 4.00 élégamment relié.

L'Album pour Piano (8 morceaux, valeur 30 francs) à francs 3.50, franco en province.

L'Album pour Chant (valeur 30 francs) à francs 3.50, franco en province.



# MUSÉE DU JEUNE ÂGE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Publié sous la direction de M<sup>lle</sup> MARCELLINE LA GARDE.

**ABONNEMENTS:**

BRUXELLES..... 6 - fr.  
PROVINCE..... 6 50  
franco par an.

SOMMAIRE. GRAVURES: — Le petit Marchand de Hanneçons. — Le Train n'attend pas! — Un Ministre d'Annam.

TEXTE. — Le petit Marchand de Hanneçons. — Le Train n'attend pas! — Excursions et Voyages. Impressions d'un Voyageur en arrivant dans une Ville Annamite. — Causons de Fleurs. L'Aconit. — Alain de Tinteniac. — Anecdote. — Niaserie. — Le Chat voyageur. — Exercices récréatifs. — Avis.

**ADMINISTRATION:**

BRUXELLES,  
107, BOULEVARD DU NORD.

N<sup>o</sup>. 20.

10<sup>e</sup> ANNÉE.

14 JUIN 1884.



LE PETIT MARCHAND DE HANNEÇONS.

## LE PETIT MARCHAND DE HANNETONS.

On était un dimanche matin du commencement d'avril : la famille du menuisier Jean Riguelet s'appêtait à aller à la campagne, chez un parent.

Les trois enfants étaient prêts : le plus petit emmailoté dans un chariot auquel s'était attelé une jolie petite fille de dix ans : plus loin, un garçon se pavanait tout pimpant sous ses habits de communicant. On n'attendait plus pour partir que Jean Riguelet, qui était descendu à la cave, lorsque soudain un grand cri retentit. On courut à la cave, et que vit-on ? Le menuisier étendu sur le sol. Deux énormes poutres de chêne s'étaient renversées sur lui. Les voisins appelés au secours dégagèrent le malheureux. On le crut mort. Un médecin appelé à la hâte constata que Riguelet avait les jambes cassées.

Comme la famille n'était pas riche, le pauvre homme fut porté à l'hôpital.

Pendant la nuit qui suivit ce triste jour, François, l'aîné des enfants, chercha les moyens de secourir sa famille. Il savait passablement lire, écrire, compter, — car c'était un enfant studieux et réfléchi, — mais ces faibles connaissances ne lui semblaient pas des moyens d'existence bien efficaces. Cependant, avant le jour il avait pris son parti.

Avec du bois léger qui se trouvait dans l'atelier de son père, il construisit une boîte, et, le dimanche suivant, il était à la porte de l'église, au moment où les messes finissaient, et il offrait sa marchandise à ceux qui sortaient.

Personne ne fit attention à sa boîte, si ce ne fut une petite fille accompagnée de sa mère. La dame interrogea François, et lui paya la boîte deux francs.

François songea à entreprendre un autre genre de négoce....

On était aux derniers jours d'avril : le printemps verdissait déjà les belles campagnes. François se leva de grand matin, sortit de la ville, et revint au moment du déjeuner, nanti d'une centaine de hannetons bourdonnant dans un pied de bas qui leur servait de prison. L'enfant passa toute la matinée à couper de vieilles cartes et à fabriquer, avec une grande adresse, de petits chariots auxquels il attelait les hannetons, au moyen de traits de fil, puis des sortes de chaires qui emmailotaient ces insectes jusqu'aux dernières pattes ; il couvrait leurs petites têtes d'un bonnet carré qu'il fixait avec de la cire ; il attachait à l'une des deux pattes restant libres, un morceau de carton taillé en forme de livre, et un morceau de chiffon dans l'autre figurait le mouchoir. Les mouvements du pauvre hanneton affublé de la sorte, parodiaient grotesquement ceux d'un prédicateur. François était adroit, ses mains habiles et industrieuses variaient de vingt manières différentes le supplice de ses prisonniers, au grand plaisir de sa petite sœur dont la naïve admiration rendait un éclatant hommage aux talents de François, mais au douloureux étonnement de sa mère qui s'affligeait de voir son fils oublier si tôt dans des amusements

puérils la douleur qui s'appesantissait sur la famille.

François sortit vers le soir, tenant d'une main son pied de bas qui renfermait la tourbe des hannetons, et de l'autre, un carton où il avait soigneusement casé son ouvrage de la journée. Il se rendit sur les boulevards, se mêla aux groupes des enfants qui jouaient accompagnés de leurs familles ou de leurs gouvernantes, et se mit à crier d'une voix tremblante : «Hannetons à vendre !» puis il secoua son sac, et il exhiba l'intérieur de son carton.

Les hannetons étaient encore très-rares ; ceux de François firent fureur : ils furent enlevés avec avidité et payés à un taux exorbitant. Le bénéfice du petit marchand dépassa toutes ses espérances.

Le lendemain, il renouvela ses provisions, fit les mêmes préparatifs et s'attaqua à une autre espèce de chaland : il se plaça à la porte du collège, et il offrit sa marchandise aux élèves qui se rendaient en classe. Succès pyramidal, inouï dans les fastes du commerce des hannetons ! Dans ces deux journées, François n'avait pas gagné moins de six francs. Comme son petit cœur se gonflait d'aise et d'espérance ! Il brûlait du désir d'aller jeter sa fortune dans le tablier de sa mère affligée ; mais les professeurs du collège payèrent de leur tranquillité les douces émotions qui agitaient le jeune marchand de hannetons, et de leur côté, les écoliers achetèrent à prix de retenues et de pensums les plaisirs de contrebande que François leur procurait. C'était dans chaque classe élémentaire une distraction générale et permanente ; un hanneton s'échappait dans un coin, emportant avec lui le fil qui le retenait prisonnier, et tandis que le maître irrité sévissait contre le propriétaire de l'insecte, un autre reprenait son essor autour d'une plume, simulant une contrefaçon de moulin à vent dont il était à la fois le moteur et l'édifice ; un troisième s'élevait majestueusement dans les airs, entraînant dans son vol un char de carton, spectacle enchanté qui rappelait aux écoliers et peut-être au professeur lui-même les contes du bon Perrault, et les promenades aériennes des fées au clair de la lune.

## II.

Parmi les écoliers, qui se ruèrent avec le plus d'avidité sur la marchandise prohibée au collège, François remarqua un aimable petit garçon de son âge, rose et joli comme une jeune fille, mais audacieux et pétulant, c'était ainsi qu'on le disait en style d'école, mais le phénix des bons garçons. Comme il était d'une famille opulente, l'argent ne lui manquait pas, et sa libéralité le mettait à la disposition de ses camarades ; aussi c'était le chef déclaré de la bande joyeuse, le meneur des parties de balle et de cheval fondu, et quelquefois l'agitateur des émeutes au petit pied qui bourdonnaient aux oreilles du maître lorsqu'il dictait un devoir trop long ; abus d'autorité rarement toléré par les indépendants de la grammaire.

De son côté, le jeune Lucien Gérard, (c'est ainsi qu'on nommait l'écolier), avait pris langue avec le mar-

chand de hannetons. Lucien sut bientôt toute l'histoire du malheur survenu à Jean Riguelet. Les larmes aux yeux, il jura aide et protection à François, et tint parole. Aussi longtemps que dura le commerce des hannetons, le jeune écolier n'en laissait point manquer ses camarades, et sut maintenir la vogue dont jouissait le marchand.

François ne s'endormait pas sur ses lauriers; il avait fait l'acquisition d'un panier à étaler les gâteaux, et il cumulait les deux commerces avec un profit toujours croissant, grâce à la protection de Lucien qui, pour l'exemple, se gorgeait de brioches et de croquets, au bénéfice de l'amitié reconnaissante.

Lorsque le dernier des hannetons se fut envolé, au grand soulagement des professeurs du collège, François remplaça cette branche d'industrie par une entreprise hardie, qui nécessita l'emploi de tous ses capitaux; il s'était soigneusement enquis de tous les objets nécessaires aux écoliers, soit pour leurs jeux, soit pour leurs travaux; voilà qu'un matin, balles, toupies, billes, cartons, plumes, encriers, etc., se trouvèrent étalés sur un assez vaste panier à roulettes. Ce jour-là, François fut solennellement breveté par les écoliers, et reçut l'accolade fraternelle de Lucien. Le débit de cette première matinée fut tel, que François fut obligé de renouveler près de la moitié des articles de sa boutique ambulante.

Le père de François était toujours à l'hôpital. Toutes les petites entreprises du jeune garçon avaient été risquées à l'insu de la mère de famille, car François remisait son petit magasin chez un ami de son père qui lui avait promis le secret, et il avait mille prétextes pour justifier ses absences continuelles. La mère soupçonnait quelque innocent mystère dans la conduite de son fils bien-aimé, mais elle était loin de pressentir la surprise que lui ménageait le brave enfant.

Quel ne fut pas son étonnement, lorsqu'elle le vit arriver un soir avec sa brouette chargée de marchandises, le visage rayonnant d'une indicible joie! Avant qu'elle pût se lever de son fauteuil et se débarrasser de son ouvrage, François s'était mis à genoux devant elle; il avait déposé dans son giron le fruit de son industrie, et il baignait de ses larmes les mains tremblantes de sa mère. L'excellente femme, toute palpitante d'une émotion délicieuse, se leva en chancelant; elle appuya ses deux mains sur la tête de son fils, et elle s'écria: Mon Dieu! mon Dieu!...

Bénédictio sainte qui fut enregistrée au ciel, et qui classa François parmi les heureux de la terre!

Le jeune Lucien était le fils unique d'un des plus riches commerçants de la ville. M. Gérard était un homme probe, actif et industrieux, qui était l'artisan de sa fortune.

Lucien, dans son engouement pour son camarade François, parla si souvent de lui à son père, qu'à la fin M. Gérard fut curieux de voir ce phénomène d'amour filial et de génie mercantile; M. Gérard trouva dans le commerçant en herbe des dispositions qui l'étonnèrent; il reconnut en lui le germe des meilleurs sentiments,

et l'intérêt qu'il lui inspira doubla le désir qu'il avait de lui être utile.

M. Gérard n'hésita pas à confier à François une somme assez considérable pour monter une boutique de bimbéloterie; il lui offrit ses conseils, et François les mit à profit avec une intelligence qui charma le bon commerçant.

Le petit homme était donc à la tête d'une boutique parfaitement achalandée, lorsque son père sortit de l'hôpital, impotent, sans espoir de guérison.

Tel fut le commencement de la fortune de François qui, malgré ses occupations, trouva le temps de s'instruire dans la tenue des livres, et d'acquérir près de son protecteur les connaissances nécessaires au grand commerce. Peu à peu, son industrie fructifia, son magasin s'agrandit, ses bénéfices se décuplèrent, et dix ans après, c'est-à-dire à l'âge de vingt-deux ans, François était, et il est encore l'associé de l'une des plus riches maisons de Bruxelles, sous la firme X... et compagnie.

Jean Riguelet et sa femme jouissent d'une rente qui leur donne une large aisance; leur plus jeune enfant est élevé dans un collège aux frais de son frère François, et sa sœur, qui est devenue une fort jolie personne, vient d'épouser M. Lucien Gérard, qui habite avec son père un hôtel magnifique.

---

#### LE TRAIN N'ATTEND PAS!

Le fermier Busch, sa femme et leur petit Guillaume, sont invités à aller passer les fêtes de Noël chez une tante.

Le grand jour est arrivé. On s'est levé vers le milieu de la nuit, on a fait toilette, et on sort de la ferme dans l'obscurité la plus complète.

Guillaume n'est pas rassuré: il a entendu parler des loups qui rôdent pendant la nuit, des voleurs qui hantent les grands chemins.

Il a neigé la veille et on enfonce jusqu'aux genoux dans le blanc tapis... Il n'y a pas de lune au ciel. Guillaume pleure; il a froid aux pieds, aux mains. Pour l'encourager, on fait reluire à ses yeux les saucis-ses, les boudins, les tartes qui l'attendent.

Enfin on arrive en vue de la station à huit heures du matin. Le train arrive à toute vapeur, on hâte le pas, on entraîne Guillaume qui pleure de crainte de voir le train filer au moment où il touche à la réalisation de ses espérances...

Faisons des vœux pour que nos voyageurs n'aient pas l'amère déception de devoir s'écrier:

— Trop tard!

---

#### EXCURSIONS ET VOYAGES.

##### IMPRESSIONS D'UN VOYAGEUR EN ARRIVANT DANS UNE VILLE ANNAMITE.

Le royaume d'Annam faisant partie de la Cochinchine, au sud-ouest de l'empire chinois, est, depuis 1853,

placé sous le protectorat de la France. Abordons à Tourane, port de Hué, la ville capitale.

« Je m'avançai seul dans la principale rue, dit le voyageur à qui nous empruntons ces détails. A ma vue, les enfants se sauvaient à toutes jambes en poussant des cris. Les chiens aboyaient, les femmes disparaissaient,

les hommes me regardaient curieusement, puis se mettaient à rire; les buffles reniflaient bruyamment en prenant la fuite. En quelques minutes j'arrivai sur la place du Marché, où une centaine d'hommes et de femmes étaient acroupis à côté de grandes corbeilles contenant du riz, du poisson frais et séché, des légu-



LE TRAIN N'ATTEND PAS !

mes, des fruits, des épices. Plus loin, sont étalées des poteries, des étoffes. Lorsque je m'arrêtai devant un étalage, quelques cicerone me disaient les prix, ce qui amenait d'orageuses disputes entre eux et les marchands.

Près du marché, on voit une jolie pagode ombragée par de beaux arbres, et quelques cases à la

toiture en bois couverte de tuiles, et présentant, dans leur ensemble, la figure d'un prisme triangulaire couché sur un tronc de pyramide quadrangulaire. Le tout est soutenu par des colonnes en bois, et les murs sont incrustés de morceaux de faïence de diverses couleurs. Le propriétaire d'une de ces cases,

notable de l'endroit, voulut bien me la faire visiter.

L'intérieur était divisé en plusieurs compartiments. Dans la salle principale, où je fus introduit, je remarquai d'abord au fond, un autel élevé en l'honneur du dieu

Bouddha; tout autour des murs, des armes, des sabres, des fusils, des lances, des flèches, des parapluies, des palanquins, des bâtons sculptés, des traverses en ivoire, des tambours, des lanternes rouges et blanches, Entre



UN MINISTRE D'ANNAM.

deux rangées de colonnes qui soutenaient le plafond, s'étendait un plancher élevé supportant une longue table entourée de bancs. Une natte de jonc recouvrait le

plancher. On apporta des gâteaux, des fruits, du riz et de l'eau-de-vie.

Une deuxième case renfermait l'appartement de la

emme et des enfants; une troisième était destinée aux domestiques, aux cuisines et aux magasins.

En continuant ma promenade, je vois que la crainte s'envole et que tout le monde se met à mes trousses. On rit, on crie, chacun veut me conduire d'un côté différent. Ces gens ont vu depuis bien longtemps des Européens, et leur curiosité n'est jamais satisfaite.

La seule grand'route de la province est celle qui va de Tourane à Hué. Aussi règne-t-il sur ce chemin la plus grande animation. Le milieu de la route forme une chaussée pavée en briques, sorte de rue dont les côtés sont encombrés de gens se tenant debout ou attablés devant les étalages des gargotes de la localité.

De beaux éléphants semblables sous leurs énormes charges d'herbes à de petites collines ambulantes défilent majestueusement, les curieux se rangent devant les cases, les ouvriers, les marchands avec leurs fardeaux suspendus aux extrémités d'un bambou placé sur leurs épaules, s'écartent sur mon chemin, les bébés crasseux, à cheval sur les hanches de leurs curieuses mamans, se mettent à pleurer en voyant passer un «khæ» (barbare). C'est du moins le mot qui résonne de tous côtés à mes oreilles."

#### CAUSONS DE FLEURS.

##### L'Aconit.

**Flore.** — Tu ne sais pas, mère, j'ai fait une trouvaille. Le père Malaise a laissé la porte de la serre ouverte; j'y suis rentrée, et voici ce que j'y ai récolté. (Elle laisse tomber de son tablier des racines d'aconit qu'elle a prises pour de petits navets; Marguerite sa sœur se précipite dessus, et s'apprête à les porter à ses lèvres.)

**La mère** (effrayée). — Arrêtez, que prétendez-vous faire de cela?

**Flore.** — Les donner à la petite Lili pour faire sa dinette.

**La mère.** — Malheureuse! Ce que vous prenez pour un légume est tout bonnement la racine d'une plante vénéneuse appelée l'aconit napel. Rendez grâce à Dieu de ne point avoir porté la dent dans cette racine.

**Marguerite.** — Je vais jeter tout cela dans un coin et prier le jardinier de l'enlever immédiatement.

**La mère.** — Allez, Flore, demander au jardinier une branche d'aconit...

(Flore revient un instant après tenant en main une haute tige, au sommet de laquelle se balançait fièrement un long épi de fleurs, d'un bleu-violet en forme de casque.

**La mère.** — On devrait bannir cette plante des jardins, surtout là où il y a des enfants, parce qu'elle est vénéneuse. On la reconnaît à sa tige droite, simple, de 1 mètre à 1 mètre 50. Les fleurs en forme de cas-

que, en grappes serrées et longues, se composent d'un calice à cinq divisions. L'aconit est vivace, il fleurit pendant tout l'été; son feuillage profondément divisé, n'est pas sans agrément. Elle est originaire des Alpes et des Pyrénées. On la cultive à cause de la beauté de ses fleurs. Ses racines comme vous le savez, ressemblent à de petits navets, et ses jeunes pousses ont souvent été prises pour de petits navets. C'était un poison fort usité chez les Gaulois. Ils imprégnaient du suc d'aconit les fers de leurs flèches pour assurer la mort de leurs ennemis. En médecine l'aconit est employé comme remède dans les maladies inflammatoires. Que cette leçon, mes enfants, nous serve d'exemple. Ne dites jamais qu'ai-je besoin de savoir ceci ou cela, car l'ignorant ressemble au voyageur imprudent qui, ne connaissant pas la route qu'il va parcourir, tombe au fond d'un abîme, qu'il aurait pu éviter s'il se fut instruit à l'avance des dangers qui l'attendaient.

#### ALAIN DE TINTENIAC.

(Suite, voir page 150.)

#### IV.

##### Le jeune captif.

C'était à l'époque où Philippe VI, roi de France et Edouard III, roi d'Angleterre, soutenaient chacun en prétendant à la souveraineté de la Bretagne. Charles de Blois, neveu du roi de France, était soutenu par Philippe VI et Jean de Montfort était appuyé par l'Angleterre. Charles de Blois se rendait à Paris pour y défendre ses droits contre Jean de Montfort. Le sire de Tinteniac, qui l'avait reconnu comme souverain, avait été désigné pour l'accompagner dans son voyage. Alain allait donc être pour longtemps séparé de son père.

— J'oublierai que j'ai un fils, je me ferai à l'idée que mon nom doit s'éteindre avec moi, et Dieu me prendra en pitié, en me faisant tomber noblement sur le champ de bataille, dit le comte de Tinteniac.

Il y aurait eu danger de le faire revenir de son idée. La comtesse de Fontenay n'insista pas, et voilà pourquoi Alain passait ses journées triste et pensif à la fenêtre de la tourelle.

Le pauvre enfant était toujours là, regardant la campagne et absorbé dans ses pensées, lorsque la porte de sa chambre s'ouvrit.

— C'est toi, Jean Perret? dit-il sans se retourner.

— Oui, mon jeune maître, répondit le vieil écuyer.

— Et moi aussi, Alain, ajouta une voix enfantine.

— Vous, Alice! s'écria l'enfant en se retournant, vous! Que vous êtes bonne de venir voir le pauvre prisonnier!

— N'est-ce pas naturel? Qui vous consolera, si ce n'est la compagnie de vos jeux?

— Chère Alice, répliqua Alain, que vous me rendez heureux!

— Vous voyez que j'ai bien fait de venir. Jean ne voulait pas me laisser l'accompagner; mais quand j'ai vu qu'il vous apportait votre diner, je l'ai tant prié!..

— Avec cela, dit le vieux serviteur, que vous ne faites pas de moi tout ce que vous voulez! Mais c'est égal, si monseigneur savait que je ne suis pas venu seul....

— Mon père est donc toujours en colère?

— Je crois bien, répondit Jean en mettant le diner sur la table. Aussi pourquoi ne voulez-vous pas être page chez monseigneur de Beaumanoir?

— C'est qu'il me faudrait quitter ce château où ma mère a vécu, où ma mère repose. Ici tout me parle d'elle, tout me rappelle son amour; je la vois toujours. Là-bas, rien ne me parlerait de ma mère. Le château de Josselin est, dit-on, plus grand que le nôtre....

— Je crois bien! dit le vieil écuyer d'un air d'enthousiasme.

— Eh bien, je respire ici, j'étoufferais là-bas!

— Etouffer chez monseigneur de Beaumanoir! fit Perret, respirer ici, dans cette chambre étroite, avec une petite fenêtre toute grillée et qui ressemble à une prison! M'est avis plutôt que vous avez peur.

— Peur, moi! C'est possible.

— Peur! un Tinteniace avouer qu'il peut avoir peur! Ne dites pas cela, messire Alain; si monseigneur votre père vous entendait, je ne répondrais pas de sa colère.

Soudain: une grande rumeur se fit dans la cour du château. On allait, on venait, on s'appelait, on se disait adieu. C'était le sire de Tinteniace qui partait pour aller rejoindre Charles de Blois et l'accompagner à la cour de France.

Jean Perret et Alice descendirent.

Alain vit de sa fenêtre la cour d'honneur se remplir d'hommes et de chevaux, tandis que, d'un autre côté, se groupaient à pied les soldats destinés à préserver le château de toute surprise pendant l'absence du seigneur. Au signal donné par les trompettes, l'escorte monta à cheval et se rangea en bataille. La bannière seigneuriale d'argent à mouchetures d'hermine avec un double croissant de gueules fut hissée au milieu de la petite troupe quand le sire de Tinteniace parut sur le perron. Il prit congé de sa sœur, embrassa Alice, les recommanda à Jean Perret auquel il confia le commandement du château en son absence, s'élança sur son cheval, leva les yeux vers la tourelle où Alain restait immobile, fronça les sourcils, et allait se mettre en marche, lorsque sa sœur, s'approchant de lui, lui dit doucement:

— Mon frère, Dieu est notre souverain, il dispose de nous à son gré. Celui qui s'éloigne ne sait quand et comment il reviendra; il ne faut pas laisser la douleur-derrière soi.

— Que voulez-vous dire? demanda le comte. Je ne vous comprends pas.

— Vous ne me comprenez pas parce que vous ne voulez pas me comprendre. Vous savez de qui je veux parler. Pourquoi n'avez-vous pas embrassé votre fils?

— Je n'ai pas de fils! répondit le sire de Tinteniace.

— Mon frère! quel blasphème! Rétractez ce mot affreux.

— Je n'ai pas de fils! vous dis-je.... Si vous voulez parler de l'enfant qui porte mon nom, je suis prêt à le recevoir, à lui ouvrir mes bras, mais à la condition qu'il sera digne de moi, qu'il m'obéira, qu'il deviendra ce que doit être un Tinteniace.

— L'enfant est jeune. Donnez-lui le temps d'acquiescer des forces.

— L'enfant est d'âge à commencer le rude apprentissage imposé aux gens de sa race.

— Et votre serment fait à une mère mourante?

— Je le tiens. On ne peut rien me demander de plus. Que l'enfant vive comme il voudra; qu'il reste timide comme une biche, quand il devrait avoir le courage d'un lion. Quand il méconnaît ses devoirs, je dois lui fermer mon cœur.

— Mais, dit Alice d'une voix ferme, ma mère m'a fait lire ce matin: «Dieu veut qu'on soit miséricordieux, si l'on veut être pardonné à son tour.»

La voix de l'enfant était si touchante et sa réflexion si juste, que le sire de Tinteniace tressaillit, et sa figure devint pâle. Une lutte s'établissait intérieurement entre son orgueil et l'affection qu'il avait reboulée. Alice et la comtesse joignaient les mains vers lui en montrant la tourelle. Un instant on put croire que le comte allait céder. Une larme tomba de ces yeux que les champs de bataille avaient durcis et qui ne semblaient pas faits pour pleurer; mais l'orgueil reprit son pouvoir. Le comte s'affermait sur sa selle, baissa sa visière et, donnant le signal, il s'écria d'une voix ferme:

— J'ai dit ce que je pouvais dire; si je fais mal, que Dieu me pardonne, car je songe à mes devoirs. Adieu, ma sœur! adieu, Alice!

(A continuer.)

#### ANECDOTE.

Bébé a trois ans. Il entend dire que sa mère est veuve.

— Maman, lui demande-t-il, qu'est-ce que c'est qu'une veuve?

— Mon chéri, c'est une pauvre femme qui n'a plus auprès d'elle personne pour la défendre.

Alors Bébé grimpe sur les genoux de sa maman, et lui dit, de sa voix la plus crâne, en l'embrassant:

— Eh bien! maman, va, quand je serai grand, tu ne seras plus veuve.

#### NAISERIE.

Gilles Niais a assisté par je ne sais quel hasard à une séance littéraire. Il a annoté des morceaux de vers

et de phrases qui le font tomber des nues. Veuillez les rétablir dans leur sens.

Il a écrit: »Tire ton bas».

Pour chasser de ces murs ces farouches Normands,  
Le roi Charles s'avance avec »vingt mille francs».

Mon pauvre père, hélas! seul »a mangé ma porte».

Ce sont ces chevaliers que l'on nomme »lépreux».

J'habite la montagne et j'aime à »l'avalier».

### LE CHAT VOYAGEUR.

Rodilardus, chat un peu bête,  
Mais curieux, un jour se mit en tête  
De courir, de voir l'univers.

A voyager, dit-il, allons, passons ma vie;  
Bravons les vents, et franchissons les mers.  
Dieux! que n'ai-je eu plutôt cette louable envie!  
Je connaîtrais les chats de cent pays divers:  
Qui veut s'instruire en grand, doit quitter sa patrie;  
Un matou casanier n'est souvent qu'un pervers.

Il dit, il part, c'était là sa folie;

Elle fut courte, heureusement:

Car notre pèlerin à peine eut pris la fuite,  
Qu'enlants, chiens et valets furent à sa poursuite.  
Bref, on lui fit partout si mauvais traitement,

Et sur sa personne proscrite

Balais de tous côtés tombaient si lourdement,

Qu'au logis il revint bien vite,

Sourd, borgne, à jeun, se plaignant grandement,

Trop heureux mille fois de regagner son gîte.

Dieu a créé le chat pour rester au grenier, à la cave

ou à la cuisine, afin d'y faire la chasse aux souris, et comme tout être ici-bas, il ne peut trouver que peines et misères, s'il ne veut pas suivre la route que la Providence lui a tracée....

### EXERCICES RÉCRÉATIFS.

#### CHARADES.

On mange mon premier,  
On mange mon dernier,  
On mange mon entier.

Mon premier est bon,  
Mon deuxième est bon,  
Et mon tout est bon.

#### ÉNIGME GRAMMATICALE.

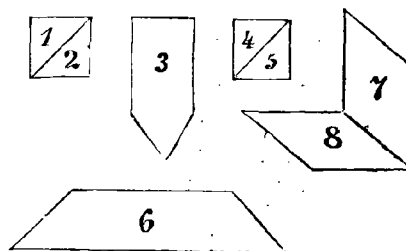
C'est moi qui, le premier, ai ma place au banquet,  
Toujours on me rencontre à l'entrée d'un bosquet.  
Je suis de fleur en fleur, l'abeille qui bourdonne;  
On me trouve à Bicêtre et puis à la Sorbonne.  
Lecteur, si vainement ton esprit m'a cherché,  
Prends garde, je me trouve à ta barbe attaché.

#### LOGOGRIPE.

Avec sept pieds, lecteur, je ne suis qu'une bête,  
Si tu changes mon cœur, je te couvre la tête.

#### PROBLÈME GÉOMÉTRIQUE.

Faire une croix avec les figures ci-dessous:



### AVIS.

Ceux de nos abonnés qui feront parvenir la solution de ces problèmes à l'Administration du journal, auront droit à l'une des primes suivantes, contre l'envoi d'un mandat-poste.

Le 7<sup>e</sup>, 8<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup>, ou 10<sup>e</sup> volume de l'ILLUSTRATION EUROPÉENNE, au prix de 4 francs l'exemplaire, au lieu de 10 francs.

Le RIEUR ILLUSTRÉ, au prix de 2 francs, au lieu de 5 francs.

Le MUSÉE DU JEUNE AGE (9 volumes parus) à 2.50 le volume broché et franco 4.00 élégamment relié.

L'Album pour Piano (8 morceaux, valeur 30 francs) à francs 5.50, franco en province.

L'Album pour Chant (valeur 30 francs) à francs 5.50, franco en province.



# MUSÉE DU JEUNE ÂGE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Publié sous la direction de M<sup>lle</sup> MARCELLINE LA GARDE.

## ABONNEMENTS:

BRUXELLES . . . . . 6. — fr.  
PROVINCE . . . . . 6.50 „  
franco par an.

SOMMAIRE. GRAVURES: — Un marchand de Sucreries à Tunis. — La Tête parlante. — Un Essaim d'Abeilles.  
TEXTE. — Un Marchand de Sucreries à Tunis. — La Tête parlante. — Histoire naturelle. Un Essaim d'Abeilles. — Le petit Ermitte. — Education et Morale. Une Punition efficace. — Pensées. — Alain de Tinténiac. — Anecdotes. — Réponses aux Exercices récréatifs des Nos. 16 et 17 — Avis.

ADMINISTRATION:  
BRUXELLES,  
107, BOULEVARD DU NORD.

N<sup>o</sup>. 21.

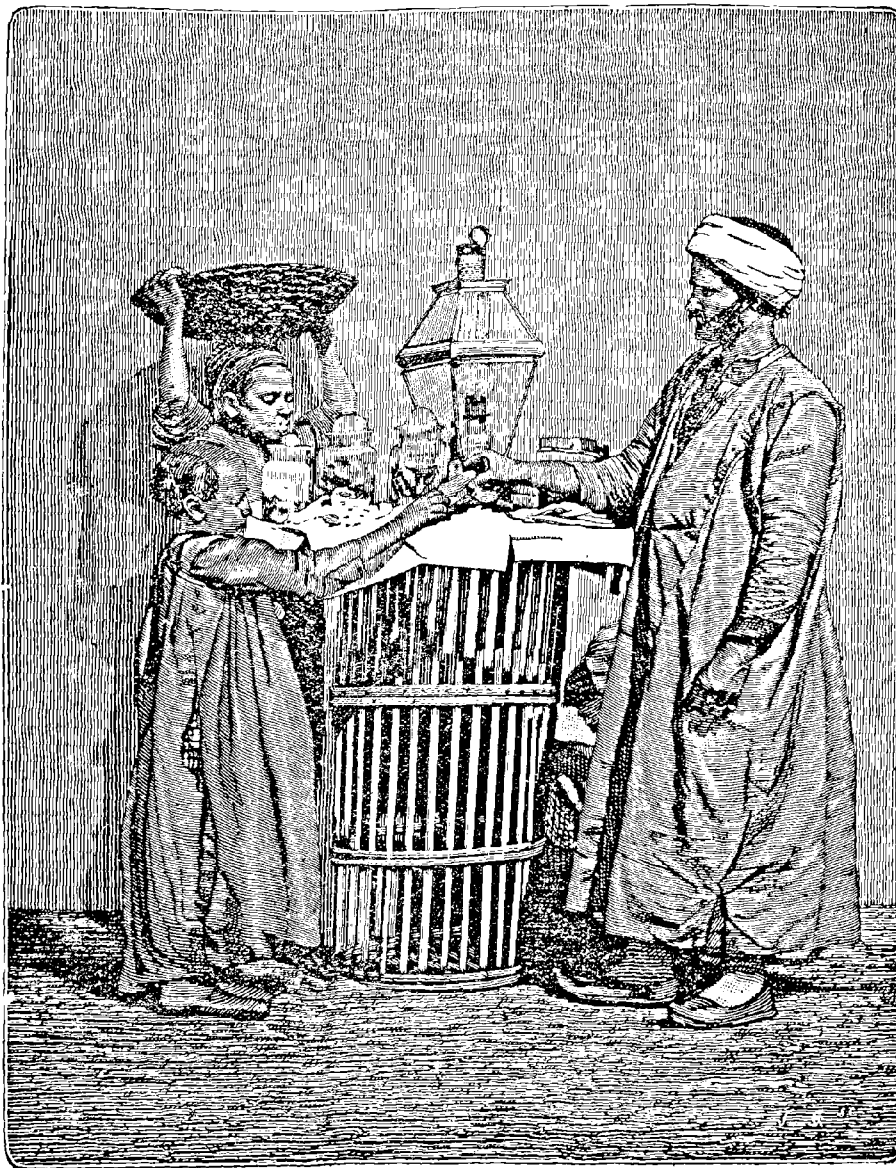
10<sup>e</sup> ANNÉE.

21 JUIN 1884.

### UN MARCHAND DE SUCRERIES A TUNIS.

La Tunisie est restée, dit M. Pierre Giffard, dans un livre paru récemment et intitulé «Les Français à Tunis,»

le pays arabe dans toute sa lumineuse pauvreté; elle n'a pas encore été touchée par la transformation européenne, ou du moins, Tunis l'a été si peu que ce n'est guère la peine d'en parler.



UN MARCHAND DE SUCRERIES A TUNIS.

Maisons blanches et masures partout, ruelles tortueuses et sales, labyrinthes où l'Européen se perd des heures entières, sans trouver un point de repère autre que d'innombrables mosquées où il est interdit de mettre le pied. Quelques centaines de maisons européennes constituent un nouveau quartier appelé «la Marine» et situé vers la gare. Le reste de la ville est maure, arabe, juif ou maltais. Partout la pauvreté apparente des maisons y serre le cœur. Les bazars sont nombreux, et rien n'est curieux comme une promenade dans les ruelles étroites bordées d'échoppes, où les soieries, l'or, les diamants, les fusils, les breloques et la chandelle sont entassés côte à côte.

Les Maures marchands, enfouis au fond de leurs cases, échangent d'un côté de la ruelle à l'autre des conversations interminables. Les juifs proposent leurs marchandises; les Maltais rincent les vases et nettoient les boutiques; les Arabes portent les colis. Tout ce monde, en costume oriental, parle sans trêve dix ou douze dialectes, tous ces hommes d'affaires et d'argent, en robes jaunes, vertes, bleues, rouges, à grandes culottes blanches et à turbans énormes, sont au comble de leurs vœux en négociant les plus grosses affaires dans ces réduits, dans ces ruelles, dans ces sentines, dans ces trous.

Les hommes sont en grande majorité dans les rues. Suivant la coutume tunisienne, les femmes restent à la maison, où leur maître et seigneur les engraisse artificiellement, car à Tunis, graisse est synonyme de beauté. Quelle ne fut pas ma surprise la première fois, lorsque je vis successivement passer, voilées ou sans voile suivant leur religion, deux, trois, dix, vingt juives tunisiennes de la campagne, ayant l'aspect de barriques énormes, toutes rondes, petites »hippopotamesques.»

La bigarrure des costumes, la sonorité étrange des cris de la rue, le défilé des ânes, petits, maigrelets, portant des cavaliers dont les jambes rasant la terre; par-ci par-là un beau cheik à cheval, un chanteur ambulancier qui frappe sur un tambour de basque et laisse échapper une sinistre mélodie, les burnous fanés, les Italiens poussant devant eux un piano mécanique et jouant nos grands airs d'opéra: voilà Tunis.

#### LA TÊTE PARLANTE.

Le spectacle va commencer. Un homme est assis sur une escabelle: ses épaules supportent une table dont la tablette est percée d'un trou; à l'ouverture de ce trou se trouve un plat dépourvu de fond; la tête de notre homme, passant par le trou de la table, semble une tête coupée reposant sur un plat.

Tout cela est très-bien, mais il s'agit maintenant de masquer le corps. A cette fin, une glace glissée sous la table et des glaces habilement disposées autour ne laissent voir que la tête de l'homme. Des draperies cachent ce qu'il y a à dérober aux yeux du public. La tête parle, se meut, cela va sans dire, et les spectateurs s'en

vont en disant qu'ils ont vu la tête décapitée parlant et se mouvant.

#### HISTOIRE NATURELLE.

##### UN ESSAIM D'ABEILLES.

Il existe chez les abeilles trois sortes d'individus: des mâles, des femelles et des neutres ou ouvrières, qui ont pour mission spéciale de donner des soins à la postérité des reines ou femelles. Les mâles, qui sont plus gros que les neutres, sont ordinairement désignés sous le nom de faux-bourçons; les femelles ou reines ont les ailes plus courtes que celles des mâles et des neutres, et enfin les neutres ou ouvrières sont les petits du genre.

Chacun sait que c'est aux sécrétions des abeilles que nous devons le miel et la cire, formés du suc qu'elles tirent du nectar des plantes. Cette cire est sécrétée entre les arceaux inférieurs des anneaux de l'abdomen, ce dont on peut facilement se convaincre en soulevant un peu ces anneaux. C'est avec la cire que les ouvrières construisent les cellules ou alvéoles destinées à recevoir les œufs pondus par la reine, et l'ensemble de ces alvéoles constitue ce qu'on appelle gâteau. Ces cellules sont de trois sortes: il y en a de petites, de moyennes et de grandes. Les petites sont destinées aux larves des ouvrières, les moyennes aux larves des mâles, les grandes aux larves devant donner naissance à des reines.

C'est au printemps qu'a lieu la ponte, et la reine à cette époque est l'objet des soins les plus empressés de la part des ouvrières. Les premiers œufs que la reine pond sont des œufs d'ouvrières; quinze jours après, elle pond des œufs de femelle, et ce n'est que onze mois après que sont pondus les œufs de mâles. Les œufs une fois pondus sont abandonnés aux soins de certaines ouvrières, qui remplissent les fonctions de nourrices. Trois jours après la ponte, les larves éclosent et les neutres leur apportent une espèce de bouillie qui diffère suivant le sexe de chaque larve. Au bout de cinq ou six jours, la larve, après avoir changé plusieurs fois de peau, a acquis son entier développement, et quelques jours plus tard, l'insecte parfait éclot. Aussitôt les autres abeilles lui prodiguent tous les soins nécessaires, l'essuient, le lèchent et lui offrent du miel.

Après les époques d'éclosion, le nombre des individus devient tellement considérable qu'ils ne peuvent plus habiter sous la même ruche, et cela est facile à concevoir, puisqu'une seule reine peut pondre 30.000 œufs et davantage. C'est alors qu'ont lieu les émigrations; mais elles ne peuvent s'effectuer que lorsqu'une nouvelle reine remplacera celle qui va partir en tête de la colonie, et le départ est toujours retardé jusqu'à ce moment. A peine la nouvelle reine a-t-elle vu le jour qu'un grand nombre d'abeilles quittent la ruche ayant à leur tête la vieille reine. On donne le nom d'essaims à ces colonies errantes. Bientôt les abeilles s'arrêtent dans un endroit quelconque, le plus souvent

sur une branche d'arbre et forment une espèce de grappe en s'accrochant les unes aux autres. C'est le moment que doit choisir le cultivateur pour s'emparer de l'essaim et le placer dans la ruche. Il se trouve quelquefois deux ou trois reines dans le même essaim; mais alors il y a entre ces rivales un combat à outrance, dont les ouvrières demeurent toujours simples spectatrices et qui finit par la mort d'une des combattantes; celle qui parvient à se placer au-dessus de l'autre lui perce l'abdomen avec son aiguillon, ce qui la tue instantanément.

## LE PETIT ERMITE.

### I.

Il y avait, au petit village d'Artonay en Champagne, un jeune gardeur de dindons, nommé Valentin. Orphelin et sans appui à quatorze ans, il se mit en route au hasard pendant un terrible hiver, afin de chercher une ferme où l'on consentit à accepter ses services. Ce qu'il y souffrit en l'espace de quelques mois paraîtrait incroyable aujourd'hui. Sans asile et sans pain, il traversait un pays couvert de neige, désolé par la famine, implorant la pitié de malheureux paysans, qui avaient eux-mêmes grand besoin de secours. Surpris par la petite vérole, l'enfant fut recueilli par un pauvre fermier qui n'eut à lui donner pour lit que le fumier de ses moutons. Echappé à une des plus terribles maladies, Valentin n'eut pour toute nourriture, pendant sa convalescence, que quelques morceaux de pain noir, si dur, qu'on devait le casser à coups de hache, et encore son hôte vint-il lui annoncer un matin qu'il n'était plus en état de le garder chez lui.

Voyant qu'il lui était impossible de subsister en Champagne, Valentin se dirigea vers la Lorraine et y demeura deux ans au service d'un berger. Il avait alors seize ans et pendant les longues heures de solitude auxquelles le forçait sa profession, il méditait! Sur quoi?

Il lui aurait été difficile de le définir; seulement, il sentait en lui un désir immodéré de voir et de connaître, et poussé par un besoin impérieux de développer son intelligence, il reprit un beau jour le cours de ses voyages et s'arrêta aux pieds des Vosges, à la porte de l'Ermitage de la Rochette.

Un vieux solitaire l'y accueillit et lui apprit à lire. Il passa ensuite à l'ermitage de Sainte-Anne près de Lunéville. Là, il eut six vaches à garder. Les loisirs ne lui manquaient pas, et il se livra sans réserve à cette noble ambition de s'instruire qui dominait toutes ses pensées. Le «petit ermite», comme les enfants du village appelaient Valentin, commença par apprendre à écrire. Un des solitaires lui traça un modèle de sa main décrépète et tremblante. Pour ne pas incommoder le bon vieillard et se passer de ses leçons, voici ce qu'imagina Valentin :

Il détacha un carreau de verre, et le posant sur son exemple, il écrivait sur la surface les mêmes lettres qu'il voyait à travers; et ce fut par la répétition de cet exercice, qu'en peu de temps il acquit une assez grande facilité d'écrire.

Un abrégé d'arithmétique, oublié dans un coin, lui tomba sous la main: nouvel objet d'étude qui occupa ses rêveries dans le silence des bois, et lui fit passer plus d'une nuit, tantôt sous le dôme épais des forêts, tantôt sur la cime d'un rocher escarpé. Un soir, qu'il était assis sur un tertre, à l'ouverture d'une grotte formée par les débris d'une carrière, il se mit à considérer cet amas de lumières répandues dans l'immensité de l'espace, et se souvint avoir lu dans un almanach qu'à certains jours de l'année, le soleil entrait dans des signes que l'on distinguait par des noms d'animaux. Voilà donc notre Valentin grim pant sur le chêne le plus élevé et se tournant vers les diverses plages du firmament pour y découvrir la figure d'un taureau ou de quelque bélier céleste. Vous comprenez qu'il dut être d'abord médiocrement satisfait du résultat de ses recherches; mais un planisphère acheté à la foire de Lunéville, du fruit de ses économies, eut bientôt redressé ses premières idées astronomiques. Alors, outre le chêne qui lui tenait lieu d'observatoire, il lui fallut un télescope, il en fit un avec un jet de sureau qu'il débarrassa de sa moelle, après l'avoir fendu selon sa longueur, et dont il rejoignit ensuite les deux parties avec une ficelle.

Mais à mesure que s'élargissait le cercle de ses connaissances, s'agrandissait aussi celui de son ambition. Il s'était mis au fait de la carte du ciel, il voulut étudier celle de la terre: après l'astronomie, ce fut la géographie.

Les cercles tracés sur la mappemonde, ne firent pas moins travailler son cerveau que n'avaient fait les signes du zodiaque; il ne pouvait parvenir à deviner ce que signifiaient ces trois cent soixante petites lignes tracées le long de l'équateur. A la fin, il les prit pour des lieues et, sans hésiter, conclut que le globe terrestre avait trois cent soixante lieues de circonférence. Ayant fait part de cette belle découverte à un solitaire qui avait été à Saint-Nicolas de Barry, en Calabre, celui-ci assura que pour y aller il avait fait plus de trois cent soixante lieues.

### II.

Outré de dépit de s'être trompé, le petit ermite serait tombé dans le découragement sans un jardinier qui lui prêta une méthode de géographie. Dès ce moment, ses progrès furent rapides, mais les cartes, les livres, les instruments lui manquaient, ses faibles gages étaient insuffisants à les lui procurer, c'est pourquoi il se fit chasseur, et contraignit les fouines et les renards à lui céder leurs fourrures qu'il allait vendre chez un pelletier de Lunéville. Plusieurs livres furent assez étourdis pour donner dans ses pièges. L'appât du gain rectifié par l'emploi qu'il en

voulait faire, le rendit audacieux; il porta la témérité jusqu'à dresser des embûches aux cerfs et aux chevreuils. Les oiseaux contribuèrent aussi à son instruction par la perte de leur liberté; de sorte qu'en peu de mois, son industrie lui valut environ trente à quarante écus.

Tout ce riche trésor alla s'engloutir, en un jour, chez un libraire de Nancy, d'où Valentin revint pliant sous le poids d'une bibliothèque complète.

Sa cellule devint un monde en abrégé: les murs furent tapissés de royaumes, de provinces en peinture; et comme elle était fort petite, il attacha la planisphère céleste au-dessus de son grabat, de sorte qu'il ne pouvait s'éveiller sans jeter les yeux sur des nuages d'étoiles.

La fortune souriait décidément au «petit ermite» dont une aventure heureuse vint augmenter encore les richesses. Ayant trouvé un cachet d'or armorié, il s'empressa de le faire annoncer au prône par le curé de Lunéville. Quelques semaines plus tard, un Anglais, M. Forster, se présenta à l'ermite.

— Tu as trouvé un cachet? dit-il à Valentin.

— Oui, Monsieur.

— Eh bien, tu n'as qu'à me le rendre, il m'appartient.

— Certainement, mais je désire que vous me blasoniez votre cachet.

— Tu te moques de moi, mon garçon; le blason n'est assurément pas de ton ressort.

— Eh bien! soit, mais je vous déclare qu'à moins que vous ne me blasoniez votre cachet, vous ne l'aurez pas de retour.

Surpris de ce ton résolu,

M. Forster obéit à l'injonction de Valentin, et après l'avoir généreusement récompensé, il se mit à le questionner, et, satisfait de ses réponses, il l'engagea à venir tous les dimanches et jours fériés déjeuner avec lui à Lunéville.

Grâce aux largesses du riche étranger, il vit bientôt

sa bibliothèque s'élever à quatre cents volumes, et n'en mit que plus d'ardeur à poursuivre ses études.

Un matin, qu'il était assis au pied d'un arbre, non loin duquel brouaient ses vaches, et qu'il était comme d'habitude entouré de ses livres et de ses cartes, il fut accosté par un homme bien mis qui lui demanda avec

surprise ce qu'il faisait là.

— J'étudie la géographie.

— Est-ce que vous y entendez quelque chose?

— Je ne m'occupe que de choses que j'entends.

— Et où en êtes-vous?

— Je cherchais la route la plus directe pour Québec, en Canada.

— Dans quel but.

— Pour y aller moi-même continuer mes études à l'Université de cette ville.

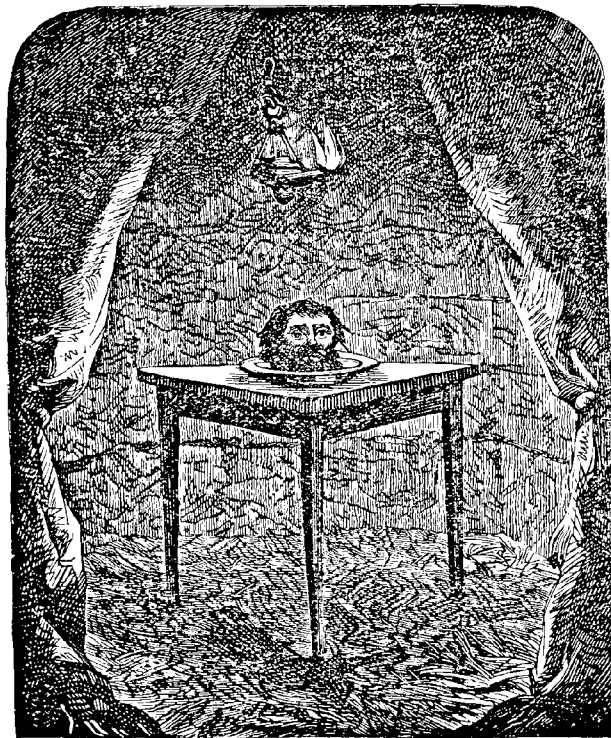
— Qu'avez-vous besoin d'aller au bout du monde? Il y a à portée de vous des Universités qui valent bien celles d'Amérique. Si vous voulez, je vous en indiquerai une.

Pendant que cet entretien durait encore, une suite nombreuse survint et salua avec respect l'interlocuteur du petit père, c'est-à-dire le duc Léopold de Lorraine!

A dater de cette rencontre, la condition de Valentin prit une face toute nouvelle. Devenu le protégé du duc Léopold, il acheva ses études au collège des Jésuites de Pont-à-Mousson, fit plusieurs voyages à la suite de son protecteur à Paris, en Belgique, en Hollande; fut nommé bibliothécaire du duc, et professeur d'histoire à l'académie de Lunéville, passa plus tard à Florence et à Vienne, où l'empereur François l'appela pour occuper près de lui les fonctions de bi-

bliothécaire et de conservateur de son cabinet de médailles.

La modestie et la bienfaisance furent toujours les vertus principales de Valentin devenu savant et riche. Etant allé revoir son village, il acheta la maison où il était né et fit construire une école à la place; puis il



LA TÊTE PARLANTE.

acquit un certain nombre d'arpents de terre, dont il fit présent aux bons religieux qui l'avaient si bien accueilli.

Valentin-Jameray Duval, le héros de notre récit, mourut à Vienne en 1772, à l'âge de septante-sept ans. Que l'exemple du petit paysan sauvage, ignorant, perdu pour ainsi dire dans un désert, qui n'avait jamais entendu parler de science et parvint pourtant à devenir un des premiers savants de son époque, soit une éloquente leçon pour ceux qui ont à leur portée tous les moyens de s'instruire s'ils veulent les mettre à profit. M.

### EDUCATION ET MORALE.

#### UNE PUNITION EFFICACE.

« Je suis entré un jour, à quatre heures, raconte un père de famille, dans une boulangerie. Comme je me disposais à sortir, mon fils Paul, âgé de neuf ans, se précipite dans le magasin, demande un gâteau, paye et disparaît sans m'avoir aperçu. Je lui laisse le temps de s'éloigner, je sors ensuite, le rejoins, et rentre avec lui à la maison sans faire semblant de rien.

Un moment après, je vais le trouver et lui demande s'il a encore de l'argent :

— Oui, papa, j'ai les cinquante centimes que tu m'as donnés.

— Eh bien, donne-moi cet argent ?

Je pris la pièce de cinquante centimes et la mis dans ma poche sans rien dire. L'heure du dîner venue, on se met à table, mais quand on veut servir Paul, je déclare qu'il ne doit rien recevoir. Alors il commence à ouvrir de grands yeux, mais sans prononcer un seul

mot. Le repas terminé, je me retirai avec ma femme et je l'entretins de la circonstance. Nous n'avions pas fini notre entretien, lorsque mon fils entra tout en larmes, et me dit :

— Papa, je veux te confier ce que j'ai sur la conscience, afin que tu me pardonnes le péché pour lequel tu me punis : Je t'ai pris de l'argent.

— Et qu'as-tu fait de cet argent ?

— J'ai acheté du chocolat, du bonbon, des raisins, des noisettes et un gâteau...

— Malheureux enfant ! Sais-tu que je n'ai jamais pris un centime à mes parents, moi ? Comment as-tu pu commettre une si vilaine action ?

Là-dessus Paul se désole, se met à genoux, fait à Dieu une touchante confession de ses péchés et se reconnaît digne des plus sévères punitions. Touché d'un si profond repentir, j'embrassai mon fils, je priai avec lui : Devais-je le châtier encore ? Je me suis souvenu de l'Evangile qui dit qu'un repentir sincère efface le péché. A partir de ce jour, Paul ne me donna plus que joie et satisfaction."



UN ESSAIM D'ABEILLES.

### PENSÉES.

— Celui qui sème de bonnes maximes est utile comme celui qui sème de bonnes graines. Il y en a toujours quelques-unes qui profitent.

— Après l'amitié, nul compagnon préférable à un bon livre.

— Les conseils agréables sont rarement des conseils utiles.

— L'avenir d'un jeune homme dépend de son éducation.

## ALAIN DE TINTENIAC.

(Suite, voir pag 158.)

## IV.

## Alain et Alice.

Pendant que le sire de Tinteniac était à Paris avec son souverain, Alice et Alain avaient vécu de la vie insouciant des enfants. Alain avait oublié la sévérité dont il avait déjà été l'objet; mais il pensait à son père le matin et le soir, alors que son âme innocente s'élevait vers Dieu. Un jour sa tranquillité fut troublée. La trompette retentit au loin. On vit s'avancer vers le château une troupe d'hommes d'armes qui hâtaient le pas de leurs montures. Bientôt la sentinelle put distinguer la bannière qui flottait au gré des vents, et elle appela aux armes, non pour défendre le château, mais pour en ouvrir les portes au maître qui rentrait, tandis que le pauvre Alain regagnait tristement sa prison.

Mais ce ne fut pas pour longtemps que le sire de Tinteniac rentra dans ses foyers. Deux compétiteurs se disputaient le duché de Bretagne: Charles de Blois et Jean de Montfort. Le premier, reconnu par le roi de France, se vit attaqué par le second, qui était soutenu par les Anglais. Le sire de Tinteniac, à la tête de ses hommes d'armes, alla se ranger sous la bannière de Charles de Blois. En quittant son château, comme la première fois, il refusa de voir son fils, tant que celui-ci ne consentirait pas à entrer comme page chez le seigneur de Beaumanoir.

Alain continuait donc sa vie oisive et craintive. Parfois sa cousine Alice le sermonnait.

— Voyons, mon cousin, lui disait-elle, causons sérieusement. Je suis bien fâchée de vous voir si mal avec votre père.

— A qui la faute, Alice? Je ne demande pas mieux que de lui prouver tout l'amour que je lui porte.

— Pourquoi ne pas lui obéir? pourquoi ne pas aller chez le sire de Beaumanoir en qualité de page?

— Vous le savez, c'est que je ne veux pas quitter ce château.

— Mais on ne fait pas toujours ce qu'on veut. Vous êtes né pour être un chevalier; Perret, l'écuyer, l'a dit. Comment serez-vous armé, si vous ne méritez pas cet honneur?

— Eh bien, je ne serai pas chevalier, voilà tout.

— C'est que, tous les jours, j'entends murmurer autour de vous. Les uns vous prennent en pitié, les autres vous accusent d'avoir peur.

— Peur!.... Eh bien,... pourquoi n'aurais-je pas peur?

— Parce que cela est indigne d'un noble de votre nom et de votre race. Et si l'on n'est pas en état de se défendre, alors on sera toujours la proie de l'ennemi.

— Eh bien, Alice, on se rachète.

— Oui, mais à force de se racheter, on n'a plus rien. Et de quoi vivrez-vous, vous, noble, vous qui ne savez pas travailler aux champs, si l'on vous prend vos terres, vos châteaux, les domaines de vos ancêtres?

— Il y a du vrai dans ce que vous dites, Alice, et si je pouvais...

— On peut ce qu'on veut. Tenez, moi, par exemple, croyez-vous que cela m'amuse, d'écouter les leçons que ma bonne mère me fait donner? Non, mais elle veut; j'obéis. Ce n'est pas amusant de coudre, de faire de la tapisserie; d'apprendre à connaître les plantes, pour panser, en cas de besoin, les blessés. Non, sans doute; mais ces pauvres gens, qui donc les soignera quand ils souffrent, si nous ne le faisons pas? Ma mère me dit sans cesse que ce sont là nos devoirs à nous autres, femmes, qu'il faut apprendre étant jeunes, afin que plus tard cette science nous serve; que Dieu le veut, qu'elle le veut aussi, et moi, j'obéis à ma mère.

— Eh bien, regardez, Alice, la journée est belle, le soleil est pur et chaud, la campagne est magnifique, le pays est tranquille. Voulez-vous sortir avec moi! Voulez-vous que nous allions cueillir les plantes dont vous avez besoin pour vos études?

— Je veux bien; mais auparavant, il faut que je prévienne ma mère.

— Au contraire, il ne faut rien lui dire; nous la surprendrons en rentrant, quand elle verra notre butin.

Et Alain, tout joyeux de son escapade, entraîna la petite fille, qui le suivit en riant.

— Afin de vous rassurer tout à fait, dit-il, je vais prendre une arme.

Et il saisit un de ces bâtons durs, courts et noueux, si familiers aux Bretons.

— A quoi bon cette arme? s'écria Alice.

— Pour vous défendre, au besoin.

— Me défendre! vous! Vous n'avez donc plus peur?

— Si fait, mais c'est égal; et puis, ce bâton, je sais m'en servir.

— Oui-da! et qui vous a donné des leçons?

— Vous ne révélez pas mon secret?

— Non, soyez tranquille, je vous promets d'être discrète!

— Eh bien, c'est le fils à Blanchet.

— Jérôme.

— Non, Pierre, son second fils. Il passe pour le plus habile du pays, et c'est lui qui m'a appris à manier cette arme.

— Bonne pour un paysan, mais pour un noble... Et si votre père...

— C'est égal, un homme armé, ça inspire du respect.

— Allons, je vois que vous comptez plus sur votre bâton que sur vous-même.

## V.

## La louve.

Les deux enfants partirent joyeux et confiants. Ils se tenaient par la main et s'avançaient à travers champs, se baissant pour examiner et cueillir les plantes qu'ils rencontraient.

Ils marchaient ainsi depuis quelque temps, lorsqu'ils

arrivèrent sur la lisière d'un bois. Alain se pencha pour cueillir les herbes qu'Alice lui indiquait, lorsque tout à coup il s'arrêta et poussa un cri d'effroi :

— Qu'avez-vous ? lui dit Alice.

— Là... regardez là.

Et en parlant ainsi, Alain montrait la forêt.

— Mais je ne vois rien, répondit Alice.

— Là... là, vous dis-je, à travers le feuillage, voyez-vous ces yeux rouges et ardents qui sont fixés sur nous ?

Alice suivit la direction qui lui était indiquée, et se mit à trembler à son tour, car elle voyait...

— Oh ! s'écria-t-elle, haletante d'effroi, sauvons-nous !

— Oui, sauvons-nous !

Les deux enfants se prirent de nouveau par la main et coururent, espérant ainsi échapper au danger qui les menaçait. Au même moment, les feuilles s'agitèrent, un froissement de branches se fit entendre et une louve s'élança sur le chemin. Les enfants couraient plus fort. D'abord la louve s'arrêta et regarda ceux qui fuyaient ; elle semblait jouer avec une proie certaine et se plaire à laisser prendre du champ à ses pâles victimes, sûre de les rejoindre en quelques bonds, quand elle le voudrait.

Les pauvres enfants, dont la terreur redoublait, pâles et haletants, se serrant l'un contre l'autre, et s'encourageant mutuellement, continuaient leur fuite vagabonde. Pendant ce temps, la louve les laissait s'épuiser en efforts inutiles, et attendait toujours. Elle n'attendit pas longtemps. Bientôt les fugitifs s'arrêtèrent d'eux-mêmes. La respiration leur manquait, et leurs jambes se dérobaient sous eux. Après s'être regardés avec effroi, ils tournèrent la tête pour voir si l'animal les suivait, et ils se rassurèrent quand ils le virent gravement assis au milieu du chemin, sur ses pattes de derrière, et les contemplant dans leur fuite. Alors, par un mouvement subit, et comme par instinct, ils joignirent les mains pour remercier Dieu, et se crurent sauvés. Mais, comme si leur joie avait réveillé la louve affamée, elle se releva brusquement, poussa un long hurlement, et s'élança en avant. Les enfants recommencèrent à fuir, jetant des regards à droite et à gauche pour voir s'ils trouveraient du secours. Mais la campagne était déserte, et leur perte semblait certaine. Alors le découragement et la terreur, joints à la fatigue, ne permirent plus à Alice de continuer la course. Elle s'arrêta et se laissa tomber en murmurant :

— Je n'ai plus de force, je ne peux pas aller plus loin...

## VI.

### Le combat contre la louve.

La petite fille épuisée se laissa tomber sur le sol. La louve gagnait du chemin, elle approchait, et vingt ou trente pas la séparaient à peine des enfants. Elle se décida à attaquer. Elle poussa un nouveau hur-

lement, se ramassa sur elle-même et prit son élan pour en finir. Alain, pâle et frémissant, se plaça devant Alice, le bâton dans une main ; et dans l'autre la dague qu'il portait et que, jusqu'alors, il n'avait pas tirée de son fourreau. Pendant ce temps, Alice, agenouillée et levant les mains vers le ciel, implorait Notre-Dame-d'Auray, la patronne des Bretons. La louve s'élança ; Alain suivait tous ses mouvements. Lui aussi, il avait fait le signe de la croix et recommandé son âme à Dieu. Au moment où la louve arrivait sur lui, il brandit son bâton, leva sa dague et frappa l'animal si fortement et si habilement à la tempe, que la louve tomba, tandis que la dague d'Alain, résolument plantée dans la gorge de la bête féroce, complétait l'heureuse victoire de l'enfant. Il se penchait pour s'assurer de la mort de son ennemi, quand un cri retentit derrière lui. C'était Alice qui s'évanouissait. Alors Alain, dont les forces étaient doublées par l'agitation, la transporta près du ruisseau. Quelques gouttes d'eau ramènèrent Alice à la vie.

— Où suis-je ? murmura-t-elle en s'éveillant.

— Sauvée, répondit Alain tout joyeux,

— Qu'est-il donc arrivé ?... Ah ! je me souviens, la louve nous poursuivait.

— Mais elle ne nous poursuivra plus. Elle est morte.

— Qui donc l'a tuée ?

— Moi !

— Vous ! Et comment avez-vous fait ?

— J'ignore... mais quand j'ai vu le danger je ne sais ce qui m'a pris, je me suis senti tout autre ; j'ai attendu, j'ai frappé, et Dieu a fait le reste.

— Vous voyez bien que vous êtes brave !

— Non, Alice, non, je ne suis pas brave, je ne sais pas ce que c'est que d'être brave ; j'ai voulu vous sauver, voilà tout.

— N'allez-vous pas chercher à rendre votre action moins belle ? Il est vrai qu'on peut nous interroger... Alors.

— Alors, je dirai tout, Alice, non pour me vanter, mais parce que ma mère m'a dit que le mensonge était un péché envers Dieu, et que je ne veux ni offenser Dieu, ni manquer aux leçons que j'ai reçues de ma mère.

— Eh bien, confions-nous à Dieu. Partons et courons bien fort ; la course nous redonnera des couleurs.

Et les deux enfants se reprirent par la main. Bientôt ils franchissaient l'enceinte du château, et, en arrivant, ils apprirent avec terreur que la comtesse les demandait.

Alain et Alice n'eurent aucune confession à faire. La comtesse était avec Pierre Blanchet, un soldat du comte ; il arrivait de l'armée.

— Venez donc, maudits enfants, petits coureurs, venez donc ! On vous a cherchés partout, où donc étiez-vous ? dit la noble dame.

— Dans la campagne, ma mère, répondit Alice, et mon cousin m'a aidée à cueillir de belles plantes pour mon herbier.

— C'est bien, nous parlerons de cela plus tard ; mettez vos plantes sur cette table, nous les examinerons !

— Elle ne se doute de rien, dit tout bas Alain à sa cousine, quel bonheur!

— Et maintenant, écoutez Blanchet, que mon frère envoie auprès de nous, ajouta la comtesse.

— Mon père! s'écria Alain; j'espère qu'il ne lui est rien arrivé.

Pierre Blanchet conta les exploits de son maître, et les péripéties de la lutte entre Charles de Blois et Jean de Montfort. Ce dernier venait d'être fait prisonnier.

(A continuer.)

### ANECDOTES.

Un papa avait dit, il y a quelques jours, à sa petite fille:

— Si tu ne pleures pas d'ici à mardi, je te mènerai écouter la musique.

La charmante enfant riait soixante minutes par heure; mais voilà que le lundi, ô douleur! elle brise un bibelot de prix sur le bureau de papa. Maman gronde... une larme part...

— Ah! dit le père, tu as pleuré,...

— Oh! non ... papa... j'ai pleuré, mais c'était pour rire...

\*\*\*

Une petite fille avait vu expulser ses parents pour n'avoir pas payé leur loyer. Le curé lui ayant demandé au catéchisme pourquoi Adam et Eve avaient été chassés du paradis terrestre, elle répondit, sans sourciller:

— Parce qu'ils n'avaient pas pu payer leur loyer.

### RÉPONSES AUX EXERCICES RÉCRÉATIFS des N° 16 et 17.

N° 16.

ÉNIGME GRAMMATICALE.

La lettre A.

### FANTAISIE ARITHMÉTIQUE.

Le nombre inférieur à dix qu'on peut écrire avec trois chiffres est  $9\frac{1}{2}$ .

#### CHARADE.

Le mot POTAGE.

#### MÉTAGRAMME.

POT. — MOT. — SOT. — ROT. — LOT.

N° 17.

#### CHARADE.

PASSION.

#### LOGOGRIPE.

POUTRE. — OUTRE.

#### PROBLÈME ARITHMÉTIQUE.

Newton a vécu 85 ans; il est né en 1642 et mort en 1727.

Descartes a vécu 54 ans; il est né en 1596 et mort en 1650.

Nous ont envoyé des réponses exactes aux exercices récréatifs des N° 13, 14, 15, 16:

B. L. (Dinant); — Bech, Jeanne (Courtray); — Bertrand, Jeanne (Liège); — Burlet, Estelle (Bruxelles); — Byvel, Grégoire (Anvers); — C. V. (Grivegnée); — Calvoet, Marie (Schaerbeek); — Claire S. (Spa); — Clément (Arlon); — Cnops, Célestine (Gand); — Coltau, Flore (Mons); — Cylise, Emile (Bruges); — Distel, Georges (Namur); — Eva, Henriette (Bruxelles); — Fanny (Courtray); — Felder, Paul (Lennicq); — Fidoie, Marie (Mont-Saint-Jean); — Gregoire, Estelle (Mons); — Halton, Malvina (Bruxelles); — Lambert, Jeanne (Dinant); — Ludovic L. (Brée); — Marie S. (Pepinster); — Melveaux, Armand (Louvain); — Perdon, Jean (Charleroi); — Radel, Virgine (Dinant); — Sidonie L. (Walzin); — Thirion, Paul (Chénée); — Ursule V. (Saint-Josse); — Wanin, Jeanne (Mons); — IJerna (Liège).

## AVIS.

Les abonnés, dont les noms précèdent, peuvent nous réclamer, contre l'envoi d'un mandat-poste, une des primes suivantes:

Le 7<sup>e</sup>, 8<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup>, ou 10<sup>e</sup> volume de l'ILLUSTRATION EUROPÉENNE, au prix de 4 francs l'exemplaire, au lieu de 10 francs.

Le RIEUR ILLUSTRÉ, au prix de 2 francs, au lieu de 5 francs.

Le MUSÉE DU JEUNE AGE (9 volumes parus) à 2.50 le volume broché et franco 4.00 élégamment relié.

L'Album pour Piano (8 morceaux, valeur 30 francs) à francs 5.50, franco en province.

L'Album pour Chant (valeur 30 francs) à francs 5.50, franco en province.



# MUSÉE DU JEUNE ÂGE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Publié sous la direction de M<sup>lle</sup> MARCELLINE LA GARDE.

**ABONNEMENTS:**  
BRUXELLES..... 6.— fr.  
PROVINCE..... 6.50 „  
franco par an.

SOMMAIRE. GRAVURES. — Le Python. — Attrapeurs de Rats en Chine. — La Récolte de la Térébenthine.

TEXTE. — Histoire naturelle. Le Python. — Attrapeurs de Rats en Chine. — La Récolte de la Térébenthine. — Les Charades en Action. — Moitié de Poulet et Girouette. — Alain de Tinten'ac. — Exercices récréatifs. — Avis.

**ADMINISTRATION:**  
BRUXELLES,  
107, BOULEVARD DU NORD.

N<sup>o</sup>. 22.

10<sup>e</sup> ANNÉE.

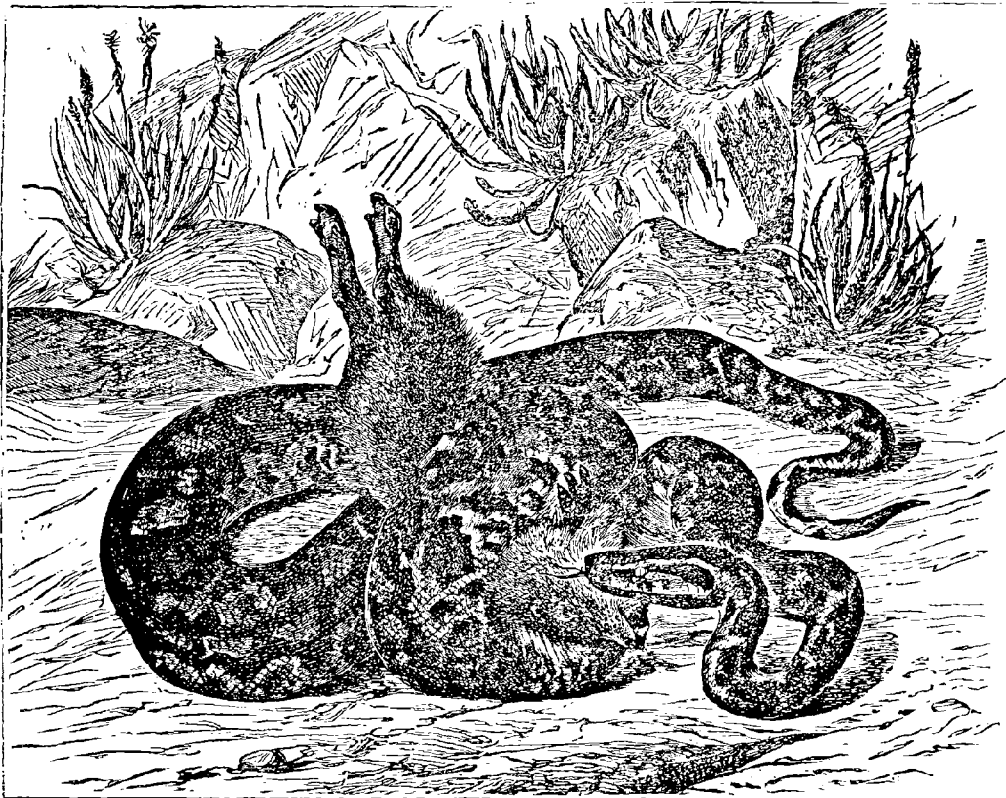
28 JUIN 1884.

## HISTOIRE NATURELLE.

### LE PYTHON.

Le nom du gigantesque serpent Python, — que l'an-

cienne mythologie nous rapporte avoir été tué par les flèches d'Apollon, exploit qui donna lieu à des fêtes qui portaient chez les anciens le nom de jeux Pythiques, — a été employé par les naturalistes pour désigner un serpent d'une longueur qui atteint quelquefois cinq ou six mètres. Les formes du Python, sans être absolument



LE PYTHON.

trapues, ramassées, ne sont cependant pas aussi sveltes, aussi élancées que celles du Boa.

Les Pythons n'habitent que les contrées marécageuses ou celles que traversent de grands cours d'eau qu'ils fréquentent souvent et des bords desquels ils ne se tiennent jamais éloignés; ils chassent le gros gibier ou plutôt l'attendent au passage pour l'étouffer et le broyer dans les replis de leur corps et l'engloutir ensuite lentement dans leur énorme gueule. Ce genre de serpents

est le seul qui soit de taille à attaquer l'homme, et encore, l'attaque-t-il jamais? C'est là une question. Les scènes dramatiques où l'on décrit la lutte d'un homme contre un serpent monstrueux font très-bien dans un roman ou dans un récit de voyage pittoresque; mais qui les a vues? Comment contrôler la véracité du narrateur?... Les naturalistes s'accordent à déclarer très-suspect d'exagération ou de fiction tout ce qu'on a dit autrefois des sanglants exploits des serpents. La vérité

est que ces reptiles se nourrissent de petits ruminants, de rongeurs, de lézards, de poissons et quelquefois d'oiseaux. Nous avons vu dans nos Jardins Zoologiques des Pythons, des Boas de taille fort respectable se contenter d'un lapin pour repas; de là à un buffle, à un tigre, à un homme, il y a très-loin, et rien n'autorise à admettre comme démontré, qu'il existe, dans les forêts de l'Inde ou dans celles de l'Amérique, des serpents assez énormes pour dévorer de telles proies.

S'il est très-douteux que le serpent mange l'homme, il est très-certain que l'Indien mange la chair du Python et du Boa, et il croit que leur peau fraîchement enlevée et appliquée «in parte dolenti," possède des vertus merveilleuses contre certaines maladies.

A tout prendre donc les grands ophiidiens ne sont redoutables que par leur force physique et ne sont pas pourvus, comme les serpents de petite taille, de cette arme terrible, le crochet à venin, dont la piqûre tue aussi rapidement que la flèche de l'Indien.

Beaucoup de savants ont encore affirmé que le Python, le Boa et autres reptiles du genre, avaient dans le regard une sorte de pouvoir magnétique qui fascinait et frappait d'immobilité la proie dont ils voulaient s'emparer; ils ont été jusqu'à dire qu'on avait vu des lièvres, des oiseaux, des écureuils, frappés de stupeur à la vue des serpents, venir se précipiter d'eux-mêmes dans leur gueule comme sous l'influence d'un attrait irrésistible. C'est une erreur profonde; mais il est vrai que la terreur et le trouble qui s'emparent des animaux qu'ils poursuivent, peuvent les priver d'une partie de leurs facultés; l'instinct s'affaiblit de toute la force de la peur.

#### ATRAPEURS DE RATS EN CHINE.

Le Chinois a senti, depuis longtemps, le besoin de ne rien perdre; il a vaincu ses répugnances, a goûté de tout et a fait entrer dans sa nourriture ordinaire beaucoup de productions de la nature que nous perdons.

Les classes populaires ont mangé, les premières, des substances que dédaignaient les riches; c'est par elles que les progrès, enfants de la nécessité, prennent naissance, et plus tard tout le monde les a suivies.

Voici quelques exemples empruntés au règne animal et qui ne sont guère parvenus à la connaissance des Européens que depuis une quinzaine d'années.

La viande de chien passe en Europe pour la plus mauvaise de toutes les viandes: les Chinois en jugent autrement. Ils engraisent les chiens qui commencent à vieillir et les mangent: les étaux des bouchers sont garnis de viande de chien, comme d'autres viandes. Les fermiers ont même formé une espèce de chien propre à l'engraisement, qu'ils appellent chiens de boucherie. On dit que dans certains restaurants de nos grandes villes on sert du chat pour du lapin: les Chinois n'ont pas de ces mystères; ils tiennent ce mets pour excellent et l'on voit chez leurs marchands de comestibles des chats énormes suspendus avec leur

tête et leur queue. Dans toutes les fermes on trouve des animaux attachés à de petites chaînes pour être engraisés avec des restes de riz qui seraient perdus; ce sont de gros chats qui ressemblent à ceux de nos comptoirs et de nos salons.

Le rat est encore un animal qui tient une large place dans la nourriture des Chinois; on le mange comme les viandes qui précèdent, soit frais, soit salé; ceux qu'on sale sont principalement destinés pour les jonques; les fermiers, voyant que ce produit faisait fortune, ont même imaginé une manière assez ingénieuse de tirer parti de la fécondité de cet animal; ils ont des ratiers comme nous avons des colombiers; pour établir ces loges à rats, ils garnissent les murailles des recoins que les rats affectionnent, de bouteilles à col assez large pour que l'on puisse y introduire la main; l'animal prend ces bouteilles maçonnées dans le mur pour des crevasses, y fait son nid, y élève ses petits, et le fermier va de temps en temps y faire la récolte des jeunes rats, comme nous faisons dans nos colombiers celle des jeunes pigeons.

A titre de curiosité, voici la carte d'un dîner qu'un mandarin chinois donna, il n'y a pas longtemps, à quelques officiers de la marine anglaise: le festin s'ouvrit par un potage aux grenouilles et aux foies de canards; ensuite vint un entre-mets de chrysalides de vers-à-soie, préparé au beurre; puis un hachis de queues d'éléphants, relevé par une sauce aux œufs de lézards; puis un porc-épic à l'étuvée, servi dans le gras-vert de la tortue; il y eut encore des œufs couvés et durcis avec leurs petits poulets, des colimaçons de mer, des gésiers de poisson, accompagnés d'herbes marines, des bécassines garnies de crêtes de paons couronnèrent le festin; ce dernier plat à lui seul coûtait de 1000 à 1200 francs.

On voit que les Chinois, avec leur système de faire entrer dans l'alimentation tous les produits de la nature, ont une cuisine des plus variées, et au dire de ceux qui en ont goûté, des plus friandes et des plus délicates. Chose cependant qui ne serait pas du goût de tout le monde, c'est que les Chinois, à l'aide de leurs énormes ongles transparents, polis et durs comme de la corne, découpent les viandes et engloutissent leurs mets; engloutissent, est le mot, car les enfants du Céleste Empire sont doués d'un robuste appétit et mangent avec une voracité et une rapidité, dont nos estomacs n'ont aucune idée.

#### LA RÉCOLTE DE LA TÉRÉBENTHINE.

La térébenthine est une substance résineuse, qui découle, naturellement ou au moyen d'incisions, de plusieurs espèces d'arbres de la famille des «térébinthacées» et de celle des «conifères," notamment des pins, sapins, cyprès et mélèzes. On en trouve dans le commerce plusieurs espèces, dont les plus importantes sont les térébenthines de Chio, de Venise, de Strasbourg, et la térébenthine commune, provenant du pin sylvestre et du pin maritime.

On recueille cette substance de diverses manières. Dans certains pays, et surtout en Alsace, on l'obtient en crevant, à l'aide d'un instrument tranchant, certaines tumeurs qui se développent dans l'écorce du sapin, au printemps et en automne, et qui la contiennent. Les hommes qui la recueillent grimpent sur les arbres, munis d'un outil qui a la forme d'une corne et qui leur sert à la fois d'instrument tranchant et de vase pour recevoir la térébenthine. En France, dans les départements de la Dordogne et des Landes, la récolte se fait en enlevant au pied de chaque arbre une bande d'écorce d'une certaine largeur, au bas de laquelle on pratique dans le bois une entaille; c'est par cette entaille que sort la térébenthine; et l'on renouvelle cette opération à d'autres parties de l'arbre et à intervalles égaux, tant que celui-ci rapporte, c'est-à-dire pendant plus de soixante ans. La térébenthine qui s'écoule ainsi est reçue au pied de l'arbre dans un vase ou tout simplement dans une petite fosse creusée à cet effet; elle est ensuite soumise à plusieurs opérations, qui ont pour objet de séparer les matières qui la composent.

La térébenthine sert à divers usages; elle entre dans la composition de plusieurs vernis; en médecine, l'essence de cette substance est prescrite pour une foule de maladies. Cette essence est aussi employée pour enlever les taches sur les étoffes de soie; seulement, il faut se hâter de laver l'étoffe en passant des deux côtés une éponge imbibée d'eau de savon blanc, pour enlever l'essence de térébenthine.

## LES CHARADES EN ACTION.

### I.

Le prince de A., homme très-riche et fort grand seigneur, puisqu'il porte le titre d'atlesse, que l'on appelle sa maison un palais, ses terres des États, et sa société une cour, a deux enfants, Auguste et Marguerite, qu'il gâtait jadis à plaisir. Ce n'était chez lui que fêtes, amusements auxquels il était impossible de prendre part lorsque l'on avait plus de dix ans. Spectacle de fantoccinis, parties de colin-maillard, jeu de bagues, de cordes, de balançoires, etc., etc. Les dames de la cour s'évertuaient à bien savoir habiller une poupée, et les officiers auraient volontiers porté une épée de bois, afin de pouvoir la croiser avec celle de sa petite atlesse le prince Auguste, qui aimait beaucoup à faire des armes, et se croyait un grand guerrier quand il avait mis sa toque de travers, et qu'il marchait en brandissant son arme innocente. La princesse Marguerite, plus âgée d'un an que son frère, était plus vive, plus indocile, plus espiègle que lui; aussi disait-on généralement qu'elle avait encore plus d'esprit, et il était convenu à la cour de ce prince, que les petites filles devaient être raisonneuses, les petits garçons tapageurs; ce que l'on nommait être aimable et vaillant.

Les choses en étaient là lorsqu'un étranger qui était Parisien fut introduit dans le palais.

— Que fait-on dans la grande ville? demanda le prince; vite, enseignez-moi quelques amusements nouveaux pour mes enfants.

L'étranger parla des charades en action. On prend feu; vingt costumes différents sont commandés, et le jour suivant est indiqué pour les représentations; il ne s'agit plus que de choisir des mots.

— Danseurs, proposa une jeune comtesse.

— Oui, oui, s'écria Marguerite; pour le premier nous jouerons la scène d'un arracheur de dents; mon frère sera le patient, il est si brave! Dans le second, je serai la petite Cendrillon; Isabelle et Blanche seront mes sœurs, et pour le tout, un beau bal où les dames attendront les danseurs qui viendront les inviter.

— Ah! que c'est bête! répondit fort impoliment Auguste.

La princesse répliqua sur le même ton, et la querelle aurait pu aller loin entre les deux éminents personnages, si le gouverneur du jeune prince n'était intervenu pour faire observer à Marguerite que danseurs offrant une charade sans orthographe, courage vaudrait mieux.

— Sans doute, reprend le prince, ne se sentant pas d'aise; pour le premier un tournoi où l'on se donnera de bons coups de lance; pour le second un chien enragé; pour le tout je m'en charge.

Je vous laisse à penser si Marguerite se moqua de la manière dont son frère entendait les charades avec orthographe, et toutes les jolies choses qu'elle dit sur son coup-rage.

Auguste s'entêta comme le ferait tout enfant mal élevé alors qu'il ne serait pas prince. Marguerite ne céda point, et l'on se sépara pour songer chacun de son côté au moyen de faire jouer sa charade.

Marguerite et les petites filles qui composaient sa cour se préparaient à représenter danseurs, tandis que le prince Auguste et les garnements que l'on nommait ses braves cherchaient comment ils pourraient y substituer leur mot.

— Il faut nous costumer en héros, dit Auguste, nous dirons que nous ne voulons nous montrer que pour jouer notre charade.

— C'est cela, reprit Octave, l'un des compagnons favoris du petit prince; son atlesse et ses demoiselles attendront des danseurs, qui ne viendront pas, et leur entier sera tout trouvé.

### II.

Quand le moment des représentations fut arrivé, Auguste, suivi de ses deux plus intimes amis, se fit ouvrir la caisse renfermant les costumes. Je prends, moi, dit-il, cet habit français avec ce beau chapeau à plumes. Ainsi vêtu, je représenterai le grand Condé. Vous vous mettez tous d'un côté dans une redoute que vous défendrez; moi, je serai de l'autre; je jeterai mon bâton de commandement dans vos rangs, et vous serez vaincus. Octave prit un vêtement turc pour Ali-Pacha; Anatole choisit un costume grec, projetant d'allumer quelques pincées de poudre dans le salon pour

imiter les brûlots du brave marin Canaris. De cette manière, on représentait parfaitement le courage; mais il fallait encore se cacher pour que les petites demoiselles ne se doutassent pas du tour que l'on voulait leur jouer.

Octave proposa d'aller attendre le moment de paraître dans la grande salle au-dessus de la chapelle. Cette offre étant acceptée tout d'une voix, Auguste et ses compagnons se font costumer mystérieusement, et, à la nuit close, ils échappent à leurs surveillants, qui remplissaient mal leurs devoirs, et gagnent leur retraite.

Cette grande salle au-dessus de la chapelle était une vaste pièce en forme de galerie, qui servait à communiquer des appartements inférieurs du prince à ceux d'apparat. Ce soir-là, deux bougies allumées sur un seul candélabre placé à l'une des extrémités y répandaient une lueur faible et douteuse. Son altesse Auguste qui, fière de son chapeau à plumes et de son habit de héros, avançait la première, l'épée à la main, n'y eut pas plutôt fait quatre pas qu'elle ralentit sa marche pour se réunir à ses camarades, et que, passant son bras sous celui d'Octave, elle se tint bien collée contre lui; par le même mouvement, Anatole se pressa contre le prince.

Ces trois enfants s'arrêtèrent, regardant timidement autour d'eux sans trop se rendre compte de ce qu'ils éprou-

vaient en se trouvant ainsi seuls et presque dans l'obscurité. Dans ce moment, les cloches de la chapelle s'ébranlent pour tinter l'Angélus, et leurs sons lugubres semblent provoquer de longs gémissements qui se prolongent sous les voûtes de la grande salle.

— Qu'est-ce donc qui fait ce bruit? demanda Anatole d'une voix émue en rajustant sur ses épaules son petit fusil grec.

— Si c'étaient les morts enterrés sous la chapelle? répondit Octave en passant ses doigts sur son turban, comme s'il espérait retrouver son courage en se grattant la tête.

— Allons, allons donc, dit à son tour Auguste, je ne crois pas aux revenants, moi. Cependant sortons d'ici.

Et, remettant son épée dans le fourreau, il se dirige avec ses amis vers la porte. Mais, ô terreur! elle se ferme avec fracas, et au même instant les deux bougies s'éteignent.

### III.

Aucun de nos trois braves ne résista à ce nouveau prodige: Français, Turc, Grec, tous cèdent à la frayeur qui les presse. En un clin d'œil, le grand Condé s'est blotti sous une table; Octave-Ali-Pacha est tombé la face contre terre, tandis qu'Anatole-Canaris, immobile à sa place, pleure et appelle sa maman d'une voix si pitoyable qu'elle eût été capable de réveiller les morts dans leurs tombeaux. De longs éclats de rire répondent à ses cris; les portes s'ouvrent; le prince, Marguerite, suivis de toute la cour et précédés de nombreux valets portant des flambeaux, entrent dans la salle.

Auguste n'avait pu projeter si secrètement sa charade que sa sœur n'en eût été instruite. Elle avait de son côté préparé cette malice pour se venger et se divertir. Les flots de lumière répandus dans la galerie faisaient

voir qu'on ne pouvait y courir aucun danger. Le bruit de la cloche sonnait l'Angélus avait cessé; l'écho qui le répétait étant redevenu muet, rien ne pouvait justifier la terreur panique dont les trois braves avaient été saisis.

— Voilà bien le mot de la charade coup-rage, dit Marguerite en frappant dans ses mains, et montrant à tous son frère accroupi sous la table, où la honte le retenait, elle



ATTRAPEURS DE RATS EN CHINE.

termina en improvisant ces deux mauvais vers:

»Ci-git Auguste le vaillant,

»Prince aussi brave que savant."

Auguste pris sur le fait ne pouvait nier sa poltronerie; aussi, dans sa colère, pinça-t-il le bras de sa sœur de manière à le rendre noir. Cette scène, cet acte de brutalité ouvrirent les yeux du prince; il en vint à penser que s'il continuait à élever ses enfants de la sorte, son fils pourrait bien n'être un jour qu'un fanfaron grossier, et sa fille qu'une moqueuse impertinente.

Dès le lendemain, un gouverneur d'une vertu sévère remplaça celui qui se montrait trop complaisant pour les caprices d'Auguste. Une dame, dont la prudence et la modestie étaient renommées, fut placée auprès de Marguerite; des maîtres de toute espèce, de bonnes lectures et de sages leçons arrivèrent à la suite de ces

respectables personnages. Aujourd'hui, nos deux jeunes princes ne sont plus à reconnaître.

### MOITIÉ DE POULET ET GIROUETTE.

Une poule avait beaucoup d'enfants parmi lesquels on en remarquait un, difforme et estropié. Or, c'était justement celui-là qu'elle préférait.

Cet avorton était sorti d'un petit œuf tout ridé. Ce n'était qu'une «moitié de poulet;» il n'avait qu'un œil, une aile, une patte. Cela ne l'empêchait pas d'être très-orgueilleux, et de se croire le phénix de sa race.

Un jour, il dit à sa mère:

— Je m'ennuie ici; j'ai envie d'aller visiter les poules et les coqs de la Cour.

— Mon fils, s'écria la mère, ton père, l'honneur de sa race, n'a jamais eu d'idée aussi téméraire.

— Mes frères et mes cousins sont des butors avec



LA RÉCOLTE DE LA TÉRÉBENTHINE.

lesquels il m'est impossible de vivre plus longtemps, fit l'avorton.

— Enfant, ne t'es-tu jamais regardé? reprit la mère.

— C'est bien à vous de me reprocher la petite imperfection qui me distingue, dit avec colère Moitié-de-Poulet; de quel œuf suis-je sorti?

— Si tu es né faible et imparfait, ce n'est pas de ma faute, soupira la poule.

— Il se peut, répartit Moitié-de-Poulet dont la crête

devint rouge écarlate, que je rencontre un praticien assez habile pour me remettre les membres qui me manquent. Ainsi donc, trêve à vos doléances.

La pauvre mère se tut.

— Mon enfant, reprit-elle en sanglotant, écoute au moins les conseils que te dicte mon amour. Ne passe jamais devant une église où il y a une statue de saint-Pierre; ce saint aime peu les coqs. Evite aussi certains hommes qu'on appelle des cuisiniers, ce sont nos en-

nemis mortels. Sois complaisant, charitable, tu t'en trouveras bien. Et maintenant, mon fils, que saint Raphaël, le patron des voyageurs, te conduise. Va, et demande la bénédiction à ton père.

Moitié-de-Poulet alla avec un air de suffisance se planter devant le vénérable auteur de ses jours, et lui baisa sèchement la patte. Messire coq bénit son fils avec plus d'emphase que de tendresse, car il ne l'aimait pas à cause de son méchant caractère. Dame poule se détourna pour cacher son émotion, et essuyer ses yeux avec une feuille sèche.

Moitié-de-Poulet battit de l'aile, chanta trois fois, et se mit en route.

Bientôt il arriva à la source d'un ruisseau que l'été avait desséché. Quelques petites branches arrêtaient le mince filet d'eau.

— Ami, dit l'eau au voyageur qui le regardait, écarte, je te prie, avec ton bec, ces petites branches qui obstruent mon lit, et me forcent à faire un détour, qui me fatigue beaucoup. Je te serai si reconnaissante de ce service.

— Certainement que je puis faire ce que tu me demandes, mais je ne le veux pas... Tu trouves donc que j'ai la tournure d'un décrotonne-ruisseau! Ah bah!

— Tu te souviendras de moi, méchant, cœur sans pitié, murmura le ruisseau exténué.

— Bravo! la farce est bonne! éclata Moitié-de-Poulet.

Un peu plus loin, il rencontra le Vent étendu par terre, et presque mourant.

— Cher Moitié-de-Poulet, dit le pauvre malade, en ce monde, nous avons tous besoin l'un de l'autre: Approche et regarde-moi... Vois en quel état m'a mis la chaleur de l'été, si tu voulais m'évanter de ton aile, je me soulèverais bientôt de terre, je pourrais alors me traîner jusqu'à la caverne, où ma mère et mes sœurs les Tempêtes me rendraient bientôt le souffle.

— Ah, oui, répondit le mauvais cœur, pourquoi vous rendrais-je ce service? Est-ce parce que votre Grâce s'est souvent amusée à me surprendre par derrière, et à m'étaler la queue en éventail, de manière à faire rire toutes les poules?... Chacun invoque son saint, moi, je ne suis pas le vôtre. Au revoir, seigneur l'essoufflé.

Moitié-de-Poulet chanta trois fois, et poursuivit son chemin.

Il arriva devant une église de village. A qui est dédié cette église? demanda-t-il.

— A Saint-Pierre, lui répondit-on.

— Oh! Oh! voilà qui va bien, dit le méchant.

Et se plantant au milieu de la grande porte, il s'enroula à chanter pour désobéir à sa mère, et ennuyer Saint-Pierre.

Il marcha encore assez longtemps... Le ciel s'assombrit, un orage éclata, la pluie tomba à grandes verses, les ruisseaux se transformèrent en torrents.

Moitié-de-Poulet était transi... Un coup de vent le jeta au milieu d'une eau dont il n'apercevait pas la rive. C'était le petit ruisseau qu'il avait insulté.

— Grâce, pitié, dame Cristaline, ma belle amie, crie-t-il à l'eau, pitié!

— As-tu eu pitié de moi tantôt, mauvais drôle, dit-elle en l'emportant avec furie.

Le Vent se mit alors de la partie.

— Laisse-moi, laisse-moi, de grâce, cria Moitié-de-Poulet.

— Te laisser! rugit le Vent. Ah oui, as-tu eu pitié de moi?

Et le faisant tourner dans l'air, il le lança sur le toit de l'église, dédiée à Saint-Pierre, et l'embrocha dans la pointe du clocher.

On peut l'y voir, sec, noir, aplati, tourmenté par la pluie, brûlé par le soleil, agité par le vent qui le fait pirouetter en lui tournant toujours la queue. On ne l'appelle plus Moitié-de-Poulet mais «Girouette.»

Or sachez, enfants, qu'il n'est là que pour expier son orgueil, sa dureté et sa désobéissance.

## ALAIN DE TINTENIAC.

(Suite, voir page 166.)

### VII.

#### Le tueur de Loups.

Lorsque l'envoyé de son frère, le sire de Tinteniac, fut parti, la comtesse se leva, quitta la salle où elle avait reçu Blanchet, et se retira dans son oratoire.

Les enfants restèrent seuls.

— Quel bonheur! s'écria Alice, maman ne nous a pas interrogés. Mais vous voyez bien, Alain, que c'est nécessaire de savoir se défendre. Que serions-nous devenus, si vous n'aviez pas su vous servir de votre bâton?

— Nous serions dévorés par la louve, Alice, répondit Alain en soupirant.

Les deux enfants en étaient là de leur dialogue, lorsqu'ils entendirent de grands cris retentir dans la cour, et, quelques instants après, Jean Perret entre-bâilla la porte de la salle. En voyant qu'Alain et Alice étaient seuls, il s'enhardit et entra.

— Pardon, notre jeune maître, dit-il, mais j'aurais besoin de parler à madame la comtesse. Où donc est-elle?

— Ma tante, répondit Alain, vient de nous quitter, elle est passée chez elle.

— Il suffit, dit Perret.

Et il prit le chemin de l'oratoire.

— Qu'y a-t-il donc, demanda Alice, et quels sont ces cris que nous avons entendus?

— Ah! dame! répliqua Perret, c'est un fier événement, allez! et qui étonne tout le monde. Figurez-vous que le fils à Guillaume Tomelin, un enfant de quinze

ans à peine, a tué une louve; il l'a traînée jusqu'ici et il réclame son dû. Ce sont trois bons écus qu'il lui faut; ça en vaut la peine.

— Une louve! s'écrièrent à la fois Alice et Alain.

Et Alain ajouta tout bas:

— Encore une!

— Oui, une louve, une vraie louve, et une fameuse encore. Jour de Dieu! quelle belle bête! Rien qu'à la voir, ça vous fait frissonner. Brr... brr... J'aimerais mieux avoir affaire à deux Anglais qu'à un pareil animal.

Et Perret entra chez la châtelaine.

— Tomelin, s'écria Alain quand il fut seul avec Alice, lui aussi il a tué une louve. Mais le pays est donc plein de ces animaux sauvages!

Les deux enfants arrivèrent dans la cour en même temps que la comtesse. Les serviteurs et les hommes d'armes faisaient cercle autour de la bête qui était étendue, et s'extasiaient sur sa force. Quand la comtesse approcha, on s'écarta pour lui faire place.

René Tomelin se tenait fièrement auprès de son trophée, le bonnet à la main. Quelle ne fut pas la surprise d'Alice et d'Alain lorsqu'ils reconnurent dans la louve que Tomelin prétendait avoir tuée, celle qui était tombée sous les coups d'Alain!

— Ainsi, dit la comtesse à René, c'est toi, mon enfant, qui nous as débarrassés de cette horrible bête?

— M'est avis que oui, madame la comtesse, répondit le jeune homme en tournant gauchement son bonnet dans ses mains; la preuve, c'est que voici la louve, et qu'elle est encore chaude.

— Oui, c'est un beau coup! dit le soldat Pierre Blanchet qui venait d'arriver.

Les deux enfants se regardaient toujours. Alice était rayonnante de fierté; Alain rougissait et tremblait à la fois.

— Et tu as fait cela tout seul? poursuivit Blanchet en regardant fixement René qui rougit à son tour, et dont les yeux se baissèrent instinctivement devant le regard interrogateur du vieux soldat. Et où as-tu trouvé la louve?

— Pardine! au débouché du petit bois!

— Elle t'a attaqué tout de suite?

— Je crois bien; je n'ai eu que le temps de me mettre en défense.

— Ce n'est pourtant pas ton habitude, quand tu te querelles avec mon second fils, par exemple... Tu es prompt à fuir. Il paraît que les loups te font moins peur que les hommes.

— Là! s'écria le père Tomelin, j'en étais sûr; c'est par jalousie contre mon pauvre René.

— Voisin, je vous ai dit d'attendre; je vous ferai ensuite juge vous-même de mes intentions.

René aurait voulu être à cent pieds sous terre.

— La louve était bien près quand tu l'as frappée?

— Si près que je n'ai eu que le temps de faire un bond en arrière.

— Et tu l'as atteinte?

— A la tempe: vous voyez bien, la marque y est encore.

— Oui, je vois le coup: un bien beau coup, ma foi, et bien heureux. Mais il y a du sang sur la bête, est-ce que tu es blessé?

— Non! oh non! s'écria vivement René.

— Il doit y avoir, alors, quelque incision... Justement, voici une blessure à la gorge.

## VIII.

### Le mensonge dévoilé.

René devint blanc.

— Avec quoi donc as-tu fait cette blessure?

— Pardine! avec mon couteau.

— Cet enfant a fait, à lui seul, ce qu'aucun de nous n'aurait pu faire! s'écria Blanchet.

— Oh! voilà qui est plaisant! dit un soldat.

— Ah! tu fais le malin, toi, Kermeno... Eh bien, approche. Prends le couteau, et si tu peux le faire entrer au même endroit que René, sans élargir la plaie d'au moins six lignes, je te proclame le phénix des hommes d'armes de la Bretagne!

— C'est vrai! s'écria Kermeno après avoir mesuré; jamais la louve n'a été frappée avec ce couteau-là... René, tu as menti; ce n'est pas toi qui l'as tuée.

— Grâce! s'écria l'enfant en tombant à genoux, grâce!

— Non, non, répliqua le vieux Tomelin, pas de grâce pour celui qui a déshonoré mon nom. Nous sommes pauvres, nous sommes des gens de rien; mais nous sommes honnêtes, et nous marchons la tête levée. Misérable enfant! je ne sais qui me retient de te...

Et comme il levait la main sur son fils, il sentit son bras arrêté par Pierre Blanchet qui lui dit doucement:

— Allons, voisin, pas de colère. Il ne faut pas donner à une espièglerie d'enfant plus d'importance qu'elle n'en a; il est assez puni, allez! voyez sa confusion.

— Mais, au moins, il nous dira la vérité.

— C'est bien simple, répondit René. J'ai trouvé la bête étendue par terre et nageant dans le sang; il n'y avait personne, la louve était encore chaude; on donne trois écus à celui qui tue une louve, on lui laisse la peau, qui se vend bien encore un écu et demi. Il paraît que le véritable tueur ne tenait pas à l'argent. J'ai regardé cette bonne fortune comme un cadeau du bon Dieu, et j'ai traîné la bête jusqu'ici. Voilà tout.

— Et tu damnais ton âme pour quatre écus et demi! s'écria le vieux Tomelin.

— Je ne croyais pas faire si mal.

— Mais enfin, demanda la châtelaine, qui donc a tué cette bête féroce?

— Pour cela, répondit Blanchet, je n'en sais rien, mais ce n'est pas moi. Ce ne sont pas les hommes qui sont ici; en tout cas, ce n'est pas un homme de peu.

En ce moment, Alice regarda Alain d'un air malicieux. Quant au noble enfant, il pâlit et rougit à la fois et baissa la tête comme un coupable. Blanchet, dont les regards erraient à droite et à gauche, surprit cette innocente intelligence; il s'arrêta, étonné, inter-

dit, comme un homme qui doute de la réalité; puis une pensée subite lui traversa l'esprit.

— Oh! oh! se dit-il, ce serait drôle, et ça réjouirait monseigneur. Mais non, ce n'est pas possible, et personne n'irait s'imaginer... Eh bien, notre jeune maître, ajouta-t-il en s'adressant à Alain, vous ne dites rien de cela: c'est un beau coup, n'est-ce pas?

— C'est peut-être un coup de hasard, répondit l'enfant embarrassé.

— C'est lui, pensa le vieux métayer; allons, le lion n'était qu'endormi, et il s'est réveillé.

— Hasard ou non, continua-t-il tout haut, c'est heureux pour le pays. Savez-vous, notre jeune maître, que vous avez là une bonne dague et, qu'au besoin, elle vous servirait?

Puis il se mit à l'examiner, et reprit:

— C'est singulier! il y a là, au bas de la poignée et tout près de la lame, quelque chose comme du sang, et du sang tout frais.

Alain regarda Blanchet d'un air d'épouvante, et devint plus confus encore quand il vit le soldat qui souriait d'un air narquois.

— Du sang! s'écria la comtesse, du sang! Qu'est-ce que cela signifie? D'où vient ce sang?

— Ce sang! parbleu, répartit Blanchet, il vient de la louve, et cela signifie que le vainqueur que l'on cherchait est notre jeune seigneur Alain!

— Non... non... ce n'est pas possible, dit la châtelaine, il n'est pas capable... Alain! serait-il vrai?

— Grâce! ma bonne tante! grâce! murmura l'enfant en tombant aux genoux de la comtesse, je n'irai plus au bois sans votre permission.

(A continuer.)

## EXERCICES RÉCRÉATIFS.

### CHARADE.

Mon premier est un animal félin,  
Mon second se cultive en pays malsain,  
Les Anglais raffolent de mon troisième,  
Et mon tout est vertu chrétienne.

### ÉNIGME.

Que de gens quand on leur présente.  
Ce que je suis au masculin,  
Feignent de n'avoir pas présente  
Ce que je suis au féminin.

### FANTAISIE ARITHMÉTIQUE.

Décomposer le nombre 100 en 4 nombres choisis dans des conditions telles, qu'en ajoutant 4 au premier, retranchant 4 du second, multipliant le troisième par 4, et divisant le dernier par 4, on obtienne un même résultat.

## RÉBUS.



## AVIS.

Ceux de nos abonnés qui feront parvenir la solution de ces problèmes à l'Administration du journal, auront droit à l'une des primes suivantes, contre l'envoi d'un mandat-poste:

Le 7<sup>e</sup>, 8<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup>, ou 10<sup>e</sup> volume de l'ILLUSTRATION EUROPÉENNE, au prix de 4 francs l'exemplaire, au lieu de 10 francs.

Le RIEUR ILLUSTRÉ, au prix de 2 francs, au lieu de 5 francs.

Le MUSÉE DU JEUNE AGE (9 volumes parus) à 2.50 le volume broché et franco francs. 4.00 élégamment relié.

L'Album pour Piano (8 morceaux, valeur 30 francs) à francs 5.50, franco en province.

L'Album pour Chant (valeur 30 francs) à francs 5.50, franco en province.

Prière aux abonnés qui nous envoient la solution de nos exercices récréatifs, de nous indiquer leur nom et leur adresse.



# MUSÉE DU JEUNE ÂGE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Publié sous la direction de M<sup>lle</sup> MARCELLINE LA GARDE.

## ABONNEMENTS:

BRUXELLES . . . . . 6 — fr.  
PROVINCE . . . . . 6 50 „  
franco par an.

SOMMAIRE. GRAVURES. — Une Salamandre. — Le Coucou. — Dans les Landes.  
TEXTE. — Une Salamandre. — Le Coucou. — Dans les Landes. — Parmi les  
Bohémiens. — Causons de Fleurs. Le Pavot. — Le Bonnet. — Pourquoi. — Alain  
de Tintenac. — Réponses aux Exercices récréatifs des No. 18 et 20. — Avis.

## ADMINISTRATION:

BRUXELLES,  
107. BOULEVARD DU NORD.

N<sup>o</sup>. 23.

10<sup>e</sup> ANNÉE.

5 JUILLET 1884.

### UNE SALAMANDRE.

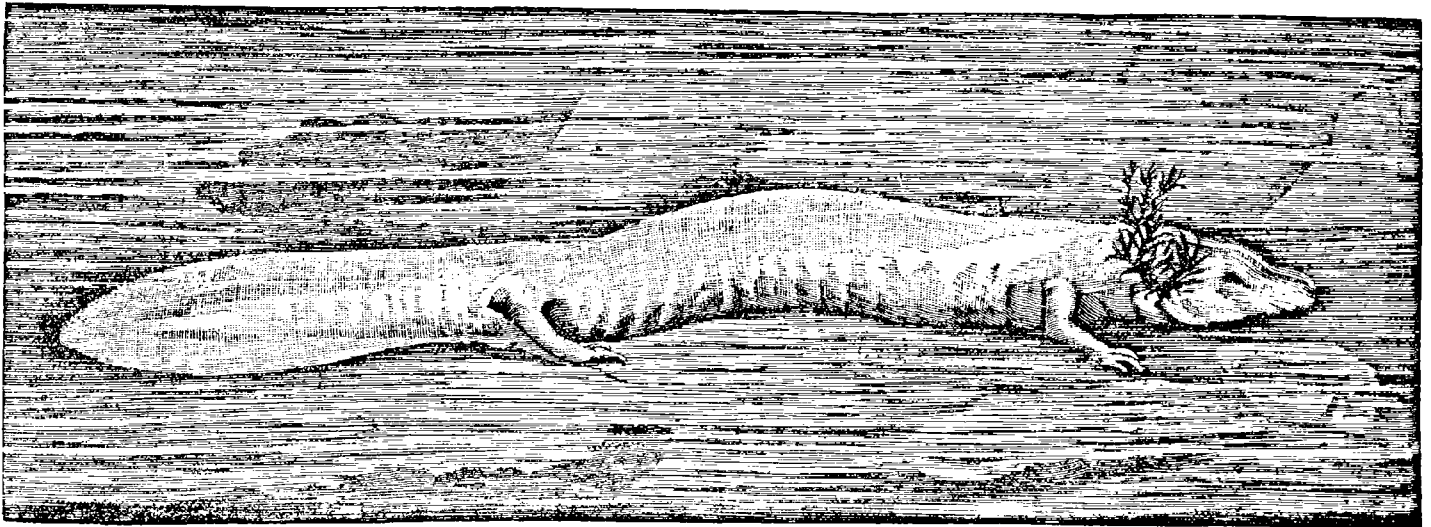
La salamandre, comme on le sait, est un animal amphibie de l'espèce du lézard. Elle sort de l'œuf à l'état de têtard, et respire alors par des branchies qui ont la forme de houppes, ce qui lui permet de vivre dans l'eau; elle a la queue comprimée, et est très-agile. Elle n'est pourvue de poumons que quand elle est adulte.

Ce reptile est faible, timide et craintif. Il vit sur la terre dans les endroits humides et rocailleux ou dans

l'eau. Les insectes, les vers et les petits mollusques sont sa nourriture.

Quant à la salamandre aquatique, elle se distingue par sa queue, transformée en nageoire; et puis, elle peut reproduire, avec tous ses os, ses muscles, ses vaisseaux, le même membre plusieurs fois amputé.

La salamandre terrestre jouit de la faculté de faire sortir de la surface de son corps une humeur blanchâtre, gluante, d'une odeur forte et d'une saveur acre qui semble lui servir de défense. Lorsqu'on la jette sur des



UNE SALAMANDRE.

charbons ardents, cette humeur visqueuse se répand en grande quantité, ce qui empêche pour quelque temps sa combustion: de là est sans doute née la fable de l'incombustibilité de la salamandre.

La salamandre dite »proteus," que nous voyons ici, a des branchies à chaque côté de la tête; ses pattes de devant ont trois doigts sans ongles; ceux des pattes de derrière sont reliés par une membrane très-fine, sa peau a la couleur de la chair, ses yeux, qui ne sont que de petits points, sont sous l'épiderme et ne peuvent guère lui servir d'organe pour la vue. On la trouve surtout dans le Midi, aux endroits obscurs et remplis d'eau.

### LE COUCOU.

Cet oiseau occupe une place éminente parmi ce qu'on appelle les »parasites," parce qu'ils ne font pas de nids et déposent leurs œufs dans celui des autres oiseaux.

C'est au nid de la fauvette que le coucou confie de préférence ses œufs. Cette abnégation des premiers devoirs maternels ne peut qu'exciter la surprise; mais ce qu'il y a de plus étonnant encore, c'est que la nourrice étrangère à qui le coucou a remis le soin de ses petits, néglige pour eux ses propres enfants. On a remarqué que les petits intrus jettent hors du nid les jeunes fauvettes lorsqu'il leur semble se trouver trop à

l'étré. Les petits coucous sont pendant six semaines l'objet des soins les plus assidus de leur mère adoptive.

Le coucou a ordinairement, dans le sommet des arbres les plus touffus, la pose que nous lui voyons ici; c'est de là qu'il fait entendre son chant monotone, annonçant l'arrivée des beaux jours. Rarement on rencontre des coucous par terre; leurs jambes et leurs cuisses les rendent peu propres à la marche. Ils ne se nourrissent que de vers et d'insectes, ce qui les confine dans les pays chauds et les porte à ne visiter nos climats que quand les insectes s'y montrent en abondance.

#### DANS LES LANDES.

Le département français qui porte ce nom, est divisé par l'Adour en deux parties tout-à-fait dissemblables. Au sud du fleuve, c'est un pays riche, accidenté, bien peuplé et bien cultivé. Au nord, l'aspect du paysage change presque subitement; on n'a devant soi qu'une contrée plate, sablonneuse, maigre, aride. D'abord, quelques bois de pins, quelques bouquets de chênes; puis toute culture cesse, le sol se dépouille de verdure; on entre dans les Landes, immenses comme une mer, entrecoupées de marais éternels ou périodiques et où, sur un espace de plusieurs lieues carrées, on n'aperçoit que des bruyères, des parcs ou des bergeries pour les troupeaux de moutons qui parcourent ces déserts, et des bergers préposés à la garde de ces animaux, vivant entre eux et n'ayant de commerce avec le reste des humains que pour se procurer tous les huit jours, chez leurs maîtres, la nourriture de la semaine. Ces bergers sont perchés sur de hautes échasses afin de surveiller de plus loin leurs troupeaux et de pouvoir traverser les marécages qui se rencontrent à chaque instant devant leurs pas.

Quel est cet homme qui s'avance avec une vitesse extraordinaire sur ces hautes «xsanques» comme disent les gens du pays? C'est le facteur de la poste; il vient trouver le berger au pâturage, et pour arriver jusqu'à lui, il a eu à traverser des marais remplis de sangsues se cachant sous les sables et les herbes, des flaques de vases stagnantes.

Ces plaines dépouillées, arides, marécageuses, ces étangs, ces montagnes de sables mouvants parlent clairement à l'esprit et racontent leur propre histoire. Suivant la tradition, le sable apporté par l'Océan a couvert des villes, des villages, des hameaux, il marchait fatal irrésistible, enfouissant les églises, les maisons, les arbres, les cultures. Que de récits se font aux veillées sur ces catastrophes!

#### PARMI LES BOHÉMIENS.

— J'ai peur, disait un soir ma petite sœur Marguerite, il y a des Bohémiens. Et elle se serra contre mon oncle.

— Les Bohémiens ne sont pas méchants, répondit mon oncle Jean; venez tout près de moi et je vous raconterai ce qui m'est arrivé il y a une semaine ou deux.

Nous ne nous laissâmes pas dire deux fois la même chose, tellement nous étions curieux, et nous nous rangeâmes autour de lui, moi et ma sœur Louise; nous étions assises sur le tapis moelleux devant le sofa, mon frère se tenait debout derrière nous, et la petite Marguerite était dans les bras de mon oncle.

— C'est une histoire de Bohémiens? répétait-elle.

— Oui! répondit mon oncle; voilà bientôt six ans que je suis établi à Laroche, et je n'ai jamais entendu parler de vols; cependant, l'autre jour, on disait qu'on avait volé chez le curé des objets de valeur. M. le bourgmestre prétendait qu'il y avait des Bohémiens dans les environs, car ce vol, disait-il, n'a certainement pas été commis par quelqu'un du village.

Il y a quinze jours, je fus réveillé la nuit par un coup de tonnerre, je vis les éclairs se succéder, et il pleuvait à verse; j'entendis tout-à-coup sonner à la porte. Bon! dis-je, on vient m'appeler pour un malade! Mais, soit, je suis médecin, il faut que je me dévoue.

J'ouvris ma fenêtre, et je demandai: »Qui est là?»

— S'il vous plaît, Monsieur le docteur, venez tout de suite, mon petit va mourir!...

Je ne connaissais pas la voix de cet homme.

— Dites-moi votre nom et de quelle maladie souffre votre enfant? dis-je. Alors je descendrai.

— Mon enfant souffre de la poitrine, dépêchez-vous, répondit l'homme.

Je jetai un manteau sur mes épaules, je pris des instruments, du bouillon, du vin. En sortant, je vis un homme de haute taille; en ce moment, un éclair vint illuminer le visage de ce personnage étrange; j'avais vu qu'il avait le teint bronzé, les traits prononcés, les cheveux longs et noirs.

— Vous êtes Bohémien? lui demandai-je en reculant.

— Oui, me dit-il, mais ne craignez rien, je suis un honnête homme!...

Nous nous mîmes en route; l'orage avait redoublé de fureur; nous étions déjà assez loin, quand un jeune garçon vint à notre rencontre avec un cheval. Le Bohémien me fit monter d'abord, et lui se mit en croupe.

— Maintenant, continua-t-il, il faut que je vous bande les yeux.

— Mais comment? dis-je.

— Nous avons un compagnon, me répondit-il.

Les yeux bandés, et par une nuit aussi sombre, où cet homme allait-il me mener? A la grâce de Dieu! me disais-je, et je laissai faire.

Après une longue course, le bandeau de mes yeux tomba, et le cheval s'arrêta.

— Descendez, Monsieur! dit mon guide, nous allons traverser le bois. Pedro, où est Albéric?

Ces paroles furent adressées à un petit garçon d'une douzaine d'années, qui était sorti du bois. Il tenait une lanterne, que le grand jeune homme qui nous avait conduit, prit de ses mains.

Nous longions un étroit sentier, et à travers les arbres, je vis bientôt de la clarté et je me trouvai devant une scène étrange. Lorsque nous eûmes tourné un coin, j'aperçus un groupe d'hommes, de femmes et d'enfants; ils étaient tous autour d'un grand feu; tous se levèrent pour me saluer avec respect. Je cherchai des yeux le petit malade; une jeune et belle femme était sous une tente et avait sur ses genoux un petit enfant; elle me regardait avec angoisse, et elle avait l'air de dire: «Sauvez-le!»

Le petit était atteint d'une bronchite accompagnée de spasmes terribles. Je restai toute la nuit auprès de lui; j'espérais le sauver. Les spasmes devenaient moins fréquents, grâce à mes remèdes, et vers deux heures du matin, je voulus me retirer. Mais il semblait ne pas convenir à mon hôte que je revinsse dans la journée. J'aurais dû attendre l'arrivée de la nuit pour revenir au camp. Ce fut en vain que je promis que personne ne saurait jamais où ils étaient cachés.

— Si moi, je suis satisfait de cette promesse, d'autres ne le seront pas, dit le chef.

Je n'en demandais pas le pourquoi; je le devinais. Le lendemain, à onze heures du soir, je me trouvais de nouveau dans le camp des Bohémiens.

J'étais satisfait de mon petit malade, je le voyais presque guéri.

Mais on était en émoi par l'arrivée d'un jeune garçon.

Roderick, mon hôte, eut une longue conversation avec lui. Ils parlaient cependant à haute voix, mais je n'y comprenais rien. Pendant cette conversation, le jeune garçon jeta des regards sur moi, puis il disparut.

— Vous avez sauvé mon enfant, et vous avez eu confiance en nous! Acceptez donc cet argent et mes remerciements, me dit le Bohémien.

Il faisait un beau clair de lune, et les étoiles brillaient au ciel cette nuit là; mes yeux furent de nouveau bandés. Nous étions déjà loin, quand j'entendis Roderick dire:

— Vous m'avez avoué... donnez vous-même à monsieur ce que vous avez là...

Et l'on me mit un gros paquet entre mes bras.

— Un vol a été commis par un mauvais sujet de notre troupe; il m'a promis que de la vie il ne volera plus; je lui ai fait grâce. Tâchez de restituer ces objets et ne nous perdez pas. Je me fie à votre loyauté. Adieu, Monsieur, que Dieu vous bénisse, ajouta le Bohémien en me tendant la main.

Ma première pensée fut d'aller chez le curé. Non, dis-je, le plus sage est d'aller me reposer.

Je me rendis plus tard chez le curé; je lui racontai par quelle aventure j'avais eu cette coupe d'argent qui avait été volée chez lui.

Avant-hier, Monsieur le bourgmestre vint me montrer un collier que le garde-champêtre avait trouvé dans un endroit désert loin du village. Je me souvins que la mère du petit malade avait ce collier autour du cou; je le reconnus tout de suite.

Les Bohémiens ont disparu, Marguerite, ajouta mon oncle, sinon, nous irions les voir; je pense tous les

jours à ce pauvre petit, à qui j'ai sauvé la vie; je suis bien content d'avoir bravé l'orage pour lui.

Maintenant, mes enfants, il est temps d'aller vous coucher. Toi, Marguerite, n'aie plus peur des Bohémiens, car tu vois qu'au fond ce sont de pauvres gens qui sont plus à plaindre qu'à craindre. S'il leur arrive parfois de voler une poule, des pommes-de-terre ou des navets, c'est la misère qui les pousse; puis, dans leur vie nomade, ils n'ont occasion ni de s'instruire ni d'apprendre ce qui est bien ou mal.

HÉLÈNE.

## CAUSONS DE FLEURS.

### LE PAVOT.

Flore (apportant un pavot). — Maman, dites-nous aujourd'hui quelques mots du pavot.

La mère. — Le pavot des jardins est la plante la plus belle, la plus riche, la plus majestueuse. Sa couleur, quoique ne différant que du blanc au rouge en passant par le rose, présente cependant de nombreuses et agréables variétés. On pourrait dire que le pavot est l'image de quelques uns des heureux de ce monde. Fier, bien paré, son triomphe, comme le leur, est de peu de durée, et lorsqu'il a laissé choir ses vêtements de pourpre, il ne reste en lui qu'une humeur acre et nauséabondé. Tant mieux s'il amène l'oubli qu'il personnifiait dans la fable antique.

Marguerite (indiquant un bouton de pavot). — Dis, mère, c'est de ce bouton que sortira le pavot?

La mère. — Oui, mon enfant.

Flore. — Pourquoi est-il penché ainsi?

La mère. — Patience, ma fille, un jour ou deux avant de s'épanouir, ce bouton se redresse petit à petit, et présente à nos yeux enchantés sa belle et riche coupe.

Marguerite. — Comment, une fleur est cachée là?

La mère. — Quand on ne connaît pas une chose on la croit impossible, c'est la logique des ignorants. Ce que vous ne savez pas, il faut donc l'apprendre. Mais revenons-en à notre pavot. Déchirez l'enveloppe qui l'entoure.

Marguerite. — C'est fait.

La mère. — Voyez, les splendides pétales y sont encore emprisonnés sans ordre.

Flore. — Comment la nature peut-elle traiter avec si peu de soin une si magnifique étoffe.

La mère. — Tranquillisez-vous. A peine la fleur sera-t-elle ouverte, qu'un air frais et vivifiant viendra lisser les pétales et les rendre unies.

Marguerite. — Et il en est ainsi de toutes les fleurs?

La mère. — Elles ont différentes manières de s'envelopper dans leur bouton.

Flore. — Il faut qu'elles y tiennent le moins de place possible.

Marguerite. — C'est fort prudent, au prix où sont les loyers.

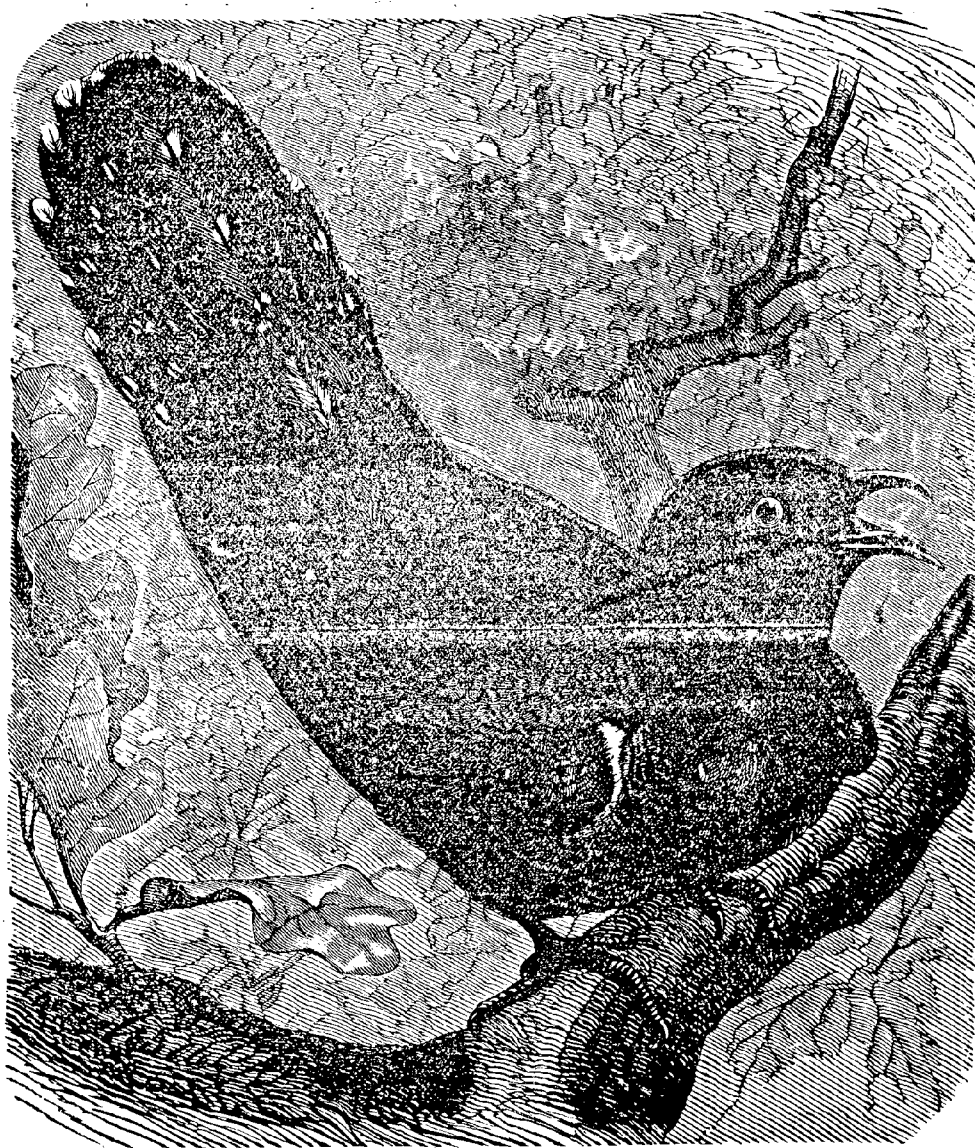
La mère. — Les pétales de roses se recouvrent les uns les autres par portions de leurs côtés; les grenades sont chiffonnées comme les pavots; le liseron est plié et roulé. Il en est de même des feuilles dans le bourgeon; celles du seringa sont pliées en long sur moitié; celles de l'aconit le sont dans leur largeur de haut en

bas, plusieurs fois sur elles-mêmes; celles du groseillier sont plissées comme un éventail; celles de l'abricotier sont roulées sur elles-mêmes.

Flore. — N'est-ce pas du pavot qu'on retire l'opium?

La mère. — L'opium est tiré en effet de la capsule du pavot, en la broyant.

Marguerite. — Je me souviens avoir lu que le tribun romain, Brutus, voulant sauver les enfants que



LE COUCOU.

chaque année on offrait à la déesse Mania, pour satisfaire un oracle cruel qui avait dit: «Il faut sacrifier des têtes, si l'on veut conserver des têtes,» imagina de persuader aux Romains que par des têtes, l'oracle avait demandé les têtes des pavots qui croissaient aux environs du temple, et les têtes des pavots remplacèrent désormais les têtes des petits enfants.

Flore. — Et ce tyran de Corinthe qui envoie demander au tyran de Millet, le moyen de régner en repos, et ce dernier abattant toutes les têtes des pavots surpassant les autres. Tarquin, roi de Rome, fit réponse pareille à l'envoyé de Porsenna, roi d'Etrurie, qui venait lui faire même question. Mais la cruauté de ces tyrans ne leur donna pas une tranquillité qu'on cherche en vain dans le mal.

La mère. — C'est très-bien, mes enfants, ayez aussi bonne mémoire pour nos petits entretiens botaniques; et je serai heureuse de ne point avoir parlé en vain,

## LE BONNET.

Certaine Fée un jour était Souris.  
C'était la fatale journée  
Où l'ordre de la Destinée  
Lui faisait prendre l'habit gris.



DANS LES LANDES.

Un chat qui la guettait, allait croquer la Fée.  
Certain Homme le vit; soit caprice ou pitié,  
Il court après le Chat, lui fait manquer sa proie.

Au diable le Matou l'envoie;  
Mais aussi la Souris le prit en amitié.

Le lendemain elle apparut à l'Homme,  
Non plus Souris, mais Déesse; autant vaut. !  
»Tu m'as sauvé le jour, commence-t-elle, il faut  
Te payer du bienfait: le mieux, c'est le plus tôt.  
De Doucette (car c'est ainsi que l'on me nomme)

Cœur ingrat n'est point le défaut.  
 Demande donc, et souhaite à ton aise;  
 Je puis tout, tu n'as qu'à parler.  
 — Eh bien, dit l'homme, qu'il vous plaise  
 M'ouvrir les cœurs, me révéler  
 Tout ce que les gens ont dans l'âme.  
 — Soit, j'y consens, lui dit la Dame.  
 Tu n'as qu'à prendre ce Bonnet :  
 Il est Fée, et tu vas voir les gens à souhait.  
 Ils ne te diront plus ce qu'ils croiront te dire;  
 Mais bien tout ce qu'ils penseront :”  
 Tu les verras tels qu'ils seront.  
 Grand bien te fasse : adieu, je me retire.”  
 Ainsi l'Homme au Bonnet s'en va de gens en gens,  
 Tirer des cœurs les secrètes pensées.  
 Ne trouve en ses amis qu'âmes intéressées;  
 Ingrats et mauvais cœurs sous dehors obligeants.  
 Va-t-il rendre quelque visite,  
 En lui serrant la main, on l'appelle importun.  
 D'une parole qu'il a dite,  
 Quelqu'un veut le louer : ce quelqu'un hypocrite  
 Dit qu'il n'a pas le sens commun.  
 A chaque instant mille dégoûts pour un :  
 Rien ne le flatte; tout l'irrite :  
 Tant et tant que notre Homme excédé de chagrins,  
 »Jette enfin son Bonnet par-dessus les moulins.”

### POURQUOI?

— Louise, vous irez »tout de suite” au jardin, et vous y cueillerez trente pêches, que vous porterez »de suite” à ma chambre, disait la jeune Hortense à sa bonne.  
 — Mademoiselle, reprit en riant cette dernière, plus lettrée que sa maîtresse, si je dois porter »de suite” les trente pêches à votre chambre, elles n'y seront que demain matin!  
 Pourquoi?... Répondez-nous.

### ALAIN DE TINTENIAC.

(Suite, voir pag 174.)

### IX.

#### Le retour du père.

Un jour un bruit retentit dans le château de Tinteniac : c'étaient les paysans du domaine qui fuyaient devant une colonne de troupes, que la poussière qu'elle soulevait sur son passage signalait au loin. Femmes, enfants, vieillards, hommes valides, bestiaux, tout accourait, selon

l'usage, se mettre à l'abri derrière les murailles du manoir seigneurial. Les hommes d'armes allaient et venaient avec précipitation. On mettait de la discipline parmi cette multitude, on courait aux créneaux, on avait levé le pont-levis, on se préparait à une résistance désespérée.

— C'est l'Anglais, disait-on, l'Anglais qui vient nous piller.

Pendant ce temps, la colonne avançait, et l'on put s'apercevoir que la poussière qui la précédait et qui l'accompagnait, était due plutôt à la rapidité de sa marche qu'au nombre d'hommes qui la poussait. Bientôt elle fut en vue, elle arriva sous les murs du château. La bannière fut déployée, le chef leva la visière de son casque, et le pont-levis se baissa pour livrer passage au seigneur du château, au sire de Tinteniac ! C'était lui, en effet, qui venait, non pas haut et fier comme il était parti, mais morne, confus et le front chargé de soucis.

Quand il aborda la comtesse :

— Ma sœur, lui dit-il, Dieu nous éprouve ; un grand désastre a fondu sur nous ; nous avons été mis en déroute.

Et appelant Jean Perret :

— Je ne demeure qu'un jour ici, ajouta-t-il ; compte les morts, remplace les blessés, et que demain, à la pointe du jour, le contingent de Tinteniac soit au complet. Va, et songe que je n'admets ni excuse ni retard.

Lorsque l'écuyer fut parti, cachant sa tête dans ses mains, il resta quelques moments muet, pensif et recueilli ; puis, revenant à lui :

— Il n'y a toujours rien de nouveau ici ? dit-il avec une sorte d'embarras.

— Non, mon frère... rien...

— Tout est comme je l'ai laissé... sans changement aucun ?

Et le sire de Tinteniac étouffa un soupir.

— Avant de repartir, mon oncle, murmura timidement Alice, est-ce que vous n'embrasserez pas votre fils ?

— Mon fils ? Qui parle de mon fils ?

— C'est moi, mon bon oncle.

— Je n'ai pas de fils... Si j'en avais un, est-ce qu'il languirait dans une honteuse oisiveté?... Non!... non!... je ne suis point père... Non!... je n'ai pas de fils!

— Vous êtes injuste envers Alain, mon frère!

— Alain ! qu'est-ce que cela, Alain ? Mon fils, dirait-on. Si j'avais un fils, laisserait-il son père arriver, après tant de fatigues et de traverses, sans venir se jeter dans ses bras ?

— Oubliez-vous déjà que vous l'avez banni de votre présence ?

— Si je l'ai banni, c'est qu'il le méritait, c'est qu'il était indigne de moi ; je ne suis pas le père d'un enfant qui n'ose soulever une épée et qui tremble devant le tumulte des armes ?

— Et si vous vous étiez trompé, mon frère, si vous aviez mal compris le caractère de cet enfant, si Alain était moins timide que vous ne croyiez !

— Que voulez-vous dire, et quelle est cette énigme ?

— J'avais promis de me taire, mais je ne puis vous

laisser plus longtemps dans une erreur qui ferme le cœur du père à l'amour du fils; et comme vous pourriez appeler exagération ce qui ne serait que l'exacte vérité, ce n'est pas moi qui parlerai, mais un témoin impartial!

Puis, frappant sur un timbre, la comtesse ordonna au serviteur qui se présenta de faire venir Jean Perret.

Quelques instants après, l'homme d'armes entra.

— Jean, lui dit-elle, racontez à votre maître l'aventure de la louve.

— Mais, Madame, répondit le vieux Perret, vous m'avez ordonné...

— De vous taire; c'est vrai. Aujourd'hui, je vous relève de votre parole.

— Oh! c'est différent, et je ne demande pas mieux que de parler.

Alors, le vieux serviteur raconta ce qui s'était passé. Le comte écoutait attentivement.

Pendant ce temps, Perret allait toujours, et lorsqu'il arriva au moment où le jeune Tomelin avoua qu'il avait menti, le comte écouta avec plus d'attention; enfin, quand le nom d'Alain fut prononcé, il se leva brusquement et s'écria:

— Mon fils!... mon Alain a fait cela! Mais pourquoi se taisait-il? pourquoi m'a-t-on caché?... et comment s'est-il trouvé dans un pareil danger?

Ce fut alors Alice qui prit la parole et qui raconta à son tour le commencement de l'aventure.

A peine avait-elle achevé, que le comte la prenait dans ses bras, l'embrassait en riant et en pleurant à la fois, et criait à Jean Perret:

— Va me chercher Alain; qu'il vienne, qu'il vienne tout de suite.

## X.

### Espoir déçu.

Le bon serviteur ne se fit pas répéter cet ordre, et courut au petit donjon, où le pauvre Alain gémissait triste et désolé.

— Bonne nouvelle! cria-t-il, monseigneur vous demande.

— Mon père? fit Alain consterné.

Et le pauvre enfant se prit à trembler de tous ses membres.

— Eh bien! oui, monseigneur vous attend. Dépêchez-vous, mais dépêchez-vous donc!

— Et que me veut-il?

— Il veut vous embrasser, vous féliciter.

— A propos de quoi?

— A propos de votre beau fait d'armes; il sait tout. Venez donc!

— Je n'ose pas.

— Refuser de descendre, quand monseigneur vous attend! Et vous croyez que je vais retourner tout seul! Ah bien, oui!... C'est pour le coup que je serais bien reçu! Vous n'avez donc pas envie de revoir votre père?

— Si fait... oh! si fait... Et quand il est arrivé,

quand je l'ai vu prendre dans ses bras ma tante et Alice, mon cœur s'est serré. Il ne me cherchait pas, il ne me demandait pas... il ne pensait pas à moi... Mais je pensais à lui, et je lui ai envoyé tous les baisers que j'aurais voulu pouvoir lui donner.

— Eh bien, voilà le moment de faire de votre rêve une réalité.

— Oh! non... j'ai peur... Non, non, je n'irai pas.

— Je vous demande bien pardon, mais j'ai un ordre, et il faut qu'il soit exécuté.

— Et si je ne veux pas descendre?

— Alors, je ferai monter deux hommes d'armes, qui vous prendront dans leurs bras et vous apporteront à votre père.

— Tu prétendrais user de violence envers moi?

— Mon jeune seigneur, je sais ce que je vous dois, mais je sais aussi ce que je dois à mon maître. Entre deux périls, je choisis le moindre.

— C'est ton dernier mot?

— Oui, Monseigneur.

— Alors, je te suis.

Alain suivit le vieux serviteur et entra dans la grande salle. Il trouva le comte qui se promenait précipitamment, d'un air mécontent et agité. Alain se découvrit et baissa les yeux, sans voir les signes d'encouragement que sa tante et Alice lui faisaient.

— Vous voilà donc enfin, monsieur, lui dit le comte, d'une voix sévère; vous n'êtes pas pressé de me revoir.

— Mon père..., répondit timidement le jeune homme.

— Est-ce là l'accueil que je devais attendre de vous?

— En restant dans le donjon où vous m'avez relégué, j'obéissais à vos ordres.

— Ah! êtes-vous donc si changé à votre avantage que vous soyez disposé à m'obéir en tout? On m'en a appris de belles sur votre compte, Vous êtes donc devenu un rude chasseur, un terrible tueur de louves?

— Oh! mon père, c'est bien par hasard... Je ne savais pas ce que je faisais.

— Comment! qu'est-ce à dire? Je ne vous comprends pas. Je suis tenté de croire qu'il a dit vrai quand il a attribué au hasard seul ce que les autres ont nommé une prouesse. Il a eu peur de la mort! et cette peur lui a donné le courage qui arrive au poltron quand il se voit devant un danger sans issue.

— Oh! mon frère!

— Mais qu'il parle, alors, qu'il parle; je serais si heureux de m'être trompé.

— Vous l'intimidez avec votre sévérité.

— Eh bien, je serai plus calme. Voyons, Alain, causons de bonne amitié. On m'a dit que vous êtes digne de votre nom; vous en avez donné une première preuve, il faut continuer de marcher dans la route que le ciel vous a ouverte. Comme écuyer, vous pouvez vous distinguer, vous mêler à nous, servir dans nos rangs, vous instruire dans le grand art de la guerre.

Alain baissa les yeux et se tut.

— Vous ne répondez pas! Je vous parle honneur et gloire, et vous restez muet! Je vous ouvre une carrière brillante, et vous ne vous y élancez pas avec empres-

sement! Ahons, je le vois, vous êtes toujours le même. J'avais suspendu sur votre berceau l'épée de mes ancêtres: c'est une houlette de berger que j'aurais dû vous destiner.

— Mais, mon père..., balbutia Alain.

— Dites que vous consentez à satisfaire mon vœu le plus ardent, et je vous ouvre mes bras!

Alain pâlit et ne répondit pas.

— C'est bien, reprit le sire de Tinteniac en faisant un effort sur lui-même pour dompter sa colère, vous pouvez vous retirer.

(A continuer.)

### RÉPONSES AUX EXERCICES RÉCRÉATIFS DES N<sup>os</sup> 18 et 20.

#### DEVINETTE LEXICOLOGIQUE.

N<sup>o</sup> 18. Bas-Lot (Ballot)  
Lot-Haut (Loto)

#### MOTS CARRÉS SYLLABIQUES.

Al ca li.  
Caïman.  
Limande.

#### ÉNIGME.

Pain et Ain.

#### PROBLÈMES AMUSANTS.

1<sup>er</sup>. Ce remplaçant exige, en ne demandant que 10 centimes pour son premier doigt, 50 pour le 2<sup>e</sup> et ainsi de suite en quintuplant jusqu'à 10, la somme fabuleuse de 195,312 francs 50 centimes.

$10 \times 5 = 50 \times 5 = 250 \times 5 = 1250 \times 5 = 6250 \times 5 = 31250$   
 $5 = 156,250 \times 5 = 781,250 \times 5 = 3906,250 \times 5 = 195,312$   
francs 50 centimes.

Prière aux abonnés qui nous envoient la solution de nos exercices récréatifs, de nous indiquer leur nom et leur adresse.

## AVIS.

Les abonnés, dont les noms précèdent, peuvent nous réclamer, contre l'envoi d'un mandat-poste, une des primes suivantes:

Le 7<sup>e</sup>, 8<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup>, ou 10<sup>e</sup> volume de l'ILLUSTRATION EUROPÉENNE, au prix de 4 francs l'exemplaire, au lieu de 10 francs.

Le RIEUR ILLUSTRÉ, au prix de 2 francs, au lieu de 5 francs.

Le MUSÉE DU JEUNE AGE (9 volumes parus) à 2.50 le volume broché et franco frs. 4.00 élégamment relié.

L'Album pour Piano (8 morceaux, valeur 30 francs) à francs 5.50, franco en province.

L'Album pour Chant (valeur 30 francs) à francs 5.50, franco en province.

2<sup>e</sup> Les pigeons sont au nombre de 99, puisqu'il faudrait le nouveau-venu pour faire la centaine.

3<sup>e</sup> Le monsieur que la petite Mimi interroge pense un nombre quelconque, 5 par exemple, mais sans le dire; il le double:  $5 \times 2 = 10$ ; il y ajoute  $7 = 17$ ; il en prend la moitié  $= 8\frac{1}{2}$ ; il en ôte 5 qu'il a pensé, et, en effet, il lui reste  $8\frac{1}{2} - 5 = 3\frac{1}{2}$ .

N<sup>o</sup> 20.

CHARADE.

Choucroûte et Bonbons.

ÉNIGME GRAMMATICALE.

La lettre B.

LOGOGRIPIE.

Chameau. Chapeau.

Nous ont envoyé des réponses exactes aux exercices récréatifs des n<sup>os</sup> 16, 17, 18 et 20:

Aerens, Paul (Bruxelles); — Albert V. (Hal); — Anglade, Marie (Hodimont); — Arnold, Ernestine (Hodimont); — B. L. (Dinant); Bayens, Pierre (Turnhout); — Bertha G. (Kessel); — Billen, V. (Liège); — Blariaux, Jeanne (Tournay); — Boone, Victor (Ixelles); — Bovin, François (Bruges); — Colson, Ludovic (Arlon); — Tylse, Ernest (Mons); — de Moreau, Maria (Ciney); — Dubbels, Jeanne (Furnes); — Everling, Jeanne (Thuin); — Gillain, Fanny (Bruxelles); — H. V. (Wavre); — Haçardiaux, Paul (Brugelette); — Jaussens, Ed. (Jambes); — Lambert, Jeanne (Dinant); — Moermans, Lucie (Tongres); — Moreels, Berthe (Ostende); — Stoelens, Georges (Beaumont); — Stevens, Emile (Tamise); — Toubereaux, Jules (Seraing); — Trullin, Bertha (Chimay); — Vallaer, Octavie (Verviers); — Walter (Marchienne); — X. Y. Z. (Huy).



# MUSÉE DU JEUNE ÂGE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Publié sous la direction de M<sup>lle</sup> MARCELLINE LA GARDE.

## ABONNEMENTS:

BRUXELLES . . . . . 6. — fr.  
PROVINCE . . . . . 6.50 "  
franco par an.

SOMMAIRE. GRAVURES. — La Grenouille-mugissante. — Un Banquet au Moyen-  
Âge. — Un Cabinet de Lecture en Chine.  
TEXTE. — Histoire naturelle. La Grenouille-mugissante. — Un Banquet au Moyen-  
Âge. — Un Cabinet de Lecture en Chine. — Histoire du Pain et des Pâtisseries.  
— Jeux et Récréations. La Montre obéissante. — La Linote. — Niaiserie.] —  
Ainsi de Tinteniac. — Exercices récréatifs. — Avis.

## ADMINISTRATION:

BRUXELLES,  
107, BOULEVARD DU NORD.

N<sup>o</sup>. 24.

10<sup>e</sup> ANNÉE.

12 JUILLET 1884.

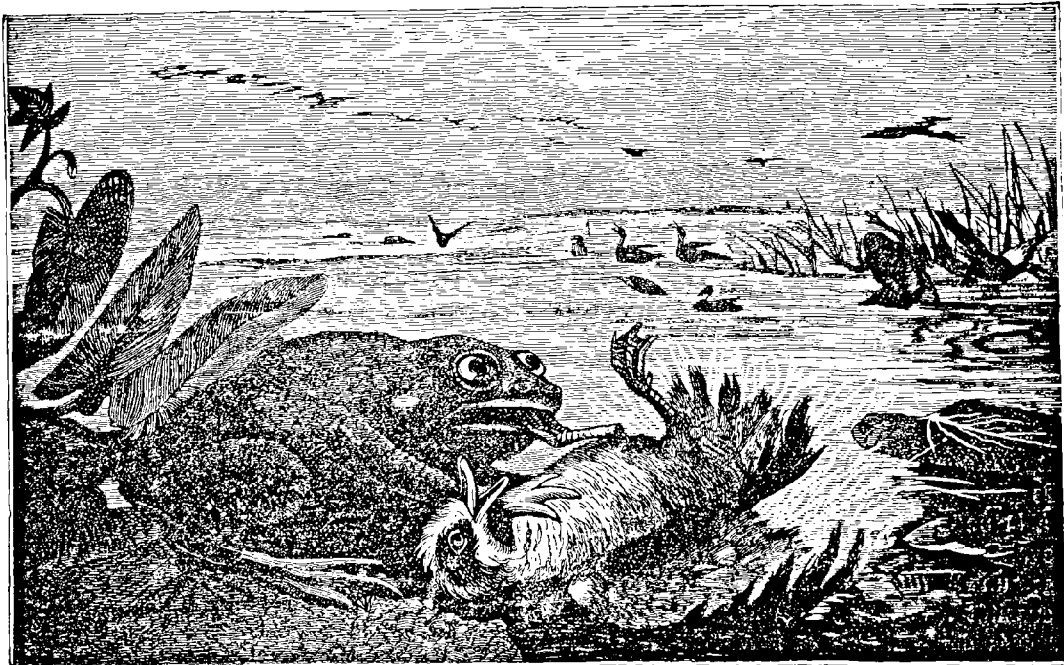
## HISTOIRE NATURELLE.

### LA GRENOUILLE-MUGISSANTE.

La grenouille commune habite presque tous les pays; elle recherche partout les places humides, où elle puisse trouver une quantité suffisante d'insectes et de vers, dont elle fait sa nourriture.

La grenouille est d'une forme élégante et légère et montre une grande vivacité; elle est caractérisée par une peau lisse, des membres postérieurs plus larges

que le corps, ce qui en fait des animaux sauteurs. des membres antérieurs plus courts; une langue attachée fort en avant et que l'animal lance au dehors pour s'en servir ensuite comme d'une pelle et ramener sa proie dans sa bouche. Lorsque la grenouille veut faire entrer de l'air dans ses poumons, elle ferme hermétiquement sa bouche; l'air entre par les fosses nasales et pénètre dans les poumons. Pendant l'hiver, cet animal tombe dans un état d'engourdissement; il s'enfonce alors dans la vase au fond des eaux croupissantes, ou bien dans des trous, et ne se réveille qu'au retour du printemps.



LA GRENOUILLE-MUGISSANTE.

Les espèces de grenouilles les plus remarquables sont; la grenouille verte, la plus commune dans notre pays; la grenouille rousse, qui vit dans les bois, jardins; elle ne recherche l'eau que pendant l'hiver; enfin, la grenouille-mugissante, ou taureau, celle que nous représente notre gravure. Cette espèce, qui habite l'Amérique et surtout les environs de New-York, et qui a les mêmes mœurs que nos espèces européennes, ne se fait guère remarquer que par sa grande taille. Elle peut atteindre jusqu'à quatre décimètres de long, depuis le bout du museau jusqu'à l'extrémité des membres pos-

térieurs, qui entrent pour la moitié dans cette étendue. Très-agile, elle saute jusqu'à trois ou quatre mètres et fait sa nourriture ordinaire de poissons et d'oiseaux aquatiques qu'elle saisit par les pattes et entraîne sous l'eau. Son nom vient de la force de son coassement.

### UN BANQUET AU MOYEN-AGE.

Les banquets étaient le grand divertissement de nos pères au Moyen-Age. Dans ces temps d'existence isolée,

où les distractions brillantes étaient rares, on recherchait avec avidité ces occasions de s'amuser ou d'étaler son luxe. On y songeait longtemps d'avance, on dépensait dans ce jour ce qui, dans les sociétés raffinées, se distille jour par jour en plaisirs habituels.

C'était surtout à l'occasion des Tournois, des Cours d'Amour ou de quelque circonstance heureuse, qu'il était d'usage de célébrer ces fêtes par de somptueux banquets, auxquels les riches seigneurs appelaient le peuple tout entier à prendre part à leurs plaisirs. Il y accourait des chanteurs, des joueurs d'instruments, des saltimbanques, des charlatans, des danseurs de corde, des bouffons, qui recevaient le vêtement, la nourriture et de l'argent.

Les chroniqueurs nous décrivent quelques-uns de ces repas solennels, dont la composition donnerait aux gastronomes d'aujourd'hui une singulière idée du goût de nos pères. Il y aurait beaucoup à dire s'il fallait rapporter toutes les extravagances dont on faisait étalage dans ces sortes de solennités. On n'a pas d'idée de ces banquets monstres du Moyen-Age, qui comptaient souvent des milliers de convives, et dans lesquels on servait comme mets des animaux tout entiers, des oiseaux revêtus de leur plumage, des montagnes de pâtisserie dorée et argentée.

Quelquefois, après la première atteinte du couteau du sénéchal, l'oiseau, qui semblait rôti, s'élançait vivant du plat; une autre fois, c'était un nain qui sortait d'un pâté, au grand étonnement de la noble compagnie. Dans les banquets donnés par le fastueux Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, on voyait figurer sur la table des pâtés contenant des orchestres de vingt-huit musiciens, des animaux vivants, puis des éléphants circulant autour des convives.

Comme intermède, les rois et les seigneurs donnaient souvent la représentation de quelque haut fait d'armes. C'est ainsi qu'à un festin donné par l'empereur Charles IV au roi de France, on représenta la conquête de Jérusalem par Godefroid de Bouillon. A un bout de la salle, on voyait un navire avec ses voiles, ses agrès, ses rameurs, ses armes et ses bannières; il était monté par Godefroid, à la poupe se tenait Pierre l'Ermite; ensuite, on apercevait la ville de Jérusalem, avec le temple et les minarets; un Sarrasin criait du haut de l'une des tours, et aussitôt les murs se garnissaient de défenseurs; les Croisés débarquaient et assaillaient aussitôt la sainte cité, qu'ils prenaient après beaucoup d'efforts. Huit cents chevaliers figuraient dans cette représentation.

Notre gravure ne nous montre qu'un coin de ces brillants tableaux, mais il est caractéristique, comme costume et usage; c'est un festin purement privé.

#### UN CABINET DE LECTURE EN CHINE.

Disons d'abord quelques mots sur l'instruction populaire dans ce pays :

Le nombre presque infini de caractères qui s'emploient dans l'écriture chinoise (on en compte environ 80,000)!

rend l'étude des lettres extrêmement pénible et difficile. L'instruction élémentaire cependant est fort répandue dans le Céleste Empire; il existe peu de villages sans écoles. Dès l'âge de cinq ans, les enfants commencent à apprendre les caractères; ils répètent deux fois par jour leurs leçons, et n'ont de relâche que pendant les réjouissances du nouvel an, et quelques jours dans le cours de l'année. On les exerce ensuite à écrire, soit en calquant les caractères, soit en les recouvrant avec de l'encre et en suivant exactement les contours, soit en les traçant sur une tablette blanche et vernie qu'on lave ensuite. Ils écrivent avec des pinceaux faits de poil de lapin, et les tiennent perpendiculairement au-dessus du papier; les doigts seuls agissent; cette position est fatigante et demande de l'habitude.

En général, on rencontre en Chine plus d'hommes sachant lire et écrire qu'on n'en trouve en Europe.

L'instruction, précisément à cause des grandes difficultés que les Chinois ont à l'acquiescer, est réputée chez eux comme un indice d'une haute capacité intellectuelle. Aussi la plus grande considération, et une position supérieure, ont été acquises de temps immémorial à la classe des lettrés, au sein de laquelle se choisissent presque exclusivement les dignitaires et les fonctionnaires de l'ordre civil. Cette vénération est telle que toutes les professions qui se rattachent, même de très-loin, aux belles lettres, sont tenues en particulière estime; ainsi, non-seulement les libraires et les imprimeurs, mais encore les fabricants d'encre et de papier, sont placés parmi les artisans dans une condition exceptionnelle. Ce beau côté des choses n'est pas, il est vrai, sans revers; la profession de libraire est en Chine surchargée d'entraves; l'imprimeur ne peut rien livrer à l'impression qu'après jugement des censeurs impériaux; le mandarin, qui trouve mauvais l'ouvrage que les censeurs ont trouvé bon, peut le confisquer et condamner l'éditeur à la bastonnade et à l'amende.

Pour préserver le peuple de la lecture des ouvrages dangereux, impies et immoraux, et en même temps afin de favoriser, de développer ses goûts pour l'étude et son besoin d'instruction, voici quel moyen le gouvernement chinois emploie :

Dans les rues principales, sur les places publiques, à l'intérieur des temples, des édifices, partout, il fait dresser des panneaux en bois ou en pierre, sur lesquels sont gravés des extraits des meilleurs ouvrages; et comme notre gravure le montre, il arrive quelquefois que vingt, trente panneaux se succèdent ainsi sur plusieurs rangées; c'est un véritable cabinet de lecture ouvert à tout le monde, et d'où il n'y a nulle crainte de voir les livres emportés. Certes, le gouvernement chinois a eu là une généreuse idée, qui propage et entretient l'instruction dans le peuple, et offre ainsi toujours à l'esprit une bonne et saine nourriture.

## HISTOIRE DU PAIN ET DES PATISSERIES.

M. Valdesis, M<sup>me</sup> Valdesis, Jules et Maria, leurs enfants.

(Huit heures du soir viennent de sonner, la famille se range autour de la table, le thé est servi, un domestique apporte une panetière remplie de petits pains frais dont le parfum fait sourire les enfants.)

Jules (mordant dans un petit pain.) — Que c'est croquant! J'adore les petits pains, surtout quand ils sont frais, comme ceux-ci.

M<sup>me</sup> Valdesis. — Sois prudent, et ne perds pas de vue que le pain frais est indigeste.

Maria. — L'état de boulanger est sûrement bien ancien.

M. Valdesis. — Tant qu'on eut l'usage de cuire le pain sous le cendre, chaque mère de famille s'acquitta de ce travail domestique: les dames romaines cuisaient elles-mêmes leur pain. On ne commença à voir des boulangers à Rome que l'an 580, depuis la fondation de la ville. On a trouvé dans les ruines d'Herculanum deux pains entiers de huit pouces trois à quatre lignes de diamètre, et de cinq pouces d'épaisseur. Tous les deux ont dessus huit entailles. Il paraît que tout le pain des Romains avait aussi des entailles plus ou moins nombreuses, afin qu'il se partageât et se rompit plus aisément.

Jules. — Vous nous avez dit, papa, qu'après leur expédition contre la Grèce, les Romains amenèrent en Italie des boulangers grecs.

M. Valdesis. — Lorsqu'on eut adopté les fours, on trouva plus commode, à cause de l'embaras et de la dépense, de porter sa pâte chez quelqu'un qui, se chargeant en même temps de celle de plusieurs autres, put servir chacun à peu de frais. C'est ce qu'entreprirent d'abord les meuniers, en faisant construire des fours près de leurs moulins. D'autres, qui n'étaient pas meuniers, eurent aussi des fours publics; ce qui les fit appeler fourniers. Ces fourniers étendirent peu à peu leur profession: il se firent marchands de farine et vendirent du pain.

M<sup>me</sup> Valdesis. — Vous allez sans doute nous parler des fours banaux du régime féodal?

M. Valdesis. — C'est ici leur place.

Vers la fin du règne des Carlovingiens, les grands vassaux de la couronne, et même les seigneurs particuliers, profitèrent de la faiblesse du gouvernement pour accroître leur puissance aux dépens de la puissance royale. Un des droits qu'ils usurpèrent, fut celui d'avoir un four et un moulin. Non-seulement il forcèrent leurs vassaux de s'en servir aux conditions qu'il leur plut de dicter: le privilège usurpé devint un de leurs revenus les plus sûrs.

La banalité des fours, comme celle des moulins, s'établit de gré ou de force. Elle fut introduite dans les villes comme dans les campagnes.

Non seulement les bourgeois, mais les boulangers eux-mêmes étaient obligés d'y cuire. Ces derniers purent enfin avoir un four chez eux pour leur service et pour

celui des bourgeois qui voulaient y porter leur pâte.

A cette époque, les fourniers portaient le nom de panetier, à cause du pain qu'ils vendaient. De là vient le nom de grand-panetier, officier de la maison du roi, qui fournissait du pain pour sa table.

Maria. — Papa, jusqu'à présent vous n'avez point encore nommé boulangers ceux qui vendaient du pain.

M. Valdesis. — Tu te trompes, ma petite: je me souviens de vous avoir dit que les boulangers cuisaient aux fours publics. Ils se nommaient dans les temps anciens, boulangers-talmeliers. Le premier nom leur est resté. Il vient, dit-on, de ce que le pain qu'ils faisaient dans les commencements, avait la forme d'une boule. Au reste, la coutume d'arrondir le pain a duré longtemps. Ces pains ronds se nommaient tourtes ou tourteaux.

Ce n'est que sur la fin du seizième siècle, lorsque les différentes sortes de pains délicats qu'on nomme mollets, se furent extrêmement multipliés, que l'on commença à faire le pain aplati, long, etc.

Quant au nom de talmeliers, il demande quelque explication.

Les moulins, quoiqu'ils eussent été à peu près ce qu'ils sont aujourd'hui, n'avaient cependant pas toujours eu cette machine ingénieuse que nous nommons bluteau, et qui, à mesure que le blé se réduit en farine, sépare seule et sans aucune peine de la part du meunier, cette farine du son. On y suppléa par des moyens d'abord fort grossiers: c'était une toile claire, de l'espece de celle qu'on nomme canevas, ensuite on inventa des tamis, qui furent faits de différentes matières, selon les différents pays: en Asie, de lil de soie; en Egypte, de fibres de papyrus ou de jonc, etc. Les Gaulois faisaient les leurs de crin de cheval; et l'usage s'en est perpétué jusqu'à nous. Ainsi donc, comme la farine, quand on la retirait du moulin, n'était point mondée, il fallait que chacun la passât chez soi. Lorsqu'on voulait s'épargner ce soin, on appelait un boulanger qui, tenu par sa profession d'avoir des tamis, venait la passer. C'est de là que ces artisans furent nommés tamisiers ou talmisiers.

Il était défendu aux boulangers de cuire le dimanche, et environ une trentaine de fêtes dans l'année. Cependant il était permis aux forains de vendre du pain le dimanche, mais ils ne pouvaient étaler que des pains de rebut, durs, brûlés et entamés par les souris ou les rats, en un mot, défectueux. On en faisait de près de quarante sortes, plus ou moins délicats les uns que les autres. Au douzième et treizième siècles, il y avait pain du pape, pain de cour, pain de la bouche, pain de chevalier, pain d'écuyer, pain de chanoine, pain de salle pour les hôtes, pain de pairs, pain moyen, pain vasalor ou de servants, pain de valet, et plusieurs autres espèces.

Dans cette longue nomenclature, on distinguait les pains matinaux qui se servaient à déjeuner; les pains du Saint-Esprit, nommés ainsi parce qu'on les donnait en aumône aux pauvres dans la semaine de la Pentecôte, des pains d'étrennes, que les paroissiens effraient

en présent à leur curé vers les fêtes de Noël, sorte de redevance, qu'en certains endroits les vassaux étaient tenus de payer, vers ce terme, à leur seigneur. Quand les pains de redevance se payaient dans un autre temps de l'année, on les nommait simplement pains féodaux.

On connaissait aussi le pain dont nous faisons usage : le pain blanc, le pain bourgeois, que nous nommons pain de ménage; le pain coquillé ou bis-blanc; et le pain bis, qu'on nommait aussi pain faitis, ou pain de brode. Du temps de Charlemagne, au commencement du treizième siècle, on faisait des biscuits, ou pain deux fois cuit.

Maria. — Comment! on connaissait déjà les biscuits?

Jules. — Attends donc, ma sœur; je suis sûr que papa veut parler du biscuit de mer.

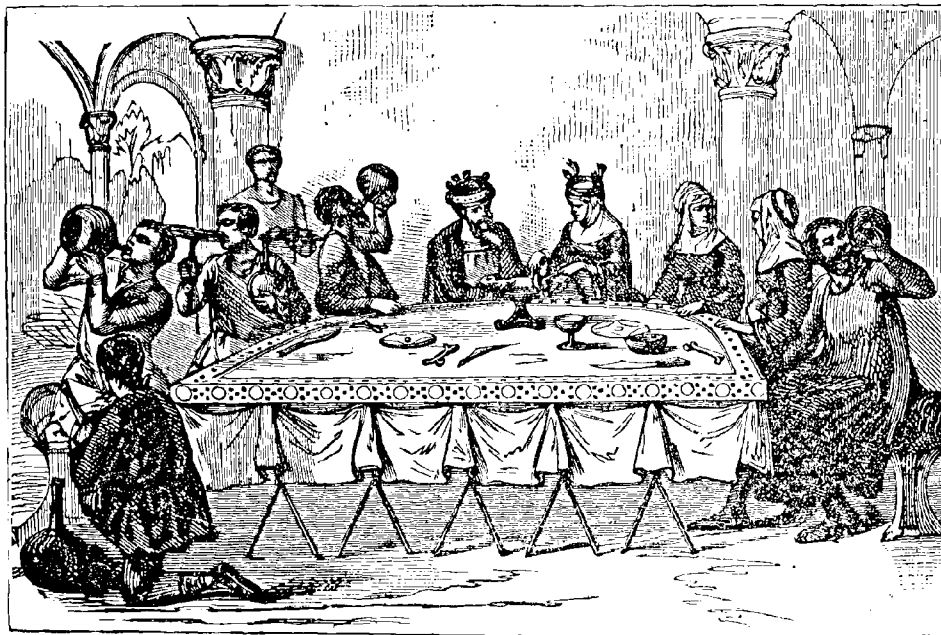
M. Valdesis. — Jules a raison. Ce pain, comme

étant de meilleure garde que l'autre, s'employait, sur les vaisseaux, ainsi que l'on fait aujourd'hui. On en faisait aussi usage dans les monastères. Ce pain se brisait avec une massue, et on le mêlait avec des légumes.

Jules. — Voilà des biscuits bien friands! Qu'en distu, Maria?

M. Valdesis. — Lorsqu'on a pourvu au nécessaire, on pense au superflu. On fit dans la suite des biscuits délicats d'une pâtisserie sèche et croquante, qu'on nomma gâteaux secs. Rheims, Abbeville, et d'autres villes de France sont encore renommées pour ces sortes de gâteaux. Mais la pâtisserie légère, faite de farine, d'œufs et de sucre, n'était sûrement pas encore inventée, car je ne la trouve nulle part.

M<sup>me</sup>. Valdesis. — Pourquoi a-t-on cessé de mettre du sel dans le pain?



UN BANQUET AU MOYEN-AGE.

M. Valdesis. — C'est à cause de la cherté du sel. Avant l'établissement de l'impôt sur le sel la coutume générale était de saler le pain. Les anciens salaient le leur; ils le trouvaient par-là plus sain, plus agréable au goût. C'est encore l'usage de presque toutes les nations de l'Europe aujourd'hui. La vente des pains friands et des pâtisseries a été défendue dans les années de disette, et notamment en 1709, après le fameux hiver qui fit périr presque tous les grains.

Maria. — Papa, faisait-on du pain béni?

M. Valdesis. — Oui, ma fille, mais ce n'était pas de la brioche, c'était une grosse masse de pâte sans levain, mal cuite et fort indigeste, nommé pain azyne.

Ce furent les Gaulois qui les premiers se servirent de levure ou lie de bière pour faire monter la pâte. L'usage du levain remonte très-haut. Le pain levé dût

être coupé par tranches. On ne put plus le rompre.

Jules. — Les anciens avaient-ils du pain de munition?

M. Valdesis. — Les Grecs et les Romains, qui nous enseignèrent tant de choses, nous apprirent encore celle-là. Ils avaient, pour la nourriture ordinaire du soldat, un pain particulier, dont la farine ne se passait pas, mais s'employait telle qu'elle sort du moulin, mêlée avec le son. C'est ainsi que se fait le pain de munition pour nos troupes.

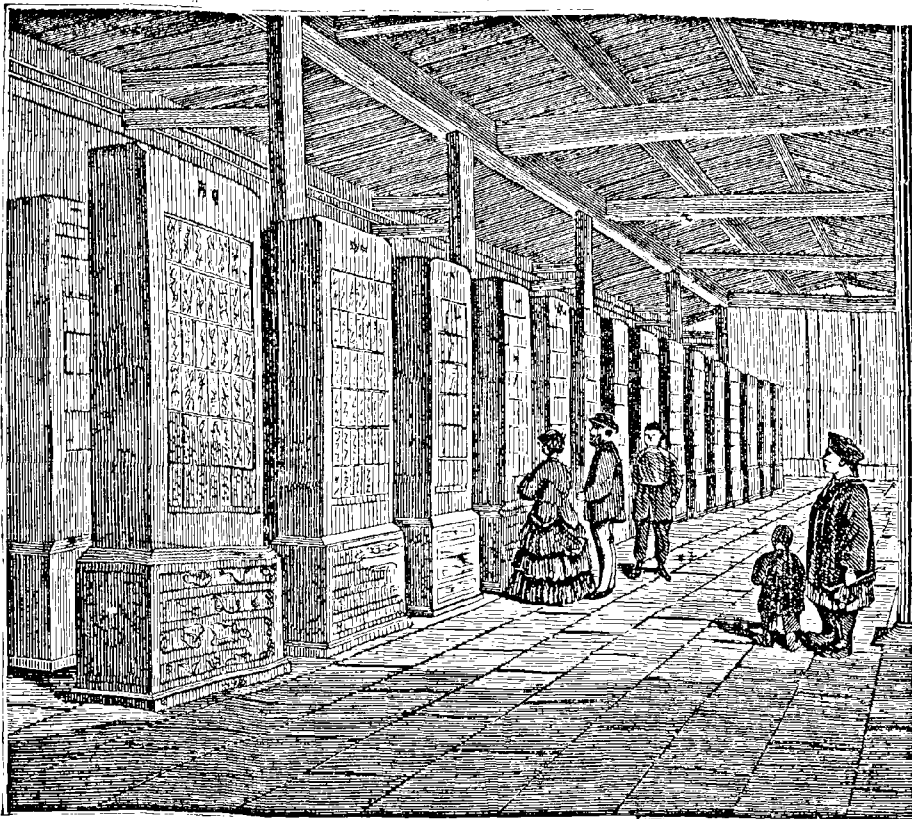
Si nous faisons un traité complet il nous resterait encore beaucoup de choses à dire. Il faudrait surtout ne pas oublier le pain d'orge, nourriture substantielle, que les Romains donnaient aux gladiateurs; le pain de seigle, en usage dans la plupart des pays du Nord; le pain d'avoine, qu'on peut appeler pain de disette; le millet, le sarrasin, le maïs ou blé d'Inde, plus connu sous le nom de blé

de Turquie; le riz; même la cassave, racine précieuse, laquelle, râpée, sert à faire du pain dans les colonies; mais je n'ai parlé que trop longtemps sur cette matière: entraîné par le sujet, j'ai oublié l'âge de mes auditeurs; je terminerai par la description de l'arbre à pain, qui existe aux Philippines, aux Moluques, et dans beaucoup d'autres endroits de l'Asie.

Cet arbre singulier, nommé rima, porte un fruit gros comme un très-fort melon, qui a la consistance et le goût de notre artichaut. On le mange frit, rôti, cuit dans l'eau ou dans du bouillon. Lorsqu'on veut le conserver, on le coupe par tranches, on le laisse sécher; et alors on le sert, en guise de pain, avec la

viande. Il y a maintenant des rimas à l'île-de-France et dans plusieurs endroits de l'Amérique.

C'est aussi dans l'Inde que croit cette sorte de palmier, qui fournit une moëlle savoureuse et délicate, nommée sagou. Les habitans du pays l'emploient comme nourriture. Ils en font plusieurs mets agréables, des bouillies, et surtout un pain, lequel a, lorsqu'on le garde, la propriété de se durcir sans se gâter, et que les Hollandais, par cette raison, donnent sur mer aux équipages de leurs vaisseaux. Cette pâte, qui était trop chère pour être employée comme aliment dans nos cuisines, est restée longtemps dans la boutique de nos apothicaires.



UN CABINET DE LECTURE EN CHINE.

## JEUX ET RÉCRÉATIONS.

### LA MONTRE OBÉISSANTE.

L'oncle Jean. Si je me servais de ma montre pour faire le tour, qui va vous étonner, vous ne manquerez pas de dire qu'elle a subi quelque préparation secrète qui la rend docile aux ordres de son maître. Je vais donc prier mon neveu Georges de me prêter sa montre pour un moment; n'allez pas vous imaginer qu'il est mon compère, et vous verrez tout à l'heure que je dis la vérité. Georges, tenez-vous près de moi; j'approche la

montre de votre oreille: elle marche, n'est-ce pas?

Georges. Parfaitement, mon oncle.

L'oncle. — Eh bien! je vais l'approcher de l'oreille de votre camarade Jules; je lui ordonnerai de s'arrêter, et elle s'arrêtera: n'est-ce pas, mon ami, qu'elle ne marche pas?

Jules. — Non, monsieur.

L'oncle. — Et vous, Alfred, marche-t-elle?

Alfred. — Oui, monsieur.

L'oncle. — Ah! c'est que vous avez entendu que je lui ai commandé de marcher. Avez-vous jamais vu une montre plus docile? Elle m'obéirait ainsi toute la journée, si je le voulais. Mais vous êtes donc sorcier?

allez-vous me dire. Eh! non, voici toute ma sorcellerie: J'ai caché dans l'une de mes mains un petit morceau d'aimant, et j'ai pris d'abord la montre dans l'autre main. Vous ne vous êtes sans doute pas aperçus que j'avais changé plusieurs fois la montre de main, parce que j'ai fait ces divers changements tout en occupant votre attention par mes discours. Lorsque je disais à la montre de s'arrêter, c'est que je l'avais placée dans la main où était l'aimant qui en suspendait le mouvement; quand, au contraire, je lui commandais de marcher, je la passais rapidement dans l'autre main, en lui imprimant une légère secousse, et la montre marchait de nouveau. Georges, reprenez votre montre, je vous remercie.

George. — Mais, mon oncle, je ne l'entends pas, elle ne marche plus, vous l'avez dérangée.

L'oncle. — Ah! étourdi que je suis, je vous la donne de la main qui renferme l'aimant; tenez, la voici rétablie dans son état naturel.

---

### LA LINOTTE.

---

Une étourdie, une tête à l'évent,  
 Une Linotte, c'est tout dire,  
 Sifflant à tout propos, et tournant à tout vent,  
 Quitta sa mère et voulut se produire,  
 Se faire un sort indépendant.  
 Un nid chez soi, vaut mieux souvent  
 Que ne vaut ailleurs un empûre.  
 Il s'agit de trouver un bel emplacement.  
 Ma folle un jour s'arrêta près d'un chêne.  
 »C'est, dit-elle, ce qu'il me faut;  
 Je serai là comme une reine;  
 On ne peut se nichier plus haut."  
 En un moment le nid s'achève:  
 Mais deux jours après, ô douleur!  
 Par tourbillons le vent s'élève,  
 L'air s'embrase, un nuage crève:  
 Adieu les projets de bonheur!  
 Notre Linotte était absente,  
 A son retour, Dieu! quels dégâts!  
 Plus de nid! le chêne en éclats!  
 »Ho, ho! je serai plus prudente!  
 Dit-elle, logeons-nous six étages plus bas."  
 Des broussailles frappent sa vue.  
 »La foudre n'y tombera point,  
 J'y vivrai tranquille, inconnue;  
 Et ceci, pour le coup, est mon fait de tout point,"  
 Elle y bâtit son domicile.  
 Moins d'éclat, sans plus de repos:

La poussière et les vermisseaux  
 L'inquiètent dans cet asile:  
 Il faut prendre congé; mais, sage à ses dépens,  
 D'un buisson qui domine elle gagne l'ombrage,  
 Y trouve des plaisirs constants,  
 Et s'y préserve en même temps  
 De la poussière et de l'orage.

Si le bonheur nous est permis,  
 Il n'est point sous le chaume, il n'est point sur le trône.  
 Voulons-nous l'obtenir, amis?  
 La médiocrité le donne.

---

### NIAISERIE.

---

Gilles Niais, le vacher, cause, sous un orme, avec Jean Dada, le porcher.

— Écoute, Dada, dit-il, je vais te conter quelque chose qui va te faire pâmer: Hier, le maître m'envoie à la ville avec une vache malade. Pendant que le docteur soigne la bête, je flâne... Il faisait chaud; j'aperçois des gens qui entrent dans une grande maison; je les suis, et je me trouve tout-à-coup dans une immense salle; là, qu'est-ce que je vois? Des vieillards, ils étaient cinq, tous de vieux ânes avec des cheveux blancs et des lunettes bleues, autour d'une table, ils avaient la tête baissée, ils étaient honteux, et il y avait de quoi! Un blanc-bec, qui n'avait pas dix-sept ans, leur faisait une leçon qui a bien duré trois quarts d'heure! Ils lui demandaient un tas de renseignements que le blanc-bec savait sur le bout des doigts. J'ai rougi pour eux, et le plus beau, c'est qu'à tout ce que le jeune homme disait, ils répondaient: «C'est bien, assez, ça suffit...» Ils auraient au moins dû dire merci, les malhonnêtes!...

Jean Dada. — Ah! c'est curieux, la ville; là ce n'est donc pas comme chez nous: ce sont les jeunes qui font la leçon aux vieux!

A quelle séance avait assisté Gilles Niais?

---

### ALAIN DE TINTENIAC.

---

(Suite, voir page 182.)

### X.

#### L'Anglais et le Breton.

On comprend facilement qu'au milieu des fluctuations de cette guerre entre Anglais et Bretons, aucun canton n'était resté à l'abri de l'apparition de l'ennemi; plus d'une fois des bandes anglaises s'étaient montrées dans les environs du château de Tinteniac, et les paysans s'é-

taient réfugiés derrière l'enceinte fortifiée. Souvent on en fut quitte pour la peur; mais un jour, plus nombreux, les Anglais envahirent le village, et, furieux de n'y trouver personne, ils allaient mettre le feu aux chaumières éparses, quand une habile sortie, commandée par l'écuier du château de Tinteniac, Jean Perret, les refoula au loin. Alain avait vu ce combat du haut du donjon sans y prendre part. Il semblait rentré dans son indolence ancienne, et il avait frémi en voyant tous ces cadavres dont la route était jonchée. Perret était rentré radieux, et la leçon avait paru si bonne à l'ennemi, que depuis il n'avait plus osé se montrer. Il avait compris que les bandes éparses seraient toujours battues et que, si l'on voulait s'emparer du manoir, il fallait faire un siège en règle et amener sous les murs de la forteresse, un corps nombreux. Or, la position du château n'était pas de nature à motiver une démonstration pareille. La tranquillité s'était rétablie, et les routes étaient à peu près sûres. Parfois cependant, on était exposé à rencontrer quelques maraudeurs isolés, mais plus les jours avançaient plus ces rencontres devenaient rares. Peu à peu, on reprit confiance, sans relâcher cependant de la surveillance imposée par la nécessité des temps.

Un jour, Alain se promenait sur la route. Il avait toujours ce bâton qui lui avait été si utile dans sa rencontre avec la louve, et qu'il maniait encore avec plus de dextérité, car Alain n'était plus un enfant, il allait atteindre sa seizième année. Il marchait plein de sécurité, quand un soldat anglais vint à passer à côté de lui. Il faisait partie de la garnison de Ploërmel. Cet homme, d'une haute stature, d'une force de corps prodigieuse, à la barbe et aux cheveux roux, s'arrêta et jeta un regard insolent sur Alain.

— Oh! oh! mon jeune maître, dit-il, où allez-vous donc ainsi?

— Que vous importe? répondit Alain.

— Mais il m'importe beaucoup; la nature m'a fait curieux!

— Et moi, elle ne m'a pas donné la patience nécessaire pour t'écouter.

— C'est ce que nous allons voir, si vous voulez bien le permettre.

— Vil vassal, fais-moi place!

— Eh! mon jeune coq, vous chantez bien jeune! Vous croyez que je vous laisserai partir ainsi, pour que vous signaliez ma présence, et que vous lâchiez à ma poursuite quelques hommes d'armes qui viendraient m'assaillir. Non, non, foi de John Helcop, il n'en sera pas ainsi.

— Prétendez-vous me retenir malgré moi, user de violence?

— Qui sait! à la guerre comme à la guerre. Mais d'abord pour qui êtes-vous? Allons, dites...

— Et si je ne veux pas répondre?

— Alors, c'est que vous êtes un ennemi, et je dois vous traiter comme tel... Quand on se cache, c'est qu'on n'a pas la conscience nette. Moi, je suis pour le comte de Montfort; c'est-à-dire pas moi, mais mon

maître sir Richard Bembro, un noble Anglais, un vaillant chevalier, que les Bretons connaissent bien...

— Oui, par ses déprédations honteuses! interrompit Alain.

— Vous en dites du mal, alors vous n'êtes pas des nôtres; dès lors, je vous arrête, Une prise importante, ma foi, si j'en crois vos vêtements! Et vous allez me suivre à Ploërmel, où mon maître me payera cher ma capture!

## XI.

### Deuxième prouesse d'Alain.

— C'est justement ce que je compte ne pas faire, répondit Alain.

— Oh! oh! Est-ce que par hasard vous auriez envie de vous révolter?

— Et si cela était?

— J'en serais fâché. Je me suis conduit en galant homme. Si je suis forcé d'agir plus vigoureusement, que la faute retombe sur vous.

— Écoute, reprit Alain, écoute, Helcop.

— John Helcop, s'il vous plaît.

— Eh bien, John Helcop, tu m'as signifié ta volonté, voici la mienne. Je ne te suivrai pas. Voilà ta route, celle-ci est la mienne. Allons, fais-moi place.

Le soldat sourit et ne bougea pas.

— Tu m'as entendu, vassal?

Alain commença à agiter son bâton.

— Si c'est pour me faire peur, s'écria Helcop, que vous faites manœuvrer ce morceau de bois, vous avez tort. Belle arme, ma foi, qu'un bâton entre les mains d'un noble! Il paraît qu'une épée est trop lourde pour votre bras?

— Si l'arme n'est pas belle, tu pourras apprendre à tes dépens qu'elle est bonne, du moins.

— Voyons, arrangeons-nous, cela vaudra mieux. Vous paraissez ne pas tenir beaucoup à venir à Ploërmel, et vous avez raison. Je suis bon diable au fond; fouillez à l'escarcelle, mon jeune maître, faites-en sortir quelques beaux écus d'or, et foi de John Helcop, je vous laisse partir tranquillement.

— Y pensez-vous! répondit le jeune homme; un Tinteniac traiter avec vous. Et de quel droit?

— Parbleu! dit Helcop, du meilleur de tous; le droit du plus fort.

— Misérable! s'écria Alain en levant son bâton.

— Ah! c'est sur ce ton-là que nous voulons continuer la conversation, riposta l'Anglais en tirant son épée. Eh bien, soit; cela me va. Vous avez besoin d'une leçon, jeune drôle, et vous l'aurez.

— Prends garde de la recevoir, dit Alain.

Et les deux furieux adversaires s'attaquèrent. Helcop avait l'avantage de la taille, de la force du corps, et un sang-froid et une habileté qui manquaient à Alain; mais celui-ci était adroit, vif, alerte, et la colère doublait ses forces. Avec son bâton, il savait si bien se couvrir, qu'Helcop, malgré son adresse, ne pouvait

parvenir à le joindre. Alors la colère fit oublier toute prudence à l'Anglais. Il s'élança de nouveau, mais il reçut un coup si violent sur le bras droit, qu'il laissa échapper son épée en lançant une épouvantable malédiction.

Alain, sans perdre de temps, se jeta sur Helcop, le saisit avec rage à la gorge, et lui fit perdre la respiration.

— Te rends-tu à merci et sans conditions? lui dit Alain, en lui prenant son épée.

— Oui... à merci et sans conditions, balbutia Helcop.

— Alors, relève-toi...

L'Anglais se releva honteux et humilié.

— Je pourrais, dit Alain, te forcer à me suivre, car tu m'appartiens. Que ferais-je de toi? Pars, tu es libre, mais songe qu'une autre fois il pourrait t'en coûter plus cher et que tu pourrais tomber entre les mains d'un adversaire moins élément que moi!

— Mais... et mon épée?

— Je la garde...

— En rentrant désarmé à Ploërmel, je serai puni.

— C'est ton affaire.

— Et, vive Dieu! si mon maître m'écoute, je viendrai chercher mon arme.

— Viens quand tu voudras... amène ton maître, si cela te plaît. Je vous attends, soit ici, soit derrière

mes remparts, soit en champ clos, soit dans un tournoi un contre un, dix contre dix, trente contre trente, à votre choix!

— Je m'en souviendrai; vive Dieu! furent les derniers mots de l'Anglais exaspéré.

(A continuer.)

## EXERCICES RÉCRÉATIFS.

### PROBLÈME LEXICOLOGIQUE.

En n'employant que les consonnes suivantes:

**B K L R D**

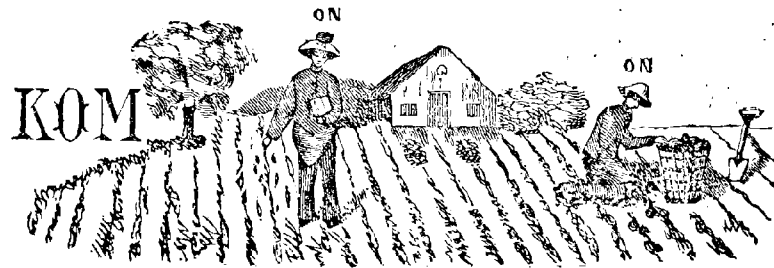
auxquelles vous ajouterez seulement deux voyelles, former le nom d'un guerrier célèbre.

### DEVINETTES.

Chaque printemps tu me vois naître,  
Chaque hiver tu me vois mourir.

Je suis dans l'étang, tout au bout du jardin. Je commence la nuit et finis le matin, et pourtant on ne me voit que deux fois dans l'année.

## REBUS.



Prière aux abonnés qui nous envoient la solution de nos exercices récréatifs, de nous indiquer leur nom et leur adresse.

## AVIS.

Ceux de nos abonnés qui feront parvenir la solution de ce rébus ou des problèmes à l'Administration du journal, auront droit à l'une des primes suivantes, contre l'envoi d'un mandat-poste:

Le 7<sup>e</sup>, 8<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup>, ou 10<sup>e</sup> volume de l'ILLUSTRATION EUROPÉENNE, au prix de 4 francs l'exemplaire, au lieu de 10 francs.

Le RIEUR ILLUSTRÉ, au prix de 2 francs, au lieu de 5 francs.

Le MUSÉE DU JEUNE AGE (9 volumes parus) à 2.50 le volume broché et franco frs. 4.00 élégamment relié.

L'Album pour Piano (8 morceaux, valeur 30 francs) à francs 5.50, franco en province.

L'Album pour Chant (valeur 30 francs) à francs 5.50, franco en province.

Imprimerie de «l'Illustration Européenne.»



# MUSÉE DU JEUNE ÂGE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Publié sous la direction de M<sup>lle</sup> MARCELLINE LA GARDE.

## ABONNEMENTS:

BRUXELLES . . . . . 6.— fr.  
PROVINCE . . . . . 6.50 —  
franco par an.

SOMMAIRE. GRAVURES. — Un Piège à Caïman. — Un combat contre des Phoques.  
— Un Poisson extraordinaire.  
TEXTE. — Un Piège à Caïman. — Un Combat contre des Phoques. — Un Poisson  
extraordinaire. — Moquerie. — Un vieil Ecolier. — Jeux et Récréations. Les  
Métiers. — Cansons de Fleurs. La Violette. — Histoire des Moulins. — Une Dis-  
traction plaisante. — L'Ourson Enfant gâté. — Alain de Tinteniac. — Exercices  
récréatifs. — Avis.

## ADMINISTRATION:

BRUXELLES,  
107, BOULEVARD DU NORD.

N<sup>o</sup>. 25.

10<sup>e</sup> ANNÉE.

19 JUILLET 1884.

### UN PIÈGE A CAÏMAN.

Le caïman, ou crocodile américain, est très-friand de poissons; il dépeuple réellement les rivières; c'est pourquoi on lui fait la guerre de toutes les façons.

Voici un piège qui, dans le Nouveau-Monde, a été inventé pour lui. On choisit, au bord d'une eau, une jeune tige d'arbre très-élastique. On fixe deux cordes à son sommet. A l'une est attaché une espèce de nœud coulant en anneau; l'autre a à son extrémité, d'abord un lacet, puis un poisson au quart de sa hauteur. Les deux cordes sont maintenues par une autre tige ployée en arc, qui passe par le nœud coulant et le lacet.

Le caïman arrive, il aperçoit le poisson, passe la tête dans le collier pour s'emparer de la proie, mais par le mouvement qu'il fait, la tige ployée en arc se redresse, l'arbre n'étant plus maintenu se relève, et l'animal reste suspendu comme à une potence.

### UN COMBAT CONTRE DES PHOQUES.

On trouve les phoques un peu partout, depuis les pôles jusqu'à l'équateur, mais ce sont les zones glaciales qui paraissent être leur véritable patrie. C'est là qu'ils atteignent une taille colossale; c'est là qu'on les trouve par troupeaux in-

nombrables. A mesure qu'on avance vers l'équateur, leur nombre diminue, ainsi que leur taille; les plus petits de l'espèce se trouvent à Surinam.

La solitude des régions polaires, rarement troublée par l'apparition de l'homme, favorise singulièrement la multiplication de cet animal, qui n'a pour tout moyen de défense qu'une peau épaisse et deux défenses plantées sur sa mâchoire inférieure. A terre, ses mouvements sont lourds et difficiles; aussi au moindre danger, il se jette à la mer dont il ne quitte jamais le rivage. Il est plus à craindre dans l'eau, lorsqu'on a excité sa colère en l'attaquant, témoin le fait suivant qui s'est passé lors de la première expédition de Franklin dans les mers polaires:

Les deux navires dont se composait l'expédition furent enfermés dans la glace pendant un mois. Pour charmer leurs loisirs, les gens de l'équipage n'avaient d'autre distraction que la chasse aux phoques.

Un beau jour, ils aperçurent plusieurs troupeaux de phoques se jouant sur les bancs de glace, à un endroit où la mer commençait à devenir libre. Aussitôt on apprêta une barque à l'effet de les attaquer. Quoique les phoques se livrent à leurs jeux avec un entrain qui leur fait oublier tout danger, nos chasseurs ne purent réussir à en prendre un seul; dès qu'ils s'approchaient des



UN PIÈGE A CAÏMAN.

glaçons, un des phoques, qui faisait le guet, donnait un signal, et toute la troupe se jetait dans l'eau.

A la fin pourtant, ils parvinrent à cerner un troupeau, qu'ils attaquèrent à la hache, mais sans grand succès. Un seul des phoques reçut à la tête un coup qui ne le tua pas, mais le mit en fureur; tous les autres parvinrent à se jeter dans l'eau en renversant les assaillants.

Ceux-ci ne perdirent pas courage. Ils se jetèrent dans la barque et s'efforcèrent de s'emparer de l'animal blessé qui se débattait avec force. Mais les phoques, se trouvant dans leur élément naturel, se firent les assaillants et se ruèrent sur la barque qui manqua de chavirer. Les marins se défendaient avec le courage du désespoir, mais le nombre de leurs ennemis croissait de minute en minute, et les malheureux voyaient arriver le moment où ils allaient être écrasés par le nombre. Alors l'un d'eux, qui était armé d'un fusil chargé, s'aperçut que les phoques étaient commandés par un chef dont la taille surpassait de beaucoup celle de ses compagnons. Il visa cet animal monstrueux et lui envoya une balle dans la tête. Aussitôt le combat cessa; les phoques entourèrent leur chef, le soutinrent au moyen de leurs défenses et l'emportèrent en nageant avec vigueur.

La victoire resta ainsi aux marins, mais ils se gardèrent bien de se mettre à la poursuite de l'ennemi.

#### UN POISSON EXTRAORDINAIRE.

Ce poisson étrange a été découvert, sur les côtes du Maroc, à peu de distance des Canaries, par M. A. Milne-Edwards, qui se trouvait à la tête d'une commission scientifique, ayant pour mission d'aller scruter les profondeurs de l'Océan.

«La température de la couche d'eau où vivait ce poisson, nous dit le savant naturaliste, était de  $+ 5$  degrés, et le lit de la mer était couvert d'une vase rougeâtre, presque entièrement formée de carapaces de globigérines. Un des membres de l'Expédition, M. Vaillant, a désigné, sous le nom de «Eurypharynx-pélécanoïdes», cet intéressant habitant des eaux, parce qu'il diffère de tous les types connus et qu'il doit prendre place dans une famille spéciale.

L'Eurypharynx-pélécanoïdes, d'une nuance d'un noir de velours, présente l'aspect le plus étrange, dû au développement extraordinaire de sa bouche qui n'est pourvue que de deux petites dents situées en avant de la mâchoire inférieure; elle est désarmée dans le reste de son étendue. Le plancher de la bouche est formé par une peau très-extensible, constituant une sorte de poche qui rappelle le goître des Pélicans, et sert probablement aussi à emmagasiner la nourriture. Peut-être même la digestion s'opère-t-elle là comme chez le «Chiasmodon-inger»; la petitesse de l'estomac le ferait croire. Les nageoires sont faibles; elles sont réduites, sur le dos et sous le ventre, à une rangée d'épines libres; les pectorales sont très-courtes et indiquent que l'Eurypharynx a des habitudes sédentaires. Le corps

s'effile beaucoup en arrière, et la queue est extrêmement mince. L'appareil respiratoire est peu développé; six fentes branchiales permettent à l'eau d'y pénétrer; une seule paire d'orifices externes, dépourvus d'opercules, sert à la sortie de ce liquide.»

#### MOQUERIE.

La paisible demeure de messieurs Maislet, deux savants, qui vivaient loin du monde dans leur cabinet de sciences, était méconnaissable; les antiques fauteuils du salon avaient cédé la place à des banquettes de velours; au dessus de ces sièges qui avaient des ornemens d'un style grec, on avait suspendu des girandoles dont les larges pendeloques en cristal sans facettes faisaient remonter l'origine à plus d'un demi-siècle, par-delà celle des banquettes.

Au milieu de la salle, madame Maislet, leur belle-sœur, entourée d'ouvriers, oubliait en donnant ses ordres son quatorzième lustre prêt à s'accomplir, et surpassait les plus jeunes en activité. On voyait circuler le long des murs, se glissant avec précaution pour éviter les chocs, M. Thierry Maislet, le professeur d'anatomie, emportant les pièces effrayantes qui composaient son cabinet, et qui dans ce jour devaient céder la place à un orchestre. Il n'y eut pas jusqu'au respectable André Maislet, son frère, qui, troublé pour la première fois de sa vie dans ses études, ne tremblât pour ses instruments de physique; car enfin madame Maislet voulait donner un bal pour célébrer la double fête du retour de sa petite-fille et de son jour de naissance. Alise devait avoir dix-sept ans ce jour-là; elle était charmante, mais sa bonne maman, tout en l'admirant, avait cru lire dans ses yeux un vif désir de se faire remarquer; elle reconnut aussi plus d'affectation de politesse que de véritable aménité dans l'accueil qu'elle faisait aux dames qui arrivaient successivement.

Alise, encore étrangère aux amis de sa famille, avait l'air de se chercher parmi les invitées qu'elle voyait, la plupart pour la première fois, une compagne pour la soirée, et, au grand regret de madame Maislet, les plus modestes étaient celles qui plaisaient le moins à sa petite-fille. Enfin son choix se fixa sur Octavie, enfant gâtée d'un père inattentif et d'une mère trop indulgente.

Les deux jeunes personnes, qui s'étaient convenues au premier coup d'œil, se prirent par le bras et furent s'asseoir à l'une des extrémités de la salle, loin des regards de leurs parents.

Alise était étourdie, de plus elle était fort moqueuse. La moquerie est la ressource ordinaire des personnes médiocres qui ont des prétentions à l'esprit, parce que de tous les genres c'est le plus facile.

Ce bal, arrangé avec tant de bonté par sa grand'mère et ses oncles, fournissait un aliment inépuisable à ses plaisanteries: les décorations, la musique, les invités, rien n'était épargné.

— Vivent les savants! disait-elle en riant aux éclats; vivent les savants pour donner des fêtes! celle de mes oncles me rappelle le festin de cet antiquaire, où tout ce que l'on plaça sur la table, depuis le linge jusqu'au moindre ustensile, avait été déterré; où, pour comble de gentillesse, le pain que l'on servit aux convives datait au moins de trois mille ans, ayant été ravi au cercueil d'une momie. Je crois qu'il en est ici de même, et je parierais que les musiciens et bon nombre des invités que nous voyons, figuraient au bal de feu la dernière reine de Persépolis.

Il est vrai que les amies de madame Maislet étaient vieilles comme elle. Peu d'entre elles avaient des jeunes filles à conduire dans le monde. La toilette des dames ne fut pas plus épargnée que leur âge. Après une contredanse, madame Maislet appela Alise et la conduisit dans le cabinet de son oncle André.

— Prends un siège, ma chère fille, et repose-toi un instant, lui dit cette bonne dame; tu dois être excédée de fatigue.

— Je ne suis pas lasse, maman; de ma vie je ne me suis tant amusée.

— Bien vrai?

Alise allait répondre lorsqu'une grosse voix d'homme qui semblait partir de son oreille, dit:

— Moi, je n'appelle pas cela de l'esprit.

— Ah! maman, qui donc est ici? fit Alise.

— Personne, mon enfant; c'est dans le salon que l'on parle, tu es assise contre un appareil acoustique.

Alise tendait l'oreille.

— Non, disait le même orateur, dont la voix retentissante avait attiré son attention, non, des mots bizarres qui n'ont de plaisant que le ridicule de se trouver accouplés ensemble, des idées incohérentes, sans une lueur de bon sens, ne peuvent composer une conversation spirituelle, et je ne trouve rien de plaisant dans cette facétie du bal de la reine de Persépolis.

— Ajoutez, reprit un autre interlocuteur, qu'elle est déjà passablement coquette; laissez-lui le temps de prendre son essor, et vous verrez si ce ne sera pas une véritable mouche bourdonnante; pas un homme raisonnable ne pourra rester une heure chez messieurs Maislet; il faudra qu'ils renouvellent leur société.

Un troisième tenta d'adoucir les mécontents en disant que mademoiselle Maislet promettait d'être bien jolie! Mais cet avocat indulgent fut brusquement interrompu par une quatrième personne.

— Qu'importe la figure d'une femme! s'écria-t-il; je préférerais quelle fût louche et bossue plutôt que de lui savoir de tels travers; rien n'est plus dangereux que la langue d'une femme coquette et étourdie.

Ces messieurs s'éloignèrent en riant, et Alise n'entend plus rien; elle cacha sa rougeur et ses larmes dans le sein de sa bonne maman.

— Eh! bien, mon enfant, dit M<sup>me</sup>. Maislet, avais-je tort de te demander avec inquiétude si tu avais pu t'amuser dans une soirée où ton esprit t'avait emportée si loin du but que doit avoir toute femme?

Ce but, Alise, est d'être bonne, compatissante, généreuse, de n'exciter jamais que le sourire du contentement, de détourner l'attention des imperfections au lieu de l'attirer par nos moqueries, de voiler les ridicules, de faire briller les qualités et les talents de ceux qui nous entourent: voilà notre tâche, remplissons-la bien, et tout le monde y trouvera son compte, la société et nous-mêmes. En agissant ainsi on est sûr de plaire, en dépit de l'âge, de la figure et de la fortune.

— Ah! ma chère maman, dit Alise en se jetant de nouveau dans ses bras; si je n'étais pas trop grande pour songer à me corriger! que je serais heureuse de pouvoir le tenter.

— Il est toujours temps d'accueillir une bonne pensée. Ainsi, ma fille, suis les conseils de ta grand-mère, et prends confiance dans l'avenir.

Dès ce moment Alise cessa d'être moqueuse; elle est à présent aussi aimable, aussi bonne, qu'elle était jadis désagréable par son esprit moqueur.

## UN VIEIL ÉCOLIER.

Louis XI étant mort, Charles VIII, son fils, venait d'être proclamé roi à l'âge de treize ans. Quoiqu'il eût nombre de maîtres, il ne savait pas encore lire! Un jour, qu'il se promenait librement aux environs d'un de ses châteaux royaux, il aperçut un vieux paysan qui examinait attentivement deux livres ouverts devant lui.

A la vue du riche costume de l'enfant, il ôta son bonnet, et se replongea dans ses livres.

— Qu'est-ce donc que tu lis là si attentivement? interrogea le jeune prince.

— Je vous dirai que je ne sais pas lire, et un moine que je viens de rencontrer m'a dit: Remets au roi celui de ces deux livres qui commence par ces mots: »Sous la sainte garde de Dieu,» et cache l'autre. Là dessus, le moine disparut promptement à travers les taillis. Jeune seigneur, vous devez savoir lire, et vous allez me tirer d'embarras.

Le petit prince rougit jusque dans le blanc des yeux. Comment avouer qu'il ne savait pas lire? Une idée lui vint.

— Je suis, dit-il, puissant, et de la maison du roi.

Le vieillard se leva et ôta son bonnet.

— Ne te gêne pas, l'ami. J'exige que tu lises toi-même au souverain ce que le révérend père a tracé sur ces pages. Ne te présente pas au château avant de savoir lire. Je te le défends.

— Seigneur! exclama le vieillard.

— Ne t'effraye point de si peu, bonhomme, suis-moi chez un de mes clercs, et tu seras nourri et hébergé tant que tu saches lire.

— Ce sera long, Monseigneur.

— Nous aurons de la patience.

Le vieillard obéit.

Chaque jour, le jeune souverain assistait à la leçon

du vieil écolier. Il l'encourageait ou le talonnait, selon son application.

Au bout d'un mois, le petit prince et le vieux paysan savaient lire. Charles VIII, à la stupéfaction de la Cour, qui n'était pas dans son secret, put alors lire lui-même les deux livres du moine. C'était le «Rosier des grandes Guerres» et les «Grandes chroniques de France,» écrites par Louis XI et dédiées à son fils Charles VIII.

## JEUX ET RÉCRÉATIONS.

### LES MÉTIERS.

Le jeu des Métiers est un jeu très-innocent, où il n'y a ni chutes, ni coups à craindre. Un joueur de bonne volonté se charge du rôle de la mère: la mère



UN COMBAT CONTRE DES PROQUES.

s'assoit n'importe où. Seulement il est important qu'elle ne soit pas sourde, nous dirons tout à l'heure pourquoi. Le nombre des joueurs n'est pas déterminé, et le jeu n'a pas moins d'intérêt avec cinq ou six qu'avec dix ou douze. L'un des joueurs, désigné par le sort, se place à côté de la mère, il a les yeux bandés. Il choisit un métier quelconque, celui de jardinier, par exemple, et, parmi les instruments indispensables ou utiles à ce

métier, il y en a un qu'il défend, c'est-à-dire que, si cet instrument est nommé dans le cours du jeu par l'un des joueurs, ce joueur prendra la place du patient. Celui-ci fait connaître d'avance à la mère, en lui parlant bas à l'oreille, quel est l'instrument qu'il défend.

Toutes choses étant ainsi disposées, le jeu commence. Un premier joueur adresse au patient à haute voix, la question suivante :

— Quel métier faites-vous?

— Le métier de jardinier, répond le patient, si c'est là le métier qu'il a choisi.

— A un bon jardinier, reprend le questionneur, il faut de bonnes graines.

Et aussitôt il s'en va sans punition, si le mot graine n'est pas le mot défendu.

Un second arrive à son tour:

— Quel est votre métier?

— Jardinier.

— A un bon jardinier il faut... il faut de bons arrosoirs.

Et ce joueur s'en va tranquillement, s'il a eu la chance

de ne pas prononcer le nom de l'instrument défendu.

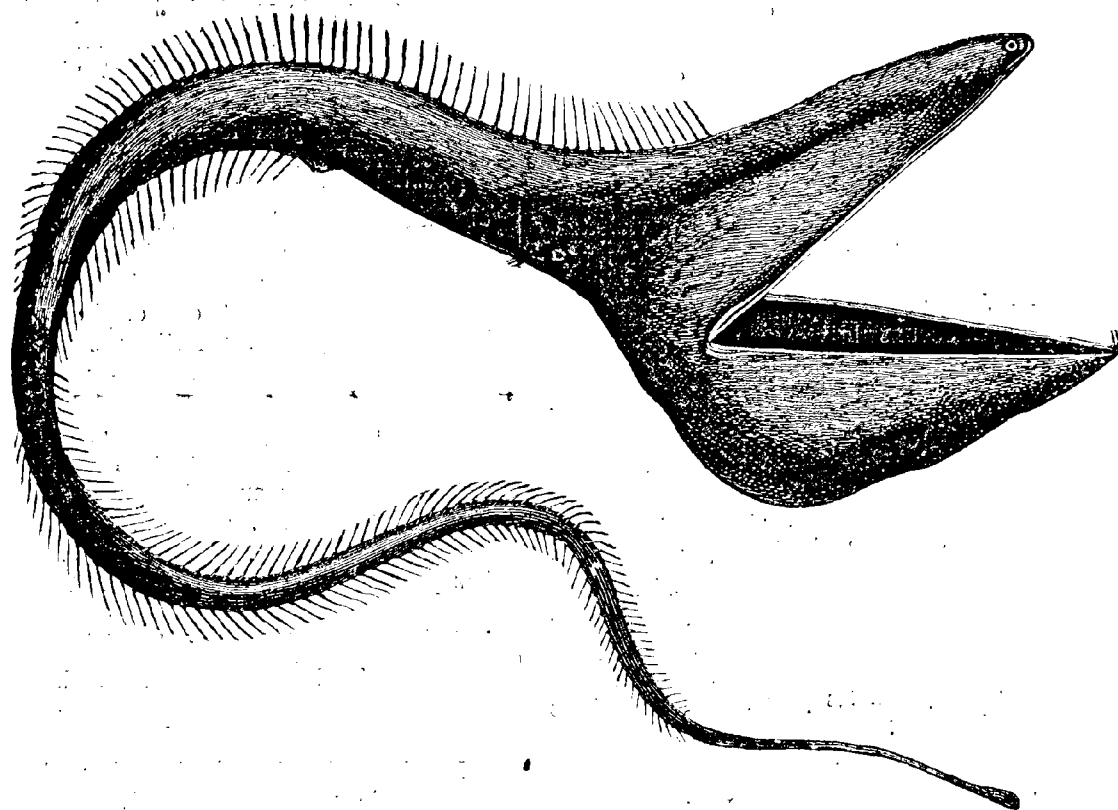
Un troisième vient alors et répète la même formule:

— Votre métier?

— Jardinier.

— A un bon jardinier il faut... il faut... il faut un bon râteau."

Remarquez bien qu'à mesure que le jeu s'avance, qu'il y a déjà eu plusieurs instruments nommés, la difficulté augmente pour les joueurs, parce qu'il n'est pas permis, sous peine de punition, de répéter le mot déjà dit par un autre joueur, et qu'on ne trouve pas toujours du premier coup un mot nouveau au bout des lèvres. Il arrive donc assez souvent que les derniers



UN POISSON EXTRAORDINAIRE.

joueurs surtout hésitent; mais l'hésitation n'est permise pour tous les joueurs indistinctement que dans certaines limites. Ainsi ils ont le droit de dire jusqu'à trois fois les mots «il faut,» avant de prononcer le mot qui doit décider de leur sort; mais si le mot n'arrive pas ils doivent se résoudre à jouer le rôle de patient. Celui-là est aussi condamné à être patient, comme nous l'avons déjà dit, qui tombe malencontreusement sur l'instrument défendu. Ainsi reprenons le jeu où nous l'avons laissé plus haut.

Le troisième questionneur a dit :

— A un bon jardinier il faut un bon râteau.

Or, le mot râteau était précisément le mot défendu; la mère est là pour attester la vérité.

Le premier patient est donc libre et remplacé par ce troisième joueur, qui choisit à son tour un nouveau métier et confie à la mère discrète, le nom de l'instrument qu'il veut défendre. Et le jeu continue, à moins que les joueurs, un peu inconstants de leur nature, n'y renoncent pour organiser, je suppose, une bonne partie de barres, ou que le son de la cloche ne les appelle à l'étude.

## CAUSONS DE FLEURS.

## LA VIOLETTE.

Flore. — Je trouve ici une plante de violettes remplie d'insectes.

La mère. — Je le crois sans peine, puisque la violette sert d'asile et de nourriture à des insectes sans nombre. Cette jolie fleur n'est à l'homme que pour autant que douze, quinze insectes ou chenilles veulent bien le permettre. Ces hôtes tyranniques ne nous laissent que ce qu'ils ne veulent pas. Dès la plus haute antiquité on se servait des fleurs de violettes pour préparer une tisane rafraîchissante, et des cataplasmes employés avec succès dans les maladies de poitrine.

Marguerite. — De toutes les fleurs, c'est la violette qui est la plus agréable à cueillir, elle nous procure le plaisir de chercher avant de trouver. Les Athéniens avaient une préférence marquée pour cette fleur qu'ils s'étaient consacrée. Athènes était représentée sous les traits d'une femme couronnée de violettes. Était-ce parce que cette fleur est l'emblème des vertus modestes ?

La mère. — Vous ne savez probablement pas, mes enfants, que nous devons la violette à un cultivateur de la Pensylvanie, Jean Bertram. Cet homme se livrant au labourage rencontra par hasard une touffe de violettes; il en cueillit les fleurs, et cette circonstance décida du reste de sa vie. Pendant plusieurs jours il ne quitta pas son bouquet, et par une observation minutieuse, prolongée sans mesure, et dans laquelle il semblait trouver un immense plaisir, il s'attacha tellement à l'étude des plantes qu'il devint botaniste. Sans autre maître qu'un désir insatiable d'apprendre, il rectifia les préjugés d'une éducation imparfaite, apprit le latin qui lui était nécessaire pour l'intelligence des auteurs, et prit place parmi les plus savants botanistes dont s'honore l'Allemagne.

## HISTOIRE DES MOULINS.

Lorsque dans vos promenades, vous rencontrez au bord d'une rivière un moulin marquant le tic-tac de sa roue au glissement des eaux, ou que dans le lointain, les grands bras d'un moulin à vent se meuvent dans l'espace, n'est-il pas vrai que c'est là un spectacle qui attire l'attention malgré son peu de rareté.

Le moulin a donc une attraction particulière et il ne vous sera pas indifférent de connaître son histoire.

Il est probable que, primitivement, on mangea le blé en substance, ou grillé, ou bouilli; dès qu'on eut trouvé l'art de séparer la pulpe blanche et nourrissante qu'il contient, d'avec la peau grossière de son écorce, on renonça à tous les autres procédés en faveur de celui-ci.

L'usage des moulins était fort ancien en Égypte. Dans le livre de Job, il est question de meule: Moïse défend aux Israélites de prendre en gage des meules de moulins.

Si l'on en croit les Grecs, ils furent inventés par

Cérès; d'autres en font honneur à Myletas, fils du premier roi de Laconie. Ce que l'on sait de plus sûr, c'est que les premiers moulins étaient à bras.

En Égypte et en Grèce, les femmes les tournaient. Lorsque l'usage des moulins s'étendit, ce travail fatigant fut abandonné aux esclaves; pour les moulins d'une certaine force, on se servait d'ânes ou de chevaux.

\*\*

On ne sait à quelle époque furent inventés les moulins à eau; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'on en faisait usage à Rome du temps d'Auguste. Cependant comme cette ville préférait d'employer à la mouture de ses grains le grand nombre d'esclaves qu'elle contenait, les moulins à bras subsistèrent plus de trois siècles après cet empereur; les Romains n'eurent des moulins à eau, destinés pour le service public, que sous Honorius et Arcadius.

Constantin, ayant aboli l'esclavage, les moulins à bras diminuèrent sensiblement, et l'on perfectionna les moulins à eau. Nul doute que cette invention n'ait été apportée dans les Gaules par les Romains.

Les moulins à vent ont été inventés, dit-on, dans l'Asie-Mineure, où les rivières sont rares. On croit qu'ils nous ont été apportés au retour des croisades, au milieu du onzième siècle. Cette belle et ingénieuse machine est du petit nombre de celles qui ont reçu, dès le commencement, toute la perfection dont elles sont susceptibles; au moins pour la partie essentielle, c'est-à-dire, les ailes; car le bluteau, et les autres additions qu'on y a faites successivement, sont des objets peu importants en comparaison de celui-ci.

## UNE DISTRACTION PLAISANTE.

Le vieux chevalier de Jolibois avait comme compagnon fidèle un dogue excessivement doux et civilisé, nommé Pacha. Ce dernier, par considération pour son maître, était admis dans les salons à la mode, où du reste il se conduisait parfaitement bien.

C'est ainsi qu'une fois Pacha assista à une soirée dramatique chez une des nièces de son maître.

On devait représenter un drame à grand effet; tout avait très-bien marché, lorsqu'arrivé au moment le plus pathétique, un immense éclat de rire retentit dans la salle; les acteurs se tordaient sur la scène. ... Le chevalier seul ne riait pas; lui, le crâne nu comme la main, et son chien, coiffé d'une perruque, jetaient autour d'eux des regards stupéfaits!...

Voici comment cette perruque était arrivée sur la tête de Pacha.

Lorsque le chevalier sentait son front s'échauffer, il ôtait sa perruque et la déposait n'importe où. Tout absorbé par ce qui se passait sur la scène, il en avait, comme cela lui arrivait parfois au coin de son feu, coiffé son chien!...

## L'OURSON ENFANT GATÉ.

Certain ours eut un fils, aussi beau que son père  
 Cet enfant, sans cesse flatté,  
 Devint, comme c'est l'ordinaire,  
 Ce qu'on nomme un enfant gâté.  
 S'il ouvrait sa petite gueule  
 Pour dire un mot... ah! que d'esprit!  
 Que de bon sens! c'est la sagesse seule  
 Qui peut lui dicter ce qu'il dit.  
 Se mettait-il quelquefois en colère?...  
 Il a du cœur, des sentiments.  
 Médisait-il?... Il est sincère.  
 Était-il fier?... C'est le défaut des grands.  
 Bref, dans notre poupon tout paraissait louable;  
 Eh lui tout vice était aimable.  
 Qu'arrive-t-il à de pareils enfants?  
 Ils se moquent bientôt de leurs faibles parents.  
 L'ours méprisa les siens dès l'âge le plus tendre;  
 A peine daignait-il leur parler, les entendre.  
 «Viens avec moi, petit mignon,  
 Nous irons à la chasse... Non.  
 Pourquoi, mon fils?... Vous me rompez la tête...»  
 Toujours il élevait le ton;  
 Jamais il ne faisait une réponse honnête.  
 Tous ces discours étaient choquants.  
 On voulait le punir; mais il montrait les dents.  
 Enfin le père, accablé de tristesse,  
 Dit en mourant à ses amis:  
 «De cet enfant pervers, objet de ma tendresse,  
 J'ai bien mérité le mépris.  
 C'est moi, c'est moi, qui, par faiblesse,  
 Par une excessive mollesse,  
 Ai gâté le cœur de mon fils.»

## ALAIN DE TINTENIAC.

(Suite, voir page 190.)

## XI

## Le jeune champion.

Huit jours après l'événement que nous venons de rapporter, Robert de Beaumanoir, maréchal de Bretagne, était dans son cabinet lorsqu'on vint lui dire qu'un jeune homme noble sollicitait l'honneur de lui parler.

- A-t-il dit son nom? demanda le maréchal.
- Il ne veut le dire qu'à Monseigneur.
- Un inconnu?... Je suis trop occupé.
- C'est ce que je lui ai dit, Monseigneur; mais il a insisté.
- Qu'il attende alors, ou bien qu'il revienne.
- Il supplie à mains jointes Monseigneur de le recevoir, répliqua le serviteur.
- Eh bien, donc, qu'il vienne, fit le maréchal.
- L'inconnu fut introduit et ploya le genou.

— Monseigneur, reprit-il, je vous requiers de m'accorder un don.

— Un don, jeune homme?

— Monseigneur, je ne me relèverai que lorsque j'aurai votre parole.

— Un Beaumanoir ne promet que ce qu'il peut tenir.

— Monseigneur, vous devez vous battre avec le chef Anglais Bembro pour l'honneur de la Bretagne?

— Oui.

— Avec trente compagnons choisis et désignés par vous?

— Et votre père veut sans doute être un des tenants de cette journée?

— Mon père en sera... Il s'agit de moi!

— De vous, enfant! de vous!... se récria le maréchal.

— Monseigneur, je vous supplie de me placer sur votre liste.

— Mais savez-vous bien ce que vous demandez? Savez-vous que c'est un combat où tant qu'il restera un homme vivant, debout, et avec un tronçon d'épée, il ne lui est pas permis de reculer?

— Je le sais, Monseigneur, et c'est pour cela que je viens.

— Savez-vous aussi que je ne suis pas libre de choisir? Qu'il me faut les plus braves et les plus vaillants des hommes d'armes de Bretagne?

— Je le sais, et n'en suis que plus ferme dans ma résolution.

— Enfant, ce n'est pas l'heure pour vous de vous mêler aux terribles jeux qui demandent des hommes.

— Ainsi, Monseigneur, vous me repoussez?

— J'obéis à ma conscience, au sentiment de mon devoir.

— Alors, Monseigneur, dit le jeune homme d'une voix grave, en se relevant, que Dieu vous pardonne ma mort, car je ne survivrai pas à la honte de votre refus!

Beaumanoir fut frappé du ton résolu avec lequel ces paroles étaient prononcées.

— Arrêtez! s'écria-t-il en retenant l'inconnu qui s'éloignait. Vous m'avez dit que votre père serait choisi par moi!

— Son nom sera le premier inscrit après le vôtre.

— Voici, ajouta Beaumanoir en présentant un parchemin sur lequel se trouvaient déjà quelques noms, voici les premiers choix que j'ai faits.

— Et vous voyez, Monseigneur, que j'avais raison, répliqua le jeune noble en rendant l'écrit à Robert, en lui désignant du doigt le nom du sire de Tinteniac.

— Ce n'est pas possible! vous n'êtes pas le fils du sire de Tinteniac.

— Je suis celui qu'on voulait placer près de vous comme page.

— Alain! vous! Mais Alain vit obscurément dans le château de ses pères; il a la timidité d'une femme!

— Monseigneur, j'accepte vos reproches pour le passé. Cet Alain, que vous traitez avec mépris, a cependant par-devers lui deux actions dont il n'entend pas se vanter, l'orgueil lui siérait mal, mais il faut bien qu'il en parle: enfant, il a tué une louve; jeune homme, il a terrassé un Anglais!

— Tu as fait cela! s'écria Beaumanoir en se levant vivement, et la figure radieuse.

— Oui, Monseigneur, car le mensonge m'est inconnu. Et Alain raconta les faits avec simplicité.

— Ainsi, tu t'engagerais à combattre vaillamment? lit Beaumanoir.

— Avec un cœur aussi ferme et aussi décidé que qui que ce soit.

— Et tu ne fuiras pas?

— La fuite est une honte, et la mort est préférable à la honte.

— Eh bien, soit, je te prends.

— Merci, Monseigneur; et soyez mille fois béni. Un mot encore, Monseigneur: mon nom, jusqu'après la victoire, que Dieu nous donnera, je l'espère, ne doit être connu que de vous.

— Ne vas-tu pas me faire des conditions?

— Je prie, Monseigneur, rien de plus.

— Mais ma liste doit être communiquée à Bembro, comme il doit me communiquer la sienne. Sous quel nom te désignerai-je?

— Sous le nom de »l'Inconnu.»

— Et ton armure et ton épée?...

— J'ai l'épée que j'ai prise à l'Anglais qui m'avait insulté, et j'ai juré qu'avec cette épée je conquerrais ma première armure. Monseigneur, une dernière prière. Vous me placerez près de mon père; j'arriverai la visière baissée, et je ne la relèverai qu'à ma volonté, comme vous ne me nommerez que lorsque je le voudrai.

— Chaque combattant sera précédé de sa bannière.

— Eh bien, Monseigneur, j'aurai la mienne, et vous me prêterez bien un de vos serviteurs pour la porter.

— Mais quelles armes prendras-tu?

— Aucune, une simple devise: »La mort me laissera obscur, ou la victoire me donnera des armes.» Et maintenant, Monseigneur, je vous quitte heureux et pénétré de reconnaissance.

— Viens dans mes bras, mon brave enfant, dit le maréchal, que je t'embrasse.

Le serviteur qui l'avait introduit l'attendait dans l'antichambre.

— Au lieu d'un écu d'or que je t'avais promis, en voilà deux, lui dit Alain.

— Vrai Dieu! ce n'est pas payer en gentilhomme, mais en prince.

— Tu peux en gagner dix autres encore, si tu le veux.

— Si je le veux, parbleu! Mais que faut-il faire?

— Je te donne rendez-vous, à six heures de matin, le 27 de ce mois, à la porte de la ville qui donne sur la route de Ploërmel.

— Mais monseigneur de Beaumanoir permettra-t-il?...

— Tu lui diras que »l'Inconnu" t'a chargé de prendre ses ordres.

— Alors, c'est marché conclu.

Ils se séparèrent, et Alain se hâta de rentrer au château.

Il prit dans la chambre de son père un manuscrit qui traitait de l'art de la guerre, de l'escrime, des devoirs imposés aux chevaliers, des batailles, des sièges, des défis, des tournois, et passa, à l'étudier, les jours qui le séparaient encore du combat.

(A continuer.)

## EXERCICES RÉCRÉATIFS.

### ÉNIGME.

Entier je suis bon à manger,  
Otez ma tête et je suis prisonnier,  
Otez encore et je deviens cours d'eau.  
Otez encore et ma tête a chapeau.

### ANAGRAMME-PROVERBE.

Etant donné les mots suivants:  
PÈRE — PLUS — AME — RUE — QUAI — SOIS-  
SONS — RAME.  
Les décomposer de façon à former un proverbe connu.

Prière aux abonnés qui nous envoient la solution de nos exercices récréatifs, de nous indiquer leur nom et leur adresse.

## AVIS.

Ceux de nos abonnés qui feront parvenir la solution de cette énigme à l'Administration du journal, auront droit à l'une des primes suivantes, contre l'envoi d'un mandat-poste:

Le 7<sup>e</sup>, 8<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup>, ou 10<sup>e</sup> volume de l'ILLUSTRATION EUROPÉENNE, au prix de 4 francs l'exemplaire, au lieu de 10 francs.

Le RIEUR ILLUSTRÉ, au prix de 2 francs, au lieu de 5 francs.

Le MUSÉE DU JEUNE AGE (9 volumes parus) à 2.50 le volume broché et franco frs. 4.00 élégamment relié.

L'Album pour Piano (8 morceaux, valeur 30 francs) à francs 5.50, franco en province.

L'Album pour Chant (valeur 30 francs) à francs 5.50, franco en province.



# MUSÉE DU JEUNE ÂGE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Publié sous la direction de M<sup>lle</sup> MARCELLINE LA GARDE.

## ABONNEMENTS:

BRUXELLES . . . . . 6 — fr.  
PROVINCE . . . . . 6 50 „  
franco par an.

SOMMAIRE. GRAVURES. — Les Combats de Coqs au Japon. — Un Drame sur l'Eau. — Un Votiak (grande Russie).  
TEXTE. — Les Combats de Coqs au Japon. — Un Drame sur l'Eau. — Un Votiak (grande Russie). — Petit Pierre et petit Thomas. — Jeux et Récréations. Dessin à la Sauce. — Origine du Cerceau et des Osselets. — Alain de Tinteniac. — Exercices récréatifs. — Avis.

## ADMINISTRATION:

BRUXELLES,  
107, BOULEVARD DU NORD.

N<sup>o</sup>. 26.

10<sup>e</sup> ANNÉE.

26 JUILLET 1884.

### LES COMBATS DE COQS AU JAPON.

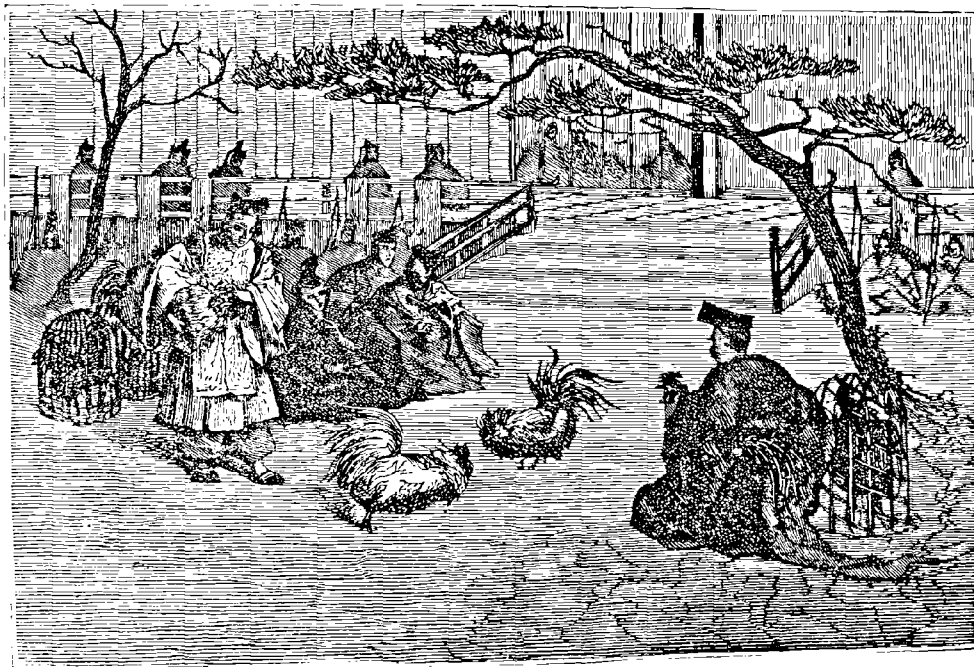
Les Japonais poussent jusqu'au délire, jusqu'à l'enthousiasme leur amour pour les combats de coqs; toutes les classes de la société, depuis les plus pauvres jusqu'aux plus riches, se livrent avec passion à ce jeu sanglant, qui dans ce pays n'est pas défendu par les lois.

Dans les villes, il y a plusieurs endroits publics destinés à ces combats, et où tout le monde est admis moyennant une légère rétribution; mais les riches, ne

voulant pas se confondre avec la multitude, se font construire dans la plus belle partie de leur jardin, une arène dans laquelle descendent les combattants; et ils sont là avec leurs amis, accroupis sur le sol, suivant avec délices toutes les péripéties de la lutte acharnée que se livrent entre eux deux vigoureux coqs.

Pour exciter l'ardeur des champions, ils les privent pendant quelques jours de toute espèce de nourriture et les préparent au combat par certains excitants.

Mais les Japonais n'ont pas la barbarie, comme cela



LES COMBATS DE COQS AU JAPON.

arrive souvent chez nous, de laisser continuer la lutte jusqu'à la dernière extrémité; ils enlèvent immédiatement le pauvre vaincu à la rage du vainqueur.

### UN DRAME SUR L'EAU.

Cette gravure nous fait assister à une scène dramatique qui s'est passée sur une des principales rivières de la Guyane, dans l'Amérique du Sud. Le voyageur

qui y a assisté et qui en a fait un croquis, la raconte dans les termes suivants:

..... C'était vers le soir, une heure environ avant le coucher du soleil. Les rameurs n'avaient qu'à se reposer, car le courant nous emportait rapidement et toute leur besogne consistait à maintenir la barque au milieu de la rivière et à écarter du bout de leurs rames les arbres flottants contre lesquels nous eussions pu nous heurter.

Les bruits du jour expiraient et ceux de la nuit se

taisaient encore; de temps en temps on entendait seulement la grenouille-taureau qui mugissait dans un marais lointain.

Tout à coup, j'entendis un bruissement dans le feuillage d'une des rives, et au même moment un cerf magnifique fit son apparition. Le superbe animal se jeta dans le courant et nagea vigoureusement vers la rive opposée.

Je saisis immédiatement une carabine, bien décidé à ne pas laisser échapper ce royal gibier; je mis en joue et j'allais presser la détente lorsque l'arrivée d'un nouvel acteur détourna mon attention.

C'était un jaguar de grande taille, évidemment à la poursuite du cerf. De même que ce dernier, il se jeta sans hésiter dans le courant. Je mis bas mon arme et restai paisible spectateur du drame qui allait être représenté sur cette scène sauvage, me réservant d'intervenir au dénouement.

Le cerf était exténué, il était visible que ses forces allaient décroissant et que, malgré les efforts désespérés qu'il faisait pour atteindre le rivage, il n'allait pas tarder à devenir la proie de son ennemi qui semblait être dans toute sa vigueur. Son avance diminuait à vue d'œil; le jaguar allait l'atteindre. Mais voilà qu'un troisième acteur se montre. Pendant que je considérais tantôt le cerf au bois magnifique, tantôt la riche robe du jaguar, les eaux s'écartèrent soudain à côté du carnassier, et la tête hideuse d'un aligator s'éleva au-dessus des flots.

La gueule du monstre s'ouvrit toute large et se referma serrant une des pattes du jaguar. Celui-ci poussa un cri d'une horreur indicible, il fit un suprême effort pour se dégager, puis, tout disparut sous l'eau.

J'ai rarement, dans ma vie, éprouvé une émotion semblable. Un instant, je restai à considérer la place où l'eau s'était refermée au-dessus du monstre amphibie et de sa proie, puis mon instinct de chasseur se réveilla et je cherchai des yeux le cerf qui n'avait plus d'autre ennemi que moi.

Mais le cerf n'avait pas perdu son temps, il ne s'était pas arrêté à regarder la mort de son persécuteur, et, au moment où je saisis ma carabine, je le vis disparaître à mes regards dans un fourré impénétrable.

#### UN VOTIAK. (GRANDE RUSSIE.)

Les Votiaks forment en Russie une population tout-à-fait à part, et par son origine, et par ses mœurs. Ils habitent les gouvernements de Viatka et d'Orenbourg; ils sont environ cent mille. «Beaucoup d'entre eux, dit M. Maignan, ont été convertis à la religion chrétienne, mais cependant bon nombre sont restés idolâtres et pratiquent encore de nos jours les cérémonies de leur culte dans les profondeurs des forêts. Il est d'usage en Russie, toutes les fois qu'un nouvel empereur monte sur le trône, de faire prêter aux Votiaks un nouveau serment de fidélité; on étend par terre une peau d'ours, on place sur elle une hache, un couteau et un morceau

de pain. Chaque Votiak coupe un petit morceau de pain, et avant de le manger récite la formule suivante: «Dans le cas où je ne demeurerais pas toute ma vie fidèle à mon souverain, où je me révolterais contre lui de mon propre mouvement et avec connaissance, si je néglige de lui rendre les devoirs qui lui sont dus, ou si je l'offense en quelque manière que ce soit, qu'un ours semblable à celui-ci me déchire au milieu des bois, que ce pain m'étouffe sur le champ, que ce couteau me donne la mort et que cette hache m'abatte la tête.»

Il n'y a pas d'exemple, dit-on, qu'un Votiak ait violé son serment.

Les Votiaks, d'origine finnoise, sont une population restée presque sauvage; ils parcourent leurs forêts, en glissant sur la neige avec une célérité extraordinaire, au moyen d'énormes patins. Ils vont ainsi traquer les cerfs, les ours et les loups.

#### PETIT PIERRE ET PETIT THOMAS.

##### I.

Un jeune berger de douze ans, nommé Pierre Berrettini, abandonna un jour le troupeau qu'on avait confié à sa garde, et s'en alla à Florence, où il ne connaissait personne qu'un petit garçon de son âge, à peu près, aussi pauvre que lui, et qui, comme lui, était également parti du village de Cortone, mais c'était pour servir de marmiton dans la cuisine du cardinal Sachetti.

Ce fut un but plus noble qui conduisit Pierre dans la ville de Florence: il savait qu'il y avait là une académie de Beaux-Arts, une école de peinture, et le petit berger voulait être peintre. Quand il eut bien parcouru la ville, Pierre s'arrêta à la porte du palais du cardinal, et humant de loin l'odeur de la cuisine, il attendit patiemment que Monseigneur fût servi pour pouvoir parler à son camarade Thomas.

Il attendit longtemps, mais enfin le moment tant désiré de l'entrevue arriva.

— Te voilà, Pierre? Que viens-tu faire à Florence?

— Je viens apprendre la peinture?

— Tu ferais bien mieux d'apprendre, comme moi, la cuisine; d'abord on est toujours sûr de ne pas mourir de faim.

— Tu manges donc tout ton compte ici? lui demanda Pierre.

— Je crois bien, dit le marmiton, c'est au point que je me donnerais tous les jours des indigestions si je voulais.

— En ce cas, continua Pierre, je vois que nous pourrions nous entendre; comme tu as trop de ta cuisine, nous ferons bon ménage.

— Ça va, dit Thomas.

— Ça va même tout de suite, reprit Pierre; car, vu que je n'ai pas diné, nous pouvons commencer dès à présent l'établissement que j'étais venu te proposer.

## II.

Thomas fit grimper en cachette le petit Pierre dans la mansarde où il couchait, lui offrit la moitié de son grabat, et lui dit de l'attendre, vu qu'il ne tarderait pas à remonter avec quelques débris du diner de Monseigneur.

Il n'est pas besoin de dire si le repas fut gai : Thomas avait un excellent cœur et Pierre un appétit d'enfer.

— Ah ! ça, te voilà bien logé et bien nourri, dit Thomas, il ne s'agit plus que de savoir comment tu travailleras.

— Comme travaillent tous ceux qui dessinent ! avec des crayons et du papier.

— Mais, objecta Thomas, tu as donc de l'argent pour acheter du papier et des crayons ?

— Moi, je n'ai rien du tout ! Je me suis dit en venant : Thomas, qui est marmiton chez Monseigneur, ne peut manquer d'avoir de l'argent, et puisqu'il est riche, c'est absolument comme si je l'étais.

Thomas se gratta l'oreille, et répondit que, pour ce qui était des os à ronger, il n'en manquait pas dans la maison ; mais, quant à l'argent, il devait attendre encore au moins trois ans avant d'être en droit de demander des gages.

Pierre se résigna ; les murs de la mansarde étaient blancs ; Thomas fournissait à l'artiste plus de charbon qu'il n'en pouvait user pour crayonner ses esquisses, et Pierre se mit courageusement à charbonner les murs.

On ne sait par quel moyen le bon petit Thomas parvint à se procurer une piécette d'argent ; mais l'enfant avait si bon cœur qu'il ne pouvait manquer de probité ; aussi, devons-nous croire que le marmiton avait légitimement gagné la demi-pistole qu'il apporta un jour triomphalement à son camarade de chambrée. Alors à sa grande joie, l'artiste eut des crayons et du papier. Il sortait à la pointe du jour, allait étudier les tableaux dans les églises, les monuments sur les places, les paysages dans les environs de Florence, et le soir l'estomac vide, mais l'esprit bien nourri de tout ce qu'il avait vu, il rentrait furtivement dans la mansarde, où il était toujours sûr de trouver son diner prêt et caché par Thomas sous la paille ; moins pour le dérober aux regards des curieux que pour le tenir chaud en l'absence de son pensionnaire.

Bientôt sous les dessins plus corrects, disparut le charbonnage des murs. Pierre tapissa de ses esquisses les plus parfaites, l'étroite cellule où l'amitié d'un enfant lui valait un si généreux asile.

## III.

Un jour le cardinal Sachetti qui faisait restaurer son palais, visita avec l'architecte les étages supérieurs, où peut-être jamais il n'était monté ; il entra dans la mansarde du marmiton. Pierre était sorti, mais ses nombreux dessins témoignaient du laborieux travail de l'enfant qui habitait cette demeure ; le cardinal et l'architecte furent frappés du mérite de ces ouvrages.

On crut d'abord que c'était Thomas qui en était l'auteur, et Monseigneur le fit appeler pour le complimenter sur ses heureuses dispositions.

Quand le pauvre marmiton vit que Monseigneur était entré dans sa mansarde et qu'il avait vu tout ce qu'il appelait les « barbouillages », de son ami Pierre, il se crut perdu.

— Tu n'es plus au nombre de mes marmitons, dit le cardinal.

Thomas, trompé sur le véritable sens de ces paroles, s'imagina que le cardinal le chassait de ses cuisines et il se jeta à genoux en criant :

— Oh ! Monseigneur, que deviendra mon pauvre ami Pierre si vous me renvoyez ?

Le cardinal voulut avoir l'explication de ces paroles, et voilà comment il sut que ces dessins avaient été faits par un pauvre petit berger que Thomas nourrissait en secret depuis deux ans.

— Quand il sera rentré ce soir tu me l'amèneras, dit Son Eminence en riant, et en accordant un généreux pardon à Thomas.

Ce soir-là, l'artiste ne parut pas au palais du cardinal, puis deux jours, puis huit jours, puis quinze jours se passèrent sans qu'on entendit parler de Pierre...

Enfin le cardinal, qui s'intéressait beaucoup au sort du jeune artiste, parvint à savoir que depuis quinze jours les moines d'un couvent isolé avaient recueilli, et retenaient chez eux, un dessinateur de quatorze à quinze ans, qui était venu leur demander la permission de copier un tableau de Raphael qui se trouvait dans la chapelle du cloître. Cet enfant c'était Pierre ! Il fut ramené chez le cardinal.

Thomas conduisit son ami près de Son Eminence qui le reçut avec bonté, et le plaça dans une des meilleures écoles de Rome.

Pierre de Cortone devint illustre et riche, mais les honneurs et l'opulence ne lui firent jamais oublier son ami le marmiton, le noble cœur qui l'avait servi au temps de l'obscurité et de la misère.

Du produit de ses œuvres le grand peintre se fit bâtir une riche demeure dans un des plus beaux quartiers de Florence. Pendant qu'on élevait cet édifice, Pierre prenait par le bras, le marmiton qui avait le titre de cuisinier en chef, mais qui grâce au peintre n'avait plus besoin de travailler pour vivre. Et il lui disait :

— Viens, ami, allons voir où en est la construction de « notre » habitation.

Cinquante ans plus tard il y avait deux vieillards, qui vivaient en frères dans l'une des plus opulentes demeures de Florence. On disait de l'un :

— C'est le plus grand peintre de notre époque !

De l'autre :

— Ce sera le modèle des amis dans tous les temps !

Cet ami modèle était l'ex-marmiton Thomas, et le grand peintre était son compagnon Pierre, qui avait pris le nom de « Piédro de Cortone » et fut en effet l'un des plus illustres artistes du XVII<sup>e</sup> siècle.

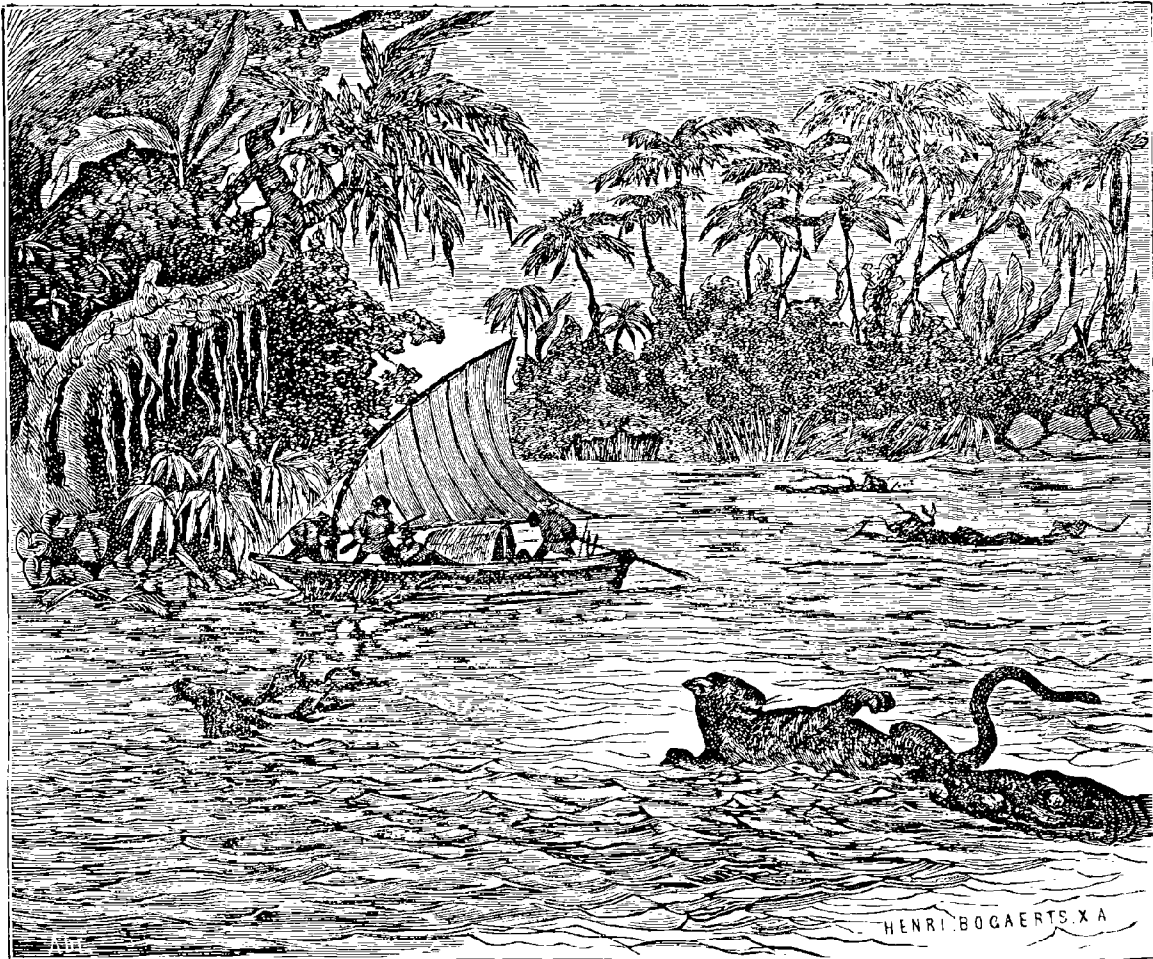
## JEUX ET RÉCRÉATIONS.

## DESSIN A LA SAUCE.

Voici une manière aussi facile qu'amusante de vous procurer de jolis dessins, surtout à la campagne, où vous pourrez glaner dans le jardin les modèles que la nature vous offre en si grand nombre. Ayez un album, et une espèce de crayon noir ou plutôt de fusain ; frottez sur une feuille de papier un morceau de ce crayon,

de manière à obtenir une couche qui ne soit ni trop mince ni trop épaisse ; voilà votre sauce prête.

Vous avez fait choix de quelques feuilles de plantes ou d'arbustes, les plus jolies, les plus délicates que vous aurez pu trouver : prenez une de ces feuilles, placez-la sur votre sauce par la face de dessus, et couvrez-la d'un morceau de papier ; passez le doigt sur le papier partout où vous sentez la feuille au-dessous, de telle sorte qu'elle s'imprègne de la sauce dans toutes ses parties, mais n'appuyez pas trop fort, de peur de l'écraser. Cela fait, ôtez le morceau de papier, saisissez



UN DRAME SUR L'EAU.

délicatement la feuille et appliquez-la par la face saucée sur une page de votre album.

Prenez un autre morceau de papier bien propre, mettez-le sur la feuille, et passez le doigt comme vous avez déjà fait, en ayant soin de le promener partout où vous sentez la feuille. Enlevez alors feuille et papier, et vous aurez sur votre album une image fidèle, une reproduction exacte de la feuille.

Mais nous devons vous prévenir que les dessins obtenus par ce procédé s'effacent assez facilement, et qu'il est bon d'avoir le soin de les recouvrir de papier de

soie. On peut même les rendre plus durables en les trempant dans du lait ; mais alors il faut faire chaque dessin à part, et le placer dans l'album au moyen de colle quand il a subi l'opération et qu'il est parfaitement sec.

## ORIGINE DU CERCEAU ET DES OSSELETS.

Le cerceau, chez les Grecs, se nommait «Trochus,» il était en airain, et la baguette pour le conduire en fer. En Grèce, on regardait les exercices du corps comme

très-utiles au développement des forces et salutaires à la santé; aussi on avait établi des courses au cerceau, auxquelles les jeunes filles mêmes prenaient part.

On nous dit que les médecins recommandaient ces courses aux personnes faibles. Voilà une ordonnance qui serait bien accueillie de mes jeunes lecteurs, n'est-il pas vrai?

Ainsi que les dés, les osselets remontent à la plus haute antiquité. Ce jeu passionnait, paraît-il, les enfants; l'anecdote suivante racontée par Plutarque, en est du reste la meilleure preuve.

Alcibiade, étant enfant, jouait aux osselets au milieu



UN VOIAK (GRANDE RUSSIE).

d'une rue; un chariot vint à passer, il pria le conducteur de s'arrêter, car les osselets étaient sur la voie. Celui-ci ne voulant rien entendre, les autres enfants s'écartèrent. Mais Alcibiade se couchant au travers de la rue, lui ordonna de passer sur son corps. Le conducteur effrayé fit reculer ses chevaux.

#### ALAIN DE TINTENIAC.

(Su te, voir pag 199.)

#### XIII.

#### La veille du combat.

Nous avons quitté Alain se préparant à un combat terrible qui allait se livrer entre les Bretons et les Anglais, qui siégeaient en intrus à Ploërmel.

La veille du combat, le sire de Tinteniach arriva chez le maréchal de Beaumanoir, heureux d'avoir été choisi comme un des tenants de la journée. Ces deux amis, ces deux frères d'armes, séparés depuis si longtemps par les chances de la guerre, étaient heureux de se revoir et de se retrouver pour combattre ensemble.

— Eh bien, dit le sire de Tinteniach, j'espère bien, Robert, que notre troupe est au complet?

— Je n'ai eu que l'embarras du choix.

— Parbleu! la partie est assez belle pour que tout ce qui a le cœur noble et vaillant soit désireux de la jouer. Et quels sont ceux sur qui ton choix est tombé?

— Dix chevaliers et vingt et un écuyers. Tous renommés pour leur courage.

— Pardon; mais je vois ici... un inconnu, et tu le places le second dans la liste des écuyers. Tu le connais donc?

— Je le connais.

— Il est de noble race?

— Aussi noble que toi-même; il compte même un degré de plus.

— Peste! il n'y a pas en Bretagne beaucoup de familles plus anciennes, que la mienne. Mais pourquoi ne se nomme-t-il pas, quand tu lui fais le plus grand honneur qu'un gentilhomme puisse recevoir?

— J'ai cédé au désir qu'il m'a exprimé.

— Singulier original! Où place-t-il donc la gloire, si celle qui l'attend ne lui paraît pas suffisante?

— Il ne veut se nommer qu'après la victoire!

— Mais il peut être tué.

— Il se résigne à mourir inconnu.

— C'est vraiment plus que de l'originalité, et ce mystère pique ma curiosité. J'ai conquis un peu de gloire; on veut bien citer mon nom avec honneur; j'ai passé l'âge où l'amour-propre vous tient le cœur; eh bien, loin de me cacher dans cette circonstance où la Bretagne est en jeu, bien loin d'abriter mon nom derrière une visière baissée, je voudrais le crier au monde entier. Enfin, chacun agit comme il l'entend. Et cet homme, est-il jeune?

— Il a à peine dix-sept ans.

— L'âge de mon fils. Mais non, je n'ai pas de fils!

— Tinteniach!

— Je n'ai pas de fils! te dis-je. Il y a quelque part, dans un coin de mon château, quelqu'un qui porte mon nom, quelqu'un qui recueillera mon héritage, quelqu'un que je ne connais pas, que je ne veux pas connaître. Si j'avais un fils, il aurait déjà paru dans la lice, la Bretagne parlerait de lui; s'il était mort, il serait du moins tombé avec honneur; s'il était digne de son nom, de sa race, il serait demain près de moi, combattant à mes côtés, et l'histoire dirait un jour: A ce grand combat des Trente, il y avait deux Tinteniach. Ah! que je suis malheureux de ne pouvoir oublier! Cette blessure est toujours saignante; j'ai beau faire, elle ne se ferme pas, et elle finira par me tuer.

En parlant ainsi, Tinteniach se laissa tomber sur un fauteuil, et appuyant sa tête sur ses mains, il éclata en sanglots.

Beaumanoir, ému à l'aspect de cette grande et touchante douleur, s'avança vers son ami, et le secret allait lui échapper; mais il fit un retour sur lui-même, se rappela la parole qu'il avait donnée, et la révélation qu'il allait faire expira sur ses lèvres. Toutefois il appuya sa main sur l'épaule de Tinteniach, en lui disant:

— Pourquoi désespérer, ami? Dieu est bon, Dieu est grand; il nous éprouve, mais c'est parfois de l'excès même du mal qu'il fait jaillir un bien inespéré. Mets ta confiance en lui.

— Il faut bien que tu excuses ma faiblesse. Si un autre que toi m'avait vu verser des larmes, moi, un Tinteniach! il ne sortirait pas vivant d'ici; mais que veux-tu? L'histoire de ce brave jeune homme que tu protèges m'a rappelé mes malheurs. Va, la crise est passée.

En ce moment, on introduisit auprès de Beaumanoir un poursuivant d'armes anglais. Après s'être incliné, le poursuivant prit la parole:

— Monseigneur, dit-il au maréchal, sir Richard Bembro, le chef des tenants de la journée de demain, vous fait savoir qu'il a arrêté le choix des combattants de son côté dont voici la liste, composée de trente et une personnes, lui compris, savoir, sept chevaliers, neuf écuyers et quinze gens d'armes. Sir Richard Bembro m'a ordonné, après vous avoir signifié cette liste, de la déposer entre vos mains et de vous demander communication des noms des combattants qui lui seront opposés.

— Sire poursuivant, répondit le maréchal, voici ma liste à moi, composée de dix chevaliers et de vingt et un écuyers. Portez ces noms avec mes compliments à sir Bembro et dites-lui que demain nous serons à ses ordres. Pour vous, acceptez ce présent en souvenir de moi; l'honneur que je reçois est digne d'un prince, il faut donc que je me conduise en prince.

Il tendait, en parlant ainsi, une bourse pleine d'or au poursuivant ennemi.

Le poursuivant s'inclina et sortit.

Les deux amis restèrent ensemble et passèrent le reste de la journée à régler les dispositions du combat, l'ordre dans lequel les combattants seraient placés, et tous les détails qui, selon les usages du temps, se rattachaient à ces sortes de rencontres.

#### XIV.

Bon sang ne ment jamais.

Cependant la tante d'Alain, cédant aux prières de sa fille Alice, consentit à assister au tournoi; mais comme le sire de Tinteniach était un des combattants, elle annonça à son neveu qu'elle ne pouvait l'emmener avec elle. Elle s'attendait à la douleur du jeune homme, et fut étonnée du calme avec lequel il apprit cette exclusion. Au fond du cœur, la châtelaine aurait voulu qu'il la suppliât de lui permettre de la suivre, sauf à lui de se cacher, afin que son père ne le vit pas. Alice aussi regardait son cousin

avec étonnement. Elle ne comprenait rien à son apathie. Alain, impassible, semblait accepter sa honte.

Le lendemain, quand les deux femmes partirent sur leurs haquenées, accompagnées de quelques hommes d'armes choisis par Perret l'intendant, Alain ne parut pas. La comtesse jeta vers le donjon, où elle supposait le jeune homme encore endormi, un regard de mépris, et une larme de pitié sillonna la joue d'Alice.

Pendant que le convoi se dirigeait vers la Mi-Voie, Alain rencontrait Perret qui, vaincu par ses instances, lui avait fait ouvrir la poterne, ne doutant pas qu'il ne voulût voir le combat comme curieux et en se dissimulant dans la foule. Seulement, il ne comprenait pas pourquoi le jeune homme emportait une épée. A quelque distance, Alain avait trouvé le jeune Tomelin, qui, pour quelques écus, avait consenti à l'attendre avec deux chevaux de labour, et tous deux avaient pris la route du château de Josselin où commandait le sire de Beaumanoir. A cent pas de la ville, Alain avait renvoyé le paysan en lui payant le prix convenu, et celui-ci s'était hâté de regagner sa demeure, de remettre les chevaux à l'écurie; puis, mettant ses habits de fête, il était reparti pour aller prendre sa part au spectacle du jour.

Alain, resté seul sur la route, attendait avec impatience que la nuit s'éteignît. Sa joie fut grande quand il vit les dernières étoiles disparaître dans l'immensité, l'aube blanchir le ciel, et le soleil se lever radieux. C'est qu'à ce moment les portes de la ville de Ploërmel devaient s'ouvrir. Alain s'élança avec impétuosité, et trouva à l'entrée l'homme d'armes de Beaumanoir qui l'attendait, alléché par la récompense promise.

— Peste! mon jeune maître, dit celui-ci, vous êtes exact. Allons, allons, voilà une ardeur qui est d'un heureux augure.

— Es-tu prêt à faire ce que je te demanderai?

— Parbleu! avec d'autant plus d'empressement que j'ai reçu les ordres de monseigneur et qu'il m'a attaché à votre personne pour toute la journée.

— C'est bien, conduis-moi; mais il ne faut pas qu'on me voie.

— C'est convenu. Venez, j'ai pensé à tout.

Et, le guidant à travers des rues désertes et isolées, il l'amena à la demeure de Beaumanoir, en le faisant entrer par les derrières du logis. Arrivé dans une chambre qui lui était destinée, le jeune homme trouva une armure et s'empressa de la revêtir.

— C'est singulier, dit le serviteur, il manque l'épée.

— Non, j'ai la mienne, et c'est d'elle que je veux me servir.

— Est-elle bonne, au moins? Car la lutte sera sérieuse, et une mauvaise arme met un homme en péril. Après cela, il vous resterait la masse.

— Regarde, examine.

— Oh! oh! vous avez là une lame excellente, une lame de Flandre, bien trempée et du meilleur fer. Peste! mon jeune maître, vous ne serez pas le plus mal partagé. Mais c'est drôle, on dirait que cette arme a été finie en Angleterre: oui, lame flamande et poignée an-

glaise; c'est presque une énigme. Après cela, on a tant tué d'Anglais en Bretagne depuis dix ans... on a tant ramassé d'armes sur le champ de bataille... Si celui qui vous l'a vendue en connaissait le prix, il a dû faire un bon marché.

— Il me l'a donnée pour rien.

— Vrai? Voilà qui est miraculeux; ce n'est pas moi qui aurais fait une pareille bêtise.

— Qui sait?

Les dernières pièces de l'armure étaient à peine attachées, et Alain venait de ceindre son épée, lorsque la trompette retentit.

— Ah! dit le serviteur, voilà un appel qui doit être pour nous.

— Je suis prêt, répondit Alain, en posant sur sa tête son casque dont il rabattit la visière.

Puis toujours conduit par le soldat, il arriva dans la salle d'armes où tous les combattants étaient déjà réunis. Quand il entra, il se fit un mouvement dans la noble assemblée. Bien que tous les tenants eussent été prévenus par Beaumanoir, ils espéraient encore que le mystérieux jeune homme ne resterait pas inconnu pour eux. Ils l'examinèrent avec curiosité, et en le voyant s'avancer avec modestie vers le maréchal et ployer le genou avec grâce, un murmure d'admiration s'éleva de tous côtés. Alain était grand, mince, svelte, et sa démarche avait autant de charme que de distinction.

— Monseigneur, dit-il à Robert, grâce à vous, je vais faire mes premières armes. Vous m'avez accordé un honneur insigne en me prenant, moi, enfant encore hier, et enfant obscur, pour me placer à côté des plus glorieuses épées de la Bretagne. Vous m'avez permis de combattre pour l'honneur de mon pays. Achevez votre tâche, Monseigneur, bénissez-moi. Il me semble ainsi qu'une étincelle de votre noble cœur viendra me donner un nouveau courage!

A ces mots, une acclamation unanime ébranla les voûtes de la salle. Il y avait tant d'élan, tant d'émotion, tant de noblesse dans cette voix si jeune, que nul ne pouvait rester froid. Alain avait déjà conquis les sympathies de ses frères d'armes.

— Noble enfant, répondit Beaumanoir ému, enfant d'illustre race, aussi noble par le cœur que par le sang, oui, je te bénis, et mille fois heureux le père à qui tu dois le jour! Tinténac, ajouta-t-il, nous sommes habitués à nous unir dans toutes les actions nobles et généreuses; ne veux-tu pas bénir aussi ce glorieux enfant? Je suis sûr que cette bénédiction lui sera encore plus chère que la mienne.

Alain, en entendant Robert devancer un vœu qu'il n'avait pas osé exprimer, saisit la main du vieux maréchal et la couvrit de baisers; puis, se tournant vers son père, il éleva vers lui ses mains suppliantes.

— Non, non, dit le sire de Tinténac, ce n'est pas moi qui te refuserai ce que mon vieux compagnon t'a accordé. En te voyant si grand, si valeureux à ton âge, mon cœur volait vers toi. Je t'aime sans savoir pourquoi, je t'aime sans te connaître. Que serait-ce si je te connaissais! Oui, mon enfant, je te bénis, et je dis

comme Robert : Heureux, oh ! oui, mille fois heureux le père qui peut te nommer son fils !

— Nous tous aussi, s'écrièrent les combattants, nous lui donnons d'avance le baptême de la gloire !

Alain avait saisi les deux mains de son père ; il les couvrait de baisers, il ne pouvait s'en détacher.

Enfin, craignant que son émotion ne le trahit, il se releva, et s'écria d'une voix éclatante :

— Merci, mes nobles seigneurs ! vous me donnez une fierté, une audace qui m'étaient inconnues. Je tâcherai d'être digne de vous, et je jure Dieu, j'atteste les hauts faits de mes aïeux, la gloire de mon père, que je sortirai vainqueur de la lutte, ou qu'on ne relèvera que mon cadavre !

— Beaumanoir, dit Tinteniach à son ami d'une voix brisée par les sanglots, et de manière à n'être entendu que du maréchal, Beaumanoir, soutiens-moi, je chancelle ; il ne faut pas qu'on croie que j'aie peur. Peur ! ce sentiment m'est inconnu, tu le sais ; mais cette scène inattendue m'a brisé le cœur. Ce que c'est pourtant que l'imagination : dans ce jeune homme, il m'a semblé retrouver mon fils ; en entendant sa voix, j'ai cru que c'était la voix d'Alain. Quelle folie que l'illusion ! Mon Dieu, que nous sommes faibles ! Dans notre colère, nous croyons fermer notre cœur à la tendresse paternelle, et cette tendresse se réveille toujours !

Beaumanoir serra la main de son ami ; puis, se tournant vers ses compagnons :

— Messires, s'écria-t-il, vous connaissez tous vos places. Vous, jeune homme, vous combattrez à côté de Tinteniach.

— Merci, Monseigneur, répondit Alain : je regarderai faire, et je tâcherai d'imiter.

— A cheval, Messires, à cheval ! dit le vieux maréchal. La noblesse bretonne ne se fait jamais attendre au combat.

En un clin d'œil, la petite troupe était prête à partir. Les bannières furent déployées, et chacun jeta les regards sur celle d'Alain. On espérait y trouver le mot de l'énigme. Quel noble, dans une circonstance pareille, pouvait répudier ses armes ? A l'aspect de la devise si simple que le jeune homme avait adoptée, et que le

serviteur de Beaumanoir, transformé en écuyer, livrait aux caprices du vent, toutes les mains battirent de nouveau, et l'on murmurait :

— C'est un parent du maréchal ! Ce soir nous le connaissons.

— Mon Dieu, disait Tinteniach en élevant les mains vers le ciel, mon Dieu ! pourquoi ne m'avez-vous pas donné ce jeune homme pour fils.

Le signal du départ se fit entendre, et la troupe s'ébranla, saluée par les acclamations de tous ceux qui se pressaient sur son passage. Alain marchait fièrement à côté de son père et précédé de sa bannière qui flottait à côté de celle du sire de Tinteniach. C'était un spectacle magnifique que celui de tous ces hommes bardés de fer, courant à la victoire ou à la mort.

(La fin au prochain numéro.)

### EXERCICES RÉCRÉATIFS.

A compléter avec des voyelles.

B . . n

L . . n

N . . n

V . . n

### ENIGME-LOGOGRAPHE.

Fuyez, et loin de moi précipitez vos pas,  
O vous tous qui ne voulez pas  
Ou rôtir ou vous battre :  
Je brûle avec six pieds et je perce avec quatre.

### CHARADE.

Mon premier est dans la musique ;  
Si l'on n'est pas dans mon dernier  
On ne connaît pas mon entier ;  
Du reste, son nom vous l'indique.

Prière aux abonnés qui nous envoient la solution de nos exercices récréatifs, de nous indiquer leur nom et leur adresse.

## A V I S.

Ceux de nos abonnés qui feront parvenir la solution de cette énigme à l'Administration du journal, auront droit à l'une des primes suivantes, contre l'envoi d'un mandat-poste :

Le 7<sup>e</sup>, 8<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup>, ou 10<sup>e</sup> volume de l'ILLUSTRATION EUROPÉENNE, au prix de 4 francs l'exemplaire, au lieu de 10 francs.

Le RIEUR ILLUSTRÉ, au prix de 2 francs, au lieu de 5 francs.

Le MUSEE DU JEUNE AGE (9 volumes parus) à 2.50 le volume broché et franco frs. 4.00 élégamment relié.

L'Album pour Piano (8 morceaux, valeur 30 francs) à francs 50, franco en province.

L'Album pour Chant (valeur 30 francs) à francs 5.50, franco en province.

Imprimerie de "l'Illustration Européenne."



# MUSÉE DU JEUNE ÂGE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Publié sous la direction de M<sup>lle</sup> MARCELLINE LA GARDE.

## ABONNEMENTS:

BRUXELLES . . . . . 6.— fr.  
PROVINCE . . . . . 6.50  
franco par an.

SOMMAIRE. GRAVURES. — Les Manteaux des Femmes aux Iles Açores. — Le Dytique. — Acajou à Pommes.

TEXTE. — Les Manteaux des Femmes aux Iles Açores. — Le Dytique. — Acajou à Pommes. — Causeries. Au Bord de la Mer. — Les Pirates. — Jeux et Récréations. La Mère Garuche. — Les Echelons. — Alain de Tinteniac. — Réponses aux Exercices récréatifs du No. 20. — Avis.

## ADMINISTRATION:

BRUXELLES,  
107, BOULEVARD DU NORD.

N<sup>o</sup>. 27.

10<sup>e</sup> ANNÉE.

2 Août 1884.

### LES MANTEAUX DES FEMMES AUX ÎLES AÇORES.

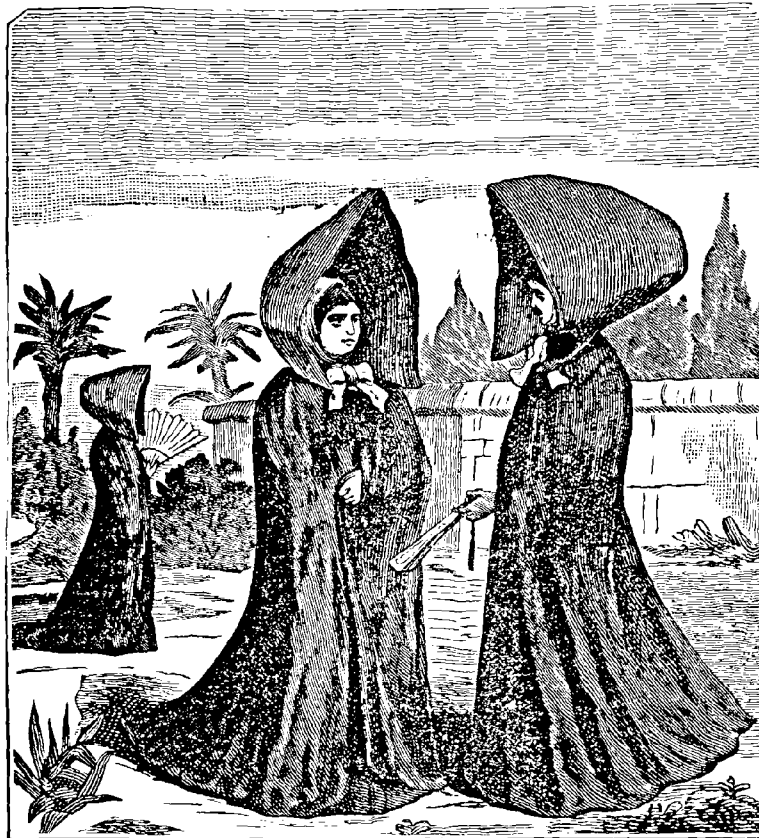
Les îles Açores sont situées dans l'Océan Atlantique à 1300 kilomètres des côtes du Portugal, royaume auquel elles appartiennent; elles sont au nombre de neuf et comptent une population de 250.000 âmes. Ces îles, accidentées, d'un aspect pittoresque et sauvage, d'une nature volcanique, sont prodigieusement fertiles et jouissent du plus beau climat. Les habitants se livrent à la culture des céréales, de la vigne et des arbres fruitiers, qui sont pour la colonie une source abondante de richesses; les parties rocheuses sont couvertes de vignobles, tandis que les plus belles récoltes de froment, d'orge et de maïs, mûrissent dans les plaines et les vallées. De délicieux bosquets d'orangers couronnent les vertes collines, et ce ne sont partout que jardins étalant aux regards les plantes les plus belles et les plus utiles. Malheureusement, ces îles fortunées, où ne se rencontre aucun animal malfaisant, sont exposées à de furieux ouragans et à de fréquents tremblements de terre.

Les Açores, qui furent découvertes par les Portugais au XV<sup>e</sup> siècle, renferment plusieurs villes considérables, dont la plupart sont assez régulièrement bâties. On y remarque de beaux édifices, de somptueux palais

et un luxe inouï d'églises, de couvents et de forts; mais les rues, non pavées, sont sales et mal entretenues.

Aux îles Açores, les femmes portent un manteau très-original et que notre gravure représente parfaitement. Ce manteau, qui est la partie la plus importante de l'habillement, et sans lequel aucune femme ne se montrerait au dehors, est une grande pièce d'étoffe de

couleur sombre, sans manches, et traînant jusqu'à terre; il est muni d'un ample capuchon, qui, quand il est rabattu sur la tête, donne à la femme revêtue d'un pareil manteau, une apparence vraiment étrange et même effrayante.



LES MANTEAUX DES FEMMES AUX ÎLES AÇORES.

### LE DYTIQUE.

Les entomologistes ont donné ce nom à un genre d'insectes de la famille des coléoptères, c'est-à-dire de la classe de ces insectes dont les caractères sont: d'avoir quatre ailes, deux supérieures, dures et coriaces, et deux inférieures, plus minces, d'être pourvus de mâchoires et de mandibules et de subir tous une métamorphose complète,

c'est-à-dire, de passer à l'état de larves et de nymphes, avant de devenir insectes parfaits.

Les dytiques sont tous aquatiques et vivent dans les eaux douces et dans les viviers herbeux; leur forme est un ovale plus ou moins allongé; les pattes postérieures sont aplaties en forme de rames, dont le mou

vement latéral imprime au corps une forte impulsion dans la natation; ils jouissent du privilège de voler et de nager sous l'eau, au travers de laquelle on leur voit faire la guerre aux larves et aux autres petites bêtes. Il arrive souvent qu'on voit des dytiques s'élaner hors des marais au moyen de leurs pattes postérieures, étendre subitement leurs ailes et parcourir les airs; mais leur vol est lourd et bourdonnant. Les larves sont encore plus voraces que l'insecte parfait et méritent bien le nom de vers «assassins," qu'on leur a donné; elles vivent également dans l'eau et n'en sortent que pour se transformer en nymphes dans la terre.

Notre gravure représente: 1<sup>o</sup> un dytique à l'état de larve, 2<sup>o</sup> à l'état parfait; 3<sup>o</sup> un nid de cet insecte.

Le nid du dytique présente comme celui de tous les insectes aquatiques une petite nacelle, avec une espèce de mâ. Pour la fabrication de son nid, l'animal s'aide de son corps; d'abord il tisse la couche supérieure et pour ce travail il se place sur le dos; puis il se retourne et tisse le fond. Le nid achevé, l'insecte dépose ses œufs, ferme l'ouverture avec du fil et enfin à l'extrémité construit un petit mâ également en fil,

#### ACAJOU A POMMES.

Cette plante, répandue sous les tropiques, est scientifiquement connue sous le nom de «anacardium occidentale." Ses fruits, que l'on trouve souvent chez les marchands de comestibles, ont la forme d'un cœur à pointe, recourbée latéralement. Ils contiennent une amande très-agréable au goût, et entourée d'une coque renfermant un suc caustique. Au dessous de cette sorte de noix, se trouve une masse charnue de la forme et de la grosseur d'une poire et d'une couleur rouge ou jaune. C'est cette partie qui porte le nom de pomme d'acajou.

L'acajou à pommes — qu'il ne faut pas confondre avec l'acajou à meubles, originaire de Saint-Domingue, et estimé pour son bois, — présente cette double utilité: d'abord l'amande se mange fraîche ou rôtie; ensuite, on recherche ce fruit vert, dont on fait des cerneaux, en ayant soin de les ouvrir sous l'eau pour en chasser l'huile, car cette huile fait à la peau des taches; c'est pourquoi les Indiens s'en servent pour se tatouer le visage et le corps. Quant à la pomme, aigre avant sa maturité, elle est, étant mûre, juteuse, sucrée et acidulée.

#### CAUSERIES.

#### AU BORD DE LA MER.

#### I. L'arrivée.

La mer, la mer! s'écria Charles qui n'avait jamais quitté

Bruxelles, et arrivait à Ostende avec son père, son frère Henri et sa sœur Marie. Il se tenait debout dans la voiture découverte, et il regardait attentivement une foule d'objets intéressants et nouveaux pour lui.

Ceci fut le signal pour arrêter la voiture; Marie et Henri désiraient si ardemment voir tout à leur aise ce que Charles avait découvert, qu'il leur fut à peine possible de satisfaire leur curiosité, tant ils étaient impatients.

Marie. Oh! que c'est beau! que c'est beau! c'est absolument comme ce joli tableau que tu as dans ta bibliothèque, papa, et que tu appelles le coucher du soleil en mer: mais ceci est bien plus beau; ne le trouves-tu pas, papa?

Le Père. Beaucoup plus beau en effet, ma chère amie: une peinture, quelque bonne qu'elle soit, n'est toujours qu'une imitation, tu le sais; et ce que tu as devant les yeux maintenant est la réalité. Je le vois bien, Marie, cela surpasse ton attente.

Marie. Oh! papa, je ne puis réellement le dire, combien je suis surprise: je ne me serais jamais attendue à voir quelque chose d'aussi beau!

Henri. Sont-ce là de vrais vaisseaux, papa? Ils sont bien petits!

Le père. Non, ce sont des pêcheurs qui s'en viennent en bateaux avec le produit de leur travail.

Marie. Ah! papa, en voilà un autre, puis un autre, puis encore un autre! comme ils sont jolis au soleil! Je n'avais pas l'idée que des bateaux de pêche pussent être aussi beaux.

Le court espace de chemin qu'ils avaient encore à faire, fut bientôt parcouru, et à chaque moment, des objets nouveaux vinrent réjouir les yeux de nos jeunes voyageurs. Il était six heures, et la soirée était une des plus belles; il n'y avait pas le moindre vent qui vint agiter la surface de la mer. Au lieu des vagues et de l'agitation bruyante des flots qu'ils s'attendaient à voir, le mer était calme et tranquille comme ce fameux lac d'Écosse dont Walter Scott donne une si belle description dans la Dame du Lac.

Nos jeunes amis furent bientôt installés dans leur nouvelle demeure qui se composait d'une charmante maisonnette située au milieu d'un joli jardin. Du salon ils pouvaient voir la mer, quoique la vue leur en fut interceptée au rez-de-chaussée par un bosquet. Rien ne put surpasser le plaisir de ces enfants. Après le thé, Henri s'écria: Ah! j'aimerais tant à me promener à présent sur le beau sable!

Le père. Eh bien! mes enfants, comment vous trouvez-vous maintenant? Etes-vous fatigués? Voulez-vous aller vous coucher ou faire un tour de promenade? Le soleil est près de se coucher, et la mer me paraît bien belle. Je voudrais bien que vous pussiez jouir ce soir d'un si beau coup d'œil. Car nous ne devons pas nous attendre à avoir souvent des soirées aussi calmes et aussi agréables. J'ai bien voyagé dans ma vie, et une de mes premières maximes a toujours été de ne jamais remettre à demain ce qui peut se faire aujourd'hui.

En quelques minutes tout notre monde fut sur le rivage; la marée montait; mais il y avait encore un grand espace de sable fin et sec que la mer n'avait pas atteint et qui semblait vraiment les inviter à en profiter.

Henri. Oh! papa, laisse-moi ramasser quelques coquillages. J'ai si peur que l'eau ne les couvre; et alors je les perdrai; j'aimerais tant à en choisir quelques-uns des plus beaux, pour les donner à nos cousins.

Le père. Henri, je crois pouvoir te promettre, si toutefois nous sommes encore vivants et en bonne santé, de te donner encore beaucoup d'occasions de ramasser des coquillages à ta pleine satisfaction; mais, par exemple, je ne puis pas te promettre beaucoup de soirées aussi belles que celle-ci. Mais ne nous arrêtons pas longtemps ici, nous ferons mieux d'examiner toute la côte, la mer et les environs. Je vous aiderai tous, un autre jour, à chercher des coquillages, à ramasser des herbes marines, ou à faire de petits châteaux et des fossés que la marée montante détruira en un instant, et bien d'autres choses innocentes et gentilles qui seront pour vous de véritables amusements. Et je ne dis pas que papa ne jouira pas lui-même avec ses enfants. Je me rappelle de m'être bien amusé à de pareils jeux quand je n'étais encore qu'un jeune garçon.

Charles. Oh! que cela sera amusant! mais je ne puis m'empêcher de regretter de ne pas avoir amené avec nous Jeannot et Jacques; ils se seraient tant amusés, j'en suis sûr.

Henri. Et certainement, papa, il y a dans le jardin un trèfle si succulent que nos petits lapins auraient été bien heureux ici. J'espère, au moins, qu'ils sont en sûreté! Je désirerais bien les avoir avec moi.

Le père (s'adressant à Marie qui semblait absorbée). A quoi penses-tu, mon enfant? désires-tu aussi avoir tes serins avec toi et transplanter ton petit jardin ici?

Marie. Je l'aimerais bien, mais ce n'est pas précisément à cela que je pensais. Notre maisonnette me fait souvenir d'un passage de cet ouvrage dont tu m'as fait cadeau, intitulé: Trois Semaines en Orient; j'y ai lu une description bien intéressante d'une maison bâtie au bord de la mer.

Le père. Oui, dans ce pays les gens bâtissent leurs maisons avec des toits plats dont ils se servent souvent comme de magasins pour serrer leur paille, leur foin et tout ce qu'ils ont besoin de ranger. Je me rappelle avoir lu dans le récit d'un voyageur moderne, que lui et ses amis soupèrent une fois sur le toit d'une maison pour jouir de la fraîcheur de la soirée et qu'ils passèrent la nuit dans une espèce de cabinet construit en osier, sans aucune porte, et chaque personne avait sa cellule particulière. C'est de là que les Orientaux adressent leurs prières au ciel. Quant à nous autres, chrétiens, lorsque les scènes hellés et animées de la mer immense se succèdent tous les jours devant nos yeux étonnés remontons aussi en esprit vers le Créateur de tant de merveilles. C'est ce que nous allons faire, car il est déjà

tard, puis nous irons nous reposer. Bonne nuit, mes enfants, à demain.

(A continuer.)

## LES PIRATES (1).

La «piraterie» est une vieille industrie qui date des premiers développements du commerce maritime. Cachés dans des anses mystérieuses, des criques, des anfractuosités de rochers inabordable, les pirates, comme nos voleurs de grands chemins en embuscade dans un bois sombre pour attendre le passant, sortaient à l'improviste de leurs retraites, faisaient glisser furtivement leurs barques, petites, légères et rapides sur les ondes, attaquaient les vaisseaux marchands et les pillaient.

Les côtes de la Scandinavie, les rives malaises et chinoises donnaient abri à de nombreux pirates; mais aucune mer n'était autant à souffrir des dépradations des écumeurs de mer que la Méditerranée.

Les Phéniciens conservèrent la carène, partie inférieure de leurs navires, plate, pour les haler au besoin sur le rivage et les protéger contre les pirates qui les inquiétaient sans cesse; ces pirates étaient les Cariens, les Tyrrhéniens et les Grecs.

L'histoire nous apprend que les premiers peuples des îles de la Grèce n'étaient que des forbans; ils avaient une prédilection pour ce genre de vie; ils trouvaient plus facile de vivre du bien d'autrui, que de se créer des ressources par le travail. Nous voyons des rois de petits peuples de ces contrées faire le métier d'écumeur de mer et ne vivre que de vols et de rapines, Philippe même, roi de Macédoine, était pirate. Pour remplir son trésor, épuisé par des guerres sans fin, il attaquait les vaisseaux marchands et revenait chargé de butin; il en avait déjà enlevé soixante-dix, quand Pausanias, le général spartiate, le tua.

\*\*

Après la chute de Carthage, nous verrons la Méditerranée sillonnée par les barques des pirates de la côte septentrionale d'Afrique. Ces forbans étaient d'anciens marins de la république carthaginoise qui, peut-être par vengeance autant que par nécessité, faisaient une guerre régulière aux vaisseaux romains dans le dessein d'enlever d'abord leurs marchandises, puis d'affamer Rome.

Le fameux général Pompée, à la tête d'une formidable flotte romaine, mit fin à ces brigandages; en moins de quatre mois, il s'empara de toutes leurs galères, prit leurs villes et forteresses, fit 20,000 prisonniers et dé-

(1) L'art de naviguer, par Eugène Bolsae. (Bibliothèque belge illustrée; Bruxelles, Parent et Cie, Montagne de Sion, 17.)

livra tous les malheureux que les pirates avaient enchaînés comme esclaves.

\*\*

Au commencement du XVI<sup>e</sup> siècle, la côte africaine de la Méditerranée était devenue le refuge des pirates turcs que le fameux Barberousse employait non-seulement pour piller les navires des chrétiens, mais aussi pour attaquer les côtes européennes.

L'empereur Charles-Quint, voulant préserver désormais l'Italie de ces invasions, fit armer en 1535 une flotte de quatre cents vaisseaux, cingla de Barcelone vers l'Afrique, défit les Turcs dans différents combats, prit Tunis, s'empara de la flotte turque composée de 87 navires et de 300 bouches à feu, et délivra 21,000 esclaves chrétiens que les Turcs tenaient enchaînés.

\*\*

Il n'y a pas si longtemps que, sur ces mêmes côtes, les régences de Tunis, de Tripoli, d'Alger donnaient asile à toute une population de pirates, qui ne vivaient que de la chasse aux vaisseaux marchands sillonnant la Méditerranée. Alger surtout servait de nid à ces redoutables voleurs de mer.

Enfin la civilisation fit disparaître cette laide industrie de la Méditerranée, comme elle avait disparu déjà des mers normandes et danoises. La France lui donna en 1830 le dernier coup, en prenant Alger, et mérita ainsi la reconnaissance du monde entier.

Ne confondons pas les pirates et les « corsaires. » Ceux-ci étaient bien d'abord des pirates qui mettaient leur personne et leur embarcation au service de la patrie en danger; mais ne s'en prenaient qu'aux vaisseaux ennemis; Barberousse n'était qu'un « pirate corsaire » dévoué aux sultans.

Ce que nous appelons aujourd'hui « corsaires, » ce sont ces hommes courageux, hardis, expérimentés dans l'art de naviguer rapidement, d'une bravoure héroïque, désintéressés, n'ayant en vue que la destruction de l'ennemi menaçant leur pays. Parmi les plus célèbres de ces hommes de mer, l'histoire nous conserve les noms de Jean Bart, Duguay-Trouin, au XVII<sup>e</sup> siècle, et en notre siècle, Surcouf, Niquet et le Grec Canaris, qui

brûlait les vaisseaux ottomans et contribua puissamment à l'indépendance de la Grèce actuelle.

## JEUX ET RÉCRÉATIONS.

### LA MÈRE GARUCHE.

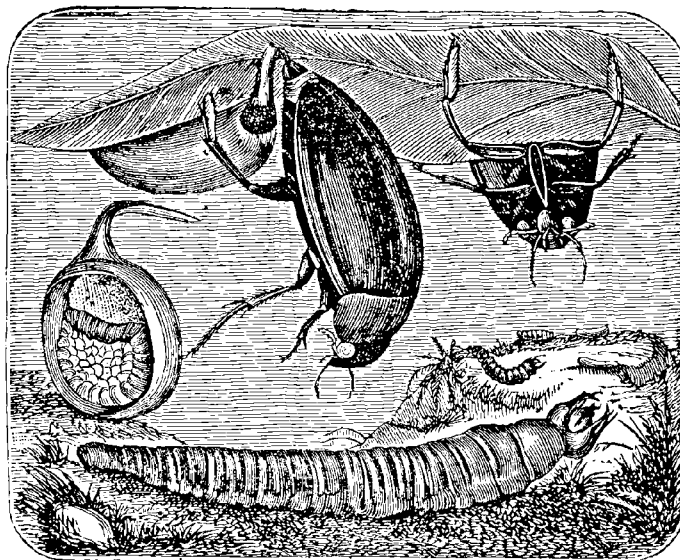
Nous avons cherché à savoir quelle pouvait être positivement l'étymologie du nom de ce jeu, ou du moins du second des deux mots qui servent à le désigner. Après avoir compulsé les anciens et les modernes, les vieux bouquins et les livres de fraîche date, sans trouver nulle part une explication quelconque, nous nous adressâmes, en désespoir de cause, à un brave antiquaire très-versé dans l'étude des étymologies. Il ne put nous

donner aucune réponse satisfaisante.

Enfin nous eûmes l'idée (et c'est par là peut-être que nous aurions dû commencer) de consulter sur ce grave sujet un écolier qui nous dit:

Garuche vient du mot gare, se garer, parce qu'en effet à ce jeu les joueurs doivent avant tout se garer de la mère, éviter ses atteintes.

Cette explication nous parut assez satisfaisante, et tout aussi bonne que tant d'autres étymologies; nous la donnons telle quelle, et il faudra bien que nos lecteurs s'en contentent, faute de mieux.



LE DYTIQUE.

Après l'étymologie, voici le jeu, et nous n'aurons besoin, pour l'expliquer, ni de vieux livres ni d'antiquaires.

Les joueurs qui prennent part à ce jeu sont ordinairement en assez grand nombre, et le jeu n'en est que plus animé. « Plus on est de fous, plus on rit, » dit le proverbe, et le proverbe a bien souvent raison quand il s'applique aux jeux des écoliers.

Le sort désigne quel est celui d'entre tous les joueurs de bonne volonté qui se charge de ce rôle, parce qu'il faut que celui qui le remplit ait bon pied, bon œil et bonne main.

La mère est dans un camp d'une étendue médiocre, lequel est tracé à l'une des extrémités de l'emplacement que les écoliers ont choisi pour théâtre de leurs ébats; quant aux joueurs, ils sont disséminés sur tous les points du terrain, chacun prenant la position qui lui convient le mieux, les uns se tenant plus rapprochés

du camp, les autres en restant éloignés le plus possible.

Attention ! la Mère va commencer sa première course. Elle prononce à haute et intelligible voix les mots sacramentels :

— La Mère Garuche sort de son camp.

Et la voilà qui court après les joueurs, tantôt après celui-ci, tantôt après celui-là, pour en faire un de ses enfants.

Mais personne ne se soucie d'avoir cet honneur ; chacun fuit à son approche, et le plus vite possible. La Mère Garuche, de son côté, ne ralentit point sa course, et bien qu'elle ait les mains un peu liées (car elle ne peut à sa première sortie poursuivre les fugitifs et toucher l'un d'eux qu'avec les deux mains réunies et les doigts entrelacés l'un dans l'autre). Cependant elle finit bientôt par atteindre l'un des joueurs. Celui-ci, aussitôt qu'il se sent pris, fuit vers le camp comme une colombe effrayée qui regagne son nid ; malheur à lui s'il en est éloigné. Il faut qu'il traverse toute la ligne des joueurs qui l'attendent au passage pour lui appliquer avec le plat de la main une claque plus ou moins légère sur le dos, sur les épaules, etc.

Jamais de coups à la tête, jamais de coups de poing : ce sont deux choses expressément défendues par les règles du jeu, et ces infractions à la loi sont également punies : le délinquant est prisonnier de plein droit, il doit se rendre au camp, et dès lors il est soumis aux chances de la bastonnade.

Au reste, il y a des joueurs si déliés, si vivement habiles, que par la rapidité de leur course ou par des détours adroitement faits, ils savent éviter toutes ces mains levées qui les menacent, et arrivent au camp sains et saufs, sans la moindre égratignure.

Une nouvelle course commence. Cette fois la mère et l'enfant sortent ensemble du camp, en se tenant par la main, et se mettent ensemble, sans jamais se quitter, sans jamais se désunir (c'est une règle du jeu), à la poursuite des joueurs pour faire quelque capture. Il est

bien permis à l'enfant d'arrêter au passage et de retenir, s'il le peut, le coureur qui vient à la portée de sa main ; mais, pour que celui-ci soit réellement pris, il faut que la mère le touche ; elle seule a le droit de faire des prisonniers définitifs, c'est encore une règle du jeu.

Cependant le camp se remplit peu à peu ; la Mère voit avec orgueil sa famille s'accroître et présenter une ligne d'attaque très-respectable ; elle compte ses enfants, ils sont huit, dix, douze. Les voilà qui sortent tous ensemble,

se tenant par la main, la Mère en tête qui conduit la bande joyeuse.

Il s'agit de prendre les deux ou trois derniers coureurs qui ont échappé jusqu'ici à la captivité. Ceux-ci se tiennent sur leur garde, prêts à défendre courageusement et jusqu'au bout leur liberté.

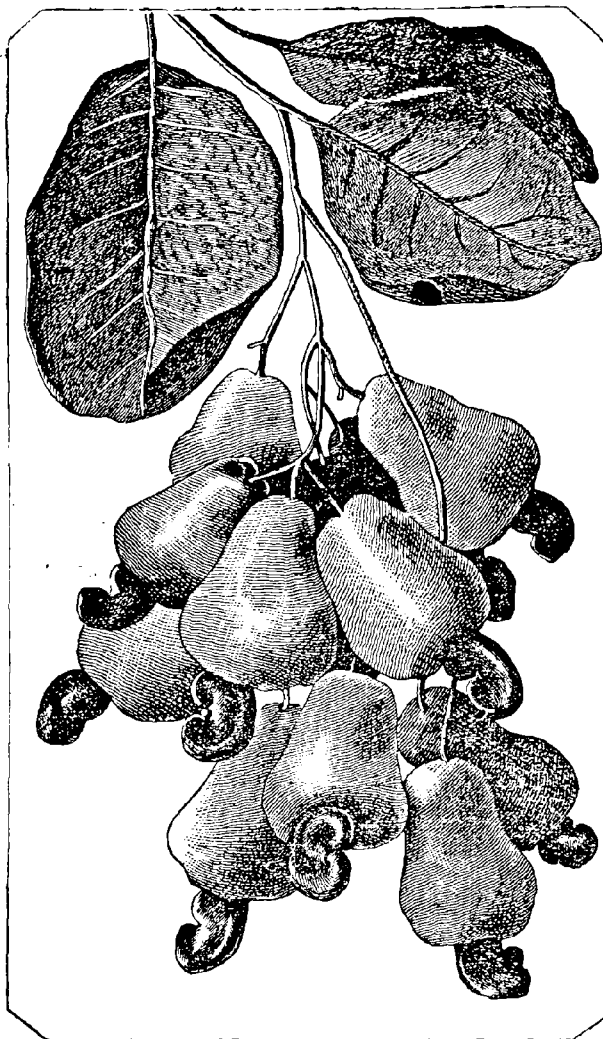
La Mère et les enfants, occupant de front le plus grand espace possible, s'avancent lentement vers les joueurs, et à mesure qu'ils avancent, ils forment un demi-cercle pour les envelopper et leur couper la retraite. Mais les joueurs ont vu le danger qui les menace ; par quelques détours lestement exécutés, ils s'échappent et courent dans une direction opposée.

Nouvelles manœuvres du côté de la Mère et des enfants, qui se replient comme un long serpent, la tête entraînant la queue ; si l'impulsion donnée est trop forte, si les mouvements sont trop brusques, souvent quelques anneaux de la chaîne se rompent, quelques-uns des enfants lâchent prise, et alors c'est un sauve-qui-peut général ; ils fuient tous comme une nuée d'oiseaux

poursuivis par l'épervier : il faut regagner le camp au plus vite pour éviter les coups.

Enfin une dernière course est couronnée d'un plein succès ; les derniers coureurs sont pris,

Et le combat finit faute de combattants.



ACAJOU A POMMES.

## LES ÉCHELONS.

Partout où l'on est plus de deux,  
On vit rarement sans querelle.  
Les échelons d'une superbe échelle  
Un jour prirent dispute entr'eux  
Sur le rang et sur la naissance.  
Le plus élevé prétendait  
Surtout avoir la préférence:  
Pour le prouver, il périrait.  
«Entre nous, disait-il, il est trop de distance;  
D'ailleurs chacun de vous, en sa place arrêté,  
Ne détruit-il pas le système  
De cette belle égalité  
Que condamne la raison même?»  
Mais, dit l'un d'eux, nous sommes tous de bois,  
Et le hasard nous plaça tous, je pense.  
«D'accord; mais placés une fois,  
On admit la prééminence.  
Le temps a conservé ce qu'a fait le hasard.  
Pour renverser l'ordre ordinaire,  
Vous êtes venus un peu tard:  
Vils échelons, apprenez à vous taire.»  
Outré de ce discours qu'il ne soupçonnait pas,  
Un philosophe alors s'empara de l'échelle,  
Et la plaça du haut en bas,  
Changea les rangs, et finit la querelle.

## ALAIN DE TINTENIAC.

(Suite et fin, voir page 205.)

## XIV.

## Le combat.

On avait attaché trop d'importance au combat qui devait se livrer entre Bretons et Anglais pour que la foule ne fut pas grande.

On était accouru de tous les points de la Bretagne; les plus curieux avaient devancé le lever de l'aurore. Arrivés au milieu de la nuit, ils s'étaient couchés sur cette terre que le sang devait arroser. D'autres étaient arrivés le matin, d'autres arrivaient encore. A chaque instant, on apercevait de nouvelles bandes qui hâtaient le pas. Chacun devisait, chacun apportait son opinion, ses désirs, ses espérances, lorsqu'un cri s'éleva: «Les voilà! les voilà! Gloire à sir Richard Bembro! Honneur à Beaumanoir!»

Bientôt les deux troupes se formèrent en bataille et mirent pied à terre. Les écuyers prirent les chevaux de leurs maîtres et se retirèrent à l'écart. Les combattants s'avancèrent, et l'on commença à parlementer pour arrêter les conditions du combat.

Une fois les conventions conclues, elles furent proclamées et signifiées par les poursuivants d'armes. Puis

un grand silence se fit; il semblait que l'âme et la vie de chaque spectateur étaient suspendues à l'âme et à la vie des combattants. Les deux troupes se rangèrent sur une seule ligne, et lorsque chacun fut prêt, les juges donnèrent le signal. Beaumanoir cria: Bretons, en avant! et les deux partis opposés se précipitèrent l'un sur l'autre.

Alain chargeait avec fureur, à côté de son père, qui ne s'épargnait pas davantage, et tout en portant de terribles coups à celui qu'il avait devant lui, il veillait sur le sire de Tinteniac. Un instant, il para habilement un coup qui eût atteint son père, et celui-ci lui cria:

— Merci, enfant, mais veille sur toi-même; mon corps est fait aux blessures.

En même temps, il déchargeait sa masse d'armes sur l'adversaire d'Alain, qui allait atteindre le jeune homme; puis il se remit tranquillement à frapper devant lui.

L'homme sur lequel était tombée la masse du sire de Tinteniac plia sous cette terrible atteinte; puis, se remettant, il attaqua Alain avec une nouvelle fureur. Celui-ci se défendit vivement. Les épées se heurtèrent de tous côtés, vers le cœur de l'ennemi, une route qui ne s'ouvrait pas. L'homme d'armes, fatigué de cette lutte acharnée, jurait en anglais. Alain, plus calme, opposait un imperturbable silence aux paroles de son adversaire. Bientôt détournant avec adresse l'épée de l'Anglais, il parvint à l'atteindre à l'épaule. Celui-ci, en voyant son sang couler et en se sentant blessé, proféra de nouvelles injures; puis, jetant les yeux sur l'arme du jeune homme, il s'écria en français:

— Eh mais! je ne me trompe pas, c'est mon épée! Oui, je la reconnais. Vive Dieu! je ne m'étonne plus qu'elle ait fait si belle besogne, car elle est de bonne trempe.

— Ton épée? demanda le sire de Tinteniac, tout en frappant de son côté, et après avoir entendu cette exclamation, ton épée! Que veux-tu dire, et comment se fait-il?...

— Parbleu! c'est bien clair; ce jeune homme et moi, nous nous sommes déjà rencontrés.

— Et, dit le sire de Tinteniac, où a eu lieu cette rencontre?

— C'était sur la route de Josselin à...

L'Anglais ne put achever sa phrase. L'épée d'Alain lui était entrée dans la gorge et l'avait jeté sur le sol, où il expira en proférant de nouvelles malédictions.

— Vrai Dieu! jeune homme, cria le vieux chevalier, c'est bien frapper; mais ce n'est pas agir courtoisement; vous auriez dû moins précipiter la catastrophe; un moment de plus, et j'aurais su votre secret. Je n'ai jamais vu d'écuyer si agile à bien faire, et si désireux de ne pas être connu.

A ce moment, et sur un signe de Bembro et de Beaumanoir, les trompettes sonnèrent et les combattants cessèrent toute attaque. Ils étaient également haletants, harassés, ils se donnèrent trêve jusqu'à ce qu'ils se seraient reposés, et que le premier qui se relèverait rappellerait les autres.

Alain, impatient, se releva le premier, après avoir revêtu l'armure d'Helcop, qu'il avait conquise, et donna le signal de la reprise de la joute. Les deux troupes se remirent en ligne, s'attaquèrent et le nouveau combat surpassa le premier. Beaumanoir chancela sous les coups que sir Bembro, chef des Anglais, lui portait, et déjà celui-ci criait victoire, lorsque Alain se jeta comme un lion entre eux. Pressant vivement sir Bembro, il le fit reculer et l'étendit mort d'un coup porté à travers la visière. La défaite du chef des Anglais mit un instant le désordre parmi la troupe ennemie, mais un aventurier normand, Croquart, prit hardiment le commandement des Anglais, et les ralliant, il les réunit faisant d'une ligne éparse un peloton épais, où chaque combattant adossé à son camarade présentait de tous côtés une barrière infranchissable. La journée avançait sans que la victoire penchât pour un côté ou pour un autre. Déjà le soleil déclinait et descendait sur l'horizon.

A ce moment, et comme saisi d'une idée subite, Alain sortit de la mêlée, et appelant son écuyer, il lui ordonna de lui chausser les éperons.

— Jeune homme, s'écria Beaumanoir, allez-vous terminer cette journée par une lâcheté? Vous ne pouvez ni ne devez fuir. Vous l'avez juré.

Mais Alain ne semblait rien entendre, et une fois ses éperons chaussés, il s'élança sur son cheval, et partit au galop, tournant le dos au combat.

— Mais vous me déshonorez, lui criait Beaumanoir, mais vous nous déshonorez tous! mais j'ai répondu de vous!

— Tout à l'heure si brave, à présent plus faible qu'une femme! murmurait Tinteniach; qui peut comprendre quelque chose au cœur humain?

Alain, après avoir pris du champ, décrivit une courbe, et brandissant son maillet de fer, s'élança sur les Anglais.

— Ah! je devine, s'écria Robert, il a raison, c'est la seule manière. Ami, faisons-lui place et marchons derrière lui. Le noble enfant se sacrifie pour nous! Puisse-t-il n'être pas victime de son courage!

Il n'avait pas achevé de parler, que déjà Alain arrivait comme la foudre sur l'ennemi, brisait, culbutait ses rangs entassés, frappait à droite et à gauche, et ouvrait à ses frères d'armes un chemin facile et sûr. Une fois dispersés, les Anglais furent facilement vaincus. Dix des leurs avaient été tués, les vingt et un autres se rendirent.

## XV.

### La couronne.

Une longue acclamation salua cette grande victoire. Le peuple breton, heureux et fier, couvrait de louanges et de bénédictions les vainqueurs.

Les juges du camp appelèrent Beaumanoir pour recevoir le prix du triomphe.

— Non, non, dit-il, ce n'est pas à moi que revient cette couronne. Je ne suis que le chef des heureux

combattants, et non le héros de cette journée si glorieuse pour le grand nom de la Bretagne. Donnez, Messeigneurs, donnez le prix à qui l'a mérité. Voici, ajouta-t-il en prenant Alain par la main, voici le vainqueur. N'est-ce pas votre avis? continua-t-il en s'adressant à ses compagnons.

— Oui! oui! crièrent-ils tous avec enthousiasme. Et le sire de Tinteniach criait plus fort que les autres.

Alain, malgré sa résistance, dut se soumettre; mais à peine venait-il de recevoir la couronne des mains des juges, qu'il se tourna vers son père pour lui en faire hommage, lorsque Robert l'arrêta en disant:

— La couronne est à toi, et tu ne peux la donner à un de nous sans risquer d'offenser les autres, tu ne peux te dépouiller de cette palme brillante qu'en faveur d'une des dames qui ont assisté au combat.

Alain, qui succombait sous le poids de son bonheur, se laissa conduire bien plus qu'il ne marcha vers les tribunes. Il se dirigea vers celle où étaient sa tante et Alice, et s'agenouillant devant cette dernière, il lui offrit sa couronne.

— Ma nièce! s'écria Tinteniach. Enfant, tu la connais donc?... Oui, oui, elle peut, elle doit accepter. Merci de l'honneur que tu fais à ma famille.

— Et toi, Tinteniach, ne feras-tu rien pour lui? demanda Beaumanoir.

— Que veux-tu dire?

— Crois-tu que ce jeune homme n'a pas mérité d'être fait chevalier de bataille?

— Si fait, parbleu!

— Eh bien donc, donne-lui l'accolade.

— Pourquoi ne la lui donnes-tu pas toi-même?

— J'en ai fait ton compagnon pendant la bataille, il est juste que tu sois son parrain après la victoire.

— Soit, répondit Tinteniach, c'est un honneur de plus, et je l'accepte.

Alain regardait Beaumanoir d'un air effaré. Il semblait ne pas comprendre. Le vieux maréchal le fit agenouiller, en souriant, devant son père.

— Tu m'attestes qu'il est de bonne race? demanda Tinteniach.

— Je te l'ai dit avant qu'il se chargeât de te le prouver lui-même, répliqua Robert; si fût-il le dernier des manants, il aurait mérité de devenir noble. La noblesse, d'ailleurs, quand elle commence, ne sort-elle pas du peuple?

— Ce n'est pas le fils d'un chevalier dégradé?

— C'est le fils d'un comte illustre; il n'y eut jamais de tache dans sa famille.

— Eh bien donc, s'écria Tinteniach en frappant trois fois Alain du plat de son épée, au nom du Seigneur notre Dieu, au nom de son Fils et de par monseigneur saint Georges, toi, le vainqueur de cette longue et terrible lutte, je te fais chevalier! Sois toujours loyal, brave et vaillant. Et maintenant, enfant, il faut que tu te montres à ton parrain, il faut que tu relèves ta visière, pour que je t'embrasse.

Mais cette dernière émotion était trop forte pour Alain. Elle mettait le comble à ses joies. Il restait

agenouillé, pleurant et sanglotant. Il essaya de se lever. Ses forces le trahirent. Deux chevaliers s'approchèrent, puis l'un d'eux releva la visière du casque du jeune homme.

— Mon fils! s'écria Tinteniac.

Et il chancela à son tour. Cet homme si rude dans les combats, si dur pour lui-même et pour les autres, cet homme, qu'aucun danger ne pouvait abattre, resta immobile et comme frappé par la foudre. Les yeux fixes, il voulait parler et ne pouvait trouver de paroles. Sa langue s'embarrassait. Son visage se couvrit d'une pâleur mortelle, et bientôt une rougeur extrême remplaça cette pâleur livide.

— Père! dit Alain effrayé de cet état subit, mon père, mon bon père, pardonnez-moi!

— Te pardonner! répondit Tinteniac en serrant son fils contre son cœur; que veux-tu que je te pardonne? Ta gloire: est-ce qu'elle est une faute? L'honneur dont tu couvres ton nom, est-ce qu'il ne rejaillit pas sur moi? La surprise que tu me gardais, est-ce qu'elle ne me comble pas de joie? Te pardonner; mais c'est moi qui ai besoin de pardon; moi qui t'ai méconnu, mon fils, mon glorieux fils. Ah! Beaumanoir, tu savais son secret, toi...

— Oui, mais je ne voulais te rendre Alain que lorsqu'il serait digne de toi.

— Ami, tu devais bien rire de moi quand je glorifiais le père auquel cet enfant doit le jour.

— Non pas, ami; tu disais avant, ce que nous disons tous à présent.

— Mais, Alain, ajouta le sire de Tinteniac, quelle puissance magique a pu te transformer en si peu de temps?

— C'est Alice, mon père, répondit le jeune homme; j'ai voulu aujourd'hui me montrer digne d'elle, car j'espère qu'Alice deviendra un jour ma compagne...

Les fiançailles d'Alain et d'Alice furent célébrées, le lendemain du mémorable combat. Devenu, deux ans plus tard, l'époux de sa cousine, sa vie ne fut qu'une suite de nobles et glorieuses actions, que ses trois fils continuèrent au plus grand honneur de la Bretagne et du nom des Tinteniac!

## RÉPONSES AUX EXERCICES RÉCRÉATIFS DU N° 22.

CHARADE.

Charité.

ÉNIGME.

Le mémoire. La mémoire.

FANTAISIE ARITHMÉTIQUE.

$12 + 20 + 4 + 64 = 100.$

RÉBUS.

L'écolier docile sera récompensé.

L' E — collier — do — si — Le — se — rat récompensé.

Nous ont envoyé des réponses exactes aux exercices récréatifs du N° 22.

A. L. (Diest); — Banneau, Louise (Roux); — Borsoi, Georgine (Mons); — Bosch, René (Gand); — Bugnot, Ernestine (Sars); — Calken, Joseph (Saint-Nicolas); — Céroux, Jean (Jupille); — De Lexhy, Julia (Engis); — De Clerck, André Mauri et Ernest, (Courtray); — Dutzel, Georges (Ixelles); — Elise A. (Bruxelles); — Gerbo, Estelle (Bruxelles); — Gillain, Fanny (Bruxelles); — Joniaux, Henri (Bruxelles); — Hautera, Charles (Lille); — Houssière, Hélène (Bruxelles); — Joos, Alphonse (Saint-Josse-Ten-Noode); — Koenig (Arlon); — Lamart, Emile (Schaerbeek); — Lanefte, Maurice, (Châtelet); — Leugnics, Joseph (Saint-Pierre); — Liezel, Marie, (Arlon); — Loulou (Laeken); — Macour, Paul (Bruges); — Mathieu, Marie (Chimay); — Sireux, Jeanne (Liège); — Angèle (Chaudfontaine); — Xavier Y (Wandre).

Prière aux abonnés qui nous envoient la solution de nos exercices récréatifs, de nous indiquer leur nom et leur adresse.

## AVIS.

Les abonnés, dont les noms précèdent, peuvent nous réclamer, contre l'envoi d'un mandat-poste, une des primes suivantes:

Le 7<sup>e</sup>, 8<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup>, ou 10<sup>e</sup> volume de l'ILLUSTRATION EUROPÉENNE, au prix de 4 francs l'exemplaire, au lieu de 10 francs.

Le RIEUR ILLUSTRÉ, au prix de 2 francs, au lieu de 5 francs.

Le MUSÉE DU JEUNE AGE (9 volumes parus) à 2.50 le volume broché et franco frs. 4.00 élégamment relié.

L'Album pour Piano (8 morceaux, valeur 30 francs) à francs 5.50, franco en province.

L'Album pour Chant (valeur 30 francs) à francs 5.50, franco en province.

Imprimerie de «l'Illustration Européenne.»



# MUSÉE DU JEUNE ÂGE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Publié sous la direction de M<sup>lle</sup> MARCELLINE LA GARDE.

## ABONNEMENTS:

BRUXELLES . . . . . 6.— fr.  
PROVINCE . . . . . 6.50 "  
franco par an.

SOMMAIRE. GRAVURES. — Une Récolte sur des Abîmes. — Les petites Industries en Chine. Un Tailleur d'Habits. — Le Flétan.  
TEXTE. — Une Récolte sur des Abîmes. — Les petites Industries en Chine. Un Tailleur d'Habits. — Le Flétan. — Deuxième Causerie. Au Bord de la Mer. — Jeux et Récréations. Les Canards et les Poissons magnétiques. — Comment les Cigales chantent. — La Fourmi est préteuse. — Pensées. — Niaiseries. — Qui se lie avec le Méchant tôt ou tard le sera lui-même. — Monsieur à Rebours. — Exercices récréatifs. — Avis.

## ADMINISTRATION:

BRUXELLES,  
107, BOULEVARD DU NORD.

N<sup>o</sup>. 28.

10<sup>e</sup> ANNÉE.

9 Août 1884.

### UNE RÉCOLTE SUR DES ABÎMES.

Sous le rapport de la végétation, on divise les Alpes en sept régions. La plus inférieure ou celle des vignes, commence dans les vallées, au bord des rivières et des lacs; plus haut, se trouve la région des chênes, 935; au-dessus de ces arbres, commence la région des hêtres, 1,350; celle des sapins lui succède, 1,835. Là, commence la région alpine inférieure: les arbres y font place aux plus riches pâturages; elle est dominée par la région alpine supérieure, qui conserve pendant toute l'année des amas de neige dans les places abritées du soleil.

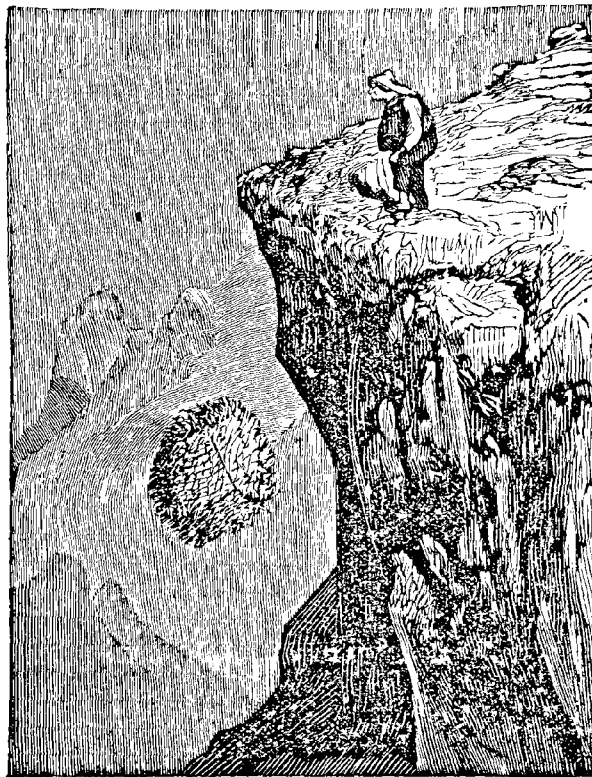
Enfin, au-dessus de cette région commencent celles des glaces et des neiges éternelles, qui ne sont point tout-à-fait dépourvues de végétation. Entre les diverses chaînes de rochers qui forment en Suisse les Alpes, se trouvent donc des pâturages où la récolte des foins offre mille périls. D'abord le faucheur doit escalader des rocs à pics, puis, arrivé sur le plateau, il se met à l'œuvre et coupe l'herbe. Lorsque le pâturage est tondue, il s'agit de transporter le foin au fond du ravin. Que fait alors le faucheur?

Jetons les yeux sur notre première gravure et nous le verrons.

Il lie le foin en bottes et le précipite au fond de l'abîme qui s'ouvre à ses pieds. On a dit que le faucheur des Alpes courait les mêmes dangers que le chasseur de chamois et l'on a bien raison; le voyez-vous ici au bord du précipice: un mouvement trop brusque, un

faux pas peuvent l'entraîner dans le gouffre. Et quand son foin sera descendu, que de périls nouveaux le faucheur ne devra encore affronter pour aller le tirer du fond de quelque ravin hérissé de rochers aiguës où il laissera peut-être sa vie.

### LES PETITES INDUSTRIES EN CHINE. — UN TAILLEUR D'HABITS.



UNE RÉCOLTE SUR DES ABÎMES.

En Chine, le commerce se fait en pleine rue. Chacun s'installe où il peut avec sa marchandise, dans la plus grande confusion. Là, vous voyez un tailleur raccommodant de mauvaises chaussures. A côté d'eux, se fabriquent de petits pâtés, des bonbons de toutes nuances. Plus loin, c'est de la vieille ferraille, de la porcelaine, des potiches fêlées.

Les cuisines en plein air sont très-nombreuses.

On dîne sous la calotte du ciel, à tout prix et de toutes sortes de choses. On vend autant de côtelettes de chien et de chat que de côtelettes de mouton; le porc s'y débite sous mille formes diverses. Les raffinés se permettent les tendons de requin, et cette gélatine visqueuse qu'on prétend être des nids d'hirondelles de mer. A côté de ces cuisines improvisées, l'on trouve les barbiers et les

perruquiers qui rasant leur client à ciel ouvert et leur attifent la queue d'une manière élégante. Puis viennent les joueurs d'instruments, les bateleurs, les jongleurs; il y en a qui font des tours si surprenants qu'ils laissent bien loin tous les saltimbanques européens: ils avalent des boules de verre et d'acier, y joignent une couple d'épées et font son-

ner tout cela dans leur estomac ! Puis nous trouvons le rémouleur, le diseur de bonne aventure, le marchand de légumes avec sa brouette montée sur une seule roue, et portant sa charge des deux côtés du véhicule. N'oublions pas le débitant de bouillon. Il porte sa boutique suspendue aux deux extrémités d'un bambou qu'il tient en équilibre sur son épaule ; à l'une des extrémités est attachée la marmite, sous laquelle il y a du feu, à l'autre, une espèce de table avec bols et assiettes. Chaque tasse de bouillon vendue est remplacée par une tasse d'eau ; les derniers venus sont naturellement bien mal partagés. Les boutiques sont généralement petites et misérables en Chine. Les gens du peuple n'ont qu'une seule chambre, très restreinte, sans autre ouverture que la porte d'entrée, car le Chinois redoute le courant d'air. L'obscurité de ces taudis, remplis d'habits, de matelas, de toutes espèces de choses sans nom ; la chaleur, l'odeur repoussante qui y règnent nous donnent aisément à comprendre pourquoi l'artisan préfère transporter son commerce en plein air, tant pour lui que pour ses clients.

#### LE FLÉTAN.

Ce poisson, d'un brun foncé à écailles nuageuses et ovales, ressemble beaucoup à une énorme morue, avec des nageoires de plie et des dents de brochet. Ces dents garnissent non-seulement ses mâchoires mais encore son pharynx.

La taille du flétan est de deux mètres et demi ; son poids de 150 à 200 kilogrammes ; sa chair peut se prêter à une foule de préparations.

Cet animal, très-vorace, se nourrit de toutes sortes de proies ; les jeunes poissons et les jeunes crustacés constituent ses mets favoris.

Quand ils sont petits, les flétans sont engloutis par les raies, les oiseaux aquatiques, mais une fois adultes, ils savent se défendre avec courage ; ils se réunissent en troupes, se placent sur plusieurs rangs et s'avancent simultanément dans les baies et criques, dont ils barrent l'ouverture et où ils refoulent tous les poissons, dont il ne leur reste plus qu'à faire une boucherie. Leur force prodigieuse et leurs dents acérées, leur rendent cette tâche facile.

#### DEUXIÈME CAUSEGIE.

#### AU BORD DE LA MER.

#### LES MARÉES.

Marie. (Revenant d'une promenade dans le jardin le lendemain matin après son arrivée aux bords de la mer), — Oh ! papa, si tu voyais, l'eau est maintenant beaucoup plus haute que quand nous sommes venus hier au soir ! N'y a-t-il pas à craindre une inondation ?

L'eau est presque montée jusqu'au haut du rivage ; je ne puis vraiment m'empêcher de penser à la chaudière de notre ancienne servante Lisbet, quand la Senne monta tout autour et finit par envahir la cuisine de la pauvre femme !

Le Père. Je ne suis pas du tout étonné de tes craintes ; cependant, je pense qu'elles ne sont pas fondées. Le cas d'une rivière qui déborde est bien différent de la mer qui monte. Ce sont les pluies grosses et continuelles ou la fonte des neiges qui augmentent les eaux d'une rivière ; et une inondation arrive non-seulement très-rarement, mais encore est tout à fait contraire à l'état naturel d'une rivière. La mer en montant et en descendant est dans son état naturel ; c'est ce qu'on appelle le flux et le reflux des marées ; et comme tu pourras bientôt le voir, la marée monte deux fois et descend deux fois toutes les 24 heures. Les mouvements de la mer sont si réguliers que les pêcheurs et les marins qui appartiennent à tel ou tel port peuvent te dire bien exactement le moment où l'eau est parvenue à sa plus haute élévation, ce qu'on appelle la marée haute, et quand elle s'est retirée aussi bas que possible, ce qu'on appelle la marée basse. Et je crois, Marie, qu'elle a atteint maintenant le plus haut degré d'élévation ; et nous n'avons aucune crainte de voir notre jardin submergé ; je m'attends à la voir se retirer bientôt. Tu le verras toi-même dans une heure ou deux. C'est facile à observer par les pierres humides qui se trouvent sur le rivage.

Charles. Papa, papa, la mer s'en est allée bien loin et a laissé le sable tout à fait à sec, encore bien plus loin que nous ne l'avons vue hier au soir. Pouvons-nous aller nous promener sur le sable et nous amuser un peu, papa ? Henri est tout à fait impatient de posséder son château de sable, que tu lui as promis de construire avec nous, à ce qu'il dit.

Le Père. Ah, ah ! Charles, soyons franc : ne viens-tu pas de dire un mot pour Henri et deux pour Charles ? eh bien ! je pense que nous serons tous bien aises de nous mettre en marche, soit pour bâtir des châteaux de sable, soit pour ramasser des coquillages ou bien encore pour nous promener et bien observer ce que nous verrons. Mais maintenant le soleil est trop chaud et il n'y a pas du tout d'air ; nous ferons mieux d'attendre une heure ou deux à la maison ; car les jours sont très-longs maintenant. Henri, tu auras bien le temps de te fatiguer avant que nous retournions à Bruxelles.

Marie. Oh ! alors, papa, j'espère que tu nous diras tout ce qui a rapport aux marées. Je me souviens très-bien qu'hier au soir tu nous as dit que c'était très-étonnant et que peut-être nous ne pourrions pas en comprendre les causes avant que nous ne fussions plus âgés et plus instruits ; mais je suis sûre que tu peux nous dire maintenant beaucoup de choses que nous comprendrons et que nous ne connaissons pas encore. Oh ! je t'en prie, papa, dis-les-nous ; cela me rendrait bien plus agréable encore la vue de la mer et des sables.

Le Père. Eh bien ! Marie, je crois que nous devons

d'abord nous rappeler ce que nous connaissons des changements de la lune. Combien de fois la lune change-t-elle et combien de fois est-elle pleine lune?

Henri. Je peux te répondre, papa. La lune change une fois par mois, et est pleine lune une fois par mois; mais la marée monte toutes les douze heures et descend également toutes les douze heures.

Le Père. Et ainsi, mon fils Henri, tu penses que la lune n'a rien à faire avec les marées? Attends un peu, et nous verrons quelque chose de mieux, les marées dépendent beaucoup de la lune, mon enfant; beaucoup plus que de toute autre chose. Par un pouvoir que l'on nomme attraction et dont vous connaîtrez la nature plus tard, la lune attire à elle l'eau de l'Océan en passant autour du globe, ou, ce qui est la même chose, lorsque la terre tourne autour d'elle. Ceci fait grossir et déborder les eaux dans tous les endroits au-dessus desquels elle passe; et aussitôt qu'elle a disparu loin de nous, une heure environ après, l'eau commence à baisser de nouveau; alors quand elle est au-dessous de notre tête, le flux arrive de nouveau à nous et ainsi de suite. Nous avons donc tour à tour la marée haute et la marée basse toutes les douze heures.

Marie. Mais, papa, est-ce que le soleil n'attire pas l'eau aussi bien que la lune? Je crois l'avoir entendu dire.

Le Père. C'est très-vrai, Marie; mais quoique le soleil soit beaucoup plus grand que la lune, son grand éloignement diminue le pouvoir de son attraction. Il a toujours un grand effet sur les marées; car, quand la lune est pleine et se trouve ainsi en face du soleil, et quand cela se rencontre à l'époque de la nouvelle lune et que ces deux astres se trouvent du même côté de la terre, les marées sont bien plus hautes. Et quand la lune est demi-lune, soit dans sa croissance, soit dans son déclin, les marées sont très-basses. On appelle les plus hautes marées grandes marées, et les plus basses mortes-marées.

Marie. Je ne comprends pas très-bien comment la lune attire l'eau à elle lors de son passage au-dessus des différentes parties de la terre.

Le Père. Je n'en suis pas surpris, Marie, mais quand tu seras assez âgée pour étudier à fond ce sujet, tu trouveras que chaque corps attire à lui les autres corps. La lune attire la terre aussi bien que la mer, mais la terre est un corps trop ferme pour céder à l'attraction. C'est absolument la même chose que si tu jettais une pierre dans un étang, tu verrais de petites vagues se former et décrire des ronds de plus en plus grands jusqu'aux bords de l'étang; mais si tu jettes la même pierre sur le pavé, tu ne le feras pas remuer du tout.

Marie. La lune attire-t-elle également l'eau d'un étang, papa? Je ne l'ai jamais entendu dire.

Le Père. Vraisemblablement, ma chère amie, tu ne l'as jamais entendu dire, parce que ce fait est beaucoup trop petit pour pouvoir être bien observé par nous. Mais elle attire l'eau d'un étang et même celle qui se trouve dans un seau, et qui plus est le sang qui circule

dans nos veines. Cela demande une immense quantité d'eau pour que l'effet de cette attraction soit rendu bien visible et bien évident pour nous. Dans les grands lacs qui se trouvent au milieu de la terre, tels que la mer de Galilée dont parle le Nouveau Testament que nous lisons, et dans la mer Caspienne qui est beaucoup plus grande, il n'y a pas de marées; et même dans la Méditerranée elle-même, les marées sont rares, si toutefois on peut les voir.

Marie. En vérité, papa, les sables et la marée m'intéresseront bien davantage maintenant que je sais tout ce qui y a rapport.

Le Père. Oui, mon enfant, mais je t'ai déjà dit qu'il y a beaucoup de choses que tu ne peux pas encore comprendre. Néanmoins tu sais maintenant quelle est la différence entre les marées et les inondations d'une rivière, et tu connais quelques particularités sur la nature des marées, cela te suffit pour le présent. Charles, je crois que tu as une question à me faire, dis-moi ce que c'est, mon garçon.

Charles. Eh bien! papa, je crois me rappeler que tu nous as dit une fois à la maison, quand nous parlions de notre prochain voyage aux bords de la mer, que nous pourrions courir sur le sable avant le déjeuner, et que le vent qui vient de la mer nous donnerait beaucoup d'appétit.

Le père. J'espère que votre attente ne sera pas trompée, mais que veux-tu dire, mon enfant?

Charles. Je veux dire, papa, que quand nous nous sommes levés ce matin, le sable était tout couvert et le jardinier me dit que la marée accourait avec une telle vitesse que bientôt il serait tout à fait sous l'eau, et il en arriva ainsi; de cette manière nous n'avons pas pu aller plus loin que ces grosses pierres qu'on appelle berges.

Le Père. Mes chers enfants, j'ai oublié de vous dire que la même partie de la terre ne se trouve pas exactement au-dessous de la lune en 24 heures; cela prend environ cinquante minutes de plus; ainsi donc la marée arrive tous les jours cinquante minutes plus tard que le jour précédent, et les sables pourront se trouver secs quelquefois avant, quelquefois après le déjeuner, d'autres fois après le dîner, et même le soir à une heure avancée; nous devons donc bien prendre nos précautions si nous désirons nous amuser à courir sur le sable; mais je connais un endroit bien bon et bien sûr d'où nous pourrions observer sans danger tout ce qui a rapport aux marées.

(A continuer.)

## JEUX ET RÉCRÉATIONS.

### LES CANARDS ET LES POISSONS MAGNÉTIQUES.

Découpez dans quelques morceaux de liège, avec tout le soin et toute l'adresse que vous pourrez y mettre,

des oies, des canards, des cygnes, des poissons. Vous pouvez même donner à ces figures une certaine apparence de vie, en creusant de petits trous à la place où seraient les yeux et en enchâssant dans ces trous deux petites perles de verre. Placez dans le cou de vos figures un petit morceau de fer aimanté, recouvrez-le le plus proprement possible d'une couche de cire blanche que vous rendrez bien égale et bien uniforme, et posez-les sur l'eau dans un vase, dans une grande cuvette qui sera votre bassin. Vous pouvez même vous donner le luxe d'une petite cabane, que vous façonnerez de vos mains en assemblant quelques morceaux de liège ou de bois, et qui sera destinée à vos cygnes. Maintenant amusez-vous à promener un aimant soit au-dessus, soit au-dessous de la cuvette remplie d'eau, et vous aurez le plaisir de voir votre ménagerie suivre avec la plus grande docilité tous les mouvements et toutes les directions de votre main; vous ferez tourner les cygnes autour de leur cabane comme s'ils cherchaient à s'y réfugier.

Voulez-vous que l'illusion soit encore plus complète? voulez-vous produire des effets plus merveilleux? Prenez un morceau de bois cylindrique, une petite canne creuse, longue à peu près de 20 ou 30 centimètres. Introduisez dans un des bouts de cette canne un petit barreau d'acier aimanté, et fermez le bout avec un peu de cire ou par tout autre moyen, comme vous l'entendrez. Maintenant tenez à la main cette baguette magique. Vos oiseaux aquatiques sont bien tranquilles dans leur bassin, ils ne font aucun mouvement; présentez-leur le bout aimanté de la canne: voyez comme ils suivent sans se tromper toutes les sinuosités de la route que leur trace la baguette! Présentez-leur maintenant l'autre bout de la canne: les voilà qui reculent et s'enfuient à l'extrémité du bassin, et ils passeraient par-dessus les bords s'ils en avaient la force. Vous pouvez ainsi,

en faisant manœuvrer votre baguette, les attirer et les repousser tour à tour, et vous les verrez toujours obéissants et soumis à votre commandement.

N'oublions pas nos poissons, destinés à nous procurer le plaisir de la pêche. Pour les poissons, ce n'est pas dans le cou qu'il faut placer le petit morceau de fer, c'est dans la bouche, à la mâchoire. Les marchands de jouets qui vendent ces poissons tout préparés vendent aussi des lignes formées d'un brin de soie, au bout duquel est attaché un petit hameçon aimanté. Mais vous pouvez très-bien fabriquer vous-même une ligne de cette espèce, en achetant seulement l'hameçon. Jetez

votre ligne magnétique dans l'eau du bassin, c'est-à-dire dans la cuvette et à proximité de l'un des poissons; il s'empressera, non pas de mordre l'hameçon, mais de s'y attacher; détachez-le, mettez-le dans le sac, et jetez encore votre ligne: nouvelle capture qui vient tenir compagnie à la première; continuez ainsi votre pêche, vous êtes toujours sûr de la faire bonne. La pêche finie, vous mettez vos poissons, non pas dans la poêle à frire, mais dans la cuvette où vous les avez pêchés, et le lendemain, malgré la leçon de la veille, ils seront encore tout disposés à se laisser prendre.



LES PETITES INDUSTRIES EN CHINE. — UN TAILLEUR D'HABITS.

#### COMMENT LES CIGALES CHANTENT.

Le chant de la cigale est, comme vous avez pu le constater, très-fort et très-aigu; il paraît formé d'une seule note, répétée avec rapidité; après un certain temps il s'affaiblit insensiblement et se termine par une espèce de sifflement. Lorsque la cigale chante, elle remue vivement son abdomen de manière à l'éloigner et à le rapprocher alternativement des opercules des cavités sonores; à ce mouvement s'ajoute un petit tremblement du misothorax.

Les cigales sont en général très-craintives, cependant lorsqu'une cigale chante, on peut s'approcher en sif-

flant d'une manière tremblotante en imitant son cri, mais de manière à le dominer. L'insecte se rapproche du siffleur; si ce dernier lui présente un bâton en continuant à siffler; la cigale s'y pose et redescend lentement à reculons; de temps en temps elle s'arrête comme pour écouter; enfin, attirée, fascinée par l'harmonie du sifflet, elle finit par arriver jusqu'à l'observateur.

### LA FOURMI EST PRÊTEUSE.

Rien n'est plus dangereux, mes enfants, qu'un coup

de langue ou un coup de plume lancé à la légère. C'est ainsi que l'on répète depuis près de deux siècles :

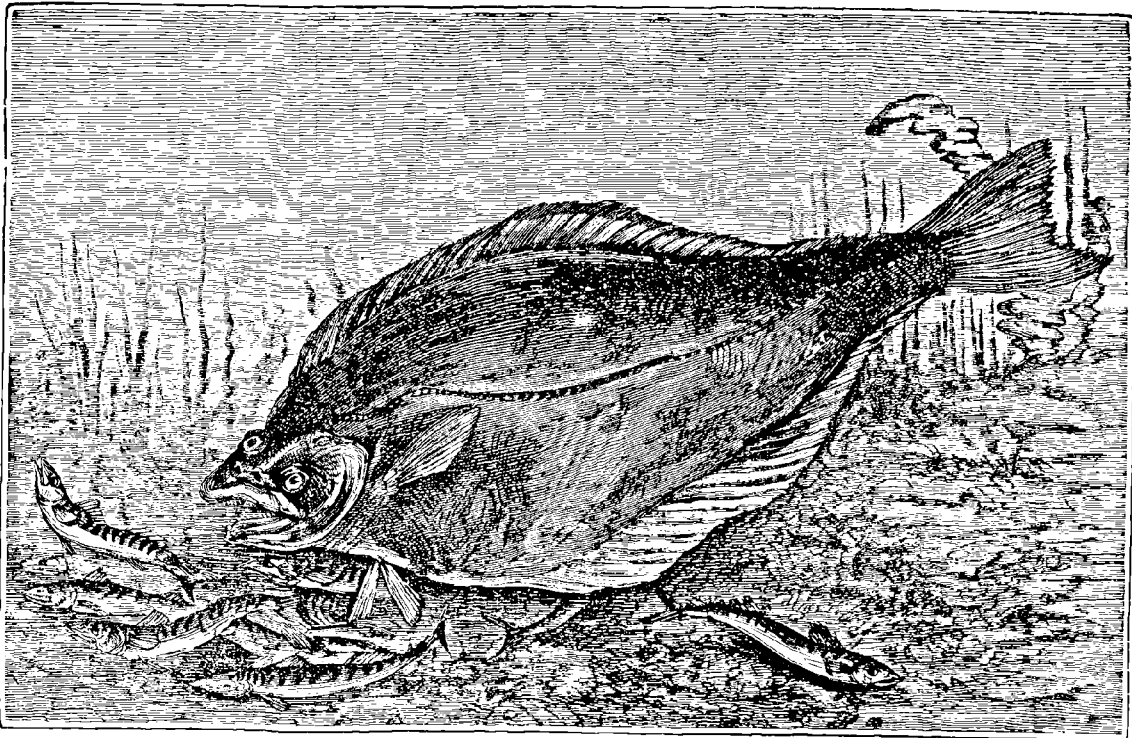
«La fourmi n'est pas prêteuse.

C'est là son moindre défaut.»

Ah ça! il faut qu'elle en ait bien des défauts, cette petite personne, si l'avarice, un des sept péchés capitaux, est le moindre de ceux dont elle est affligée.

La fable et les fabulistes disent oui, mais nous savons ce que valent leurs assertions. Pour rester dans le vrai, nous allons vous répéter ce que nous tenons d'un observateur qui s'est fait un plaisir de réhabiliter les fourmis en les étudiant chez elles ou plutôt dans son jardin.

\*\*



LE FLÉTAN.

Pour exécuter en commun les travaux de transport de matériaux de toutes sortes, les fourmis ont un langage muet, facile à comprendre entre elles, et qui a lieu par leurs antennes. Il y a dans ces organes un sens particulier. Une fourmi rentre-t-elle à son grenier, apportant de la nourriture, et vient-elle à rencontrer quelques unes de ses compagnes dénuées de provisions, hésitantes dans leur marche et comme honteuses de leur pauvreté, elle les touche de ses antennes, les fait rebrousser chemin et par mille bonnes manières les invite et les force à partager avec elle son butin. Souvent les fourmis paresseuses (elles sont rares) arrêtent au passage les diligentes, leur exposent leur dénûment et reçoivent d'elles une part de leurs provisions.

Une de ces ouvrières que l'on voit par milliers suivre leur route lointaine, vient-elle par un accident à perdre ses antennes, elle est déroutée aussitôt; elle ne trouve plus son chemin; inquiète, elle ne peut plus palper son terrain, mais on voit aussitôt ses compagnes accourir auprès d'elle et la transporter au domicile commun.

En maintes circonstances, on voit les fourmis se livrer à de telles manœuvres, qu'elles semblent se communiquer leurs idées, s'avertir des dangers qu'elles courent, se tirailler entre elles et se frapper de leurs antennes jusqu'à ce qu'elles se voient comprises et qu'elles aient détourné le danger.

Bouchez avec une pierre légère un trou de fourmi dans une muraille, vous barrez ainsi la route aux sor-

tantes et aux rentrantes. Alors, que voyez-vous? Ces dernières s'accrochent les unes aux autres, de manière à former une chaîne dont l'extrémité aboutit à la pierre qui bouche le trou. Elles l'attirent à elles, elles l'ébranlent, pendant que les fourmis du dedans poussent de leur côté, et l'issue est ainsi rendue libre.

Il y a souvent bataille quand deux tribus se rencontrent. Nul ne voulant céder le terrain, on en vient aux mains. Alors ces insectes se battent corps à corps, se saisissent, se tiraillent, se terrassent, et le champ de bataille, qui a bien un mètre carré, reste jonché de morts et de blessés.

Ce qu'il y a de vraiment curieux, c'est de savoir que, dans une trou de fourmis que l'on compte par milliers, toutes se connaissent, et à tel point que, si d'aventure quelques fourmis vagabondes se hasardent dans un domicile qui n'est pas le leur, elles sont infailliblement mises à mort.

Quant à la réputation qui a été faite à la fourmi d'être prévoyante, économe et accapareuse pour les besoins de l'hiver, c'est encore une erreur que les poètes ont bien voulu populariser, ou du moins une exagération. En général, dans nos climats les fourmis s'engourdissent, restent immobiles pendant que souffle la bise, et ne mangent guère. Les prétendues provisions qu'elles ont amoncelées dans leur trou ne sont que des constructions.

### PENSÉES.

Quelque petite que soit la po-itoin que nous occupons dans le monde, nous serons toujours chers à tous, si nous sommes gais, gracieux et obligeants, et si nous savons, par notre enjouement, diminuer toutes les peines et les remplacer par le sourire.

\*\*

Enfants, souvenez-vous que le secret de tout apprendre est de beaucoup réfléchir, de beaucoup écouter et de parler peu.

\*\*

L'enfant qui a les plus beaux songes et les rêves les plus doux, est celui qui n'a point fait de peine à sa mère.

### NIAISERIES.

**La tante.** — Quels livres faut-il te rapporter de Bruxelles, Jujules?

Jujules (la bouche pleine). — Des livres de bonbons, ma tante!

**Le gamin.** — Un petit centime pour un pauvre aveugle, mon bon monsieur!

**Le monsieur.** — Où est-il ton aveugle? Je ne le vois pas!

**Le gamin.** — Il est là-bas, il s'amuse à regarder danser les marionnettes du père Antoine!...

**Gilles.** — Tiens, petit Jacques, voilà un tambour et une trompette que j'ai achetés pour toi à la foire.

**Petit Jacques.** — Merci, papa; comme je vais m'amuser?

**Gilles.** — Amuse-toi tant que tu voudras, mais pas de bruit, gare!...

### QUI SE LIE AVEC LE MÉCHANT TOT OU TARD LE SERA LUI-MÊME.

A son fils encor dans l'enfance,  
Un fidèle barbet disait: «Je ne veux pas  
Te voir sauter, jouer sans cesse avec les chats;  
La jeunesse souvent se perd par imprudence.  
— Mais ces petits minets sont gais, doux et jolis,  
Et je suis bien certain qu'ils sont de mes amis.  
— Non, mon cher, cela ne peut être:  
Le chat est un ingrat, un traître;  
Et tu sauras, en grandissant,  
Qu'on doit craindre toujours et sa griffe et sa dent.  
Pour sauver les dangers de ton erreur extrême,  
Avec cet animal il faut rompre à l'instant.  
Qui se lie avec un méchant,  
Tôt ou tard le sera lui-même.»  
Tout bon père à ses fils devrait en dire autant.

### MONSIEUR A REBOURS.

#### I.

Où est-il?

Il était sept heures du matin à l'horloge de l'église de la jolie ville d'Irancy, située entre Champelay et Joigny, département de l'Yonne; le son de cette horloge sembla donner la vie et le mouvement à une grande maison brunie par le temps, bâtie sur la place même de l'église; derrière cette maison s'étendait en amphithéâtre, un jardin immense, terminé par une vaste ceinture de vignes, le tout embelli d'eaux vives et couronné d'un bois de chênes, de sycomores et de peupliers; c'était la maison de M. Soufflot, qui passait pour le négociant le plus riche et le plus estimé de la commune.

Il régnait autour, et dans l'intérieur de cette maison,

une activité muette et agitée, si l'on peut s'exprimer ainsi; chacun allait et venait pour son service, mais sans se parler, sans se regarder presque; les seules voix qui retentirent dans cet intérieur, lorsque la cloche de l'église tinta le dernier coup de sept heures, ce furent les voix claires et joyeuses de trois petites filles qui se disaient entr'elles, et en courant vers un même but :

— A déjeuner! à déjeuner! bon! nous allons déjeuner!

Auxquelles voix, une femme encore jeune, petite, grasse et blonde, répondit en paraissant tout-à-coup sur le seuil de cette salle:

— Chut, donc, mes amours, votre père est occupé.

Cette phrase cloua, pour ainsi dire, les lèvres de rose de ces charmants enfants et les rendit sérieuses; un baiser de leur mère, qui prit la plus jeune sur ses bras, leur redonna le sourire; puis, toutes quatre, entrèrent dans la salle à manger.

Une grande table était dressée au milieu, le déjeuner se composait de fruits de la saison, on était au mois de juin, de lait, de beurre et de gâteau; à mesure qu'un nouveau personnage entra, il saluait respectueusement et allait, silencieusement, se placer debout à la place qu'il devait occuper, bientôt toutes les places furent prises, hors trois: celle du chef de la famille et de ses deux fils aînés.

A ce moment, et si madame Soufflot eût examiné ses gens, elle aurait remarqué que quelque chose d'extraordinaire, d'imprévu se passait dans son intérieur, c'étaient des regards effrayés, des encouragements par signes que chacun se donnait pour parler, des refus significatifs que tous exprimaient. Sur ces entrefaites, M. Soufflot parut, et signes et regards tout se tut; chacun, même les enfants, paraissait changé en statue.

M. Soufflot était un homme grand et maigre; à l'air austère; il portait sur son pâle et long visage, les pensées soucieuses du commerçant; en passant devant sa femme, il lui prit la main et la serra tendrement, puis, il s'assit à côté d'elle; ce fut le signal, chacun s'assit; aussitôt, le coup-d'œil d'aigle du maître, distingua, sans avoir l'air de regarder, deux places vides.

— Où sont les garçons? dit-il en se dépêchant de déjeuner, et tout en invitant des yeux, les commis à se hâter.

L'aîné parut en ce moment: c'était un grand jeune homme de dix-sept ans; il était rouge, essoufflé, on voyait qu'il venait de courir.

— Où est ton frère? lui demanda son père, où est-il encore une fois cet écervelé?

— Je l'ignore, mon père, répondit-il en allant prendre sa place et en baissant la tête sur son bol de crème, comme s'il y voyait quelque objet étrange ou malpropre.

— Appelez M. Germain, Poinot, dit madame Soufflot à un domestique.

Puis, se tournant vers son mari, elle ajouta d'une voix basse et presque caressante:

— Vous ne le gronderez pas, mon ami, il ne peut tarder.

— Cet enfant n'est exact à aucune des choses de cette vie, répondit M. Soufflot sévèrement; il marche lorsqu'il faut s'asseoir; il fait des heures de repos, des heures de récréation, quant aux heures de travail, je n'en parle pas. Il reste bien assis à son pupitre, parce que.... je voudrais bien voir qu'il en fût autrement... Mais au lieu de copier nos lettres, il fait des lignes à droite et à gauche... il trace des plans, on dirait qu'il veut bâtir une maison ou construire des fortifications; il brouille tout, il ne calcule ni les heures ni les jours, ni les dates... Du reste, son maître l'a exactement dépeint en trois mots: «Monsieur à Rebours.»

— Permettez-moi de vous dire, mon ami, que M. Duvert s'est peut-être trompé dans son appréciation, ha-sarda M<sup>me</sup> Soufflot.

— Nous connaissons cela, chère femme, les mères ont toujours l'excuse à la bouche pour leurs enfants coupables. C'est aujourd'hui qu'échoit la pension de cet étourdi...

— Et il n'est pas venu vous la demander? interrompit M<sup>me</sup> Soufflot...

— Si, mais hier, aussi vous l'ai-je remballé. Et j'ai bien défendu à M. Boulau de lui compter un sou avant ce matin.

— Alors, M. Boulau l'a vu ce matin? demanda M<sup>me</sup> Soufflot en regardant le caissier.

— Non, Madame, répondit ce dernier.

— Il était si pressé, hier soir, comment se fait-il?... fit observer M. Soufflot.

— Qu'il ne le soit plus ce matin, dit M. Boulau, achevant la pensée de son patron. C'est très-facile à expliquer, Monsieur; je ne lui ai pas donné son argent hier au soir, puisque vous me l'aviez défendu, mais je le lui ai prêté.

— Tant pis pour vous, Monsieur Boulau, répartit sévèrement l'austère négociant, car Germain sera mis à l'amende.

## II.

### Il est parti!

En ce moment, on entendit le pas de quelqu'un qui passait sous la croisée de la salle, et M<sup>me</sup> Soufflot, avec cette inquiète tendresse de la mère, et cette ingénieuse soumission de la femme, posa sa main sur celle de son mari en lui disant:

— Le voilà; ne le grondez pas trop fort, c'est moi qui m'en charge. Et elle arma de sévérité ses beaux yeux bleus qu'elle dirigea vers la porte.

Mais les pas s'éloignèrent, personne ne parut. Alors seulement, M<sup>me</sup> Soufflot remarqua que le domestique auquel elle avait donné l'ordre d'aller chercher son fils était encore là.

— Eh bien, Poinot, n'avez-vous pas entendu que je vous ai dit d'appeler M. Germain?

— Pardonnez-moi, Madame, mais... c'est... que... c'est inutile, répartit le valet en hésitant.

— Inutile... répéta M<sup>me</sup> Soufflot sans comprendre.

— M. Germain n'est plus au logis, il est parti, dit le domestique résolument.

Toutes les voix répétèrent :

— Parti !

— Pour où ? cria la mère de Germain, pâle et tremblante.

Alors l'aîné des enfants de M. Soufflot, Marcellin, levant la tête vers son père, lui dit d'un air craintif et suppliant :

— C'est ce que je n'osais vous dire, mon père ; lorsque je suis entré ici, Poinset venait de m'apprendre qu'on ne trouvait nulle part ni Germain, ni Carlo, ce petit italien que vous avez mis à son service, que ni l'un ni l'autre n'avait couché au logis, et qu'on avait trouvé dans la chambre de mon frère cette lettre pour vous... j'attendais la fin du déjeuner pour vous demander un entretien particulier et vous la communiquer.

En parlant, Marcellin avait sorti une lettre de sa poche, et la présentait à son père.

M. Soufflot prit la lettre des mains de son fils aîné, sa figure de marbre resta marbre, sa main seule tremblait. Mais rien ne témoignait si c'était la colère ou l'émotion qui l'agitait ainsi. Il lut à haute voix, dans un silence de mort, la lettre suivante :

« Pardonnez-moi, mon père, le chagrin que je vais vous causer, ainsi qu'à ma bonne mère ; je pars pour l'Italie ; si je ne vous en ai pas demandé la permission, c'est que vous ne me l'auriez pas donnée, et que je me serais trouvé dans l'affreuse nécessité de renoncer aux arts vers lesquels je sens mon cœur se porter si vivement que je m'expose au malheur de vous déplaire et de vous chagriner, pour aller les étudier ; ou de vous désobéir, ce qui aurait été pire encore ; j'ai de la foi, du courage, de la religion, je vous crains et je crains Dieu, avec cela vous n'avez rien à redouter pour votre fils.

« Je pars enfant, et je reviendrai homme, chercher mon pardon ; ne me maudissez pas, mon père.

GERMAIN SOUFFLOT.

« Carlo m'accompagne. »

— Montez à cheval... Allez... cria madame Soufflot, dont les larmes étouffaient la voix.

— Que personne ne bouge, interrompit M. Soufflot d'un accent si ferme et si sévère, que tous ceux qui s'étaient levés se rassirent comme forcés par un ressort magique. Germain a quatorze ans, il est parti ; bon voyage ! La maison d'un père est comme celle de Dieu, toujours ouverte, jamais fermée ; lorsqu'il reviendra, ma chère Madeleine, ajouta-t-il en adoucissant sa voix et en prenant la main de sa femme qui pleurait silencieuse et soumise, vous tuerez le veau gras...

Puis chacun se leva de table et sortit comme si le déjeuner eût été fini. Après le départ de son mari, M<sup>me</sup> Soufflot tomba à deux genoux sur le marbre de la salle à manger, et serrant dans ses bras les trois petites filles qui s'y pressaient pleurantes et émuës, elle s'écria :

— Mon Dieu ! protégez mon fils.

(A continuer.)

## EXERCICES RÉCRÉATIFS.

### MOTS CARRÉS.

La jeunesse aime le premier  
Le second toujours impalpable  
Trouve néanmoins délectable  
De palper le dernier.

### CHARADE.

Mon premier chasse mon deuxième,  
Mon deuxième est fort désiré,  
Mon tout est ce que vous cherchez.

### ÉNIGME.

A l'endroit, je suis unité,  
Mais à l'envers, deshabilité.

Prière aux abonnés qui nous envoient la solution de nos exercices récréatifs, de nous indiquer leur nom et leur adresse.

## AVIS.

Les abonnés, qui nous envoient des réponses exactes, peuvent nous réclamer, contre l'envoi d'un mandat-poste, une des primes suivantes :

Le 7<sup>e</sup>, 8<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup>, ou 10<sup>e</sup> volume de l'ILLUSTRATION EUROPÉENNE, au prix de 4 francs l'exemplaire, au lieu de 10 francs.

Le RIEUR ILLUSTRÉ, au prix de 2 francs, au lieu de 5 francs.

Le MUSÉE DU JEUNE AGE (9 volumes parus) à 2.50 le volume broché et franco frs. 4.00 élégamment relié.

L'Album pour Piano (8 morceaux, valeur 30 francs) à francs 5.50, franco en province.

L'Album pour Chant (valeur 30 francs) à francs 5.50, franco en province.

Imprimerie de « l'Illustration Européenne. »



# MUSÉE DU JEUNE ÂGE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Publié sous la direction de M<sup>lle</sup> MARCELLINE LA GARDE.

**ABONNEMENTS:**  
BRUXELLES . . . . . 6.— fr.  
PROVINCE . . . . . 6.50 ,  
franco par an.

**SOMMAIRE. GRAVURES.** — Iman priant dans une Mosquée. — Types de Fonctionnaires japonais. — Japon. Employés des Postes.  
**TEXTE.** — Iman priant dans une Mosquée. — Au Japon. — Troisième Causerie. — Au Bord de la Mer. — Un Voyage amusant. — Le Volant. — Monsieur à Rebours. — Réponses aux Exercices récréatifs des Nos. 24 et 25. — Avis.

**ADMINISTRATION:**  
BRUXELLES,  
107, BOULEVARD DU NORD.

N<sup>o</sup>. 29.

10<sup>e</sup> ANNÉE.

16 Août 1884.

IMAN PRIANT DANS UNE MOSQUÉE.

On donne le nom d'Imans ou d'Ulémas aux prêtres mahométans qui célèbrent le service divin dans les mosquées.

Ils président aux prières, règlent les mouvements et les gestes des fidèles, lisent à haute voix le Coran, font des sermons, bénissent les mariages et assistent les mourants.

Dans les petites mosquées, l'Iman est le fonctionnaire

le plus élevé, le chef suprême; dans les grandes, au contraire, il a au-dessus de lui les Khatibs et les Cheikhs.

Le sultan porte lui-même le titre d'Iman, comme chef de la religion musulmane; c'est de lui que les Imans tiennent leurs pouvoirs; ils ne sont que ses vicaires.

Il importe d'ajouter que les ministres du culte mahométan n'ont point le caractère sacré attribué aux prêtres de la plupart des autres religions. Ils ne reçoivent ni ordination, ni institution canonique, ne portent pas de costume particulier, à l'exception cependant d'un



IMAN PRIANT DANS UNE MOSQUÉE.

urban un peu plus élevé; ils sont moins des prêtres que des fonctionnaires nommés et révoqués par le pouvoir temporel.

A défaut d'Iman dans une mosquée, les fidèles réunis

pour la prière désignent parmi eux un officiant pour la circonstance, c'est-à-dire que dans l'islamisme tout fidèle peut être pontife de plein droit.

## LE JAPON.

Lorsq ueous parlons de pays étrangers, nous ne désignons pas des contrées à l'état de nature et dont les habitants vivent en sauvages. Ce qui nous paraît bien plus extraordinaire, c'est un pays civilisé, mais dont la civilisation ne ressemble sous aucun rapport à la nôtre, qui est née et s'est développée sans que l'Europe s'en doutât. Sous ce rapport, le Japon est peut-être le pays le plus étrange du monde, non-seulement à cause des différences qui existent entre nous et lui, mais encore à cause de certaines ressemblances. C'est ainsi qu'on y trouve établie une féodalité semblable à celle de l'Europe au moyen-âge. On y trouve des fonctionnaires qui forment une classe puissante, divisée en une infinité de degrés hiérarchiques.

Il paraît que le Japon a été peuplé par des Chinois, mélangés à des peuples d'une autre race, quoique la langue japonaise ne ressemble pas à celle du Céleste Empire. Il y a tant de points de ressemblance entre les institutions de ces deux empires, qu'on ne peut méconnaître qu'elles aient une origine commune.

De même que les Chinois, les Japonais sont très-industrieux et, en même temps, d'une grande sobriété. Ils ont exécuté, dans leur pays, de grands travaux d'utilité publique qui nous frapperaient d'admiration. «Les routes du Japon sont les plus belles routes du monde, dit un voyageur célèbre, et ils ont des canaux superbes, qui cependant ne peuvent être comparés au grand canal de Canton.»

Cependant, les Japonais partagent aussi certains travers des Chinois, entre autres celui de viser souvent, dans les Beaux-Arts et même dans l'industrie, à la singularité, au fantastique et à l'extraordinaire, sans se préoccuper des exigences du bon goût et de la commodité. C'est ainsi qu'on trouve près d'Iwacuni un pont, qui n'a son pareil dans aucun pays. C'est une suite de dos de chats qu'il faut monter et descendre au risque de se casser le cou. Pour un spectateur qui n'est pas condamné à traverser ce pont étrange, rien de plus amusant que de voir, un jour de marché, des centaines de personnes accompagnées d'ânes et de porcs s'élever et s'abaisser, faire la culbute au milieu d'un concert infernal de cris, de vociférations, de braiements, de grognements. Hommes, enfants, ânes, porcs, volailles, tous protestent contre l'incommodité de ce pont dans le langage que le Seigneur leur a respectivement donné.

Pour être justes envers les Japonais, nous devons ajouter que ce pont est déjà une antiquité et qu'il sera prochainement démoli. Il sera remplacé par un pont en fer, construit dans une usine anglaise en Australie. Ceci nous dit assez que le Japonais est entré pleinement dans la voie du progrès, contrairement à son cousin le Chinois, qui continue à refuser tout ce qui lui vient des Européens... excepté l'opium.

Une de nos gravures représente quelques types de fonctionnaires Japonais et une autre, des employés des Postes du Japon. Quoique cette administration n'ait pas

atteint le degré de perfection qu'il a acquis en Europe et surtout dans notre pays, les communications postales s'y font d'une manière régulière, quoique un peu lentement. Cette lenteur se conçoit d'ailleurs dans un pays qui ne possède pas encore des chemins de fer; du reste, il est probable que, dans un avenir prochain, le Japon aussi se mettra à construire des railways.

La poste Japonaise connaît aussi une certaine institution que nous nous refusons à considérer comme un perfectionnement, mais qui existe encore dans certains pays de l'Europe. Nous voulons parler de «la chambre noire.» Les correspondances des hauts fonctionnaires du Japon sont soumises à une surveillance minutieuse; il en est de même de celles des chefs de l'armée. Cette surveillance du reste n'est pas superflue. Les réformes hardies et peut-être trop précipitées que le Japon a réalisées dans ces dernières années, ont suscité dans le pays une opposition considérable. On conçoit donc que le gouvernement surveille ceux qui pourraient exercer sur les populations une influence dangereuse.

## TROISIÈME CAUSERIE.

## AU BORD DE LA MER.

## COMMENT ON FAIT UN CHATEAU DE SABLE.

Le Père. Allons, mes enfants, la chaleur est entièrement passée, le vent est doux et frais, ne perdons pas de temps maintenant, car la marée ne tardera pas à arriver.

Henri. Tu nous feras un château de sable, n'est-ce pas, papa?

Le Père. Nous verrons. Dis à Jean de venir nous rejoindre et d'apporter avec lui la petite bêche du jardin. Nous avancerions peu notre besogne sans son aide. Voyons, Charles, es-tu un bon ingénieur et un bon architecte? nous aurons besoin de ton double ministère.

Charles. Je ne sais pas, papa, ce que tu veux dire; je peux bâtir un château. Tu te rappelles, Marie, que nous en avons bâti un à la maison sous le murier dans le jardin, et que nous lui donnâmes le nom de fort Henri.

Marie. Mais aussi, Charles, tu t'en souviens, nous fûmes à peu près une semaine à bâtir ce grand château. Je suppose donc qu'il est à craindre pour nous qui sommes de mauvais architectes, que notre ennemi ne vienne fondre sur nous à l'improviste avant que notre travail ne soit achevé.

Charles. Ah! j'oubliais; tu veux dire la marée, n'est-ce pas? Eh bien! hâtons-nous, Marie.

Marie. Et toi, Charles, n'oublies pas surtout que papa nous a dit hier au soir, qu'il se rappelait très-bien d'avoir construit des châteaux de sable quand il n'était encore qu'un petit garçon et même depuis ce temps-là. Je crois donc qu'il vaut mieux que papa nous

montre d'abord comment il s'y prend pour faire un château de sable, et nous pourrions ensuite faire comme lui une autre fois. Ah! voici Jean avec sa bêche.

Le Père. Je crois que tu as raison, Marie; voyons, Charles, montre-moi un peu ce que tu sais faire. Par où faut-il commencer?

Charles. Non, non, papa; tu es l'architecte aujourd'hui et je serai ton élève.

Le Père. Eh bien! Jean, faites d'abord un gros tas de sable bien ferme: faites-le rond, et assez grand par le bas... voilà qui est bien; maintenant, battez-le bien tout autour en rendez-le aussi ferme et aussi uni que vous pourrez... Tiens, Charles, regarde, voici ta forteresse avec ses fossés. Henri, va me chercher ce bâton. Tu vois qu'il est tout à fait blanc et que les vagues l'ont entièrement dépouillé de son écorce. Nous en ferons le bâton de notre pavillon. Laisse-moi le fendre un peu par le bout. Voici une feuille de papier qui nous servira de pavillon.

Ah papa, dit Marie en riant, il me semble que nous devons arborer le drapeau Belge.

Charles. C'est égal; pour aujourd'hui, Marie, le château aura bien meilleure mine avec un pavillon blanc flottant au-dessus de ses tours.

Henri. Mais, papa, qu'est-ce que c'est qu'un fossé? Tu as appelé fossé le trou qui est autour du tas de sable.

Le Père. Oui, un fossé est un trou large, profond et plein d'eau, dont on entourait ordinairement, dans les vieux châteaux forts, la grosse tour fortifiée qu'on appelait la tour de salut, et dans laquelle on se retirait en cas où les ennemis réussissaient à passer les murailles extérieures et prenaient possession des autres parties du château.

Charles. Aurons-nous des murailles extérieures et un fossé, papa?

Le Père. Oui, je crois que nous aurons juste le temps de les faire. J'observe la marée, et je pense que dans à peu près un quart d'heure nous devons nous préparer à la résistance ou à la retraite: et je suppose que notre plus jeune soldat peut nous dire lequel des deux partis nous aurons à prendre. Quelle est ton opinion, Henri?

Henri. Ah! papa, j'ai peine à croire que nous puissions soutenir le siège si la mer arrive par-dessus, comme hier au soir.

Le Père. C'est bien certainement ce que nous ne ferons pas, mon garçon; ainsi, Jean, élevez un rempart et creusez un fossé des deux côtés, et surtout faites diligence.

Henri. Oh! regarde! regarde! papa, la marée est déjà entrée dans le fossé de notre château! Tiens, la voilà qui se retire; elle n'a pas touché la partie extérieure des murailles. Ah! la voici qui revient de nouveau! Ah mon Dieu!... voilà une partie de la muraille en bas! J'ai bien peur pour notre grand château lui-même.

Charles. Oh! voyez, le château est tout entouré d'eau... maintenant le voilà à sec.

Le Père. Je pense que la première attaque pourra bien renverser un peu votre drapeau blanc. Voici la

mer qui vient! Tiens, Henri, le château s'écroule et le bâton qui supportait le drapeau est emporté par les flots.

Henri. Oh! que c'est amusant! Mais je suis fâché que ce soit sitôt fini. En ferons-nous bientôt un autre, papa! C'est un jeu bien amusant.

Le Père? Nous en reparlerons dans un autre moment. Je suis bien aise que nous ayons eu aujourd'hui un passe-temps aussi agréable, parce que d'après la position du baromètre et l'apparence générale du ciel, nous devons nous attendre à un changement de temps; et vous savez que cela n'est pas à désirer, car la température est actuellement si belle et si favorable. Charles, apporte avec toi l'algue, celle qui se trouve au milieu de toutes ces bottes vertes et dont la feuille si longue ressemble tout à fait à une épée. J'ai entendu dire que cette plante indique très-bien le temps, et nous aurons assez d'occasions de faire des expériences. Marie, à quoi pensais-tu, quand tu as vu les vagues détruire en aussi peu de temps nos murailles et notre château, et les entraîner avec elles?

Marie. Pardon, papa, je n'ai pensé à rien autre chose qu'à notre château et à ses ruines. J'avais tant de plaisir à les voir. Mais, dis-moi, toi, papa, à quoi pensais-tu?

Le Père. Je pensais au peu de stabilité des choses de ce monde. Un rien peut nous enlever tout ce que nous possédons, comme la marée vient de balayer le château de sable.

(A continuer.)

## UN VOYAGE AMUSANT.

MAESTRICHT le 2 Août 1884.

Cher Frère,

Mon père et moi nous sommes à Maestricht, chez tante, depuis hier; nous avons fait un voyage sur eau qui n'a pas été sans profit pour moi; tu vas en juger par le récit que je t'en ferai.

C'était la première fois que je mettais le pied sur un bateau à vapeur.

C'est vraiment un joli séjour qu'un bateau à vapeur; c'est un monde flottant, et mon père s'est attaché à me faire connaître les règles de politesse et de bienveillance qu'on doit observer pendant la traversée, et les égards qu'on se doit entre voyageurs.

— Là, comme partout, me dit mon père, la société se compose de gens qui semblent vivre pour eux-mêmes et n'ont aucun instinct du joug qu'on doit souvent imposer à ses caprices et à ses habitudes, et il faut qu'une police sévère obtienne par force, des concessions qu'on devrait être heureux de faire par convenance.

Cette réflexion échappa à mon père à propos de quelques jeunes gens qui se promenaient, le cigare à la bouche, à l'arrière du bâtiment, place occupée par des dames.

La grosse voix du capitaine du bateau donna ordre,

aux termes du règlement, de faire passer ces fumeurs sur l'avant du bateau, aux secondes places occupées par des voyageurs d'une classe moins élevée, et que leurs habitudes familiarisent avec les vapeurs du tabac.

De temps à autre, je voyais le bateau quitter la ligne droite qu'il suivait, au milieu du fleuve, s'approcher du rivage sur lequel des pêcheurs à la ligne et des villageoises étaient occupés à prendre du poisson ou à laver du linge; des genisses paissaient ou venaient s'abreuver; quand tout à coup de fortes vagues, roulant vers la berge, inondaient les pêcheurs, les paysannes et les

troupeaux. De grands cris de joie partaient du bateau et quelques voyageurs battaient fortement des mains.

— Ce sont là les jeux des gens grossiers qui manœuvrent le bâtiment, dit mon père, et les passagers devraient rougir d'encourager ces licences qui troublent le plaisir de gens paisibles ou le travail de gens laborieux. Quelquefois il est arrivé qu'un canot, conduit par des mains inexpérimentées, ou un batelet a été submergé par l'approche brusque et malveillante d'un bateau à vapeur."

Mon père m'avait expliqué l'ingénieux mécanisme de



JAPON. — EMPLOYÉS DES POSTES.

l'expression du regard spirituel; mon père entreprit sa conversion et une conversation s'engagea.

— Non, mon petit ami, dit mon père, ma fille ne s'ennuie pas, car le travail, quand on l'affectionne, est un plaisir.

— Ce n'est pas amusant de faire toujours la même chose.

— Je suis de votre avis; aussi ma fille met-elle de la variété dans ses occupations.

— Comme moi dans mes jeux: quand je ne veux plus de mon chien, je prends mon cerceau, et quand je ne veux plus de mon cerceau, je rappelle mon chien.

— C'est précisément cela, à la différence près que votre cerceau et votre chien ne vous donnent que la fatigue et ne vous laissent pas ce contentement de soi-même qu'on éprouve quand on a bien rempli son temps.

— Et que fait mademoiselle, quand elle est fatiguée de broder?

— Elle lit; elle a près d'elle un petit volume qui lui apprend à connaître l'histoire des pays que nous côtoyons; elle sait quels sont leurs monuments, leurs souvenirs, les grands hommes qui l'ont illustré. Il est intitulé: »Trains de plaisir, par Victor Lefèvre."

— C'est dans ce petit livre-là qu'elle apprend tout

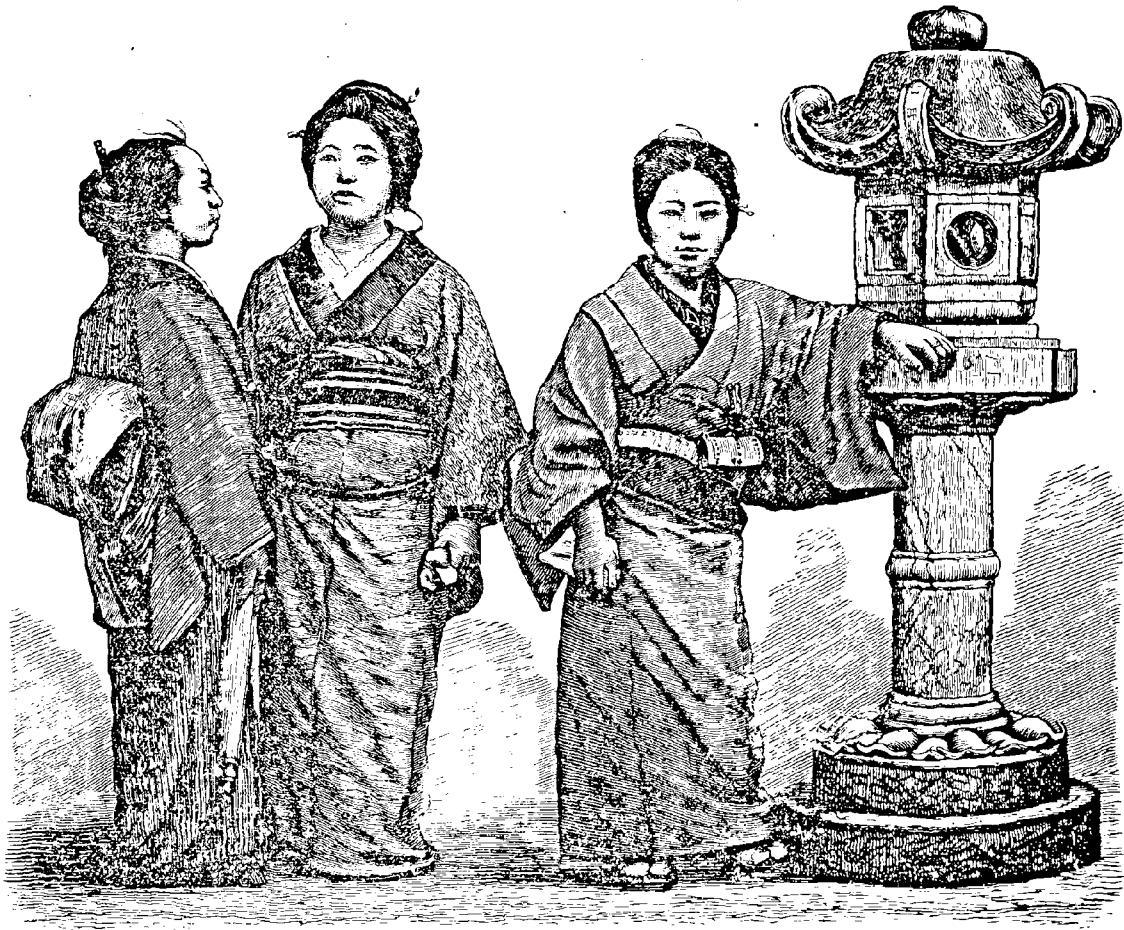
qui se disposaient à nous imiter, et il fallait prendre place chacun à son tour, l'espace étant trop étroit et le nombre des tables restreint. Après le repas, je m'occupai à une tapisserie et m'approchais de plusieurs dames âgées qui daignèrent m'adresser quelquefois la parole et auxquelles je répondis du mieux que je pus.

Il y avait, parmi les voyageurs, un petit garçon qu'on aurait pu surnommer le tyran du bateau. Il prenait le pont et le salon pour deux cours de pensionnat; il allait et venait, gravissant et descendant dix fois par minute l'escalier; il jouait avec un gros chien qui

s'avisait de mordre dans les tricots des vieilles dames et emporta une partie du déjeuner d'un voyageur qui mangeait en lisant le journal. Le chien fatigué se reposa en prenant place sur une banquette, et le petit despote se mit à promener son cerceau qui s'accrochait à toutes les personnes. Puis, il s'arrêta devant moi, me regarda et me dit d'un petit air naïf :

— Vous êtes bien sage, Mademoiselle; vous devez bien vous ennuyer!

Toutes les dames se prirent à rire. Cet enfant, âgé de neuf à dix ans, avait une physionomie ouverte et



TYPES DE FONCTIONNAIRES JAPONAIS.

la chaudière, et il m'avait conduit près de l'ouverture de l'entre-pont où le jeu des leviers est à découvert. Là, il y avait un voyageur que l'on nous dit être un habitué du bâtiment. Ce passager, qui avait beaucoup voyagé dans sa vie, avait une singulière et cruelle manie: c'était d'effrayer les personnes avec lesquelles il entrait en conversation, en leur racontant tous les sinistres de la navigation à vapeur, dont il avait eu connaissance. Les époques et les dates se rattachaient toujours pour lui à un événement de cette sorte. Lui parlait-on d'un fait politique, il disait: «C'est vers ce temps-là que je vis sauter en Angleterre tel navire. S'il parlait d'une

découverte dans les arts ou l'industrie, il ajoutait: «Elle date à peu près de l'explosion de la chaudière de tel ou tel vaisseau américain.» Mon père écouta ce causeur quelques minutes et se retira, déplorant l'étrange travers d'esprit qui porte à inquiéter des compagnons de route qu'il serait si facile de rassurer en mettant à leur portée les preuves de sécurité qu'on peut opposer aux arguments des alarmistes.

Après une courte halte, le bateau reprit sa route, et mon père nous fit servir à déjeuner sur une jolie petite table dressée dans le salon des voyageurs. Nous nous hâtâmes, parce que nous voyions plusieurs personnes

cela, dit en souriant l'enfant.

Et il prit le livre, s'arrêta d'abord aux dessins qu'il contenait; puis il parcourut le texte, et son attention fut captivée au point qu'il donna un coup de pied à son chien qui jappait.

Le père du petit liseur, marchand de bois habitant Saint-Pierre, s'approcha de mon père et le remercia d'avoir obtenu du silence et du calme de son fils, et il causa des affaires de commerce.

La cloche, signal de l'arrivée à un débarcadère riverain, se fit entendre.

— Allons, Félix, dit le marchand de bois, nous voilà à destination.

— Déjà, dit l'enfant; et il jeta un regard de regret sur le livre que je lui avais prêté. Mon père comprit une pensée qui me vint; il m'approuva par un sourire, et je dis au petit garçon :

— Si ce livre vous plaît, je vous prie de le garder; vous en terminerez la lecture à votre aise.

L'enfant sauta de joie, et s'écria en s'adressant à son père :

— Veux-tu que j'embrasse la petite demoiselle?

Le marchand de bois fit observer à son fils qu'il eût été mieux de me demander la permission d'abord. Son fils comprit à peine sa réponse, et il me sauta au cou. Il était si heureux du présent, qu'il oublia son cerceau; un marinier voulut le jeter à terre, mais il tomba dans l'eau, et l'enfant le vit prendre le courant en faisant un geste d'indifférence.

Les vieilles dames félicitèrent beaucoup mon père de la conversion miraculeuse qu'il avait opérée.

J'aurais eu le désir de savoir si les bonnes dispositions du fils du marchand de bois se conserveraient dans l'avenir, et je demandai à mon père pourquoi il n'avait pas sollicité à l'habitant de Visé la permission de lui faire visite quand il passerait dans son pays.

Mon père me dit que les relations entre les voyageurs ne devaient pas, en règle générale, s'étendre plus loin que le voyage. Chacun, en route, cherche à payer sa dette d'amabilité et de bons rapports pour rendre le trajet plus agréable; mais nul ne se met assez à découvert pour qu'on puisse juger, sur les apparences, si on peut former avec lui une liaison honorable. Au premier mot, au moindre mouvement, on reconnaît l'homme qui a reçu une bonne éducation; mais ce n'est pas en quelques heures ou en quelques jours qu'on peut juger si un homme a de bonnes mœurs. Voilà pourquoi il faut éviter les liaisons faites trop rapidement, et craindre de se laisser entraîner aux sympathies qu'inspire un compagnon de voyage.

Tu vois, mon frère, que mon père a souvent trouvé l'occasion d'éclairer mon esprit et de former mon intelligence pendant «la traversée» de Liège à Maestricht.

Ta sœur qui t'aime.

MARIE.

## LE VOLANT.

Un enfant joli comme un cœur,  
Récitait à trois ans plusieurs fables par cœur,  
Savait son catéchisme, et commençait à lire.

Je n'ai besoin de dire

Que de sa mère il était le bijou,  
Et que sans le gêner son père en était fou.

Trop s'appliquer nuit à l'enfance;  
Il lui faut de l'amusement.

La mère le sentit. On achète un volant,  
On le donne au petit, comme une récompense

Du devoir fait diligemment.

L'enfant armé de sa raquette,

Ne s'occupe plus que du jeu;

Pour son volant il est tout feu :

Dix fois par jour en public, en cachette,  
Il s'exerce; c'est là son unique recette.

De catéchisme, point; de lecture, très-peu.

Tant il fut procédé, qu'enfin la chère Bonne

Va dire à la maman que le petit garçon,

Au lieu d'apprendre sa leçon,

Malgré sa remontrance, au jeu seul s'abandonne.

La mère fait venir l'enfant,

Lui reproche ses torts, et reprend le volant.

Mon fils, je veux bien qu'on s'amuse;

Mais, quand de mes bontés je vois que l'on abuse,

Je sais comment il faut punir :

Du volant enlevé perdez le souvenir.

Croyez-vous qu'en jouant on acquiert la science?

Je ne saurais, mon fils, trop vous le répéter,

Le jeu pour les enfants est une récompense :

Et c'est par le travail qu'on doit la mériter.

Le petit mis en pénitence,

Prouve, les yeux en pleurs, le cœur plein de soupirs,

Que souvent nos chagrins naissent de nos plaisirs.

CLÉMENT.

## MONSIEUR A REBOURS.

### III.

#### Les voyageurs.

Deux jeunes gens longeaient le Rhône sur une route qui conduit à Lyon; l'un, grand, svelte, élancé, qui pouvait avoir dix-huit ans, dont la livrée marron désignait un domestique, marchait devant, le nez au vent, les yeux fixés sur un amphithéâtre de ravissantes maisons de campagne enterrées dans des arbres qui s'élèvent en face de Lyon, de l'autre côté du Rhône; la physionomie fine et riante de ce jeune valet, rayonnait

d'un contentement de lui-même, signe de l'intelligence la plus développée, ou de la sottise la plus richement exprimée; il riait en dedans, si on peut s'exprimer ainsi, et de temps en temps, tournait la tête vers son compagnon de route; alors une nuance méprisante et moqueuse errait sur les lèvres qu'il entr'ouvrait, en laissant voir deux rangées de dents blanches et aiguës qui auraient fait honneur à un loup cervier.

Effectivement, la mine de son compagnon était bien faite pour exciter la pitié du grand jeune homme; petit, grêle, sa figure charmante et délicate paraissait le siège de la douleur la plus naïvement exprimée; pensif et triste, il suivait les bras ballants, la tête baissée, le riant valet à la livrée marron et souci, et cependant son front vaste, développé, paraissait être le siège d'une pensée forte et profonde, et ses grands yeux bleus, lorsque parfois il les relevait, lançaient des éclairs de génie et d'audace, qu'une réflexion pénible effaçait aussitôt.

— Allons, Monsieur Germain, dit enfin le valet, rompant un silence qui sans doute n'allait pas à sa nature loquace et aventureuse, à nous voir tous les deux sur cette route, moi devant, vous derrière, si ce n'était ma livrée, que j'ai obtenue à grand-peine de monsieur votre père, on nous prendrait vous, pour le valet, moi pour le maître; per bacco, comme disait mon grand-père, on a pris une résolution ou on ne la prend pas. Voici Lyon, la ville de la soie et du velours; Lyon, dont une des deux rivières nous conduira à peu de frais à Avignon, de là, nous nous rendrons à Marseille, ou quelque patron de barque nous portera bien jusqu'à Gènes; de Gènes à Rome, ce sera toute une promenade entre deux rangées d'orangers, de citronniers, d'oliviers, Oh! Italie! Oh! Italie! ajouta cet enfant de Venise avec une expression d'amour telle, que l'influence en gagna Germain Soufflot, notre fugitif.

— Mais, Carlo, quand y serons-nous? et comment y arriverons-nous? murmura-t-il en frappant sur la poche de son habit, qui ne rendit qu'un faible son métallique.

— Monsieur, dit Carlo en se rapprochant de son maître, les grands esprits comme vous, je n'ose dire comme moi, ne s'arrêtent pas pour si peu de chose. Nous manquons d'argent, dites-vous, laissez-moi faire: de l'aplomb, de l'audace, et laissez-moi vous appeler Monseigneur.

— Tu es fou, Carlo, dit Germain dont un sourire illumina la gracieuse figure.

— Monseigneur, dit aussitôt Carlo, je suis entré à dix ans au service du signor Fabiani Fabiano de Montefivri, le plus habile, le plus heureux des chevaliers...

— D'industrie, interrompit Germain.

— D'industrie, soit, Monseigneur, je ne chicane pas sur les mots, répartit Carlo: ah! Monseigneur, quel charmant maître, la parole vive, haute, leste, le geste idem par exemple, mais qu'importe! Que j'ai souffert les premiers jours passés chez votre père!

— Y étais-tu mal, Carlo? demanda Germain avec surprise.

— Non, Monseigneur, répliqua ce dernier, mais il faut que chacun soit à sa place dans ce monde, et la mienne n'est pas chez un commerçant... pas plus que

la vôtre, Monseigneur: vous étiez à l'étroit, vous étouffiez chez votre père! vous deviez naître le fils d'un prince...

— Non pas d'un prince, Carlo, mais d'un artiste, interrompit avec feu le jeune voyageur, oh! étudier, créer des merveilles qui portent votre nom à la postérité; voilà, Carlo, voilà ce qui fait la gloire de l'homme!

— Monseigneur, voici Lyon! fit Carlo.

— Et nous sommes sans argent, dit Germain.

— Cela me regarde; quand les grands seigneurs voyagent, ce sont toujours les laquais qui paient, laissez-moi faire.

— Tu as donc de l'argent, toi, Carlo?

— Moi, pas un sou, Monseigneur.

— Alors... dit Germain.

— Suivez-moi, fit le valet

#### IV.

##### L'hôtel Papin.

En entrant dans Lyon, malgré l'audacieuse assurance de son valet, Germain sentait son cœur se serrecer et se remplir d'angoisses.

— Si nous entrions ici, dit-il à Carlo, en lui montrant un petit cabaret, sur le frontispice duquel était écrit en mauvais français: Icy on loge à pié et à chevale.

— Fi donc, Monseigneur, répliqua Carlo, et avisant à son tour un superbe hôtel, sur la porte cochère duquel on lisait tracé en lettres d'or: HÔTEL PAPIN, il ajouta:

— Voici ce qu'il nous faut.

Et sans regarder son maître qui lui faisait des signaux de détresse, et ne le suivait qu'à regret, il pénétra hardiment dans la cour de cet hôtel; plusieurs laquais étaient occupés, les uns à laver de superbes carrosses, les autres à panser des chevaux de race; un monsieur d'un certain âge, mis en négligé du matin, inspectait avec une minutieuse attention ce dernier emploi. Carlo fut droit à lui.

— Vous êtes sans doute monsieur Papin, le maître de l'hôtel? lui dit-il, en le saluant très-légalement.

— Oui, répondit celui auquel il s'adressait, aussi étonné qu'égayé par cette apostrophe.

— Une chambre pour mon maître, à dîner pour deux: et vite, nous mourons de faim.

Un tel étonnement se peignit alors si visiblement sur les visages qui l'entouraient, qu'un autre que Carlo en aurait été interdit, mais lui, redoublant d'assurance et y mettant même un peu d'insolence, reprit:

— Vous êtes peut-être étonné de nous voir à pied, Monseigneur Soufflot et moi, mais notre chaise de poste s'est cassée à deux pas de la ville, et nous l'avons laissée chez un charron où j'irai la reprendre aussitôt qu'elle sera raccommodée.

— Ah! monsieur est monseigneur Soufflot, dit le vieux monsieur, regardant alors pour la première fois

le compagnon de Carlo, qui, arrêté au milieu de la cour, en face du bâtiment, semblait en étudier et en admirer l'architecture élégante et riche. Monsieur Soufflot d'Irancy, ajouta-t-il.

— C'est-à-dire son fils qui voyage pour son agrément et son instruction, répondit Carlo; nous allons en Italie, de là nous visiterons la Grèce, la Perse, nous irons peut-être jusqu'en Chine.

— Monsieur est sans doute le précepteur de M. Soufflot? demanda M. Papin, avec un si grand sérieux, que Carlo commença à croire qu'on se moquait de lui, mais sans rabattre d'un ton sa jactance, élevant au contraire davantage la voix, il répondit :

— Son valet, Monsieur, ce dont je me fais honneur et gloire.

— Alors, dites à votre maître d'entrer, répliqua le vieux monsieur, et dites-lui aussi combien je suis flatté qu'il m'ait fait l'honneur de choisir mon hôtel, ainsi que le fait toujours son père, chaque fois qu'il passe à Lyon.

— Ah! vous connaissez.... dit Carlo.

— Très-bien, interrompit M. Papin, qui se tournant vers un de ses gens, lui cria :

— Pierre, conduisez monsieur Soufflot à la chambre bleue, et dites au chef de cuisine d'aller lui demander ses ordres, et à quelle heure il veut dîner.

— Cela va bien, Monseigneur, dit Carlo, s'approchant de son maître qui n'avait rien vu, rien entendu, et dont toute l'attention s'était concentrée sur le modèle d'architecture qu'il avait sous les yeux. Votre père est connu ici, il paraît que c'est l'auberge où il descend ordinairement. Faites bonne contenance, commandez hardiment, et lorsqu'on vous présentera la carte, dites-moi avec nonchalance en vous curant les dents et sans me regarder :

— Paie, coquin! C'était toujours ainsi que me parlait le signor Fabiani Fabiano de Montefivri. Cela faisait très bon effet.

Dans ce moment, Pierre, qui avait reçu à l'oreille quelques ordres de M. Papin, s'avança vers Germain Soufflot, et le nommant par son nom, le pria de le suivre, ce que celui-ci fit sans oser faire aucune difficulté.

(A continuer.)

## RÉPONSES AUX EXERCICES RÉCRÉATIFS DES N<sup>os</sup> 24 et 25.

N<sup>o</sup>. 24. PROBLEME LEXICOLOGIQUE.

Abdel-Kader.

DEVINETTES.

Une feuille d'arbre.

La lettre N.

N<sup>o</sup>. 25. ÉNIGME.

Potage. — Otage. — Tage. — Age.

ANAGRAMME PROVERBE.

Pierre qui roule n'amasse pas mousse.

Nous ont envoyé des réponses exactes :

Bernard, Louis (Huy); — Bonin, Jean (Tournay); — Catalar, Isaac (Anvers); — Claus, Victor (Termonde); — Deux écolières (Ixelles); — Eugénie et Louise de (Liège); — Frau, Marie (Anvers); — Gillain, Fam (Bruxelles); — Gourel, Laure (Namur); — Hoënick, Jean (Anvers); — Hutin, Paul (Charleroi); — Langlois, Estel (Seraing); — Louviers, Pauline (Verviers); — Mar G. V. (Bruxelles); — Ménon, Victor (Mons); — Mignonnet (Gembloux); — M<sup>lle</sup>. Estelle P. (Gand); — Toussair Oscar (Vivegnies); — Un ami du Musée Termonde); — Une lectrice assidue (Villers-la-Ville); — U. V. S. (Bruxelles); — Vanstal, Marie (Courtrai).

Prière aux abonnés qui nous envoient la solution de nos exercices récréatifs, de nous indiquer leur nom et leur adresse.

## AVIS.

Les abonnés, qui nous envoient des réponses exactes, peuvent nous réclamer, contre l'envoi d'un mandat-poste, une des primes suivantes :

Le 7<sup>e</sup>, 8<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup>, ou 10<sup>e</sup> volume de l'ILLUSTRATION EUROPÉENNE, au prix de 4 francs l'exemplaire, au lieu de 10 francs.

Le RIEUR ILLUSTRÉ, au prix de 2 francs, au lieu de 5 francs.

Le MUSÉE DU JEUNE AGE (9 volumes parus) à 2.50 le volume broché et franco frs. 4.00 élégamment relié.

L'Album pour Piano (8 morceaux, valeur 30 francs) à francs 5.50, franco en province.

L'Album pour Chant (valeur 30 francs) à francs 5.50, franco en province.

Imprimerie de « l'Illustration Européenne. »



# MUSÉE DU JEUNE ÂGE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Publié sous la direction de M<sup>lle</sup> MARCELLINE LA GARDE.

## ABONNEMENTS:

BRUXELLES..... 6.— fr.  
PROVINCE..... 6 50 „  
franco par an.

SOMMAIRE. GRAVURES. — Barbet cordé allemand. — Le Taret. — Damas.  
TEXTE. — Barbet cordé allemand. — Le Taret. — Damas. — Quatrième Causerie. Au  
Bord de la Mer. — Un Voyage désagréable. — Jeux et Récréations. Le Bâtonner. — Ex-  
cursions et Voyages. Les Pies du jardin Botanique d'Odessa. — Le Bol de Punch. — Pour-  
quoi le Coucou ne chante que son Nom. — Monsieur à Rebours. — Exercices récréatifs.

## ADMINISTRATION:

BRUXELLES,  
107. BOULEVARD DU NORD.

N<sup>o</sup>. 30.

10<sup>e</sup> ANNÉE.

23 Août 1884.

### BARBET CORDÉ ALLEMAND.

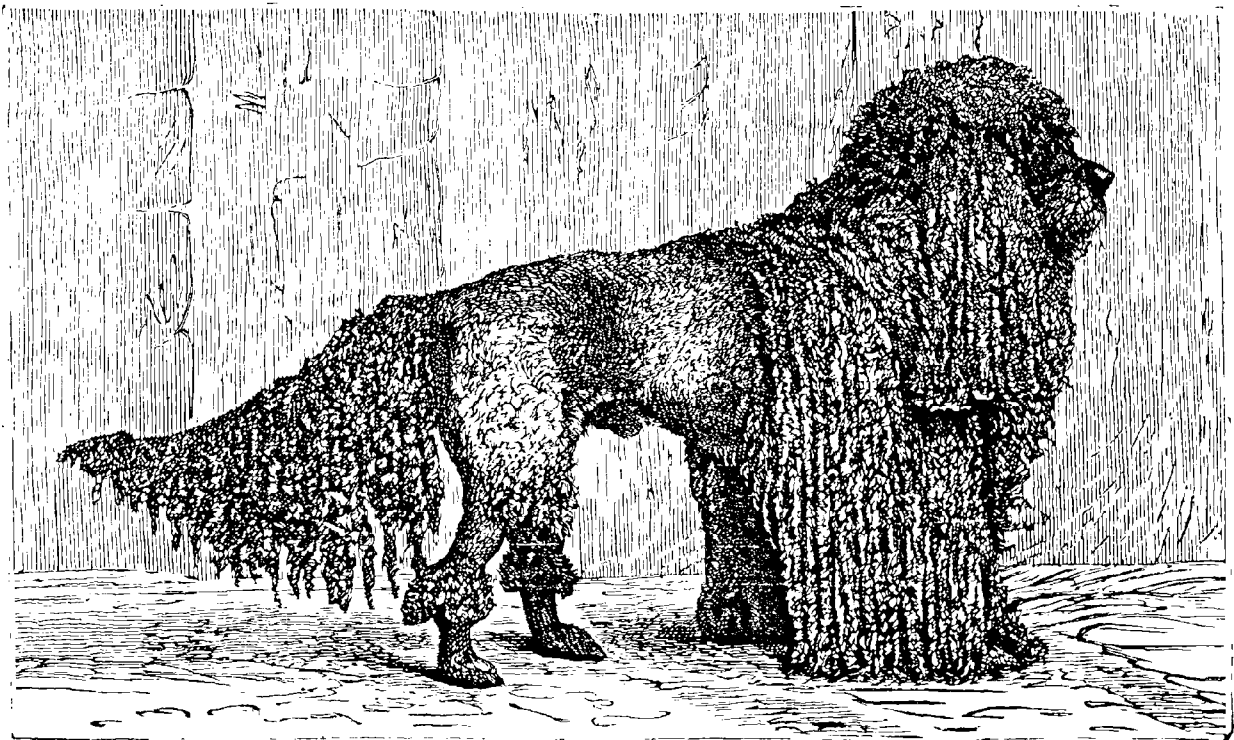
Ce célèbre barbet, d'une espèce toute particulière, a obtenu le premier prix à l'Exposition des Chiens à Berlin.

Néro est peut-être le plus parfait spécimen de barbet cordé, qui existe. Les boucles de son poil laineux et soyeux forment de longues cordes, tressées aussi régulièrement que si on avait employé un moyen artificiel; sur les épaules, ces boucles ont plus de 26 pouces de

longueur; quand l'animal se meut, on dirait qu'il est couvert d'une draperie funèbre; enfin il s'agit d'un vrai phénomène dans la race canine.

### LE TARET.

On connaît ce petit insecte, appelé »Termite,» qui pénètre dans toutes les charpentes, boiseries, meubles, minant, dévorant, anéantissant tout, sans qu'aucune



BARBET CORDÉ ALLEMAND.

trace des dégâts paraisse à l'extérieur; des maisons, des bâtiments entiers ont été ruinés jusque dans leurs fondations par cet insecte, d'autant plus dangereux qu'il ménage toujours la superficie du bois et qu'il peut creuser toute une habitation de fond en comble, sans que l'on s'en doute.

Le travail des termites présente beaucoup d'analogie

avec celui de certains mollusques, qui sont aussi dangereux pour les constructions navales et hydrauliques que les termites pour les constructions terrestres. Nous voulons parler des tarets, vulgairement appelés, »vers de mer,» qui vivent constamment à l'intérieur des pièces de bois submergées, et creusent toujours dans le sens des fibres, des galeries d'une longueur illimitée.

L'instrument perforant dont le taret fait usage n'est autre que la petite coquille à bords tranchants qui se trouve à la partie antérieure de son corps long et mou. Il secrète, en outre, à mesure qu'il s'avance, un dépôt calcaire, dont il garnit l'intérieur de sa galerie; en sorte qu'une poutre envahie par les tarets finit par se transformer à peu près en un faisceau de tubes calcaires, séparés seulement les uns des autres par des débris de fibres ligneuses. Les ravages des tarets sont un fléau terrible, qu'on n'arrête pas comme on veut; le plus souvent même on n'en reconnaît la présence que lorsque ses effets sont irréparables. En peu de temps, ces mollusques réduisent à l'état d'éponge friable les plus fortes poutres. Peu s'en fallut, en 1731, qu'ils ne devinssent la cause d'un épouvantable désastre; la submersion des Pays-Bas. Ils avaient rongé une partie des digues de la Zélande. Ils attaquaient fréquemment autrefois les plus grands vaisseaux, et c'est principalement pour parer à ce danger qu'on a coutume de doubler en cuivre la coque des navires.

#### DAMAS.

Située dans la Syrie, et chef-lieu du pachalik de ce nom, Damas est une des plus anciennes villes du monde, puisqu'elle est mentionnée dans le Genèse. Sa population est de deux cent mille habitants, dont un cinquième est composé de chrétiens et de juifs. Elle est bâtie au pied du Liban, au milieu d'une vallée arrosée par le Barrady et fameuse par l'abondance de ses vergers et des fruits exquis qu'ils produisent. Ses maisons, bâties en terre et en briques, simples à l'extérieur, mais d'une grande magnificence au-dedans, ont presque toutes des jets d'eau, des fontaines dans l'intérieur. Malgré sa haute antiquité, elle n'offre aucun monument ancien remarquable. On y compte soixante mosquées, dont la principale est l'ancienne cathédrale dédiée à St-Jean; c'est un des plus beaux temples que les premiers chrétiens aient élevé.

Damas se distingue surtout par le luxe et la beauté de ses bazars et de ses cafés. Célèbre jadis par ses fabriques d'armes blanches, elle produit aujourd'hui d'admirables ouvrages en nacre, des étoffes de soie brochée dite «damas,» etc. Cette ville est le rendez-vous général des nombreux pèlerins qui se rendent annuellement en caravane à la Mecque. C'est la résidence du patriarche grec d'Antioche, dont relèvent une cinquantaine d'archevêques et d'évêques de cette communion.

#### QUATRIÈME CAUSERIE.

#### AU BORD DE LA MER.

#### UNE TEMPÊTE.

Il y avait à peine quelques instants que nos jeunes amis s'étaient retirés dans leurs chambres à coucher

pour se reposer, quand tout à coup les signes d'un changement de temps se firent sentir. Le vent s'éleva et fit entendre de sourds mugissements, et les vagues semblèrent s'agiter avec plus de force que les deux nuits précédentes à mesure que la marée s'approchait du rivage; toute la nuit la pluie tomba plus ou moins abondamment, et de temps à autre on entendait le roulement du tonnerre qui grondait au loin. Le lendemain matin, le vent était devenu violent et impétueux; la pluie tombait par torrents, et la mer et le ciel avertissaient tous ceux qui avaient quelque connaissance du temps, de se préparer à voir une violente tempête. On ne voyait aucune embarcation s'éloigner du rivage et il était facile d'observer à une certaine distance en mer la blancheur écumante des vagues, ce qui était un signe certain que la marée arriverait avec plus de force que de coutume.

Le Père. Regarde, Marie, leur colère et leur rage paraissent vouloir mettre en pièces tout ce qui se rencontrerait sur leur passage. Mais écoutons! qu'est-ce que cela?

Marie. N'est-ce pas le tonnerre, papa? cela résonne de même.... tiens, voilà encore le même bruit.

Le Père. Je crains que ce ne soit un signal de détresse! mais voyons, voilà le vaisseau qui tirait le canon. Charles, apporte-moi le télescope qui est dans la chambre voisine. C'est un brick, je crois, et je crains bien qu'il ne soit entraîné trop rapidement vers ces rochers! Oh! voyez ces canots qui s'efforcent d'aller contre le vent et la marée afin de secourir l'équipage; mais on dirait qu'ils ne peuvent avancer. Pauvres gens! Je crains que ces braves n'aient bien de la peine à sauver le vaisseau et même leur propre vie. Cependant, espérons pour le mieux. Que Dieu leur soit en aide. Oh! je vois, il a viré et on ne l'aperçoit plus maintenant. Mais remarquez, mes enfants, les flots terribles qui battent le rivage! N'est-ce pas effrayant? En vérité, Marie, si je ne savais pas que la marée n'a jamais dépassé ce rivage, je serais tenté de partager tes craintes pour notre propre maison. Cependant, tout ce que nous pourrions craindre, serait de voir notre jardin inondé par une petite pluie très-fine qui provient de l'écume des vagues. Car ce n'est pas à cette époque de l'année que les hautes marées arrivent, et je suppose donc que nous sommes en sûreté.

Marie. Je croyais, que tu nous avais dit que les plus hautes marées avaient lieu tous les quinze jours, et que celle-ci en était une.

Le Père. Précisément, ma chère; mais les plus hautes marées ont lieu ordinairement au mois de mars et à la St-Michel, et on les appelle les équinoxes. Celle-ci me paraît devoir être assez forte pour que nous puissions bien observer cette scène imposante de la nature, et si ce n'était la crainte que doit nous inspirer le sort des malheureux matelots qui se trouvent exposés à une pareille tempête, ce spectacle est assez beau en lui-même, et je suis bien aise que vous ayez occasion de voir la mer dans toute sa furie, après l'avoir vue dans un calme imposant et majestueux. Nous

allons maintenant, mes enfants, rentrer chez nous.

Marie (S'asseyant sous un véranda). — Je ne serai pas fâchée de revoir notre maison de Bruxelles, et surtout nos fleurs et notre jardin ! et les petits lapins de Henri ! et les chiens de Charles !

Le Père. Te rappelles-tu, Marie, que pendant notre voyage, nous parlâmes de la différence qui existe dans la manière dont on voyageait anciennement et dont on voyage aujourd'hui.

J'ai trouvé la relation d'un voyage exécuté il y a plusieurs années. Nous pouvons voir dans cette relation que l'excessive lenteur n'était pas alors le seul inconvénient qu'éprouvassent les voyageurs. C'est une lecture très-amusante et pleine de détails intéressants. Le titre de cet article est : Observations sur le premier usage qu'on fit des voitures en Belgique.

Marie. Oh ! papa, je t'en prie, lis-le-nous.

Le Père. L'auteur dit : « Nous ne descendions jamais de voiture, excepté seulement quand nous versions sur le chemin et que nous roulions dans la boue. » Il ne dit pas exactement combien de fois et les différentes manières dont ils versèrent en route, pauvres voyageurs ! Son récit a quelque chose de piteux, puis il ajoute : « Il était bien dur de rester assis ce jour pendant quatorze heures dans une voiture, sans rien manger. Nous ne versâmes qu'une seule fois, en allant, mais notre carrosse aurait en beaucoup plus à souffrir si de jeunes et vigoureux campagnards n'étaient venus fréquemment à notre aide en rétablissant l'équilibre de notre équipage et souvent même en la portant sur leurs épaules. Pensez, mes enfants, quel ennui nous éprouverions, si nous étions obligés de voyager ainsi avec douze individus de chaque côté de notre voiture et de marcher pas à pas ! Au lieu de faire en chemin de fer dix lieues à l'heure, comme nous avons fait, ils mirent deux grandes heures à parcourir une lieue.

Charles. Je suis étonné, papa, que ces gens ne soient pas plutôt descendus de leur voiture pour marcher ?

Le Père. Certainement cela eût été bien préférable, mais nous devons observer que ce voyage eut lieu en décembre, tout à fait au milieu de l'hiver.

Marie. Je tâcherai de ne pas oublier la relation de ce voyage, parce que nos cousins seront charmés de l'entendre.

Charles. Papa, il y a quelque chose que je désire beaucoup te demander avant que nous ne quittions les bords de la mer. C'est ce qui a rapport aux vaisseaux et aux bateaux.

Le Père. Je suis fatigué, mes amis. Ce que tu me demandes, Charles, sera le sujet de notre prochaine causerie.

## UN VOYAGE DÉSAGRÉABLE.

Ma chère sœur,

Dans la relation que tu me fis de ton excursion de Liège à Maestricht, tu me dis qu'un petit voyage, pour celui qui observe, peut présenter bien des plaisirs cachés aux esprits légers. Je te dirai aujourd'hui, ma chère, qu'un court trajet, pour celui qui observe, peut aussi offrir bien des ennuis.

Tu sais que je pris avant-hier la malle à Beauraing, pour me rendre à Bouillon chez notre tante Laure.

Au départ de la malle, le conducteur fit appel de six personnes, moi compris, qui avions place dans l'intérieur de la voiture. Nous partîmes ; mais bientôt nous nous aperçûmes qu'il y avait avec nous deux voyageurs de contrebande et non inscrits, qui, sans doute, avaient échappé à la surveillance. Ces deux voyageurs en supplément étaient un gros chat angora qu'une dame avait tenu caché sous son châle ; l'autre voyageur, qui sortait d'un sac de nuit que son maître avait placé près de lui, était un chien, une espèce de petit dogue. Cet animal se trouva si heureux de sa mise en liberté, qu'il manifesta sa joie en se jetant de droite à gauche sur nous. Le propriétaire du chien fit de vains efforts pour modérer les ébats du quadrupède qui se rendit de plus en plus importun. Mais ce fut bien une autre scène, quand le chien eut aperçu le chat : les deux antipathies se manifestèrent subitement, et les adversaires tentèrent de franchir tous les obstacles et mordirent les jambes des voyageurs qui les séparaient. C'étaient des aboiements, des cris sourds et menaçants de part et d'autre, puis des sauts, des soubresauts, des feintes, des bonds que nous ne parvînmes à comprimer qu'à l'aide du conducteur.

— J'ignorais que monsieur eût un chien, dit la voyageuse.

— Je ne savais pas que madame eût un chat, répliqua le voyageur.

Et peu s'en fallut que les deux maîtres des quadrupèdes ne renouvelassent la lutte de leurs animaux.

Enfin le maître du chien consentit à placer son animal sur l'impériale et la voyageuse obtint de conserver son chat dans la voiture jusqu'à ce qu'elle fut chez elle. Une demi-heure après nous étions débarrassés de l'angora et de sa maîtresse.

Un gros homme remplaça bientôt la voyageuse, et à peine eut-il pris place, qu'il s'endormit profondément et fit entendre des ronflements qui étouffaient le bruit des roues ; de temps en temps il se réveillait et regardant ses compagnons de route, il disait :

Quand je ne fume pas, il faut que je dorme.

Et comme il ne lut sur aucune physionomie la permission qu'il semblait adroitement demander, nous en fûmes quittes pour entendre continuer le concert discordant du dormeur.

Un autre voyageur semblait dévoré du besoin d'épancher son érudition historique. A chaque localité que

nous traversions, il toussait, prenait une prise de tabac, et disait sans être interrogé :

En tel lieu, se passa en telle année tel événement.

C'était de préférence à moi que ce docteur s'adressait. Quand nous arrivâmes à Bouillon, il était nuit; j'avais cédé un moment au besoin du sommeil, et j'avais pris mes précautions pour ne pas être importun aux autres en perdant l'équilibre. Je me sentis tirer par la manche.

— Mon jeune ami, me dit-il, saluez la forteresse de Bouillon qui nous rappelle le fameux héros de la première croisade.

Heureusement la malle s'arrêtait et je descendis au plus vite pour échapper à cet ennuyeux discoureur.

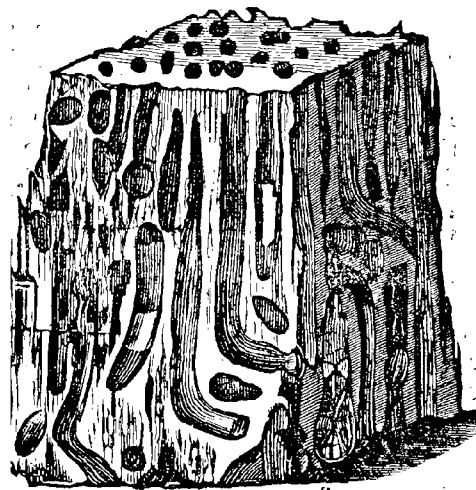
Tu ne trouveras peut-être rien que de très-ordinaire dans mon récit, j'en conviens, mais tu sais que je saisis toutes les occasions de t'être agréable, et je sais qu'une lettre de moi te fait plaisir.

Ton Frère  
PAUL.

## JEUX ET RÉCRÉATIONS.

### LE BATONNET.

Voici un vrai jeu d'action, qui peut occuper en même temps deux joueurs, et les occuper dans une lutte qui ne manque ni de mouvement ni d'intérêt. On trace d'abord un cercle sur la terre, et celui des deux joueurs que le sort favorise se place au milieu de ce cercle et tient à la main une baguette, un bâton ayant à peu près 60 centimètres de longueur. Ce joueur est ce qu'on appelle le maître du cercle. Son adversaire, placé en face de lui à quelque distance, tient un bâtonnet long de 6 ou 8 centimètres, ayant à peu près la forme d'une petite navette de tisserand, c'est-à-dire aminci vers les deux bouts et renflé au milieu. Ce joueur, nommé le servent, jette le bâtonnet dans la direction du cercle et s'efforce de le faire entrer dans le cercle même. De son côté, le maître emploie toute son adresse à repousser le bâtonnet avec son bâton, et, s'il y réussit, il sort du cercle et il a le droit de jouer trois coups de suite, c'est-à-dire qu'il peut frapper jusqu'à trois fois le bâtonnet sur l'un des bouts, de manière à le faire sauter en l'air comme une sauterelle, et chaque fois il peut encore l'écartier par un second coup pendant qu'il est en l'air. Mais, après le troisième coup, il doit regagner promptement son cercle pour le défendre,



LE TARET.

comme aussi le servent doit s'empressez d'y jeter le bâtonnet avant que son adversaire y soit rentré et soit en mesure de repousser ledit bâtonnet. Si le servent réussit, il devient à son tour maître du cercle et se fait servir. Le Bâtonnet est un des jeux qui plaisent le mieux aux écoliers, et c'est avec raison, puisqu'ils y trouvent un exercice tout à la fois salutaire et amusant.

## EXCURSIONS ET VOYAGES.

### LES PIES DU JARDIN BOTANIQUE D'ODESSA.

Bavard comme une pie, voleur comme une pie, rusé comme une pie, voici ce que pourrait se dire également mais qui ne se dit guère et cependant comme vous allez le voir la pie ne manque pas de ruse.

Un naturaliste Belge qui habite le port d'Odessa sur la mer Caspienne, a observé le trait suivant: » quatre à cinq couples de pies, dit-il, nichent dans le jardin botanique d'Odessa. Ces oiseaux ne sont jamais inquiétés par personne, mais il n'est sorte de ruses et de stratagèmes dont ils n'usent pour dissimuler leurs habitudes et donner le change à ceux qui les observent.

A quelque distance du principal bâtiment du jardin se trouve un petit bois de vieux hêtres; si vous y allez vous promener pendant le jour, vous y verrez

toutes les pies en train de se construire des nids avec une activité incroyable, surtout quand elles aperçoivent qu'on les observe et si par hasard on vient les déranger, elles font entendre des cris inquiets, comme si elles craignaient une déclaration de guerre. Mais tout cela n'est pas sérieux.

Ce qui est sérieux c'est le nid véritable qu'elles construisent en cachette dans un petit bois de chêne aux premières heures du jour, quand tout repose encore, ou le soir lorsqu'il n'y a plus de promeneurs. Si parfois quelque indiscret vient les surprendre elles s'envolent vers leurs nids postiches, et se mettent à l'œuvre affectant toujours le même embarras et la même sollicitude afin de détourner l'attention et d'entretenir l'erreur de celui qui aurait pu avoir quelque soupçon de leur stratagème. Qu'on dise encore maintenant que le renard est le plus rusé des animaux.

## LE BOL DE PUNCH.

Un colonel suédois se trouva ruiné par un incendie qui consuma sa maison et tout ce qu'elle contenait, seule fortune qu'il possédât.

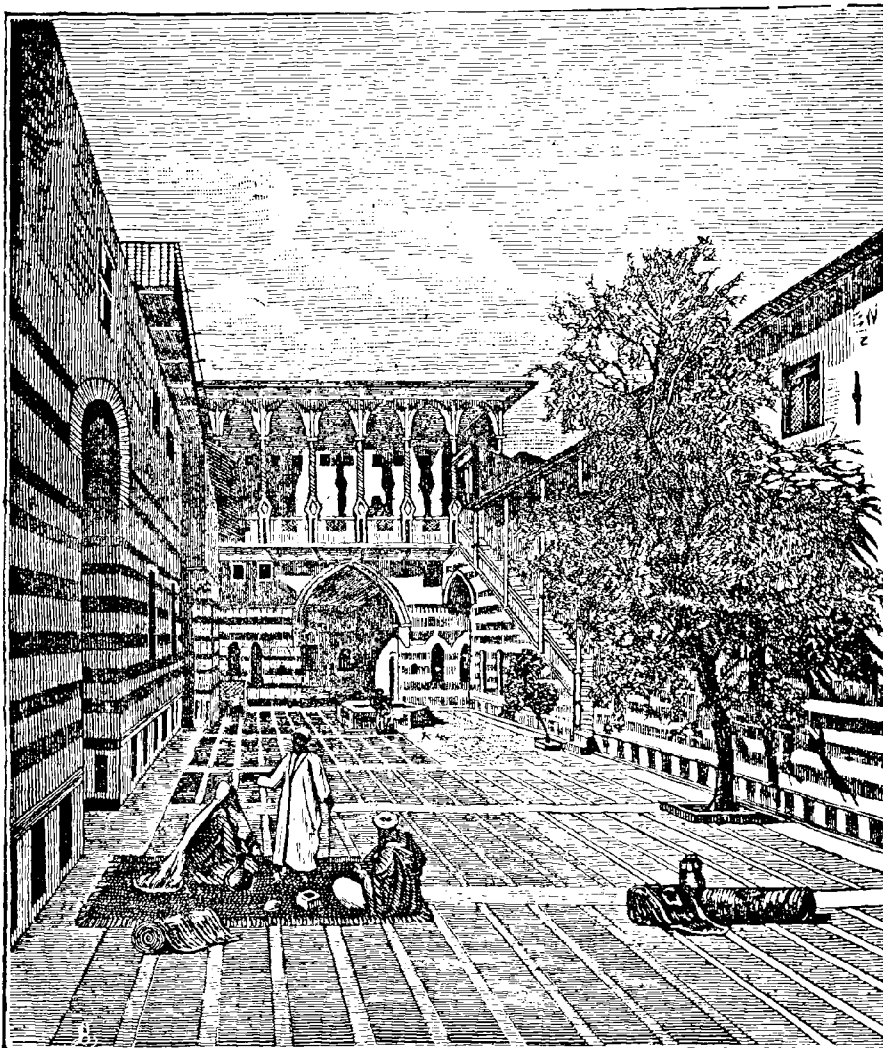
Ses amis firent une loterie pour lui rendre ce qu'il avait perdu.

Pendant qu'ils s'en occupaient, il reçut de la Poméranie une lettre anonyme renfermant un billet de

cent-cinquante rixdalers avec ces seuls mots : «Rappelez-vous le bol de punch brisé.»

Il fut longtemps avant de savoir ce que cela voulait dire. Enfin, il se rappela que plusieurs années auparavant, il s'était trouvé dans une taverne encombrée d'une foule joyeuse, et que là, une servante avait laissé tomber un bol en porcelaine rempli de punch. La maîtresse, dans un accès de colère, menaçait de mettre la pauvre fille à l'instant sur le pavé, si elle ne payait le dégât.

La servante qui ne touchait que de petits gages né



DANAS.

pouvait indemniser sa maîtresse, et elle allait se trouver dans la rue.

Le colonel, pris de pitié devant le désespoir de la pauvre fille, payait le bol et le punch en se disant que le bon Dieu le lui rendrait.

En effet tout Stockholm fut instruit du fait, qui vint même jusqu'aux oreilles du Roi.

Le monarque s'en souvint au moment où il apprit la ruine du colonel.

Ce dernier reçut de la main même du roi ces mots :

«Il est défendu dans mes Etats d'établir des loteries sans en avoir obtenu l'autorisation de la police; mais comme le colonel est renommé par sa bienfaisance et son humanité, (je connais l'histoire du bol de punch,) je désire et j'exige qu'il obtienne la permission d'établir sa loterie, afin que je puisse y contribuer pour une part de »six mille rixdalers.»

GUSTAVE IV.

## POURQUOI LE COUCOU NE CHANTE QUE SON NOM.

Un sansonnet de sa cage avait fui,  
Et vers les champs volait d'une aile agile.  
Un Coucou le rencontre, et l'apostrophe ainsi :  
»De nous autres oiseaux que dit-on à la ville?  
Du rossignol y prise-t-on les chants?»  
— Très-fort. — »De la fauvette?» — On dit qu'elle est  
gentille,  
Et l'on vante les soins qu'elle a pour sa famille.  
»Et du merle?» — Le merle a bien ses partisans ;  
On trouve qu'il siffle avec grâce.  
»Et de moi, que dit-on?» — De toi? pas un seul mot ;  
Personne ne s'en embarrasse.  
»De moi, rien! me dis-tu; me prend-on pour un sot?  
De ces gens-là, la bêtise est extrême.  
De moi l'on ne dit rien! mais j'en parlerai, moi ;  
Et mes chants désormais seront pleins de moi-même.»

## MONSIEUR A REBOURS.

(Suite et fin, voir page 205.)

## VI.

## Le quart d'heure de Rabelais.

Nous avons laissé dernièrement notre héros, et Carlo, son valet, à «l'hôtel Papin.»

Sur les ordres du maître de la maison, un valet vint offrir ses services au jeune étranger et le conduisit à une chambre que M. Papin avait désignée sous le nom de chambre bleue. On l'appelait «bleue» à cause sans doute de la tenture orange, à laquelle il est vrai était cousu des galons bleus, et qui pouvait passer pour un modèle d'élégance somptueuse, de richesse et de bon goût; le siècle de Louis XIV y était représenté dans toute sa magnificence, ce n'était que velours, or, lampas, porcelaine de Sèvres et tapis de Perse. Le jeune enfant d'Irancy, habitué aux simplicités modestes de l'asile paternel en était émerveillé, et dans sa naïve admiration, il n'osait toucher à aucun meuble.

— Bast, vous vous enthousiasmez pour de pareilles misères, lui disait Carlo avec son accent italien, et sa faconde méridionale, vous en verrez bien d'autres en Italie, toutes nos chaumières sont des hôtels, et nos hôtels sont des palais!...

L'annonce du dîner interrompt Carlo.

— Nous allons sans doute dîner à table d'hôte, lui dit-il, lorsque le domestique fut sorti de la chambre;

mangez peu, Monseigneur, mais gâchez beaucoup; goûtez de tout du bout des lèvres, et trouvez tout mauvais, c'est très bon genre. C'était toujours ainsi qu'agissait le signor Fabiani Fabiano de Montelivri. Du reste, je serai là, derrière votre chaise.

— Ah! Carlo, dit Germain en descendant l'escalier pour se rendre à la salle à manger; je ne suis jamais sorti de mon village, je ne suis qu'un enfant; mais j'ai l'instinct que tu me fais faire quelque grosse sottise... Enfin!

Un domestique ayant alors soulevé une riche portière, Germain se trouva dans une salle à manger toute en marbre, au milieu de laquelle était une table richement servie en argenterie. On n'y voyait que trois couverts, dont deux étaient déjà occupés par le vieux monsieur que vous connaissez et par une dame d'une grande beauté, vêtue fort élégamment. M. Papin ayant alors fait signe à son convive de prendre la troisième place, celui-ci s'assit, en remarquant que le domestique debout derrière sa chaise n'était pas Carlo. Il n'osa faire aucune remarque, et se mit à manger avec la modestie et la discrétion qu'il apportait ordinairement à la table de son père.

La conversation s'engagea bientôt entre ces trois personnes. Le monsieur avait du tact et de la bonhomie, la dame de l'esprit et de la gaieté, Germain s'en trouva à son aise, et il raconta toute son histoire: comme quoi le commerce l'ennuyait, et le goût des arts l'avait pris; comme quoi, n'osant demander à son père la permission d'aller étudier les grands maîtres, il était parti sans cette permission; il n'omit qu'une seule chose, la pauvreté de sa bourse.

Le dîner se passa ainsi. Au dessert, un domestique ayant présenté à la compagnie un plat d'argent sur lequel étaient des cures-dents, Germain croyant que c'était le moment de payer, en eut comme un éblouissement qui lui déroba la vue des cures-dents; il mit la main à la poche, en tira le seul écu de six livres qui s'y promenait solitaire et à l'aise, et le posa sur le plat.

— Que faites-vous donc? lui dit M. Papin, mes gens sont payés, et ne reçoivent rien de mes convives.

— Ce ne sont pas vos gens que je paie, monsieur, c'est vous, répliqua le jeune voyageur.

Un grand éclat de rire de la dame fit monter le rouge au front du pauvre enfant, qui crut n'avoir pas assez payé, et se mit avec un embarras qu'il déguisait mal à fouiller dans sa poche, et à chercher ce qu'il savait bien ne pas y être.

— Reprenez votre argent, mon jeune ami, dit M. Papin, remettant la pièce de six livres à Germain, et faisant signe à sa compagne d'atténuer sa gaieté; votre père n'a pas l'habitude chez moi de payer ses dîners. L'hôtel de M. Papin n'est pas une auberge.

La foudre tombée aux pieds de Germain ne l'eût pas plus effrayé que les paroles qu'il venait d'entendre; une sueur froide remplaça le feu dont le rire de madame Papin avait rougi son front; il se leva, tremblant, ému, honteux, si honteux qu'il ne put trouver d'autres excuses, que:

— Ah! Monsieur! Ah! Madame!

Puis, apercevant, ou plutôt devinant une porte ouverte, car sa vue était aussi troublée que sa voix, il s'échappa comme si le diable l'emportait, et se mit à courir, traversant ainsi les antichambres, les galeries, les escaliers, les cours, les rues, il ne s'arrêta que bien loin de l'hôtel, épuisé, et anéanti à la voix de Carlo, qui lui disait :

— Qu'avez-vous donc, Monsieur, que vous est-il arrivé? Je vous ai vu passer devant les cuisines, où l'on me retenait malgré moi, et ma foi, bien m'en a pris de vous suivre, car du train que vous alliez, je n'aurais jamais su où vous retrouver.

Germain s'essuyait le visage, et sur ce jeune front, une volonté se dressait courageuse et fière.

— Carlo, dit-il à son valet, de ce moment, tu n'es plus à mon service, à moins, ajouta-t-il en voyant le chagrin et la surprise se peindre sur le visage expressif du jeune Vénitien, que tu ne fasses plus que me suivre, te taire et obéir.

— Oui, monsieur, dit Carlo en baissant la tête avec confusion, et sans demander une explication, que son intelligence lui avait fait deviner.

— Ou plutôt, reprit Germain, tiens, prends ces six francs, et retourne chez mon père, tu y seras bien nourri, bien payé...

— Monsieur Soufflot, interrompit Carlo avec chaleur, pour revoir l'Italie et ma mère, je vous ai entraîné à une démarche que peut-être seul vous n'auriez pas eu le courage de tenter. Aujourd'hui, pour vous, je quitterai une seconde fois l'Italie et ma mère. Allons en Italie, ou retournons à Trancy, je vous suivrai toujours.

— Allons en Italie, répliqua Germain, mais as-tu le courage de faire la route à pied, de travailler même tout le long du chemin pour gagner ton pain?

— C'est à vous à qui il faut adresser cette question, mon cher maître, répondit le jeune Italien, avec un sentiment charmant de convenance et de tendresse, mes bras à moi sont faits au travail.

— Et j'y ferai les miens, Carlo, car ma tête travaillant sans cesse, les bras et les mains doivent suivre la tête. Viens.

En disant ces mots, Germain entraîna son domestique vers une maison en construction.

## VI.

### La rentrée sous le toit paternel.

Plusieurs ouvriers travaillaient devant une maison dont le rez-de-chaussée s'élevait de terre à environ un mètre, on taillait les pierres, on apprêtait le mortier, on faisait la chaux, on équarrait les poutres; un petit homme en redingote blanchâtre, le chef à moitié couvert d'une perruque dont les cheveux absents ne laissaient voir que la ficelle, chaussé de bas de laine grise, bien qu'on fut au cœur de l'été, surveillait ces ouvriers. Le jeune Soufflot s'approcha de la bâtisse, mais à peine y eut-il jeté un coup-d'œil, qu'il s'écria :

— Quel est l'architecte qui a fait le plan de cette maison?

— C'est moi, jeune homme, répliqua le petit vieillard, en se frottant les mains l'une contre l'autre, de l'air d'une grande satisfaction, et j'ose me flatter que rien n'y manque.

— Non, dit Germain, en souriant, que deux choses : les fondements et l'escalier.

— Les fondements? Vous voulez dire, enfant, les caves, reprit le vieillard... Je n'en ai pas besoin, j'achète mon vin au litre et mon bois au fagot, et j'ai trouvé inutile de dépenser de l'argent à creuser la terre et à bâtir, comme les architectes, des maisons souterraines... Quant à l'escalier, ajouta-t-il, en se grattant l'oreille, geste familier aux esprits bornés, j'avoue que je n'y avais pas pensé, mais il en est temps encore... François, ajouta-t-il, en s'adressant à un maçon, nous avons oublié l'escalier, mon garçon, il faudrait en faire un.

— Dame... not' bourgeois, fit le maçon, imitant le geste de son bourgeois. Je ne suis pas architecte, moi, pas plus que vous, je ne sais que poser des pierres les unes sur les autres, et puis voilà.

— Monsieur, dit Soufflot résolument, bien qu'avec une légère émotion dans la voix, je ne suis pas plus architecte que vous et ce brave maçon, mais j'ai besoin de gagner ma vie, et si vous voulez nous prendre à la tournée, mon camarade et moi, je vous aiderai à construire votre maison.

— Vous me ferez un escalier et des caves? demanda le propriétaire, et vous me promettez de ne pas me présenter un devis de quinze cents francs, pour me demander dix mille ensuite; car, voyez-vous, mon jeune ami, je n'ai pas pris d'architecte pour cette raison là, ce qui fait qu'à chaque instant je suis embarrassé, mes ouvriers aussi...

— Et vous détaites le lendemain l'ouvrage de la veille? acheva le jeune étranger en souriant.

— Vous l'avez deviné, jeune homme, dit le propriétaire. Mais, ah! ça, si vous n'êtes pas plus que moi architecte?...

— J'étudie pour l'être, répliqua modestement Germain, et je pense en savoir assez pour faire élever une maison de deux étages.

— Et vous me demandez pour cela?... répliqua d'un air méliant le parcimonieux propriétaire.

— Un écu par jour pour moi, autant pour mon camarade.

— Cela va, dit le vieillard. Puis, voyant Germain et Carlo ôter leurs habits pour se mettre à l'ouvrage, il ajouta :

— Un moment, les bons accords font les bons amis; il est une heure après midi, aujourd'hui ne comptera que pour une demi-journée.

— Soit, dit Germain, heureux d'avoir trouvé de l'ouvrage, plus heureux encore de pouvoir mettre à exécution un des plans d'architecture rêvés chez son père, entre un compte de retour et un aval de marchandises.

Au bout d'un mois, la maison du vieillard fut élevée, et Germain ayant ramassé avec son domestique une

soixantaine d'écus, se disposa à continuer son voyage. On prit congé du propriétaire, qui était si content, qu'outre le prix convenu, il donna encore une gratification de quelques louis, acceptés avec reconnaissance; puis Soufflot et son valet partirent.

Carlo alla rejoindre sa mère.

Le jeune Germain se rendit d'abord à Rome, où il étudia avec ardeur les beaux modèles d'architecture qui font de l'Italie la terre des arts, le paradis des artistes; puis, ayant reçu de l'argent de son père avec ces mots: »Soit. Pars enfant, reviens homme; mais, heureux ou malheureux, reviens toujours fermer les yeux de ton père, et consoler ta mère.»

Germain se rendit dans l'Asie-Mineure, y voyagea quelque temps, et revint ensuite à Rome, où il fut admis au nombre des pensionnaires du roi à Rome.

Trois ans après il revint en France et courut se jeter dans les bras de son père et de sa mère.

— J'ai tenu parole, dit-il en s'agenouillant devant ses parents pour recevoir leur bénédiction, je suis parti enfant, et je reviens homme.

— Et l'homme de génie, l'honneur et la gloire des tiens, répondit son père en essayant une larme et en le bénissant.

Madame Soufflot anéantie de bonheur ne pouvait qu'embrasser son fils.

— J'avais bien dit, balbutia-t-elle à travers ses pleurs, qu'on se trompait en qualifiant mon petit Germain de M. à Rebours... sa mère seule le connaissait...

Les trois sœurs de Germain et son frère Marcellin l'assiégeaient de caresses et de questions.

M. Soufflot sortant de sa sévérité ordinaire s'écria :

— En avant, à table, il y a fête pour tout mon monde aujourd'hui; qu'on se réjouisse; que tout travail soit suspendu; nous allons «tuer le veau gras...»

Cette journée de bonheur compensa amplement les longs jours passés dans les larmes au départ de «l'Enfant Prodigue.»

Germain Soufflot devint un des premiers architectes de son époque.

La France et l'Europe lui confièrent la construction

des plus beaux monuments qui s'élevèrent dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ces monuments encore debout, répètent à la postérité le nom de notre héros.

L'épithaphe que depuis le 29 Août 1781, se lit sur sa tombe dans l'église de S<sup>te</sup>. Geneviève, à Paris, est le plus bel hommage qu'on puisse rendre au talent et à la vertu; la voici :

Pour maître dans son art il n'eut que la nature,  
Il aimait qu'au talent on joignît la droiture;  
Plus d'un rival jaloux, qui fut son ennemi,  
S'il eût connu son cœur eût été son ami.

## EXERCICES RÉCRÉATIFS.

### MOTS EN CARRÉ.

Si tu veux, cher lecteur, être mon bon deuxième,  
Il ne faut pas faire mon très mauvais premier;  
C'est dans la chambre, ami, et non dans le grenier  
Qu'on trouve le repos que donne mon troisième.

### MOTS EN LOSANGE.

Sans mon premier, point d'amiral;  
Mon second est un animal;  
Une caverne est mon troisième;  
Des siècles font mon quatrième;  
Enfin, pour trouver mon dernier,  
Il suffit de voir un panier.

### CHARADE.

Mes quatre pieds font tout mon bien,  
Mon dernier vaut mon tout,  
Et mon tout ne vaut rien.

### DEVINETTE.

Etant donné la lettre L, trouver l'Oiseau.

Prière aux abonnés qui nous envoient la solution de nos exercices récréatifs, de nous indiquer leur nom et leur adresse.

## A V I S.

Les abonnés, qui nous envoient des réponses exactes, peuvent nous réclamer, contre l'envoi d'un mandat-poste, une des primes suivantes :

Le 7<sup>e</sup>, 8<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup>, ou 10<sup>e</sup> volume de l'ILLUSTRATION EUROPÉENNE, au prix de 4 francs l'exemplaire, au lieu de 10 francs.

Le RIEUR ILLUSTRE, au prix de 2 francs, au lieu de 5 francs.

Le MUSÉE DU JEUNE AGE (9 volumes parus) à 2.50 le volume broché et franco frs. 4.00 élégamment relié.

L'Album pour Piano (8 morceaux, valeur 30 francs) à francs 5.50, franco en province.

L'Album pour Chant (valeur 30 francs) à francs 5.50, franco en province.



# MUSÉE DU JEUNE ÂGE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Publié sous la direction de M<sup>lle</sup> MARCELLINE LA GARDE.

## ABONNEMENTS:

BRUXELLES . . . . . 6 — fr.  
PROVINCE . . . . . 6 50 \*  
franco par an.

SOMMAIRE. GRAVURES. — Les Bouées Éclairantes. — Un Type d'Avare. — Une Route dans le Colorado.  
TEXTE. — Les Bouées Éclairantes. — Un Type d'Avare — Une Route dans le Colorado. — Cinquième Causerie. Au Bord de la Mer. — Puces. Parents et Enfants. — Un bal de Puces. — Pensez au Lendemain. — M. Perroquet. — Exercices récréatifs. — Avis.

## ADMINISTRATION:

BRUXELLES,  
107, BOULEVARD DU NORD.

N<sup>o</sup>. 31.

10<sup>e</sup> ANNÉE.

30 AOÛT 1884.

### LES BOUÉES ÉCLAIRANTES.

Les bouées sont, comme on sait, de gros corps flottants en bois ou en tôle, qui servent à marquer les passes d'un chenal, ou à indiquer aux navigateurs l'emplacement d'un récif. Les bouées sont d'excellents signaux, quand la mer est bonne et pendant le jour; mais il est évident que, par grosse mer ou par brume, ou dans l'obscurité, leur rôle devient absolument insuffisant. On a déjà remédié en partie à ces inconvénients, en imaginant des bouées à cloche, à sifflet; mais le bruit du sifflet ou de la cloche était étouffé par les mugissements de la tempête.

En Angleterre, on a songé à illuminer les bouées et à les rendre par conséquent toujours visibles. Ce système est très-pratique. La bouée est remplie du gaz comprimé Pintsch, qui s'obtient par la distillation des résidus d'huile de schiste ou de tout débris gras; on a enfermé de ce gaz comprimé dans une bouée mouillée, et il a brûlé presque un mois entier. Pendant les essais, on a projeté de l'eau avec une pompe sur la lampe sans pouvoir l'éteindre. On est d'avis que l'on va pouvoir fabriquer sans difficulté des bouées de

grandeur suffisante pour éclairer presque six mois. On pourra élever la lampe à une hauteur telle que le feu sera vu à une distance de quinze à seize kilomètres. Il est facile, en effet, d'élever le brûleur à une certaine hauteur au-dessus du plan d'eau. La bouée ne sert que de gazomètre. Au-dessus monte verticalement un tuyau muni d'un régulateur, qui oblige le gaz comprimé à ne s'échapper qu'en volume suffisant pour produire la lumière demandée.

On a construit depuis quelque temps des bouées qui auront une provision d'au moins quatre mois. On les remplit avec un bateau renfermant un petit gazomètre.

La circulation devient très-active sur certains points de la Manche et de l'Océan. Que de collisions on pourra éviter en multipliant ces bouées éclairantes! Il faut espérer que d'ici à peu de temps, on verra briller au milieu des vagues des milliers de fanaux qui jalonnent le soir, comme sur nos boulevards, les grandes artères de l'Océan!

### UN TYPE D'AVARE.

Ne nous appitoyons pas sur le triste sort que se font eux-mêmes les avares; ne cherchons pas surtout à leur faire de la morale: autant vouloir arraisonner maître Aliboron. Egayons-nous plutôt des mille historiettes qu'on débite sur leur compte.

L'avare dont il s'agit ici était archimillionnaire, et, comme les gens de sa caste, infiniment dur à la détente. Il désespérait tous les quêteurs les plus ardents et les plus tenaces.

— Je n'ai rien! était sa réponse invariable.

— Tenez, dit un jour

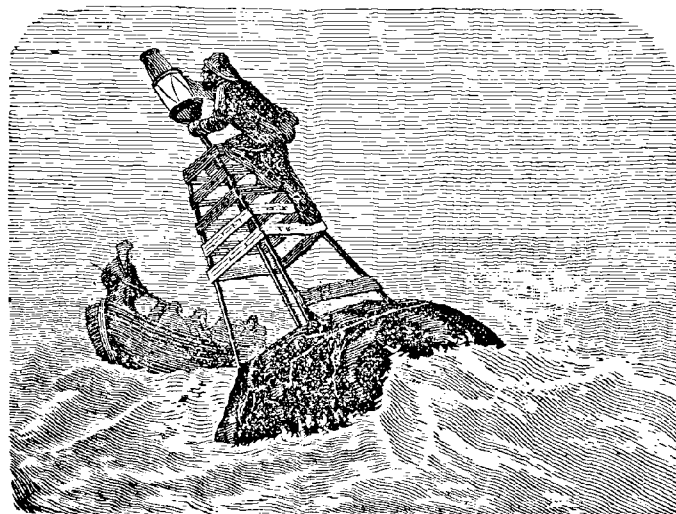
l'un d'eux en lui donnant une pièce de cinq francs, c'est pour ceux qui n'ont rien que je quête.

Il mit purement et simplement la pièce dans sa poche.

— Vivez comme moi, disait-il à un prodigue.

— Vivre comme vous! mais j'en serai toujours le maître quand je n'aurai plus rien.

Il venait de perdre sa femme et on lui réclamait mille francs pour les funérailles.



LES BOUÉES ÉCLAIRANTES.

— Une somme pareille! s'écria-t-il, j'aurais autant voulu qu'elle ne mourût pas.

Il entra dans un restaurant de petite ville.

— Combien le diner? — Deux francs, Monsieur. — Oh, oh, deux francs! Et le déjeuner? — Quatre-vingt centimes, — C'est bien, servez-moi à déjeuner.

Or, il était six heures du soir.

Il fut un autre jour invité par une de ses connaissances à entrer dans un café.

— Je ne bois ni vin, ni bière, ni liqueurs, dit-il. — Voyons, insista poliment son compagnon, prenez toujours quelque chose... — Eh bien, pour vous être agréable, je prendrai un timbre-poste.

Et il en demanda un de 20 centimes à la dame du comptoir.

Enfin, notre Harpagon, quand il fut sur le lit de mort, se fit apporter un grand coffret rempli de pièces d'or, et s'écria en passant les mains dessus :

— Hélas! faut-il que je vous quitte, mes cher agneaux!

#### UNE ROUTE DANS LE COLORADO.

La grande république de l'Amérique du Nord compte, depuis quelque temps, un Etat de plus; le territoire du Colorado. — Le Colorado est la terre la plus fertile du monde en productions végétales et minérales de tous genres: or, argent, fer, cuivre, mercure, houille et sel. Deventer-City, la capitale du nouvel Etat, est principalement habitée par une population sans cesse croissante, qui se livre à la culture du sol; tandis que Leadville, le centre de la région aurifère, attire les chercheurs d'or et d'argent, dont les efforts et les labeurs sont toujours généreusement récompensés par les plus étonnantes découvertes minérales. — Leadville est une cité de création essentiellement américaine, c'est-à-dire une de ces villes qui surgissent du sol comme par enchantement. Il y a un an à peine elle comptait 50 maisons, et une population de 1,200 habitants; à l'heure présente, on y voit plus de 12,000 maisons et sa population dépasse 20,000 âmes. De Deventer-City à Leadville il y a environ 140 milles anglais, et sur un espace de 40 à 50 milles, la seule voie de communication qui existe est une route escarpée, étroite, bordée d'affreux précipices d'une profondeur effroyable, et taillée dans des rocs d'une hauteur vertigineuse.

Notre gravure nous donne la vue d'un pareil chemin, et ici, nous voyons toute la route occupée par d'énormes chariots transportant des machines pour creuser les mines d'or et trainés par une rangée de mulets; à peine y a-t-il place pour les conducteurs.

Les veines aurifères aux environs de Leadville sont innombrables; à quatre milles autour de la cité, il y a à peine un pied de terre qui ne soit pas fouillé; d'après un calcul approximatif, ces mines rapportent de l'or pour une valeur de 11,611,600 dollars par an.

#### AU BORD DE LA MER.

##### 5<sup>e</sup>. CAUSERIE.

Le père. Me voici prêt, Charles, à te donner sur les bateaux, et les vaisseaux, etc. les explications que tu m'as demandées hier:

Le premier navigateur est probablement un pauvre pêcheur qui se sera risqué sur un arbre flottant, pour mieux surprendre sa proie au loin, au milieu des eaux.

Il aura ensuite élagué les branches de cet arbre, pour n'en conserver que le tronc. Pour empêcher ce tronc de rouler sur son axe, pour le rendre plus stable sur l'eau, on l'aura équarri; pour le rendre plus léger il a fallu le creuser, l'approfondir afin de pouvoir s'y asseoir, et y mettre à l'abri quelques provisions et des ustensiles de pêche et de chasse. Tu conçois, Charles, que pour venir à bout de ce travail, il fallait à l'homme primitif, qui n'avait à sa disposition que des pierres dures et tranchantes et l'aide du feu, une patience et une persévérance infinies.

L'arbre creusé est donc le premier essai, le premier pas fait dans l'art de la construction navale.

Une embarcation plus rudimentaire encore, est le radeau.

Dans les temps préhistoriques, la croûte terrestre était sujette à des commotions, à des inondations bien plus fréquentes qu'aujourd'hui. Figure-toi une de ces populations primitives, campée sous des huttes au milieu d'une plaine, près d'un lac ou d'une rivière. L'eau déborde et surprend ces habitants; les flots montent sans cesse et menacent de les engloutir... Que vont-ils faire pour se sauver? Ils assemblent à la hâte des troncs d'arbres, les lient au moyen de lianes, pour en former un plancher que nous appelons radeau et se placent, eux et leurs familles, sur cette espèce de bateau improvisé, pour atteindre une partie de terre plus élevée, à l'abri de l'inondation.

Revenons au tronc d'arbre creusé et taillé grossièrement qui, dans le principe, devait avoir la forme d'une écaille de moule ou d'un sabot. Voilà également la «pirogue» des sauvages d'aujourd'hui. Pour faire manœuvrer son radeau l'homme primitif se servit d'une perche dont les extrémités étaient en forme de pelle, pour mieux fendre l'eau et augmenter la force de résistance; il a ainsi formé la «pagaie.»

Il s'est aperçu alors que, en payant toujours du même côté, il faisait tourner son embarcation du côté opposé et, pour aller droit en avant, il a été obligé de partager les coups de pagaie également de chaque côté de l'embarcation. En ajoutant une troisième pagaie, agitée à droite et à gauche, à l'arrière de la pirogue, il a pu diriger celle-ci dans tous les sens, selon sa volonté.

Voilà toute la théorie des rames et du gouvernail trouvée.

Une autre embarcation primitive, sœur de la pirogue.

est le «youyou», simple tronc d'arbre, dans lequel les sauvages creusent une cavité destinée à recevoir un ou plusieurs pagaieurs.

La pirogue inventée et ses formes perfectionnées, on songea à construire des embarcations plus larges et de plus grande capacité; car la pirogue avait l'inconvénient de ne pouvoir dépasser en largeur le diamètre d'un tronc d'arbre.

Ici nous allons voir l'art de naviguer faire un pas immense.

Après des essais peu réussis pour agrandir les embarcations, une idée heureuse porta les constructeurs à l'imitation de la structure animale. Imaginez-vous, un squelette d'homme couché sur le dos: l'épine dorsale sur laquelle s'ajustent les côtes qui servent de soutien et de liaison aux muscles, ne représente-t-elle pas exactement, en supposant que les côtes supérieures ne se réunissent pas, la «quille» et les «membrures» d'un navire?

Regardez la «carcasse» d'un vaisseau en construction sur l'un de nos chantiers; ses côtes ou membrures sont les vigoureux soutiens des «bordages» dont on les entoure, et qui formeront la «coque» du navire.

Une fois ce système de charpente et de liaison adopté, on vit apparaître le «bateau».

Dès ce moment, la construction navale put prendre un grand essor. On construisit des chaloupes solides à plusieurs rames de chaque côté, imitant les nageoires d'un poisson; on attacha une grande rame à l'arrière, imitant sa queue et l'on vit les gros bateaux de charge. On n'avait d'abord que des nattes pour couvrir les marchandises, on les remplaça par des planches fixes et voilà les bâtiments «pontés». On fit un abri pour le chef et les passagers et voilà le «château» qui couvre plus tard l'avant et l'arrière des galères.

La rame, puissant levier posé par le milieu sur le bord du bateau, fut employée avec les voiles pour la conduite des grands bateaux. La rame disparut, et de nos jours, on ne s'en sert que pour les petites embarcations et on leur donne le nom «d'avirons».

(A continuer.)

## PUCES.

### PARENTS ET ENFANTS.

La famille entière des Pucés, famille extrêmement intéressante, forme, à elle seule, l'ordre des Aphaniptères, c'est-à-dire des insectes pourvus d'ailes si peu apparentes qu'autant vaudrait n'en point parler. La Puce de l'homme, ou Puce irritante, que tout le monde connaît au moins de réputation, est le type de l'ordre, et cette circonstance nous permettra de ne pas entrer dans des détails d'organisation qui se trahissent par des exploits plus populaires que ceux de Rocambole lui-même. Nous étudierons la Puce, sous un tout autre point de vue.

C'est dans les soins qu'elle prodigue à ses enfants qu'il faut admirer la Puce. D'abord, que toute bonne ménagère prenne note de ceci: c'est dans la poussière accumulée, dans les interstices des boiseries, des planchers et des carreaux que les Pucés vont déposer leurs œufs. Ces œufs donnent naissance à de petites larves sans pattes, condamnées à l'immobilité par conséquent, et auxquelles les mères apportent la nourriture nécessaire avec beaucoup d'exactitude, jusqu'au jour où l'homme, dans sa cruauté inconsciente, tranche le fil de leurs précieux jours. Alors, adieu la nichée!

La nourriture de ces pauvres bestioles, c'est le sang que la mère vient sucer sur le corps de l'homme; lorsqu'elle en a puisé une provision suffisante, elle va à ses petits en deux sauts, et leur en dégorge tout ce dont ils ont besoin, sauf à retourner à la source autant qu'il sera nécessaire. Pour s'assurer du fait, il s'est trouvé un observateur patient qui, ayant recueilli des œufs dans une boîte contenant de la poussière et laissée ouverte, observa l'éclosion et assista aux manœuvres de la mère.

Lorsque les larves ont atteint leur développement, elles s'enferment dans une petite coque de soie, qu'elles masquent de particules de poussière pour en dérober la présence à l'œil de l'ennemi, et s'y métamorphosent en nymphes. Enfin, l'insecte s'échappe de sa coque en exécutant un saut prodigieux, et le voilà qui commence la série de ses exploits.

Quand une Puce veut sauter, elle étend ses longues jambes postérieures, et ses différentes parties venant à se débâter forment autant de ressorts puissants qui, par leur élasticité, lui font faire un saut de projection si prompt qu'on la perd de vue; ce saut égale souvent deux cent fois la hauteur et la longueur de la Puce. C'est ainsi qu'elle échappe, avec une agilité surprenante, aux recherches de celui qu'elle dévore.

Et pourtant, on peut s'emparer de la Puce: cela ce voit tous les jours; bien mieux, lorsqu'on s'est emparé d'elle, on peut, en y mettant de la patience, la soumettre à une espèce d'éducation.

Elle est pénible, peut-être, à considérer la petite taille des élèves; toutefois, n'oublions pas que les Pucés ont une enveloppe singulièrement coriace et raboteuse, et qu'on peut les transporter sans ménagement au moyen de pinces en acier spéciales, traitement qui paraît ne les émouvoir à aucun degré.

### UN BAL DE PUCES.

Tout le monde sait, au reste, qu'il y a des Pucés savantes, et depuis longtemps.

En 1834, on a parlé à Paris, d'une exhibition de Pucés savantes que dirigeait un certain Cucchiani. Tandis que les unes, ou traînaient des voitures, ou puisaient de l'eau dans de petits seaux, le gros de la troupe, costumées en soldats, exécutaient les manœuvres militaires les plus curieuses.

En 1835, c'est le tour de Londres, où nous voyons

exhiber deux Puces appartenant visiblement au corps de l'artillerie royale, faisant la manœuvre avec un petit canon de bronze.

En 1875, brillait en Angleterre, dont il visitait tour à tour les principales villes avec ses artistes, un gentleman italien, qui s'appelait signor Bertolotto. La troupe du signor comptait cent premiers sujets, tous appartenant au sexe faible, ceux de l'autre sexe

étant reconnus rebelles à l'enseignement. La représentation dont un reporter rend compte, s'ouvrit par une passe d'armes entre «Don Quichotte» et «Sancho Pança», montés sur de petits chevaux de papier et s'attaquant à la lance avec résolution. Après cela, parut une Puce attelée à un chariot d'or pesant douze fois son propre poids et qu'elle fit néanmoins rouler autour de la table, avec une de ses camarades trônant grave-



UNE TUPE D'AVARE.

ment sur le siège dans le rôle et le costume de cocher. Une Puce au début de ses études, entravée au moyen d'une chaîne et d'un petit boulet en or, la chaîne, longue d'un pouce, se composant de quatre cents anneaux, fut ensuite présentée au public. D'autres Puces puisèrent de l'eau dans de petits seaux, en tournant des manivelles, et se livrèrent à d'autres exercices récréatifs suffisamment connus.

Entin, et ceci est le plus fort, il y eut un bal, auquel une couple de douzaines de personnages prirent part.

Au bout de la salle était l'orchestre, dont chaque musicien tenait son instrument en position classique. Un quadrille de danseurs attendait au centre. Tous ces petits personnages, très-gentiment costumés, offraient vraiment un spectacle des plus curieux. — Une boîte à musique ayant fait entendre les accords d'une con-

tredanse, tout le monde se mit en mouvement conformément au rôle spécial que chacun avait à remplir : les danseurs gigotaient en conscience ; les musiciens, avec leurs instruments attachés à leurs pattes, se tremoussaient comme si leur vie en eût dépendu : c'était

la clôture des exercices surprenants exécutés par mesdames les puces !



UNE ROUTE DANS LE COLORADO.

### PENSEZ-AU LENDEMAIN.

#### I.

Un moineau gaspillait (la jeunesse est frivole,  
Partant imprévoyante et folle.)

Notre oiseau chaque jour, escomptant l'avenir,  
Dissipait, prodiguait... L'âge doit-il venir?  
Sera-t-il donc jamais, lui pimpant, leste, agile,  
Semblable à son aïeul, bon vieillard inutile,  
Que la caducité cloue au nid?... Oh! non dà!

Un peu de pain par-ci, deux grains d'orge par-là,  
Le feront-ils plus riche au bout de la semaine?  
D'ailleurs, du gros fermier la grange est toujours pleine,  
La fontaine est limpide, et dans chaque saison,  
Lui, moineau, saura bien butiner à foison!

## II.

A l'oisillon bavard, un soir avec tendresse,  
Sa mère répondit: »Songer à sa vieillesse  
Est un sage devoir!.. Je sais au haut d'un mur  
Un endroit inconnu, refuge vaste et sûr,  
Et veux te le montrer... Quand viendra le dimanche,  
Voletant, sautillant, grimpant de branche en branche,  
Tu placeras au fond de ce gîte ignoré,  
Un peu du superflu, par toi si dédaigné!"  
Ce qui fut dit fut fait; tout en hochant la tête,  
L'oisillon chaque jour de fête,  
A l'épargne ajouta grain de blé, grain de mil.  
Il jetait sans compter!... Or qu'en résulta-t-il?  
Vous l'allez voir bientôt... L'hiver, au noir cortège,  
Sur les champs vint semer la neige!  
Le gros fermier porta ses grands sacs au moulin;  
Lors, le pauvre moineau n'eut plus chaque matin  
Qu'un modeste repas, trop chétive pitance...  
Il perdit à ce jeu bonne mine et jactance.

## III.

Le voyant triste et très-rêveur,  
La mère l'engagea, d'un ton plein de douceur  
A visiter la petite réserve,  
Fruit de ses tendres soins. »Que Dieu nous la conserve!  
Aujourd'hui c'est mon seul espoir!  
Venez, mon fils, venez! ensemble allons la voir!"  
Ils partent aussitôt, bravant la froide bise.  
L'adolescent doutait... Quelle fut sa surprise  
En trouvant le grenier abondamment pourvu  
»Que veut dire ceci?... Ce trésor imprévu  
Nous tombe-t-il du ciel?" Lors, la prudente mère:  
»Le trésor fut par toi porté dans cette serre;  
L'ordre et l'économie, à mon fils ont jeté  
Les premiers fondements de sa prospérité!"..

## M. PERROQUET.

## I.

Le banquier de V. possédait, près de Bruxelles, une belle maison de campagne, où il recevait beaucoup de monde. Il était veuf et n'avait qu'un fils qui s'appelait Ludovic. Il avait confié son éducation à un vieux professeur nommé M. Honoré, très savant et très capable d'enseigner tout ce qu'il savait; mais le pauvre professeur, une fois sorti de ses livres et de sa science, n'entendait pas grand'chose aux usages du monde, et n'était guère propre à former le caractère ou à polir les manières d'un enfant. Du moment que Ludovic avait fait ses versions

grecques et latines sans contre sens, et qu'il avait récité sans faute les beaux passages qu'il lui faisait apprendre »le père Honoré" comme l'appelaient les domestiques, était satisfait. Et toutes les fois que M. de V. lui demandait où en étaient les progrès de son fils, il se répandait en éloges flatteurs sur son compte. En effet, Ludovic était un garçon fort studieux et plein d'intelligence, et son père avait, sous ce rapport, raison d'en être heureux et fier. Mais cette bonne qualité de Ludovic était plutôt un malheur qu'autre chose, car elle servait à cacher des défauts qui en faisaient pour tous les autres un enfant insupportable. Il était insolent, querelleur, et, par-dessus tout, curieux et bavard à l'excès.

Ainsi, dans le parc, Ludovic se glissait le long des charmilles, ou se rencognait dans un massif, et de là il écoutait tout ce qui se disait, et puis il n'avait rien de plus pressé que d'aller le répéter. Dans d'autres circonstances, il se cachait derrière les portes, et là, l'oreille au guet, l'œil appliqué sur le trou de la serrure, il épiait tout le monde aux heures où chacun se croit en sûreté dans son intérieur.

Il avait remarqué qu'un certain baron de Lallois, auquel M. de V. devait l'origine de sa fortune, et qui passait ordinairement tous les étés chez son père, s'enfermait quelquefois tout seul dans sa chambre et y demeurait assez long-temps. M. de Lallois s'était ruiné dans des spéculations malheureuses et M. de V. l'accueillait avec d'autant plus de distinction qu'il le savait pauvre.

Donc le vieux noble s'enfermait souvent dans sa chambre, mais personne ne s'en était inquiété. Il n'en fut pas ainsi de notre curieux, et il fit si bien qu'il parvint à découvrir le secret des retraites du baron, un jour qu'il avait annoncé au salon qu'il ne descendrait que pour dîner. A peine Ludovic eut-il entendu cette parole, que le voilà qui grimpe les escaliers quatre à quatre, et qui entre comme un petit voleur dans la chambre de M. de Lallois. Il y cherche en grande hâte une cachette, et n'en trouvant pas de convenable, il se jette tout essoufflé sous le lit, en entendant monter lentement le vieil ami de son père.

## II.

Le baron arrive, et, à la grande joie de Ludovic, il ferme sa porte avec soin, tire le verrou, et, comme il connaissait mieux que personne la curiosité du petit drôle, il masque le trou de la serrure avec une feuille de papier. Tant de précautions, tout en assurant le petit curieux qu'il allait enfin voir ce qu'il désirait si vivement, l'alarmait cependant, car il commença à craindre qu'il ne se passât quelque chose d'extraordinaire. Bientôt il voit M. de Lallois ouvrir son secrétaire et en tirer une boîte qu'il ouvre à son tour avec une petite clef qu'il portait suspendue à la chaîne d'acier de sa vieille grosse montre d'argent. A ce moment, la crainte et la curiosité de Ludovic étaient excitées au plus haut point, car il supposait en même temps que ce que con-

tenait cette boîte devait être bien précieux, et, d'un autre côté, il avait remarqué qu'elle avait résonné quand le baron l'avait posée sur la table, comme si elle contenait des instrumens de fer.

Enfin la boîte s'ouvre, et Ludovic en voit tirer à son grand étonnement, une paire de ciseaux, un étui, et deux ou trois pelotons de fil ou de soie. Le baron en choisit un, et sa figure marque le plus vif désappointement, lorsqu'il s'aperçoit qu'il ne lui reste pas une demi-aiguillée de soie noire. Il se gratte le front, il tourne et retourne tout ce qui se trouve sur sa table et n'en devient pas plus riche. Enfin, après bien des hésitations, il se décide à prendre une aiguillée de fil blanc, et d'un air profondément triste, il ôte son vieux pantalon, puis il s'assied devant sa table, et, après avoir long-temps considéré sa culotte et son fil en secouant pensivement la tête, il se met à l'ouvrage, et raccommode le mieux qu'il peut un accroc assez mal placé, et qu'il s'était fait en s'asseyant sur une chaise de jardin dont un clou dépassait. La reprise finie, il remet son pantalon, et voit avec satisfaction que les plis du pan de l'habit couvrent parfaitement la couture, et que personne ne s'apercevra de l'accident et ne devinera qu'il n'a pas le moyen de changer de vêtement.

L'heure du diner sonne. M. de Lallois quitte sa chambre, et Ludovic après lui, riant en lui-même de la vieille culotte du baron, et se promettant bien d'en faire rire les autres. Mais le diner commence avant qu'il ait trouvé personne à qui faire sa confidence. Bientôt la conversation s'engage, et l'on parle de diverses choses. Tout à coup, au milieu d'une discussion sur la conduite d'une personne qui se croyait bien adroite, et dont personne cependant n'était la dupe, voilà le baron qui prend la parole, et qui, se servant d'une tournure de phrase assez usitée en pareille circonstance, dit à son voisin :

— Bah! tout ça, mon cher, sont des finesses cousues de fil blanc.

— Tiens! tiens! c'est comme votre pantalon, s'écrie Ludovic aussitôt.

A ces mots le baron rougit, et tout le monde s'étonne. M. de V., qui causait avec une autre personne, et qui n'avait pas entendu la réflexion de Ludovic, ne peut le faire taire que lorsque le bavard en a déjà assez raconté pour que l'on comprenne ce dont il s'agit. Tous les regards se tournent vers le malheureux vieillard qui, les yeux fixés sur son assiette, semblait dévorer son humiliation. Cependant, il essaie de se remettre; mais, se voyant ainsi l'objet de l'attention générale, il se trouble davantage; il veut détourner le coup par une plaisanterie, et balbutie. Enfin, le cœur gonflé, il se lève de table, et, malgré lui en s'éloignant, il essuie avec sa serviette une larme prête à s'échapper de ses yeux.

M. de V. gronda sévèrement Ludovic de son indiscretion, et lui ordonna de courir après M. de Lallois et de lui demander pardon. Mais il n'était plus temps, et le concierge dit à M. de V., qui le cherchait aussi de son côté, qu'il venait de sortir ayant sa canne et son chapeau, et qu'il lui avait donné vingt francs pour

les remettre aux domestiques. C'était peut-être le fruit de longues privations que le pauvre baron venait de sacrifier, pour une plaisanterie de M. Ludovic. C'était bien plus, car il ne reparut plus au château, quelque instance qu'on fit près de lui, et la misère le conduisit au tombeau l'hiver suivant.

### III.

Cette aventure aurait dû corriger notre curieux, car il avait blessé d'un coup, grâce à ses vilains défauts, les deux choses les plus respectables de la terre, la vieillesse et la pauvreté. M. de V. en déplorant ce qui était arrivé, crut que ce n'était qu'une étourderie et finit par pardonner. Mais il eut bientôt à se repentir pour lui-même de ne pas avoir corrigé sévèrement le curieux.

Quelque temps après ce que nous venons de rapporter, on parlait beaucoup dans le salon de M. de V. d'une très grosse affaire où il pouvait gagner énormément; mais pour l'entreprendre, il devait s'associer avec un autre banquier qui fournirait beaucoup d'argent. Ce banquier s'appelait M. D. et était beaucoup plus riche en écus qu'en esprit. Un jour que M. de V. avait discuté avec lui et d'autres intéressés comment il fallait prendre cette fameuse affaire, M. D. se retira sans que personne eût pu lui faire comprendre une opération fort simple et dont chacun reconnaissait l'utilité. Dès qu'il fut parti, on se récria sur le désagrément qu'il y avait à faire des affaires avec des gens bornés comme ce M. D. C. Chacun disait son mot. M. de V. lui-même ne put s'empêcher de les approuver; car il leur dit en les rassurant un peu :

— Il est vrai que ce pauvre D. n'a pas inventé la poudre; mais il doit revenir demain, et j'espère le convaincre, car sans lui nous ne pouvons rien.

Ludovic, qu'on avait oublié dans un coin, et qui avait entendu toute cette discussion, n'y avait rien compris, et il avait encore moins compris la phrase de son père, car il ne savait pas qu'on dit vulgairement d'un homme sans esprit ni jugement, qu'il n'a pas inventé la poudre.

Le lendemain venu, M. D. arrive et attend au salon que M. de V. descende. Ludovic était à son poste; car, dès qu'il entendait le timbre de la grille annonçant l'arrivée d'un étranger, il ne manquait jamais d'accourir pour connaître le nouvel arrivant; il ne voit pas plus tôt M. D. qu'il se félicite de la rencontre et qu'il s'écrie :

— Ah! tiens! c'est bon, M. D. va me dire ça...

— Que voulez-vous que je vous dise, mon petit ami? reprend le banquier.

— Je voudrais que vous me disiez quelque chose qui me paraît bien drôle, répond Ludovic en le regardant d'un air malin.

— Qu'est-ce que c'est? dit M. D.

— Savez-vous, demanda Ludovic, savez-vous qui a inventé la poudre?

M. D. très surpris de cette question, répond en souriant :

— C'est un moine espagnol, je crois... Mais pourquoi me demandez-vous ça ?

— Ah! c'est que papa disait hier que ce n'était pas vous, fait Ludovic en se dandinant.

— Ah! votre papa a dit ça, reprend M. D. en se levant d'un air piqué.

— Oui, papa a dit ça.

— C'est bien! c'est bien! murmura le banquier entre ses dents. Et tout aussitôt il sortit du château sans attendre M. de V. qui eut beau s'informer de la cause du départ de son associé. Il s'apprêtait à lui écrire, lorsqu'il reçut le petit billet suivant :

Monsieur,

»Je n'ai pas inventé la poudre, c'est vrai; mais je ne suis pas encore assez sot pour m'associer avec des gens qui me traitent comme une vieille perruque.

»Je suis votre serviteur.»

M. de V. ne comprenait rien à cette lettre, lorsqu'à force de questions il finit par apprendre que M. D. était resté seul avec Ludovic dans le salon; il se rappela alors ses paroles de la veille, et il fut assuré que c'était à son fils qu'il devait la perte d'une magnifique affaire.

Cette fois, la correction fut plus sérieuse que la première; mais il était réservé aux défauts de Ludovic d'amener encore de plus grands malheurs.

(La fin au prochain N<sup>o</sup>.)

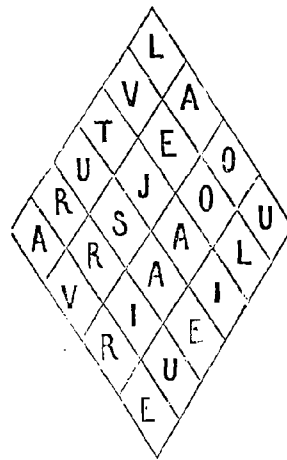
## EXERCICES RÉCRÉATIFS.

### UNE QUESTION.

Pourquoi un piquet planté au milieu d'un champ ressemble-t-il à un ermite?

### MELI MELO-CRYPTOGRAPHIQUE.

Former un proverbe comme en rassemblant les lettres ci-dessous.



CHARADE.

Mon premier est pesant,  
Mon second est coulant.  
Mon tout est de rude nature,  
Et manque toujours de tournure.

RÉBUS.

Pourquoi cet homme est-il en danger de mort?



Prière aux abonnés qui nous envoient la solution de nos exercices récréatifs, de nous indiquer leur nom et leur adresse.

## AVIS.

Les abonnés, qui nous envoient des réponses exactes, peuvent nous réclamer, contre l'envoi d'un mandat-poste, une des primes suivantes :

Le 7<sup>e</sup>, 8<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup>, ou 10<sup>e</sup> volume de l'ILLUSTRATION EUROPÉENNE, au prix de 4 francs l'exemplaire, au lieu de 10 francs.

Le RIEUR ILLUSTRÉ, au prix de 2 francs, au lieu de 5 francs.

Le MUSÉE DU JEUNE AGE (9 volumes parus) à 2.50 le volume broché et franco frs. 4.00 élégamment relié.

L'Album pour Piano (8 morceaux, valeur 30 francs) à francs 5.50, franco en province.

L'Album pour Chant (valeur 30 francs) à francs 5.50, franco en province.



# MUSÉE DU JEUNE ÂGE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Publié sous la direction de M<sup>lle</sup> MARCELLINE LA GARDE.

**ABONNEMENTS:**  
BRUXELLES . . . . . 8 — fr.  
PROVINCE . . . . . 8 50 "  
franco par an.

**SOMMAIRE. GRAVURES.** — Le Saki. — Les Cuirasses ouatées des Mugos-Nègres. — Chevaux sauvages attaqués par des Loups dans les Steppes de la Russie.  
**TEXTE.** Le Saki. — Les Cuirasses ouatées des Mugos-Nègres. — Chevaux Sauvages attaqués par des Loups, dans les Steppes de la Russie. — Sixième Causerie. Au Bord de la Mer. — Jeux et Récréations. La Lanterne magique, — M. Perroquet. — Réponses aux Exercices récréatifs des Nos. 26 et 28. — Avis.

**ADMINISTRATION:**  
BRUXELLES,  
107. BOULEVARD DU NORD.

N<sup>o</sup>. 32.

10<sup>e</sup> ANNÉE.

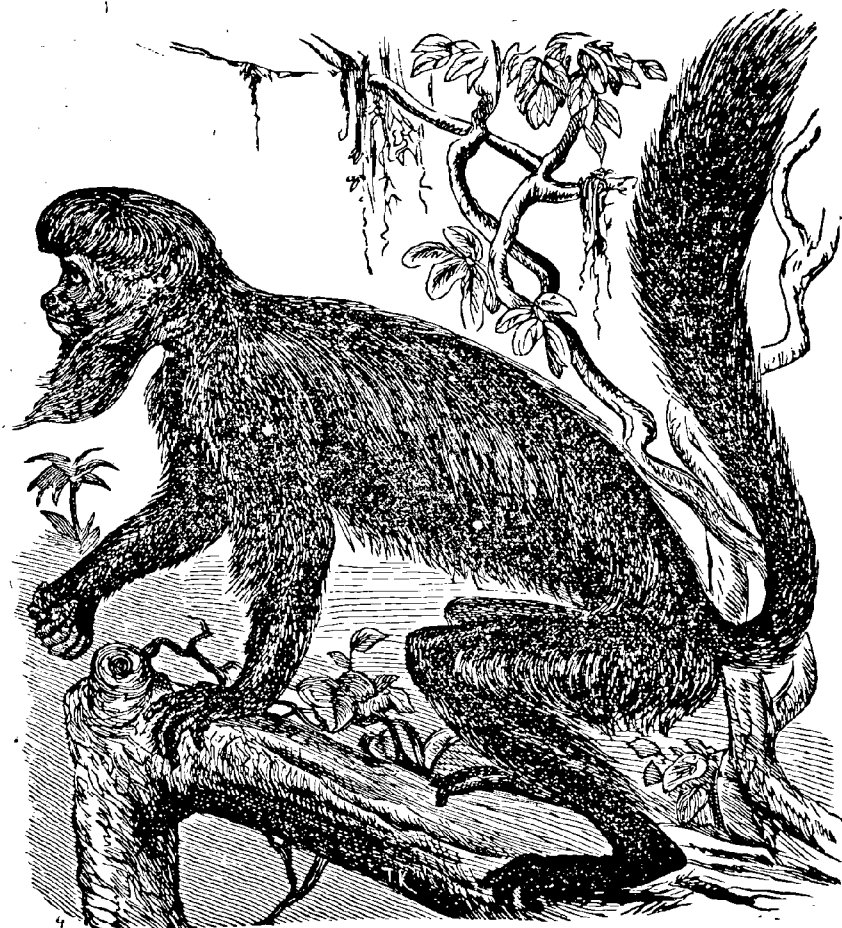
6 SEPTEMBRE 1884.

## LE SAKI.

Le saki est une espèce de singe toute particulière et très-peu connue; on l'appelle communément «singe à queue de renard.» Dans l'histoire naturelle, il porte le nom de „Pethecia Satanus. Il ressemble un peu au sapajou et au sagouin par ses formes corporelles, mais il se distingue de tous les quadrumanes par sa queue en panache et touffue comme celle de l'écu-

reuil. Le système dentaire du saki présente aussi des particularités; il a trente-six dents: quatre incisives, deux canines et douze molaires. en haut comme en bas; les ongles diffèrent aussi des autres animaux de sa race. La tête du saki est ronde et le museau court; les oreilles sont de grandeur médiocre et bordées; les pieds sont munis d'ongles recourbés.

Cette espèce de singe vit dans les profondes forêts de l'Amérique du Sud, et surtout sur les bords du



LE SAKI.

fleuve des Amazones, au Brésil; sa nourriture consiste en fruits et en insectes. Le jour, les sakis dorment, ils ne sortent que pendant la nuit, de sorte que leurs habitudes sont peu connues; on dit qu'ils vivent en troupe de sept ou huit, se livrant à la recherche des ruches et des mouches à miel, et qu'ils sont souvent en guerre avec les sapajous, qui s'acharnent à s'emparer de leur butin.

#### LES CUIRASSES Ouatées DES MUSGOS-NÈGRES.

Les explorateurs du continent africain ont enrichi l'anthropologie ethnologique d'importantes découvertes et ont trouvé dans l'armement des peuples sauvages du centre de l'Afrique certaines analogies avec le système d'équipement de nos chevaliers du Moyen-Age.

Ainsi, les Nègres du sud du Soudan se servent, pour la chasse aux éléphants, de glaives lourds, droits et à deux tranchants, tels que ceux qui étaient en usage aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles. On suppose que ces armes sont parvenues jusque-là par des commerçants européens.

Mais ce sont surtout les cuirasses ouatées des Musgos-Nègres, — dont notre gravure donne un spécimen, — qui offrent dans leur ensemble le plus de ressemblance de forme avec l'armement des chevaliers du Moyen-Age.

Ces Musgos-Nègres sont une peuplade essentiellement guerrière; leur vêtement se compose d'un tablier de cuir, qui leur ceint les reins.

Leurs armes sont le javelot, la lance, le poignard; et les cuirasses ouatées dont il s'agit sont grossièrement façonnées en bois et bourrées à l'intérieur de coton; elles ressemblent à de longues robes, qui couvrent tout le corps depuis la tête jusqu'aux pieds. Ces cuirasses, toutes difformes qu'elles sont, garantissent parfaitement leurs porteurs contre les flèches, les javelots et les pierres des frondes.

Les chevaux des cavaliers sont couverts d'un équipement pareil à celui de leurs maîtres; cet équipement se compose de deux parties: la première protège le cou, la poitrine, les flancs, les pattes de devant, et la seconde la partie postérieure du corps.

#### CHEVAUX SAUVAGES ATTAQUÉS PAR DES LOUPS DANS LES STEPPES DE LA RUSSIE.

Le mot *steppe* est d'origine tartare; il signifie plaine ou prairie. Les steppes, en effet, sont des plaines immenses, s'étendant au pied du Caucase, entre la mer Noire et la mer Caspienne, interrompues en maint endroit par des collines, par des montagnes même, par des forêts de pins, plus rarement par des cours d'eau. Elles offrent en certains endroits des aspects accidentés et pittoresques, et leur végétation est plus riche et plus variée qu'on ne le croit généralement. On y trouve des prairies revêtues d'une couche d'humus assez fertile pour produire du blé en grande quantité. Quelques-unes de ces steppes asiatiques sont des plaines de gra-

minées; d'autres sont couvertes de plantes salines, charnues, et toujours vertes. Placées sous une latitude relativement basse, elles prennent tour-à-tour les aspects les plus disparates; pendant l'hiver, la pluie les inonde et les transforme en marais impraticables; au printemps, elles se couvrent d'un épais tapis de graminées et d'autres plantes herbacées; et deviennent alors des prairies verdoyantes, où paissent de nombreux troupeaux. Enfin l'été leur fait subir une troisième métamorphose, et les rend semblables aux déserts brûlants de l'Asie et de l'Afrique.

Les steppes nourrissent un grand nombre d'animaux appartenant à l'ordre des ruminants, des herpailles et des carnassiers. Des chevaux sauvages errent en troupes nombreuses dans ces vastes plaines. On ne doit voir dans ces chevaux errants que les descendants d'individus échappés à la domesticité, et non pas les considérer comme les représentants de la race primitive. Mais il y a tout lieu de croire que, vivant de la vie sauvage, ces animaux sont revenus peu-à-peu au type primitif. Ils ont perdu l'harmonie des formes, la vigueur, la beauté qu'on admire dans les chevaux perfectionnés par les soins assidus de l'homme. Ils sont de petite taille; leurs membres sont grêles, leur poil est grossier, terne, jamais ras.

Les troupes de chevaux sauvages se subdivisent en groupes de vingt à trente individus. Les loups, poussés par la faim hors des forêts voisines, et l'homme, qui les chasse, soit pour s'en emparer et les réduire en esclavage, soit pour les tuer et manger leur chair, sont à peu près les seuls ennemis qu'ils aient à redouter.

Le loup, devenu assez rare dans l'Europe occidentale, d'où son espèce ne tardera pas sans doute à disparaître, est encore très-répandu dans toute la Russie; et il abonde surtout dans les steppes du Volga et du Don. Ceux de cette région sont de très-grande taille, et de plus d'une force et d'une audace terribles. Ils viennent chercher leur proie jusque dans les villages et les campements, et combattent avec acharnement contre leurs ennemis. Ils gisent dans les bois et les forêts, mais la faim les fait sortir de leurs repaires. Ils se réunissent alors en troupes; ils s'attaquent aux hommes, aux animaux sauvages, avec une tactique savante, en tirant parti très-habilement de la disposition et des accidents du terrain. En général cependant ils n'osent guère attaquer l'homme, tant qu'il est debout et qu'il fait bonne contenance; ils se contentent de le suivre, tout prêts à se jeter sur lui s'il a le malheur de faillir et de tomber.

Les habitants des steppes, Cosaques, Kirghis, Tatars, Mongols font une rude chasse aux loups, à cause des dommages qu'ils causent à leurs troupeaux. Pour la chasse aux loups comme pour la chasse aux chevaux sauvages, ces peuples se servent d'une perche munie d'une longue corde à nœud coulant, qu'ils jettent avec une merveilleuse dextérité autour du cou de l'animal qu'ils poursuivent; lorsque le chasseur est parvenu à lui passer son nœud coulant, il se sauve au galop, en traînant après lui jusqu'à sa tente l'animal captif.

## CAUSERIES AU BORD DE LA MER.

6<sup>e</sup>. CAUSERIE.

## Un Navire.

Le Père. Le capitaine de «l'Etoile» m'a offert de visiter son bâtiment, qui part jeudi prochain pour la Guadeloupe, mais, avant d'accepter l'offre gracieux de M. Belpaire, je vais vous donner quelques explications sur les différentes parties d'un navire. Lorsqu'un bâtiment est boisé, monté en bois tors, et qu'il ne lui manque que son bordage, il représente ce qu'on appelle la «carcasse» du vaisseau. La «carène» est la partie submergée du bâtiment, lorsqu'il est à son point de flottaison; cette partie s'appelle aussi «œuvre-vive», par opposition à «l'œuvre-morte», qui est toute la partie du corps du navire au-dessus de la flottaison. La «cale» est la partie la plus basse du vaisseau, comprise entre le pont et le fond du navire dans toute son étendue; dans les grands navires, la cale est divisée en plusieurs parties, où l'on renferme les vivres, les voiles, les cordages, etc. Il arrive parfois que le matelot imprudent tombe du «pont ou tillac» jusqu'à fond de cale, par ses ouvertures ou «écoutes». La «coque» du navire, c'est le corps du bâtiment sans mâts ni apparaux. La proue est l'avant, la poupe, l'arrière d'un vaisseau.

Mets-toi devant la poupe, Henri; la partie du navire à droite de l'axe longitudinale, se nomme tribord; l'autre, à gauche, bâbord. Passons maintenant au grément des embarcations.

Tous les navires des anciens n'avaient d'abord qu'un seul mât et une seule voile de forme quadrangulaire, que l'on appelle «voile carrée» ou «voile à trait carré». Pour soutenir et étendre cette voile, on la lançait par sa partie supérieure à une pièce de bois, attachée horizontalement au tronc du mât et que l'on nomme «vergue». On hisse la vergue par sa partie centrale, à hauteur voulue, au moyen de cordes appelées «drisses», et tu vois sur les bâtiments, que les vergues sont maintenues dans leur position horizontale par des «balancines», cordes qui suspendent au mât chaque extrémité de la vergue.

Deux autres cordes attachées également aux deux extrémités de la vergue, servent à la faire tourner en partie autour du mât et à présenter ainsi la voile à la direction du vent; ces cordes s'appellent «les bras». Pour rendre la voile plus solide, on la borde d'une corde aux quatre côtes: ce sont les «ralingues». La voile a deux cordes à chaque «point» ou coin de la ralingue inférieure; celle qui fixe la voile du côté du vent ou la tire en arrière et la retient sous le vent, s'appelle «l'écoute». Le «mât» d'un bateau se place au milieu, un peu vers l'avant, et les forts cordages qui servent à le maintenir dans sa situation verticale, sont les «haubans».

Vous savez que toute voile carrée s'élève au moyen de sa «drisse», s'étend au moyen de sa vergue, des amures et des «écoutes» et s'oriente au moyen des

«bras». Et remarquez bien que les voiles de nos grands navires se manœuvrent de la même façon.

Il y a des voiles dites carrées, qui ont une forme trapézoïdale.

Les bateaux de pêche portent une voile «au tiers» ou «à bourcet»; cette voile est attachée à la vergue de telle manière qu'il y a toujours deux tiers de la voile d'un côté du mât et sous le vent, et un tiers seulement de l'autre côté. Il ne faut pour ce genre de voilure, ni balancines, ni bras; on n'y emploie pour la manœuvre qu'une drisse, une écoute et une amure.

Une autre forme de voile carrée est la voile «à livarde» ou «à baleston»; un de ces côtés est lacé contre le mât; un bâton, nommé livarde, est appuyé dans une herse de corde au bas du mât; l'autre bout va soutenir obliquement l'angle de la partie supérieure de la voile, opposé à celui qui touche le mât. La «brigantine» est une voile quadrangulaire attachée contre le mât; le côté supérieur est lacé sur une vergue, nommée «pic» ou «corne», dont un des bouts se pose contre le mât; le côté inférieur tient à une vergue basse nommée «gui» ou «baume». Le pic et le gui tournent autour du mât, au moyen d'un croissant qui embrasse le mât.

Enfin, nous avons les voiles «triangulaires». Ces voiles ont un de leurs côtés attaché à une corde, à une vergue, ou au mât. La voile triangulaire lacée sur une corde tendue d'un mât vertical à un autre mât incliné à l'horizon, qui termine l'avant d'un bâtiment et qu'on nomme «beau-pré», cette voile s'appelle «foc». Si la corde qui porte la voile est tendue d'un mât vertical à un autre mât vertical aussi, la voile est nommée «voile d'étai». La plupart des voiles d'étai sont maintenant quadrangulaires. La voile lacée sur une vergue, porte le nom de «voile à antenne» ou de «voile latine». Enfin, quand la voile triangulaire a l'un de ses côtés lacé contre le mât, elle prend le nom de «voile de houari». Les focs, les voiles d'étai, les voiles de houari tournent autour d'un de leurs côtés comme autour d'une charnière, et tout l'effort du vent se fait d'un seul côté de la corde ou du mât qui leur sert de rotation. Toutes les voiles qui ont cette disposition sont désignées sous le nom de voiles «auriques».

«L'antenne» est une vergue longue et flexible, toujours oblique au plan de l'horizon; sa voile triangulaire fut appelée «voile latine» par les Romains.

C'est demain, mes amis, que nous disons adieu à cette plage. J'espère que vous garderez un bon souvenir de notre séjour à Ostende.

Marie. Et surtout, papa, de nos causeries au bord de la mer.

## JEUX ET RÉCRÉATIONS.

## LA LANTERNE MAGIQUE.

Voyez ces deux Italiens jouant leurs plus beaux airs sur l'orgue de Barbarie et levant les yeux vers les

croisées de cette belle maison, dans l'espoir qu'on les appellera pour charmer la nombreuse société qui s'y trouve par l'exhibition de la lanterne magique.

Les enfants prient bien fort les parents de leur accorder ce plaisir; ces derniers cèdent et on fait monter les musiciens ambulants qui, après avoir disposé leur machine, montrent ce qu'ont montré leurs pères et leurs aïeux, ce que montreront après eux leurs fils et leurs petit-fils, c'est-à-dire monsieur le Soleil et madame la Lune, Adam et Ève, les animaux, spectacle toujours le même, spectacle toujours nouveau.

Vous connaissez aussi ce singe mis en scène dans une fable de Florian, le singe Jacquau, qui voulut montrer gratis la lanterne magique à tous les animaux qu'il put rassembler des quatre coins de la ville, pendant

que son maître était allé se rafraîchir au cabaret voisin. En véritable singe, il avait su reproduire le style, les expressions, le débit ronflant de son patron, qu'il voyait tous les jours à l'œuvre. Enfin, dit le fabuliste:

Pendant tous ces discours, le Cicéron moderne  
Parlait éloquentement et ne se lassait point;  
Il n'avait oublié qu'un point:  
C'était d'éclairer sa lanterne.

Parmi nos jeunes lecteurs il y en a bien peu qui n'aient assisté au moins une fois à une séance de lanterne magique. Mais il y en a peut-être aussi bien peu qui connaissent la construction et le mécanisme de cet ingénieux appareil, sur lequel nous nous bornerons à donner quelques détails très-simples. Il consiste en



LES CUIRASSES QUATÉES DES MUSGOS-NÈGRES.

une boîte dont la grandeur peut varier, mais dont la forme est toujours à peu près la même. Cette boîte, dont l'intérieur est peint en noir, est ordinairement en fer-blanc; elle pourrait sans inconvénient être en bois ou même en carton très-fort. Chacun de ses quatre côtés, dans les proportions le plus habituellement adoptées, a 22 centimètres environ. Au fond de la boîte il y a un miroir concave, c'est-à-dire creux, destiné à réfléchir la lumière d'une lampe placée à son foyer. Dans le haut est une espèce de cheminée courbe. Plusieurs trous sont percés dans le bas pour donner de l'air à la lampe, qui sans cela ne brûlerait pas. Les rayons lumineux de la lampe sont réfléchis par le miroir sur une lentille convexe, qui concentre ces rayons sur un objet. Cet objet, qui est, comme nous le dirons tout à l'heure, un dessin tracé sur une lame de verre,

est placé au-devant d'une seconde lentille convergente, laquelle va former sur un écran convenablement disposé l'image agrandie de l'objet éclairé.

C'est donc entre la première et la seconde lentille qu'on fait passer et repasser lentement les plaques de verre sur lesquelles sont peints aussi correctement que possible, et dans de très-petites dimensions, les objets dont on veut donner la représentation. Il serait trop long de vous expliquer les procédés employés pour préparer ces verres et les couvrir de dessins.

Au lieu d'un écran dont nous avons parlé dans la description de l'appareil, on dispose et on tend sur le mur, en face de la lanterne magique, une grande toile blanche: c'est sur cette toile que vont se représenter et se peindre toutes les images tracées sur les plaques de verre.

Plus la toile sera éloignée, plus les images seront grandes, parce que les rayons lumineux qui s'échappent de la dernière lentille vont toujours en s'écartant et augmentent ainsi les proportions des figures. L'acteur qui s'est chargé de manier les verres doit, tout en les faisant marcher en avant et en arrière, expliquer le sujet des scènes qui s'offrent aux regards des spectateurs, et donner à ses récits un peu d'entrain et d'animation. N'oublions pas surtout une chose fort importante: Il faut que la chambre qui sert de salle de spectacle soit parfaitement obscure: il ne doit y avoir d'autre lumière que celle qui se trouve renfermée dans la lanterne. Sans cela, nous produirions un effet tout

à fait semblable, mais pour un motif différent, à celui que produisait la lanterne de maître Jacquau, et qui provoquait le dialogue suivant entre les spectateurs assemblés:

»Ma foi, disait un chat, de toutes ces merveilles  
Dont il étourdit nos oreilles,  
Le fait est que je ne vois rien.  
— Ni moi non plus, disait un chien.  
— Moi, disait un dindon, je vois bien quelque chose:  
Mais je ne sais pour quelle cause  
Je ne distingue pas très-bien.”

\*\*\*



CHEVAUX SAUVAGES ATTAQUÉS PAR DES LOUPS DANS LES STEPPES DE LA RUSSIE.

Un grand savant Anglais, du XVI<sup>e</sup> siècle, un moine nommé Roger Bacon, en étudiant un jour la nature des ombres, leur décroissance et leur extension progressive suivant le jeu de la lumière trouva et créa un jouet, la lanterne magique.

Il s'amusa d'abord de sa découverte; puis il voulut en amuser les autres. Mais il se trouva bien des gens ignorants et superstitieux, qui crièrent à la sorcellerie! Pour eux, cette lanterne avec des ombres noires dansant sur le drap lumineux était certainement l'œuvre du démon et Roger Bacon était, à n'en pas douter, un affreux sorcier. Le bruit ne tarda pas à s'en répandre et le pauvre savant fut menacé d'être brûlé vif.

La chose alla jusqu'aux oreilles du pape Clément IV,

qui avant de laisser condamner et conduire au bûcher le malheureux Roger Bacon voulut juger de son maléfice.

La lanterne magique fut expédiée de Londres à Rome. Le pape la reçut lui-même et ne voulut laisser à personne le soin de la bien examiner. Après quelques minutes d'attention, l'affreux sortilège ne fut pour lui, comme pour Roger Bacon, qu'un innocent jeu dont il voulut donner le plaisir à toute sa cour.

Que pouvait-il faire de mieux pour montrer l'innocence du savant; par là, il devenait son complice, et l'on ne pouvait plus accuser Roger Bacon sans le condamner lui-même.

Les plus ardents à poursuivre le prétendu sorcier, devinrent les plus disposés à l'absoudre, et c'est ainsi

qu'il fut prouvé que Messire Satan n'était pas l'hôte de la lanterne magique.

### M. PERROQUET.

(Suite et fin, voir page 246.)

M. Ludovic de V. dit «Perroquet» devenant tous les jours plus bavard et plus curieux, son père résolut de le mettre en pension.

M. de V. s'était rendu dans cette intention à Bruxelles, laissant Ludovic seul au logis. Il est inutile de vous dire qu'aussitôt le départ de son père, Ludovic se prit à tout retourner dans la maison. Il était fort occupé à ce soin, lorsque arriva tout à coup un homme à cheval qui demanda M. de V. et qui voulut absolument lui remettre une lettre très pressée. Au bruit que fit cet homme, Ludovic accourut et s'informa de ce qui se passait; et, sur ce qu'il assurait que son père rentrerait avant deux heures, le courrier consentit, après bien des contestations, à laisser la lettre.

Voici donc notre curieux en possession d'une lettre bien importante: il la prend, l'emporte dans le salon, la jette d'abord sur la table et se met à lire près d'une croisée. Cependant de temps en temps il regarde la lettre du coin de l'œil; il jette son livre et tourne autour de la table, puis il prend la lettre, la pose, l'examine, la repose, la reprend encore; puis il l'entr'ouvre un peu, s'aperçoit qu'on peut en lire quelque chose, et enfin, enfin... il se décide à ouvrir la lettre, qui n'était cachetée que très légèrement. Oui, mes enfants, il ouvrit la lettre, et vous saurez qu'une telle action est un crime. Voici ce qu'il lut :

Monsieur,

Hâtez-vous d'envoyer chercher le jeune Richard, votre filleul; le médecin de notre établissement a déclaré qu'il était atteint d'une maladie mortelle, mais que, par des soins persévérants, on arriverait à prolonger son existence encore pendant quelques mois. Il n'y a plus de guérison possible. Les soins que réclament son état pourront lui être plus facilement prodigués chez vous que dans notre maison, et j'ai cru devoir vous avertir sur le-champ.

J'ai l'honneur d'être, etc.

M....

Chef de l'Institution des Sourds-Muets.

Ce Richard était le fils d'un ancien fermier de M. de V. et ce pauvre garçon, orphelin, né sourd-muet, était élevé aux frais de son parrain qui en prenait le plus grand soin. Il faut dire, à l'honneur de Ludovic, qu'il fut très affecté de la nouvelle qu'il venait d'apprendre.

Cependant il reforme la lettre, et, vers le soir, il voit arriver dans l'avenue la voiture de son père; mais il s'aperçoit qu'elle venait seulement au pas, et que M. de V. marchait à pied bien loin en arrière, en causant avec son médecin M. Lambert. Ludovic, toujours curieux, s'élance dans l'avenue. et arrivé près de la voiture, il demande au cocher ce qu'il y a de neuf. Celui-ci lui répond que c'était le petit Richard, qui était très malade, et que M. de V. qui en avait été averti la veille à Bruxelles, le ramenait avec lui. Ludovic continue sa course, et arrive près de son père au moment où M. Lambert lui disait :

— Non seulement on peut le faire vivre longtemps, mais encore on peut le sauver, pourvu qu'il n'éprouve aucune émotion violente, et surtout qu'il ignore son danger.

— Ah! tant mieux! s'écrie Ludovic étourdiment. Ce M. M..., qui écrivait à papa qu'il en mourrait, ça me faisait peur.

Il n'eut pas plutôt dit ces mots, qu'il s'était dénoncé lui-même sans s'en douter.

— D'où savez-vous que M. M... m'a écrit? lui dit M. de V.

— Papa, c'est qu'il est venu un courrier..., répond Ludovic en balbutiant; oui... le courrier est venu avec sa lettre... et puis, c'est le courrier qui a dit... Voyez-vous, papa, il y a...

— Il y a, reprend M. de V., que vous êtes un petit malheureux, que vous avez lu une lettre qui était adressée à votre père! Rentrez, Monsieur; envoyez-moi cette lettre, et que je ne vous revoie que quand je vous ferai appeler.

Ludovic, plus mortifié d'avoir été ainsi traité que malheureux de sa faute, retourna au château, prit la lettre sur une table, et la chiffonna avec colère en laissant échapper des malédictions contre le pauvre Richard. Enfin il vit la voiture s'arrêter, et, avant d'aller s'enfermer dans sa chambre, il alla à l'office, y trouva un domestique, et lui dit brutalement :

— Tenez, portez ça à mon père.

Le domestique étonné lui répondit :

— Où donc est-il, monsieur votre père, que vous n'y allez pas vous-même?

— Est-ce que je sais? répondit Ludovic d'un air insolent. Il est avec son petit Richard. Tenez, vous dis-je, portez-leur cette lettre, ça les regarde tous les deux.

Le domestique fort surpris prend la lettre qui, mal cachetée, s'était ouverte pendant que Ludovic la chiffonnait. Il va dans la chambre où l'on avait transporté Richard, et n'y trouve point M. de V. qui recevait du médecin les instructions sur les soins à prendre du malade. Le domestique n'avait pas trop compris ce que lui avait dit Ludovic, mais il avait entendu que la lettre concernait Richard; il s'approche donc du malade et la lui présente. Celui-ci la prend; et un éclair de joie brille dans ses yeux, quand il reconnaît l'écriture de M. M... Mais il lit l'adresse, et du geste il demande au domestique si c'est véritablement pour lui, le do-

mestique, se rappelant seulement les derniers mots de Ludovic, ou peut-être, comprenant mal le langage du muet, lui répond affirmativement, et Richard, en voyant la lettre décachetée, s' imagine que c'est M. de V. qui la lui envoie, et il se met à lire. A peine arrive-t-il à la dernière ligne qu'il pousse un cri terrible et qu'il tombe presque évanoui. M. de V. accourt ainsi que M. Lambert. Ils interrogent le domestique qui, tout étourdi, raconte ce que lui a dit Ludovic, ce qu'il a fait et ce qui est arrivé.

Dans son désespoir, M. de V. s'écrie :

— Ah! le malheureux l'a assassiné! Misérable Ludovic!... Ah! je n'avais pas mérité le malheur d'avoir un pareil enfant.

Le pauvre domestique épouvanté veut prendre sur lui une partie de la faute; mais M. de V. tout en déplorant sa maladresse, reconnaît que c'est à la méchanceté de Ludovic qu'est dû cet accident. Il s'emporte contre son fils, et il veut chasser le petit misérable de sa maison et ne plus le revoir. Enfin M. Lambert le console un peu, et à force de soins on fait revenir à lui le petit Richard. Mais le pauvre sourd-muet, jusque là si confiant, si intelligent sur tout ce qu'on lui demandait, demeure immobile, les yeux baissés sur son lit. Le médecin lui montre la lettre, en lui faisant signe qu'elle ne signifie rien, et il la déchire, et la jette à terre pour lui faire entendre qu'il n'y faut pas faire attention. Mais Richard sourit tristement à toutes ces démonstrations, et de grosses larmes tombent de ses yeux. C'est en vain qu'on s'empresse autour de lui, il demeure immobile à toutes ces marques d'intérêt. Cependant M. de V. fait appeler le père Honoré. Ce digne et savant professeur n'était étranger à aucune connaissance, et il savait suffisamment la langue des muets pour se faire comprendre. D'après l'ordre de M. de V. il explique au pauvre Richard que le médecin de l'institution s'est trompé, et que sa guérison est certaine s'il veut suivre les conseils de M. Lambert. Mais le malade, frappé de ce qu'il a lu, croyant qu'on veut le tromper, répond seulement au père Honoré :

— J'aime mieux mourir tout de suite.

Et le père Honoré traduit ces paroles à M. de V. qui pleurait dans un coin. Cependant la journée se passe sans que le malade veuille rien prendre. M. de V. fait venir Ludovic, et alors il lui fait voir toute l'horreur de sa faute; il l'accable des reproches les plus cruels. Ludovic tombe à genoux devant son père; mais celui-ci demeure inflexible et ne lui pardonne pas.

— Vous l'avez tué, Monsieur, lui répète-t-il sans cesse d'une voix terrible. Vous avez été plus lâche et plus cruel qu'un assassin.

Ludovic se retira le cœur brisé. Il s'en alla dans la maison, mais tout le monde se reculait de lui à son aspect, et chaque fois qu'il rencontrait quelqu'un, il entendait murmurer ce mot terrible :

— C'est lui qui l'a tué!

Mais ce supplice n'était rien; car M. de V. le fit

appeler le lendemain matin, et, le plaçant en face du lit du pauvre Richard, il lui dit en lui montrant son visage pâle et souffrant :

— Voilà votre ouvrage, Monsieur.

Ludovic eut beau pleurer et demander pardon, son père n'écouta rien. Tous les jours il le prenait et l'entraînait dans cette triste chambre, et lui montrant Richard qui dépérissait, il lui répétait ce mot cruel :

— Voilà ce que vous avez fait! regardez, voilà votre ouvrage!

A son tour, Ludovic devint bien malheureux, car il ne pouvait plus se cacher que Richard allait mourir bientôt. Chaque jour la maladie empirait, et M. de V. avait annoncé à son fils qu'il le rendrait témoin de la mort de son camarade.

— Oui, lui avait-il dit, je vous attacherai au pied de son lit de mort pour que vous entendiez ses derniers soupirs, pour que vous voyiez sa vie s'en aller, et je vous ferai toucher son cadavre afin que ce spectacle vous déchire le cœur et se grave dans votre souvenir jusqu'à la fin de vos jours.

Ludovic était désespéré, plusieurs fois il avait voulu se rapprocher du lit de Richard, mais on l'en avait chassé avec horreur. Cependant on remarqua bientôt qu'il s'enfermait des heures entières tout seul ou avec le père Honoré.

Un matin, on vint annoncer à M. de V. que Richard avait passé une très mauvaise nuit et qu'il se refusait à prendre le remède qu'avait ordonné le docteur. M. de V. court chez Richard, il y trouve le père Honoré qui suppliait vainement le malade dont le signe répondait sans cesse :

— Puisqu'il faut que je meure, j'aime mieux mourir tout de suite.

— Ah! grand Dieu! s'écria M. de V., c'est une suffocation. Le pauvre malheureux est mort dans une heure s'il refuse!

A ces mots, il entend des sanglots déchirants à côté de lui, et voit Ludovic à genoux au pied du lit.

— Voilà votre ouvrage! lui dit son père, vous l'avez tué!!!

— Ah, Dieu! reprend Ludovic avec un accent singulier, je le sauverai ou je mourrai avec lui.

Et tout aussitôt il s'élança auprès du lit de Richard qui lui sourit doucement. Mais quelle est la surprise de M. de V. en voyant le malade devenir très attentif à un signe de Ludovic. M. de V. veut l'arrêter, mais le père Honoré lui dit tout bas de le laisser faire. Et il lui explique alors ce que Ludovic disait à Richard dans le langage expressif des muets.

— Grâce, Richard! c'est moi qui te tue, c'est moi qui t'ai envoyé la lettre qui disait que tu devais mourir, tandis que je savais que c'était un mensonge. Depuis ce temps, mon père m'a maudit, et tu vois que je suis bien malade; aussi, si tu meurs, je mourrai. Mais si tu veux consentir à te guérir je t'aimerai comme mon frère, non pas à cause que tu me sauveras avec toi, mais parce qu'alors, peut-être, mon père me pardonnera.

Puis Ludovic, tombant à genoux, ajouta avec un geste animé :

— Grâce! grâce! guéris-toi.

Richard, qui avait compris tout ce que Ludovic lui avait dit, prit pour toute réponse la tasse qui était près de lui et qui renfermait la potion qui devait le calmer et qu'il avait refusée, et la but d'un seul trait.

Alors le père Honoré expliqua à M. de V. comment Ludovic avait passé les nuits et les jours à apprendre le langage des muets pour demander ainsi pardon à Richard. Depuis ce moment, les soins du médecin, secondés par la bonne volonté du malade, eurent leur plein effet. Ludovic s'établit au chevet de Richard, et lui servait d'interprète et de garde malade; et au bout d'un mois le pauvre sourd-muet était hors de tout danger.

M. de V., bien qu'il fût content en lui-même de la nouvelle conduite de son fils, ne lui avait pas encore adressé la parole. Enfin, le matin où le médecin annonça que Richard était sauvé, M. de V., incapable de parler, tant son émotion était grande, tendit les bras à son fils qui s'y précipita avec transport.

Je ne saurais vous dire quel fut le plus heureux de Ludovic ou de son père, mais, ce que je peux vous assurer, c'est que Ludovic ne fut plus ni curieux ni bavard.

#### RÉPONSES AUX EXERCICES RÉCRÉATIFS DES N<sup>os</sup> 26 et 28.

N<sup>o</sup> 26.

MOTS À COMPLÉTER.

BAIN.  
LOIN.  
NAIN.  
VAIN.

ENIGME-LOGOGRAPHE.

Lame. — Flamme.

CHARADE.

MINUIT.

N<sup>o</sup> 27.

MOTS CARRÉS

BAL.

AME.

LEG.

CHARADE.

Le mot est CHARADE.

ENIGME.

UN — NU.

Nous ont envoyé des réponses exactes à nos exercices récréatifs :

Bertha L. (Lierre); — Cléban, Hortense (Verviers); — Delval, Lucien (Liège); — Deux amis (Virton); — Estelle V. Nandrin); — Ferdinand et Anatole (Heyst); Gourdel, Paul (Ostende); — Hubert, Marie (Malines); — Isidore (Couvain); — Jallaux, Pierre (Mons); — L. V. (Laeken); — Marlais, Georgette (Bruxelles); — Nulens, Désiré (Anvers); — Opgistel, Frédéric (Mont-Saint-Jean); — Pierre et Paul (Herve); — Renard, Pauline (Liège); — Sontag, Jean (Termonde); — Théodore L. (Bertrix); — Ubbach, Esther (Ostende); — Vanstehel, Léonard (Saint-Nicolas); — Walther, Pauline (Dunkerke); — Zérézo, Maria (Bruxelles); — Ydal, Laure (Bruxelles).

Prière aux abonnés qui nous envoient la solution de nos exercices récréatifs, de nous indiquer leur nom et leur adresse.

### AVIS.

Les abonnés, qui nous envoient des réponses exactes, peuvent nous réclamer, contre l'envoi d'un mandat-poste, une des primes suivantes :

Le 7<sup>e</sup>, 8<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup>, ou 10<sup>e</sup> volume de l'ILLUSTRATION EUROPÉENNE, au prix de 4 francs l'exemplaire, au lieu de 10 francs.

Le RIEUR ILLUSTRÉ, au prix de 2 francs, au lieu de 5 francs.

Le MUSÉE DU JEUNE AGE (9 volumes parus) à 2.50 le volume broché et franco frs. 4.00 élégamment relié.

L'Album pour Piano (8 morceaux, valeur 30 francs) à francs 5.50, franco en province.

L'Album pour Chant (valeur 30 francs) à francs 5.50, franco en province.

Imprimerie de «l'Illustration Européenne.»



# MUSÉE DU JEUNE ÂGE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Publié sous la direction de M<sup>lle</sup> MARCELLINE LA GARDE.

**ABONNEMENTS:**  
BRUXELLES . . . . . 3 — fr.  
PROVINCE . . . . . 3 50 „  
franco par an.

**SOMMAIRE. GRAVURES.** Un Télégraphe militaire. — L'Intérieur de la Mer. Les Plongeurs. — Le Destructeur de Serpents.

**TEXTE.** Un Télégraphe militaire. — L'Intérieur de la Mer. Les Plongeurs. — Le Destructeur de Serpents. — Causerie. Histoire des Fruits et des Jardins. L'Education des Vers-à-Soie. — La petite Colombine. — Exercices récréatifs. — Avis.

**ADMINISTRATION:**  
BRUXELLES,  
107. BOULEVARD DU NORD.

N<sup>o</sup>. 33.

10<sup>e</sup> ANNÉE.

13 SEPTEMBRE 1884.

## UN TÉLÉGRAPHE MILITAIRE.

Tout télégraphe se compose de fils, de piles, d'un avertisseur. Pour la télégraphie militaire, il s'agissait de réduire ces différentes parties au moindre volume possible, de manière que l'appareil complet pût être transporté et établi n'importe où et en peu de temps. Le système de M. Trouvé paraît réunir ces conditions; aussi a-t-il été adopté dans plusieurs Etats de l'Europe.

Il suffit de deux hommes pour établir une communication télégraphique à une distance d'un kilomètre. L'un des hommes reste stationnaire, il est muni d'une

boîte qui renferme la pile, et d'un appareil de correspondance dont le volume n'est pas supérieur à celui d'une montre.

Le second soldat porte ses ustensiles sur le dos. Ils se composent également d'une cassette renfermant la pile et d'un appareil de correspondance, suspendu à côté; en outre, il est muni d'une bobine, tournant autour d'un axe fixé au-dessus de sa boîte. Autour de la bobine est enroulé le double fil conducteur dont les bouts se rattachent à l'appareil du soldat stationnaire. A mesure que l'homme s'avance, la bobine se déroule. A la distance de mille mètres toute la



## UN TÉLÉGRAPHE MILITAIRE.

provision sera déroulée. S'il est nécessaire alors d'allonger encore le fil, un troisième soldat muni d'une bobine semblable rattachera ses fils à ceux du second et marchera en avant. On peut ainsi prolonger les communications à une grande distance.

Les fils sont entourés de gutta-percha. On peut les laisser étendus à terre, mais il est préférable de les suspendre aux branches des arbres, si c'est possible. On peut aussi les étendre dans l'eau. Lorsqu'une armée en campagne se sert de cet appareil, on recherche

ordinairement les sentiers abrupts, impraticables pour les canons, afin que les fils ne soient pas endommagés par les roues.

Dans ce système, on fait usage de deux fils conducteurs, tandis que les télégraphes ordinaires n'emploient qu'un fil unique, qui se perd en terre. La terre remplit alors la fonction du second fil. Ce second fil pourrait être supprimé si on pouvait établir toujours une bonne partie en terre, mais en campagne, il pourrait y avoir souvent impossibilité de le faire, de sorte que, pour la télégraphie militaire, le double conducteur a été jugé préférable.

#### L'INTÉRIEUR DE LA MER. — LES PLONGEURS.

L'Océan recèle sous la masse de ses eaux, à des profondeurs variables, des richesses incalculables, qui de tout temps ont excité la convoitise de l'homme.

Nous ne parlerons pas de ces richesses vivantes, de ces poissons, de ces cétacés, etc., dont la mer est peuplée, et dont nous apprécions chaque jour les bienfaits incomparables. Mais nous voulons dire quelques mots sur ces produits, dont il est si aisé de se passer : de la nacre, de la perle, du corail. Quant aux éponges, c'est autre chose.

On ne sait pas quelles souffrances, quelles fatigues, quel martyre endurent ces malheureux mineurs de l'océan, ces plongeurs, pour nous procurer quelques brimborions aux brillantes couleurs, aux reflets éclatants ; il n'est pas de métier plus pénible et plus homicide.

Il est à remarquer toutefois que la profession de plongeur n'est point de celles que le premier venu consent à embrasser. Elle est demeurée l'apanage de certaines populations, chez lesquelles elle se transmet le plus souvent de père en fils. C'est ainsi que la pêche des éponges est exclusivement pratiquée par des Grecs et des Syriens ; celle du corail, par des Génois et des Napolitains ; celle du nacre et des perles par des Malais, des Indiens et des nègres.

Les éponges se trouvent à la distance d'un à deux kilomètres au large sur des bancs de rochers formés par des débris de mollusques. Les belles éponges ne se rencontrent qu'à la profondeur de douze à vingt brasses ; celles qu'on récolte dans les eaux plus basses sont de qualité inférieure.

La pêche du corail se fait sur les côtes de l'Italie, de la Sardaigne, de la France, dans le golfe de Lyon. Voici comment se fait cette pêche. Huit hommes montent une felouque, petit bateau, qui porte dans ce cas le nom de coraline. Ils ont avec eux une grande croix ; à chaque bras de cette croix est attaché un solide filet en forme de sac ; on descend horizontalement la croix dans la mer, au moyen d'une forte corde, puis le plongeur descend à son tour et il manœuvre l'appareil de manière à racler les rochers auxquels le corail est attaché, et à engager ce dernier dans les filets ; au bout d'une demi-minute de ce travail, on retire vigoureusement la corde et on ramène le plongeur à la surface.

La pêche des coquillages, qui fournissent la nacre et la perle, est la plus difficile et la plus périlleuse de toutes ; on recueille ces coquillages en Asie, sur les côtes du Japon, dans le golfe Persique, la Mer Rouge ; en Amérique, sur les côtes de la Colombie, de l'Equateur, du Chili, du Pérou, de la Guyane, dans le golfe de Mexique.

La plus grande profondeur à laquelle pouvait jadis descendre un plongeur ne dépassait pas quinze mètres, et le temps qu'il pouvait séjourner dans l'eau, une demi-minute au plus. — Un plongeur devient rarement vieux. Beaucoup contractent de bonne heure une maladie affreuse ; leur vue s'affaiblit, leurs yeux s'ulcèrent, tout leur corps se couvre de plaies. Combien meurent étouffés au fond de la mer ou deviennent la proie des requins, la terreur des chercheurs de perles.

L'art du plongeur tel que le pratiquent les Indiens, les Nègres, les Malais, etc., est tout-à-fait élémentaire et, on peut le dire, barbare. En Europe, la science est venue au secours des travailleurs sous-marins ; et on a imaginé des appareils qui leur permettent de descendre à des profondeurs considérables et d'y demeurer des heures entières, en continuant de respirer à pleins poumons.

Le plus ancien de ces appareils est la cloche, qu'on faisait descendre dans l'eau, où elle emprisonnait une quantité suffisante d'air pour alimenter pendant plusieurs minutes la respiration du plongeur. Plus tard, on imagina le scaphandre, véritable armure imperméable dont le plongeur se couvre avant de descendre au fond de l'Océan ; c'est le casque de cette armure qui porte les tuyaux destinés au renouvellement de l'air. Enfin, un ingénieur français a imaginé de débarrasser le plongeur de cette armure, et de la remplacer par un réservoir rempli d'air comprimé et qui se boucle sur le dos avec des courroies comme un sac de soldat ; un double tube en caoutchouc qui s'adapte à la bouche du plongeur, rend très-facile l'aspiration et l'expiration. Avec cet appareil, un homme robuste et habitué au métier, travaille aisément pendant une heure et demie, et à une profondeur de quarante à quarante-cinq mètres.

#### LE DESTRUCTEUR DE SERPENTS.

L'Australie possède un oiseau qui fait aux reptiles une guerre sans pitié. Trop petit de taille pour s'attaquer aux serpents de grande espèce, il s'en prend surtout aux lézards, aux grenouilles, aux crapauds et aux jeunes serpents, dont il détruit des quantités considérables.

Cet oiseau est doué d'une vue très-perçante : assis sur un rocher élevé, il guette les reptiles rampant dans les marais des environs, et, dès qu'il aperçoit sa proie, il fond sur elle avec la rapidité de l'éclair. Souvent il est obligé de livrer aux serpents un combat acharné. Tandis que le reptile se tient redressé, la tête rejetée en arrière et dardant sur son ennemi des regards pleins de colère et de haine, l'oiseau se livre à des mouve-

ments rapides afin de dérouter la vigilance de son adversaire. Il s'élève, s'abaisse, s'avance, recule, et, choisissant le moment opportun, il saisit le serpent derrière la tête, prend son vol et s'élève dans les airs à une hauteur prodigieuse. Ses yeux perçants cherchent un endroit favorable, quelque rocher ou plateau pierreux, et là il lâche la proie qui se tord dans ses serres. Il la suit dans sa chute, arrive à terre presque en même temps qu'elle, et, la trouvant écrasée, en fait aussitôt son repas.

A défaut de reptiles, cet oiseau fait aussi la chasse aux petits oiseaux lorsque la faim le pousse; mais dès qu'il remarque un serpent, il s'arrête au milieu de sa poursuite pour fondre sur sa proie ordinaire.

Ce terrible ennemi des serpents a une voix forte, mais désagréable, que les Australiens comparent au rire d'un âne; aussi, ils l'appellent laughing-jackass, l'âne rieur.

Ils se réunissent soir et matin par troupes de cinq ou six individus, et donnent alors libre carrière à la bonne humeur qui paraît leur être innée. Qu'on s'imagine ce que doit être ce sextuor de voix d'ânes, riant à gorge déployée dans le calme des solitudes australiennes!

#### CAUSERIE.

### HISTOIRE DES FRUITS ET DES JARDINS.

Un pays froid et sauvage, couvert de marécages et de forêts, tel qu'était anciennement notre pays, devait avoir peu de fruits indigènes; cependant, parmi ceux que cultivaient les Romains, il y avait des nêles tirées des Gaules; la sorte de pêche la plus grosse qu'ils eussent, en venait aussi.

Primitivement l'Europe avait très-peu de fruits; elle n'est devenue riche en ce genre que par acquisition et par adoption. La plupart de ceux dont nous faisons usage sont originaires de l'Asie. Nous devons l'abricot à l'Arménie; la prune, à la Syrie; le citron, à la Médie; l'aveline, au Pont; la châtaigne, à Castane, ville de Magnésie; la noix, à la Perse. Le cerisier, cet arbre qui orne si agréablement nos vergers, et qui donne un fruit si salutaire, nous vient aussi de l'Asie: c'est à Lucullus que nous devons ce bienfait: ce général Romain l'apporta des environs de Cerasonte, dont on lui conserva le nom. Le cerisier, naturalisé en Italie, se répandit ensuite dans le reste de l'Europe.

L'Asie nous a encore donné l'amande, l'ananas. On prétend que le grenadier est originaire d'Afrique, d'autres disent de Chypre. Nous sommes redevables du coignassier à Cydon, ville de Crète; de l'olivier, du figuier, du poirier et du pommier à la Grèce; mais le figuier fut transplanté et cultivé en Italie, avant de l'être dans la Gaule.

Les Gaulois durent l'olivier aux Grecs. Il leur fut

apporté par les Phocéens, fondateurs de Marseille, qui leur apprirent aussi l'art de le cultiver. Les Grecs le durent eux-mêmes à l'égyptien Cécrops, lorsque ce prince vint de Saïs s'établir dans l'Attique avec une colonie, environ seize cents ans avant la naissance de Jésus-Christ. Cécrops, voulant tirer quelque parti du terrain sec et aride du pays où il se fixait, y planta des oliviers; ils y réussirent si bien, que ce prince établit à Athènes le culte de Minerve, à qui la tradition attribuait l'honneur d'avoir fait connaître l'utilité de cet arbre, et qui, par cette raison, était révérée à Saïs.

\*\*

L'opinion commune est que l'oranger vient de la Chine, et qu'il fut apporté dans nos climats par les Portugais, lorsqu'au temps de leurs découvertes et de leurs conquêtes, ils eurent reconnu cette contrée de l'Asie. On prétend qu'on voit encore aujourd'hui à Lisbonne, dans les jardins du comte de Saint-Laurent, le premier oranger qui parut en Europe, et qui est le père de tous ceux qu'on y possède à présent. Mais ce qui détruit cette anecdote, c'est qu'il est question d'orangers en France long-temps avant les voyages des Portugais dans l'Inde.

A mesure que les Phocéens multiplièrent, le long des côtes Européennes, leurs établissements, il est probable qu'ils y introduisirent les différents arbres fruitiers qu'ils avaient dans leur patrie, et ceux mêmes des contrées étrangères avec lesquelles le commerce leur donnait des rapports; qu'ils en firent part aux Gaulois, leurs voisins et leurs alliés. Après la conquête des Gaules, les vainqueurs introduisirent chez eux des fruits gaulois, et nous firent en échange d'autres présents; ce qui fait dire à un historien du temps que la Gaule méridionale avait généralement tous les fruits que produisait l'Italie. «Si vous avancez un peu plus au Nord, ajoute Strabon, vous y trouverez les mêmes fruits, excepté l'olive et la figue; mais, un peu plus loin, le raisin mûrit difficilement.» César et Varron disent à peu près la même chose. La Gaule alors cultivait sans doute beaucoup de citronniers, puisque César, lorsqu'il l'eut soumise, décora son triomphe avec les branches de cet arbre. Ces faits et d'autres pareils doivent nous inspirer quelque défiance sur ce que disent plusieurs auteurs du froid excessif de la Gaule.

Au reste, plus les Gaulois trouvaient d'obstacles dans leur sol, plus il était glorieux pour eux d'y avoir acclimaté des arbres tirés d'un pays plus fertile et plus chaud. Avec le temps, ils obtinrent des succès plus considérables: les figues et le raisin vinrent à maturité dans les provinces du Nord de la Gaule.

Dans la culture des fruits, les Gaulois déployaient la même habileté que dans la culture des grains; mais les richesses qu'ils avaient acquises par leur industrie et leur génie inventif, furent anéanties, et périrent presque au commencement de leur naissance, par l'invasion des Barbares qui se partagèrent la Gaule.

Voici ce qu'une chronique rapporte du jardin d'Ultrogote, femme de Childebert, roi de Paris : « On y voit, dit-elle, des gazons émaillés de fleurs, des roses, des vignes et des arbres fruitiers. Ces arbres furent plantés par le monarque lui-même ; et la main qui les planta ajoute à la qualité de leurs fruits. »

Pourrait-on croire de nos jours qu'un tel jardin fut situé dans Paris, fait pour une reine, embelli par

le roi son époux ; et qu'il eût paru assez merveilleux pour occuper les chroniqueurs ? Si tels étaient les jardins des rois, qu'étaient donc ceux des particuliers ?

Charlemagne, malgré toute la splendeur de son règne, n'avait pas des jardins plus brillants que celui d'Ultrogote. Les ordres que, dans plusieurs endroits de ses capitulaires, il donne pour leur culture, aux intendants de ses maisons royales, nous prouvent que ce n'étaient



L'INTÉRIEUR DE LA MER. — LES PLONGEURS.

que de grands vergers, avec un potager dans lequel, pour dernier degré de magnificence, on plantait quelques fleurs.

Sous les rois de la troisième race, le grand jardin du Louvre à Paris avait une pièce de vignes. On y faisait du vin. Peu à peu, cependant, on joignit l'agréable à l'utile, et les jardins royaux devinrent célèbres par leurs treilles, leurs berceaux, leurs préaux, leurs sièges et leurs pavillons de verdure.

Jusqu'au seizième siècle, on ne connut guère les décorations des jardins qui n'étaient que des vergers, ne différant des guinguettes actuelles des faubourgs que par plus d'étendue et un plus grand nombre d'arbres.

Tels furent les jardins pendant quinze siècles. Là, les arbres, plantés en plein air, croissaient à l'abandon. On n'imaginait point qu'il fût possible de les appliquer contre ces murs épais qui enveloppaient alors tous les châteaux, pour leur procurer, contre les vents froids,

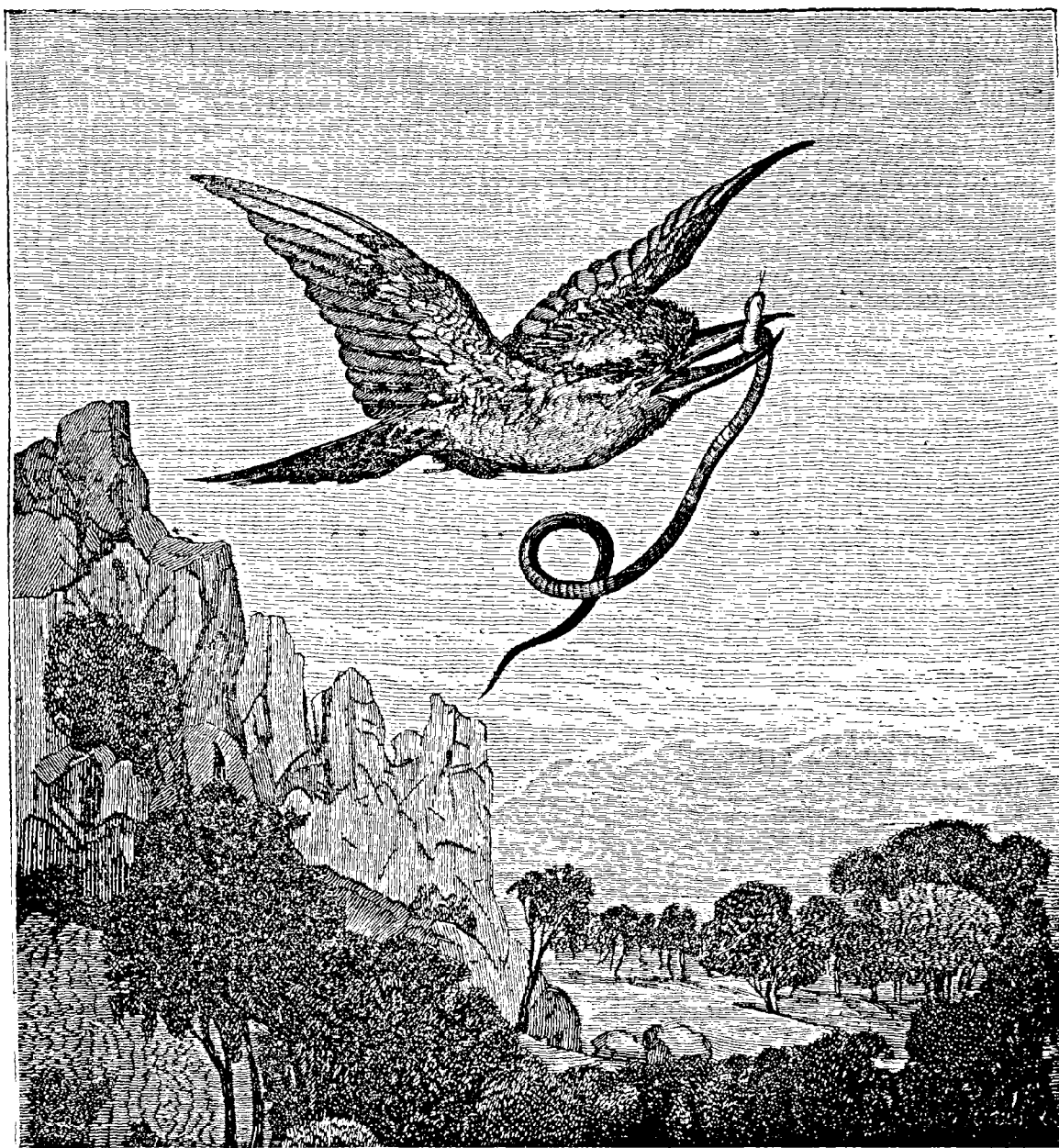
un abri favorable pour la qualité ou pour la précocité des fruits. Point de taille, aucune précaution, aucun soin : on laissait tout faire à la nature.

Au XVI<sup>e</sup> siècle, on commença enfin à croire que la culture des arbres était une science, et que ses règles méritaient au moins d'être étudiées, et le jardinage devint alors une branche d'industrie.

### L'EDUCATION DES VERS A SOIE.

Ce passe-temps si en vogue parmi les écoliers, depuis quelques années surtout, permet d'étudier les progrès de l'insecte et ses diverses transformations à partir de sa naissance jusqu'à sa mort.

Voici comment vous vous y prenez : vous achetez chez un



LE DESTRUCTEUR DE SERPENTS.

herboriste des œufs appelés aussi graine, parce qu'en effet les œufs de vers à soie ne sont pas plus gros que des grains de millet. Lorsqu'ils sont éclos, ce qui arrive ordinairement vers la fin du mois d'avril ou dans les premiers jours du mois de mai, vous donnez aux

vers, autrement dits chenilles, des feuilles de mûrier bien fraîches, qu'on se procure également chez les herboristes. Il ne faut en acheter qu'une petite quantité à la fois, pour renouveler plus souvent la provision, ou bien, on doit avoir le soin de les conserver dans un

endroit frais. Nous avons vu quelquefois les écoliers employer une autre méthode : ils prennent dans leur pupitre le premier livre venu, vont l'arroser à la fontaine, et puis, quand cette judicieuse opération est accomplie, ils placent les feuilles de mûrier entre les feuilles du livre ainsi arrosé. Que les écoliers nous permettent de leur dire notre façon de penser à ce sujet. En agissant ainsi, ils commettent une double faute. D'abord, et c'est la faute la plus grave, ils font de leurs livres un usage auquel ils n'étaient pas destinés le moins du monde, ils gâtent et détruisent ce qu'ils avaient mission de conserver, ils trompent leurs parents et leurs maîtres, et plus tard, ils chercheront peut-être à s'excuser par un mensonge. Ensuite, ils font une chose tout à fait contraire à la santé et à la conservation des petits êtres qu'ils veulent élever ; car les feuilles de mûrier dont se compose toute la nourriture des vers à soie ne doivent être ni mouillées ni même humides.

\* \*

Vous donnez d'abord une seule fois par jour la feuille à vos élèves, pour augmenter progressivement la quantité de nourriture ; les repas doivent être plus fréquents à mesure que les chenilles deviennent plus fortes ; on a calculé que, par une température à peu près constante de 19 à 20 degrés de chaleur, indiquée d'ailleurs par le thermomètre, il faut, avec 120 repas donnés dans tout le cours de l'éducation, compter 36 jours pour amener les vers à soie à faire leurs cocons, 32 jours avec 200 repas et 24 ou 25 jours avec 300 repas. Au surplus, comme règle générale, 5 ou 6 repas par jour suffisent pour une bonne éducation. Il est néanmoins de principe que, plus les repas sont fréquents, plus la santé des vers y gagne, et moins est grande la quantité de feuilles consommées.

L'éducation des vers à soie exige une très-grande propreté et des soins assidus : les enfants qui s'en occupent doivent sacrifier tous les jours une petite partie de leurs récréations aux soins que réclament ces petits animaux, s'ils veulent les voir prospérer. A peine cette éducation est-elle commencée, que les vers, au bout de quelques jours, cessent de dévorer les feuilles, et alors ils tombent dans une espèce d'engourdissement ou de léthargie qui annonce leur mue : cet état dure au moins vingt-quatre heures ; ils changent de peau, et à leur réveil ils se jettent avec une nouvelle avidité sur leur nourriture. Ils traversent ainsi quatre phases, jusqu'à ce qu'ils arrivent à la période de la formation de leurs cocons. A cette époque, ils cessent de manger, et leur corps devient transparent et couleur de chair. Il faut alors disposer auprès d'eux soit de petits branchages sur lesquels ils grimpent, soit de simples cornets de papier dans lesquels ils se logent : ils commencent aussitôt leur travail. Les chenilles blanches filent ordinairement une soie d'un beau jaune ; les chenilles noires, une soie blanche ou d'une teinte légèrement verdâtre.

Quand le cocon est fini, ce qui demande trois ou

quatre jours, le ver à soie subit une nouvelle métamorphose ; de chenille qu'il était, il devient chrysalide. Vous agitez légèrement le cocon pour vous assurer que la chrysalide est bien formée, vous le faites tremper pendant quelques minutes dans de l'eau très-chaude, et ensuite vous vous amusez à le dévider en enroulant la soie sur un morceau de carte pliée. Mais il faut faire le sacrifice de la chrysalide, qui meurt asphyxiée dans ce bain d'eau chaude. Si vous voulez la conserver, vous devez dévider le cocon dans son état naturel, ce qui est plus difficile, et, lorsque toute la soie a été ainsi retirée et qu'il ne reste plus qu'une enveloppe en forme d'œuf, vous la coupez avec précaution et vous en retirez la chrysalide, que vous placez dans du son. Peu de temps après, elle se transforme en un papillon blanchâtre assez laid, inerte, c'est à-dire presque immobile, qui s'attache à un morceau d'étoffe de laine que vous avez eu soin de préparer. Il ne vit dans cet état que trois ou quatre jours, et meurt après avoir pondu des œufs ou graines que vous gardez au fond d'une boîte pour l'éclosion de l'année suivante.

M.

## LA PETITE COLOMBINE.

### I.

C'était le 5 mars, de l'an 1500, une procession magnifique parcourait les rues de Gand à l'occasion du baptême d'un jeune prince qui devait être un jour le grand Charles-Quint.

— Prends Duiveke (Colombine en flamand) par la main, André, disait une femme malade à son mari éploré, et va, comme les autres, voir la belle fête dont on te doit la pensée et le programme.

André Rynghaut était secrétaire de l'échevin Antoine Crumbrugghe lequel avait été chargé d'organiser le programme des réjouissances, mais notre magistrat avait laissé ce soin à maître André.

— Femme, répondit ce dernier en s'adressant à la malade, je ne sortirai point.

— Je veux, insista M<sup>me</sup> Rynghaut, que notre chère petite ait toute sa vie souvenir de ce beau jour, va fais ce que je te demande.

André ne répliqua plus, il se para de son pourpoint de velours ; mit à sa petite Colombine âgée de cinq ans, sa plus belle robe, embrassa Marguerite et s'en alla.

A peine fut-il au milieu de la foule tenant Colombine dans ses bras, qu'une vieille femme vint se poster devant lui, les mains sur les hanches, et se mit, d'une voix chevrotante, à chanter ce refrain d'une vieille ballade :

»Mais le diable rit de leurs larmes,  
Les anges détournent la tête,  
La vieille mère les maudit !»

— Au nom du Ciel, dame Sieghrit, s'écria Rynghaut, pâle d'émotion, n'aurez-vous jamais ni tendresse ni pardon dans votre cœur ?

La vieille répéta son refrain.

— Ayez au moins pitié de cette enfant innocente, si vous ne voulez avoir aucune miséricorde pour sa mère et pour moi.

La vindicative créature s'éloigna en répétant sur les notes les plus aiguës de sa voix perçante :

«La vieille mère les maudit.»

La foule grossissait toujours ; Rynghaut tenait sa petite fille élevée au-dessus de sa tête. Mais soudain il sentit l'enfant s'échapper de ses mains, il voulut la ressaisir, mais la foule l'entraîna vingt pas plus loin, et il ne revit plus Colombine.

— Mon enfant ! Mon enfant ! Je veux mon enfant ! criait-il en fendant la foule.

Personne n'avait vu sa fille.

Il erra tout le reste du jour, toute la nuit, hurlant de désespoir... Rien...

Enfin, il se décida à entrer chez lui. Quand sa femme le vit seul :

— Où est Colombine ? dit-elle.

André se cacha la tête dans les mains, sanglota, et ne répondit pas.

— Ma fille ? reprit la pauvre mère.

— Perdue ! Perdue ! balbutia le malheureux.

La malade saisit son mari par le bras et l'entraîna en courant :

— Viens, fit-elle, allons crier partout, frapper à toutes les portes.

Mais elle eut à peine fait dix pas, qu'elle tomba pour ne plus se relever.

L'infortunée était morte...

Les voisins accoururent. André ne bougeait pas, il regardait sa femme en riant. il était fou...

On porta la morte dans son lit. André se mit à danser en chantant autour d'elle.

— Voici Colombine ! Voici Colombine, votre fille ! dirent une troupe de braves gens en faisant irruption dans la chambre.

Et l'enfant fut déposée dans les bras de son père, qui la laissa tomber, et elle roula sur le lit de la défunte...

La porte étant restée ouverte, André prit la fuite, droit devant lui, et on le vit disparaître. On crut qu'il était tombé dans l'Escaut et jamais on ne le revit plus.

## II.

Une voisine qu'on appelait dame Siegbrit, prit l'orpheline et l'emmena chez elle.

C'est à regret qu'on vit Colombine partir avec l'inconnue.

Dame Siegbrit était en effet une inconnue pour les Gantois. Depuis les sept années qu'elle habitait leur ville on n'avait jamais pu connaître son origine. On l'avait trouvée un beau matin au coin de la rue du Pont-Madou avec un panier de fleurs à ses pieds. Sa haute taille, ses longues mains noires, son teint hâlé, sa taciturnité, lui attirèrent bientôt le nom de sorcière. Cependant, rien ne justifiait cette accusation. Siegbrit allait à l'église les jours de fête, vivait paisiblement, vendait des bouquets, façonnait des statuettes de saints

et de saintes, enluminaient des images et fabriquait d'excellentes tartes au fromage.

Tous les ans, au mois de décembre, elle disparaissait de Gand pendant quinze jours environ, puis elle reparaisait plus sombre encore qu'à son départ. A peine M<sup>me</sup> Rynghaut fut-elle enterrée qu'un matin un des domestiques de maître Crumbrugghe, l'échevin, entra chez dame Siegbrit.

— Mon maître, dit-il, me charge de vous annoncer qu'il a obtenu, pour l'orpheline, une place à l'hospice de Saint-Catherine.

— Je ne veux point me séparer de l'enfant que j'ai recueillie sous mon toit, dit dame Siegbrit.

— J'ai reçu ordre d'emmener l'enfant et je l'emmènerai, dit le domestique en voulant prendre Duyveke des bras de la marchande.

Celle-ci saisit un grand couteau et menaça le domestique qui s'enfuit en poussant des cris de terreur.

Quelques instants après, Siegbrit était chez l'échevin.

— Maître Crumbrugghe, dit-elle, laissez-moi cette enfant, je deviendrai sa mère.

— Les échevins ont décidé que l'enfant irait à l'hospice ; il n'y a pas à revenir là dessus...

— Je n'abandonnerai pas mes droits sur Colombine, et je la garderai, dit Siegbrit avec hauteur.

— Quels droits ? demanda l'échevin.

— Les droits d'une aïeule ! C'est l'enfant de ma fille, Marguerite Rynghaut.

— Mensonge, vous n'avez jamais échangé la moindre parole avec la femme de mon secrétaire.

— J'ai maudit Marguerite qui a épousé, contre ma volonté, le fils d'un mortel ennemi de son père. Elle a quitté la Frise, sa patrie, pour venir habiter Gand. Mais j'ai su l'y retrouver. Ce mariage scandaleux m'a bientôt rendue veuve. Ma malédiction et celle de son père ont conduit notre désobéissante fille au tombeau. Dieu s'est chargé de punir les deux coupables...

— Taisez-vous, dame Siegbrit ! Paix aux morts !

— Maintenant, maître Crumbrugghe, je me repens de ma dureté, et je reporte sur cette enfant toute la tendresse dont j'avais déshérité sa mère. Vous comprenez qu'il serait ridicule de me séparer de ma petite-fille. J'ai assez de fortune pour l'élever convenablement.

— J'aime à croire que vous dites vrai, dame Siegbrit, mais provisoirement l'hospice réclame l'enfant ; vous ferez plus tard valoir vos droits.

— Droits ! Vous êtes échevin, vous n'avez qu'un mot à dire, et tout s'arrangera !

— Ce mot, je ne le dirai pas, dame Siegbrit.

— Mon enfant restera près de moi en dépit de vous !

— Je la ferai prendre par la force. Encore une fois, je vous ordonne de nous remettre cette petite fille.

— Essayez de la tirer de mes bras, tous les maux vous assiègeront, le coq rouge de l'incendie chantera sur vos maisons et vos fermes...

— Misérable sorcière ; je te ferai brûler vive... interrompit l'échevin.

— Sorcière ! ricana la vieille, en s'enfuyant avec l'enfant.

Des agents furent envoyés par maître Crumbrugge au logis de Siegbrit; la porte fut enfoncée, on n'y trouva personne...

La maison de la vieille fut démolie par ordre de l'échevin.

### III.

Maître Crumbrugge avait presque oublié la mère Siegbrit, lorsqu'un jour il reçut un billet ainsi conçu, qu'une vieille mendiante avait remis à l'un de ses enfants:

»Dans un an, vous aurez comparu devant le Seigneur, et vos enfants seront ruinés.»

Maître Crumbrugge envoya ses domestiques à la poursuite de la mendiante, mais on ne la retrouva pas.

A partir du moment où il reçut le mystérieux message, l'échevin devint sombre, triste, il ne mangeait, ne buvait, ne dormait plus. Une nuit, les cris au feu retentirent à ses oreilles. Il se leva; le marteau de sa porte battait avec fracas; en même temps, des cris terribles lui apprenaient que sa maison brûlait. Le vent soufflant avec violence activa la flamme; l'échevin, sa femme et ses enfants n'eurent que le temps de s'enfuir chez des voisins. Rien de ce qui leur appartenait ne fut sauvé.

La famille Crumbrugge alla habiter une maison située à quelques pas de l'autre. Une nuit, on vint de nouveau heurter avec furie contre les volets pour dire au maître que ses magasins, et le pâté de maisons qu'il possédait place du Vendredi, étaient la proie des flammes.

Le magistrat courut à l'instant sur le lieu du sinistre et au moment où il s'élançait comme un fou au milieu des flammes, espérant sauver ses livres, il disparut sous l'amas de poutres et de plâtre d'un plafond qui s'effondrait.

Au même moment, un être bizarre, singulièrement accoutré, coiffé d'un immense feutre à plumes rouges, lançait dans l'air un éclat de rire strident et satanique. Il cachait, dit-on, un enfant sous son vaste manteau, car on entendit des cris d'effroi sortir de dessous ce vêtement.

— Tais-toi, fit l'être mystérieux, je veux que tes yeux, ma Colombine, jouissent en même temps que les miens de la ruine de notre ennemi.

On voulut le poursuivre, s'emparer de lui, mais il avait disparu.

(La fin au prochain N°.)

## EXERCICES RÉCRÉATIFS.

### ÉNIGME GRAMMATICALE.

Lecteur, veux tu savoir ma généalogie?  
 Je n'ai jamais connu mes parents de ma vie.  
 J'ai deux frères pourtant; l'un habite un château,  
 Mais il n'est pas seigneur; l'autre, sans être oiseau,  
 Au sommet d'un cyprès a fait sa résidence.  
 Pour moi... (dois-je, lecteur, dire ce que je pense?)  
 Sur l'Océan austral on me trouve aisément.  
 En Amérique aussi; mais l'ancien continent!...  
 Oh! comme je le hais, ce vieillard cacochyme,  
 Chargé de six mille ans et courbé sous le crime!  
 Comme je hais ce sol, tant de fois labouré,  
 Où le fruit est malade, où le vin est soufré,  
 Europe, Asie, Afrique, Ah! croyez-le sans peine,  
 Rien ne me lie à vous, rien à vous ne m'enchaîne.  
 Et mes frères aussi, partageant mon courroux,  
 Ont à jamais rompu tout commerce avec vous.  
 A me trouver, lecteur, il est temps qu'on s'apprête,  
 De mille Damoclès je menace la tête,  
 Sans porter dans leur cœur le plus léger effroi.  
 Nul glaive cependant n'est plus aigu que moi.

### LOGOGRIPE.

Sur mes cinq pieds, lecteur, je gâche la récolte.  
 Un pied de moins, le chien, quand il m'a, se révolte.  
 Puis enfin, sur trois pieds, je marque la durée  
 De l'existence humaine, en comptant chaque année.

Prière aux abonnés qui nous envoient la solution de nos exercices récréatifs, de nous indiquer leur nom et leur adresse.

## AVIS.

Les abonnés, qui nous envoient des réponses exactes, peuvent nous réclamer, contre l'envoi d'un mandat-poste, une des primes suivantes:

Le 7<sup>e</sup>, 8<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup>, ou 10<sup>e</sup> volume de l'ILLUSTRATION EUROPÉENNE, au prix de 4 francs l'exemplaire, au lieu de 10 francs.

Le RIEUR ILLUSTRÉ, au prix de 2 francs, au lieu de 5 francs.

Le MUSÉE DU JEUNE ÂGE (9 volumes parus) à 2.50 le volume broché et franco frs. 4.00 élégamment relié.

L'Album pour Piano (8 morceaux, valeur 30 francs) à francs 5.50, franco en province.

L'Album pour Chant (valeur 30 francs) à francs 5.50, franco en province.



# MUSÉE DU JEUNE ÂGE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Publié sous la direction de M<sup>lle</sup> MARCELLINE LA GARDE.

**ABONNEMENTS:**  
BRUXELLES . . . . . 6 — fr.  
PROVINCE . . . . . 6 50 „  
franco par an.

**SOMMAIRE. GRAVURES.** Deux Supplices chinois. Cangue et Carcan. — Vélocipède à Vapeur. — Habitation d'Esquimaux.

**TEXTE.** Deux Supplices chinois. Cangue et Carcan. — Vélocipède à Vapeur. — Habitations d'Esquimaux. — Un Prétentieux. — La petite Colombine. — Exercices récréatifs. — Avis.

**ADMINISTRATION:**  
BRUXELLES,  
107. BOULEVARD DU NORD.

N<sup>o</sup>. 34.

10<sup>e</sup> ANNÉE.

20 SEPTEMBRE 1884.

DEUX SUPPLICES CHINOIS: — CANGUE ET CARCAN.

Pénétrons dans un tribunal chinois: Sur le fronton figure l'effigie du grand justicier, «King-In," le plus impartial des hommes. Le «stehe-fou" ou mandarin de justice siège sur une estrade. Derrière lui se voient des faisceaux de lances, garnies de franges vertes. Des instruments de supplice: haches, fouets, lanières, semelles de souliers, destinées à frapper la bouche des faux témoins, sont appendus aux murs. Debout autour du magistrat sont: conseillers, secrétaires, scribes, officiers subalternes, etc. Au bas de l'estrade, se tiennent les exécuteurs. Quant au prévenu et aux plaignants, ils se tiennent à genoux, et c'est ainsi qu'ils développent leur défense. Le ministère des avocats est inconnu en Chine.

Le châtiment de la cangue, du carcan et du bambou sont des supplices que l'on inflige très-facilement. Le premier de ces châtiments consiste, comme nous le voyons, à être pris par le cou entre deux planches, que l'on resserre au moyen d'un écrou, après qu'elles ont été adaptées au cou du coupable à qui elles forment une espèce de collier carré.

Le poids de cet appareil varie ordinairement de quarante à soixante livres. Le temps pendant lequel le condamné doit rester accroupi sous la cangue est parfois d'un an; alors, on voit le malheureux mourir à la peine.

L'autre condamné, que nous voyons debout, subit le

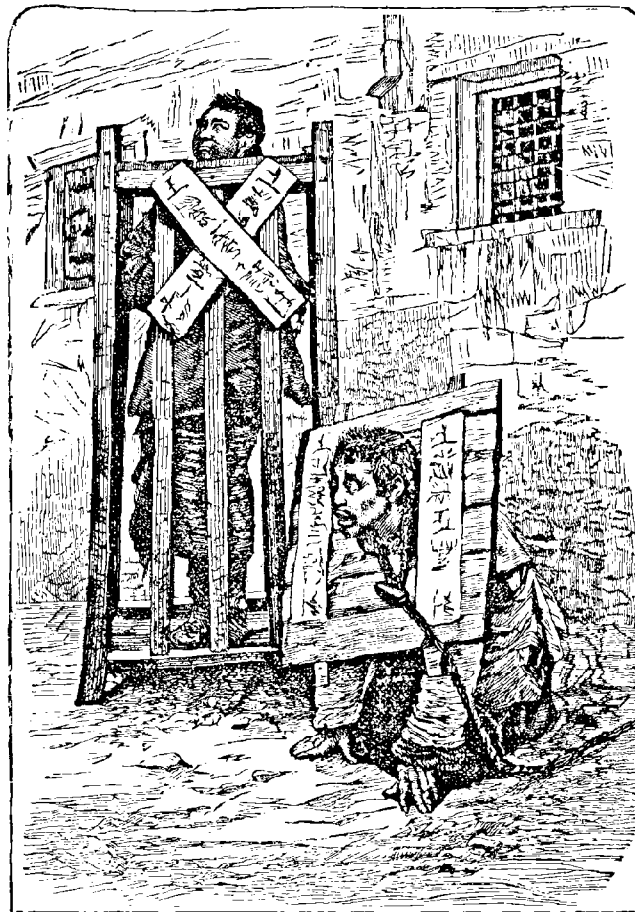
supplice du carcan. Son cou est pris dans un cercle de fer qui l'attache à un poteau. Sur des planchettes mises en croix se trouve indiqué son méfait et le temps que doit durer sa peine.

VÉLOCIPÈDE À VAPEUR.

On vient d'inventer en Amérique un vélocipède où la vapeur remplace le mouvement imprimé par les jambes.

Plusieurs essais ont déjà été tentés, mais tous ont échoué par la difficulté qu'il y a à transporter avec soi des éléments de combustion. Cependant, à New-York, la patrie du vélocipède, Isaac Davis en a fabriqué un avec une machine à vapeur donnant le mouvement aux deux grandes roues.

La partie la plus remarquable de ce véhicule est le foyer qui est alimenté par le pétrole. Ce liquide se trouve dans un réservoir situé au-dessus de la petite roue de derrière et est conduit au foyer par un tuyau. Pour obtenir une combustion complète, on a fait en sorte qu'une quantité suffisante d'air atmosphérique arrivât à la flamme, de manière qu'il ne se développe presque pas de fumée. Ce courant d'air est obtenu par la vapeur qui a servi dans le cylindre à vapeur et qui, comme dans les locomotives, s'en va



DEUX SUPPLICES CHINOIS. — CANGUE ET CARCAN.

librement.

La fumée ne sort pas par le bas, de manière qu'elle ne gêne pas le voyageur. Le feu est allumé avec des

braises, qui le communiquent au pétrole, lequel le maintient en activité.

Un réservoir à eau de la contenance de 28 litres se trouve en dessous de la machine à vapeur. Le siège du conducteur est établi au-dessus des deux cylindres à vapeur. A portée de sa main droite se trouve le levier qui règle la force de la vapeur et la marche du vélocipède; à sa gauche, on voit la roue motrice, qui d'ordinaire agit sur la roue de derrière et fait ainsi avancer le véhicule; devant lui, il a la soupape de sûreté, le manomètre, et le bouton, qu'il suffit de tourner pour amoindrir ou augmenter l'intensité du feu de pétrole.

Avec un vélocipède de ce genre, on peut faire 18 kilomètres à l'heure. Le réservoir de pétrole est fourni pour un voyage de quatre heures.

L'inventeur ne parle, naturellement pas des dangers que pourrait occasionner ce nouveau genre de vélocipède, mais avoir sous soi une chaudière en ébullition et un réservoir de pétrole, avouons que c'est peu rassurant.

#### HABITATIONS D'ESQUIMAUX.

Les Esquimaux appartiennent à la race mongole et sont disséminés dans les parages déshérités du Pôle Nord. Misérable peuple, au cœur aussi froid que les glaces de sa patrie!

«Impossible, dit le célèbre voyageur Hayes, de trouver des êtres d'une insensibilité plus obtuse que ces sauvages; mes chiens montrent plus de sympathie les uns pour les autres... Un rival les inquiète, un vieillard décrépît leur est à charge, une femme est soupçonnée de sorcellerie, un paresseux n'a pas de chiens et vit aux dépens des autres... On vous le harponne en secret et tout est dit. Ils se défont même de leurs propres enfants, lorsque ceux-ci sont trop nombreux ou affectés de quelque infirmité!» Les mourants sont à peine assistés par leur famille. Un Esquimau tombait-il malade, vite on s'occupe devant lui de ses funérailles. Quelquefois même, s'il est vieux et s'il tarde à rendre le dernier soupir, ses parents l'adjurent d'en finir le plus promptement possible avec la vie.

Les cruelles conditions d'existence qui leur sont faites sont, en majeure partie, la cause de cette insensibilité, de cette dureté du cœur et de cette ignorance à peu près complète de tout ce qui existe dans le reste du monde; ignorance telle qu'ils prirent les premiers navires pour des oiseaux venus de la lune et du soleil.

Quant à leurs habitations, elles sont de deux sortes; les unes bâties de pierres; les autres, et ce sont les plus curieuses, construites en glace ou creusées dans la neige.

#### UN PRÉTENTIEUX.

Paul était l'un de ces enfants précoces dont la vive intelligence étonne et ravit leurs parents. A trois ans

il faisait des additions et des multiplications avec des jetons, aussi vite et presque aussi sûrement que son père avec une plume et de l'encre. A cinq ans il lisait parfaitement, et si à dix il ne parlait pas huit langues tant mortes que vivantes, comme Pic de la Mirandole, on pouvait croire que c'était parce qu'il n'y avait personne en état de les lui montrer dans la ville de Liège, sa patrie. Paul était l'idole de son père, M. Jean Duchesne, riche marchand de bois; sa mère ne le chérissait pas moins; il faisait les délices de son oncle George le notaire, qui, pour lui assurer, disait-il, toute sa fortune, avait refusé vingt fois de se marier.

Ces trois personnes ne composaient pas toute la famille du jeune Paul. M. Jean Duchesne avait encore un frère nommé Francis qui ayant suivi la carrière des armes, était parvenu jusqu'au grade de colonel. A l'armée, on estimait son courage, et ses camarades chérissaient son esprit aimable autant qu'ils vantaient sa raison. Sorti fort jeune de son pays, il avait toujours, en recherchant la bonne compagnie, su consacrer ses loisirs à l'étude des lettres; cependant, le colonel Francis Duchesne n'était point un savant, encore moins un bel esprit; il s'était contenté d'être un homme du monde, spirituel sans pédanterie. Il vivait fort heureux avec sa femme dans une maison de campagne à deux lieues de Liège, n'ayant point d'autre enfant qu'une fille nommée Louise, bonne et jolie petite créature, assez espiègle, fort étourdie, aimant peu l'étude, beaucoup le jeu, et ses parents par dessus tout.

Quand l'âge des études sérieuses eut éloigné Paul de chez son père, l'enfant obtint de nouveaux succès au collège. Chaque automne on se réunissait dans la jolie maison de campagne du colonel, où l'on passait gaiement le temps des vacances. Paul y arrivait toujours chargé de couronnes; ses triomphes étaient célébrés par des réjouissances qu'animaient les transports de joie de ses heureux parents. A treize ans Paul voulut à son tour fêter celui qui le traitait si bien, et il fit des couplets pour le jour de la Saint François, patron du colonel. Ces premiers essais de sa Muse furent portés aux nues. Sans doute on les loua beaucoup trop, ce fut l'avis de madame Francis Duchesne et même de son mari, mais cependant l'un et l'autre convinrent qu'à travers des lieux communs et des vers rebattus, on trouvait dans la chanson de Paul des lueurs d'esprit et de sentiment, et qu'à tout prendre elle était fort extraordinaire pour un enfant de cet âge. Enhardi par un succès dont avait retenti tout le village, Paul continua à faire des vers. L'année suivante il se présenta fièrement, quoiqu'il eût obtenu moins de prix que les années précédentes; car il apportait une espèce de poème au lieu d'une chansonnette.

Cette nouvelle composition était diffuse, la versification trainante et inintelligible; plus de sentiment, des phrases en tenaient la place, et encore ces phrases n'étaient-elles pas claires. Pendant la lecture de cette pièce, colonel passa plusieurs fois sa main sur sa figure, ce qui était chez lui un signe infailible d'ennui; sa femme se mordit les lèvres, ce qui signifiait la même chose,

tandis que Louise, qui était de trois ans plus jeune que son cousin, faisait, pour se distraire, tenir des croquignoles en équilibre sur le bout du nez du chien de chasse de son père, lui interdisant, du regard et du geste, de faire tomber dans sa gueule la friandise qui, placée si près, le tentait bien fort.

## II.

Aux examens suivants Paul ne remporta point de prix ; ses maîtres mêmes se plainquirent de son insubordination. Lui, de son côté, récriminait ; on lui avait fait injustice sur injustice, et, pour s'en venger, il traitait ses professeurs de ganaches. «Oui, ce sont des ganaches,» répétait l'oncle George avec l'accent de l'indignation. M. et madame Duchesne ouvraient de grands yeux, ne sachant encore ce qu'ils devaient penser ; le colonel branlait la tête, en regardant Paul d'un air mécontent.

Enfin le jour de la saint François arrive. Au dessert l'écolier, déroulant un chef-d'œuvre qu'il croit devoir surprendre tout le monde, annonce emphatiquement une ode, et commence. Pour cette fois il ne s'était pas mis en peine de complimenter son oncle. Ses vers n'étaient remplis que de lui. Il y parlait de son génie, de ses souffrances ! trouvait la terre trop petite pour le contenir, et sentait le ciel, abaissé sur sa tête, arrêter l'essor de son imagination. Tout était galimatias de cette force. A cette lecture, l'oncle George ne put retenir les élans de son admiration ; mais il fut le seul à exprimer ce sentiment. M. Duchesne était stupéfait, sa femme soupira, madame Francis parut consternée : le colonel se souleva deux fois de dessus sa chaise, mouvement qui annonçait une surprise peu flatteuse pour celui qui l'inspirait, et par lequel il semblait dire : Se peut-il qu'un être pensant soit ridicule et extravagant à cet excès. Louise éclata de rire à plusieurs reprises, et toujours aux endroits que l'auteur croyait devoir exciter l'admiration ou l'attendrissement. Ce peu de succès ne découragea pas Paul, car il annonça le projet de composer une tragédie qui aurait sept mille vers. A cette déclaration, son père et ses oncles témoignèrent la crainte qu'un tel travail n'absorbât le temps qu'il devait consacrer à terminer son éducation, et sa mère, qu'il n'altérât sa santé.

«Qu'importe le nombre de mes jours, répondit fièrement Paul si je vis assez pour me rendre immortel ? Quant à mon instruction...» Ici il suspendit sa phrase, et le jeu de sa physionomie exprima clairement qu'on devait se trouver aussi satisfait de son savoir qu'il l'était lui-même.

Une si belle réponse enchantait l'oncle George ; mais elle ne rassura pas madame Duchesne, dont les inquiétudes augmentèrent lorsqu'elle vit son fils, rêveur et mélancolique, fuir la société et les plaisirs que l'on recherche d'ordinaire à son âge, se plaignant sans cesse, demandant des émotions fortes, appelant à grands cris les orages et les plus imposantes catastrophes de la nature, quoique son père et sa mère ne cessassent de lui répéter, l'un que les bois souffriraient beaucoup

si ses vœux étaient exaucés, l'autre que les biens de la terre exigent plus de calme pour prospérer. Lorsque Paul entamait de semblables discours, le colonel ne tenait pas sur sa chaise, excédé qu'il était de la sottise de son neveu.

M. Jean Duchesne fut aussi promptement rassasié de gloire, de génie, de souffrances ; l'impatience succéda chez lui à l'admiration qu'il avait eue pour son fils, et l'on voyait qu'il était tout prêt à employer des moyens acerbes pour abaisser un peu cette supériorité qui fatiguait Paul. Cependant il se retenait ; seulement quand sa femme le tourmentait pour qu'il fit appeler un médecin capable de guérir leur enfant, il faisait rouler rapidement sa canne entre ses doigts. Un jour que ce sujet était discuté en famille, Louise, qui était présente, se permit d'interrompre sa tante pour l'assurer que son fils n'était pas malade.

— Il est triste comme cela devant vous, dit-elle, pour faire l'homme d'importance, le grand auteur, mais sitôt que nous sommes seuls, il joue comme par le passé, et bien mieux encore, car il n'étudie plus du tout. Qui est-ce qui, en lançant des pierres, a jeté à terre plus de la moitié des pommes du voisin Giraud ? c'est Paul. On ne l'a pas soupçonné, on le croyait occupé à sa tragédie. Qui est-ce qui, en cherchant à franchir à pieds joints le petit mur du potager, est tombé au beau milieu d'un carré de laitues dont il a fait une terrible déconfiture ? c'est Paul. Il ne se fatiguait pas à faire des vers dans ce moment-là, et je lui ai dit que ce n'était pas son âme qui était présente, comme il vous le répète à chaque instant. C'est encore mon cousin qui, glissant la main dans le panier de ma nourrice, en a tiré une belle galette au fromage que la bonne femme m'apportait en présent, l'a remplacée par un des carreaux de la salle, bien enveloppé dans le même linge blanc, s'est caché derrière la porte pour nous épier lorsque nous viendrions chercher la galette, qui m'avait été annoncée en grande pompe. Pendant que nous nous regardions toutes stupéfaites, Paul mangeait mon gâteau. Je le découvre, il se sauve ; je le poursuis, et nous voilà courant dans le parc, moi criant au voleur, et riant à n'en pouvoir plus, et lui perdant haleine à force de rire, de courir et de se presser de dévorer sa proie. Aussi qu'en arriva-t-il ? au dîner, monsieur soupira, se plaignit, rêva à ses vers et ne put avaler une seule bouchée, tandis que moi j'avais un appétit excellent et que je mourais d'envie de vous dire que c'était ma bonne galette au fromage et non son génie qui l'étouffait ; mais il ne me l'aurait pas pardonné, non plus que tout ceci, s'il savait jamais que je vous l'ai dit. Il prétendrait que j'ai porté atteinte à sa gloire.

Ce discours de Louise, le plus long qu'elle eût prononcé de sa vie, fut un trait de lumière pour le colonel. — Rassurez-vous, dit-il à sa belle-sœur, la santé de votre fils ne court aucun risque. Et toi, ajouta-t-il en s'adressant à son frère, ne va pas passer de l'excès de l'adulation à celui de la brutalité. Il n'y a encore chez Paul que des prétentions dont nous viendrons, j'espère,

à bout de le guérir sans avoir recours à ce jonc que tu agites avec tant de dextérité.

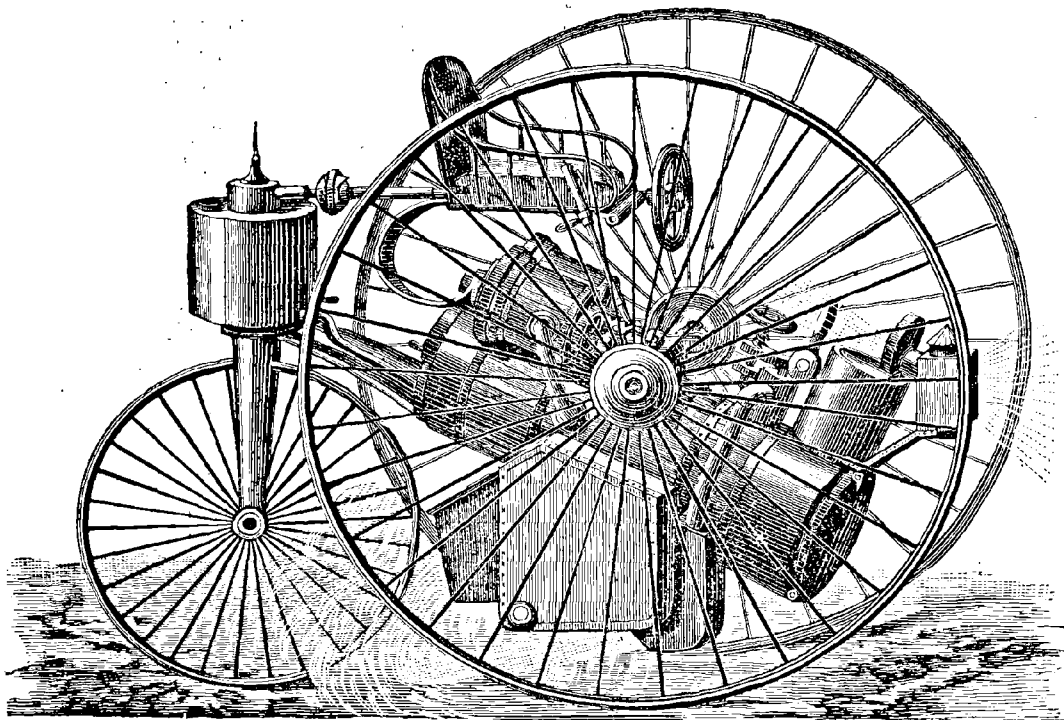
### III.

Après cet entretien, on prit moins au sérieux les airs de poète que se donnait Paul. On commença même à le plaisanter sur la puissance de son génie. Chaque soir, le colonel le poursuivait en lui demandant compte du travail de sa journée.

Compte aussi difficile à rendre, disait Louise, que celui des noisettes et des poires qui se trouvaient dans

les allées où le sublime auteur promenait ses rêveries.

Les jours s'écoulèrent ainsi. La tragédie n'avancait pas, bien que Paul négligeât pour elle toute autre étude, et qu'il la mit en avant chaque fois qu'il s'agissait de satisfaire à un de ces devoirs de société que les jeunes gens ne trouvent pas toujours amusants, ou bien de rester au salon où la famille était rassemblée. Un matin que sa mère plaidait cette cause et lui reprochait de s'être retiré la veille tout de suite après le dîner, bien qu'il y eût des étrangers auxquels, en sa qualité de neveu du maître de la maison, il devait aider à



VÉLOCIPÈDE A VAPEUR.

faire les honneurs, et que Paul recevait ses reproches avec hauteur, se rejetant sur la fatigue que les gens médiocres causent aux hommes supérieurs, la discussion, qui menaçait d'être vive, fut heureusement interrompue par l'apparition d'un petit homme qui entra dans l'avenue. En le reconnaissant, le colonel et sa femme jetèrent des cris de joie et vont au-devant de lui pour l'embrasser plus vite.

— Bon, dit Paul en lui-même, voilà encore un de ces importants personnages pour lesquels il faudrait tout quitter. Qui ne le reconnaîtrait pour un bourgeois

campagnard, à son habit-veste en bouracan; à son chapeau de paille? mais, Dieu me pardonne, il porte un havre-sac! voilà sa panetière, il ne lui manque que la houlette pour être un berger achevé.

Après ces réflexions, Paul sortit du salon, tandis que le visiteur, placé entre M. et madame Duchesne qui lui tenaient chacun un bras, approchait de la maison. Quand on a plus de prétentions que d'esprit et de bon sens, on peut faire peu de cas des gens qui portent un habit-veste en bouracan et un chapeau de paille; mais on ne néglige pas pour cela l'occasion de briller

à leurs yeux. Aussi Paul, prenant un crayon et son carnet, se plaça-t-il bien en vue des fenêtres du salon, dans l'attitude d'une personne qui réfléchit profondément. De temps à autre, il ouvrait son carnet; mais il n'y traçait pas un mot: toutes ses pensées étaient dirigées sur l'effet qu'il devait produire sur l'étranger.

— Quel est cet intéressant jeune homme? avait-il dû demander tout d'abord.

— C'est mon fils, ou mon neveu, lui avait-il été répondu.

— Et que fait-il ainsi éloigné du monde et plongé dans une méditation si profonde?

— Une tragédie.

— Une tragédie, grand Dieu! à cet âge!

— L'on entreprend le récit de mes succès miraculeux. L'étranger reste stupéfait... puis il se montre incrédule, veut voir cette merveille pour être convaincu... et voilà que l'on vient me déranger! Que me veut-on? dit Paul persuadé de la réalité de son rêve.

— Rien du tout, lui répond Louise, qui arrivait en sautant; personne ne songe à toi. Mais comment se fait-il que tu restes ainsi posé comme si l'on allait faire ton portrait, tandis que chacun s'empresse auprès de M. de M...?

— M, de M...? répond Paul surpris.

— Mon Dieu, oui. Ce grand poète dont tu parles



HABITATIONS D'ESQUIMAUX.

avec tant d'enthousiasme, il est ici. Mon papa l'aime beaucoup, ils se sont connus en Italie. Et comme maman a su que M. de M... était aux eaux de Spa, elle lui a écrit pour l'engager à venir voir son ancien ami. Il devait être ici le jour de la Saint François; mais, comme son médecin lui a ordonné de voyager à pied, il n'est arrivé que ce matin lorsque maman ne l'espérait plus.

— Et il a été bien étonné lorsqu'on lui a montré mon ode et qu'il a su qu'à quinze ans je composais une tragédie?

— Tu rêves, mon pauvre Paul. Je t'ai déjà dit que personne ne pensait à toi.

— Pas même mon oncle George?

— Oh! pour celui-là, c'est ta faute; tu lui as fait prendre goût aux poètes; il est tout simple que M. de M... l'éclipse. C'est comme lorsque papa nous conte ses campagnes et que l'on voit messieurs les colone's, si grands pour leurs soldats, devenir tout petits auprès du général en chef.

En causant ainsi, Paul et Louise marchaient vers la maison. Bientôt l'auteur novice se trouva en présence du professeur. M. de M... reçut Paul avec une grâce charmante; lui trouva les yeux de sa mère, l'air franc de son père, et même quelque chose de l'oncle George, qu'il rendit par là le plus heureux des hommes. Pour

Paul, il était devenu modeste et silencieux: non qu'en présence d'une si grande renommée il se sentit confus; mais il voulait mettre les instants à profit. Pour se donner les airs d'un homme de génie, il s'était réglé sur des récits et des préjugés de province autant que sur ses propres inspirations. Un seul coup d'œil jeté sur M. de M... suffit pour lui faire comprendre combien il s'était trompé.

M. de M... avait beaucoup d'esprit; de nombreux et d'incontestables succès en faisaient foi: cependant il était gai, simple, sociable, buvait, mangeait comme tout le monde, était d'une politesse si parfaite qu'il paraissait goûter les longs récits du notaire à l'égal de la conversation vive et enjouée du colonel. Il ne parlait de ses vers que le moins possible, jamais de son mérite; affaibli par une maladie longue et douloureuse, il se gardait bien de l'attribuer à ses travaux littéraires; laissait dire à ses amis que chez lui la lame avait usé le fourreau, mais ne le disait pas lui-même. Un tel homme étant tout l'opposé du modèle que suivait Paul, il ne balança pas à le choisir de préférence. La métamorphose fut rapide et complète; il devint en peu de jours poli, prévenant, communicatif, croyant par là se mettre sur le même rang que M. de M...: c'était encore une prétention; mais comme elle était aimable, on laissa le temps la changer en habitude et en faire ainsi une seconde nature.

La joie que les parens éprouvèrent de ce changement fut extrême. M. Jean Duchesne laissa sa canne en repos; il oublia même avoir eu la tentation de s'en servir. Le colonel triompha de la manière dont le hasard l'avait servi. Paul continua à faire de petits vers bien innocents; son destin était de n'avoir jamais plus d'esprit qu'il n'en avait à treize ans. Il avait vite, il s'était arrêté promptement; mais, comme il était aimable, on ne lui demanda rien de plus. Il acheva de grandir, chéri, caressé de tout le monde; et, lorsqu'à vingt ans il épousa sa cousine Louise, son oncle George se dépouilla pour lui de son plus beau domaine, après avoir répété ce qu'il n'avait pas manqué de dire chaque jour depuis la première visite de M. de M... «Paul est un charmant cavalier; il a quelque chose de moi dans le port de la tête.»

### LA PETITE COLOMBINE.

(Suite et fin, voir page 262.)

#### III.

La veuve et les enfants de l'échevin Crumbrugghe (qui avait si malheureusement péri pendant que sa maison devenait la proie des flammes allumées par un être inconnu) se retirèrent dans une petite maison d'un faubourg de Bruxelles. M<sup>me</sup> Crumbrugghe mit ses enfants en apprentissage. Jan, l'aîné, âgé de quinze ans, quitta tout à coup les allures d'un enfant pour devenir un homme sérieux, plein d'amour du travail. Au bout de trois ans, Jan fut un ouvrier habile.

— Prenez cet argent, lui dit son patron, allez à Bergen en Norvège, et faites-vous recevoir dans un des serments d'ouvriers, qui forment dans l'Europe commerciale une si puissante association, sans laquelle aujourd'hui la fortune n'est plus possible. Au bout de deux ans, vous reviendrez à Bruxelles et mon crédit ne vous fera pas défaut.

— Et ma mère et mes frères et sœurs, fit Jan en soupirant.

— Ton frère est en âge de te remplacer. Il recevra la paie que tu avais chez moi, dit le patron.

Jan embrassa donc sa mère, et partit le lendemain pour Bergen.

Bergen était le comptoir des villes hanséatiques. »Hanse" vient des mots germains »anz-set," au bord de la mer. La hanse est une association qui remonte au dixième siècle, et qui eut pour but, dans le principe, de protéger la navigation contre les pirates qui désolaient la Baltique.

En arrivant à Bergen, Jan resta comme étourdi du tumulte et de l'agitation qui régnaient autour de lui; aussi se hâta-t-il d'entrer dans une petite auberge qui se trouvait à l'entrée du faubourg.

— Pouvez-vous me loger? demanda-t-il à l'hôtesse qui trônait derrière le comptoir.

A la vue de Jan, la vieille aubergiste parut éprouver une vive émotion. On aurait dit que les regards et les mots pleins de douceur du jeune homme lui causaient une impression douloureuse.

— Passez votre chemin, répliqua-t-elle brusquement, toutes les chambres de ma maison sont occupées.

— Tant pis, répliqua Jan, car je suis étranger dans Bergen, j'y arrive accablé de fatigue, et je ne sais où loger. Indiquez-moi, au moins, bonne femme, une auberge dans le voisinage.

— Vous êtes Gantois, jeune homme, votre accent me le dit, fit soudain l'hôtesse.

— Je suis en effet né à Gand.

— Quel est votre nom?

— Jan Crumbrugghe.

A ces mots, la vieille laissa échapper le pot d'étain qu'elle venait de remplir de bière.

— Que venez-vous faire à Bergen?

— M'y faire recevoir compagnon de la Hanse.

— Et vous comptez arriver sous peu au grade de maître?

— Non, il n'appartient pas à un pauvre ouvrier comme moi d'aspirer si haut.

— Vous n'êtes donc pas riche?

— Nous avons depuis longtemps perdu notre père. Que Dieu me donne la force de gagner mon pain et celui de ma mère, c'est tout ce que je lui demande.

— Ce sont là de bons sentiments, dit l'aubergiste d'une voix tremblante.

Vous aurez asile chez moi; jeune homme. Je suis la «mère des Compagnons de la Hanse." Quittez votre havre-sac, asseyez-vous à cette table; si votre bourse est vide, la mère Willems vous fera crédit.

— Je n'ai, grâce à Dieu, pas besoin de crédit, fit Jan en

mettant sur la table une bourse de cuir assez rondelette.

— Colombine (Duyveke en flamand,) holà, Duyveke! cria la vieille, apportez à déjeuner à ce jeune homme.

A cet appel, une jeune fille montra sa tête à la porte de l'arrière-boutique. Elle pouvait avoir l'âge de Jan, et portait avec beaucoup de grâce le costume des Frisonnes. Elle plaça devant le nouveau-venu un grand rôti sur un plat d'étain, un pain et un verre de bière brune et mousseuse. Lorsque le jeune homme eut achevé son repas :

— Il faut vous occuper maintenant, dit la mère Willems, de votre réception parmi les Compagnons de la Hanse. Voici justement Jacobs, le Maître des ouvriers tisserands.

Elle présenta le jeune homme à un grand sec vieillard, à la mine sévère, aux traits durs.

— Savez-vous manier la navette et fabriquer les batistes? demanda-t-il à Jan.

— Je crois, sans vanité, pouvoir défier les plus habiles tisserands.

— Nous verrons cela.

— Vous parents n'ont-ils jamais subi de condamnation; le fer rouge ne les a-t-il pas marqués? Ne leur a-t-on point coupé le nez ou les oreilles? La hart ou le bûcher n'a-t-il point mis fin à leurs jours?

— Mon père a péri victime de la haine.

— L'honneur de son père n'a jamais été flétri, interrompit vivement la Mère; je donnerai les preuves de son innocence.

— Parlez! parlez! s'écria fiévreusement Jan.

— Jeune homme, fit la vieille, Siegebrit Willems a été chassée de Gand, accusée de sorcellerie, condamnée par l'échevin votre père à être brûlée vive; les larmes d'une vieille femme dont il pouvait aisément reconnaître l'innocence ne l'ont point ému. Le talion l'a frappé, innocent, il a péri sur le bûcher qu'il m'avait préparé. Mais la vengeance ne doit point aller au-delà de la tombe. Siegebrit servira de protectrice au fils de son ennemi. De profondis.

Et elle tomba à genoux et récita la prière des morts. Jacobs et Jan, tête nue, répétaient à voix basse le verset du psaume.

— Amen, fit la vieille, que Crumbrugge me pardonne.

— Si mon père a eu des torts, je suis prêt à vous offrir réparation, fit Jan.

— Silence, jeune homme, ne rappelez pas le passé et quand vous prierez Dieu, demandez à votre père qu'il ôte le remords du cœur de ceux qui ont causé son trépas, la vengeance est un fruit doux mais qui laisse une éternelle amertume aux dents.

— Auriez-vous pris part à la mort de mon père? s'écria Jan en reculant d'horreur.

— J'ai prié Dieu pour lui, je me porte garant de son innocence; je servirai de mère à son fils.

— La mère Willems a raison, reprit Jacobs. Maintenant parlons d'autre chose, jeune homme. J'ai ici la toile fine et belle que vous venez de tisser sous mes yeux, préparez-vous à subir une première épreuve.

## IV.

Le doyen des syndics prit Jan par la main et le conduisit dans une vaste cour où étaient réunis les Compagnons de la Hanse des tisserands. Environ trois cents personnes. Il conduisit le jeune homme sur une chaise disposée au milieu d'un échafaudage de bois à jour, et alla lui-même prendre place au milieu des autres syndics sur un fauteuil, en face de Jan.

Il fit un geste et aussitôt la chaise de Jan s'éleva brusquement à quinze pieds de terre, au moyen de cordes et de poulies mises en mouvement par six hommes; ensuite on alluma sous le néophyte un amas de goudron, de plumes, de cornes de bœufs, de pieds de chevaux. Une fumée pestilentielle enveloppa Jan de nuages étouffants. On se mit à descendre et à monter la chaise sur laquelle Jan se tenait cramponné avec force, sous peine de tomber dans le feu. Tantôt on le faisait tourner, tantôt on lui plongeait les pieds dans le brasier. Tandis qu'il subissait ce supplice, les Compagnons chantaient en chœur.

Quand Jan fut près de suffoquer, on le descendit et on versa sur sa tête douze grands pots d'eau, après quoi on le félicita sur son courage et on lui permit de rentrer chez lui pour se reposer.

Le lendemain au point du jour, les syndics vinrent le chercher et le conduisirent en pleine mer. Là, tout à coup on le poussa dans l'eau, et on l'y laissa s'y débattre sans lui porter secours. Quand il voulut regagner la chaloupe, les syndics déployèrent de larges florets et lui en assénèrent des coups. Après cette flagellation, ils consentirent à le recevoir à bord et à le ramener au rivage.

On s'attendait à voir Jan, suivant l'habitude des néophytes, se retirer chez lui et se mettre au lit. Loin de là, il déclara son intention de travailler comme s'il n'eût supporté ni fatigues ni douleurs. Cette résolution énergique fut reçue avec un cri d'admiration.

Restait à subir la dernière épreuve. Elle consistait à recevoir, les yeux bandés, un coup de baguette asséné par chacun des compagnons de la Hanse. Siegebrit donna la main à Jan, et elle usa du crédit dont elle jouissait pour obtenir qu'on ne fit que toucher légèrement son protégé.

Jan fut reçu Compagnon de la Hanse et les syndics vantèrent hautement sa force, son courage, et son énergie. Les épreuves par lesquelles devaient passer les néophytes servaient à faire connaître la trempe de leur caractère.

Jan était à Bergen depuis six mois; une nuit, le jeune homme entendit frapper à la porte de sa chambre. Il alla ouvrir et vit entrer la vieille Siegebrit. Elle se laissa tomber sur une chaise comme une masse inerte.

— Approche, dit-elle, les heures que j'ai encore à passer sur la terre sont comptées, quand l'aurore luirait j'aurai paru devant Dieu.

— Dame Siegebrit... vous vous trompez.

— Non, jeune homme, écoutez-moi; Dieu va me

juger. J'ai nourri dans mon cœur des haines insatiables. J'ai fait périr ton père pour une insulte; j'ai chassé de chez moi ma fille qui s'était mariée sans mon autorisation. Je me sens maintenant bourrelée de remords.

Je t'ai cependant servi de mère ici, j'ai élevé Colombine avec la sollicitude la plus tendre, et maintenant, elle va rester sans appui. Sois son protecteur, deviens son époux. Jan, donne-moi cette dernière satisfaction à cette heure si redoutable pour ceux qui se sont repus de haines et de vengeances.

— Dame Siegebrit, reprit Jan, il sera fait comme vous le désirez; venez à votre chambre, vous serez mieux dans votre lit.

Siegebrit se laissa emmener. Colombine tout en larmes la mit au lit.

— Un prêtre... priez! dit Jan.

Siegebrit éclata de rire...

Jan ne l'écouta point, et se précipita au dehors.

Quelques instants après, le prêtre rentra avec le viatique.

Il eut un long entretien avec la malade. Lorsqu'il sortit, celle-ci fit approcher ses enfants. Son visage était calme.

— Dieu est miséricordieux, dit-elle, Crumbrugge et les parents de Colombine sont là où l'on pardonne. Adieu, mes enfants... Je vous bénis.

Ici... la vieille femme rendit le dernier soupir...

Un soir, un homme et une femme frappaient à la petite maison que M<sup>me</sup> Crumbrugge habitait à Bruxelles au faubourg de Flandre... Un instant après, la porte s'ouvrit et Jan était dans les bras de sa mère, de ses frères, de ses sœurs...

Il présenta Colombine comme la fille de feu André Rynghaut, le secrétaire de son père, et son épouse à lui....

Les charmes de Colombine, sa douceur, sa modestie la firent bientôt chérir de toute la famille et surtout de M<sup>me</sup> Crumbrugge. Les révélations que Jan lui fit sur la participation de la vieille Siegebrit à la mort de maître Crumbrugge, n'altérèrent en rien l'affection de M<sup>me</sup> Crumbrugge pour sa belle-fille...

Siegebrit était riche, elle avait laissé à Colombine un sac rempli d'or, fruit de ses économies et de son travail.

Jan et Colombine fondèrent pour elle une messe à perpétuité dans l'église de sainte Gudule à Bruxelles et chaque matin, tant qu'ils vécurent, ils s'y rendirent avec leurs enfants.

Jan Crumbrugge grâce à son travail acquit la richesse et même les honneurs, il devint un des plus grands personnages de la ligue Hanséatique. Il attira sur lui l'attention de Charles-Quint, qui, dans plus d'une circonstance, l'appela à son conseil et admira sa sagesse et sa prudence. Plus d'une fois, il sut fléchir le caractère rigoureux de l'empereur et ce fut surtout quand Charles-Quint vint à Gand pour punir cette ville rebelle, que Jan usa de son influence médiatrice.

Les fils de Jan, riches et prospères comme leur père, adoptèrent Gand pour leur patrie, et les annales de cette ville citent leurs noms avec orgueil.

## EXERCICES RÉCRÉATIFS.

### CHARADE.

On écrit souvent mon premier,  
On tourne toujours mon dernier,  
On suit rarement mon second.

### LOGOGRIPHE.

A l'endroit, la masse de pierre  
Attenant toujours à la terre,  
Puis à l'envers cet instrument  
Dont le son est dur, mais charmant.

### FANTAISIE ARITHMÉTIQUE.

Augmenter le nombre mille d'une unité, en retranchant une lettre à son nom.

Prière aux abonnés qui nous envoient la solution de nos exercices récréatifs, de nous indiquer leur nom et leur adresse.

## AVIS.

Les abonnés, qui nous envoient des réponses exactes, peuvent nous réclamer, contre l'envoi d'un mandat-poste, une des primes suivantes:

Le 7<sup>e</sup>, 8<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup>, ou 10<sup>e</sup> volume de l'ILLUSTRATION EUROPÉENNE, au prix de 4 francs l'exemplaire, au lieu de 10 francs.

Le RIEUR ILLUSTRÉ, au prix de 2 francs, au lieu de 5 francs.

Le MUSÉE DU JEUNE AGE (9 volumes parus) à 2.50 le volume broché et franco frs. 4.00 élégamment relié.

L'Album pour Piano (8 morceaux, valeur 30 francs) à francs 5.50, franco en province.

L'Album pour Chant (valeur 30 francs) à francs 5.50, franco en province.



# MUSÉE DU JEUNE ÂGE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Publié sous la direction de M<sup>lle</sup> MARCELLINE LA GARDE.

## ABONNEMENTS;

BRUXELLES . . . . . 6.— fr.  
PROVINCE . . . . . 6 50 „  
franco par an.

SOMMAIRE. GRAVURES. Le Quichobo, ou Antilope amphibie. — Pêche et Préparation des Éponges. — Le Pyrophone, ou le Lustre chantant.

TEXTE. Le Quichobo, ou Antilope amphibie. — Pêche et Préparation des Éponges. — Le Pyrophone, ou le Lustre chantant. — Histoire de la Houille. — Grand-Papa. — Jeux et Récréations. Deux c'est assez; trois c'est trop. — Harpagon et Azor. — Les Fourmis de Salomon. — La Balle. — Education et Morale. — Comment on amuse les Enfants dans l'Inde. — Voué au Vert. — Apprenez à dessiner. — Avis.

## ADMINISTRATION:

BRUXELLES,

107, BOULEVARD DU NORD.

N<sup>o</sup>. 35.

10<sup>e</sup> ANNÉE.

27 SEPTEMBRE 1884.

### LE QUICHOBO, OU ANTILOPE AMPHIBIE.

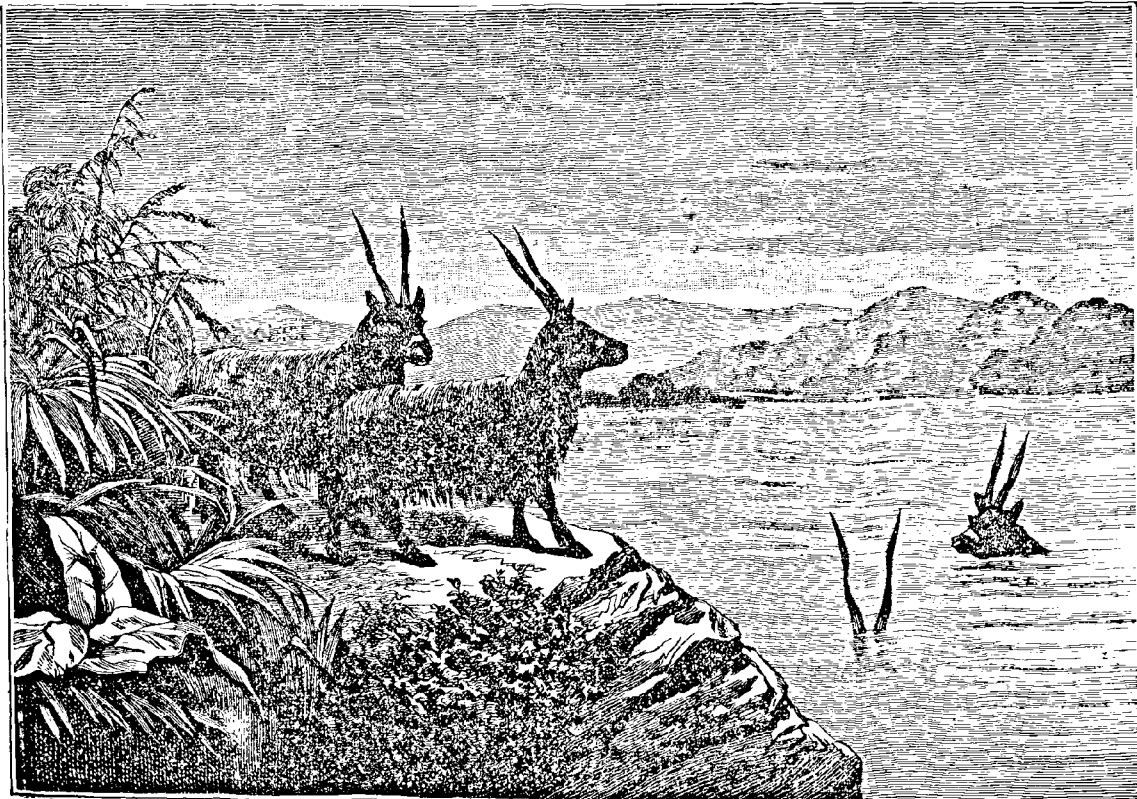
La taille de cet animal étrange est celle d'un taureau d'un an. Son pelage est gris foncé, long de six à douze millimètres et extrêmement lisse; sur la tête il est plus court; une bande blanche croise le haut des narines.

Les cornes peuvent avoir soixante centimètres de longueur.

Ses pieds, comme ceux du mouton, sont garnis de longs sabots, mais ils se courbent en pointe à l'extrémité.

Cette disposition des pieds et les habitudes sédentaires rendent ce remarquable ruminant très-impropre à la course. Aussi passe-t-il en grande partie sa vie dans l'eau, dont il ne quitte guère les bords, où il se traîne pour pâturer, surtout pendant la nuit.

C'est dans l'eau qu'il se repose et qu'il dort. Il a une facilité de plonger au moins égale à celle de l'hippopotame. En dormant, il se rapproche de la surface des eaux, ne laissant au-dessus que la moitié de ses cornes. Il est fort timide, et plonge à la première



LE QUICHOBO, OU ANTILOPE AMPHIBIE.

alarme jusqu'au fond de la rivière. Le prendre et le tuer n'est pas difficile; les indigènes le chassent avec succès; ils tirent profit de sa peau magnifique et de sa viande, qui cependant n'est guère bonne. C'est quand il sort de l'eau pour pâturer que son peu d'habileté à

la course permet de le prendre en vie. Il n'est pas dangereux, même aux abois, comme la plupart des antilopes. La femelle est ainsi que le mâle pourvue de cornes.

Des milliers de quichobos trouvent leur asile dans

les affluents du Zambèze et dans les vastes marécages qui s'étendent sur certaines régions de l'Afrique centrale.

#### PÊCHE ET PRÉPARATION DES ÉPONGES.

L'éponge est une production sur la nature de laquelle les savants sont encore à peine d'accord aujourd'hui. On l'a rangée tour-à-tour parmi les animaux et les végétaux. De nos jours, l'animalité des éponges paraît être un fait démontré; mais on n'a pas de données positives sur la nature des animaux qui les produisent, ni sur leur forme, ni sur leur organisation. On a dit que la substance gélatineuse est l'animal lui-même dont la forme est subordonnée à celle de la masse fibreuse qui lui sert d'enveloppe; d'après d'autres savants, il y aurait des polypes distincts implantés dans la substance gélatineuse; enfin on a voulu que les éponges fussent des corps organisés sans forme déterminée, n'offrant qu'une surface absorbante comme la racine dans les végétaux, sentant obscurément comme certains animaux, se nourrissant de molécules, comme les végétaux, offrant dans les orifices de leur surface, un mouvement analogue à celui de la circulation et qui les rapproche des animaux. Les éponges sont toujours adhérentes aux corps sous-marins. On les trouve à diverses profondeurs.

On les pêche principalement dans la mer de l'Archipel grec, sur le littoral syrien et dans la mer des Antilles.

Les Grecs et les Syriens sont à peu près les seuls qui se livrent à cette pêche d'une manière suivie et qui fassent de ses produits l'objet d'un commerce régulier. Les opérations commencent ordinairement vers les premiers jours de juin et finissent en octobre. Leurs barques sont montées par quatre ou six hommes; les éponges se trouvent à la distance d'un ou deux kilomètres, au large, sur des bancs de rochers formés par des débris de mollusques. La pêche se fait de deux manières. Pour les espèces communes, on se sert de harpons à trois dents à l'aide desquels on arrache les éponges. Mais cet instrument détériorerait les éponges fines; il faut donc que d'habiles plongeurs descendent au fond de la mer et les détachent avec précaution au moyen d'un couteau dont ils sont armés. C'est ce qui explique l'énorme différence de prix entre les éponges plongées et les éponges harponnées.

Le produit de la pêche varie suivant le temps et les circonstances.

Les Grecs s'appliquent plus particulièrement à la pêche des grosses éponges dites «Venise», bien qu'elles se vendent au poids de quatre ou cinq fois moins cher que les éponges fines; mais l'infériorité du prix est compensée par la plus grande facilité de la pêche; au reste, la pêche des Grecs, bien que ceux-ci restent dans l'eau moins longtemps que les Syriens, est d'ordinaire plus abondante; ils sont plus hardis et plus adroits que leurs concurrents.

Les Anglais ont introduit dans le commerce, depuis un certain temps, des éponges qu'on récolte sur les

côtes des îles Lucayes, dans la mer des Antilles, et qu'on désigne sous le nom d'éponges de Bahama. Ces éponges ont une apparence séduisante, grâce à leur tissu fin et serré et aux préparations qu'on leur fait subir pour leur donner une jolie nuance blond-pâle; mais elles sont dures, pierreuses et sans solidité.

Voici comment se fait le nettoyage et la préparation des éponges: on les bat, puis on les lave avec de l'acide hydrochlorique, à l'effet d'en dissoudre les parties calcaires. Après les avoir lavées une dernière fois à l'eau pure, on les plonge à plusieurs reprises dans l'acide sulfureux, puis on les fait sécher; et les éponges très-fines destinées à la toilette sont ensuite blanchies au moyen de chlore.

#### LE PYROPHONE, OU LE LUSTRE CHANTANT.

Voici un singulier et curieux instrument de musique.

On entre dans un salon, au plafond duquel est suspendu un beau lustre, orné de feuillage vert, et qui ne diffère pas beaucoup de tous ceux de son espèce: aussitôt on entend éclater une délicieuse musique; on écoute, on cherche des yeux l'instrument qui donne des accords si harmonieux, et involontairement on porte les regards sur les flammes du lustre, autour desquelles apparaissent de petits cercles lumineux.

C'est ce lustre qui fait entendre cette musique!

Aussi, son inventeur, M. Kastner, lui a-t-il donné le nom de «lustre chantant.»

Dans un salon contigu, se trouve un monsieur jouant sur un instrument, semblable à un harmonium, les airs sont entendus dans le premier salon. Des touches de cet instrument partent, dans la direction du plafond, des fils de cuivre qui sont conduits vers les branches du grand lustre.

Notre gravure représente très-exactement ce lustre chantant; à gauche, nous voyons l'instrument de musique appelé le Pyrophone, qui, au moyen de fils de fer, communique les sons au lustre. Cet instrument est plus puissant que nos orgues d'église, et il possède une délicatesse de nuance et de ton que n'ont pas celles-ci.

#### HISTOIRE DE LA HOUILLE. (1)

Il y a à peine cent ans que la houille est exploitée sur une grande échelle. Ni l'Égypte, ni la Judée, ni la Grèce, ni l'Italie, qui ont formé les foyers de la civilisation dans les temps reculés, ne possèdent d'importants gisements de houille proprement dite, et par conséquent leurs habitants n'ont pas dû connaître ce singulier combustible, ni leurs écrivains en faire mention.

Toutefois, Théophraste d'Eressos, qui vivait 315 ans

(1) Voyages souterrains, par Paul Combes. (Bibliothèque Belge Illustrée. Parent et Cie, éditeurs, Montagne de Sion, Bruxelles.)

avant notre ère, parle le premier d'un combustible minéral : et dit que les forgerons de la Grèce en faisaient un grand usage.

Cependant, les Romains eux-mêmes ont mis à nu quelques couches de houille dans l'exécution de leurs grands travaux hydrauliques.

C'est à la Belgique que se rapporte le document le plus ancien relatif à la houille que l'on connaisse sur le continent.

C'est une légende qui se trouve rapportée dans plusieurs chroniques du pays de Liège, à peu près dans les mêmes termes. L'honneur de la découverte est attribuée à un ange.

Quoi qu'il en soit, la tradition rapporte qu'un ange, passant près d'un pauvre maréchal travaillant à sa forge, entra en conversation avec lui, et ayant entendu ses plaintes sur la cherté du charbon de bois, cherté qui le réduisait à la misère, lui donna un secret pour rendre son métier plus lucratif. Ce moyen, c'était de creuser dans une montagne nommée Pulemont, et dans l'intérieur de laquelle il trouverait du charbon en abondance. Le pauvre homme ayant ajouté foi aux paroles de l'ange, tout étonné qu'elles lui parussent, en fut récompensé, et de là s'introduisit l'usage d'exploiter les houillères, usage qui ne tarda pas à prendre de grands développements, car vous savez combien le pays de Liège est abondant en dépôts de ce genre. Il paraît, d'après les chroniques, que le maréchal se nommait Hulloos, et c'est de son nom, par conséquent, que serait dérivé celui de la houille."

Au lieu du mot Angelus, ange, ils voudraient que la chronique eût porté primitivement le mot d'Anglus Anglais; et comme l'emploi de la houille était connu antérieurement en Angleterre, rien ne serait plus naturel que la découverte de ce combustible en Belgique eût été faite par un voyageur anglais. Mais, bien que cette supposition soit ingénieuse, il faut reconnaître que l'intervention du messager céleste est tout à fait dans le goût du moyen-âge.

Il courait même en Allemagne, à propos de la découverte des mines de l'Erzgebirge, une légende tout à fait analogue. Un ange aurait apparu à un habitant d'Asmaberg, et lui aurait indiqué un endroit de la forêt où il trouverait un nid avec des œufs d'or; l'heureux visionnaire s'y serait rendu et y aurait rencontré les affleurements d'un filon d'argent.

Dans le Hainaut, on ne fait remonter la découverte des mines de houille qu'au XIII<sup>e</sup> siècle; c'est un paysan qui, creusant un puits, aurait donné par hasard sur une tête de couche, et ayant remarqué la combustibilité du minéral amené de la sorte à la lumière, se serait mis à l'exploiter.

En France, les documents remontent moins haut. Des titres qui existent à Saint-Étienne établissent que la houille était employée dans cette ville au moins au milieu du XII<sup>e</sup> siècle.

Toutefois, pendant le moyen-âge, c'est au plus si quelques forgerons daignaient recourir à ce combustible; les foyers domestiques eux-mêmes répugnaient à l'em-

ployer. Il est vraisemblable que d'abord, et pendant longtemps, cette substance fut exclusivement destinée à la consommation locale et demeura restreinte dans le cercle des populations rurales; à peu près comme nous le voyons encore aujourd'hui dans beaucoup de pays pour la tourbe. A part le métier de forgeron, pour lequel il présentait des avantages spéciaux, ce combustible ne se recommandait sans doute que par son bas prix. La fumée et l'odeur qu'il produisait le firent longtemps proscrire de l'intérieur des villes.

C'est vers le commencement du XVI<sup>e</sup> siècle seulement que la houille a commencé à être employée en quantité notable dans Paris.

Sous le règne d'Elisabeth, on voit un député des communes faire une motion portant que « plusieurs teinturiers, brasseurs, forgerons, et autres artisans de Londres, avaient pris l'usage du charbon de terre pour leurs feux au lieu de bois, ce qui remplissait l'air de vapeurs nuisibles et de fumée, au grand préjudice de la santé, particulièrement des personnes qui venaient de la campagne; et que, par conséquent, il proposait que l'on fit une loi pour défendre à ces artisans l'usage d'un pareil combustible, au moins durant la session du parlement.

Il semble par là qu'alors on ne s'en servait point dans les maisons particulières, parce qu'on le regardait comme malsain. Heureusement, les habitants de Londres n'ont point été arrêtés par cette objection, et maintenant ils croient que le charbon de terre contribue plutôt à rendre l'air salubre; et vraiment ils n'ont point éprouvé, depuis que l'usage en est général, les fièvres particulières qui étaient autrefois assez fréquentes.

Cependant, les préjugés qui s'attachaient à l'application de la houille au chauffage domestique dans l'intérieur des villes existaient même encore au commencement du siècle dernier. Mais, quand par la suite du déboisement des forêts, le bois devint rare, on fut obligé d'avoir recours exclusivement à la houille comme combustible.

## GRAND-PAPA.

C'était dans un verger, à l'automne dernier;  
Les fruits avaient mûri sur le vaste prunier,  
Et les poires faisaient courber leur vieille branche.  
On nous avait donné campos : c'était dimanche.  
Et nous étions allés vers cet endroit du parc  
Où se trouvaient placés le tir du jeu de l'arc,  
Les volants, le croquet avec la balançoire.  
Ah! c'était le bon temps! Le plaisir illusoire  
Offrait à nos esprits tout ce qu'on peut rêver  
De plus gai, de plus franc...

Nous vîmes arriver  
Tout à coup grand-papa, qui partageait lui-même  
Nos folâtres ébats, quoiqu'il eût soixante ans.  
C'était un beau vieillard, orné de cheveux blancs,  
De la race des gens qu'on honore et qu'on aime.

— Eh bien! mes chers enfants, vous amusez-vous bien?  
Nous dit-il en venant s'asseoir sur la sellette,  
Que supportaient deux bouts d'un câble de marin,  
Solide et bien tressé...

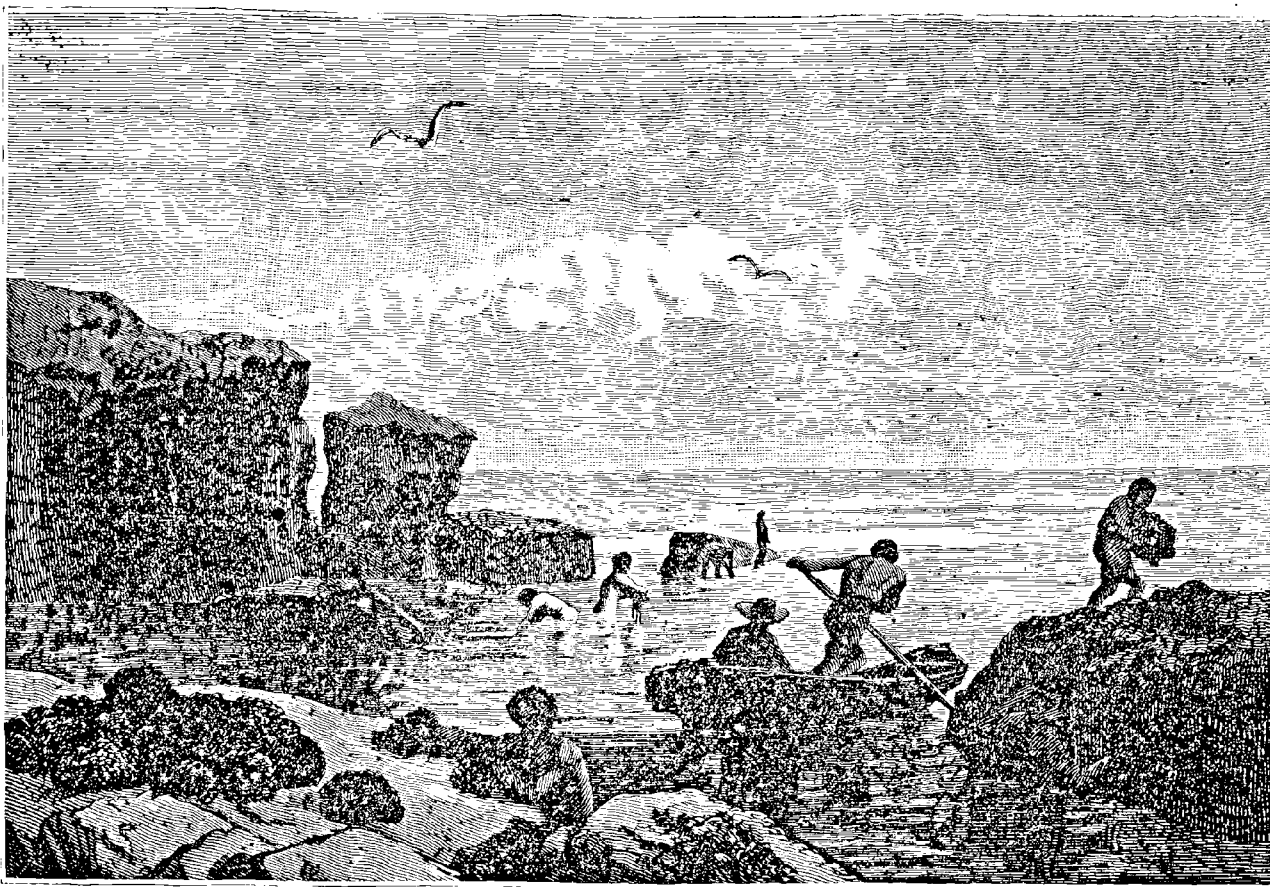
Un caprice badin  
Nous passa sur-le-champ à tous trois par la tête;  
Et nous précipitant vers le bon grand-papa,  
Nous lui dîmes:

— Tiens-toi: nous allons dans l'espace  
Te balancer.

— Mais non! galopins! halte-là!  
S'écria-t-il. Je ne veux point: cessez! de grâce!

Bah! nous allons toujours quoiqu'il nous suppliât  
De cesser ce jeu fou. Cependant, ses prières  
Furent pour nous un ordre afin qu'on s'arrêtât.  
Le bon vieux nous avait promis les étrivières.  
Mais quand il fut debout sur le sable, il sourit.  
Il était désarmé. Comme nous avions ri.  
Et s'appuyant sur nous, ensemble nous reprîmes  
Le chemin du manoir de Serval-les-Abîmes.  
Oh! pauvre grand-papa! l'honneur de la maison!  
Il est mort cet hiver. Sa dernière oraison  
Fut pour nous bénir tous.

— Adieu! tous ceux que j'aime.



PÊCHE ET PRÉPARATION DES ÉPONGES.

Nous nous retrouverons, espérance suprême!  
Dans un monde meilleur.

Puis il ferma les yeux:  
Son âme s'envolait pour remonter aux cieux.

B.-H. REVOL.

### JEUX ET RÉCRÉATIONS.

DEUX C'EST ASSEZ, TROIS C'EST TROP.

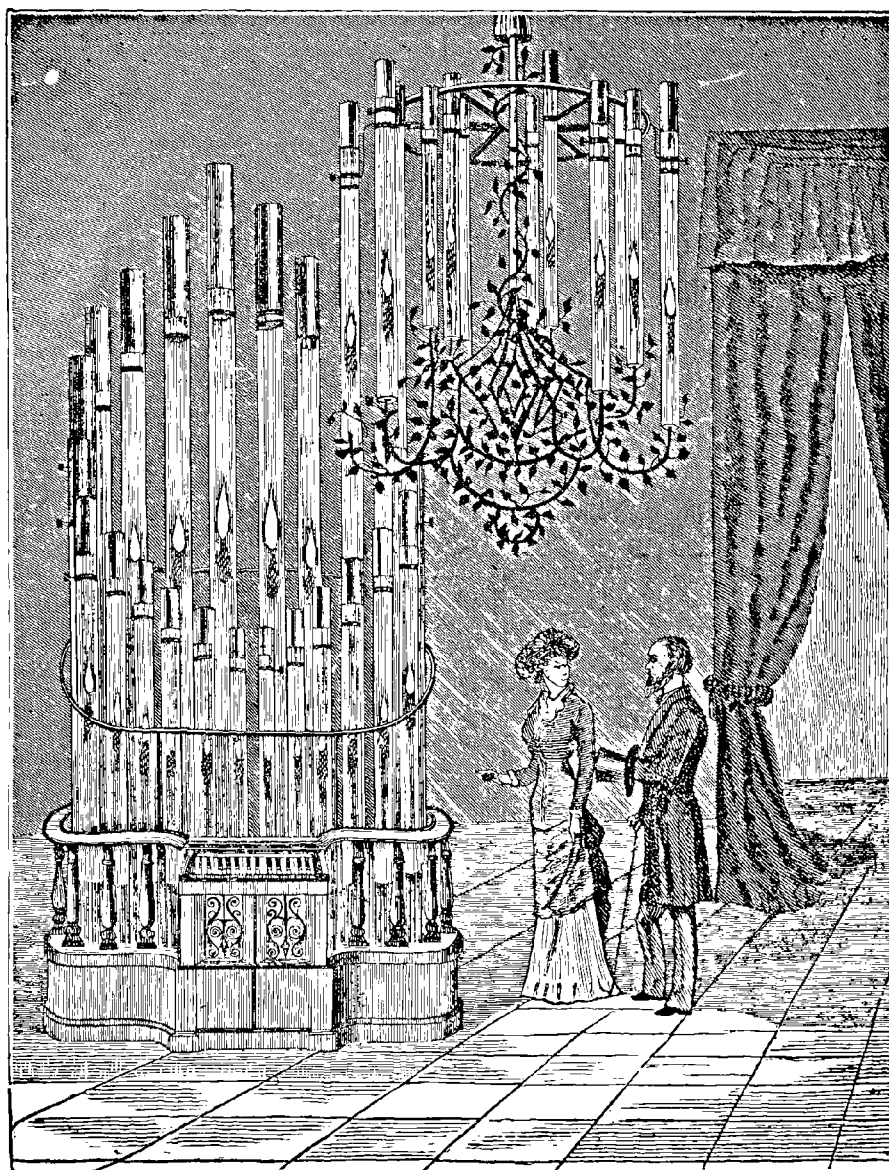
Il est un jeu qui se rapproche de celui des  
Quatre Coins, mais qui est plus animé et qui demande

un plus grand nombre de joueurs. Deux c'est assez;  
trois c'est trop: tel est le nom de ce jeu. Le nom  
pourrait donner du jeu une toute autre idée que celle  
qu'il faut s'en faire; l'explication qui va suivre nous  
tirera d'embarras. Les joueurs qui veulent prendre  
part à ce jeu (et le nombre peut en être assez considé-  
rable pourvu qu'il n'y ait pas de confusion), se placent  
deux par deux, l'un devant l'autre, de manière à former  
tous ensemble un cercle dont la circonférence varie  
en raison du nombre des acteurs et de l'espace laissé  
entre chaque couple. Cet espace est ordinairement de  
deux mètres, plutôt moins que plus. Les joueurs ainsi

disposés en cercle ont tous la figure tournée vers l'intérieur du cercle, le second de chaque couple ayant nécessairement devant lui le dos de son compagnon.

A une assez grande distance du cercle des joueurs se tiennent deux autres joueurs prêts à donner le signal du jeu, dont ils sont du reste les premiers acteurs. L'un d'eux, prenant sur son camarade l'avance de quel-

ques pas, frappe trois fois dans sa main, et, au troisième coup, il fuit comme un trait dans la direction du cercle : poursuivi de près par son camarade, il entre dans le cercle par une des ouvertures laissées entre chaque couple et va se placer lestement devant un des couples, en disant à haute voix : Trois, c'est trop. Le second joueur de ce couple, c'est-à-dire celui qui est placé au



LE PYROPHONE, OU LE LUSTRE CHANTANT.

second rang, et qui maintenant se trouve au troisième, grâce à un nouveau venu, est obligé de partir en disant aussi à haute voix : Deux, c'est assez, et le poursuivant de tout à l'heure est poursuivi à son tour par celui qui vient de quitter sa place, jusqu'à ce que, pénétrant dans le cercle, il vienne se placer devant un autre couple de joueurs et force le numéro 2 de ce couple à décamper. C'est une action continue, un

mouvement perpétuel ; les joueurs, tour à tour poursuivants, tour à tour poursuivis, exclus du cercle, y rentrant, vont, viennent en tous sens, et toutes ces courses et tous ces changements donnent au jeu une animation peu ordinaire.

## HARPAGON ET AZOR.

Maitre Harpagon, lassé d'admirer son trésor,  
Suivait de l'œil son chien, qui sous un tas de paille.

Allait cacher un pilon de volaille.

«C'est bien,» dit-il, «c'est bien, mon cher Azor.

»C'est très-bien d'amasser. Laisse dire et redire

»Que l'avarice est un défaut.

»L'instinct qui te guide et t'inspire

»Est un avis qui vient d'en haut.

»Contre nos détracteurs cela doit nous suffire.»

Et, tout en répétant, «C'est bien,»

Harpagon caressait son chien.

Mais le soir même, hélas ! voyant la pauvre bête

A pas de loup marcher vers sa cachette.

Prendre l'os et le ronger.

»Que fais-tu là ?» dit l'avare en colère.

»Je louais ce matin ta sagesse exemplaire

»Et tu cachais cet os, maraud, pour le manger !»

»— Et quel meilleur emploi pouvais-je donc en faire ?»

Répond Azor en broyant son pilon.

»Je n'avais ce matin nul besoin de pâture,

»Et j'ai caché ce rogaton.

»J'ai faim, je le reprends ; c'est la loi de nature

»C'est avoir un coup de marteau,

»Que de cacher son bien pour n'en point faire usage.

»Autant vaut le jeter à l'eau.»

La maxime était bonne et sage ;

Mais n'ayant cette fois pour prix de son adage,

Qu'un coup de pied sur le museau,

A ses dépens, hélas ! mon chien put reconnaître

Que pour être aimé de son maître,

Il valait mieux flatter que blâmer ses penchants,

— L'homme très rarement tolère dans les autres,

Les vertus qu'il n'a point en lui,

Nous aimons les défauts d'autrui.

Quand ils servent d'excuse aux nôtres.

VIENNET.

## EDUCATION ET MORALE.

## ETUDIEZ.

L'étude forme le cœur, polit l'esprit, corrige les défauts, sauve des dangers de l'oisiveté, nous délasse, distrait des peines, adoucit les souffrances, prête des grâces à la jeunesse, tient compagnie à l'âge avancé.

La fin de l'étude est de rendre l'homme meilleur.

De toutes les occupations l'étude est celle qui procure les plaisirs les plus attrayants, les plus doux, les

plus propres en tout temps, à tout âge et en tous lieux.

L'étude nous empêche d'être à charge à nous-mêmes, inutile aux autres ; elle nous procure des amis et attire autour de nous les gens de bien.

## LES FOURMIS DE SALOMON.

Salomon était un grand admirateur des fourmis ; il se livrait à l'étude et à l'élève de ces insectes. Il en réunissait de diverses espèces, les rendait mutuellement amies et jouissait de leur paisible association qu'il encourageait par des friandises.

Ce fut le premier spectacle dont il voulut faire jouir la reine de Saba, venue du fond de l'Afrique pour le visiter à Jérusalem.

Ce jour-là, on avait jeté dans le réfectoire du petit phalanstère les restes du dessert de la table somptueuse du monarque oriental, et la souveraine assista à un banquet de fourmis.

L'histoire rapporte que les fourmis du grand roi ne furent pas la moindre des merveilles qui excitèrent l'admiration de la royale visiteuse.

## LA BALLE.

La balle nous vient de la Grèce. Elle fut inventée par une jeune Grecque nommée Anagalle, qui, dit-on, fit présent de la première balle à Neusicao, fille du roi Alcinoüs.

Une fois connu, ce jeu fut très en faveur chez les Grecs, qui recherchaient tous les exercices pouvant développer les forces et donner de l'agilité et de la souplesse aux membres.

Leur estime pour les bons joueurs était telle, qu'ils élevèrent une statue à Aristonicus Carystius, qui excellait à ce jeu.

Les balles des anciens différaient peu des nôtres, elles étaient en peau et renfermaient du son ou de la laine.

Les Romains, un peu plus tard, inventèrent le ballon.

La paume est une variété de la balle. Ce jeu était très-gouté des empereurs romains ; les auteurs anciens nous disent qu'ils se livraient à cet exercice avant leur repas. C'était un apéritif bien préférable, ce me semble, à ceux de nos jours. On devrait le recommander aux buveurs d'absinthe ou d'autres boissons tout aussi malsaines.

Je vous engage, chers enfants, à imiter les anciens et, pendant vos récréations, à vous livrer avec ardeur à ces différents jeux.

## COMMENT ON AMUSE LES ENFANTS DANS L'INDE.

Nous détachons d'un voyage dans l'Inde, le passage suivant, qui intéressera beaucoup nos jeunes lecteurs.

La journée brûlante vient de finir et à peine le soleil est-il descendu à l'horizon qu'un serviteur sort de la porte du «Bungalow» et vient placer des chaises sur la «chabutra», sorte de terrasse de briques et de mortier qui règne autour de toutes les habitations indiennes, de façon à ce que ceux qui s'y assoient, se trouvent loin de l'atteinte des serpents. C'est là que les «Zemiadars» viennent manger l'air, comme on le dit généralement dans le pays.

Le sahib et sa femme la memsahib, et les enfants ne comptent pas sortir en voiture ce soir là : c'est l'époque de la mousson et l'on craint un orage. Il vaut donc mieux ne point se risquer hors du logis.

Tout à coup, au milieu des cris des enfants, qui se lamentent de ne point pouvoir aller aux champs, un bruit se fait entendre et ces jolis petits êtres appellent le «Bunderwallah» (l'homme aux singes) qui vient faire faire des tours à ses animaux apprivoisés. La mère n'ose pas le renvoyer ; elle lui fait place et la séance commence.

\*\*

Quel n'est pas l'étonnement de la memsahib et de ses enfants de voir poindre de tous les côtés, derrière les haies, arrêtées par les grands vases du jardin, des têtes de jeunes Indous qui ne veulent rien perdre du spectacle. Ce sont les enfants des esclaves ou des attachés de la maison qui ont, les uns, cinq, six, sept, huit ans, les autres plus, et ces derniers remplissent les fonctions de porteurs d'eau, de jardiniers, de grooms, de commissionnaires, tous emplois qui sont nécessités par la vie indolente des créoles anglais et des Indiens eux-mêmes.

Le Bunderwallah ayant achevé ses préparatifs, le spectacle commence. Nous n'apprendrons rien à nos jeunes lecteurs en leur dépeignant des singes habillés de vêtements aux couleurs voyantes, coiffés d'une toque à plumet retenue par une élastique sous le menton.

— Allons ! danse, mon singe ! danse ! (nancho bunder, nancho bunder !) Saluons madame. Voyons ! faites le soldat, faites le messenger, dansez ! dansez !...

Et les pauvres quadrumanes que leur maître a roués de coups, pour dompter leur sauvagerie et pour se faire obéir, se trémoussent de leur mieux pour la plus grande joie des spectateurs.

Mais la nuit se fait et le spectacle ne peut durer plus longtemps. Dès que les enfants ont prodigué aux acteurs à quatre pattes des gâteaux et des fruits, et offert au Bunderwallah une pièce blanche — un Anna — pour le récompenser de ses peines, on les voit rentrer dans la maison. C'est l'heure du souper.

\*\*

Le lendemain, s'ils ont été sages, ces petits enfants du Zemiadar recevront la visite des charmeurs de ser-

pents, sortes de bohémiens de l'Inde, qui apportent des reptiles dans des corbeilles et les font danser en jouant d'une espèce de syrinx en roseaux desquels ils tirent des sons étranges. C'est au son de cette flûte primitive que les charmeurs de serpents font exécuter à leurs crotales — dont quelques-uns sont très dangereux — des sarabandes qui étonnent ceux qui les contempnent et donnent la chair de poule aux femmes et aux enfants.

C'est encore là un des amusements offerts aux enfants indous. Il en est d'autres cependant que nous ne devons pas passer sous silence, entre autres la fête du Dasserah pendant laquelle on allume des lampes sans nombre, et qui a pour but de détruire toutes les poupées... pour les renouveler sans doute et en avoir de plus belles.

Ce jour-là, les enfants revêtent leurs habits de gala : on les voit ensuite s'avancer en bon ordre — comme dans une procession — et se diriger du côté d'un petit port bâti sur les bords du Gange ou de toute autre rivière prochaine, par un pieux Indien, lequel port est protégé par des bambous épais et des roseaux touffus couverts de feuilles et de fleurs. La troupe enfantinel descend le long des marches, en chantant et chacun à son tour, si ce n'est tous simultanément jettent leurs poupées dans l'eau courante.

Il n'est pas d'usage que les petites filles prennent part à cette démonstration. Du reste, le sacrifice n'est pas grand, car ces poupées sont tout simplement des objets de plâtre et de terre glaise, couverts de peinture.

La figure de ces poupées représente d'ordinaire la face des Tegas — une des idoles de l'Inde — si bien que toutes se ressemblent comme les poupées d'Allemagne ou de Nuremberg. Le soir venu, tous placent des bougies dans des Calebasses évidées et font une procession «aux lanternes» dans les rues de la ville ou du village. Cette fête du Dasserah, se prolonge pendant huit jours : on voit cette troupe légère se promener partout, arrachant par la persuasion des pièces de monnaie à leurs parents et à leurs amis, pour acheter des gâteaux.

\*\*

C'est là, du reste, le but de la quête, qui doit être consacrée à des folies de gourmandises. N'en est-il pas de même dans le monde entier. Les Metai (les confiseurs) sont les amis des jeunes Indous, et leurs préparations de beurre, de farine, d'œufs et d'amandes équivalent à celles de tous les pâtisseries de l'Europe et du monde entier.

A l'exemple de leurs confrères du monde civilisé, ces pâtisseries indous donnent à leur préparation la forme d'animaux ; lions, éléphants, tigres, poissons, fruits, légumes, tel est l'aspect de leurs produits

A peine le Dasserah est-il terminé que les petites filles enferment leurs poupées pendant un trimestre.

L'hiver revenu, les jeunes Indous jouent des jeux propres à réchauffer leurs membres : La fête du Mohureu est une époque de joie immense pour ces enfants comme aussi celle du printemps pendant laquelle on

jetée sur les passants une sorte de poudre d'ocre qui salit leurs habits.

Pendant l'été, les cerfs-volants deviennent une fureur. De tous les côtés on aperçoit en l'air ces constructions légères et c'est à qui aura le plus de corde pour obtenir que son oiseau de papier monte plus haut que celui de son voisin.

\* \*

L'on joue également aux billes dans le pays de Brahma; puis, quand la chaleur est excessive, la jeunesse de l'Inde se balance sur des escarpolettes; mais c'est là un plaisir spécialement pris par les jeunes filles. Vient ensuite le chakai (jeu de toupies) qui a aussi son charme.

Mais, comme dans les pays civilisés, les enfants jouent encore aux bergers, les uns représentant le gardeur de moutons, les autres les brebis et les moutons. Voici venir ensuite la caravane composée de chameaux chargés de ballots, de fruits, et d'objets de toutes sortes et pendant que cette marmaille se livre à ses plaisirs, elle chante aussi bien — pourquoi pas! — que dans toutes les villes et les campagnes du monde civilisé

Le soir venu, quand il s'agit de souper et de se reposer, ces jeunes Indous viennent prendre place autour du foyer et surveillent la cuisson des mets qui sont préparés pour eux et leurs parents, et, pendant cette demi-heure d'attente, l'un ou l'autre à son tour raconte des histoires, à sa manière.

Ces récits enfantins ont un grand charme et ma foi, au dire de ceux qui comprennent la langue, l'ingéniosité des enfants du pays du soleil vaut bien celle des petits Européens... Qu'en pensez-vous?

#### VOUÉ AU VERT.

Hier, à la promenade, nous rencontrons un jeune homme tout habillé de vert, mais d'un vert si ridicule et si criard, que nous ne pûmes réprimer un éclat de rire.

Quelqu'un qui le connaissait nous raconta comment le jeune B. est, bien à son corps défendant, voué au vert, pour un temps illimité.

Ce pauvre garçon avait une passion effrénée pour le billard. A tout instant, il faisait l'école buissonnière pour entrer dans les estaminets et y faire quelques parties de billard avec de petits drôles de son genre.

Au mois d'avril dernier, il creva un tapis de billard! Il n'avait pas assez d'argent sur lui pour le payer; on lui fit décliner ses noms et qualités, et un message alla apprendre à M. B. la captivité de son fils.

Le père arriva aussitôt, délivra le prisonnier, et dit: — Je paie le tapis, mais je l'emporte.

Il l'emporta en effet.

C'était un immense tapis d'un drap fin et serré. Rentré chez lui, M. B. fit mander son tailleur, et lui ordonna de façonner de ce tapis un costume complet pour son fils, et d'y assortir gants, cravate, couvre chef.

Voilà donc le jeune B. voué au vert-pomme pour longtemps, car le tapis contient plus d'un costume complet et son père a juré qu'il en porterait jusqu'au dernier lambeau. Ses camarades l'ont surnommé le dieu-marin. On nous assure que le billard a perdu tous ses charmes pour lui.

#### APPRENEZ A DESSINER.

M. X. est en villégiature avec son fils Emile dans une petite ville des bords du Rhin. Il a furieusement envie de manger des champignons, mais comme l'idiome germanique est seul en honneur dans la localité, l'hôtelier hausse les épaules, il ne sait ce qu'on lui demande.

M. X. a une idée lumineuse. — Emile, dit-il, dessine un champignon. Monsieur comprendra.

Emile tire de sa poche un carnet, y dessine au crayon un champignon et présente son croquis à l'hôte.

Ce dernier semble tout heureux d'avoir compris, il s'en va en se frottant les mains, et reparait aussitôt avec un parapluie énorme, qui paraissait vieux de cent ans...

Prière aux abonnés qui nous envoient la solution de nos exercices récréatifs, de nous indiquer leur nom et leur adresse.

### A V I S.

Les abonnés, qui nous envoient des réponses exactes, peuvent nous réclamer, contre l'envoi d'un mandat-poste, une des primes suivantes:

Le 7<sup>e</sup>, 8<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup>, ou 10<sup>e</sup> volume de l'ILLUSTRATION EUROPÉENNE, au prix de 4 francs l'exemplaire, au lieu de 10 francs.

Le RIEUR ILLUSTRE, au prix de 2 francs, au lieu de 5 francs.

Le MUSÉE DU JEUNE AGE (9 volumes parus) à francs. 2.50 le volume broché et franco frs. 4.00 élégamment relié.

L'Album pour Piano (8 morceaux, valeur 30 francs) à francs 5.50, franco en province.

L'Album pour Chant (valeur 30 francs) à francs 5.50, franco en province.



# MUSÉE DU JEUNE ÂGE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Publié sous la direction de M<sup>lle</sup> MARCELLINE LA GARDE.

## ABONNEMENTS:

BRUXELLES..... 6.— fr.  
PROVINCE..... 6.50 »  
franco par an.

SOMMAIRE. GRAVURES. Le plus ancien Manuscrit du Pentateuque. — Le Cou-  
cher d'un Européen en Egypte. — Nids d'Oiseaux des Tropiques. —

TEXTE. Le plus ancien Manuscrit du Pentateuque. — Le Coucher d'un Européen en  
Egypte. — Nids d'Oiseaux des Tropiques. — L'Aveugle et le Bo teux. — Loulou,  
Toto et Tintin. — Babioles. — Jeux et Recréations. Le Cerf-volant. — Savoir une  
chose bien vaut mieux que d'en savoir mille à demi. — Un Ange. — Histoire  
naturelle. La Vanille. — Pensées. — La Princesse Laideronnette. — Avis.

## ADMINISTRATION:

BRUXELLES,

107, BOULEVARD DU NORD.

N<sup>o</sup>. 36.

40<sup>e</sup> ANNÉE.

4 OCTOBRE. 1884.

### LE PLUS ANCIEN MANUSCRIT DU PENTATEUQUE.

On donne le nom de Pentateuque à l'ensemble des cinq livres écrits par Moïse, et comprenant l'histoire du monde, et principalement celle des Juifs depuis la création jusqu'à la mort du Prophète.

Ces cinq livres, contenant la Genèse, l'Exode, le Lévitique, les Nombres et le Deuteronome, sont appelés la Loi et forment la base de la Religion chrétienne.

A la mort de Moïse, Aaron, son frère, transmet le Pentateuque à Eléazar, son fils et son successeur.

Il existe deux manuscrits du Pentateuque; l'un était en caractères phéniciens, qui sont l'ancienne écriture du peuple d'Israël; l'autre écrit en caractères chaldéens, que les Juifs adoptèrent après leur captivité de Babylone.

Le premier de ces manuscrits doit être de l'an 3200 avant notre ère, l'autre de l'an 2500.

Il n'y a pas une grande différence entre le texte phénicien et le texte hébreu; mais il est probable que les Juifs samaritains ont fait, dans leur exemplaire, quelques additions et quelques changements conformes à leurs préjugés et à leurs prétentions.

### LE COUCHER D'UN EUROPÉEN EN ÉGYPTE.

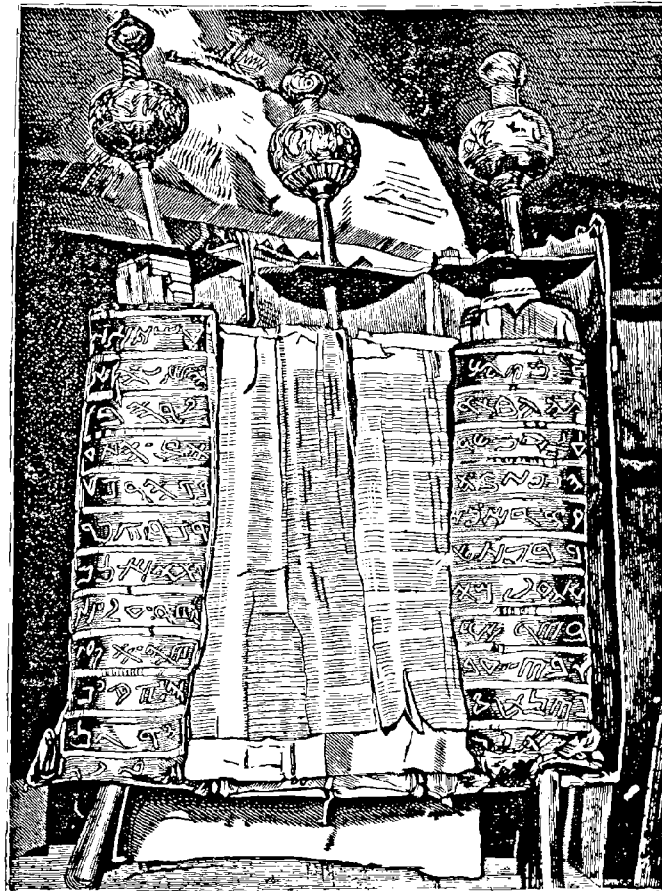
Nous autres, gens paisibles et pacifiques, qui ne nous sommes pas encore trouvés au milieu des événements d'une guerre ou d'une révolution, nous ne pouvons nous

figurer les émotions que durent ressentir, avant la défaite d'Arabi, en 1882, les rares Européens qui n'avaient pas fui l'Égypte.

Ils étaient encore, malgré la présence des Anglais, sous l'empire des massacres d'Alexandrie, et les jours se passaient pour eux dans les plus cruelles perplexités. Le silence et la tranquillité de la nuit ne faisaient qu'accroître leurs angoisses, et

avant de se rendre au repos, ils disposaient devant leur lit tout un arsenal: pistolet, fusil, poignard, etc., et encore ne se risquaient-ils que de dormir d'un œil.

Notre gravure, loin d'être chargée, donne une idée vraie de la malheureuse situation des Européens en Égypte, avant la victoire décisive remportée par le général Wolseley.



### NIDS D'OISEAUX DES TROPIQUES.

Voici trois espèces de nids, dont la singulière construction doit étonner nos lecteurs.

Le premier de ces nids est celui d'un martinet du palmier, qu'on reconnaît à une bande blanche qui tranche sur son corps noir. Cet oiseau habite la Jamaïque et est renommé pour la rapidité de son vol à travers les savanes.

Il attache ordinairement son nid à la spathe du cocotier, et cela de la façon la plus solide. Ce nid se compose de coton au-dehors et présente une masse compacte, pareille à du feutre; à l'intérieur il est garni d'une épaisse couche de duvet, et quant à sa forme,

LE PLUS ANCIEN MANUSCRIT DU PENTATEUQUE.

il ressemble à une bouteille à long col ou à une blague à tabac.

Un autre petit oiseau, appelé dans l'Inde la fauvette-tailleur, choisit, pour construire son nid, une grande feuille, et en perce les deux bords d'une rangée de trous. Ceux-ci ne sont pas réguliers; quelquefois il y en a tant qu'on croirait que l'oiseau a dû trouver un plaisir extrême à se servir de son bec comme le savetier de son alène. S'étant procuré du fil, c'est-à-dire une longue fibre végétale, il le passe par les trous en rapprochant les bords de la feuille de façon à former un cône creux dont la pointe est en bas. L'oiseau emploie ordinairement une seule feuille, mais quand il n'en trouve pas d'assez grande, il en coud deux ensemble; puis il dépose dans le creux un duvet blanc, pareil à du coton à courte soie. Il se construit ainsi une demeure élégante et légère. La fauvette-tailleur habite l'Inde; d'un naturel familier, elle s'approche des habitations et se voit souvent dans les jardins. Elle niche de préférence sur les branches les plus basses.

Le troisième nid est celui du tisserin; ce nom, donné par Cuvier aux oiseaux dont se compose ce genre, est tiré de l'art étonnant, de l'adresse toute particulière, qu'ils apportent dans la construction de leurs habitations. Les premiers matériaux de la bâtisse consistent en quelques brins de jonc que l'oiseau arrange symétriquement et enlace avec l'extrémité des feuilles raides et pointues d'un pandanus ou de toute autre plante de même élévation; il amasse autour de cette charpente une abondante quantité de soie, de laine, de duvet, de coton et d'autres substances douces et molles, qu'il se met à tisser ou plutôt à feutrer de manière à donner à l'ensemble la forme d'un sac cylindrique, pyramidal ou conique, tout à la fois épais et léger. Ce sac est solidement attaché par un point de suspension, et l'ouverture pratiquée sur l'extrémité de la face opposée au côté d'où soufflent les vents pluvieux, garantit de l'humidité l'intérieur du nid, où l'on observe une sorte de cloison qui partage l'appartement en deux parties, l'une pour le mâle, l'autre pour la femelle.

Ces oiseaux nichent en société, et ont l'habitude, lors de chaque ponte, de placer le nouveau nid contre l'ancien, de sorte que l'on finit par ne plus apercevoir qu'une masse de nids accolés les uns aux autres, et enveloppant les branches.

## L'AVEUGLE ET LE BOITEUX.

### I.

Un pauvre homme, qui avait perdu la vue depuis plusieurs années, allait un soir sur le grand chemin, en tâtonnant avec son long bâton. «Que je suis malheureux! disait-il d'un ton plaintif, d'avoir été obligé de laisser mon petit chien malade dans ma chambre! J'ai cru pouvoir me passer aujourd'hui de son secours pour aller à ce village, et je ne sais plus où je suis

me voici tout désorienté! Pour surcroît de malheur, la nuit va bientôt arriver; peut-être suis-je déjà dans les ténèbres! Ce n'est pas que j'y voie mieux quand il fait clair; mais au moins, pendant le jour, on rencontre toujours quelqu'un sur la route, je puis demander mon chemin; au lieu qu'à présent, peut-être, ne rencontrerai-je plus personne! Ah! mon pauvre petit chien! comme il va être chagrin, comme il va se désoler, s'il ne me voit pas rentrer pour lui donner son souper!»

Comme il se plaignait ainsi, en avançant toujours d'un pas incertain, et tout prêt à se jeter dans le fossé qui bordait la route, il entendit des gémissements sortir de ce même fossé: il s'arrête, il écoute; il reconnaît la voix d'une personne qui disait:

— Que je suis malheureux! Il me faudra donc passer ici toute la nuit? Que va dire ma pauvre mère, de ne me point voir revenir?

— Qui êtes-vous, s'écria l'aveugle; vous que j'entends pousser des plaintes si tristes?

— Hélas! répondit la même voix, je suis un pauvre jeune homme que sa mère avait envoyé à un village voisin pour lui chercher quelque chose: en revenant, j'ai voulu sauter ce fossé, mon pied a glissé, j'ai tombé dedans, et je me suis fait une telle douleur au genou, qu'il m'est impossible de me relever.

— Quoi! reprit l'aveugle, je suis donc ici près d'un fossé!

— Vous êtes tout au bord. Est-ce que vous ne voyez pas?

— Hélas! depuis cinq ans, une funeste maladie m'a privé de l'usage de la vue, quoique mes yeux aient conservé leur première apparence.

— Je me suis trouvé là fort à propos pour vous préserver d'un accident peut-être pire que le mien. Mais, dites-moi, quoique aveugle, ne vous serait-il pas possible de gagner bien vite la ville, pour dire qu'on vienne me retirer d'ici?

— Eh! comment voulez-vous que je puisse faire ce chemin? Si j'avais quelqu'un pour me conduire!

— Attendez, il me vient une idée: il ne tient qu'à vous de nous tirer de peine tous les deux.

— Comment donc? S'il ne tient qu'à moi, je ne demande pas mieux.

— Tenez, vous êtes aveugle, moi, je suis boiteux; prêtez-moi vos jambes, je vous prêterai mes yeux, et nous voilà l'un et l'autre hors d'embarras.

— Comment arrangez-vous cela, s'il vous plaît?

— Je ne suis pas bien lourd, et vous me paraissez avoir de bonnes épaules?

— Assez bonnes, Dieu merci.

— Eh bien! prenez-moi sur votre dos; vous me porterez, et moi je vous conduirai. De cette manière, nous aurons à nous deux tout ce qu'il faut pour arriver à la ville.

— En sommes-nous encore loin?

— Oh! non; je vois d'ici les premières maisons des faubourgs.

— Allons; votre invention me paraît fort bonne.

Mais comment allez-vous faire pour monter sur mes épaules ?

— Tâchez de descendre dans le fossé. Attendez, je vais vous donner la main.... Par ici.... Bon.... Je vais à présent tâcher de monter sur le rebord, et de là sur votre échine.... Aïe, que ma jambe me fait mal!.... Bon, m'y voici.... Vous pouvez maintenant vous redresser.

— Ah! vous n'êtes pas plus lourd qu'un moineau; je vous porterai facilement.

— Prenez un peu sur la droite, pour sortir du fossé; vous trouverez là une pente douce.... Encore un peu.... Bien... Vous voici maintenant dans le bon chemin. Suivez toujours tout droit.

Le bon aveugle continua ainsi sa route, en portant sur ses épaules le petit boiteux qui lui servait de guide, et en moins d'un quart-d'heure ils arrivèrent aux portes de la ville. L'aveugle porta le boiteux jusque chez ses parents; et ceux-ci, après lui avoir témoigné leur reconnaissance, le reconduisirent auprès de son petit chien.

C'est ainsi qu'en se prêtant un mutuel secours, ces deux pauvres infirmes parvinrent à se tirer d'embarras, autrement ils auraient été obligés de passer toute la nuit sur le grand chemin. Il en est de même pour tous les hommes, mes chers enfants; l'un a communément besoin de ce qui manque à l'autre, et ce que celui-ci ne peut pas faire, celui-là le fait. Ainsi, en s'assistant réciproquement, ils ne manquent de rien; au lieu que, s'ils refusent de s'aider entre eux, ils finissent par en souffrir également les uns et les autres.

---

### LOULOU, TOTO ET TINTIN.

---

Ces trois héros étaient de petits paysans qui firent leurs premiers pas en cette vie dans de gros sabots, et quelquefois pieds nus; les baisers du soleil leur brunissaient le front; les soufflets de leur mère leur rougissaient la joue. Loulou était brave comme un lion; Toto fin comme un renard et Tintin hypocrite et méchant avait une ressemblance de famille avec le serpent.

Les trois amis faisaient leurs études chez M. Jacquinet, le maître d'école du village. M. Jacquinet était un savant qui enseignait à ses élèves une grammaire indépendante et des verbes insurgés. Le maître d'école avait un prunier. Ce prunier levait orgueilleusement ses branches toutes chargées de fruits, qui n'étaient pas de simples mirabelles, ni d'obscures prunes de Monsieur, c'étaient des dames de haute lignée, d'illustres reines-Claude. Et cependant, elles n'étaient pas fières ces reines de la branche aînée des prunes, quand le vent secouait le prunier, elles faisaient de petits signes de tête aux écoliers, et semblaient leur dire:

— Venez, mes petits amis!

Malheureusement, le maître qui n'avait pas en ses élèves une immense confiance ne les perdait pas de vue. Comment faire pour s'emparer des prunes? C'était l'idée fixe de nos trois héros, la pensée de leur journée, le rêve de leurs nuits.

Un jour, c'était un dimanche, les trois amis passaient devant la maison du maître et lorgnaient les murs du jardin. M. Jacquinet était à l'église; le village semblait abandonné; pas un être humain, pas une ombre!

Le prunier passait sa tête au-dessus du mur, et regardait les écoliers d'un petit air provoquant. Loulou qui marchait absorbé dans ses réflexions et dans l'attitude d'un penseur, releva la tête tout-à-coup et dit ces paroles mémorables:

— Si nous chippions des prunes? Toto regarda le prunier, cligna de l'œil et dit tout bas:

— Celui qui est sur la branche peut tomber, celui qui est en-dessous peut ramasser. On eût dit que Toto avait vu des révolutions.

— T'as raison, mon Loulou, dit-il, grimpe sur l'arbre, moi, je te ferai la courte échelle.

Tintin était un sorniois, il se tenait à l'écart et grommelait entre ses dents dans le français que lui avait appris le maître d'école:

— Si je les dénoncions, ces deux voleux de prunes, le maître les mettrait en pénitence et ça m'amuserait.

Loulou s'élança à l'escalade, il arriva dans le sommet de l'arbre, le secoua de toutes ses forces; Toto ramassait les prunes et Tintin les mains dans les poches, les regardait faire d'un air sorniois.

Le lendemain, il dénonça ses deux camarades au maître d'école. Quand M. Jacquinet sut qu'on s'était permis de toucher à ses prunes, il ne se tint plus de colère. Les coupables expièrent durement leur larcin.

Loulou alla trouver Tintin et lui détala un magnifique coup de poing en lui disant:

— T'es un pas grand chose, un espion; t'as dénoncé tes amis, tu paieras cela queque jour. Tu ne seras jamais qu'un pas grand chose.

Vingt ans se passèrent. Loulou s'appelait maintenant Louis et était devenu bourgmestre de son village; Toto ou Antoine n'avait atteint que la dignité de garde-champêtre. Un jour ce dernier amena devant le premier magistrat de la commune un vagabond qu'il venait de surprendre dévalisant un poulailler.

— Quel est votre nom? demanda le bourgmestre.

— Augustin Marmichet.

— C'est Tintin! s'écrièrent le bourgmestre et le garde-champêtre.

— Vous souvenez-vous, garde-champêtre, que certain jour où par gaminerie nous avions volé quelques prunes, j'avais raison de dire à notre dénonciateur: »Tu ne seras jamais qu'un pas grand chose!" Et en effet qu'est-il devenu? C'est un voleur greffé sur un Judas.

L'âge corrige les écarts de l'enfance, mais la trahison décèle un fond de caractère si mauvais qu'il n'y a pas de correction à espérer.

## BABIOLES.

Le marchand de vin (courant après un homme qui se sauve à toutes jambes): Au voleur! Arrêtez-le! Il m'a volé une bouteille de vin!

Le voleur (arrêté au collet, par un agent de police). Il avait écrit sur son tas de bouteilles: »Vin au litre à emporter!«

Nous doutons que cette explication soit prise au sérieux par dame justice.

C'est devant une baraque de foire. Une représentation finit, une autre va commencer. Une grosse paysanne attend, pour entrer à son tour, que la foule se soit écoulée. Apparaît une fillette d'une douzaine d'années, ayant sur la tête une profusion de plumes, de fleurs, de rubans; sa robe, qui lui couvrirait à peine les genoux, était un vrai fouillis de volants, de ruches, de dentelles; la grosse paysanne l'avisant de l'œil lui crie:

— Eh! mamzelle la saltimbanque, c'est y bientôt que vous allez recommencer la parade.

Un gamin s'arrête à la halle devant une truite, la considère attentivement et semble lui adresser la parole.

— Que veux-tu de mon poisson? demande la marchande.

— Je lui parle, répond le gamin.

— Farceur, que lui demandes-tu?

— Des nouvelles de la rivière.

— Et elle te répond?...

— Qu'il y a trop longtemps qu'elle en est sortie pour m'en conter.

La marchande furieuse tendait la main pour allonger une taloche à l'impertinent, mais elle ne toucha que le vide, le drôle avait trop prestement détalé.

## JEUX ET RÉCRÉATIONS.

## LE CERF-VOLANT.

Il vous suffit d'avoir le plaisir de lancer et de voir voguer au gré des vents le cerf-volant que vous avez confectionné, et vous ne vous inquiétez guère de savoir quelle est la cause qui l'a fait monter et le maintient en équilibre. Qui pourrait vous blâmer d'employer à

vos votre amusement tout le temps destiné à vos jeux, au lieu de le consacrer à résoudre des problèmes? Permettez-nous donc de vous dire en deux mots que votre cerf-volant monte parce qu'il est tiré en deux sens à la fois: d'un côté par le vent, qui voudrait l'emporter bien loin en le tenant horizontal comme les nuages, et de l'autre par la corde, qui le tire pour le ramener à terre.

La pauvre machine, ainsi tirillée, ne va ni où le vent la pousse ni où la ficelle l'attire: elle suit un chemin qui se tient à égale distance des deux autres; elle monte en se penchant sur le vent, jusqu'à ce qu'elle se trouve en équilibre.

On ne connaît pas le nom de l'inventeur du cerf-volant; si ce nom était connu, il serait certainement en honneur auprès des écoliers de tous les pays. Il est aussi difficile de dire à quelle époque le cerf-volant a été introduit en Eu-

rope. On sait seulement qu'il est d'origine chinoise, et qu'il nous est venu de cette contrée lointaine de l'Asie, à laquelle nous sommes déjà redevables d'une foule d'inventions et de découvertes, telles que le papier, la poudre, la boussole, les vers à soie. Le cerf-volant n'a pas borné son rôle à être un simple jouet destiné à l'amusement de la jeunesse; il a des titres plus sérieux à nos sympathies et à notre reconnaissance par les services qu'il a rendus à la science. Tout le monde sait que dans le siècle dernier

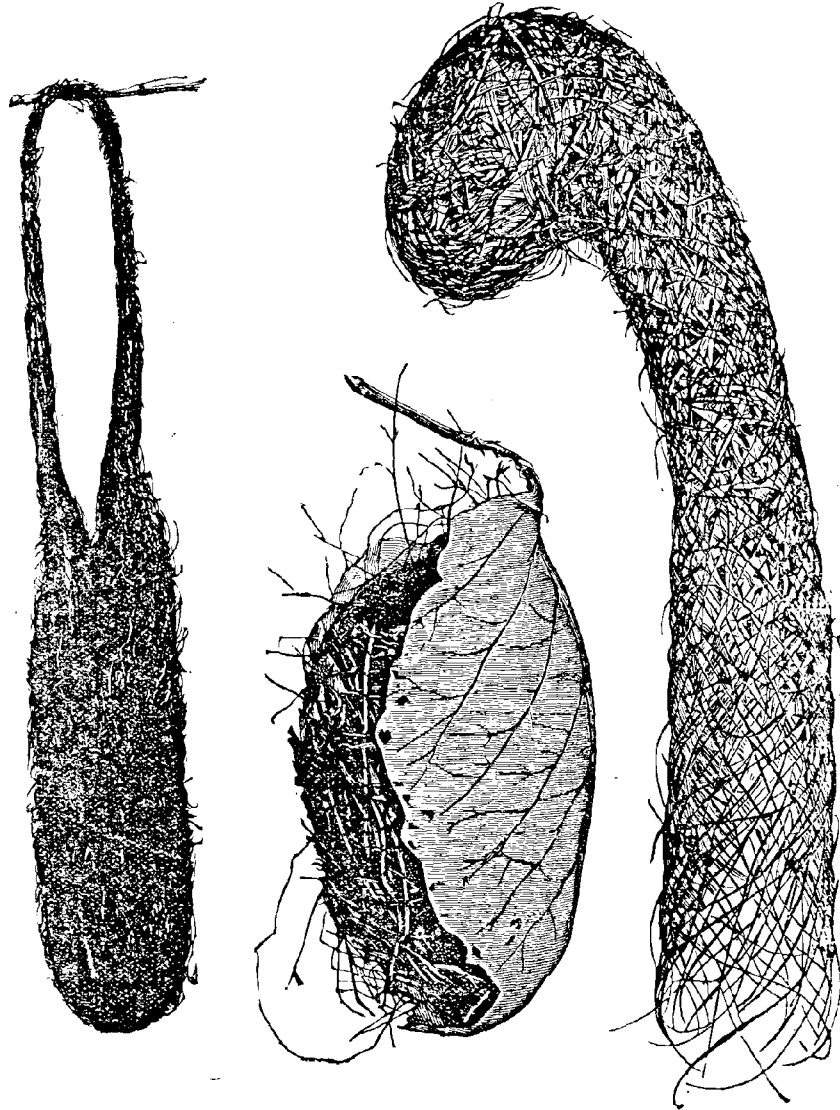


LE COUCHER D'UN EUROPÉEN EN EGYPTE.

ce fut au moyen d'un cerf-volant lancé par Franklin vers un nuage orageux, que cet illustre savant parvint à soutirer de ce nuage des étincelles électriques et à constater l'indentité de la foudre avec l'électricité. Cette belle découverte a donné naissance à l'invention des paratonnerres, destinés à protéger nos édifices contre les effets désastreux de la foudre.

SAVOIR UNE CHOSE BIEN VAUT MIEUX QUE  
D'EN SAVOIR MILLE A DEMI.

Sur les bords d'un étang un canard vaniteux  
Se disait : «Que de dons je reçus en partage!  
Trois éléments sont soumis à mes vœux;  
Las de marcher, je vole quand je veux;



NIDS D'OISEAUX DES TROPIQUES.

Las de voler, je nage."  
Ecoutant, à deux pas de là,  
Un serpent, la prudence même,  
Ou du moins son emblème,  
En sifflant l'appela,  
Et lui dit à l'oreille:  
«Je ne vois pas dans tout cela  
De quoi crier merveille;

Car tu ne peux, ami, voler comme un faucon,  
T'élancer comme un cerf, nager comme un poisson."  
Dans une seule chose, il vaut mieux être habile  
Que d'en savoir mal plus de mi le.

DU CHATEAU.

## UN ANGE.

Enfants, connaissez-vous un ange de la terre  
Aussi pur, aussi beau que les anges des cieux ?  
Il embaume ici-bas le sentier solitaire,  
Et rend doux et sereins tous les fronts soucieux.

Autour de son grand front palpite la lumière.  
Il est venu vers nous pour faire croire en Dieu ;  
Il vit dans les palais comme dans la chaumière,  
Et son regard d'azur resplendit en tout lieu.

Quand à notre chevet s'assied la maladie,  
Il reste nuit et jour la main dans vos deux mains.  
Votre âme, à son appel, se relève agrandie,  
Et votre voix s'est jointe aux murmures humains.

On le trouve partout où l'on verse des larmes ;  
Son amour est le seul qui ne s'éteigne pas ;  
Il a des mots d'espoir pour toutes les alarmes,  
Et sa main quelquefois arrête le trépas.

Eclôs dans un souris de la Vierge mystique,  
Un soir il est tombé du séjour éternel.  
Cet ange de la terre est doux comme un cantique,  
Et son nom, mes enfants, c'est l'Amour maternel !

ETIENNE ECCIS.

## HISTOIRE NATURELLE.

## LA VANILLE.

Louise (mordant dans un morceau de chocolat). —  
Mère, dis-moi d'où provient la vanille ?

La mère. — La vanille, mon enfant, est une plante  
qui croît spontanément sur le bord des sources et des  
ruisseaux, dans toutes les contrées où la chaleur est  
excessive. Comme le lierre, elle s'accroche aux arbres  
du voisinage, les couvre presque entièrement et s'élève  
par leur secours. Sa tige grosse comme le petit doigt,  
est verdâtre, charnue, presque cylindrique, noueuse  
par intervalles, et sarmenteuse comme celle de la vigne.  
Parvenue à la hauteur de vingt pieds, elle se ramifie,  
s'étend sur les côtés et se couvre de bouquets de fleurs  
assez grandes, blanches en dedans, verdâtres en dehors.  
Le fruit qui naît de ces fleurs et qui forme la vanille  
proprement dite, est une sorte de gousse longue de  
sept à huit pouces. Le parfum qui lui est particulier  
ne s'acquiert cependant que par la préparation qui du  
reste est fort simple. Elle consiste à enfiler plusieurs

gousses en forme de chapelets et à les tremper un  
moment dans l'eau bouillante pour les blanchir. Elles  
sont ensuite suspendues dans des lieux bien aérés et  
exposés aux rayons du soleil, elles sont bien humectées  
avec un peu d'huile pour en retarder la dessiccation,  
et entourées d'un fil de coton pour les empêcher de  
s'ouvrir. Lorsqu'elles sont suffisamment, sèches, on les  
met dans des pots pour les conserver fraîches et odo-  
rantes. C'est ainsi qu'on les expédie dans les différen-  
tes parties de l'Europe. C'est avec un vif plaisir, ma  
chère, enfant que je te donne ces explications ; la  
question que, t'u m'a posée prouve que tu réfléchis et  
que tu aimes à t'instruire : deux motifs bien puissants  
pour me réjouir.

## L'ENVIEUX.

Un homme avait dans son jardin  
Un arbre qui portait des pommes  
De couleur d'or ; et son voisin,  
Fort jaloux, et l'un de ces hommes  
Maigres, comme l'on dit, de l'embonpoint d'autrui,  
Furtivement se glisse un soir chez lui,  
Et coupe d'une main subtile  
De l'arbre les épais rameaux.  
L'an d'après, il fut plus fertile,  
Ses fruits plus nombreux et plus gros.  
Souffrons que l'envieux attaque nos défauts ;  
Loin de nous nuire, il peut nous devenir utile.

## LA PRINCESSE LAIDERONNETTE.

## I.

## Une mauvaise éducation.

Sur les bords de la Seine, à Rouen, s'élevait, en 1729,  
une de ces vieilles maisons comme on en voit encore  
en Normandie, bâtie en briques. La façade de cette  
maison était remarquable par son toit coiffé comme par  
un tricorne et par ses deux uniques croisées longues,  
étroites, garnies de petits vitraux enchâssés de plomb  
et pour l'alignement desquelles les mesures avaient été  
si mal prises, que, bien creusées toutes les deux au  
premier étage, l'une se trouvait à un demi-pied plus  
bas que l'autre, ce qui, le soir, lorsque l'appartement  
était éclairé, donnait à ce logis l'apparence d'une per-  
sonne qui louche.

A l'une de ces croisées, dont le balcon s'avancé  
en saillie sur le quai, une femme d'une cinquantaine

d'années très maigre et fort laide, était assise, et lisait. Bientôt l'attention de cette personne fut distraite par un grand bruit qui partait de l'intérieur de la maison, c'était comme un mélange de cris informes et de meubles qui se heurtaient en se brisant; au même instant une vieille servante, le teint rouge et animé, parut sur la marche qui séparait le balcon de la chambre.

— Qu'avez-vous, Louison? demanda la dame en levant la tête d'un air visiblement contrarié d'être dérangé dans sa lecture à un endroit sans doute fort intéressant.

— Ce que j'ai, Mademoiselle Dorothée, ce que j'ai, faut-il le demander? c'est votre princesse Laideronnette qui fait encore des siennes, répondit la vieille Louison.

— D'abord, Louison, répartit la dame, que nous savons maintenant se nommer mademoiselle Dorothée, je vous ai défendu d'appeler ma nièce ainsi, elle a un autre nom, je pense, et celui de Marie n'est ni si long, ni si difficile à dire.

Louison répondit en fondant tout-à-coup en larmes:

— Une enfant que j'ai vue naître, que j'ai élevée, me jeter une chaise dans les jambes et m'appeler vieille femme.

— T'ai-je fait du mal? dit derrière Louison une voix si douce, si émue, que jamais dans ce timbre enchanteur on n'eut reconnu le son de cette voix qui, l'instant d'auparavant, remplissait la maison d'accents aigres et discordants.

— Là! ne dirait-on pas une sainte n'y touche, dit la vieille bonne à moitié consolée par ce ton affectueux, et regardant sans colère le nouveau personnage de cette scène domestique.

C'était une jeune fille de dix-sept ans environ, dont l'extérieur grêle et maladif n'offrait, il faut l'avouer, aucune des grâces et des fraîcheurs de l'enfance; son visage jaune et long portait ce cachet étioilé de fleurs venues à l'ombre et auxquelles le soleil a manqué pour se colorer, sa taille avait la raideur du buse en baleine qui la forçait à se tenir droite, ses mains étaient rouges et ses pieds si mal chaussés, qu'il était impossible d'en deviner la forme; une seule chose brillait en elle du feu de l'esprit et de la jeunesse, c'étaient ses grands yeux bleus à reflets verdâtres, ornés de longs cils bouclés et retroussés coquettement en l'air.

— Qu'y a-t-il donc, Marie? demanda une seconde fois Dorothée à sa nièce.

— Il y a, ma tante, que je m'ennuie à mourir, répondit Marie, d'un ton triste et dolent, que ne sachant que faire je fais du mal, que je tourmente Louison n'ayant personne d'autre à tourmenter, et que je donnerai bonne chose pour qu'il arrivât quelque événement au logis, quelque malheur même, plutôt que cet état d'apathie dans lequel nous languissons.

— Que ne fais-tu comme moi, Marie, dit mademoiselle Dorothée, que ne lis-tu des romans.

— Parce qu'ils m'ennuient encore plus que mon inaction, répondit Marie; parce que ce conflit de héros, d'héroïsme, qui se pressent, qui se succèdent, qui se heurtent, me paraissent si fades, si peu naturels, si obscurs, si incompréhensibles, que je préfère encore

me coiffer, me décoiffer, me recoiffer... et me regarder à la glace, en faisant toutes sortes de grimaces, ce qui n'embellit pas la princesse Laideronnette, n'est-il pas vrai, Louison?

— Tenez, Mademoiselle, vous n'êtes pas méchante, dit Louison attendrie, et M. Thomas Pichon a raison, si vous aviez été mieux élevée, mieux éduquée...

— Mieux élevée! se récria Dorothée, dont la figure se courrouça soudain; et en quoi M. Thomas Pichon trouve-t-il que ma nièce est mal élevée? Il est si parfait, lui, si beau, si élégant, si droit surtout, ajouta-t-elle en faisant le signe de quelqu'un qui a une épaule plus haute que l'autre.

— Oh! ma tante, il ne faut pas se moquer de M. Pichon, dit Marie avec un adorable sentiment de convenance; et d'abord, il n'est pas bossu.

— Pas tout à fait, c'est vrai, répliqua Dorothée, mais enfin, il ne sera jamais le héros de roman... que je crois avoir trouvé en M. de Beaumont...

— Ce jeune parisien qui a la figure comme un blanc d'œuf battu en neige? répliqua Louison. Il me déplaît celui-là, je ne saurais pas dire pourquoi, mais il me déplaît.

Dorothée poussa un second soupir; elle ferma son livre, le posa sur un guéridon placé sur le balcon même, à côté d'elle, et sortant une lettre de sa poche, elle dit d'un air presque solennel:

— Marie, assieds-toi près de moi, et toi, Louison, toi qui as vu naître et mourir ma belle-sœur, la mère de cette enfant, toi qui depuis le départ de M. Leprince, mon frère, il y a bien tôt treize ans, nous a servies, nous deux, avec amour et fidélité, toi, enfin, que je peux considérer comme faisant partie de la famille, assieds-toi aussi et écoute-moi; j'ai un grand secret à vous apprendre. Ah! Marie! ah! Louison!

Sans quitter son attitude mélancolique et théâtrale M<sup>lle</sup> Dorothée déplia lentement la lettre qu'elle tenait à la main.

## II.

### La grande Nouvelle.

Marie, un peu émue de la dernière phrase de sa tante se rapprocha d'elle, et pendant que cette dernière déplaçait lentement une lettre, elle se glissa derrière son fauteuil, et appuyant sa main sur le dossier elle attendit avec assez de patience que M<sup>lle</sup> Dorothée commençât sa lecture; quant à Louison, sans s'inquiéter si elle entendrait ou n'entendrait pas, elle alla s'asseoir, par respect pour ses maîtres, au plus loin dans le salon, sur une chaise contre la porte, et là, raide, les deux mains posées sur chacun de ses deux genoux, elle ferma les yeux comme pour mieux écouter; Dorothée ne se fit pas longtemps attendre.

— Un grand malheur nous menace, toutes les trois, répéta-t-elle. Ecoutez... Je suis obligée de prendre mon histoire d'un peu haut pour que vous compreniez l'horreur de ma position et de la vôtre. Mon frère est

mon aîné, il est de 1678 et moi de 1679, nous sommes en 1729...

— Tout cela n'est pas encore bien terrible, dit Marie en souriant avec malice.

— Attends, dit la tante d'une voix sinistre. En 1709, mon frère épousa ta mère, tu vins au monde trois ans après; à cette époque, mon père et ma mère étant morts, je vins habiter chez mon frère.

— Ma tante, interrompit Marie avec un geste d'impatience et d'ennui, au fait, je vous prie, quel est le grand malheur qui nous arrive?

— Quel caractère! dit Dorothée d'un ton de reproche.

— Celui que vous m'avez fait, ainsi ne vous en plaignez pas; vite, au fait, répliqua mademoiselle Leprince.

— Nous y voici, répondit Dorothée. Ta mère mourut que tu n'avais encore que deux ans; comme à cette époque la fortune de mon frère se trouvait fort dérangée, il partit pour les Indes en te recommandant à mes soins, et en laissant Louison pour nous servir. Il y a seize ans de cela... Aujourd'hui, je reçois une lettre de ton père, elle est datée du Havre.

— Il arrive! cria Marie toute saisie; mon père arrive, et vous appelez cela un malheur, ma tante?

— Il arrive même avec une grande fortune, prononça Dorothée d'un accent désolé.

— Ma tante, est-ce que vous êtes malade? dit Marie.

— Ou perdez-vous le sens, Mademoiselle, demanda Louison, de nous annoncer des malheurs qui sont des bonheurs.

— Hélas! mes enfants, le voilà le malheur: il arrive marié!

— Marié!

Ce mot fut prononcé à la fois par Marie et par Louison de deux manières bien différentes: Marie le cria avec surprise et comme une chose impossible; Louison avec la rougeur de l'indignation.

— Marié, répéta Dorothée, avec une jeune femme, belle comme un ange, riche comme une princesse; une Indienne qui nous méprisera, qui se parera de sa beauté pour insulter à notre laideur, qui sera méchante, acariâtre, insolente; qui accaparera à elle seule toute la

tendresse de mon frère, tout l'amour de ton père, Marie, une femme enfin qui sera pour toi une marâtre, pauvre Marie.

— Marié! mon Dieu! répéta Marie en levant au ciel et ensuite en tournant vers l'intérieur de la maison des yeux baignés de larmes, j'aurai une mère qui ne sera pas ma mère, une mère qui commandera dans cette maison où ma mère a commandé, où elle est morte. Oh! vous aviez raison, ma tante, c'est un grand malheur qui nous accable, un malheur sans remède.

— Sans remède! répéta Louison, pleurant aussi et essuyant ses yeux.

— Pas sans remède, Marie, pas sans remède, Louison. Il y en a un, dit Dorothée en relevant la tête avec un mouvement superbe de joie et d'orgueil.

— Lequel? dirent à la fois les deux autres femmes.

— M. de Beaumont et M. Thomas Pichon ont l'air de désirer t'épouser, dit Dorothée, s'adressant à sa nièce, je vais les envoyer chercher et les faire expliquer; tu te marieras, tu me prendras avec toi pour conduire ta maison, et Louison viendra demeurer avec nous; voyons, dis-moi lequel de ces deux messieurs tu préfères.

— Arrangez cela comme vous le voudrez, ma tante, dit Marie en continuant à pleurer, cela m'est bien égal; mais puisque mon père arrive, pourquoi ne pas l'attendre?

— On voit bien que tu ne sais pas ce que c'est qu'une belle-mère, ma pauvre petite, dit Dorothée d'un ton de lamentable compassion; et surtout jeune et jolie; plus ça peut tourmenter, commander, contrarier, plus ça est content; et ça se gardera bien de nous marier pour avoir plus de temps à nous rendre malheureuses!

— Alors, ma tante, décidez, dit Marie mélancoliquement résignée.

— Louison, dit Dorothée à la vieille bonne, va inviter de ma part M. de Beaumont et M. Pichon à passer la soirée ici, et nous, allons faire toilette, ajouta-t-elle en entraînant sa nièce éplorée dans l'intérieur de l'appartement.

(A continuer.)

Prière aux abonnés qui nous envoient la solution de nos exercices récréatifs, de nous indiquer leur nom et leur adresse.

## AVIS.

Les abonnés, qui nous envoient des réponses exactes, peuvent nous réclamer, contre l'envoi d'un mandat-poste, une des primes suivantes:

Le 7<sup>e</sup>, 8<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup>, ou 10<sup>e</sup> volume de l'ILLUSTRATION EUROPÉENNE, au prix de 4 francs l'exemplaire, au lieu de 10 francs.

Le RIEUR ILLUSTRE, au prix de 2 francs, au lieu de 5 francs.

Le MUSÉE DU JEUNE AGE (9 volumes parus) à frs. 2.50 le volume broché et franco frs. 4.00 élégamment relié.

L'Album pour Piano (8 morceaux, valeur 30 francs) à francs 5.50, franco en province.

L'Album pour Chant (valeur 30 francs) à francs 5.50, franco en province.

Imprimerie de «l'Illustration Européenne.»



# MUSÉE DU JEUNE ÂGE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Publié sous la direction de M<sup>lle</sup> MARCELLINE LA GARDE.

**ABONNEMENTS:**

BRUXELLES . . . . . 6 — fr.  
 PROVINCE . . . . . 6 80 „  
 franco par an.

SOMMAIRE. GRAVURES. — Le Lion de Thorwaldsen. — (Lucerne.) — Un Magasin de Soieries il y a deux cents Ans. — Dans l'Antichambre du Dentiste.

TEXTE. — Le Lion de Thorwaldsen. (Lucerne.) — Un Magasin de Soieries il y a deux cents Ans. — Dans l'Antichambre du Dentiste. — Paysannerie. — La Légende de la Peau du Chien. — L'Automne. — Pensées. — Fox. — La Princesse Laideronnette. — Réponses aux Exercices Récréatifs.

**ADMINISTRATION:**

BRUXELLES,  
 107, BOULEVARD DU NORD.

N<sup>o</sup>. 37.

10<sup>e</sup> ANNÉE.

11 OCTOBRE 1884.

LE LION DE THORWALDSEN. (LUCERNE.)

Par sa situation pittoresque, Lucerne ne le cède à aucune des principales villes de la Suisse; si elle n'est pas aussi animée, aussi gaie que Genève, aussi bien bâtie que Zurich, aussi hardie dans son assiette que Fribourg, elle a d'autres charmes qui lui sont propres. Magnifique avant-scène de l'amphithéâtre gigantesque des Alpes, jetée au bord du lac de Waldstetten, entre

les deux cimes du Pilate et du Rigi, elle se présente aux yeux du voyageur avec une imposante majesté. La Reuss, qui découlant du sommet du St.-Gothard, traverse le lac des Quatre-Cantons, arrose le centre de la ville; des ponts, plus curieux par leur longueur et leur ancienneté que par la beauté de leur construction, ont été jetés sur cette rapide rivière; ce sont des espèces d'allées couvertes, bâties sur pilotis; la toiture est portée par des poutres dressées, réunies de distance



LE LION DE THORWALDSEN. (LUCERNE.)

en distance par d'autres poutres transversales, de manière à former des cintres qui sont chacun chargés de peintures et d'inscriptions.

C'est aux portes de Lucerne que se trouve ce qu'on peut appeler sans exagération une des merveilles de la Suisse. Qui n'a entendu parler de ce lion admirable,

sculpté dans le creux d'un roc, par le ciseau si étonnant de Thorwaldsen, le célèbre sculpteur danois et un des premiers de l'Europe. Le génie des arts a immortalisé, dans un jardin particulier, où le colosse est placé, la mémoire du dévouement des Suisses, qui tombèrent le 10 août 1792, en défendant le malheureux Louis XVI

contre la populace parisienne insurgée. Un lion mourant sur un monceau d'armes brisées, et protégeant encore de sa patte l'écusson aux fleurs de lys, telle est l'admirable composition modelée en plâtre par Thorwaldsen et taillée dans la pierre par un jeune sculpteur de Constance nommé Ahorn.

Au-dessus de la grotte dans laquelle l'animal est couché, grotte haute de vingt-six pieds et longue de quarante-quatre, on a inscrit les noms des officiers et le nombre des soldats qui périrent victimes de leur fidélité.

#### UN MAGASIN DE SOIERIES IL Y A DEUX CENTS ANS.

L'industrie de la soie est, comme on le sait, originaire de la Chine, et daterait du XXVI<sup>e</sup> siècle avant notre ère. On y montre encore la robe de soie de Confucius. Dès le IV<sup>e</sup> siècle, la soie grégée arrivait, d'après Aristote, de l'Asie à Cos, et une femme nommée Pamphile, fut, paraît-il, la première à la savoir tisser. — Du reste, les habitants de cette île devinrent par la suite très-habiles à travailler la nouvelle matière, car c'est de leurs ateliers que sortaient, sous le règne d'Auguste, ces gazes de soie que les dames romaines recherchaient avec fureur.

Un peu plus tard, lorsque les conquêtes romaines eurent ouvert une route vers l'Orient, les soieries unies, brochées, brodées d'or ou d'argent des pays asiatiques, pénétrèrent à Rome, et les soieries de Cos perdirent leur vogue.

Dans le principe, les étoffes de soie ne furent uniquement portées à Rome que par les dames, mais plus tard, sous les empereurs efféminés, les hommes en adoptèrent l'usage. Constantinople avait au IV<sup>e</sup> siècle des fabriques de soie, mais ce fut seulement sous Justinien, au VI<sup>e</sup> siècle, lorsque le ver-à-soie fut acclimaté dans l'empire Grec, que cette industrie commença à se développer en Macédoine, dans l'Hellade, le Péloponèse, à Athènes, à Thèbes, à Corinthe. Ce furent ces manufactures qui, avec celles de Syrie, de Perse et d'Egypte, alimentèrent le commerce de soie de toute l'Europe occidentale.

A la fin du XII<sup>e</sup> siècle, lorsque le ver-à-soie pénétra en Sicile et en Italie, des fabriques furent créées à Rome, à Naples, à Milan, à Venise, à Florence, etc.

Le pape Grégoire X apporta le mûrier dans le comtat Venaissin, puis il y introduisit le ver-à-soie.

La fabrication des soieries se propagea alors en France à Nîmes, à Tours, à Rouen, à Paris, à Lyon, ville qui n'a cessé d'être son centre principal. Au XVII<sup>e</sup> siècle, les protestants français, à la suite de la révocation de l'Édit de Nantes, introduisirent en Angleterre, où ils s'étaient réfugiés, l'industrie des soieries.

Des Français à la même époque l'apportèrent en Allemagne, en Suisse, dans les Pays-Bas. Aujourd'hui elle est florissante dans toute l'Europe, mais c'est la France qui occupe toujours le premier rang pour les soieries.

#### DANS L'ANTICHAMBRE DU DENTISTE.

Pauvre vieux! l'unique chicot qu'il possède encore lui donne bien de la tablature. Enfin, le voilà qu'il s'est décidé à s'en séparer à jamais.

Il arrive chez l'opérateur, mais celui-ci est en train de prodiguer ses soins à un autre patient. Des gémissements plaintifs passent à travers la porte mal jointe, et donnent à notre homme une idée peu réjouissante de ce qui l'attend; aussi ses regards nous disent assez qu'il est réellement là sur un banc de torture.

#### PAYSANNERIE.

##### Personnages.

Lucas, petit paysan âgé de 12 ans; René d'Audicourt (13 ans), fils du baron d'Audicourt; Lucie d'Audicourt, sa sœur, âgée de 11 ans.

(Le Baron d'Audicourt a hérité de son oncle le château de ce nom; il vient en prendre possession, et, à cette occasion, on se propose de donner une fête dramatique.)

#### SCÈNE PREMIÈRE.

Lucas seul, entrant sur le théâtre. — Oui, morgué, vive la hardiesse! J'étais embarrassé par où entrer, m'est avis que j'ai trouvé la bonne porte. (Il s'assied dans le fauteuil.) Me voilà ici bien à mon aise; c'est ce qu'ils »appellons" le Théâtre: me voilà »voirement" fort à mon aise, mais ce n'est que jusqu'à ce qu'on me chasse, car ils vont venir pour représenter leurs fariboles de comédie, et le premier d; ces »Mossieus" qui me verra, va me mettre à la porte; t'as biau être du Village, mon pauvre Lucas, ils te chasseront, je t'en avertis.

#### SCÈNE II.

René. — Ah! bonjour, mon ami, que faites-vous donc ici tout seul?

Lucas. — Moi, Mossieu, rien. Je me disais tant-seulement de m'en aller, pour vous éviter la peine de me mettre à la porte.

René. — Vous mettre à la porte! N'êtes-vous pas de ce village?

Lucas. — Oui, j'en suis »né natif;" mon père et ma mère en sont; leurs père et mère en »étions", et mes enfants en seront, s'il plaît à Dieu de m'en donner »queuque" jour.

René. — Eh bien! mon ami, dès que vous êtes de ce village, vous n'avez rien à craindre; maintenant je

suis aussi du village moi, et j'espère, en cette qualité, qu'on aura ici des attentions pour nous.

Lucas. — Comment! des attentions pour vous: n'êtes-vous pas de la compagnie du »Château?"

René. — Un peu, oui, mais je n'en suis pas moins du pays.

Lucas. — «J'ons biau» vous envisager, m'est avis que je ne vous connais pas plus que si je ne vous avais jamais vu.

René. — Cela peut être; mon père n'en est pourtant pas moins le premier laboureur du canton.

Lucas. — Et le mien, »morgué," est le plus ancien; mais vous vous »gobargez" de nous avec votre père que vous dites laboureur.

René. — Je m'en vais vous mettre au fait. Oui, par l'héritage que mon père vient de faire de cette terre, il se fait gloire du titre de premier laboureur du canton. Cette qualité à ses yeux comme aux miens, est la plus belle du monde, la plus importante à l'humanité.

Lucas. — Eh bien! tenez, voilà des manières qui me ravissent l'âme, et s'ils sont »tretous" bons, comme vous, je vous réponds que »j'naurons" pas besoin qu'on vous recommande au Prône, pour que je prions Dieu pour vous de tout »not" cœur. Tout le village va vous être d'une affection, va vous servir avec un zèle... Vous verrez... Vous verrez... Je n'ai qu'un chagrin qui me prend tout subitement.

René. — Quel est-il?

Lucas. — C'est que j'voudrions... si c'était vote bon plaisir... puisque... mais...

### SCÈNE III.

Lucas. — »V'la" une demoiselle qui m'impose silence... Elle a le regard si honnête et l'abord si avenant, que le plaisir de la voir me coupe la parole.

Lucie. — A quoi t'amuses-tu donc, mon frère? On t'attend; mais joues-tu la comédie avec...

René. — Non: je lui disais la vérité, en lui apprenant que notre intention est de nous faire aimer de tous les habitants du pays...

Lucas. — Oh! pour cela, vous vous y prenez, »morgué," on ne peut pas mieux. Mais quelle est donc cette gentille petite demoiselle-là?

René. — C'est la première bergère de nos hameaux; c'est ma sœur.

Lucas. — Plus vous dites, et plus je me confonds... Votre sœur, la première bergère du »hamiau!" Oh! les bons maîtres que »j'avons-là!" Mademoiselle, pardonnez notre »importunance," c'est Monsieur votre frère qui en est cause.

Lucie. — Je vous suis obligée du compliment, il me flatte d'autant plus qu'il est naturel.

René. — Ah! ma sœur, tu ne connais pas encore les plaisirs champêtres, mais tu vas les connaître, en les partageant avec tous les bons et honnêtes habitants de ce pays, la chasse, la pêche, les danses sous l'ormeau.

Lucie. — J'en ai comme toi, mon frère, la plus agréable idée.

Lucas. — Quoi! vous danseriez aussi avec nous sous l'ormeau?

Lucie. — Certainement.

Lucas. — Quoi! Vous... Eh bien! »morgué" le chagrin que j'avais me quitte; puisque vous êtes si bons, je m'enrôle dans votre »troupiou" et je veux jouer »itou" la comédie avec vous; m'est avis que le désir de vous plaire me donnera de l'esprit... Toutes ces paroles qui me »semblent" arrangées dans un livre comme des plants de laitues, je les »dégoiserons" tout comme un autre; »alles" sont toutes »mâchées" pour ceux qui »savons" lire, la mémoire n'a plus qu'à les avaler, et comme je lis tout courant, laissez-moi faire...

Lucie. — Voilà toute la besogne.

Lucas. — Voilà toute la besogne... Mais il faut de la »gesticulation," oui, une certaine »manigance" dans les bras et dans les mains; or comme c'est la première fois que je me serai attelé à cette charrue-là, et que vous êtes au fait, vous me donnerez bien »queuqu'avis?"

Lucie. — C'est la première fois aussi que nous nous en mêlons, mais nous comptons sur l'indulgence de nos spectateurs.

Lucas. — Allez, Mademoiselle, soyez tranquille; pour ce qui est en cas de ça, si vous jouez mal, je vous excuserai... au reste, ne nous mettons pas martel en tête; »on sait bien que ce n'est ni vote métier ni le mien."

René. — C'est bien dit, Lucas; ceux qui ne seront pas contents, n'auront qu'à reprendre leur argent à la porte. Toi, prends courage et n'aie pas peur; car en cela comme en tout... à chacun son métier, et les vaches seront bien gardées!

### LA LÉGENDE DE LA PEAU DU CHIEN.

#### I.

Lorsque Dieu créa le chien, il lui donna, dit une antique tradition, un rang au-dessus des autres animaux, avec la noblesse personnelle et une peau sans plumes, ni poils, afin qu'il fût le plus ressemblant à l'homme dont il devait être le compagnon et l'ami, puis il le mit dans le Paradis terrestre, en lui disant:

— Le jour tu dormiras, et la nuit tu veilleras!

Le chien promit de bien remplir son office et le soir même il commença à faire ses rondes.

Tout alla bien pendant quelque temps. Adam était satisfait de son gardien, le chien était satisfait de lui-même, mais il y avait quelqu'un qui n'était pas satisfait du tout, c'était le diable. Il n'aime ni les bêtes ni les gens qui font leur devoir.

Par un beau jour, ou plutôt par une belle nuit, à la douzième heure, le Mauvais sortit tout doucement d'un grand bois et s'approcha du Paradis.

Le chien qui veillait se mit à aboyer de toute la

force de ses poumons, et le diable de se sauver.

Quinze jours se passèrent avant que le Cornu n'osa se représenter. Cette fois, il était muni de dix perdreaux rôtis au feu de l'Enfer.

— J'ai pensé à toi, dit-il au chien, je t'apporte du gibier; en veux-tu?

— Lance par dessus la clôture. Malheur si tu oses la franchir!

L'Esprit du mal lança un perdreau, puis deux, puis trois, et à chacun il avançait d'un pas; au quatrième, le bout de son doigt toucha la clôture, mais mal lui en prit, car le chien faillit lui enlever le doigt...

Le diable hurla de douleur et s'en retourna en Enfer pour faire soigner sa morsure.

Mais Satan est persévérant; lorsqu'il a un projet il ne l'abandonne pas. Il voulait à tout prix entrer dans le Paradis.

Le rusé compère venait chaque soir rôder autour du domaine d'Adam, faisait des compliments au chien, lui contait des histoires; à force de le voir, le chien s'habitua à sa laideur, à ses ailes de chauves-souris; il finit par trouver les nuits longues lorsque la compagnie du diable lui manquait.

— Parle tant que tu voudras, disait le chien, mais pour ce qui est de mettre un doigt sur la moindre des barrières du Paradis, gare à toi!

— Ah! je ne viens plus ici que pour babiller, dit le diable; m'en as-tu donné des crises!...

— Bon, causons, mais à bas les pattes...

## II.

— Si tu étais sorti de mes mains, dit un jour le diable au chien, tu serais autrement joli... Je t'aurais doté



UN MAGASIN DE SOIERIES IL Y A DEUX CENTS ANS.

d'une peau couverte de poils soyeux, tu serais magnifique avec un tel habit!

— Vraiment! fit le chien qui songeait.

— Veux-tu en essayer un? s'il n'est pas à ton goût, rends-le moi...

— Eh bien! oui, mais n'approche pas du Paradis...

— Je me tiendrai à cent pas, je te jetterai l'objet de loin.

— Ça me va!...

Satan partit et revint au bout de quelques instants...

— Attrape! dit-il au chien en lui lançant une peau.

Ce dernier prit la peau, la flaira, la tourna en tout sens, sans y trouver rien à redire... C'était une peau fine, souple, avec une magnifique fourrure noire et frisée.

— Pourvu que je puisse aboyer, qu'est-ce que cela fait à mes maîtres que je sois habillé ou non, se dit le chien en endossant la peau...

— Eh bien! fit Satan, tu vois que je suis bon diable!

— C'est possible, mais arrière: Ton cadeau ne m'empêchera pas d'aboyer et de mordre.

— Parbleu! je retourne chez moi, je n'ai pas envie de te muscler; quand je serai parti, tu pourras faire autant de vacarme que tu voudras.

— Vous partez déjà, messire!...

— Oui, j'ai mal aux dents. Bonsoir.

— Bonne nuit!...

— Quel original, se disait le chien, je l'insulte, je le mords, et il m'apporte un joli vêtement chaud, léger, bien fait à ma taille. Comme je suis à mon aise là-dedans. Ça me manquait...

En ce moment, le chien passait près d'un lac limpide, il s'y mira longtemps au clair de lune.

Le diable comptait là-dessus. Lorsque le chien se fut regardé, admiré de tous côtés, et qu'il revint à son

poste, il aperçut Satan niché dans un pommier, et lui faisant un pied de nez.

Ce fut en ce terrible jour, que le Malin prit la forme du serpent pour engager Ève à désobéir à Dieu.

L'ange, armé d'un glaive de feu, qui chassa nos premiers parents du Paradis, dit au chien :

Tu porteras comme un signe de réprobation la peau que Satan t'a donnée...

Les enfants d'Adam seront tes maîtres; tu expieras dans la servitude ton manque de vigilance. C'est pourquoi, conclut la légende, que la peau du chien ne tient pas à la chair.

### CE NE SONT PAS DES ENFANTS, CE SONT DES DÉMONS.

Entrons chez la mère Gertrude; le père est aux champs; il est sept heures du matin, et assistons-y à une scène tragi-comique qui s'y renouvelle journellement.

La petite Marie en chemise se sauve dans tous les coins, poursuivie par sa mère qui veut la laver. Le petit Robert se roule par terre et court de tous côtés, au risque d'être heurté et écrasé par ses frères et sœurs qui vont et viennent sans s'inquiéter de lui. L'aînée



DANS L'ANTICHAMBRE DU DENTISTE.

de la famille, Julie, se donne les airs fâchés et grondeurs de sa mère envers le petit Georges qu'elle est chargée d'habiller et de conduire à l'école. Celui-ci, à son tour, rudoie Robert.

Chacun, à l'exemple de la mère, crie, tape, court, s'es-souffle, pour obtenir ce qu'il désire. Toutes les voix sont montées à leur plus haut diapason. Les chaises renversées, les habits épars, l'air mécontent de la mère et des enfants donnent à cette scène matinale l'aspect le plus désagréable.

Soudain, la porte s'ouvre, et Victorine, une voisine, revenue depuis peu de la ville, où elle avait été pen-

dant plusieurs années gouvernante dans une famille respectable, entre chez la mère Gertrude.

— Hein! qu'en dites-vous? Ce sont des démons, et non pas des enfants, fait la mère furibonde.

Victorine ne répond pas.

Après avoir contemplé quelque temps cette triste scène, elle ramasse le petit Robert qui toujours en grim pant était arrivé près du foyer; puis, de sa voix douce et amicale, elle encourage Julie à se dépêcher et Georges à se tenir tranquille. Elle leur raconte une courte histoire pour obtenir le silence.

Marie, pour l'écouter, se laisse attraper, laver, habil-

ler, sans autre tentative de fuite. Tout alla bien jusqu'à ce que François, l'aîné de la famille, qui attendait Georges pour aller à l'école, entra comme un furieux pour se plaindre de son frère.

La mère le gronde rudement. Toutes les autres petites voix se joignent à la sienne pour harceler l'interrompteur, et c'est à grand'peine que Victorine obtient le silence. Quand l'histoire est achevée tous les enfants se trouvent prêts et s'en vont.

— Eh bien! vous le voyez, dit Gertrude toute rouge, tout essouffée, comment voulez-vous que j'en vienne à bout, n'ai-je pas raison de répéter que ce sont des démons et non pas des enfants!

— Pas tout-à-fait, ma chère, répondit Victorine; si vous voulez que je vous parle franchement, je vous dirai que c'est un peu de votre faute, vous ne sauriez croire combien la douceur, une humeur toujours égale, un ton de voix doux et posé sont de bons exemples à donner aux enfants. Avec de l'affection, de la fermeté, une juste sévérité on fait tout ce qu'on veut d'eux. Mais on ne doit jamais rien leur promettre, ni leur défendre en vain. Il faut leur donner l'exemple de la douceur, de la bonté. Essayez, ma chère, de parler plus doucement, demandez sans commander impérieusement. Mais, faites-vous tous les jours la prière avec vos enfants?

— Non, dit Gertrude avec embarras, je n'y suis pas toujours disposée, et après des scènes comme celle-ci?

— C'est cela, ma bonne Gertrude, quelle impression cela ferait-il en effet, aux enfants, d'entendre leur mère de la même voix colère les exhorter, au nom de Dieu, à l'amour et à la douceur; tandis qu'eux, lui gardent rancune de ses mauvais traitements, et elle, de leur désobéissance?

Gertrude soupira...

— Il faut que tout change ici, dit-elle, je vais suivre vos conseils, ma chère...

Gertrude appliqua les bons conseils de son amie. Elle commença chaque journée par une prière, ce qui disposa son cœur à plus d'indulgence; par là son caractère s'adoucit; peu à peu, ses enfants se modelèrent sur elle, et bientôt, on n'entendit plus sortir de la maison de Gertrude que des chants joyeux, et les gais éclats de rire des enfants qui jouaient.

---

### L'AUTOMNE.

---

Aux jours où, riante et féconde,  
La nature est riche d'encens,  
Où le soleil, âme du monde,  
Pénètre et réjouit les sens.

Qu'il m'était doux de voir la terre  
Se parer de mille couleurs,  
Et mon abri, toit solitaire,  
Dormir en un berceau de fleurs!

Aujourd'hui, je pleure en moi-même  
De voir mes dahlias flétris,  
Mes rosiers sous leur diadème,  
Mes balsamines en débris.

De marcher sur la feuille morte,  
Qui roule au courant du ruisseau,  
Ou que l'aile des vents emporte  
Loin du paternel arbrisseau.

Et de sentir, à chaque aurore,  
Le soleil, naguère éclatant,  
Pâle, demain plus pâle encore,  
Perdre d'un feu que j'aime tant!

Et sur tout ce qui m'entourne  
A chaque pas de mon chemin  
Dans l'été qui se découronne,  
Hélas! je lis le sort humain!

Le temps de ses mains acharnées,  
Comme ces fleurs, fane nos jours;  
Comme ces feuilles, nos années  
Tombent, s'envolent pour toujours!

---

### PENSÉES.

---

Aimer la lecture, c'est faire un échange des heures d'ennui contre des heures délicieuses.

Il y a de la grandeur à s'acquitter scrupuleusement de ses moindres devoirs.

---

### FOX.

---

— Monsieur, demandait une petite fille, à un célèbre homme d'État anglais — mort au commencement de notre siècle, pourquoi vous appelez-vous «Fox» comme mon chien?

— Ma chère Betsy, je vais satisfaire votre curiosité, répondit Fox. A une époque très-reculée, mes ancêtres étaient des chiens, mais ils sont devenus méchants et pour les punir le bon Dieu les a condamnés à devenir hommes.

Fox trouvait donc qu'il y a plus de méchants hommes que de méchants chiens et, hélas! il n'avait pas tort.

---

### LA PRINCESSE LAIDERONNETTE.

---

#### III.

#### Une Leçon.

Six heures du soir sonnaient à la pendule de boule

accrochée à la boiserie du petit salon de réception de la maison de la tante Dorothée. Celle-ci vêtue d'une robe bleue sur un dessous orange, la tête couverte d'une perruque blonde à l'enfant, ce qui formait un contraste choquant avec son teint, était assise sur une bergère, ayant debout devant elle sa nièce Marie. Cette dernière portait une robe de soie rose à l'enfant, ce qui malheureusement dessinait une taille en tuyau de poêle; de cette robe sortait par en haut un cou mal lavé surmonté d'une figure aussi peu soignée, dont le seul ornement était une magnifique chevelure brune, arrangée sans aucun art au-dessus de sa tête, et de chaque côté de cette robe rose s'échappaient des bras longs, maigres, osseux, qu'achevaient des mains rouges, longues, et dont les ongles en deuil indiquaient une absence complète de propreté.

— Ces messieurs vont venir, dit Dorothée à sa nièce, passe sur le balcon et ne te montre pas, Marie.

— Quels messieurs, ma tante? demanda Marie.

— Ne t'inquiète pas, ma nièce; seulement, je voudrais savoir lequel de ces messieurs tu choisiras pour époux.

— En vérité, ma tante, dit Marie, d'une manière trainante qui attestait l'ennui profond que toutes ces choses lui inspiraient, vous voulez que je me marie, cela m'est égal, arrangez cela comme vous le voudrez. Mon Dieu! que je m'ennuie dans ce monde, ajouta-t-elle en baillant et en se dirigeant vers le balcon sur lequel elle s'assit, la tête appuyée sur sa main.

Elle était depuis un moment dans cette position, lorsque de la place où elle était et où elle pouvait tout voir sans être vue, elle vit entrer au salon un des deux personnages que sa tante avait mandés. C'était un monsieur grand, blond, très-élégant, monsieur Anatole de Beaumont, venu à Rouen, pour son plaisir, disait-il, d'un air nonchalamment ennuyé. Il se disait fils d'un riche seigneur de la cour.

Il était à peine assis, qu'une autre personne entra modestement dans le salon; celui-ci n'était ni beau, ni laid, sa mise était modeste, ses traits naïfs et bons, ses manières franches et simples, mais sa taille était un peu déviée. Fils d'un président au parlement, M. Thomas Pichon se destinait au barreau, quelques plaidoiries éloquents l'y avaient déjà placé en première ligne.

— Messieurs, dit mademoiselle Dorothée, de prime-abord, M. Leprince, mon frère, arrive, et arrive remarié.

— Nous le savions, Mademoiselle, répondirent les deux messieurs à la fois.

— Il a fait, à ce qu'il paraît, une fortune colossale dans l'Inde, et rapporte je ne sais combien de millions.

— On le dit, affirma M. de Beaumont.

M. Pichon fit un extraordinaire mouvement de surprise; mademoiselle Dorothée continua:

— A son retour, mon frère demandera compte des personnes que je reçois, et à quel titre elles y viennent? Que lui dirai-je de vous, M. Pichon? Je commence par vous, comme le plus ancien de date.

— Mademoiselle, répondit M. Pichon, lorsque je me présentai ici, il y a un an, je vous l'avoue, mon inten-

tion était de rechercher en mariage mademoiselle votre nièce mais... depuis...

— Achevez, Monsieur, dit Dorothée, souriant avec amertume, vous trouvez ma nièce trop laide...

— Ce n'est pas cela, interrompit vivement Thomas Pichon; qu'importe à un homme sérieux une femme plus ou moins laide, plus ou moins jolie; laide et pauvre, j'aurais épousé mademoiselle Marie sans hésiter, mais laide et riche, je me retire.

— Pour quelle raison, Monsieur, dit Marie, paraissant tout à coup: elle était pâle et paraissait vivement agitée.

— Vous étiez-là, Mademoiselle? dit Thomas Pichon surpris, mais sans se déconcerter, et vous demandez la raison de mes paroles? je vous la dois, et ma franchise dût-elle vous fâcher, je vous la donnerai; vous êtes meilleure que vous ne paraissez, Mademoiselle, mais le désœuvrement dans lequel on a laissé votre jeunesse, a donné à votre caractère une insouciance qui fait durer votre enfance plus longtemps qu'elle ne devrait durer. Pauvre, je vous eusse dit: Mademoiselle, soyez ma femme, mais avant, laissez-moi vous dire ce qui fait d'une jeune fille rieuse et étourdie quelquefois, une bonne ménagère, une mère de famille éclairée; laissez-moi meubler votre mémoire, et, sans faire de vous une savante, vous mettre à même de conduire une maison. Pauvre, vous auriez compris le dévouement de ma vie, là où riche, vous ne verriez peut-être qu'un calcul; soyez donc heureuse, Mademoiselle, je me retire.

— Mademoiselle, dit aussitôt M. de Beaumont, profitant de la position et du refus de son rival. Pauvre ou riche, je demande formellement votre main à madame votre tante, qui représente ici monsieur votre père!

— Et je vous l'accorde, Monsieur de Beaumont, dit la tante Dorothée, radieuse d'avoir un neveu si beau, si élégant; n'est-il pas vrai, ma nièce, vous acceptez?

Marie impressionnée pour la première fois de sa vie, non de sa laideur, mais de son manque d'éducation, ne répondit rien à sa tante.

#### IV.

#### La Belle-Mère.

Le lendemain de cet événement, M. Leprince arriva à Rouen; après avoir tendrement embrassé sa fille, il lui présenta une jeune femme charmante en lui disant:

— C'est ta mère.

Celle-ci prit aussitôt la fille de son mari dans ses bras et ajouta:

— Ou plutôt ta sœur, n'est-il pas vrai, Marie?

La jeune fille ne put s'empêcher de jeter un regard de reproche à sa tante.

— Vous me la disiez méchante, lui dit-elle, lorsqu'elle fut seule avec Dorothée.

— Elle est douce, c'est vrai, mais elle n'en vaut pas mieux pour cela, répondit la vieille demoiselle.

Le soir même, Dorothée présenta à son frère M. de Beaumont, comme le fiancé de Marie. Les manières de ce personnage prévenaient en sa faveur, nous vous l'avons déjà dit; M. Leprince l'accueillit fort bien. Quant à M<sup>me</sup> Leprince, elle prit Marie en particulier et lui demanda si M. de Beaumont lui plaisait.

— Ma tante l'a choisi, répondit tristement Marie.

— Ton père n'est pas riche, répliqua madame Leprince, mais comme je le suis assez, moi, pour faire du bien aux enfants de l'homme que j'aime et que j'estime, je te constituerai une dot.

Tout cela aurait dû rendre Marie gaie et heureuse, mais les reproches de M. Pichon semblaient l'avoir atteinte au cœur; pour la première fois, l'enfant gâtée, insouciant et indolente disparaissait. Marie n'ayant donc rien à alléguer pour ne pas épouser M. de Beaumont, l'épousa un an plus tard et partit avec lui pour Nancy, où il venait d'obtenir une place.

Le premier manque de foi de M. de Beaumont, fut de refuser d'emmener la tante Dorothée, ainsi qu'il le lui avait promis.

Celle-ci jeta feu et flamme, mais resta chez son frère, où madame Leprince par sa douceur, sa bonté, sa patience, finit par se faire aimer d'elle.

Etant devenue veuve après un an de mariage, Marie se dit: on peut étudier à tout âge, étudions.

Et se renfermant dans son modeste intérieur, ne recevant aucune visite, elle s'adonna à la culture des lettres; en 1748, elle fit paraître un roman intitulé: Le Triomphe de la Vérité; ce roman n'eut pas un grand succès, mais il était moral, bien écrit, et l'auteur reçut d'Angleterre des propositions pour se charger de l'éducation d'une jeune lady; elle accepta.

Ce fut alors qu'elle composa son Magasin des Enfants, qui obtint une grande réputation.

Ce livre était un des meilleurs d'une époque où l'éducation des enfants se trouvait être fort négligée; — on n'en faisait pas, comme de nos jours, une étude spéciale; — le Magasin des Adolescents lui succéda et n'eût pas moins de succès que l'autre. Madame de Beaumont, après avoir passé plusieurs années à Londres, revint en France, revint sa patrie, et fut toute surprise en débarquant à Rouen, de voir M. Thomas Pichon venir lui demander une main qu'il avait refusée d'abord.

Madame de Beaumont accepta l'offre de M. Pichon. Elle vécut retirée et se consacra uniquement à l'éducation de ses six enfants. Elle avait produit autant d'ouvrages qu'elle possédait d'années. Madame de Beaumont, seul nom sous lequel elle se soit fait imprimer, a laissé 70 volumes.

On voit qu'il n'est jamais trop tard de refaire une mauvaise éducation.

## RÉPONSES AUX EXERCICES RÉCRÉATIFS DES N<sup>os</sup> 30 — 31 — 33.

N<sup>o</sup> 30

MOTS CARRÉS.

Mal — Ami — Lit.

MOTS EN LOSANGE.

A — Ane, Autre — Ere — E.

CHARADE.

ZÉRO,

DEVINETTES.

Le sansonnet. L. sans son E.

N<sup>o</sup> 31.

MÉLI — MÉLO.

L'eau s'en va toujours à la rivière.

CHARADE.

Lourdaut.

RÉBUS.

Cet homme est en danger de mort, parce qu'il est en eau (O) entre deux airs (R. R.)

N<sup>o</sup> 33.

ENIGME GRAMMATICALE.

L'ACCENT AIGU.

LOGOGRIPHE.

ORANGE — RAGE — AGE.

Nous ont envoyé des réponses exactes :

Amélie B. (Ensival); — Barboux, Laure (Verviers); — Caroline S. (Binche); — Dalbert, Jean (Mons); — Decuyck, Louis, (Schaerbeek); — Denal, Virginie (Bruxelles); — Desister, Julie (Dison); — Duteil, Laure, (Namur); — Estelle, S. (Furnes); — Jaquet, Edouard (Bouillon); — Léon V. D. (Ans); — Melzen, Louisa (Gand); — Norbert, Julia (Ixelles); — Paul K. (Warre); — Pelsen, Emile, (Liège); — Servais, Jeanne (Charleroy); — Simal, Renée, (Bruxelles); — Suzanne V. (Beaumont); — Teulen, V. — (Binche); — Ulric (Angis); — Vanhoeck, B. (Lokeren); — Verghote, Léon, (Hérenthals).

Imprimerie de l'«Illustration Européenne».



# MUSÉE DU JEUNE ÂGE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Publié sous la direction de M<sup>lle</sup> MARCELLINE LA GARDE.

## ABONNEMENTS:

BRUXELLES . . . . . 8 — fr.  
PROVINCE . . . . . 8 50 „  
franco par an.

SOMMAIRE. GRAVURES. — La Chouette-naine. — Une Noce japonaise. — Une Situation périlleuse.

TEXTE. — La Chouette-naine. — Une Noce japonaise. — Une Situation périlleuse. — Réception d'une Poupée parmi les Ours. — Les Ladres! — Qui héberge un Égoïste n'est plus maître chez lui. — Babilos. — Le petit Pêcheur de Blankenberghe. — Exercices récréatifs. — Avis.

## ADMINISTRATION:

BRUXELLES,  
107, BOULEVARD DU NORD.

N<sup>o</sup>. 38.

10<sup>e</sup> ANNÉE.

18 OCTOBRE 1884.

### LA CHOUETTE-NAINE.

Cette chouette, répandue dans toutes les parties du globe, est longue d'environ quatorze pouces; elle est d'un roux-jaune mêlé de gris, de brun, pointillé de noir et de blanc. Sa face est blanche ou grise, et autour des yeux elle a un cercle de petites plumes blanches.

Cet oiseau est un véritable faucon de nuit, et l'on constate une grande ressemblance entre le bec et les serres de notre chouette et ceux du faucon.

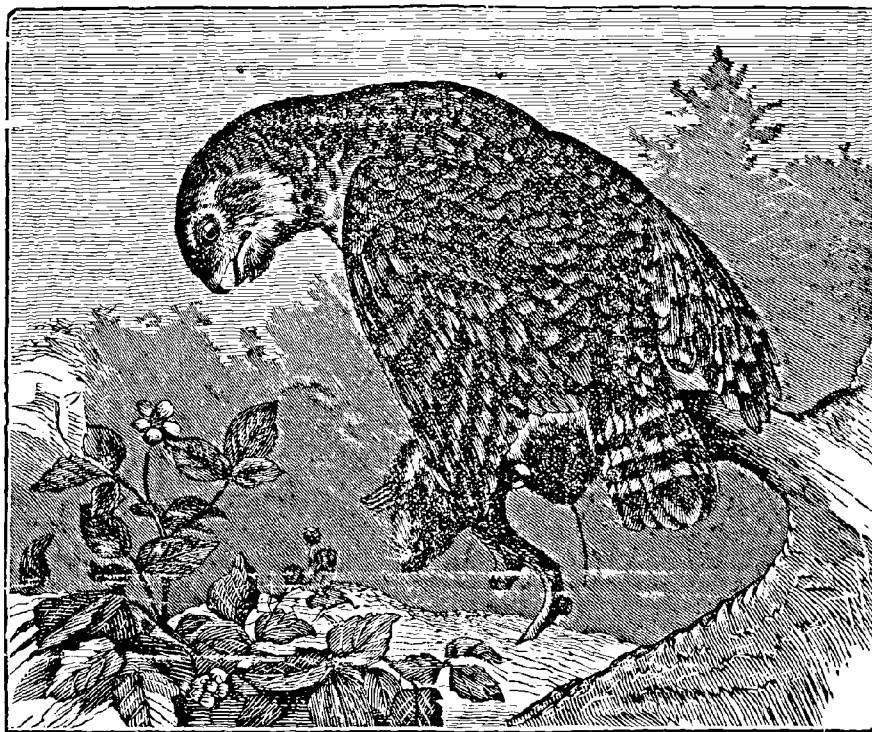
Dans le midi de la France, les gens de la campagne

désignent cette chouette-naine sous le nom de «buéro-l'holi», parce qu'ils croient qu'elle vient pendant la nuit boire l'huile qui brûle dans les lampes des églises.

Ce rapace rend beaucoup de services, en faisant la guerre aux mulots, aux souris, et à tous les rongeurs nuisibles à l'agriculture.

### UNE NOCE JAPONAISE.

Deux amis du fiancé vont, en grande pompe, chercher la fiancée chez ses parents. Un homme et une



LA CHOUETTE-NAINE.

femme, tenant chacun une torche allumée et un mortier à broyer le riz, l'attendent à la porte. Au moment où la jeune fille franchit le seuil de sa nouvelle demeure, le riz des deux mortiers — symbolisant la vie active, — est mélangé dans un seul récipient, et les torches, — symbolisant l'amour, — sont réunies pour ne plus former qu'une seule flamme.

La fiancée est enveloppée d'un long voile de soie blanche, elle est reçue par son beau-père; son fiancé se place à quelques pas d'elle. Sur la partie exhaussée du plancher se trouvent des plateaux contenant des victuailles; un flambeau, une bouilloire, une branche à trois feuilles, abritant deux bergeronnettes, — images de la candeur et de la fidélité; — deux fioles de «saké»

et trois tasses. Une matrone prend les fioles, une autre la bouilloire; le contenu des deux flacons est mélangé, on y verse de l'eau bouillante, puis chacun des époux vide neuf tasses du liquide, qu'il absorbe trois par trois.

Cette première et importante partie de la cérémonie terminée, on passe au second acte qui consiste à grignoter des bonbons. Enfin au troisième et dernier, — le repas de noce. — C'est un véritable festin pantagruélique, pendant lequel se prononcent des discours sans fin et se chantent les louanges des époux; les danses et la musique terminent la fête qui dure jusqu'à l'aurore.

#### UNE SITUATION PÉRILLEUSE.

Elle n'est réellement pas rassurante, la situation de ce chasseur, qui s'étant aventuré dans les marais de la côte de Port-Natal, voit, pendant qu'il se repose parmi les roseaux, de monstrueuses têtes de crocodiles sortir de l'eau pour venir le regarder dans le blanc des yeux. Mais notre homme, qui n'était pas un poltron, ajusta un des monstres à l'attache des pattes de devant, l'endroit le plus sensible chez ces grands sauriens; il le vit culbuter lourdement et s'enfoncer dans la vase. — Au bruit de la détonation, toutes les têtes se retirèrent sous l'eau, mais quelques instants après une gueule apparut de nouveau; le chasseur fit feu, un bouillonnement à la surface du marais lui fit comprendre que le monstre avait payé cher son audace. Notre homme en était à sa troisième victime, lorsqu'arriva une barque montée par d'autres chasseurs, qui vinrent lui prêter main forte et disperser l'horrible troupeau.

#### RÉCEPTION D'UNE POUPÉE PARMIS LES OURS.

C'était par une après-midi de dimanche du mois dernier, la fosse aux ours du jardin zoologique d'Anvers était ce jour là particulièrement assiégée d'une foule de marmots de tout âge, depuis celui du biberon jusqu'à celui du sucre d'orge.

Les enfants regardaient, les bonnes bavardaient et les ours gambadaient.

Or, tout à coup un cri se fait entendre, et des sanglots amers le suivent. Une petite fille venait de laisser tomber sa poupée dans la fosse. Des quatre oursons qui étaient là, les deux plus alertes s'élancent d'un bond vers le joujou. Ils reconnaissent une figure humaine et reculent d'abord étonnés, puis ils vont et viennent à l'entour avec de grandes précautions, attendant peut-être un mouvement de la petite figure et n'osant se fier à son immobilité. Enfin, le plus brave s'approche, de la poupée, lui donne un coup de patte, et la fait sauter si singulièrement qu'elle retombe debout

entre deux pavés. Alors voilà nos deux oursons qui se mettent à faire mille culbutes et mille cabrioles, comme des chieus qui jouent avec un enfant. Leurs camarades accourent et la danse devient générale. Inutile de dire les cris et les rires des jeunes spectateurs de cette scène. Plus les ours s'animaient, plus ils se familiarisaient avec la poupée, si bien que le même qui l'avait déjà touchée, la flaira de nouveau, la renversa, la releva, et la fit voler en l'air comme une balle. Les trois autres se mettent de la partie et le joujou va d'une patte et d'une gueule à l'autre, jusqu'à ce qu'il se disloque dans ces rudes voyages.

Voyant alors un de ses bras détachés, le plus jeune ourson la resaisit, l'enlève à ses camarades et va la cacher dans un coin. Les autres s'élancent; il leur tient tête, et une véritable lutte s'engage entre eux. Le premier voulait la défendre ou la briser à lui seul? C'était à qui la conserverait ou la dévorerait? Nous ne saurions le dire. Le dénouement lui-même fut incertain. L'ourson, se voyant vaincu par ses frères, se retourna contre la poupée et fit comme certains méchants enfants, il la mit en morceaux plutôt que de la céder à ses frères.

La petite fille, témoin de cette scène, ne cessait de pleurer le sort de son amie. La bonne pour la consoler lui promit de demander une plus belle poupée à sa maman.

Mais l'enfant ne voulait rien entendre, et s'en allait en répétant:

— Ce ne sera plus celle-là, j'aimais tant ma Jacqueline!...

#### LES LADRES!

Un bûcheron mourut, laissant à ses trois fils  
Un âne pour tout héritage.

Ne trouvant pas moyen d'en faire le partage,  
Les trois frères furent d'avis

De le garder entre eux comme chose commune.

«Chacun, se disaient-ils, ayant droit à son tour  
De s'en servir pendant un jour,

L'âne et le Ciel aidant, nous chercherons fortune.»

L'ainé, comme de juste, eut l'âne le premier.

Il le conduisit au bois et du bois à la ville,

Le frappant sans pitié d'un bâton de cornier.

Mais quant à le nourrir, c'était chose inutile,

Pensait l'avare; l'animal

Chez mon frère demain trouvera l'abondance.

Ménager mon fourrage est profit et prudence,

Abstinence d'un jour n'a jamais fait de mal.

Près du frère cadet tout se passa de même;

Du travail et des coups; d'orge et de foin, néant.

De même aussi chez le troisième.

»En marche pour le bois, animal faiméant!

Avant l'aube criait l'impitoyable maître,

En marche! Et quoi! Tu voudrais paître!

Mes frères t'ont gâté, paresseux, je le vois,  
Ils t'ont à trop bien vivre habitué sans doute;  
Je veux faire autrement." Mais l'âne cette fois  
Ne peut même aller jusqu'au bois:  
De faim, d'épuisement il tombe sur la route,  
Un fossé devient son tombeau.  
Mes ladres, maintenant partagez-vous sa peau!

#### QUI HÉBERGE UN ÉGOÏSTE N'EST PLUS MAÎTRE CHEZ LUI.

»Ami Loir, reçois ma visite,  
Il est tard, je viens sans façon  
Partager ton souper, ton gîte."  
Ainsi parlait un Hérisson.

»Combien ta visite m'est chère!  
Lui répond le Loir ingénu;  
Tu feras ici maigre chère,  
N'en sois pas moins le bienvenu."

Sur le repas l'intrus se jette  
(Voyage aiguise l'appétit),  
Puis, quand il a fait table nette,  
»Ça, dit-il, prête-moi ton lit."

Et sans attendre la réponse,  
Sans dire à son hôte bonsoir,  
Dans le lit de mousse il s'enfonce.  
Un coin nu reste seul au Loir.

Mais la cellule est toute étroite,  
Et le Hérisson qui dort peu,  
En se tournant à gauche, à droite,  
A son ami fait voir beau jeu.

»Ah! je perds enfin patience,  
Dit le pauvre Loir tout en sang;  
Délivre-moi de ta présence,  
Sors, hôte incommode et blessant."

»Moi, dit-il, quitter cet asile!  
Non, je m'y plais; puis, l'hiver vient;  
Mais toi, tu fais le difficile,  
Va-t'en, si cela te convient."

»Oui, je pars, dit le Loir tout triste;  
Il le faut bien, car je le voi,  
Quand on héberge un égoïste,  
On n'est plus le maître chez soi."

#### BABIOLES.

L'Oncle (à Jacques qui joue avec son chat et étudie sa leçon de géographie). — Nommez-moi, mon ami, les plus »hautes" montagnes de l'Europe.

Jacques (réfléchissant un moment). — Le mont... le mont... (puis se frappant le front) c'est vrai je n'ai encore étudié que les »basses"...

\*\*

Un Allemand se moquait d'un Anglais parce qu'il disait:

— Des petites poâs.

— Moi ché tis: tes bedits bois! C'est pien tifférent, refit l'Allemand avec fatuité.

\*\*

Gilles ronfle au coin du feu en attendant son maître. Ce dernier rentre, et pour ne pas éveiller son valet, il se couche, bien doucement. Il était au lit depuis un quart d'heure, lorsque, d'un accent mécontent, Gilles dit, en allongeant les bras:

— Minuit! Et ce vieux sapajou qui n'est pas encore rentré.

— Vous vous trompez, mon ami, fit une voix du fond de l'alcôve, le vieux sapajou est dans son lit...

\*\*

— Qu'est-ce qu'une bonne action? demande un précepteur au fils d'un financier.

— C'est une action sur les chemins de fer de l'Etat, qui sont en hausse pour le moment, répond le futur Rotschild...

#### LE PETIT PÊCHEUR DE BLANKENBERGHE.

##### I.

Toon ou Antoine Broot, avait à peine dix ans, il habitait avec ses parents une cabane au bord de la mer à Blankenberghe, qui alors n'était encore qu'un tout petit village de pêcheurs.

Un soir qu'il avait été ramasser sur la grève les morceaux de bois que la mer y jette dans les jours de tempête, il fut très étonné de ne point retrouver dans la cabane, son père et sa mère de retour de la pêche.

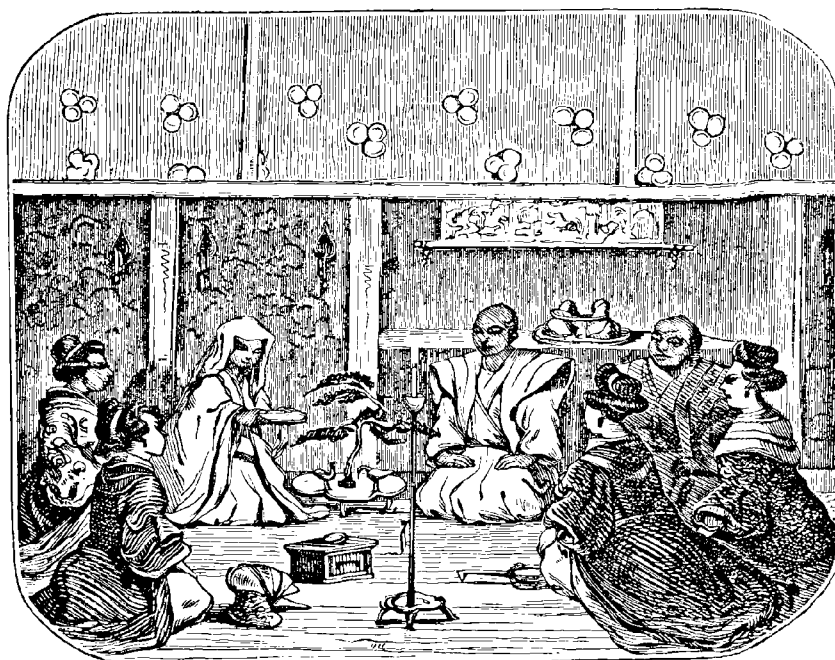
Toon en les attendant, alluma le feu pour faire cuire le poisson que son père apporterait. Il allait et venait dans toute la maison, il prépara la table, et se fit une joie de la surprise de sa mère, quand elle trouverait tout ce qu'il fallait à sa place. Cependant, l'heure passait, et Toon qui n'avait jamais apporté un si gros fardeau de bois, se désolait d'être obligé de le diminuer pour alimenter le feu qui brûlait toujours, sans que son père put voir combien il avait travaillé ce jour là.

Enfin la nuit vint tout-à-fait, et personne ne rentrait. Toon, alarmé, courut chez quelques voisins, qui s'étonnèrent comme lui de ce retard. On s'inquiéta, on s'informa, mais on n'apprit rien, et on ramena le pauvre petit tout en pleurs dans la chaumière. Il n'y avait personne encore. Quelques voisines restèrent d'abord

à jaser sur cette étrange absence; puis elles regagnèrent peu à peu leurs maisons, et Toon se retrouva tout seul au coin de son feu. Il y jetait de temps en temps un morceau de bois, puis il pleurait. Quelquefois il avait peur, quand la porte poussée par le vent s'agitait sur ses gonds; quelquefois il s'endormait malgré lui, et lorsqu'un bruit plus fort lui faisait ouvrir les yeux, il voyait les flammes de son petit feu qui faisaient danser de grandes ombres sur le mur. Il se levait alors, il courait jusqu'à la porte de la rue, se mettait à crier de toutes ses forces. Mais rien ne répondait, rien que le bruit lointain de la mer, qui se brisait sur les rochers de la côte. Enfin, la fatigue l'emporta, Toon s'endormit.

## II.

Il fut éveillé par un grand bruit et fut bien étonné de voir entrer au matin des hommes qui lui semblèrent des soldats, commandés par un officier; c'était un brigadier et des douaniers. Le brigadier demanda si ce n'était point là, la cabane du pêcheur Jan Broot. Un voisin lui répondit que c'était bien la cabane qu'il désignait. Aussitôt le brigadier fit un signe à ses hommes, et ils se mirent à visiter la maison dans tous ses recoins. Toon leur demanda ce qu'ils voulaient, et pourquoi ils renversaient ainsi tous les meubles. On ne lui répondit pas. Alors il voulut les arrêter et se plaça entre eux et une petite armoire de chêne que les douaniers voulaient briser.



UNE NOCE JAPONAISE.

— Oh! s'écria le brigadier, c'est là sans doute qu'est le magasin; le petit drôle le défend trop bien pour qu'il n'en connaisse pas la valeur. Allons, décartez-le.

Et, comme Toon voulut résister, un homme le prit par le bras, et le jeta rudement à l'autre bout de la chambre, où il tomba. Il se releva tout saignant, car son nez avait frappé contre terre: il pleurait aussi beaucoup, et tout en essuyant ses larmes et son sang, qui coulaient ensemble sur son visage:

— Oh! vous verrez, s'écria-t-il, quand papa et maman reviendront, vous verrez....

Le brigadier se prit à rire et répondit sans trop prendre attention:

— A moins que les poissons n'en veuillent pas pour leur souper, tu cours grand risque de ne les revoir ni

morts ni vivants.

Toon, qui ne comprit pas bien cette atroce plaisanterie, continuait à pleurer et à répéter:

— Vous verrez... vous verrez... Ah! mon Dieu, ils ont déchiré la robe neuve de maman. Qu'est-ce qu'elle mettra dimanche?

Le brigadier le regarda d'un air de mauvaise humeur.

— Quand je te dis, petit braillard, qu'ils n'ont plus besoin de rien, qu'ils sont morts et noyés tous deux.

— Morts et noyés! s'écria le petit; morts et noyés! Comment, reprit-il en s'adressant à un voisin, morts comme votre frère, que j'ai vu dans son lit, et qui ne bougeait plus! Noyés comme le pêcheur Bergh que nous avons ramassé sur la grève, il y a un mois?

— Oui, lui dit le voisin, morts et noyés comme cela.

L'enfant resta si anéanti qu'il ne pleura plus. A cet âge, l'idée de la mort est si difficile à comprendre, qu'il semblait qu'il cherchât tout ce que voulait dire ce mot cruel. Pendant ce temps, le brigadier continuait :

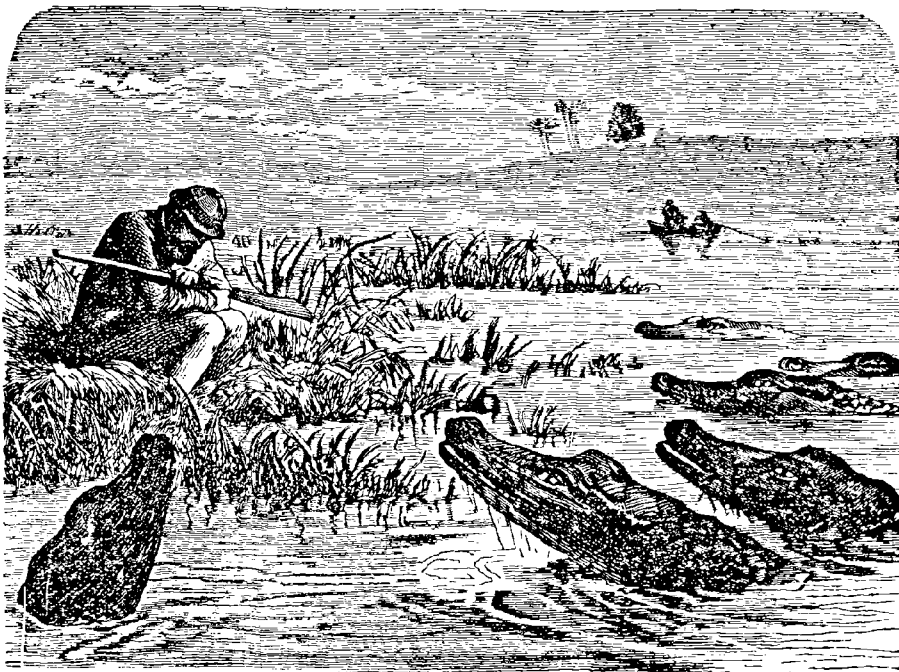
— Et ça n'a pas été leur faute ; ils filaient devant nous, comme des mouettes, avec leur contrebande, mais une balle bien ajustée les a un peu fait clocher, et nous sommes arrivés juste au moment où gens et bateau s'enfonçaient pour ne plus reparaitre.

— Et vous êtes sûr qu'il avait des marchandises de contrebande ? dit un des voisins.

— Il y a long-temps que Jan Broot m'est dénoncé comme un contrebandier déterminé, et j'en soupçonne plus d'un parmi vous d'être son associé. Prenez-y garde, et que l'exemple vous serve.

L'exemple était terrible en effet. Les douaniers, n'ayant rien trouvé dans les meubles et supposant que les murs renfermaient quelque cachette, les frappaient violemment de la crosse de leurs fusils. A un endroit, il leur parut que cela sonnait creux, et ne trouvant point de porte, ils entreprirent de démolir cette partie du mur. Ils le firent en effet ; et la colère du brigadier était si grande de ne rien trouver qui accusât les malheureux qu'il avait si horriblement immolés, qu'on renversa presque toute la cabane de fond en comble. Quand cette épouvantable opération fut faite, quelques murmures s'élevèrent contre la conduite du brigadier, mais celui-ci, plus furieux, s'écria :

— Je vous dis que c'était un contrebandier ! Et si je n'ai rien trouvé chez lui, c'est que quelqu'un de vous



UNE SITUATION PÉRILLEUSE.

recèle les marchandises qu'il va chercher en Hollande et en Angleterre, mais je découvrirai tout.

### III.

Aussitôt il s'éloigna, laissant Toon assis tristement sur les débris de sa pauvre cabane. Quelques voisins le regardèrent avec pitié ; mais craignant que, s'ils lui donnaient asile, le douanier ne les soupçonnât, et ne fit de leurs cabanes ce qu'il avait fait de celle de Jan, ils s'éloignèrent, et laissèrent l'enfant tout seul. Le pauvre Toon passa toute la journée assis à la place où on l'avait laissé, pleurant à chaudes larmes, et pensant qu'il ne verrait plus jamais ni son père ni sa mère. Cependant la nuit vint, et avec la nuit l'heure du souper. Toon avait faim ; il regarda autour de lui, il n'y avait

rien, il n'y avait personne. Pauvre enfant ! il tourna longtemps ses yeux de tous côtés ; il se rappela combien de fois il avait attendu, à cette même place, son père ou sa mère, qui lui apportaient quelque friandise. Mais les chemins étaient déserts et silencieux. Il ne voyait point paraître à travers les arbres la coiffe blanche de sa mère, et n'entendait pas la joyeuse voix de son père qui disait :

— Me voici, me voici ; je suis riche. J'ai un beau saumon pour souper et un coquillage brillant pour faire jouer mon fils.

C'était un bien triste désespoir que celui de cet enfant si faible, qui ne savait que pleurer. Enfin, il se décida à quitter ces misérables décombres, et alla frapper à la porte d'un voisin. Le pauvre petit n'osa pas

heurter à la première, et il alla plus loin. A chaque porte il s'arrêtait pour frapper; mais à chaque porte il manquait de courage et continuait son chemin espérant qu'il gagnerait un peu de résolution en allant de l'une à l'autre. Ainsi il arriva jusqu'au bout du village. Mais lorsqu'il fut à la dernière porte, il lui fallut bien frapper. On ouvrit, et un homme de mauvaise mine se présenta.

— Que veux-tu? dit-il en voyant Toon.

— Hélas! maître Blump, dit l'enfant, j'ai faim, j'ai froid.

— Et pourquoi, dit Blump, as-tu choisi ma maison? Je vois ce que c'est, les voisins n'ont pas voulu de toi, et tu viens ici parce qu'on t'a chassé de partout. Je ne me soucie pas plus qu'un autre de la visite des douaniers. Va-t-en où tu voudras.

Et, sans autre explication, il lui ferma la porte au nez. Il était neuf heures du soir, et Toon n'avait rien mangé depuis la veille; il faisait bien froid, alors il pensa qu'il allait aussi mourir. Il se mit à genoux sur le chemin, et pria Dieu tout haut, en lui redemandant son père et sa mère. Tandis qu'il se désolait ainsi, il n'aperçut pas auprès de lui un homme qui le considérait; mais comme, parmi ses plaintes, il criait souvent:

— Mon Dieu, mon Dieu, j'ai faim, il entendit une voix qui lui répondit:

— Travaille.

L'enfant, au lieu de s'épouvanter et de fuir, répondit soudainement:

— Je veux bien.

Aussitôt il aperçut un homme qui s'avança vers lui: c'était un vieillard appuyé sur un long bâton. Il était si vieux et si faible que le pauvre Toon, lui si délicat et si jeune, put lui être en aide, en se chargeant d'un panier d'osier où frétilaient une douzaine de jolis poissons. Tout deux prirent la route d'une cabane éloignée; l'enfant et le vieillard marchaient côte à côte; l'enfant racontant ses infortunes, le vieux pêcheur lui répondant des choses que Toon ne comprenait pas, car la douleur des hommes est au-dessus de l'intelligence des enfants.

— Tu as perdu ton père et ta mère, c'est triste; moi, j'ai vu mourir mon fils, c'est triste et horrible: c'est injuste, disait-il.

Et le vieillard et l'enfant pleuraient tous deux en discutant ainsi. Bientôt ils arrivèrent à la hutte du pauvre homme. Il raconta à Marthe, sa femme, la rencontre qu'il avait faite; il lui dit que c'était le fils de Jan Broot, et lui apprit comment il était resté orphelin, sans pain et sans asile. La vieille embrassa Toon, et le fit souper. Puis le pauvre petit s'endormit en bénissant le vieillard et sa femme; il vit en songe son père et sa mère qui le bénissaient.

#### IV.

Le matin, il se leva plein de force et de courage. Le vieillard était déjà debout, et il arrangeait avec

son couteau une longue baguette de bois; Toon reconnut que c'était une ligne. Il avait vu déjà quelques petits pêcheurs s'en servir: mais son père craignant qu'il ne s'aventurât sur les rochers qui bordaient la mer, n'avait jamais voulu lui en donner une. Jacob (c'était le nom du vieillard) lui remit celle qu'il arrangeait, et il l'emmena sur le bord de la mer. Là, il lui apprit comment il fallait s'y prendre pour amorcer l'hameçon, comment il fallait le jeter et comment on attirait le poisson lorsqu'il y mordait. La journée fut mauvaise. Non-seulement Toon ne prit rien, mais encore Jacob, occupé de lui enseigner ce qu'il devait faire, manqua la pêche ordinaire, et le souper fut bien maigre le soir. Le vieillard ni sa femme ne dirent mot; mais Toon le vit bien, et il se coucha triste et honteux. Le lendemain, il prit quelques petits poissons. Enfin il mit tant d'attention, qu'en peu de jours il fut presque aussi habile que le vieillard lui-même; bientôt même il le surpassa; car, lesté et jeune comme il était, il ne craignait pas de s'aventurer sur les côtes avancées dans la mer, où la pêche était meilleure, mais où Jacob ne pouvait le suivre.

Un an se passa ainsi. Quelquefois il arrivait que le vieillard envoyait Toon tout seul à la pêche, et toujours le pêcheur rapportait plus de poissons qu'il n'en fallait pour la nourriture, de la famille. Avant l'arrivée de Toon, Jacob avait fait quelques petites économies pour les jours de malheur. Bientôt, grâce au travail de l'enfant, elles devinrent assez considérables pour que Jacob conçut l'espérance d'amasser une somme suffisante pour lui acheter une barque et des filets, dès qu'il pourrait s'en servir. Il en avait prévenu Toon, qui redoublait de travail dans l'espoir de se voir un jour maître d'une belle barque neuve, avec une voile blanche et de lourds avirons, pour lutter contre l'orage. C'était un garçon déterminé que Toon, qui faisait un mille dans la mer en nageant, et à qui les grands pêcheurs disaient bonjour comme à un homme, en lui demandant comment allaient ses petites affaires et son commerce.

Un jour, où la pêche avait été mauvaise, il s'était cependant décidé à rentrer de bonne heure, malgré son peu de succès. Toute la journée, il avait vu des barques inconnues errer sur le bord de la côte, les douaniers en armes avaient couru le long de la mer, et on avait entendu le canon de la ville voisine. Il regagna la cabane de Jacob, qui venait au-devant de lui et qui fut bien content de le voir.

— On a aperçu des vaisseaux français, lui dit-il, on craint une descente des corsaires; tu as bien fait de venir.

Comme ils étaient à table, ils entendirent frapper à la porte, et un messenger entra. Il demanda si ce n'était pas là que demeurait le petit Toon Broot; et quand il en fut assuré, il lui remit une lettre. Le pauvre Toon ne savait pas lire, le vieillard non plus. Le messenger ignorait ce que contenait la lettre. Ils étaient bien embarrassés. Enfin ils résolurent d'attendre le lendemain pour aller chez le curé. Ils se perdaient en con-

jectures sur le contenu d'une lettre adressée à un si jeune enfant, lorsqu'ils furent interrompus par une vive canonnade. Ils sortirent, et coururent sur le bord de la mer : ils virent un brick français qui se défendait contre une grande frégate anglaise.

Toon regardait avec admiration ce terrible spectacle, lorsqu'il aperçut une petite embarcation sur laquelle étaient deux hommes. A peine fut-elle à quelque distance du vaisseau français, qu'un boulet anglais la traversa, et qu'elle fut en un instant submergée. Les deux hommes disparurent.

— C'est ainsi, pensa Toon, que sont morts mon père et ma mère!

Et, de tous ceux qui contemplaient le combat, il fut peut-être le seul dont les yeux ne quittèrent pas la place où tout avait disparu pour regarder les deux navires; aussi il fut le seul qui, après un moment d'attente, vit l'eau bouillonner et une tête reparaitre à la surface. C'était un des hommes qui montaient le ba-telet, et qui se sauvait à la nage.

## V

La nuit vint avant que le combat fût fini, et les deux navires s'éloignèrent. Toon rentra dans la cabane, et bientôt on n'entendit plus rien. Tout-à-coup, au milieu de la nuit, on frappe doucement à la porte; le vieillard demande qui est là, mais on ne répond pas, et l'on frappe de nouveau. Il se lève.

Aussitôt, et par une lucarne pratiquée dans le mur, il regarde et aperçoit un homme qui le supplie à voix basse de lui donner l'hospitalité. Jacob l'introduit, et voit bientôt que c'est un des marins du brick français. Toon soupçonne que c'est celui qu'il a vu nager vers la terre. D'abord Jacob est fort embarrassé; car il sait que la loi punit rigoureusement tous ceux qui cachent un corsaire; cependant, la pitié l'emporte; il le reçoit. Le malheureux était tout mouillé, et l'on rallume le feu pour le sécher. Une fois qu'il est un peu remis, il raconte à Jacob, qu'il appartient à une très riche famille française, et qu'il donnerait une grosse somme à celui qui le ferait échapper. Toon écoutait avec anxiété.

— Hélas! dit-il, nous n'avons pas de barque.

— Ni barque, ni bras, dit Jacob. Nous avons bien le voisin Blump qui plus d'une fois s'est risqué, la nuit, avec sa barque, pour sauver des corsaires; mais, comme c'est dangereux, il se fait payer cher.

— Tout ce qu'il voudra? s'écria le jeune homme.

Et aussitôt il chercha sa bourse; mais le malheureux l'avait perdue, et ce fut avec un affreux désespoir qu'il reconnut qu'il lui faudrait aller partager le sort de ses misérables compatriotes dans les horribles prisons où on les enfermait. Jacob était attendri, et Toon se taisait tristement.

— Nous avons bien cinquante francs, dit-il, après un long silence.

— Toon, dit Jacob, c'est notre seul bien, et quand nous voudrions le sacrifier, il ne suffirait pas pour payer Blump.

— Ah! s'écria Toon, mon père eût sauvé pour rien le Français.

— Ton père, Toon, dit le vieillard, était un honnête homme, quoiqu'on l'ait poursuivi et tué comme contrebandier.

— Cet enfant n'est donc pas à vous? dit le Français.

— Non, c'est un orphelin que nous avons nourri d'abord par pitié, et il nous le rend bien, tout jeune qu'il est.

— Et son père s'appelait Jan Broot? reprit le Français.

— Oui, répliqua le vieillard.

— Jan Broot. Je ne sais si je prononce bien; mais voici comment cela s'écrit.

— Nous ne savons pas lire, dit Jacob.

— Mais, dit l'enfant, voici le nom de mon père écrit; voyez, Monsieur, voyez si c'est comme cela.

Et il lui montra la lettre qu'on lui avait apportée.

— Oui, oui, dit l'officier, c'est bien ce'a. Et tout aussitôt il ouvre la lettre et la parcourt. Tantôt ses yeux brillaient d'une expression de colère, tantôt d'un vif étonnement. Enfin, lorsqu'il fut arrivé à la fin, il s'écria :

— Grâce au Ciel, justice est faite.

— Que contient donc cette lettre? s'écria Toon.

— Elle vous apprend, mon petit ami, que la sentence prononcée contre votre père vient d'être rapportée et qu'on vous rend sa cabane qu'on avait confisquée, en y ajoutant une somme de cent francs pour la faire reconstruire. Mais ce que je vous annonce de plus heureux encore, c'est que votre père et votre mère ne sont pas morts.

— Où sont-ils? s'écria Toon.

— En France, où je les ai conduits, après les avoir recueillis au milieu de la mer, pendant que mon brick croisait sur cette côte.

— Mon père! ma mère! criait Toon; ils ne sont pas morts! je vais les revoir! les revoir!

— Hélas! reprit le marin, ils sont prisonniers comme moi; et comme moi, qui ne reverrai peut-être jamais ma mère qui m'attend, ils ne reverront peut-être jamais leur fils.

Toon tomba alors dans une profonde méditation, et il ne se coucha pas de la nuit. Le lendemain, quand tout le monde s'éveilla, on ne le trouva point. Jacob Jonathas ne savait que penser; il craignait que, dans l'espoir de gagner de l'argent, Toon n'eût été dénoncer l'officier. Enfin, la nuit venue, Toon rentra. Il était pâle, couvert de sueur et de boue.

— Monsieur, dit-il à l'officier, Blump vous attend; il vous mènera jusqu'à la côte de France: le marché est conclu.

— Grand Dieu! s'écria l'officier, comment avez-vous fait?

— J'ai été à la ville. J'ai vu le greffier qui m'a donné mon argent avec celui que nous avons, ça fera le compte de Blump. Quand vous m'aurez renvoyé mon père et ma mère, ils reconstruiront bien leur cabane tout seuls, et ils m'achèteront une barque pour devenir un grand pêcheur.

Le brave Français se prit à pleurer en entendant parler si généreusement ce jeune enfant. Il l'embrassa long-temps et le suivit jusqu'au bord de la mer. Blump le conduisit en France, et trois mois après, Jan Broot et sa femme étaient rentrés à Blankenberghe, riches par la générosité de leur fils, à qui le Français envoyait une grosse somme.

### EXERCICES RÉCRÉATIFS.

#### A DÉCHIFFRER.

Un jeune paysan en service à la ville met en post-scriptum à la première lettre qu'il écrit à ses parents:  
 »Geai faix fer mon port très: lard tisse-uille lapin la treize ans tiers men ré ut si.»

#### CONTENT ET COMPTANT.

Un libraire venait de payer un ouvrage à un auteur. Celui-ci fit son reçu et écrivit qu'il avait reçu trois cents francs... Le libraire lui dit qu'un auteur devait savoir l'orthographe. C'est, reprit l'auteur, que je suis toujours... quand je reçois de l'argent...

#### UNE QUESTION.

Pourquoi la Saint-Charlemagne est-elle en France la fête des écoliers?

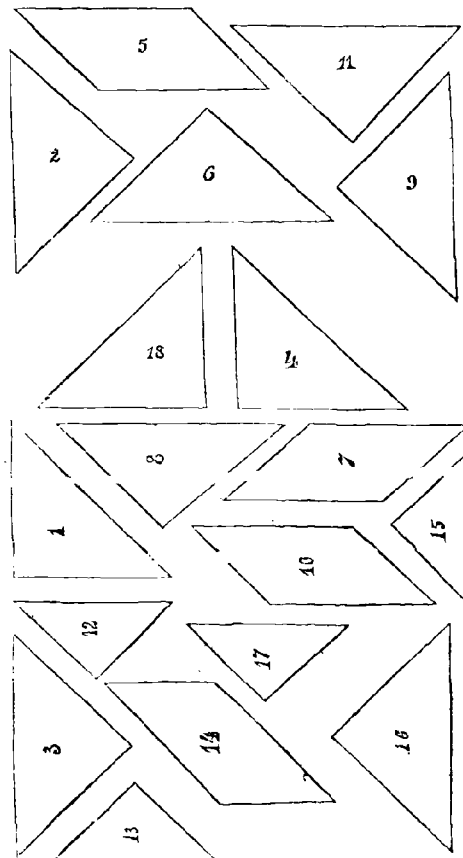
#### ENIGME GRAMMATICALE.

Lecteurs, je suis petit, mais j'ai mon importance.  
 On me trouve à Châlons, quoique exilé de France.  
 On me voit nuit et jour, bravant l'autorité,  
 Sur le Rhône voguer sans être inquiété.  
 Comme ces noirs sorciers, ces lutins d'un autre âge,  
 Parfois sur un bâton à cheval je voyage.  
 Un âne a bien souvent l'honneur de me porter.  
 Mais jamais, cher lecteur, on ne me vit monter  
 Un vrai cheval. Enfin, je suis de toute fête,

Et le château des grands et le trône des rois  
 S'abritent sous mon ombre et vivent sous mes lois.  
 N'est-il pas bientôt temps, lecteur, que tu devines?  
 Je ne quitte jamais l'âtre de tes cuisines;  
 Je suis dans tes ragoûts, et, pour plus de clarté,  
 Que te faut-il? Me voir? Regarde à ton côté.

#### FANTAISIE GÉOMÉTRIQUE.

Faire un carré parfait avec les 18 figures ci-dessous.



Prière aux abonnés qui nous envoient la solution de nos exercices récréatifs, de nous indiquer leur nom et leur adresse.

### A V I S.

Les abonnés, qui nous envoient des réponses exactes, peuvent nous réclamer, contre l'envoi d'un mandat-poste, une des primes suivantes:

Le 7<sup>e</sup>, 8<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup>, ou 10<sup>e</sup> volume de l'ILLUSTRATION EUROPÉENNE, au prix de 4 francs l'exemplaire, au lieu de 10 francs.

Le RIEUR ILLUSTRÉ, au prix de 2 francs, au lieu de 5 francs.

Le MUSÉE DU JEUNE AGE (9 volumes parus) à frs. 2.50 le volume broché et franco frs. 4.00 élégamment relié.

L'Album pour Piano (8 morceaux, valeur 30 francs) à francs 5.50, franco en province.

L'Album pour Chant (valeur 30 francs) à francs 5.50, franco en province.

Imprimerie de «l'Illustration Européenne»



# MUSÉE DU JEUNE ÂGE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Publié sous la direction de M<sup>lle</sup> MARCELLINE LA GARDE.

## ABONNEMENTS:

BRUXELLES . . . . . 6. — fr.  
PROVINCE . . . . . 6 50 „  
franco par an.

SOMMAIRE. GRAVURES. — Le Phrabat, ou une Empreinte du Pied de Bouddha. — Une Forêt de Liège. — Les Iguanes.

TEXTE. — Le Phrabat, ou une Empreinte du Pied de Bouddha. — Une Forêt de Liège. — Les Iguanes. — Mon Voyage en Californie. — Un Ours à l'Amigo. — De Pis en Pis. — Babiotes. — Calomnie et Rapportage. — Aux Poltrons. Les Revenants.

## ADMINISTRATION:

BRUXELLES,  
107, BOULEVARD DU NORD

N<sup>o</sup>. 39.

10<sup>e</sup> ANNÉE.

23 OCTOBRE 1884.

### LE PHRABAT, OU UNE EMPREINTE DU PIED DE BOUDDHA.

Bouddha fut un sage de l'Inde, vivant six siècles environ avant l'ère chrétienne, et qui fut déifié, comme l'incarnation de la raison suprême.

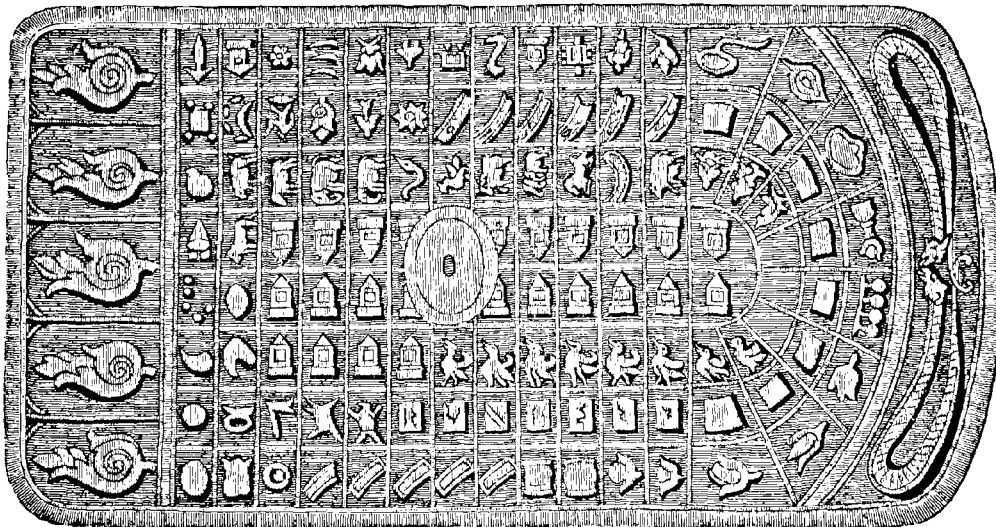
Il a laissé, dit-on, des empreintes de son pied en divers lieux, et celles-ci sont un objet d'adoration; mais on n'est pas d'accord sur leur nombre. On en cite une sur la côte de la Péninsule de Malacca, une seconde en Cochinchine, une troisième sur le pic d'Adam, à Ceylan, et d'autres encore, plus ou moins controversées.

Quoi qu'il en soit, des croyants viennent en péleri-

nage, des provinces les plus éloignées de Siam, de Laos et d'Alva, dans la forêt où l'on adore le «Phrabat.» placé sur une terrasse et couvert d'un édifice en forme de pyramide. Un voyageur anglais, le colonel Symes, a dessiné cette dernière empreinte, et c'est d'après lui que nous la reproduisons, comme un objet excessivement curieux.

### UNE FORÊT DE LIÈGE.

Parmi les nombreuses variétés du chêne, il en est une qui se fait remarquer par un produit d'une immense



LE PHRABAT, OU UNE EMPREINTE DU PIED DE BOUDDHA.

importance: c'est celle dont l'écorce épaisse, crevassée et spongieuse, est connue sous le nom de «liège.»

Au bout d'un certain nombre d'années, lorsqu'on ne prend pas soin de l'enlever, cette écorce se fend, se détache d'elle-même et se trouve bientôt remplacée par une nouvelle écorce qui se forme en dessous.

Le chêne-liège croît spontanément dans les parties méridionales de l'Europe et en Barbarie. Il se plaît dans les terrains secs et montueux. On en trouve une grande quantité dans le midi de la France. On détache

l'écorce tous les huit, dix ou douze ans, selon la nature du sol ou de l'exposition. Un arbre peut fournir ainsi douze ou quinze récoltes avant d'être épuisé. Pour être de bonne qualité, le liège doit être souple, élastique, ployant sous le doigt et de couleur rougeâtre.

Tout le monde sait combien l'usage en est répandu pour faire des bouchons de toutes sortes, des bouées pour les vaisseaux, et des chapelets pour tenir les filets des pêcheurs au-dessus de l'eau.

## LES IGUANES.

Ce genre de reptiles, de l'ordre des sauriens, comprend des espèces de lézards américains de grande taille, à tête pyramidale, obtuse, couverte d'écaillés plus au moins tuberculeuses; à gorge munie d'un fanon comprimé, souvent très-développé et denticulé sur son bord libre; à cou et corps revêtu de petites écaillés minces, couchées, imbriquées, subverticillées, égales; à tronc et queue comprimés, à langue molle, fongeuse, à dents comprimées, creuses à leur racine, ayant la couronne triangulaire, denticulée sur les bords, carénée à la face externe.

L'Iguanodon qu'on a découvert à Bernissart et qui figure au Musée de sciences naturelles de Bruxelles, a reçu ce nom en 1825 du naturaliste Gédéon Mantelle, d'après la ressemblance des dents de ce fossile avec celle des iguanes.

Les iguanes chassent leur proie sur les arbres et s'emparent des petits animaux qui sont à leur portée; leurs membres sont disposés de manière à leur permettre de grimper facilement sur les arbres, et leur queue longue et grêle peut s'enrouler sur les corps qu'elle rencontre.

Ils pondent des œufs blancs de la grosseur de ceux des pigeons. Ils abandonnent ces œufs à l'action du soleil dans le sable ou les débris de feuilles sèches.

Ces animaux sont recherchés pour la délicatesse de leur chair et de leurs œufs qui constituent un mets excellent.

## MON VOYAGE EN CALIFORNIE.

## I.

«Ma seizième année venait de sonner à l'horloge du printemps, quand mon oncle, M. Veaudoré, décida que je quitterais le collège pour entrer comme teneur de livres chez l'épicier du coin.

Je résolus de résister.

— Plutôt m'expatrier, dis-je, que de me fourrer dans la chandelle et la cassonade!

Mon oncle et ma tante riaient de moi. Ma tante qui m'avait élevé, car je fus orphelin dès le berceau, essaya de persuader à son mari que la chandelle n'avait pas mes sympathies, mais rien ne put ébranler la tenacité du bonhomme.

Je m'étais procuré la collection complète de tout ce qui avait été écrit sur les chasses en Californie. En tête de la collection se trouvait un livre, où il est question du carvana. Cet animal découvert par Alexandre Dumas, et que personne autre n'a jamais vu, est un monstre amphibie, de la famille du crocodile, deux ou trois fois gros comme l'éléphant: il infecte l'air à plusieurs kilomètres, et il pousse des mugissements qui

font trembler les roches d'alentour. Mon idée était d'en prendre un, de l'empailler et de l'apporter à ma tante.

Une nuit, je partis en effet pour la Californie. Au bord du vaisseau qui devait me transporter à San-Francisco j'employai mon temps à combiner mes plans, à lire mes livres de chasse. La plupart de mes compagnons de voyage se rendaient aux mines d'or, moi, je me moquais de leurs illusions. Nous doublâmes le cap Horn après avoir subi d'affreuses tempêtes, et nous débarquâmes enfin à San-Francisco.

Je m'étais muni d'un couteau de chasse, d'un fusil rayé avec sa baïonnette. Mon premier soin en mettant le pied sur le sol californien fut de m'informer du lieu où l'on pouvait trouver des carvanas. L'un me dit qu'il y en avait au nord, l'autre que le sud en pullulait. Des renseignements aussi vagues ne pouvaient me servir à rien; j'achetai un cheval et je me lançai dans le désert. J'errais dans les prairies, sur les montagnes. Je tuai des cerfs, des élans, des caïmans, des ours gris, mais de carvana, pas l'ombre.

Epuisé de fatigue, je rentrai à San-Francisco pour y prendre quelques semaines de repos, mais jugez de mon étonnement lorsque je trouvais à la poste une lettre de ma tante qui annonçait qu'elle allait se mettre en route avec mon oncle pour venir me rejoindre.

Cette lettre m'attendait déjà depuis plusieurs semaines, de sorte que l'arrivée de mes voyageurs était imminente. En effet, quelques jours après, me trouvant sur le port, je vis accoster au quai un canot où se trouvaient entre autres passagers, deux personnes qui de loin me saluaient en agitant leurs mouchoirs.

C'étaient mes gens!

## II.

Ils débarquèrent lestement et se jetèrent dans mes bras. Je les conduisis à «l'hôtel du Caribou;» là, nous nous expliquâmes, on s'embrassa, tout fut pardonné.

— Ah ça, dis-je à ma tante quand nous fûmes seuls, quelle diablesse d'idée vous a prise, de venir me relancer ici?

Elle m'expliqua qu'elle avait décidé mon oncle à partir pour la Californie, en lui citant l'exemple d'un avoué de son village, qui était devenu roi des Patagons. L'ambition du bonhomme s'était éveillée, et l'espoir de devenir roi lui avait tourné la tête.

— Vous végétez honteusement ici, lui dit-elle, tandis que là-bas une couronne vous attend.

Là dessus mon oncle s'était décidé.

— C'est parfait, dis-je, mais commençons par aller dîner.

A table, mon oncle me donna lecture d'une constitution et d'un projet de loi qui m'associait à sa dignité et me nommait d'avance son successeur.

Je me jetais dans ses bras, en le remerciant de tant de bontés.

## III.

Le lendemain, je dis à déjeuner que j'avais pris adroitement des informations auprès d'un trappeur de nos amis et qu'il y avait deux cents milles vers le sud une tribu de Sioux dont le chef venait de mourir d'une indigestion de bosse de bison, ce qui faisait justement un trône vacant.

— Diantre! s'écria mon oncle, dépêchons-nous, il n'y a pas de temps à perdre. Où est ton ami le trappeur?

— Il est parti cette nuit pour les montagnes Rocheuses; mais je connais le pays, et je vous servirai de guide.

Nous achetâmes des mules et nous fîmes nos paquets. Mon oncle qui avait été capitaine de la garde-civique, voulut absolument revêtir son costume, y compris le shako à plumet blanc.

— Ce sont, disait-il, des êtres primitifs, il faut parler à leur imagination, les éblouir.

Moi, je voulais seulement conduire mes gens dans le sud, parce que je comptais y trouver des carvanas.

Nous nous enfonçâmes dans les prairies; je nourrissais mes compagnons du produit de ma chasse; néanmoins, j'avoue que nous faisions maigre chère; nous couchions sous les arbres, nous crevions de faim, de soif et de fatigue; mon oncle avait déjà laissé un pan de son uniforme dans les buissons, mais l'espoir de monter sur un trône le soutenait dans ses misères.

## IV.

Un jour, mon oncle me dit en essuyant son front qui ruisselait de sueur sous son shako:

— Regarde donc, là-bas, dans ces broussailles, cet animal qui a les yeux fixés sur nous. Je regardai.

— Ah! fichtre! m'écriai-je, c'est un Peau-Rouge!

— Qu'est-ce que c'est ça, un Peau-Rouge?

— C'est un Indien.

— Bonne affaire! s'écria mon oncle, en tirant un papier de sa poche, je vais lui lire la constitution.

L'Indien se coula dans les herbes comme le serpent, et disparut.

— Eh bien, dit mon oncle étonné, où va-t-il comme ça?

— Il va chercher ses camarades, nous voilà dans de jolis draps! Il faut nous cacher.

— Comment, nous cacher!

— Venez, venez, il n'est que temps.

## V.

Nous courûmes, le plus vite possible, et au bout d'une heure, nous découvrîmes une caverne masquée par des halliers assez épais. A l'intérieur, se trouvaient des fragments de rochers que nous amoncelâmes à l'entrée pour former une barricade.

Peu après, nous entendîmes marcher autour du rocher; c'étaient les Indiens qui avaient retrouvé nos traces. Je regardai à travers les interstices de notre mur de défense, et je les vis qui tenaient conseil. Bientôt, celui qui paraissait le chef de la bande, s'approcha

avec précaution. Il portait sur ses épaules une peau de bison dont la tête lui servait de coiffure; sous cet accoutrement, le drôle était hideux et effrayant; mon oncle ne le regarda qu'un instant et manqua de se trouver mal de peur.

L'Indien prit la parole.

— Le visage pâle, dit-il, ressemble à l'autruche, qui croit n'être pas vue lorsqu'elle a caché sa tête derrière une motte de terre; mais le Peau-Rouge a l'œil perçant du lynx. Il y a dans cette caverne trois visages pâles: Un vieux laid, avec une plume blanche; un jeune garçon pareil à l'oiseau moqueur, et une vieille squaw de grande taille.

— Une squaw! Qu'est-ce? demanda ma tante.

— C'est vous, chère tante.

— Canaille! murmura M<sup>me</sup> Veaudoré. Canaille! Une vieille squaw!

Je leur fis signe de se taire.

L'Indien ne recevant pas de réponse continua:

— Les visages pâles peuvent sortir, on ne leur fera pas de mal. On prendra seulement la chevelure de l'oiseau moqueur et celle du plumet blanc. Quant à la vieille squaw, je l'emmènerai dans mon wigwam, pour préparer ma nourriture et tanner mes peaux de castor.

— Sapristi, dit mon oncle, cela ne ressemble guère à un couronnement.

— Jamais! s'écria ma tante, on ne touchera à la chevelure de mon cher époux, ni à celle d'Alfred! Quant à moi, misérable!...

Elle montra son poing fermé.

L'Indien comprit le geste, il leva sa hache...

Tout allait se compromettre, lorsqu'une idée me vint.

Je pris ma montre, ma chaîne, une bague, un mouchoir rouge, et je l'offris à l'Indien. Je vis un sourire éclairer ses traits farouches.

— Si le vieux se dépouille de ses habits, si la squaw abandonne ce qui la couvre, les visages pâles peuvent se retirer en paix.

Mon oncle et ma tante hésitaient.

— Je donne dix minutes aux visages pâles pour se décider, fit le Peau-Rouge impatient.

Enfin mon oncle abandonna toute sa défroque, excepté son caleçon et son gilet de flanelle; ma tante ôta son chapeau, sa mantille, sa robe, son ombrelle, ses bijoux; moi, je n'avais plus rien qui tentât la cupidité du Peau-Rouge, il me laissa en repos.

Nous reprenions tous trois bien penauds le chemin que nous pensions devoir nous reconduire à San-Francisco, lorsqu'une grosse voix me souffla dans l'oreille:

— Lève-toi paresseux, il est huit heures!

Mon oncle était devant moi en robe de chambre; j'étais dans mon lit, le soleil m'éblouit. Mon voyage en Californie était un rêve.

Le lendemain, j'entrais chez l'épicier du coin; j'y suis encore, j'ai épousé sa fille, et je raconte bien souvent à mes enfants le rêve qui, en m'enlevant mes folles illusions, m'a assuré le bonheur.

## UN OURS A L'AMIGO.

Un Bohémien et l'ours qu'il conduisait en laisse avaient été par une froide soirée d'hiver menés à l'amigo, et enfermés dans une cellule à deux lits.

Etre mis à l'amigo ce n'est pas la mort d'un ours, c'est son repos, ce remède précieux qu'on ne vend chez aucun pharmacien.

Le maître s'étend sur l'un des petits lits de fer fournis par l'administration; l'ours le regarde faire, puis s'installe dans l'autre lit. Il n'y prend point un air de victime, n'affecte point de ces postures en zigzag qui sentent la révolte, mais comme il est un peu frileux, il trouve qu'il vaut mieux se coucher de tout son long que s'exposer à se découvrir en faisant un faux mouvement. Il remonte pour la même raison bien correc-

tement les couvertures jusqu'à son menton. Maître Martin a beau porter son bonnet fourré lequel se prolonge confortablement sur tout son corps, cela ne l'empêche pas de craindre les rhumes. Allons, il va dormir! Déjà ses paupières s'alourdissent, sa gueule sourit béatement, son museau renifle et souffle en cadence; le voilà parti pour le pays des songes dorés. Bonne nuit!

Le lendemain matin lorsqu'un gardien vint ouvrir la cellule pour rendre les prisonniers à la liberté maître Martin fit mille difficultés pour sortir de son lit...



UNE FORÊT DE LIÈGE.

## DE PIS EN PIS.

Le collégien. — Eh, voilà le vieux Baptiste! Quelle nouvelle chez nous?

Baptiste. — Peu de chose, notre jeune maître, seulement vous vous rappelez ce superbe corbeau dont un de vos amis vous fit présent.

Le collégien. — Eh bien?

Baptiste. — Il est mort!

Le Collégien. — Pauvre bête! Et comment cela?

Baptiste. — Parce qu'il s'est trop acharné aux cadavres de nos quatre beaux chevaux.

Le collégien. — Quoi! Les quatre chevaux de mon père ont péri? Mais par quel accident?

Baptiste. — Parce qu'on s'en est servi sans mé-

nagement pour transporter des eaux lors de l'incendie du château!

Le collégien. — Quoi, notre demeure est incendiée? Quand donc? Comment?

Baptiste. — Parce qu'on n'a pas assez pris garde au feu lorsqu'on a été ensevelir votre père, mort subitement hier à trois heures de l'après-midi.

Le collégien. — Malheureux! Es-tu fou? Mon père est mort!...

Baptiste! — Oui, monsieur Albert, et madame votre mère qui a toute confiance en moi m'a dit: »Va, Baptiste, je me fie à ta prudence, pour préparer mon fils à ce coup...»

## BABIOLES.

On lisait sur la porte d'un cimetière de village :  
 »Ici on n'enterre que les morts qui vivent dans la commune.»

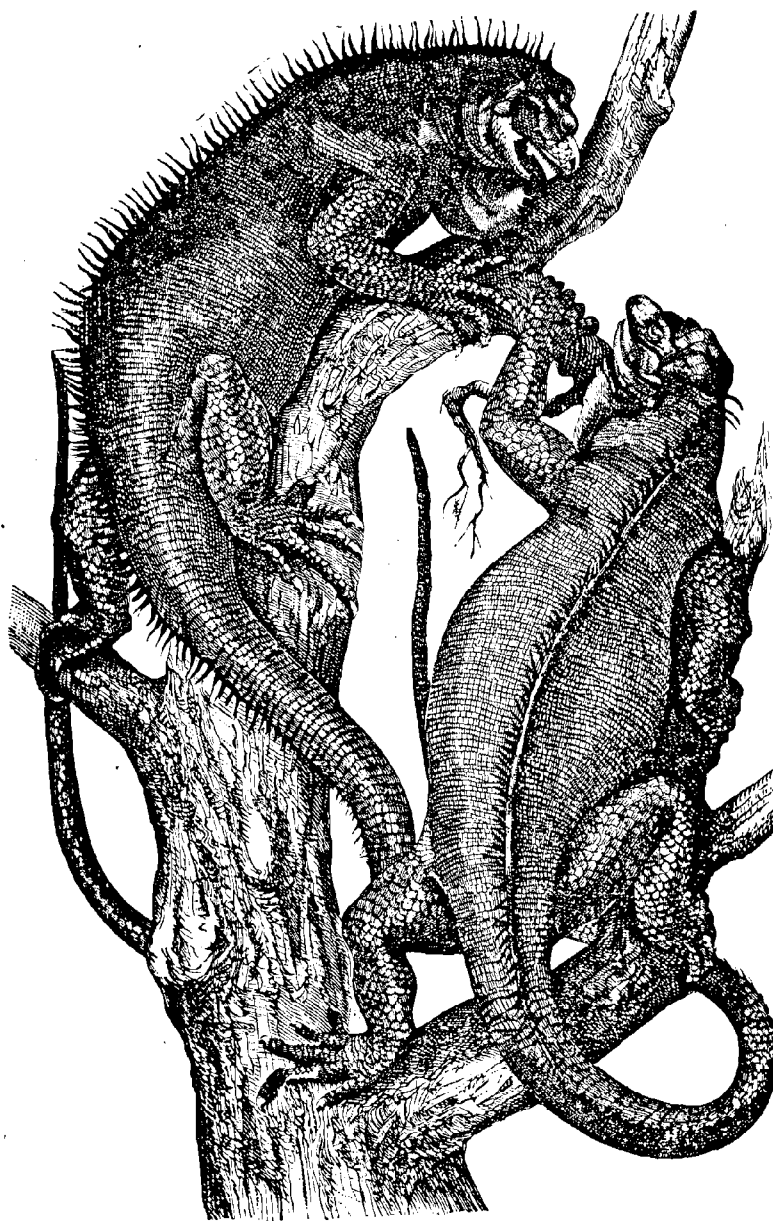
Sur la porte d'une petite ville du Berry on pouvait lire :

»Cette porte a été faite ici pour entrer en ville.»

Un directeur de morgue reçoit la lettre suivante :

Monsieur,

Notre oncle a disparu depuis quelque temps; nous craignons qu'il ne lui soit arrivé un accident; si on



LES IGUANES.

L'apportait chez vous, vous le reconnaîtrez facilement :  
 il était sourd et muet.

Un mendiant. — Ma bonne dame, une petite  
 charité.

La dame. — Tenez, voilà un sou.

Le mendiant. — Un sou! Que voulez-vous que je  
 fasse de votre sou?

La dame. — Le donner au premier pauvre que vous  
 rencontrerez, monsieur le mendiant!

## CALOMNIE ET RAPPORTAGE.

Qu'avez-vous fait à la mésange?  
 Demandait un pinson au moineau l'autre jour;  
 Elle a longtemps et sans aucun détour,  
 Parlé de vous d'une manière étrange.  
 En vérité, j'ai les larmes aux yeux  
 De son affreuse calomnie;  
 J'en suis désolé, furieux.  
 Oh! la dangereuse ennemie!  
 Je vais vous répéter et par pure amitié  
 Ce qu'elle a dit: Il faut bonne mémoire,  
 J'en oublierai peut-être la moitié;  
 Mais vous saurez toujours assez de cette histoire,  
 Pour bien juger que c'est l'oiseau  
 Le plus méchant, le plus noir du bocage.  
 Vous vous trompez, repartit le moineau:  
 Mon bon ami, vous l'êtes davantage!

## AUX POLTRONS.

LES REVENANTS.

Personnages.

M. Delmas; Pierre et Paul, ses fils; Marie, leur gouvernante.

## SCÈNE I.

Pierre (tenant une clef). — Ma bonne, papa vient de me donner la clef de l'armoire qui est dans le cabinet de la chambre de grand'maman, pour que je prenne mon paletot d'hiver et celui de mon frère, pour demain, parce que c'est dimanche; tenez, ma bonne, la voilà, allez les prendre tous deux.

Marie. — Quoi! vous avez encore peur d'entrer dans la chambre de votre bonne-maman, parce qu'elle y est morte, mais il y a déjà plus de quinze jours, et je sais que votre papa veut que vous y alliez vous-même; ainsi obéissez-lui, Monsieur, allez chercher votre habit et celui de votre frère. Eh bien! irez-vous?

Pierre. — Oh! ma bonne; je n'ose pas y aller tout seul. (A Paul.) Mon frère, veux-tu venir avec moi?

Paul. — Non, à moins que ma bonne Marie ne vienne avec nous.

Marie. — Il faut que vous vous enhardissiez; votre papa le veut: avez-vous peur que votre chère bonne-maman qui vous aimait tant, revienne de l'autre monde pour vous faire du mal? Allez! quand on est mort, on est bien mort.

Pierre. — C'est vrai, ma bonne, je vous crois mais

je n'ose pas... Je n'irai pas absolument tout seul, j'aime mieux ne pas mettre demain mon paletot d'hiver.

Paul. — Oh! moi, je veux avoir le mien, et puisque tu fais tant l'enfant, je n'ai pas si peur que toi, et je vais le chercher; donne-moi la clef.

Pierre. — Tiens, la voilà, en même temps apporte le mien, je t'en prie.

Paul. — Oh! pour ça non; papa veut que tu ailles le chercher toi-même, et tu iras si tu veux l'avoir; tu verras qu'il n'y a rien à craindre; tiens, j'y vais tout seul, ainsi... C'est dans l'armoire qui est dans le fond du petit cabinet, n'est-ce pas?

Marie. — Oui, à droite.

(Paul passe dans la chambre avec une lumière.)

## SCÈNE II.

Marie. — Je serais bien honteux à votre place de voir mon frère cadet avoir plus de courage que moi.

Pierre. — Oh! bien, ma bonne, tant mieux pour lui; mais c'est bien vilain à lui s'il n'apporte point mon paletot avec le sien.

Marie. — S'il l'apporte, vous n'en serez pas plus avancé, car je le lui ferai reporter, pour que vous obéissiez à votre papa, et que vous l'alliez chercher vous-même.

Pierre. — Eh bien, ma bonne, je dirai que vous êtes aussi méchante que mon frère.

Marie. — Et moi, je dirai que vous êtes un poltron, et un petit nigaud qui avez peur des revenants; tenez, voilà votre frère qui est plus brave que vous.

## SCÈNE III.

Marie. — Eh bien! avez-vous vu quelque chose, mon ami?

Paul. — Rien du tout, ma bonne, et mon frère a tort d'avoir peur.

Pierre. — Tu n'as donc apporté que ton paletot!..

Paul. — Non vraiment, je te l'avais promis; tiens, voilà la clef, va chercher le tien si tu veux. (Il met l'habit sur des chaises.)

Pierre. — Oh! pour ça non, je m'en passerai plutôt.

## SCÈNE IV.

M. Delmas. — Eh bien! voilà donc les deux paletots qu'on a tirés de l'armoire si redoutable! Est-ce Pierre qui a été les chercher? Mais n'en voilà qu'un, pourquoi cela?

Paul. — C'est le mien, papa, que j'ai été chercher moi-même tout seul; mon frère n'ose pas entrer dans la chambre de grand'maman, et aller tout seul jusqu'à l'armoire.

M. Delmas. — Mais, Pierre, de quoi as-tu donc peur dans cet appartement? quand tu vois que ton frère en vient tout seul, sans avoir rien vu, ni entendu.

Pierre. — Oh! papa, j'ai peur... Jean que vous

avez renvoyé, m'a raconté tant d'histoires de morts qui reviennent, que je ne peux pas prendre sur moi de n'avoir pas peur.

M. Delmas. — Il faut pourtant bien que je te guérisse de cette faiblesse-là, et je veux en venir à bout en te parlant raison; mettez-vous là tous deux.

## SCÈNE V.

M. Delmas. — A ça, Pierre, écoute-moi bien.

Pierre. — Oui, papa.

M. Delmas. — Tu as peur d'entrer dans la chambre de ta grand-mère, parce qu'il n'y a pas long-temps qu'elle y est morte. Te paraît-il raisonnable que les morts reviennent tourmenter les vivants? Si cela était, nous ne pourrions vivre tranquilles dans ce monde-ci, ni jour, ni nuit; car si un seul avait la faculté d'y revenir, tous les autres l'auraient aussi, et il y a tant d'hommes qui sont morts, depuis que le monde existe, que nous ne saurions où nous fourrer, si les morts revenaient. Entends-tu ce raisonnement-là?

Pierre. — Oui, papa.

Paul. — C'est ce que je lui dis aussi, mais il ne veut pas me croire.

Pierre. — J'entends bien cela, mais cependant il y a tant d'histoires que des gens raisonnables racontent de morts qui sont revenus... qui ont paru la nuit tout en blanc... qui ont tiré les rideaux de ceux à qui ils en voulaient, et puis qui ont disparu; il faut bien qu'il y ait quelque chose de vrai dans tout cela.

M. Delmas. — Je vais te dire ce qu'il y a de vrai dans toutes les histoires de revenants, qu'on a pu te raconter. Dans chaque histoire, il y a de vrai un événement naturel qui n'a rien de surprenant, quand on va jusqu'à en approfondir la cause, mais qui laisse des sentiments de crainte, quand on attribue cet événement à une cause qui n'est pas la véritable, et qu'on croit merveilleuse, quand on est prévenu, et qu'on n'approfondit rien. Par exemple, à ton âge à peu près, le lendemain de la mort de mon grand-père, la nuit que j'étais seul, couché dans un grand lit, j'entendis ouvrir mes rideaux très-brusquement, et puis les refermer de même, et cela à plusieurs fois.

Pierre. Ah! mon Dieu! papa, eh bien! vous voyez, vous êtes bien peur sûrement?

M. Delmas. — Oui, sans doute: j'appelai même, je criai; mon père vint avec de la lumière, et il vit lui-même les rideaux faire le même manège.

Paul. — Eh bien?

M. Delmas. — Mon père qui voulait m'éclairer l'esprit sur ma crainte mal-fondée, comme je le fais sur la tienne, envoya chercher une échelle pour examiner la cause de cet événement qui paraissait extraordinaire; il monta lui-même à l'échelle, et trouva sur le ciel-de-lit un gros rat qui s'était pris la patte dans un des anneaux du rideau, et qui, allant et venant pour se débarrasser, faisait jouer le rideau, en l'ouvrant et le fermant très-fort.

Pierre. — Bon! un gros rat!

M. Delmas. — Oui, un gros rat qu'il me montra, car malgré ce qu'il m'en disait, je ne voulais pas le croire. Eh bien, si on n'avait point trouvé la cause de cette aventure, et qu'on ne m'eût pas mis au fait, j'aurais cru que c'était mon grand-père qui revenait.

Pierre. — Sûrement.

M. Delmas. — Oh! tu vois bien que j'avais tort d'avoir peur, et cette découverte m'a guéri depuis pour toujours de ma peur des revenants; sois certain qu'il en est ainsi de tout ce qu'on raconte sur les revenants.

Paul. — Eh! papa, contez-lui aussi celle des papiers du jeune clerc de procureur, qui se culbutaient tous dans sa chambre pendant la nuit, et sautaient les uns sur les autres; oh! elle est bien drôle celle-là; vous me l'avez racontée à moi tout seul, et elle m'a bien guéri de la peur.

M. Delmas. — Ah! oui, encore. Eh bien, raconte-la, puisque tu t'en souviens.

Paul. — Qui, moi? je ne sais pas si j'en pourrai venir à bout.

M. Delmas. — Allons, raconte comme tu pourras.

Paul. — Ecoute bien, Pierre, et tu vas voir s'il faut avoir peur des choses qui nous effrayent d'abord. Il y avait une fois un jeune clerc de procureur...

M. Delmas. — Il y avait une fois... Allons donc, tu commences ton récit comme le conte d'une vieille bonne femme. Commence par dire: Un jeune clerc de procureur, et sois intelligible dans ton récit; pour cela, ne te presse point.

Paul. — Un jeune clerc de procureur travaillait dans sa chambre à ses moments de récréation à des procès pour son profit, et pour avoir de l'argent pour se divertir les fêtes et dimanches.

M. Delmas. — Voilà bien des fois pour... pour... Il faut éviter tout cela quand on raconte.

Paul. — Un de ses camarades qui voulut changer de chambre avec lui, parce que la sienne n'était pas si jolie, usa pour y parvenir, d'une bonne ruse.

M. Delmas. — Fort bien. Raconte d'abord le fait en le présentant du côté qui peut surprendre; après cela, tu en développeras les causes naturelles: voilà comment la petite histoire intéressera et fera plaisir.

Paul. — Le père du jeune clerc qui travaillait dans sa chambre, venait de mourir il y avait deux jours. Ce jeune homme qui était rempli de l'idée de la mort de son père, et qui avait toujours craint les revenants, s'imagina aisément que son père revenait, quand, pendant deux nuits de suite, il entendit tous les papiers se remuer, se culbuter les uns sur les autres et se promener dans la chambre; il avait beau les remettre en ordre le jour, pareil fracas recommençait la nuit.

Pierre. — Oh! comme j'aurais eu peur! Eh bien, a-t-il découvert d'où ça venait?

Paul. — Ecoute donc. Prêt à changer de chambre avec son camarade, qui, pour mieux l'attraper, lui promettait que si après avoir changé, il lui en arrivait autant dans la sienne, il serait toujours le maître de reprendre la sienne...

M. Delmas. — La sienne, la sienne. Cela forme

ce qu'on appelle une amphibologie; il faut mettre un autre mot distinctif, comme la première, ou bien encore, celle qu'il avait d'abord.

Paul. — Le jeune clerc chercha un beau matin à découvrir s'il n'y avait pas quelque cause naturelle dans le bouleversement de ses papiers, imaginée par la malice de son camarade, pour avoir la chambre. Après avoir bien examiné, il s'aperçut qu'il y avait des fils attachés à certains papiers qui étaient sous beaucoup d'autres, et dont les bouts passaient par les petits trous de la cloison de la chambre qui la séparait de celle de son camarade. Ce camarade arrangeait tout cela, en passant par une planche qu'il ôtait de la cloison...

M. Delmas. — En passant par une planche: on ne passe pas par une planche, mais par le trou pratiqué à travers la planche ..

Paul. — Ce camarade tirait les fils à une certaine heure de la nuit, et causait ainsi à l'autre une frayeur terrible.

Pierre. — Voyez la malice, je n'aurais jamais deviné cela. Eh bien, après il n'eut plus peur sans doute?

Paul. — Non sûrement, mais il fit bien peur à son tour au malin camarade; car une nuit que de sa chambre, ce dernier faisait jouer ses fils, en les tirant pour promener les papiers, l'autre les tira aussi à lui, de son côté, assez brusquement pour qu'il fût obligé de les laisser échapper, ou de les lâcher. Celui qui voulait attraper l'autre, le croyait bien endormi, et eut peur à son tour que ce ne fût l'esprit du père qui était mort, qui tirât ces fils; il les laissa là, et n'osa plus en tirer aucun. Le lendemain, ils s'expliquèrent; la mèche fut ainsi découverte, et il ne fut plus question de troquer de chambre. Tu vois bien, mon frère, qu'il ne faut jamais croire aux revenants, et que ce sont des contes qui ne doivent jamais nous faire peur.

M. Delmas. — Allons, tu ne t'es pas trop mal tiré de ton histoire.

Pierre. — Eh bien, tenez, papa, voilà qui est fini; cette histoire-là me rassure, et je n'ai plus peur, plus du tout; donnez-moi la clef de l'armoire; je m'en vais chercher mon habit.

M. Delmas. — Soit. Mais ne promets-tu pas plus que tu ne peux?

Pierre. — Non, vous verrez, il ne m'arrivera rien, pas plus qu'à mon frère; mais quelque chose qui m'arrive, je n'aurai pas peur, vous allez voir.

M. Delmas. — Allons, prends cette lumière, et va hardiment, tu verras qu'il ne t'arrivera rien; jete le garantis. (Pierre prend une bougie, et entre dans la chambre voisine.)

#### SCÈNE VI.

M. Delmas. — Ton histoire l'a rassuré, j'en suis charmé, car il est honteux à un garçon de son âge d'avoir peur des revenants.

Paul. — Oh! pour moi, je n'en aurai plus peur de ma vie; mais je crois qu'à mon frère actuellement le cœur lui bat bien fort.

(On entend dans la chambre voisine, Pierre qui crie.)

Pierre. — Ah! mon Dieu! papa, mon frère, papa! (Pierre revient dans le salon tout effrayé, sa lumière éteinte, et s'essuyant le visage.)

M. Delmas. — Eh bien! qu'y a-t-il donc? que t'est-il arrivé?

Pierre. — Ah! papa, vous le croirez si vous voulez, mais cela est bien vrai, et je l'ai bien senti.

M. Delmas. — Eh bien, qu'est-ce que tu as senti?

Pierre. — J'ai senti qu'en ouvrant la porte du cabinet où est l'armoire, on m'a donné un grand coup tout au milieu du visage, et on a éteint ma lumière.

M. Delmas. — Et quel coup peut-on t'avoir donné? Cela n'est pas croyable.

Pierre. — Je ne sais pas si cela est croyable, mais cela est vrai toujours. Ah! mon Dieu, j'en tremble encore; et tenez, voyez ma chandelle éteinte et la mèche toute écrasée, vous voyez bien que je ne mens pas.

M. Delmas. — Il y a quelque chose là-dessous; allons, je veux voir d'où cela peut venir, sûrement j'en découvrirai la cause naturelle. Restez ici tous les deux, je veux voir moi-même ce qui en est.

(Il entre dans la chambre.)

Paul. — On t'a donné un coup dans le visage, et on a éteint ta chandelle, cela est singulier.

Pierre. — Tu vois que j'avais bien raison de ne vouloir pas y aller tout seul dans ce cabinet; oh! si j'y rentre jamais..

Paul. — All-z, papa, nous savons d'où cela vient, ne vous mettez plus en peine.

M. Delmas. — Je viens aussi de m'en apercevoir; eh bien! que savez-vous?

Paul. — Pierre vient de m'avouer qu'il a bien fort impatentié grand-maman un jour.

M. Delmas (riant). — Bon! quoi? tu retombes encore dans ces misères-là! toi, que je croyais plus raisonnable que ton frère. Écoutez-moi, Je viens de découvrir la cause naturelle de ce qui t'a fait tant de peur,

Pierre. Près de la porte du cabinet dont il s'agit, il y a un rideau de fenêtre noué à une certaine hauteur; la porte en s'ouvrant, prend par le haut ce rideau, et quand on la pousse jusqu'à l'ouvrir tout-à-fait, le nœud du rideau passe par-dessus cette porte, c'est donc ainsi qu'il a tombé précisément à la hauteur de visage. Voilà comment il a éteint ta chandelle, et t'a donné un coup dans la figure. Il n'en a pas fait de même à toi, Paul, parce que tu n'as pas ouvert la porte autant que ton frère. Mais ce n'est pas assez de vous le dire; pour vous guérir de toutes vos idées, je veux vous le montrer de façon que vous ne puissiez plus en douter: venez tous deux avec moi.

Pierre. — Le maudit rideau! Je n'aurais jamais imaginé cela. Allons donc voir.... et cela nous guérira pour toujours de notre poltronnerie!



# MUSÉE DU JEUNE ÂGE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Publié sous la direction de M<sup>lle</sup> MARCELLINE LA GARDE.

## ABONNEMENTS:

BRUXELLES . . . . . 6.— fr.  
PROVINCE . . . . . 6.50 ,  
franco par an.

SOMMAIRE. GRAVURES. — L'Appareil à grimper. — Les Sacrifices humains chez les Nègres. — Chasse à l'Hippopotame.

TEXTE. — L'Appareil à grimper. — Les Sacrifices humains chez les Nègres. — Jeux et Récréations. Les Ombres chinoises. — Pierrot. — La Légende des Cailles. — La Poupée au Mont-de-Piété. — Polichinelle Croquemitaine tures. — Prodigalité et Pauvreté marchent de Compagnie. — Babilotes. — L'Histoire de Joë Pigman. — L'ognon de lis.

## ADMINISTRATION:

BRUXELLES,  
107, BOULEVARD DU NORD.

N<sup>o</sup>. 40.

10<sup>e</sup> ANNÉE.

1 NOVEMBRE 1884.

### L'APPAREIL A GRIMPER.

Il arrive souvent que des pompiers qui combattent un incendie, des ouvriers de lignes télégraphiques, etc., ont de la peine à s'élever à une certaine hauteur sur des mâts. Un ingénieur suédois a imaginé, à cet effet, un appareil, dont nous donnons la gravure. C'est une espèce de patin à semelle de fer, à laquelle est fixé un crampon (fig. 2). Ce crampon est à charnière et se ferme par la pression exercée sur lui. Ainsi, le grimpeur qui est muni de cet appareil, pose un pied après l'autre contre le poteau; son poids fait refermer le crampon à chaque pas, et en relevant le patin, il se détache automatiquement. Pour plus de sûreté, on lie à sa ceinture une courroie garnie d'un anneau, qui glisse sur le poteau.

### LES SACRIFICES HUMAINS CHEZ LES NÈGRES.

L'attention se porte plus que jamais sur les diverses contrées de l'Afrique. Or, parmi les innombrables tribus nègres de cette partie du monde, il n'en est pas de plus féroces et de plus barbares que celles qui habitent la Nigritie et le Soudan. Presque toutes, elles se livrent encore au cannibalisme, et même à cet effet se rendent les dents pointues en les limant. Toutes leurs grandes cérémonies, fêtes et réjouissances sont

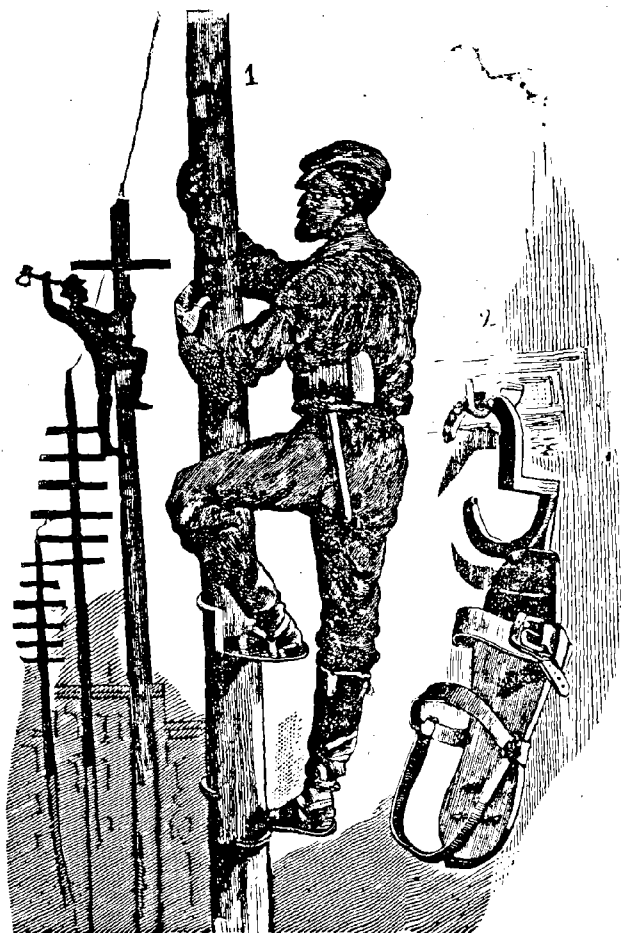
accompagnées de sacrifices humains, et les malheureuses victimes que l'on immole au grand Moloch africain, sont des esclaves, des condamnés à mort et des prisonniers de guerre.

Rien de plus barbare que ces sacrifices par lesquels les Nègres, dans leur aveugle superstition, espèrent se rendre favorables leurs divinités. On frémit d'horreur aux récits détaillés de ces horribles cruautés: ce sont de véritables boucheries, et des milliers de victimes sont égorgées.

À la mort de leur roi, les noirs immolent sur sa tombe, pour assouvir les mânes roales, ses esclaves, au nombre de plusieurs milliers, ses ministres et ses femmes au nombre de trois ou quatre cents; puis, à l'inauguration de son successeur, nouvelles immolations, sous le prétexte d'envoyer porter au feu roi la nouvelle du couronnement. Alors, avec de l'argile pétrie dans le sang des victimes, on fait un grand vase de forme bizarre, dans lequel le crâne et les os du souverain défunt sont définitivement enfermés et scellés.

Tout, dans la Nigritie, religion, gouvernement, état social, vie domestique, porte l'empreinte de la barbarie la plus sauvage, de l'ignorance la plus grossière. Un animal, un oiseau,

une plante, le vent, le soleil, la lune, tout ce qui produit une impression sur les sens, devient un objet d'af-



L'APPAREIL A GRIMPER.

fection ou de terreur superstitieuse, une divinité à laquelle des sacrifices humains doivent être offerts.

#### CHASSE A L'HIPPOTAME.

Parmi les géants de la création marine se voit en première ligne l'hippopotame ou «cheval de rivière,» qui, après l'éléphant et le rhinocéros, est le plus gros des mammifères.

Il vit dans les fleuves, les étangs, les marais profonds; plonge et nage avec une facilité et une agilité surprenantes, et peut rester très-longtemps sous l'eau. Il ne vient à terre que le soir, pour brouter les joncs et les feuilles. Jamais il ne s'éloigne des lieux qu'il habite, et, à l'approche de quelque danger, il se hâte de regagner l'eau.

L'hippopotame est répandu surtout dans le centre de l'Afrique. Les colons et les naturels le chassent pour se procurer son ivoire; sa chair est très-estimée. Les chasseurs creusent, tantôt sur le chemin que l'animal parcourt d'ordinaire, des fosses garnies de pieux aigus et recouvertes de branchages; tantôt, ils s'embusquent le soir, derrière les huissons, pour le tirer au moment où il sort de l'eau. Ils ont soin de viser à la tête, car le reste du corps est à peu près invulnérable.

### JEUX ET RÉCRÉATIONS.

#### LES OMBRES CHINOISES.

Les ombres chinoises sont, de temps immémorial, le plaisir des Orientaux, surtout des Chinois, et de là leur est venu le nom qu'elles portent. C'est par l'Allemagne que ce genre de spectacle fit son apparition en Europe, et ce fut en 1767, il y a cent ans, qu'on en fit en France le premier essai:

Heureux théâtre que celui des ombres chinoises! Là, jamais de contre-ordre, jamais de désappointement. L'affiche du soir tient scrupuleusement les promesses de l'affiche du matin. Les auteurs sont toujours prêts, toujours bien disposés; chez eux point de rhume, point de mal de tête, point de caprice qui viennent interrompre le cours d'une pièce en vogue; point de jalousie non plus, ni de rivalités: ils acceptent sans murmurer tous les rôles qu'on veut bien leur confier, même ceux dans lesquels il y a des coups de bâton à recevoir. Si par quelque accident il y a une jambe cassée, un bras démis, une tête endommagée, l'accident est bientôt réparé, le mal bientôt guéri. Au bout de quelques minutes, que dis-je, après quelques secondes, les acteurs qui ont souffert le dommage reparaissent sur la scène aussi complets qu'auparavant; il y a pour tous des bras, des jambes et des têtes de rechange.

Expliquons ces mystères, qu'on peut facilement deviner sans être pour cela un habile sorcier, et disons en peu

de mots quels sont le mécanisme et l'appareil des ombres chinoises.

\* \*

Choisissons d'abord l'embrasure d'une porte qui sépare deux chambres; les spectateurs se placeront dans une pièce, le magicien occupera l'autre, et notre machine sera entre les deux portes. Cette machine consistera en un cadre de bois d'environ 2 mètres 27 centimètres de hauteur sur 1 mètre 20 centimètres de largeur. Dans ce cadre devront être pratiquées deux rainures de 70 centimètres de longueur à peu près; le bas côté du cadre sera élevé au-dessus du sol au moins de 1 mètre 75 centimètres, il sera supporté par des pieux cloués légèrement et fixés sur la porte. Nous avons en outre plusieurs cadres de 1 mètre 33 centimètres de largeur sur 70 centimètres de profondeur, couverts de gaze blanche ou vernie. Sur cette gaze sont peints des dessins divers, maisons, paysages, ponts, bateaux, rivières, ou autres sujets parfaitement en rapport avec les scènes que nous ferons jouer aux personnages. Quant aux personnages ou aux acteurs, ce sont des figures de carton mince avec des articulations mobiles attachées, comme celles des pantins, à de petits fils de fer ou de laiton qui les font mouvoir en tous sens derrière les châssis et très-près de ces châssis. Toutes ces figures doivent être découpées pour être vues de profil. Le théâtre est éclairé par des lampes à réflecteur placées à 1 mètre 50 centimètres environ.

\* \*

Le talent du magicien consiste à savoir mettre de l'ensemble dans les mouvements de ses personnages et du rapport entre les paroles et les gestes qui accompagnent ces paroles. Il faut aussi pouvoir à l'occasion imiter le chant des oiseaux, le miaulement des chats, l'aboïement des chiens, enfin tout ce qui peut contribuer à l'illusion de ce petit spectacle. Les scènes qu'on représente sont variées comme les personnages qui y figurent: tantôt c'est un pauvre aveugle, appuyé sur son bâton, précédé de son chien, son compagnon fidèle, et recevant dans son chapeau les sous que les passants viennent y déposer; tantôt ce sont les marchands des rues, qui défilent tour à tour sous les yeux des spectateurs en faisant entendre leurs cris si bien connus: le porteur d'eau, le marchand d'allumettes chimiques, le gagne-petit, le raccommodeur de porcelaine, le marchand de coco ou de plaisirs, la boutique à deux sous et à cinq centimes. Enfin ce sera quelque scène grotesque où l'on verra les acteurs défilier en charrettes.

Nous terminerons en donnant quelques conseils sur la manière dont il faut s'y prendre pour découper les figures et les rendre des machines agissantes.

On colle sur une feuille de carton mince des feuilles représentant des figures de personnages, d'animaux ou d'autres sujets: on attend que le tout soit bien sec, et on procède alors à la découpe de chaque pièce, en

employant tour à tour les ciseaux et le canif. Il faut avoir soin de ne découper que les blancs du tour et de l'intérieur des bras et des jambes. Cette opération terminée, on pique, au moyen d'aiguilles plus ou moins grosses, des trous pour les yeux ainsi que pour les principaux traits laissés en blanc, qui dessinent soit les chapeaux ou les cheveux, soit les plis des vêtements.

Maintenant, pour faire de ces petites figures des machines agissantes, voici comment on procède. On coupe et on perce d'un trou d'aiguille les deux parties, puis on passe un fil que l'on arrête de chaque côté de la figure par un nœud, de manière que le bras soit attaché au corps et puisse se mouvoir. Il en est de même de tous les membres qu'on désire voir remuer; on les coupe d'abord, ensuite on colle derrière des languettes de carton qui en augmentent la longueur, et enfin on les rapporte avec des attaches de fil au corps des personnages. Pour faire agir ces personnages et les mettre en scène, on place, soit au corps, soit à une jambe, en les perceant de trois trous d'aiguille, un petit morceau de fil de laiton au moyen duquel la figure se tiendra droite, et qui sera terminé en crochet, de manière qu'il ne puisse pas se détacher. Il faut autant de fils attachés qu'il y a de membres agissants.

### PIERROT!

Ce moriel enfariné est généralement sympathique; il a beaucoup d'aïeux, surtout des aïeux italiens. Dès le XVI<sup>e</sup> siècle, tout Florence applaudissait «Gian-Farina» ou Jean Farine, au visage blanchi, aux vêtements blancs portant le manteau, et armé d'un sabre de bois.

Le farceur, fait observer Montaigne, paraît avec:

Le front, la joue et la narine,  
Toute couverte de farine.

Pierrot s'est de tout temps fait remarquer par sa stupidité, son étourderie, sa maladresse, son habitude de conseiller les mesures les plus hardies, lorsque sa poltronnerie est insigne.

Le grand Molière a baptisé Pierrot en donnant ce nom à un paysan dans «Don Juan ou le Festin de Pierre.» A partir de ce temps, Pierrot eut sa place dans la comédie. Les Pierrots abondèrent sur les théâtres forains. La vogue de Pierrot fut consacrée d'une manière durable par la fameuse chanson:

Au Clair de la lune,  
Mon ami Pierrot,  
Prête-moi ta plume,  
Pour écrire un mot, etc.

Ce type servait à toutes les petites pièces, à toutes les arlequinades. Il fallait aux spectateurs un mime

enfariné donnant ou recevant des taloches avec un flegme imperturbable, se mordant les doigts dans les circonstances difficiles, tirant la langue par derrière aux gens qu'il avait dindonnés.

\*\*

Le premier Pierrot était le domestique de gros Guillaume, le barbouillé, boulanger de sa profession; il portait au théâtre une blouse en toile blanche, un pantalon à larges raies de couleurs voyantes, et un bonnet rouge. Son ventre était fait en calebasse.

Pierrette, sa femme, s'enfarina aussi le visage et se vêtit de blanc.

Le dernier Pierrot célèbre est un artiste du théâtre des Funambules de Paris, M. Debureau. A ce nom, que de souvenirs évoqués chez les hommes de la génération qui nous a précédés!

Depuis M. Debureau, les Pierrots ne contribuent plus qu'aux farces des parades foraines, et les paysans, dont ils s'efforcent d'exciter le rire, ignorent que leur nom est un simple diminutif du nom de Pierre.

L'uniforme blanc des gardes françaises rappelant un peu par la couleur celui de Pierrot, le populaire les appela des Pierrots, les gamins en les voyant se mettaient à imiter le cri du moineau en disant: «Piou! Piou!» de là, le nom de piou-piou donné aux soldats de l'infanterie.

### LA LÉGENDE DES CAILLES.

#### I.

— Tas de valets! ce soir, quand les douze coups de minuit sonneront à la grande horloge de notre bonne ville, disait un roi puissant, vous irez battre les champs et m'apporterez quantité considérable de petit gibier.

Le lendemain, gibier à plumes, à courte volée, à poil gisait aux pieds du prince.

— Sire, je vois beaucoup d'oiseaux, mais il me semble qu'il y a peu de cailles, hasarde un courtisan.

— C'est vrai, s'écria le roi. Holà, marauds, valetaille, arrivez, expliquez-moi comment il n'y a pas de cailles dans mes Etats.

La valetaille arriva, mais le roi ne put savoir où étaient les cailles.

— Coquins! s'écria-t-il, je veux qu'on dise où mes cailles sont allées, et si, dans une heure, vous n'avez pas éclairci la question, je vous donne tous demain en pâture aux corbeaux et aux faucons de mon royaume.

L'aiguille de la montre du roi marquait la soixantième minute quand de grandes clameurs se firent entendre dans un bois voisin du palais, et l'on vit quelques instants après, les valets amener une jeune fille d'une quinzaine d'années.

— Voici la coupable! Voici la coupable! criait-on à tue-tête.

— Pardonnez, Sire, s'écria l'enfant en se jetant aux genoux du souverain.

## II.

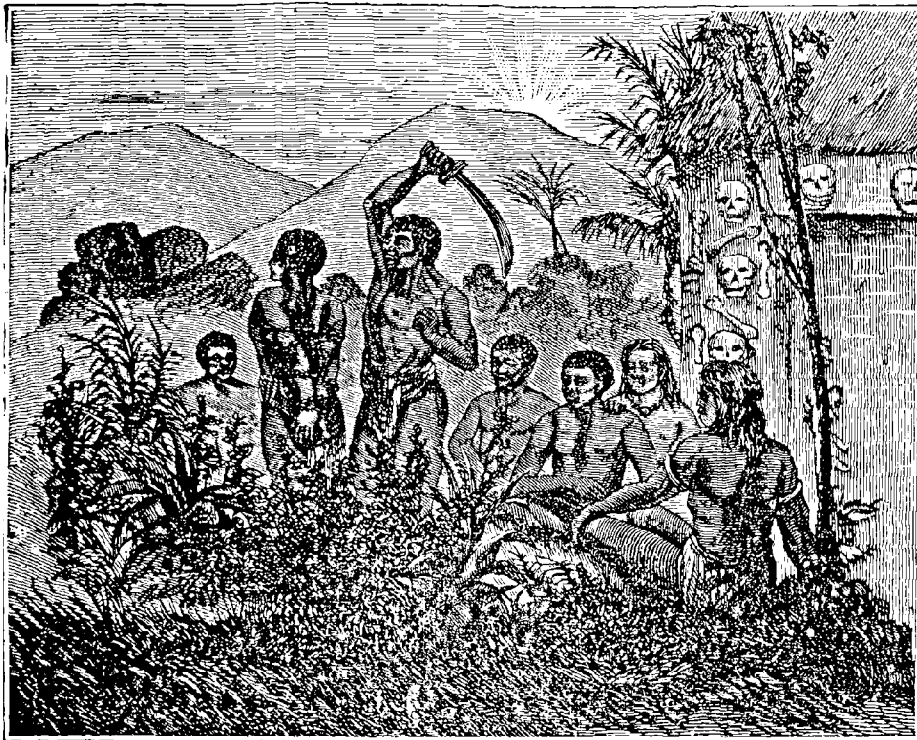
— Parlez ! fit le monarque.

— Sire, au fur et à mesure que vos valets couraient les champs, afin de vous rabattre le gibier dans un cercle étroit, moi, je posais de petits filets, et à l'aide d'un appeau dont je me sers merveilleusement, j'appelais à moi toutes les cailles, qui fatiguées, n'en pouvant plus, se laissaient prendre facilement. Cela fait, je les emportai à la maison, avec l'intention de les rendre à la liberté. Les rois ne songent pas à ces choses-là, mais nous savons, nous, quels immenses services nous

rendent les cailles ! Elles mangent les insectes, les petites graines d'herbes nuisibles, et chaque caille dérobée au chasseur est un peu de pain pour les pauvres, et une bénédiction de plus sur votre tête, car les riches moissons, les abondantes récoltes, sont la prospérité d'un royaume.

Le roi était rêveur, il renvoya l'enfant d'un geste protecteur.

Le lendemain, un édit royal défendait la chasse aux cailles, en même temps, un serviteur venait de la part de la reine, inviter la petite protectrice des cailles à le suivre au palais, où la souveraine l'attendait pour lui confier le poste de pourvoyeuse de ses oiseaux.



LES SACRIFICES HUMAINS CHEZ LES NÈGRES.

### LA POUPÉE AU MONT-DE-PIÉTÉ.

Dans un bureau du mont-de-piété, une petite fille était assise tenant sur ses genoux un objet enveloppé dans un mouchoir.

L'employé au guichet finit par remarquer l'enfant et lui demanda ce qu'elle voulait.

— C'est mon tour, dit la petite fille, eh bien, voilà. Et elle déposa son petit paquet sur l'appui du guichet.

L'employé déplia le mouchoir et trouva une poupée !

— Que veux-tu que je fasse de cela ? dit-il.

— Papa est malade, répondit l'enfant, maman pleure

parce qu'elle n'a pas d'argent, alors je vous apporte ma poupée pour que vous me prêtiez quelque chose dessus.

L'employé réfléchit un instant, entra dans le cabinet où s'estiment les objets, revint à la petite fille et, lui rendant sa poupée avec une pièce de cent sous, il cria :

— Cinq francs sur la poupée !... A un autre !

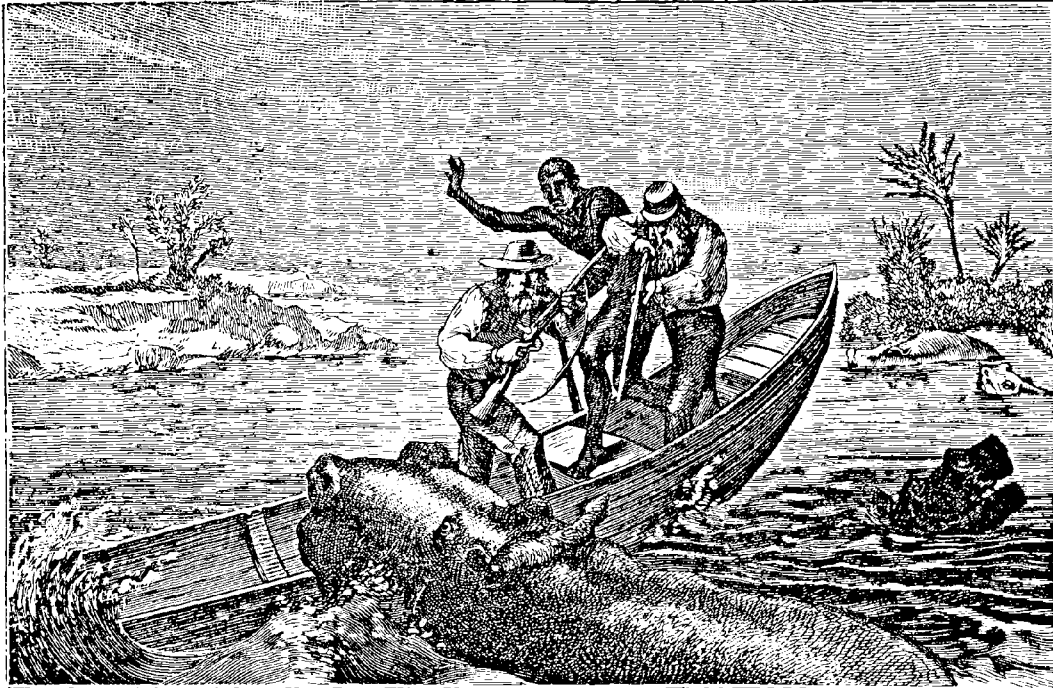
## POLICHINELLE ET CROQUEMITAINE TURCS.

Kara-gheuz ou noir oeil, est le Polichinelle des petits Turcs. Kara-gheuz a pour compère Hadji-Aiwat. Ce dernier paraît le premier en scène, demi-coquin, demi-niais, il provoque les saillies de Kara-gheuz, et il reçoit force horions. Il est entré en scène avec des contorsions grotesques, et il s'est mis aussitôt à appeler son ami en le suppliant de sortir de sa maison et de se montrer dans toute sa gloire.

Le théâtre représente une place publique avec une maison de chaque côté, et, après s'être fait prier assez longtemps, Kara-gheuz s'est décidé à paraître à sa fenêtre. Il est bossu, sa tête est coiffée d'un turban

ridicule, c'est le plus mauvais drôle de la terre. Les papas turcs et leurs enfants rient aux éclats de ses turpitudes. Au moment où, après avoir noirci sa conscience, par toutes sortes de méfaits, Kara-gheuz entonne un chant de triomphe, un nouveau personnage tombe du ciel, c'est le farouche Taravan, le Croquemitaine des Turcs. Il inflige à l'affreux Kara-gheuz toutes les abominations qu'il a fait subir aux autres, et il l'entraîne dans les abîmes infernaux.

«Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit,» voilà la moralité de la pièce, elle est livrée à la méditation des petits Turcs qu'on a menés voir Polichinelle pour leur donner une leçon de morale en action.



CHASSE A L'HIPPOPOTAME.

PRODIGALITÉ ET PAUVRETÉ MARCHENT  
DE COMPAGNIE.

Tandis qu'il relayait, pour achever sa course,  
Un célèbre dissipateur,  
Travaillant à loger le diable dans sa bourse,  
Lorgnait un homme à pied marchant avec lenteur,  
Gémissant, ayant bien la mine  
D'être mal à son aise et de se porter mal.  
«Ce croquant, plus je l'examine,  
A l'air d'aller coucher, dit-il, à l'hôpital.»

Le pauvre, qui l'entend, lui répond : «Mon cher maître,  
Nous pourrons tous les deux nous y revoir peut-être.  
Si vous voulez m'y retenir  
Un lit auprès de vous, vous me feriez plaisir,  
A l'hôpital, sans nulle gêne,  
Avant moi vous arriverez :  
A six chevaux vous y courez,  
Et c'est à pied que je m'y traîne.»

## RABIOLES.

Lili est occupée à broder une paire de pantoufles pour son grand-père. Entre sa cousine Marie :

— Oh! tu es bien heureuse, toi, dit-elle, ton bonpapa n'a qu'une jambe.

Un brave homme de paysan avait envoyé son fils faire son droit à Paris.

Un jour, il vient le voir; tous deux visitent la capitale.

On s'arrête devant un grand bâtiment.

— Quelle est donc cette belle maison? demande le papa.

— Ça?... Ah! ma foi! je n'en sais rien, répond le soi-disant étudiant.

On s'informe.

C'était l'Ecole de droit!

Toto. — Monsieur, je voudrais monter dans la lune avec toi.

Le Monsieur. — Avec moi? Je t'assure que je n'y suis jamais monté!

Toto. — Alors, comment qu'tas pu lui faire tous les trous dont maman parle?

Gilles. — Papa, pourquoi faire ce petit miroir qui est dans le fond de votre chapeau?

Le Papa. — Bêta! tu ne vois donc pas que c'est pour regarder dedans si l'on est bien coiffé.

Un Anglais regarde attentivement le grand cadran de l'Hotel-de-Ville.

Un filou lui enlève sa montre. L'Anglais va faire sa déposition chez le commissaire de police en ces termes :

— Pendant que je regardais la grosse «quelle heure est-il,» un voleur me prenait mon petit «quelle heure est-il.»

Loulou et Nini ont préparé une dinette, l'ont serrée dans le buffet et sont allés faire un tour de jardin.

Leur petit frère ouvre le buffet et se jette sur la dinette.

— Que fais-tu là? demande la maman qui survient.

— Maman, je fais le chat! répond le petit voleur.

## L'HISTOIRE DE JOË PIGMAN.

«C'est pour l'édification des enfants de mon pays et de ceux de tous les pays du monde, que j'écris mon histoire :

Ma mère mendiait le soir dans les rues de Londres, et je revois, dans le lointain de mes pensées, mon père rentrant ivre dans notre taudis.

J'avais dix ans, lorsque ma mère mourut de misère, et que mon père disparut sans dire où il allait. Que

faire? Mendier, ça me repugnait. Tout en me promenant dans les rues, mes regards s'arrêtèrent soudain au fond d'un couloir qui se terminait par une étable, dans laquelle se prélassait un petit cochon.

Une idée me vint: ce cochon avait pour propriétaire un modeste épicier. Poussé par le hasard ou la Providence, j'entraî chez l'épicier, et lui offris mes services.

— Justement! s'écria-t-il, mon petit porcher vient de me quitter, tu as une figure honnête, tu pourras me convenir.

J'entrepris aussitôt mes fonctions de porcher. Comme, jusqu'à l'âge de dix ans, j'avais eu peu à me louer des humains, je me laissai aller à une tendre sympathie pour mon pensionnaire. Je préférerais son groing barbouillé, à la figure désagréable de beaucoup de méchantes gens.

Je m'acquittais parfaitement de ma besogne; une douce intimité s'était établie entre moi et mon élève, lorsqu'arriva Noël et il fut tué.

Je pleurai en cachette. L'épicier vendit mon ami en détail. Il acheta d'autres petits cochons, et renonça à l'épicerie pour devenir marchand de pores et de jambons.

Je grandissais, j'étais vaillant à la besogne; je mis un peu d'argent de côté, et une opération que je fis, à l'âge de dix-huit ans, sur des lords salés d'Amérique m'ouvrit la route de la fortune.

Je quittai mon maître, je commençai un commerce de jambons d'York, mes affaires prospérèrent, et, aujourd'hui, à force de travail, d'ordre, d'économie, je suis arrivé à posséder une belle ferme dans le Yorkshire, une maison de commerce à Londres, et je laisserai à mon fils, Joë, plus de cinquante mille livres de rente!

Soyez honnêtes, laborieux, économes et la Providence fera le reste; tel est le conseil de

JOË PIGMAN.

## L'OGNON DE LIS.

## I.

La forteresse de Notebourg, en Russie, destinée aux prisonniers d'État, avait pour gouverneur le baron de Moldoff; des intrigues l'avaient relégué dans ce poste obscur, où il végétait, dévoré de regrets, mais sans se plaindre du sort.

Parmi les prisonniers qui étaient enfermés dans la forteresse, M. de Moldoff avait distingué le jeune prince de Valkierski, courtisan disgracié de Paul I<sup>er</sup>, alors empereur de Russie. Comme la famille de Valkierski était riche et puissante, le prince avait d'abord supporté sa détention non-seulement avec patience, mais avec gaieté, parce qu'il supposait qu'une captivité de quelques mois suffirait pour expier sa légère faute; mais il se trompait.

La douleur du malheureux jeune homme avait éveillé les sympathies du baron Moldoff; pendant les heures de récréation, il le recevait dans l'intimité de sa famille.

Mais Valkierski ne songeait qu'à faire tourner les hontés du gouverneur au profit de son élargissement. Il parvint à sortir de la forteresse. Cette fuite valut au baron de Moldoff son exil en Sibérie.

Le banni avait une fille qui sortait à peine de l'enfance, et qu'il chérissait tendrement.

Une alternative cruelle s'offrait alors à lui. Fallait-il abandonner Hélène aux soins toujours froids et incomplets de parents éloignés, car sa mère était morte, ou bien devait-il la condamner aux horreurs de la Sibérie? C'était à l'amour filial de résoudre cette question; Hélène ne la laissa pas longtemps douteuse. Aussitôt qu'elle eut soupçonné l'atroce perplexité qui désolait son père, elle courut se jeter à ses pieds et lui demanda avec des larmes la faveur de l'accompagner.

## II.

On avait permis au banni d'emporter quelques effets de première nécessité; la même faveur fut accordée à sa fille.

Une autre enfant en eût profité pour conserver quelque parure de prédilection; mais les idées et les désirs d'Hélène avaient pris un vol plus élevé.

Depuis longtemps elle avait remarqué le goût de son père pour les fleurs, et elle avait eu l'attention délicate d'entretenir, au milieu des saisons rigoureuses, les plantes qui plaisaient le plus au baron de Moldoff. Hélène les soignait avec la tendre sollicitude d'une mère pour ses filles. Jamais une fleur mourante ou fanée n'attristait le regard de son père; les appartements de la forteresse étaient ornés en tout temps d'une décoration fraîche et diaprée qui eut fait honneur aux jardins les mieux entretenus de notre beau pays de France.

Lorsque les exilés furent arrivés au terme de leur pénible voyage, et qu'ils furent installés dans la chaumière que leur avait assignée le gouverneur de Tobolsk, dans le cercle d'Ischim, Hélène déploya son léger bagage, et montra aux yeux attendris de son père non pas les vêtements ou les bagatelles qu'il s'attendait à y voir, mais un oignon de lis, parfaitement enveloppé et conservé dans un vase rempli de terre végétale dont la fraîcheur avait toujours été convenablement tempérée pendant le voyage,

L'infortuné banni serra son excellente fille contre son cœur en versant des larmes de reconnaissance et de joie, et il comprit que Dieu ne l'avait pas abandonné.

Le baron mesura son énergie aux besoins de son enfant. Il consacra les premiers moments de son exil aux réparations qu'exigeait le mauvais état de la chaumière qui les abritait; et après quelques journées d'un rude travail, il parvint à fermer son humble habitation assez hermétiquement pour qu'elle fût inaccessible aux intempéries de l'atmosphère. Puis Moldoff, dont la vigueur égalait heureusement le courage, parvint à entasser et

à enclorre près de la hutte une bonne provision de bois qu'il lui avait fallu couper à plusieurs verstes de distance de son habitation, et transporter péniblement, sur ses épaules, à travers des chemins que les rochers et la neige durcie rendaient presque impraticables.

Pendant les longs et rigoureux hivers, ceux des exilés auxquels le gouvernement n'accorde aucun moyen d'existence (et Moldoff était dans ce cas), n'ont d'autres ressources que les produits de leur chasse: ressources dangereuses et insuffisantes pour la plupart, car elles nécessitent une force et un courage que bien peu d'entre eux peuvent y déployer. L'intrépide et vigoureux Moldoff eut bientôt acquis l'expérience nécessaire à ces sortes de travaux, et peu de chasseurs abattaient autant de gibier que lui. Aussi sa chaumière était-elle constamment pourvue de tout ce qui est indispensable à l'existence.

De son côté, la jeune Hélène se consacrait au soin du modeste ménage; elle préparait les simples aliments qui servaient aux repas; elle taillait et cousait ensemble les fourrures qui formaient ses vêtements et ceux de son père. Puis, quand Moldoff, de retour dans sa chaumière, se délassait de ses courses à travers les rochers et les glaçons, la douce gaité de sa fille, son entretien toujours vif et enjoué, rappelaient un sourire sur les traits du banni et répandaient dans son âme le baume salutaire d'une sainte consolation qui calmait l'âpreté de ses chagrins incessants.

## III.

Un hiver s'était écoulé depuis l'arrivée des deux exilés dans cette patrie de la souffrance et du désespoir, le soleil commençait à fondre la neige qui couvrait les steppes.

Le lis d'Hélène, soigneusement préservé des intempéries de la saison rigoureuse, surgissait presque à vue d'œil, et présentait aux regards attendris de Moldoff un souvenir vivant de son ingrate et toujours chère patrie.

Le baron avait obtenu du gouverneur la permission de se rendre à Tobolsk, pour y échanger les fourrures des animaux qu'il avait tués à la chasse pendant l'hiver, contre des meubles commodes et des livres pour sa fille. C'était là que l'attendait un de ces coups du sort, impossibles à prévoir, et qui marquent une profonde empreinte dans l'existence d'un homme.

L'exilé, aux termes de son ban, devait se présenter chez le gouverneur à son arrivée dans la ville. Lorsqu'il eut accompli cette formalité, l'officier qui le reçut au nom du chef, lui intima l'ordre d'attendre le bon plaisir du gouverneur qui voulait lui parler. C'était un incident tout-à-fait contraire à l'ordre des relations qui existaient entre les exilés et leur surveillant suprême; il éveilla jusqu'au plus haut degré la curiosité et même l'anxiété du colonel.

Le gouverneur ne le fit pas attendre; on introduisit bientôt Moldoff dans des appartements dont la somptuosité relative éblouit ses yeux, accoutumés déjà aux

misères de sa position. Dans une chambre à coucher, couverte de riches tentures et de tapis de prix, le gouverneur était assis près d'une alcôve soigneusement fermée.

— Petrowski, dit le gouverneur à M. de Moldoff car les préions des exilés étaient substitués, en Sibérie, aux titres et aux noms de terres qu'ils avaient portés dans leur patrie), Petrowski, sur ce lit de douleur est étendu un jeune homme, mon proche parent : à la suite d'un coup violent qu'il reçut, il y a quelques mois, sur la tête, un dépôt s'est formé et menace son existence. Un seul remède peut arrêter les progrès du mal, mais il ne se trouve pas à Tobolsk ; et, dans toute la circonscription de mon gouvernement, il n'existe que dans une seule habitation, c'est dans la tienne.

L'étonnement de Moldoff ne lui permit pas de répondre une parole. Le gouverneur continua :

— Ma surveillance s'étend sous mille formes sur toutes les familles des exilés. Je sais que tu as une fille, Pétrowski, une bonne et vertueuse enfant qui, dans le but de te rappeler un seul des souvenirs de ton bonheur passé, cultive avec des soins indicibles, au milieu de ces affreux climats, celle des fleurs que tu aimais le plus : un lis ! Or, ce sont des bulbes de lis, qui, appliquées sur l'abcès dont souffre mon jeune parent, pourraient seules l'arracher à une mort presque certaine. Je n'abuserai pas de mon autorité pour enlever à toi et à ta fille l'humble trésor qui vous est si cher ; mais si je l'obtenais de votre humanité, ma reconnaissance ne connaîtrait pas de bornes, et je trahirais mon mandat en adoucissant votre position misérable, au point d'en faire un objet d'envie pour vos compagnons d'infortune.

Ces paroles ouvrirent un avenir d'espoir et de consolation aux yeux de Moldoff. Cependant il ne prit aucun engagement avant d'avoir consulté sa fille, car les lis tant désirés étaient l'unique propriété de son enfant, et il ne voulait point les lui ravir contre sa propre volonté.

Mais les désirs de son père étaient des lois pour Hélène. Ses yeux se mouillèrent de larmes en contemplant les fleurs dont l'aspect les avait réjoui ; elle se rappelait que tous deux, pendant les longues soirées d'hiver, oubliaient parfois les lugubres sifflements de la tempête, en observant avec amour les progrès de la belle plante exilée comme eux des lieux qui les avaient vus naître. Enfin Hélène livra ses douces richesses au gouverneur qui était venu lui-même recueillir des objets si précieux pour son jeune parent.

L'effet de ce remède fut si puissant, que le malade, au bout d'une semaine, était hors de danger, et qu'avant la fin du mois il était, avec le gouverneur, aux portes de l'habitation de Moldoff, prêt à remercier les sauveurs de son existence.

Quel fut l'étonnement du colonel et de sa fille, en reconnaissant dans le jeune convalescent le prince Valkierski, dont l'évasion avait causé leur malheur.

Après sa fuite de la forteresse de Notebourg, il avait été traqué par des soldats, blessé, laissé pour mort sur une route, recueilli par un ami, et secrètement trans-

porté en Sibérie dont son oncle était le gouverneur.

Le jeune prince ignorait la punition terrible dont la rigueur du czar avait frappé le gouverneur de la forteresse. L'aspect des malheurs dont il était la seule cause le remplit de confusion et de douleur. Il voulut se prosterner devant sa victime ; le baron Moldoff le reçut dans ses bras, car son âme était inaccessible à la haine.

Depuis ce moment, Valkierski ne laissa point écouler un seul jour sans se rendre à l'habitation des banis, et chacune de ses visites ajoutait quelque nouvel adoucissement à ceux qu'ils devaient déjà à la reconnaissance du gouverneur.

Un soir, à l'heure où le jeune homme avait coutume de se rendre chez ses amis, le gouverneur parut à sa place. Il apprit à Moldoff que Valkierski était subitement parti, malgré le danger d'être arrêté à chaque pas dans sa traversée. Le gouverneur pensait que, fatigué de son séjour en Sibérie, son parent avait à tout prix voulu gagner des contrées moins rigoureuses ; mais il ignorait le but et le terme de son voyage.

Deux mois s'étaient écoulés depuis le départ de Valkierski.

Une neige épaisse étendait un immense linceul blanc sur les steppes qui séparaient l'habitation de Moldoff de la ville ; et comme elle n'avait pas encore eu le temps de se durcir, elle rendait toute communication impraticable, car elle s'élevait partout à la hauteur de plusieurs pieds, et la bise, qui la poussait avec violence dans l'intervalle des rochers et dans le fond des ravins, en faisait autant de précipices, dont il était impossible de se garantir.

Ce fut cependant sur le déclin de l'une de ces journées que la porte de l'habitation de Moldoff fut ébranlée sous les coups d'un voyageur. Le colonel sauta sur ses armes, car quel autre qu'un malfaiteur pouvait braver ainsi les périls presque inévitables du désert, à une semblable époque et au moment où la nuit allait faire des landes environnantes un vaste tombeau, pour tout homme assez audacieux pour les parcourir ?

Une voix bien connue fit tressaillir le père et la fille. L'arme que tenait Moldoff s'échappa de ses mains ; il courut à l'entrée de sa chaumière pour faire tomber l'obstacle qui en défendait l'entrée, et le prince Valkierski, chargé de neige et de glaçons, hors d'haleine, mais sain et sauf, se précipita dans les bras de Moldoff...

Le jeune prince n'écoutant que les regrets dont l'accablait le malheur de son ami et peut-être aussi les suggestions d'un sentiment plus vif encore, avait été se livrer lui-même à Paul I<sup>er</sup>, en lui demandant, comme seule condition de son généreux dévouement, la grâce du baron Moldoff, dont sa fuite avait causé l'exil. L'empereur, touché de ce trait d'héroïsme, avait ordonné le retour de Moldoff et il avait rendu à tous deux le rang dont ils jouissaient avant leur disgrâce. Quelques années après, Hélène épousait le prince de Valkierski ; le bonheur dont elle jouit pendant toute sa vie la récompensa largement du sacrifice de son oncle de lis.



# MUSÉE DU JEUNE ÂGE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Publié sous la direction de M<sup>lle</sup> MARCELLINE LA GARDE.

## ABONNEMENTS:

BRUXELLES..... 6.— fr.  
PROVINCE..... 6.50 „  
franco par an.

SOMMAIRE. GRAVURES. — Un Télégraphe sans Fil. — Le Château de Sémiramis à Van. — L'Axelotl.

TEXTE. — Un Télégraphe sans Fil. — Le Château de Sémiramis à Van. — L'Axelotl. — Action de l'Humidité sur les Corps. — Vouloir c'est pouvoir. — Un Chien dans une Tabatière. — Coco et l'Ange. — Le Marron et l'Orange. — Caution et Précaution. — Quatorze pour Douze. — Chinoiseries. — Conseils aux Enfants. — Les Misérables. — Exercices récréatifs. — Avis.

## ADMINISTRATION:

BRUXELLES,  
107, BOULEVARD DU NORD.

N<sup>o</sup>. 41.

10<sup>e</sup> ANNÉE.

8 NOVEMBRE 1884.

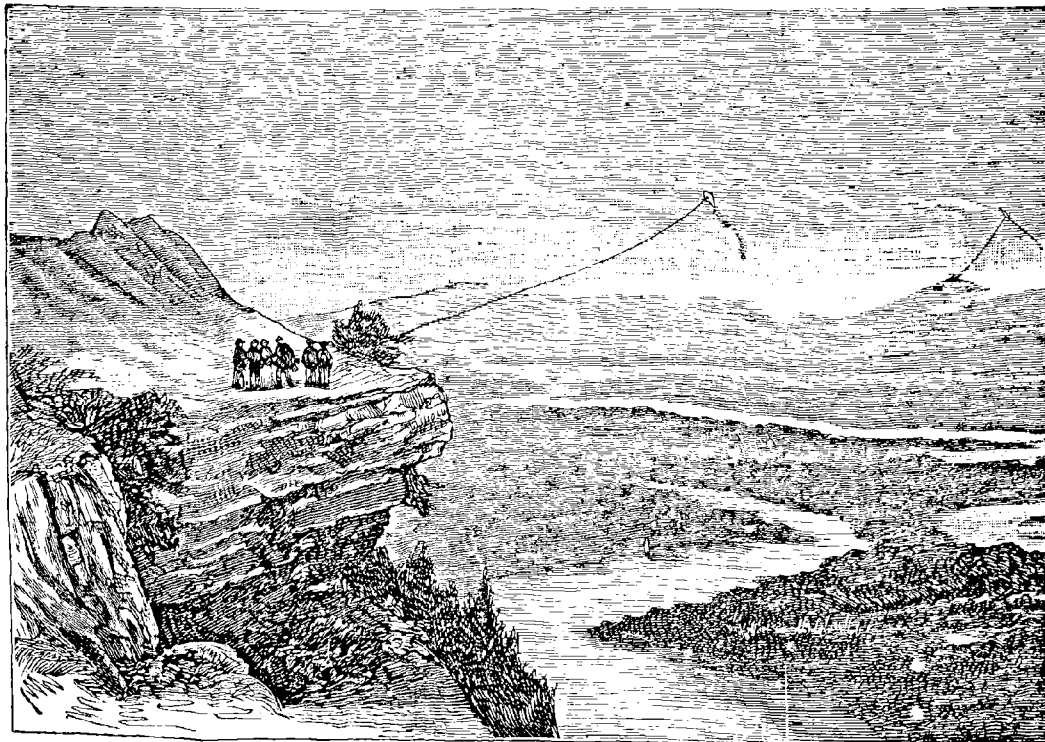
### UN TÉLÉGRAPHE SANS FIL.

Le téléphone menaçait le télégraphe d'une concurrence désastreuse; d'aucuns prétendaient même qu'il le remplacerait entièrement et cela dans un court délai. Mais voilà que la télégraphie fait aussi un pas en avant, un pas énorme et qui surprend presque tout le monde.

Il paraît que les fils conducteurs étaient gênants. Eh bien! on supprime les fils. — Cela est-il possible? — On l'a fait

Le professeur Loomis, un météorologiste américain, a fait monter en l'air deux cerfs-volants armés de pointes métalliques. Notez ces pointes métalliques, car c'est là l'essentiel. Les cerfs volants étaient retenus, non par une simple corde, mais par un fil de cuivre en contact avec les pointes susdites. L'extrémité inférieure du fil aboutit à l'appareil télégraphique.

Donc, voilà les deux cerfs-volants dans l'air, à une grande distance l'un de l'autre. Les pointes en fer développent un courant électrique de cerf-volant à cerf-



### UN TÉLÉGRAPHE SANS FIL.

volant, et ce courant vous transmet une dépêche avec autant d'exactitude que si les appareils étaient unis par des fils. On pense qu'un cerf-volant fait sentir son influence à une distance de seize kilomètres.

Voilà la découverte: il ne s'agit plus que de l'améliorer et de remplacer, par exemple, les cerfs-volants par quelque chose sur quoi l'on puisse compter en tout temps. Soyons convaincus qu'on ne tardera pas

à trouver cette chose, et que le télégraphe sans fil entrera dans la pratique.

#### LE CHATEAU DE SÉMIRAMIS A VAN.

Au Sud-Est d'Erzeroum, sur les frontières de la Perse, s'étend un grand lac sur les bords duquel on trouve des ruines remontant à la plus haute antiquité. Parmi ces vénérables restes d'un passé lointain, on remarque surtout le château de Sémiramis, situé à deux kilomètres du lac, non loin de la ville de Van. Cette dernière est entourée de ruines, de murs cyclopéens qui paraissent remonter à l'époque où vivait la grande reine de l'Orient. Ces murs portent de nombreuses inscriptions en caractères cunéiformes et des hiéroglyphes étranges. Les statues qu'on y trouve souvent portent tous un cachet égyptien.

Le château de Sémiramis est situé au nord de la ville sur un rocher escarpé de pierre dure.

A l'extérieur, ce rocher est inaccessible, mais à l'intérieur, il s'y trouve un escalier qui tourne en spirale jusqu'au sommet. Dans cet énorme bloc de pierre, on a creusé plusieurs caves et des galeries souterraines dans lesquelles on conserve les provisions pour les défenseurs de la citadelle. Les Turcs y tiennent garnison.

#### L'AXOLOTL.

Les nègres africains mangent des sauterelles, les Chinois des nids d'hirondelle, certaines tribus d'Indiens sont géophages, les Lapons consomment avec délices l'huile de foie de morue. Ces différents mets sont certes peu appétissants pour un estomac européen, et pourtant, les Mexicains font pis que cela : ils mangent des axolotls.

Ces animaux pullulent dans le lac de Mexico et dans quelques rivières qui s'y déversent. Les pêcheurs les prennent par milliers, et les Mexicains riches et pauvres en font leur nourriture. Rien de moins engageant que l'aspect d'un axolotl, dont la peau visqueuse rappelle celle du crapaud, et cependant il paraît que c'est un manger délicieux, dont le goût se rapproche de celui de l'anguille.

A Mexico, l'axolotl passe pour un poisson ; les savants en font un batracien, c'est-à-dire un animal amphibie de la classe des grenouilles. Il est ovipare, et les jeunes subissent plusieurs métamorphoses avant de présenter l'aspect de l'animal tel que le montre notre gravure. Il paraît cependant que ce n'est pas encore là l'animal à l'état parfait, mais qu'il peut atteindre un degré plus élevé de développement et devenir un amphibystome. Cette dernière métamorphose ne se fait que rarement, au bout de plusieurs générations.

L'axolotl a une couleur gris-foncé pointillée de petites taches foncées disposées irrégulièrement. Il est pourvu de poumons et de branchies, par conséquent il est orga-

nisé pour respirer aussi bien dans l'eau que sur terre ; malgré cela, il vit exclusivement dans l'eau. Dans les aquariums, l'axolotl garde constamment une immobilité complète, il ne bouge que pour se jeter sur sa nourriture. Son caractère est tout autre lorsqu'il vit dans le lac de Mexico ; là il fait preuve d'une grande vivacité d'allures, au point que les habitants du pays l'ont surnommée « le poisson folâtre. »

#### ACTION DE L'HUMIDITÉ SUR LES CORPS.

L'importance du rôle que joue la vapeur dans l'air a dû inspirer aux physiciens l'idée de construire un instrument qui pût leur faire connaître la quantité absolue ou relative de vapeur qu'il recélait. Cet instrument a reçu le nom d'hygromètre. Une foule de substances peuvent donner des indications plus ou moins exactes ; en effet, presque toutes les substances sont susceptibles de se ramollir ou de s'allonger dans l'air humide. Ainsi, les cheveux dégraissés, les cordes à boyau, le sommet des pailles de seigle, etc., ont la propriété de s'allonger ou de se détordre.

Toutes ces substances, comme on le voit, peuvent servir d'indicateurs ; les substances qui s'allongent seront mesurées pendant qu'elles sont dans de la vapeur d'eau en excès, et pendant qu'elles sont dans un air desséché à outrance.

Viennent ensuite les petits indicateurs approximatifs, qui, sous la forme de capucins, se couvrent ou se découvrent la tête de leur capuchon, fixé à l'extrémité libre d'un petit morceau de corde à boyau fixé lui-même, par son autre extrémité, à un montant solide.

La corde, en se resserrant pendant la sécheresse, abaisse le capuchon et découvre la tête, tandis que, pendant un temps humide, elle se détord et ramène la coiffure sur le chef du religieux.

Voici à propos de l'action que l'humidité exerce sur les corps une anecdote plaisante :

Un artiste dramatique, nommé Mélingue, voulant se rendre en Amérique pour y faire fortune, se vit obligé de recourir à son talent de peintre, pour payer sa traversée. Un honnête Yankee, un passager, lui avait livré sa face avec mission de la reproduire. Mélingue n'avait pas de toile et pas d'argent pour en acheter. Après maintes recherches, il découvrit dans les coulisses du théâtre, une vieille caisse roulante, en ôta dextrement la peau d'âne, la cloua sur un châssis et le voilà sauvé.

La ressemblance était parfaite, le Yankee était enchanté. Mais survint la saison des pluies, et à la grande stupéfaction du propriétaire, le portrait se recroquevilla au point qu'il devint méconnaissable.

Au printemps, le Yankee et sa femme cherchaient encore la cause de ce phénomène, quand, sous l'influence d'une température sèche, la peau d'âne reprit sa primitive physionomie.

On finit par se blaser sur l'accident qui périodiquement se renouvela. Bien mieux, on l'utilisa à titre de baromètre.

— Voici que je me retire, disait l'Américain à sa femme, nous aurons de l'eau.

### VOULOIR C'EST POUVOIR.

Un jour, Jean avait vu Bidel, le dompteur d'animaux, et il s'était dit qu'il allait tenter de réduire à la plus extrême souplesse monsieur Tom, le pointer de son père, afin d'obtenir de l'animal assez peu traitable, la soumission la plus passive; il voulut en faire un chien savant.

Alice, de son côté, qui avait assisté à une séance de la «fée aux oiseaux» résolut de soumettre les poules de la ferme paternelle à des expériences de docilité qui charmeraient ses heures de récréation.

Voilà les deux enfants à l'œuvre.

Vouloir, c'est pouvoir.

En dix séances, Jean avait forcé monsieur Tom à se prêter à ses moindres caprices. La bonne bête se laissait traiter comme on ne traite pas un nègre.

— Tom, par ici, Tom, par là! Assis! debout! couché! Faites le mort! sautez! encore! encore!

Et la bête cédait sans se plaindre.

Il est vrai que Jean, à l'exemple de Bidel, tenait une cravache en main et qu'il avait montré une ou deux fois à son souffre-douleur qu'il était le maître et qu'il saurait se faire obéir.

De son côté, Alice n'avait pas perdu son temps. Grâce à une puissance naturelle, cette fillette avait produit sur une poulette de la basse-cour une fascination irrésistible. L'oiseau obéissait à ses moindres volontés.

Vouloir, c'est pouvoir.

Et quand un jour Jean et Alice donnèrent à leurs parents et amis une représentation, leur talent de dompteuse et de charmeuse ils étonnèrent tout le monde.

Admettons — ce qui sera — que ces enfants mettent dans les actes sérieux de la vie, la force de volonté qu'ils avaient déployée dans ces ébats enfantins, et nous pourrions affirmer qu'ils iront loin.

### UN CHIEN DANS UNE TABATIÈRE.

Un riche Anglais vint trouver en ces derniers temps un célèbre tabletier de Paris.

— Je voudrais, dit-il, avoir une tabatière sur laquelle se trouverait peint mon château.

— C'est très-bien, répondit l'industriel; Milord voudra bien me fournir le dessin.

— Oui, mais je voudrais qu'à la porte de mon château on vit une niche dans laquelle serait placé mon chien, Fox...

— C'est encore très-facile.

— Oui, mais je voudrais que par quelque moyen que vous trouverez, Fox, dès qu'on le regardera, rentrât dans sa niche, et qu'il en sortit dès qu'on cesserait de le regarder.

— Ce que vous me commandez, Milord, est difficile, et cette tabatière vous coûtera cher; mille écus!

— Ça m'est égal!

— Dans un mois j'aurai l'honneur de vous livrer votre tabatière, Milord.

\*\*

Un mois après, l'Anglais se présente. Le tabletier lui offre la tabatière.

Le fils d'Albion la prend, l'examine.

— Voilà mon château avec ses tourelles, dit-il, voilà la niche de Fox; mais Fox où est-il? Je ne le vois pas.

— Milord n'a-t-il pas dit qu'il voulait que le chien disparût dans la niche dès qu'on le regarderait. Eh bien! vous avez regardé la tabatière et le chien est rentré dans sa niche. Mettez-la dans votre poche et le chien reparaitra à l'instant.

— C'est juste, fit l'Anglais en se frappant le front.

Et il tira de son portefeuille trois billets de mille francs.

### COCO ET L'ANGE.

C'était pendant que le cholera sévissait dernièrement à Marseille. Un nègre amené en France, effrayé de la maladie qui n'épargne ni les blancs ni les noirs, disait un soir sa prière; il parlait à l'Ange du Seigneur, lui demandant de l'épargner, et termina sa supplique par ces mots:

— Ange du Seigneur, si c'est votre bon plaisir d'appeler tout de suite le pauvre Coco pour le grand voyage, il est prêt.

Là-dessus, silence complet...

Le maître avait entendu l'oraison de son domestique et voulant savoir à quoi s'en tenir sur la sincérité de cette résignation, il frappa brusquement à la porte:

— Qui est là? crie le nègre.

— L'Ange du Seigneur, répond le maître.

— Quoi lui vouloir? demande Coco.

— Je viens chercher Coco pour «de grand voyage!»

La chandelle s'éteignit aussitôt et le nègre de s'écrier:

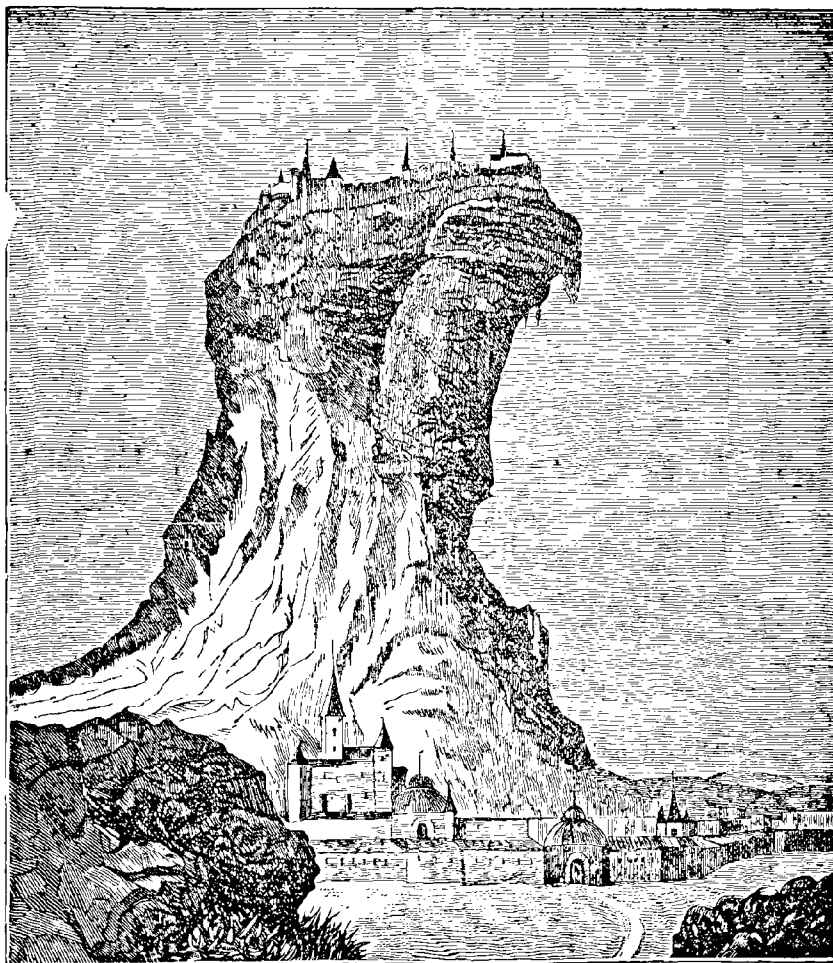
— Coco! moi pas conné. Pauvre noir mort depuis trois semaines.

Le maître n'insista pas, et Coco demeura convaincu qu'il avait joué un bon tour à l'Ange du Seigneur.

## LE MARRON ET L'ORANGE.

Un jour Perrinet et Colin,  
 Deux enfants de même âge, entrés dans un jardin,  
 S'égayaient à la promenade,  
 Et sous des marronniers faisaient mainte gambade :  
 Ils trouvèrent sur le gazon  
 Un fruit plein de piquants, fait comme un hérissou.  
 Colin le ramassa. Son petit camarade

Le crut un sot : Tu tiens, dit-il, un mets  
 Des plus friands pour les baudets ;  
 C'est un chardon, et ton goût est étrange.  
 Pour moi je vois des pommes d'or ;  
 Voilà mon fait, et la main me démange.  
 Perrinet à l'instant se saisit d'une orange,  
 Et croit posséder un trésor :  
 La couleur du métal que l'univers adore  
 Séduit jusqu'aux enfants. Celui-ci bien joyeux,



LE CHATEAU DE SÉMIRAMIS A VAN.

Admire un si beau fruit, et s'imagine encore  
 Qu'il est d'un goût délicieux.  
 Il y fut attrapé notre petit compère,  
 Car cette orange était amère.  
 Aussitôt qu'il en eut goûté  
 Il la jeta bien loin. Colin, de son côté,  
 S'était piqué les doigts : mais sa persévérance,  
 Surmontant la difficulté,  
 Trouve un marron pour récompense,

Ce marron hérissé figure la science  
 Qui sous des dehors épineux  
 Cache d'excellents fruits ; tandis que l'ignorance  
 Sous une riante apparence  
 Produit des fruits amers et souvent dangereux.

## CAUTION ET PRÉCAUTION.

L'examineur. — Dites-nous, jeune homme, à quoi sert la «caution?»

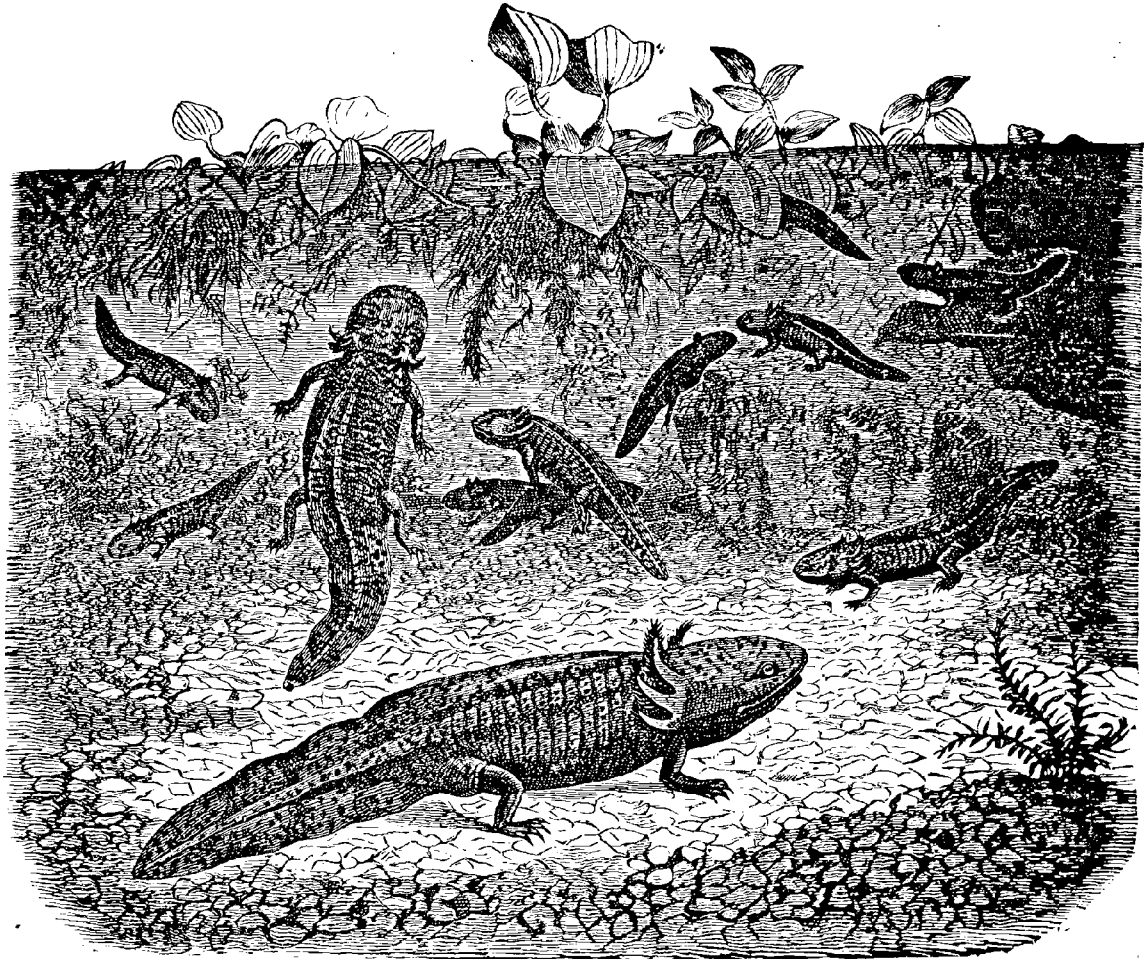
Le jeune homme. — La caution... la caution... Monsieur, la caution... est une chose... qui... qui... sert à garantir...

L'examineur. — Quand vous prenez votre para-

pluie pour vous garantir votre parapluie devient donc une caution?

Le jeune homme. — Non, Monsieur, en ce cas c'est une «précaution.»

L'examineur. — Bravo, jeune homme, vous êtes du bois dont on fait les présidents!



L'AXOLOTL.

## QUATORZE POUR DOUZE.

Le consommateur. — Eh bien, garçon, mes huitres?

Le garçon. — Voilà, Monsieur. (Il dépose sur la table une large assiette où s'étaient douze écailles.)

Un jeune homme à l'air moqueur (à mi-voix).

— Les voilà treize à table! Mauvais chiffre!

Le consommateur. — Merci, Monsieur, pour le vif intérêt que vous nous portez, mettez-y le comble en

déjeunant avec nous; alors nous serons quatorze à table et le charme sera détruit!

## CONSEILS AUX ENFANTS.

ÉCOUTEZ LES PREMIERS ET PARLEZ LES DERNIERS.

Pesez tous vos discours mesurez, vos paroles,  
Ne perdez pas le temps à des choses frivoles.

## LA BONNE COMPAGNIE.

La renouée un jour dans un bouquet  
Avec l'œillet se trouva réunie.  
Elle eut le lendemain le parfum de l'œillet...  
On ne peut que gagner en bonne compagnie.

## FAIRE PEU, MAIS BIEN.

L'araignée, en ces mots, raillait le ver-à-soie :  
„Bon Dieu! que de lenteur dans tout ce que tu fais!  
Vois combien peu de temps j'emploie  
A tapisser un mur d'innombrables filets.”  
— Soit, répondit le ver; mais ta toile est fragile:  
Et puis, à quoi sert-elle? A rien.  
Pour moi, mon ouvrage est utile;  
— Si j'en fais peu; je le fais bien.”

## CHINOISERIES.

Offertes à la méditation de nos jeunes lectrices.

Voici quelques sentences chinoises d'une grande sagesse, et à la portée des jeunes filles de toutes les nations :

Qu'une jeune fille ne soit jamais oisive, qu'elle soit la première à se lever et la dernière à la besogne.

Une fille doit être aussi près de sa mère que son ombre. — La modestie, le silence, la douceur, la soumission sont sa vraie parure et sa beauté.

Lors même qu'elle est le plus livrée à la joie, sa voix fait peu de bruit; parler haut serait mal parler pour elle. Sa bouche doit se fermer sur ce qui diminue le mérite du prochain, comme sur ce qui pourrait augmenter le sien. Vouloir montrer de l'esprit en relevant les défauts d'autrui, serait révéler un fatal secret: celui d'un mauvais cœur et d'un esprit bas

Que la jeune fille mette sa gloire à savoir se rendre utile, et non à se couvrir d'or, de soie, de perles; la candeur et la vertu, voilà son plus bel ornement.

Elle ne se refuse à rien, se prête à tout dans la maison de son père, et l'on devine par-là ce qu'elle sera plus tard dans la maison de son époux.

Si le désordre règne dans sa chambre, elle aura beau en dérober la vue aux étrangers, ce désordre se révélera dans sa mise, dans tout ce qu'elle fait, et malheur à la jeune fille sans ordre, tous les maux l'attendent dans la vie....

## LES MISÉRABLES!

## I.

— L'instant est venu, Michel, de lui faire expier ses crimes.

— Ah! Monsieur Cirval, il y a eu assez de sang versé comme ça!

Ce colloque avait lieu à trois cents mètres de la riche maison de campagne d'un étranger, appelé Paul Cirval, et près d'une haie bordant un chemin de traverse, haie derrière laquelle se trouvait, en train de cueillir et de manger des mûres, Louise Blok, bambine de dix ans, fille de l'épicier de l'endroit, citée pour son bavardage et sa curiosité.

En entendant parler de sang versé, elle resta immobile, retint sa respiration et écouta de ses deux oreilles.

— A quelle heure vient le misérable? demanda M. Cirval d'une voix frémissante de colère.

— A la nuit noire, répondit Michel, son intendant.

— Il faut le tuer ce soir.

— Nous le tuons, Monsieur, puisque tel est votre désir.

— Surtout qu'il ne puisse se douter de rien.

— Soyez tranquille, Monsieur.

— Venez, Michel, nous allons tout préparer ensemble.

Et les deux hommes, s'éloignant de la haie, se dirigèrent du côté de l'habitation.

— Oh! balbutia Louise, pâle et tremblante, après s'être assurée qu'elle était seule, quelle affreuse découverte! Ils vont tuer un homme ici, la nuit prochaine. S'ils m'avaient vue, ils m'auraient étranglée dans la crainte d'être dénoncés par moi. Heureusement, je n'ai pas bougé. Courons tout dévoiler à papa, à maman, afin qu'ils préviennent les gendarmes.

## II.

La poitrine oppressée, l'air effaré, Louise quitta la haie, en proie à une terreur panique, et en trois minutes fut auprès de ses parents, à qui elle raconta avec émotion et volubilité ce qu'elle venait d'apprendre par hasard, en y ajoutant des détails circonstanciés, mélodramatiques.

Surpris, son père, sa mère, hésitèrent d'abord à la croire; puis, comme elle insistait, recommençait son récit en le particularisant, et jurait ses grands dieux qu'elle disait la pure, la stricte vérité, ils se sentirent ébranlés et finirent par ajouter foi à ses révélations.

Bientôt quelques voisins furent instruits par Louise qui s'empressa de publier autour de la maison paternelle l'épouvantable nouvelle; et, le soir, la boutique de l'épicier regorgeait de commères qui commentaient mystérieusement l'événement de la journée.

— Je me suis toujours défiée de ce Monsieur, protesta l'une; il a une physionomie de Tropmann; ses

regards sont faux, son sourire sinistre, tout en lui indique un profond scélérat.

— Et sa fortune, insinua une autre, d'où lui vient-elle? Nul n'en sait rien. Lorsqu'il a acheté, il y a quatre ans, la propriété qu'il habite l'été, personne ne le connaissait dans le pays.

— Quant à Michel, son homme de confiance, avança une troisième, il suffit de l'examiner pour savoir ce qu'il vaut; c'est un individu capable de tout.

— De tout! affirma énergiquement une quatrième.

— Dans quel temps vivons-nous! exclamèrent en chœur d'autres bonnes femmes en levant les yeux au ciel.

Il devint évident pour les parents de Louise et pour leurs voisines que M. Cirval avait un cimetière dans sa propriété, qu'il y enterrait ses victimes, qu'il se préparait à commettre un crime à l'aide de son agent Michel; et chacun parlait de la nécessité de dénoncer ces atrocités à la gendarmerie, quand la nuit, une nuit obscure, sans étoiles et sans lune, cloua tout le monde dans la boutique.

Alors on se parla à voix basse, on chuchota en frissonnant autour de la lampe que le père de Louise venait d'allumer, on n'osa plus bouger.

Un silence glacial, pendant lequel on aurait entendu un moucheron voler, planait depuis un instant sur le groupe massé dans la boutique d'épicerie, lorsqu'une détonation retentit du côté de la propriété de M. Cirval.

— Le malheureux! s'écria le père de Louise haletant, il vient de le tuer.

— Il vient de le tuer! répétèrent les commères en blémissant.

Quelques habitants mirent le nez à la fenêtre ou descendirent dans la rue pour savoir de quoi il s'agissait. Ce mouvement enhardit l'épicier et ses voisins qui prirent une résolution virile, décidèrent qu'il fallait démasquer immédiatement l'assassin, et sortirent en appelant à l'aide.

Promptement entourés, ils expliquèrent en peu de mots ce qui se passait et entraînèrent une partie des gens du pays vers le lieu du crime: les femmes, portant des lanternes, des chandelles allumées; les hommes, armés de bâtons et de fourches.

### III.

Louise marchait auprès de son père, prête à désigner l'endroit où elle avait appris l'effroyable complot.

— Ils sont là! dirent tout-à-coup plusieurs bonnes femmes en montrant du doigt un point éclairé du champ.

Les gens du village s'approchèrent, se haussèrent sur la pointe des pieds en élevant leurs lanternes, leurs chandelles, et regardèrent par dessus la haie.

— Vous aussi, s'écria gaiement en les apercevant M. Cirval, à côté duquel se tenait Michel, vous venez voir s'il est tué? Oui, mes amis, réjouissez-vous, voilà son cadavre sur les débris de ses victimes de la nuit dernière.

En prononçant ces mots, M. Cirval s'effaça et montra aux paysans ébahis un renard foudroyé par une arme à feu, étendu sur l'herbe au milieu de pattes, d'ailes de poules et de poulets.

Depuis trois semaines, ajouta M. Cirval, je constatais que le personnel de ma basse-cour diminuait; soupçonnant l'ennemi, je fis le guet et ne tardai pas à découvrir que le mal venait du gaillard qui est couché là. Ce matin encore, quinze coqs, poules ou poussins ayant disparu du poulailler, je résolu d'en finir. Maître renard avait laissé au pied de cette haie deux poulets égorgés; connaissant les habitudes de ses congénères, je ne doutai pas qu'il ne revint les chercher à la tombée de la nuit. En conséquence, je choisis deux bons revolvers, je les mis là, dans l'avoine, sur la terre, chacun entre deux planchettes de bois solidement assujetties, à l'extrémité desquelles j'attachai les poulets égorgés dont les pattes étaient liées à une courte ficelle fixée à la détente de l'arme, en ayant soin de disposer l'engin de telle sorte qu'il fit face au volatile. Vous le voyez, ma machine infernale a eu un plein succès: maître renard est venu, et il s'est tué.

Et M. Cirval, enchanté de ses succès, se mit à rire à gorge déployée, tandis que Michel ramassait le carnassier dont la poitrine était trouée par les projectiles, et le montra aux uns et aux autres.

Tout s'expliquait.

Confus de leur équipée, les gens du village n'eurent garde d'avouer le motif qui les avait amenés, ils s'efforcèrent de sourire, félicitèrent M. Cirval et s'en retournèrent en maugréant.

L'épicier avait un nez long d'un pied, et sa fille cherchait inutilement à dissimuler son dépit; pourtant l'événement, en somme, était heureux, et la surprise agréable, puisque, au lieu d'un monstrueux coupable, on n'avait en face de soi qu'un renard; mais les sots aimeraient mieux voir la terre s'effondrer que de supporter franchement la conséquence de leurs sottises ou de reconnaître celles-ci.

Pendant une semaine, les commères épiloguèrent sur les premières déclarations de Louise, en s'efforçant de démontrer que M. Cirval n'était peut-être pas aussi innocent que le renard pouvait le faire supposer, puis elles finirent par se taire, et l'affaire en demeura là. On peut dire ici: beaucoup de bruit pour peu de chose.

A. D.

### EXERCICES RÉCRÉATIFS.

#### ENIGME CRYPTOGRAPHIQUE

Sur le premier de mon dernier,  
Est placé mon entier.

Est un féminin singulier ;  
On est sûr de la préférence  
Quand on possède mon entier.

## CHARADE.

Je commence et je finis tout,  
En toute chose indispensable,  
L'on me voit le premier à table,  
Et le dernier au lit surtout.

## FANTAISIE ARITHMÉTIQUE.

Placer les neuf chiffres, trois par trois, de façon  
à ce qu'en les additionnant on trouve 15, sur toutes les  
lignes, horizontales, verticales et diagonales.

## PROBLÈME LEXICOLOGIQUE.

En n'employant que les lettres suivantes :

C. E. I. O. L. M. N. S. T. U.

Composer un mot français de vingt-trois lettres.

## CHARADE.

Mon premier au fort appartient,  
On l'attribue à l'homme habile,  
Le même mot convient  
À ce qui défend une ville ;  
Mon second, de peu d'importance,

## SAINT-NICOLAS, NOËL, ÉTRENNES.

À l'approche de la Saint-Nicolas, de la Noël, des Étrennes, nous croyons rendre un véritable service à nos lecteurs, en attirant leur attention sur la série d'Atlas que nous mentionnons ci-après :

Pour recevoir franco, un de ces Atlas adresser les demandes accompagnées du montant au directeur de l'Office de Publicité, rue de la Madeleine, 46, à Bruxelles.

**NOUVEL ATLAS DE BELGIQUE**, d'après les travaux de l'Institut Cartographique, contenant 23 cartes : 1, 2 et 3. Mappemonde, Hémisphères des eaux et des terres, Hémisphères Nord et Sud. — 4. Le Planisphère. — 5. Europe physique. — 6. Europe politique. — 7. Belgique physique. — 8. Belgique politique. — 9. Carte des chemins de fer et voies navigables. — 10. Carte de la Belgique agricole. — 11. Province d'Anvers. — 12. Province de Brabant. — 13. Flandre occidentale. — 14. Flandre orientale. — 15. Province de Hainaut. — 16. Province de Liège. — 17. Province de Limbourg. — 18. Province de Luxembourg. — 19. Province de Namur. — 20, 21, 22 et 23. Plan de Bruxelles, plan d'Anvers, plan de Liège et plan de Gand. Prix : cartonné, plano ou plié, 3 francs.

**ATLAS MANUEL ÉLÉMENTAIRE**, d'après les travaux cartographiques les plus récents, contenant 17 cartes : 1. Les deux Hémisphères. — 2. Planisphère d'après la projection de Mercator. — 3, 4, 5 et 6. Carte des Bassins océaniques, Carte des températures, Carte des races humaines et Carte des chemins de fer et lignes de navigation. — 7 Europe physique. — 8. Europe politique. — 9. Belgique physique. — 10. Belgique politique. — 11. Carte des chemins de fer et voies navigables de la Belgique. — 12. Carte d'Asie. — 13. Carte d'Afrique. — 14. Carte de l'Amérique du Nord. — 15. Carte de l'Amérique du Sud. — 16 Océanie. — 17. Palestine. Prix : cartonné, plano ou plié, 3 francs.

**ATLAS GÉNÉRAL DE GÉOGRAPHIE MODERNE**, d'après les travaux cartographiques les plus récents, contenant 44 cartes : 1, 2 et 3. Mappemonde, Hémisphères des eaux et des terres, Hémisphères Nord et Sud. — 4. Planisphère, projection de Mercator. — 5, 6, 7, et 8. Carte des bassins océaniques, Carte des races humaines, Carte des températures et Carte des chemins de fer et lignes de navigation. — 9. Europe physique. — 10. Europe politique. — 11 Asie. — 12. Afrique. — 13. Amérique du Nord. — 14. Amérique du Sud. — 15. Océanie. — 16. Belgique physique. — 17. Belgique politique. — 18. Chemins de fer et voies navigables de la Belgique. — 19 Belgique agricole. — 20. Province de Brabant. — 21. Province d'Anvers. — 22. Province de Hainaut. — 23. Flandre orientale. — 24. Flandre occidentale. — 25. Province de Liège. — 26. Province de Limbourg. — 27. Province de Luxembourg. — 28. Province de Namur. — 29, 30, 31 et 32. Plan de Bruxelles, Plan de Liège, Plan de Gand et Plan d'Anvers. — 33. France physique. — 34 France politique. — 35. Pays-Bas. — 36. Îles Britanniques. — 37. Allemagne. — 38. Autriche-Hongrie. — 39. Suisse. — 40. Italie. — 41. Suède. — 42. Norvège et Danemark. — 43. Espagne et Portugal. — 44. Turquie, États Danubiens et Grèce. — 45. Palestine. Prix : cartonné, plano ou plié, 6 francs.



# MUSÉE DU JEUNE ÂGE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Publié sous la direction de M<sup>lle</sup> MARCELLINE LA GARDE.

## ABONNEMENTS:

BRUXELLES . . . . . 6. — fr.  
PROVINCE . . . . . 6.50 .  
franco par an.

SOMMAIRE. GRAVURES. — Une nouvelle Bouée de Sauvetage. — Les Trombes de Sable dans le Désert. — Vue du Monument élevé aux Soldats français morts en Belgique en 1870—1871.

TEXTE. — Une nouvelle Bouée de Sauvetage. — Les Trombes de Sable dans le Désert. — Vue du Monument élevé aux Soldats français morts en Belgique en 1870—1871. — Histoire des cinq Doigts de la Main. — La Sagesse. — Visite à une Fabrique de Clowns et d'Acrobates. — Dans ma Cheminée. — Rougeaud. — Les Voleurs d'Or. — Exercices récréatifs. — Réponses aux Exercices récréatifs des No. 34—37. — Avis.

## ADMINISTRATION:

BRUXELLES,  
107. BOULEVARD DU NORD.

N<sup>o</sup>. 42.

10<sup>e</sup> ANNÉE.

15 NOVEMBRE 1884.

»L'Illustration Européenne,» qui vient d'entrer dans sa quinzième année d'existence, se recommande aux familles par des lectures toujours instructives, intéressantes et morales, et par de nombreuses gravures, reproduisant des événements actuels, des sites et monuments remarquables, des scènes de la vie intime, des chefs-d'œuvre des grands maîtres, etc, etc.

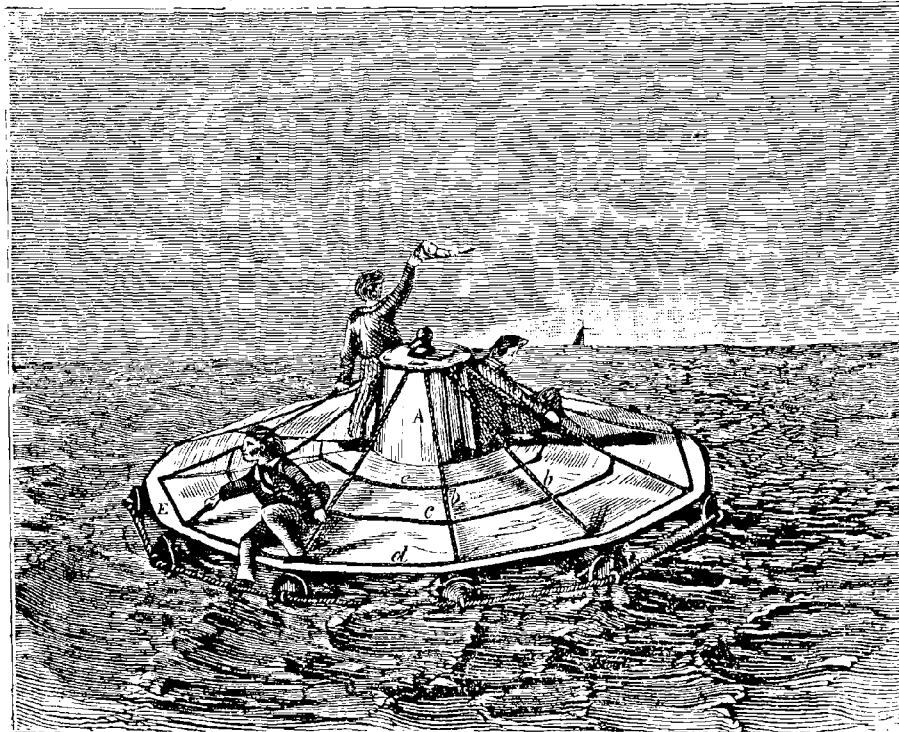
Cette publication nationale, qui paraît chaque semaine, ne coûte que dix francs par an et se trouve ainsi à la portée de toutes les bourses.

Le Musée pour les enfants et L'ILLUSTRATION EUROPÉENNE pour les parents... Voilà certes une excellente combinaison.

### UNE NOUVELLE BOUÉE DE SAUVETAGE.

Il y a quelque temps déjà, M. A. Mack, de Rochester, dans l'État de New-York, inventa la bouée de sauvetage que présente notre gravure.

C'est un appareil d'une grande simplicité. Sur des



UNE NOUVELLE BOUÉE DE SAUVETAGE.

espèces de poutres en bois, on voit le cylindre A, point central, de la hauteur d'une taille d'homme, impénétrable à l'eau et fermé par un couvercle également im-

pénétrable. A ce cylindre aboutissent les corde B, B, rejoignant le couvercle et servant à l'ouvrir. Les cordes C, D, E, et toutes les autres que nous voyons, servent

d'affermissement à la flotte et maintiennent la toile à voile, point E, toile que l'on glisse sous les cordages. Le cylindre central sert de lieu de provision et renferme des vivres pouvant nourrir trente personnes pendant vingt jours au moins.

Cette invention semble devoir être adoptée par tous les bâtiments, car la bouée de M. Mack est légère, facile à colporter; elle se ploie comme un parapluie, et prend peu d'espace. Le navire est-il en danger, on la déploie, on la lance à la mer et les passagers s'y mettent dans le point V. — Cette flotte a de plus l'avantage de pouvoir lutter contre la tempête plus facilement qu'un bâtiment, elle est incombustible et ne se brise pas contre les écueils.

VUE DU MONUMENT ÉLEVÉ AUX SOLDATS FRANÇAIS MORTS EN BELGIQUE EN 1870-1871.

Nous donnons aujourd'hui une vue du monument élevé, dans le cimetière d'Evere, par le Cercle français de Bruxelles, à la mémoire des soldats français morts en Belgique, à la suite des blessures reçues pendant la guerre de 1870-71. Ce monument remarquable est du style neo-grec funéraire. Il consiste en une pyramide au pied de laquelle est acroupi un sphinx; la pyramide est surmontée d'une couronne de laurier et de chêne monumentale et d'une immense palme; sur l'édifice on lit: «La France à ses soldats,» puis: «La Belgique leur fut hospitalière.»

On accède à la pyramide par un double escalier avec plate-forme en mosaïque, placé à droite et à gauche et entouré d'un mur d'enceinte, dont les parois sont ornées de couronnes.

La hauteur totale du monument, depuis le sol jusqu'à la pointe de la pyramide, est de douze mètres et demi; l'architecte de cette œuvre est M. Charles Grand, de Paris.

Dans le même cimetière, on voit, en face de l'édifice funéraire dont nous parlons, le monument élevé aux soldats allemands morts en Belgique, à la même époque.

*de Gage*

LES TROMBES DE SABLE DANS LE DÉSERT.

Lorsque, dans le désert, soufflent deux ou plusieurs courants de directions différentes, qui se heurtent et se croisent avec violence, alors se produit le singulier phénomène des trombes de sable. Le sable n'est plus alors chassé en masses volumineuses dans une direction rectiligne, mais soulevé, aspiré sous forme de longues colonnes tortueuses, qui tournent comme des spectres gigantesques, exécutant une danse vertigineuse. En même temps, l'azur du ciel pâlit et se trouble, la lumière du soleil devient blafarde, les limites de l'horizon semblent se rapprocher; la poussière brûlante tenue en suspension dans l'air, le rend irrespirable,

et si l'un de ces tourbillons rencontre quelque objet qui lui donne prise, cet objet peut être enlevé et jeté violemment à une grande distance. Heureusement ce phénomène dure peu. L'équilibre se rétablit presque instantanément; le ciel reprend sa sérénité, l'atmosphère s'éclaircit et les colonnes de sable, retombant sur elles-mêmes, forment autant de monticules coniques qu'on croirait élevés et façonnés avec soin.

Voici un extrait de la correspondance d'un voyageur, surpris dans le désert par une trombe de sable:

«Comme nous passions, dit-il, au milieu d'un espace semé d'innombrables monticules de sable, nous en vîmes tout-à-coup une trentaine se soulever autour de nous, s'allonger en longues colonnes elliptiques, et glisser en tourbillonnant sur le sol du désert avec les sifflements et les contorsions de serpents gigantesques, qui se seraient réveillés à notre approche. On eût dit, à voir ces trombes s'inclinant, se redressant et se croisant dans l'espace, au milieu d'une atmosphère de poussière, des monstres antédiluviens sortant de leur couche géologique, et rentrant dans l'activité fébrile de l'existence. Mais bientôt les forces atmosphériques qui les avaient soulevées venant à s'épuiser, nous vîmes ces trombes s'affaisser l'une après l'autre, et reformer sur la face du désert un nombre de dunes mouvantes identiquement pareilles à l'ensemble de celles d'où elles étaient sorties.»

HISTOIRE DES CINQ DOIGTS DE LA MAIN.

L'index ou le premier doigt après le pouce, est le plus majestueux, c'est celui que les Hébreux appelaient le doigt de Dieu, c'est le signe de l'indication universelle; il figure dans les adresses des «Petites Affiches,» aux demandes d'emploi; — il est destiné par le peintre d'enseignes sortant d'une main fermée, pour indiquer la route à suivre; on le place sur les lèvres pour commander le silence et la discrétion. Les dieux et les potentats de l'antiquité portaient la bague du commandement à l'index comme marque de leur omnipotence. Le pape, les cardinaux, les évêques suivent encore aujourd'hui cet exemple.

Le second doigt après le pouce ou le majeur, est le tambour-major de la main, et comme certains enfants d'une taille imposante, il semble que son corps ait grandi aux dépens de son esprit.

Le doigt favori et populaire a été de tout temps le troisième après le pouce, et l'origine de cette faveur est assez curieuse pour qu'on ne la passe pas sous silence. On prétend qu'il s'y trouve une artère conduisant au cœur, d'une façon directe, et c'est en raison de cette relation que les anneaux d'hymen et d'amour y ont été placés. Les vieux apothicaires remuaient leurs remèdes devant le client avec ce doigt privilégié pour indiquer qu'il ne s'y trouvait aucune substance nuisible.

Le pouce a eu ses jours de splendeur avant qu'il fut appelé dans la charge à douze temps, à ouvrir le bassinet ou à prendre la cartouche à l'aide du premier doigt. Jadis les soldats et les médecins portaient leur bague au pouce; on pense que cet anneau fort volumineux renfermait des cordiaux propres à dissiper les miasmes d'une chambre de malade ou à ranimer les forces d'un guerrier blessé.

Quant au petit doigt il n'y a pas grand-chose à en dire, il sert de support à toute la main quand on écrit, et n'a jamais eu qu'un rôle très effacé; voilà pourquoi l'histoire n'en parle pas.

### LA SAGESSE.

Du bonheur on parle sans cesse,  
Mais où se trouvent les heureux?  
Les hommes préchent la sagesse,  
Mais la sagesse fuit loin d'eux.  
Sûr du bonheur quand on est sage,  
Je veux aussi le devenir.  
Avoir la sagesse en partage,  
C'est aimer Dieu, c'est le servir.

### VISITE DANS UNE FABRIQUE DE CLOWNS ET D'ACROBATES.

Entrons au fin fond d'une ruelle étroite. Nous y voyons dans une salle une dizaine de gamins dont l'ainé n'avait pas sept ans, attachés sur un escabeau par des liens de cuir, et dont la tête était maintenue entre les jambes par des cordes de flanelle serrée au moyen d'un petit treuil.

Un homme d'une cinquantaine d'années surveille ces pauvres petits et félicite de temps à autre le plus jeune d'entre eux qui trouve moyen de toucher ses pieds, et a par conséquent vaincu une grande difficulté, vu sa position.

Au bout de quelques minutes nous demandons à celui qui nous paraît être le patron, où nous pouvons bien être. Il nous désigne au fond de la pièce une affiche sur laquelle nous lisons :

Atelier de dislocation.

Nous comprenons!

L'homme délie les victimes, qui se réhabillent, puis il nous raconte comment pour la modique somme de cinquante centimes par jour, il se charge en trois mois, de faire un disloqué n'ayant rien à envier aux plus grandes célébrités en ce genre.

— J'ai cinquante-six élèves, ajouta-t-il. Je compte trois cents disciples. Ils ont tous commencé sur la place publique; cent quatre-vingt-dix ont fini de mort violente; vingt ont été condamnés aux travaux forcés; vingt-trois vivent de leurs rentes, trois sont décorés pour actes de courage, le reste travaille.

### DANS MA CHEMINÉE.

Hier à mon logis par le froid ramené,  
J'inaugurais l'hiver dans l'âtre abandonné,  
Lorsque par le foyer au milieu d'un bruit d'ailes,  
La bise m'apporta ces deux voix d'hirondelles :  
«Ma fille, il faut partir : précurseur de l'hiver,  
Des bandes de vanneaux, ce matin, fendaient l'air,  
Et du haut de ce frêne à la cime effeuillée,  
A rententi trois fois notre cri d'assemblée.  
Cependant sur ton nid tu demeures encor;  
Appelle tes petits, ma fille, et prends l'essor.  
— Je dois rester.

— Non, viens. La première colonne  
Par avance déjà se groupe et s'échelonne;  
Le moment du départ est fixé pour ce soir;  
Car tu sais que la nuit sous son grand manteau noir,  
Peut seule à tous les yeux dérober notre fuite  
Et des oiseaux de proie égarer la poursuite.  
— O, ma mère! ta fille, hélas! ne partira  
Ni ce soir, ni demain, ni le jour qui suivra.  
— Pourquoi donc?

— Dans le nid où tu m'as élevée  
J'élevais en espoir ma première couvée;  
Un cruel m'en chassa; je fuis: cette maison  
N'abrita mes amours qu'à l'arrière-saison,  
Et de mes chers petits, l'aile encore incertaine  
Ne les porterait pas jusqu'à cette fontaine.  
— Viens: l'enfance est peureuse; et toi, ma fille, aussi,  
L'an dernier tu tremblais de t'éloigner d'ici;  
Ton père te soutint, et tu suivis ton père:  
Soutiens-les; tous bientôt te suivront. Je l'espère.  
Ils ne mourront pas seuls au moins? Et dût le froid  
Me glacer avec eux sur notre nid étroit,  
Dût, en ce foyer mort, la flamme rallumée  
M'étouffer dès demain sous des flots de fumée,  
Je ne les quitte pas. Au dedans, au dehors,  
Le jour, la nuit partout mon corps couvre leur corps,  
L'amour agrandira mes ailes!... La nature  
Ne veut pas que mon sang leur serve de pâture,  
Mais il peut réchauffer s'il ne peut pas nourrir.  
Et, m'étendant sur eux, sur eux je veux mourir,  
Pour les défendre encore à cet instant suprême,  
Et leur faire un abri de ma dépouille même.  
— Ma fille, tu fais bien. J'eusse été dans ces lieux  
Vaillante comme toi, pour toi, faible comme eux;  
Reste donc! Mes petits m'attendant sous le frêne;  
Le devoir qui t'arrête est celui qui m'entraîne;  
Il faut nous séparer; il le faut. Que ce lieu.  
Te soit hospitalier!... Adieu, ma fille.

— Adieu."

Je n'entendis plus rien. Puis un battement d'aile  
M'annonça le départ de la mère hirondelle;

Puis un faible soupir. Et moi je dis tout bas :  
 « Ne crains rien, doux oiseau, tu ne périras pas.  
 Chaque jour par mes soins une ample nourriture  
 Ira chercher la mère et sa progéniture ;  
 Elevée entre nous, une épaisse cloison,  
 Des vapeurs du foyer détournant le poison,  
 Ne laissera monter jusqu'à son nid paisible  
 Que la douce chaleur d'une flamme invisible ;  
 Et je le sens, mon cœur d'émotion battra  
 Quand, au printemps, sa mère en ces lieux accourra,  
 Te trouvera vivante et que, sans l'oser croire,  
 De tes jours préservés tu lui diras l'histoire.

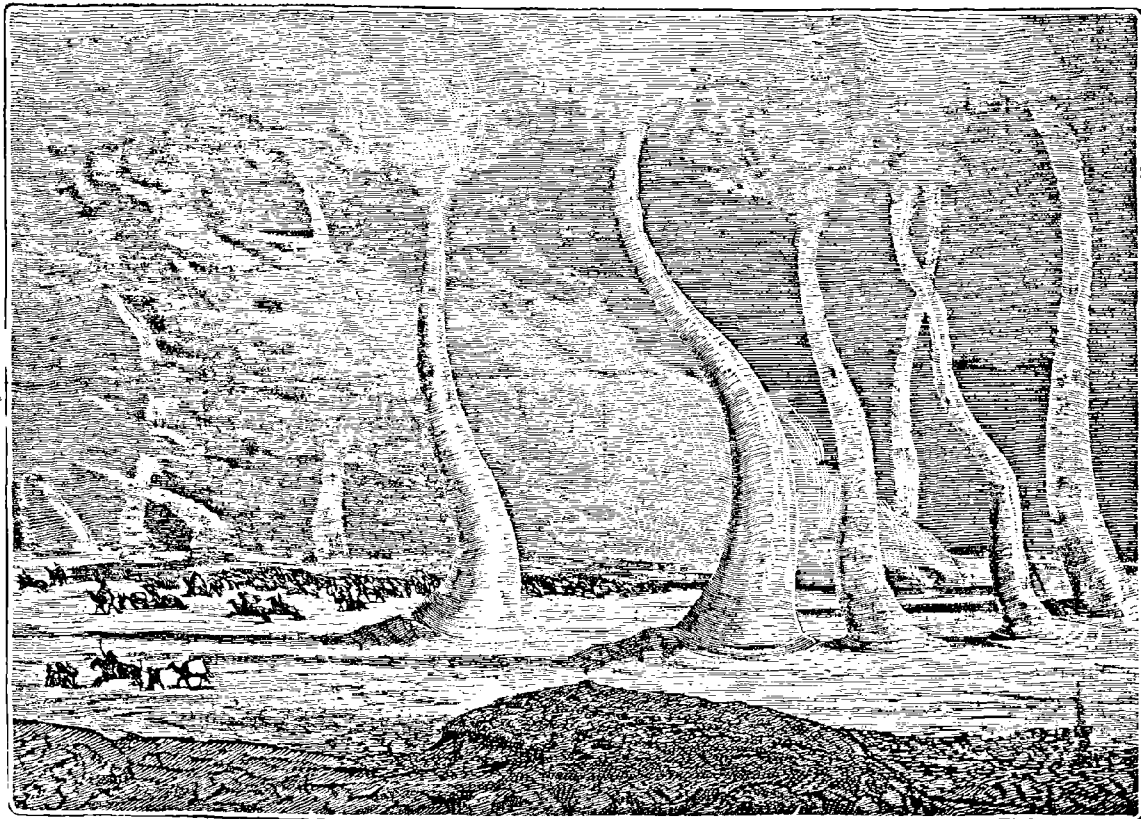
E. LEGOUVÉ.

## ROUGEAUD.

— N'aie pas peur, Rougeaud, me dit un bon vieillard, que tout le monde appelait grand-père, je te prendrai à mes côtés le jour où tant de nos semblables seront traqués par ces barbares, et je suis sûr qu'il ne t'arrivera rien.

C'était un vieux malin que grand-père, souvent il m'emmenait avec lui jusqu'à l'entrée du bois. Il y avait là une petite maison nichée dans les arbres, muette comme une tombe et toujours fermée.

— Regarde bien cette maison, petit, me dit le vieux.



LES TROMBES DE SABLE DANS LE DÉSERT.

quand tu verras de la fumée sortir de la cheminée et les volets ouverts, ça ira mal pour nous.

En effet, l'autre matin, au petit jour, j'entends qu'on appelle tout bas :

— Rougeaud ! Rougeaud !

C'était grand-père, il avait des yeux extraordinaires.

— Viens vite, dit-il, et fais comme moi.

Je le suivis à moitié endormi ; nous allions du côté du bois et je vis de la fumée sortir de la cheminée de la petite maison, les fenêtres étaient ouvertes et devant la porte se trouvaient des hommes tout équipés et entourés de chiens féroces.

— Faisons la plaine ce matin, nous ferons le bois après le déjeuner, dit l'un d'eux.

Je compris tout, mon cœur me bat surtout en pensant à nos pauvres amis. Tout à coup les chiens se mirent à courir de notre côté.

— Couchons-nous à terre, me dit le vieux en se baissant.

En même temps, j'entendis un bruit formidable, et nous fûmes entourés par une poussière d'une odeur étrange, toute blanche et toute chaude. J'avais si peur que je ne pouvais plus courir. Heureusement, nous entrions dans le bois. Mon camarade se blottit derrière

un buisson, je vins me mettre près de lui, et nous restâmes là, cachés, à regarder entre les feuilles.

Mon vieux compagnon était toujours calme, très attentif aux coups de feu et aux aboiements des chiens furieux; soudain, il me fit signe, et nous allâmes un peu plus loin, mais que vîmes-nous à l'un côté de l'allée? Un homme farouche, le couteau au poing, à l'autre côté un vieux barbu, le fusil en joue.

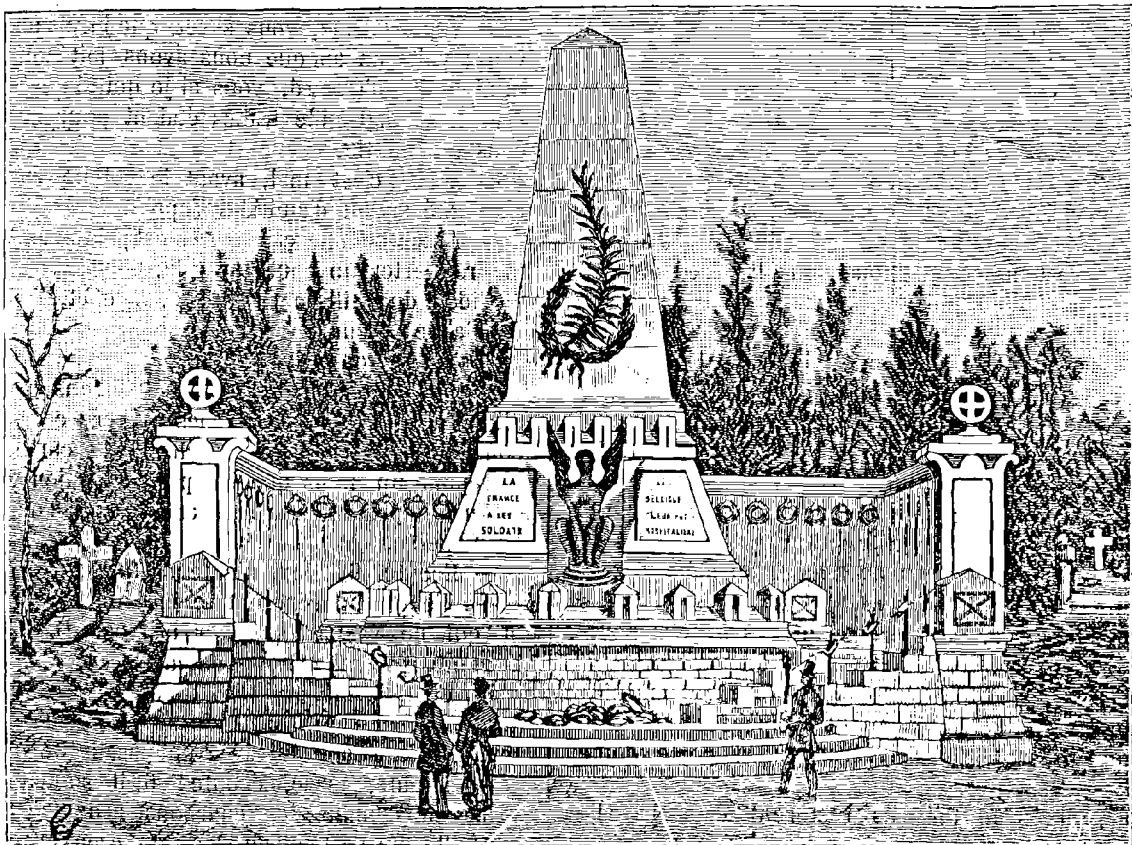
— N'aie pas peur! Rougeaud, me dit grand-père; suis-moi, par ce petit sentier. Je le suivis; nous parvîmes à une mare au milieu de laquelle se trouvait un bouquet d'aulnettes très-touffu, ce fut dans cet flot que

nous nous réfugiâmes, là nous étions hors de danger.

Le jour tombait. Les coups de feu s'éloignaient, devenaient plus rares. Puis tout s'éteignit, tout était fini.

Alors nous revînmes tout doucement vers la plaine. En repassant devant la petite maison du bois, je vis quelque chose d'épouvantable.

Au rebord d'un fossé, les lièvres au poil roux, les petits lapins gris à queue blanche, gisaient à côté les uns des autres. C'étaient de petites pattes jointes par la mort qui avaient l'air de demander grâce, des yeux voilés qui semblaient pleurer. Et des hommes, ou plutôt des tigres, étaient là, penchés sur cette tuerie,



VUE DU MONUMENT ÉLEVÉ AUX SOLDATS FRANÇAIS MORTS EN BELGIQUE EN 1870—1871.

tirant des pattes sanglantes, des ailes déchirées; les chiens voraces, enchaînés, faisaient des efforts désespérés pour s'élaner vers les taillis.

Tout à coup, je me mis à sangloter: dans un tas de perdreaux je venais de reconnaître mon père, ma mère, et deux de mes frères. Je les désignais à mon vieux compagnon.

— Sans mon expérience, dit-il, tu allais les rejoindre. Rougeaud, tu as vu à quelles manœuvres je me suis livré pour échapper à ces barbares. L'an prochain, je ne serai peut-être plus de ce monde; fais ce que tu m'as vu faire en cette terrible journée, montre

à tes fils comment on échappe au chasseur.

Voilà des années que j'enseigne mes ruses de guerre à notre jeunesse; si tant périssent c'est qu'ils oublient les leçons du vieux père Gris.

## LES VOLEURS D'OR.

### I.

Un jeune homme de dix-sept à dix-huit ans, grand, vigoureux, à l'air distingué attendait d'un air fiévreux, au

milieu d'un ravin sauvage de l'Australie, quelqu'un qui ne venait pas, car de temps en temps on pouvait l'entendre répéter: «Ce maudit juif n'arrive point...» Enfin une forme surgit dans le lointain, le jeune homme battit des mains, il avait reconnu celui qu'il attendait... Il courut à lui, passa son bras sous le sien, et l'entraîna dans un endroit isolé :

— Isaac, dit-il, il est temps de te faire part de mon projet: lorsque je quittai Londres, il y a six mois, emportant les vingt mille francs que tu m'as aidés à voler dans les bureaux de banque de mon père, tu me juras d'être à ma merci pour pouvoir partager le magot. Tu sais que nous sommes venus en Australie pour y ramasser de l'or, et j'en veux beaucoup.

Le nouveau venu, un homme de vingt-cinq à trente ans, se mit à sourire:

— Nous nous ferions pendre haut et court, Max, dit-il, si nous allions attaquer les mineurs.

— Attaquer les mineurs! répondit Max, il s'agit bien de cela, j'ai résolu de voler le fourgon d'or qui doit passer par ici demain matin.

— Attaquer l'escorte, tu as donc trouvé des amis qui nous donneront un coup de main? interrogea le juif.

— Non, c'est assez de nous deux la place aidant, répondit Max.

Le juif paraissait atterré.

— Marche, sauvage poltron, fit le jeune homme en le tirant brusquement par le bras, je t'expliquerai mon plan demain; retournons à l'auberge.

— Il y a, continua-t-il, à dix pas d'ici un chemin creux, défoncé au point que les voitures y restent souvent une demi-journée; cela vaut quatre hommes pour nous. Nous attaquerons l'escorte en traîtres, ce plan doublera nos forces. Si le coup manque, ou s'il est trop difficile, nous avons de chaque côté des bois épais; ils garderont leur or et ne chercheront pas à nous poursuivre.

Un sourire d'incrédulité contracta la figure du Juif.

— Brute, murmura Max, allons souper...

Tout en causant, ils arrivèrent à la porte d'une auberge.

Le soir, après le thé, ils restèrent dans la salle commune.

Rien n'est curieux comme ces auberges d'Australie fréquentées par les chercheurs d'or; elles ont un cachet qu'on ne leur trouverait nulle part dans le monde. Tous ces hommes sont mal vêtus; ils portent des chemises de laine rouge ou bleue, des chapeaux gris, bas de forme à larges bords; beaucoup ont des barbes effrayantes. L'honnête homme qui se hasarde dans ces endroits, couche tout habillé, sa montre et sa bourse sous sa tête. L'éternel sujet de conversation c'est l'or. Ce soir là, précisément, on parla des tentatives faites par les voleurs d'or contre l'escorte.

— Ils ont été massacrés ces misérables! dit un homme à mine farouche, j'ai vu de mes yeux couper bras et jambes à un de ces voleurs qui était tombé sous un coup de feu.

Le visage de Max s'assombrit; un frisson s'empara

du juif, qui alla se coucher bien décidé à ne pas tenter le coup.

## II.

Le jour était à peine levé, que Max, le lendemain matin, réveilla son compagnon.

— Partons, dit-il.

— Partez vous-même, répondit le juif. Mieux vaut un chien en vie qu'un homme mort, je ne tiens pas à ce qu'on parle de moi quand je serai pendu.

— A votre aise, j'irai seul, répondit Max, j'en trouverai un autre pour partager avec moi le million.

La soif de l'or, la crainte de paraître lâche, la peur d'être massacré ou pendu combattaient le juif.

— Voyons, Max, vous savez que j'irais au diable avec vous; voilà un an que nous avons fait connaissance à l'Université d'Oxford, vous ai-je quitté un jour depuis?

— Les vingt mille francs étaient pour quelque chose dans ton amitié.

— Max, c'est mal, avant le vol ne vous ai-je pas témoigné autant d'amitié qu'après?

— Assez comme ça sur ce sujet; si ton amitié ne peut me rapporter un sou, garde-la.

L'idée du million produisit son effet, l'appât de l'or décida le voleur.

Il s'habilla en suivant Max.

Deux heures plus tard, nous trouvons les deux complices, dans un bois, couchés à terre comme des braconniers, surveillant l'approche de l'escorte.

Depuis un mois que les pluies duraient, les routes étaient impraticables, le transport de l'or se faisait à grand-peine.

— Ecoute, fit Max, n'entends-tu rien?

— J'entends, répondit le juif, un orage qui arrive, et qui ne va pas épargner nos os. Dans une heure, la route ressemblera à un fleuve.

En effet, le ciel était devenu une rivière versant toutes ses eaux. Le juif monta sur un arbre, Max laissa tomber l'eau sur lui avec l'impassibilité d'un marbre.

— Ecoute, Isaac, écoute! fit-il soudain; ses yeux brillaient comme des charbons ardents; il prit une bouteille qui se trouvait dans un creux d'arbre avec ses provisions, la vida à moitié d'un seul trait, et la tendit au juif en disant:

— Tiens, avale du cœur.

Le juif vida le flacon d'un coup.

— Ecoute, dit Max en parlant plus bas, voilà l'escorte qui avance avec peine; plusieurs millions vont passer devant nous, les laisserons-nous passer en les saluant comme des sots qui n'ont besoin de rien?

— Non, s'écria le juif, si le convoi s'embourbe, il est bon à attaquer!

Max fit au juif signe de se taire. Le convoi avançait accompagné de six hommes à cheval et du conducteur. Malgré leurs manteaux imperméables, ils étaient trempés de pluie.

— Le diable est du voyage, grognait le conducteur en apercevant une mare d'eau dans laquelle il allait faire

entrer ses chevaux, tandis que les cavaliers s'éloignaient à droite et à gauche pour trouver entre les arbres un meilleur chemin.

La voiture n'était pas encore dans l'endroit le plus profond de l'ornière, lorsqu'un coup de feu partit.

Max fit un bond de daim. Un homme frappé au front venait de tomber de son cheval. Le conducteur avança la tête pour voir ce qui se passait, il reçut une balle en pleine poitrine, il lâcha les rênes et ses chevaux en criant au secours.

Les cinq cavaliers s'approchèrent de la voiture et rejetèrent leurs manteaux en arrière pour se préparer au combat.

L'un ajusta sa carabine dans la direction d'où il croyait avoir vu partir le second coup de feu. L'arbre, où se tenait le juif, qui avait tiré ce coup de feu, était touffu, la balle se perdit dans le vide, mais en même temps, une seconde balle d'Isaac lui traversa le bras.

— Fouettez vos chevaux, sauvez l'or! criaient les cinq cavaliers au cocher; mais ce dernier ne bougeait plus; les chevaux ne faisaient aucun effort pour sortir de l'eau.

Max et son complice restaient toujours cachés, la pluie et le feuillage des arbres leur faisait un rempart à l'abri duquel ils visaient à coup sûr. Le feu des deux assassins était si régulièrement entretenu qu'on aurait pu les croire vingt faisant feu l'un après l'autre. Les cinq cavaliers ne quittèrent pas le wagon qu'on leur avait confié, tous tombèrent sous les coups de feu, excepté deux qui, grièvement blessés, ne pouvaient se défendre.

— Maintenant, en avant! cria Max...

Le juif sauta à terre et une lutte s'engagea entre les deux blessés et les deux bandits. Ces derniers eurent bientôt fermé pour jamais les yeux de leurs adversaires. Les cinq cavaliers étaient morts. Max poussa un cri de triomphe, fouetta les chevaux, le wagon sortit de l'ornière.

— Je ne sais ce qui me prend, fit le juif, j'ai peur de tout, j'ai même peur de lui...

— Tu as peur de moi, répondit Max, en se retournant son revolver au poing, qu'à cela ne tienne.

Et déchargeant son arme sur son compagnon :

— A moi tout l'or! s'écria-t-il, va-t-en rejoindre les six cavaliers.

Le juif tomba raide mort. Max creusa un immense trou, il y engouffra tout l'or du wagon, laissa le véhicule vide et les chevaux aller se perdre dans les bois.

— La pluie emportera ces cadavres, dit-il, partons. Nous reviendrons quand le temps sera au beau...

Dix jours plus tard, on pouvait voir un jeune homme, une bêche sur l'épaule se diriger vers la vallée de Bendigo. C'était Max qui venait visiter son trésor. Ses yeux lançaient des éclairs, son cœur palpitait, ses mains convulsivement agitées pouvaient à peine tenir la pelle. La terre était enlevée, son trésor était à nu, il se livrait à des transports insensés à la vue de l'or, lorsque deux coups de feu l'abattirent dans la fosse où

était son trésor. Deux hommes à mine farouche s'approchèrent du cadavre de Max, le jetèrent sur le côté en s'écriant :

— A nous tout cet or!

Dieu se servait de ces deux misérables pour exercer sa justice envers le mauvais fils, voleur et assassin...

CELESTE DE CHABRIANT.

## EXERCICES RÉCRÉATIFS.

### DEVINETTE.

Mon premier a du poil sans plume;  
Mon second a des plumes sans poil;  
Mon tout n'a ni plumes ni poil.

### ÉNIGME.

Mon premier, est, lecteur, une simple voyelle;  
Mon second sert d'appui à l'objet qui chancelle,  
Pour la chasse mon tout, pire que les filets,  
Est une arme fatale aux hôtes des forêts.

### CHARADE.

Lecteur, voyant mon premier,  
Tu le trouves mon dernier,  
Ce que l'on mange surtout  
Avec plaisir, c'est mon tout.

## RÉPONSES AUX EXERCICES RÉCRÉATIFS

### DES N<sup>os</sup> 34 — 37.

N<sup>o</sup> 34.

CHARADE.

AVIS.

LOGOGRIPE.

ROC, — COR.

FANTAISIE ARITHMÉTIQUE.

On augmente le nombre mille en supprimant de son nom la lettre E.

Il reste, M I L L, ou en chiffres romains 1101.

N<sup>o</sup> 37.

A DÉCHIFFER.

»Geai, faix, fer mon port très: lard tissé quille lapin la treize ans tierement ré ut si.»

»J'ai fait faire mon portrait; l'artiste qui l'a peint, l'a très entièrement réussi!

## CONTENT ET COMPTANT.

Un libraire venait de payer un ouvrage à un auteur. Celui-ci fit son reçu et écrivit qu'il avait reçu trois cents francs content. Le libraire lui fit remarquer la faute.

— C'est, reprit l'auteur, que je suis toujours content quand je reçois de l'argent comptant.

## UNE QUESTION.

La Saint Charlemagne est en France la fête des écoliers, parce que ce fut Charlemagne qui créa les premières écoles dans ses Etats.

## ÉNIGME GRAMMATICALE.

L'accent circonflexe.

Nous ont envoyé des réponses exactes à nos exercices récréatifs des Nos 34 et 37.

Albrecht, Louise (Anvers); — Amélie et Paul (La Louvière); — Bernard, Louis (Huy); — Bonin, Jean (Tournay); — Borlen, Elisa (Gand); — Charles S (Vivégny); — Celles, Pierre (Marcinelles); — Dorine L. (Léau); — Duchêne, V. (Diest); — Ernestine, V. (Tongres); — Frau, Marie (Anvers); — Gourdel, Paul (Ostende); — Hortense X. (Nivelles); — Isidore et sa sœur (Arlon); — Jalliaux (Beynes); — Pierre (Mons); — Keulen, Victor (Ixelles); — Lauters, Estelle (Ixelles); — Lauwers, Virginie, Lumbeck Henri, (Mont-Saint-Jean); — Marten et Marguerite (Wavre); — Martin, Georgette (Bruxelles); — Nolens, Frédéric (Bruges); — Oscar, V. (Verviers); — Pollaer, Louise (Herstal); — Remy, Laure (Tournay); — Rivière S. (Namur); — Sadoz, Pierre (Villers); — Théodore, H. (Waterloo); — Un lecteur assidu du Musée (Saint-Trond); — Ulrie (Angis); — Vanstal, Marie (Courtray); Walther, Pauline (Dunkerke); — Waroux, L. (Liège).

## SAINT-NICOLAS, NOËL, ÉTRENNES.

A l'approche de la Saint-Nicolas, de la Noël, des Étrennes, nous croyons rendre un véritable service à nos lecteurs, en attirant leur attention sur la série d'Atlas que nous mentionnons ci-après :

Pour recevoir franco, un de ces Atlas adresser les demandes accompagnées du montant au directeur de l'Office de Publicité, rue de la Madeleine, 46, à Bruxelles.

NOUVEL ATLAS DE BELGIQUE, d'après les travaux de l'Institut Cartographique, contenant 23 cartes : 1, 2 et 3. Mappemonde, Hémisphères des eaux et des terres, Hémisphères Nord et Sud. — 4. Le Planisphère. — 5. Europe physique. — 6. Europe politique. — 7. Belgique physique. — 8. Belgique politique. — 9. Carte des chemins de fer et voies navigables. — 10. Carte de la Belgique agricole. — 11. Province d'Anvers. — 12. Province de Brabant. — 13. Flandre occidentale. — 14. Flandre orientale. — 15. Province de Hainaut. — 16. Province de Liège. — 17. Province de Limbourg. — 18. Province de Luxembourg. — 19. Province de Namur. — 20, 21, 22 et 23. Plan de Bruxelles, plan d'Anvers, plan de Liège et plan de Gand. Prix : cartonné, plano ou plié, 3 francs.

ATLAS MANUEL ÉLÉMENTAIRE, d'après les travaux cartographiques les plus récents, contenant 17 cartes : 1. Les deux Hémisphères. — 2. Planisphère d'après la projection de Mercator. — 3, 4, 5 et 6. Carte des Bassins océaniques, Carte des températures, Carte des races humaines et Carte des chemins de fer et lignes de navigation. — 7 Europe physique. — 8. Europe politique. — 9. Belgique physique. — 10. Belgique politique. — 11. Carte des chemins de fer et voies navigables de la Belgique. — 12. Carte d'Asie. — 13. Carte d'Afrique. — 14. Carte de l'Amérique du Nord. — 15. Carte de l'Amérique du Sud. — 16 Océanie. — 17. Palestine. Prix : cartonné, plano ou plié, 3 francs.

ATLAS GÉNÉRAL DE GÉOGRAPHIE MODERNE, d'après les travaux cartographiques les plus récents, contenant 44 cartes : 1, 2 et 3. Mappemonde, Hémisphères des eaux et des terres, Hémisphères Nord et Sud. — 4. Planisphère, projection de Mercator. — 5, 6, 7, et 8. Carte des bassins océaniques, Carte des races humaines, Carte des températures et Carte des chemins de fer et lignes de navigation. — 9. Europe physique. — 10. Europe politique. — 11 Asie. — 12. Afrique. — 13. Amérique du Nord. — 14. Amérique du Sud. — 15. Océanie. — 16. Belgique physique. — 17. Belgique politique. — 18. Chemins de fer et voies navigables de la Belgique. — 19 Belgique agricole. — 20. Province de Brabant. — 21. Province d'Anvers. — 22. Province de Hainaut. — 23. Flandre orientale. — 24. Flandre occidentale. — 25. Province de Liège. — 26. Province de Limbourg. — 27. Province de Luxembourg. — 28. Province de Namur. — 29, 30, 31 et 32. Plan de Bruxelles, Plan de Liège, Plan de Gand et Plan d'Anvers. — 33. France physique. — 34 France politique. — 35. Pays-Bas. — 36. Iles Britanniques. — 37. Allemagne. — 38. Autriche-Hongrie. — 39. Suisse. — 40. Italie. — 41. Suède, Norvège et Danemark. — 42. Espagne et Portugal. — 43. Turquie, Etats Danubiens et Grèce. — 44. Palestine. Prix : cartonné, plano ou plié, 6 francs.



# MUSÉE DU JEUNE ÂGE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Publié sous la direction de M<sup>lle</sup> MARCELLINE LA GARDE.

**ABONNEMENTS:**  
BRUXELLES . . . . . 6.— fr.  
PROVINCE . . . . . 6.80 "  
franco par an.

**SOMMAIRE. GRAVURES.** — Les Serpents de Mer. — Un Kraal cafre. — Architecture: La Maison Communale d'Anderlecht.

**TEXTE.** — Les Serpents de Mer. — Un Kraal cafre. — Architecture: La Maison communale d'Anderlecht. — La Marmotte. — Le petit Klaus et le grand Klaus. — Mademoiselle De Murville. — Exercices récréatifs. — Avis.

**ADMINISTRATION:**  
BRUXELLES,  
107, BOULEVARD DU NORD

N<sup>o</sup>. 43.

10<sup>e</sup> ANNÉE.

22 NOVEMBRE 1884.

## LES SERPENTS DE MER.

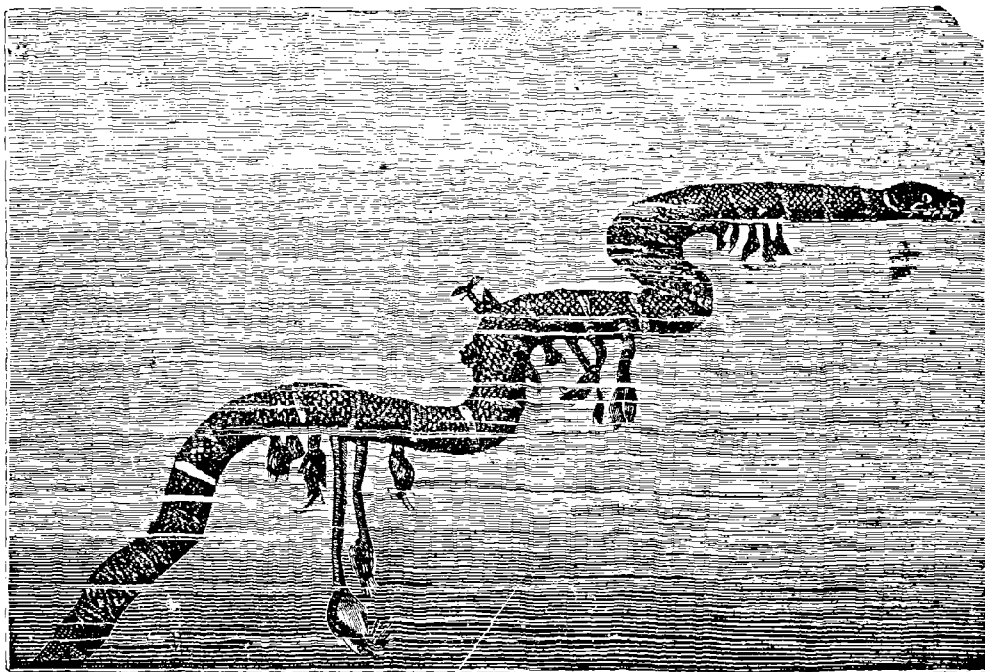
On connaît actuellement sept sortes de serpents de mer, qui se subdivisent en une vingtaine d'espèces, et habitent toutes l'Océan Indien et l'Océanie. Aucun de ces serpents n'atteint la taille énorme de certains reptiles terrestres; ils ont en général 1<sup>m</sup>50, et les plus grands ne dépassent guère 3 mètres de longueur.

Voici les signes distinctifs des serpents de mer: queue plate, corps comprimé, dents et mâchoires relativement petites, tête peu développée. Une singulière particu-

rité qu'ils présentent, c'est que les proportions de leur corps changent selon la saison.

Les serpents de mer sont tous venimeux et leur venin est très-actif. Un matelot, mordu par un de ces reptiles, mourut au bout d'une heure un quart. On prétend que le venin perd son action quand les serpents sont hors de la mer, mais ce fait n'est pas encore suffisamment établi.

Les yeux de ces animaux sont très-petits et entourés d'une pupille circulaire. Si le serpent est retiré de l'eau, cette pupille se contracte au point qu'on pour-



LES SERPENTS DE MER.

rait croire l'animal privé d'organes visuels.

Ils se nourrissent de poissons, de jeunes tortues et d'autres petits animaux qu'ils tuent en les mordant de leurs crochets venimeux.

Le serpent de mer que représente notre gravure est l'Hydrophie Chloris. Il a le corps couvert d'anatifes, espèce d'animaux ressemblant extérieurement à des mollusques, mais dont l'organisation se rapproche

de celle des crustacés. Dans leur jeune âge, les anatifes se meuvent librement, mais, à l'âge adulte, ils s'attachent à des rochers ou à des corps submergés. A défaut de rocher, les anatifes n'hésitent pas à se fixer sur le corps des serpents de mer qui, chose curieuse, ne peuvent pas s'en débarrasser.

#### UN KRAAL CAFRE.

La Cafrerie est une vaste région de l'Afrique australe partagée en une multitude de peuplades, dont plusieurs sont très puissantes ; elle renferme des plaines fertiles qui sont quelquefois contiguës à des terrains arides et à des forêts immenses. Quelques-unes de ces peuplades se livrent à l'exploitation des mines de fer, de cuivre et d'argent ; mais l'élevé des troupeaux est la seule industrie du plus grand nombre ; toutes ont l'instinct guerrier très-prononcé.

Les Cafres sont d'une taille haute et bien proportionnée ; leur physionomie dessinée à l'Européenne est pleine de franchise et de hardiesse ; leur couleur est d'un noir cuivré. Mais ils ne se contentent pas de leur couleur naturelle ; ils se peignent le visage d'ocre réduit en poudre et délayé dans l'eau. Des peaux de bêtes encore couvertes de tout leur poil forment l'habillement exclusif des deux sexes.

La chasse au lion, au rhinocéros, au buffle, à l'antilope et à l'éléphant absorbe tous les loisirs que leur laissent la guerre et le soin de leurs troupeaux.

Les seules armes que possèdent les Cafres sont la zagaïe, la massue et le bouclier ; la zagaïe, espèce de javelot de trois mètres de longueur, est une arme terrible dans leurs mains ; ils la projettent avec une adresse et une précision telles qu'on peut aisément la suivre de l'œil dans sa course non moins rapide que celle d'une flèche. L'embuscade est leur mode ordinaire d'attaque, et s'ils parviennent à provoquer l'ennemi à faire une décharge, leur attaque alors est si vive, si imprévue que souvent elle a été fatale aux soldats européens. Ces noirs sont d'infatigables marcheurs et leur activité ne semble pas avoir de limites ; comme on le dit des antilopes, ils ne tombent pas, même lorsqu'ils ont le corps percé d'une balle. Quoique blessés très grièvement, ils se sauvent toujours dans les fourrés, et on en a vu se traîner à peine, arrachant des touffes de gazon et des feuilles pour boucher les plaies de leurs corps et empêcher le sang de couler, et ne s'arrêtant jamais tant qu'il leur reste un souffle de vie.

Les Cafres sont gouvernés par un roi, dont le pouvoir est généralement tempéré par l'intervention souveraine d'un conseil national, composé des plus sages et des plus braves que choisit la tribu. Cette assemblée, qui tient ses séances sous les arbres de la forêt, et que préside le roi, connaît toutes les affaires d'Etat et les causes civiles et criminelles. Les parties intéressées viennent en personne exposer leurs droits, que discutent, au milieu d'un silence religieux, tels et tels orateurs chargés de prendre la parole.

Parmi toutes les sauvages peuplades de l'Afrique méridionale, les Cafres offrent une des races les plus remarquables et les plus pittoresques ; c'est une race industrielle, d'une simplicité de mœurs toute primitive et toute patriarcale, d'une nature belliqueuse, il est vrai, mais non cruelle et féroce, et qui se montre assez accessible à la civilisation.

Notre gravure représente un Kraal ou village cafre. Ces kraals sont de préférence presque toujours construits dans une plaine inclinée, pour que les eaux puissent s'écouler facilement, et à proximité d'un ruisseau et d'une forêt ; ils sont entourés d'une forte enceinte, formée de broussailles ; la clôture intérieure, haute de sept pieds et complètement en bois, est destinée à contenir les bestiaux. Chaque famille a sa hutte ; si un cafre a plusieurs femmes, il bâtit une cabane particulière ; les jeunes gens sont sévèrement surveillés ; tous les membres d'une même souche forment un kraal ; la cabane, habitée par le chef de la tribu, se trouve bâtie dans la partie la plus élevée du village.

#### ARCHITECTURE. — LA MAISON COMMUNALE D'ANDERLECHT.

L'architecture flamande d'autrefois reparait parmi nous, dans divers monuments dont la maison communale d'Anderlecht offre un spécimen excessivement digne d'attention.

Cette belle construction, dont le style rappelle celui de la fin du seizième siècle, constitue, de la part de M. l'architecte Van Isendyck, un double tour de force, car elle n'a coûté qu'environ quatre cent et cinquante mille francs. Aussi l'artiste a-t-il été parfaitement inspiré en tout concentrant dans la partie la plus apparente, la façade, qui est à la fois sévère et coquette. Elle est construite en pierres bleues des Ecaussines, en pierres blanches d'Euville et en briques « rejointoyées. » Les escaliers de chaque côté, formant perron pour arriver à la loge qui constitue le rez-de-chaussée du beffroi, sont grandement traités. Ce beffroi, qui a quarante-huit mètres de hauteur, se présente parfaitement, et la loge se dégage sous des arcades dont le milieu est soutenu par d'élégants pilastres.

L'intérieur est dans le même style, c'est-à-dire qu'il est fort beau et excite l'admiration de tous ceux qui le visitent.

En résumé, cet édifice fait honneur à l'édilité d'Anderlecht et à l'architecte au talent duquel elle a eu l'heureuse idée de recourir.

#### LA MARMOTTE.

Dans plusieurs villes méridionales on voit figurer aux étalages des marchands de comestibles des marmottes bien grosses, qui font partie du menu qui paraît sur la table des riches.

Cette petite bête est originaire des Alpes. On la rencontre sur les sommets les plus élevés de ces montagnes auxquelles elle semble particulièrement attachée. Cependant il s'en trouve aussi dans les Apennins, les Pyrénées et les régions élevées de l'Allemagne.

Rien n'est plus curieux que l'existence des marmottes. Elles vivent en société, se réunissent au nombre de six à quinze, et se creusent à l'exposition du sud, un terrier qui a près de deux mètres à son entrée, se bifurque ensuite en deux branches, dont l'une conduit à une chambre, et dont l'autre est une impasse qu'elles remplissent de foin. Elles ne sortent de cette retraite qu'aux beaux jours et ne s'en éloignent guère; alors une d'entre elles veille à la sûreté des autres, et les avertit par un sifflement aigu, lorsqu'elle prévoit quelque danger. En hiver, elles bouchent l'ouverture de leur demeure avec la terre et le foin qu'elles ont amassés dans la galerie, puis elles s'endorment d'un profond sommeil.

Ce sommeil dure plusieurs mois, et quand elles se réveillent, l'ampleur de leur corps est réduite à la moitié du volume qu'il avait avant le sommeil.

\* \*

Les marmottes à l'état de nature ont un régime végétal, tandis qu'à l'état de domesticité, elles mangent de tout. Elles sont surtout avides de lait et de beurre. Quoique moins enclines à dérober que le chat, elles cherchent à entrer dans les endroits où l'on renferme le lait, et elles le boivent en grande quantité en marmottant, c'est-à-dire en faisant entendre, comme le chat, une espèce de murmure de contentement.

Quand elles se nourrissent à leur gré, elles prennent de l'embonpoint, leur corps devient trapu et leur chair tendre a, au goût, une certaine analogie avec celle du jeune sanglier.

La longueur de leur corps est de 35 centimètres. Elles ont le pelage noirâtre plus ou moins foncé sur le corps, sur la tête et les flancs, le dessus de la tête noirâtre, les joues et les oreilles grises, le dessous du col et la face inférieure du corps d'un gris légèrement teinté de roux.

La marmotte devient facilement familière, elle était il y a certain nombre d'années le gagne-pain de la plupart des enfants malheureux des provinces subalpines. Qui ne se souvient de cette élégie «la Grâce de Dieu» de Louisa Puget?

Tu vas quitter notre montagne  
Pour t'en aller bien loin, hélas!  
Et moi, ta mère, ta compagne,  
Je ne pourrai guider tes pas.

Dans toutes les villes de l'Europe, on voyait il y a quelques années les enfants de la Savoie, vêtus d'une culotte courte et d'une jaquette de gros drap gris, chaussés de souliers ferrés, portant une boîte sur le dos et un bâton à la main. Dans la boîte était la marmotte qu'ils montraient aux passants en chantant:

Notre marmotte a mal aux pieds,  
Faut y mettre un emplâtre;  
Et si l'emplâtre ne tient pas,  
Y faut en mettre un autre,  
Avecque mi, avecque ma  
Avecque ma marmotte en vie.

Telle était l'unique chanson patoisée de ces pauvres enfants; on en rencontre encore aujourd'hui quelques types à Paris.

Le plus souvent ce sont le frère et la sœur, Lui est Jeannot, elle est Jeannette.

Celle-ci gagne aussi des petits sous: Quand son frère fait manœuvrer la marmotte, elle danse à la mode de son pays en chantant la ronde patoise bien connue:

Digne Jeannette,  
Ti voues ti loouga  
Larirette.  
Nani ma mère  
Mi vouéli morida  
Larira, etc.

## LE PETIT KLAUS ET LE GRAND KLAUS.

### I.

Il y avait dans un village deux paysans nommés Klaus, l'un était surnommé le grand à cause de sa taille de sept pieds, l'autre le petit, car il n'atteignait son cousin qu'au coude. Le grand Klaus bourru, imbécile, possédait quatre chevaux; le petit n'en avait qu'un. Celui-ci était tenu, par une convention, de labourer pendant six jours les terres de son cousin, et de joindre son cheval aux quatre chevaux du grand Klaus. Le septième jour le petit Klaus pouvait labourer son champ, avec les quatre chevaux du grand et le sien.

Il traversait alors fièrement le village en criant:

— Ohé, mes cinq chevaux!

— Tu te vantes à tort, disait Klaus le grand, et si je t'entends encore, tu t'en repentiras.

— Je ne le dirai plus, promettait le petit.

Mais le dimanche arrivé, oubliant la défense de son cousin, il recommençait:

— Ohé, mes cinq chevaux!

— Ah, vantard du diable, tiens, voilà que tu n'as plus de cheval, fit le grand Klaus, un matin, en assommant la bête de son pauvre cousin.

Le petit Klaus, pleura, s'arracha les cheveux, mais son cousin excercait sur lui une terreur telle qu'il n'osa pas se plaindre longtemps, il dépouilla la pauvre bête, fit sécher sa peau, la mit dans un sac et s'achemina vers la ville. Il avait une épaisse forêt à traverser, il s'y égara, et la nuit vint avant qu'il put trouver sa route. Il aperçut enfin une petite ferme, dont la lumière semblait lui sourire à travers les fentes des volets.

Il frappa ; une femme parut à la fenêtre.

— Je n'ouvre pas, dit-elle, mon mari est absent, passez votre chemin.

Klaus se résigna et grimpa dans une meule de foin, derrière la maison. De là, il découvrit une fenêtre dont les volets étaient à demi poussés, et se mit à regarder dans l'intérieur de la ferme.

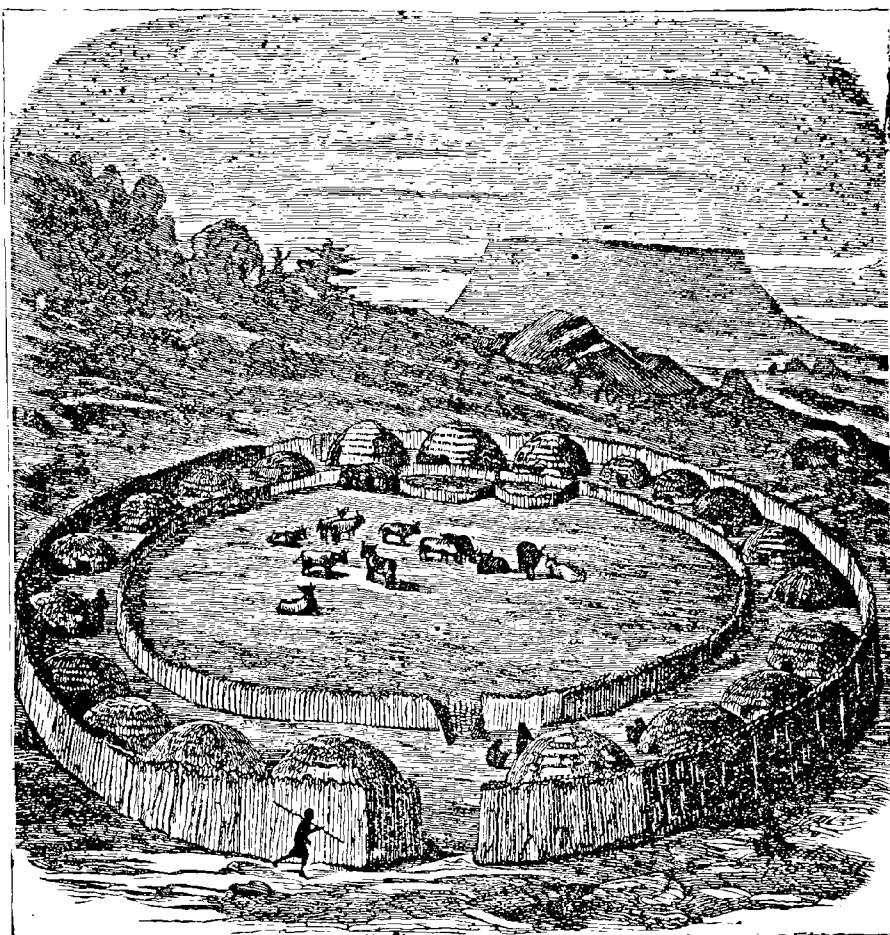
Il y avait dans une chambre une table à deux couverts, du poisson frit, du pain, du vin, un rôti, et une délicieuse tarte. Les deux convives étaient la fermière et une vieille mégère, l'effroi du pays à cause de sa méchanceté et de sa mauvaise langue. Elle n'épargnait

que la fermière parce que cette dernière faisait de bonnes tartes.

Les deux femmes soupaient de bon appétit, la jeune riait beaucoup et la vieille parlait et buvait encore plus.

Klaus savourait le souper de l'œil, lui qui n'avait pas mangé depuis le matin. Tout-à-coup, le pas d'un cheval qui s'avancait retentit, et un homme descendit devant la porte...

Il frappa. Les deux femmes déposèrent leur fourchette parlèrent vivement, et Klaus vit la vieille disparaître dans un grand coffre derrière la porte, et la fermière



UN KRAAL CAFRE.

porter prestement dans le four les restants du souper...

— Oui, oui, cache, cache, murmura Klaus, du haut de sa meule.

— Qui parle dans mon foin ? fit le fermier qui attendait toujours qu'on lui ouvrit.

Il aperçut Klaus.

— Que fais-tu-là ? dit-il, voyons, descends, et entre avec moi.

Klaus raconta comment il s'était égaré dans la forêt et demanda l'hospitalité pour la nuit.

— Cela va sans dire, fit le fermier.

La fermière ouvrit, et présenta de bonne grâce aux arrivants, un souper composé d'un pain noir, de lait caillé et d'un plat de sarrasin.

Klaus fit une grimace. Il avait mis sous la table son sac avec la peau de cheval. Il marcha dessus. Elle cria.

— Qu'as-tu dans ce sac ? demanda le fermier.

— Ce n'est rien, c'est un sorcier, il veut parler, répondit Klaus ; je vais l'interroger. Il se pencha et tendit l'oreille.

— Eh bien ! que dit-il ?

— Qu'il y a dans le four un rôti, une tarte, du poisson frit.

— Que chantes-tu là? dit le fermier.

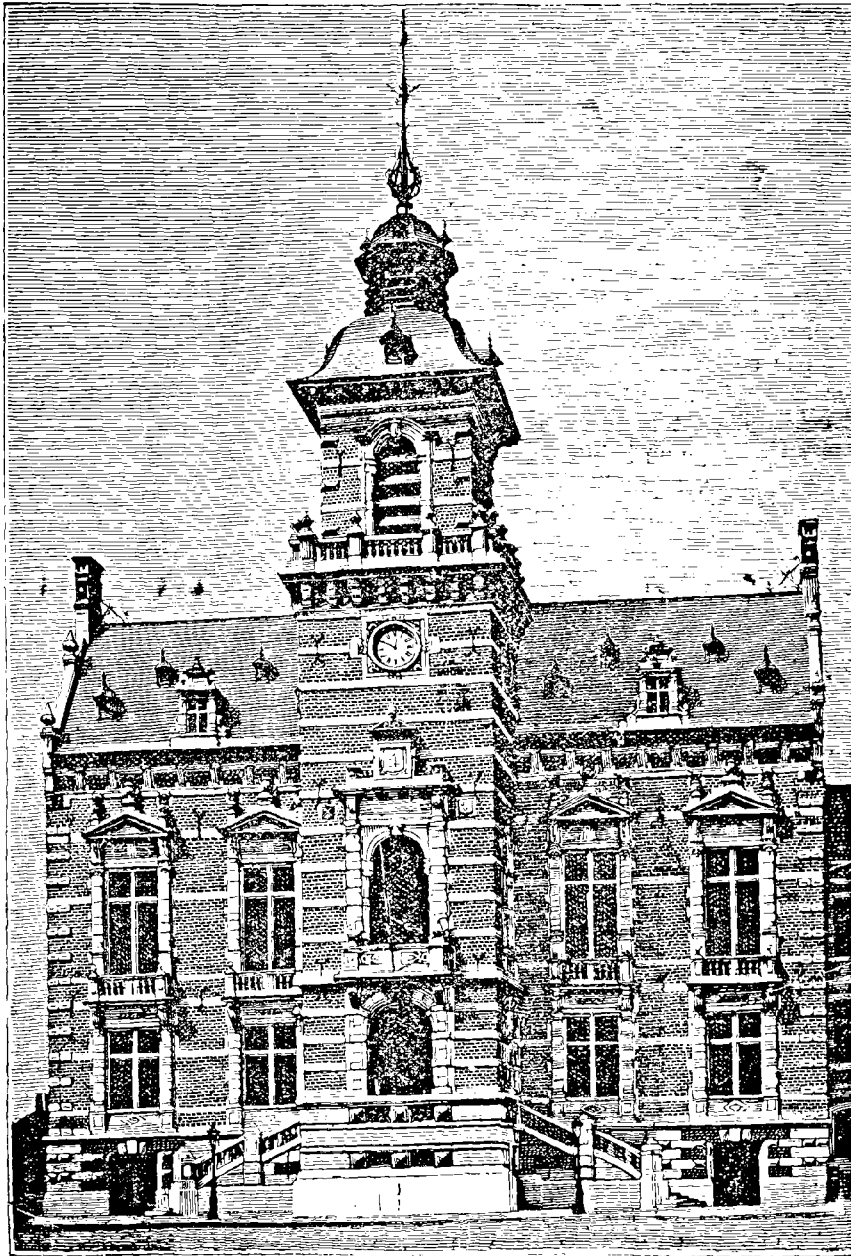
Néanmoins il alla ouvrir le four et y trouva le menu en question.

C'était à l'époque où l'on croyait aux sorciers, le

fermier ne trouva-là rien que de très-naturel. La fermière, pour de bonnes raisons, fit semblant d'ajouter toi à la puissance du sorcier et elle déposa tout sur la table.

Klaus mit de nouveau son pied sur le sac, et fa peau craqua.

— Que raconte encore ton sorcier? demanda le fermier.



LA MAISON COMMUNALE D'ANDERLECHT.

— Il me chuchote qu'il y a trois bouteilles de vieux vin dans la huche.

Le fermier courut à la huche et en tira les bouteilles en frappant des mains.

Tout en mangeant et en buvant, le fermier éclata soudain de rire et s'écria :

— Je suis sûr que ton sorcier me montrerait le diable s'il le voulait!

— Certainement, répondit Klaus, il fera tout ce que je demanderai. N'est-ce pas? continua-t-il en marchant sur la peau qui craqua.

Klaus tendit l'oreille.

— Le sorcier dit, fit-il, qu'il veut bien vous montrer le diable, mais sous la figure de la vieille Barbote, dite «langue de vipère!»

— Ouf! l'odieuse figure qu'il prendrait là, mais c'est égal, je consens à le voir, puisque je suis averti que c'est le diable!

La peau de cheval cria en ce moment.

— Que dit-il? demanda le fermier.

— Il dit que vous n'avez qu'à ouvrir le coffre qui est derrière la porte et que vous y trouverez le diable, mais que vous devez tenir fermement le couvercle et le refermer bien vite de peur qu'il ne s'échappe.

— Viens donc m'aider, dit le fermier.

Et les deux paysans se dirigèrent vers le coffre où «la langue de vipère,» était plus morte que vive.

Le fermier ayant soulevé un peu le couvercle du coffre:

— Oui, c'est bien le diable, dit-il épouvanté; je l'ai reconnu, il ressemble trait pour trait à cette odieuse Barbote que je déteste.

Là-dessus, il referma le coffre...

— Veux-tu me céder ton sorcier? demanda-t-il à Klaus.

— Impossible, dit celui-ci, c'est toute ma richesse.

— Mais si je donne en échange un boisseau d'argent.

— Mon sorcier est un trésor, répondit Klaus, et si je consens, il faudra que le boisseau soit bien plein.

Le marché conclu, Klaus abandonna son sac et partit avec l'argent.

— Débarrasse-moi de ce coffre! cria le fermier, en rappelant Klaus.

Ce dernier revint sur ses pas, mit le coffre sur une brouette, et partit.

— Parbleu, dit Klaus en route, qu'ai-je besoin de me fatiguer à traîner ce vieux coffre? Je vais le jeter à la rivière.

— Hélas! prenez pitié de moi, laissez-moi vivre, dit une voix chevrotante.

— Oh! le diable y est encore, raison de plus pour le jeter à la rivière...

— De grâce, écoutez-moi, fit la vieille, je vous promets, si j'ai la vie sauve, trois boisseaux d'argent.

— Soit, mais je vais te conduire chez toi, dit Klaus et je ne sortirai qu'avec mon argent.

La vieille promit tout, et arrivée chez elle, en sortant du coffre, elle remit à Klaus les trois boisseaux d'argent. Klaus aperçut par une fente de la porte que le réduit d'où la vieille tirait son magot renfermait quantité de boisseaux semblables.

Le petit Klaus s'en alla avec ses quatre boisseaux d'argent sur sa brouette, et rentra à son village deux jours après...

Il s'acheta une petite ferme entourée de champs et de prairies, six vaches, deux chevaux, des porcs, des poules et des canards.

Le grand Klaus accourut aussitôt pour lui demander d'où lui était tombé un trésor.

— C'est la peau de mon cheval que tu as tué qui m'a rapporté quatre boisseaux d'argent, répondit Klaus le petit.

Le grand Klaus eut alors une idée: il tua ses quatre chevaux, et alla à la ville présenter leurs peaux pour seize boisseaux d'argent.

Les tanneurs, corroyeurs, etc. coururent avertir la police, qu'un fou circulait en ville.

Klaus fut arrêté, mis en sûreté, examiné et relâché après huit jours. Il retourna dans son village avec ses quatre peaux. Il était ruiné par la mort de ses chevaux. Il médita longtemps un moyen de se venger, mais Klaus le petit, devenu un fermier important, le prit chez lui comme ouvrier, et fut si bon maître pour Klaus le grand, que ce dernier abandonna ses projets de vengeance pour se montrer le plus dévoué des serviteurs...

## MADemoiselle DE MURVILLE.

### I.

Un vieillard, assis dans un grand fauteuil délabré, attachait un regard triste sur une jeune fille dont les mouvements vifs et gais, la charmante expression de visage, eussent réjoui le cœur le plus mélancolique. Que cette gaieté fut sincère ou non, elle n'en paraissait pas moins naturelle. A chaque instant, la jeune fille se retournait vers le vieillard; tantôt lui plaçant un oreiller derrière le dos, tantôt l'embrassant, tantôt lui présentant sa tabatière ou lui donnant son mouchoir, elle mettait un tendre empressement à le servir.

— Mon bon oncle, ménagez-vous, disait-elle, je vous en prie... Est-ce raisonnable de se laisser aller ainsi au chagrin?

— Tu as bien du courage, ma pauvre Claire; comment peux-tu oublier si facilement l'hôtel où tu vivais autrefois, ce luxe, cette abondance, pour lesquels tu étais née et que nous avons perdus tout-à-coup? Oh! oui, tu as bien du courage!

— Que voulez-vous, mon oncle! Je crois en Dieu et j'espère en sa miséricorde. Nos malheurs passeront, et la joie reviendra.

— Jamais! La plupart de mes amis ont pu se soustraire au danger par la fuite; mais moi, que retenait une cruelle maladie, j'ai dû rester à Paris pour y traîner, sous le nom de Jérôme Bricheux, une existence misérable.

— Eh bien! si vous êtes, aux yeux de nos voisins, le père Jérôme Bricheux, moi, je suis Babet... ouvrière en linge, travaillant pour quelques marchandes. Dans ce quartier, chacun me connaît, me sourit. Ainsi mon industrie nous aide à subsister, et ma bonne humeur assure notre repos.

— O! mon frère, cher marquis de Murville, que j'en vie ton sort! Du fond de ta tombe, tu ne vois pas ta fille réduite à la plus basse condition.

— Pourquoi me plaignez-vous, mon oncle? Je ne me plains pas, moi... Un jour, quand nous serons redevenus riches, quand de nouveau nous habiterons votre hôtel...

— Mon hôtel... qu'ils ont dévasté!

— Ce jour-là, nous nous plairons à évoquer le souvenir des mauvais temps. Mais l'heure s'avance... Il faut que je porte mon ouvrage... je suis attendue.

Claire se mit en devoir d'achever sa toilette; elle posa sur sa tête un bonnet rond à ailes tombantes, sur son cou un long fichu qui se nouait derrière la taille, et mit dans un mouchoir les délicats objets que ses doigts habiles avaient façonnés.

## II.

Au moment où la jeune fille allait sortir après avoir embrassé son oncle, on frappa. Claire ne put réprimer un mouvement de crainte; cependant elle se hâta de maîtriser son émotion et alla ouvrir. Une vieille femme parut. Il eût été impossible de rencontrer une plus hideuse figure. Ses yeux gris et perçants parcoururent la chambre avec une expression de méfiance qui fit frissonner Claire de Murville.

— Diable, dit-elle, t'as été bien longtemps à me répondre.

— Dam! je m'habillais... voisine Mondet... je ne voulais pas me montrer en désordre.

— Bah! déjà de la coquetterie... à quinze ans!...

— C'est de tout âge, dit le comte en souriant.

— Tiens, tu parles aujourd'hui, citoyen Bricheux...

— Qu'y a-t-il d'étonnant à ça? demanda le vieillard en s'efforçant de prendre l'accent d'un homme du peuple.

— C'est que t'as toujours l'air d'un enterrement..., comme si tu pleurais tes malheurs.

— Moi! Tu te trompes, citoyenne Mondet. Je suis gai... seulement je souffre un peu de la goutte.

— A la bonne heure... J'exécère les gens qui soupirent... je me dis à part moi-même: Ceux là... c'est un tas de ci-devant, d'ex-marquis, de tyrans. N'es-tu pas de mon avis...?

— Mon oncle n'a jamais pensé autrement, s'écria Claire.

Elle avait compris que la moindre hésitation serait funeste.

— La petite citoyenne promet, dit la vieille en embrassant mademoiselle de Murville, qui eut peine à ne pas repousser cette affreuse furie. Voisin Bricheux, tu ne me demandes pas des nouvelles de mon garçon?

— Comment va-t-il?

— Toujours au poste des amis de la liberté. Tu ne sais pas une fameuse chose... c'est que, grâce à la protection de Robespierre, mon Brutus Mondet est maintenant à la Convention.

— Il est entré à la Convention!

— Je m'entends; il y est employé: il balait la salle...

— Ah! très-bien!...

— Voilà un emploi honorable et lucratif... quinze décimes par jour..., sans compter que pendant les séances il peut se fourrer dans un coin des tribunes publiques et écouter, pour son instruction, de beaux discours... A propos, citoyen, et toi, voisine, quand

vous voudrez, mon garçon vous fera entrer des premiers... Un peu de protection ça ne nuit jamais.

— Merci, dit le comte... un de ces jours... je ne me porte pas bien en ce moment...

— Plus tard... c'est ça... Babet, t'es gentille tout de même!

— Mère Mondet, vous êtes trop bonne.

— Comment! vous... le vous est supprimé, entends-tu? Je te pardonne, vu l'innocence de ton âge; mais que ça ne t'arrive plus, sinon je croirais que tu es une aristocrate déguisée...

Claire et le comte firent un mouvement d'effroi.

— Faut pas t'alarmer, ma petite, ni toi non plus, mon vieux... Vos sentiments sont connus. Allons, au revoir... Égalité, fraternité ou la mort!

En achevant ces lugubres paroles, la voisine Mondet sortit, et elle descendit lourdement l'escalier tortueux pour se rendre aux Jacobins; on l'entendait de loin hurler d'une voix avinée:

Ah! ça ira, ça ira,  
Les aristocrates à la lanterne!

## III.

Quelques instants après, Claire quitta son oncle... mais ce ne fut pas sans l'avoir sermonné, sans lui avoir répété dix fois au moins qu'il eût bien soin, si la voisine revenait, de ne rien dire d'imprudent contre la république.

Pendant deux heures la pauvre enfant parcourut plusieurs quartiers; et le résultat de ses courses fatigantes ne fut pas très-satisfaisant: car le commerce était tellement frappé de stagnation que les marchands avaient à peine de quoi s'acquitter vis-à-vis de leurs ouvrières. Aussi, découragée par divers refus de paiement, Claire revint fort triste; elle avait revu en passant, l'hôtel de son père, cet hôtel autrefois si brillant, si somptueux, maintenant abandonné, maintenant propriété nationale. Les beaux jours écoulés étaient apparus à la mémoire de la jeune fille, qui n'avait pu s'empêcher de faire entre le présent et le passé une douloureuse comparaison.

Telle était la disposition de son âme, quand mademoiselle de Murville traversa, au retour, le jardin des Tuileries; épuisée de fatigue, elle s'assit sur une terrasse et se mit à pleurer.

Un homme pâle, maigre, aux traits anguleux, à la toilette assez recherchée, s'arrêta devant elle et la considéra attentivement.

— Vous pleurez, mon enfant? demanda l'inconnu.

— Oh! ce n'est rien, Monsieur, balbutia Claire.

— A votre âge, déjà des chagrins!

— C'est que je pensais à mon oncle Jérôme Bricheux, qui est souffrant, et qui sans moi mourrait de faim.

— Vous êtes une digne enfant. Où demeurez-vous?

— Près de la porte Denis...

— Votre air naïf m'intéresse, je m'informerai et je verrai s'il y a quelque chose à faire pour votre oncle.

Il s'éloigna. Claire entendit un passant appeler cet homme «Robespierre.»

Elle reprit le chemin du logis. Chemin faisant, une émotion indicible et une tristesse accablante s'emparèrent d'elle; tantôt elle ralentissait le pas comme si elle eut craint d'arriver trop vite, tantôt elle se reprochait un frayeur imaginaire et recommençait à marcher avec rapidité.

Au moment où elle allait entrer dans la maison, un épicier qui occupait au rez-de-chaussée une petite boutique lui dit d'une voix pleine de compassion.

— Pauvre enfant, tu ne t'attends pas au malheur qui t'a frappé pendant ton absence.

— O mon Dieu! qu'y a-t-il? murmura Claire en pâlisant.

— Ton oncle...

— Eh bien! mon oncle?

— A été arrêté...

(La fin au prochain numéro.)

## EXERCICES RÉCRÉATIFS.

### CHARADE.

Tout paraît renversé chez moi :  
Le laquais précède le maître.  
Le manant passe avant le roi,  
Le simple clerc avant le prêtre,  
Le printemps vient après l'été,  
Noël avant la Trinité :  
Ç'en est assez pour me connaître.

### ENIGME.

Je suis le noir enfant d'un père radieux,  
Sans ailes je m'envole et m'élève à la nue;  
Sans motif de chagrin je fais pleurer Jes yeux,  
A peine me voit-on que je suis disparue.

## SAINT-NICOLAS, NOËL, ÉTRENNES.

A l'approche de la Saint-Nicolas, de la Noël, des Étrennes, nous croyons rendre un véritable service à nos lecteurs, en attirant leur attention sur la série d'Atlas que nous mentionnons ci-après :

Pour recevoir, franco, un de ces Atlas adresser les demandes accompagnées du montant au directeur de l'Office de Publicité, rue de la Madeleine, 46, à Bruxelles.

**NOUVEL ATLAS DE BELGIQUE**, d'après les travaux de l'Institut Cartographique, contenant 23 cartes : 1, 2 et 3. Mappemonde, Hémisphères des eaux et des terres, Hémisphères Nord et Sud. — 4. Le Planisphère. — 5. Europe physique. — 6. Europe politique. — 7. Belgique physique. — 8. Belgique politique. — 9. Carte des chemins de fer et voies navigables. — 10. Carte de la Belgique agricole. — 11. Province d'Anvers. — 12. Province de Brabant. — 13. Flandre occidentale. — 14. Flandre orientale. — 15. Province de Hainaut. — 16. Province de Liège. — 17. Province de Limbourg. — 18. Province de Luxembourg. — 19. Province de Namur. — 20, 21, 22 et 23. Plan de Bruxelles, plan d'Anvers, plan de Liège et plan de Gand. Prix : cartonné, plano ou plié, 3 francs.

**ATLAS MANUEL ÉLÉMENTAIRE**, d'après les travaux cartographiques les plus récents, contenant 17 cartes : 1. Les deux Hémisphères. — 2. Planisphère d'après la projection de Mercator. — 3, 4, 5 et 6. Carte des Bassins océaniques, Carte des températures, Carte des races humaines et Carte des chemins de fer et lignes de navigation. — 7 Europe physique. — 8. Europe politique. — 9. Belgique physique. — 10. Belgique politique. — 11. Carte des chemins de fer et voies navigables de la Belgique. — 12. Carte d'Asie. — 13. Carte d'Afrique. — 14. Carte de l'Amérique du Nord. — 15. Carte de l'Amérique du Sud. — 16 Océanie. — 17. Palestine. Prix : cartonné, plano ou plié, 3 francs.

**ATLAS GÉNÉRAL DE GÉOGRAPHIE MODERNE**, d'après les travaux cartographiques les plus récents, contenant 44 cartes : 1, 2 et 3. Mappemonde, Hémisphères des eaux et des terres, Hémisphères Nord et Sud. — 4. Planisphère, projection de Mercator. — 5, 6, 7, et 8. Carte des bassins océaniques, Carte des races humaines, Carte des températures et Carte des chemins de fer et lignes de navigation. — 9. Europe physique. — 10. Europe politique. — 11 Asie. — 12. Afrique. — 13. Amérique du Nord. — 14. Amérique du Sud. — 15. Océanie. — 16. Belgique physique. — 17. Belgique politique. — 18. Chemins de fer et voies navigables de la Belgique. — 19 Belgique agricole. — 20. Province de Brabant. — 21. Province d'Anvers. — 22. Province de Hainaut. — 23. Flandre orientale. — 24. Flandre occidentale. — 25. Province de Liège. — 26. Province de Limbourg. — 27. Province de Luxembourg. — 28. Province de Namur. — 29, 30, 31 et 32. Plan de Bruxelles, Plan de Liège, Plan de Gand et Plan d'Anvers. — 33. France physique. — 34 France politique. — 35. Pays-Bas. — 36. Iles Britanniques. — 37. Allemagne. — 38. Autriche-Hongrie. — 39. Suisse. — 40. Italie. — 41. Suède, Norvège et Danemark. — 42. Espagne et Portugal. — 43. Turquie, Etats Danubiens et Grèce. — 44. Palestine. Prix : cartonné, plano ou plié, 6 francs.



# MUSÉE DU JEUNE ÂGE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Publié sous la direction de M<sup>lle</sup> MARCELLINE LA GARDE.

## ABONNEMENTS:

BRUXELLES..... 6 — fr.  
PROVINCE..... 6 50  
franco par an.

SOMMAIRE. GRAVURES. — Une Vigne gigantesque, — Port-Saïd, Entrée du Canal de Suez. — La Halle de Harlem.

TEXTE. — Une Vigne gigantesque. — Port-Saïd. Entrée du Canal de Suez. — La Halle de Harlem. — Saint-Nicolas. — PelzmicHEL. — «A propos de Bottes.» — Le petit Sou. — Epitaphe d'une Mouche. — Babioles. — Mademoiselle de Murville. — Nos Cadeaux d'Étrennes.

## ADMINISTRATION:

BRUXELLES,  
107, BOULEVARD DU NORD.

N<sup>o</sup>. 44.

10<sup>e</sup> ANNÉE.

29 NOVEMBRE 1884.

### UNE VIGNE GIGANTESQUE.

La vigne cultivée dans nos contrées ne dépasse jamais les proportions d'un arbuste dont le tronc mesure tout au plus quelques pouces de contour. Dans d'autres contrées, plus favorisées sous le rapport du climat et de la richesse du sol, cette plante utile peut prendre un développement remarquable. Sous ce rapport, la Californie paraît être placée dans des conditions singulièrement favorables, à en juger d'après un cep de vigne qu'on voyait naguère à Santa-Barbara.

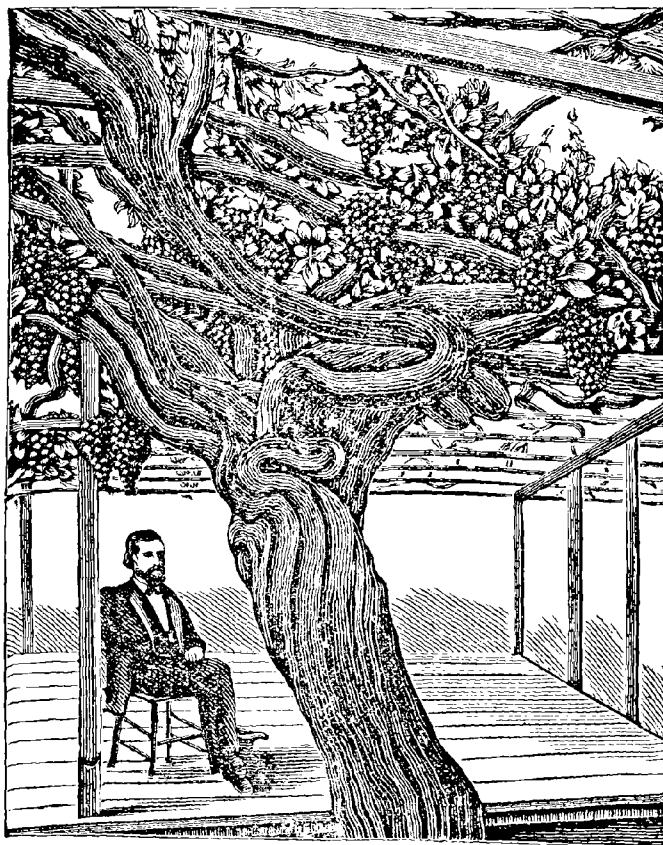
Ce géant était devenu un véritable arbre dont le tronc avait dix-huit pouces de diamètre. Quoique âgé de soixante ans, il produisait encore une récolte encore une récolte de 7500 grappes de raisins. Chaque grappe pesait une livre et demie, ce qui fait, pour le produit d'une année, douze mille livres de raisins. Quelques grappes pesaient cinq livres.

Un rejeton de cette vigne gigantesque, âgé de seize ans, promet de surpasser encore les proportions de la plante-mère. A trois pieds au-dessus du sol, le diamètre de son tronc est de neuf pouces; plus bas il est de douze pouces. Il est à noter que ces plantes croissent sans abri, en pleine terre, et non pas en serre chaude, ainsi qu'on serait tenté de le croire.

Il paraît que les exemples d'un développement aussi extraordinaire de la vigne n'étaient pas aussi rares dans

l'antiquité que de nos jours. Les auteurs nous apprennent que la statue de Diane à Ephèse, était sculptée d'un tronc de vigne; il en était de même de la statue de Jupiter, à Apollonia. S'il faut en croire Strabon, on voyait dans la Margiane, des vignes dont deux hommes pouvaient à peine embrasser le tronc.

PORT-SAÏD, ENTRÉE DU CANAL DE SUEZ.



UNE VIGNE GIGANTESQUE.

Dès les temps les plus anciens, on avait compris l'utilité d'un canal, qui, traversant l'isthme qui unit l'Afrique et l'Asie, permettrait de passer de la Méditerranée dans la mer Rouge sans faire le tour de l'Afrique, et abrégierait de plus de moitié la route vers les Indes. Sésostrius eut le premier l'idée d'un tel canal; les travaux commencés par lui furent poursuivis sous le règne de ses successeurs. Pendant les révolutions que subit l'Égypte à l'époque romaine, le canal fut abandonné et s'obstrua. Trajan et Adrien le rendirent de nouveau navigable, et leurs successeurs l'entretenirent jusqu'au commencement du VI<sup>e</sup> siècle. Il s'était obstrué de nouveau lorsqu'au VII<sup>e</sup> siècle les Arabes conquièrent l'Égypte. Ceux-ci le firent recréuser, mais au bout

de peu de temps, il fut encore abandonné, et son embouchure fut fermée. Les choses restèrent en cet état jusqu'en 1854, année où M. Ferdinand de Lesseps con-

cut le projet d'un canal entièrement maritime. Ce projet a été mis à exécution en 1859, malgré des obstacles de tout genre, suscités moins par la nature que par le mauvais vouloir de la Turquie et la jalousie de l'Angleterre. Le 10 novembre 1869, l'union des deux mers, la mer Rouge et la Méditerranée, a été inaugurée en présence de plusieurs souverains et d'un grand nombre de princes de l'Europe, avec toute la pompe que l'Orient consacre aux faits mémorables.

Le nouveau canal, partant de Port-Saïd, port créé en 1860 par le vice-roi Saïd-Pacha, sur la Méditerranée, se rend directement à Suez en traversant plusieurs lacs. Il a 162 kilomètres de longueur d'une mer à l'autre; sa largeur est de 75 mètres, et sa profondeur n'est en aucun point inférieure à 8 mètres.

#### LA HALLE DE HARLEM.

Harlem est une fort jolie ville de la Hollande septentrionale; peuplée de vingt-cinq mille habitants, elle est située sur la Spaarne; ses rues ont le cachet de propriété caractéristique des cités hollandaises.

Harlem est une ville essentiellement littéraire; elle possède nombre de sociétés scientifiques, philologiques, qui comptent dans leur sein des hommes d'un grand talent. C'est dans ses murs que naquirent le célèbre peintre Van Ostade et Laurent Koster, que l'on prétend être, en même temps que Guttenberg, l'inventeur de la typographie, et à la mémoire duquel elle a érigé une statue sur la grand-place, en face de la maison qu'il a habitée.

Le »Bois" dans lequel on rapporte que Koster fit son admirable découverte, est une promenade publique des plus belles; on y voit un château appartenant au roi de Hollande, et entouré d'un magnifique parc, peuplé de daims et de biches.

La merveille de Harlem, c'est l'orgue de la grande église protestante, autrefois dédiée à St.-Bavon. Cet orgue est le plus bel instrument de ce genre, qui existe peut-être au monde.

En termes d'organiste, il a soixante voix, dont quelques-unes produisent des effets extraordinaires: le bourdon, le tonnerre, la viole, la trompette, la cloche, la voix humaine, enfin tous les instruments d'un orchestre. Pour en admirer la puissance et pour enivrer son âme d'une harmonie qui n'a certainement point d'égale sur la terre, il faut l'entendre dans l'église vide.

Vis-à-vis de la porte principale de l'église est la Halle publique, monument fort élégant comme on le voit par notre gravure, et dont les ornements sont des têtes de bœufs, de béliers, de moutons; les combles et la toiture sont décorés d'une charmante dentelle en plomb.

Harlem jouit d'une renommée européenne pour les tulipes, les hyacinthes et autres fleurs. A la fin d'avril, aux premiers jours de mai, les parterres apparaissent avec un éclat enchanteur.

Le poète Delille a écrit les vers suivants sur la tulipomanie des Harlemois:

Je sais que dans Harlem plus d'un triste amateur,  
Au fond de son jardin s'enferme avec sa fleur,  
Pour voir sa renoncule, avant l'aube, s'éveille,  
D'une anémone unique adore la merveille,  
Ou d'un rival heureux enviant le secret,  
Achète au poids de l'or les taches d'un œillet.

#### SAINT-NICOLAS.

»Grand St-Nicolas,  
»Descendez ici-bas,  
»Remplissez ma corbeille  
»Jouets et bonbons.  
»Cahiers et crayons,  
»Donnez tout à merveille!"

St-Nicolas! Que ce nom évoque de doux souvenirs d'enfance, de joies parties, d'illusions qui ne reviendront plus!

Dans ce temps-là on courait le nez et la chevelure au vent, les vêtements souvent troués aux coudes et aux genoux, car tout sentiment de coquetterie nous était encore inconnu. On parlait deux mois à l'avance de l'arrivée du »Grand Saint du Paradis" et c'était à qui aurait certainement le plus grand cheval, le plus gros harmonica, et la plus terrible arbalète, capable de lancer ses flèches par dessus le clocher de l'église, ce qui était le nec plus ultra de la hauteur! Et pour calmer l'attente du jour désiré, on allait le soir faire des rêves devant les magasins brillamment éclairés où s'étaient les richesses du grand saint. Il y avait là des amoncellements de jouets que l'on contemplant d'un œil d'envie: chevaux, charrettes, tambours, polichinelles, pistons, fusils, boîtes gigantesques dont les flancs cachaient des armées de soldats, des troupeaux complets, des châteaux avec dépendances, que sais-je?

Plus loin, s'étagaient les poupées, avec leurs figures joufflues et tendres, leurs yeux bleus plus grands que le nez, la bouche en cœur, et la chevelure blonde ébouriffée! Je revois tout cela, avec les yeux d'alors. Le froid figeait la vapeur sur les vitres resplendissantes, et derrière cette buée blanchâtre et triste, les couleurs criardes des robes, des vernis, des cuivres, éclataient comme des notes joyeuses au milieu d'un brillant orchestre; les poupées avaient un sourire doux et gai, les chevaux mordaient leurs brides en écarquillaient de grands yeux, les polichinelles grimachaient en faisant des choses horribles et joyeuses, il s'élevait une acre et chaude odeur de politures, de couleurs et de pain d'épice qui sortait par bouffées lorsque la porte du magasin s'ouvrait livrant passage à une chalande. On se plantait là devant la vitrine pendant des heures, sans mot dire, dans une longue rêverie d'enfant, avec une vague et précoce compréhension des misères de la vie.

N'importe ! Le grand bonheur était l'imprévu, l'ignoré... St-Nicolas devait venir tout de même, et qui sait s'il ne nous ménageait pas d'étonnantes surprises ? Depuis quelques jours, les mamans prenaient des airs mystérieux qu'on n'avait garde de vouloir pénétrer. Jamais à aucune autre époque, on n'avait été si sage.

Il fallait voir avec quelle ardeur on allait à l'école, avec quelle édifiante application on revenait faire ses devoirs, avec quel acharnement on apprenait par cœur de longues leçons.

Avec quelle joie on revenait de l'école la veille du grand jour ! Comme la soirée semblait longue, comme on voulait se coucher tôt pour qu'il fit plus vite demain ! On ne pouvait s'endormir et les heures passaient lentes sans amener le sommeil...

Et puis l'aurore, la frileuse et pâle aurore de décembre finissait par débarbouiller l'horizon ; sur les vitres, la gelée avait dessiné des arabesques échevelées ; il faisait un froid de loup. On appelait la maman qui tardait à venir. Enfin elle arrivait, la figure riante et encore toute ensommeillée, tenant la lumière d'une main et ouvrant la porte de l'autre. C'était des bonds sur les lits ; on se hâtait, on s'habillait de travers, on craignait d'être le dernier ; les tambours battaient déjà dans les rues, les trompettes sonnaient au loin ! Le cœur sautait dans la poitrine ; dans l'escalier une forte odeur de pain d'épice prenait à la gorge, et on se précipitait sur les paniers en poussant des cris d'allégresse ! La maman restait en arrière, souriante et silencieuse. Ça doit être un instant radieux pour une mère.

Quels regards étonnés et avides !

— Regarde, frère !

— Et moi donc, sœur !

— On n'en revenait pas, on fouillait dans le panier, on amenait des jouets, des gâteaux, des friandises... Ah ! jour de Dieu ! à quelle orgie de bonbons on se livrait ! C'était à croire qu'on avait à faire à une manne inépuisable ; on s'en fourrait jusque là, c'est le mot, si bien qu'à la fin, sucre, amandes, pain d'épice, tout passait sans goût et sans saveur sur le palais blasé à tant de sucreries !

Aurait-on le courage de gourmander des enfants dans ces moments où ils sont si heureux !

Laissez-les donc s'empiffrer de bonnes choses le grand jour de la St-Nicolas ! Ils l'ont attendu si longtemps, ils ont tant aspiré après lui, ils le regretteront tant plus tard, quand ils seront hommes, qu'ils auront des illusions en moins et de la barbe en plus, et qu'ils se souviendront du bon temps où ils couraient les vêtements souvent trouvés aux coudes et aux genoux, mais plus heureux que maints petits messieurs couverts de velours et de soie !

JULES C.

## PELZMICHEL.

Nous sommes au 5 décembre, il est huit heures du soir ; c'est dans une petite ville des bords du Rhin, le père, la mère et leur petit garçon sont réunis autour de la table.

Le père (entrant). — Les journaux nous annoncent que Pelzmichel arrivera bientôt de Moscou, où il jouit d'une grande estime, et où il est honoré comme un saint. Il est déjà en route ; il vient visiter les écoles primaires ; il vient voir si les petites filles et les petits garçons ont bien étudié pendant l'année, s'ils ont appris à prier, à écrire, à chanter et à lire ; s'ils ont été pieux et sages ; il a mis dans son havre-sac de charmantes poupées de sucre, et il distribuera ces beaux cadeaux aux enfants qui se seront bien conduits.

L'enfant. — Pelzmichel, je vous prie instamment de venir nous visiter dans notre maison. Apportez-nous des livres, des habits, des souliers et beaucoup d'autres jolies choses. Je travaillerai bien et je serai bien sage.

Pelzmichel (entrant dans la chambre). — Dieu vous bénisse, cher petit enfant. Obéissez à votre père et à votre mère, et je vous ferai de beaux cadeaux ; mais si vous mécontentez vos parents, je vous apporterai un fouet.

Pelzmichel est toujours vêtu de manière à produire une profonde impression sur les enfants. D'une main il agite un fouet, tandis qu'une longue chaîne de fer lui sert de ceinture, et traîne sur le parquet ; derrière son dos pend un grand sac qui ressemble à un bazar selon le nombre des enfants qui appartiennent à la même famille. Il est tout enmitoufflé de fourrures d'où lui vient son nom Pelzmichel ou « Michel aux fourrures ».

C'est à six heures du soir, la veille de la fête de saint Nicolas, qu'arrive Pelzmichel ; et dès son entrée il annonce à la jeune famille qu'il est envoyé par le Christ pour récompenser les bons et punir les méchants. Les questions qu'il fait, les réponses qu'on lui adresse, l'examen des cahiers de travail, lui servent à fixer son opinion, à décerner les cadeaux, qu'il exhibe majestueusement de son sac. Quelquefois il agite son fouet d'un air menaçant, et le remet au père de famille pour qu'il s'en serve au besoin. Puis après avoir promis la visite du Christ enfant, Christ-Kindchen, pour la veille de Noël, il disparaît à la faveur de l'espèce de désordre causé par une poignée de gâteaux, de noisettes, de pommes qu'il jette sur le parquet. Pendant que les enfants se baissent pour ramasser les dons de Pelzmichel, il s'éclipse, les laissant persuadés de son caractère merveilleux.

## »A PROPOS DE BOTTES.»

## I.

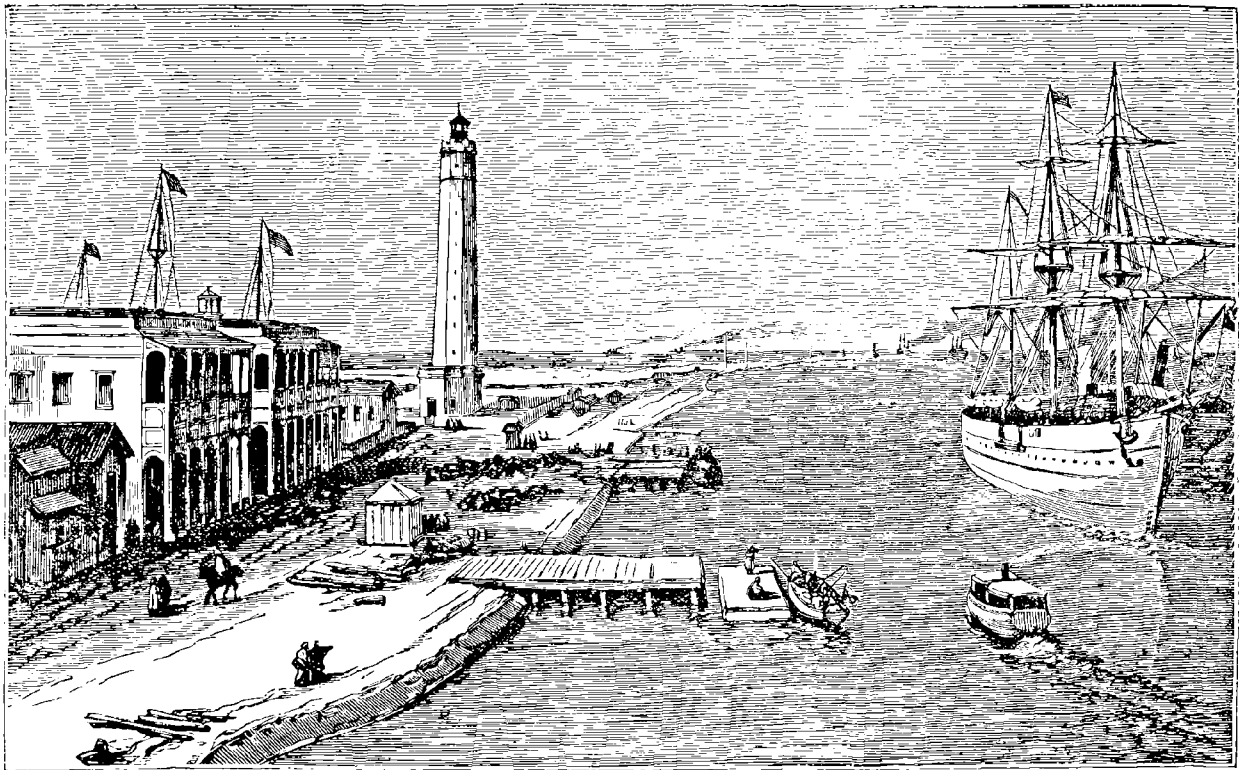
Le poète Boisrobert, l'ami et le protégé du cardinal de Richelieu, était criblé de dettes. Au nombre de ses créanciers se trouvait un cordonnier bel-esprit, nommé Cabrol, amateur passionné du beau langage, auquel Boisrobert donnait quelques leçons espérant par là s'acquitter, sans bourse délier, du prix des nombreuses paires de bottes qu'il lui devait.

Boisrobert traitait un jour avec lui la grande question

de transition oratoire; la transition, disait-il, est à l'écrivain ce que le pont est à un général d'armée; elle doit tenir de l'idée qu'elle quitte et de l'idée qu'elle prend, de la même manière qu'un pont tient aux deux rives d'un fleuve.

— Admet-on des transitions à propos de bottes, se hâta de demander le disciple de saint Crépin qui désirait amener la conversation sur le chapitre de son mémoire.

— Y pensez-vous? objecta vivement le professeur. Si vous n'étiez pas bottier, à la bonne heure, mais malheureusement vous l'êtes, et parler de bottes, cela sentirait trop le métier. Evitons de laisser percer le bout de l'oreille. Prenez-y bien garde, malheureux, et sachez



PORT-SAÏD, ENTRÉE DU CANAL DE SUEZ.

que le mot »bottes» dans son acception de chaussures vous est à jamais interdit.

— Oh! oh! maître Cabrol, se dit le cordonnier en se retirant, vous faites d'étonnants progrès dans les lettres, mais ils vous coûtent un peu cher, car vous venez d'apprendre dans cette leçon qu'il vous est à jamais défendu de demander à ce poète la somme qu'il vous doit. Mais minute, vous n'êtes pas un sot, maître Cabrol.

## II.

Le lendemain, Cabrol se présente chez Boisrobert, portant sous son bras le résultat de ses réflexions.

Selon une vieille mode, encore en usage à cette époque, la porte d'entrée de la maison avait un guichet, à travers lequel un domestique opposait son »visa» sur la personne qui demandait à être introduite. Mais le poète était sur le qui-vive, aussi ne confiait-il à personne ce poste important, et se plaçait-il lui-même en vedette pour inspecter les survenants.

Cabrol était armé d'une paire de fleurets. Cette importation déplut à la douane de la porte; le littérateur comprit cette botte détournée et l'évita au moyen d'une feinte.

— Monsieur, cria-t-il, j'ai dans ma chambre ma vieille mère malade; l'appareil de vos fleurets ne pourrait que l'effrayer; au nom du ciel, retirez-vous. Sur

ce, le panneau glissa dans la coulisse, et le vasistas se ferma avec un bruit sec qui fut comme le point final de la phrase de Boisrobert.

— Allons, se dit le cordonnier désappointé, je vois que j'ai affaire à forte partie; Boisrobert est mon maître et je ne suis pas digne de délier les cordons. . . . . de sa bourse.

### III.

Persévérant comme un créancier, Cabrol dépose ses fleurets, court au marché acheter un petit faisceau de

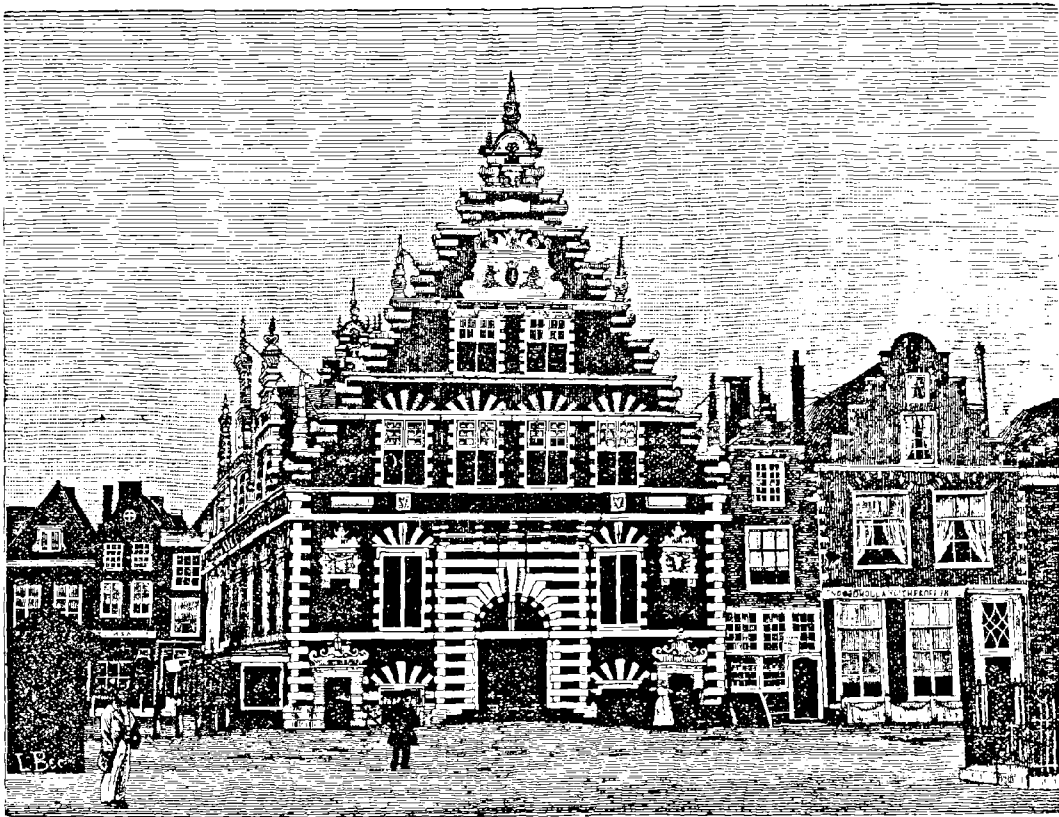
légumes qu'il recouvre de son mouchoir. Puis, dans ce nouvel équipement, il vient s'offrir de nouveau à l'inspection préliminaire du poète.

Celui-ci! n'ayant constaté aucun objet de contrebande, ouvre au cordonnier qui entre, la tête haute et l'allure fière, comme un vainqueur en terre conquise.

— Me permettez-vous, dit-il à Boisrobert, de poser cet objet quelque part.

— Mais sans doute. Que portez-vous donc là?

— Oh! presque rien. Deux petites bottes d'asperges. Et, «à propos de bottes,» puis-je vous réclamer le prix de celles que vous savez?



LA HALLE DE HARLEM.

— Bravo, mon élève, vous avez fait des progrès inouis! Peste! Quel esprit! Quelle finesse.

— Vraiment?

— Je n'en reviens pas! Quel tour de phrase ingénieux! Mais cette transition vaut son pesant d'or?

— Vous croyez?

— J'en suis sûr; elle vaut dix fois le prix des bottes que vous m'avez livrées

— Plait-il?

— Oui, Monsieur. Or, comme c'est moi qui vous ai enseigné ces beaux stratagèmes en fait de style, je pourrais exiger du retour, pour mes leçons, mais je serai généreux .. Je vous tiens quitte...

Cabrol demeura ébahi.. il prit la fuite abandonna t armes et bagages .. Et depuis lors, toutes les liaisons brusques et angu euses, toutes les transitions cousues de fils grossiers furent nommées des «à propos de bottes»

### LE PETIT SOU.

Je suis le petit sou que l'on fit pour l'aumône ;  
J'ouvre une porte au ciel à celui qui me donne.  
Je fais un peu de bien, sans venir du Pérou.  
Avec les pièces d'or, soleils de la cassette,  
On bâtit des palais pompeux, mais on achète  
Sa place au Paradis avec un petit sou.

## EPITAPHE D'UNE MOUCHE.

Ci-git une petite mouche  
 Qui pompait le suc d'un jasmin;  
 Quand tout-à-coup un écolier farouche,  
 En voulant la saisir, l'étouffa dans sa main.  
 Les moucherons, ses fils, murmurent à la ronde  
 Le récit douloureux d'un si cruel trépas;  
 Et toutes les mouches du monde  
 Déplorent le néant des jasmins d'ici-bas.

## BABIOLES.

Un voleur avait profité d'un incendie pour voler une montre.

— Vous êtes doublement coupable, dit le président, car vous auriez dû faire « la chaîne. »

— Je ne demandais pas mieux, répondit le prévenu, mais la chaîne n'a pas voulu suivre la montre.

Paul. — Donne-moi des bonbons, M. Chose...

Le visiteur. — Je n'en ai pas, mon ami, mais voilà un sou pour en acheter.

Paul. — Je m'en vais bien vite le cacher ton sou, car maman était fâchée avant hier, parce que tu ne m'avais pas donné plus, elle a dit: — Ce vieux pingre! Une autre fois tu refuseras.

## LA MODESTIE.

Lorsque Jupiter prit le soin  
 D'assigner aux Vertus leur rang auprès de l'homme,  
 Celle qui méritait la pomme,  
 La Modestie, était demeurée en un coin:  
 Elle fût oubliée; on ne la voyait point.  
 O vous que la grâce accompagne!  
 Lui dit le dieu, les rangs sont déjà pris:  
 Mais des autres Vertus vous serez la compagne,  
 Vous en rehausserez le prix.

## MADEMOISELLE DE MURVILLE.

(Suite et fin. voir page 342.)

## III.

Quand Claire de Murville eut appris que son oncle

venait d'être arrêté, elle fondit en larmes, et sans rien écouter de plus, gravit d'un trait les cinq étages; il lui semblait qu'elle trouverait dans son humble logis quelque lettre de son oncle... Et puis son cœur gardait une dernière espérance. Elle se disait que les paroles du marchand n'étaient peut-être qu'une cruelle plaisanterie... Pourquoi eût-on songé à arrêter un vieillard inoffensif, inconnu d'ailleurs? Elle plaça la clef dans la serrure, quand une voix aigre et un rire féroce retentirent à l'extrémité du corridor. C'était la femme Mondet qui contemplait avec délices l'agitation de mademoiselle de Murville.

— Ah! ah! race d'aristocrates, tu viens chercher ton oncle?... T'arrives trop tard, mam'zelle... le vieil oison est déniché.

Sans s'arrêter à répondre, Claire ouvrit la porte... elle se précipita dans la chambre... il n'y avait personne... Jetant alors un cri, l'infortunée tomba sur une chaise en couvrant de ses mains son visage inondé de larmes. L'impitoyable voisine était entrée:

— Ah! tu pleures maintenant, dit la mégère: je conçois... t'as peur pour ta tête... mais je suis bonne... je n'ai dénoncé que le vieux serpent... Depuis longtemps, je me méfiais de lui... j'avais chargé mon fils Brutus d'aller aux renseignements... et il en a eu! Quand tu voudras revoir ton oncle, il faudra le demander à la Force.

Le parti de Claire fut bientôt pris. Descendant l'escalier avec la même rapidité qu'elle avait mise à le monter quand elle espérait encore trouver son oncle; elle s'éloigna en courant dans la direction des Tuileries. Dès qu'elle fut arrivée à la terrasse des Feuillants, elle regarda fort attentivement toutes les personnes qui passaient. Le hasard ramena Robespierre de ce côté. En l'apercevant, mademoiselle de Murville fit un mouvement de joie... c'était lui qu'elle attendait.

— Monsieur!... murmura-t-elle.

— Qu'est-ce?... Ah! c'est toi, petite... Que me veux-tu?

— J'ai un grand service à vous demander.

— Un service?... parle.

— Vous avez du pouvoir... vous êtes monsieur de Robespierre...

— Eh bien?...

— Eh bien!... moi, je suis la fille du marquis de Murville.

— Vous... la fille d'un aristocrate!

— Je suis la nièce du comte de Murville qui vient d'être arrêté... Qu'on me permette de partager son sort et de mourir avec lui.

— Vous avez du courage, mon enfant... Mais ce que vous désirez est impossible... Retournez chez vous: si votre oncle n'a pas conspiré contre la patrie, si c'est un honnête homme, il vous sera rendu.

— Quoi! ne puis-je être mise en prison avec lui?

— Non, puisqu'il n'y a pas de mandat d'arrestation contre vous.

— O mon Dieu!... pauvre oncle... comme il va souffrir!

Et mademoiselle de Murville, saluant Robespierre, s'éloigna d'un pas chancelant.

Chaque jour, dès qu'elle avait achevé sa tâche quotidienne, Claire s'acheminait vers la porte de la prison où languissait le comte, avec de petits gâteaux qu'elle offrait en vente aux passants. On avait remarqué sa tristesse, les larmes qui roulaient fréquemment dans ses yeux, les regards d'anxiété qu'elle dirigeait sur le lieu redoutable où il lui était interdit de pénétrer. Bien qu'à tous ces signes il fût facile de deviner sa véritable condition, Claire, grâce à son âge, à sa douceur extrême, n'avait éveillé aucune malveillance. Cependant, quelque preuve de commisération qu'on lui donnât, mademoiselle de Murville restait impénétrable. La délation de l'infâme veuve Mondet avait mis en garde l'orpheline contre l'espèce humaine : la seule exception qu'elle fit à sa méfiance fut en faveur d'un vieux porte-clefs de la prison. Il y avait chez cet homme une espèce de candeur qu'on ne trouve à un égal degré que dans les enfants et les vieillards, ces êtres si bons qui se rencontrent aux deux extrémités de la vie. Michel était tellement accoutumé au spectacle des douleurs les plus déchirantes, qu'il n'avait pas été long à comprendre l'affliction de Claire. Sans témoigner à la jeune fille qu'il avait lu au fond de son cœur, il sut, tout en lui parlant de sujets indifférents, l'amener à une révélation. S'il n'eût écouté que sa sympathie, il se fût chargé de lettres pour le comte de Murville, mais il savait que toute intelligence d'un gardien de la prison avec les familles des détenus était punie de mort. Il dut attendre. Enfin un jour il vint de lui-même annoncer à Claire qu'elle pouvait entrer. Un rayon de joie illumina les traits de la jeune fille. Michel se détourna en essuyant une larme. Claire s'aperçut de ce mouvement.

— Quoi, dit-elle, ne partagez-vous pas mon bonheur, vous qui avez semblé partager mes peines? Je vais revoir mon oncle! tout est oublié!...

— Le revoir!

— Oui, vous me l'avez annoncé... Mais comment cette faveur tant désirée m'est-elle accordée?

— Sur la demande du comte.

— Oh! ne perdons pas de temps.

Dix minutes après, Claire, suivie à courte distance par Michel, entra dans la salle commune. Un double cri s'échappa de ses lèvres et de celles du comte : mademoiselle de Murville se jeta dans les bras de son oncle. Moment de félicité suprême qui paie de toutes les douleurs?... Les douces larmes font oublier les larmes amères : on s'accuse d'avoir douté de la Providence, on rend grâces à Dieu, qui éprouve ses élus sans les abandonner.

Il fallut que le comte triomphât de son émotion pour prendre la parole et répondre aux nombreuses questions de Claire. Celle-ci mêlait une foule d'idées avec toute la vivacité de son âge et de son cœur.

— Mon bon oncle, disait-elle, que le temps m'a paru long! Vous voici enfin! Vous avez dû cruellement souffrir dans cette vilaine prison... Ah! que j'ai été

malheureuse! Obligée de vendre des gâteaux, de jouer mon rôle, de détourner les soupçons... Vous allez être remis en liberté, n'est-ce pas? ils savent que vous êtes innocent... Et nous serons encore ensemble, toujours ensemble!

— Oui, mon enfant...

— Vous paraissez hésiter... Quoi! ne sortirez-vous pas bientôt de prison?

— Sans dou

— Alors tout s'arrange... On ne vous inquiétera plus.. Moi, je continuerai à travailler.. et nous attendrons ainsi un temps meilleur.

Le comte leva les yeux au ciel avec une expression déchirante. Claire comprit; elle poussa un gémissement, et tomba à genoux en sanglotant.

— Pauvre petite, murmura le vieillard, tu m'épargnes la pénible tâche de t'annoncer une nouvelle qui brisera ton cœur : je suis condamné à mort.

## V.

Claire resta anéantie devant cette horrible révélation.

— Ne crains rien, mon enfant, dit le vieillard, si tu le veux, ton avenir est assuré. Voici une lettre qu'un de mes compagnons de captivité, le vicomte d'Arby, m'a remise pour toi : il te recommande aux soins de sa sœur, madame de Lirieu, qui habite un quartier retiré. C'est une excellente personne; je l'ai connue beaucoup; elle t'accueillera bien.

— Moi, songer à l'avenir et accepter une existence heureuse quand vous n'existeriez plus! Non, mon oncle; j'ai du caractère, et je suis décidée à partager votre sort!

— Tais-toi, Claire, tais-toi! Si jeune, et ne plus aimer la vie.. c'est un blasphème...

— Eh bien, mon oncle, reprit mademoiselle de Murville avec une apparente soumission... eh bien! je vous obéirai.

— A la bonne heure! Au sortir de la prison, rends-toi chez madame de Lirieu. Là, peut-être, seras-tu à l'abri des persécutions de nos ennemis. Tâche alors d'oublier les malheurs de ta famille, et prie quelquefois pour ton oncle, qui te bénit.

Michel s'approcha. Il lui en coûtait de séparer ce vieillard et cette enfant qui échangeaient le dernier adieu, l'adieu de la mort; mais des ordres impitoyables avaient été donnés. La visite de Claire paraissait déjà trop longue au principal gardien de la prison. Le comte essaya de conduire sa nièce jusqu'à la grille qui allait les séparer à jamais; il n'en eut point la force et retomba sur son siège de bois en étendant vers mademoiselle de Murville ses mains amaigries et tremblantes.

Claire n'avait promis à son oncle de se rendre chez madame de Lirieu que pour tranquilliser l'esprit du comte... Mais son parti était déjà pris. Le lendemain, selon sa coutume, elle vint dès le matin s'établir à la

porte de la prison, résolue à suivre la charrette des condamnés et à s'approcher de l'échafaud en criant: «Vive le roi!» Car elle espérait que la foule, irritée, lui ferait partager le sort de M. de Murville, et elle savait qu'à cette époque on pouvait compter sur les fureurs de la multitude. L'attente d'un affreux supplice avait élevé son courage, grandi son âme; Claire s'était préparée avec sérénité à terminer, ce jour-là, son existence de quinze ans. Comment n'eut-elle pas été forte? elle avait tant prié!

Un mouvement inaccoutumé se faisait remarquer dans les rues; des hommes à piques passaient rapidement en proférant des menaces contre les hommes qui étaient au pouvoir.

— Ah! reprit un garde national, je crois que le jour d'aujourd'hui deviendra historique.

Ces paroles, l'agitation de la foule, l'air de préoccupation qui se lisait sur tous les visages, trompèrent la jeune fille. S'imaginant que les massacres de septembre 1792 allaient se renouveler, elle courut vers la prison, et y arriva tout essoufflée. Mais ce fut en vain qu'elle attendit, les septembriseurs ne parurent pas, et la porte ne livra point passage à la fatale charrette... Ce jour là était celui où tomba Robespierre et ses complices.

Le surlendemain, le comte de Murville, mis en liber-

té, embrassait sa nièce, qui ne pouvait croire au miracle de la délivrance du vieillard.

Quelques années après, nous retrouvons le vieux comte de Murville rentré en possession de ses biens et de l'hôtel de ses pères. Il avait attaché à sa personne, comme valet de chambre, l'honnête Michel, et uni sa nièce au fils de madame de Lirieu, jeune homme plein de cœur, et qui avait montré une rare énergie dans les événements de la révolution. Les époux venaient de recevoir la bénédiction nuptiale, les parents, les amis remplissaient le salon, Claire sortit un moment et rentra tenant un petit paquet qu'elle plaça sur un guéridon élégant auprès de sa splendide corbeille de mariage; le comte, tout étonné, lui demanda:

— Quelle est donc cette fantaisie, ma chère enfant?

— Mon bon oncle, répondit Claire, je veux honorer, mettre en évidence les humbles vêtements qui ont autrefois abrité mon indigence. La comtesse de Lirieu doit se rappeler toujours la pénible époque où elle allait, simple ouvrière, offrir ses services à des marchands. La comparaison du passé lui rendra le présent plus doux. Pour être heureux, il faut moins oublier que savoir se souvenir.

ALFRED DES ÉSSAIS

## NOS CADEAUX D'ÉTRENNES.

Les 6<sup>e</sup>, 7<sup>e</sup>, 8<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup>, 10<sup>e</sup>, 11<sup>e</sup>, 12<sup>e</sup>, 13<sup>e</sup> et 14<sup>e</sup> volumes de L'ILLUSTRATION EUROPÉENNE (les 3 premiers volumes sont épuisés) le volume broché, frs. 40.—

Le volume élégamment relié dans un emboitage avec fers spéciaux, frs. 43.—

Les 8 volumes parus du MUSÉE DU JEUNE ÂGE, publication appropriée aux jeunes gens des deux sexes, le volume broché, frs. 4.—

Le volume élégamment relié dans un emboitage avec fers spéciaux, frs. 5.50.

LE FOYER NATIONAL ILLUSTRÉ, renfermant le texte de 13 volumes ordinaires au moins, frs. 3.—

LE RIEUR ILLUSTRÉ, volume renfermant 52 gravures coloriées et quantité de gravures sur bois, dessinées par les artistes les plus humoristiques, frs. 3.—

LE PORTEFEUILLE I. FRANS HALS, renfermant 10 eaux-fortes du maître, frs. 15.—

LE PORTEFEUILLE II. FRANS HALS, renfermant 10 autres eaux-fortes du maître, frs. 15.—

LA BONNE AVENTURE, d'après NAVEZ, gravure en taille douce, due au burin de J. DEMANNEZ, membre de l'Académie de Belgique, sur Chine, frs. 7.—

L'ALBUM MUSICAL pour chant, renferme: 1<sup>o</sup>. Sérénade espagnole. — 2<sup>o</sup>. Les Hirondelles. — 3<sup>o</sup>. Ce que j'aime. — 4<sup>o</sup>. Le Ménestrel. — 5<sup>o</sup>. Réverie. — 6<sup>o</sup>. Bonsoir, petits Oiseaux. — 7<sup>o</sup>. Gentil Miroir. — 8<sup>o</sup>. Le Chant du Barde. — 9<sup>o</sup>. Promenade nocturne. — 10<sup>o</sup>. Sous les Tilleuls, frs. 5.50.

L'ALBUM MUSICAL, pour piano, renferme les morceaux suivants: Le Défilé. — Le Réveil des Sylphes. — Graziella. — Polka des Fifres. — Les Violons du Roi. — Douce Vision. — Bivouac. — Mors aux Dents, frs. 5.50.

Un emboitage artistique, renfermant 50 reproductions des tableaux les plus célèbres du MUSÉE DE DRESDE, frs. 8.—

A envoyer les mandats-poste à Théo Spée, Directeur-Gérant de l'Illustration Européenne, à Bruxelles.

Imprimerie de «l'Illustration Européenne.»



# MUSÉE DU JEUNE ÂGE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Publié sous la direction de M<sup>lle</sup> MARCELLINE LA GARDE.

## ABONNEMENTS:

BRUXELLES..... 8.— fr.  
PROVINCE..... 8 50 „  
franco par an.

SOMMAIRE. GRAVURES. — Villages des Nègres Niam-Niam. — Momies Egyptiennes. — Femmes de l'île d'Oléron.

TEXTE. — Villages des Nègres Niam-Niam. — Momies égyptiennes. — Femmes de l'île d'Oléron. — La Barbe du petit Tambour Bilboquet. — Babioles. — Les Bataillons de Chiens. — Candidat. — Gare à mes bottes. — Le Présent et l'Avenir. — Les Mystères du Soleil. — Dieu vous conserve la Vue. — La Poupée de jadis et celle d'aujourd'hui. — Avis.

## ADMINISTRATION:

BRUXELLES,  
107, BOULEVARD DU NORD.

N<sup>o</sup>. 45.

10<sup>e</sup> ANNÉE.

6 DÉCEMBRE 1884.

### VILLAGES DES NÈGRES NIAM-NIAM.

L'immense territoire peu connu s'étendant des affluents du Nil à l'Est de l'Afrique, est occupé par une population de nègres appelés Niam-Niam, nom qui signifie, dans la langue du pays, «Grands Mangeurs.»

Les Niam-Niam, peuplade belliqueuse et courageuse, sont toujours en guerre avec leurs voisins; anthropophages et très-friands de chair humaine, ils mangent leurs prisonniers et les ennemis blessés. Leurs principales occupations sont la chasse et l'agriculture.

Ces nègres vivent par groupes de plusieurs familles et ces groupes réunis, forment de petits villages situés à une faible distance les uns des autres. L'habitation d'un Niam-Niam se compose de trois huttes; l'une sert de chambre à coucher, l'autre de cuisine et la troisième de chambre pour les enfants. Les huttes destinées au coucher et à la cuisine sont construites en terre grasse et recouvertes d'un toit de chaume en forme de boule, et terminé en pointe. Les huttes pour les enfants sont élevées sur des échafaudages en bois, pour les préserver des attaques des bêtes sauvages. —



VILLAGES DES NÈGRES NIAM-NIAM.

Tout l'aménagement de ces habitations consiste en des escabeaux, des plats, des écuelles et en quelques ornements grossièrement taillés dans le bois,

### MOMIES ÉGYPTIENNES.

On appelle momies les corps d'hommes préservés de la corruption par l'embaumement. C'était un usage très-commun chez les peuples anciens, et surtout chez les Égyptiens, d'embaumer leurs morts. Indépendamment

de leurs idées religieuses, les Egyptiens y étaient forcés, par les miasmes pestilentiels qui se seraient exhalés, dans ce climat brûlant, de ces foyers de corruption, par le manque de bois qui ne leur permettait pas de brûler les corps, et par les inondations du Nil qui les empêchaient de les enterrer. Les embaumeurs incisaient le corps, en retiraient les viscères et après les avoir nettoyés et préparés, les replaçaient dans les cavités qu'ils remplissaient avec des aromes pulvérisés. Le corps était ensuite salé et alors on l'enveloppait de bandes de toile enduites de gomme. Les bandelettes, tournés plusieurs fois autour du corps et des membres, lui donnaient l'apparence d'un enfant au maillot. L'embaumement terminé, on appliquait quelquefois un voile très-fin ou un masque de carton doré ou colorié sur la face du défunt, pour cacher les difformités de la figure résultant de l'opération. On couchait ensuite la momie dans un coffre de forme humaine, et sur ce coffre on peignait ou sculptait des hiéroglyphes. Presque toutes les momies que l'on a trouvées sont dans un parfait état de conservation; leur couleur est d'un brun foncé, souvent noire et luisante; le corps, aussi dur et aussi sec que du bois, répand une odeur aromatique particulière.

Quoique les familles fussent autorisés par les lois de garder auprès d'elles les restes de leurs parents, il y avait aussi des sépultures publiques. Ces sépultures étaient des souterrains, construits en forme de chapelles sépulcrales, dans lesquelles on les descendait par des ouvertures carrées qui étaient fermées à l'aide d'une pierre.

Les momies des rois étaient placées dans des pyramides et aussi dans les galeries richement décorées, pratiquées dans la chaîne des montagnes libyques. C'est dans une de ces galeries souterraines qu'on a découvert récemment la momie du roi Amen-Hotep I, de la XVIII<sup>e</sup> dynastie.

Notre deuxième gravure nous représente cette momie d'abord enfermée dans sa boîte, puis, après l'ouverture de la caisse, le corps est enveloppé d'une multitude d'étroites bandelettes et la figure est couverte d'un léger masque de bois, à travers lequel apparaissent deux yeux ouverts et qui semblent en porcelaine.

#### FEMMES DE L'ÎLE D'OLÉRON.

L'île d'Oléron, située dans l'Atlantique, vis-à-vis de l'embouchure de la Charente, est séparée du continent par le passe de «Maumusson.» Elle a 20,000 habitants et 30 kilomètres de longueur sur 8 de largeur. Les villes principales sont Saint-Pierre, au centre de l'île, qui fait un grand commerce de vin, d'eau-de-vie et de sel, et Château d'Oléron, à l'extrémité sud-est de l'île: c'est une petite place de guerre qui a un château-fort.

L'île d'Oléron est très-fertile en produits agricoles. Elle appartient longtemps aux comtes d'Anjou et d'Aquitaine et fut acquise à la France par Charles V.

#### LA BARBE DU PETIT TAMBOUR BILBOQUET.

##### I.

Il y avait dans les armées du grand Napoléon un petit tambour qui n'avait que neuf ans. C'était un enfant de troupe qui s'appelait Frolut de son véritable nom, mais qu'on avait surnommé Bilboquet à cause de son corps long, mince, fluet, surmonté d'une si grosse tête qu'il ressemblait assez à l'objet dont on lui avait donné le nom.

Bilboquet n'était du reste remarquable que par sa mine. Le tambour-maitre lui avait si souvent battu la mesure sur les épaules avec sa grande canne de jonc, que l'harmonie du «ra» et du «fla» avait fini par lui entrer dans la tête avec les poignets. Voilà tout. Mais il ne portait pas le bonnet de police sur l'oreille droite, comme les moindres fifres le faisaient, il ne savait pas non plus marcher en se dandinant agréablement, à l'exemple de ses supérieurs, et un jour de paye, qu'il avait voulu laisser pendre son sabre comme les élégants du régiment, il s'était embarrassé les pieds en courant et était tombé sur le nez qu'il s'était horriblement écorché à la grande joie de ses camarades. On riait beaucoup de lui, mais lui, ne riait de personne.

Bilboquet avait dans ses habitudes un fond de sauvagerie bien rare à son âge. Et comment en aurait-il pu être autrement?

Soit malice des autres tambours, soit qu'il eut en effet un nez comme une pomme de terre, son camarade de gauche lui répétait chaque matin:

— Range ton nez, que je m'aligne!

Quand on jouait au pince-sans-rire, il était toujours pris, et on lui pinçait sa pomme de terre, comme les autres appelaient son nez, à lui faire venir les larmes aux yeux. D'autres fois, lorsqu'on se divertissait à la main-chaude, et qu'il était sur la sellette, au lieu de le frapper avec les mains (des mains larges comme des battoirs, c'était bien honnête,) on prenait des ceinturons sans en ôter souvent les boucles, il y en avait même qui ôtaient leurs gros souliers à clous, et qui s'en servaient pour jouer.

Le pauvre Bilboquet se relevait alors furieux, il s'en prenait à tout le monde, et ne devinait jamais. Puis, quand on était fatigué de lui avoir meurtri ainsi les doigts, on le chassait en l'appelant «cagne» et «pleurard.»

##### II.

Un jour, après une bataille où Bilboquet s'était distingué parmi quarante braves qui avaient pris une batterie aux Russes, il se présenta à l'empereur qui distribuait des récompenses en disant:

— J'en étais, sire, où est ma croix!

— Toi, dit l'empereur, tu auras la croix quand tu auras de la barbe au menton; en attendant, voici un Napoléon pour te consoler!

— Donnez toujours, Sire. C'est donc convenu, quand

j'aurai de la barbe, vous me donnerez aussi une croix.

A partir de ce jour, on ne se moqua plus autant du petit Bilboquet.

Quelque temps après, les troupes impériales entrèrent à Smolenske. Bilboquet aimait surtout, à ses heures de loisir, à se promener dans le quartier des Juifs, et restait en admiration devant leur barbe.

Un jour, il entre chez un Israélite marchand de bric-à-brac, qui avait une barbe noire splendide.

— Que voulez-vous, mon bétit mousir? demande le Juif.

— Je veux ta barbe, répond lestement Bilboquet.

— Mon barbe! dit le marchand stupéfait, vous foulez rire!

— Je te dis, que je veux ta barbe, tiens, voilà un Napoléon, fit Bilboquet superbe, en posant sa main sur son sabre.

Le Juif refusa, et il s'en suivit une dispute qui attira bientôt quelques soldats. Ils entrèrent pour s'informer du motif de la querelle, et trouvèrent l'idée du tambour si drôle, qu'ils obligèrent le pauvre Russe à céder sa barbe. L'un d'eux, barbier du régiment, se mit à le raser.

En rentrant, Bilboquet fit coudre sur un morceau de peau d'âne d'un tambour crevé les poils de la barbe du Juif, et n'en dit rien à personne.

Arriva l'entrée à Moscou. Un jour, les grenadiers avaient essayé de faire sauter deux arches d'un pont en bois qu'on venait de traverser, mais ils ne réussissaient pas; le général de brigade, voyant que l'ennemi allait aussi traverser ce pont, envoya quelques sapeurs pour abattre une poutre, mais le feu de l'ennemi les fit reculer. On allait se retirer, lorsqu'on vit s'élançer un soldat dans la rivière, la hache sur l'épaule, on reconnut que c'était un sapeur qui se dévouait au salut de tous.

Il nage, les ennemis font pleuvoir des balles autour de lui, mais il n'en avance pas moins, il arrive à la poutre qui soutient le pont, abat ce qui en reste encore, et aussitôt, la charpente des deux arches s'abîme dans la rivière et l'on ne voit plus le brave sapeur. Tout-à-coup, il reparait: le général lui-même s'approche de l'eau; on tend des perches, le sapeur revient à flot; l'on reconnaît Bilboquet avec une barbe noire au menton! C'était la barbe confectionnée avec les poils de celle du Juif!

— Qu'est-ce que cette mascarade? s'écrie le général.

— C'est moi, dit le tambour, moi, à qui vous avez promis la croix quand j'aurai de la barbe au menton. Et j'en ai, j'espère!

Le général sourit, ôta sa croix, la remit à Bilboquet, et depuis lors, tous les anciens du régiment saluèrent Bilboquet avec amitié, et le tambour-maître ne lui donna plus de coups sur les épaules.

### BABIOLES.

Je connais une vieille dame qui pousse jusqu'à la manie l'amour des animaux. Sa maison est le paradis

des chats et la terre promise des chiens. Cette dame fut un jour violemment importunée par une grosse mouche. Elle appelle son domestique:

— Jean, prenez cet insecte avec soin. Ne lui faites aucun mal, et mettez-le dehors, le plus doucement qu'il vous sera possible.

Jean prend la mouche avec précaution entre le pouce et l'index et sort. Deux minutes après il rentre rapportant la mouche.

— Eh bien, Jean, l'avez-vous renvoyée cette pauvre mouche?

— Madame, je n'ai pas osé... Il pleuvait!

Un Anglais entre chez un artificier; il veut de petites bombes de potassium éclatant au contact de l'eau. Voici comment il s'exprime:

— Médème, vèlez-vò donner moa de petites piloules qui broulent dans une petite cuvette au galop et font piff! paff! pouf! à la fin du cérémonie.

Une patrouille relève un pauvre diable étendu dans un ruisseau et baignant dans son sang. Revenu à lui, il se met à crier:

— Les coquins, ils m'ont roué de coups et volé dix francs et mon nez.

La patrouille riait. On approche une lanterne de la figure de l'homme. En effet, il n'avait pas de nez. Les voleurs le lui avaient arraché, c'était un nez d'argent.

Un Marseillais et un Parisien cherchaient à s'étonner l'un l'autre:

Le Marseillais. — Faites-vous beaucoup d'affaires?

Le Parisien — Enormément!

Le Marseillais. — Qu'appelez-vous énormément?

Le Parisien. — Pour vous donner une idée de ma correspondance: ma maison de commerce dépense par an 2500 francs d'encre.

Le Marseillais. — Qu'est-ce que cela! Moi j'en économise pour 4000 francs rien qu'en ne mettant pas les points sur les i!

L'ÉCOLE BUISSONNIÈRE à travers la chimie, par le Dr Airelle" est un excellent petit volume illustré, tout à fait approprié à la jeunesse: C'est un traité de vulgarisation où l'auteur explique ce que sont les réactifs, les bases, les acides, les matières colorantes, les quatre éléments et les matières organiques. Dans les célèbres jardins d'Académus, on devisait philosophie en se promenant; c'est le même procédé dont se sert M. le docteur Airelle, non pour faire de toutes nos fillettes et de tous nos garçonnetts des chimistes, mais pour leur expliquer au moins ce que c'est que les choses en question.

### LES BATAILLONS DE CHIENS.

Les Celtes, peuple pratique, tirèrent un grand parti des chiens de leur pays en formant des bataillons de

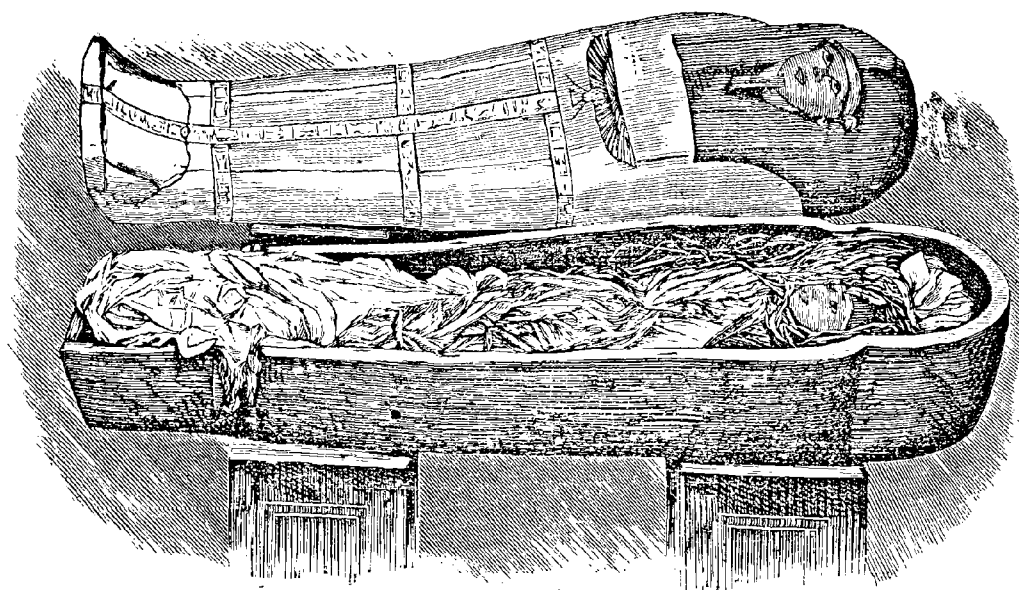
ces animaux et en les dressant au combat, où ils marchaient avec un ensemble, un courage que leur envièrent plus d'une fois les vieilles culottes de peau de l'époque. Armés de longs colliers garnis de clous, cuirassés et bardés de fer, ils attaquaient impatiemment l'ennemi et la mort seule pouvait leur faire lâcher prise. Les Grecs avaient aussi l'habitude de dresser des bouledogues pour veiller à la sûreté des villes de guerre. La citadelle de Corinthe reposait sous la garde de ces bêtes intrépides et vigoureuses.

Ce fut pour avoir failli laisser surprendre la Capitale par les Gaulois que les chiens devinrent un objet d'aversion à Rome. Ils y étaient comme la contre partie

des oies qui avaient sauvé la forteresse en annonçant par leurs cris que l'ennemi était là.

### L'ILE DES MORTS.

A quelque distance de Hammerfest sur les côtes de la Norvège, se trouve une petite île appelée Kirkegaard (l'île du cimetière); c'est là qu'on enterre ceux que la loi humaine a livrés à l'inexorable vengeance des lois. On dépose aussi sur ces rives sans cesse



MOMIES ÉGYPTIENNES.

battues par les flots de la mer Glaciale, les infortunés morts par accident et les naufragés dont les cadavres viennent échouer sur la côte. Les marins et surtout les pêcheurs n'approchent de ces bords sinistres qu'avec un sentiment de crainte, surtout vers l'heure de minuit, car Kirkegaard est, disent-ils, hanté par des fantômes qui errent tristement enveloppés dans leurs suaires en lambeaux, et qui élèvent leurs mains décharnées vers le ciel en demandant à Dieu de donner enfin le repos à leurs âmes. Les Lapons seuls, tout superstitieux qu'ils soient, établissent sans crainte leurs tentes sur les rives de Kirkegaard: pendant presque tout l'été, on peut tenir pour certain d'y rencontrer quelque troupe des habitants primitifs de cette contrée.

### CANDIDAT.

Le principal habillement des Romains était la robe, appelée «toga», comme chez les Grecs c'était le manteau appelé «pallium».

La robe romaine, était de laine, ronde, fermée par devant et sans manches. La couleur en était généralement blanche. Mais cette blancheur différait de celle dite «candidus» qui avait un éclat particulier dû au lustre que lui imprimait la craie.

Une robe de cette blancheur servait de vêtement à ceux qui se mettaient sur les rangs pour obtenir un

poste dans la magistrature. On les désignait sous le nom de «candidati.» De là est venu sans doute le mot candidat.

---

### GARE A MES BOTTES.

---

Un bohème est invité à une partie de chasse; il refuse,

il n'a pas de bottes.

— Qu'à cela ne tienne, dit un ami; prends les miennes.

Le bohème accepte. En route, l'ami complaisant de répéter:

— Voilà des ronces, prends garde à mes bottes!

Et le pauvre diable de rougir jusque dans le blanc des yeux.

— Ton ami est un idiot, lache-moi ses bottes, prends les miennes, tu peux les abîmer tant que tu veux! ça m'est égal, lui souffle l'amphytrion au déjeuner.



FEMMES DE L'ÎLE D'OLÉRON.

Le bohème accepte avec joie; on se remet en chasse, mais à chaque instant son nouveau prêteur lui crie:

— Dis donc, ne te gêne pas, je ne tiens pas à mes bottes!

---

### LE PRÉSENT ET L'AVENIR.

---

Autrefois deux marchands de nouvelle fabrique,

Seigneur Présent et Seigneur Avenir,  
Chez les Mortels vinrent ouvrir boutique.

C'est une époque à retenir.

Ils se logent l'un près de l'autre;

Présent dans un lieu fort étroit,

Avenir au grand air. L'un naïf, l'autre adroit,

Criaient à tous passants: Messieurs, voyez du nôtre.

Présent avait beau dire: Arrêtez, halte-là,

Regardez-moi bien, me voilà:

Oui, je suis le Présent; venez, j'ai votre affaire;

C'est ici qu'est votre vrai bien :  
 Mon voisin vous appelle. Hélas ! qu'iriez-vous faire ?  
 Il promettra beaucoup, et ne donnera rien.  
 Avenir près de là sur un théâtre vaste,  
 Où brillaient l'adresse et le faste :  
 Ici, Messieurs, s'écriait-il ;  
 C'est moi qui de vos jours ai débrouillé le fil :  
 Je prédis tout ce qui doit être,  
 Et plus encor. J'ai de tout ; désirez.  
 Quel bien voulez-vous voir paraître,  
 Vous n'avez qu'à dire : Montrez.  
 Je console du mal : je fais mieux ; et d'avance,  
 A sa place je mets un bien.  
 C'est moi seul qui vends l'espérance :  
 Que dis-je ? je la vends : je la donne pour rien.  
 Prenez, Messieurs, voilà des trésors, de la gloire,  
 Des plaisirs purs. Jamais les avez-vous goûtés ?  
 Non. Patience, il faut m'en croire ;  
 Il vous en vient, et des mieux apprêtés.  
 Mais voulez-vous encor une preuve meilleure  
 De mon habileté, de mes droits absolus ?  
 Présent vous étourdit de ses cris superflus ;  
 Vous l'allez voir disparaître sur l'heure.  
 Tenez, vous le voyez ; vous ne le voyez plus.  
 Prodige ! il disparut pour tous tant que nous sommes,  
 Et le fourbe Avenir amusa seul les hommes.

### LES MYSTÈRES DU SOLEIL.

Les poètes de l'antiquité faisaient trainer par quatre chevaux l'astre brillant qui nous éclaire. Ils n'avaient aucune idée de ses dimensions et quand un philosophe hardi osa proclamer que le soleil était aussi grand que le Peloponèse, les Athéniens le firent jeter en prison.

Au moyen-âge on s'occupa autrement du soleil. Les partisans des causes finales trouvèrent ingénieux d'admettre qu'il servait à la cuisson des damnés ! Opinion contredite par un écrivain subtil, qui affirmait que l'enfer était au centre de la terre et que les damnés la faisaient tourner en se démenant comme des diables qu'ils étaient.

En 1611, le père Scheiner crut apercevoir des taches sur le soleil, sa découverte fut confirmée. Leur aspect fit penser qu'elles étaient des cavités au fond desquelles on voyait le noyau du soleil. On admit alors que cet astre était composé d'un noyau obscur et froid enfoncé de deux atmosphères dont la plus extérieure était lumineuse.

Etant admis que le soleil est un corps obscur, rien ne s'oppose à ce qu'il soit habité. Les plus grands

astronomes proclamèrent qu'il était habitable. Mais une étude approfondie de la lumière du soleil a montré que cet astre n'était nullement, comme on l'avait cru, un corps obscur enveloppé par une atmosphère lumineuse, mais un corps incandescent enveloppé d'une atmosphère moins chaude et moins lumineuse tenant en suspension divers métaux vaporisés par la chaleur de ce noyau. Ces vapeurs peuvent se condenser en nuages comme se condense la vapeur d'eau, et ces nuages forment les taches que l'on voit sur le soleil.

Laplace, célèbre astronome, mort au commencement de ce siècle, attribua la formation de notre système planétaire au refroidissement graduel d'une nébuleuse unique renfermant toute matière condensée dans le soleil et les planètes.

La terre, dans cette hypothèse, serait un soleil éteint et à moitié refroidi. Dans quelques milliers d'années elle sera entièrement gelée comme la lune, et elle promènera comme elle dans l'espace une face morne et désolée.

\*\*

L'étude de la lumière du soleil a fait connaître les matériaux dont il est formé.

Tout le monde sait que la lumière solaire est composée de sept couleurs. Si on fait passer un faisceau lumineux à travers un morceau de verre taillé en prisme, les sept couleurs sont séparées, et on peut les recevoir sur un écran, où elles forment une image allongée, à laquelle on a donné le nom de spectre solaire. Les savants sont parvenus à faire l'analyse chimique des rayons solaires. Ils ont découvert que cet astre contient du fer, du cuivre, du zinc etc, mais qu'il ne s'y trouve ni or, ni argent, ni mercure, ni arsenic, ni sable, ni argile.

On a donc pesé le soleil, on l'a mesuré, on a calculé que si le soleil était un corps combustible comme le charbon, il serait brûlé en 5000 ans. Il y a plusieurs milliers d'années qu'il éclaire notre planète. Depuis longtemps il serait éteint et refroidi si quelque chose ne venait pas l'alimenter incessamment. Les petits astres qui entourent le soleil, attirés par lui finissent par se précipiter vers sa surface, et y entretiennent sa température par la chaleur engendrée dans leur mouvement.

Le soleil est la source de toute vie, de tout mouvement ; sans lui la terre serait aride et déserte. Ces immenses réservoirs de chaleur emmagasinés dans nos houillères, c'est à lui que nous les devons. Chaque atôme de carbone qui se fixe dans le tissu d'un végétal, absorbe une certaine quantité de chaleur qu'il retient jusqu'au moment où, par la combustion, elle est mise en liberté. Brûlez un arbre, un morceau de houille, ils dégageront une quantité de chaleur précisément égale à celle qu'ils ont empruntée au soleil pour se former.

Les végétaux, les animaux, les hommes naissent, grandissent, meurent, renaissent, se transforment sans cesse sous l'influence du soleil.

## DIEU VOUS CONSERVE LA VUE!

Un pauvre couvert de haillons voit passer un monsieur sur un pont, lui tend son chapeau, une pièce blanche tombe dans le chapeau, et le mendiant s'écrie d'un ton pénétré de reconnaissance :

— Dieu vous conserve la vue!

Le monsieur passe. Mais il se met à réfléchir à ce vœu singulier. Et il se dit :

— J'ai des yeux excellents, le regard vif, les paupières saines, le cristallin limpide... pourquoi donc ce truand se croit-il obligé de me souhaiter la conservation de la vue?

Notre homme y pense toute la journée. Cela le trouble, l'obsède. Il retourne le lendemain retrouver le pauvre.

— Pourquoi, dit-il, m'avez-vous souhaité hier de conserver une bonne vue?

— Parce que, répliqua le madré, votre nez est trop camus pour pouvoir jamais porter lunettes.

## LA POUPÉE DE JADIS ET CELLE D'AUJOURD'HUI.

## LETTRE A UNE MÈRE DE FAMILLE.

## I.

Vous rappelez-vous votre poupée, Madame ?

Il y a de ceci vingt ans; c'était la veille de la saint-Nicolas. Jusqu'alors vous n'aviez eu que cette éternelle bergère, au chapeau de carton tenant sur la tête au moyen d'un clou; à la robe de tulle rose fanée, bridant sur un jupon de papier; bergère dont vos baisers d'enfant avaient mangé les couleurs et qui, empalée sur un bout de bois, ne satisfaisait plus les aspirations de votre jeune imagination. Mais la saint-Nicolas arriva. Et quels cris! quels rires argentins! quand vous avez aperçue étendue sur votre petit soulier, vous souriant naïvement, cette poupée si ardemment désirée; la poupée sérieuse, la poupée pour de vrai, comme vous disiez dans votre langage enfantin! Plus rien de la bergère.

Vous êtes accourue près du lit de votre mère, qui vous a dit en vous embrassant :

— C'est ta fille, comme tu es la mienne; tu auras soin d'elle, comme j'ai soin de toi; je te l'ai donnée, mon enfant, comme le bon Dieu t'a donnée à moi, tu l'habilleras toi-même. Voici encore un petit nécessaire, il y a là un dé, un étui plein d'aiguilles, des ciseaux, du fil, et je te donnerai des chiffons de toile, de laine et même de soie. Tu en feras des chemises et des robes.

Alors a commencé pour vous la vie en petit.

Obéissant à cet instinct divin qui fait de toute

femme une mère, vous avez aimé votre poupée, vous vous êtes dévouée pour elle.

Vous avez commencé par lui confectionner, tant bien que mal, la blouse coulissée au cou, ourlée à grands points dans le bas, avec deux trous pour passer ses bras éternellement en guirlande.

Puis le sarrau est devenu robe, le bonnet grossier s'est transformé en chapeau; encouragée, vous avez osé aller jusqu'à la robe à traîne; toutes les modes du temps y ont passé.

Puis, progressant toujours, vous avez brodé des jupons, inventé des toilettes de bal et de cérémonie. Vos moments de récréation y passaient entièrement!

Il y a huit ans déjà que vous êtes mariée, Madame, et les devoirs maternels vous ont trouvée toute armée, toute vaillante...

Cherchez votre pauvre poupée, Madame, c'est à elle que vous le devez peut-être.

## II.

Aujourd'hui, vous êtes sortie avec votre mère, comme elle est sortie il y a vingt ans avec la sienne.

Vous êtes allée choisir une poupée pour votre fille.

Je ne sais quelle impression vous avez ressentie en entrant dans la boutique: vous avez suivi le mouvement de votre temps et peut-être n'avez-vous rien éprouvé.

Mais demandez à votre mère.

Elle a rougi, la pauvre dame, en regardant l'allure de toutes ces poupées, si différentes de la poupée — honnête fille qu'elle vous avait donnée naguère.

La marchande vous a montré un sujet non habillé afin de vous faire voir que l'ouvrier a bien imité la nature.

Au moyen d'un fil de fer, les paupières se lèvent et s'abaissent; l'œil fait ses évolutions. Il y a quelques années, on a trouvé un mécanisme pour les faire parler.

Lorsque vous avez demandé le prix, avec son sourire le plus... marchand, la vendeuse vous a montré des toilettes toutes faites. Aujourd'hui, il y a des couturières... que dis-je? il y a des tailleurs, des cordonniers, des modistes pour poupées.

Voici les bas à jour, la chemise ornée de dentelles, le corset, les jupons de mille sortes, la robe princesse sans ceinture, la robe de bal décolletée, la robe de chambre, la robe de... que sais-je, moi!

Puis, vient la chaussure, bottes à glands, bottes molles pour toilettes d'eau, souliers de bal... etc.

Puis, les chapeaux, les coiffures...

Et les postiches que j'allais oublier!

Vous avez été séduite, fascinée... encore un peu vous alliez prendre une poupée pour vous.

Alors on vous a parlé des meubles, et le défilé de la marqueterie; du palissandre, du bois de rose à commencé.

Et enfin, la lingerie, les oreillers brodés de dentelles, les draps de luxe, toutes ces somptuosités des chambres à coucher... banales.

Un billet de cinq cents francs y a passé, — et votre fille sera heureuse !

### III.

Ce n'est plus à la petite maman qu'elle va jouer comme vous l'avez fait à son âge : c'est à la dame.

Au lieu de faire subir à sa poupée, sans en avoir conscience, les diverses transformations qu'elle subira elle-même avant d'arriver à l'état de femme, elle va chercher, au contraire, à se modeler, elle, enfant, sur cette poupée femme.

Son temps se passera à l'habiller, à la déshabiller, à la faire trôner au milieu des somptuosités de son mobilier.

Cet esprit d'observation et d'imitation inné chez l'enfant, et surtout chez la petite fille, va se mettre en éveil, non pas comme vous l'avez fait pour surprendre et copier les allures d'une petite mère pour son bébé, mais pour singer la comédie du monde qui se passe dans votre salon.

La plus élégante, la plus manquée de vos visiteuses lui servira de modèle.

Vous irez tous les ans renouveler la garde-robe dé-

modée de la poupée. — Vous-même, sans vous en douter, vous prendrez un certain plaisir à assister aux conversations de votre enfant avec ce pantin corrupteur.

Mais un beau jour, Madame, vous apercevrez avec terreur que votre fille est bien avancée pour son âge ; ce sera lorsqu'avec une certaine logique elle vous aura fait remarquer qu'elle doit être au moins aussi bien habillée que son mannequin ; ce sera quand la comédie de la petite scène commencera à se jouer sur la grande et que le salon de la poupée sera rejeté pour le salon de la maman.

Mais il est vrai que les mères ont été inventées pour veiller sur leurs enfants.

Vous allez me dire :

C'est la mode, et il faut bien obéir.

Pendant qu'on suit les caprices de cette tyranne, il erre par le monde un bonhomme méprisé, méconnu, c'est le »sens commun ;" il intervient dans toutes les questions, même dans celle des poupées, mais malheureusement on le traite de vieux radoteur. Nos enfants finiront par ne plus s'en occuper, et c'est ainsi qu'une poupée peut former une coquette, une femme sans économie et par conséquent une femme malheureuse. Les petits effets, Madame, produisent parfois de grandes et déplorables causes.

## NOS CADEAUX D'ÉTRENNES.

Les 6<sup>e</sup>, 7<sup>e</sup>, 8<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup>, 10<sup>e</sup>, 11<sup>e</sup>, 12<sup>e</sup>, 13<sup>e</sup> et 14<sup>e</sup> volumes de L'ILLUSTRATION EUROPÉENNE (les 5 premiers volumes sont épuisés) le volume broché, frs. 10.—

Le volume élégamment relié dans un emboitage avec fers spéciaux, frs. 13.—

Les 8 volumes parus du MUSÉE DU JEUNE AGE, publication appropriée aux jeunes gens des deux sexes, le volume broché, frs. 4.—

Le volume élégamment relié dans un emboitage avec fers spéciaux, frs. 5.50.

LE FOYER NATIONAL ILLUSTRÉ, renfermant le texte de 15 volumes ordinaires au moins, frs. 3.—

LE RIEUR ILLUSTRÉ, volume renfermant 52 gravures coloriées et quantité de gravures sur bois, dessinées par les artistes les plus humoristiques, frs. 3.—

LE PORTEFEUILLE I. FRANS HALS, renfermant 10 eaux-fortes du maître, frs. 15.—

LE PORTEFEUILLE II. FRANS HALS, renfermant 10 autres eaux-fortes du maître, frs. 15.—

LA BONNE AVENTURE, d'après NAVEZ, gravure en taille douce, due au burin de J. DEMANNEZ, membre de l'Académie de Belgique, sur Chine, frs. 7.—

L'ALBUM MUSICAL pour chant renferme : 1<sup>o</sup>. Sérénade espagnole. — 2<sup>o</sup>. Les Hirondelles. — 3<sup>o</sup>. Ce que j'aime. — 4<sup>o</sup>. Le Ménestrel. — 5<sup>o</sup>. Réverie. — 6<sup>o</sup>. Bonsoir, petits Oiseaux. — 7<sup>o</sup>. Gentil Miroir. — 8<sup>o</sup>. Le Chant du Barde. — 9<sup>o</sup>. Promenade nocturne. — 10<sup>o</sup>. Sous les Tilleuls. frs. 5.50.

L'ALBUM MUSICAL, pour piano, renferme les morceaux suivants : Le Défilé. — Le Réveil des Sylphes. — Graziella. — Polka des Fifres. — Les Violons du Roi. — Douce Vision. — Bivouac. — Mors aux Dents. frs. 5.50.

Un emboitage artistique, renfermant 50 reproductions des tableaux les plus célèbres du MUSÉE DE DRESDE, frs. 8.—

A envoyer les mandats-poste à Théo Spée, Directeur-Gérant de l'Illustration Européenne, à Bruxelles.

Imprimerie de l'Illustration Européenne.



# MUSÉE DU JEUNE ÂGE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Publié sous la direction de M<sup>lle</sup> MARCELLINE LA GARDE.

ABONNEMENTS:  
BRUXELLES..... 8.— fr.  
PROVINCE..... 6.50 »  
franco par an.

SOMMAIRE. Gravures. — Une Cuisinière du Temps jadis — Les Tours du Broel, à Courtrai. — Espièglerie d'Ecoliers.  
TEXTE. — Une Cuisinière du Temps jadis. — Les Tours du Broel, à Courtrai. — Espièglerie d'Ecoliers. — La Barrière royale. Conte fantastique du douzième siècle. — Réponses aux Exercices récréatifs des Nos. 38, 41 et 43. — Avis.

ADMINISTRATION:  
BRUXELLES,  
107, BOULEVARD DU NORD.

N<sup>o</sup>. 46

10<sup>e</sup> ANNÉE.

13 Décembre 1884.



UNE CUISINIÈRE D'AUTREFOIS.

## UNE CUISINIÈRE DU TEMPS JADIS.

Pendant des siècles, la cuisinière a été un type; elle avait ses mœurs, ses habitudes, ses allures, au moyen desquels on la reconnaissait.

Aujourd'hui il n'en est plus ainsi, et en la voyant se promener, le dimanche, en compagnie de la fille de quartier et de la femme de chambre, je vous défie bien de la distinguer de ses deux compagnes.

Ce n'est guère qu'au Marché que vous pourrez la reconnaître, grâce surtout à son panier dont „l'anse" a donné lieu à un dicton bien connu.

On prétend que c'est en faisant surtout „danser" cette anse que la cuisinière réalise en peu d'années des économies qui font rechercher sa main, surtout par messieurs les cochers.

Une fois mariée, elle devient le plus souvent maîtresse d'estaminet ou d'hôtel, où sa manière d'être, son esprit d'ordre — et la connaissance qu'elle a des mystères de la cuisine — la font généralement arriver à la fortune.

Il va sans dire que la cuisinière que G. Netscher met sous nos yeux appartient à une époque reculée, comme l'annonce son costume et surtout l'office auquel elle se livre, — car une cuisinière d'aujourd'hui, qui a le sentiment de sa dignité, fausserait bien vite compagnie à la maîtresse de maison qui lui parlerait de recurer les marmites. «Madame, dirait-elle fièrement, je suis cuisinière et non pas fille de cuisine.»

## LES TOURS DU BROEL, A COURTRAI.

Parmi les monuments remarquables qui évoquent les souvenirs du passé de notre histoire nationale, nous devons citer les tours du Broel, à Courtrai, que représente notre gravure de ce jour. Nous nous bornerons à transcrire, à ce sujet, les renseignements historiques qu'a bien voulu nous transmettre le secrétaire-archiviste de la ville de Courtrai.

«Il existe à Courtrai, deux monuments curieux, derniers vestiges des anciennes fortifications de la ville; ce sont deux grosses tours situées sur les rives de la rivière la Lys et mises en communication au moyen d'un pont de pierre. L'une a été construite vers l'année 1386, et l'autre en 1411. De tout temps ces tours ont été considérées comme de précieux spécimens d'architecture militaire; aussi leur conservation a-t-elle été jusqu'ici, l'objet de soins tout particuliers de la part des magistrats successifs de la ville. Peut-être aussi que les faits historiques qu'elles rappellent n'ont pas été étrangers à cette sollicitude.

C'est à la fin du xiv<sup>e</sup> siècle que fut construite la première des deux tours, celle qui se trouve sur la rive Nord de la rivière; l'autre élevée en face sur la rive opposée, a été érigée en vertu d'un octroi de Jean-sans-Peur, en date du 18 avril 1411, permettant au magistrat de Courtrai de faire construire sur la Lys, une tour, un pont et une écluse.

Nous lisons dans une charte du même prince du 21 juin suivant «que le magistrat de Courtrai avait été autorisé à faire construire pour fortifier la ville du côté de la Lys, une tour à l'opposé d'une autre qui y était déjà faite, et un pont pour établir une communication entre elles" on y trouve de plus que l'entreprise des travaux fut faite pour la somme de 1050 livres de gros.

## ESPIÈGLERIE D'ÉCOLIERS.

Cet âge est sans pitié... Dieu sait s'il s'est fatigué le pauvre homme, à faire épéler pendant des heures les petits espîgles dont il doit, hélas! défricher la rude intelligence et voilà comment ils le remercient de ses peines! Sans doute il y a eu des punitions de données et les fripons se vengent à leur manière. Ils ont couvert d'encre la clef de la porte que le maître doit ouvrir en rentrant en classe, et quelle joie quand ils le voient, pris au piège, regarder piteusement sa main noireie. Quels rires étouffés, et tout à l'heure, quand le malheureux cherchera vainement à découvrir les coupables, ou qu'il fera à toute l'école un beau sermon sur le respect dû à l'instituteur, quelle mine hypocrite ils feront! Vous aurez beau faire, mon bon pédagogue, ils sont plus forts que vous, et vous êtes leur souffre-douleur; se battant parfois entre eux ils seront toujours prêts à se liguier contre vous, et mettront toujours en pratique à vos dépens le dicton du fabuliste: «notre ennemi c'est notre maître...»

## LA BARRIÈRE ROYALE.

## CONTE FANTASTIQUE DU DOUZIÈME SIÈCLE.

## I.

La maison du tisserand Jacques Fourgon, était située à l'extrémité de la rue Galande à Paris; c'était une espèce de masure dans un tel état de vétusté, que c'était pitié à voir.

Et pourtant, devant cette bicoque misérable et ruinée, on remarquait une barrière royale, telle que l'on n'en voyait que devant les habitations des rois, des princes ou du connétable.

Ceci est toute une histoire et veut une explication; la voici: la rue Galande se trouva un matin pleine d'un peuple tumultueux et en rumeur; chacun se pressait, se questionnait. On savait seulement qu'un accident venait d'arriver, mais on n'en connaissait pas encore l'importance: tout à coup des voix crièrent:

«Place au fils du roi, à monseigneur Philippe, lequel vient d'être renversé de cheval par un troupeau de pores et est en danger de perdre la vie.»

A ces cris, le peuple s'ouvrit, et on transporta le prince dans la maison dont je vous ai parlé; elle appartenait alors au père de Jacques Fourgon. Le fils du roi

Louis y demeura trois jours, après lesquels il fut possible de le transporter jusqu'au palais, où il rendit l'âme.

Or, maintenant, chers lecteurs, il est bon que vous sachiez qu'à la suite de l'ordonnance qui donnait droit de barrière à tous rois, princes ou connétable, il était ajouté ces mots : si un roi, une reine ou un fils de roi venait à loger chez un particulier, sans garder l'incognito, ledit particulier aurait le droit de décorer sa maison d'une barrière, laquelle subsisterait jusqu'à ce qu'elle pourrisse, mais il était expressément défendu de la réparer, sous peine de forte punition.

Le père de Jacques Fourgon connaissait cette ordonnance, et comme il était fort ambitieux de distinctions et d'honneurs, quoiqu'il ne fût qu'un pauvre ouvrier, il se hâta de faire élever une barrière devant sa porte, et la prévôté de Paris n'eut pas le plus petit mot à dire; il était pleinement dans son droit.

Avant de mourir, il appela son fils Jacques.

— Jacques, mon fils, lui dit-il, je n'ai que cette pauvre maison à te laisser, mais la barrière qui est devant est toute une fortune; c'est un honneur qui n'appartient qu'aux rois et aux princes; viens habiter cette demeure, veille toujours sur cette barrière, écarte d'elle toute cause de ruine ou de dégradation, car tu sais qu'il est défendu de la réparer, et tâche de mourir en la voyant debout.

## II.

Comme vous le voyez, la pensée d'orgueil qui le tuait ne l'avait pas encore quitté à ses derniers moments. Elle passa tout entière de son âme dans celle de son fils. Jacques Fourgon, qui servait alors en qualité de garde de M. le prévôt, obtint facilement, comme il était soudoyé, la permission de quitter l'épée; il vint habiter la maison de la rue Galande, se maria, eut un fils, Etienne, qui grandit, et que son père éleva dans ses idées orgueilleuses. La barrière royale était un culte pour toute la famille; cependant elle vieillissait.... Mais c'est ici que commence notre histoire, et nous croyons vous avoir donné assez d'explications pour n'avoir plus besoin de nous arrêter dans le cours de notre récit.

Donc, un soir du mois de septembre de l'année 11\*\*, Jacques Fourgon était assis devant sa porte, dans l'espace contenu entre sa maison et la fameuse barrière. Il était sombre et soucieux; Étienne son fils, et sa femme, Brigitte rivalisaient de caresses, ils s'évertuaient à arracher au tisserand un mot ou un sourire. C'était en vain: les lèvres de Jacques, serrées avec contraction, ne laissaient échapper ni sourire ni paroles, et ses yeux, constamment fixés sur la fatale barrière, indiquaient une préoccupation douloureuse. En suivant la direction des regards de Jacques Fourgon, il était facile de reconnaître la cause du profond souci qui troublait son repos: la barrière royale tombait en ruine par maint endroit. Malgré tous les soins du tisserand, les froides pluies de l'hiver, auxquelles succédaient les brûlants soleils de l'été, avaient insensiblement miné le bois,

qui, disjoint et fissuré par-ci, poudreux et rongé aux vers par-là, semblait présager à la glorieuse barrière une ruine totale pour la saison des vents, laquelle approchait à grands pas.

Jacques ne s'abusait pas sur l'état misérable de la distinction princière qui faisait son orgueil; il savait, à ne s'y pas tromper, en quel endroit le bois était vermoulu, en quel autre il n'était que fendu. Son premier soin de chaque jour était de visiter la barrière, et de gros soupirs s'exhalaient de sa poitrine, et des larmes roulaient dans ses yeux à chaque nouveau dommage que la nuit avait causé. Or, le matin du jour où nous le voyons pour la première fois, Jacques était en train de faire en soupirant sa visite accoutumée, quand un homme, vêtu d'une manière étrange, s'arrêta devant lui. Le visage de cet homme avait une expression extraordinaire; ses yeux se fixaient sur le tisserand, dont ils suivaient tous les mouvements, et sa bouche souriait d'un sourire indéfinissable à chaque exclamation de douleur que Jacques laissait échapper. Quant à ce dernier, il était trop occupé de sa visite pour remarquer la présence d'un étranger.

— Sainte Vierge! disait-il au milieu des soupirs, trois jours encore et elle sera à bas!... encore une cheville qui s'est détachée cette nuit!... Oh! je donnerais mon âme pour conserver la barrière royale!... Dieu vivant! s'écriait-il en continuant sa minutieuse inspection, les vers ont rudement travaillé depuis hier... ce poteau n'est quasi plus que poussière... vienne le vent, et tout sera dit; car ce n'est plus que sur ce poteau que repose la barrière...

## III.

A ce moment, comme s'il eût voulu réaliser la triste prédiction de Jacques, le vent souffla avec force, et le tisserand poussa un cri en portant la main à ses yeux pour ne pas être témoin de la catastrophe. Il y avait quelques instants qu'il restait ainsi immobile, n'osant ouvrir les yeux, quand il se sentit frapper sur l'épaule; il se retourna brusquement, et se trouva face à face avec l'étranger.

— Pourquoi ne pas restaurer ce poteau qui s'en va en ruine, dit celui-ci, en lançant sur Jacques des regards perçants; ce serait peu de travail et de dépense; trois heures au plus et quelques sous parisis pour acheter un soliveau de bois neuf.

Fourgon, étonné, regarda l'étranger sans répondre; mais bientôt, effrayé de l'expression de son regard, il frissonna malgré lui.

— Eh bien! l'ami, tu ne me réponds pas, reprit l'homme d'un ton encourageant.

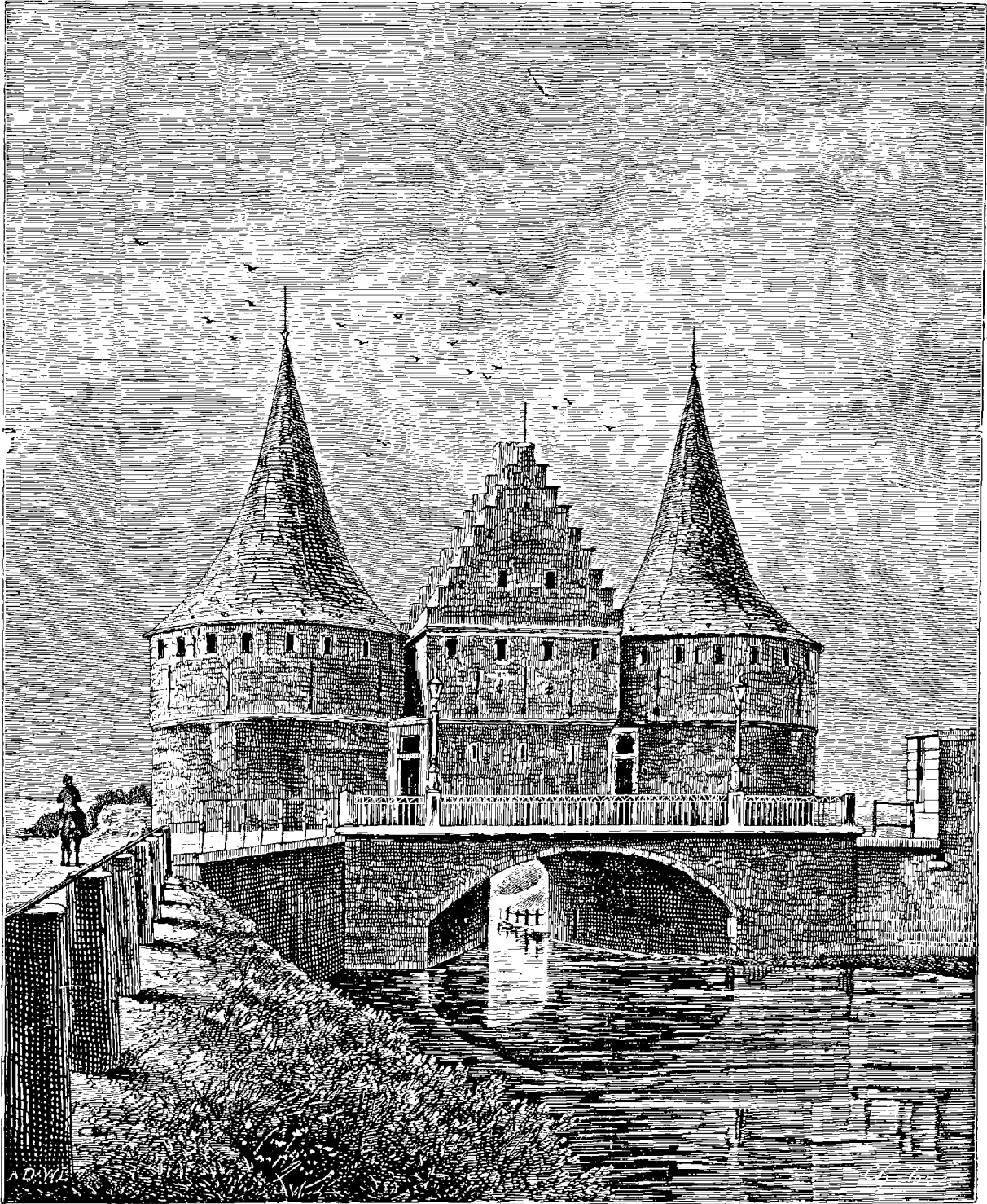
Jacques se rassura cependant, et maîtrisant l'émotion involontaire qu'il avait ressentie.

— Par Dieu! l'ami, reprit-il sur le même ton, je ne vous attendais pas là... Qui êtes-vous?... que voulez-vous?..

— Qui je suis?... un ami, compère, répondit l'homme, un ami de la connaissance, à défaut de votre père... Il y a vingt ans, j'étais maître charpentier, alors je lui

ai élevé la barrière que vous regardiez tout à l'heure avec tant de chagrin... Ce que je veux?... je veux vous

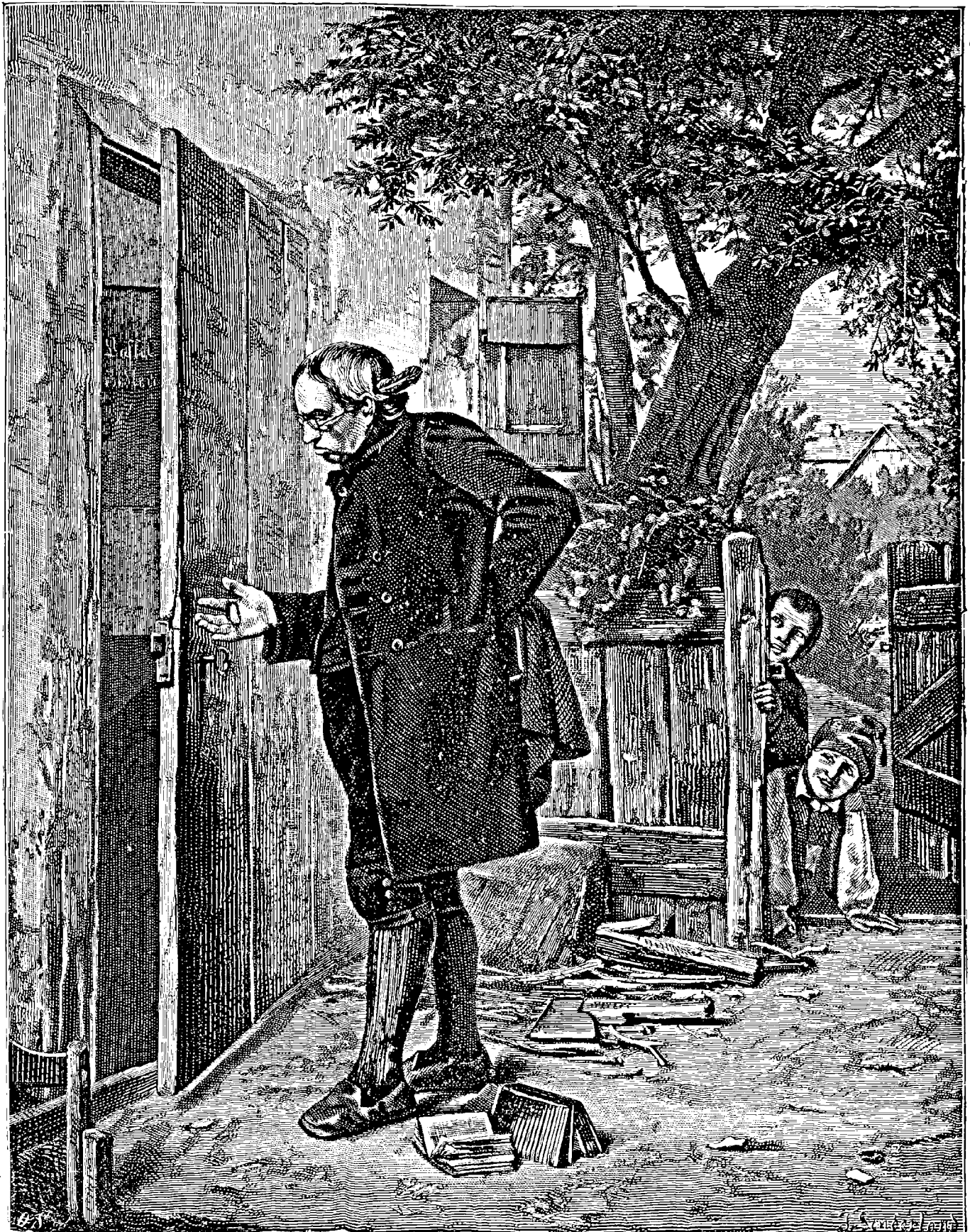
lirer de peine, et vous aider à la restaurer promptement.. Qu'en dites-vous, compère?



LES TOURS DU BROEL, A COURTRAI.

— Ouais ! fit tout à coup Jacques en regardant l'étranger d'un air soupçonneux. M'est avis que vous n'êtes

autre qu'un espion de M. le prévôt, à moins que vous ne soyez messire Satan lui-même...



ESPEGLERIE D'ÉCOLIERS.

— Quand cela serait, compère ! reprit l'étranger.

— Domine, miserere mei ! marmotta Jacques en se signant.

L'homme parut visiblement mal à son aise ; mais revenant à la charge :

— *Fou que tu es, dit-il en riant, je veux te rendre un bon office ; attends-moi ce soir, et le sablier ne sera pas vidé pour la seconde fois depuis le couvre-feu, que je serai là, muni de mes outils et du bois nécessaire à la chose., du bon chêne, par ma foi !*

Fourgon croyait rêver ; la barrière, la glorieuse distinction dont il était si fier, serait rétablie tout à coup ! Cependant il hésitait encore ; il y avait quelque chose de si bizarre dans l'allure de l'inconnu, qu'il n'osait se fier à lui.

— C'est quelque piège d'enfer, pensait-il ; mais l'orgueil, cet orgueil qui avait tué son père, et dont il avait hérité, étouffait en lui ces justes appréhensions, et il s'écria tout à coup, en lui tendant la main :

— Eh bien ! compère, l'offre est acceptée... touche là.

L'étranger serra fortement la main de Jacques, qui frissonna de nouveau ; il ne pouvait se rendre compte de ce qu'il éprouvait auprès de cet homme.

— Bien donc, fit celui-ci ; je serai à ce même endroit ce soir, une heure après le couvre-feu... Au revoir !

Et il se préparait à s'en aller, quand Jacques, le retenant :

— Ton nom, l'ami ? lui dit-il, afin que je connaisse qui me veut tant de bien.

— Ah !... mon nom ?... reprit l'homme en souriant : je m'appelle maître Claude, compère... A ce soir !

Puis il se prit à marcher vivement, et disparut bientôt avant que le tisserand fût revenu de l'espèce de stupeur dans laquelle l'étrangeté de cette rencontre l'avait jeté.

— Ça ! quel diable d'homme est-ce là ? s'écria Jacques. Il faut qu'il ait une furieuse envie d'obliger son prochain pour risquer ainsi le pilori ; car je n'ai pas oublié les ordonnances de monseigneur le prévôt à l'endroit des barrières. Défenses expresses de les restaurer, sous peine très-sévère...

Il réfléchit profondément pendant quelques instants.

— Fais en sorte de mourir en la voyant debout, reprit-il lentement, voilà les derniers mots de mon honore père, dont Dieu veuille avoir l'âme... Eh bien ! qu'il soit satisfait, ajouta-t-il avec résolution ; je veux profiter de l'offre de l'inconnu, quel qu'il soit... Ce soir nous nous mettrons à l'œuvre, et demain la barrière restaurée brillera d'un nouvel éclat, sans qu'on puisse la renverser, et moi.. moi.. j'irai au pilori.. Qu'importe !

Telles étaient les réflexions de Jacques en quittant l'inconnu. Il rentra dans sa demeure, et pendant tout le jour il fut soucieux et sombre ; et l'espèce d'inquiétude qui s'empara de lui ne l'avait pas encore quitté, le soir. C'est en vain qu'Étienne, son jeune fils, se glisse sur ses genoux et cherche à l'embrasser : Jacques, pour la première fois, détourne la tête pour se soustraire aux caresses de son enfant.

— C'est étrange, Jacques, dit Brigitte, vivement tour-

mentée de la sombre mélancolie de son époux... il y a quelque chose que tu nous caches... Confie-moi tes peines... Jacques !...

— Dame Brigitte, répond le tisserand de mauvaise humeur, laissez-moi en repos, je vous prie, et rentrez promptement, ma mie ; je n'aime ni les curieuses, ni les bavardes.

C'était la première fois peut-être qu'il la traitait aussi durement ; Brigitte essuya une larme et se hâta d'obéir. Étienne, au moment de rentrer, quitta tout à coup la main de sa mère, qui l'emmenait, et courant à son père :

— Et toi, père, ne te coucheras-tu pas ?

— Je ne me coucherai pas, Étienne, reprit Jacques avec une certaine émotion... j'attends... quelqu'un... Ne vous troublez ni l'un ni l'autre du bruit que vous pourrez entendre... Bonsoir !

Il se pencha vers son fils, l'embrassa et ne tarda pas à être seul.

#### IV.

Cependant le couvre-feu venait de sonner ; les bruits de la rue s'apaisaient insensiblement, les portes se fermaient une à une, les lumières disparaissaient peu à peu ; bientôt il n'y eut plus une vitre éclairée, plus une porte qui ne fût close, plus une maison qui ne fût muette... c'était une heure sombre et mystérieuse, et Jacques, assis devant sa porte, se sentait trembler malgré lui ; ses dents claquaient ; il était en proie à une de ces émotions violentes et indéfinissables que rien ne motive et dont on ne peut se rendre compte. Il ne sortit de cette espèce de crise qu'en entendant une voix à son oreille.

— Eh ! l'ami... dors-tu ? par le diable !

Jacques sauta sur son escabeau, et levant les yeux, il aperçut maître Claude debout devant lui, les épaules chargées de deux longues poutres, et portant ses outils à la main.

— A l'œuvre ! compère, continua maître Claude, dont les yeux brillaient... d'une noble ardeur.

Maître Jacques le regardait tout ébahi. D'abord, il ne l'avait pas vu arriver, et ne pouvait concevoir comment il se trouvait là ; mais ce n'était pas ce qui le surprenait davantage, il était déjà habitué aux manières étranges de son nouvel ami, c'était de voir l'énormité de la charge qu'il portait d'un air dégagé, et comme si c'eût été du liège.

— C'est vous, maître Claude ? murmura Jacques.

— Par l'ante-Christ ! tu le vois bien... Allons ! allons ! compère, suis-moi vers le hangar.

Ce disant, il marcha lestement ; et comme un homme qui connaît les lieux, il se dirigea, en tournant la main, vers un petit hangar qui se trouvait de l'autre côté.

— Ah ! ça, mais tu es donc sorcier, maître Claude, demanda Jacques surpris, tu connais ma maison aussi bien que moi-même ?

— Ne t'inquiète pas de cela, compère. fit Claude, en

jetant à terre les deux poutres; et, maintenant, à la besogne!

Tout à coup il se dépouilla de sa souquenille, et Jacques ne le vit pas sans stupéfaction aller vers un petit cellier, en retirer une résine, l'allumer, la ficher dans le mur, et, se mettant à rire d'une façon étrange, lui dire :

— Eh bien! l'ami, te voilà tout ébahi; je connais les êtres aussi bien que toi, céans. Allons! tiens-moi ce soliveau pendant que je vais le scier.

La résine jetait une lueur rougeâtre, et, aux reflets de cette lumière, Jacques regardait maître Claude. Il y avait quelque chose d'effrayant dans la rapidité avec laquelle la besogne allait: le bois volait en éclats, les coups de marteau retentissaient si vifs et si pressés qu'on eût dit vingt ouvriers invisibles travaillant aux côtés du maître charpentier. Jacques, incapable d'agir, regardait faire, et tous ses membres tremblaient; sa vue se troublait, il avait le vertige.

Quant à maître Claude, il fut muet pendant tout le temps que dura son travail. Une heure après, tout était achevé, et une nouvelle barrière était construite; Jacques n'avait cessé de trembler...

— Es-tu content de l'ouvrier, compère, demanda maître Claude retrouvant la parole, et veux-tu un coup de main pour mettre en place de l'ancienne cette nouvelle barrière qui doit satisfaire ton orgueil?...

— Je... je veux bien... répondit Jacques, au comble de l'émotion.

— Allons, prends ce côté et suis-moi!

Maître Claude, enlevant la barrière d'une main entraîna Jacques dont la frayeur ne connut plus de bornes en voyant que l'ancienne barrière avait disparu entièrement.

Le charpentier plaça son nouvel ouvrage dans les trous qui l'attendaient, et remettant un maillet dans les mains du tisserand:

— Frappe, lui dit-il, frappe pour la faire entrer en terre! frappe! frappe!

Jacques, poussé par une force irrésistible, leva le maillet, et le laissa retomber lourdement; puis il recommença, d'abord lentement, puis plus vite, puis plus vite encore, puis enfin d'une telle force et avec une telle rapidité, que tous les échos du quartier gémissaient du bruit de ses coups précipités. En vain il voulait s'arrêter, un bras invisible conduisait le sien, incessamment, sans relâche, et toujours et toujours!...

Et la barrière s'enfonçait à chaque coup, et les coups se renouvelant sans cesse, la barrière s'enfonçait toujours, et Jacques la suivait attiré constamment vers elle par le poids du maillet qui augmentait d'instant en instant et l'entraînait vers la terre... l'outil était collé à ses mains:

— Frappe! frappe! répétait maître Claude en riant à longs éclats...

Déjà la barrière avait disparu sous la terre, et Jacques toujours entraîné par le poids du maillet s'enfonçait à son tour.

— Frappe! orgueilleux, frappe! hurlait toujours maître Claude.

— Satan! pitié, Satan! murmurait Jacques, qui s'enfonçait toujours, poursuivi sans cesse par le rire strident de maître Claude . . . . .

## V

— Sainte-Vierge! que fais-tu donc là, maître Jacques, à une pareille heure? Est-ce faire preuve de sens que de dormir en plein air par les froides nuits de septembre? cria dame Brigitte en secouant vivement son mari.

Le tisserand jeta un cri, et... s'éveilla en sursaut. — Qu'est-ce?... Qu'y a-t-il? Au secours!... Ah! c'est toi, Brigitte... Où suis-je, grand Dieu!...

— Comment! où tu es!... Tu es devant ta porte, assis sur un escabeau, et dormant au risque de te rendre malade. Cette satanée barrière te rendra fou, Jacques; hier, tu étais sombre et soucieux; nous l'avons parlé vainement, enfin, désespérant de nous faire entendre, nous sommes allés dormir jusqu'à ce que tout à l'heure, m'apercevant que tu n'étais pas là, je suis venue t'appeler...

Jacques après avoir entendu Brigitte, courut à la barrière. C'était bien la même, toujours dégradée, vermoulue, menaçant ruine; il respira largement comme un homme qui revient à la vie, puis retournant vivement auprès de sa femme:

— Ainsi, je ne vous ai pas rudoyés hier, toi et mon fils?

— Nullement.

— J'ai rêvé! fit-il, en se secouant, l'homme ou plutôt le diable... La barrière nouvelle... Un rêve!... merci, mon Dieu!...

Il s'agenouilla et murmura une oraison, puis se relevant:

— Femme, dit-il, l'orgueil est mauvais conseiller; grâce à lui, mon honoré père est mort de misère; peu s'en est fallu que je ne fisse de même; depuis tantôt quinze jours, je n'ai pas travaillé, soucieux et chagriné que j'étais! demain je me mets à l'ouvrage, et la barrière royale, la distinction princière périsse de mâle mort si bon lui semble, je n'en prendrai plus le moindre souci, et je me souviendrai des paroles que ne cessait de me répéter le bon moine de Saint-Séverin, que tu connais aussi:

— Frère, disait-il, méfie-toi de l'orgueil; rappelle-toi qu'il y a des honneurs qui sont trop lourds au peuple, et que ceux-là l'entraînent à sa ruine.

EUGÈNE NYON.

RÉPONSES AUX EXERCICES RÉCRÉATIFS DES  
N<sup>os</sup>. 41 ET 43.

N<sup>o</sup>. 41. ENIGME.

BORDEAUX.

CHARADES.

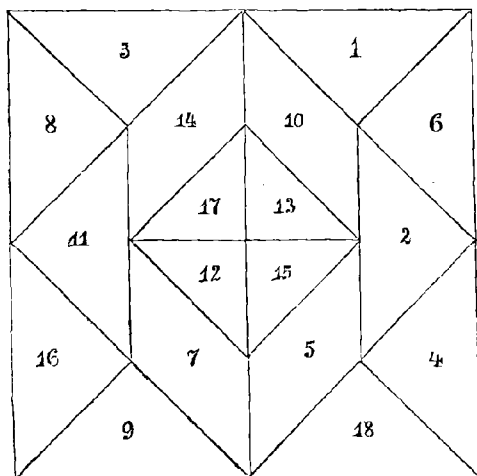
Fortune. — La lettre T.

## FANTAISIE ARITHMÉTIQUE.

$$\begin{array}{r} 2-9-4 \\ 7-5-3 \\ 6-1-8 \\ \hline 15-15-15 \end{array}$$

## FANTAISIE GÉOMÉTRIQUE.

Voici le carré parfait, formé avec les 18 figures données dans le n<sup>o</sup>. 38.



## PROBLÈME LEXICOLOGIQUE.

Inconstitutionnellement.

N<sup>o</sup>. 43. CHABADE.

DICTIONNAIRE.

ENIGME.

FUMÉE.

Nous ont envoyé des réponses exactes :

A. L. (Soignies); — A. S. (Huy); — Amélie K. Charleroy; — B. L. (Dinant); — B. M. (Herve); — Carnoy, Jeanne (Péruwelz); — Caroline V. (Nandrin); — Céline et Laure (Virton); — Charles X (Bouvines); — Debreuil, Caroline (Liège); — D. L. (Roeulx); — Denees, Jeanne (Turnhout); — Deux sœurs (Malines); — Emile V. Dolhain; — Cornard, Laure (Namur); — Fagnoul, Léon (Herstal); — Fernand et Louise (Lierre); — Georges Delf (Bastogne); — Hardi, Marie (Bruxelles); — Henrard, Etienne (Bruxelles); — Isidore et Paul (Cinex); — Jules et Julie (Lacken); — Keslaer, Louis (Bruges); — Lebon, Jules (Tournay); — Léonie G. (Tongres); — M. L. Nestor (Arlon); — Nubar, Jacques (Dinant); — Olga et Sophie de R. (Bruxelles); — Pombreu, Louise (Bruges); — Rosalie H. (Neufchâteau); — Salmis, Hélène (Ixelles); — Tallreux, Amée (Louvain); — Ulbeek, Grégoire (Malines); — Vandrees, Julia (Bruxelles).

## NOS CADEAUX D'ÉTRENNES.

Les 6<sup>e</sup>, 7<sup>e</sup>, 8<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup>, 10<sup>e</sup>, 11<sup>e</sup>, 12<sup>e</sup>, 13<sup>e</sup> et 14<sup>e</sup> volumes de L'ILLUSTRATION EUROPÉENNE (les 5 premiers volumes sont épuisés) le volume broché, frs. 10.—

Le volume élégamment relié dans un emboitage avec fers spéciaux, frs. 13.—

Les 8 volumes parus du MUSÉE DU JEUNE AGE, publication appropriée aux jeunes gens des deux sexes, le volume broché, frs. 4.—

Le volume élégamment relié dans un emboitage avec fers spéciaux, frs. 5.50.

LE FOYER NATIONAL ILLUSTRÉ, renfermant le texte de 15 volumes ordinaires au moins, frs. 3.—

LE RIEUR ILLUSTRÉ, volume renfermant 52 gravures coloriées et quantité de gravures sur bois, dessinées par les artistes les plus humoristiques, frs. 3.—

LE PORTEFEUILLE I. FRANS HALS, renfermant 10 eaux-fortes du maître, frs. 15.—

LE PORTEFEUILLE II. FRANS HALS, renfermant 10 autres eaux-fortes du maître, frs. 15.—

LA BONNE AVENTURE, d'après NAVEZ, gravure en taille douce, due au burin de J. DEMANNEZ, membre de l'Académie de Belgique, sur Chine, frs. 7.—

L'ALBUM MUSICAL pour chant, renferme: 1<sup>o</sup>. Sérénade espagnole. — 2<sup>o</sup>. Les Hirondelles. — 3<sup>o</sup>. Ce que j'aime. — 4<sup>o</sup>. Le Ménestrel. — 5<sup>o</sup>. Rêverie. — 6<sup>o</sup>. Bonsoir, petits Oiseaux. — 7<sup>o</sup>. Gentil Miroir. — 8<sup>o</sup>. Le Chant du Barde. — 9<sup>o</sup>. Promenade nocturne. — 10<sup>o</sup>. Sous les Tilleuls, frs. 5.50.

L'ALBUM MUSICAL, pour piano, renferme les morceaux suivants: Le Détié. — Le Réveil des Sylphes. — Graziella. — Polka des Fifres. — Les Violons du Roi. — Douce Vision. — Bivouac. — Mors aux Dents, frs. 5.50.

Un emboitage artistique, renfermant 50 reproductions des tableaux les plus célèbres du MUSÉE DE DRESDE, frs. 8.

A envoyer les mandats-poste à l'Administration de l'Illustration Européenne, à Bruxelles.



# MUSÉE DU JEUNE ÂGE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Publié sous la direction de M<sup>lle</sup> MARCELLINE LA GARDE.

**ABONNEMENTS:**  
BRUXELLES. . . . . 6.— fr.  
PROVINCE. . . . . 6.50 »  
franco par an.

**SOMMAIRE.** Gravures. — Ostende. Bateau de Pêche échoué sur la Grève. — La première Leçon de Patinage. — Jésus au Berceau.

**TEXTE.** Ostende. Bateau de Pêche échoué sur la Grève. — La Première leçon de Patinage. — Noël dans les Pays glacés. — Jésus au Berceau. — Les Souliers d'enfants. Conte de Noël. — Avis.

**ADMINISTRATION:**  
BRUXELLES,  
107, BOULEVARD DU NORD.

N<sup>o</sup>. 47

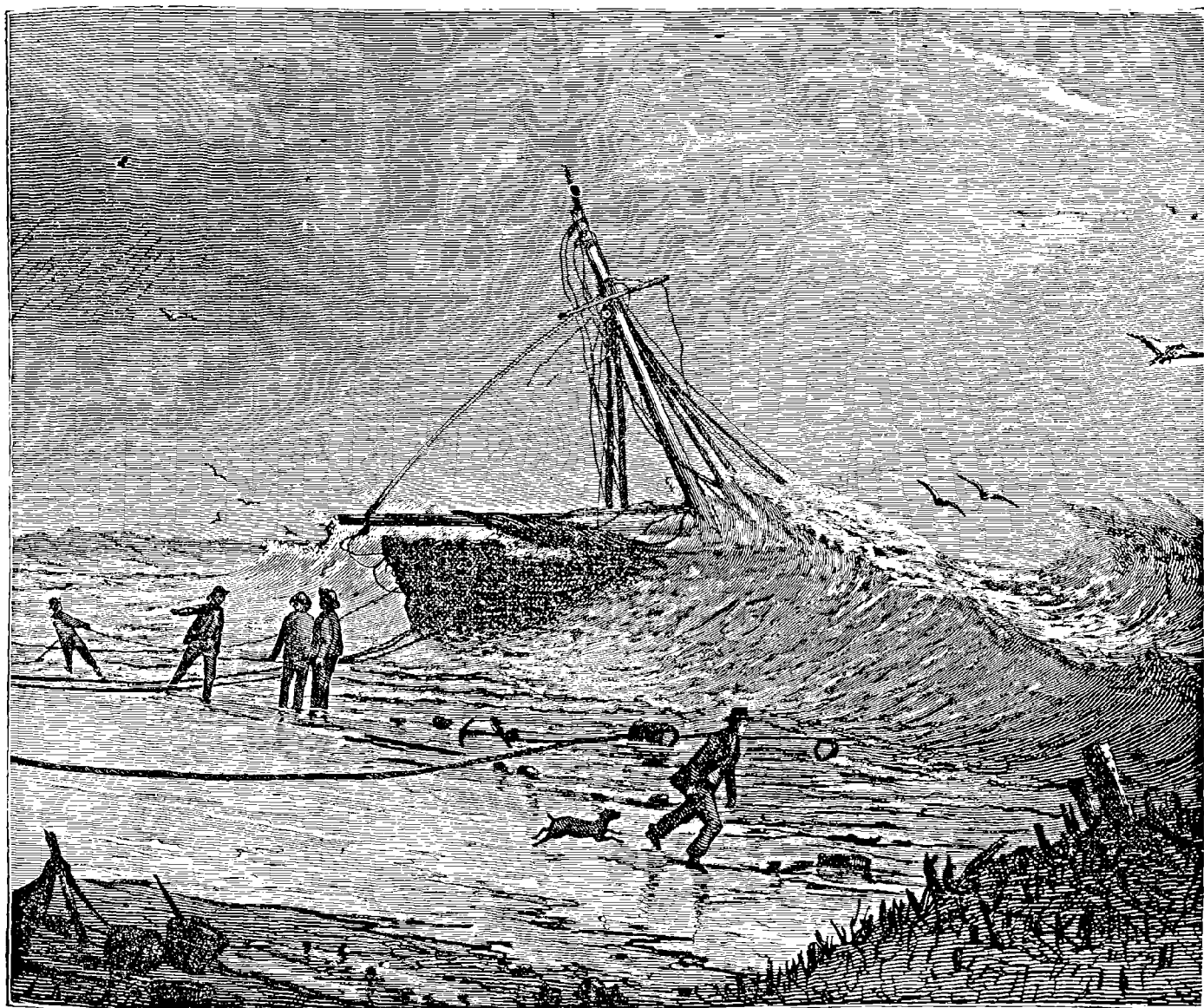
10<sup>e</sup> ANNÉE.

20 Décembre 1884.

OSTENDE. BATEAU DE PÊCHE ÉCHOUÉ SUR LA GRÈVE.

On ne va guère à Ostende ou à Blankenberghe dans la saison où nous sommes; et cependant c'est l'époque

où la mer, agitée par les vents d'hiver, fournit les plus imposants spectacles. En été les bateaux qui se livrent à la pêche sur nos côtes, viennent s'échouer doucement sur le sable, à la marée montante. Les flots les dépo-



OSTENDE. BATEAU DE PÊCHE ÉCHOUÉ SUR LA GRÈVE.

sent mollement et le pêcheur, entrant dans l'eau jusqu'à la ceinture, débarque sans péril sa cargaison. Par les gros temps de l'automne et de l'hiver il en est tout autrement. La barque fragile vient bondir sur les flots, on la voit danser sur les vagues dont elle est le jouet; la mer déferle avec violence et parfois l'esquif disparaît dans un tourbillon d'écume, tandis que les mouettes, chassées vers la terre par la tempête, mêlent leurs cris aigus et sinistres au grincement des poulies et au craquement des cordages. Parfois alors toute une population anxieuse se presse sur les dunes ou sur la digue, attendant avec angoisse que l'ancre ait mordu le sable et que le bateau soit venu se fixer sur sa couche humide.

A chaque ouragan quelqu'un de ces frères bateaux éprouve des avaries; parfois quand ils sont nombreux ils s'entrechoquent et trouvent plus d'avantages à gagner le large.

Le spectateur que le hasard amène en face de ce tableau de la nature en fureur, a peine à maîtriser son émotion. Il n'y a que le pêcheur qui garde son imperturbable sang-froid. On dirait qu'il pénètre les secrets de la mer, qu'il vit dans son intimité, et que pour lui elle ne recèle point de périls.

S'il voit sa chaloupe brisée par les éléments, il n'en reprendra pas moins demain son dangereux métier, il est dressé à cette école redoutable où chaque jour il expose sa vie, et fait comme le montagnard des Alpes qui rebâtit son chalet à l'endroit même où l'avalanche vient d'engloutir tout ce qu'il possède, et parfois tout ce qu'il aime.

#### LES PATINEURS. — LA PREMIÈRE LEÇON.

A l'approche des frimas, patiner est pour les amateurs une agréable espérance, et quand les beaux jours sont revenus c'est un souvenir qui n'est jamais sans charmes. On peut donc parler de cet exercice dans tout le cours de l'année.

Chose à constater tout d'abord, c'est que le patin doit son origine non pas au désir de s'amuser, mais à la nécessité. On prétend qu'il a été inventé en Hollande, où l'on voit encore les paysans et les paysannes s'en servir quand ils sont obligés de se déplacer, entre autres les jours de marché. Ceux qui ont voyagé l'hiver dans ce pays ont dû assister au spectacle que voici; des laitières portant ces vases pleins sur leur tête et tricotant pendant leur route, franchissent en peu de temps, sur des patins, des distances considérables, pour aller vendre leur lait dans les villes environnantes.

Il est certain, en tous cas, que l'exercice des patins nous est venu des contrées du Nord. En Scandinavie et en Russie, il est le complément obligé de toute éducation. En Norvège il existe un régiment de patineurs, dont les évolutions sont fort remarquables par leur précision: on les voit, avec admiration, glisser comme l'éclair sur la pente rapide des montagnes, sans autre aide que deux flexibles planchettes de sapin à

leurs pieds, et remonter cette même pente avec une rapidité presque égale, soutenus seulement par un long pieu armé d'une pointe de fer.

Aller à patins était, dans notre pays, il y a un demi-siècle seulement, un plaisir réservé exclusivement aux écoliers, et on eut beaucoup ri en voyant de grandes personnes s'y livrer. Aujourd'hui les choses ont bien changé, et les étangs, les canaux, les rivières qui avoisinent nos villes sont le rendez-vous de centaines de belles dames et de beaux messieurs, qui s'en donnent à cœur joie. Et certes, c'est un fort curieux spectacle que de voir, dans ses évolutions, cette foule à l'aspect bigarré, car chacun est accoutré pour la circonstance, et souvent d'une façon qui ne laisse pas d'être assez comique.

Comme dans tout ce qui demande de l'adresse et de la fermeté, il est de «beaux patineurs,» et ceux-là, sachant qu'on les admire, déploient toutes leurs grâces et toute leur vélocité. On en voit d'autres qui s'essaient, et il en est des premiers pas que l'on fait sur la glace comme de ceux que l'on fait dans la vie: on est exposé à bien des chutes.

#### JÉSUS AU BERÇEAU.

Dans ses langes blancs fraîchement cousus,  
La Vierge berçait son enfant Jésus.  
Lui gazouillait comme un nid de mésanges!  
Elle le berçait et chantait tout bas.  
Ce que nous chantons à nos petits anges...  
Mais l'enfant Jésus ne s'endormait pas.

«Doux Jésus, lui dit la mère en tremblant,  
«Dormez, mon agneau, mon bel agneau blanc.  
«Dormez; il est tard, la lampe est éteinte!  
«Votre front est rouge et vos membres las.  
«Dormez, mon amour, et dormez sans crainte.»  
Mais l'enfant Jésus ne s'endormait pas.

«Il fait froid, le vent souffle, point de feu,  
«Dormez: c'est la nuit, la nuit du bon Dieu;  
«C'est la douce nuit des chastes épouses!  
«Vite, ami, cachons ces yeux sous nos draps;  
«Les étoiles d'or en seraient jalouses.»  
Mais l'enfant Jésus ne les cachait pas.

«Si quelques instants vous vous endormiez,  
«Les songes viendraient en vols de ramiers,  
«Et feraient leurs nids sur vos deux paupières;  
«Ils viendront: dormez, doux Jésus.» Hélas!  
Inutiles chants et vaines prières,  
Le petit Jésus ne s'endormait pas.

Et Marie, alors, le regard voilé,  
Pencha sur son Fils son front désolé.  
«Vous ne dormez pas, votre mère pleure,  
«Votre mère pleure, ô mon bel ami...»

Des larmes coulaient de ses yeux ; sur l'heure,  
Le petit Jésus s'était endormi.

ALPHONSE DAUDET.

## NOËL DANS LES PAYS GLACÉS.

Noël ! voici Noël ! jour d'allégresse pour le monde entier. Aux extrémités les plus reculées de la terre, chez les Groenlandais, on célèbre l'anniversaire de la naissance du Christ, par des danses dans les demeures souterraines, brillamment illuminées.

Les Islandais se réunissent, festoient autour de l'âtre et racontent entre eux de vieilles légendes,

En Norvège, le plus pauvre paysan illumine sa maison et fait danser ses enfants autour d'un sapin, orné de petites chandelles.

C'est aussi une coutume des pays glacés, de nourrir ce jour-là les oiseaux, qui se rappellent si bien cette date que plusieurs jours avant le festin, on les voit s'abattre par nuées sur les toits couverts de neige.

## LES SOULIERS D'ENFANTS.

CONTE DE NOËL.

### I.

La petite maison n'avait qu'une seule pièce, au rez-de-chaussée ; ses quatre murs lézardés soutenaient le toit de chaume qui abritait les pauvres gens contre la pluie, les vents, le froid et la neige.

A l'intérieur, tout est si bien rangé et si propre, que les vieux meubles disloqués et vermoulus ont comme un air de gaieté.

Une jeune femme tricote activement devant deux morceaux de bois mort qui se consomment lentement dans le foyer de la cheminée. Près d'elle, sur une vieille couverture de laine pliée en quatre, ses enfants, deux petits garçons, jouent et s'embrassent. L'aîné se nomme André, il a sept ans ; le second n'a pas encore quinze mois. André amuse son petit frère ; il l'empêche de s'impaciter et de pleurer, pour permettre à sa mère de travailler. Celle-ci a plus souvent les yeux sur les deux têtes blondes que sur ses longues aiguilles d'acier ; mais le tricot n'en va pas moins vite.

C'est une femme d'environ trente ans ; elle a du être jolie, mais elle est pâle et amaigrie ; on voit qu'elle souffre. Par instants, deux larmes brillent dans ses yeux, s'échappent d'entre ses longs cils et tombent sur ses joues.

### II.

Tout à coup, sur ce tableau de famille, la porte s'ou-

vrit et un des huissiers de la justice de paix du canton entra.

En le voyant, la jeune mère laissa tomber son ouvrage à ses pieds ; son visage devint plus pâle encore, et elle se leva toute tremblante.

— Avant d'exécuter les ordres de M. Gorjut, dit l'huissier, je viens vous demander si vous pouvez payer.

— Hélas ! Monsieur, mon mari a cherché à emprunter mais il n'a pu trouver un sou. Nous sommes trop misérables, on n'a pas confiance. Ainsi, c'est bien fini, M. Gorjut n'a pas pitié de nous.

— Je lui ai demandé de vous accorder du temps. Il ne veut rien entendre. C'est aujourd'hui la veille de Noël ; il vous reste une demi-journée et demain pour trouver la somme.

— Nous ne la trouverons pas, Monsieur Girardin, nous ne la trouverons pas ! s'écria la pauvre femme en pleurant. Quatre-vingts francs ! Qui donc nous prêterait tant d'argent ? Ah ! je vous en prie, Monsieur, je vous en supplie, ayez pitié de nous.

— Je ne puis rien, ma chère dame, rien.

— M. Gorjut est donc bien dur ?... Nous chasser de sa maison, au milieu de l'hiver, vendre nos pauvres meubles !... Il veut donc que nous mourions de faim et de froid dans la neige ? Nous ne lui avons jamais fait de mal, pourtant. Mon homme n'est pas, un paresseux ; c'est un bon père, un bon mari, un travailleur, vous le connaissez, M. Girardin. S'il n'a pas payé c'est qu'il a été malade pendant deux mois, M. Gorjut le sait bien. Est-ce qu'on peut empêcher la maladie de venir ? Ah ! tenez, s'écria-t-elle avec désespoir, M. Gorjut est un méchant homme, il veut tuer mes enfants !

— Je voudrais pouvoir vous venir en aide, dit l'huissier avec émotion ; mais j'ai sept enfants à nourrir et je suis pauvre, presque aussi pauvre que vous. Il vous reste encore un espoir, allez voir M. Gorjut. Peut-être se laissera-t-il attendrir.

— Est-ce qu'il voudra me recevoir ?

— Je l'espère. Je dois vous dire aussi que votre mari l'a rendu furieux en allant travailler chez d'autres au lieu de s'acquitter en faisant des journées pour lui.

— M. Gorjut est injuste, répliqua-t-elle vivement, Jacques n'a pas refusé de travailler pour lui. S'il est allé chez les autres, c'est parce que M. Gorjut voulait lui retenir le prix de toutes ses journées.

— Etait-ce possible ? Etait-ce raisonnable ? Calculez, M. Girardin : Jacques gagne 2 fr. 50 par jour ; pour s'acquitter envers M. Gorjut, il lui faudrait plus d'un mois, n'est-ce pas ? Eh ! bien, pendant ce temps-là, avec quoi mangerions-nous ? Si seulement, il nous laissait le quart quinze sous chaque jour, c'est peu, quand il faut tout acheter, mais on s'arrange, on se prive... Au lieu de ça, il veut tout garder. Est-ce juste, Monsieur Girardin, est-ce juste ?

— Je suis de votre avis, ma chère dame, ce n'est pas possible.

— Je suivrai votre conseil, Monsieur, Girardin, je vais aller voir M. Gorjut.

L'huissier se retira.



LA PREMIÈRE LEÇON DE PATINAGE.



JÉSUS AU BERCEAU.

Depuis un instant le plus jeune des enfants s'était endormi bercé dans les bras de son frère. La mère le prit doucement, lui mit un baiser sur le front et le coucha dans son berceau. Ensuite, elle débarbouilla André et lui mit sa blouse des dimanches, elle-même lissa ses cheveux, les emprisonna dans une coiffe blanche et changea de tablier. Puis, s'étant assurée que le petit dormait profondément, elle prit André par la main et sortit.

## III.

M. Gorjut, chaudement enveloppé dans une longue robe de chambre doublée de fourrures et les pieds dans une chancelière, malgré le grand feu clair qui flambait dans la cheminée, était occupé à aligner des chiffres et à faire des additions.

M<sup>lle</sup> Gorjut, une charmante jeune fille lisait, assise près du feu.

Le riche propriétaire voutut bien interrompre son travail pour recevoir la visiteuse.

— M'apportez-vous mon argent? lui demanda-t-il durement.

— Hélas! non, Monsieur, répondit la pauvre femme.

— Si ce n'est pas pour me payer, pourquoi venez-vous?

— Je viens vous demander du temps, Monsieur nous travaillerons, nous vous payerons, je vous le promets. Jacques va bien maintenant, les forces sont revenues.

— Du temps, un nouveau délai, non. Vous deviez payer à la Saint-Martin, nous voici à la fin de l'année! j'ai trop attendu, je ne veux plus attendre.

La malheureuse tremblait comme la feuille agitée par le vent. Le petit garçon tenait sa jupe à deux mains et, peureux, se cachait derrière elle.

— Monsieur Gorjut, reprit-elle, nous vous avons toujours bien payé. Si nous sommes en retard aujourd'hui, c'est la faute de la maladie.

— Ce n'est pas mon affaire. Vous partirez.

— Mais où voulez-vous que nous allions?

— Cela ne me regarde pas.

— J'ai deux enfants, monsieur Gorjut, celui-ci et un autre petit, tout petit, dit-elle en pleurant. Ah! vous n'aurez pas le cœur assez dur pour faire cela. Nous vous aimons, nous vous respectons; pourquoi nous traitez-vous si mal?

— Je veux être payé.

— Mademoiselle, reprit-elle en s'adressant à la jeune fille, de grâce, intercédez pour nous auprès de votre père.

M<sup>lle</sup> Gorjut, fit un mouvement, mais elle ne leva point les yeux et garda le silence.

La jeune femme resta un moment interdite et regarda, tour à tour, avec une sorte d'effroi, le père et la fille.

— Mon Dieu, dit-elle enfin, je n'aurais jamais cru qu'on put être si cruel pour des malheureux.

Puis elle reprit doucement avec une certaine dignité :

— Monsieur Gorjut, je vous demande pardon d'être venu vous déranger; je l'avoue, j'espérais vous attendre. Je n'aurais pas osé supposer que vous resteriez insensible devant la douleur d'une mère qui venait vous implorer au nom de ses enfants.

Vous me repoussez, votre cœur s'est fermé pour nous; c'est à Dieu seul que je m'adresserai maintenant. Peut-être aura-t-il pitié de nous. Ah! Monsieur, je ne vous souhaite pas de souffrir un jour autant que moi!

Après ces paroles, elle prit son enfant dans ses bras et sortit vivement.

M. Gorjut se remit tranquillement à ses additions.

M<sup>lle</sup> Gorjut ferma son livre. Sur la dernière page qu'elle avait lue, il était tombé deux larmes.

## IV.

La jeune mère rentra chez elle; l'enfant, dormait encore, le feu s'était éteint; elle s'assit près du berceau et se prit à sangloter.

Le petit André se haussa autant qu'il put, et étant parvenu à se suspendre au cou de sa mère, il couvrit ses joues de baisers.

— Maman, lui dit-il tout à coup, M. Gorjut t'a fait pleurer; c'est un méchant, M. Gorjut. Quand je serai grand, je le lui dirai. Maman, je ne veux plus que tu pleures.

— Eh bien! oui, je ne pleurerai plus.

— Ecoute, c'est demain Noël. Tu m'as dit que ce jour-là, le bon Noël apportait des bonbons aux enfants qui avaient été bien sages? Moi j'ai été bien sage, n'est-ce pas, maman? Mon petit frère aussi?

— Oui, mon ami, vous avez été bien sages tous les deux.

— Le bon Noël viendra chez nous cette nuit?

— Je l'espère.

— Et bien, maman, je ne veux pas de bonbons.

— Tu ne veux pas de bonbons, mon ami.

— Non, je vais dire ma prière, pour que le bon Noël apporte de l'argent.

— De l'argent!

— Oui, pour que M. Gorjut ne te fasse plus pleurer.

Et le petit garçon alla s'agenouiller, les mains jointes, au milieu de la chambre.

— Oh! oui, prier, prier! s'écria la mère.

Et à son tour, elle se mit à genoux devant le berceau de son jeune fils.

## V.

Il était nuit noire lorsque Jacques rentra; il apportait, comme il le faisait chaque jour, un énorme fagot de bois mort, qu'il avait ramassé dans la forêt. Le bois mort brûle vite, mais on l'économisait pour que le fagot durât tout un jour.

En travaillant, Jacques avait eu chaud, puis, dans la forêt, en ramassant le bois, le froid l'avait saisi; il était si légèrement vêtu! Il rentrait tout grelottant.

La jeune femme jeta vite sur le feu une brassée de

bois. On fit cercle autour de la flamme pétillante.

Jacques mangea sa soupe sur ses genoux. Voyant qu'il ne parvenait pas à se réchauffer, il se mit au lit.

Un instant après, la mère coucha les enfants. Mais auparavant, André qui n'oubliait pas le bon Noël, eut soin de placer les petits souliers de son frère et les siens tout près du feu, sous le manteau de la cheminée.

— Te trouves-tu mieux? demanda la jeune femme à son mari.

— Oui, répondit-il. Je crois que je vais dormir, un bon sommeil me remettra.

— Moi, je vais faire la veillée de Noël, dit-elle.

Et elle reprit son tricot. C'était un gilet de laine qu'elle confectionnait pour son mari.

Une demi heure plus tard, Jacques et les deux enfants dormaient.

## VI

Elle travaillait, la jeune femme, et elle se disait :

— Quand Jacques portera ce bon tricot, il n'aura plus froid.

Elle pensait aussi à la menace du propriétaire et elle se trouvait bien malheureuse. Elle n'avait rien dit à son mari, car elle avait eu peur de le rendre plus malade. Elle préférait souffrir seule.

Vers dix heures et demie, la lampe s'éteignit tout d'un coup, faute d'huile. Il n'en restait plus dans la maison et elle n'avait pas d'argent pour en aller acheter.

Peu de temps après, les cloches sonnèrent à grande volée; elles appelaient les fidèles à la messe de minuit.

— Je suis bien mal vêtue pour aller à l'église, se dit la pauvre femme; mais n'importe, à l'entrée, cachée derrière un pilier, on ne me verra pas; j'entendrai les chants du prêtre et je joindrai mes prières à celles des autres femmes.

Jacques et les enfants dormaient toujours.

Elle s'éloigna à petits pas et sortit sans bruit de la maison.

Cinq minutes après, deux femmes, dont l'une portait une lanterne sourde, s'arrêtèrent devant la porte de l'humble demeure.

Il avait neigé dans la soirée, puis à la neige avait succédé un épais brouillard.

— Il n'y a pas de lumière dans la chambre, dit à voix basse l'une des deux femmes.

— C'est vrai, répondit l'autre; ils sont couchés sans doute.

— Faut-il entrer?

— Oui. La porte n'est sûrement fermée qu'au loquet. Dans le village, les pauvres gens ne se servent pas de clef.

La plus jeune des deux femmes prit la lanterne des mains de sa compagne, ouvrit la porte doucement et entra seule dans la maison.

Elle s'avança timidement jusqu'auprès du lit du petit André. Là, elle s'arrêta. Puis, projetant la lumière de la lanterne sur les objets elle regarda. Elle vit Jacques endormi, l'enfant dans son berceau, et le visage

frais et rose d'André, ressortant comme une peinture sur la toile blanche de son petit oreiller. Il lui sembla que le garçonnet avait ouvert les yeux.

Elle s'approcha de la table en plongeant la main dans la poche de sa robe. Elle la retira fermée, avec l'intention évidente de mettre sur la table ce qu'elle avait. Mais, en ce moment, la lumière de la lanterne frappa en plein sur les petits souliers placés par André sous le manteau de la cheminée.

L'inconnue tressaillit et, un sourire céleste sur les lèvres, elle s'approcha vivement de la cheminée, se baissa, et sa main fine et blanche passa plusieurs fois au dessus des petits souliers. Enfin, elle se redressa bête et radieuse, et, légère comme un oiseau, elle courut rejoindre sa compagne.

Quand la jeune femme rentra au milieu de la nuit, Jacques et les enfants dormaient toujours.

## VII.

Jacques et sa femme se réveillèrent en même temps, à l'aube naissante.

— Jacques, dit-elle, tu as bien dormi, te ressens-tu encore de ton malaise!

— Plus du tout; le sommeil a réparé mes forces; je suis tout à fait bien. Je vais me lever, je ferai un bon feu pour que la chambre soit chaude quand tu habilleras les enfants.

— Non, répliqua-t-elle; c'est aujourd'hui fête, tu ne travailles pas; prends encore une heure ou deux de repos, je veux me lever la première.

A ce moment, André se réveilla à son tour. Il se retourna dans son petit lit, sortit à moitié de dessous les couvertures et regarda du côté de la cheminée, les yeux grands ouverts. Mais le jour était encore trop faible; il ne put voir ses souliers ni ceux de son petit frère.

— André, lui dit sa mère, tu vas avoir froid, recouche-toi, mon ami, recouche-toi bien vite.

L'enfant obéit; mais relevant aussitôt sa petite tête intelligente :

— Maman, dit-il, le bon Noël est venu cette nuit; je voudrais savoir ce qu'il a apporté à mon petit frère et à moi.

— Hier, soir, dit la jeune femme à son mari, ma lampe s'est éteinte, nous n'avons plus d'huile.

Je suis allée à la messe de minuit. En rentrant, dans l'obscurité, j'ai oublié de mettre, dans leurs petits souliers, des noisettes et deux morceaux de sucre que j'ai mis en réserve pour cela, il y a plus d'un mois.

Jacques poussa un soupir.

— Les riches sont bien heureux, dit-il amèrement, de pouvoir faire selon leur cœur pour leurs enfants.

Ces paroles rappelèrent la jeune femme à la réalité cruelle et elle se retint pour ne pas pleurer.

Elle se leva.

— Maman, cria André dis-moi donc tout de suite ce qu'a apporté le bon Noël.

— Oui, oui, je vais te le dire.

Elle s'habilla très-vite et alla prendre dans un meuble sa pauvre réserve de sucre et de noisettes.

Elle était presque gaie. Ce rien n'allait-il pas être la joie de ses enfants?

Comme elle se disposait à vider sa main dans les petits souliers, elle s'aperçut qu'une autre main l'avait prévenue. Elle ne put retenir un cri de surprise. Elle court vers son mari et l'embrassa à plusieurs reprises.

— Méchant, lui dit-elle d'une voix entrecoupée, pourquoi ne me disais-tu pas que tu leur avais acheté des bonbons? Mon Dieu, comme ils vont être heureux!

— Voyons, calme-toi, fit Jacques; je ne te comprends pas, je n'ai rien acheté. Je n'ai pas trop de ce que je gagne pour nous donner du pain.

— Mais ces bonbons, Jacques, ces bonbons d'où viennent-ils?

— Tu as mal vu.

Elle alla prendre un soulier et le plaça sous les yeux de son mari.

— C'est vrai, fit-il.

— Jacques! s'écria-t-elle, cette nuit, en mon absence, quelqu'un est entré chez nous.

— Mais oui, maman cria André, le bon Noël, je l'ai vu.

La jeune femme versa sur la table le contenu du petit soulier. Au milieu des bonbons tomba une pièce de vingt francs.

— Jacques, de l'or! fit-elle. Regarde!

— De l'or répéta le mari, qui croyait faire un beau rêve. Elle prit les autres souliers. Dans chacun, il y avait une pièce de vingt francs avec les bonbons.

— Quatre-vingt francs! s'écria-t-elle, nous sommes sauvés!

Elle était comme folle. Elle courait du lit de son mari, à celui d'André, puis au berceau. Elle embrassait Jacques, elle embrassait ses enfants, elle leur montrait les pièces d'or qu'elle faisait sonner dans sa main. Elle pleurait; le bonheur, la joie l'étouffaient. Enfin, elle devint plus calme; elle donna des bonbons à André, qui se mit à les croquer sans façon.

— Le bon Noël est bien gentil, dit tout à coup le petit garçon; je lui avais demandé de l'argent, et il m'a aussi apporté des bonbons.

— André, lui dit sa mère, tu m'as dit tout à l'heure que tu l'avais vu, le bon Noël.

— Oui, maman. Je me suis réveillé la nuit, j'ai vu chez nous une grande lumière, et au milieu, le bon Noël qui descendait du ciel. Il était là, tiens, tout près de moi, il m'a regardé et j'ai vite fermé les yeux.

— Était-il vieux?

— Non.

— Tu n'as pas reconnu sa figure!

— Si. Il avait la figure de mademoiselle Gorjut.

— Ah! je comprends! s'écria la jeune femme en levant ses bras vers le ciel. A côté de l'homme égoïste et sans cœur, Dieu a placé l'ange de la Charité.

## NOS CADEAUX D'ÉTRENNES.

Les 6<sup>e</sup>, 7<sup>e</sup>, 8<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup>, 10<sup>e</sup>, 11<sup>e</sup>, 12<sup>e</sup>, 13<sup>e</sup> et 14<sup>e</sup> volumes de L'ILLUSTRATION EUROPÉENNE (les 5 premiers volumes sont épuisés) le volume broché, frs. 10.—

Le volume élégamment relié dans un emboitage avec fers spéciaux, frs. 13.—

Les 8 volumes parus du MUSÉE DU JEUNE AGE, publication appropriée aux jeunes gens des deux sexes, le volume broché, frs. 4.—

Le volume élégamment relié dans un emboitage avec fers spéciaux, frs. 5.50.

LE FOYER NATIONAL ILLUSTRÉ, renfermant le texte de 15 volumes ordinaires au moins, frs. 3.—

LE RIEUR ILLUSTRÉ, volume renfermant 52 gravures coloriées et quantité de gravures sur bois, dessinées par les artistes les plus humoristiques, frs. 3.—

LE PORTEFEUILLE I. FRANS HALS, renfermant 10 eaux-fortes du maître, frs. 13.—

LE PORTEFEUILLE II. FRANS HALS, renfermant 10 autres eaux-fortes du maître, frs. 15.—

LA BONNE AVENTURE, d'après NAVEZ, gravure en taille douce, due au burin de J. DEMANNEZ, membre de l'Académie de Belgique, sur Chine, frs. 7.—

L'ALBUM MUSICAL pour chant, renferme: 1<sup>o</sup>. Sérénade espagnole. — 2<sup>o</sup>. Les Hirondelles. — 3<sup>o</sup>. Ce que j'aime. — 4<sup>o</sup>. Le Ménestrel. — 5<sup>o</sup>. Rêverie. — 6<sup>o</sup>. Bonsoir, petits Oiseaux. — 7<sup>o</sup>. Gentil Miroir. — 8<sup>o</sup>. Le Chant du Barde. — 9<sup>o</sup>. Promenade nocturne. — 10<sup>o</sup>. Sous les Tilleuls, frs. 5.50.

L'ALBUM MUSICAL, pour piano, renferme les morceaux suivants: Le Défilé. — Le Réveil des Sylphes. — Graziella. — Polka des Fifres. — Les Violons du Roi. — Douce Vision. — Bivouac. — Mors aux Dents, frs. 5.50.

Un emboitage artistique, renfermant 50 reproductions des tableaux les plus célèbres du MUSÉE DE DRESDE, frs. 8.

A envoyer les mandats-poste à l'Administration de l'Illustration Européenne, à Bruxelles.



# MUSÉE DU JEUNE AGE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Publié sous la direction de M<sup>lle</sup> MARCELLINE LA GARDE.

ABONNEMENTS:  
BRUXELLES. . . . . 6.— fr.  
PROVINCE. . . . . 6.50 »  
franco par an.

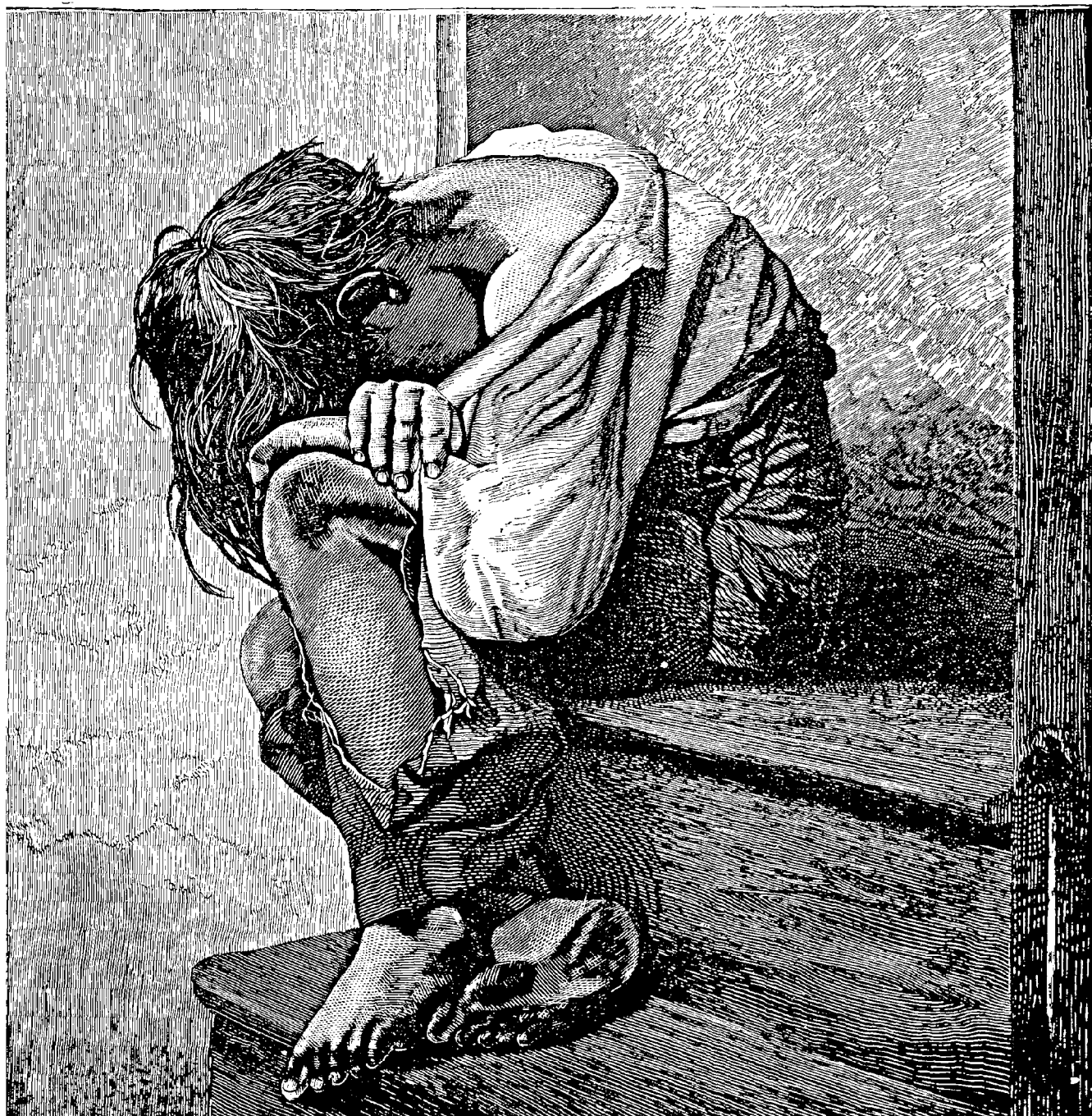
SOMMAIRE. Gravures. — Pauvre Orphelin! — Bruges. — Le Renard.  
TEXTE. — Pauvre Orphelin! — Bruges. — Le Renard. — Ce que disent les Meubles  
dans la Nuit de Noël. — Cousin: Rosa'ie. — Ne condamnons pas les autres. —  
Noiraud. — Babioles. — Avis.

ADMINISTRATION:  
BRUXELLES,  
107, BOULEVARD DU NORD.

N<sup>o</sup>. 48

10<sup>e</sup> ANNÉE.

27 Décembre 1884.



PAUVRE ORPHELIN.

## PAUVRE ORPHELIN !

Pourquoi me chasser du village  
Où l'on me dit que je suis né?...  
Qu'a fait pour mériter un si cruel outrage  
Le pauvre enfant abandonné?

Lorsqu'en pleurant, de porte en porte,  
Je fais de mes chagrins le récit douloureux.  
Ou me refuse, hélas! ce tribut qu'on apporte  
Sous le chaume du malheureux.

Je ne me plains jamais... étouffés par mes larmes,  
Mes cris ne troublent point les fêtes du hameau.  
Aux garçons de mon âge, heureux et sans alarmes.  
Je ne me mêle pas sous le paisible ormeau.  
On me fuit, on me chasse, on maudit mon approche.  
Quand je sens de la soif le désir dévorant,  
Le soir je me traîne mourant,  
Pour trouver un peu d'eau dans le creux d'une roche

De la gerbe du pauvre, au temps de la moisson,  
Je ne réclame pas la part héréditaire;  
Je ne dépouille point les arbres du vallon  
Des fruits qui pour moi seul ont une écorce amère.  
Honteux, je cache mes douleurs  
Dans l'épaisseur du bois, sous la roche déserte,  
C'est la seule retraite à mes peines ouverte.  
Le vallon n'a pour moi ni feuillages ni fleurs;  
Pour des mortels heureux sa mousse est toujours verte,  
Quelquefois en passant, moi, j'y laisse des pleurs!

La bonne vieille qui me donne  
Un morceau de pain noir de ses pleurs humecté,  
M'a dit que ce château, qui de luxe rayonne,  
Par mon père fut habité...  
Il a changé de maître!... et mon heure dernière  
A son horloge antique a lentement sonné...  
Et je meurs près du cimetière  
De ce village où je suis né..

## BRUGES.

Il n'est pas un amateur de chefs-d'œuvre d'art, pas un archéologue, pas un touriste à la recherche des grands souvenirs historiques, qui ne connaisse Bruges, qui ne l'ait visité plusieurs fois et qui ne lui ait donné dans sa mémoire une place favorite. Cette ville paisible, en quelque sorte endormie, où, selon l'expression d'un poète :

L'herbe croît dans la rue et l'écho fait silence.

rappelle à chaque pas quelque grande page de notre histoire. Elle fut jadis la Venise du Nord, la capitale des ducs de Bourgogne, la glorieuse commune de Jean Breydel et de Pierre de Koninck; elle vit un empereur prisonnier dans une des maisons de ses corps de métiers; elle renferme le tombeau de Charles le Téméraire; et, si elle ne fut point la patrie de Van Eyck,

et de Hemling, elle possède encore aujourd'hui leurs immortels chefs-d'œuvre.

La gravure qui figure à la page 380 représente la place de l'Académie, avec la statue en marbre de Jean van Eyck, exécutée par Calloigne. Le bâtiment de l'Académie, construit en style gothique du commencement du XIV<sup>e</sup> siècle, s'appelle le poortershuis, la maison des poorters ou bourgeois. Tout autour s'élèvent des maisons particulières datant du XV<sup>e</sup> et du XVI<sup>e</sup> siècles. et reflétant leurs pignons élégants dans les eaux limpides du canal où des oisifs se livrent au plaisir inoffensif de la pêche à la ligne.

## LE RENARD.

Les rayons du soleil couchant étendent sur la pièce d'eau comme une nappe dorée. Sa surface est à peine ridée par le mouvement des canards sauvages qui se cachent sous les roseaux de la rive. L'heure d'aller à l'eau est passée et malheur à l'imprudent volatile qui s'y risquerait.

La nuit descend de plus en plus. Le hérisson, la belette errent à l'aventure; c'est le moment où l'oiseau des nuits entonne son chant le plus mélodieux. Le reste de la nature se tait. Mais écoutez! Là-bas sous la haie qui s'élève au bord de l'étang quelque chose s'agite. Lentement et prudemment, s'avance le grand voleur nocturne. Il quitte son domaine de Maupertuis, situé tout contre la haie et qui, avant d'être le sien, fut celui de quelque lapin sauvage. Car le renard ne se creuse point à lui-même un terrier souterrain. Il tient trop à ses aises pour cela, le parasite! Voilà déjà bien des heures que Renardin est aux aguets. Les petits laperreaux qu'il a pris en passant n'ont pas assouvi sa faim, mais il faisait trop chaud pour l'engager à courir à de nouveaux exploits. Il lui eût fallu courir; et la course altère et sa soif n'eût pu être apaisée que par des raisins qui pour lui... sont trop verts. Mieux valait donc faire un somme et le sommeil n'a fait qu'accroître son penchant à l'annexion.

Imprudents canards, c'est une mauvaise inspiration que la vôtre d'aller là, barboter au moment du réveil du renard. Son plan de campagne est bientôt fait. A défaut de force il a la ruse; gare à vous!

»Quand le renard prêche la passion, paysan veille à tes oies" dit le proverbe. Et voyez-le s'avancer en tapinois allongeant son museau pointu vers les roseaux.

Enfin le voici où il veut être; quelques pas lui suffiront pour saisir sa proie. Il lui faudra toute son adresse car la manque sur le sol détrempé, l'oiseau s'échappera en donnant l'éveil, et le souper sera manqué.

Il se hasarde et se précipite. En vain le canard résiste-t-il à son étreinte. Ses cris perçants et ses battements d'aile sont en pure perte; il est trop tard! La gent aquatique a beau se sauver et se blottir sous la surface liquide, le brigand tient sa proie, et l'emporte dans ses dents aiguës vers sa tanière.

CE QUE DISENT LES MEUBLES DANS LA  
NUIT DE NOËL.

Noël, l'époque de la naissance du Sauveur, multiplie à loisir les légendes et les traditions, surtout dans les pays du Nord, où, de tout temps, on a eu la fantaisie d'agrandir les œuvres du Créateur en donnant la vie aux êtres abstraits, en cherchant à rendre l'invraisemblable probable.

D'après les croyances danoises, les meubles parlent dans la nuit de Noël, à l'heure des messes nocturnes, ils causent entre eux comme des valets émancipés quand le maître est sorti.

Assistons à l'une de ces conversations que prétend avoir entendu autour de lui, un écrivain qui s'était couché à Aarhus, dans la nuit du vingt-quatre décembre avec l'intention de rester éveillé pour surprendre les secrets du mobilier qui l'entourait.

Il venait à peine de poser la tête sur l'oreiller, qu'il lui sembla entendre un murmure d'abord confus qui s'élevait du plancher, en effet, c'était lui, qui le premier, prenait la parole.

Le Plancher. — Matelas, dis-moi s'il dort, je ne sens plus son pied lourd sur mes pauvres solives.

Le Matelas. — Je ne le sens plus bouger, sa tête est étendue sur l'oreiller... il a commencé un feuilleton... il sommeille assurément.

Le Chandelier. — Je n'éprouve plus la chaleur de cette pauvre bougie qui pleurait en se laissant consumer le long de ma dorure. Nous sommes libres de délibérer, éclairons-nous donc mutuellement sur nos droits et nos devoirs. Moi d'abord je suis pour la propagation des lumières.

L'Armoire à Glace. — Moi, j'aime qu'on réfléchisse avant d'agir. Pendant que nous jugerons le despote, que personne ne le réveille... que les portes ne crient pas sous l'haleine des vents; que les vieux bahuts ne fassent pas craquer leurs rhumatismes, que les clefs, oubliant un moment leurs «pênes» ne grincent pas d'une manière intempestive dans leurs serrures; que tout soit calme et digne de la solennité du jour.

Le Fauteuil. — En ma qualité d'insigne du pouvoir, je suis président de droit. L'homme repose, que chacun dise, sans crainte les griefs qu'il lui reproche... La séance est ouverte.

La Table. — Moi! symbole de la bonne chère, de l'union, de la cordialité, qui réunis jadis les douze apôtres, il m'a fait servir à la magie, il m'a mis des rallonges pour évoquer les morts, au lieu de régaler les vivants... il m'a fait tourner!... Vengeance!

Le Miroir. — Moi! le reproducteur de la beauté, qui reflète l'éclat des yeux, la grâce du sourire, les élégants contours de la taille... il s'est servi de moi pour faire sa barbe et tailler ses cheveux... Il a profané mon tain. Vengeance!

La Bibliothèque. — Moi! gardienne des trésors d'érudition des auteurs défunts, il m'a mise au plaigne... il m'a volé les bons mots de Saint-Simon,

les calembours de M. de Bièvre, les saillies de Chamfort, sans rien mettre à la place... Vengeance!

La Pendule. — Moi! archiviste du temps... huissier de l'éternité, qui annonce les heures et les minutes, je l'accuse de m'avoir fait mentir dans ma route vers l'infini... il m'a retardée pour des motifs trivols et avancée par faire fuir les importuns. Vengeance!

Le Secrétaire. — Moi! le tombeau des secrets, l'autel de l'inspiration, la ressource du sentiment, je l'accuse d'avoir écrit sur mon bois de rose des lettres sans style, des promesses sans vérité, des billets qu'il n'a pas payés! Vengeance!

En ce moment le brouhais devint général. Le tapis se plaignait d'être foulé aux pieds. La bouilloire gémissait comme une hydropique en chantant sa mélopie sur les cendres, soutenue par les deux chenets du foyer, et la pincette, ce premier soliste de tout charivari, levait une de ses jambes étiques comme si elle allait redouer au milieu du tumulte universel.

Tout-à-coup, une faible voix réclama le silence... Toute exigüité commande l'attention. On écoute ce qui est difficile à entendre. Le réclamant était un infime de tous les jours qui me délassait après les fatigues quotidiennes il se nommait :

Le Tire botte. Vous accusez, dit-il, l'homme trop sévèrement, s'il a des torts, il a aussi des qualités. Le pauvre diable court pour votre entretien... paye le local que vous occupez, acquitte l'impôt auquel vous donnez lieu.

Tous. — A la porte! le flatteur! Il est toujours aux pieds du maître, il pactise avec les tyrans!

Le Fauteuil. — Silence, mes amis, le calme sied aux majorités.

Une chaise basse. — Vieille ganache!

Le Fauteuil. — Tout beau, ma mie. Je me nomme Voltaire et j'aime la libre discussion... Respect à l'Encyclopédie en ma personne... Je maintiens la parole de l'orateur.

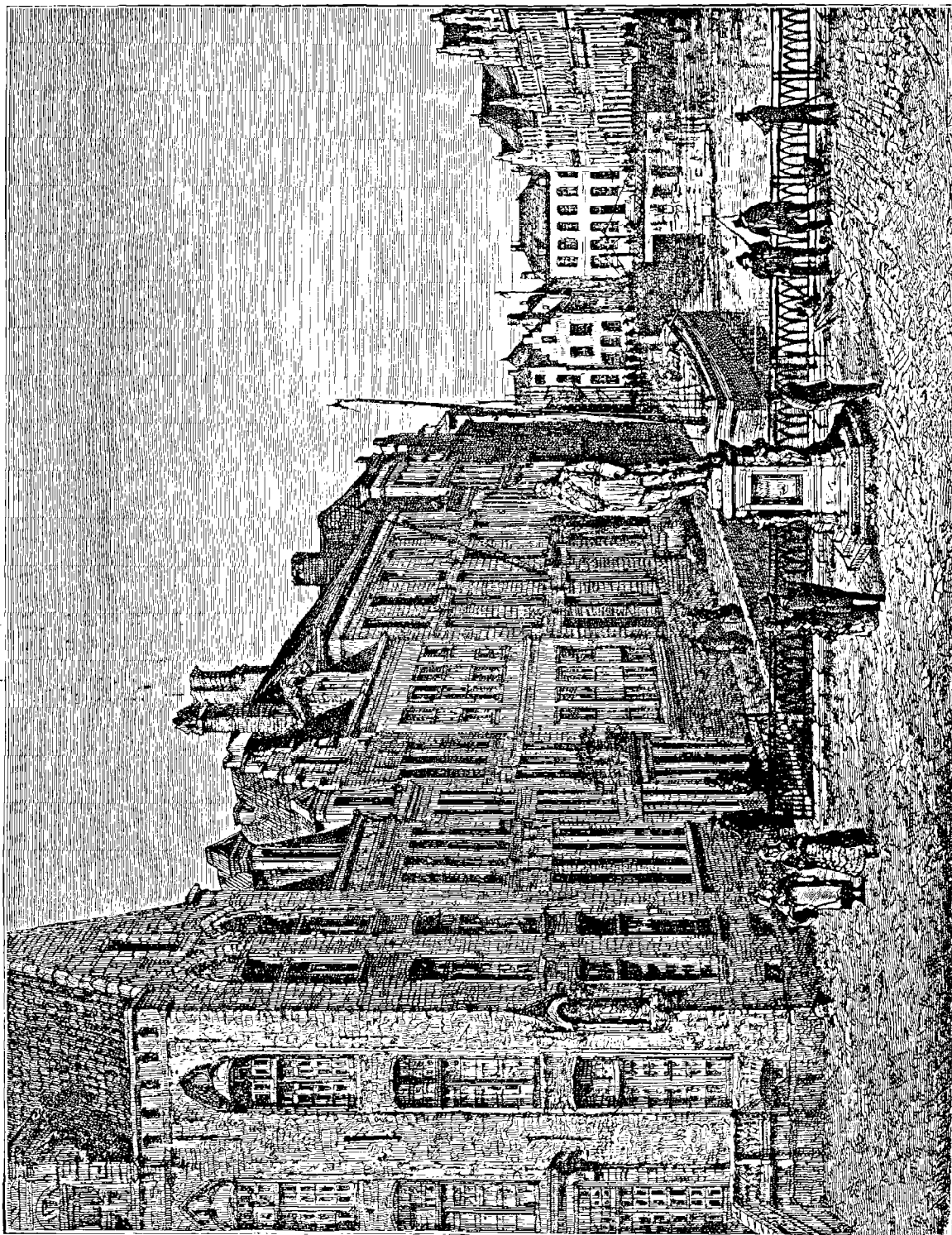
Le Tire botte. — Vous vous plaignez de votre maître parce qu'il est pauvre. mais vos frères et amis placés chez les riches. sont-ils plus heureux?

La Canne. — En aucune façon... moi, qui vais dans le monde, et qui y suis bien accueillie, en raison de ma souplesse de courtisan, j'en parle savamment et voici les plaintes que j'ai recueillies dans mes pérégrinations! La bibliothèque de plus d'un homme de finance déplore l'isolement dont on l'accable depuis que les opérations de finances absorbent les instants de son possesseur. La lampe de bien des écrivains se plaint de rester allumée toute la nuit, le piano des grands compositeurs gémit sous les mains brutales de leur tyran qui le fait soupiner à force de coups... d'où il résulte que tous ne sont pas toujours d'accord. Maint beau tapis soupire de ce que des souliers boueux viennent souiller ses roses et ses volubilis.

Un Balai à tous Crins. — La canne a pris le parti du maître, c'est une vieille habitude de cet instrument de défense, c'est un garde du corps se faisant massacrer à Versailles pour sauver le roi; moi, qui ne

suis point aide de camp de l'autocrate, mais abandonné comme cendrillon, au coin du feu, moi, qui suis obligé d'assainir l'habitation et d'enlever les traces de ses dé-

sordres, j'aurai moins d'indulgence, et j'affirme de toutes mes forces que, dans cette nuit privilégiée nous devons protester contre le mauvais emploi que l'on



BRUGES.

fait, de notre passive collaboration !

Le Bénitier. — Ne remue point ainsi, ustensile douteux, balai fauteur des révoltes ; les soubresauts, ont

fait tomber mon buis béni ; reste dans ton coin, prosaïque instrument du sabbat, mouture traditionnelle des vieilles sorcières, laisse s'apaiser toute révolte, dans la



LE RENARD.

contemplation de l'image que je présente. Leur heure de floraison viendra, leur exil aura sa fin. Dans l'œuvre de Dieu tout renaît, quand le temps aura pourri vos débris, fondu votre métal, anéanti vos formes, le bois se fera terre, le marbre deviendra chaux, pour renaître plus tard minerai puissant, arbre verdoyant ou fleurs de lin épanouies. Paix donc en cette nuit profonde, où Dieu visite les demeures, aux génies familiers, vénérables et respectables gardiens du foyer domestique.

Minuit sonna, les meubles se turent et le dormeur se réveilla : une apparition, blonde, blanche, rosée s'avança vers l'âtre avec des pas si légers qu'elle eût pu marcher sur les marguerites de la prairie sans chiffoiner leurs collerettes.

Notre rêveur crut un instant que le Seigneur, représentant le cours de ses anciens miracles, avait envoyé un de ses anges favoris pour rétablir la paix parmi le mobilier en révolte.

Il se trompait.

C'était tout simplement la petite fille de la maison qui venait voir si par hasard l'Enfant Jésus n'avait rien mis dans son soulier.

### COUSINE ROSALIE.

Il fallait la voir cousine Rosalie ! Elle avait soixante-dix ans, petite, maigre, osseuse, voûtée, laide, à ces premières disgrâces on devait ajouter celle d'un costume tellement ridicule, qu'oser avouer sa parenté, en plein jour en pleine station, où ma mère et moi, fillette de douze ans, fûmes reçues par elle, était se poser en esprit fort. Cousine Rosalie portait ce jour là un chapeau de soie citron d'une forme dont elle seule possédait le secret. Je ne dirai rien des volumineux ornements qui la décoraient ; il n'y avait qu'elle pour inventer de pareils noeuds et de pareilles coques. Entre son chapeau citron et son châle amarante débordait une fraise à la Henri IV, si monstrueuse qu'elle rivait la tête aux épaules de la façon la plus grotesque. Son châle bizarre tranchait sur une robe de soie vert-pomme, très ample, qui la faisait ressembler à ces chariots roulants où, à la campagne, on renferme encore les enfants pour les forcer à marcher. Un sac rouge broché d'argent, des gants de coton blanc, des bas roses et des souliers en soie bleue complétaient cet étrange accoutrement. J'étais ahurie, je mourrais d'envie de rire. Cousine Rosalie nous conduisit chez elle.

Elle nous fit d'une façon charmante les honneurs de son modeste logis. Ce qu'elle appelait pompeusement « son mobilier » consistait en un lit de bois décoré de fleurs et d'oiseaux, peints par elle, trois chaises, et deux fauteuils recouverts de tapisseries sorties de ses mains, un secrétaire, une petite commode, une table agrémentés toujours de ses peintures. Les murs étaient tapissés de dessins, de portraits, d'ouvrages en velours, en chenille, en coquillage. La courte-pointe était un assemblage de broderies de famille depuis 1780.

Je remarquai, sur la cheminée, de curieuses figures de moines taillées dans des marrons d'inde, les trois libérateurs de la Suisse, tirés d'un bouchon, je reconnus un verre à liqueur en cristal dont j'avais cassé le pied, et que ma mère donna à Cousine Rosalie pour s'en faire un coquetier. Elle avait raison : le coquetier était parfaitement monté sur un pied en fin fil de cuivre.

L'intelligence de cousine Rosalie s'épuisait à ce que je voyais à inventer des travaux lilliputiens qui devenaient sa joie et son orgueil. Elle tirait parti de tout. Elle aurait fait des guêtres d'un chapeau, une pèlerine d'un bonnet. Les pauvres n'étaient pas oubliés dans ses travaux. Je remarquai bientôt, que, malgré ses disgrâces et ses ridicules, elle savait si bien prendre le parti de l'absent, défendre le faible, excuser le coupable, qu'elle avait tant de droiture, de jugement, tant de franchise, qu'elle se réjouissait si bien des joies d'autrui, et compatissait si sincèrement à ses peines, qu'on finissait par la trouver aimable et charmante. C'est ainsi que pauvre (elle n'avait qu'un très petit revenu) et seule au monde, cousine Rosalie passait son temps plus agréablement que mainte grande dame, et puis tout le monde l'aimait.

En sortant de chez cousine Rosalie je ne riais plus, je me disais :

Le bonheur est à la portée de tous, que chacun tâche de tirer de son existence et de ses moyens le plus de parti possible et il n'y aura que bien peu de malheureux. Cousine Rosalie est morte depuis longtemps. Son souvenir a eu une grande influence sur moi, j'ai tâché de l'imiter et je suis aussi heureuse qu'une mortelle puisse l'être.

MARIE L.

### NOIRAUD.

Enfin il y a assez longtemps que je complotais cette évasion !

Etre au service d'un rustre de campagne, garder la cour d'un paysan plus prodigue de coups de fouet que de caresses, cela finissait par devenir le plus exaspérant des supplices.

Aussi avais-je juré que je m'en affranchirais. Il faut avouer que, j'ai été diplomate. Mis de bonne humeur par quelques petits verres, mon maître avait l'air tout guilleret. En passant près de moi, il daigna me donner quatre petites tapes amicales, jamais sa biniette renfrognée n'avait eu cet aspect épanoui. Je sentis que le moment était venu et que l'occasion, si je la laissais échapper, ne se représenterait plus. A ces avances affectueuses, je répondis par de petits cris plaintifs qui voulaient évidemment dire :

— Je m'ennuie horriblement et tu serais bien gentil, mais là, bien gentil, de m'ôter ma chaîne. En effet il ôta ma chaîne. Je me précipitai aussitôt vers cette capitale, dont j'ai rêvé si souvent. Maîtrisons notre

émotion et donnons un coup d'œil à notre toilette. Je ne ressemble pas positivement à un lévrier de duchesse. Les chemins détremés par la pluie ont laissé sur mon échine des échantillons variés de leur macadam. J'aurais beau me frotter pendant une heure le long des gros ormes, je ne parviendrai pas à me donner l'allure d'un chien de gravure de modes. Tâchons de remplacer par la dignité de la tenue, l'élégance qui nous manque. Qu'est-ce qu'ils ont à rire en me regardant ces hommes en habit vert qui stationnent près de cette grille d'entrée? Avec ça qu'ils sont coquets eux-mêmes! Regardez donc votre poutre avant de vous occuper de ma paille. Mais, me voici arrivé, ouvrons l'œil et préparons-nous à admirer...

\* \*

J'ai déjà failli être écrasé six fois. Quand on n'a pas l'habitude... Ce bronhaha d'allants, de venants! Ce tohu bohu de voitures qui se croisent, se suivent, s'entrecourent! C'est beau, mais c'est un brin étourdissant. Avec ça que l'appétit commence à s'ouvrir Bah! dans une ville, où tout regorge je ne peux pas manquer de trouver mon nécessaire dans le superflu.

Pourtant il y a quelque chose qui me chiffonne. J'ai déjà rencontré sur ma route deux pauvres diables qui tendaient la main aux passants, en disant qu'ils n'avaient pas mangé depuis l'avant veille. Au milieu de tout ce luxe serait-il possible que... — Encore un équipage qui a manqué de me passer sur le corps. Ça fait rire le laquais qui est debout, derrière, et qui montre ses jambes dans des bas de soie blanche. Une paire de mollets dans lesquels je donnerais un coup de dents avec plaisir... Mais je serais volé, c'est peut-être du foin!

\* \*

Bien fait! Tu n'as que ce que tu mérites, animal. Voilà qui t'apprendra à tourner au flatteur de bas étage à juger les gens sur l'apparence. Tu t'en vas caresser un passant sous prétexte qu'il est bien mis. Pour ta peine il t'a décoché un coup de pied et cette apostrophe brutale:

— Va-t'en vilain barbet crotté!

— Ils n'ont pas l'air d'être si hospitaliers que je le pensais, messieurs les citoyens. Par dessus le marché la pluie se reprend à tomber.

— Temps de chien! fait ce boutiquier à son voisin. Chacun son idée, nous autres nous dirions: »Temps d'homme!"

\* \*

Le pluie continue, j'ai essayé de chercher un refuge quelque part. J'ai avisé un grand bâtiment à quatre faces j'ai gravi au pas de charge l'escalier qui y conduit.

Par la porte entr'ouverte s'échappaient des vociférations

abominables. Bien sûr on doit égorger quelqu'un là dedans,

Si j'allais voir.

Un gardien me barre le passage et me crie.

— Les chiens n'entrent pas à la Bourse.

— Je crois bien, mon ami, les chiens ne sont pas si bêtes que ça.

\* \*

Je rencontre une file d'individus marchant sur plusieurs rangs. Le premier rang pleurait, les autres riaient, causaient de leurs petites affaires. J'ai suivi quelque temps pour m'instruire, au bout de dix minutes j'en savais assez sur les regrets éternels des hommes, je n'avais plus envie d'en écouter d'avantage. D'ailleurs cette maudite faim me galopait de plus en plus. Sur un banc des boulevards, un enfant croquait un beau gâteau. Je me suis approché en remuant la queue.

Le bambin tendait déjà la main vers moi pour me faire partager son régal, quand la bonne lui arrêta le bras:

— Ne donne rien à ce vilain toutou, il te fera bobo.

C'est ainsi qu'on cultive en ville les sentiments généreux chez les petits, rien d'étonnant à ce que les grands s'en ressentent si bien!

\* \*

Quelle alerte! Un sergent de ville s'est mis à ma poursuite, sous prétexte que je n'étais pas muselé... Encore une jolie invention que leur muselière? L'histoire devrait cependant leur apprendre que c'est ça qui rend enragé. Le sergent de ville n'en a pas moins fondu sur moi avec fureur.

— Attends un peu, fait-il, je vais te mettre en fourrière.

La fourrière à ce que m'a expliqué depuis un collègue que j'ai rencontré auprès d'un tas d'ordure, est un local où l'on nous dépose provisoirement jusqu'à réclamation. Si les réclamations ne viennent pas, on nous confie à messieurs les professeurs de la Faculté de médecine pour faire des expériences. Il est vrai qu'avec nous ils ont facile, quand ils se trompent, ils n'ont pas à craindre que nous divulguions leurs bévues.

Pour lors, le sergent de ville allait me mettre la main dessus, quand j'ai esquissé un adroit crochet. Il m'a perdu de vue. J'ai aperçu devant moi une porte ouverte et je m'y suis précipité. Où suis-je?

\* \*

Il n'y a personne. Tout est noir comme dans un four. J'entends seulement par-ci, par-là, comme des grignottements de rats qui dévorent du papier.

C'est singulier... Depuis que je suis ici je me sens des engourdissements, une torpeur invincible... Je ne reste pas une minute de plus dans ce local inconnu.

L'air qu'on y respire est .. je m'engourdis. . Un effort ou je... Quitte à retrouver mon sergent de ville, je me sauve... Sauvé! La rue, j'ai échappé belle j'étais entré au théâtre m'a-t-on dit.

\* \*

Pour le coup, je n'y tiens plus... Mon appétit est devenu une torture... Que vois-je? un restaurant! Essayons d'y pénétrer. M'y voici. J'avise une belle jeune dame. Elle m'a remarqué, elle va avoir pitié de moi.

Oui vraiment:

— Garçon, chassez cette affreuse bête, dit-elle.

Le garçon s'arme d'un parapluie et le lève menaçant vers moi.

C'est bon, dis-je, il n'est pas nécessaire de me rudoyer, je m'en vais.

\* \*

Un second sergent de ville foud sur moi, à l'improviste. Pif! Je suis pincé! A la fourrière! Puis à l'emphithéâtre! Oh!

Eh bien non, dans ma terreur je voyais des agents de ville partout, c'est le rustre mon maître qui me tient au collet. Je l'avais méconnu il s'est dérangé pour moi, il a battu campagne et ville pour me retrouver. Il m'a reconnu, il me ramène au village. J'aurai

quelques coups de fouet, et je ne les aurai pas volés. J'en ai assez de leur grande ville.

J'en vais presque aimer ma chaîne.

Tout en retournant au logis je fais cette réflexion: »Se résigner à avoir un maître c'est le seul moyen de ne pas en avoir cent

### BABIOLES.

Lequel des empereurs romains n'avait pas le nez aquilin?

Quel est le crustacé qui a quatorze pieds entre la tête et la queue?

### EPITHAPHE D'UN PARESSEUX.

Ci-git Bonnard le paresseux,  
Lequel à son heure dernière  
S'écria: »Que je suis heureux...  
Je vais n'avoir plus rien à faire!"

### ENIGME.

Je suis au milieu de Paris,  
Sans être pourtant dans le monde.  
Cherchez moi à la ronde,  
Mais certes pas chez vos amis

## NOS CADEAUX D'ÉTRENNES.

Les 6<sup>e</sup>, 7<sup>e</sup>, 8<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup>, 10<sup>e</sup>, 11<sup>e</sup>, 12<sup>e</sup>, 13<sup>e</sup> et 14<sup>e</sup> volumes de L'ILLUSTRATION EUROPÉENNE (les 5 premiers volumes sont épuisés) le volume broché, frs. 10.—

Le volume élégamment relié dans un emboitage avec fers spéciaux, frs. 13.—

Les 8 volumes parus du MUSÉE DU JEUNE AGE, publication appropriée aux jeunes gens des deux sexes, le volume broché, frs. 4.—

Le volume élégamment relié dans un emboitage avec fers spéciaux, frs. 5.50.

LE FOYER NATIONAL ILLUSTRÉ, renfermant le texte de 15 volumes ordinaires au moins, frs. 3.—

LE RIEUR ILLUSTRÉ, volume renfermant 52 gravures coloriées et quantité de gravures sur bois, dessinées par les artistes les plus humoristiques, frs. 3.—

LE PORTEFEUILLE I. FRANS HALS, renfermant 10 eaux-fortes du maître, frs. 15.—

LE PORTEFEUILLE II. FRANS HALS, renfermant 10 autres eaux-fortes du maître, frs. 15.—

LA BONNE AVENTURE, d'après NAVEZ, gravure en taille douce, due au burin de J. DEMANNEZ, membre de l'Académie de Belgique, sur Chine, frs. 7.—

L'ALBUM MUSICAL pour chant, renferme: 1<sup>o</sup>. Sérénade espagnole. — 2<sup>o</sup>. Les Hirondelles. — 3<sup>o</sup>. Ce que j'aime. — 4<sup>o</sup>. Le Ménestrel. — 5<sup>o</sup>. Réverie. — 6<sup>o</sup>. Bonsoir, petits Oiseaux. — 7<sup>o</sup>. Gentil Miroir. — 8<sup>o</sup>. Le Chant du Barde. — 9<sup>o</sup>. Promenade nocturne. — 10<sup>o</sup>. Sous les Tilleuls, frs. 5.50.

L'ALBUM MUSICAL, pour piano, renferme les morceaux suivants: Le Défilé. — Le Réveil des Sylphes. — Graziella. — Polka des Fifres. — Les Violons du Roi. — Douce Vision. — Bivouac. — Mors aux Dents, frs. 5.50.

Un emboitage artistique, renfermant 50 reproductions des tableaux les plus célèbres du MUSÉE DE DRESDE, frs. 8.

A envoyer les mandats-poste à l'Administration de l'Illustration Européenne, à Bruxelles.



# MUSEE DU JEUNE AGE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Publié sous la direction de M<sup>lle</sup> MARCELLINE LA GARDE.

**ABONNEMENTS:**  
BRUXELLES. . . . . 6.— fr.  
PROVINCE. . . . . 6.50 »  
franco par an.

**SOMMAIRE.** Gravures. — Une Ruelle de Village. — La Convoitise — L'Hôtel-de-Ville de Louvain.  
**TEXTE.** — Une Ruelle de Village. — La Convoitise. — L'Hôtel-de-Ville de Louvain. — Exhortation au travail et à la sagesse à propos du jour de l'an. — Un Sou. — 1884 jetant un Regard sur sa Vie. — La Vierge aux Etrennes. — Treiz ème. — Exercices récréatifs.

**ADMINISTRATION:**  
**BRUXELLES,**  
107, BOULEVARD DU NORD.

N<sup>o</sup>. 49

10<sup>e</sup> ANNÉE.

3 Janvier 1885.

## A V I S .

Nos abonnés auront sans doute remarqué les soins que nous avons apportés depuis quelque temps au choix et à l'exécution de nos gravures. Dorénavant ils seront

de plus en plus satisfaits sous ce rapport, et nous ne négligerons rien pour continuer à mériter l'accueil sympathique que le Musée du Jeune Age n'a cessé de rencontrer depuis son début.



UNE RUELE DE VILLAGE.

## UNE BELLE DE VILLAGE.

Produite à peu de frais la petite scène de M. Veyrassat est joyeuse et animée; à ce titre elle mérite des éloges. C'est d'un fort bon réalisme. Sans chercher loin, tout est matière à tableau pour l'artiste intelligent et là où le vulgaire ne voit souvent que l'épisode le plus banal de la vie de chaque jour, il peut trouver pour nous les éléments d'une œuvre aimable et même précieuse. Heureuse prérogative trop souvent méconnue! Il est juste d'ajouter que ceux-là seuls savent être simples qui n'ont plus besoin de chercher le succès dans les hors d'œuvres qui sont le propre de la médiocrité.

## LA CONVOITISE.

Une jeune fille, à la chevelure abondante tombant en flots sur ses épaules, tient une orange, qu'une petite amie qui s'appuie sur elle, veut lui ravir. Sur les traits de l'une, on lit le désir de conserver et sur ceux de l'autre, celui de posséder.

## L'HÔTEL-DE-VILLE DE LOUVAIN.

Ce monument remarquable qui est une véritable dentelle en pierre, couvert depuis sa base jusqu'au sommet des sculptures les plus délicates et les plus achevées, est le plus beau morceau d'architecture gothique, style ogival, qui existe en Belgique et dans tout le Nord de l'Europe. Il n'a rien de grandiose ni d'imposant: ses dimensions sont peu étendues, et sa façade pourrait même paraître un peu étroite pour l'élévation du monument; mais rien ne surpasse cette perle de l'art gothique, ce bijou architectonique ouvré comme une châsse. Commencé en 1448, à l'époque du moyen-âge où les arts florissaient dans tout leur éclat, il fut achevé en 1463, avant le moment de leur déclin, sur les dessins et sous la direction de l'architecte louvaniste Mathieu de Layens, qui reçut pour le plan la somme de cinq florins, et il coûta en tout 32, 786 florins 7 sous et 2 liards. L'hôtel-de-ville, construit sur un rectangle d'environ 33 mètres de hauteur sur 27 de largeur, se compose d'un rez-de-chaussée assez élevé et de deux étages éclairés des trois côtés par trois rangées de fenêtres, dont les archivoltes sont ornés de feuillages. Entre chaque fenêtre se trouve une saillie, qui posée sur une colonnette engagée, s'élance du rez-de-chaussée jusqu'au toit entouré d'une balustrade. Ces saillies sont décorées de feuillages, de niches, de dais, de tourelles et de reliefs du travail le plus exquis. Chacun des quatre angles est flanqué d'une tour pentagone; qui, délicatement travaillée à jour et garnie de deux balcons en forme de corbeilles, jaillit au-dessus du toit comme un élégant minaret.

Les deux angles des pignons sont surmontés de tourelles semblables, et toutes sont reliées entre elles par une délicate galerie à jour qui court le long des toits et des pignons. Enfin chacune des nombreuses niches qui sont adaptées à la façade contient un petit groupe qui représente une scène de l'histoire sainte.

On ne sait comment un seul homme a pu prodiguer ainsi assez de merveilles pour défrayer dix monuments d'architecture ordinaire. Les sculptures des faces extérieures ont été restaurées, en 1842, par Goyers. L'intérieur de ce gracieux édifice renferme quelques belles toiles dues au pinceau de Michel Coxie, Gaspard de Crayer, Devos, Seghers, Van der Helst, etc.

L'hôtel-de-ville est situé sur une ancienne petite place au milieu de laquelle le maréchal de Villeroi tint un conseil de guerre, à la lueur des torches, le soir de la bataille de Ramillies, en 1706.

## EXHORTATION AU TRAVAIL ET A LA SAGESSE.

A PROPOS DU JOUR DE L'AN.

Les talents, les vertus ont la racine amère,  
Mais ils portent des fruits d'une exquise saveur,  
D'un odorant parfum que nul souffle n'altère.  
Oui, le travail produit le bonheur de la terre,  
Que l'on trouva toujours dans le repos du cœur.  
Foulez donc les sentiers tracés par la sagesse;  
Soyez de vos parents l'honneur et la richesse:  
Si vous écoutez, vous les verrez un jour  
Chercher tout leur délice au sein de votre amour.

## UN SOU!

Supposons que vous épargniez un sou par jour, à la fin de l'année vous posséderez, »dix-huit francs vingt-cinq centimes,» que vous pouvez déposer à la caisse d'épargne où ils fructifieront.

En supposant que le sou du jour n'ait été épargné que pendant une année, celui qui se trouvera ainsi possesseur de »dix-huit francs vingt-cinq centimes, amassé sou par sou aura-t-il le courage de les dépenser follement? Nous ne le croyons pas.

Cet argent épargné peut être employé à une foule d'usages utiles ou comme nous l'avons dit, mis à la caisse d'épargne.

L'année suivante on recommence ses économies, et on se trouve de la sorte au bout de quelques années possesseur d'un petit capital.

Celui qui gaspille cinq centimes par jour n'est pas un coupable, mais l'économiste d'un sou entraîne à une économie nouvelle, tandis qu'une dépense stérile entraîne à en faire d'autres plus stériles encore.

## 1884 JETANT UN REGARD SUR SA VIE.

«Je suis la six mille septante quatre-vingt-quatrième fille du vieux père le Temps, comme mes sœurs, j'arrive doucement au terme de ma carrière, mais avant de m'en aller pour toujours, je veux donner un dernier souvenir, à chacun de mes douze enfants.

Mon aîné s'appelait, «Janvier» celui-là fut mon fils de prédilection. Des cris de joie et d'allégresse l'accueillirent. Le monde entier fêta sa naissance, mais l'hypocrisie se cachait parfois derrière le langage le plus doux ; mon fils le sentit, sa sensibilité en fut émoussée, son enthousiasme tomba comme par enchantement, voilà pourquoi Janvier a gardé une mine froide et soucieuse.

Mon second, qui reçut au baptême le nom de «Février», montra, dès ses premiers jours, un goût effréné des plaisirs. Se couvrant d'un masque, et des grelots de la folie, il courait la prétentaine des nuits entières. Toute son existence ne fut que bals et fêtes. Mais hélas ! sa santé ne tarda pas à s'en ressentir, et la mort cruelle vint prématurément le précipiter, dans la tombe.

«Mars» fut un grand tapageur. Tantôt il était gai et folichon, tantôt il entraînait dans une brusque colère ; son esprit fantasque, son amour du bruit et de l'agitation ne donnèrent bien des soucis. Toujours battant la campagne, je ne le voyais guère à la maison. Et quand il y revenait que de traces !

Le vent avait toujours enlevé son chapeau ; des lambeaux de sa veste et de sa culotte garnissaient toutes les haies, et tous les buissons. Dieu seul sait ce que sa témérité me fit endurer d'angoisses !

«Mon petit «Avril» et son frère le joli «Mai» avaient les joues comme des lis et des roses ; le sourire ne quittait pas leurs lèvres vermeilles ; leurs yeux veloutés et leur chevelure où la rosée se suspendait en perles diaphanes achevaient de les rendre ravissants. Leurs jours, pleins d'innocence se passèrent à courir les prés et les jardins, folâtrant avec les papillons, les oiseaux, les abeilles ; jouant avec les fleurs et les rayons du soleil. Les poètes ont chanté leurs grâces, tout le monde avec moi, les a aimés et regrettés.

«Juin» un beau gros garçon joufflu s'en allait dès l'aurore découvrir les nids d'oiseaux, chasser les papillons, pêcher les poissons des ruisseaux, et me cueillir des bouquets de mugnets, sous l'ombrage, à l'heure de midi.

Chez «juillet et Août» se révéla de bonne heure un grand amour des travaux champêtres. Leurs cheveux avaient la nuance du blé mûr, et leur teint était bronzé par l'ardeur du jour. Il s'en allaient au lever du soleil, la faux sur l'épaule, bénissant Dieu par leurs chants, qui montaient au ciel avec ceux de Palouette. Ils rentraient le soir, harassés de fatigue, mais la joie s'épanouissait sur leurs traits. Tous les moments de la journée avaient été employés au travail ; ils étaient heureux, leur conscience était sans reproche.

«Septembre» leur succéda. Celui-là n'aimait que les vacances.

— A bas le Grec et le Latin ! A bas les maîtres ennuyeux et leurs insipides leçons ! Vive la liberté, les toupies, le cerceau et les billes !

Tels étaient ses cris perpétuels. Mais je me lassai de son tapage, qui me donnait la migraine. Je pris mon visage le plus sévère, et je lui imposai chaque jour une tâche. Il rechigna d'abord. Je le menaçai du pain sec et de l'eau. Alors il obéit. Je me mis à l'œuvr

avec lui. Ce qui m'intéressait le plus c'était l'histoire de mes sœurs tombées dans le néant, mais les faits mémorables accomplis pendant leur durée, les grands hommes qui les avaient illustrées leur assuraient une glorieuse immortalité. Je me dis que moi aussi, j'aurai ma place dans les annales de l'humanité. Je ne serai donc pas entièrement oubliée. C'est une consolation.

«Octobre» travailla rudement aux dernières récoltes des champs : il était plein de prévoyance, et passa les jours de sa courte existence, à préparer les provisions d'hiver. Il prit part aux vendanges, et quitta la terre emportant les bénédictions des ménagères et des vicierons,

«Novembre» vint au monde avec une figure pâle et triste. Il affectionnait le noir, il aimait à se promener dans les cimetières, à prier pour les morts, à fouler les feuilles desséchées ; ses yeux étaient presque toujours remplis de larmes. Il jeta de la mélancolie et du froid dans mon cœur.

«Décembre», mon dernier né arriva au jour couvert d'un duvet tout blanc. Dès qu'il put m'échapper, il alla s'ébattre dans la neige, où il façonnait des boules plus hautes que lui qu'il roulait par la plaine de toute la force de ses robustes bras ; il glissait en riant sur les abîmes gelés, il bravait l'ouragan et jouait avec la tempête. Il a vu le jour heureux de la Saint-Nicolas, Noël avec ses chants d'allégresse, ses fêtes éblouissantes, ses alléluia sans fin. Mais, malgré sa trempe de fer et sa charmante gaieté, le dernier instant de décembre a sonné : Comme moi, il s'est évanoui tel qu'une ombre, au milieu des éclats de rire et des joyeuses clameurs qui ont salué 1885.

#### LA VIERGE AUX ÉTRENNES.

Mes bons petits amis, il faut que je vous dise  
Que je suis la vierge aux joujoux ;  
J'ai dans mon sac moiré plus d'une friandise,  
Et des jouets, de vrais bijoux ! . . .

Venez, mes chérubins, le jour de l'an approche :  
Ce jour est le père des jours ;  
Heureux qui le voit naître et se croit sans reproche,  
Car la honte dure toujours !

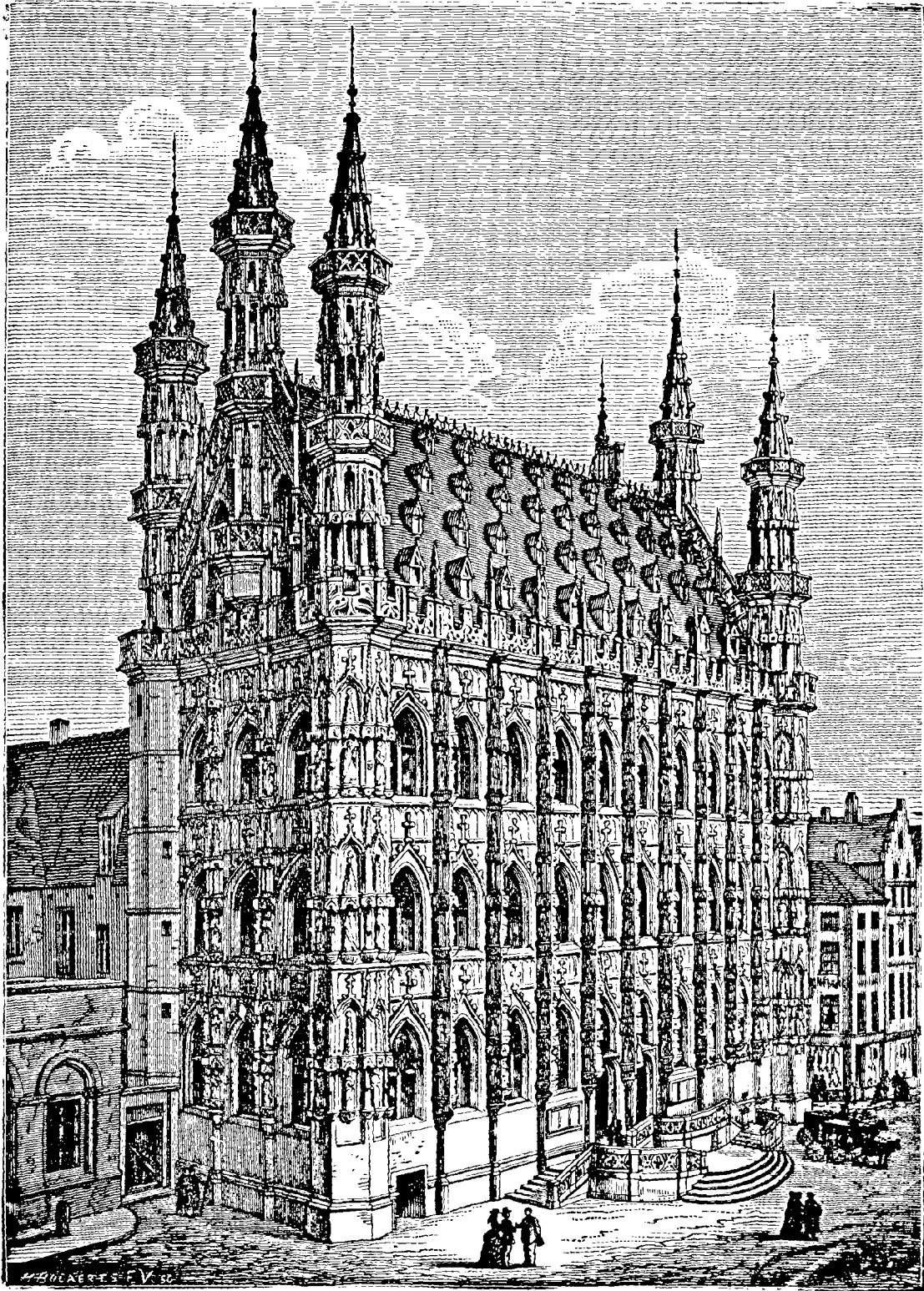
On sait bien que je porte en cercle, à ma ceinture,  
Tous les hochets du jour de l'an,  
Afin de réjouir la faible créature  
Qui tête encor son pas tremblant.

Invisible je marche, et jamais par la fange  
Mes pieds blancs ne sont maculés ;  
Mon éventaire, fait avec deux ailes d'ange,  
Porte des jouets étalés.

Enfants, réveillez-vous ; l'aurore matinale  
Ouvre au ciel ses gerbes de feux ;



LA CONVULSIVE.



L'HÔTEL-DE-VILLE DE LOUVAIN.

Vous choisirez parmi les trésors que j'étaie,  
Ce qui convient mieux à vos jeux.

Mes bons petits amis, livrez-vous à l'étude  
Et je vous donnerai, selon votre aptitude;  
Car ainsi que Jésus, j'adore les enfants.  
Et si de charité vos jeunes cœurs sont ivres,  
Je vous apporterai des hochets et des livres  
D'après vos goûts et vos penchants.....  
Je ne donne rien aux méchants!....

BARILLOT.

### TREIZIÈME.

#### I.

##### SOCIFRE DOULEUR.

M. Sackville, négociant à Dublin, était resté veuf avec douze enfants dont l'aînée avait treize ans à peine, plus un neveu orphelin, que sa femme avait adopté avant sa mort, et qu'on avait affublé du nom de «Treizième.»

Vous comprendrez que le sort de «Treizième» n'était guère enviable, quand vous saurez que M. Sackville était aussi riche qu'avare, et aussi avare que bourru. Il faisait à son neveu un reproche continuel du sobriquet dont il l'avait baptisé, maudissait son père ruiné pour s'acquitter d'une dette d'honneur, sa mère morte de chagrin. Il trouvait que Daniel, c'était le nom de «Treizième», mangeait comme un ogre, buvait comme une éponge, dormait comme une marmotte et n'était bon qu'à désespérer sa famille.

Daniel n'eut pu le satisfaire qu'en s'instruisant sans maîtres, en s'habillant sans étoffe, en se nourrissant de brouillards et surtout en partant pour les Indes avec les mendiants émigrés. Il eut pris vingt fois ce parti, si un bon cœur, un seul, ne l'eut retenu chez son oncle.

C'était sa cousine Rachel, la plus jeune des six filles de M. Sackville. Cette jolie enfant de dix ans, aux yeux bleus et aux cheveux blonds, avait d'abord épousé l'aversion générale de ses frères et de ses sœurs pour «Treizième», mais bientôt le sentiment de la justice, l'élevant au-dessus de son âge, lui avait appris à consoler cet infortuné.

Pour vivre et s'instruire dans l'ombre de Rachel, Daniel s'était fait le valet de sa gouvernante et de son instituteur. Or, toutes les fois que la cousine était en faute, perdait ou brisait quelque chose, travaillait mal, ou que la gouvernante et le pédagogue avaient l'humeur noire, c'était «Treizième» qui subissait le châtement et la malédiction.

Cette iniquité, fit de la petite Rachel un ange de dévouement.

Plus «Treizième» souffrait, plus elle cherchait à le dédommager. Le voyant puni à sa place, elle cherchait à être irréprochable. Dans cette lutte touchante, les

bons instincts des uns grandissaient, tandis que la méchanceté et la petitesse des autres augmentaient.

Un second ami de Daniel était le griffon Stop qui le défendait avec plus de courage que de succès.

#### II.

##### L'ARBRE DE NOËL.

Rachel était devenue un prodige de science, de sagesse, lorsqu'arriverent les fêtes de Noël et des étrennes. Chaque enfant reçut un arbre chargé de petits cadeaux et de bougies de couleur. Daniel seul n'en eut point, on trouva quelque prétexte pour l'en priver. Mais comme il dévorait ses larmes à l'écart, Rachel accourut portant un arbre dix fois plus beau que les autres et, toute rouge de bonheur, elle l'offrit à son cousin. C'était un encouragement envoyé par un vieux prêtre du voisinage, à Rachel, l'ange de la maison.

Le donateur arriva en même temps, prit les deux enfants sur ses genoux, et engagea vivement Daniel à accepter ce présent de sa cousine. M. Sackville déconcerté ne protesta que par un grognement.

C'était trop de bonheur pour Daniel, mais ce bonheur ne devait guère durer, car un frère de Rachel, feignant une maladie, eut la barbarie de mettre le feu à l'arbre de Noël et à tout l'échafaudage d'étrennes de «Treizième.»

Rachel éperdue se brûla les mains pour étouffer l'incendie, mais Daniel vit en un instant les flammes dévorer son trésor. Ce qui lui fit plus de mal encore, ce furent les éclats de rire qui couvrirent ses sanglots.

Le lendemain, Rachel était malade au lit, et Daniel s'en allait demander au capitaine d'un navire, prêt à partir pour les Indes, s'il voulait l'accepter à bord. Le capitaine y consentit moyennant deux cents francs.

Le pauvre enfant crut qu'on lui demandait le Pérou, il s'en revint tout désespéré raconter son secret à Rachel.

— Partir! Vous voulez partir? dit-elle en pleurant, cela ne peut être, Daniel, du reste, où trouver deux cents francs?

Pendant les jours suivants, attribuant à Daniel la souffrance de Rachel, il fut maltraité plus que jamais.

Mais les brûlures de la petite fille n'offrant rien de grave, elle fut entièrement remise pour le jour des Rois.

#### III.

##### LA FÊTE DES ROIS.

Daniel eut la fève: son cousin, le brûleur d'arbres, avait arrangé les choses pour qu'il ne l'eût point, mais la chance était avec le malheureux enfant. Les yeux de Daniel allaient de son petit gâteau à Rachel, il voulait la choisir pour reine. Mais Rachel, faible encore, enivrée de joie de voir «Treizième» le roi de la fête, s'affaissa sur sa chaise et on l'emporta dans son lit.

— Enfant de malheur ! s'écria M. Sackville, il ne manquait plus à ce »Treizième", que de tuer ma petite Rachel.

Et arrachant au roi, son gâteau, il lui lança à la tête le fruit de pierre qui le décorait.

— Tiens, dit-il, voilà la fève que tu mérites, va-t'en t'en régaler loin d'ici.

Daniel défaillit à son tour, et un domestique le porta dans la mansarde qui lui servait de chambre à coucher.

Le seule vengeance de »Treizième" quand il revint à lui, fut de demander à son oncle un consentement écrit, à son embarquement. Jamais cadeau ne fut octroyé de meilleure grâce.

Le lendemain il était reçu à bord d'un navire, et le capitaine du bâtiment lui donnait encore dix schellings de gratification.

— Ce sera une avance, dit le marin ; nous partons ce soir même pour Calcutta.

## IV.

## LE BRACELET.

Ne comprenant rien à ce mystère, Daniel fit son petit paquet, dit adieu au vieux prêtre, son ami, puis il embrassa Rachel. Inutile de dire combien les deux enfants étaient tristes.

La petite fille le prit à part, lui montra son gâteau royal, et dit :

— C'est la part de l'absent, votre part Daniel, la mère Barbe, notre vieille voisine, a dit un jour, que tant que la part de l'absent restait intacte, c'est qu'il était heureux. Je la consulterai tous les jours, jusqu'à votre retour, Daniel.

L'orphelin sanglotant de plus belle, faillit perdre courage, mais tous les Sackville, le fêtant pour la première fois, le pressèrent de partir, et le conduisirent en triomphe au port.

Leur victime pleura, les embrassa du meilleur cœur en se séparant d'eux, et le griffon, Stop, les quitta pour suivre Daniel à la nage, avec de tels hurlements, que le capitaine, attendri, le reçut à bord. Un quart d'heure après, le mousse du Washington (tel était le nouveau titre de »Treizième") debout avec Stop sur le bastingage, voyait s'effacer comme une dernière étoile, le mouchoir blanc agité par Rachel.

Quand il ne découvrit plus que le ciel et l'eau, le capitaine l'arrachant à ses rêveries lui dit :

— Tu connais ceci ? en lui montrant un bracelet d'or.

Daniel tomba à genoux : c'était le bracelet de la mère de Rachel. Cette dernière avait sacrifié pour lui ce bijou que la mourante lui avait légué. Le marin ajouta :

— Un vieux prêtre et une charmante enfant, m'ont remis ce bracelet ce matin, pour la caution que j'exigeais de toi. Lorsqu'on est, aimé ainsi, c'est qu'on le mérite ! Je crois donc que tu feras ton chemin, et je veux aider tes premiers pas. Si tu es un bon marin, quand nous débarquerons à Calcutta, je te rendrai ce trésor qui doit te porter bonheur.

— Oui, oui, vous me le rendez, et je le rapporterai à Rachel ! s'écria le mousse avec une résolution virile.

## V.

## LE MENDIANT.

Douze ans après le départ de Daniel, dont on n'avait plus entendu parler, un mendiant bizarre et inconnu apparut le soir jouant sur la clarinette, un air du pays, aux portes des anciens châteaux et des riches villas qui entourent Dublin. Il semblait cassé par l'âge et la souffrance. Un chapeau à larges bords ombrageait ses cheveux blancs. Il portait une sorte de robe en haillons, une peau de bête sur les épaules et une besace à la ceinture avec l'inscription ; »Pauvre aveugle." Il avait pour guide un chien tellement vieux que sa race était méconnaissable. Les plaisants disaient que l'aveugle voyait plus clair que le chien. L'un et l'autre intriguaient fort les curieux, qui, sans pouvoir découvrir leur gîte, les trouvaient chaque soir devant la même habitation. Cette habitation était particulièrement celle de la famille Sackville. L'obstination du pauvre à mendier à leur porte était d'autant plus étrange qu'il serait mort de faim s'il avait dû vivre de leurs charités. Les uns le faisaient chasser par les domestiques, les autres le chassaient eux-mêmes avec cent avanies, ceux-ci le menaçaient de briser son gagne-pain, ceux-là lâchaient des chiens de garde aux trousses de son frère compagnon. Plus ces marques de malveillance lui étaient prodiguées, plus le mendiant revenait les provoquer par son interminable refrain.

L'étrange mendiant ne disparut que quand il eut un jour reçu de tous les Sackville réunis une telle volée de coups de pierre qu'il s'en alla clopin-clopa, emportant, dans ses bras son chien tout meurtri.

— Adieu, maintenant ! leur cria-t-il d'une voix étonnante pour son âge, je n'ai plus rien à vous demander.

Il faut dire qu'une seule exception avait dédommagé le pauvre de tant d'insensibilité. La petite Rachel Sackville, devenue une belle personne de vingt-deux ans, vivait très-retirée au fond du château paternel. Chaque fois qu'elle entendait l'aveugle, elle lui apportait elle-même une aumône, caressait le vieux chien, et disait :

— Priez pour mon cousin Daniel.

A ces mots touchants, l'aveugle regardait la jeune fille comme s'il avait vu clair et essuyait une larme.

Un soir que Rachel était sortie, l'aveugle se fit conter toute son histoire depuis douze ans, par une vieille domestique, dont il avait gagné la confiance. Rachel était la charité, la vertu, la piété en personne, mais aussi la tristesse et le malheur... Elle ne pouvait se consoler de l'absence de son cousin Daniel, et ne parlait que de lui, de l'arbre de Noël, du gâteau des rois, de son départ, de Stop, etc. Elle avait refusé les plus riches partis de Dublin ; sa famille ne lui parlait plus depuis, et la traitait de folle. Voilà douze ans, continua

la domestique, qu'elle conserve un gâteau des rois qu'elle visite tous les jours,

## VI.

## L'AVEUGLE VOIT CLAIR.

Le mendiant s'en alla sans mot dire après toutes ces explications, et le lendemain, les Sackeville apprenaient que «Treizième» arrivait des Indes, plusieurs fois millionnaire. Il avait retenu une suite d'appartements dans le plus bel hôtel de Dublin, il les invitait tous à un dîner splendide, au dessert duquel il solliciterait la main d'une de ses cousines,

Les Sackeville accoururent bien vite, et quand ils retrouvèrent «Treizième» éclatant de jeunesse, de beauté et de luxe, ils se mirent à la tête des courtisans qui affluaient autour de lui.

Daniel se plaignit de ne point voir Rachel. On lui dit que c'était devenu une espèce de cendrillon, refusant de voir le monde, que sans doute elle allait entrer au couvent, qu'elle ne voulait pas se marier.

Daniel, à ces propos, demanda à son oncle un mot d'écrit pour ordonner à Rachel de se joindre à ses frères et à ses sœurs. M. Sackeville n'osa refuser et le billet fut envoyé par un domestique. Une demi-heure après, Rachel arrivait en voiture avec sa vieille bonne.

Daniel courut à sa cousine, et lui mettant le bracelet de sa mère au bras, il s'écria :

— C'est ce bijou qui a fait ma fortune, pour le dégager je suis devenu le premier marin du «Washington», pour le restituer j'ai gagné un million par an, et maintenant, mettons-nous à table!

Rachel émue et tremblante se prit à pleurer, elle ne pouvait parler.

A la fin du repas, Daniel se leva et dit :

— J'ai lu qu'un fameux voyageur de Venise, Marco-Paulo, revenant dans sa patrie avec des trésors immenses, se déguisa en mendiant, alla frapper à la porte de ses cousins, et en fut classé à coups de pierres. J'ai fait comme ce voyageur, cet aveugle qui venait vous importuner, c'était moi, j'ai pu juger de la bonté de chacun de vos cœurs!

Les cousins essayèrent de se lever pour fuir, mais la honte les clouait à leur place.

— Cet aveugle qui voyait clair, c'était moi; «Treizième», poursuivit Daniel, et son chien était Stop qui vous a quittés pour me suivre.

Au milieu de la table, se dressait un gâteau monstre, phénomène d'architecture et d'ornementation. L'amphitryon découvrit solennellement l'énorme gâteau, et en distribua les parts. L'oncle reçut un fruit de pierre enrichi de diamants; le cousin, brûleur d'arbres de Noël, eut un rameau de houx dont les feuilles étaient des billets de banque. Aux autres il donna sa perruque, sa besace, bourrée de pièces d'or, sa clarinette garnie de pierreries et de rubis, son chapeau, orné de diamants à en être ébloui; tout son attirail de mendiant était enfoui

dans les profondeurs du gâteau. A Rachel, il offrit en se mettant à genoux, un anneau de mariage!

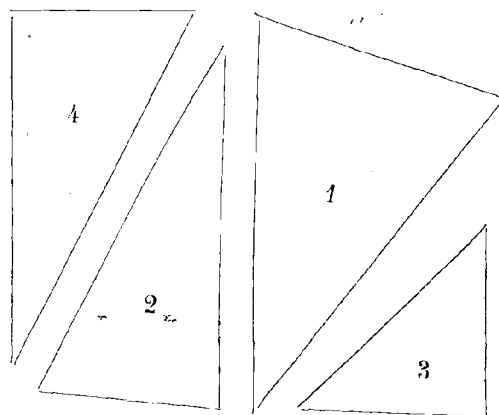
— Et maintenant, que nous voilà quittes, mes amis, dit Daniel, profitez de ma leçon, comme moi j'ai profité des leçons de l'adversité, que vous m'avez imposées, et retrouvons-nous, sans rancune, à ma noce, que nous célébrerons bientôt, le jour de la prochaine fête des rois.

Depuis lors, les Sackeville ne renvoyèrent plus un mendiant sans aumône.

## EXERCICES RÉCRÉATIFS.

## PROBLÈME GÉOMÉTRIQUE.

Faire un carré avec ces quatre figures.



## CHARADE.

Tous les jours mon deuxième ainsi que mon entier sont donnés en proie à mon premier.

## PROVERBE.

Former un proverbe connu avec les lettres dispersées dans les cases ci-dessous :

P	S	A	O	L
H	L	D	E	I
I	O	A	A	U
L	M	S	U	S
F	B	E	G	?



# MUSÉE DU JEUNE AGE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Publié sous la direction de M<sup>lle</sup> MARCELLINE LA GARDE.

**ABONNEMENTS:**  
BRUXELLES. . . . . 6.— fr.  
PROVINCE. . . . . 8.50 .  
franco par an.

**SOMMAIRE.** Gravures. Nègre éventrant un Crocodile. — L'enfant Errant. Père Godichon. La maître d'Ecole du village de Cluses.  
**TEXTE.** Les Crocodiles du Congo — La part à Dieu. Légende du jour des Rois. — L'Enfant Errant.

**ADMINISTRATION:**  
**BRUXELLES,**  
109, BOULEVARD DU NORD.

N<sup>o</sup>. 50.

1<sup>re</sup> ANNÉE.

9 Janvier 1886.

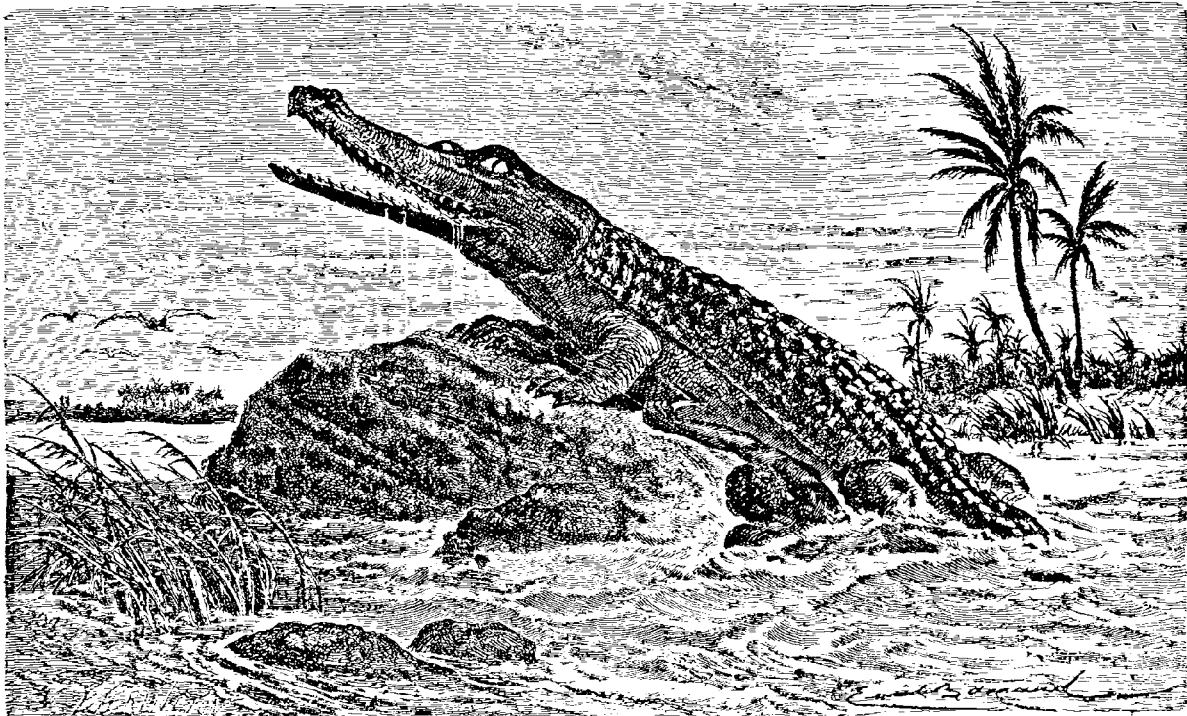
## LES CROCODILES DU CONGO.

Ils pullulent dans tout le fleuve Congo et ses affluents. Sur les bancs de sable du bas Congo, il n'est pas rare d'en voir de véritables tribus, trente, quarante, cinquante individus dormant au soleil. A terre, ils fuient devant l'homme, mais dans l'eau, ils prennent leur revanche et souvent les steamers ont vu leurs bandes s'élaner contre eux, en rangs serrés, et essayer de barrer la route à l'explorateur.

«Tout-à-coup, dit Stanley, dans son nouvel ouvrage, le bruit inaccoutumé de notre hélice et le clapotement de nos roues éveillent, à la fois, les crocodiles et

leur colère. Secouant leur engourdissement, les reptiles glissent un à un hors des criques où ils sommeillaient et s'apprêtent à nous punir de notre audace. L'œil en feu, ils arrivent par soubresauts sur nous, et, prenant probablement nos bateaux pour des animaux inconnus, ils se disposent à l'attaquer... Point de doute, ils étaient résolus à ne s'arrêter qu'après avoir percé de part en part la coque d'acier du navire, avec leurs têtes en forme de vrilles; mais arrivés à cinq ou six mètres, ils plongeaient, probablement pour explorer la quille et revenaient ensuite à la surface, pour se remettre à notre poursuite jusqu'à complet épuisement.

Les indigènes du Congo, qui font viande de tout,



NÈGRE ÉVENTRANT UN CROCODILE.

depuis la chenille en passant par le serpent, le chien et le singe, ne dédaignent pas le crocodile. A part une forte odeur de musc, sa chair ressemble assez à celle du poisson. Ses œufs aussi sont fort recherchés.

Le crocodile fait son nid à quelques mètres de la rivière. Les œufs, qu'on y trouve en nombre considérable, — quelquefois jusqu'à cinquante et soixante,

— sont de la même dimension que les œufs d'oie, avec cette différence que les deux bouts sont égaux. Aussitôt après la ponte, la femelle les recouvre d'une couche de dix à douze centimètres de terre, sous laquelle ils restent un mois ou deux, avant d'éclore."

Le voyageur Livingstone raconte qu'une fois il fit sortir de leur nid une couvée de jeunes crocodiles

qui pouvaient avoir un jour ou deux. Ils avaient environ vingt-cinq centimètres de longueur ; leurs yeux étaient jaunes et leurs pupilles fermées tout simplement d'une fente perpendiculaire ; leur corps était marqué de brun et de vert pâle, disposés par bandes alternatives. Ils étaient déjà méchants et se jetaient d'une manière féroce sur les lances que les hommes du voyageur leur présentaient et qu'ils mordillaient avec fureur, en jappant de la voix aiguë d'un jeune chien qui commence à aboyer.

Les indigènes des environs de la station de Loukoléla font de l'élevé du crocodile un commerce assez actif. Quand ils découvrent des nids, ils en enlèvent les œufs et vont les enfouir sous terre, assez loin du fleuve. Aussitôt que les petits ont brisé leur coquillage, ils sont enfermés dans un étroit étang recouvert d'un filet, où on les engraisse jusqu'à ce qu'ils aient atteint la dimension et le poids voulus, après quoi on les porte au marché.

Le crocodile inspire une grande terreur aux indigènes. Aux places où ils sont nombreux, les femmes ne vont remplir leursalebasses, au fond du fleuve, qu'avec précaution ; il y en a toujours une qui s'occupe d'écarter les hideux reptiles. Néanmoins, il arrive fréquemment que l'une ou l'autre de ces malheureuses — ou quelque enfant — est happée et entraînée sous l'eau.

Les noirs prétendent que le crocodile ne dévore jamais sa proie immédiatement, qu'il la fait attendre et que plus elle est faisandée, plus il est satisfait. Il ne mange que par petites bouchées, en levant la tête au-dessus de l'eau et en avalant à la façon des chiens. Pour entamer quelque bon morceau, il va à la recherche de sa femelle et ne commence qu'en sa compagnie. A ce propos, le lieutenant Coquilhat nous a raconté le drame suivant, qui s'est passé au Bangala.

Une femme et son jeune fils traversaient dans un petit canot le bras du Congo qui coule devant la station, se rendant dans une île du fleuve, pour y ramasser du bois.

A mi-chemin, un monstrueux crocodile surgit, s'élançant d'un bond hors de l'eau, tombe sur le frère esquif, saisit la femme entre ses formidables mâchoires et disparaît avec elle, en fouettant l'eau de sa queue puissante. Ahuri, épouvanté, le pauvre enfant suit des yeux pendant quelques secondes, le sillage du reptile qui emporte sa mère vers l'îlot ; puis, machinalement, il se met à ramer et suit. L'animal, tenant toujours la femme entre ses crocs, ne tarde pas à apparaître sur la rive de l'île, y dépose sa proie et plonge aussitôt à la recherche de sa femelle.

Alors l'enfant décuplant ses forces, rame à tour de bras, touche terre, enlève le cadavre sanglant, le transporte à bord et repart.

Il n'était pas à mi-chemin de la distance qui le séparait du bord du fleuve, que le couple de sauriens était déjà à sa poursuite.

Heureusement, l'on avait entendu de la station ses

appels désespérés, ses cris de détresse, et quelques canots s'élançèrent assez rapidement à son secours pour empêcher l'héroïque enfant et le cadavre de sa mère de disparaître ensemble, pour toujours, au fond du Congo.

## LA PART A DIEU.

### LÉGENDE DU JOUR DES ROIS.

#### I.

Le vent et la neige battaient en tourbillons les vitraux gothiques du vieux manoir de Géronville, c'était le 5 janvier. La journée touchait à sa fin. La campagne paraissait comme ensevelie sous un linceul, et l'épais rideau d'un gris sombre, qui semblait avoir été tiré depuis le matin entre la terre et le ciel, s'épaississait de plus en plus. Partout régnaient la solitude et le silence. Situé sur un rocher au milieu d'une forêt dépouillée, le vieux château ardennais élevait tristement dans l'air son toit grisâtre et ses tourelles menaçantes ; on eût dit un oiseau, de proie planant sur la contrée. Dans une salle où la vue s'étendait sur le grand chemin, le sire de Géronville, était assis devant une vaste cheminée, où commençaient à s'éteindre, en se couvrant de cendres, les débris d'un feu qu'on avait négligé de ranimer.

A l'un des angles se tenait debout son fils, Eric, dans une attitude rêveuse. C'était un jeune homme d'une quinzaine d'années, à la tournure la plus élégante, à la figure douce et sérieuse. De temps en temps, ses regards se portaient sur son père, dont la physiologie habituellement froide et dure exprimait en ce moment l'impatience et la contrariété la plus vive. Ses épais sourcils se rapprochaient par un mouvement fréquent, et son front, haut, terne et dévasté était traversé par deux larges plis qui se creusaient plus profondément à chaque instant. Ces signes habituels d'une colère contenue n'étaient pourtant que le résultat de cette sorte d'irritation nerveuse causée par une attente prolongée qui a dégénéré en une inquiétude croissante. En effet, le baron de Géronville attendait depuis fort longtemps... pour la première fois peut-être...

Comme nous l'avons dit, c'était le 5 janvier, et le seigneur de Géronville avait convié à un grand repas tous les seigneurs de la contrée afin de célébrer en commun la fête des Rois. C'était tout un événement, car on n'aurait peut-être pas trouvé et vingt lieues à la ronde, un seigneur plus hautain et plus avare que le baron de Géronville. Et voilà plus d'une grande heure qu'il attendait ! Et tout semblait indiquer que son attente serait vaine ? Pas un cavalier, pas un valet ne s'était encore montré aux alentours ! Tous ces seigneurs qu'il avait offensés en plus d'une rencontre, avaient-ils résolu de venger leurs griefs personnels en lui faisant cet affront ? Était-ce une conspiration, ou le résultat d'un hasard inexplicable ?

Déjà plus de vingt valets avaient été envoyés dans différentes directions. Les chemins et les sentiers connus avaient été explorés sans résultats.

Aucun pied d'homme ou de cheval n'avait laissé son empreinte sur la surface nue de la neige, et la nuit devenait de plus en plus sombre.

Huit heures sonnèrent à l'horloge du château.

Le sire de Géronville se leva brusquement et se mit à parcourir la salle à pas précipités.

— Me faire pareil affront, à moi ! murmura-t-il. Oh ! ils me le paieront cher... Et, puisqu'ils n'ont pas voulu choquer le verre avec moi, par la mordieu ! je saurai bien les forcer à choquer leur épée contre la mienne !

La figure du vieux seigneur, tandis qu'il prononçait ces paroles, avait pris, une expression de haine presque féroce.

— Mon père, hasarda timidement Eric, peut-être votre colère est-elle sans fondement... Les chemins ont été couverts de neige, au point qu'il ne serait pas prudent de s'y aventurer... Les seigneurs, nos voisins, auront craint quelque accident fâcheux.

Charmé de trouver un prétexte de décharger sa colère sur quelqu'un, le baron de Géronville s'arrêta court devant son fils.

— C'est à dire, que je suis injuste, à votre avis, beau sire ! dit-il.

— Mon père, se hâta de répondre Eric, Dieu me préserve de le penser jamais !

Au bout de quelques minutes le baron reprit comme se parlant à lui même.

— Faudra-t-il donc abandonner aux valets l'aubaine d'un pareil repas ?

Cette fois, la pensée dominante du baron venait de lui échapper, car il était encore plus avare qu'orgueilleux.

En ce moment, un valet vint annoncer au baron qu'une troupe de jeunes cavaliers, que la nuit et la neige avaient écarté de leur chemin, venaient d'entrer dans la cour, demandant l'hospitalité jusqu'au lendemain.

— On ne peut pas arriver plus à propos, répondit le baron ; ce sont, je n'en doute pas, d'honnêtes gentilshommes, et, puisque mes conviés m'ont fait défaut, ceux-là prendront leur place... Qu'on les introduise aussitôt dans la salle du festin !...

## II.

Quelques minutes à peine s'étaient écoulées, après que cet ordre eut été donné, que plusieurs étrangers entrèrent dans la salle où le baron et son fils les attendaient. C'étaient six jeunes seigneurs en costume de chasse, et qui ne paraissaient nullement fatigués d'avoir chevauché toute la journée à travers la neige et les bois dans un pays qui leur était inconnu. Ils se présentèrent comme autant de gentilshommes du pays de Liège. Invités à venir chasser le sanglier dans une forêt appartenant à un seigneur de leurs amis, ils s'étaient égarés vers la fin du jour. Du reste,

leur extérieur, et leurs manières répondaient parfaitement à cette assertion. Ils portaient avec une certaine grâce faufaronne un élégant habit brun à boutons d'or, fermé sur la poitrine et serré sur les hanches par une ceinture de cuir où pendait un couteau de chasse, dont la poignée en corne de cerf représentait une tête de mort ; des hauts de chausses en peau de daim enfermaient leurs jambes et leurs cuisses et en accusaient les proportions élégantes et fermes ; leurs bottines en cuir, étaient ornées d'éperons d'or ; une toque de velours surmontée d'une plume noire et coquettement posée sur le côté de la tête achevait de donner à leurs personnes un certain air d'assurance et de forfanterie qui ne pouvait convenir qu'à de jeunes seigneurs habitués à commander aux autres et à ne jamais douter d'eux-mêmes.

On se mit à table. La salle magnifiquement éclairée, la table servie avec recherche, les valets couverts d'une livrée éclatante, tout indiquait suffisamment les prodigalités et le cérémonial d'un repas d'apparat.

— Messires, dit le baron de Géronville désireux de faire tourner cette circonstance au profit de son orgueil, daignez excuser, je vous prie, la médiocrité de notre repas... Par extraordinaire, je n'attendais personne aujourd'hui....

Ce mensonge vaniteux fit rougir Eric, qui se détourna pour présenter son verre au valet placé derrière lui.

Les jeunes gens échangèrent à la dérobée un regard et un sourire. Les valets, avertis sans doute par leur maître, ne laissèrent échapper aucune marque de surprise.

— Messire baron, répondit celui des étrangers qui paraissait le plus âgé, votre hospitalité est magnifique, et ce qu'il vous plaît d'appeler votre frugalité ferait envie à un roi.

— Par ma barbe future ! reprit celui qui semblait le plus jeune, voilà qui est parler à propos ; m'est avis que c'est demain la fête des Rois...

— Que ne tirons-nous la fève ? ajouta un troisième, pour savoir à qui de nous écherra la royauté de cette nuit.

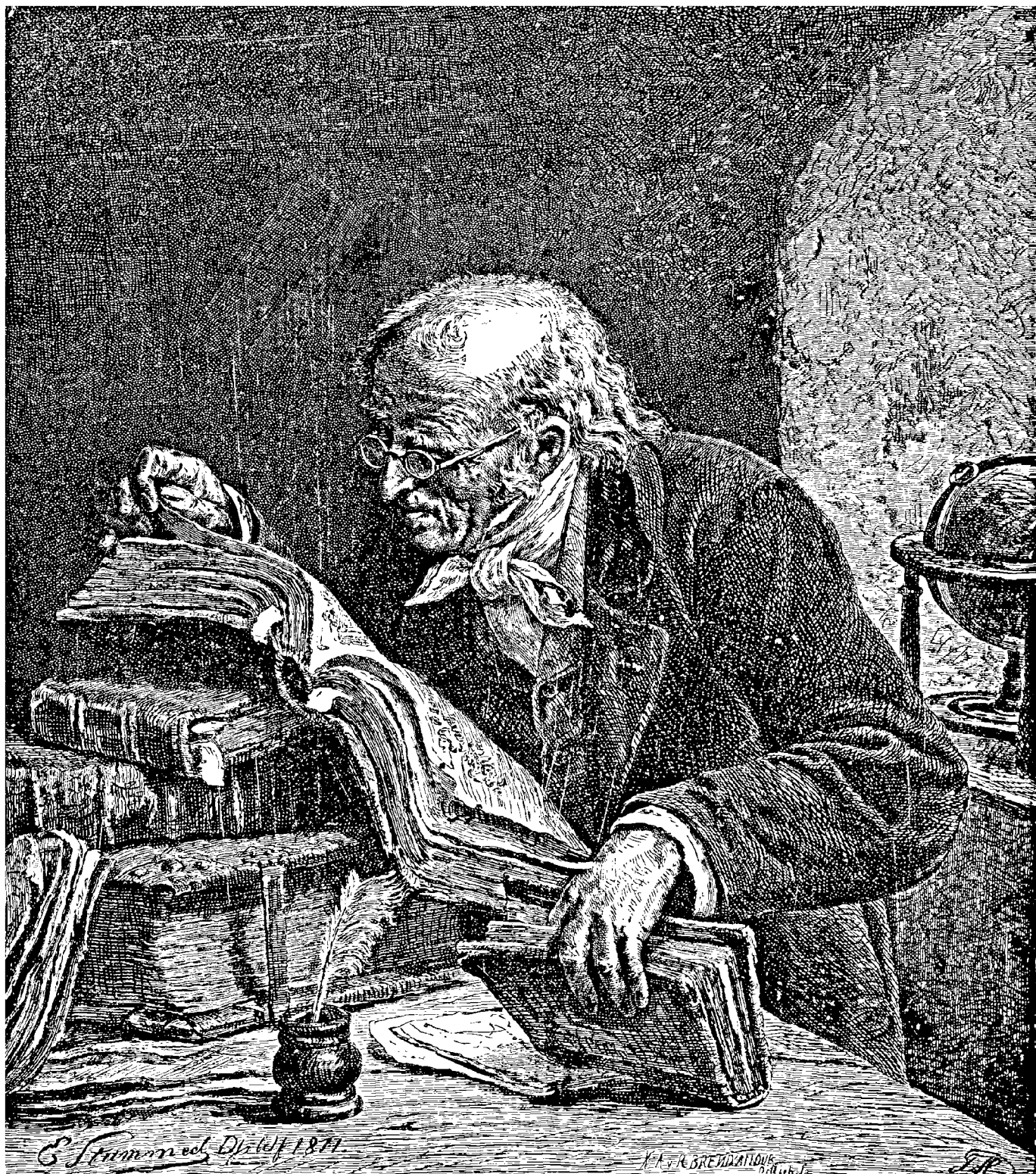
Nous ne reconnaissons pas d'autre roi que le maître de céans ! fit un autre, et c'est à sa santé seulement que nous devons boire. A la santé du puissant baron de Géronville le plus noble et le plus magnifique seigneur du pays !

— Messire, répondit le baron d'un air de dignité satisfaite, je céderai volontiers pour cette nuit ma royauté modeste à celui de vous que le sort aura favorisé. En attendant, je bois de grand cœur à la santé de vos seigneuries !...

En disant cela, le baron présenta son verre plein à l'encontre de celui de ses hôtes. Eric tendit le sien avec une certaine répugnance. Les paroles, et surtout les manières de ces étrangers avaient je ne sais quoi qui lui causait un certain malaise. Au moment où le baron heurtait son verre contre ceux des étrangers, il ressentit, une secousse violente, pareille à une commotion électrique, et son verre se brisa en mille petits frag-



L'ENFANT ERRANT. Père Godichon.



L'ENFANT ERRANT. Le maître d'école du village de Cluses.

ments, comme s'il eût été frappé par la foudre.

Le baron laissa échapper un horrible blasphème qui fit sourire les étrangers... Un des éclats du verre avait blessé légèrement un des doigts de sa main. Quelques gouttes de sang tombèrent sur la nappe et se mêlèrent au vin qui s'y était répandu... Eric placé près de son père, avait pâli. Le baron lui-même parut interdit : mais il se remit promptement de son trouble et demanda un autre verre.

— Votre seigneurie aura touché, par mégarde à quelque feuille de persil, fit observer un des convives ; eh ! tenez, voilà précisément la cause de l'accident.

Et il montrait en effet, sur un plat d'argent à proximité de la main du baron, une couronne de petites feuilles de persil disposées autour d'un magnifique poisson.

Cette observation parut satisfaire le baron dont le front s'éclaircit. Il affecta dès ce moment une gaieté extraordinaire. De leur côté, les convives redoublèrent d'entrain et de propos qui blessèrent les oreilles d'Eric.

Bientôt un valet parut et déposa sur la table un plateau supportant un gâteau d'un jaune luisant et doré.

— Le gâteau ! Voilà le gâteau du roi ! A moi la tève ! crièrent à la fois tous les convives.

Sur l'ordre du baron, un jeune page saisit un couteau et divisa le gâteau en huit parts en désignant lui-même la part de chacun. Le baron, par courtoisie, voulut être nommé le dernier ; mais soit hasard, soit flatterie adroite du jeune page, le dernier lot conféra la royauté au baron. Des toasts joyeux et de bruyants vivats firent retentir la salle.

### III.

Au même moment, des voix commencèrent à chanter au-dessous de la fenêtre.

Le vent souffle, la nuit est sombre,

Et nous n'avons pour nous guider dans l'ombre,  
Seigneur, que la lueur qui brille à vos vitraux !  
Pas un abri sur terre ! Au ciel pas une étoile !

Nos pieds sont nus, et nos corps sans manteaux,  
Contre le vent du nord, n'ont qu'un lambeau de toile,..  
Mon bon seigneur, qui vous chauffez au coin du feu,  
Oh ! donnez-nous la part à Dieu !

— Peste soit des manants ! s'écria le sire de Géronville tout en colère. Belles litanies, vraiment pour un jour de fête... Buvons, amis, et réjouissons-nous pour ne point ouïr pareilles psalmodies.

— Buvons ! buvons ! au noble sire de Géronville ! s'écrièrent en chœur tous les jeunes seigneurs...

Un instant après, les voix reprurent sur un ton plus suppliant :

Nous sommes tout couvert de neige,  
Et nos genoux tremblants se dérobent sous nous,  
Nous prierons le Seigneur afin qu'il vous protège,  
Nous chanterons Noël pour vos fils et pour vous ;

Et lorsque vous irez en guerre,  
Nos corps, pour vous défendre et du fer et du feu,  
Vous formeront une barrière,  
Si vous donnez la part à Dieu...

— Par l'enfer ! murmura le baron, je ne connais point cette chanson...

— Je ne l'ai jamais entendue, ajouta Eric, et pour sûr, elle n'est point du pays.

— Nous ne l'avons jamais ouï chanter au pays liégeois, dirent les jeunes seigneurs en baissant la tête d'un air embarrassé.

— Mon père, fit Eric qui s'était approché de la fenêtre, ce sont deux vieillards... Ne pourrions nous leur faire l'aumône de quelques restes de notre repas ? L'usage du moins le commande ainsi...

— M'est avis, à moi, répliqua le baron, que c'est un méchant usage de donner son bien aux mendiants.

Les deux pauvres reprurent :

Mais nous chantons en vain sous ta fenêtre,  
Noble seigneur, tu n'ouvres pas,  
De la fête c'est le fracas  
Qui couvre notre voix peut être !  
Dans leur chenil bien chaud, entends hurler tes chiens !  
Tes chiens aussi font chère lie ;  
Mais nous, hélas ! pauvres chrétiens,  
A tes chiens nous portons envie ;  
Car nous n'avons ni pain, ni feu, ni lieu :  
Ah ! donne-nous la part à Dieu !

— Je vous donne à tous les diables, race maudite !

Un éclat de rire général accueillit cette saillie du baron qui ordonna aux valets de remplir de nouveau les verres.

— Le roi boit ! s'écrièrent à la fois tous les convives ; honneur au puissant sire de Géronville !

Les fréquentes libations et les toasts répétés avaient échauffé toutes les têtes... Entraîné par la gaieté générale, le baron saisit par la main l'un des convives, et les autres ayant imité son exemple, tous se mirent à tourner en dansant autour de la table... Eric seul resta pensif dans un angle de la salle.

A un moment où le baron et ses hôtes venaient de s'arrêter pour se rafraîchir et se reposer, on entendit encore la voix affaiblie des deux vieillards qui disaient.

Hélas ! hélas ! nous n'avons plus d'haleine...  
Nous sommes vieux... et nous avons bien faim...  
Noble seigneur, aux serfs de ton domaine,  
Aujourd'hui seulement jette un morceau de pain !  
Hélas ! le givre pend à notre barbe inculte...  
Nos pleurs glacés se gèlent dans nos yeux...  
Seigneur ! Seigneur ! c'est une insulte  
De refuser la part à Dieu !

— Ces coquins menacent leur seigneur ! dit l'un des étrangers.

— Par la mort ! fit le baron exaspéré, c'est trop d'insolence... Qu'on donne aussitôt la chasse à ces deux misérables, s'ils ne s'éloignent pas auparavant.

Un des valets sortit pour faire exécuter cet ordre... Mais déjà les deux vieillards s'étaient retirés, et l'on entendait encore par intervalles leurs voix qui répétait au loin, dans le silence de la nuit, ce refrain lugubre :

Seigneur ! Seigneur ! c'est une insulte.  
De refuser la part à Dieu !

Eric était sorti scerètement pour adoucir les ordres cruels de son père, et distribuer à son insu quelques secours aux deux mendiants. Mais il était trop tard, ils avaient disparu...

Le cœur serré, l'esprit frappé de noirs pressentiments, il entra pour prier dans la chapelle. Une lampe de fer suspendue au milieu de la nef y brûlait nuit et jour... C'était un vœu exprimé à son lit de mort, par sa mère, la baronne de Géronville.

Eric qui gémissait en son âme de la dureté et de l'impiété de son père, éprouvait ce jour-là comme le besoin de demander pour lui à Dieu le pardon des paroles mauvaises qu'il avait prononcées, et de toutes les pensées de haine, d'orgueil, d'égoïsme, qui l'avaient agité depuis le matin. Agenouillé dans un angle de la chapelle, la tête penchée sur sa poitrine, il se mit à prier avec ferveur.

Un des vitraux de la chapelle était resté entr'ouvert, et la bise, en s'y précipitant, faisait vaciller la lumière de la lampe.

Eric plongé dans sa pieuse méditation, priait, priait toujours. Tout-à-coup, la porte de la chapelle s'ouvrit avec fracas, et des serviteurs effarés entrèrent et vinrent annoncer que le baron était sur le point d'expirer qu'il était étendu dans la salle du festin, la poitrine transpercée de six coups de poignard !

Eric s'élança vers la salle du festin et y chercha en vain le corps de son père ; il avait disparu après que les valets épouvantés l'eurent quitté pour aller chercher des secours. L'opinion générale fut que les six jeunes seigneurs étrangers n'étaient que des assassins envoyés par des conviés, ennemis secrets du sire de Géronville, et qu'ils avaient emporté son corps.

D'autres pensèrent que les six jeunes inconnus n'étaient autres que le diable en personne avec cinq acolytes.

Quant aux deux mendiants qui étaient venus implorer la pitié du baron en réclamant « la part à Dieu » personne ne les connaissait dans le pays et on ne les revit plus.

N'étaient-ce point deux anges envoyés par Dieu pour toucher le cœur du baron et tâcher de l'amener à pénitence ?

Quoiqu'il en soit, le château de Géronville fut démoli par Eric, et sur son emplacement il fit bâtir un monastère dont les ruines subsistaient encore il y a un quart de siècle.

A. DE LACROIX.

## L'ENFANT ERRANT.

(Suite voir page. 387.)

### XXIV.

#### L'Ecole Buissonnière.

Maurice Gerbin poursuivant, accompagné de Dragon, sa course à l'aventure, aperçut derrière l'église du village de Cluses, vers deux heures de l'après midi, quelques jeunes garçons qui jouaient ensemble. Contre l'ordinaire, ils ne faisaient pas de bruit, et parlaient d'une voix étouffée. Il comprit bientôt qu'ils faisaient l'école buissonnière. Un d'entre eux, posté à l'écart, sur un pan de muraille, faisait le guet afin d'annoncer, en cas de besoin, l'approche de l'ennemi, s'il venait à paraître. Cet ennemi c'était l'instituteur qui ne pouvait pas approuver leur conduite.

Maurice privé depuis longtemps du plaisir de jouer avec des enfants de son âge, s'approcha curieusement, et, voyant, qu'on jouait au bouchon, il demanda d'être de la partie.

Il fut admis, et le jeu continua de plus belle.

Quelques-uns avaient pour palets de gros sous d'autres n'avaient que des pierres, et se plaignaient fort de ce désavantage. Maurice, un peu pour se montrer bon camarade, et beaucoup pour faire voir sa bourse, en tira autant de gros sous qu'il en fallait pour les joueurs qui n'en avaient pas.

Alors le jeu s'anima. Maurice fit voir qu'il n'était pas le plus maladroit. Il s'en donnait à cœur joie, oubliant déjà sa tristesse de la veille. Il était fâché seulement de voir ses compagnons de plaisir peu bienveillants les uns pour les autres, et d'assez mauvaise foi pour contester, sans aucune apparence de raison. Si l'on n'avait pas eu la crainte d'une surprise, on aurait poussé de beaux cris.

Maurice lui-même, le nouveau venu, le complaisant prêteur de gros sous, n'était pas plus ménagé que les autres.

Il y avait une heure que la partie durait, toujours plus échauffée, quand un petit vieillard parut à l'improviste du côté opposé à celui par lequel on l'attendait. Grand effroi. On s'échappa en tumulte comme une volée de moineaux effarouchés.

Maurice s'enfuit de son côté sans avoir le temps de recueillir sa monnaie. Tout fut perdu, jusqu'à la pièce dont il s'était servi, et qu'il venait de jeter quand l'instituteur avait été aperçu. Un des écoliers, moins agile ou moins peureux que les autres, payait pour tous, et criait, non de douleur, on ne le battait point, mais de colère, parce qu'on l'entraînait où il ne voulait pas aller.

Maurice était libre ; il maugréait en s'en allant :

— Mes gros sous ! mes gros sous ! disait-il.

Il frappait du pied, il se retournait quelquefois, s'arrêtait pour délibérer s'il n'oserait pas réclamer son bien. Il attendit que la classe fut finie et alors, il se pré-

senta au maître; il trouva le petit vieillard assis à son pupitre occupé à compulsier de gros livres, notre magister s'occupait beaucoup de l'étude des anciens manuscrits. Il leva les yeux sur Maurice qui était entré sans qu'il l'entendit, et lorsque notre petit voyageur lui eut exposé le motif de sa visite, pour toute réponse, le maître lui montra la porte. Maurice s'en alla sans rien objecter, et reprit son chemin.

Pour se consoler, il fit le compte de ce qui lui restait, et il trouva en sous et en petit argent blanc, une somme encore assez belle. Il se dit enfin :

— C'est une leçon pour l'avenir.

Hélas! le jour même, il devait l'oublier.

## XXV.

### L'auberge du Pot d'Or.

Etant arrivé, le soir, devant une auberge de village, il résolut d'y passer la nuit, afin de se refaire dans un véritable lit de ses fatigues précédentes.

Il demanda à souper et à coucher pour lui et Dragon. Il eut en même temps la précaution de régler le prix d'avance, et se sut bon gré d'être déjà si prudent. Une bonne soupe, du mouton en ragout, un coup de vin remirent l'enfant de bonne humeur. A son âge, chagrins et remords sont légers. Il s'était approché du feu, et il écoutait jaser des buveurs établis dans la cuisine. L'un d'eux entonna une chanson dont il ne pouvait retrouver le second couplet. Maurice, qui le savait par hasard, le souffla au chanteur.

Cela fixa sur lui l'attention. On le pressa de chanter à son tour. Il avait une jolie voix, qui avait fait bien souvent le plaisir de son père. Denis Gerbin, dans ses moments de loisir, apprenait à son Maurice quelques chansons bien choisies. L'enfant ne résista pas à la tentation de recueillir des applaudissements.

Sa chanson fut écoutée avec plaisir. On fit à Maurice des compliments sur sa belle voix.

Un individu qu'on appelait, père Godichon, et qui soupait sur un tonneau lui servant de table, ayant un panier renversé pour siège, regardait continuellement en souriant du côté de Maurice.

Il lui fit signe de venir s'asseoir à côté de lui; Maurice ne se fit pas prier. Père Godichon tira un jeu de cartes de sa poche, fit boire un coup à l'enfant qui jasa rit, chanta, amusa tout le monde. Le père Godichon proposa une partie de cartes. Maurice accepta.

Il risqua quelques sous et se flattait déjà de regagner ce qu'il avait perdu avec la partie de bouchon. Il en alla tout autrement. Il perdit d'abord un sous, puis deux, puis dix, puis vingt. Père Godichon se faisait un cruel plaisir de son dépit; il l'excitait encore, si bien, qu'au bout d'un moment, la bourse de Maurice était vide. Alors, le cœur serré de douleur et de honte, il alla se coucher sans mot dire. Le drôle qui l'avait dépouillé ne s'en vantait pas non plus, il se retira avec son butin, et il alla probablement le boire dans un autre cabaret.

Maurice ne ferma pas l'œil jusqu'au matin. Les fumées du vin s'étaient bientôt dissipées. Alors, passant en revue la suite de ses aventures, il déplorait ses fautes, et plus encore ce qu'il appelait ses malheurs et il ne dormit pas. Il se leva avec le sentiment de sa faute; l'hôtesse en reçut le premier aveu. Il lui dit en sanglotant, sa mésaventure et l'impossibilité où il était de payer la dépense qu'il avait si prudemment réglée avec elle. L'hôtesse fut émue de compassion; elle appela son mari et ils se reprochèrent honnêtement à eux-mêmes de n'avoir pas mieux veillé sur cet enfant, de l'avoir laissé seul dans la compagnie de buveurs et de mauvais drôles.

— Tu ne nous dois rien, lui dit l'aubergiste; nous aurions dû prévenir le désordre qui s'est passé chez nous. C'est le malheur de notre état, que nous soyons souvent sans le vouloir, l'occasion d'assez grands maux. Déjeûne avec nous, mon enfant; voici quelques pièces de monnaie pour ta route; je ne peux faire davantage, et j'en suis fâché. Une autre fois, sois plus réservé et garde-toi des mauvaises compagnies qu'on peut rencontrer dans le meilleur gîte.

C'est ainsi que, dans son voyage, l'enfant rencontrait ici le mal, ici le bien, et qu'il passait tour à tour du découragement à l'espérance. Voyant qu'il avait affaire à d'honnêtes gens, il leur demanda la route qu'il devait suivre pour arriver en Savoie, où il allait rejoindre son père. Ses hôtes, le croyant attendu, ne le détournèrent point de son projet, et lui donnèrent les indications convenables. Enfin Maurice partit, le cœur un peu soulagé.

Les leçons qu'il avait reçues jusque-là n'avaient pas fait sur lui une impression bien profonde. Cependant, à force d'être éprouvé, il était devenu un peu plus réfléchi. Il reconnut qu'une partie de ses disgrâces étaient venues de son indiscrétion et de la facilité avec laquelle il se livrait aux inconnus; il se promit donc d'être mieux sur ses gardes, moins communicatif, enfin, sage et prudent, selon son pouvoir. Après divers changements de fortune, il se voyait à peu près dans la même situation qu'à la sortie de son village. D'autres habits un peu moins bons peut-être; vingt-cinq sous dans sa bourse, et un certain fond d'expérience.

Il n'apercevait pas encore le but de son voyage; mais un jour, ayant demandé si des montagnes, qu'il voyait au loin, et dont la cime était blanche de neige, n'étaient pas le Mont-Blanc, on lui dit que c'était le Jura, et que du haut de ces sommets, le Mont-Blanc se voyait à merveille. Cela lui fit presser le pas. Il brûlait d'arriver sur ces montagnes, pour voir enfin de là le pays où était son père. Le désir lui rendait les choses si présentes, qu'il se croyait déjà sur ces hauteurs. Pauvre enfant! qu'il était loin encore de ce moment heureux! Une séparation nouvelle allait même, dans un instant, désoler son pauvre cœur.

(A continuer.)



# MUSÉE DU JEUNE AGE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Publié sous la direction de M<sup>lle</sup> MARCELLINE LA GARDE.

## ABONNEMENTS:

BRUXELLES. . . . . 6.— fr.  
PROVINCE. . . . . 6.50 •  
franco par an.

SOMMAIRE. Gravures. — L'Enfant Errant. L'Asile du Bon Pasteur. Une Femme priait au pied de la Croix. Le Château de Bergerolles.  
TEXTE. — Hygiène. L'Air nécessaire à la Santé. — Haine du Paresseux. — Enfants terribles. — Pensées. — Moyens de faire Fortune. — Aux Paresseux — L'Enfant Errant.

## ADMINISTRATION:

BRUXELLES,  
109, BOULEVARD DU NORD.

N<sup>o</sup>. 51.

1<sup>re</sup> ANNÉE.

16 Janvier 1886.

## HYGIÈNE.

### L'AIR NÉCESSAIRE A LA SANTÉ.

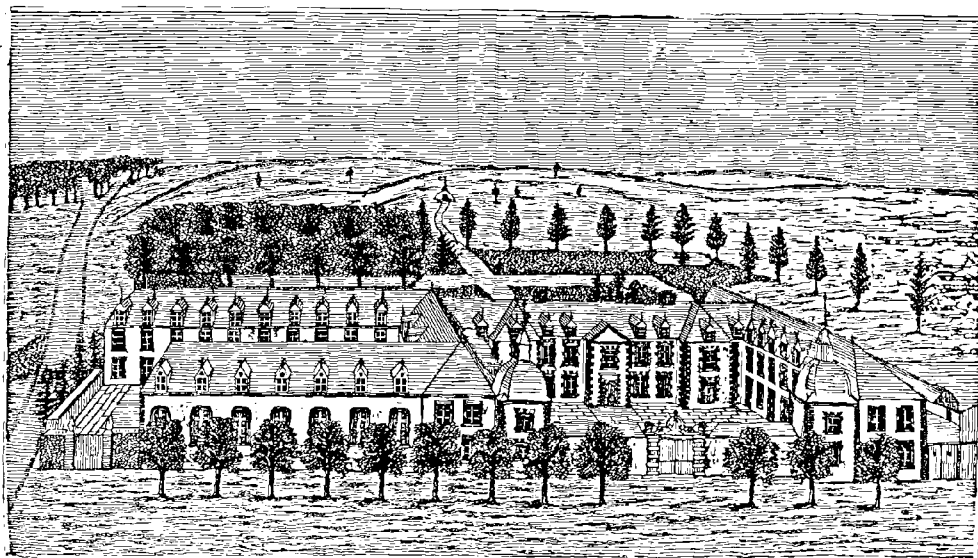
Que de gens meurent faute d'air! Examinons cette importante question. L'air atmosphérique est, comme on le sait, un mélange de deux gaz: l'oxygène et l'azote, dans la proportion de 21 parties environ du premier, et de 79 du second. On y trouve en outre quelque trace d'acide carbonique; 6 dix millièmes,

Mais l'air qui a servi à la respiration de l'homme n'offre plus les mêmes proportions de ces trois gaz:

il contient de 6 à 5 centièmes d'acide carbonique, gas impropre à l'entretien de la vie et même malfaisant; il a perdu de 4 à 6 pour 100 d'oxygène.

Chacune des inspirations de l'homme introduit un tiers de litre d'air dans ses poumons. 16 inspirations par minute, donnent pour l'air inspiré! 33 litres par minute; 318 par heure, et 7632 par jour. En admettant comme moyenne 4% d'acide carbonique dans cet air, on aurait 12 litres d'acide carbonique par heure, et 305,8 par jour.

\*\*



L'ENFANT ERRANT. L'Asile du Bon Pasteur.

En 24 heures, un homme adulte reçoit dans ses poumons de 7 à 8 mètres cubes d'air, mais s'il n'avait dans cet espace de temps, que les mêmes sept à huit mètres cubes d'air à respirer, cet homme périrait par l'addition de l'acide carbonique qu'il y aurait versé, cet air se serait vicié.

Des expériences faites par une commission de savants ont démontré que dans une assemblée, par exemple, il fallait pour qu'il n'y eût pas malaise sous le rapport de la respiration, fournir par heure et par

personne de sept à huit mètres cubes d'air pur. — c'est à dire la quantité que l'homme emploie dans les 24 heures,

\*\*

Se fondant sur les mêmes expériences, on reconnaît qu'une chambre à coucher pour une seule personne, doit avoir au moins quatre mètres de côté sur quatre mètres de hauteur, si l'on veut, que cette chambre

puisse rester fermée toute la nuit sans inconvénient pour la respiration de celui qui y est couché. Les personnes logées à l'étroit doivent mettre beaucoup de soin à renouveler fréquemment l'air autour d'elles. Pendant que leur appartement reste fermé, qu'elles n'y gardent ni fleurs, ni fruits; ils dégagent de l'acide carbonique, et peuvent aussi causer des migraines par leurs émanations odorantes.

\*\*

Sous l'influence du soleil, les parties vertes des plantes décomposent l'acide carbonique, elles s'emparent du carbone et dégagent l'oxygène dont ce gaz est composé; mais dans l'obscurité elles n'ont plus d'action sur l'acide carbonique de l'atmosphère, et elles exhalent, au contraire celui qu'elles ont pris au sol. Les parties colorées des végétaux, les fleurs, les fruits, les graines, lorsqu'elles germent, dégagent toujours de l'acide carbonique.

Pas plus d'animaux que de plantes, de fleurs ou de fruits dans les appartements, ce sont des consommateurs d'oxygène dont il convient en pareil cas aussi d'éloigner la concurrence.

Un feu, une lampe, une chandelle qui brûlent ne le font non plus qu'aux dépens de ce même oxygène, que nos poumons réclament afin de restituer au sang les propriétés vivifiantes qu'il a perdues en subvenant à la nutrition des organes.

Un homme bien portant dépense par jour 300 grammes de carbone, 24 grammes d'azote et pour faire face à cette dépense, il doit manger au moins 750 grammes de matières amylacées, c'est-à-dire de la nature des féculés, de l'amidon, et 400 grammes de matières azotées, viandes ou légumes renfermant de l'azote, de plus, il lui faut encore des matières grasses et du sel de cuisine.

#### HAINES DU PARESSEUX.

Je hais le paresseux, je hais l'homme infertile.  
 Dans la création, c'est un meuble inutile,  
 Je veux que l'on travaille ou de corps ou d'esprit :  
 Béchez; préchez; au fond, travaillez; c'est écrit.  
 Jouissez aussi bien, en temps: loi naturelle.  
 Voyez l'insecte même à sa règle fidèle;  
 Mais soyez producteur et laissez après vous  
 Une œuvre, un livre, un fait, un simple plant de chou,  
 Un rien qui soit utile après et qui proclame  
 Que l'on fut travailleur par le corps ou par l'âme.

DUBOIS.

#### ENFANTS TERRIBLES.

L'oncle. Voyons, Toto, que veux-tu que je fasse pour t'amuser?

Toto. — Papa dit comme ça, si tu couperais bien un liard en quatre, fais-moi voir ça.

\*\*

Je voudrais bien tomber comme toi, Monsieur Chose, disait le petit Georges à un financier malheureux.

— Pourquoi, mon enfant?

— Mais parce que tante Lucie est venue nous raconter l'autre jour que tu étais tombé en des confitures (en déconfiture.)

#### PENSÉES.

Un ignorant riche est un vase de terre doré à l'extérieur.

\*\*

Le bonheur n'existe pas sur la terre, entendez-vous dire souvent. Si, il existe, répondrons-nous, mais c'est le bonheur qu'on peut donner aux autres.

#### MOYENS DE FAIRE FORTUNE.

Sur les murs de la banque du père Rothschild se lisaient les curieuses maximes suivantes, à l'observation desquelles il devait, disait-il, sa prospérité.

- Examinez sérieusement le détail de vos affaires.
- Soyez prompt en toutes choses.
- Réfléchissez bien, puis décidez-vous positivement.
- Osez aller en avant.
- Supportez patiemment vos ennemis.
- Lutte bravement contre la vie.
- Tenez l'intégrité comme sacrée.
- Ne mentez jamais en affaires.
- Ne faites pas de connaissances inutiles.
- N'essayez jamais de paraître plus que vous n'êtes.
- Payez vos dettes promptement.
- Fuyez les liqueurs fortes.
- Employez bien votre temps.
- Ne comptez pas sur la chance.
- Soyez poli avec tout le monde.
- Ne vous découragez jamais.
- Travaillez ardemment, et vous serez certain du succès.

#### AUX PARESSEUX.

Le temps, insensés, imprudents,  
 Perd tout, et vous perdez le temps.

\*\*

L'homme actif comme l'eau qui coule se creuse son propre chemin.

### L'ENFANT ERRANT.

(Suite, voir page 399.)

#### Nouvelle affliction.

#### XXVI.

Maurice marchant toujours vers le Mont-Blanc, s'arrêta un instant pour laisser passer une voiture qui arrivait au grand trot d'un cheval vigoureux; c'était celle d'un boucher emmenant chez lui une charretée de veaux et de moutons. Il tenait même sur ses genoux un chevreau destiné sans doute à une aussi triste fin que le reste de la troupe. Comme si le pauvre animal eût deviné le sort qui l'attendait, il s'agitait par moments, et, tout-à-coup, s'échappant des mains de l'homme, qui était embarrassé des rênes et du fouet, il s'élança de la voiture, mais si malheureusement, qu'il donna du front contre une pierre. Le sang jaillit, et cette vue provoqua l'instinct carnassier de Dragon. Il sauta sur le chevreau, qui paraissait assommé, et le prit à la gorge. L'homme accourut et le chien voulut défendre sa proie mal acquise.

Maurice, qui s'était arrêté à picorer des mûres, l'appela vainement de loin. Quand il approcha, le boucher avait déjà passé son gros fouet autour du cou de Dragon, et l'entraînait vers sa voiture. Cet homme, lesté et vigoureux y remontait avec son chevreau et mettait son cheval en course.

Maurice eut la douleur de voir son pauvre ami traîné sur le dos après la voiture qui fuyait. A bout de quelques instants, le ravisseur s'arrêta. Maurice crut que c'était pour lui rendre son chien, ou le laisser mort sur la route, après avoir dégagé le fouet. L'intention du boucher était bien différente; il avait réfléchi que le chien était jeune, de bonne race, et qu'il pourrait lui rendre d'excellents services. Il le ramassa donc, et ce fut sans peine, le pauvre Dragon était trop maltraité pour se défendre; il se laissa jeter et attacher parmi les veaux et les moutons.

Ce fut fait en un clin-d'œil; après quoi, la voiture s'éloigna encore plus vite qu'auparavant.

Maurice avait tout vu à la distance de cent pas. Sa douleur fut si violente qu'il se laissa tomber par terre, où il ne fit longtemps que crier.

Notre petit voyageur arrivant vers le soir dans un village s'informa s'il y avait un boucher dans l'endroit. Sur la réponse affirmative qui lui fut faite, il se fit indiquer sa demeure et y courut. Il se présenta à l'improviste, et néanmoins, il ne vit rien de suspect. Il entra, et dit avec un ménagement timide, que son chien, ayant suivi la voiture d'un boucher, il avait espéré le trouver là.

— Il ne t'aimait donc guère ton chien? lui dit d'une

voix forte un gros homme à la figure ouverte et avenante, ou peut-être ne lui faisais-tu pas une bonne cuisine?

— Monsieur, il se contentait fort bien de la mienne qui n'est pas grasse, en effet, et, à vous dire la vérité, je crois qu'il ne m'a pas quitté de bon cœur.

— Sois plus franc, mon ami, on te l'a volé; je vois que tu as du chagrin; je voudrais que ton chien fût chez moi, afin de pouvoir te le rendre.

Pendant que l'homme parlait ainsi, un chien enfermé, gémit derrière une porte. Maurice tourna vivement les yeux de ce côté. C'est que sa voix était toute pareille à celle de Dragon.

— Tu crois que c'est lui! dit le boucher d'un air franc et loyal.

— Non, Monsieur, reprit Maurice.

— Je veux que tu en juges par tes yeux.

— Non pas, Monsieur. Je ne veux pas. Vous êtes un brave homme, je le vois bien; Dragon n'est pas chez vous.

En disant ces mots, l'enfant se jeta vivement au-devant du boucher, qui allait ouvrir la porte. Cet homme charmé de sa confiance, lui tendit alors la main, et lui dit:

— Tu seras un honnête homme. Je veux que tu soupes avec moi.

On sentait l'odeur des côtelettes sur le grill. Ces fumées appétissantes et l'obligeante proposition du boucher firent souvenir Maurice qu'il avait jeuné presque tout le jour. Il accepta l'invitation avec reconnaissance. On le conduisit dans l'arrière magasin.

Là, il prit place entre le gros homme et sa grosse femme. Ils faisaient tous deux honneur à l'étal. Un jeune garçon et une petite fille, leurs seuls enfants, parurent et saluèrent Maurice d'un ton amical. Ces bonnes gens ainsi réunis, avaient l'air le plus heureux du monde. La petite fille, qui venait d'arriver, alla ouvrir au chien reclus, et fit paraître, sans le savoir, la sincérité de son père. Maurice regarda le boucher d'un air qui voulait dire. Je savais bien que ce n'était pas lui. Il donna, comme les autres, ses os au chien, en pensant à la bonne fête que Dragon avait manquée.

L'homme, pour distraire son jeune convive, essaya de le faire jaser. Maurice répondit poliment mais avec réserve, et, comparant son triste isolement à l'heureux état où il voyait cette famille, il dit avec une sagesse au-dessus de son âge:

— Vous me faites envie!

Et s'adressant au petit garçon:

— Mon ami, ne quitte jamais ton père, et ne souffre pas qu'il te quitte.

— Le tien t'aurait-il abandonné? dit l'honnête homme avec un éclat de voix.

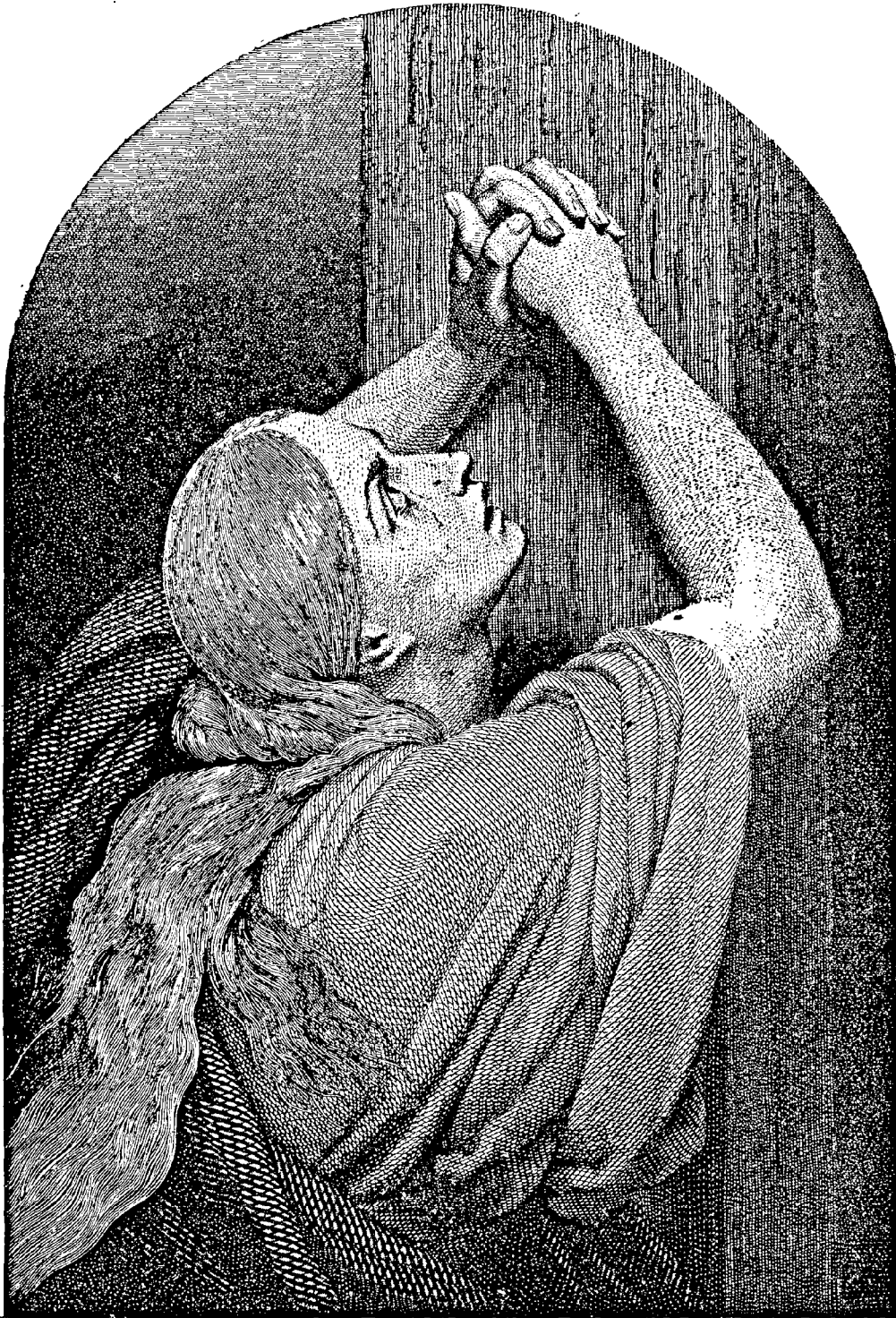
— J'ai le meilleur des pères; mais Dieu sait quand je pourrai le revoir!

Là-dessus, il garda le silence, et comme on vit qu'il désirait n'en pas dire davantage, on ne le pressa plus.

— Mon enfant, dit la femme, nous ne t'avons pas

invité à notre table pour te mettre sur la sellette. Tu as plus besoin de sommeil que de conversation. Nous allons y pourvoir.

Alors elle se leva, et prépara un lit pour Maurice à côté de son fils. Ils se retirèrent ensemble, et l'enfant, imitant la discrétion de sa mère, laissa le

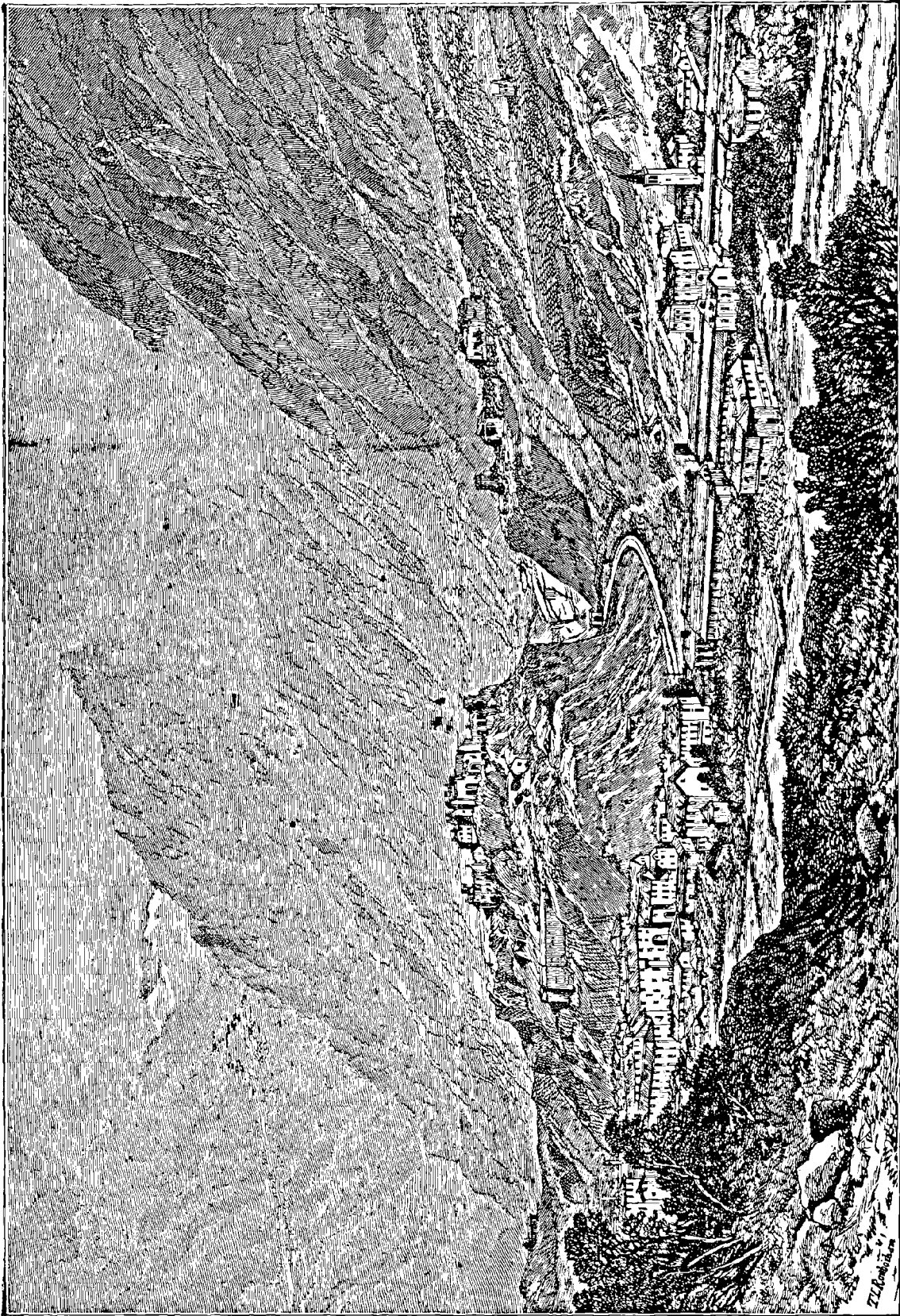


L'ENFANT ERRANT. — Une femme priait au pied de la Croix.

petit voyageur s'endormir à son aise, sans lui dire presque autre chose qu'un honnête bonsoir.

Depuis qu'il était en voyage, Maurice n'avait pas

rencontré des hôtes plus bienveillants ; il les quitta avec tristesse, en regrettant de s'être montré si réservé. Pour eux, ils ne paraissaient pas y songer le



L'ENFANT ERRANT. — Le Château de Bergerolles.

moins du monde. Au départ, ils le saluèrent cordialement, et le suivirent des yeux aussi longtemps qu'ils purent.

Et non seulement, on l'avait fait déjeuner copieusement avant de partir, mais il emportait encore des provisions pour la journée. On aurait dit que le boucher de ce village avait voulu le consoler du chagrin que l'autre lui avait fait.

#### Le messenger du village.

#### XXVII.

Mais Dragon ne pouvait être oublié si vite. Sa fidélité tant de fois éprouvée lui assurait celle de Maurice qui rêvait tristement dans sa marche solitaire. La joie de son père à le revoir ne serait pas complète quand il apprendrait le malheur du pauvre Dragon.

Maurice avait cheminé la moitié du jour, sans événement, et il venait de faire un bon repas des provisions que sa généreuse hôtesse lui avait données, lorsqu'il vit à peu de distance, un homme arrêté, qui paraissait chercher quelque chose. Il était courbé vers la terre, et la tâtait avec les mains. Notre voyageur en comprit bientôt la cause, le jeune homme, qu'il voyait de près maintenant était aveugle.

Cependant, il portait le bâton du pèlerin, et il avait le dos chargé d'un sac de cuir.

Maurice lui demanda ce qu'il cherchait et lui offrit ses services.

— Je suis bien malheureux, dit le jeune garçon d'une voix altérée. Tel que vous me voyez, je suis le messenger du village, que vous devez apercevoir à mi-côté de cette montagne; en voulant faire ici le compte de mon argent, j'ai laissé tomber ma bourse ouverte et l'argent s'est répandu. J'en ai retrouvé une partie, mais il me manque trente sous, et c'est justement ce que je réservais pour acheter des bas de laine à ma vieille mère qui est paralytique.

— Vous êtes messenger et vous êtes aveugle ! fit Maurice en s'occupant à chercher les sous perdus.

— Oui, dit le malheureux je suis le soutien de ma mère infirme et d'une sœur atteinte d'une maladie de langueur. Dieu l'a voulu !

L'aveugle ne cessait pas de chercher patiemment tout en répondant à Maurice. Il ajouta :

— Vous êtes bien jeune, mon ami, à ce que j'entends. Vous savez cependant compter. Voyez si peut-être je ne me trompe pas.

Maurice trouva le même compte que le messenger, et là-dessus ils se mirent à chercher de nouveau. Comme ils ne découvrirent rien ; l'aveugle dit tristement :

— Ma pauvre mère, tu auras froid.

— Ne perdons pas sitôt courage, reprit Maurice, qui était touché des plaintes et de l'aspect de ce malheureux. Qu'était-ce que vos trente sous ? ajouta-t-il avec une intention secrète.

— Il y avait une pièce d'un franc et le reste en petits sous.

— Alors nous devons au moins en retrouver une

partie. Voyons par ici, dans le fossé ; eh ! justement, voici un sou et, deux, et trois !... En disant ces mots, Maurice tirait les sous de sa bourse et les donnait à l'aveugle, après les avoir frottés de poussière.

Le pauvre messenger ne soupçonna par la ruse, et l'enfant ayant tout d'un coup retrouvé de la même façon la pièce d'un franc, la fit recevoir aussi. Enfin, ses vingt-cinq sous y passèrent. Alors il fallut bien s'arrêter, il était au bout de ses ressources.

— Merci ! merci ! disait l'aveugle tout réjoui.

— Laissons le reste dans le fossé, cela ne m'empêchera pas d'acheter des bas à ma mère. Dieu vous conserve ces bons yeux qui m'ont si bien servi ?

Là dessus, il lui tendit la main en le remerciant encore de sa complaisance, et il poursuivit sa route. Maurice en le voyant s'éloigner éprouvait un sentiment bien doux.

Il se remit en chemin de son côté ; il était dans un pays d'un aspect triste et sévère ; des brouillards assombrissaient la soirée, et lui, toujours plus dépourvu, n'ayant pas un sou, plus de Dragon pour le distraire et le défendre, il marchait toujours vers cette Savcie qui semblait reculer devant lui. Cependant, au milieu de son isolement profond, une pensée le consolait et soutenait son courage, c'était le souvenir du secours qu'il avait prêté au pauvre aveugle.

— Il n'en sait rien, se disait-il, mais Dieu m'a vu, j'ai souhaité de lui plaie, il ne m'abandonnera pas.

#### Où couchera Maurice cette fois ?

#### XXVIII.

Cependant le jour était sur son déclin et Maurice ne s'était pas encore vu dans des lieux aussi déserts. Vers le soir, il se laissa tomber de lassitude au bord de la route.

Il s'appuyait contre un poteau, et ne s'aperçut, qu'au bout d'un temps assez long, quand une femme vint se jeter à genoux à quelques pas de lui, que ce poteau était une croix. Il se mit aussi à genoux, et pria avec ferveur. Lorsque l'inconnue eut fini sa prière, elle se leva.

— Où allez-vous mon enfant ? dit-elle.

— Je ne sais, reprit Maurice, je voudrais bien trouver un gîte pour cette nuit.

— Je ne t'en offrirai point un chez moi, dit-elle, mon fils est atteint d'une maladie contagieuse, c'est pour lui que je viens prier ici ; mais je vais te conduire près d'une cabane de berger, tu y entreras et tu t'y installeras, le berger est absent cette nuit, il est à une noce ; s'il revient, tu lui diras que c'est Suzanne Herpin qui t'a procuré ce logis.

Après avoir fait un demi kilomètre de chemin, la cabane apparut. L'inconnue quitta l'enfant en lui souhaitant le bonsoir.

Le logement dont Maurice prit possession, était une cabane de berger sur ses roues, entourée de la cloison qui attendait les brebis. Il s'y rendit le cœur joyeux, et disait en souriant :

— Le bon Pasteur m'a exaucé, il me prête sa maison. Elle se trouve ouverte.

Il y avait là, un matelas et une couverture. On eût dit que Maurice était attendu. Il entra sans défiance, comme sous la garde du meilleur père. Une chose l'étonna. Il s'aperçut à une odeur appétissante qu'il y avait quelque part des vivres; il s'en assura, et ses mains touchèrent même un morceau de pain. Quelle tentation pour un enfant qui n'avait pas soupé! Cependant Maurice comprit que ces provisions attendaient un maître, et il n'y toucha pas.

Il pria Dieu de l'endormir bien vite, pour lui ôter l'envie de mal faire. En effet, il s'endormit tranquille, persuadé qu'on lui pardonnerait d'avoir gardé le logis, s'il bornait là son usurpation.

Il pouvait être dix heures, quand Maurice fut réveillé par des bêlements confus, auxquels se mêlaient une voix d'homme et les aboiements d'un chien. Il comprit qu'on ramenait le troupeau. Au bout d'un moment, la porte s'ouvrit, une main s'avança et le palpa doucement.

— C'est bien, dit la même voix, tu es à ton devoir, tu peux dormir. Le troupeau va en faire autant. Je ferme les portes du parc et je laisse le chien.]

Maurice fut si étourdi de ce réveil et de cette apostrophe qu'il ne trouva rien à répondre.

L'homme était bien loin, lorsqu'il put se reconnaître et se dire qu'il aurait dû prévenir l'inconnu de sa méprise. Maintenant il était trop tard.

— Enfin, se disait-il, s'il ne s'agit que de dormir, je m'en acquitterai aussi bien qu'un autre.

Il reprit donc sans scrupule son sommeil interrompu, lorsqu'il se fut aperçu, au silence croissant, que les moutons s'endormaient peu à peu autour de lui.

Mais il ne devait pas achever la nuit sans autre événement. Il était environ deux heures, quand la porte de la cabane s'ouvrit une seconde fois.

— Père Claude, dit une jeune voix, me voici! pardonnez-moi d'arriver si tard; mon beau frère n'a pas voulu me laisser quitter la noce avant la fin.

Le jeune garçon continuait de faire des excuses, Maurice lui répondit :

— Ce n'est pas Claude qui est ici.

— Qui donc ?

— Un voyageur, un enfant, qui s'était réfugié dans cette cabane ouverte, et qui dormait déjà quand le père Claude a amené les moutons. Il m'a trouvé à votre place, et m'a pris pour vous, comme vous venez de me prendre pour lui.

— Ah! mon ami, tu m'as sauvé d'une belle réprimande, et peut-être de bien pis ?

— Et toi, tu m'as procuré une bonne nuit.

— Avec un souper suffisant, j'espère !

— Comment cela ?

— Sans doute, il devait se trouver des provisions dans la cabane ?

— Je m'en suis aperçu à l'odeur; elles y sont toujours.

— Pauvre garçon ! tu n'avais donc pas faim ?

— Je mourais de faim en arrivant ici, et je me suis dépêché de m'endormir pour n'y plus penser.

— Et à présent ?

— A présent ? Tu t'imagines !

— Eh bien ! soupe vite, mon ami, ne te gêne pas. Je viens, de la noce moi de ma sœur aînée; tu goûteras de notre galette.

Le jeune berger n'était pas resté en place pendant ce dialogue; il était monté dans la cabane; il avait allumé une petite lampe rustique, et s'était assis à côté de Maurice. Alors, il se mit à le servir, et il étala devant lui son souper. Il vit avec satisfaction que le père Claude avait fait ce jour-là les choses assez largement.

Maurice consumma tout, à la grande joie de Michel. La galette vint après, et fut trouvée excellente. Le dessert achevé, les deux camarades renvoyèrent au lendemain toute autre explication, afin de vaquer au plus pressé. Maurice retrouva un meilleur sommeil depuis qu'il était restauré par la nourriture, et Michel dormit comme on dort après un repas de noces, une course de six kilomètres, et la certitude d'avoir échappé à la colère d'un maître justement redouté. Au réveil, quand il sut comment Maurice avait été amené dans la cabane, il dit :

— J'irai suspendre une couronne à la croix, remercier cette pauvre Suzanne, et prendre des nouvelles de son fils.

## Nouvelles aventures.

### XXIX.

Après avoir quitté Michel, le petit voyageur se remit en chemin, et malgré le souvenir de cette nuit, passée bien plus heureusement qu'il ne l'avait espéré, il se laissait peu à peu ressaisir par le découragement.

Maurice était dans de fâcheuses dispositions, lorsqu'il fit une de ses rencontres les plus tristes. Il vit enfin de ses yeux ces hommes terribles auxquels il avait pensé tant de fois en frémissant. Deux gendarmes, le fusil sur l'épaule et le sabre au côté, conduisaient un malfaiteur, les mains enchaînées. Ils marchaient d'un bon pas, et le devancèrent bientôt. Dans ce malfaiteur, Maurice reconnut l'Écossais caché avec ses deux levriers derrière une haie, ce soir où il fuyait de chez le maire qui l'avait recueilli.

Le cadavre qu'il aperçut dans une mare quelques heures après que l'Écossais eut quitté son poste, tout cela revint à l'esprit de Maurice, et il frémit. Un des gendarmes se retourna, regarda fixement l'enfant et parut dire à l'autre quelques mots. Alors s'adressant à Maurice :

— N'as-tu pas vu, il y a quelque temps un Écossais et deux levriers demanda-t-il ?

Maurice hésita.

— Si, dit-il, j'ai vu un soir cet homme-là caché dans une haie, il était entouré d'un châte. Il avait un chien à chacun de ses côtés.

— Et n'as-tu vu que cela ? questionna le gendarme.

— J'ai encore vu un homme mort dans une mare, répondit l'enfant.

— Il faudra que tu nous suives chez le juge d'instruction, dit le gendarme, pour y raconter tout ceci.

— Oh ! non, s'écria, Maurice, vous me mettriez en prison, jamais ! Et il fit mine de fuir, mais le gendarme le rattrapa et le maintint auprès de lui.

Voilà donc Maurice en société d'un malfaiteur, entre les deux gendarmes qu'il avait tant redoutés. On le conduisit chez le juge d'instruction qui lui demanda ses noms, prénoms, lieu de son domicile, etc. Il répondit qu'il allait à la recherche de son père en Savoie. Mais n'ayant pu préciser l'endroit où il allait, le juge trouva qu'il pouvait être considéré comme vagabond.

Il fut décidé qu'on le maintiendrait dans un asile d'indigents nommé »l'Asile du Bon Pasteur" et qu'on tâcherait de découvrir son père, en Savoie, puis qu'alors on lui rendrait la liberté. Du reste, on avait besoin de son témoignage dans l'affaire de l'assassinat de l'inconnu dont Maurice avait vu le cadavre sur la lisière d'un bois.

— Si j'avais su, se disait-il, je n'aurais pas parlé.

Maurice se laissa conduire à l'asile du Bon Pasteur, mais le lendemain de son entrée, ayant aperçu une porte ouverte, il n'eut rien de plus pressé que de fuir le séjour, qu'on lui avait imposé.

Théodore.

XXX.

Il marchait depuis longtemps, lorsqu'il fut devancé par une voiture de belle apparence. Cependant la couleur sombre et les livrées noires, annonçaient le deuil. Un monsieur et une dame étaient seuls dans la voiture. Maurice les regarda curieusement, et il ôta son chapeau. Le vent qui soufflait alors fit jouer ses longs cheveux bruns autour de sa jolie tête, et les chevaux n'allant qu'au petit trop, la dame eut le loisir de considérer cet enfant. Elle fit soudain un mouvement de surprise, et poussa un cri. A quelques pas de là, on arrêta la voiture, et le monsieur et la dame, ayant mis la tête à la portière, observèrent de nouveau Maurice, en échangeant des paroles très-animées.

Pour lui, toujours défiant, il s'était arrêté. On lui fit signe d'approcher, il obéit avec crainte. Quand il fut à vingt pas, la dame s'écria :

— C'est lui-même ! ne le diriez-vous pas ?

Le monsieur descendit de la voiture et s'approcha de Maurice. Alors, le pauvre enfant se troubla, s'il l'eût osé, il aurait fui. Il se rappelait avoir vu quelque part la figure de ce monsieur, mais ne pouvait préciser où.

Le monsieur le prit par la main en disant.

— Ces yeux bleus ! ces cheveux bruns et bouclés ! Cette bouche !... Mon Dieu !...

Telles étaient les réflexions qu'il faisait à haute voix, en présence d'un vieux domestique qui était accouru, et qui regardait Maurice avec la même surprise.

— Votre nom, mon enfant ? lui dit le maître.

Maurice ne doutait pas que ces personnes ne l'eussent reconnu parce qu'on l'avait signalé dans quelque lieu témoin de ses escapades ; il se crut perdu s'il déclarait son vrai nom. La frayeur le jeta dans la feinte et il dit en rougissant qu'il s'appelait »Théodore."

Pressé de questions sur ses parents, sur son voyage, il ne fut pas plus sincère.

— Je suis orphelin, dit-il ; je cherche à me placer comme berger dans le voisinage. La dame, qui le regardait avec attendrissement lui dit :

— Vous êtes seul, mon enfant ? Vous êtes fatigué, montez dans notre voiture., nous vous laisserons où vous voudrez.

Maurice, confus et troublé se laissa faire, moitié frayeur, moitié séduction. Il n'avait jamais entendu de voix si douce, ni vu de si belle dame. Elle le fit asseoir devant elle, le regarda encore, le caressa. Au bout de quelques moments, elle se cacha le visage avec ses mains, et quand elle se découvrit, elle était baignée de larmes. Le monsieur dit à la dame :

— Si c'est là, l'effet de sa présence, il faut nous séparer de lui.

— Ah ! s'écria-t-elle, je voudrais qu'il ne me quittât jamais !

Voilà notre domaine de Bergerolles, dit le monsieur en montrant un château entouré de bâtisses qui se dressait sur un monticule, viens y passer la nuit, mon enfant.

L'exclamation de la dame lui avait bien causé quelques alarmes, mais il ne se crut pas sérieusement menacé, et il accepta timidement.

On arriva au château. Quel gîte différent de celui de la veille !

Tout fut à proportion. Maurice fit une chère délicate, il fut servi par des domestiques, logé dans une chambre élégante, couché dans un lit des plus doux. Il était fort embarrassé de sa personne, au milieu de ces magnificences.

On proposa le lendemain de lui chercher une place de berger dans le voisinage :

— A moins, dit la dame, que vous ne préféreriez rester avec moi. Voulez-vous, me tenir lieu du fils que j'ai perdu ?... Vous même, vous n'avez plus vos parents ; nous vous servirons de père et de mère.

A ces mots, l'enfant se mit à pleurer. La dame, qui vit dans ces larmes un pur mouvement de reconnaissance, en fut pénétrée. L'aurait-elle moins été si elle avait su que Maurice s'attendrissait à la pensée de son pauvre père, et, que, le cœur oppressé, il se disait :

— Non, non, je ne le laisserai pas seul.

On ne s'en dit pas davantage pour l'heure.

La dame ajouta seulement :

— Vous êtes libre, mon enfant ; ne craignez pas que je vous retienne malgré vous, mais vous me rendriez si heureuse en ne me quittant pas encore.

(A Continuer.)



# MUSÉE DU JEUNE ÂGE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Publié sous la direction de M<sup>elle</sup> MARCELLINE LA GARDE.

ABONNEMENTS:  
BRUXELLES. . . . . 6.— fr.  
PROVINCE. . . . . 6.50 »  
franco par an.

SOMMAIRES. Nos Gravures. — Tilff près de Liège. — La Croche cassée. —  
Le Château de Beersel.  
TEXTE. — Tilff. — La Chruche cassée. — Le Château de Beersel. — Travail,  
Obéissance, Modestie et Dis-rétion. — Mauvais Voisinage. — Dix Ans après —  
Aucrics — Table des Matières.

ADMINISTRATION:  
BRUXELLES,  
107, BOULEVARD DU NORD.

N<sup>o</sup>. 52.

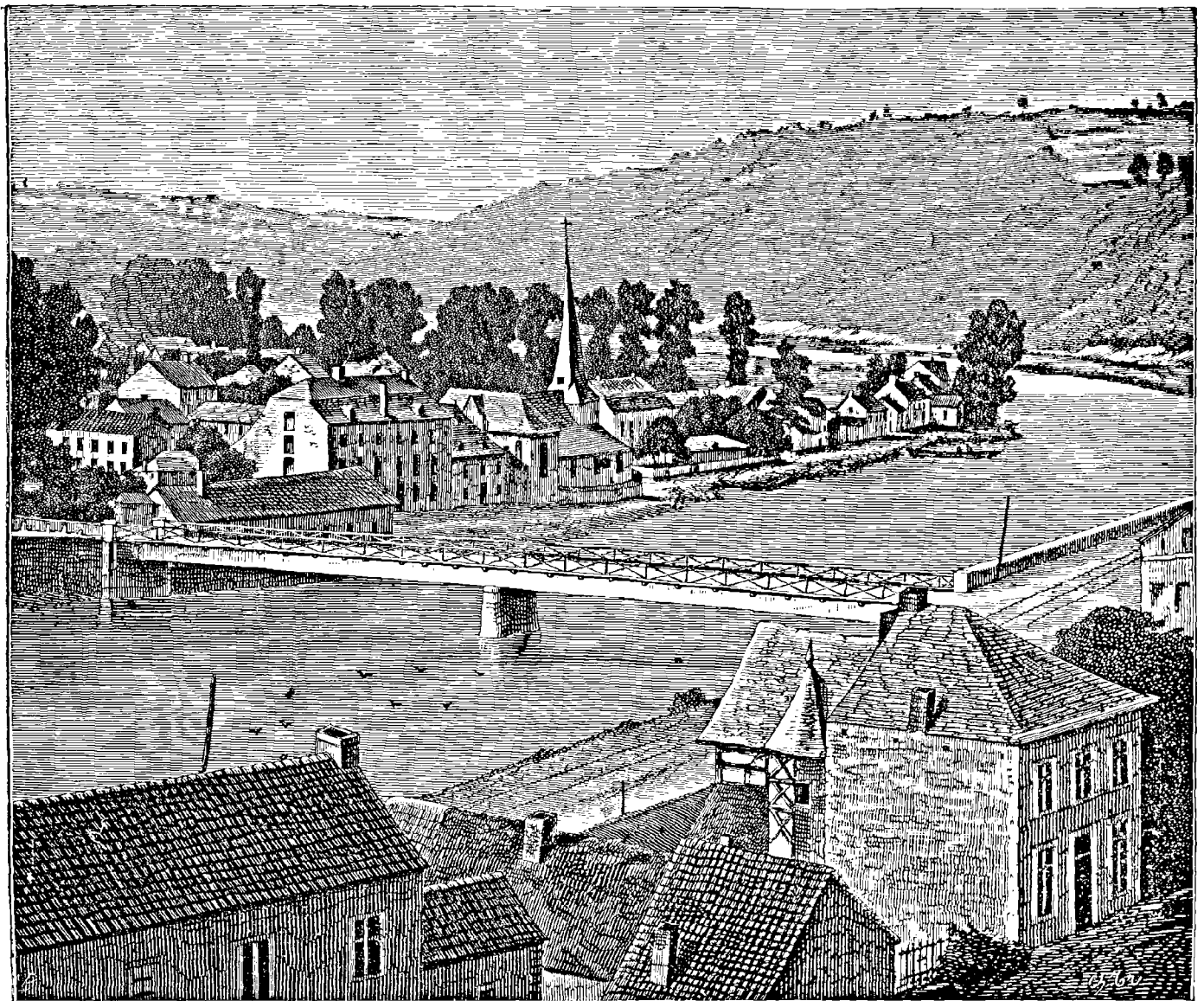
10<sup>e</sup> ANNÉE.

24 Janvier 1885.

TILFF.

Tilff sur les bords de l'Ourthe à deux lieues à peine de Liège, est un des endroits les plus admirablement

situés du pays. Rien n'est beau comme les coteaux boisés qui l'environnent, et par le beau temps, la promenade de Tilff à Esneux est une des plus agréables qui se puissent faire. Sur la rive droite s'élève le



TILFF PRES DE LIEGE.

château de Brialmont qui couronne une cime de rocher et dont l'origine remonte au XIII<sup>e</sup> siècle. Mais ce qui attire surtout à Tilff un nombre considérable de visiteurs et de touristes, c'est sa belle grotte. Ce souterrain est du genre de ceux de Han, de Rochefort et de Remouchamps. Découvert en 1837, il est plus grand que ce dernier et possède des pétrifications moins souillées par la fumée des falots. Il renferme des salles vraiment féériques. Il y a notamment celle dite des Harpes où l'on voit toute une série de fils cristallins tendus du sol à la voûte. Il s'y trouve aussi des passages fort dangereux, des gouffres que le visiteur côtoie, des précipices qu'il doit franchir, des couloirs à travers lesquels il lui faut ramper. Un petit voyage de ce genre est plein d'émotions. Malgré cela, ou plutôt à cause de cela, nous le recommandons à nos lecteurs et à nos lectrices aussi, qui, une fois en lieu sûr, ne se sont jamais plaintes d'avoir eu peur.

#### LA CRUCHE CASSÉE.

C'est pendant le mois de mai, l'air est frais, le ciel est pur, les petits oiseaux chantent à ravir dans les bosquets; mille fleurs entr'ouvrent leur corolle sous les rayons d'or du soleil. La petite Marie sort de chez elle d'un air joyeux, en sautillant comme un chevreau; sa mère se tient sur le seuil de la chaumière et lui recommande, pour la dixième fois, de bien faire attention à la belle cruche neuve qu'elle a rapportée la veille de la ville. La bonne femme parle encore, que Marie est déjà bien loin. Elle arrive à la source, qui comme un jet de cristal, s'élançait d'un rocher couvert de ronces et de lierre. La cruche est remplie, l'enfant se dispose à partir, lorsqu'un bruit léger se fait entendre dans le feuillage; c'est probablement un oiseau qui y a fait son nid et qui s'envole pour chercher la pâture de sa jeune famille. Bien vite le cruchon est déposé par terre, mais il heurte un caillou, l'eau s'échappe par une large ouverture. Dépeindre les terreurs de Marie serait chose difficile. Elle a gardé souvenance des menaces de sa mère, s'il arrivait malheur à la précieuse cruche.

De grosses larmes coulent sur les joues de la pauvre enfant; comme elle n'a jamais connu de mouchoir, elle essuie ses pleurs au moyen de sa robe. Il y a peu d'instants elle sautillait, cueillait des fleurs, et maintenant, elle va regagner le logis, «en grand danger d'être battue,» comme la Perrette de la fable.

Greuze a traité ce même sujet; mais au lieu d'une enfant, c'est une jeune fille qu'il a mise en scène. Là se trouve la beauté, la grâce; ici la naïveté, la rusticité.

#### LE CHATEAU DE BEERSEL.

Avant de parler du château que représente notre gravure, disons un mot de l'endroit où il est situé et qui a sa place et son rôle dans l'histoire du Brabant.

Beersel est une commune du canton d'Ixelles, à deux petites lieues au Sud de Bruxelles, sur la jolie route de Forest à Droogenbosch. Le village doit son nom à son caractère sauvage, et l'on dit que jadis des ours habitaient les bois qui l'entouraient. Le château, dont les ruines existent encore, remonte au XIII<sup>e</sup> siècle. Au siècle suivant c'était une redoutable forteresse qui fut différentes fois assiégée et livrée à l'incendie par nos susceptibles communiens. Au XVII<sup>e</sup> siècle, ce manoir, rebâti avec luxe, échut aux princes d'Arenberg qui le possèdent encore aujourd'hui. On y installa tour à tour un couvent, un moulin, et une fabrique de toile, puis on l'abandonna il y a cinquante ans environ, et on le laissa tomber en ruines.

Les fossés du château ont été comblés et convertis en prairies. Au-dessus de l'herbe s'élève encore un pont de bois qui mène à la porte d'entrée, pratiquée dans une tour massive, qu'un mur d'enceinte relie à deux autres tours semblables.

A l'intérieur, au rez-de-chaussée, se trouvent les restes d'une vieille cuisine dont l'immense cheminée est garnie de deux énormes chenets de pierre de taille, aux armes des seigneurs de Witthem, anciens châtelains de Beersel. Dans les caves, qui servaient de prison, l'on trouve encore des chaînes scellées dans les murs. A l'étage on remarque les débris d'un salon tout lambrisé de chêne, au plafond gothique étoilé d'or. Les murs du château portent encore la trace des assauts qu'il a subis jadis, et un boulet est incrusté dans l'enceinte.

M. le baron de Reiffenberg a publié, en 1836, dans l'*OBSERVATEUR*, un très-intéressant feuilleton sur le château de Beersel.

«On est frappé, dit-il, en le visitant, du peu d'espace que se réservaient nos aïeux pour les actes de la vie de tous les jours. Ces deux tourelles, plus un corps-de-logis adossé au mur et qui a disparu, abritaient tous les habitants du château, maîtres, valets et soldats, ce qui porte à supposer avec raison que les pièces déjà si étroites, devaient encore être divisées en compartiments de moindre dimension. La plus étriquée de nos mansardes modernes, valait, et de reste, la chambre à coucher de la châtelaine de Beersel. Cette même remarque a excité la surprise des visiteurs de Pompéï, où, comme dans les constructions du moyen-âge, les salons de réception seuls ont une dimension convenable, tandis que les places destinées à être toujours occupées, étonnent par leur petitesse. Il y a plus d'égoïsme dans la distribution de nos maisons modernes.»

Beersel est considéré par les archéologues comme un remarquable spécimen de l'architecture gothique, et il est fort regrettable qu'on l'ait ainsi laissé tomber en ruines.

M. de Reiffenberg rappelle à ce propos le soin religieux avec lequel les grands seigneurs anglais conservent les anciens manoirs féodaux de leurs ancêtres. Le duc de Rutland a dépensé des sommes considérables pour entretenir l'antique château de Peveril du Pic. Lord Grosvenor a sacrifié dix-huit millions pour rebâtir Eton-Hall dans le style du moyen-âge, et un incendie

ayant détruit tout récemment une des ailes du vieux château des comtes de Warwick, l'élite de l'aristocratie s'est cotisée pour aider le maître de ce castel à le remettre en état pour l'honneur de l'Angleterre et de son histoire.

Tel qu'il est aujourd'hui, le château du Beersel n'a plus guère d'attraits que pour le promeneur qui l'admire au milieu du site sauvage qu'il décore, et un de nos paysagistes, M. Puttaert, lui a donné un charme tout spécial en le couvrant d'un linceul de neige, qui relève, d'une façon frappante, la majesté de ses ruines.

#### TRAVAIL, OBÉISSANCE, MODESTIE ET DISCRÉTION.

Jeune Pauline,

Lorsqu'on a passé douze ans  
Il faut que la raison domine;  
Adieu les joujoux des enfants,  
Jeune Pauline!

Sachez vous taire  
Devant un monde indifférent;  
Mais causez avec votre mère,  
Et souffrez que son œil souvent  
Vous fasse taire.

Soyez discrète,  
Ne demandez pas à savoir;  
Chose qu'on veut tenir secrète,  
Venez vous à l'apercevoir  
Soyez discrète.

D'une étourdie;  
On rit dans la société;  
Malheur à qui fait son amie  
Et qui cherche l'intimité  
D'une étourdie.

L'obéissance  
Est l'honneur de votre printemps.  
Vous changerez en complaisance  
Quand vous aurez atteint seize ans  
L'obéissance.

A la lecture  
Vous donnerez beaucoup d'instant;  
L'esprit a besoin de culture,  
Et puise tous ses agréments  
Dans la lecture.

Que la parure  
Ne soit pas votre premier soin  
Souvent on gâte la nature  
Et pour plaire il n'est pas besoin  
De la parure.

#### MAUVAIS VOISINAGE.

— Décidément, j'ai un mauvais voisinage.

Ce n'est point une musicien de quinze ans, tapant du piano toute la journée; ce n'est point une vieille douairière, jouissant de trois chiens et de neuf chats; ce n'est point un amateur de cor de chasse. Non... mon malheur est plus grand encore! J'ai sous ma fenêtre un pensionnat de garçons! Maudite pension! que de désagréments ne me cause-t-elle pas!

Quelquefois, le matin, vers cinq heures ou cinq heures et demie, je suis doucement bercé par le sommeil... Je rêve je-me vois en songe, recueillant la succession d'un parrain millionnaire qui vient de mourir en Amérique. Je palpe des billets de mille francs, je suis grand, je suis riche, je suis heureux!... moi, intime fonctionnaire.

Tout-à-coup, drelin din din, drelin... la cloche vient me réveiller en même temps que les élèves. Je fais un soubresaut dans mon lit, et je tombe du haut de mon million au beau milieu de ma petite chambrette, bien humble, bien modeste, bien mansardée. Il faut en prendre son parti.

Que fais-je?... A peine les derniers sons de la cloche se sont-ils perdus dans les airs, que je me précipite de nouveau dans les bras de Morphée, qui, je dois le dire, n'a pas de rigueurs pour moi. Bon! me voilà rendormi...

Patati! patata! Nouveau saut dans mon lit. Il est huit heures, les élèves viennent de déjeuner et entrent en récréation. Que de hurlements! que de gémissements! que de cris!

— M'sieu, faites donc finir Medé, qui mord à ma tartine.

— Ah! grand traître de Chicot! M'sieu, Chicot me donne des grandissimes coups de pied dans les os des jambes.

— Courtois, prends garde à toi, je vais y aller...

— Chicot, tiens bien tes oreilles, polisson...

— Vipère de Lendormy, si tu bouges encore, je t'écrase comme un assassin que tu es.

Je me lève, et, tandis qu'assis sur le bord de ma couche solitaire, je réfléchis à l'instabilité des choses humaines et aux ordres que je vais donner pour mon second déjeuner:

— Faut-il manger un artichaut à l'huile? — les grandeurs ne sont qu'éphémères! — ou bien une saucisse à la choucroûte, hein? — la fortune est mensongère — ou bien des pieds de cochon dans leur gelée? — et la gloire n'est qu'une illusion! — enfin, pendant que je suis ainsi livré à une foule de réflexions entrelardées, pan! je reçois sur la tête une balle élastique, qui m'a cassé un carreau en passant. Furieux, je parais à la fenêtre. Les gamins m'accueillent par un concert d'exclamations plus grotesques les unes que les autres.

— Oh! c'te tête!

— Bonjour, monsieur!  
 — Veux-tu bien te cacher!...  
 Je suis obligé de me retirer sous ma tente, d'avalier

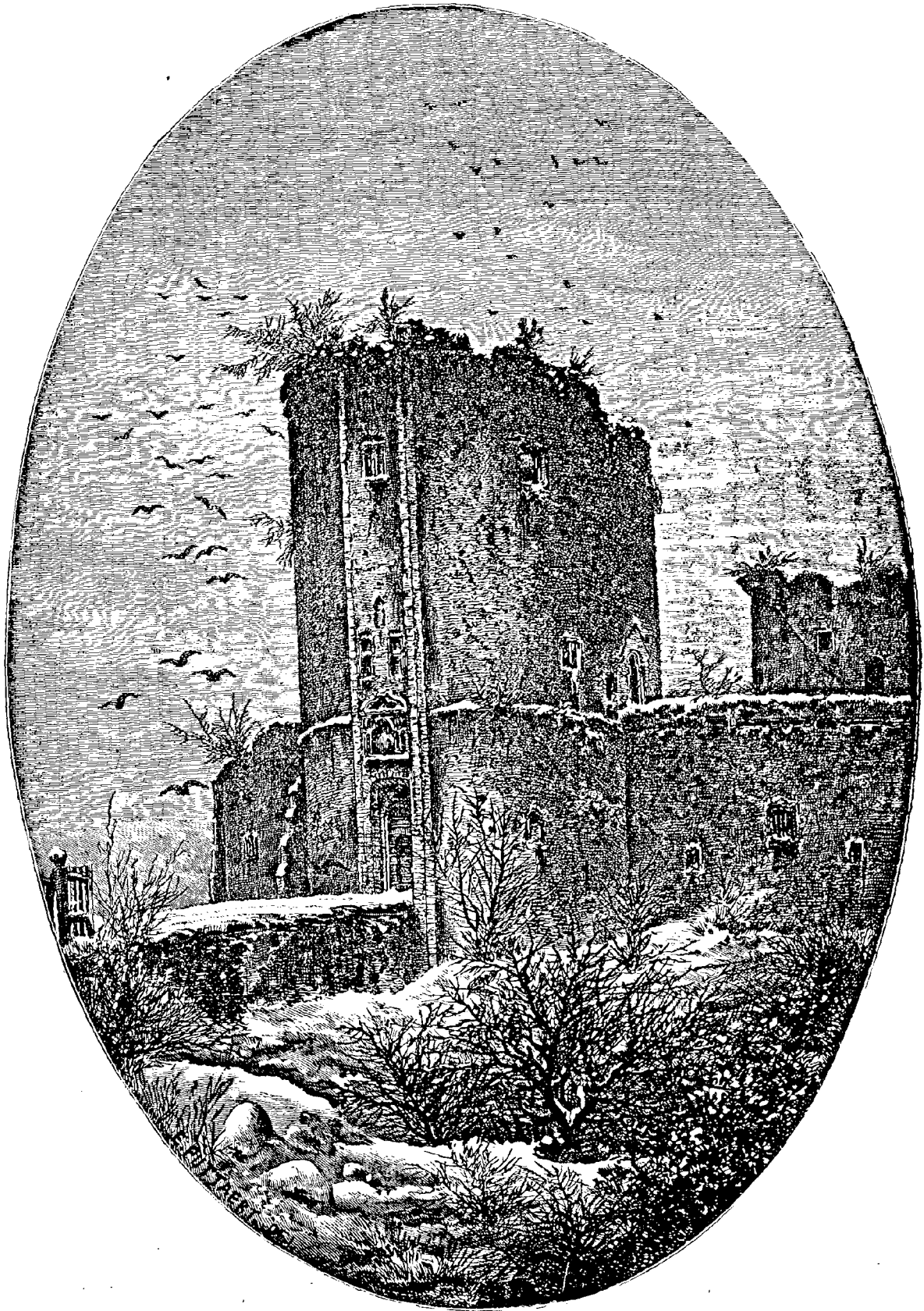
ma douleur et de rendre la balle élastique que ma  
 portière vient me réclamer, en m'apportant mille ex-  
 cuses de la part du pédagogue. Hélas! mille excuses



LA CRUCHE CASSÉE.

ne valent pas même un emplâtre.  
 Et ce martyr, qui se compose de cloches, de balles

élastiques, de cris et autres agréments, dure à peu  
 près toute la journée!



LE CHATEAU DE BEERSEL.

Un soir d'hiver que je m'étais couché bien las et que déjà je savourais les délices d'un premier sommeil... un cri perçant vibra avec force à mon oreille... Il ne pouvait provenir que d'un enfant... Je me précipite vers ma croisée et je vois, au clair de lune, un de ces marmots du pensionnat, enfoncé jusqu'au tronc dans l'étang qui longe la muraille de mon habitation. Le gaillard, qui avait sans doute le patinage en prédilection, s'était aventuré à faire ses premiers ébats sur une glace à peine formée...

— Couchez-vous de bonne heure, levez-vous tard, vous n'en serez pas plus tranquille dormeur, avec ces petits gredins.

### DIX ANS APRÈS.

L'histoire vraie que nous allons vous rapporter remonte un peu haut, mais elle vous fera réfléchir sur l'instabilité des choses de la vie.

Il y avait à Ecouen, dans l'institution fondée par Napoléon 1<sup>er</sup>; pour les filles de ses plus braves soldats, trois jeunes filles nommées Marie, Clarisse et Hortense qui étaient, liées de l'amitié la plus étroite. Marie était la fille d'un pauvre lieutenant devenu aveugle sur un champ de bataille; Clarisse était la fille d'un général que la guerre avait anobli et enrichi; Hortense était d'une naissance bien plus illustre encore.

Le jour arriva où les trois amies qui avaient terminé leur éducation allaient s'en retourner dans leur famille. Au moment de se séparer Clarisse dit :

— Jurons-nous, quoiqu'il arrive, dans notre existence si toutes trois, nous sommes encore en vie, dans dix ans de nous trouver à dater d'aujourd'hui, à la grille des Tuileries, y seras-tu Marie ?

— En doutes-tu, Clarisse ?

— Et toi, Hortense, viendras-tu aussi ?

— Je te le promets, ma chère Clarisse. Georges, dit Hortense au vieux jardinier qui était présent à l'entretien, soyez témoin de notre serment.

### II.

Les dix ans sont passés, le jour tombait c'était un dimanche d'automne. Plaçons-nous à la grille des Tuileries et attendons y les trois amies. Six heures moins cinq minutes ! Personne !

Il n'y a donc pas d'amitié sur la terre ?

Six heures moins une minute ! Personne encore.

Six heures !

Une voiture à quatre chevaux arrive, s'arrête : des chevaux anglais, de l'or partout sur la voiture, la portière s'ouvre. Une jeune femme en descend, elle est somptueusement mise ; on se presse à la grille des Tuileries pour l'admirer.

Cette dame c'est Marie, la pauvre Marie, mariée à un Anglais plusieurs fois millionnaire. Tandis que Marie

cherchait du regard autour d'elle, une femme vêtue d'une robe modeste, dont la propreté ne cachait pas la misère, la salua avec respect et s'approcha d'elle avec indécision Marie est dans les bras de Clarisse.

Clarisse la fille du général, la riche Clarisse était pauvre, ruinée à la suite d'opérations tentées par son mari, un des plus opulents banquiers de Paris à l'époque où elle l'avait épousé ; le malheureux était parti pour l'étranger.

— Tu me raconteras ton histoire à mon hôtel, interrompit Marie. Je suis riche maintenant, ne sois pas plus fière que moi ; nous partagerons comme à Ecouen.

Soudain les deux amies, se jetèrent un regard interrogateur.

— Et Hortense ? s'écrièrent-elles ensemble.

Elles parlaient d'Hortense de Beaubarnais, fille de l'impératrice Joséphine, la veuve du général Beaubarnais et ensuite l'épouse du grand Napoléon. Hortense fut donnée en mariage à Louis Bonaparte, frère de l'empereur, que celui-ci fit roi de Hollande, mais, il perdit sa couronne à la chute de l'empire, et fut exilé en Allemagne avec sa femme.

— Ne vous appelez-vous pas Marie, ne vous appelez-vous pas Clarisse ?

Celui qui adressait cette question aux deux amies était le vieux jardinier du pensionnat d'Ecouen Georges, qui avait été témoin de leur serment.

— Ceci est pour vous, dit-il à Clarisse en lui remettant une boîte. Et ceci pour vous, continua-t-il en remettant la même boîte à Marie.

Puis le vieillard disparut.

Les deux amies ouvrirent leur boîte, et y trouvèrent chacune une moitié de la couronne de l'ex-reine Hortense.

### ANERIES.

Trois paysans montés sur des ânes rencontrent trois jeunes gens montés sur de superbes chevaux :

— Hé ! là bas, comment vont les ânes ? crie l'un des trois dandys.

— Ils vont à cheval, Messieurs, répond l'un des paysans.

Un fermier et sa femme se rendaient à la ville, un vendredi matin. Ils étaient assis dans une petite charrette chargée de légumes qu'ils portaient au marché, et traînée par un âne. C'était en hiver, et maître Aliboron avait toutes les peines du monde à se tenir droit avec sa charrette. Il marchait avec la plus grande précaution ce qui ne l'empêchait pas de trébucher.

Mais dans la ville ce fut bien pire, le pauvre baudet n'osait presque pas avancer, car le terrain était très-glissant. On avait négligé d'enlever les neiges.

Le fermier qui avait beaucoup de pratiques à desservir dit à sa femme :

Morale : Chacun à son poste.

# TABLE DES MATIÈRES.

## EDUCATION ET MORALE.

Apprenez-même en jouant . . .	5
Bonne compagnie (la) . . .	326
Chinoiseries offertes à nos lec- trices . . . . .	326
Conseil aux enfants . . . . .	325
Conseils de grand-père et de grand'mère . . . . .	24
Conseil (un) . . . . .	95
Être docile . . . . .	95
Etude (l') . . . . .	95
Etudiez . . . . .	278
Habitude (l') . . . . .	122
Moquerie . . . . .	194
Modestie (la) . . . . .	350
Ordre et Economie . . . . .	109
Pensées . 6, 30, 71, 165 222, 295	
Poupée de jadis et celle d'au- jourd'hui (la) . . . . .	359
Punition efficace (une) . . . .	165
Sagesse (la) . . . . .	331
Vite, mais pas trop vite . . . .	39
Vraie manière de s'amuser (la)	87

## CONTES, LÉGENDES, RÉCITS.

Alain de Tinteniac 150, 158, 166 174, 182, 190, 199, 205.	
A propos de bottes . . . . .	248
André le pâte . . . . .	6, 14, 18
Auberge de la Forêt (l') 95, 103, 110, 117, 124,	
Barbe de Bilboquet (la) . . . .	354
Barrière royale (la) . . . . .	362
Bien malin qui m'attrapera . . .	78
Ce ne sont pas des enfants ce sont des diables . . . . .	293
Charade en action (les) . . . .	171
Comment l'ours Martin arrêta un voleur . . . . .	132
Compère de Polichinelle (le) 10, 23	
Cousine Rosalie . . . . .	382
Dix amis (les) . . . . .	67
Dix ans (après) . . . . .	416
En ballou . . . . .	33
Enfant des rogations (l') . . . .	130
Fabricant de cloches de Lyon (le) . . . . .	4
Fin comme la belette . . . . .	86
Frise poulet . . . . .	149
Guillaume sans-peur . . . . .	25
Histoire de Joe Pigman (l') . . .	318
Horace l'enfant volé . . . . .	66
Juif errant malade (le) . . . . .	87
Légende de la peau du chien . . .	219
Légende des Cailles (la) . . . .	315
Louise de Blanmenil . . . . .	57
Loulou, Toto, et Tintin . . . . .	283
Mademoiselle de Murville 342, 350	
Méfais de M <sup>lle</sup> Chica (les) . . . .	26
Misérables. (les) . . . . .	326
Moitié de Poulet et Girouette . .	173
Monsieur à rebours 223, 230, 238	
Monsieur Perroquet 246 . . . . .	254

Mon voyage en Californie . . . .	306
Noiraud . . . . .	382
Neveu de la fruitière (le) . . . .	407
Oignon de lis (l') . . . . .	318
Orgueil et Humiliation . . . . .	30, 39
On ne paie jamais trop cher un bon conseil . . . . .	147
Parmi les Bohémiens . . . . .	178
Paysan Ecrevisse (le) . . . . .	66
Petit batelier (le) . 41, 55, 62, 71	
Petite Colombine (la) . . . . .	262, 270
Petit ermite (le) . . . . .	163
Petit Klaus et grand Klaus . . .	339
Petit, pêcheur de Blankenber- ghe (le) . . . . .	299
Pietro et Francesca . . . . .	89
Plus fine que le diable . . . . .	83
Prélatieux (un) . . . . .	266
Princesse laideronnette (la) 286, 294	
Réception d'une poupée parmi les ours . . . . .	298
Rougeaud . . . . .	332
Souliers d'enfants (les) . . . . .	371
Tiff. . . . .	409
Tulla . . . . .	406
Voleurs d'or (les) . . . . .	333

## FAITS HISTORIQUES.

Banquet au moyen âge (un) . . . .	184
Bataillons de chiens (les) . . . .	355
Bol de punch (le) . . . . .	237
Coucher d'un Européen en Egypte (le) . . . . .	281
Fête des œufs de Pâques (la) . . .	82
Fourmis de Salomon (les) . . . . .	278
Histoire de la Houille . . . . .	274
Histoire des Jardins . . . . .	259
Histoire des Moulins . . . . .	198
Oie de la saint Martin (l') . . . .	148
Phrabat (le) . . . . .	305
Pierrot . . . . .	315
Pirates (les) . . . . .	211
Plus ancien manuscrit du Pen- tateuque (le) . . . . .	281
Premier début de Beethoven . . .	
Veil écolier (un) . . . . .	195

## GÉOGRAPHIE ET VOYAGES.

Attrapeurs de rats en Chine . . . .	171
Au Japon . . . . .	130
Belfroi de Bruges (le) . . . . .	59
Belfroi de Mons (le) . . . . .	27
Beersel . . . . .	410
Bruges . . . . .	378
Cabinet de lecture en Chine . . .	186
Cavernes et aiguilles de Chaloux .	43
Château de Fontaine l'Evêque . . .	12
Château de Sémiramis à Van . . .	328
Combats de coqs au Japon . . . .	201
Comment on amuse les enfants Indiens . . . . .	279
Damas . . . . .	234
Dans le Voralberg . . . . .	146

Dans les Landes . . . . .	178
En Irlande . . . . .	138
En Norvège . . . . .	116
Ejerland (l') . . . . .	92
Femmes de l'île d'Oléron . . . . .	354
Femmes des Iles d'Açores . . . . .	209
Habitation d'Esquimaux . . . . .	266
Halle de Harlem (la) . . . . .	346
Harlem rives de la Spaarne . . . .	395
Hôtel de Gérard le diable à Gand (l') . . . . .	35
Hôtel-de-ville de Louvain (l') . . .	386
Île des Morts (l') . . . . .	356
Imman priant dans une Mosquée . .	223
Impressions d'un voyageur dans une ville Anamite . . . . .	155
Intérieur de famille au Japon . . .	89
Japon (le) . . . . .	226
Kraal Cafre (un) . . . . .	338
Lion de Thorswalden (le) . . . . .	289
Marchand de sucre à Tunis . . . . .	161
Maison communale d'Ander- lecht (la) . . . . .	328
Messagers japonais . . . . .	105
Monument élevé aux soldats français morts en Belgique . . . .	330
Namur vue de la Meuse . . . . .	50
Nègres mugos . . . . .	250
Noce japonaise (une) . . . . .	297
Noël dans les pays glacés . . . . .	371
Ostende . . . . .	359
Petits industries en Chine . . . . .	217
Jardin botanique d'Odessa . . . . .	236
Polichinelle et Croquemitaine . . .	
Pont de Diable (le) . . . . .	394
Tures . . . . .	317
Port-Saïd . . . . .	345
Route de la Colorado (une) . . . . .	242
Sacrifices humains chez les Nègres . . . . .	313
Situation périlleuse (une) . . . . .	298
Sur les Alpes . . . . .	217
Supplices chinois . . . . .	265
Tours du Bruel à Courtray (les) . .	364
Trombes de sables dans le désert . .	330
Villa Borghèse (la) . . . . .	402
Villages Niam-Niam . . . . .	353
Voyage à dos d'Autriche (un) . . . .	75
Vue d'Esneux . . . . .	18
Walzin . . . . .	402

## BIOGRAPHIES.

Andersen Hans Christian . . . . .	94
Blacklock (Thomas) . . . . .	2
Petit Pierre . . . . .	202

## HISTOIRE NATURELLE.

Accajou à pommes . . . . .	210
Argalis (les) . . . . .	81
Axolotl (l') . . . . .	322
Barbet cordé allemand . . . . .	233
Chasse à l'hippopotame . . . . .	314

Chevaux et loups dans les stepes . . . . .	250
Chevaux sauvages d'Amérique . . . . .	97
Chouette naine (la) . . . . .	297
Coucou (le) . . . . .	177
Comment les cigales chantent . . . . .	221
Crin de cheval (le) . . . . .	107
Désagréable trouvaille (une) . . . . .	9
Destructeur de serpents (le) . . . . .	259
Dytique (le) . . . . .	209
Education des vers à soie . . . . .	261
Essaim d'abeilles (un) . . . . .	162
Flétan (le) . . . . .	218
Forêt de liège (une) . . . . .	305
Fourmi est préteuse (la) . . . . .	21
Grenouille mugissante (la) . . . . .	186
Iguanes (les) . . . . .	306
Intérieur de la mer (l') . . . . .	258
Marmotte (la) . . . . .	338
Nids d'oiseaux des tropiques . . . . .	281
Nids de polistes . . . . .	105
Oies sauvages (les) . . . . .	145
On les voit . . . . .	50
Origine de la houille . . . . .	55
Pêche et préparation des éponges . . . . .	274
Putois (le) . . . . .	137
Python (le) . . . . .	169
Quichobo (le) . . . . .	273
Récolte de la térébenthine . . . . .	170
Renard (le) . . . . .	378
Saki (le) . . . . .	249
Salamandre (une) . . . . .	177
Serpent de mer (le) . . . . .	327
Taret (le) . . . . .	233
Vigne gigantesque (une) . . . . .	345

#### SCIENCES.

Appareil à grimper . . . . .	313
Bouées éclairantes (les) . . . . .	241
Comment on entend . . . . .	102
Comment on peignait autrefois . . . . .	50
Momies égyptiennes . . . . .	350
Mystères du soleil (les) . . . . .	358
Nos yeux . . . . .	54
Nouvelle bouée de sauvetage (une) . . . . .	329
Télégraphe militaire (un) . . . . .	257
Télégraphe sans fil (un) . . . . .	321
Pyrophone (le) . . . . .	274
Vélocipède à vapeur . . . . .	265

#### VARIÉTÉS.

Action de l'humidité sur les corps . . . . .	322
A qui le chien ? . . . . .	29
Balle (la) . . . . .	278
Bâtonnet (le) . . . . .	236
Bord du ruisseau (au) . . . . .	394
Convoitise (la) . . . . .	386
Cruche cassée . . . . .	410
Dans l'antichambre du dentiste . . . . .	290
Dessin à la sauce . . . . .	204
Deux c'est assez, trois c'est trop . . . . .	276
1884 jetant un regard sur sa vie . . . . .	386
Canard et poissons magnétiques . . . . .	219
Caresse à Jacqueline (une) . . . . .	81
Chasse nocturne d'oiseaux (une) . . . . .	121
Cerf volant (le) . . . . .	284
Cuisinière du temps jadis (une) . . . . .	361
Entre deux feux . . . . .	18
Espiègleries d'écoliers . . . . .	365
Faire une brioche . . . . .	27
Faucons chassant des gazelles . . . . .	73

Histoire des cinq doigts de la main . . . . .	330
Intrigués . . . . .	57
Jeu de volant . . . . .	70
Jeune malade (la) . . . . .	66
Je n'en veux pas . . . . .	50
Lanterne magique (la) . . . . .	251
Magasin de soieries il y a deux cents ans (un) . . . . .	290
Mal aux dents . . . . .	129
Marchand de marrons (le) . . . . .	105
Marchande de vinaigre (la) . . . . .	90
Mauvaise entente . . . . .	129
Mère garuche (la) . . . . .	213
Métiers (les) . . . . .	96
Niaiseries . . . . . 159, 190, 222	222
Moutard . . . . .	395
Nécessité de l'air et de la lumière . . . . .	27
Ombre chinoises (les) . . . . .	314
Ombre du cavalier (l') . . . . .	130
Origine du cerceau et des osselets . . . . .	204
Partageons . . . . .	34
Patineurs (les) . . . . .	370
Pauvre azor . . . . .	122
Piège à caïman (un) . . . . .	193
Peuplier (le) . . . . .	123
Pompe à incendie américaine . . . . .	129
Poupée de Lolotte (la) . . . . .	18
Pourquoi ? . . . . .	182
Quel peut-être le ton ? . . . . .	98
Ruelle de Village . . . . .	386
Saint-Nicolas . . . . .	346
Singulière idée . . . . .	65
Son (un) . . . . .	386
Sur la lisière du bois . . . . .	82
Tête parlante (la) . . . . .	162
Temps de chien . . . . .	73
Traineau à voiles . . . . .	122
Train n'attend pas (le) . . . . .	155
Trop volumineux . . . . .	114
Type d'avare (un) . . . . .	241
Vilain chat . . . . .	137
Visite dans une fabrique de Clowns et d'Acrobates . . . . .	331
Voyage amusant (un) . . . . .	227
Voyage dans le domaine des poupées . . . . .	69
Voyage désagréable (un) . . . . .	235

#### POÉSIES ET FABLES.

Ange (un) . . . . .	286
Automne (l') . . . . .	294
Avril et les oiseaux . . . . .	102
Babillard (le) . . . . .	94
Bonnet (le) . . . . .	181
Calomnie et rapportage . . . . .	310
Charité . . . . .	406
Chat voyageur (le) . . . . .	160
Cloches (les) . . . . .	85
Confitures (les) . . . . .	54
Dans ma cheminée . . . . .	331
Echelons (les) . . . . .	214
Ecolier et le ver à soie (l') . . . . .	71
Enfant qui prie (l') . . . . .	123
Envieus (l') . . . . .	286
Epitaphe d'une mouche (l') . . . . .	350
Exhortations au travail et à la sagesse . . . . .	386
Grand-papa . . . . .	275
Harpagon et Azor . . . . .	278
Indulgence et fourberie . . . . .	62
Jésus au herceau . . . . .	370
Ladres (les) . . . . .	298
Légende du liseron (la) . . . . .	123

Linotte (la) . . . . .	190
Marron et l'orange (le) . . . . .	324
Moineau qui porte-crête (le) . . . . .	93
»Monsieur voute fils les amant-gées" . . . . .	134
Ourson enfant gâté (l') . . . . .	199
Pâques . . . . .	85
Pauvre orphelin . . . . .	378
Paysan et le mérisier (le) . . . . .	124
Pensez au lendemain . . . . .	245
Petit bûcheron (le) . . . . .	139
Petit homme de la Forêt . . . . .	395
Poulet et le renard (le) . . . . .	150
Pourquoi le coucou ne chante que son nom . . . . .	299
Présent et l'avenir (le) . . . . .	354
Prodigalité et pauvreté marchent de compagnie . . . . .	317
Qui héberge un égoïste n'est plus maître chez lui . . . . .	238
Qui se lie avec les méchants le sera bientôt lui-même . . . . .	
Qui veut avoir ce qu'il n'a pas est un sot . . . . . ! . . . . .	94
Savoir bien une chose . . . . .	285
Travail modeste, etc. . . . .	411
Vierge aux étrennes (la) . . . . .	387
Vieux meubles (mes.) . . . . .	30

#### COMÉDIES, DIALOGUES.

A la folie . . . . .	46
Acouit (l') . . . . .	152
Aux Poltrons. Les revenants . . . . .	310
Ce que disent les meubles dans la nuit de Noël . . . . .	379
Causeries au bord de la mer 210, 218, 227, 234. . . . .	
Ecoliers à plaindre (des) . . . . .	84
Education de Tanase Grenouillard faite à domicile (l') . . . . .	37
Gentil petit garçon (un) . . . . .	403
Heure de la récréation (l') . . . . .	2
Indolence paresse ignorance chez père travail et mère Besogne . . . . .	51
Jocrisse . . . . .	136
Lis (le) . . . . .	142
Mauvais voisinage . . . . .	411
Monsieur Pieque assiette chez Monsieur et Madame Gâte-Enfants, . . . . . 90, 98, . . . . .	106
Pain et les pâtisseries (le) . . . . .	187
Pavot (le) . . . . .	179
Paysannerie . . . . .	290
Peiz michel . . . . .	347
Petit marchand de cannes (le) . . . . .	114
Rose (la) . . . . .	115
Travail (le) . . . . .	395
Tulipe (la) . . . . .	123
Vanille (la) . . . . .	286
Violette (la) . . . . .	198

#### ANECDOTES.

30, 69, 95, 115, 159, 163, 193, 280, 294, 284, 299, 308, 309, 316, 318, 323, 325, 350, 355, 327, 359, 334, 400, 408, 414.	
---	--

#### EXERCICES RÉCRÉATIFS.

8, 16, 32, 48, 56, 64, 72, 80, 88, 96, 104, 112, 120, 128, 136, 144, 152, 160, 168, 176, 192, 200, 208, 216, 224, 232, 240, 248, 256, 264, 272, 296, 304, 327, 335, 344, 367, 392, 407.	
---	--